This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

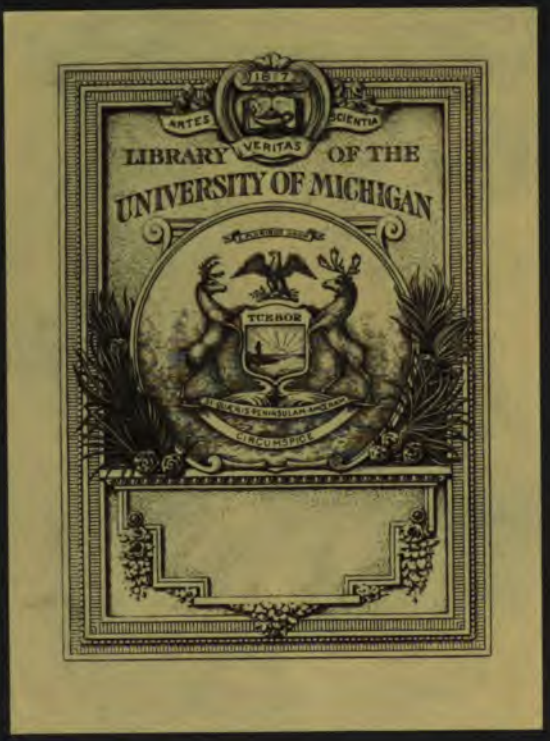
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

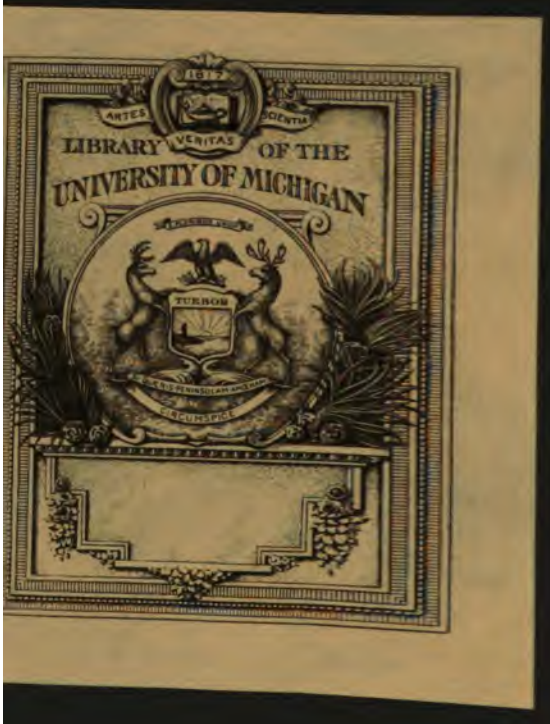
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

IE
GAN


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

compl qt 255
Z
1007
.178

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1904. T. C. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME CINQUANTE-NEUVIÈME

(CENTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1904

RENNES, IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

compl. sets
Sweets
7-14-27
33233-

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Les Semeurs de glace*, par Paul d'Ivoi. Paris, Combet, s. d., (1904), gr. in-8 de 438 p., illustré de 96 grav. dans le texte, de 12 grandes compositions hors texte et de 8 compositions tirées en couleurs d'après les dessins de Louis Bombled. Broché, 10 fr. ; relié toile, plaques spéciales or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. — 2. *Le Zouave de Malakoff*, par Louis Boussenard. Paris, Combet, s. d., (1904), gr. in-8 de 363 p., avec de nombr. grav. d'après les dessins de Clerice. Broché, 8 fr. ; relié, 10 fr. — 3. *L'Emprise*, par Pierre l'Ermite. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 445 p., avec illustrations de H. Rousseau. — 4. *Suzanne la doctoresse*, par Charles de Vitis. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 219 p., avec illustrations de H. Rousseau. — 5. *L'Automobile enchantée*, par H. Gauthier-Villars et G. Trémisot. Paris, Delagrave, s. d., (1904), petit in-4 de 132 p., illustré de compositions de R. Pinchon. Broché, 6 fr. ; relié toile, fers spéciaux, 8 fr. 50. — 6. *La Cuisine et la Table modernes*, par le Dr Lambling, le Dr A. Moreau, Douane, etc... Paris, Larousse, s. d., (1904), in-8 de viii-489 p., illustré de 603 grav. et 4 cartes. Broché, 5 fr. ; relié, 6 fr. 50. — 7. *Le Roy-Soleil*, par Gustave Toudouze et Maurice Leloir. Paris, Combet, 1904. Album gr. in-4 de 492 p., illustré de 40 aquarelles reproduites en chromotypogravure. Broché, couverture en couleurs, 12 fr. ; relié toile, plaques or et couleurs, fers spéciaux, tr. dorées, 14 fr. — 8. *Tur-Lu-Ri*. Texte de Ch. Moreau-Vauthier ; nombr. illustrations en couleurs de Gugu. Paris, Hachette, s. d., (1904), album oblong de 48 p., cartonné, 5 fr. — 9. *Album pittoresque du « Noël »*. Paris, s. d., (1903), 2 vol. in-4 de chacun 102 p., illustrés, cartonnés, 2 fr. 50. — 10. *Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles*. T. XXIV. Paris, Delagrave, 1903, in-4 relié de 1040 p. Broché, 10 fr. ; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 15 fr. — 11. *Le Noël, journal des enfants, 1902*. T. XVII et XVIII. Paris, Maison de la Bonne Presse, 2 vol. in-8 de 452 et 404 p., avec nombr. illustrations de teintes variées dans le texte et en couleurs hors texte. Broché, 7 fr. ; avec le supplément hebdomadaire, 10 fr.

Le tumulte causé par l'apparition des livres d'étrennes a pris fin. Nous avons cependant plusieurs retardataires à signaler à nos lecteurs, en leur faisant remarquer que certains, — *la Cuisine et la Table modernes*, par exemple (n° 6), sont de tous les temps.

1.— Jean Ça-Va-Bien est un ingénieur des plus distingués, que deux bandits ont adopté enfant et qu'ils ont fait élever loin d'eux, à l'école polytechnique, dans les principes de l'honneur. Notre héros commence par sauver, sous la pluie de feu du Mont-Pelé, à la Martinique, une jeune fille, Stella Roland, à laquelle il se dévoue corps et âme. Ensemble, ils entreprennent de châtier un misérable qui, pour être seul possesseur d'un secret scientifique (l'air liquide emprisonné dans des sphères spéciales très résistantes), n'a pas hésité à causer la mort de l'inventeur, M. Roland, et de tous les siens, Stella exceptée. Pour atteindre ce criminel, le señor brésilien Olivio de Avarca, les deux jeunes gens entreprennent, seuls d'abord, puis en compagnie de plusieurs

gaillards fort résolus et d'une jeune Péruvienne, prêtresse du Soleil dans le temple Incatl, une série de voyages dramatiques. Les aventures sur mer, sur terre et sur fleuves se succèdent vertigineusement, les coups de théâtre succèdent aux coups de théâtre, jusqu'à la scène finale où Olivio est providentiellement puni, à l'heure même où il croyait tenir le succès, et aussi jusqu'à l'épilogue qui amène un quatuor de mariages... Dans *les Semeurs de glace* n'exigez pas la parfaite vraisemblance, contentez-vous de l'extraordinaire et du palpitant : sous ce rapport, du reste, M. Paul d'Ivoi est passé maître. Ajoutez que l'auteur a jeté dans son récit un Marseillais pur sang qui, par sa gaîté fanfaronne, ses « galéjades » extravagantes, son étonnante perspicacité, son courage bon enfant et son dévouement à toute épreuve, ne peut manquer de conquérir la vive sympathie des lecteurs. Ce très intéressant récit est agrémenté d'une illustration soignée ; il se présente sous une riche couverture or et couleurs représentant l'une des scènes du roman de M. Paul d'Ivoi.

2. — *Le Zouave de Malakoff* fait partie de la série des « Grandes aventures », et c'est un livre qui mérite vraiment d'y figurer. Il est impossible en effet, à qui ne l'a pas lu, d'imaginer à la suite de quelles palpitantes péripéties Jean Bourgueil dit *Brise-Tout* trouve un frère dans le commandant russe Paul Mikaïlowitch, tandis que la princesse Milonoff, l'implacable ennemie des Français, découvre dans la petite cantinière Rose Bouffarik une fille que lui ont volée des bohémiens dix-neuf ans plus tôt. Les divers épisodes de ce nouveau roman de M. Louis Boussenard se passent durant le siège de Sébastopol — dont, naturellement, Jean Brise-Tout est le héros, depuis la bataille de l'Alma jusqu'à la prise de Malakoff, où il finit par planter victorieusement le pavillon tricolore, — et ils fournissent à l'auteur un excellent prétexte, non pour raconter, mais pour esquisser brièvement l'histoire de la guerre de Crimée. Comme tout roman qui se respecte, *le Zouave de Malakoff* finit par un mariage, c'est-à-dire, dans la circonstance, par l'alliance franco-russe de Jean Bourgueil et d'Olga Milonoff ; il se termine aussi par quelques réflexions que suggère à M. Boussenard l'étude de l'histoire. « Pourquoi, demande-t-il, avoir fait périr, en 1854-1855, 400,000 hommes pour affirmer une vérité qui est aujourd'hui une erreur ? » Essayer de répondre à cette question nous entraînerait bien loin ; et il nous reste tout juste la place nécessaire pour regretter l'absence de l'idée religieuse, si fugitive soit-elle, dans ce roman, très attachant et très amusant tout à la fois, de M. Louis Boussenard.

3. — *L'Emprise*. Ce volume, artistiquement illustré, enrichi d'une préface de M. François Coppée, a pour but de faire ressortir un danger trop réel : l'abandon de la province par des motifs de cupidité ou de basse ambition. Ceux qui, inspirés par ces mobiles, se jettent dans la

mêlée de la capitale, en subissent trop souvent l'influence dissolvante : tel est le cas du comte Bruno de Saint-Agilbert et de Claude Routier. Plus heureux que le châtelain, le paysan a le temps de se reprendre, de se refaire une vie saine et utile au milieu des siens, tandis que Bruno, être fort méprisable du reste, meurt à la peine. Le récit a l'allure vive, énergique, dramatique, que le public aime chez Pierre l'Ermite. Dietzch, le financier véreux, sa complice Alberte, la baronne douairière de Saint-Agilbert, véritable mère douloureuse, fière et digne dans son chagrin, sont des caractères fortement dessinés ; très attachantes et très vraies sont les descriptions de la population rurale qui entoure la châtelaine, en qui s'incarne les traditions d'honneur et de bienfaisance de toute une race.

4. — Suzanne de Cernay est une féministe qui, douée d'une rare intelligence et d'une volonté peu commune, a des allures indépendantes, dont sa famille s'effarouche avec raison et qui forme un contraste frappant avec l'atmosphère tranquille dans laquelle elle a été élevée. Au contact de la vie et sous l'influence de Jean de Malindrey, en qui elle reconnaît une intelligence et un caractère vraiment supérieurs, *Suzanne la doctoresse* se transforme peu à peu ; son bon cœur reprend le dessus, sa sotte vanité et son égoïsme se modifient et les dernières phrases du récit nous font entrevoir dans la jeune savante que va épouser M. de Malindrey une Suzanne nouvelle et meilleure. Ce joli volume illustré est écrit avec entrain, dans une langue claire et agréable ; l'esprit en est excellent ; sans attaquer les femmes savantes et les bachelières, il enseigne que la science, pour être aimable, doit s'allier à la modestie.

5. — Dans *l'Automobile enchantée*, MM. H. Gauthier-Villars et G. Trémisot présentent un résumé des contes de fées envisagé à un point de vue moderne. Riquet à la Houppe, Peau-d'Ane, le marquis de Carabas, l'enchanteur Merlin démontrent à deux jeunes princes, paresseux et volontaires, que le travail est la loi de l'humanité et que sans lui on n'aboutit qu'à l'ennui et l'impuissance. Telle est la signification morale de cette bluette amusante, lestement troussée par une main habile et qu'un dessinateur fort intelligent et inventif a illustrée d'imaginations inattendues. Cette girafe que l'enchanteur Merlin chassa dans la forêt de Saint-Germain, et qui vient s'empêtrer dans les fils du télégraphe, est une trouvaille du plus haut comique.

6. — *La Cuisine et la Table moderne* : tel est le titre d'un livre qui vient de faire son entrée dans le monde sous la signature de ses treize auteurs dont le premier inscrit est un professeur à la Faculté de médecine de Lille, M. le Dr Lambling, et le dernier, le chef de cuisine du restaurant du Pavillon d'Armenonville, M. Bedet. Donc, le Dr Lambling nous parle des *Aliments* : c'est un véritable traité d'hygiène au point

de vue culinaire. Il est ensuite question spécialement du pain, des condiments et des hors-d'œuvre, de la viande de boucherie et de la charcuterie, de la volaille et du gibier, des poissons, crustacés et mollusques, des légumes, des conserves alimentaires, des fromages, des fruits et de la pâtisserie. M. F. Moreau passe en revue *les Boissons*, alors que M. Douane donne quelques notions sur *le Froid, la glace et les appareils réfrigérants*. La description de *la Cuisine et de son matériel* est faite avec soin par M. Metzger et *le Service de table* minutieusement réglé par M. G. Voulquin. A leur tour, MM. Legros, Mermet, Nortier et Potron présentent un *Calendrier gastronomique* ingénieux auquel succèdent des renseignements pour l'établissement de menus variés. Enfin, ce livre se termine par un *Dictionnaire-Index* consacré aux termes de cuisine et aux recettes culinaires. Ces quelques lignes suffisent pour que nos lecteurs se rendent compte de l'utilité journalière de cette encyclopédie culinaire. On conviendra qu'un tel ouvrage avait besoin d'un préfacier, d'un introducteur autorisé : la librairie Larousse l'a trouvé en M. Marguerie, président du comité de l'Alimentation parisienne, qui s'est acquitté de sa tâche avec un réel brio. En huit pages, il analyse en détail et chante les mérites — nullement exagérés — du volume dont il a accepté le parrainage : « Ce livre, dit-il (p. VII) est bien celui de tout le monde, aussi bien de la simple ménagère que de la bourgeoise aisée et de la maîtresse de grande maison. Il sera aussi le livre d'éducation ménagère de la jeune fille, qui comprendra avec lui l'importance hygiénique et économique de la cuisine, dont on ne lui enseigne point assez les ressources et le grand rôle social ; le guide de la maman, revenue, grâce à lui, de ses incertitudes dans ses achats et de ses hésitations dans l'exécution de ses mets, et même un ami pour le chef de famille, qui, outre le sujet qui le concerne spécialement, s'intéressera à cette succession d'exposés savants. Il aura sa place au salon où, au hasard de la conversation, il sera feuilleté pour fixer un point douteux, et à chaque instant on le consultera à la cuisine. » Nous ne saurions dire mieux. Quant à l'illustration, elle est aussi brillante que pratique et abondante. Reliure également pratique, simple, solide, de bon goût.

7. — Dans le genre album, rien ne saurait être comparé cette année à celui dont le texte composé par M. Gustave Toudouze a été illustré des admirables compositions en couleurs de M. Maurice Leloir. D'une façon dramatiquement poétique, M. Toudouze retrace la vie du *Roy Soleil*. Voici en quels termes imagés, dans son *Avant-propos*, l'auteur résume la carrière de Louis XIV : « De 1638 à 1660, de sa naissance à son mariage, durant ses vingt-deux premières années, la montée lente et continue du Roy Soleil vers les hauteurs dominatrices du ciel, d'où ses rayons éblouissants pourront s'abattre en pluie de feu et

d'or sur tous les points du globe ; — De 1651 à 1680, il est au zénith, en pleine apothéose, véritable divinité, entouré de sa cour de grands hommes, triomphant et redoutable, mais se rapprochant déjà, vers les dernières années de cette période, de la courbe fatale, inévitable, que tout indique ; — De 1681 à 1697, dans l'enivrement prolongé de la fortune et de la gloire, les premières fautes, les premiers échecs, les premiers revers, le commencement de cette descente que rien ne saurait plus arrêter et que tout contribuera à précipiter ; — De 1698 à 1715, la chute de plus en plus rapide, les désastres succédant aux défaites, les grands deuils et les grandes misères, la fin douloureuse au milieu des pires angoisses, l'engloutissement de l'astre au sein de la nuit définitive. » Cette dernière peinture est un peu trop poussée au noir : les victoires de Villars avaient permis à la France épuisée de conclure une paix assez glorieuse et notre pays sortait « de toutes les guerres de ce long règne avec cinq provinces de plus : Alsace, Artois, Roussillon, Flandre, Franche-Comté, et un empire colonial » (p. 84). Est-ce que le « Roy Soleil » ne se coucha pas ainsi sur un horizon resplendissant? — Les compositions de M. Maurice Leloir, expliquées par un *Appendice* formé de quarante notes, sont de grands et admirables tableaux (36 centimètres sur 28) ; l'album est revêtu d'un riche habillement : un Louis XIV à cheval au sommet du globe, sur fond bleu rehaussé d'un éclatant soleil d'or !

8. — Parmi les albums humoristiques qui ont vu et voient le jour à l'occasion du renouvellement de l'année « pour la plus grande sécurité des parents et l'amusement des enfants », *Tur-Lu-Ri* tiendra une place des plus honorables. Le texte est amusant, traité d'une main adroite et légère. La note religieuse et morale n'est point oubliée, et les enfants apprennent dans ces pages aimables qu'il est bon de prier, dangereux de désobéir à ses parents et de quitter la maison paternelle. Quant aux illustrations, elles sont tout simplement charmantes. Ces petits bonshommes et ces petites bonnes femmes dans leur accoutrement Louis XIV représentent une élégante et spirituelle fantaisie pour l'invention de laquelle l'artiste délicat qui signe Gugu mérite tous les compliments des gens de goût.

9. — L'*Album pittoresque du « Noël »* est un recueil de gravures choisies pour instruire et moraliser la jeunesse tout en l'amusant. La donnée sans doute n'est pas neuve, mais les directeurs de la publication périodique *le Noël* ont eu le talent de la rendre captivante au plus haut point. La variété des images, leur qualité, l'esprit qui a dicté la partie humoristique du recueil, tout concourt à assurer à cette collection une vogue sérieuse parmi les enfants et aussi chez leurs parents. — Les deux volumes de l'année 1903 rappellent tout à fait ceux de 1902 : c'est dire qu'ils sont parfaits sous tous les rapports.

10. — L'an dernier, à pareille époque, nous avions annoncé que la maison Delagrave allait transformer avantageusement son *Saint Nicolas*; mais, depuis, cette maison ne nous a pas mis à même de renseigner nos lecteurs sur ce point. Elle s'est bornée à nous envoyer l'édition illustrée de gravures en noir. De sorte que, de l'exemplaire que nous avons sous les yeux, il résulte que le *Saint Nicolas* est resté à peu près, en 1903, ce qu'il était précédemment, avec cette différence que ses gravures sont moins soignées et que le papier est plus ordinaire. Il est vrai que les prix d'abonnement ont été réduits. Il nous a paru aussi que la note religieuse était, en ce volume, plus affaiblie que d'habitude. Cependant l'intérêt général se soutient, et comme le *Saint Nicolas* est pour nous un vieil ami, nous lui souhaitons, à l'occasion du renouvellement de l'année, de bien reprendre ses traditions d'autrefois. A noter spécialement, comme très attachants, les deux récits: *Les Petits Ménétriers de Duguay-Trouin*, par M. Jules Chancel, et *les Défenseurs du Honeck*, par Mme Jeanne Sarazin, sans oublier *l'Automobile enchantée*, par MM. H. Gauthier-Villars et L. Trémisot, dont il est d'ailleurs question un peu plus haut (p. 7).

11. — *Noël! Noël!* Le périodique qui porte ce titre est vraiment excellent pour les enfants de six à dix ans. L'an dernier, nous avons négligé d'avertir nos lecteurs que ce luxueux journal commence chaque année le 25 décembre, ce qui est tout naturel d'ailleurs, puisqu'il s'appelle *le Noël*; nous réparons cet oubli. Les deux volumes de l'année 1903 (t. XVII et XVIII) viennent de nous être remis. Très gracieusement cartonnés, ils sont aussi beaux que ceux de l'année 1902 (Cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 16) et aussi intéressants. Et quelle variété! Parmi les histoires en images, il en est une tout à fait charmante : elle se passe entre un chat et sa maîtresse; celle-ci, après avoir suffisamment caressé, menacé, puis gâté minet, finit par l'inviter au repos : « Laissez-moi, maintenant, dit-elle, que je lise mon « Noël » (p. 232 et 248). Les petites revues intitulées : *Noël-Costume*, *Noël-Foyer*, *Noël-Amateur*, *Noël-Labeur*, plairont aux esprits qui commencent à prendre un peu de sérieux. A tous conviendront à merveille des choses telles que : *Noëls de Reine*, par M. Ch. Le Roy-Villars; *Jeannot*, conte de Noël, par Mme Marie Thiéry; *Cigalette*, par Mme Charlotte Mayval; *C'est pour la France*, *épisode de la Révolution de 1793*, par M. Loys; *Enfant de bohême*, par M. Max Colomban; *Deux fois vaincu*, par Mme Charlotte Mayval, etc. Et qui donc aussi, parmi nos chers petits, ne goûtera des comédies comme *les Bijoux du diable*, de Mme Marie Thiéry, ou *Pitchounette*, par M. Ch. Le Roy-Villars? Avec son no du 2 juillet, *le Noël* a inauguré une série de notices biographiques succinctes ornées de fort jolis médaillons. Cette série, que nous désirons voir se continuer, s'ouvre avec le pape Léon XIII et se termine, pour l'année 1903, avec le maréchal Bugeaud,

en passant par diverses célébrités littéraires, artistiques, scientifiques et militaires bien choisies. N'oublions pas les pages de musique, qui sont très nombreuses, et les gravures hors texte tirées en couleurs sur papier de luxe. A tous les enfants de familles chrétiennes nous souhaitons pour leurs étrennes un abonnement au *Noël*. Et ce souhait en vaut bien un autre, tout tardif qu'il puisse paraître ! VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS FANTAISISTES. — 1. *Autour du mystère*, par GASTON DUJARRIC. Paris, librairie des Mathurins, 1903, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 2. *Monsieur de Migurac, ou le Marquis philosophe*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 404 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — 3. *Loulou*, par G. ROVETA ; trad. de LÉCUYER. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 4. *Sphinx blanc*, par GUY CHANTEPLEURE. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-16 de 342 p., 3 fr. 50. — 5. *Au Jour le jour*, par JEAN PLÉMEUR. Paris, F. R. de Rudeval, 1903, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Forçat secret*, par PAUL BALLAGUY. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 347 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Prestige*, par HENRI DATIN. Paris, Dujarric, 1903, in-16 de 324 p., 3 fr. 50. — 8. *La Muette*, par LOUIS LÉTANG. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 9. *Marthe et Marie*, par GEORGE BONNAMOUR. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 18. *Protestante !* par JEAN DALVY. Paris, Dujarric, 1903, in-18 de 428 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Éternel Mensonge*, par ÉTIENNE RENAUD. Paris, Société française d'imprim. et de librairie, 1903, in-16 de XXVIII-266 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — *Myriam de Magdala*, par TH. CHÈZE. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 293 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Secret du lendemain*, par JULIEN LEFÈVRE. Paris, Perrin, 1903, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 14. *La Vierge de Nuremberg*, par le comte A. DE SAINT-AULAIRE. Paris, Perrin, 1903, in-18 de 388 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 15. *Sur les Hauts Plateaux*, par R.-H. DE VANDELBOURG. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 16. *La France nouvelle*, par FERDINAND DUCHÊNE. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 17. *Scènes de la vie polynésienne*, par LOUIS BECKE ; trad. de HENRI CHATEAU. Paris, Dujarric, 1902, in-16 de 311 p., 3 fr. 50. — 18. *Terre nouvelle*, par VINCENT DÉTHARÉ. Paris, Dujarric, 1903, in-18 de 353 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Eau profonde. Les Pas dans les pas*, par PAUL BOURGET. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 379 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Amour en fuite*, par HENRI BORDEAUX. Paris, Fontemoing, 1903, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 21-22. *Œuvres complètes* du comte LÉON TOLSTOÏ ; trad. de J.-W. BIENSTOCK. Tomes VII et VIII (*Guerre et Paix*). Paris, Stock, 1903, in-18 de 439 et 498 p., chaque vol. 2 fr. 50. — 23. *Œuvres complètes* du comte LÉON TOLSTOÏ ; trad. de J.-W. BIENSTOCK (*Que devons-nous faire ?*) Tome XXVI. Paris, Stock, 1903, in-18 de 497 p., 2 fr. 50. — 24. *La Nouvelle Beauté*, par JEAN REIBRACH. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 415 p., 3 fr. 50. — 25. *L'Enfant à la balustrade*, par RENÉ BOYLESVE. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 386 p., 3 fr. 50. — 26. *L'Intaille*, par PIERRE HUGUENIN. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 284 p., 3 fr. 50.

Je demande la parole pour un fait personnel ; ce sera court. Une personne, d'esprit aigu et de cœur tendre, me disait récemment : « Vous êtes bien dur pour ces pauvres romanciers ! Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? — Leurs livres, Madame ! — Mais vraiment, est-ce que ces livres sont aussi mauvais que vous le dites ou le laissez entendre ? Je ne vous cache pas que j'en doute quelquefois et que je vous

soupçonne de manquer de bienveillance. Ah ! la critique bienveillante ! C'est encore la seule qui soit juste ! Vous ne voudriez pas en essayer ? — Je crois que j'en abuse. Mais pourquoi n'en essaieriez-vous pas vous-même ? Voici le stock des romans de ce trimestre ; prenez-en une dizaine au hasard. Si vous voulez vous engager à les lire et à les juger, je m'engage à reproduire votre jugement ! » Je savais à quoi je m'engageais et envers quel juge ! Mes dix volumes sont emportés ; ils me reviennent, quelque temps après, tous consciencieusement coupés, et laissant voir, sous chaque couverture jaune, une feuille blanche manuscrite. C'étaient les arrêts du « bon juge ». Je me hâte de lire ; le premier débutait ainsi : « On pourrait résumer ce livre en un seul mot : il est *stupide* à tous les points de vue ! » Eh bien ! le livre ainsi exécuté va figurer dans ce compte rendu ? L'appellerai-je *stupide* ? Je crains de n'en avoir pas le courage, malgré mon serment. Mon « bon juge » voudra bien me permettre de ne pas manquer aussi gravement à mes habitudes de modération !

ROMANS FANTAISISTES. — 1. — L'auteur des huit nouvelles réunies sous ce titre : *Autour du mystère* a pris part aux concours des journaux « littéraires » et il n'a pas eu de prix. Mais il tient à nous faire savoir que c'est parce que il s'était mis « hors des conditions du concours » par le nombre de ses lignes. — Dont acte.— J'ai lu deux de ces nouvelles : *Mon Sosie* et *le Roman de Madame Isabeau* ; évidemment il y a dans l'une et l'autre trop de lignes, mais en revanche il n'y a pas assez de « lettres », je veux dire assez d'art. — Le mari de Madame Isabeau était « un de ces fléaux, comme Dieu en avait alors déchaîné sur la terre, *afin peut-être que les hommes apprissent à haïr et à maudire le moyen âge* (?) » (p. 173). Tout ce que j'ai lu est du même style, de sorte que les malheurs de dame Isabeau, emmurée avec son amant par le mari-*fléau* (il y a une histoire pareille dans Balzac) ne m'ont pas violemment ému. Et de même l'aventure du Monsieur qui se voit remplacé chez lui, dans sa chambre, dans son lit, par un Sosie, et qui apprend que sa maison s'est écroulée sur ce Sosie, et que, donc, il est lui-même écrasé dans la personne d'un autre, ne m'a pas donné le « frisson du mystère. »

2.— L'auteur de *Monsieur de Migurac*, que j'ai eu jusqu'ici le chagrin de ne goûter que médiocrement, aurait-il trouvé le moyen de me contraindre à le louer et même à l'admirer ? Il se pourrait ! Il s'était jusqu'ici essayé dans le genre historique, dans le philosophique, dans le psychologique, dans le badin, et il y avait échoué, du moins à mon gré ; cette fois il a tenté du genre fumiste, et, il me semble, je crois, je suis porté à dire qu'il y a supérieurement réussi. Je le crois, lui est en sûr. « Il n'y a pas à douter, dit-il, que le nom de M. de Migurac, n'éclipse bientôt ceux que nous venons d'écrire. » Et quels noms vient-

il d'écrire ? « *Don Quichotte* et *Gil Blas* », ni plus ni moins. « De quel droit, ajoute-t-il, oserions-nous imaginer nos lecteurs moins sensibles au mérite que ne furent ceux de Cervantes et de Lesage ? C'est une injure que nous nous refusons, pour notre part, à leur infliger, et dont les nettoiera le succès de ce livre » (p. 2). Faut-il vous avertir que M. André Lichtenberger fait ici de l'ironie ? Peut-être, car cette ironie est d'une telle qualité que vous pourriez vous y tromper. Sachez d'ailleurs que tout le volume est écrit sur ce ton, systématiquement outrancier, artificiellement naïf, laborieusement épais et balourd. C'est une jolie gageure ! Mais on ne réussit pas une gageure avec cette virtuosité, quand on n'y apporte que de l'art, il y faut des dons naturels. M. André Lichtenberger a probablement trouvé sa vraie voie ; s'il y persévère, s'il consent à exploiter son naturel tel qu'il est, sans vouloir le forcer aux grâces aimables ou aux délicatesses psychologiques de ses derniers volumes, il pourra arriver loin. Où ? Tout près de Cervantes, à côté de qui il a déjà lui-même marqué sa place ? de Lesage ? voire même de Gautier, dont il semble égaler *le Capitaine Fracasse* à *Don Quichotte* ? Je n'oserais m'en porter garant ; je ne voudrais pas même lui prédire un voisinage auquel je crois qu'il a borné secrètement et modestement ses ambitions, celui de M. Anatole France dans sa *Rôtisserie de la reine Pedauque*. Non ! je le verrais plutôt à côté de Scarron, — ayant plus d'érudition et peut-être de style que le célèbre grotesque, mais moins de gaieté, et une égale « portée » philosophique. Les farces de l'auteur du Virgile travesti n'étaient point chargées de « substantifique moelle », celle-ci ne l'est pas plus, ainsi que vous allez en juger. Le marquis de Migurac est né dans les premières années du règne de Louis XV, et il meurt sur l'échafaud, pendant la Terreur. Entre temps, il a reçu les leçons d'un père philosophe, d'un abbé épicurien, d'une mère dévote ; il a épousé, pour payer ses dettes et redorer le blason des Migurac, la fille d'un fermier général, qu'il abandonne pour se punir de lui avoir été infidèle. Car il a une conscience délicate, autant qu'un tempérament violent ; à chacune des fautes qu'il commet, — et il en commet de toute nature, — il s'impose une pénitence ; mais quoi ? la pénitence est pire que le péché ! Et c'est ainsi que d'expiations en expiations il arrive à être une « parfaite canaille », accumulant les fredaines sur les calembredraines, les polissonneries sur les vilenies et les ignominies, les délits les plus vulgaires sur les crimes les plus caractérisés, — au demeurant « le meilleur fils du monde », plus royaliste que les royalistes, plus libéral que les encyclopédistes, plus jacobin que les Montagnards, plus chrétien que les représentants officiels du christianisme. « Contre qui *marche*-t-il donc, et que prouvent les aventures de cet hurluberlu scélérat et candide ? » se sont demandé certains lecteurs, qui, sur la foi de quelques

ressemblances et même de quelques imitations, espéraient retrouver en lui un élève de Jérôme Coignard, le penseur hardi et redoutable, le nihiliste souriant et bedonnant de *la Rôtisserie*. Mais Migurac ne *marche* contre personne ; il cabriole, il cambriole, il vole, il batifolle, il polissonne, mais il ne pense pas, et surtout il ne fait pas penser, même quand il raisonne ; car il raisonne beaucoup, mais ses raisonnements sonnent creux, comme les grelots de la folie. C'est un fou, un vrai, pas un simulateur, et son histoire ne prouve rien, sinon qu'il n'y avait pas assez de « maisons de santé » à son époque, — et que M. André Lichtenberger a enfin trouvé sa vocation, qui est, ni plus ni moins, d'écrire des farces érudites et anodines. Si celle-ci était moins longue et moins lourde, et surtout si elle était moins inconvenante, çà et là, je la louerais bien davantage. Mais j'en ai dit assez, je crois, pour en faire apprécier « le mérite » et montrer que « nous y sommes sensibles. »

Romans romanesques et psychologiques. — (Le lecteur est prié de se rappeler pour quels motifs, souvent indiqués, ces deux espèces de romans, qui devraient ou du moins pourraient être distinctes, sont confondues sous la même rubrique.)

3. — M. François avait un ami qui aimait beaucoup les chiens, et qui fut tué en duel. En tombant, le malheureux cria : « Je te lègue *Loulou ;* prends-en bien soin ! » M. François fait rechercher partout une petite chienne qui réponde à ce nom ; et on lui apporte une petite fille de cinq ans ! S'il est étonné et embarrassé, je vous le laisse à penser ! Mais Loulou était une petite fille adorable, si intelligente, si sage, qu'elle se fit pardonner de n'être pas une petite chienne, et que M. François l'accepta pour sa fille adoptive, lui rendant ses caresses avec usure, lui offrant de jolies poupées, lui donnant bientôt une gouvernante, bref lui tenant lieu de père et de mère. Il y a là, dans la peinture de cette prise de possession d'un cœur d'homme par ces petites mains d'enfant, quelques détails vraiment touchants. M. François, tout en s'occupant de Loulou, ne laisse pas de vaquer à des occupations et à des distractions plus personnelles, représentées les unes et les autres par une certaine comtesse Stéphanie, sur laquelle on nous donne aussi beaucoup de détails, mais moins édifiants que ceux qui précèdent. Cependant Loulou grandit et devient une belle jeune fille, gardant au plus profond de son cœur le souvenir des tendres soins que lui prodigua son père adoptif. Entièrement absorbée par ces souvenirs, elle ne prend pas garde à la tendresse qu'elle inspire à un jeune cultivateur, à un jeune avocat, à d'autres jeunes gens : Agnès ne rêve que d'Arnolphe ! (Vous reconnaissez l'histoire, n'est-ce pas ? Je veux dire la fable ? On nous la raconte chaque trimestre.) Aussi, un jour qu'Arnolphe survient, elle le lui laisse entendre. Et la confidence le touche,

et il prend goût à la conversation de sa pupille, et il s'attarde auprès d'elle, et il en oublie la Stéphanie, et finalement il épouse. Il était d'ailleurs bien plus intéressant en papa qu'en amoureux !

4. — « Si cette histoire vous amuse, *on va* vous la recommencer », avec le *Sphinx blanc*, dans un cadre moins romanesque, plus élégant, mais un peu plus « déjà vu », et dans un récit un peu plus lent. Sylvette est orpheline, elle aussi ; son père l'a léguée à un tuteur, officier de marine qui est charmant, dévoué, spirituel, tendre et beau ! — et qui conquiert le cœur de sa pupille, dès le premier jour et à jamais. Il ne s'en doute d'ailleurs pas, car « il est surtout épris de beauté » et Sylvette, maigre et noiraude, lui paraît laide. Il a beaucoup de peine à s'en apercevoir lorsque, après une absence de quelques années, il retrouve une Sylvette toute nouvelle, une Sylvette qui n'est plus « *prune* et *planche* », comme disait l'Alsacien d'une des meilleures nouvelles d'About (un conteur si exquis, mais un si pauvre homme !). Et elle ne l'est plus parce qu'elle l'a voulu, parce que, sachant que son tuteur l'avait trouvée laide, elle avait résolu de devenir jolie. Elle y avait réussi à miracle ! (Que les petites filles qui lisent le *Polybiblion* n'aillent pas demander son secret à Sylvette ; je puis le leur révéler d'un mot : elle avait été sage et avait mangé beaucoup de bifteack). Malheureusement elle était devenue aussi coquette que jolie ; elle fait « les quatre cent mille coups » pour attirer l'attention des hommes, je veux dire du seul homme qui existe pour elle. Charmé et alarmé tout à la fois, l'homme se dit : « Tiens ! Tiens ! mais qu'est-ce donc que cette petite fille-là ? » La question l'intéresse et il l'étudie ; il l'étudie même de très près, passant de longues journées en tête à tête avec le joli « Sphinx blanc », — lequel, au contraire de l'autre Sphinx, celui qui cachait férocement le mot de ses énigmes, fait les efforts les plus hardis et les plus ingénus pour laisser deviner les siennes. Mais on ne devine rien, on ne voit rien, pas même ce qui crève les yeux des autres et les scandalise un peu, lorsqu'on est ému. Et le tuteur est ému, il l'est beaucoup, il l'est au point qu'il prend la résolution de fuir sur son bateau, en pleine mer, et de faire le tour du monde avant de revoir Sylvette. Mais qu'aperçoit-il en arrivant sur son bateau ? Un petit mousse très gentil, qu'il ne reconnaît pas pour être de son équipage, et qui n'est autre que Sylvette elle-même, Sylvette qui a coupé ses cheveux, ses longs et blonds cheveux, pour mieux assurer son déguisement. A ce coup, l'aveugle voit ! « Il voit, il croit, il sait, il est désabusé ! » Il est aimé, autant qu'il aime ! Et... et... Arnolphe épousa Agnès. — Au prochain trimestre la continuation de la série !

5. — Les onze « nouvelles et croquis » réunis sous le titre : *Au Jour le jour* ne manquent pas d'intérêt. J'aime assez le court morceau intitulé *Mon premier article*, où un professionnel de lettres nous raconte

ses débuts ; après avoir essayé du grand art, et s'être vu refuser dans tous les journaux et toutes les revues des « études » où il avait versé le plus clair de son esprit et le plus pur de son cœur, il est trop heureux d'être admis à décrire, comme reporter, à trois centimes la ligne, un grand dîner mondain, auquel il n'a assisté que de loin, dans la loge du concierge, et qui lui rapporte de quoi aller s'acheter un morceau de pain. — La première nouvelle, *la Barque*, est trop longue, (174 pages) et pas assez *nouvelle*, pas plus que le « croquis » que je viens de citer. La plus belle fille de ce coin de Bretagne, Annaïk, est aimée de deux pêcheurs, Pierre et Yan ; mais elle a aimé un peintre parisien, venu en touriste l'été dernier, et elle ne se décide à épouser Yan que pour cacher sa faute. Mais Pierre, qui est pourtant le « frère » de Yan, est jaloux; ce Caïn attire cet Abel dans sa barque et le noie, et il se noie avec lui ! Annaïk, désespérée en fait autant. Et le peintre ? Il lut ce fait divers, à Paris, dans un restaurant de nuit, et il le raconta à ses compagnons et à ses compagnonnes, tout en continuant à boire. — Voilà ! — Tremolo à l'orchestre.

6. — Autre tremolo, pour *le Forçat secret*, une victime et un instrument à la fois de la Congrégation. Il s'appelait René ; il avait reçu les leçons d'un jésuite et d'un assomptionniste ! Donc, il devait mal tourner, et deux fois plutôt qu'une ! Comme tous les élèves des congréganistes, il devient révolutionnaire, voleur et assassin : il tue une vieille femme, pour de l'argent ! Mais comme tous les assassins sortis des jésuitières, il est sauvé, par ses anciens maîtres, recueilli, caché par eux, et, le moment venu, relancé dans la circulation pour la plus grande gloire de Dieu et de la congrégation. Le Père Camus le place, avec les plus chaleureuses recommandations, chez un comte qui a une femme très pieuse, un vignoble mal en ordre, et des ambitions politiques mal justifiées. Son jeune secrétaire, stylé par les Pères, prépare l'élection législative du comte, améliore les vignobles, et séduit la comtesse ; il l'épouse même, après un divorce en règle, et il s'installe dans sa position nouvelle, avec l'aisance qui caractérise ses pareils. — Ah ! ces jésuites ! — Ce n'est pas de ce livre-ci que mon « bon juge » a dit qu'il était « stupide à tous les points de vue. » Non, il a dit seulement : « Mauvais à tous les points de vue ! » Je contresigne.

7. — *Le Prestige* est un vulgaire feuilleton, écrit dans une langue qui ajoute à la grossièreté du sujet — (Ce jugement est d'une douceur angélique, si je le compare à celui du « bon juge »). — M. le vicomte de l'Orberie était un héros ; lieutenant de l'armée française, il avait pris part à des combats meurtriers, au Soudan, y avait été grièvement blessé, et avait été cité à l'ordre du jour. Avec la vaillance, il avait aussi l'élégance des manières, l'élévation du cœur et des pensées. Mais c'était en outre et en même temps un goujat ! — En sa qualité de héros, il

subjugua le cœur de Mlle Marthe de Villeneuve, une créature exquise, et lui engagea sa foi, quoi qu'il sût que la fortune des Villeneuve était médiocre. — En sa qualité de goujat, il « lâcha » Melle Marthe, sans un mot d'explication, pour épouser une millionnaire. En sa qualité de héros, il accomplit d'autres exploits militaires, et passe capitaine hors tour. En sa qualité de goujat, il s'introduit une nuit chez Marthe, devenue Mme Noiretier, tente de lui faire violence, et tombe mortellement frappé d'un petit poignard japonais qui servait de coupe-papier à l'honnête femme. En sa qualité de héros, il déclare avant de mourir, et par devant témoins, qu'il s'est suicidé. En sa qualité de goujat, il parle patois; en sa qualité de héros, il prononce de grandes phrases à panache. — Et si l'auteur veut se défendre et me rappeler qu'il y a « deux hommes » dans chacun de nous, j'ajouterai qu'il n'y a pas deux hommes dans son vicomte de l'Orberie, attendu qu'il n'y en a pas même un, qu'il n'est pas un être vivant mais un simple polichinelle, — je veux dire un polichinelle double, à deux faces. — Il est vrai qu'il y a tant d'hommes qui sont aussi des « polichinelles ! » et à deux faces ! Alors, quoi ? Faut-il dire que cette œuvre indigente, comme roman, est très riche comme observation psychologique ? Gardez-vous en bien, c'est vous qui seriez « stupides ! »

8. — Si le feuilleton précédent est aussi ennuyeux que grossier, celui-ci, *la Muette*, est très intéressant. Les « ficelles » les plus connues et même les câbles » les plus gros s'y rencontrent et s'y emmêlent, mais de manière à ligotter le lecteur dès la première page et à le retenir jusqu'au bout, angoissé et haletant de curiosité. Charles Delarey, officier de l'armée française, sa fiancée Valentine, la sœur de Valentine, muette de naissance ou par accident, tombent dans un glacier, au cours d'une excursion en Suisse ; ils allaient tous périr, lorsqu'ils sont sauvés par un prince, officier de l'armée allemande. La fiancée se montre trop reconnaissante ; Charles devient jaloux. Sa jalousie d'amoureux s'accroît de ses haines de patriote, tant et si bien qu'un duel a lieu entre les deux hommes, dans une barque, sur un lac. Le Français tue l'Allemand et précipite le cadavre dans les flots qui passent pour « n'avoir jamais rendu leur proie ! » Mais il y a des lacs qui ne méritent pas leur réputation ; celui-ci, en bon et honnête lac Suisse, rend sa proie, et il la rend même vivante encore, quoique en mauvais état. Le prince guérit de ses blessures, il écrit à Valentine, qui décidément ne rêvait plus que de son sauveur ; elle lui répond ; elle consent même à se rendre chez lui, et elle y reste ; elle devient sa maîtresse, et meurt en donnant le jour à un petit garçon, après avoir d'ailleurs amèrement regretté sa faute. Charles, qui ignorait tous les événements qui avaient suivi la faute de Valentine, en apprend tous les détails par la Muette. Car la Muette a recouvré la

parole, sous le coup de tant d'émotions. Et comme elle est d'ailleurs très intelligente et très bonne Française, l'officier l'épouse et il adopte même le fils de Valentine. Vive l'armée ! — (Je demande aussi un petit *vivat* pour les critiques qui font des compte rendus aussi consciencieux !)

9. — Autre mélodrame ! *Marthe et Marie* étaient deux sœurs ; Marie était une bonne âme, qui aimait tout le monde, son père, son amant, sa sœur, etc., etc., excepté son mari. Marthe était une âme violente, jalouse de sa sœur depuis l'enfance. Un jour qu'elle avait besoin d'argent pour relever les affaires de son ménage, Marthe alla trouver un cousin riche, vieux et libertin, qui voulut abuser d'elle. Elle l'étrangla. Or, par un concours de circonstances, longuement préparé, ce fut sa sœur Marie qui fut accusée du meurtre et condamnée. Et Marthe se tut ! Toutefois elle devint folle, et le resta pendant quelque temps. Revenue à la raison, son premier soin fut d'aller trouver sa sœur dans la prison et de lui offrir de prendre sa place. — « N'en fais rien, lui dit Marie, qui était une bonne fille. Si je n'ai pas tué mon cousin, j'ai trompé mon mari. Il est juste que j'expie ! » — Tremolo à l'orchestre ! — Et voilà comment Marie se punit elle-même d'avoir mal aimé ! — *Nota :* Ce feuilleton est assez proprement écrit.

10. — « Ne nous berçons pas d'un fol espoir ; » *Protestante* n'est pas un « roman d'idées » ; c'est un feuilleton, rattaché à une idée — peut-être — mais par des ficelles un peu grosses. L'héroïne, Renée Morel, était née protestante ; elle devint catholique pour épouser un ami d'enfance, le très honnête, très intelligent et très vaillant Raymond. Mais si son mariage lui assure toutes les joies du cœur, son abjuration ne lui donne pas celles de l'esprit. Sa foi nouvelle reste inquiète, tourmentée de doutes. Renée arrivera-t-elle à la certitude, ou du moins à la sécurité ? Oui, mais non par les raisonnements, par les épreuves. Voilà l'idée, telle que je la dégage du livre, — à moins que je ne l'y ajoute. — Et voici maintenant le feuilleton. Le ménage Renée-Raymond, en butte aux haines des protestants, quitte la province et va chercher fortune à Paris ; il y trouve la pauvreté. Pendant que Raymond s'occupe de vendre un tachygramme dont il est l'inventeur, Renée essaie de la littérature. Elle parvient à placer sa « copie » chez un bas-bleu, qui la signe, la vend à prix d'or, et la paie à prix... de billon. C'est tout ce que lui ont valu ses démarches multipliées, ses longues attentes dans les antichambres des directeurs de journaux et de revues. Il est vrai que si elle n'arrive pas à augmenter ses ressources, si elle souffre de la faim, du froid, elle fait des découvertes qui l'étonnent — la naïve ! — sur les hommes, et sur les femmes, et sur les écrivains, et sur « l'infranchissable distance qui sépare souvent le talent du succès, » comme ne dit pas l'auteur. Elle plonge dans toute l'horreur de la

misère matérielle, elle est envahie par les misères mentales et morales qu'elle côtoie ; elle devient socialiste, anarchiste ; elle pense à jeter des bombes, elle pense à se suicider. Elle est perdue ! Mais elle va être sauvée par l'intervention providentielle d'un saint prêtre et d'un journaliste chrétien qui lui rendent l'espérance humaine et la confiance en Dieu. Son mari vend son tachygramme et fait fortune, et elle redevient bonne parce qu'enfin elle est devenue croyante. — Et je m'aperçois que cette analyse met trop en valeur ce qu'il peut y avoir de bon dans ce récit, et pas assez ce qu'il y a de médiocre. Je la termine donc en ajoutant que le médiocre y abonde, surtout dans le style.

11. — *L'Éternel Mensonge* débute par une préface où l'auteur entreprend, « après avoir mis au jour l'action funeste de l'œuvre immorale, et les bienfaits restreints de l'œuvre *adverse*, de déterminer l'essence de l'œuvre intermédiaire, » c'est à savoir de la sienne. — Et en vérité son œuvre est « intermédiaire » entre une dissertation lyrique d'écolier et un feuilleton d'apprenti industriel. Il est question de « la voix d'or des crapauds qui s'égouttait çà et là » (p. 116) et d'une ardente poussée de recommencement sous laquelle s'entr'ouvre dans la ..) (je supprime le mot) du monde le formidable ovaire des choses, » et « d'un excès de peine qui se *dissipe* par l'exutoire des larmes » (184). Tout cela pour nous raconter l'histoire horriblement banale d'un jeune homme épris d'une femme qu'il croit veuve et honnête, et qui n'est qu'une menteuse. *L'Éternel Mensonge* est suivi d'une petite nouvelle intitulée : *Ame d'enfant* ; ce dernier titre pourrait servir à « déterminer l'essence » de la première « œuvre », et celle de l'ouvrier, et celle du principal personnage.

Romans historiques. — 12. — L'auteur de *Myriam de Magdala* a arraché à la complaisance d'un illustre poète un brevet « d'artiste et de chrétien. » Je ne puis contresigner ce brevet, malgré mon grand respect pour le poète, et malgré la petite valeur de mon humble signature. Cette œuvre n'est sans doute pas d'un ennemi ; elle n'est que d'un maladroit ami, mais maladroit à un degré impardonnable. — Un vrai chrétien, qui aurait cru pouvoir raconter ou imaginer une histoire de Marie-Madeleine, aurait passé sous silence la période de sa vie de pécheresse, ou du moins n'y aurait pas insisté, comme le fait M. Chèze, avec une lourdeur et une impudeur qu'aggravent encore les préciosités et l'emphase du style. Dans quels détails il a osé entrer, je ne puis pas même l'indiquer ; mais j'ai le devoir d'affirmer que des audaces pareilles ne sont pas d'un chrétien. — Et de même, un chrétien qui aurait cru pouvoir faire parler Notre-Seigneur Jésus-Christ, ajouter aux paroles que nous a conservées l'Évangile, l'aurait fait « avec un tremblement d'adoration, » comme le dit très bien M. Coppée, et avec une discrétion infinie ; M. Chèze étale une rhétorique abondante, déclamatoire et

« cabotine. » Son long commentaire (p. 82) de la parole célèbre : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé, » n'est pas seulement un contre-sens sacrilège, c'est encore et surtout une niaiserie solennelle, comme on en trouvait naguère dans les Évangiles selon Armand Silvestre et M. Haraucourt, comme on n'en devrait pas trouver dans une œuvre sérieuse. C'est avec une profonde tristesse que j'ai lu ce livre ; c'est avec le sentiment d'un devoir absolument, impérieusement évident, que j'en écris la condamnation formelle. Nous sommes souvent trop indulgents dans la presse chrétienne pour ce genre d'entreprises. Que « l'entrepreneur » fasse figure d' « artiste, » qu'il n'affecte pas des sentiments hostiles, qu'il ait des paroles onctueuses et des gestes bénisseurs, nous lui permettons d'entrer dans nos sanctuaires et d'y prendre, fût-ce dans le tabernacle même, la matière de son « œuvre. » Nous y voyons un hommage à notre foi. Trissotins ou industriels nous trouvent complaisants et complices. Je ne me pardonnerais pas cette complicité pour *Myriam de Magdala*. Le seul choix du sujet indique chez l'auteur des calculs qui n'ont rien de « chrétien » ni « d'artistique. » J'ai dit plus haut que M. Chèze était « un maladroit ami ; » je ne veux pas revenir sur cette concession, bien que j'en eusse le droit et le devoir ; mais je lui refuse les circonstances atténuantes : il savait ce qu'il faisait !

13. — *Le Secret du lendemain*, c'est de l'histoire prophétique et logique. On sait ce que vaut la logique en histoire. Aussi l'on comprend que des esprits impatients et rectilignes veuillent se donner d'avance les satisfactions que les événements leur refuseront peut-être. Que sera la France de demain, si le Bloc continue à la gouverner ? Elle sera la proie du collectivisme, mais les Français n'en seront pas plus heureux individuellement, ni ceux qui auront perdu leurs propriétés, ni ceux au profit desquels on les leur aura prises. Une guerre civile éclatera, dans laquelle on verra les paysans combattre à côté des anciens « riches » ; l'armée sera divisée contre elle-même, des officiers démissionneront ou essayeront de délivrer leur pays. Mais la force brutale l'emportera ; des têtes coupées seront promenées dans les rues au bout des piques. Le peuple mourra de faim. Au milieu de ces ruines amoncelées, la petite fleur bleue de l'amour trouvera-t-elle assez de soleil et d'air pur pour s'épanouir et vivre ? L'amour est immortel ! Il a lié deux cœurs, celui d'un officier, clérical et conservateur, et celui d'une charmante enfant, dont le père est socialiste ; mais il ne pourra lier ces deux existences, l'officier ne voulant pas avoir pour beau-père un ennemi de tout ce qu'il respecte et croit. Le malheureux fiancé se retire chez lui ; il y prend part à une révolte ; il est vaincu, fait prisonnier, condamné à mort par les Blocards ; il va mourir, quand il est sauvé par celle qu'il aime et qui lui

a gardé son cœur. Mais ces deux cœurs restèrent à jamais séparés! Dans la France de demain, il y aura encore de l'amour, mais il n'y aura plus de bonheur! Puisse la France d'aujourd'hui écarter ce présage! Elle le pourrait d'un simple revers de main, si elle comptait beaucoup de citoyens comme l'auteur de cette honnête et vigoureuse fantaisie.

14. — *La Vierge de Nuremberg* est de l'histoire lyrique. La dextérité de l'homme du métier, la science de l'historien, la robuste candeur du feuilletonniste, qui distinguent les précédents récits de M. le comte de Saint-Aulaire, se retrouvent dans celui-ci. Comme les précédents, il est à la fois très documenté, très échauffé, très savamment enchevêtré. Je n'ose pas en commencer l'analyse; je ne saurais comment en sortir, tel un voyageur pressé qui s'aventurerait dans cette Forêt Noire, dont M. de Saint-Aulaire semble connaître tous les détours et tous les arbres. Sachez seulement qu'il y est question de la mort tragique de Manfred et de Stella, gendre et fille de Hans Wohlgemuth, lequel était fils du célèbre peintre Michel Wohlgemuth, lequel fut le maître d'Albert Durer, le Pérugin de cet autre Raphaël, lesquels étaient très liés avec le burgrave, Bertold de Zollern, lequel avait une fille nommée Ginevra, laquelle devint folle, après des événements terribles, épouvantables, que l'imagination populaire attribue à l'influence de la sombre et farouche effigie de bronze dressée sur la place de Nuremberg. Sachez que cette Vierge cruelle était un instrument de supplice, le Moloch de ces sauvages chrétiens. Sachez en outre que ce drame se déroule dans le cadre grandiose et pittoresque formé par l'étonnant décor de Nuremberg, des bourgs et des châteaux d'alentour et que « toutes ces pierres ciselées palpitent et s'animent sous la plume de l'écrivain », et que enfin, « au deuxième plan, comme sur un fond de mosaïque d'or, se meut noblement toute une théorie de glorieuses figures d'artistes, auguste cénacle que semble présider en personne le grand empereur Maximilien. » Ces belles phrases, je n'ai pas besoin de vous le dire, ne sont pas de moi; elles sont d'un ami, le meilleur ou du moins le plus proche ami de l'auteur, mais je les reproduis de confiance, persuadé que vous saurez « en prendre et en laisser » ce qui convient.

Romans de mœurs. — 15, 16. — Voici deux peintures de mœurs algériennes, l'une pessimiste: *Sur les Hauts Plateaux*, l'autre optimiste: *La France nouvelle*. D'après la première, la terre de l'Algérie, ou du moins celle des Hauts Plateaux, serait maudite et dévorerait ses colons; d'après le second, « ce pays si fécond, si coloré, si voisin et si peu connu, pourrait devenir la plus belle moitié de la France, » si... Qu'est-ce qui est cause de la malédiction qui pèse sur les Hauts Plateaux? L'auteur ne le dit pas; il semble même ne s'en prendre qu'à la terre elle-même, et pas à l'administration ni aux députés. Il n'a pas, comme son confrère,

des thèses politiques à formuler ou des rancunes de contribuable à satisfaire. Il raconte une histoire triste et lugubre, celle de deux frères, Alexandre et Pierre, victimes successivement de leurs illusions coloniales. Pierre, le plus jeune, est arrivé le premier; il a acheté une propriété considérable, il a mis à l'exploiter méthodiquement tout ce qui lui reste de capitaux, tout ce qu'il a d'intelligence et d'énergie. Vains efforts! Les récoltes sont mauvaises, les bestiaux périssent! Il va être exproprié, si son frère ne vient pas à son secours. Il l'appelle, Alexandre accourt, abandonnant ses affaires et ses amours, une industrie florissante, une fiancée adorable. Il jette toute sa fortune dans l'aventure agricole de son frère; elle y est vite engloutie. La terre ingrate, la terre maudite leur prend tout, leur argent, leurs sueurs, leurs joies, sans rien rendre en échange. Elle prend enfin leur vie; Pierre meurt le premier, Alexandre s'apprête à le suivre dans la mort; il a déjà marqué la place de son tombeau. — Heureusement M. Étienne n'est pas mort, et il veille! C'est lui, le député d'Oran et le vice-président de la Chambre, c'est la politique qu'il représente qui fera de la *France nouvelle* « la plus belle moitié » de notre patrie; M. Duchêne en est sûr; c'est pourquoi il dédie son œuvre au dit M. Étienne. Cette œuvre semble avoir une certaine valeur documentaire. Les mœurs des indigènes (ventes d'enfants, viols et meurtres religieux), les rivalités des colons entre eux et avec les races conquises sont décrites à la fois avec la conscience d'un greffier minutieux et sans pudeur et avec le lyrisme d'un Oriental. L'auteur cite d'ailleurs ses *sources* et ses *références*. Il nous invite lui-même à « en vérifier la scrupuleuse exactitude, » et ajoute aux notes et renvois du bas des pages une petite bibliographie spéciale. — Je passe l'invitation à mes voisins de la *Revue des questions historiques* et je me borne à faire toutes mes réserves sur la valeur politique de son livre, et sur celle des moyens politiques employés seuls, et à l'exclusion des moyens religieux, dans le gouvernement de l'Algérie et autres lieux.

17. — Le traducteur des *Scènes de la vie polynésienne* est un «penseur ». La race polynésienne est, paraît-il, en train de disparaître ; savez-vous pourquoi ? Parce que « la civilisation, en lui instillant le christianisme, l'a également dotée de la syphilis et de la tuberculose. *Que vouliez-vous qu'elle fît contre trois ?* » Et ce penseur est aussi spirituel que profond, comme vous le voyez ; il a des rapprochements à faire pâmer d'aise tous les blocards, et des citations classiques qui prouvent qu'il n'est pas une brute inculte. Il n'est pas inculte, il est peut-être bachelier. Quant à l'auteur même des *Scènes*, c'est un Australien qui a passé sa vie, la plus aventureuse et la plus malheureuse qu'on puisse imaginer, dans ces régions du Pacifique, dont il a essayé de faire revivre les mœurs. L'a-t-il fait avec exactitude ? Il a trouvé des témoins pour

s'en porter garants. L'a-t-il fait avec talent ? D'après ce qu'on en peut voir, à travers la traduction, il l'a fait avec des procédés qui rappellent ceux des peintres pointillistes : pas de dessin en lignes continues, des taches de couleur crue ; des couplets, avec brusques interruptions dans le courant du récit, des *sautes* de sens en avant ou en arrière des événements, quelques détails rapidement indiqués, en mots brefs, les autres passés sous silence. J'ai dit que c'était l'art des peintres pointillistes ; il me semble que c'était aussi, il y a plus d'un demi-siècle, l'art des romantiques attardés, disciples de lord Byron et émules de Marchangy. Tout n'en est d'ailleurs pas méprisable, et l'intérêt du sujet ainsi traité s'augmente de ce qu'y ajoute la collaboration obligatoire du lecteur. Voici l'analyse de la première de ces quinze *scènes*. Brantley a échoué sur l'île de Vahitaki ; — il se tient dans sa maison de chaume, — il regarde une jeune indigène, Luita, qui tresse un chapeau ; — Luita est devenue sa femme, à la mode du pays. — Brantley pense à sa sœur Doris, qui est restée là-bas, dans la patrie d'origine. — Luita lui essaie le chapeau de paille et lui dit : Si tu aimais une autre femme, je mourrais ! — Brantley est allé dans une île voisine pêcher la perle. — Il voit venir à lui un grand vaisseau.— « Brantley, lui dit le capitaine de ce vaisseau, je t'amène ta sœur Doris. — Ah ! — Elle est très malade, phtisique au dernier degré ! — Ah ! — De plus, j'ai à t'apprendre que Luita est morte ! J'avais amené Doris à Vahiti ; en l'apercevant, Luita s'est enfuie avec ton enfant. — Brantley est allé rejoindre Luita ; il s'est tiré un coup de revolver, et il est tombé mort près du cadavre de la jeune Polynésienne. — Voilà ! Si vous aimez ce genre de narrations lyriques, vous en avez quatorze autres de pareilles dans ce volume.

18. — *Terre nouvelle* est le développement de ces paroles de M. le marquis de Vogüé : « Peu d'instruction éloigne de la terre ; plus d'instruction y ramènera. » C'est une peinture optimiste de la vie agricole en deux parties, composées chacune d'une série de tableaux qui se « font pendant. » — Première partie : *Jean malheureux*. Jean est un fermier modèle, mais rien ne lui réussit, pas même l'amour ; récoltes, bestiaux, fumier, tout lui est enlevé, — ses récoltes futures, par un orage (tableau), — ses récoltes coupées, par un incendie (tableau, *Les Gerbes en feu*), — ses bestiaux, par une épidémie (tableau), Jeanne, par un père avare, qui veut un gendre « ayant le sac. » — Deuxième partie : *Jean heureux*. Ses récoltes sont superbes (tableau), ses gerbes sont battues et engrangées (tableaux), ses bestiaux multiplient et engraissent (tableau), chaque marché lui laisse un sac d'écus, bien rebondi (tableaux), le père de Jeanne se laisse fléchir (dernier tableau). Et quelle est la cause de ce changement dans la destinée de l'agriculteur ? Elle est double : d'abord l'instruction ; elle lui est donnée par

le curé, dont il est devenu l'obligé et l'ami ; en second lieu, l'association ; il a rencontré un M. Lepage, fondé avec lui une caisse rurale et expérimenté les bienfaits du crédit agricole. Comme on le voit, ce livre est pavé de bonnes intentions ; j'ai un peu souligné la bonté des intentions et allégé la lourdeur des pavés.

19. — Lisez les sept nouvelles de ce volume, *l'Eau profonde* : elles sont exquises. M. Paul Bourget n'y a mis que son talent de créateur de vie, c'est-à-dire le meilleur de lui-même. Quant à ses autres talents — de philosophe, de sociologue, d'ethnologue et même de théologien — il les a laissés se reposer un moment. Je lui en sais un gré infini. J'imagine que les visiteurs d'Ingres étaient aussi reconnaissants, quand le grand peintre oubliait d'être violoniste. Ce n'est pas que, de ci, de là, le sociologue et l'ethnologue, qui sont associés, en M. Bourget, au grand poète, n'aient essayé d'intervenir, comme par exemple dans les quatre premières pages de *l'Eau profonde*. Oh! ces quatre pages de « psychologie ethnique ! » Si c'était un autre que M. Bourget qui les eût écrites ! Mais lui, il se fait tant pardonner! « Sa grâce est la plus forte ! » et jamais peut-être cette *grâce* n'avait agi sur moi aussi profondément ni aussi « durablement. » Pendant près de quinze jours, j'ai gardé ce volume tout près, à portée de la main, pour pouvoir l'ouvrir à toute heure. Au milieu des autres volumes que j'étais obligé de parcourir, celui-là était... mon flacon de sel... français, tonique et antiseptique. J'en ai donc tout lu, à petites doses, comme il faut lire ce genre d'ouvrages ; j'en vais tout analyser. — Les eaux profondes sont tranquilles, disent les Anglais ; les âmes profondes traversent la vie sans fracas et portent les devoirs les plus lourds avec aisance. Valentine, marquise de Chaligny, était une « eau profonde », un lac paisible ; sa cousine Jeanne, baronne de la Wade, était un torrent superficiel, capricieux et troublé. Le torrent était jaloux du lac ; il en avait envahi et saccagé les rivages, c'est-à-dire, sans plus de métaphores, que Jeanne avait pris le mari de Valentine pour amant. Un jour, elle espéra lui prendre l'honneur. Elle l'avait vue se rendre en cachette dans une maison éloignée. Nul doute ! Valentine allait y rejoindre un amant, et l' « eau profonde » cachait des crocodiles dans son sein, comme on disait du temps de Chateaubriand. Là-dessus, lettre anonyme au marquis ; enquête, découverte, explosion de la vérité. Mais quelle vérité ! Et combien différente de celle qu'espérait Jeanne ! Combien plus terrible que celle que craignait le mari ! La maison qu'allait visiter Valentine recélait un vieillard infirme, et ce vieillard, Mesdames, c'était... le père du marquis de Chaligny, ancien amant de Mme de Chaligny mère, lequel avait fait un faux par amour, avait été forçat, mais n'avait jamais perdu l'estime de sa maîtresse et avait été légué par elle

à Valentine. « Soigne-le, ma fille, quand je ne serai plus là ! Et ne parle pas à mon fils ! » Et voilà que le fils voit tout ! Oh ! son humiliation devant sa femme ! Oh ! ses remords ! Ah ! son mépris pour Jeanne ! Oh ! Ah ! — Je sens que je vais manquer de respect à mon sujet, et en montrer surtout le caractère mélodramatique ! Vous savez d'ailleurs que l'analyse trahit les œuvres vivantes ; on ne dissèque bien que ce qui est mort ou ce qu'on tue. Je ne voudrais pas « tuer » *Eau profonde ;* le sujet en est un peu gros, incontestablement ; mais le talent du conteur et du poète y est aussi fin et aussi délicat que dans les sujets de qualité supérieure. Ce talent triomphe de tout, du mélodrame comme de la psychologie ethnique ». « Sa grâce est la plus forte ! »

Je vous l'ai déjà dit, je veux vous le redire.

Le sujet des six courtes nouvelles qui suivent est moins « feuilletonesque ». Un clubman, sur le retour, va faire un pèlerinage aux lieux où il a aimé jadis ; il y retrouve le cheval que Elle montait, un *Cob Ronan*, attelé à la diligence. Il le rachète et lui assure les Invalides chez son marchand de chevaux. — Un gentilhomme français est sur le point d'épouser une milliardaire américaine ; il découvre dans la galerie de son futur beau-père le *Portrait du Doge*, une toile achetée d'un vieux Vénitien, qui subvenait secrètement, par la vente de ses tableaux, au luxe de la fille. Or, cette fille, le gentilhomme français l'avait connue, l'avait aimée, l'avait soupçonnée. En apprenant ainsi, à l'improviste, combien injustes avaient été ses soupçons, il plante là sa fiancée et les milliards d'Amérique et va porter ses excuses à la jeune Vénitienne, hélas ! trop tard ! Il la retrouve mariée. — Un auteur « vidé » voudrait bien retrouver les vers qu'il avait, voici vingt ans, adressés à Rosalie, une jeune fille qu'il n'épousa pas. Ils étaient si vivants ces vers ! si sincères, si palpitants de la chaleur de la jeunesse ! Les retrouver, les publier ! Quel camouflet pour les bons confrères, qui prétendent qu'il est fini ! Et il va chez Rosalie, devenue une honnête mère de famille. Elle reçoit le visiteur illustre avec émotion, mais avec une parfaite simplicité ; elle appelle sa fille, qui récite quelques vers. « Mais ce sont de mes vers ! — Eh oui ! — Vous les avez donc conservés ? — Tous ! Ils sont si beaux ! » Le vieil auteur sent son cœur trembler dans sa poitrine ! Il va dire : « Donnez-les moi ! » mais avant qu'il l'ait dit, il a été deviné et jugé. Rosalie, très pâle, se lève : « Je comprends pourquoi vous êtes venu ! Je vais vous les chercher ! — Non ! non ! s'écrie-t-il, dans un sursaut de pudeur et de dignité ! Et il sacrifie généreusement le plaisir d'ajouter « deux sous de gloire » au capital déjà amassé. Ce fut sa *Dernière Poésie.*— Voulez-vous que je vous conte *l'Aveu ?* En voyant apparaître, dans la robe de noce de sa mère, Mlle X..., le vieux commandant éclate en sanglots : il aimait Mme X...

depuis vingt ans, et n'avait jamais osé le dire. Son secret lui échappe ce jour-là. — Et *Fausse Manœuvre* ? Une vieille maîtresse abuse de la confiance d'une nouvelle mariée pour lui faire endosser un costume qui fait d'elle « un paquet ». Le pauvre mari va retourner à son vomissement, lorsque le hasard lui fait connaître la manœuvre et la perfidie de la coquette. Et comme il est un bon garçon encore, il se reprend. — Et *la Rançon* ? Deux amants s'aimaient d'amour tendre depuis trente ans, mais ils s'aimaient d'amour coupable, puisque la femme était mariée. Enfin, la voilà veuve! Ils décident de s'épouser et de se mettre en règle — à soixante ans ! Leur journée finira par un beau coucher de soleil ; ils achèveront de vieillir et ils mourront l'un près de l'autre ! Ce sera le bonheur après le plaisir ! Mais ils ont compté sans le fils, le fils qui soupçonne la vérité, qui se refuse à la croire, mais qui l'acceptera, et qui maudira sa mère si elle devient la femme légitime de celui dont on a dit qu'elle fut la maîtresse ! Et pour ne pas mériter le mépris de l'enfant, les deux vieux amants renoncent à leur rêve ; ils ont perdu leur droit à la règle, à la vérité ; ils sont condamnés à mentir encore jusqu'à la fin ; c'est leur punition ! — Et il n'y a plus d'autre histoire ! J'aurais voulu qu'il y en eût trente pour vous les conter toutes, — pour me donner le plaisir d'en revoir certains détails délicieux. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, qu'aucune n'est faite pour « la première enfance. »

20. — Et je n'ai pas épuisé ma provision d'admiration ; il m'en reste encore pour *l'Amour en fuite*, de M. Henry Bordeaux. Sous ce titre sont réunies trois nouvelles, qui ont entre elles cela de commun que l'amour coupable ou déraisonnable y est vaincu par la vertu ou par la raison. Toutefois n'allez pas craindre, ou espérer, des berquinades. La morale que prêche M. H. Bordeaux n'est pas plus fade que celle de M. Bourget, ni destinée à des auditeurs plus naïfs. J'ai déjà observé, je crois, à propos de *Pays natal*, du même auteur, (dont on vient de publier une nouvelle édition) et à propos aussi de sa *Peur de vivre*, que les scènes de passion y sont peut-être mieux réussies que les autres. Ce moraliste, qui s'est posé en défenseur de l'ordre, excelle à peindre les sentiments désordonnés. Toutefois, s'il y a dans ce volume des pages qui semblent frissonner de toutes les ardeurs de la passion, il y en a d'autres, aussi belles et plus originales, où s'affirment avec puissance les droits de la règle et de l'honneur. C'est dans la première nouvelle surtout que ce contraste a le plus de valeur dramatique. François Dorsy, fiancé à Miss Carette, a rencontré Hélène Page, sa première « passion, » mariée et mère de deux enfants. Il y avait dix ans qu'ils ne s'étaient pas vus ; mais à la première minute de ce « revoir » inattendu, ils sentent l'un et l'autre qu'ils n'ont pas cessé de s'aimer. En vain Hélène lutte contre elle-même et contre François ; elle se sent entraînée par une force irré-

sistible, contre laquelle ne prévaudront ni son estime pour son mari, ni sa tendresse pour ses enfants. Elle se sent perdue, elle a déjà consenti à se perdre ! Si François lui écrit : Venez ! elle ira ! Où ? A la faute, au déshonneur et certainement aussi, elle en a la claire conscience, au malheur. A lui de décider ! Lui, il décide d'abord de rompre loyalement avec miss Carette, en lui disant tout. Ici se place une scène vraiment neuve, à la fois drôle et pathétique : « Miss Mary, je ne me sens plus digne de vous ! rendez-moi ma parole ! — Avez-vous volé ? Assassiné ? — Non ! — Votre père ? — Non plus ! — Alors vous ne m'aimez plus ? — Je suis bien malheureux ! — Vous en aimez une autre ? — Hélas ! — Une jeune fille ? — Non ! — C'est *une épouse* ? Alors, triomphe ! Je ne vous rends pas votre parole ! Je vous garde ! — Et, pourquoi ? — Parce que vous ne voudrez pas, vous ne pourrez pas l'aimer, longtemps, c'est-à-dire la voler à son mari. Vous êtes un honnête homme, je vous connais ! Je vous dis que je vous garde ! » Et elle le garde en effet, la vaillante enfant. Elle ne s'évanouit pas, elle ne pleure pas, — du moins, en public, elle ne fait pas de scène. Mais elle veille, elle agit, et avec tant de prudence et de vigueur à la fois, que François, (mon Dieu que cet homme paraît un petit garçon entre ces deux femmes !) après avoir écrit à Hélène : Venez ! lui télégraphie une heure après : Ne venez pas ! Et il s'enfuit. Ce petit Cupidon a trente-cinq ans, je crois. — Deuxième nouvelle : *Une honnête femme*, ou la femme légitime triomphant de la maîtresse par sa résignation silencieuse et sa vaillance morale. Le sujet n'a rien de romanesque, les développements en sont pris dans la réalité ordinaire, l'impression qu'elle laisse est saine et salubre. Ce genre de mérite peut faire pardonner un peu de faiblesse dans l'exécution. — Troisième nouvelle : *Le Paon blanc*, fable à l'usage des coquettes. Une très belle jeune fille, élevée par son grand-père dans l'art de se faire aimer des hommes et de n'aimer que l'argent, éblouit et ensorcelle un jeune sculpteur, à l'heure même où elle est fiancée avec un millionnaire. Elle veut ajouter un numéro à la liste de ses victimes. Mais on ne badine pas toujours avec l'amour, même quand on n'a pas plus de cœur qu'un paon et qu'on borne ses ambitions à faire la roue. A jouer avec le feu, la coquette finit par s'échauffer, — (scènes d'échauffement très vives) ; elle est prête à sacrifier le million à l'amour. Mais, au moment où elle croit le tenir, l'amour s'enfuit, dans un mouvement de révolte et de colère, qui est presque expliqué. — Et au soin que j'ai pris de vous analyser ces trois morceaux, vous devinez que je les juge très distingués.

21, 22, 23. — On voudra bien me permettre de placer ici l'annonce des tomes VII, VIII et XXVI des *Œuvres complètes de Tolstoï*, traduites par M. Bienstock. Les deux premiers de ces trois volumes contiennent les cinq premières parties de l'œuvre, la plus célèbre du grand romancier

russe : *Guerre et Paix*. Le XXVIe, publié avant les dix-huit qui doivent le précéder, contient dans son intégralité une œuvre qui n'avait encore paru que par fragments : *Que devons-nous faire?* Et comme cette œuvre vient d'être publiée récemment par un éditeur russe, l'éditeur français n'a pas voulu attendre plus longtemps pour nous la faire connaître. — Dont acte.

24. — Il y a « bien du brouillamini », comme disait le bonhomme de Molière, dans *la Nouvelle Beauté*, à savoir des théories prétentieuses et fumeuses et des procédés « d'écriture » très compliqués ; c'est à regretter qu'il y ait en outre du talent. Mais le moindre grain de bon sens ferait bien mieux notre affaire ! Un jeune peintre est à la recherche pour son œuvre, comme pour son cœur, du type définitif de la beauté nouvelle, à savoir de la femme dont le corps soit modèle et la physionomie illuminée par la pensée moderne ! Chargé de décorer l'hôtel d'une jeune doctoresse millionnaire, Édith, il entreprend d'écrire avec ses fresques, l'histoire de la beauté féminine ; il en suit les transformations à travers les temps et les races, et enfin il les résume toutes en trois types, et trois panneaux : la Vénus antique, la Vierge chrétienne, la Femme nouvelle. Seulement ce dernier panneau reste longtemps vide, le modèle faisant défaut. Ce ne sont pourtant pas les « sujets » à observer qui manquent. Modèles d'atelier, femmes du monde, bourgeoises, marquises, ouvrières, défilent devant le peintre et devant nous; mais toutes sont faites à la ressemblance de la femme d'hier, de cette femme qui ne sait plus être belle, même quand elle est jolie, qui est anticérébrale, même quand elle est instruite, et qui est immorale, c'est-à-dire égoïste, même quand elle est dévote et fait la charité. Or, ce n'est pas celle-là qu'il faut au peintre, c'est la femme de demain ; — c'est elle qu'il s'acharne à chercher avec une fièvre et des angoisses qui touchent au désespoir. Et voici que, brusquement, elle lui apparaît dans la personne d'une jeune Russe anarchiste, qui a pitié de ses longs efforts. Seulement elle refuse de poser pour la tête, — par pudeur peut-être, mais peut-être aussi par scrupule esthétique et parce qu'elle comprend que les idées anarchistes ne sont pas faites pour embellir le visage. Imaginez que l'intérieur d'un pareil crâne transparaisse à l'extérieur, et que le contenant ressemble au contenu ! Quelle tête ! Celle de la Méduse serait une merveille en comparaison ! Tandis que, au contraire, pour le reste du corps, ces mêmes idées sont créatrices de beauté ! Elles donnent aux bras, à la taille, aux jambes un modelé ! Ah quel modelé, Mesdames et Messieurs ! Aussi le peintre fait-il un chef-d'œuvre avec son troisième panneau. Malheureusement ce chef-d'œuvre subit un accident. La jeune Russe, si elle a su se donner la beauté nouvelle, n'a pas su se donner le bonheur ancien, le seul, paraît-il, qui dure. C'est pourquoi elle se résout à mourir, mais à

mourir toute entière ; elle se suicide, mais après avoir détruit son image, en jetant un encrier sur le troisième panneau ! Et ce panneau restera à jamais inachevé ! Est-ce à dire que la beauté nouvelle n'est qu'un rêve insaisissable ? Non ! car le peintre la voit se lever peu à peu sur l'horizon, émergeant des vulgarités ambiantes, portant sur son front le rayon d'une pensée personnelle, ouvrant ses bras, son cœur, toute son âme au bien-aimé, — et cette nouvelle Ève, c'est Édith ! Le peintre ne la peint pas, il l'épouse ! Mais il ne l'épouse qu'à la mairie, car l'église, on l'abandonne aux beautés anciennes ! — Que Dieu garde nos fils de ces beautés nouvelles ! Et, en attendant, qu'il les garde d'admirer tous ces brouillards philosophico-lyriques, toutes ces banalités, mêlées d'absurdités, de la littérature féministe.

25. — *L'Enfant à la balustrade* « a eu une bonne presse » et il la mérite, malgré le « leurre » du titre. La Préface nous annonce un tableau « du conflit muet et douloureux de l'idéalisme de l'enfance avec les relativités nécessaires ou la comédie de notre vie de relations ». C'est la plus mauvaise phrase, la seule mauvaise peut-être du livre ; elle a, en outre de sa tournure prétentieuse, le tort de nous tromper sur le sujet du livre, qui est une peinture de « la petite ville », tout simplement. L'enfant n'y occupe qu'une place d'arrière-plan, et ce ne sont pas ses douleurs personnelles, ni les luttes de son *idéalisme* avec les *relativités nécessaires* qui en font l'intérêt. Ce sont les douleurs de son père, en butte à l'hostilité de tout un pays, parce qu'il a acheté une maison convoitée depuis longtemps par l'ancien maire. Il se trouve que cet ancien maire, que la République a privé de ses pouvoirs municipaux, a gardé un pouvoir social incontesté. Son salon est le centre de « la société » ; les personnes mures y trouvent « un whist en permanence », les enfants, des pots de raisiné toujours renouvelés, les dames, le journal parlé de la ville, les gens instruits un « bailloir » plus distingué qu'un autre et d'ailleurs obligatoire. Il faut être reçu chez M. Plancaulaine, ou l'on n'est plus un « homme du monde » ; on est condamné à la compagnie des socialistes et des « rouges ». Or, M. Nadaud, notaire à Beaumont, en achetant la maison à la balustrade, s'est fait un ennemi de M. Plancaulaine. Celui-ci lui fait publiquement l'affront de lui retirer sa clientèle ; il lui retire ensuite, sans paraître s'en mêler, mais par l'effet de l'excommunication majeure prononcée, tous les bons clients de la contrée. Les amis mêmes désertent avec les clients. Il ne reste à ce pauvre Nadaud que la société d'un jeune médecin, âme droite et cœur naïf, qui proteste par sa fidélité contre la lâcheté commune. Mme Nadaud l'en récompense un peu plus que de raison. Elle joue avec le cœur du pauvre garçon, jusqu'à l'affoler un peu, jusqu'à faire pleurer de rage son malheureux mari. Enfin, pour comble de misère, les « rouges » font des avances au pauvre paria ; ils prennent

des airs familiers avec lui, ils se proposent de le faire entrer au conseil municipal : il va être perdu ! Mais voici que tout change brusquement : Plancaulaine, les clients, les amis, sa femme reviennent à M. Nadaud, et les « rouges » s'éloignent. Et pourquoi ? Toujours à cause de la maison à la balustrade. M. Nadaud n'en avait eu longtemps que la nue propriété ; dès qu'il en a la jouissance il fait une autre figure, celle d'un triomphateur et non plus d'un usurpateur. Dans les petites villes, comme dans les grandes, rien ne réussit mieux que le succès ! — Cette courte analyse vous a peut-être permis de deviner le mérite de cette étude de mœurs provinciales, où tous les détails sont menus, étroits, familiers, empruntés à la vie réelle de la moyenne humaine. Mais peut-être aussi en avez-vous aperçu le défaut, qui est dans le *mouvement* sinon dans la *nature* des faits. Une phrase de l'auteur vous en donnera la formule : « Ces Messieurs qui pareillement l'évitaient, d'un mouvement d'ensemble digne d'un corps de ballet, s'attachèrent à ses pas » (p. 326). C'est bien cela. Ce va et vient de l'opinion à l'égard de Me Nadaud rappelle les mouvements d'un corps de ballet, plutôt que les mouvements de la vie sociale, même en province. Mais il faut avouer qu'il est joliment bien réglé, et par un maître de ballet qui a beaucoup d'esprit, la main légère et le commandement discret ; il faut tendre l'oreille pour entendre sa voix par delà la scène.

26. — *L'Intaille* a trouvé aussi des juges bienveillants. Je puis donc faire entendre quelques réserves, et dire tout simplement que ce livre témoigne de plus de vouloir que de pouvoir. Ce qu'on a voulu, c'est reproduire les grâces négligées et le cynisme souriant de *l'Orme du Mail*. Le modèle n'était point mal choisi ; mais il a été mal imité. Jamais, non jamais, même aux heures où il veut charger sa phrase de trop d'esprit, M. Anatole France n'aurait écrit : « Il empruntait un œil à Eschyle et un autre à Shakespeare, et scrutait d'un regard terrible l'âme de son ami ! » (p. 185). Il y a beaucoup, beaucoup de phrases analogues dans ce petit volume, qui d'ailleurs est trop gros des trois quarts. Le sujet n'aurait rien perdu, au contraire, à être resserré en soixante ou quatre-vingts pages. C'est l'histoire (renouvelée de *l'Age ingrat*, de Pailleron) d'un grave célibataire qui, sur la cinquantaine, se met tout à coup à avoir une crise de jeunesse. Fièvre de fin d'automne, qui, à propos de l'achat d'une pierre taillée en creux, achetée chez une marchande de bric-à-brac, rend M. Mandrillon, bibliothécaire de la ville, chargé de cours à la Faculté, tête chauve et calotte de velours, amoureux de Mlle Alexandrine, une modiste qui fabriquait des bonnets par dessus ses moulins. La crise fait scandale ; mais elle dure peu. Ce n'était pas un feu de paille, c'était un feu de vieux bois, un peu vermoulu. Un simple seau d'eau, je veux dire une lettre anonyme, en eut raison. Cette lettre faisait assavoir au petit polisson

cinquantenaire que s'il ne rentrait pas dans l'ordre, il ne rentrerait plus dans les maisons notables où il avait son couvert mis aux fêtes carillonnées ! C'en fut assez. M. Mandrillon s'absenta quelques jours et fit un petit voyage en Italie pour laisser aux passions — celles des gens scandalisés, — le temps de se calmer. Au bout de quelques semaines, il revint ; ses vieux amis et ses vieilles amies tuèrent le veau gras pour fêter son retour.

CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *La Dépopulation en France, ses causes et ses remèdes*, par HENRY CLÉMENT. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 2. *Le Salaire*, par L. GARRIGUET. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 3. *La Coopération*, par P. HUBERT-VALLEROUX. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 228 p., 2 fr. — 4. *Les Associations agricoles en Belgique*, par MAX TURMANN. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de VII-432 p., 3 fr. 50. — 5. *La Question syndicale au congrès de Chalon*. Paris, Association catholique de la jeunesse française, in-12 de 116 p., 0 fr. 50. — 6. *Essai sur la légitimité du droit de coalition. Les Grèves de 1900 en France et à l'étranger*, par A. HOURS. Paris, Guillaumin, 1903, in-8 de 140 p., 3 fr. — 7. *Essai sur la législation ouvrière aux États-Unis*, par WILLIAM-FRANKLIN WILLOUGHBY ; trad. par A. CHABOSEAU. Paris, Giard et Brière, 1903, in-12 de 278 p., 3 fr. 50. — 8. *Compendio di scienza delle finanze*, da MICHELE SANTORO. Bari, Avellino, 1902, in-8 de 160 p., 3 fr. — 9. *L'État, sa nature et ses fonctions*, par le R. P. TH. CALMES. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 62 p., 0 fr. 60. — 10. *Principes de morale sociale*, par LOUIS DESCHAMPS. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 270 p., 3 fr. 50. — 11. *La Famille fait l'État*, par FRANTZ-FUNCK-BRENTANO. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 12. *L'Année sociologique*, publiée sous la direction de ÉMILE DURKHEIM (6e année, 1901-1902). Paris, Alcan, 1903, in-8 de 614 p., 12 fr. 50. — 13. *Le Socialisme allemand et ses dernières évolutions*, par l'abbé L. WINTERER. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de 42 p., 0 fr. 40. — 14. *Le Monde socialiste*, par LÉON DE SEILHAC. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 316 p., 3 fr. 50. — 15. *La Démocratie socialiste allemande*, par EDGARD MILHAUD. Paris, Alcan, 1903, in-8 de IV-592 p., 10 fr. — 16. *Capital et travail*, par FERDINAND LASSALLE ; trad. de l'allemand par VICTOR DAVE et LÉON RÉMY. Paris, Giard et Brière, 1904, in-12 de 296 p., 3 fr. 50. — 17. *Lettres historiques*, par PIERRE LAVROFF ; trad. par M. GOLDSMITH. T. II. Paris, Schleicher, 1903, in-12 de XXIV-330 p., 4 fr. — 18. *Intégralisme. Philosophie et sociologie*, par ÉDOUARD BOULARD. Paris, Giard et Brière, 1903, in-12 de 406 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Peuple-roi, essai de sociologie universaliste*, par TH. DAREL. Paris, Alcan ; Genève, Georg, 1904, in-8 de 176-XII p., 3 fr. 50. — 20. *Un Socialisme en harmonie avec la doctrine économique libérale*, par EUGENIO RIGNANO. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de VII-590 p., 7 fr.

1. — Petits volumes et bonnes choses. *La Dépopulation en France, ses causes et ses remèdes*, par M. Clément, est une des meilleures productions de la collection « Science et Religion ». La démonstration par les chiffres est très suffisamment riche et absolument inattaquable. La discussion est également bonne. Il convient d'y signaler particulièrement la réfutation de M. Cauderlier (p. 21 et s.), dont la sûreté de jugement ne correspondait point à la peine qu'il se donnait pour recueillir les matériaux et colorier des cartes. M. Clément, avec autant de raison, justifie la bourgeoisie contre le reproche très exagéré de néo-malthusianisme (p. 28-29). Nous regrettons cependant que,

comme bien d'autres, il n'ait fait aucune mention de la théorie physiologique de Doubleday, qu'il paraît ignorer et que nous avions exposée, avec une sympathie bien méritée, dans la deuxième édition de notre *Histoire des doctrines économiques*. Les causes spéciales de la dépopulation des campagnes pourraient aussi être appréciées plus complètement. N'importe, nous n'hésitons pas à recommander bien sincèrement ce petit volume. Les deux chapitres sur les causes et les remèdes de la dépopulation y méritent des éloges tout particuliers.

2. — M. l'abbé Garriguet, que nous avons eu déjà l'occasion de rencontrer, nous donne aussi, dans la même collection, une bonne étude à la fois morale et économique, sur *le Salaire*. D'abord les définitions économiques ; puis la fameuse question du « juste salaire .» C'est simple, clair et bien divisé. Je n'oserai pas dire que M. l'abbé Garriguet n'ait pas été un peu séduit par l'idée de trouver une école catholique intermédiaire entre la démocratie chrétienne et l'économie politique vraiment scientifique ; je ne dirai pas non plus qu'il n'ait pas attribué au Père Antoine et à son *Économie sociale* beaucoup plus d'autorité qu'il n'est juste : cependant il a le bon sens de répudier les exagérations les plus choquantes des soi-disant catholiques-sociaux, et on le sent visiblement gêné par la formule de la personnalité du travail, qu'il désire beaucoup ne point sacrifier à la formule du rendement objectif en production. Quelques pages sur la thèse socialiste du « produit intégral au travailleur » complètent heureusement l'opuscule. Nous le recommandons tout à la fois au public ordinaire, qui le lira avec fruit, et au clergé, qui y trouvera avec plaisir le côté théologique et abstrait de la question. Après quoi tout le monde continuera à prendre le salaire courant comme équivalent du salaire juste ; et d'ailleurs je serais curieux de savoir comment la pratique industrielle pourrait faire pour se conduire autrement.

3. — L'excellente « Collection d'économie sociale » de la maison Lecoffre s'enrichit d'un fort bon ouvrage de M. Hubert-Valleroux sur *la Coopération*. L'éminent économiste y prend les « associations ouvrières » depuis Buchez qui les imagina (on les appelait ainsi jusqu'en 1863, où apparut le mot anglais « cooperative »); et il les décrit avec le tact, le jugement et l'exactitude que l'on trouve chez lui. Son étude embrasse les sociétés de production, les coopératives pour l'achat et la vente en commun, les coopératives de consommation et la coopération agricole. Un autre volume doit traiter des coopératives de crédit ou banques populaires. Nous notons avec intérêt, dans ce volume, le jugement très exact qui est porté sur M. Charles Gide, « disciple du communiste Fourier », et sur les illusions de sa prétendue école de Nîmes (p. 150 et s.).

4. — M. Max Turmann, bien connu aussi, publie une étude fort

documentée sur *les Associations agricoles en Belgique*. Nous sommes d'autant plus heureux de l'en féliciter que nous ne partageons point ses théories fortement empreintes de catholicisme social. Mais ici il n'y a que des faits, en même temps qu'un juste hommage rendu à des œuvres du plus haut intérêt. Les associations professionnelles agricoles couvrent la surface de la Belgique : comices, sociétés coopératives, mutualités contre les risques, ligues de tout genre, unions et fédérations les plus variées. Elles sont décrites par M. Turmann avec une admirable richesse de détails et de sources. Au début du livre, il analyse avec soin le très curieux opuscule de Kautsky sur *la Question agraire*, avec sa conclusion que l'industrialisation des moyens actuels de production pousse l'industrie manufacturière dans le sens unique du capitalisme, tandis qu'elle fait diverger au contraire l'industrie agricole dans le double sens du capitalisme et de la coopération (p. 36 et s.). — Le plan de l'ouvrage comprend deux parties distinctes : une première, plutôt historique et philosophique, sur le développement des associations et sur les causes de ce développement ; une seconde, plutôt descriptive, sur leurs types variés et leur régime. Certains récits, certaines biographies même, comme celle de M. l'abbé Mellaerts, fondateur du *Boerenbond* (p. 133 et s.), soutiennent agréablement l'intérêt. — En Belgique, le développement des associations agricoles est dû tout à la fois aux encouragements des administrations catholiques maintenues en fonctions depuis 1884 et à l'action militante du clergé belge ; car ces associations sont ordinairement soumises aux influences religieuses et politiques, les unes étant socialistes, les autres, et le plus grand nombre, étant confessionnelles, c'est-à-dire catholiques, avec une large participation des curés (p. 12, 71 et s. et particulièrement 1re partie, ch. VI-IX, p. 129-220). La Belgique ne ressemble donc point à la France, où les syndicats agricoles et leurs fondations annexes tiennent à n'avoir aucun caractère confessionnel. En France, nous vivons beaucoup trop dans la pensée que la religion, simple affaire de conscience individuelle, ne doit pas paraître en dehors de l'église, ni sortir de l'intimité du foyer domestique. De plus, en Belgique, les pouvoirs publics favorisent l'association agricole en en respectant la liberté : en France, ils la boudent toutes les fois qu'ils ne la dominent pas, à tel point que les ministres de l'instruction publique ont formellement interdit aux instituteurs et institutrices communaux de laisser leurs élèves se présenter aux examens libres d'agriculture institués et pratiqués depuis bien des années par la très puissante « Union du Sud-Est des syndicats agricoles ».

5. — L'opuscule intitulé : *La Question syndicale au congrès de Chalon* est le compte rendu du congrès de l'Association catholique de la jeunesse française, tenu à Chalon-sur-Saône au mois de mai dernier. Il

comprend six rapports de MM. Jean Lerolle, Gellé, de Saint-Pern, Zamanski, de Morans et Lacoin, avec une annexe qui donne la loi du 21 mars 1884 et autres pièces analogues. Les jeunes congressistes ont une foi absolue dans l'efficacité curative du régime syndical, pour lequel ils réclament entre autres choses la faculté illimitée de posséder meubles et immeubles. Mais, s'ils se consacrent à cette propagande, c'est « en dehors de toute idée d'apostolat religieux » (p. 8). Ajoutons qu'ils ne sont pas exempts d'hostilité contre le régime industriel contemporain (p. 9), sans qu'ils entrent d'ailleurs dans la description des faits qui ont déterminé leurs jugements et qu'ils ne connaissent que par ouï-dire.

6. — L'*Essai sur la légitimité du droit de coalition. Les Grèves de 1900 en France et à l'étranger*, par M. A. Hours, est le mémoire couronné à Lyon au concours Aynard de 1901. Dans l'ensemble, sans s'élever au-dessus de l'ordinaire, c'est un bon et solide travail. L'introduction historique sur les grèves résume convenablement la question, quoique, dans une œuvre lyonnaise, nous soyons étonné quelque peu de ne rien trouver sur le « tric » des typographes sous François Ier et sur d'autres événements de ce genre. De même, la loi Le Chapelier est toujours mal jugée, quand on ne l'explique pas soit par les troubles fréquents que le compagnonnage avait provoqués au XVIIIe siècle et particulièrement au début de la Révolution, soit par les théories de Quesnay et de Rousseau, qui, profondément divergentes par ailleurs, se rencontraient ici pour n'admettre aucune association intermédiaire entre l'État et l'individu. M. Hours pose avec beaucoup de raison le principe que « le droit de coalition trouve sa limite naturelle dans la liberté individuelle du travail » (p. 68) : mais nous craignons bien que ses conclusions n'aient pas toute la fermeté et toute la précision nécessaires. Serait-ce donc qu'il aurait, lui aussi, sacrifié quelque peu au dieu du jour ?

7. — M. Willoughby avait donné en Amérique un tableau succinct et très résumé de la *Législation ouvrière aux États-Unis*. En qualifiant ce travail du mot « Essais », M. Chaboseau nous en procure une traduction, et il y ajoute des appendices sur certaines questions ou plutôt sur certains faits particuliers. Il n'y a pas à chercher là des vues générales, ni des doctrines, pas même presque des tendances. M. Willoughby se contente de décrire : et certes ce n'est point facile de faire entrer, dans un aussi petit volume, une matière que la diversité des législations d'États rend aussi complexe et pour ainsi dire aussi panachée. Chaque État a ses règlements, ses préoccupations et son histoire, avec des origines plus ou moins lointaines de cette législation. M. Willoughby passe en revue les bureaux de statistique du travail, les bureaux de placement, l'inspection des usines et des mines, la régle-

mentation du travail à domicile, la conciliation et l'arbitrage. Sur ce dernier point, je retiens que « le caractère général des prescriptions relatives à l'arbitrage, c'est qu'elles ne trahissent pas la moindre tendance à introduire le principe de l'obligation.... On estime que jusqu'à ce jour aucun des projets visant cette application ne s'est offert comme pleinement acceptable » (p. 194).

8. — Avec son cadre borné, infiniment moins vaste que le titre ne le comportait, j'apprécie volontiers le *Compendio di scienza delle finanze* de M. Michel Santoro. C'est une œuvre sérieuse et bien documentée, quoique réduite aux proportions d'un manuel. Des considérations générales et un résumé historique ouvrent le volume. La première partie est consacrée aux dépenses publiques ; la seconde, de beaucoup la plus développée, traite des revenus de l'État. Des notes parfois très intéressantes — notamment sur les origines de la loterie et les exemples qui en subsistent encore — (p. 167 et s.) accompagnent l'exposé très sommaire de la législation. Bien entendu il n'est question là que de l'Italie, mais nous accepterions bien que la France possédât un manuel aussi complet, aussi sobre et aussi clair. Nous devons noter toutefois que l'auteur laisse de côté deux ordres de questions financières du plus haut intérêt : d'abord les procédés de vote des budgets et de contrôle de leur exécution, ce qui avait inspiré le solide travail de M. René Stourm sur *le Budget ;* puis toutes les théories fondamentales sur la nature et le but de l'impôt, sur son assiette et son incidence, sur sa relation avec les facultés du contribuable, sur les emprunts, etc., tous sujets savamment approfondis dans *la Science des finances* de M. Paul Leroy-Beaulieu. L'ouvrage de M. Santoro, pour la plus grande partie de son contenu, n'est donc guère qu'un manuel de droit fiscal italien : il appartient plutôt à ce que l'on appelait autrefois les sciences camérales ou la caméralistique, qu'à la science financière dans le sens moderne de ce mot.

9. — Passons maintenant à la sociologie. Ici, si nous voulons juger l'*État, sa nature et ses fonctions*, du R. P. Calmes, gardons-nous de l'apprécier par le petit nombre de ses pages ou bien par les soixante centimes qu'il en coûte pour se les procurer. Je tiens cet opuscule pour un chef-d'œuvre en son genre. Netteté et solidité des principes, rigueur des déductions, clarté du style, art d'exposer, tout s'y trouve réuni. Actuellement on exalte beaucoup le rôle et les droits de l'État ; on lui a voué un culte dont le fondateur pourrait bien être J.-J. Rousseau. Sur ce début, le P. Calmes discute et combat les erreurs qui ont cours actuellement (que la société soit un organisme et que l'État soit le cerveau du corps social) ; puis il examine les fonctions que l'État doit remplir comme législateur et justicier. Nous aimons à retrouver dans ce substantiel opuscule les opinions les plus prudentes et les

plus saines, les plus traditionnelles aussi ; car, en s'appuyant fréquemment sur saint Thomas (p. 42 et s.), le P. Calmes se défie à juste titre de la formule d'organisme social, que les catholiques-sociaux préconisent en prétendant la ressusciter du traité *De regimine principum*. Il ne saurait « admettre, dit-il, l'attitude de certains publicistes qui, pour des raisons d'ordre religieux, repoussent le nom de socialisme avec la même ardeur qu'ils mettent à en soutenir les principes » (p. 53). Nous ne pouvons que souhaiter à cet ouvrage la plus vaste diffusion : car la statolâtrie est le véhicule de l'idée révolutionnaire et la condition indispensable de son développement ; et elle sera la force suprême de toutes les persécutions vers lesquelles les catholiques sont acheminés.

10. — Il y a certainement peu de livres aussi fortement pensés et aussi sobrement écrits que les *Principes de morale sociale*, de M. Louis Deschamps. C'est un père, paraît-il, qui les a écrits pour ses enfants : il y a mis son âme et il l'a fait avec la conviction que « nous sommes tous appelés à la connaissance de la vérité et au développement de notre vie intérieure ..... auprès de celui qui a dit de lui-même : Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » (p. 13). Tous les grands problèmes sont abordés sous leur forme contemporaine, sur la philosophie et la morale, sur l'Église et sur l'État. Je ferais bien quelques réserves sur certaines pages où l'on pourrait signaler une ou deux expressions susceptibles à tout le moins d'une fâcheuse interprétation (p. 107, 108, 111, 116, 120, 157, 158, etc., etc.) : mais j'aime mieux insister sur l'impression généralement excellente que laisse l'ensemble du volume. De plus, M. Deschamps, qui veut la vérité et qui pourtant ne la veut offensante pour personne, a le courage de défendre les vaincus. Il justifie les catholiques de « ne pas s'enthousiasmer pour une société, pour un pouvoir qui les traite systématiquement avec dédain et avec hostilité, et qui leur jette à la tête des injures comme celle-ci, que nous devons, entre tant d'autres, au plus brillant de nos hommes d'État, à Gambetta : « Nous appliquerons aux catholiques la légalité jusqu'à ce qu'ils en crèvent » (p. 115). Ce n'est point cependant un livre de polémique : bien plus, les problèmes agités et résolus sont d'un ordre si général et si élevé que l'on ne peut pas même dire que ce soit une œuvre passagère et d'actualité. J'aime à penser que ce livre durera et je le souhaite : en tout cas je le juge appelé à faire un très grand bien dans les milieux auxquels il paraît s'adresser.

11. — *La Famille fait l'État*, de M. Frantz Funck-Brentano, n'est guère qu'un opuscule d'érudition, une sorte de menue monnaie de science historique. L'auteur y cite et discute MM. Fustel de Coulanges et Flach sur la famille romaine et la famille féodale : mais il s'arrête au moment où il faudrait formuler des jugements et tirer des conclu-

sions sur la législation contemporaine et sur les attentats systématiques qu'elle dirige contre la famille pour le plus grand détriment de l'État. Son titre cependant semblait dire cela. Aucune vue de morale ni de philosophie. A plus forte raison tout aperçu religieux est-il radicalement absent, sauf que M. Funck-Brentano reproche âprement à Fustel de Coulanges d'avoir « vu dans les formes du culte religieux la force génératrice de la cité, au lieu de reconnaître cette force dans les énergies vitales de la famille » (p. 17). « L'idée religieuse, avait dit Fustel de Coulanges, a été chez les anciens le souffle inspirateur et organisateur de la société »; et M. Funck-Brentano de répondre que « le grand écrivain a renversé les termes » (p. 16). Pour le surplus, je doute que les gens d'instruction moyenne — car c'est à eux que s'adresse cette excellente collection « Science et Religion » à laquelle ici M. Funck-Brentano a collaboré — puissent prendre beaucoup de goût à l'étude conjecturale de la « mesnie », pour laquelle il faut être apparenté quelque peu avec l'École des chartes ou au moins avec l'histoire intime du moyen âge. Bref, l'auteur a fait autre chose que ce que l'on aurait cru et il a fait moins bien.

12. — Nous connaissons depuis longtemps M. Durkheim et son *Année sociologique*. En voici le sixième volume (1901-1902), qui contient deux mémoires originaux. L'un est de MM. Durkheim et Mauss, sur « quelques formes primitives de classification — contribution à l'étude des représentations collectives » : c'est une sorte d'essai sur la logique des peuples sauvages au point de vue de la division des idées. L'autre mémoire, de M. Bouglé, est une « revue générale des théories récentes sur la division du travail. » Suit une vaste bibliographie touchant à toutes les branches de la sociologie évolutionniste et préhistorique. Bien entendu, ces messieurs ne tiennent pour savants et dignes de mention que les écrivains qui pensent comme eux. Ainsi les cent trente pages consacrées à la sociologie religieuse, parlant beaucoup de mythes, de totems et de folklore, ne contiennent rien ou à peu près rien sur le christianisme, auquel un rôle social tenu sans interruption pendant dix-neuf siècles assignait bien pourtant une place dans la « sociologie religieuse. » On sent partout la haine pour le « résidu des idées théologiques » (p. 167). Un Lévy quelconque (il y en a tant dans Israël !) maintient l'hypothèse que le peuple hébreu a bien eu sa période de totémisme, quoiqu'on n'en ait aucune trace (p. 187); et M. Mauss, convaincu que de « plus en plus on devient incertain sur la nature du sacrifice eucharistique », croit mettre tout le monde d'accord, grâce à l'idée mitoyenne que « le sacrifice chrétien a été, comme tous les sacrifices du Dieu, une chose mythique par nature et pourtant réelle au suprême degré pour les croyants » (p. 282-283). Au moins les juifs, dont *l'Année sociologique* est un organe important, ont-ils le mérite de

lire beaucoup, de dresser une riche bibliographie et de nous prouver que la sociologie darwinienne et évolutionniste fait éclore une littérature prodigieusement considérable ; nous ne croirons donc jamais trop à l'intensité et à l'influence de cette étude.

13. — Nous abordons maintenant les ouvrages, toujours fort nombreux, qui sont consacrés au socialisme ou qui en proviennent. — Parmi eux, *le Socialisme allemand et ses dernières évolutions*, de M. l'abbé Winterer, n'est qu'une bluette, mais une bluette fort intéressante. Qu'y a-t-il au fond de la « loi d'airain » de Lassalle ? Ou bien qu'est-ce que le « mystère de la plus-value » ? Beaucoup de gens n'en savent rien, ce qui ne les empêche point d'en discourir comme s'ils en savaient beaucoup. Tout cela, M. l'abbé Winterer l'explique clairement et sobrement (p. 7 et s., p. 14 et s.) ; et il n'a pas de peine à découvrir l'inanité du prétendu « socialisme scientifique » succédant au socialisme « prussien » ou « national » de Lassalle. La grande lutte actuellement engagée entre Bebel d'une part, comme contradicteur de Marx, et Kautsky d'autre part, n'est pas exposée avec moins de clarté (p. 30 et s.). Ce sont des pages qui, malgré leur raccourci, sont précieuses pour l'histoire des idées économiques. La conclusion est celle que nous avons, quant à nous, toujours soutenue partout où nous avons tenu une plume : à savoir que nous ne devons pas, au sujet du socialisme, nous laisser aller à de fatales illusions. Ne croyons pas qu'il passe comme un météore. Ce n'est pas par sa théorie collectiviste qu'il entraîne les hommes : il les entraîne surtout par sa haine sociale, mettant au service de sa haine de la société chrétienne toute la puissance de l'association et de l'agitation » (p. 40).

14. — Au contraire, *le Monde socialiste*, de M. Léon de Seilhac, est plus à consulter qu'à lire, à feuilleter qu'à méditer. Il y a là de longues citations de discours et de programmes, avec de non moins longs procès-verbaux de congrès : on sent un livre fait à coups de ciseaux. Mais il est bien documenté et plein de détails politiques et biographiques. Il a trois chapitres : 1° « les deux partis socialistes politiques en France », l'un avec Millerand et Jaurès, l'autre avec Vaillant et Jules Guesde, (outre beaucoup de petites Églises, les broussistes, les allemanistes, etc) ; 2° « les congrès socialistes politiques de 1899 à 1903 ». C'est le chapitre le plus important du volume ; 3° « les diverses formules du collectivisme ». Seulement, ici, l'auteur prend trop volontiers comme formules de doctrine ce qui n'est, au fond, que du collectivisme de réunion publique ou de discours parlementaire, adapté aux milieux et tout fait d'opportunisme. A citer, dans cette troisième partie, de judicieuses appréciations sur l'apostolat socialiste parmi les paysans, auxquels il ne saurait être question de proposer un collectivisme intégral et théorique. Quant à la théorie, M. de Seilhac n'en fait pas ou à peu

près pas, même dans la conclusion, qu'il donne toute faite avec un coup de ciseau taillé dans cet enfant terrible qui s'appelle Henri Maret (p. 311 et s.). Il est vrai que ce livre ne peut guère servir qu'aux chercheurs de documents et de textes, quoique l'auteur ait négligé de dresser un index des noms propres pour en rendre possibles les recherches. Puis nous aurions voulu quelques vues plus profondes, éclairées par de sérieuses analyses économiques. Ainsi, quand M. de Seilhac, à propos de plus-value foncière (ou *unearned increment*), déclare qu'entre 1790 et 1875, le revenu foncier de la France est monté de 1,200 millions à 2,750, il oublie de penser au problème de l'évaluation historique des monnaies et il ne discute pas non plus assez sérieusement les travaux accomplis (p. 247).

15. — *La Démocratie socialiste allemande*, de M. Edgard Milhaud, professeur à l'Université de Genève et socialiste de conviction, est conçue sur un plan tout différent. C'est un tableau raisonné et approfondi de l'histoire du socialisme allemand depuis 1848 et surtout au cours des vingt dernières années. Sous cet aspect, M. Milhaud a étudié l'Allemagne sur place pendant près d'un an, d'octobre 1896 à fin août 1897. Sa confraternité d'opinions, probablement aussi sa qualité de juif lui donnaient partout ses grandes entrées. Le volume, assez court sur les doctrines et sur les dissidences qui s'y sont révélées, est très riche de faits et très instructif sur les moyens de propagande et d'action que le socialisme a employés ; il l'est aussi sur « l'attitude du parti dans quelques questions », comme les questions religieuse, militaire et agraire. En matière de religion, M. Milhaud présente le parti socialiste comme neutre et tolérant (p. 254 et s.), en avouant toutefois que le parti « ne renonce pas à sa tâche d'éducation dans le sens de la pensée libre » (p. 258). Bebel avait été plus franc, disons le mot, plus vrai. Enfin M. Milhaud, jaloux de défendre ceux que, à tort selon lui, on a appelés les « barbares du dedans », termine en disant que « la cause de la civilisation sous toutes ses formes, sous tous ses aspects, est celle du socialisme » (p. 585). Les faits, hélas ! ont eu et auront encore une logique contre laquelle toutes les illusions intéressées resteront fatalement impuissantes.

16. — La « Bibliothèque socialiste internationale » publie une traduction de *Capital et travail* de Ferdinand Lassalle, ouvrage qui avait paru en 1864, l'année même de la mort tragique du grand agitateur de l'Allemagne. L'œuvre est trop connue, et depuis trop longtemps, pour qu'une analyse en soit ici à sa place. On sait que Lassalle avait avant le tout le tempérament d'un tribun et le style d'une pamphlétaire ; mais il n'est ni un raisonneur ni un démonstratif. Aussi son œuvre a-t-elle vieilli beaucoup. Les apostrophes aussi verbeuses que véhémentes, lancées à Schulze-Delitszch, ont pris avec les années un

fort goût de rance. — Le volume contient en outre le « procès de haute trahison » intenté à Lassalle en 1864 devant la Cour suprême de Berlin. Personne n'y pensait plus.

17.— Les *Lettres historiques* de Pierre Lavroff sentent le russe d'une lieue. Positiviste et déterministe, révolutionnaire et athée, voilà Pierre Lavroff. D'abord officier d'artillerie et professeur de mathématiques dans les écoles militaires, il fut compromis en 1866 dans les complots nihilistes, puis déporté à Vologda, d'où il s'échappa en 1870. Il se réfugia alors à Paris et se mêla à la Commune ; mais la victoire du parti de l'ordre l'expulsa de France, et il n'y revint qu'en 1876, pour s'y fixer définitivement. Quand il mourut en 1880, il venait de commencer la publication d'un grand travail sur « l'histoire de la pensée dans les temps modernes. » Ses *Lettres historiques*, qu'on vient de traduire, avaient paru en 1868 et 1869 dans une revue russe. Pourquoi Lettres *historiques* ? Au fond, ce ne sont que de longues élucubrations sur le progrès : car « nous ne devons chercher dans l'histoire que les différentes phases du progrès ; et comprendre l'histoire signifie comprendre nettement les moyens par lesquels notre idéal moral se réalise dans le milieu historique » (p. 322). Mais qu'est-ce que le progrès et qu'est-ce que l'idéal ? Comme nous l'avons dit, Lavroff est un déterministe : pourtant il professe que « la force de la pensée et l'énergie de la volonté des individus servent d'instruments nécessaires au déterminisme » (p. XIII). Comprenne qui pourra cette bataille d'idées contradictoires ! Pour la définition du progrès, je préfère m'en rapporter à la formule où sa biographe, Mme Goldsmith, renferme la quintessence dernière de la pensée de Lavroff. « Le progrès, lui fait-elle dire, se réalise en histoire par l'accroissement et l'affermissement de la solidarité dans la mesure où elle n'empêche pas le développement des processus conscients chez l'individu, et par l'extension des processus conscients des individus dans la mesure où ils n'empêchent pas l'accroissement et l'affermissement de la solidarité entre le plus grand nombre d'individus possible » (p. XII). Mais il faut un esprit bien subtil d'analyse et presque d'invention pour arriver à détacher du volume quelque chose qui soit seulement aussi clair que cette formule de Mme Goldsmith.

18. — Incohérent et verbeux, mais logiquement révolutionnaire, tel est l'*Intégralisme* de M. Boulard. Lui-même nous apprend ce qu'il fut dans sa vie. Chez les Frères, quand il avait onze ans, il avait scandalisé ses camarades en demandant, à propos du Dieu du catéchisme : « Où est la Vérité ? » Maintenant il est septuagénaire. Il a traversé le catholicisme, le panthéisme et le matérialisme ; il fait fi du scepticisme de Montaigne (p. 7) ; et finalement, après avoir pratiqué un peu tous les métiers, il note ses conceptions philosophiques. Il reste déiste parce qu'il faut une cause ; il est évolutionniste également ; il en veut

à « l'imposture des sentiments religieux » ; mais il « n'a pas la prétention d'établir un dogme, puisqu'il les combat tous » (p. 11-12). Le tome actuel contient, paraît-il, deux volumes : 1° la philosophie ; 2° l'organisation. La « philosophie » se compose d'une série de propositions et de définitions, à travers lesquelles je note au passage que « la suggestion magnétique est le seul procédé naturel et réellement efficace que les hommes, s'ils se modifiaient altruistement, emploieraient pour se débarrasser réciproquement de leurs maladies » (p. 86). Et cette calembredaine est imprimée en italiques pour être bien remarquée. « L'organisation » consiste à ne jamais élire que des mandataires « francs, équitables, clairs et fermes » pour « faire notre révolution sociale par des moyens altruistes » (p. 233), qui seront la suppression progressive de l'héritage, le retour de la terre aux mains de la nation, etc., etc. Les hommes du parti ne prendront pas au sérieux un pareil bafouillage ; quant à moi, M. Boulard me fait une si profonde pitié que je me retiens de dire ce que je pense de son livre.

19. — M. Darel aime les titres à effet. Il avait écrit la *Spiritualisation de l'être ;* il écrit maintenant *le Peuple-roi, essai de sociologie universaliste.* Au fond, peu de chose. M. Darel est un libre-penseur évolutionniste, partisan de la suppression graduelle de l'hérédité et de la propriété. Mais tout cela n'est pas bien nouveau, et les nébulosités de sa psychologie ne le sont pas davantage. Selon lui, « l'être physique est doublé d'un être psychique ou corps astral, doué d'une double activité matérielle et spirituelle et servi par l'électricité et l'éther comme agents » (App., p.VI). Il est beaucoup question de « l'âme du peuple, résultante fournie par la fusion d'éléments de même nature et formant un tout homogène » ; mais, « pour devenir objective, la subjectivité de cette âme doit acquérir la connaissance d'elle-même » (p. 7). Convenons que l'hyperzoaire de M. Izoulet n'était ni plus mythique ni plus ridicule. De plus, le style est sentencieux, le raisonnement, nul ou décousu. Très évidemment M. Darel « bluffait » quand il affirmait que « l'équité la plus absolue nécessite le processus du calcul intégral et différentiel » (p. 11). Cependant l'impartialité m'oblige à dire que l'ouvrage est fort bien imprimé et sur un papier excellent : et si c'est son seul mérite, c'en est un, dans tous les cas, auquel je rends très loyalement hommage.

20. — Un Italien, M. Eugène Rignano, avait entrepris de décrire *Un Socialisme en harmonie avec la doctrine économique libérale*, et l'on vient de lui faire l'honneur immérité de traduire ses élucubrations. Mais si c'était une gageure, M. Rignano l'a perdue ; car son socialisme ressemble à tous les autres et n'échappe à aucune des critiques habituelles. Vainement l'auteur promet-il de rebâtir sur les ruines amoncelées par Karl Marx, qu'il déclare « incapable de réédifier après avoir détruit »

(p. VI). Quant à son idée maîtresse, après quelques critiques de l'ordre social actuel, elle se résume en ceci, que, « en dehors d'une modification profonde du droit de tester, il n'existe aucun moyen d'atteindre à la socialisation des moyens de production » (p. 18). Partant de là, M. Rignano distingue dans chaque patrimoine les biens hérités et les biens acquis directement : ces derniers seuls devraient être l'objet d'une transmission intégrale, tandis que les autres ne seraient jamais recueillis que partiellement par la postérité de leur propriétaire, de manière à être absorbés en entier par l'État dans un espace de temps assez court (p. 40 et s.). Comment ferait-on pratiquement la distinction ? Mais M. Rignano n'entre pas dans ces détails. Il a du moins la loyauté de reconnaître que son procédé n'est que la généralisation du principe posé par le fameux Huet, en 1852, dans *le Règne social du christianisme* (p. 44 et 45). On pourrait bien craindre, dit M. Rignano, que trop de gens ne demandent à l'État leur part des instruments de production ; mais on les ferait attendre pour ne les contenter qu'au fur et à mesure des vacances de biens disponibles. Cette situation provisoire de salariés où ils seraient maintenus, aurait précisément l'avantage de retarder les unions et par conséquent de prévenir le trop-plein de la population (p. 124 et s.). — Une seconde partie du volume renferme trois études détachées : la première traite de « l'actuelle distribution des richesses » ; la seconde expose et justifie le socialisme ; la troisième divague sur « la conscience prolétarienne en tant que facteur sociologique. » Ce dernier appendice a de curieuses pages sur « la fonction sociale de la religion » (p. 315 et s.), avec beaucoup de citations de Renan et avec un essai de discussion de la fameuse théorie de Benjamin Kidd, suivant laquelle, tout positiviste évolutionniste que soit Kidd, il n'y a que la religion qui soit capable d'élever les sociétés, parce qu'il n'y a qu'elle et la foi dans l'au-delà qui puissent donner aux individus l'idée et la force de se sacrifier à la collectivité (p. 343 et s.). — Au demeurant, M. Rignano a fait un pauvre livre, il a menti complètement à son titre, mais ce livre-là n'en est pas moins curieux, ne fût-ce que par ses sophismes.

J. RAMBAUD.

THÉOLOGIE

Introductio ad sacram theologiam seu de veritate catholicae fidei, auctore FR. JOANNE LOTTINI. Paris, Lethielleux, 1903, in-12 de VIII-834 p. — Prix : 7 fr.

Institutiones theologiae dogmaticae specialis, auctore FR. JOANNE LOTTINI. Paris, Lethielleux, 1903, in-8 de 550 p. — Prix : 6 fr.

Diverses revues ont déjà fait un éloge mérité de l'œuvre philosophique et théologique du distingué professeur dominicain. Nous souscrivons à ce concert admiratif — surtout en ce qui concerne l'ordre

didactique et les conditions matérielles d'exécution. Voilà vraiment un manuel classique ; on n'y a rien négligé en fait de points de repère et de poteaux indicateurs. La méthode est d'ailleurs éminemment scolastique, au bon sens du mot, je veux dire concise, algébrique, en même temps que lente et sûre, définitions, divisions, syllogismes en forme.

L'auteur s'est efforcé d'être moderne. Mais pour réaliser cette louable intention, son procédé le sert moins bien. Ce qu'il nous donne, c'est moins le système saisi dans le plein mouvement de la pensée, et situé dans son cadre historique — que le squelette d'un système, réduit à sa plus simple expression, et aussi simplifié que la pièce d'anatomie la mieux préparée. Je ne conteste pas la valeur de ce procédé. Il est légitime en soi ; car la science doit aller à l'essentiel des choses. Il offre des avantages incontestables au point de vue pédagogique, à condition que le professeur ait vraiment, dans une puissante intuition, saisi le point fondamental, l'âme du système. Dès le début de son Introduction apologétique, s'occupant des divers systèmes qui nient la réalité du surnaturel, l'auteur résume en quelques lignes le transcendantalisme d'Hégel, et en signale l'erreur fondamentale : méconnaissance de l'*analogie de l'être*. Sur ce terrain on a beau jeu. Comme réfutation c'est parfait. Nous sommes les premiers à applaudir cette résurrection de principes indispensables, trop longtemps négligés, les seuls victorieux en pareille matière.

Mais peut-on dire que l'élève connaisse vraiment la théorie hégélienne ?

Aussi malgré les incontestables qualités de ce premier volume, consacré aux Préambules de la foi (très solide réfutation métaphysique du transformisme — revue complète des divers systèmes idéalistes et matérialistes, — bonne théorie scolastique de la prophétie, — traité de l'Église complet, et construit suivant une marche originale, etc...), — nous lui préférons pourtant le volume de Dogmatique spéciale, consacré à Dieu considéré en lui-même et dans ses rapports avec le monde *(De Deo in se considerato et ut est principium et finis rerum omnium)*. L'auteur y fait entrer les matières généralement comprises dans les traités *De Deo uno et trino*, *De Deo creante et elevante*. La partie la plus originale et la plus intéressante est celle qui se rapporte aux graves problèmes de la *Volonté divine* antécédente et conséquente, de *la Volonté humaine* mue par Dieu (voir surtout le chap. XXIX et son Appendice), de *l'Origine du mal*, de *la Providence*, de *la Prédestination*, et de *la Réprobation*. L'auteur y expose clairement et savamment les systèmes thomistes et molinistes, avec les modifications qu'ont apportées, de part et d'autre les *recentiores*. Il se range à la solution proposée par le professeur Paquet, soutenue par la haute influence des cardinaux

Pecci et Satolli, solution qu'il expose et défend avec une merveilleuse clarté.

Sommaires et table commodes et complets ; indications bibliographiques trop maigres. Les épreuves ne nous ont point paru corrigées avec un soin suffisant. B. DE CARROY.

La Magie dans l'Inde antique, par VICTOR HENRY. Paris, Duparc, 1904, in-12 de XXXI-286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une savante Préface, l'auteur fait justice de certaines opinions, telles que celles qui ont trait au totémisme, en démontrant qu'elles ne méritent guère parfois la faveur dont elles jouissent ; puis, après avoir déblayé le terrain et bien posé la question, il entre dans le cœur de son sujet. Il s'aide des livres védiques et tout spécialement de l'Atharva Veda et du Kauçika-Sûtra pour initier le lecteur aux ténébreux et souvent répugnants mystères de la magie hindoue. Les détails qu'il donne sur ceux qu'il appelle les bénéficiaires de la magie, sur les opérateurs, les opérations, les ingrédients et les accessoires sont plus curieux qu'édifiants, certes. La divination, dans ces temps reculés, avait pour objets, dans l'Inde et bien ailleurs, principalement les épousailles et la postérité, la prévision du temps, l'issue d'un combat, etc. On demandait au sorcier le gain d'une affaire, le moyen de réussir dans ses entreprises, d'accroître ses richesses, fût-ce au détriment du voisin, d'écarter les obstacles, surtout ceux qui provenaient de génies malfaisants. Il y avait des charmes pour assurer une vie longue et prospère, des rites de paix et de guerre, des exorcismes, des évocations. La magie noire jouait un grand rôle. Elle comprenait dans ses attributions une liturgie démoniaque, l'imprécation, l'envoûtement, les maléfices, les sorts jetés sur les biens ou la personne d'un ennemi. L'esprit humain est affamé de mystère et lorsque le surnaturel lui manque, il fait appel à l'extranaturel. Il ne se détourne du chemin de la foi que pour s'engager dans les sentiers tortueux de la superstition. Comme conclusion le savant auteur étudie la magie par rapport au mythe, à la religion et à la science. Il va peut-être un peu loin lorsqu'il affirme que « magie et religion ne sont que des formes diversifiées et unies du mythe qui est la science en formation. » Le développement qu'il donne à cette assertion manque un peu d'ampleur et surtout peut-être de solidité ; mais il n'empêche que le livre soit très instructif et d'une lecture attachante, comme tout ce qui raconte notre pauvre nature soit pour en dire les qualités, soit pour en signaler les lacunes et les vices.

A. R.

SCIENCES ET ARTS

La Vie et les œuvres de Ballanche, par CHARLES HUIT. Lyon, Vitte, 1904, in-8 de VIII-377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ballanche (4 août 1776 — 12 juin 1847) fut un grand esprit, malheureusement peu connu, quoique fort digne de l'être. Il lui manquait peut-être jusqu'ici un historien. Le vaste travail de M. Charles Huit comble cette lacune et rend à sa mémoire ce service digne d'elle. Il n'est plus regrettable que Ballanche ait attendu un demi-siècle son biographe, car personne n'aurait pu raconter sa vie, étudier ses œuvres avec un cœur plus chaud, une intelligence plus ouverte, plus de science et de sympathie. On se laisse très facilement, très agréablement entraîner par le récit vibrant et documenté de M. Huit.

Cette vie est très simple, presque monotone dans son uniformité : une jeunesse modeste dans un milieu bourgeois et travailleur de Lyon, une adolescence un moment troublée, mais moins que d'autres, par la Révolution, puis une longue et persistante carrière d'études philosophiques, dans ce cénacle calme, paisible de l'Abbaye aux Bois, dont Mme Récamier était la prêtresse et Châteaubriand le dieu. C'est déjà beaucoup d'avoir été apprécié, accueilli, choyé dans ce milieu d'esprits d'élite ; Ballanche attirait les cœurs par sa bonhomie, sa facilité de caractère, son désintéressement.

Ses « œuvres » ont gardé quelque apparence d'obscurité que leurs titres mêmes ne dissipent pas, tout au contraire : *L'Homme sans nom*, *la Palingénésie sociale*, *la Formule générale*, *la Ville des expiations*, *la Vision d'Hébal*, voilà de mystérieuses formules, et qui déroutent, quand elles n'effraient pas le lecteur. C'est donc un mérite tout particulier de M. Huit, et duquel nous lui devons une véritable reconnaissance d'avoir mis à la portée de chacun, par une précise et lumineuse analyse, les questions philosophiques cachées sous ces titres rébarbatifs. Les citations qu'il donne sont pleines d'intérêt. Les « Notes » multipliées dont il accompagne les textes offrent une utilité plus grande encore, et forment comme un bouquet littéraire de choses charmantes. Il nous montre la haute portée morale intellectuelle de Ballanche qui fit de lui comme le précurseur des « sociologues » chrétiens d'aujourd'hui, et s'il professe une admiration sans ombre il présente cette apologie avec trop de bonne grâce et de conviction, pour qu'on le chicane sur quelques admirations excessives. Les peintures, toutes filiales, de Lyon et des Lyonnais, gardent un intérêt qui ira atteindre au delà même de cette province si attachante, et les pages sur l'enfance et la jeunesse de Ballanche sont exquises. M. Huit termine par des tableaux successifs de la personnalité de Ballanche, en qui il examine : l'écrivain, le publiciste, l'historien, le philosophe chrétien. Ses conclu-

sions seront peut-être une révélation pour plusieurs, à tous elles apportent de la lumière, elles dénotent une « lecture » considérable et une plume maîtresse de son sujet. Un bon livre dont le succès est à souhaiter. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Questions religieuses et sociales du temps présent, par l'abbé PLANEIX. Paris, Lethielleux, 1903, in-12 de VII-363 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce livre, M. l'abbé Planeix, un vaillant au cœur chaud et à la parole vibrante, traite *du découragement des catholiques*, pour leur montrer combien il est injustifié et funeste, et leur enseigner le devoir qui les sauvera ; de *l'apathie des catholiques*, pour leur en indiquer les causes et les suites, et les inviter à réagir par la confiance et la pratique des vertus actives qui font les chrétiens dignes de ce nom ; du *sensualisme*, pour en étudier et en flétrir les manifestations diverses, et exposer le remède qui le guérira ; de l'or, de ses pontifes, de ses adorateurs et de ses victimes, hélas ! des *riches et des pauvres*, et de la solution chrétienne des inégalités qui naissent de la misère ; des *patrons et des ouvriers*, et des lois chrétiennes qui doivent régir et concilier les droits et devoirs de chacun dans le monde du travail ; enfin des *maîtres et serviteurs*, et du vrai caractère de la domesticité chrétienne. Autant de questions brûlantes, compliquées et envenimées à plaisir par l'oubli des lois de la charité et de la justice chrétienne. Ce sont là de beaux discours, éloquents et vigoureux, où il ne manque, pour rester tout à fait justes, que d'être çà et là adoucis par quelques nuances et appuyés de quelques précisions qui les préserveraient de certaines généralisations un peu hâtives. Mais M. l'abbé Planeix y fait preuve d'un très beau talent d'orateur et d'un noble zèle d'apôtre. ÉDOUARD PONTAL.

Les Primitifs, *étude d'ethnologie comparée* par ÉLIE RECLUS, Paris, Schleicher, 1903, in-12 de XIV-401 p. — Prix : 4 fr.

Les populations que M. Élie Reclus présente à ses lecteurs sont des types sociaux d'autant plus intéressants, qu'ils se modifient rapidement au contact des civilisés. Aussi l'auteur nous prévient-il que ses portraits, tracés depuis vingt ans, ont déjà changé de physionomie. Le tableau comprend d'abord les hyperboréens, chasseurs et pêcheurs, les Inoïts occidentaux ou esquimaux ; puis les Apaches de l'Amérique du nord, chasseurs nomades, d'assez mauvais renom, mais aujourd'hui très populaires en France ; les Naïrs, race guerrière du Malabar, où l'on observe la famille constituée sous la forme du matriarcat ; les Todas, pasteurs et agriculteurs des Nilgherris et enfin les Kolariens du Bengale et les Khonds, chez qui les sacrifices humains sont encore en honneur.

Tels sont les primitifs de M. É. Reclus. Est-ce bien la dénomination qui leur convient? Ne serait-ce pas plutôt des régressifs, dégénérés sous l'influence du milieu, du genre de vie, d'un isolement prolongé? M. É. Reclus ne prétend pas résoudre ces graves questions. Il ne fait pas de la science sociale mais de la vulgarisation pittoresque et humoristique, dans un dialecte très personnel, qui trahit une joyeuse indépendance à l'égard de nos vieux lexiques. Vous saurez, par exemple, qu'un sacerdot est un prêtre et nous appellerons demoisellat, le célibat des filles. C'est affaire de convention et de goût.

Cependant l'auteur, ayant annoncé une étude d'ethnologie comparée, tient sa promesse en mettant en parallèle, chaque fois que l'occasion se présente, les soi-disant primitifs avec les civilisés. Vues des profondeurs de la vie sauvage, nos institutions politiques, sociales et religieuses lui apparaissent sous un aspect très original. Il retourne sa lunette et nous raconte ce qu'il aperçoit par le petit bout. Cela renverse bien un peu les idées généralement admises; mais M. Reclus s'est identifié si bien avec ces braves Apaches et ces honnêtes Todas qu'il juge la civilisation à leur point de vue. Chez les Inoïts il découvre que la lumière, non la chaleur, a transformé en hommes les anthropoïdes velus. Que voulez-vous? A fréquenter, même de loin, de si bonnes gens, on gagne toujours quelque chose.

Pour qui est au courant des questions traitées, la lecture des *Primitifs* est assez récréative. Mais je ne conseillerai à personne de commencer par là l'étude de la science sociale ou même de l'ethnologie comparée.

A. Arcelin.

Entomologie et parasitologie agricoles, par G. Guenaux. Paris, J.-B. Baillière, 1904, in-16 de viii-584 p. avec 390 fig. — Prix : 5 fr.

Lorsqu'on se promène à la campagne et qu'on examine les récoltes, les jardins et les bois, on est stupéfait de la quantité de petites bêtes, insectes de tous genres qui s'offrent à nos regards et dont un très grand nombre se trouve sur les végétaux. Parmi eux, les uns sont utiles, les autres nuisibles; il ne faut donc pas leur donner la chasse et les détruire indistinctement. D'ailleurs comment s'y prendre pour beaucoup?

L'ouvrage en question cherche à faire connaître la plupart de ces animaux, tout au moins ceux qui se rencontrent le plus communément. Il étudie successivement les vers, dont bon nombre vivent en parasites dans les animaux, les mollusques, puis les articulés dont la classe la plus nombreuse est formée par ce que l'on nomme habituellement les insectes. C'est ici que l'auteur apporte le plus de développements : insectes nuisibles aux cultures, aux céréales, au potager, aux arbres fruitiers, aux vignes, aux arbres forestiers comme aux plantes des jardins; insectes utiles qui aident l'homme à se défendre contre

les ravages de tous ces ennemis, parmi lesquels il en est qui s'attaquent jusqu'à lui-même, à ses vêtements, à ses demeures, aux provisions de toutes sortes qu'il emmagasine. Au cours de son exposé, l'auteur indique les remèdes que l'on peut employer pour leur destruction et mentionne les formules les plus éprouvées.

Le livre est donc de grande utilité, il faut ajouter de grand intérêt. On ne peut que rendre hommage au soin des descriptions mais plus encore à la perfection des illustrations qui viennent les graver plus parfaitement dans la mémoire du lecteur. A l'encontre d'un grand nombre d'ouvrages similaires, cette partie est particulièrement soignée. On n'a pas ramassé à droite et à gauche des clichés plus ou moins exacts et ayant déjà paru ailleurs. La plupart sont inédits, ou choisis et exécutés avec une scrupuleuse vérité. A peine pourrait-on relever d'insignifiantes erreurs : la figure 276 par exemple présente une cétoinia et un trichius, sous la seule appellation cétoine dorée. On ne s'arrête à de semblables observations que lorsqu'on n'en a pas de plus sérieuses à présenter.

G. DE SENNEVILLE.

Traité de sylviculture. T. II. *Exploitation et aménagement des bois*, par P. MOUILLEFERT. Paris, Alcan, 1904, in-12 de 476 p., avec 10 planches et 97 fig. — Prix : 6 fr.

Voici le deuxième volume d'une série de quatre, dont le premier : *Principales Essences forestières*, a été analysé ici même (t. XCVII, p. 415-416).

L'ouvrage comprend deux parties de dimensions très inégales : *L'Exploitation* qui occupe les trois quarts du volume, et *l'Aménagement* qui en occupe le dernier quart. Il est vrai que la première partie contient, sur les futaies, les taillis simples et composés, sur leur consistance et leur traitement, tant au point de vue général qu'au point de vue particulier de chaque essence, une foule de notions et d'enseignements sur lesquels il n'y a plus lieu de revenir dans la seconde, ce qui la dégage d'autant.

Ces notions et enseignements sont précédés d'un important chapitre sur les « lois de l'accroissement » des arbres tant à l'état isolé qu'à l'état de massifs. Très savant et assurément très instructif, ce chapitre nous paraît trop riche en formules algébriques et en graphiques variés. Les observations sur lesquelles ces graphiques et ces calculs sont fondés sont précieuses comme base d'appréciation, mais à la condition de ne pas leur accorder une importance exclusive. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, la sylviculture ne pourra jamais être rangée parmi les sciences exactes ; et les résultats obtenus déjouent souvent des prévisions fondées sur des calculs trop étroitement rigoureux.

Nous en dirons autant, dans la seconde partie, des nombreuses

pages couvertes de formules compliquées, pour arriver à la détermination de l'exploitabilité commerciale d'une forêt donnée, ou à ce que l'auteur appelle « exploitabilité spéciale. » Il n'est pas indispensable, pour se rendre un compte suffisamment approché du taux d'intérêt représenté par le produit annuel d'une forêt, de rechercher la racine 25e ou 35e d'un nombre fractionnaire représentant la valeur initiale et la valeur acquise de son peuplement diminuée d'une unité (p. 393).

Les règles pour procéder à l'aménagement des forêts, telles que les a adoptées l'administration publique, sont du reste exposées avec compétence et clarté non seulement au point de vue d'ensemble, mais aussi pour les cas de conversion d'un régime à un autre, comme de la futaie en taillis ou réciproquement.

Ce volume témoigne d'une étude approfondie et d'une très abondante lecture. Quelques propositions contestables pourraient y être relevées, comme celle-ci : « Dans un massif trop serré les arbres ont un accroissement en hauteur plus faible que s'il l'est moins » (p. 7 et 32), ou cette autre : « Dans les peuplements les plus réguliers, on observe *toujours* de grandes différences de diamètre entre les différents sujets (p. 19). Cela arrive parfois, mais non toujours.

Cet ouvrage est d'ailleurs très complet. Aucun détail n'y est omis, même parmi ceux qui ressortent plus spécialement à l'office du bûcheron. Un chapitre y est consacré à la production des truffes, à la *trufficulture*. C'est là, sans doute, un art annexe à la sylviculture, puisque la truffe croît au pied des arbres ; ce n'est pourtant pas de la culture des bois. Mais un tel enseignement n'en sera pas moins utile à beaucoup de propriétaires. C. DE K.

LITTÉRATURE

Le Râmâyana de Vâlmîki ; traduit en français par ALFRED ROUSSEL (*Bâlakânda et Ayodhiâkânda*), Paris, Maisonneuve, 1903, in-4 de VIII-564 p. — Prix : 20 fr.

Les indianistes contemporains ont entrepris de traduire pour la première fois ou de renouveler la traduction des poèmes de la littérature hindoue. Le Râmâyana n'est pas une nouveauté pour les lecteurs français, mais la traduction de Fauche remonte presque à cinquante ans en arrière et elle est devenue introuvable. Elle avait du reste besoin d'être mise au point, avec l'exactitude que l'on exige aujourd'hui. Le soin de traduire sur nouveaux frais cette vaste épopée fut confié à notre collaborateur, M. l'abbé Roussel, dont la compétence nous est attestée par le témoignage de ses maîtres et par ses précédents ouvrages. « Grâce à sa familiarité avec les idées essentielles du génie hindou, nous dit M. Lévi, il se trouvait en quelque sorte tout désigné

pour cette tâche difficile où il a su apporter le respect scrupuleux des textes, l'analyse patiente des difficultés, la rigueur de l'interprétation. »

Le traducteur nous offre aujourd'hui un premier volume qui comprend les deux premières parties du Râmâyana fidèlement rendu. Deux autres volumes compléteront la traduction. Ils seront suivis d'un quatrième qui contiendra l'index analytique, les notes critiques et les observations suggérées par l'étude de ce poème colossal. C'est une œuvre essentiellement religieuse qui nourrit, depuis plus de deux mille ans, la piété d'un peuple de deux cents millions d'âmes. Les fables qu'elle raconte, sous une forme poétique, sont loin de la sublime véracité de notre Bible ; mais la Bible est divine par son inspiration et, pour une œuvre tout humaine, le Râmâyana est peut-être la plus belle que nous ait léguée l'antiquité païenne. L'illustre Râmâ, aux yeux de lotus, est sans doute incapable de supplanter, dans nos imaginations classiques, les héros de Virgile et d'Homère ; pourtant si, comme eux, Vâlmiki sommeille quelquefois, il est incontestablement plus moral que l'un et l'autre, et les profanes eux-mêmes trouveront dans son œuvre poétique de merveilleux épisodes à relire pour les admirer.

Il faudra savoir gré à M. l'abbé Roussel d'avoir employé sa science et son talent à nous les faire connaître, surtout quand son commentaire autorisé en aura mis le sens religieux à la portée de tous.

A. Boué.

Les Grands Écrivains français. André Chénier, par Émile Faguet. Paris, Hachette, 1902, in-16 de 188 p. — Prix : 2 fr.

Ce volume manquait à la collection des *Grands Écrivains français*, et nous savons gré à M. Faguet d'avoir bien voulu accepter de combler cette lacune.

La majesté du citoyen mourant pour sa cause, la grâce aussi de l'inachevé, de ce qui aurait pu être, des choses qui s'en vont ayant à peine été et qui semblent montrer, dans le même sourire, la douceur de la bienvenue et la tendresse des adieux : tel est le charme d'André Chénier, né à Galata d'une mère grecque et d'un consul de France qui appartenait à une vieille et très honorable famille du Languedoc. Nous pressentons dès lors que Chénier a dû aimer avant tout les Grecs et goûter infiniment peu les Anglais. De là aussi cette difficulté qu'il éprouvait à admettre que la morale chrétienne fût supérieure à la morale antique. Grec dans l'âme, c'est-à-dire païen, il aurait bien plutôt soutenu le contraire. On sait, en effet, qu'il fut un ennemi déclaré du christianisme. On pourrait même dire qu'il était athée, au moins négativement, puisqu'il ne parle presque jamais de Dieu. Et cependant M. Faguet, ou plutôt Chénier lui-même, nous raconte qu'étant enfant « il faisait de petites chapelles... beaucoup de bougies... furetait

partout pour s'emparer de quelques petits morceaux de satin, rouges, bleus, pour en faire une belle chasuble galonnée de papier doré. Il chantait la messe, prêchait, on l'écoutait, on se signait. Et, quand, le soir, au salut, à la lueur de cent petites bougies, après bien des génuflexions et des antiennes, il élevait un petit Saint-Sacrement de plomb, son vieux père nourricier ôtait son chapeau et sa tante Juliette et ses amis se mettaient à genoux. » — Ceci, il dut le tenir de son père.

Chénier, comme tout le monde, aimait à voir

...sur de grands yeux bleus une paupière noire.

M. Thiers était son cousin issu de germain.

M. Faguet a su tirer de l'histoire d'André Chénier un livre très intéressant, très attachant et écrit comme tout ce qui est écrit par M. Faguet. ARBEY.

Avant la gloire. Leurs débuts, par HENRI D'ALMÉRAS. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903, in-18 de XI-305 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Avant la gloire », tous ces publicistes dont les pénibles débuts nous sont ici rapportés, tous, ou presque tous, ont échoué piteusement dans une série de journaux obscurs ou précaires. Tel Rochefort, qui n'avait guère d'autre distraction, le dimanche, que d'aller, avec un de ses amis, aussi désargenté que lui, dans un humble café, où ils se partageaient fraternellement une demi-tasse et jouaient aux dominos le morceau de sucre disponible. Rochefort avait encore un autre malheur, que bien d'autres ont après lui : il était toujours en retard pour remettre sa copie.

Ranc vivait son premier roman avant de l'écrire.

Bergerat n'arrivait à attirer l'attention sur lui qu'à force de « fours ».

Pour Drumont, dans lequel on n'avait pas su reconnaître un des grands historiens du siècle, il ne dut ses tardifs succès comme écrivain qu'aux exagérations de sa polémique. Il est vrai que, presque toujours, un livre ne réussit que par ses défauts. Ainsi *la France juive*.

Cependant, M. d'Alméras convient que les polémistes ne peuvent vivre longtemps que par leur talent littéraire (article sur Cassagnac.)

Les articles sur Audebrand, Maret, les Margueritte, Jules Verne, Charles Foleÿ, Paul Brulat, ne sont pas moins intéressants. Tous fourmillent de piquantes anecdotes et de très curieux renseignements, entrecoupés de réflexions pleines de sens sur l'art de gouverner son prochain, qui se rattache à l'art de le guérir... ou de le tuer ; sur l'électeur, ce roi d'aujourd'hui, plus sot que tous ceux qui l'ont précédé et qui s'étonne qu'on le trompe quand il ne demande qu'à être trompé, etc...

Cette seconde série n'est pas inférieure à la première. ARBEY.

L'Œuvre de M. Paul Bourget et la Manière de M. Anatole France. *Étude critique*, par ALBERT REGGIO. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 60 p. — Prix : 1 fr.

M. Anatole France paraît n'avoir aspiré qu'à la gloire assez vague de faire œuvre de subtil amuseur. Aussi n'a-t-il été qu'un artisan, un simple ouvrier de lettres. Voilà pourquoi M. Reggio dit « la manière » de M. Anatole France, tandis que, en parlant des écrits de M. Paul Bourget, il emploiera le mot « œuvre ». Cette œuvre, c'est une œuvre de « chirurgie psychique ». M. Reggio aurait pu ajouter que M. Bourget a laissé beaucoup à faire aux chirurgiens qui viendront après lui. Car son art ne s'est exercé que sur les âmes sensitives, intelligentes et aristocratiques du monde riche et oisif. M. Bourget n'en est pas moins, pour nous comme pour M. Reggio, un penseur subtil et profond, un logicien persuasif, un poète émouvant, un artiste, et, par surcroît, un charmeur. L'auteur de la présente brochure a donc raison de préférer M. Paul Bourget à M. Anatole France, tout en accordant à ce dernier un véritable talent, parce qu'il a su exprimer avec une rare souplesse des pensées qui ne se laissent pas facilement vêtir.

M. Reggio a une manière d'écrire qui me fait souvenir de celle des poètes décadents. Si je ne la trouve pas bonne, ce n'est pas parce qu'il écrit autrement que les autres, mais parce que je le comprends moins facilement. Voici un échantillon du style de M. Reggio :

« C'est presque un poème de savoureuse supercherie mentale que M. France recèle en son indéfinissable quotient particulier, lequel ne laisse pas que d'être d'une idonéité de fonction pour le moins symptomatique. »

ARBEY.

HISTOIRE

Histoire de la charité, par LÉON LALLEMAND. T. II. *Les Neuf Premiers siècles de l'ère chrétienne*. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 200 p. — Prix : 5 fr.

On se rappelle avec quelle ferveur d'admiration on accueillit le tome Ier de cette histoire considérable, toute écrite avec une documentation et une critique de la meilleure école. M. Lallemand a divisé son ouvrage en cinq périodes. Le premier volume avait pour objet l'antiquité avant Constantin : d'où le tableau de la charité, en un sens très large, chez les Hébreux, les Égyptiens, les peuples de l'Orient, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Germains. Celui-ci a pour cadre les neuf premiers siècles de l'ère chrétienne. — L'Église grandit au milieu des persécutions. Les évêques, une fois libres, couvrent le monde de leurs fondations ; secondés par les empereurs, ils suscitent des lois favorables aux humbles et aux pauvres.

Les différents titres des chapitres de ce deuxième volume indiqueront

son étendue et les recherches érudites de M. Lallemand : Ch. I. La Loi nouvelle : Les Préceptes de l'Évangile. — L'Église de Jérusalem. Ch. II. L'Ère des persécutions : la Situation des chrétiens au milieu de la société païenne. — La Famille chrétienne. — Les Riches et les pauvres dans l'Église. — L'Organisation charitable. Les Diaconies. — Deuxième Partie. Ch. I. La Situation des peuples : les Résultats de la fiscalité impériale et des invasions. — Les Évêques en présence des empereurs et des Barbares. Ch. II. Les Questions sociales sous les empereurs. L'État des personnes. Ch. III. L'Assistance légale. Ch. IV. La Prédication de la charité et les avantages accordés à l'Église pour faire le bien. Ch. V. Les Secours attribués aux malheureux. Ch. VI. Les Établissements hospitaliers. — Troisième partie (v^e-ixe s.) I. L'Action de l'Église sur les mœurs et les lois. II. Le Développement de la bienfaisance en Occident. Les Pauvres. III. Le Soin des malades : Médecine, Xénodochia. — Ce livre nous impose des rapprochements avec notre époque troublée, où l'on paralyse la bienfaisante action de l'Église. Ce que se propose M. Lallemand, en composant l'*Histoire de la charité*, c'est d'être « bref, sous peine de se perdre dans les innombrables détails du sujet... et de ne rien omettre d'important. »

LOUIS ROBERT.

Benoît XII (1334-1342) ; lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican, par l'abbé VIDAL. Paris, Fontemoing, in-4 ; 1er fasc. 1902, III-221 p. ; 2e fasc. 1903, 274 p. — Prix des deux fascicules : 38 fr. 10.

La publication de M. l'abbé Vidal, outre l'intérêt qu'elle présente par elle-même, doit être signalée comme un début plein de promesses et un heureux symptôme. Elle n'est pas, il s'en faut, la première œuvre scientifique sortie de Saint-Louis-des-Français. Mais elle est, — réserve faite de la revue, datant de quelques années déjà, les *Annales de Saint-Louis-des-Français*, — la première entreprise collective des chapelains de notre établissement national à Rome. Et cette entreprise se rattache étroitement aux travaux dès longtemps en train, de notre École française. Ainsi se trouvent, par cette espèce de collaboration, consacrées les traditions de bonne confraternité déjà anciennes entre le Palais Farnèse et Saint-Louis. Ajoutons que l'*Association pour l'encouragement des études supérieures dans le clergé* a aussi prêté son concours financier à une œuvre également utile à l'Église, à la science, à Saint-Louis dont la vraie raison d'être est de devenir de plus en plus une maison d'études, comme le *Campo Santo* des Allemands, et comme tant d'autres qu'entretiennent à Rome les gouvernements ou l'initiative privée.

On connaît l'économie de cette publication des Registres pontificaux. De ceux de Grégoire IX à ceux de Benoît XI inclus, c'est l'École fran-

çaise de Rome qui s'est chargée de les faire connaître dans leur ensemble, par analyses, extraits, ou reproduction intégrale. Ceux de Clément V ont été analysés par les bénédictins du Mont-Cassin. Pour les autres papes d'Avignon, l'École française ne s'est occupée que des lettres closes, patentes et curiales. Les lettres communes sont confiées aux chapelains de Saint-Louis. Leur tâche, au premier abord, peut sembler moins importante. De fait, ce n'est pas dans la partie à eux réservée qu'on rencontre les principaux documents d'ordre politique. Ils ont affaire à des provisions de benéfices, des grâces expectatives, des dispenses de toute sorte, des concessions d'indulgences. Mais l'intérêt de ces pièces n'en est pas moins très sérieux et très grand. Il y a là, — il y aura surtout quand les tables auront paru, — des éléments certains pour la biographie de quantité de personnages d'Église, et une mine de renseignements sur la pratique administrative et fiscale de la Cour de Rome, l'histoire du droit canonique, l'histoire des mœurs, et même l'histoire politique; car des actes ou des faveurs très menus accompagnent souvent et éclairent les évènements les plus considérables.

Il ne pouvait être question, bien entendu, d'imprimer intégralement cette énorme quantité de pièces dont les longues formules se répètent. Pour chaque catégorie, M. Vidal a donné un spécimen *in extenso*, précisément pour faire connaître les formules; ailleurs il s'est borné à analyser, mais sans négliger aucune indication intéressante; ainsi on lui saura gré d'avoir relevé les mentions de taxes. Pour juger un pareil travail en pleine connaissance de cause, il faudrait évidemment l'avoir refait et vérifié sur les originaux; mais il est facile de constater que les analyses données ont le double mérite de la brièveté et de la clarté; et la compétence de M. Vidal est suffisamment attestée par ses travaux antérieurs. Il n'y a donc qu'à le féliciter de la célérité avec laquelle il a donné deux fascicules, et à augurer une prompte continuation de l'ouvrage. J.

L'Empire carolingien, ses origines et ses transformations, par Arthur Kleinclausz. Paris, Hachette, 1902, in-8 de xvi-611 p. — Prix : 10 fr.

L'Empire carolingien, ses origines et ses transformations est un ouvrage dont on ne saurait exagérer l'importance. Non content d'y rechercher à la suite de quelles circonstances s'accomplit, le 25 décembre de l'an 800, le couronnement de Charlemagne, M. Kleinclausz s'est appliqué à suivre l'empire carolingien à travers son développement historique, en parlant moins des événements eux-mêmes que des principes, en s'attachant à décrire l'empire, non pas comme un État, mais comme une institution, en esquissant les formes que revêtit cette institution aux différentes phases de son développement et de son

déclin, en effleurant de temps en temps le caractère et les actes des grands hommes qui ont fondé, dirigé et renversé l'Empire carolingien. — C'est de Bryce que M. Kleinclausz s'est inspiré pour établir le plan de son ouvrage ; mais il s'est attaché, dans l'exécution même de son travail, à suivre la méthode qu'a si bien appliquée naguère l'historien auquel est dédié *l'Empire carolingien*, M. Charles Bayet, et dont les livres de Fustel de Coulanges offrent le plus parfait modèle. « L'histoire, a écrit ce maître dans la *Monarchie franque*, est une science qui se fait avec les documents qu'on a, non pas avec les impressions personnelles que chacun de nous voudrait y porter » ; et c'est dans cet esprit de rigoureuse critique, à l'aide des seuls documents et après les avoir minutieusement et finement étudiés, que M. Kleinclausz a rédigé son ouvrage. — Nous l'avons lu avec le plus grand intérêt et nous y avons relevé plus d'une indication nouvelle (Cf., par exemple, ce qui est dit à la page 244 sur l'évolution de l'institution des *missi dominici*). Sur la façon dont Alcuin, d'accord avec Angilbert, Paulin d'Aquilée et Arno de Salzbourg, a poussé Charlemagne à l'Empire (p. 184 et suiv.), sur le caractère de Lothaire et sur les motifs qui déterminèrent Judith à le choisir comme protecteur pour son fils Charles (p. 364), sur le *Chronicon Salernitanum* (p. 442 et s.), sur bien d'autres points encore, nous avons noté dans le livre de M. Kleinclausz des pages excellentes et qui nous semblent définitives, — autant du moins que quelque chose est définitif en histoire. — Avec son abondante bibliographie et son copieux index, le travail de M. Kleinclausz nous apparaît, au total, comme le meilleur ouvrage général dont il soit possible, à l'heure actuelle, de recommander la lecture à ceux qui, ne voulant ou ne peuvant pas aborder l'étude détaillée des faits, souhaiteront connaître les grandes lignes de l'histoire carolingienne. V. R.

Choiseul à Rome, lettres et mémoires inédits (1754-1757), par Maurice Boutry. Introduction par André Hallays. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de xxix-337 p. — Prix : 4 fr.

L'ambassade de Rome fut le premier pas de Choiseul dans la carrière politique et diplomatique. On sait par quel procédé de correction douteuse il avait conquis les bonnes grâces de Mme de Pompadour. Il en fut récompensé par sa nomination près du Saint-Siège. La situation était délicate : la France était alors en proie aux luttes acharnées de l'épiscopat et des parlements. L'Église gallicane elle-même était divisée. Une intervention du Saint-Siège paraissait nécessaire ; mais le gouvernement désirait que cette intervention ne se produisît qu'à un moment donné et dans des conditions déterminées. Choiseul fut chargé de mener à bien cette difficile négociation. Le Souverain Pontife était alors Benoît XIV, grand savant, grand théologien, esprit large et

libéral, grand pape en un mot, mais caractère assez autoritaire. Le nouvel ambassadeur, par sa souplesse, par sa bonne humeur, par son habileté, parvint à gagner sa confiance, et, après deux ans de négociations dont la correspondance, aujourd'hui publiée, rend compte jour par jour, réussit à obtenir une bulle telle que la désirait le cabinet de Versailles : l'encyclique *In omnibus* qui, en rétablissant la paix dans le clergé de France, porta un coup mortel au jansénisme. Il en fut récompensé par l'ambassade de Vienne.

Au moment où il quitta Rome, Benoît XIV était fort malade ; on s'attendait à un prochain conclave. Choiseul traça pour son successeur un tableau du Sacré Collège, de la Cour du Vatican et de la noblesse romaine, qui abonde en traits précis et en détails piquants. Ces mémoires sont donnés en appendice par le savant éditeur de cette intéressante publication.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

De 1815 à 1900. Notre politique intérieure devant l'histoire, par HENRI DONIOL. Paris, Flammarion, s. d., in-16 de XII-243 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est le développement d'un article paru dans la *Revue du droit public*, l'année dernière, sous ce titre : *Les Idées politiques durant le* XIXe *siècle*. M. Doniol semble prendre comme point de départ de son travail deux livres de date récente : l'*Histoire du parti républicain de 1815 à 1870*, de M. Weill, et *le Parti républicain sous la monarchie de Juillet*, de M. Tchernoff. Tous deux, pense-t-il, ont tort de croire que les républicains du 4 septembre se rattachaient par une filiation ininterrompue à ceux de la Restauration ; et il entreprend d'établir le contraire d'après ses souvenirs personnels.

M. Doniol est un partisan résolu de la Révolution. Quiconque n'admire pas l'œuvre de la Constituante et de la Convention n'est qu'un pleureur de l'ancien régime (p. XI), un esprit débile, tel Le Play (p. 106). Le gouvernement républicain a donc toutes ses sympathies. Malheureusement il ne comble pas toutes ses espérances, et l'auteur le voit avec effroi glisser dans l'anarchie. « L'apparence d'ordre régnant aujourd'hui en France, dit-il (p. 211), la vie quotidienne qui s'y déroule ne tiennent qu'au reste des ressorts par lesquels la vitalité et la force étaient antérieurement procurés. A ce qui subsiste d'eux non atteint encore ou ayant gardé quelque jeu est due la continuation des choses. » C'est que les hommes politiques de la troisième république n'ont pas l'esprit de gouvernement ; déjà ceux de 1848 ne le possédaient qu'à faible dose. La bonne école était, paraît-il, celle de 1830, celle des « libéraux » de la Restauration, celle qu'a couchée dans le néant la rigueur des lois de septembre. Quant aux républicains de date plus

récente, ils se sont contentés de se prosterner devant la loi du nombre, ce qui est insuffisant comme conception politique. L'ouvrage se termine en tout cas par un bon conseil. « Remontant la pente où l'a poussée le dernier siècle, cette France dévoyée s'échappera de son idolâtrie des assemblées. Elle rétablira le pouvoir effectif qu'elle a détruit, le pouvoir qui prépare, qui indique, achemine, finalement commande et dont l'absence la fait s'agiter dans le désordre politique, sous le dissolvant des instincts stériles et des instincts mauvais (p. 213). L'organisme lentement édifié, par longue suite, en conséquence incontestablement efficace, de l'ancienne monarchie française, voilà le modèle d'où la démocratie moderne doit tirer des leçons pour s'instituer solidement et fonder une nation ayant le rang de l'ancienne (p. 216). » Si peu d'accord que nous soyons avec M. Doniol sur les prémisses, nous souscrivons volontiers à sa conclusion.

H. Rubat du Mérac.

Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles français. 1re et 2e parties. Paris, Rahir, 1903, 2 vol. in-8 de 371 p. avec 2 cartes, et de 477 p. — Prix : 10 fr.

Ces deux très beaux et très intéressants volumes contiennent des documents inédits de genres bien différents, accompagnés d'Introductions et de notes savantes dues aux membres de la Société des Bibliophiles françois. Voici d'abord une curieuse correspondance de Louis XIV et du duc d'Orléans en 1707, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Le duc d'Orléans s'y révèle, comme le remarque très justement l'auteur de l'Introduction, M. le duc de Chartres, avec un goût militaire très vif, un grand esprit de justice et d'incontestables talents de général. Mais le grand Roi se montre aussi avec une hauteur de vues, une attention scrupuleuse qui s'étend à tout le détail des opérations militaires et une sûreté de coup d'œil et de décision qu'on n'eût pas attendue à un pareil degré. Viennent ensuite des lettres de Louis XIII, qui sont peut-être le plus bel éloge du sous-intendant des finances, M. de Bullion. Puis des lettres du prince de Talleyrand et de Royer Collard montrent entre les deux hommes d'État une intimité qu'on n'eût pas supposée. Et après, une notice sur Coustou le jeune, par l'abbé Gougenot, des règlements de charité du XVIe et XVIIe siècles, qui annoncent une entente des pauvres, surtout des pauvres honteux, une habileté non seulement à les secourir, mais à les relever et à les améliorer, que nos grands sociologues modernes feraient peut-être sagement d'imiter : décidément la vieille charité chrétienne valait bien la solidarité moderne.

Au second volume nous relèverons, avec des lettres de Mariette à Gérard Mersman et du comte de Forbin à l'architecte Hugot, un très curieux journal du prince de Broglie pendant son expédition d'Amé-

rique, aux États-Unis et dans les colonies espagnoles ; c'est bien l'œuvre d'un gentilhomme de la fin du XVIIIe siècle, gai, spirituel, aimable, brave et galant, philosoque comme il convenait à cette époque et frondeur des institutions religieuses, engoué pour les institutions libérales et les réformes politiques dont il devait être, à son retour en France, l'apôtre et la victime. Les lettres de son compagnon d'armes, le comte de Ségur, reflètent les mêmes idées, mais, à mon avis, ont peut-être moins d'humour. Et pour terminer, voici une correspondance entre le chevalier de Florian et la comtesse de la Briche, la future belle-mère du comte Molé, pendant les années 1786 à 1793. Ce sont les préliminaires et les débuts de la Révolution. Il ne semble guère que le pacifique fabuliste s'en doute, il ne songe qu'à ses œuvres littéraires publiées ou en préparation. Et cependant la dernière lettre n'est plus du chevalier de Florian à la comtesse de la Briche, mais du citoyen Florian à la citoyenne la Briche, chez la citoyenne d'Houdetal. Et déjà la princesse de Lamballe a été massacrée, le Roi est monté sur l'échafaud et la Reine y montera quinze jours plus tard.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

A Social History of Ancient Ireland : *Treating of the Government, Military System and Law ; Religion, Learning and Art ; Trades, industries and Commerce ; Manners, Customs and Domestic Life of the Ancient Irish People*, by P. W. JOYCE. London, Longmans, 1903, 2 vol. in-8 de XXIII-632 et XI-651 p., avec 361 illustrations et une carte. — Prix : 26 fr. 25.

Depuis trente ans, l'ancienne Irlande a été surtout étudiée, et dans les questions de détail, par des philologues et des archéologues ; et un essai récent de présenter un tableau de son ancienne civilisation n'a pas été heureux (Voir notre article sur l'ouvrage de M. Wood-Martin : *Traces of the Elder Faiths of Ireland* (*Polybiblion*, t. XCIV, p. 231-233). Aussi on ne peut que féliciter M. Joyce d'avoir entrepris de nous donner une « Histoire sociale de l'ancienne Irlande ». Personne n'était mieux préparé que lui, par ses publications antérieures sur la langue, la littérature et l'histoire politique de l'Irlande. Ce nouvel ouvrage sera le couronnement et l'honneur de sa carrière littéraire.

L'Irlande ancienne, c'est ici l'Irlande depuis sa conversion au christianisme (Ve-VIe siècles) jusqu'à la conquête anglo-normande (XIIe siècle), mais en descendant jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles lorsqu'il s'agit d'institutions et de coutumes indigènes, qui ont survécu jusqu'à la conquête définitive et niveleuse, résumée par le nom de Cromwell. D'autre part, M. Joyce ne s'occupe pas de l'époque préhistorique, sinon par référence occasionnelle ou pour éclairer la période historique.

Le tableau de la vie sociale et de la famille est ici le principal : il s'agit d'une société traditionnelle dont le développement a été lent,

partagée qu'elle était en classes et en professions héréditaires, mais unie et en quelque sorte soudée par tout un ensemble de lois et de coutumes dont l'autorité était universellement reconnue. C'est là l'objet propre de la première moitié du premier volume : le gouvernement monarchique était lui-même une hiérarchie, puisqu'au dessous des rois de la province il y avait des rois régionaux (des *reguli*) dépendant des premiers ; chacun de ces rois ou chefs avait son mode d'élection, ses privilèges, avec certaines limitations traditionnelles de son autorité, sa cour et ses officiers. La société elle-même se compose de cinq classes principales : les nobles, les hommes libres avec ou sans propriété, et les classes non libres. On a appelé « lois des Brehons » (ancien nom irlandais pour « arbitres ») les coutumes qui régissaient l'ancienne société irlandaise et qui restèrent en vigueur jusqu'à l'introduction de la loi anglaise au début du XVIIe siècle : M. Joyce donne un résumé très clair de cette organisation compliquée et toute différente de nos idées modernes. — Après un chapitre sur le paganisme irlandais, tel qu'on le devine par des survivances de croyances et de légendes, M. Joyce parle avec détails de l'organisation que le christianisme reçut en Irlande, organisation qui, par plusieurs points, refléta l'organisation sociale du pays. La religion l'amène aux écoles ecclésiastiques si développées et si florissantes en Irlande du VIe au VIIIe siècle, si bien que l'Irlande, *insula sanctorum*, exerça alors une influence civilisatrice sur la France encore germanique et sur l'Allemagne. Le développement de la littérature irlandaise, annales, histoires, récits épiques et œuvres d'imagination, les arts cultivés d'abord dans ces écoles ecclésiastiques, et aux arts de l'enluminure et de la gravure M. Joyce ajoute la musique, — cela achève le premier volume.

Le second volume traite d'abord de la vie de famille, du mariage, de la situation de la femme et des enfants ; à cela on peut rattacher les détails intéressants que M. Joyce donne un peu plus loin sur l'assistance aux vieillards et aux malades, assistance qui était le devoir de la famille et, à défaut de famille, de la tribu. La vie matérielle est traitée avec le plus grand détail, et ce tableau de la civilisation de l'ancienne Irlande est d'un grand intérêt pour l'histoire générale des mœurs. La maison et son ameublement, l'économie domestique, le vêtement et les parures ; l'agriculture, et les industries de la terre ; celles du bois, du métal et de la pierre ; les poids et les mesures ; les relations commerciales, les assemblées, les jeux publics et les sports, divers usages de la société et, pour finir, les usages funéraires. Nous ne pouvons entrer dans aucun détail, même pour montrer l'originalité ingénue de cette civilisation qui sortait directement de la nature, nous noterons pourtant au passage, comme exemple, que le point de départ pour les mesures de capacité était le contenu d'un œuf de poule de dimension

moyenne et que, pour les mesures de poids, le point de départ était le poids d'un grain de blé.

L'ouvrage de M. Joyce repose sur une érudition très sûre; et il sait référer le lecteur aux sources, aux documents sans allourdir son exposition. L'ordre des matières ne nous paraît pas toujours heureux ; mais nous reconnaissons que c'était affaire délicate et difficile. L'intérêt du sujet et le talent de l'auteur méritent à ce livre de sortir du cercle un peu étroit des études celtiques ; notre court sommaire suffit à en montrer l'intérêt pour les études générales d'histoire et de sociologie. — L'illustration riche et bien choisie rend l'ouvrage de M. Joyce plus instructif encore. Nous regrettons seulement que la carte d'Irlande ne soit pas sur une plus grande échelle et surtout plus nette. H. GAIDOZ.

Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. La Moricière, par EUGÈNE FLORNOY. Paris, Béduchaud, 1903, in-18 de XVI-184 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. Ketteler, par JEAN LIONNET. Paris, Béduchaud, 1903, in-18 de XVI-168 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

Ces deux volumes font honneur à la collection des « Grands hommes de l'Église » et ils assurent le succès de cette intelligente entreprise de vulgarisation. Puisque le « public » lit peu, paraît-il, — ne lui offre-t-on pas une pâture d'imprimerie trop abondante ? — il convient de lui apporter des mets substantiels sous une forme discrète, agréable à voir et facile à digérer. C'est ici le cas.

M. Eugène Flornoy a prétendu retracer, avec l'impartialité de l'historien, la vie de ce « héros » vers qui l'attiraient ses sympathies ; et même au milieu des épisodes les plus émouvants il a tenu à garder le calme de l'annaliste scrupuleux. Tour à tour, il décrit la formation intellectuelle de La Moricière, sa carrière militaire en Afrique, son rôle politique en France, son court passage au ministère de la guerre, sa présence au Parlement, d'où l'évince si brusquement son arrestation lors du 2 décembre. Mais ces années, brillantes d'abord, attristées ensuite, ne semblent que le prélude de la grande mission qui attend à Rome le vaillant « Africain », comme défenseur militaire de la Papauté. Ici, M. Flornoy insiste avec l'âme d'un catholique et trace les meilleures pages de cette biographie. Il s'attache à montrer les étapes successives par où ont passé l'esprit et le cœur de La Moricière, pour arriver du déisme et du saint-simonisme au catholicisme le plus rayonnant. Par ce côté psychologique, cette « histoire » rencontre son originalité et trouve son mérite principal.

Le récit du combat de Castelfidardo et du siège d'Ancone est mené avec sobriété et précision. Cette page des annales contemporaines de

l'Église romaine mériterait, à elle seule, la large diffusion que nous souhaitons à ce petit volume, car elle est de nature à réveiller dans l'âme des jeunes gens les ardeurs trop engourdies qui firent tressaillir les glorieux soldats de la Papauté il y a quarante-trois ans.

M. Flornoy a eu la bonne fortune d'orner son livre d'une « Préface » de M. de Mun ; on sent vibrer dans ces lignes, que nous avions lues par avance dans *le Correspondant*, la foi généreuse du grand serviteur du Saint-Siège, qui connaît, lui aussi, « le juste orgueil des défaites acceptées pour le service de Dieu », et parle de son devancier en émule digne du modèle : *bene scripsisti de me, Thomas* ; les débuts militaires de La Moricière ont particulièrement inspiré celui qui s'est souvenu que, sur cette même terre d'Afrique, il avait fait, à son heure, ses premières armes.

— A ce même titre de précurseur et de gentilhomme, dévoué au peuple, Mgr de Ketteler, « l'évêque social » eût également trouvé dans le fondateur de nos cercles catholiques d'ouvriers, un chantre digne de lui. C'est à Mgr Touchet, évêque d'Orléans, que M. Jean Lionnet a demandé une « Préface » ; elle est écrite dans un langage aimable et moderne, avec un ton plein de verve et d'action.

M. Lionnet a étudié de près le rôle de Mgr de Ketteler, et il a suivi tout ce grand mouvement économique où l'évêque de Mayence a jeté sa plume, sa parole et sa vie. C'est un bel exemple à proposer aux « pasteurs », et une réponse décisive pour ceux qui douteraient encore de la mission sociale réservée, inspirée par les circonstances au clergé. Parlant peu des luttes politiques, — pas assez peut-être pour la pleine justice de l'histoire des affaires religieuses (tel le concile du Vatican), où Mgr de Ketteler fut mêlé, — M. Lionnet se réserve pour les « revendications ouvrières », le « programme social » au Reichstag. Il aborde ces points avec une parfaite compétence, une grande lucidité, et une sûreté d'informations qui ne laisse après lui rien à dire. Les citations qu'il donne des œuvres de Mgr de Ketteler sont fort topiques ; on trouvera des paroles particulièrement profondes : p. 60, 62, 63, 70, 95, 105. Nous avons ici une excellente vulgarisation de l'œuvre d'un prélat dont l'intelligente ardeur avait devancé son temps et posé les premiers jalons des encycliques « sociales » de Léon XIII. G. DE G.

La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur, 1825-1828, par GABRIEL HANOTAUX et GEORGES VICAIRE. Paris, F. Ferroud, 1903, gr. in-8 carré de VI-267 p., avec 3 estampes et 2 portraits gravés sur bois par A. Lepère. — Prix : 25 fr.

Enfin il a paru, il vient de paraître, ce livre si curieux, si grandement suggestif. Depuis longtemps annoncé, il était attendu avec la plus vive impatience par tous les balzaciens affriandés par quelques

fragments publiés dans *le Journal*. Mais combien le possèderont ! Tiré à 350 exemplaires (60 sur japon et 290 sur vélin d'Arches), il ne tardera pas à être épuisé, s'il ne l'est déjà... Et cependant je n'ai pas perdu un instant pour le présenter aux lecteurs du *Polybiblion*.

Donc, le volume de MM. Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire va nous raconter, avec un charme pénétrant, certaines années pleines de déboires de celui qui allait devenir, avec le temps, le plus grand romancier du siècle.

On sait que Balzac, dont le père voulait faire un tabellion quelconque, avait débuté dans la bazoche, après avoir suivi les cours de l'École de droit. Placé d'abord chez un avoué, M. de Merville, il était entré ensuite chez Me Passez, notaire. Il ne tarda pas à quitter ce genre d'occupations qui lui déplaisait, et, malgré l'opposition de sa famille, il déclara vouloir embrasser la carrière littéraire. De guerre las, son père lui assura une pension annuelle de quinze cents francs ; mais au bout de deux ans, le succès se faisant attendre, ce modeste subside lui fut retiré, si bien que notre futur grand homme, désireux d'acquérir son indépendance, s'improvisa éditeur : c'était toujours s'occuper du livre. Il publia des éditions en un volume de la Fontaine et de Molière, lesquelles ne se vendirent pas. Premier échec commercial, premières dettes. C'est alors que Balzac, s'associant avec un nommé Barbier, essaya de l'imprimerie. Là encore, il se fourvoya, n'étant nullement taillé ni préparé pour un labeur de l'espèce. Le déficit croissant et enlaidissant, à quoi se décide-t-il pour y parer ? — « Déjà empêtré dans la direction d'une affaire qui tourne mal, il ne trouve rien de mieux que de s'enfoncer davantage; il ne lui suffit plus d'être éditeur et imprimeur ensuite : il devient maintenant fondeur de caractères » (p. 85). A ce moment critique, Balzac a deux associés : Jean-François Laurent et Barbier ; mais bientôt ce dernier « sentant probablement que la barque fait eau de toutes parts, se retire. » La débâcle suit presque aussitôt et une liquidation prévient une faillite certaine. Barbier, homme du métier, reprend seul la maison et Balzac s'en va, titulaire d'un passif formidable qui, sa vie durant, pèsera sur lui. Tout était perdu fors l'honneur !...

L'on ne saurait trop admirer, dans cette œuvre de premier mérite, les deux chapitres intitulés : *Rue des Marais* et *Dilecta*. C'est rue des Marais Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti, voie étroite et sombre, qu'était installée l'imprimerie de Balzac. Dans le chapitre précédent *(Balzac imprimeur)*, MM. Hanotaux et Vicaire nous font la description du milieu dans lequel l'ardent jeune homme allait agir. *Rue des Marais*, on voit le commerçant aux prises avec les multiples difficultés de son entreprise. On le voit aussi conseillé, soutenu, consolé par une femme des plus distinguées, qui avait quelque peu oublié à

son profit ses devoirs d'épouse. A cette femme, Mme de Berny, Balzac doit beaucoup. Sans parler de l'aide financière qu'elle lui accorda, on peut dire qu'elle a été son éducatrice. Filleule de Louis XVI et de Marie-Antoinette, comptant vingt-deux années de plus qu'Honoré, elle se fit un plaisir de l'initier, de la manière la plus intelligente, aux choses de la haute société de l'ancien régime et lui ménagea les plus brillantes relations dans la société du moment. Il n'est pas douteux que c'est de Mme de Berny qu'il tint les fortes convictions royalistes qu'il a toujours nettement affirmées.

Ouvrons ici une parenthèse à propos des prétentions nobiliaires de Balzac. Ne peut-on supposer que, fréquentant dans un milieu d'élite, la pensée lui vint, afin d'y paraître moins dépaysé, d'orner son nom d'une particule ? Car nul ne l'ignore : Honoré n'avait aucun droit à cette particule dont sa vanité, cependant, s'accommodait fort : son grand-père était un simple laboureur, comme celui de Victor Hugo un menuisier. — Mais passons.

Balzac appelait Mme de Berny *Dilecta*. Le chapitre en tête duquel se trouve ce mot est une étude d'âme fort remarquable et singulièrement attachante. Délicate et fouillée, tout à la fois, elle fait mieux que soulever un coin du voile : elle éclaire, elle précise toutes choses. Bref, on se rend compte que Mme de Berny, beauté mûre, fut pour le jeune Balzac, mais avec une haute supériorité, ce qu'avait été Mme de Warens pour Jean-Jacques. Lisez, je vous prie, la lettre datée de 1832, dans laquelle Mme de Berny adresse à son ami de « sages, hardies et justes critiques » sur *Louis Lambert* : « cette page, observent les auteurs, est décisive. Madame de Berny fut une éducatrice. » Ajoutons : cette lettre est un vrai bijou épistolaire.

Le beau livre de MM. Hanotaux et Vicaire, éclairé de nombreuses notes, marque d'une érudition aussi solide qu'étendue, se termine par une *Conclusion* où le grand Honoré est examiné à la loupe ; on le suit depuis sa naissance jusqu'à sa mort, si triste : c'est d'un coloris vigoureux, d'une intense psychologie.

Les *Appendices*, très nombreux, sont répartis en dix sections. Les huit premières sections se composent ensemble de cent-douze pièces (actes d'état civil, contrats, lettres, états de comptes et autres, etc.). Le neuvième appendice est la *Liste des livres sortis des presses de la maison Honoré Balzac ;* dressée après des recherches et des vérifications de toutes sortes, cette liste ne comprend pas moins de 163 articles. Le dernier appendice donne des renseignements divers sur la maison de la rue des Marais. — Quant à l'illustration, elle consiste en trois estampes (maison rue des Marais, atelier typographique, masque de Balzac d'après Rodin) et en deux beaux portraits inédits hors texte (Balzac jeune, d'après une sépia de Devéria, et Mme de Berny).

Ainsi, les documents abondent dans cet ouvrage ; les auteurs en ont trouvé la majeure partie dans les riches archives du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, qui a déjà tant écrit sur Balzac et qui est loin d'avoir dit son dernier mot sur l'illustre romancier. En attendant, tous les balzaciens lui sauront gré d'avoir libéralement mis ses trésors à la disposition des deux lettrés qui en ont fait un si excellent usage.

ER.-CH. GAUDOT.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 11 janvier 1904.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans le numéro de décembre de votre Revue, M. Carra de Vaux a fait paraître, sur un de mes livres, un article que je ne puis laisser passer sans protestation ; c'est pourquoi, bien résolu à user entièrement de mon droit de réponse, j'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir insérer dans votre plus prochain numéro et à la place même à laquelle a paru l'article de votre collaborateur, la rectification suivante.

Dans cet article, M. Carra de Vaux m'accuse de lui avoir emprunté tout le plan d'un de ses travaux ; je le mets au défi d'apporter un commencement de preuve de cette assertion.

Son livre n'étant qu'une amplification d'un travail de Darmesteter sur le Mahdisme et le mien en étant un essai de confirmation, il n'y a rien d'étonnant à ce que nos deux ouvrages présentent quelques idées communes. Votre collaborateur est obligé de reconnaître que j'ai poussé plus loin que lui l'étude historique du problème qu'il avait essayé de traiter, et dans ces questions tout ce qui n'est pas prèuve tangible est de la rhétorique nuisible. Ce n'est nullement dans la crainte de blesser sa modestie que je ne l'ai point cité. Je n'ai pas eu cette vaine terreur, mais j'ai tenu essentiellement à ne citer que les ouvrages de première main auxquels j'empruntais des arguments et des preuves, ceux de de Sacy, de Plane, de Quatremère, de Darmesteter, de M. de Goeje, de M. Schefer, de M. Houdas ; les ouvrages de ces savants orientalistes sont cités assez de fois pour que l'on ne puisse m'accuser de chercher à m'approprier les idées et les travaux d'autrui.

En second lieu, si M. de Vaux s'était donné la peine de lire ma Préface, il aurait vu que je suis fort loin de nier l'influence que tout le monde, d'ailleurs, sait évidente, de l'hellénisme sur la philosophie arabe.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, à l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

BLOCHET.

RÉPONSE

Il suffit de jeter un coup d'œil sur mon livre intitulé *le Mahométisme* pour constater qu'il ressemble plus, par le plan, au *Messianisme* de M. Blochet, qu'aucun des ouvrages cités par cet auteur. L'idée de suivre le développement dans l'islam de l'influence grecque ou persane à travers les hérésies successives, Schiisme, Ismaëlisme, Druzisme, etc., n'a été qu'ébauchée daus le mémoire de Darmesteter ; elle est devenue l'idée maîtresse de mon livre comme de celui de M. Blochet. L'expression de « lutte du génie sémitique et du génie aryen dans l'islam », avec tout l'ensemble de conceptions historiques qu'elle comporte, est de moi (V. *le Mahométisme*, sous-titre et p. 111, et cf. Blochet, p. 4) ; l'expression de « Soufisme orthodoxe », avec tout l'ensemble de conceptions qu'elle comporte, est également de moi (*le Mahométisme*, p. 183-191, *Gazali*, chap. VII-IX ; cf. Blochet, p. VIII). Et ce ne sont pas là de simples figures de rhétorique, ce sont des idées directrices sans lesquelles M. Blochet n'eût même pas songé à écrire son ouvrage.

J'ai bien lu la Préface de M. Blochet, et j'y ai trouvé des phrases telles que celles-ci : (p. IV) « Ce qui a toujours le plus gêné les sectes hétérodoxes de l'islam... c'est que Mahomet ait proclamé aussi haut... qu'il était le Sceau de la prophétie et que la Mission était terminée avec lui. Il y eut bien des gens au lendemain de l'hégire et de la mort de Mahomet qui furent moins optimistes, et qui jugèrent que l'ordre du monde n'était point si parfait qu'un nouveau Prophète n'eût rien à y changer... » J'avais écrit (*Mahométisme*, p. 111-112) : « Mahomet... avait implicitement admis qu'aucun autre prophète ne paraîtrait plus après lui, qu'il était lui-même le dernier et le plus grand des prophètes, le sceau de la révélation... mais la période de conquêtes et de guerres civiles qui s'ouvrit avec l'hégire ne parut sans doute pas à quelques esprits celle de la vérité complète et du bonheur parfait, et fort peu de temps après l'hégire on vit s'introduire dans l'islam l'idée qu'un autre prophète paraîtrait encore, etc. » — Si c'est le hasard qui a amené de telles rencontres sous la plume de M. Blochet, je regrette qu'il n'y ait pas en même temps amené mon nom.

C'est avec plaisir et sans y être « obligé » que j'ai reconnu le mérite historique du livre de M. Blochet. Quant à ce que dit cet auteur de l'influence de l'hellénisme sur les hérésies musulmanes, cela m'a semblé insuffisamment net.

BARON CARRA DE VAUX.

BULLETIN

Précis de la doctrine chrétienne, par l'abbé SERVAIS. 2e éd. T. II. Namur, imp. Douxfils, 1902, in-8 de 158 p. — Prix : 1 fr.

Ce modeste volume nous paraît très recommandable. La forme en est concise, claire, méthodique. L'exécution matérielle est celle qui convient à un livre scolaire, dans le but d'alléger le travail. Pourtant l'auteur n'a pas craint d'aborder des questions ordinairement réservées aux catéchismes de persévérance les plus complets : ainsi les preuves de l'existence de Dieu (l'ordre physique, la nécessité d'un premier moteur, le témoignage de la conscience), — ainsi encore les nombreuses preuves de la divinité de N.-S. Jésus-Christ.

On a fait un judicieux emploi du *petit texte*, fournissant des citations d'auteurs modernes, etc...

B. DE CARROY.

L'Abstention religieuse dans le temps présent, par le chanoine PLANEIX. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

L'orateur, car je crois bien que cette brochure est un discours, dénonce avec son habituelle vigueur l'un des fléaux actuels, l'abstention religieuse, qu'on pourrait, tout aussi bien et plus clairement peut-être, appeler l'indifférence religieuse, et il en décrit les funestes effets au point de vue de l'individu, de la famille et de la société. C'est, en quelque sorte, l'examen de conscience de notre temps, fait avec la clairvoyance d'un observateur avisé et pénétrant et l'éloquence d'un apôtre. Il est à souhaiter, dans l'intérêt de notre pays, que cet excellent petit livre trouve beaucoup de lecteurs.

ÉDOUARD PONTAL.

Causeries, par le R. P. VAN TRICHT. T. VII. Namur, A. Godenne, s. d., in-8 de 324 p. — Prix : 3 fr.

Faut-il encore dire la grâce fine, la délicatesse pénétrante de ces *Causeries* ? Il y a là des *Feuilles détachées* où l'on rencontre des histoires vécues d'une saveur exquise, d'un charme de rêve. Quel touchant tableautin que celui de Lisette, âme toute blanche ! Sœur Claire accueillit avec un amour de mère, dans le Refuge qu'elle dirigeait, la pauvre Lisette, orpheline dès ses jeunes années. A quinze ans, la fillette si gracile, si souriante, si candide, connaissait l'art tout poétique de la fleuriste. Elle quitta le Refuge pour entrer à l'atelier. Elle était heureuse, mais son cœur débordant cherchait un cœur qui l'aimât. Elle eut de vagues et douces fiançailles. Le lit nuptial de ses vingt et un printemps, ce fut son blanc cercueil ; son idéal époux fut Jésus. A vingt et un ans, elle émigrait de cette vie qui lui avait un instant souri ! Ce récit fait monter des larmes aux yeux. Puis c'est l'histoire de *Gilberte ; — L'Attente ; — Entre le ciel et la terre ; — Un Nid d'épinoche ; — Pauvres et riches ; — L'Hypnotisme ; — De la Condition des ouvriers ; — La Famille ; — Le Mal du monde*. Il y a donc toutes sortes d'excellentes choses dans ce nouveau volume. Ceux qui le liront y feront une riche cueillette.

LOUIS ROBERT.

Les Mille et une Nuits vendéennes. Légendes du Bas-Poitou, par HENRI BOURGEOIS. 1re série. Luçon, Bideaux, 1903, in-12 de 244 p. — Prix : 1 fr. 75.

Quel joli bouquet de légendes nous apporte M. Henri Bourgeois dans ses *Mille et une Nuits vendéennes*, en prose, en vers, même en patois! Il y en a de tous les genres et pour tous les goûts. Il y en a de merveilleuses comme les légendes de *Saint Paul en Pareds* ou de *Saint Juire*, du *Loup gris du calvaire de Bourgenais*. Il y en a de touchantes comme la *Sainte Anne de Jard*, la *Donzelle de Fontenay*, les *Deux Croix de Vairé*. Il y en a de terribles comme la *Complainte de Béatrix de Talmont* et *la Punition de Belesbat*. Il y en a de naïves comme *les Petites Poulettes de la forêt de Vouvans*. Il y en a de gaies comme *les Deux Bossus* et *la Légende de la Fève*, qui rappelle fort le fabliau des *Trois Souhaits*. Il y en a même d'un peu gauloises, comme *la Sorcière des Bourdinières*.

Tout historien qu'il est, M. Henri Bourgeois préfère parfois la légende à l'histoire. A-t-il bien tort? M. DE LA ROCHETERIE.

Innocent of a Crime, by Captain PAUL WITT. London, Fisher Unwin, 1903, in-12 cartonné de 323 p.

La justice française a mauvais renom en Angleterre, et, de fait, les droits et intérêts du prévenu et de l'accusé sont, en ce pays, tellement mieux sauvegardés, le recrutement de la magistrature tellement plus sévère, l'indépendance et l'impartialité des juges tellement mieux assurées que chez nous, qu'un Anglais est en somme assez fondé à regarder notre système judiciaire comme barbare. Tel il apparaît dans ce roman qui l'expose en poussant d'ailleurs la peinture fort au noir. On y voit un jeune Anglais résidant en France, qui, ayant causé par imprudence un accident mortel, se voit, par les machinations de quelques coquins intéressés à sa perte, par la sottise et les préventions du jury, mais surtout par l'acharnement de magistrats ambitieux et sans scrupules, condamné pour assassinat prémédité ; avant cette condamnation, il a dû naturellement subir un long emprisonnement et — l'action se passant il y a quelques années — toutes les persécutions longuement rapportées, de l'instruction secrète. C'est là le fond du roman, bien qu'il s'y trouve aussi d'autres incidents et notamment, dans la première partie, l'histoire préliminaire d'un mariage fâcheux où le même jeune homme, esprit et caractère faible, s'est laissé entraîner par des gens qui en veulent à sa fortune. Toute la fable, il faut le dire, n'est ni trop bien inventée, ni trop bien liée ; elle est mue par des ressorts tout à fait primitifs et narrée de façon fort sèche ; elle met en jeu des personnages dont les uns sont assez conventionnels et les autres d'un dessin par trop rudimentaire ; le dialogue, emphatique çà et là, est le plus souvent insipide et plat. De tout cela est fait un récit dont on ne peut guère louer les qualités littéraires, mais où il faut reconnaître une connaissance assez précise — quoique non pas exempte, bien loin de là, d'erreurs et de préjugés — de certaines choses, de certains usages, de certaines gens de notre pays.

A. BARBEAU.

De Allende Pajares. *Paisajes y cuentos*, por el conde DE LAS NAVAS. Madrid, Ducazcal, 1903, in-8 allongé de 113 p.

Quelle manière charmante et pittoresque a de conter ou de décrire le comte de las Navas, bibliothécaire particulier de S. M. le roi d'Espagne !

Le *Polybiblion*, en rendant compte précédemment des autres publications de l'auteur, a fait ressortir son érudition, son originalité, son humour, son style si limpide et si castillan, sa clarté et sa précision unies à une imagination vive, qui ne dépasse jamais les limites du vraisemblable. Toutes ces qualités se retrouvent dans le nouveau livre, luxueusement imprimé, que nous présentons aujourd'hui. Cinq contes, cinq tableaux ou paysages, précédés d'une Introduction en forme de notes de voyage, forment l'ensemble de ce recueil si beau, si bon et si moral, que le comte de las Navas, dédie à son ami, M. Ramon Menéndez y Pidal, professeur à l'Université de Madrid. Nous en recommandons volontiers la lecture à ceux qui pourront mettre la main sur un des 300 exemplaires qui sont sortis des presses de Ducazcal : ils ne regretteront pas leur temps. G. BERNARD.

Abrégé de l'histoire de la religion, par l'abbé VANDEPITTE. Lille, Giard, 1904, in-12 de 62 p. — Prix : 0 fr. 15.

L'histoire de la religion, c'est-à-dire l'histoire sainte et l'histoire de l'Église — les deux Testaments présentés dans leur harmonique synthèse — voilà bien la meilleure apologétique, celle qu'il convient de populariser et de rendre intelligible à la mentalité des masses. D'ailleurs il nous semble que le chapitre de l'Église dans la brève et sèche rédaction de nombreux catéchismes, est insuffisant, inadéquat à l'importance du sujet. C'est donc un utile travail d'avoir su rendre intelligible aux petits enfants la vie de l'Église à travers les siècles. *L'Église en face du judaïsme, — en face du paganisme, — en face de l'hérésie, — en face de la barbarie, — L'Église et la Civilisation des peuples, — L'Église et les Invasions musulmanes, — L'Église et la Chrétienté d'Europe*, etc...., sous ces titres divers sont groupés les faits les plus significatifs du développement chrétien : leur portée tout à la fois dogmatique et sociale est bien mise en relief. Voilà ce qu'il faut au chrétien du XXe siècle ; nous recommandons l'ouvrage aux directeurs de cercles d'étude aussi bien qu'aux catéchistes de faubourg. B. DE CARROY.

Pie X, pontife et souverain, par Mgr JUSTIN FÈVRE. Paris, Savaète, s. d., (1903), in-8 de XVI-133 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur, en reconnaissant lui-même « la rapide composition de cet opuscule et son défaut d'informations » porte sur son travail le jugement que tout lecteur sérieux ratifiera. Écrite au vol de la plume, manquant de détails précis, avant qu'on ait pu d'ailleurs les connaître, cette étude était acceptable dans un journal, dans une revue. Mais lui donner la forme plus stable d'une brochure, presque d'un volume, c'est lui attirer un examen qu'elle ne supporte pas sans faiblir.

Une rapide vue d'ensemble sur la vie sacerdotale et épiscopale de Pie X, quelques notes plus ou moins exactes sur le conclave du mois d'août 1903, des dissertations à propos de la devise : *Ignis ardens*, voilà tout ce qu'il convient de signaler ici. De nombreuses coupures de journaux, prises assez malencontreusement et comme au hasard de la presse, n'ajoutent rien à un opuscule écrit en style agité. Des allusions malveillantes, et sans qu'aucune preuve historique les étaye, au sujet de Léon XIII, choquent trop souvent le lecteur ; il semblerait que l'auteur porte ici un ton d'aigreur personnelle, et puisque « l'œuvre de ce courageux et savant biologiste », — comme disent les prospectus de la librairie où elle s'édite, — comporte

150 volumes, il semblera particulièrement inutile d'ajouter à ce vaste et méritoire labeur une brochure aussi insignifiante. La seule excuse, c'est que le sujet est encore neuf et, partant, mal connu. Il aurait donc mieux valu attendre. G.

Facta loquuntur, ou Dix Années d'activité épiscopale, par le Dr. François Botek et A. Kleiber ; trad. par le Dr. Florent Thys. Paris, Brockhaus, s. d., petit in-8 carré de VII-175 p., cartonné.

Mgr Kohn, prince-archevêque d'Olmütz depuis une dizaine d'années, a été, à plusieurs reprises, violemment pris à partie dans la presse de l'empire d'Autriche et même du reste de l'Europe. Deux prêtres qui ont vécu dans l'intimité immédiate du prélat ont entrepris de narrer sa vie de dévoûment, de prière, de sage administration spirituelle et temporelle. Un autre ecclésiastique, le Dr. Florent Thys, a traduit cet opuscule, pour étendre davantage la réfutation des calomnies dont libéraux et vieux catholiques ont essayé de ternir la vie du pieux archevêque. Une illustration soignée vient compléter les renseignements documentaires multipliés dans tous les chapitres et contribue à intéresser jusqu'aux lecteurs les moins curieux des questions purement locales autour desquelles se concentre le plus souvent la discussion. G. P.

Correspondance de la famille des Essars, par le comte de Saint-Pol. Abbeville, Paillart, 1903, in-8 de 76 p.

Ce travail est divisé en trois parties, dont la plus intéressante est celle qui concerne les événements de la Révolution et de l'émigration. Charles Hubert, marquis des Essars, par les dates de sa vie (1749-1830), en constitue le cadre et l'unité. Bien qu'ayant acheté des biens nationaux, il dut émigrer en 1791, avec sa femme ; mais six mois après, celle-ci était revenue à Abbeville. Les pièces publiées ici montrent comment en jouant, à l'exemple de tant d'autres, la comédie du divorce, elle obtint sa radiation et parvint à sauver quelques épaves de sa fortune. Le marquis rentra à son tour en 1802, à l'aide d'un de ces certificats de complaisance qu'on prodiguait impunément alors, attestant son existence pacifique à Londres ; néanmoins, comme il avait reçu en 1799 la croix de Saint-Louis, il faut supposer qu'il l'avait gagnée les armes à la main, dans quelque corps d'émigrés. Son testament (mai 1830), écrit cinq mois avant sa mort, témoigne de sa charité envers les pauvres et de sa sollicitude pour l'instruction populaire.

On peut signaler dans ce recueil, outre les lettres écrites de France à M. des Essars pendant l'hiver de 1791-1793, celle de l'évêque d'Amiens, Lamotte, (1765) protestant contre l'ingérence des Parlements dans les affaires d'Église, et celle signée du Sauzay énumérant les trophées d'ordre exclusivement financier conquis par deux courtisans célèbres, Vaudreuil et Nassau, dans leur campagne de Gibraltar, en 1782. L. P.

Histoire contemporaine de 1815 à nos jours, par Camille Pelletan. Paris, Société française d'éditions d'art, 1902, in-4 illustré de 312 p. — Prix : 6 fr.

Le nom de l'auteur indique assez ce que peut être cet ouvrage probablement destiné à faire pénétrer dans les jeunes générations une respectueuse admiration pour les idées et les hommes qui, de Waterloo, ont conduit la France a Fachoda en passant par Sedan. Tous les lieux communs, toutes

les sornettes en usage dans l'enseignement officiel de l'histoire se trouvent dans ce volume sur un ton de modération apparente mais d'affirmation catégorique qui paraît ne pas admettre de réplique.

Pour M. Pelletan la notion du bien et du mal et celle de l'intérêt du pays sont presque absolument inversées. Toute analyse est inutile. La seule conclusion qui s'impose est la nécessité d'un ouvrage analogue qui serait écrit dans un esprit diamétralement opposé. EUGÈNE GODEFROY.

L'Église et l'État. Les Leçons de l'heure présente, par l'abbé CH. DENIS. Paris, Roger et Chernoviz, 1903, in-12 de VIII-85 p. — Prix : 1 fr.

Situation politique, sociale et intellectuelle du clergé français, par le même. Paris, Roger et Chernoviz, 1903, in-8 de 104 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Denis explique la crise religieuse dont nous souffrons aujourd'hui par le défaut de concordance entre l'éducation cléricale et les *exigences du siècle*, car nous sommes « immobilisés dans la discipline du dogme. » Nous lui concéderons volontiers qu'il est utile de familiariser de plus en plus les aspirants au sacerdoce avec les « problèmes philosophico-scientifiques », mais nous nous garderions toutefois de leur laisser négliger l'étude des antiques hérésies et des discussions théologiques d'autrefois, dont il semble faire si peu de cas. Les erreurs d'aujourd'hui, en effet, sont les filiales de celles du passé et l'histoire des dogmes ne saurait s'expliquer sans une étude préalable sérieuse de ce qu'il considère comme un bagage théologique superflu. Si le prêtre s'abstient, comme on le lui reproche, d'aborder au prône les « grandes questions », c'est peut-être qu'il lui coûterait cher de les traiter, à moins de les résoudre dans le sens de la majorité parlementaire du moment (Voir le projet de loi Briand sur la police des cultes), peut-être aussi parce qu'il serait de la sorte inutile aux fidèles, alors que les ennemis jurés de l'Église ne consentiraient même pas à l'entendre,... l'expérience est là pour le prouver. — L'auteur émet ainsi des pensées parfois admissibles en théorie, mais d'une réalisation absolument impraticable, surtout dans un pays ayant aussi peu le sens de la liberté et du respect des opinions que le nôtre. D'autres fois il va manifestement trop loin. Il s'indignera, par exemple, que M. l'abbé Loisy ait été censuré pour le renouvellement de la méthode exégétique qu'il a opéré, mais des faits récents le démontrent aux défenseurs les plus persévéramment bienveillants du professeur : ce *renouvellement* est tel, que si « indulgent et ouvert » qu'on soit, on ne peut réellement pas l'admettre sous peine de renoncer au catholicisme ! M. Denis aurait dû comprendre que là, et en d'autres cas analogues, un peu plus de réserve était de mise. Un décret de l'*Index* du 4 décembre 1903, condamnant cet ouvrage, et avec lui son *carême apologétique*, vient de le rappeler à l'ordre et à la modération. Puisse-t-il faire son profit de son avertissement !

Au reste, notre auteur constate lui-même, dans *les Leçons de l'heure présente*, le sectarisme de l'antichristianisme français, avouant qu'on aurait la liberté d'être Voltaire ou Renan, mais non celle d'être un saint Vincent de Paul ; il reconnaît aussi franchement, dans la seconde brochure, les raisons qui ont milité contre le ralliement (p. 10 et s.) mais il n'en invoque pas moins l'autorité de Léon XIII pour nous aiguiller vers une démocratie que ses victoires, hélas ! ne font que plus niaisement haineuse. Pourquoi diminue-t-il, par ailleurs, cette autorité en dissimulant l'importance de la condamnation portée par le même Pape contre l'américanisme ? Pourquoi encore, défen-

dant la légitimité du système philosophique de Kant, néglige-t-il de rappeler l'enseignement bien autrement significatif du même Pontife dans sa lettre apostolique du 25 novembre 1898 : « Ceux qui veulent être vraiment philosophes... doivent asseoir les principes et les fondements de leur doctrine sur saint Thomas d'Aquin. Le négliger, dans la licence extrême des esprits, c'est s'exposer à glisser dans le gouffre des opinions erronées et à se laisser infecter peu à peu de la peste du rationalisme : l'expérience et les faits ne l'attestent que trop ! »

Les critiques que nous venons de faire, pour multiples qu'elles soient, ne nous empêchent pas d'apprécier les bonnes intentions de l'auteur. Ses écrits sont, en général, pleins d'idées ; on y sent une très réelle conviction, un enthousiasme communicatif, et, s'il lui arrive parfois d'être injuste pour ceux qui ne partagent pas ses vues, c'est dans l'entraînement de son zèle et sans acrimonie. Nous ne demandons pas mieux de profiter de l'initiative de M. Denis et de ses amis : qu'ils ne soient ni si impatients, ni si téméraires, afin que notre sympathie ne soit pas alarmée, et alors les deux tendances, au lieu d'être plus longtemps divergentes, atteindront le résultat qu'il préconise (*Leçons*, p. 83) : «... Sous l'empire de notre Credo *intégralement* professé, de notre soumission *absolue* au magistère infaillible de l'Église, et sous la sauvegarde de notre *discipline traditionnelle*, nous nous régénérerons. »

G. PÉRIES.

Une Ame en prison, *histoire de l'éducation d'une aveugle, sourde-muette de naissance*, par LOUIS ARNOULD. 2e éd. considérablement augmentée, précédée d'une lettre de M. Georges Picot. Paris et Poitiers, Oudin, 1903, in-8 de 89 p., ornée de plusieurs grav. — Prix : 1 fr. 50.

Une Ame en prison, c'est l'histoire touchante d'une jeune fille aveugle et sourde-muette de naissance, qui, jusqu'à l'âge de dix ans, fut vraiment une âme prisonnière, n'ayant avec le monde extérieur d'autres communications que par le sens du toucher resté chez elle à l'état inculte et sauvage. A l'âge de dix ans, ses parents la confièrent aux sœurs de la Sagesse de Larmay, près Poitiers, et, en sept ans, le dévouement admirable de ces religieuses et leur habileté technique vraiment hors de pair ont, à la lettre, libéré cette âme captive. Au moment où M. Arnould écrivait sa monographie, — et elle doit avoir encore fait des progrès depuis deux ans, — Marie Heurtin connaissait la langue mimique, la première apprise, la dactyologie, l'écriture Braille, l'écriture Ballu, le langage vocal, possédait une très réelle instruction, et son éducation morale et religieuse était arrivée à un degré où sans doute beaucoup de voyants, parlants et nullement sourds, de nos contemporains n'ont pu atteindre. Cette éducation est vraiment un chef-d'œuvre et elle méritait d'être proposée à l'admiration du monde civilisé. La révélation de M. Arnould a porté coup, et de nombreuses publications à l'étranger lui ont fait écho et des savants sont venus sur place étudier ce chef-d'œuvre de la patience et du dévouement chrétien. M. Arnould, qui a vu de près Marie Heurtin, et qui en a même reçu une lettre charmante, publiée dans sa brochure, ne s'est pas borné à reproduire son travail, inséré d'abord dans la *Quinzaine*, il l'a très heureusement complété par la reproduction ou le résumé des études consacrées par la presse étrangère et française à ce cas si émouvant. Le livre se termine par le catalogue méthodique des principaux sourds-muets-aveugles connus. Au point de vue scientifique, comme au point de vue moral et chrétien, la publication de M. Arnould présente donc un très grand intérêt. Document précieux à ajouter au dossier des congrégations.

ÉDOUARD PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 30 novembre dernier, quelques amis accompagnaient à sa dernière demeure un homme dont la mort a passé inaperçue, et qui pourtant était une des gloires de la philologie française. M. Émile LEGRAND, un des premiers, sinon le premier des hellénistes français de notre temps, était né à Fontenay-le-Marmion (Calvados) en 1841. Autodidacte par excellence, il fut un remarquable exemple de ce que peut produire l'activité et la constance dans le travail solitaire. Le hasard l'ayant fait diriger ses recherches du côté de la littérature grecque moderne, il ne tarda pas à la connaître mieux que tout autre helléniste français. Malgré cela ce n'est pas sans peine qu'il obtint d'être chargé du cours de grec moderne à l'École des langues orientales, et qu'en 1887 il devint titulaire de la même chaire, en remplacement de Miller. Depuis lors sa situation n'a pas varié jusqu'à son dernier jour. Assuré du pain quotidien, ne recherchant ni la célébrité ni les honneurs, il entreprit cette série de publications qui le placent à la tête des hellénistes français, peut-être des hellénistes de l'Europe. Le champ d'étude de M. Legrand comprenait toute la période de la littérature grecque qui commence à la chute de Constantinople en 1453, c'est-à-dire toute celle pendant laquelle les Grecs lettrés, chassés de l'Orient, ont exercé une si grande influence sur la civilisation en Occident. Son œuvre sera beaucoup plus appréciée plus tard. Il est tels de ses ouvrages qui seront toujours indispensables à quiconque voudra étudier à fond la littérature grecque des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Profondément chrétien, M. Legrand supporta avec résignation une sourde hostilité que ses croyances lui attirèrent. Enfin il est mort sur la brèche, car il a été enlevé au moment où il préparait la publication d'un nouvel et important ouvrage. Terminons en disant que, s'il était un helléniste de premier ordre, il savait écrire dans un admirable français. La liste de ses œuvres est considérable. Voici les principales. Tout d'abord il a composé pour ses élèves des livres excellents : *Grammaire grecque moderne, suivie du Panorama de la Grèce d'Alexandre Soutzov* (Paris, 1878, in-8) ; — *Nouveau Dictionnaire français-grec moderne et grec moderne-français* (Paris, 1885, 2 vol. in-32) ; — *Chrestomathie grecque moderne*, en collaboration avec M. Pernot. Puis vient toute une série de textes inédits, accompagnés le plus souvent d'une traduction, tels que : *Chansons et contes populaires de la Calabre, traduits en français* (Paris, 1870, in-8) ; — *Collections de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique*, 1re série (Paris, 1869-1875, 19 vol. in-8) ; nouvelle série (1874-1875, 6 vol. in-8) ; — *Mythologie néo-hellénique par Politis, compte rendu* (Paris, 1872, in-8) ; — *Le Physiologus, poème sur la nature des animaux en grec vulgaire et en vers politiques, publié pour la première fois et précédé d'une étude littéraire par M. Gidel* (Paris, 1873, in-8) ; — *Chansons populaires grecques, texte, traduction, commentaires historiques et littéraires* (Paris, 1876, in-8) ; — *Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire relatifs à la Turquie et aux principautés danubiennes* (Paris, 1877, gr. in-8) ; — *Bibliothèque grecque vulgaire* (Paris, 1880-1881, 3 vol. gr. in-8) ; — *Recueil de contes populaires grecs traduits sur les textes originaux* (Paris, 1881, in-16) ; — *Épistolaire grec ou Recueil de lettres adressées pour la plupart à Chrysanthe Notaras, patriarche de Jérusalem, par les princes de Moldavie et de Valachie* (Paris, 1888, gr. in-8) ; — *Éphémérides daces ou chroniques de la guerre de quatre ans, 1736-1739. Texte et traduction* (Paris, 1888, 3 vol. gr. in-8) ; — *Deux Vies de Jacques Basilicos, seigneur de*

Samos, marquis de Paros, etc. (Paris, 1883, petit in-4). M. Legrand avait donné également une traduction française d'une étude historique de Bikélas : *Les Grecs au moyen âge* (Paris, 1878, in-18), ainsi qu'une édition du *Voyage de Paris à Saint-Cloud, par mer, et retour de Saint-Cloud à Paris, par terre*, de Néel (Paris, 1883, gr. in-8, avec illustrations). Avec M. Miller, il avait publié : *La Matrone du pays de Soung, suivi des Deux Jumelles, contes chinois* (Paris, 1884, gr. in-8, avec illustrations). Mais l'œuvre capitale de M. Legrand, celle qui a déjà rendu et qui rendra d'inappréciables services aux érudits adonnés à l'étude de la littérature grecque moderne, c'est sans contredit sa *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec aux* XV*e*, XVI*e*, et XVII*e* *siècles*, recueil dont la publication a commencé en 1885, et qui forme deux séries composées en tout de 8 volumes gr. in-8. Combien il est regrettable que l'auteur n'ait pas eu le temps de publier la 3e série dont tous les éléments étaient réunis et qui devait comprendre la description des ouvrages grecs publiés au XVIII*e* siècle!

— Né à Fournet-Blancheroche (Doubs), le 6 août 1845, M. Ulysse-Léonard-Léon ROBERT est mort à Paris, le 5 novembre, au cours d'un banquet donné par l'Association franc-comtoise *les Gaudes*, dont il était l'un des fondateurs. Il fit ses études au petit séminaire de Consolation, dans les hautes montagnes du Doubs, et au séminaire de Vesoul. Après avoir rempli pendant quelques mois les modestes fonctions de maître d'études au lycée de Besançon, il entra à l'École des chartes, de laquelle il sortit le 27 janvier 1873, avec le diplôme d'archiviste paléographe. Entré aussitôt à la Bibliothèque nationale comme surnuméraire au département des manuscrits, il fut nommé, le 21 mars 1883, inspecteur général des bibliothèques et des archives. Il laisse des travaux importants dont beaucoup sont relatifs à l'histoire de sa province natale. Nous allons en rappeler le plus grand nombre : *Les Bouhélier* (étude sur une famille libre et guerrière de la Franche-Montagne) (*Annales franc-comtoises* de septembre et octobre 1865 ; tiré à part) ; — *Correspondance scientifique de l'abbé Mougin* (astronome, 1735-1816) (*Annales franc-comtoises* de novembre 1866) ; — *Le Pape Calixte II et les Chanoines de Besançon* (*Ann. fr.-comtoises* d'octobre 1866 ; tiré à part) ; — *Notice sur M. Mauvais, représentant du Doubs, membre de l'Institut* (*Ann. fr.-comtoises* d'août 1867) ; — *De Gerlandi vita et operibus* (Bruxelles, 1873, in-8) ; — *Étude sur les œuvres du pape Calixte II* (Paris, 1874, in-8) ; — *Jean Priorat de Besançon, traducteur de Végèce* (Besançon, 1874, in-8) ; — *Zacharie le Chrysopolitain* (Nogent-le-Rotrou, 1874, in-8) ; — *Documents inédits concernant l'histoire littéraire de la France* (Paris, 1875, in-4) ; — *Miracles de Notre-Dame* (Paris, 1876 et suiv., 8 vol. in-8), avec G. Paris ; — *État des catalogues des manuscrits des bibliothèques de France* (Paris, 1877, in-8) ; — *Catalogue des manuscrits relatifs à la Franche-Comté, qui sont conservés dans les bibliothèques publiques de Paris* (Lons-le-Saunier, 1878, in-8. Extr. des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*) ; — *Inventaire des cartulaires conservés dans les bibliothèques de Paris et aux Archives nationales* (Paris, 1878, in-8) ; — *Indicateur des armoiries des villes, bourgs, villages, monastères, communautés, corporations, etc., contenues dans l'Armorial général de d'Hozier* (Paris, 1879, in-8) ; — *Supplément à l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur* (Paris, 1881, in-4) ; — *Chronique de Saint-Claude* (XII*e* *siècle*) (Paris, 1881, in-8), — *Étude historique et archéologique sur la roue des juifs depuis le* XIII*e* *siècle* (Paris, 1883, in-8) ; — *Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France* (Paris, 1879-1883, in-8) ; — *Recueil de lois, décrets, ordonnances, etc., concernant les bibliothèques* (Paris, 1883, in-8) ; — *Libri à Dole* (*Revue franc-*

comtoise de mars et d'avril 1883) ; — *État des catalogues des bibliothèques publiques de France* (s. l., 1894, in-8) ; — *Monographie du prieuré de Vaucluse, ordre de saint Benoît* (IXe-XIXe *siècle*) (Montbéliard, 1888, gr. in-8) ; — *Notes historiques sur Saint-Mandé* (Saint-Mandé, 1889, in-18 ; 2e éd., 1901) ; — *Le Pape Calixte II, sa jeunesse, son épiscopat sur le siège de Vienne* (*Annales fr.-comtoises* de novembre-décembre 1889 et de janvier-février 1890) ; — *Le Pape Calixte II, sa politique, sa vie privée* (même revue, de novembre-décembre 1900) : ces deux dernières études étaient des fragments du grand ouvrage que M. U. Robert préparait alors sur ce pape franc-comtois ; — *Histoire du pape Calixte II* (*1060-1124*) (Paris, 1891, gr. in-8) ; — *Bullaire du pape Calixte II* (*1119-1124*) (Paris, 1891, 2 vol. gr. in-8) ; — *Les Signes d'infamie au moyen âge, juifs, Sarrasins, hérétiques, lépreux, cagots et filles publiques* (Paris, 1891, in-18) ; — *Lettres sur mon pays* (Besançon, 1892, petit in-18) ; — *Les Fables de Phèdre*, éd. paléographique (Paris, 1893, gr. in-8) ; — *L'Art de chevalerie de Végèce* (Paris, 1877, in-8) ; — *Voyage de Henri et de René de Nassau en Franche-Comté, en France et en Espagne* (*8 août 1533-9 janvier 1534*) (Lons-le-Saunier, 1898, in-8. Extr. des *Mém. de la Société d'émul. du Jura*) ; — *Les Écoles de Franche-Comté pendant le moyen âge* (*Annales franc-comtoises* de mars-avril et de mai-juin 1899) ; — *L'Enseignement à Besançon jusqu'à la fin du* XVIe *siècle* (Besançon, 1899, in-8. Extr. du *Progrès français*) ; — *De Pont-de-Roide à Vienne et de Vienne à Pont-de-Roide* (Besançon, 1899, in-16. Extr. du *Petit-Comtois*) ; — *Heptateuchi partis posterioris versio latina antiquissima e Codice lugdunensi. Version latine du Deutéronome de Josué et des Juges, antérieure à saint Jérôme, publiée d'après le manuscrit de Lyon, avec un fac-similé, des observations paléographiques et philologiques sur l'origine et la valeur de ce texte* (Lyon, 1900, in-folio) ; — *Léon Perrey, secrétaire général de la Société des Amis des arts* (Besançon, 1900, in-4) ; — *Les Origines du théâtre à Besançon* (Paris, 1900, in-8. Extr. des *Mém. de la Société nationale des antiquaires de France*) ; — *Le Tombeau et les portraits de Philibert de Chalon* (Nogent-le-Rotrou, 1901, in-8. Extr. du même recueil) ; — *Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples* (*18 mars 1502-3 août 1530*) (Paris, 1902, in-8) ; — *Testaments de l'officialité de Besançon, 1265-1500*. T. I (Paris, 1902, in-4). Nous rappellerons aussi que M. Ulysse Robert a dirigé pendant un temps la revue d'érudition intitulée : *Le Cabinet historique* et l'*Annuaire des bibliothèques et des archives*.

— Notre collaborateur M. Alexandre-Adrien-Marc-Joseph-Emmanuel Huot de Longchamp de Saint-Albin, plus connu sous le simple nom d'Emmanuel de Saint-Albin, est mort dans sa maison d'Asnières, le 21 décembre 1903, à l'âge de 58 ans. Né à Paris le 13 mai 1845, il était le fils d'un écrivain bien connu dans la presse catholique, M. Alexandre de Saint-Albin. Son père avait pris, sous l'Empire, une part considérable à la formation et au développement des bibliothèques municipales et l'on avait créé pour lui, en 1866, le titre d'inspecteur des bibliothèques d'arrondissement. M. Emmanuel de Saint-Albin, qui a rappelé les services de son père dans un remarquable ouvrage dont on trouvera le titre plus loin, était entré dès 1862 à la préfecture de la Seine, d'abord comme simple auxiliaire (1862-1865), puis comme expéditionnaire (1866), et s'était vu attaché au 2e bureau du cabinet du préfet (bibliothèques et traductions). Ses remarquables aptitudes linguistiques le mettaient particulièrement en état de remplir ces fonctions, et les services qu'il y rendit le conduisirent peu à peu au grade de sous-chef de bureau qu'il obtint le 1er novembre 1891. Fort attaché comme son père à nos traditions catholiques, M. de Saint-Albin s'était affilié à la Société bibliographique et quand cette société entreprit de monter une

librairie, il fut de ceux qui lui assurèrent une précieuse collaboration. C'est ainsi qu'il publia, sous les auspices de la Société, une petite *Histoire de la Révolution* (Paris, 1876-1878, 3 vol. in-32), puis *le Livre des ballades allemandes* (1882, in-18) et *Ballades anglaises et écossaises* (1883, in-18) dans la *Collection des classiques pour tous*. Ces deux derniers ouvrages rentraient plus directement dans le cadre de ses études ordinaires. La littérature étrangère et la littérature comparée étaient ses occupations favorites. Nos lecteurs ont apprécié la critique judicieuse et le goût délicat qui distinguaient les comptes rendus donnés à notre recueil par cet excellent esprit qui signait habituellement Longchamp. Bien que ses fonctions à la préfecture ne lui aient pas laissé le loisir de produire beaucoup, nous pouvons cependant citer encore de lui les travaux suivants qui montrent l'étendue de ses connaissances et la souplesse de son esprit : *La Légende du Cid, comprenant le poème du Cid, les chroniques et les romances* (Paris, 1865, 2 vol. in-12) ; — *Lermontov et le personnage du démon dans la poésie européenne contemporaine* (Paris, 1883, in-8) ; — *Langues mortes et langues vivantes* (Paris, 1886-1887, in-8) ; — *Un Poète russe, le comte Alexis Tolstoï* (Paris, 1889, in-8) ; — *Poètes russes, anthologie et notices biographiques* (Paris, 1893, in-18), ouvrage publié sous un patronage princier ;— *Les Bibliothèques municipales de la ville de Paris* (Paris, 1896, in-8), ouvrage dans lequel il laissait espérer la publication d'un travail plus considérable que sa mort, malheureusement, ne lui aura pas permis d'achever.

— M. Edmond Bonnaffé, qui vient de mourir à l'âge de 78 ans, était né au Havre, le 9 décembre 1825. Passionné pour tout ce qui est une manifestation du bon goût et de l'amour du beau, il réunit une riche collection de livres, meubles, tableaux et autres objets d'art se rapportant principalement au temps de la Renaissance. Mais il ne tarda pas à se distinguer des amateurs ordinaires, en nous faisant connaître les grandes collections qui avaient été formées avant la sienne. Les importantes monographies qu'il a publiées contiennent l'histoire, très instructive et très spirituellement écrite, du développement du goût pour les choses artistiques dans la France moderne. Les principales sont les suivantes : *Les Collectionneurs de l'ancienne Rome. Notes d'un amateur* (Paris, 1867, in-8) ; — *Les Collectionneurs de l'ancienne France. Notes d'un amateur* (Paris, 1873, in-8) ; — *Le Catalogue de Brienne* (Paris, 1873, in-8) ; — *Inventaire des meubles de Catherine de Médicis en 1589. Mobilier, tableaux, objets d'art, manuscrits* (Paris, 1874, in-8) ; — *Causeries sur l'art et la curiosité* (Paris, 1878, in-8) ; — *Inventaire de la duchesse de Valentinois, Diane de Poitiers* (Paris, 1881, in-8) ; — *Physiologie du curieux* (Paris, 1884, in-8) ; — *Les Amateurs de l'ancienne France. Le Surintendant Fouquet* (Paris, 1886, in-8) ; — *Recherches sur les collections de Richelieu* (Paris, 1887, gr. in-8) ; — *Bordeaux il y a cent ans. Un amateur bordelais, sa famille et son entourage, 1746-1849* (Paris, 1887, gr. in-8) ; — *Le Meuble en France au XVIe siècle* (Paris, 1887, gr. in-8) ; — *Les Frères de Vaucanson* (Paris, 1887, in-12) ; — *Les Arts et les mœurs d'autrefois* (Paris, 1888, gr. in-8) ; — *Le Commerce de la curiosité* (Paris, 1889, in-8) ; — *Études sur la vie privée de la Renaissance* (Paris, 1895, in-8).

— Le 8 [illegible] dernier mourait à Londres un [illegible] à l'âge de 42 ans. [illegible] Le 8 [illegible] à Berlin, [illegible] qu'il [illegible] lui-même ses connaissances [illegible]

Dans sa jeunesse il fut ingénieur civil et l'un des collaborateurs du *Civil Engineer's and Architect's Journal*. Mais, abandonnant bientôt une profession qui ne convenait pas à ses aptitudes, il se mit à étudier avec ardeur la philosophie et la politique. En 1842 il donna dans le *Nonconformist* une série de lettres sur *the Prosper Sphere of governement*, et en 1851 il publiait le premier de ses grands ouvrages : *Social Statics*. Puis parurent successivement : *The Principles of Psychology* (1855) plusieurs fois réédité ; — *Synthetic Philosophy* (1857) ; — *Progress ; its Laws and cause* (1860) ; — *Education intellectuel*, etc. (1861), ouvrage qui a eu plus de 25 éditions ; — *First Principles* (1862) ; — *The Classification of the Sciences* (1864) ; — *The Principles of Biology* (1864) ; — *The Study of Sociology* (1868) ; — *Descriptive Sociology* (1873) ; — *Introduction to the Social Science* (1873) ; — *Essays of Ethics, Science and Aesthetics*, traduit en français en 1877-1879 (3 vol. in-8) ; — *Ceremonial Institutions* (1879) ; — *The Data of Ethics* (1879) ; — *Political Institutions* (1882) ; — *The Man versus The State* (1884) ; — *Ecclesiastical Institutions* (1885) ; — *Various Fragments* (1897) ; — *Facts and Comments* (1902). Nous n'avons pas à faire connaître ni à apprécier longuement le système philosophique de M. Herbert Spencer, qui occupait sans contredit une des premières places parmi les penseurs du XIXe siècle Il nous suffira de dire qu'il formula le premier la théorie de l'évolution. On la trouve exposée, en effet, dans son livre *Progress ; its Law and Cause*, publié en 1857, tandis que l'ouvrage de Darwin, *The Origin of Species*, ne parut qu'en octobre 1859. Ayant décidé une fois pour toutes que l'absolu étant Dieu et Dieu étant *inconnaissable*, il n'y avait pas à s'en occuper, il put tout à son aise se renfermer dans l'étude des êtres contingents complètement isolés de toute cause première extra-naturelle. Il prit comme principe de la cosmologie la permanence des forces, comme base de la psychologie la sensation, comme point de départ de la morale, l'utile, comme raison d'être de la société, l'altruisme, et, appliquant à outrance la loi de l'évolution à l'univers, aux individus et aux peuples, c'est d'elle seule qu'il déduisit leur origine, leur développement, leurs modifications. Naturellement de pareilles doctrines devaient être accueillies avec enthousiasme par les matérialistes et combattues énergiquement par les spiritualistes chrétiens. De l'autre côté du détroit, sur la tombe à peine fermée d'Herbert Spencer on s'écriait : « His work is done. He is already enrolled among the immortals. » Nous, nous ne pouvons que plaindre un homme qui a consacré une longue vie de travail à prouver que Dieu ne compte plus et que les hommes, animaux transformés, peuvent établir les lois de la morale comme il leur plaît.

— C'est avec un bien vif regret que nous avons appris la mort de M. l'abbé Fouard, dont la disparition est une grande perte pour l'apologétique et l'histoire ecclésiastique. L'abbé Henri-Constant FOUARD était né le 6 août 1837, à Elbeuf (Seine-Inférieure). Ordonné prêtre en 1861, il se fit recevoir licencié ès lettres, et alla professer la rhétorique à l'institution Join-Lambert. En 1876 il obtenait le diplôme de docteur en théologie et ne tarda pas à être nommé professeur d'Écriture sainte à la Faculté de théologie de Rouen. Lorsque les Facultés de théologie furent supprimées, il s'adonna spécialement à l'étude des origines de l'Église et condensa les résultats de ses recherches dans les ouvrages suivants, qui donnent une haute idée de son érudition, de la solidité de sa doctrine et de son talent littéraire : *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (Paris, 1881, 2 vol. in-8) ; — *Les Origines de l'Église : Saint Pierre et les premières années du christianisme* (Paris, 1886, in-8, et 1888, in-12) ; — *Les Origines de l'Église : Saint Paul, ses missions* (Paris,

1893, in-8) ; — *Les Origines de l'Église : Saint Paul, ses dernières années* (Paris, 1897, in-8). Il préparait en outre une *Vie de saint Jean*, que malheureusement il n'a pas pu achever. M. l'abbé Fouard avait été appelé par Léon XIII à faire partie de la Commission biblique de Rome. Depuis longtemps il était membre de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Rouen.

— On annonce encore la mort de MM. : — L. Benoît, rédacteur au *Nouvelliste de Lyon*, mort en novembre ; — Brouard, inspecteur géneral de l'instruction publique, mort à 79 ans ; — André-Félix Brun, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien de l'hôpital des Enfants-Malades, mort en novembre ; — Chevalier-Maresco, libraire éditeur parisien bien connu ; — Colmet de Santerre, doyen honoraire de la Faculté de droit de Paris, auteur de divers ouvrages de droit, entre autres d'un *Cours analytique du code civil*, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, mort à 83 ans ; — Commolet, professeur de mathématiques au lycée Carnot ; — Devin, professeur au lycée Charlemagne, mort à Paris, en novembre, à l'âge de 70 ans ; — le marquis de Gabriac, ancien chargé d'affaires à Berlin, ancien ambassadeur au Vatican, mort à Paris, le 22 novembre, à 73 ans, qui, ayant collaboré à la *Revue des Deux Mondes* et au *Correspondant*, a publié plusieurs ouvrages fort remarquables, entre autres : *Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne* et *Rapports de l'Église et de l'État* ; — le commandant en retraite Grandin, auteur de nombreux récits militaires fort appréciés, mort à 74 ans ; — le Dr Antoine Gros, auteur de divers ouvrages de science et de philosophie et d'un volume de poésies ; — Oscar Jobgly, auteur dramatique et romancier, mort à 31 ans ; — l'abbé Lambert, pro-vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, qu'il avait évangélisée pendant 43 ans, mort récemment à 81 ans, lequel était fort estimé dans le monde savant pour les communications qu'il avait souvent faites sur l'histoire naturelle de la Nouvelle-Calédonie ; — Émile Madoulé, secrétaire de l'École supérieure de pharmacie, décédé à 55 ans ; — Prosper-Léopold Mar, ancien professeur de dessin au collège de Vaugirard, qui a publié des études historiques et archéologiques sur le XVIe arrondissement de Paris ; — Raoul du Maroussem, collaborateur du *Figaro-Mode*, mort à l'âge de 28 ans ; — Alphonse Poirier, directeur de l'*Anjou* ; — l'abbé Portais, chanoine titulaire d'Angers, rédacteur des conférences ecclésiastiques du diocèse, supérieur des fontévristes de Chemillé, mort à 56 ans, lequel, après avoir composé une *Semaine sainte à l'usage des fidèles* et une *Vie de la Mère Euphrasie Pelletier*, publia l'ouvrage suivant qui fut très apprécié : *La Doctrine catholique exposée d'une manière simple, méthodique, complète, à l'usage des collèges, des pensionnats, des catéchismes de persévérance, des communautés religieuses et des familles chrétiennes* (Paris, 1887, 2 vol. in-8) ; — Albert Rogat, journaliste parisien, mort à 62 ans, lequel après avoir été rédacteur au *Pays* et à l'*Autorité*, avait abandonné la presse monarchique pour entrer au *Moniteur* et avait fondé l'*Alerte* ; — Victor Roger, compositeur et critique musical, auteur de diverses opérettes, parmi lesquelles *les 28 jours de Clairette* et *Joséphine vendue par ses sœurs* ; — l'abbé Terrien, ancien professeur de l'Institut catholique de Paris ; — l'abbé Prosper Védrenne, du diocèse de Périgueux, mort dans cette ville à 79 ans, érudit et lettré, dont les idées étaient parfois assez singulières, comme le prouvent certains ouvrages publiés par lui, tels que une *Vie de Charles X* en 3 volumes, un opuscule : *Les Fauteuils de l'Académie*, qui lui attira une vigoureuse réponse de M. de Pontmartin, et deux brochures contradictoires : *Vive le Roi !* et *Vive la République ! par l'auteur de Vive le Roi !*

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : — Antonio CACCIANIGA, écrivain italien, mort le 15 novembre, à Trévise, à 81 ans ; — Dr DOKUTCHAEV, professeur de minéralogie et de géologie à l'Université de Saint-Pétersbourg, mort dans cette ville, le 8 novembre, à 57 ans ; — Robert ETHERIDGE, géologue anglais de grand mérite, attaché au Bristish Museum où il fut chargé du classement de la grande collection des fossiles de cet établissement, auteur de *Catalogue of British Fossils ;* — Dr Albert Ludwig EWALD, professeur d'histoire allemand, mort le 7 décembre, à Halle-sur-la-Saale, à 70 ans ; — Zacharias FORSMANN, professeur et historien finlandais, connu sous le pseudonyme d'Yrjö Koskinen, mort à Helsingfors, le 13 novembre, à 73 ans ; — Dr Théodore GAEDERTZ, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, mort à Lübeck, le 22 novembre, à 83 ans ; — Dr Friedrich GOLL, ancien professeur de thérapeutique à l'Université de Zurich, mort récemment dans cette ville à 75 ans; — Dr Georg HAGEMANN, professeur de philosophie allemand, mort le 6 décembre, à Münster, à 71 ans ; — Dr Wilhelm HEIN, arabisant et ethnographe autrichien, mort le 19 novembre, à Vienne, à 42 ans ; — Dr Theagenes LIVADIA, ancien directeur de l'École grecque de Vienne, mort dernièrement dans cette ville, à 76 ans ; — Dr Arthur MILCHHÖFER, professeur allemand d'archéologie, mort le 7 décembre, à Kiel, à 52 ans ; — Joseph NASSEN, professeur et directeur de gymnase allemand, auteur d'ouvrages sur Heine, mort récemment à Juliers, à 42 ans ; — Karl PRIMBS, historien et héraldiste allemand, mort récemment à Munich ; — Henri William PULLEN, pasteur anglican, mort le 15 décembre, lequel fut pendant un certain temps l'éditeur des Guides Murray, et dont la brochure politique : *The Fight at Dame Europa's School*, publiée au moment de la guerre franco-allemande en 1870, fit un certain bruit et fut traduite en plusieurs langues ; — — le chanoine REUSENS, professeur de diplomatique, de paléographie et d'archéologie à l'Université catholique de Louvain, membre de nombreuses sociétés savantes, mort à 72 ans ; — Dr Ottmar SCHMIDT, professeur de chimie, de physique et de pharmacie à l'École vétérinaire supérieure de Stuttgart, mort dans cette ville, le 28 novembre, à 68 ans ; — A. VON SCHWENIGORODSKOI, historien, mort récemment à Aix-la-Chapelle ; — Joseph SITTARD, professeur et compositeur de musique allemand, mort récemment à Hambourg, à 58 ans ; — Hugh STOWELL SCOTT, romancier anglais fort apprécié de ses compatriotes et connu sous le pseudonyme de Henry Seton Merriman, mort dernièrement à Melton, près d'Ipswich, à 40 ans, lequel laisse, entre autres ouvrages : *From one Generation to another* (1892) ; *Kedar's Tents* (1897) ; *The Velvet Glove* (1901), etc. ; — Georg WAGNER, professeur de chimie au Polytechnicum de Varsovie, mort récemment dans cette ville, à 54 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 23 décembre, M. Wallon donne à l'Académie, de la part de M. Le Myre de Villers, des nouvelles de la mission Lenfant, arrivée heureusement au lac Tchad. — M. Héron de Villefosse présente, de la part de M. le docteur Carton, des photographies partielles des catacombes chrétiennes d'Hadrumète. — M. S. Reinach parle des découvertes faites à l'Asclapieion de Cos, au cours de fouilles pratiquées par le docteur Hertzog, d'un décret rendu à l'occasion de l'échec subi devant Delphes par les Gaulois envahisseurs de la Grèce. — M. L. Delisle dépose la reproduction photographique de la seconde édition du *Pantagruel*, d'après l'exemplaire unique qui se trouve à Dresde.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 12 décembre, dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Bérenger, a passé en revue les récompenses données à l'occasion des différents concours. — M. G. Picot a lu un mémoire sur la vie et les travaux de M. Gladstone. — Le 26 décembre, MM. Glasson, Monod et Gréard présentent, au nom de leurs auteurs, le premier un ouvrage ayant pour titre : *Les Fondateurs du droit international*; le second, les 5 premiers volumes de la *Bibliographie napoléonienne*, de M. A. Lambroso; le troisième, le livre de M. Bossert : *Schopenhauer, l'homme et le philosophe*. Le 19 décembre, M. Bergson présente l'ouvrage de M. Lubac : *Esquisse d'un système de psychologie rationnelle*. — M. Cheysson présente l'étude de M. le comte de Luçay, correspondant de l'Académie, sur la commission des économies et les réformes administratives, étude dans laquelle sont émis des vœux en faveur de la decentralisation administrative. — M. A. Sorel donne lecture d'un travail sur la situation de la France en 1811 vis-à-vis de l'Europe, travail dans lequel il fait observer que les idées ayant cours en France ne prévalurent que lorsque les armées de ce pays se furent retirées.

PRIX NOBEL. — Le prix de 100,000 francs pour la physique a été solennellement décerné, le 10 décembre dernier, par l'Académie des sciences de Stockholm, à des savants français : M. Henri Becquerel, membre de l'Institut, et M. et Mme Curie, pour leurs travaux sur le radium.

INDEX. — Des décrets de la Sacrée Congrégation de l'Index, en date des 4 et 24 décembre, ont condamné les ouvrages suivants : Charles Denis, *Carême apologétique*; Charles Denis, *l'Église et l'État*; Georgel, *Matière, sa déification et sa réhabilitation*; — Olive, *Lettres aux membres de l'association du cœur de Jésus*; — Loisy, *La Religion d'Israël, l'Évangile et l'Église, Autour d'un petit livre, Études évangéliques, le Quatrième Évangile*; Houtin, *La Question biblique* chez les catholiques de France.

ALMANACHS POUR 1904. — Nous regrettons vivement que les almanachs de la Société de Saint-Augustin (Lille et Paris) nous aient été remis trop tardivement le mois dernier pour être signalés en temps utile à nos abonnés. Comme toujours, ils sont excellents. Il y en a quatorze, savoir : quatre à 0 fr. 50 : *Grand Almanach catholique* (édition ordinaire. In-4 de 80 p., une chromo et de nomb. grav.); *Almanach des Missions* (in-4 de 64 p., une chromo et de nomb. grav.); *Almanach de la jeune fille chrétienne* (in-4 de 64 p., illustré); *Almanach illustré des familles* (in-4 de 80 p., illustré, avec un portrait en chromo de S. S. Léon XIII); — trois à 0 fr. 30 : *Almanach de la Sainte Famille* (in-8 de 80 p., illustré); *Almanach des enfants de Marie* (in-8 de 80 p., illustré); *Almanach des enfants* (gr. in-32 de 112 p., avec grav. en couleurs et en noir); — quatre à 0 fr. 25 : *Almanach de saint Antoine de Padoue* (in-16 de 96 p., illustré); *Almanach pour tous* (in-16 de 96 p., illustré); *Almanach du Rosaire* (in-16 de 96 p., illustré); *Almanach de la Croix Rouge* (in-16 de 96 p., illustré); — deux à 0 fr. 20 : *Almanach du nouveau siècle* (petit in-4 de 64 p., illustré); *Almanach de la propagation de la foi* (in-18 de 128 p., illustré); — enfin *Almanach populaire des enfants* (in-18 de 64 p., illustré, 0 fr. 15); *Almanach populaire* (in-18 de 64 p., illustré, 0 fr. 10) et *Almanach des écoles*, (in-18 de 36 p., avec quelques vignettes, 0 fr. 05).

Ce qui précède était déjà écrit quand nous est arrivée l'édition de luxe de l'*Almanach catholique de France* (in-4 de 171 p., illustrations dans le texte et 5 planches en couleurs. — Prix : 5 fr.). Il suffit de dire que cet almanach reste à la hauteur de ses aînés tant pour le texte que pour l'illustration. Il a sa place tout indiquée sur la table de salon des familles chrétiennes.

La Société de Saint-Augustin (Lille et Paris, Desclée et de Brouwer) n'a rien négligé pour le rendre parfait à tous les points de vue.

Une Nouvelle Chanson de geste. — La somme des monuments connus de notre poésie épique du moyen âge vient de s'enrichir d'un texte de première importance. Le manuscrit qui le contient a figuré en 1904 dans la vente Edwardes. Il attira peu l'attention. Acquis par un bibliophile anglais, dont le nom n'est pas connu, il se révéla à son nouveau propriétaire comme véritablement précieux, et celui-ci, en véritable ami des lettres, en fit faire, à ses frais, une édition textuelle, avec l'unique objet de le mettre à la portée des érudits compétents. (*La Chançon de Willame*. Chiswick, petit in-4 non paginé, avec 2 fac-similés). Le manuscrit dont il s'agit est une copie assez incorrecte, faite en Angleterre vers le milieu du XIIIe siècle. Mais le texte est un poème français que l'on peut dater avec vraisemblance de la première moitié du XIIe. C'est une chanson de geste du cycle de Guillaume d'Orange, en vers décasyllabiques assonancés, et l'on y peut reconnaître la source principale de la fin du *Covenant Vivien* et de l'ensemble d'*Aliscans*, dans la forme rajeunie où ces poèmes, bien connus depuis les travaux de Léon Gautier et ceux de Gaston Paris, sont arrivés jusqu'à nous. Le digne émule et survivant de ces deux érudits si regrettés, M. Paul Meyer, auquel l'éditeur inconnu a fait hommage d'un exemplaire de son texte, et qui se propose d'en donner prochainement une édition plus accessible et d'une lecture plus aisée, a publié dans la *Romania* (octobre 1903, p. 597 et suiv.) une analyse étendue de ce nouveau poème, accompagnée des remarques et rapprochements que l'on devait attendre de sa connaissance approfondie du sujet.

Archéologie campanaire. — Sous le titre : *Enquêtes campanaires, notes, études et documents sur les cloches et les fondeurs de cloches du* VIIIe *au* XXe *siècle* (Montpellier, librairie Valat, fort volume gr. in-8 de XVI-758 p., orné de 48 gravures dans le texte ou hors texte. — Prix 20 fr.), M. J. Berthelé, archiviste du département de l'Hérault, — qui s'est fait depuis quinze ans (en dehors de ses publications professionnelles d'inventaires et de documents) une spécialité de toutes les questions se rattachant à l'épigraphie campanaire, — vient de réunir en volume, avec d'abondantes et instructives illustrations, une série de notices variées, les unes entièrement inédites, les autres reproduisant des plaquettes *épuisées*, toutes exclusivement consacrées à l'histoire des cloches et des fondeurs de cloches ou à l'examen des problèmes que soulèvent certaines inscriptions campanaires anciennes. — Ce volume, d'une belle tenue typographique, s'ouvre par une étude générale, à la fois historique, technique et pittoresque, sur la fonte des cloches avant l'époque actuelle. Viennent ensuite, groupés par ordre géographique, cinquante et quelques articles de genres très divers : listes d'anciens fondeurs, discussions épigraphiques, monographies, dépouillements bibliographiques, documents, inscriptions, etc., concernant particulièrement les départements des Deux-Sèvres, de la Vienne, de la Vendée, de la Somme, de l'Oise, de l'Eure, du Jura, de la Nièvre, de la Loire, de l'Ariège, de la Haute-Garonne, de la Haute-Marne, des Vosges, du Loiret, du Gers, de la Meuse, de l'Aisne, de la Marne, des Ardennes, du Rhône, de la Côte-d'Or, de l'Yonne, etc. — L'ouvrage se termine par trois tables analytiques, très minutieuses et très complètes : le premier de ces index contient plus de 900 noms de fondeurs de cloches, avec catalogue sommaire de leur œuvre. Ce seul détail suffirait à indiquer l'importance du volume pour les études d'épigraphie campanaire. Tous les départements

de France, sauf un, sont représentés plus ou moins dans l'index des noms de lieux. Notons également les articles : Allemagne, Belgique, etc. Parmi les noms de matières, il convient de signaler spécialement une série de rubriques méthodiques, quelquefois très développées, dont l'ensemble arrive à constituer un véritable « Traité d'archéologie campanaire ». — L'illustration toute documentaire se rapporte à la fois à la campanographie ancienne et à la campanographie moderne. La *Paléographie des cloches* peut y être étudiée dans ses différents types, à l'aide d'une série de fac-similés d'inscriptions, remontant jusqu'au commencement du XIIIe siècle. L'*Iconographie campanaire*, héraldique, ornementale, religieuse ou historique, n'est pas moins amplement représentée. Une série spéciale est consacrée aux *Marques de fondeurs*. L'auteur a complété cette partie iconographique par la reproduction de divers bourdons importants et par les portraits de quelques anciens fondeurs célèbres. Enfin, une place a été faite, dans l'illustration, à la *Technique campanaire* et même à la *Musique campanaire :* les carillons composés par feu Alexis Levêque apportent une note presque gaie au milieu de ces *Enquêtes*, dont le caractère général est bien plutôt celui d'une œuvre d'érudition que d'un livre de curiosité.

VILLON EN ALLEMAGNE. — Ce n'est pas sans quelque surprise que nous recevons d'Allemagne une édition des œuvres de notre poète Villon : *Die Werke Maistre François Villons, mit Einleitung und Anmerkungen*, herausgegeben von Dr Wolfgang von Wurzbach (Erlangen, Junge, 1903, gr. in-8 de 184 p.). Cette édition, destinée à populariser chez nos voisins l'œuvre de Villon, repose pour le texte sur l'édition de M. A. Longnon : mais ce n'est pas une simple réimpression. L'éditeur allemand, M. de Wurzbach, l'a fait précéder d'une longue préface où il résume en termes clairs ce que l'on sait de la carrière et de la vie de Villon ; il en apprécie en même temps le talent, et le compare heureusement, pour la tournure d'esprit, au poète allemand Henri Heine : suit une bibliographie des éditions de Villon et des études qui lui ont été consacrées. — M. de Wurzbach n'a pas compris dans son édition les ballades en jargon qui sont d'intelligence difficile et n'ont guère de valeur littéraire, appréciable du moins : son édition se compose du Petit et du Grand Testament et des poésies diverses. Son édition est accompagnée d'un commentaire suivi, expliquant les passages difficiles au lecteur allemand, et le lecteur français qui n'est pas versé dans la littérature du moyen âge pourra en faire également son profit. — Nous regrettons d'être forcé de terminer par une critique à l'égard de l'éditeur : ce volume, comme les livres allemands d'une époque aujourd'hui préhistorique, n'est pas cousu !!! Dès qu'on en a coupé les pages, cela devient un paquet informe d'où les feuillets s'échappent de tous côtés.

PARIS. — A l'heure actuelle, la précieuse *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France* dressée sous les auspices du ministère de l'instruction publique par M. Robert de Lasteyrie, a déjà enregistré 74,966 mémoires, études ou articles. Cela donne quelque peu le vertige. Nous avons reçu dernièrement les deux premiers fascicules du tome IV de cette *Bibliographie* (Paris, Imp. nationale, gr. in-4 de 100 p. à 2 colonnes) lesquels, ensemble, ont inventorié 13,019 titres. La ville de Paris, à elle seule, occupe la presque totalité de ces fascicules, où figurent les publications historiques et archéologiques des sociétés suivantes : Société de l'École des chartes, d'économie politique, d'economie sociale, d'encouragement pour la propagation des livres d'art, de l'enseignement supérieur, d'ethnographie, ethnologique, des études coloniales, des

études historiques, des études juives, de géographie, de l'histoire de l'art français, d'histoire ecclésiastique, de l'histoire de France, de l'histoire de Paris, de l'histoire du protestantisme, historique, indo-chinoise, de linguistique, des Neuf-Sœurs, de numismatique, orientale, de l'Orient latin, parisienne d'archéologie, philologique, philotechnique, Saint-Jean, de sphragistique, de statistique de Paris, de statistique universelle, Union centrale des arts décoratifs. Viennent ensuite, pour le département de Seine-et-Marne : la Société historique et archéologique du Gâtinais, à Fontainebleau ; la Société d'agriculture, sciences et arts de Meaux ; la Société d'archéologie sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne, à Melun ; et pour le département de Seine-et-Oise : la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin, à Pontoise, et la Société archéologique de Rambouillet. — Il convient de remarquer ici que les articles relevés par M. de Lasteyrie ne sont suivis, pour l'immense majorité, que de la simple indication de la page du recueil où l'on trouve le titre du travail enregistré. Quelques-uns, cependant, rappellent la page où il commence et celle où il s'achève. Il serait désirable que cette dernière méthode fût généralisée, nous dirons même « universalisée » : les chercheurs auraient ainsi, par le facile rapprochement de deux nombres, la claire vision de l'importance matérielle de chaque publication, ce qui nous paraît fort utile. C'est d'ailleurs cette méthode-là même qui est, depuis quelque temps, appliquée par le *Polybiblion* quand il signale les récents mémoires des Sociétés savantes.

— M. Victor Giraud, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg (Suisse) vient de publier chez Calmann-Lévy sous le titre : *C.-A. Sainte-Beuve. Table alphabétique et analytique des « Premiers Lundis », « Nouveaux Lundis » et « Portraits contemporains »* (in-18 de XXVII-379 p. — Prix : 3 fr. 50) un volume véritablement précieux. Dans une *Note préliminaire* l'auteur s'exprime ainsi : « Il y a dans les études critiques de Sainte-Beuve tant de renseignements épars et imprévus sur toutes sortes de sujets et de personnages, que l'utilité d'une *Table alphabétique et analytique* n'aura pas besoin sans doute d'être longuement démontrée. On peut dire, en effet, qu'en l'absence de cette table, une bonne part de l'œuvre critique de Sainte-Beuve serait à peu près inutilisable pour les travailleurs, et ceux-ci ne cessaient de réclamer la publication d'un index qui viendrait compléter ceux qu'on a déjà dressés pour le *Port-Royal* et pour les *Causeries du lundi* et *Portraits littéraires*. Celui que nous leur présentons aujourd'hui embrasse les vingt et un volumes des *Premiers Lundis*, *Portraits contemporains*, *Nouveaux Lundis*. » Cette table, fruit d'un labeur minutieux et persévérant, est précédée d'un *Avant-propos* de 24 pages, fort intéressant et très bien écrit, sur *Sainte-Beuve et son œuvre critique*. Elle a été dressée à vue des éditions de la maison Calmann-Lévy complétées ainsi de la plus heureuse façon.

— *La T. R. Mère Marie-Eugénie de Jésus, fondatrice et première supérieure générale des religieuses de l'Assomption (1817-1898)*, par Dom P. Renaudin (Lyon et Paris, Vitte, in-8 de 72 p. Extrait de *l'Université catholique*) est l'une des grandes figures religieuses du siècle dernier. Cette plaquette résume l'histoire de sa vie et de son institut, où les plus grands noms du *Gotha* vinrent faire leur éducation à Paris. Elle démontre l'influence heureuse de ces saintes âmes vouées à Dieu et aujourd'hui proscrites.

— Dans une plaquette intitulée : *Une Condition juridique de la séparation de l'Église et de l'État en France* (Paris, Pichon, in-12 de 16 p.), l'auteur anonyme essaye de dissiper l'équivoque qui plane sur les annonces menaçantes d'une rupture entre l'Église et l'État. Après avoir revendiqué la permanence

du pacte concordataire et affirmé que les mêmes garanties de maturité qui ont entouré sa formation devraient présider aux modifications qu'on voudrait lui apporter, il suggère un plan libéral de *modus vivendi* destiné à imposer un terme au mécontentement réciproque créé par les conditions présentes. Si les adversaires du Concordat actuel avaient vraiment le souci de la paix publique, ils prendraient en considération ce que suggère M. S. de la Chapelle pour garantir le traitement des ministres du culte, pour assurer l'usage des édifices religieux et pour procéder aux nominations ecclésiastiques. L'auteur a imaginé, sans multiples complications, une séparation des pouvoirs qui écarterait jusqu'à la possibilité d'un conflit et rétablirait entre l'Église et l'État l'harmonie troublée par des politiciens inaptes à toute haute conception politique.

— La *Statistique de l'enseignement supérieur*, qui vient de paraître, est précédée d'une *Introduction* où M. Liard nous fait une apologie prétentieuse de l'enseignement dont il a la charge. Cette apologie est suivie d'un historique des projets législatifs qui ont donné à l'Université officielle, ou plutôt aux Universités officielles, leur organisation actuelle. Le présent historique, qui doit être l'œuvre de quelque subalterne intelligent, est intéressant et bien fait. Puis vient le texte des décrets qui réglementent les Universités. Cette Introduction est imprimée dans le format in-4, et comporte LXIX pages. Elle sort probablement de l'Imprimerie nationale, bien qu'il n'en soit pas fait mention sur l'exemplaire que nous avons sous les yeux.

— Mentionnons deux brochurettes sur la *Réforme de l'enseignement secondaire* qui vient à nouveau de bouleverser notre système d'enseignement et d'examens. L'une est toute pratique. Elle est intitulée : *La Réforme de l'enseignement scolaire expliquée aux familles*, par M. H. Vuibert (Paris, Nony, in-8 de 46 p.). C'est l'explication de la réforme avec des tableaux qui aident à en comprendre les entrecroisements compliqués. L'auteur nous dit les origines de la réforme, ses caractéristiques, expose le plan d'études en le comparant avec les anciens, dont celui-ci sera bientôt à son tour, sans doute, indique les mesures de transition et s'efforce d'aider les malheureux écoliers et leurs familles à faire un choix entre les différentes branches d'études. Tout cela peut avoir son utilité pratique. A la prochaine réforme, nous comptons sur M. Vuibert pour nous l'expliquer.

— L'opuscule de M. Louis Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, sur *le Nouveau Plan d'études et l'enseignement secondaire, les cadres, l'esprit* (Paris, Cornély, in-8 de 20 p.), a une tournure plus oratoire ; c'est d'ailleurs un discours apologétique sur la réforme. Nous avons lu tant d'apologies du même genre, que celle-ci nous laisse un peu sceptiques.

— Notre collaborateur M. E. Chailan a publié un *Système métrique, d'après les lois et décrets récents, 31 mars, 11-28 juillet, 30 août 1903* (Paris, Poussielgue, 1903, in-18 de 36 p. — Prix 0 fr. 30). En dehors de l'exposition méthodique des nouveaux prototypes et des nouvelles définitions, l'auteur, dans de brèves notes historiques, indique les causes des changements et explique les phénomènes physiques sur lesquels ils sont basés.

— M. Charles Grandmougin nous donne une « scène dramatique » en vers bien frappés : *Le Serment du soldat* (Paris, Chapelot, in-12 de 11 p. — Prix : 0 fr. 50). Cette plaquette est l'œuvre d'un bon Français qui, très visiblement, a voulu ainsi protester contre les tendances internationalistes déplorables de certains égarés poursuivant une popularité malsaine et dont la conduite nous rappelle la campagne menée vers la fin de l'Empire contre les armées permanentes. Ce n'est pas à M. Ch. Grandmougin qui, dans l'Est,

en 1871, a été l'un de ceux qui ont tiré les dernières cartouches, qu'il faut parler d'un désarmement. Il sait se souvenir... Nous voudrions que ses beaux vers fussent lus, appris, déclamés, à l'école et à la caserne.

ALSACE. — M. René Bazin, dans un livre qui a obtenu un immense succès, *les Oberlé*, avait montré qu'il connaissait à fond l'Alsace, et qu'il savait l'apprécier, la peindre admirablement, et, ce qui était plus difficile, qu'il avait étudié sous son jour vrai le caractère alsacien. Aujourd'hui c'est ce dernier sujet d'étude qui fait l'objet de sa brochure : *L'Ame alsacienne* (Paris, librairie de la Bonne Presse, in-18 de 30 p., avec une carte). L'auteur y démontre que la prescription trentenaire n'a pas atteint la fidélité de l'Alsacien à la France. Il constate cependant la formation d'un parti de jour en jour plus nombreux, pour l'autonomie de l'Alsace. Ce parti ne contenait encore, il y a dix ans, que de rares adeptes. Il n'a grossi, n'a pris une réelle importance que depuis que l'on applique en France des procédés gouvernementaux allemands. Placée entre deux pays aux mêmes allures brutales et intolérantes, l'Alsace préfère l'autonomie. Comme le dit fort bien M. Bazin, ce qui a fait l'affection si profonde de l'Alsace pour la France c'est la douceur, la bonté, la tolérance qui ont suivi la conquête de Louis XIV.

— La Société belfortaine d'émulation a tout dernièrement publié son 22e *Bulletin* (Belfort, imp. Devillers, in-8 de XXVI-145 p., avec 1 planche). Ce volume s'ouvre par la publication d'un document inédit daté de 1662-1667 : *L'Urbaire de Delle de 1667* (p. 1-53). La seigneurie de Delle avait été, avec d'autres, donnée par Louis XIV au cardinal Mazarin, après la réunion de l'Alsace à la France ; mais il n'en jouit pas longtemps. Son héritier, le duc de la Meilleraie, depuis duc de Mazarin, fit dresser l'urbaine (ou terrier) de ladite seigneurie, et c'est ce document que nous donne aujourd'hui M. Feltin. — M. F.-G. Dubail-Roy publie ensuite, en l'éclaircissant de nombreuses notes, l'œuvre inédite, datée de 1840, d'un Belfortain, C.-P.-L. Deschamps, né en 1819 et mort en 1870 : *La Comtesse de la Suse* (p. 55-99, une grav. hors texte) avec *Avant-propos* de M. A. Zeller. — Notons enfin : *Fables en patois de Châtenois* (avec traduction), par M. Aug. Vautherin (p. 100-106) ; — *Les Trois Guittard de Bellemagny*, par M. Henry Bardy (p. 107-118) ; — *Notice sur l'ancien pont de la rivière « la Savoureuse », au passage de la route n° 19, à Belfort*, par M. Bourquin (p. 119-122) ; — *La Guerre de Bourgogne en 1474-75 et les Belfortains*, par M. F.-G. Dubail-Roy (p. 123-136) et *Contribution à la flore du Territoire de Belfort*, par M. Bonnaymé (p. 137-144).

BERRY. — Plus de la moitié du 18e volume de la 4e série des *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher* (1903) Bourges, Renaud ; Paris, Lechevalier, gr. in-8 de XX-259 p.) est occupée par la fin de *l'Histoire de la principauté souveraine de Boisbelle-Henrichemont*, par M. Hippolyte Boyer (p. 1-144). Autant qu'il est possible de juger d'un ensemble par un fragment, ce travail nous paraît consciencieusement fait d'après les sources imprimées et manuscrites ; mais une table des chapitres et une table onomastique eussent été désirables. Après tout, ces tables étaient peut-être dans les intentions de l'auteur mort sans avoir pu corriger ses épreuves, travail qui est incombé au président de la Société, M. T. Larchevêque. Viennent ensuite : *Le Conventionnel Fauvre La Brunerie, représentant du peuple dans le Cher* (1751-1825), par M. Alphonse Boulé (p. 145-172) ; — *La Thérapeutique médicale au XIVe siècle, d'après le livre de Pierre Gorré, de Bourges*, par M. le Dr Leprince (p. 175-182) ; — *Un Méfait de l'alchimie à Bourges au XVIe siècle, avec des développements et des éclaircissements inédits*, par M. Lucien Jeny (p. 187-208) ; — *Les Vignes et les vins du Berry, étude historique et statistique*, par

Émile Turpin (p. 213-256). On trouve aussi dans ce volume des poésies signées de Mme Eugénie Casanova et de MM. Émile Turpin et Louis Hervelon.

Beauvaisis. — Sous le titre : *Bossuet, abbé de Saint-Lucien-les-Beauvais (1702-1704), d'après sa correspondance,* le P. Eugène Griselle a publié dans la *Revue Bossuet*, puis tiré à part (Paris, Retaux, in-8 de 132 p.) non pas une histoire complète de l'administration de l'abbaye durant les vingt-deux années qu'elle fut aux mains du grand évêque, mais trente-huit lettres de Bossuet, dont au moins trente inédites, quinze de son neveu, et quarante-trois de ses correspondants, le tout accompagné, par le moyen de notes et d'un commentaire historique, des explications nécessaires. Cette étude, est complétée par plusieurs appendices : d'abord, la table chronologique de la correspondance de Bossuet publiée ou mentionnée dans ce travail, puis quelques pièces complémentaires empruntées au Registre de l'hôtel de ville de Beauvais, enfin quelques lettres et pièces relatives à la même question et qui avaient été publiées par l'auteur dans le *Bulletin de la Société d'histoire du diocèse de Cambrai*. Ceux qui pensent, et ils sont nombreux, que rien ne mérite d'être oublié de tout ce qui se rattache à la mémoire de Bossuet, feront bon accueil à cette intéressante et savante publication.

Bourgogne. — La Société bourguignonne de géographie et d'histoire vient de publier le tome XIX de ses *Mémoires* (Dijon, imp. Darantière, in-8 de LI-471 p., avec planches). Ceux qui le liront se trouveront, le plus souvent, transportés bien loin de Dijon. On en va juger. Avec les *Promenades valaisanes (1902)*, de M. le vicomte A. d'Avout (p. 3-38), nous voilà en Suisse. — D'un bond, franchissant les monts, les vallées, les plaines et la Méditerranée, M. Ladey de Saint-Germain nous entraîne jusque dans *le Sud et l'extrême-sud oranais* (p. 41-77). — A la suite de M. Léon Rosenthal, nous repassons la mer et nous arrivons en Italie où nous faisons de très artistiques *Promenades dans Florence* (p. 81-119). — Viennent ensuite deux haltes consacrées, la première à un document du XVIIe siècle publié avec quelques notes : *Histoire de ce qui s'est passé au mois de novembre 1674 en la cure de Mailly-l'Église touchant l'apparition d'un esprit, dressée par moi, Edme-Édouard Sain, maître d'école dudit lieu, par l'ordre du Révérend Père Legrand, de la Compagnie de Jésus* (p. 123-132), et la seconde au *Climat de Dijon. Observations météorologiques,* par M. Charles Mocquery (p. 135-175, avec 6 tableaux). — Après quoi, M. Honoré Gascon nous fait part de ses impressions de voyage : *Deux Semaines en Espagne* (p. 179-240). — Revenant définitivement aux choses historiques, nous nous arrêtons d'abord à l'important travail de M. le Dr J. Bertin concernant *les Beaujeu de Franche-Comté dans le duché de Bourgogne, l'Auxerrois, le Tonnerrois, la Champagne, etc.* (p. 243-384, avec 3 planches). Et remarquons-le : nous n'avons là encore que la première partie de cette étude. — Mentionnons enfin : *Le Général de Gassendi*, par M. Paul Gaffarel (p. 387-459) et *le Code Hammourabi*, par M. Henri Chabeuf (p. 463-471).

— Les *Annales de l'Académie de Mâcon* forment un recueil de premier ordre que nous regrettons de ne recevoir que d'une façon intermittente. Nous avons sous les yeux le dernier volume des dites *Annales* portant la date de 1902 (t. VII de la 3e série, in-8 de LXXII-458 p., avec 11 planches hors texte et des vignettes dans le texte). Dans ce beau volume ont été réunies les choses historiques et littéraires les plus diverses et les meilleures. C'est d'abord la *Liste chronologique des baillis de Mâcon*, dressée par Mgr Rameau

(p. 1-26). Citons ensuite : *Sur quelques données égyptiennes introduites par les Grecs dans le développement de leur mythe d'Hercule*, par M. Philippe Virey (p. 27-38) ; — Deux intéressantes conférences faites à l'hôtel de ville de Mâcon, le 11 janvier 1902, par M. le docteur Huot ; la première intitulée : *Dans l'Oubangui et le Bahr-el-Gazal* (p. 39-63) ; la seconde : *La Mission Chari-Sanga* (p. 64-96) ; — *Les Enseignes de la Tavernerie de Mâcon au* XIII*e siècle*, par M. L. Lex (p. 97-100) ; — *Lettre à M. le comte de Villers, à Paris, au sujet de la prise d'Ambérieu par le comte Amédée V de Savoie, en 1316*, par M. A. Vingtrinier (p. 101-106) ; — *Épées et fleurets*, étude sur l'escrime, par M. G. Marguerit (p. 107-120) ; — *Notice sur la maison Perrin* (du Brionnais), par M. J. Sandre (p. 121-172) ; — *La Fille de Saint-Sorlin*, très jolie poésie de M. Dory de Cherval (p. 173-176) ; — *Paroles prononcées, le 13 juillet 1902*, par M. A. Duréault, *à Coupy-Bellegarde, dans la cérémonie d'inauguration du buste de M. Joseph Marion* (p. 177-188) ; — *L'Œuvre sociale de Mme Boucicaut*, par M. J. Plassard (p. 189-196) ; — *Nouvelles Découvertes de sépultures barbares aux environs de Tournus*, par M. J. Martin (p. 205-218) ; — *La Nécessité du reboisement en France*, discours de réception de M. E. Galland (p. 219-238) ; — *Au fond d'un cachot*, délicieuse nouvelle de M. Léon de Tinseau, laquelle, comme toutes les nouvelles délicieuses, se termine par un mariage (p. 249-256) ; — *Compte rendu des travaux de l'Académie en 1902*, par M. A. Duréault ; — *Le Jubilé cinquantenaire de M. Charles Pellorce, doyen de l'Académie de Mâcon, président 12 fois, secrétaire perpétuel pendant 13 ans, membre titulaire depuis 50 ans (1852-1902)*, par M. A. Dureault (p. 271-286) ; — *Les Origines de l'art bourguignon*, discours de réception de M. le commandant Dervieu (p. 287-306). Ce tome VII, déjà bien rempli, comme on le voit, se termine par une suite de la 1re partie des *Visites pastorales des archiprêtrés de Charlieu et du Rousset* (XVIIIe siècle (p. 315-418). Cette publication est relative à la « fin de la visite pastorale de l'archiprêtre de Cherlieu ». Reste donc à paraître la Visite de l'archiprêtré du Rousset.

Bretagne. — M. Aurélien de Courson publie à Vannes, chez Lafolye (in-12 de x-124 p.), une étude très documentée sur *la Descente des Anglais à Saint-Cast en 1658*. L'auteur, pour reconstituer ce drame glorieux, a consulté les récits contemporains, les historiens anglais, les archives du British-Museum et surtout celles du ministère de la guerre à Paris. Bien que, dans cette affaire, le duc d'Aiguillon ne se soit pas couvert de farine seulement, en dépit du bon mot de La Chalotais, il semble que la principale part du succès revienne à M. d'Aubigny, l'un de ses lieutenants. Les régiments de Bourbonnais et de Brie se distinguèrent particulièrement, comme aussi les volontaires bretons. La partie de la brochure consacrée aux documents relatifs à cette bataille, ou mieux, à ce combat de Saint-Cast nous raconte, jour par jour, l'histoire de cette descente qui devait si mal réussir à ses auteurs. Toutes ces pièces étaient inédites jusqu'à ce jour. M. de Courson, pour le plus grand plaisir du lecteur, a reproduit, à la fin de son opuscule, le récit déjà publié plusieurs fois, mais toujours peu connu, du recteur de Saint-Cast, récit plein de détails empreints à la fois de malice et de naïveté. Deux croquis nous permettent de suivre sur le terrain les évolutions des belligérants.

— Dans une première brochure (Vannes, imp. Galles, in-8 de 19 p.), M. Émile Sageret retrace *les Préliminaires de l'insurrection royaliste du Morbihan, du 23 septembre au 25 octobre 1799*. Au château de la Jonchère, où délibéraient les chefs royalistes, l'indomptable Georges fit décider une nouvelle prise d'armes. L'auteur nous retrace les coups de main isolés qui eurent lieu du 23 septembre au 25 octobre ; ils furent le prélude du soulèvement

général du Morbihan qui se termina au 18 brumaire (9 novembre 1799). Il ne dura, on le voit, que quelques jours, mais il fut fécond en incidents tragiques, ainsi que le témoigne la seconde étude de M. Sageret : *Insurrection royaliste du Morbihan du 25 octobre jusqu'au 9 novembre 1799* (Vannes, imp. Galles, in-8 de 59 p.). Parmi les insurgés de marque se trouvaient avec Georges Cadoudal son fidèle Mercier dit « la Vendée » et Guillemot, le fameux roi de Bignan, noms déjà redoutés des patriotes qui apprirent à les craindre davantage encore. Les chefs royalistes, au lieu de continuer d'être les terribles justiciers que l'on sait, adoptèrent des mesures de clémence qui parurent excessives parfois, mais qui généralement leur réussirent, tandis que les autorités républicaines achevèrent de se discréditer par des lois d'exceptions aussi impolitiques, pour le moins, qu'odieuses. Somme toute, chaque parti récolta un peu ce qu'il avait semé. L'arrivée soudaine de Bonaparte devait changer la face des choses. Là s'arrête le récit de M. Sageret dont nous ne saurions trop louer l'impartialité comme aussi la scrupuleuse exactitude.

Dauphiné. — Le fascicule numéroté 1 et 2 (tome X) du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* (Grenoble, imp. G. Dupont, in-8 de 100 p., avec planches) renferme, entre autres choses, divers « Mémoires originaux » qu'il convient de signaler, savoir : *Le Collectionisme chez les Animaux et chez l'homme*, par M. A. Picaud (p. 9-27) ; — *Notes sur l'apophyse articulaire et l'articulation temporo-maxillaire chez l'homme et dans la série animale*, par M. Louis Bolot (p. 29-36, avec un tableau et 3 planches) ; — *Triphalangie du pouce et du gros orteil*, par M. A. Picaud (p. 43-55, avec de nombr. fig. dans le texte) ; — *Découverte de la houille*, par M. Ernest Chabrand (p. 56-68) ; — *Présentation d'objets néolithiques trouvés dans le lac de Clairvaux (Jura)*, par M. Muller (p. 70-73, avec 2 planches) ; — *Prisonniers de guerre à Grenoble, en 1677*, par M. de Beylié (p. 73-91) ; — *Quelques remarques sur les brandons et les poissons d'avril*, par M. A. Picaud (p. 92-100).

Franche-Comté. — Les jeunes sociétés savantes sont toujours actives ; c'est le cas de la Société grayloise d'émulation, qui s'est trouvée en 1903 dans la nécessité d'ajourner la publication de plusieurs travaux de MM. Gasser et Louvot dont les titres seuls annoncent des choses intéressantes. Les obligations budgétaires sont inéluctables : il faut savoir s'y soumettre ; mais espérons que nous ne perdrons rien pour attendre. Or, ladite société vient de faire paraître son sixième *Bulletin* (Gray, imp. Gilbert Roux, in-8 de 221 p., avec 7 planches). Ce volume est composé comme suit : *Ternaux, Rouget de Lisle et Saint-Simon*, notice historique par M. Stéphen Leroy (p. 17-40 avec une planche de musique) ; — *La Franche-Comté et ses voisins* (suite), par M. A. Linotte (p. 41-76) ; — *Les Annonciades de Gray*, par M. Ch. Godard (p. 77-91, avec 2 planches) ; — *Recherches préhistoriques aux environs de Gray*, par M. le Dr Bouchet (p. 92-100, avec 1 planche) ; — *Découverte d'une pirogue à Apremont (Haute-Saône). Les Pirogues dans la vallée de la Saône supérieure*, par le Dr Bouchet (p. 101-112, avec une planche et une carte) ; — *Notice sur la borne milliaire du Vergy, de l'an 121 de l'ère chrétienne*, par M. Stéphen Leroy. Ce travail est suivi d'un *Essai d'un classement des milliaires trouvés dans la Séquanie* et de notes sur les milliaires de Sacquenay, de Valentigney, Mathay, Fontaine-Ronde, Auxonne et l'inscription de Pierre-Pertuis (p. 113-180, avec 1 planche) ; — *Contributions à l'étude de la flore de la Haute-Saône* (suite), par M. René Maire (p. 181-220).

— Bien peu de biographies offrent l'intérêt de celle que M. C. Sincère vient de publier : *Un Royaliste français au* XXe *siècle* (Paris, librairie du *Panache*,

42, rue du Bac, 1903, petit in-8 de VIII-91 p., avec portrait. — Prix : 6 fr.). Il s'agit ici d'un Franc-Comtois, homme de lettres et homme d'action, qui, après de modestes débuts, a su se créer une large place au soleil parisien. M. Jean-Claude-Alfred Prost n'est point, du reste, un inconnu pour nos lecteurs, à qui nous avons signalé plusieurs œuvres de cet écrivain. La brochure de M. C. Sincère nous montre tour à tour dans M. Prost le patriote des jours sombres de 1870-71, l'historien qui s'est révélé dans un important ouvrage consacré à la mémoire du marquis de Jouffroy, inventeur de l'application de la vapeur à la navigation, le poète, l'économiste, enfin le collectionneur artistique. Le chapitre II de cette brochure a particulièrement fixé notre attention : il donne quelques détails sur la vaillante conduite de M. Prost pendant l'Année terrible ; et puisque le héros de M. Sincère garde en portefeuille des souvenirs de l'invasion allemande dans le département du Doubs, nous n'avons qu'un souhait à formuler : qu'ils soient publiés au plus vite.

— Signalons un opuscule signé B. C., précédé d'une courte préface de M. Remy de Gourmont et intitulé : *Clésinger (1814-1883). Notice biographique. Catalogue des œuvres* (Paris « l'Ymagier », 71, rue des Saints-Pères, 1903, in-8 de 27 p., avec 5 dessins). Une ample bibliographie termine cette brochure qui nous paraît avoir été rédigée surtout d'après l'ouvrage de M. Alexandre Estignard : *Clésinger, sa vie, ses œuvres*, dont le *Polybiblion* a rendu compte (Cf. t. LXXXVIII, p. 63-65), et qui est le plus important, le mieux fait que nous connaissions sur l'éminent artiste. Remarquons toutefois que le catalogue des œuvres de Clésinger est loin d'être aussi complet que celui donné par M. Estignard. Il contient aussi quelques erreurs dans les dates ; ainsi, le buste de Charles Weiss, n'a pas été exécuté en 1843, mais bien en 1845 ; de même celui de Charles Nodier qui remonte à 1844 (au lieu de 1845).

— M. Georges Jourdy est mort récemment ; voici son dernier travail, imprimé avec une véritable élégance : *Le Peintre François-Nicolas Mouchet (1749-1814)* (Gray, imp. Gilbert Roux, 1903, in-8 de 18 p., avec portrait). Ce Mouchet semble avoir été un personnage assez singulier. Pendant la Révolution, il joua un bout de rôle à Paris, puis, après avoir failli être guillotiné, il revint en Franche-Comté, y acheta le château de Champtonnay, y perdit sa première femme, puis, en 1813, étant âgé de près de soixante-cinq ans, il se remaria avec une jeune personne de seize ans « fille de son fermier. » Les documents sur Mouchet sont rares ; aussi M. Jourdy reconnaît-il franchement que sa biographie ne sera définitive que lorsqu'on aura pu donner des renseignements plus complets sur la carrière artistique du peintre graylois. En attendant on peut déjà, grâce à cet opuscule, juger l'homme et surtout l'homme politique.

HAINAUT. — La vieille ville romaine de *Bavacum*, la capitale des Nerviens, Bavay, est particulièrement riche en ruines de monuments de l'époque des Romains. Il y reste des traces de ce forum d'où partaient sept chaussées magnifiques, des traces d'un arc de triomphe, d'un cirque, etc. Mais indépendamment de ces restes de monuments publics, il subsiste à Bavay bien des ruines d'établissements particuliers. L'hypocauste que MM. Bauchond et Doutriaux nous décrivent dans une brochure publiée à Valenciennes (Mustelier et Cacheux, in-8 de 11 p., avec planches. Extr. de la *Revue* de la Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes) servait-il à chauffer des bains publics ou une maison particulière? C'est ce que les auteurs n'ont pas établi. Mais ils nous ont donné sur cet intéressant appareil de chauffage, découvert en 1830, et qui n'avait pas encore été complètement décrit, une foule de détails précieux dans leur opuscule, dont le titre porte : *Un Hypocauste gallo-romain à Bavay*.

LANGUEDOC. — Il y a un peu plus d'un an (*Polybiblion*, t. XCV, p. 475), nous avons signalé les deux premiers fascicules du tome VII du *Bulletin archéologique de Narbonne*. Aujourd'hui nous enregistrerons les deux fascicules suivants du même tome (1902-1903) (Narbonne, imp. Caillard, in-8, paginés XLV-LIV-287-419 et LV-LXXIV-421-584). Ces fascicules, comme tous ceux d'ailleurs que nous avons reçus de la Commission archéologique de Narbonne, méritent d'attirer l'attention des érudits et des historiens. Ils se composent ainsi : *Le Concile d'Attilian*, par M. A. Sabarthès (p. 287-295) ; — *Le Petit Évêque*, par M. le baron de Rivières (p. 296-303) (publication, avec commentaire, d'un règlement en langue latine, daté du 13 décembre 1522, interdisant dans l'eglise de Narbonne les jeux et divertissements burlesques à l'occasion des fêtes de Noël) ; — *Quelques Notes sur la cathédrale Saint-Just de Narbonne au commencement du* XVIII*e siècle*, par M. le baron de Rivières (p. 304-307) ; — *La Monnaie de Narbonne à la fin de la domination romaine*, par M. G. Amardel (p. 308-333) ; — *La Vie municipale à Narbonne au* XVII*e siècle. Les Beaux-Arts et les arts industriels* (suite et fin), par M. Léonce Favatier (p. 336-374) ; — *Inventaire narbonnais du* XIV*e siècle*. II. *Inventaire de Jacques de Broa*, document en latin, publié par M. J. Guiraud (p. 375-413) ; — *Notice sur la Commission archéologique de Narbonne* (p. 414-419) ; — *Les Jetons de mariage et les Médailles de Nîmes au pied de sanglier*, par M. G. Amardel (p. 421-438) ; — *Documents inédits pour servir à l'histoire de la province du Languedoc et de la ville de Narbonne en particulier, 1572-1632*, par M. J. Tissier (p. 439-558) ; — *Notes sur Jacques Gamelin* (suite), par M. Julien Yché (p. 559-573) ; — *Éloge funèbre de M. Léonce Berthomieu, secrétaire de la Commission archéologique*, par M. L. Favatier (p. 574-584).

LORRAINE. — Dans le tome XX de la 5e série des *Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1902-1903*, qui vient de paraître (Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8 de CXLIII-242 p.), on trouvera d'abord : *Henri Maguin, avocat à l'ancienne Cour de Metz*. Cette notice biographique (p. XXXII-LXX) a fait l'objet du discours de réception de M. E. Villard. Un autre nouvel académicien, M. le docteur A. Friot, a choisi pour thème de son discours de réception *la Mutualité à Nancy ; historique, évolution et efflorescence des sociétés de secours mutuels* (p. LXXI-CIII). Quant aux mémoires dont l'Académie a voté l'impression, ils sont au nombre de cinq, savoir : *Le Mariage de Louis XV et les Messins*, par M. Reymond de Souhesmes (p. 1-23) ; — *Platon. La Poésie dans la République et dans les Lois*, par M. A. Lombard (p. 24-75) ; — *La Mobilisation du sol, en tant qu'élément de crédit, en France et à l'étranger*, par M. H. Pascaud (p. 76-139) ; — *La Notion de la mer chez les peuples anciens, Chaldéens, Égyptiens et Hébreux*, par M. J. Thoulet (p. 140-161) ; — *Claude le Lorrain*, par M. Ch. Meixmoran de Dombasle (p. 162-194).

— En même temps que le volume dont nous venons d'indiquer la composition, nous avons reçu la *Table alphabétique des publications de l'Académie de Stanislas (1750-1900)*, rédigée par les soins de M. J. Favier, conservateur de la Bibliothèque publique de Nancy. Cet important travail est précédé de l'*Histoire de l'Académie de Stanislas*, par M. Chr. Pfister (p. 1-42), avec une réduction de la vignette dessinée par H. Gravelot et gravée par Delafosse, en 1751, pour la 1re édition (in-4) des Statuts de la Société. Cette table « est un résumé de tout ce que l'Académie a fait depuis les origines jusqu'à nos jours. Déjà, en 1867, M. Edmond Simonin a publié en trois séries les tables alphabétiques des matières et des noms d'auteurs contenus dans les anciens mémoires, dans les précis analytiques et dans les mémoires depuis 1833. Mais depuis cette publication, 36 années se sont écoulées, et il était abso-

lument nécessaire de poursuivre ce travail jusqu'à nos jours. Pourtant la publication présente n'est pas seulement une suite du travail de M. Simonin, elle est mieux. Les anciennes tables ont été reprises sur une base plus large, avec un souci plus minutieux d'exactitude et de précision, avec des indications beaucoup plus nombreuses, et tous les renseignements, depuis les origines en 1751 jusqu'à l'année 1900 inclusivement, sont donnés en unique table alphabétique où il est fort aisé de les trouver par une unique recherche. » Pour tout dire, en deux mots, les travaux de chaque auteur sont groupés à la suite de son nom, puis ils sont repris les uns après les autres et classés dans l'ensemble, alphabétiquement, sous des rubriques idéologiques. C'est simple et fort commode. Mais pour les raisons que nous donnons plus haut (p. 82) à propos de la *Bibliographie* de M. R. de Lasteyrie, nous eussions désiré que chaque mémoire, étude ou article mentionné rappelât, avec la page où commence le travail, celle où il prend fin.

Normandie. — Les écrivains normands, angevins et manceaux ne sont pas assurés de retrouver tous les quatre ans, aux *Assisses de Caumont*, pour apprécier leurs œuvres, un critique qui comprenne mieux l'art de l'éloge discret, aussi complet ni aussi élégant dans la forme que s'est montré M. Souviau dans son *Rapport sur le mouvement littéraire en Normandie de 1898 à 1902* (Caen, Jouan, 1903, in-8 de 135 p.). Cette énumération d'œuvres disparates, d'une valeur très inégale, était presque fatalement condamnée à rester ennuyeuse et sans vie, quelle que fût la tendance de l'auteur, indulgence exagérée, ou sévérité excessive. Le rapporteur s'est gardé de tomber dans l'un et l'autre écueil, et il a réussi à créer une œuvre d'art, réellement pleine d'intérêt et de charme. Quelques jugements impartialement décernés, des citations heureusement choisies lui ont servi à caractériser chacun selon ses mérites. Cette besogne que rendait difficile la nécessité de la louange, M. Souviau l'a accomplie en toute équité et avec une clairvoyance qui fait de cette brochure une véritable histoire littéraire des provinces de l'Ouest dans ces dernières années; ainsi compris ce tableau littéraire est une œuvre de bonne et saine décentralisation. Ce sont les poètes et les romanciers qui ont attiré l'attention de ce professeur de belles-lettres. Il n'a cependant pas oublié de rappeler le souvenir, cher aux lecteurs du *Polybiblion*, d'un des savants provinciaux les plus marquants du dernier siècle, qui fut aussi un administrateur utile à son pays, M. de la Sicotière.

— Sans discuter autrement les conclusions d'un travail aussi important que le *Rapport sur les progrès de l'instruction en Normandie*, par M. E. Goblot (Caen, Valin, in-8 de 35 p.), signalons quelques appréciations qui paraissent étranges sous la plume d'un professeur de Faculté exerçant, dans les jurys d'examen pour le baccalauréat, les fonctions d'un juge, et tenu par là-même, à une rigoureuse impartialité. L'auteur fait le procès des maisons d'enseignement secondaire libre, apprécie avec quelque dédain la valeur des élèves de ces établissements, et déclare que les familles qui les préfèrent aux lycées et aux collèges universitaires obéissent à des considérations politiques. Tout cela est dit d'un ton qui sent plus le despotisme que le respect de la liberté des autres, ce qui diminue la valeur scientifique d'un travail basé sur des documents et des chiffres.

Poitou. — Elles ne sont assurément pas nombreuses les sociétés savantes de la France qui, en 1902, ont pu présenter un volume aussi énorme que le tome XXVI de la 2e série des *Bulletin et Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest* (Poitiers, J. Lévrier; G. Bonamy, gr. in-8 de LXXII-639 p.). Citons tout d'abord le discours de M. Boissonnade, président, sur *l'Administration*

royale et les Soulèvements populaires en Angoumois, en Saintonge et en Poitou pendant le ministère de Richelieu (1624-1642) (p. XIX-LIII). Une note nous apprend, ce à quoi nous applaudissons, que cette très intéressante étude forme le « simple résumé de recherches approfondies qui feront ultérieurement l'objet d'une publication étendue. » — Notons ensuite le *Rapport sur les travaux de la Société des antiquaires de l'Ouest pendant l'année 1902*, par le secrétaire, M. Eugène Audinet (p. LIII-LXXI). En somme, le volume se compose surtout de deux mémoires importants et qui, sans doute, seront tirés à part. C'est, en premier lieu : *Contribution à l'étude des assemblées générales de communautés d'habitants en France sous l'ancien régime*, par M. le Dr Prouhet (p. 1-292). L'auteur a choisi pour son étude la paroisse de la Mothe-Saint-Héray. En quelques pages, il fixe la physionomie de cette paroisse et détermine les chiffres de sa population à diverses époques (1637-1759). Puis il entre en plein dans son sujet qu'il partage en deux parties. La première : *Assemblées, les procureurs de la communauté*, nous entretient des actes d'assemblées, du droit et du mode de convocation ainsi que du jour, du lieu de la composition et des attributions des assemblées, etc. En ce qui concerne les procureurs, l'auteur nous fait connaître l'époque de leur élévation, la durée de leur mandat, les conditions d'éligibilité, le caractère, l'étendue de leurs fonctions et les responsabilités qu'elles entraînaient. La deuxième partie : *Les Affaires publiques et la paroisse*, traite des rapports avec l'Église, avec le seigneur, avec l'État. La dernière division de cette deuxième partie nous renseigne principalement sur les foires et marchés, les écoles, les biens de la communauté et les comptes de gestion. Un appendice (*État sommaire des actes d'assemblées de la paroisse de la Mothe-Saint-Héray (1588-1788)* ne compte pas moins de 72 pages. — Les pages 294 à 631 sont occupées entièrement par l'excellent mémoire de M. Alfred Barbier sur *les Intendants de province et les commissaires royaux en Poitou, de Henri III à Louis XIV*. Après une Introduction (35 pages) où sont expliquées les fonctions dont les hauts personnages dont il s'occupe étaient investis, l'auteur nous donne la biographie aussi détaillée que possible des dix-neuf intendants (avec deux portraits seulement) qui se sont succédé en Poitou de 1588 à 1646. Le premier de ces intendants a été Louis Lefèvre de Caumartin (1588) et le dernier, René de Voyer d'Argenson (1644-1646). M. A. Barbier a appuyé son mémoire de trente-trois pièces justificatives.

ITALIE. — Amis et élèves de M. Arturo Graf se sont entendus pour publier en son honneur un beau volume de mélanges. Les études dantesques tiennent une place d'honneur dans cette *Miscellanea di studi critici edita in onore di Arturo Graf* (Bergamo, Istituto d'arti grafiche, in-8 de 848 p., avec portrait et facs.) : *The early references to Dante in English literature*, par M. Toynbee Paget ; *Retorica dantesca*, par Vincenzo Crescini ; *Briciole dantesche*, par Giuseppe Fraccaroli ; *Severino Boezio e Pier della Vigna nella Divina Commedia*, par Nunzio Vaccalluzzo ; *A proposito di un plagiario del Paradiso dantesco*, par Luigi Piccioni ; *Appunti d'esegesi dantesca*, par Francesco Flamini ; *Attorno all'episodio di Manfredi*, par Enrico Sicardi ; *Il Codice Canonici min. 449 della Bodleiana di Oxford, con commenti latini alla Divina Commedia*, par Antonio Fiammazzo ; *Carlo I d'Angiò nel Purgatorio dantesco*, par Egidio Gorra ; *La Lonza dantesca*, par Paride Chistani. Les autres mémoires traitent des parties les plus variées de la littérature italienne, comme on en peut juger par cette simple énumération : *La Leggenda di Leonzio*, par Alessandro d'Ancona ; *Alessandro Manzoni e il suo romanzo nel carteggio del Tommaseo col Vieusseux*, par Michele Barbi ; *Il « Cor di Dante » attri-*

buito dal Manzoni a V. Monti, par Paolo Bellezza; *L'Ariosto, il matrimonio e le donne*, par Emilio Bertana; *La Leggenda degli antipodi*, par Giuseppe Boffilo : *Francesco Patrizio e la critica della rettorica antica*, par Benedetto Croce; *Per la storia del studio bolognese nel Rinascimento*, par V. Cian; *Il Capitolo all'Italia del notaio Peregrino di Paolo di Lorenzo*, par Giovanni Crocioni; *Amor mi spira*, par G. Alfredo Cesareo; *Gli amori di Galeazzo di Tarsia*, par Stanislao De Chiarao; *Di Bertran del Pojet*, par Cesare De Lollis; *Sentimento e concetto della natura in Leonardo da Vinci*, par Arturo Farinelli; *Von Petrarca's Laura*, par G. Gröber; *Di alcuni sonetti del Boccaccio*, par Giuseppe Gigli; *Per la maschera di Tabarrino*, par Guido Mazzoni; *Una Ballata in onore di Lodonio Migliorati*, par Francesco Novati; *La Verificazione delle odi barbare*, par Francesco d'Ovidio; *Le Conte de la Gageure dans Boccace*, par Gaston Paris; *Cartelli e pasquinate nello scorcio del sec. XVIII in Palermo*, par Giuseppe Pitrè; *Pour la biographie du cardinal Gilles de Viterbe*, par Léon G. Pélissier; *Per la giovinezza del Sannazaro*, par Erasmo Pèrcopo; *Cenni sull'uso dell'antico gergo furbesco nella letteratura italiana*, par Rod. Renier; *Armi ed amori di un orafo fiorentino del quattrocento*, par Vittorio Rossi; *Bricciche bonvesiniane*, par Carlo Salvioni; *La Villanella di Ciacco*, par Parlo Savj Lopez; *Gl'inni sacri d'un astrologo del Rinascimento*, par Benedetto Soldati; *Una Commedia pedantesca del cinquecento*, par Abd el Kader Salza; *Bricciche tassiane*, par Angelo Solerti; *Per la storia dell' ode*, par Ireneo Sanesi; *Rileggendo le mille e una notti*, par Pietro Toldo; *Ueber die Abhängigkeit der vier ältesten Drucke des Novellino von einander*, par Hermann Varnhagen; *Stil, Rhytmus und Reim in ihrer Wechselwirkung bei Petrarca und Leopardi*, par Karl Wossler.

Brésil. — A l'occasion du troisième centenaire de Ceará, le baron de Studart, dont on connaît les nombreuses études historiques sur cette cité brésilienne, a publié plusieurs monographies qui présentent un grand intérêt. Nous avons déjà parlé de son travail sur Francisco Pinto et Luiz Figueira; voici maintenant une biographie de Martin Soares Moreno, le fondateur même de Ceará, avec lequel eurent maille à partir, de 1613 à 1615, les Français de Maragnan (*Martin Soares Moreno. Documentos para sua historia*. Ceará-Fortalezza, typ. Minerva, in-8 de 53 + LXIII p.). Non content de raconter soigneusement la vie de ce colonisateur portugais, la baron de Studart a publié sur le personnage une précieuse série de 31 documents allant du 12 avril 1614 au 22 avril 1648. Mais pourquoi ne pas donner, en même temps que le texte de chacun d'eux, l'indication précise de l'endroit où s'en trouve le texte original, ou les références bibliographiques indispensables ? Tant qu'il n'en sera pas ainsi, nous ne pourrons pas louer sans réserve les travaux du baron de Studart.

— Sait-on qu'en l'année 1817 des émigrés français réfugiés aux États-Unis et les agents de la révolution brésilienne, si peu connue en Europe, de Pernambouc, formèrent le projet de délivrer Napoléon Ier relégué à Sainte-Hélène ? Bien que leur plan ait échoué sans avoir reçu le moindre commencement d'exécution, M. J.-A. Ferreira da Costa a bien fait d'appeler sur lui l'attention, en France, en 1886, dans la *Revue du Monde latin*, puis tout récemment au Brésil. C'est dans le numéro de mars 1903 de la *Revista do Instituto archeologico e geographico Pernambucano* (Recife, impreza do *Jornal do Recife*, in-8) qu'on trouvera ce très intéressant article, en même temps que différentes autres études historiques et la traduction d'une excellente note du Dr John C. Branner sur la possibilité de trouver des restes de mammifères fossiles à l'intérieur des États de Pernambouc et d'Alagoas.

ÉTATS-UNIS. — Il y a différentes façons, pour une bibliothèque publique, de faire preuve de vitalité : communication de livres sur place et à domicile, exposition de tous genres, conférences, rédaction de catalogues et de bibliographies, etc. De ces manifestations de vie, la Bibliothèque publique de Boston n'en néglige aucune, comme on peut s'en rendre compte en lisant son 51e rapport (*Fifty-first annual Report of the Trustees at the Public Library of the city of Boston, 1902-1903*. Boston, Municipal Printing Office, in-8 de 146 p., avec planches et grav.). Il en résulte que, durant les douze mois qui se terminent le 31 janvier 1903, cette bibliothèque s'est enrichie de 34,635 volumes ! Intéressant parce qu'il rend un compte détaillé de la vie de ce grand établissement scientifique américain durant l'année 1902-1903, ce volume sera encore utile parce qu'il contient un précieux Index général de tous les rapports jusqu'à présent publiés sur cette bibliothèque, c'est-à-dire depuis 1852.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Bible et l'Histoire*, par le R. P. F. Prat (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *La Bible et l'Orientalisme. III. La Bible et l'archéologie syrienne*, par V. Ermoni (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Les Psaumes ; trad. de l'hébreu* par M.-B. d'Eyragues (in-12, Lecoffre). — *Porta Sion, Lexikon sum lateinischen Psalter* (*Psalterium Gallicanum*), von J. Ecker (in-4, Trier, Paulinus-Druckerei). — *Questions d'Écriture sainte*, par C.-P. Grannan ; trad. de l'anglais par l'abbé L. Collin (in-18, Lethielleux). — *Les Juifs et le Messie*, par A. Paulus (collection *Science et Religion*, 4 vol. in-12, Bloud). — *L'Évangile d'après les quatre évangélistes harmonisés en un seul*, par l'abbé H. Lesêtre (in-18, Lethielleux). — *Évangile de Saint-Jean. Commentaires*, par P.-M. C., missionnaire apostolique. T. I. *Vie publique de Jésus* (in-8, Hong-Kong, imp. de la Société des Missions étrangères). — *Histoire de la théologie positive depuis l'origine jusqu'au concile de Trente*, par J. Turmel (in-8, Beauchesne). — *Conférences de la Madeleine. Carême 1903*, par H. Bolo (in-12, Haton). — *L'Église catholique au dix-neuvième siècle (1800-1900)*, par J. Forbes (in-8, Lethielleux). — *L'Avenir du christianisme. Introduction. La Vie et la pensée chrétiennes dans le passé*, par A. Dufourcq (in-8, Bloud). — *Nos Communications avec les morts*, par H. Bolo (in-12, Haton). — *Les Origines du crucifix dans l'art religieux*, par L. Bréhier (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *La Crèche, la croix, l'autel*, par l'abbé J. Vaudon (in-12, Bloud). — *La Publicité du culte catholique*, par l'abbé L. Crouzil (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *La Religion des Celtes*, par G. Dottin (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Die Gnosis grundlagen der Weltanschauung einer edleren Kultur*, von E. H. Schmitt. I. Band. *Die Gnosis des Altertums* (in-8, Leipzig, Diederich). — *Précis élémentaire de l'histoire du droit français*, par E. Glasson (in-8, Pichon). — *La Doctrine de l'absolutisme, étude d'histoire du droit public*, par J. Hitier (in-8, Rousseau). — *Droit naturel*, par A. Castelein (in-8, Lethielleux). — *Les Impôts en France. Traité technique*. Préface de J. Caillaux (2 vol. in-8, Chevalier-Marescq). — *Essai sur la légitimité du droit de coalition*, par A. Hours (in-8, Guillaumin). — *Traité pratique des procès relatifs aux chemins de fer (Exploitation commerciale)*, par G. de Villemandy (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Nouveaux Jugements du président Magnaud*, par H. Leyret (in-18, Schleicher). — *Le Radicalisme philosophique*, par E. Halévy (in-8, Alcan). — *Le Bonheur et l'intelligence*, par Ossip-Lourié (in-12, Alcan). — *Les Maîtres de la pensée contemporaine*, par J. Bourdeau (in-18, Alcan). — *Paradoxes philosophiques*, par Mme A. Wallenberg ; trad. du suédois (in-8, Libr. de l'Art indépendant). — *Le Langage intérieur et les paraphasies (la fonction endopha-*

sique), par G. Saint-Paul (in-8, Alcan). — *Du Perfectionnement de l'homme*, par J. de Lerne (in-18, J.-B. Baillière et fils). — *La Science et la Philosophie*, par C. Bourdel (in-18, Colin). — *Nouveau Programme de sociologie*, par E. de Roberty (in-8, Alcan). — *L'Idéal esthétique*, par F. Roussel-Despierres (in-12, Alcan). — *Historia de la filosofia del siglo* XIX, por A. G. Izquierdo (in-8, Zaragoza, Gasca). — *Schopenhauer. L'Homme et le philosophe*, par A. Bossert (in-16, Hachette). — *L'École et la Vie*, par G. Leygues (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Éducation fondée sur la science*, par C.-A. Laissant (in-16, Alcan). — *L'État mère de famille et l'Éducation laïque des jeunes filles*, par L. Le Bressan (in-12, Téqui). — *La Clé des carrières*, par A. Faure (in-18, Stock). — *Économie sociale. L'Enfance coupable*, par H. Joly (in-12, Lecoffre). — *La Russie économique et l'Œuvre de M. de Witte*, par A. Anspach (in-12, Le Soudier). — *Paléobotanique (Plantes fossiles)*, par P.-H. Fritel (in-12, Deyrolle). — *Naissance et mort, étude de socio-biologie et de médecine légale*, par G. Morache (in-16 cartonné, Alcan). — *La Vie et la santé*, par E. Caustier (in-18, Vuibert et Nony). — *Poisons et sortilèges*, par les Drs Cabanès et L. Nass, 2e série (in-18, Plon-Nourrit). — *Mécanisme et éducation des mouvements*, par G. Demeny (in-8 cartonné, Alcan). — *Précis d'accouchement*, par les Drs L. Dubrisay et C. Jeannin (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Précis d'anatomie dentaire*, par J. Choquet (in-18, F.-R. de Rudeval).— *Recueil d'expériences élémentaires de physique*, par H. Abraham, 1re partie (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours d'électricité*. par H. Pellat. T. II (in-8, Gauthier-Villars). — *Propagation de l'électricité. Histoire et théorie*, par M. Brillouin (gr. in-8, Hermann). — *La Mécanique, exposé historique et critique de son développement*, par E. Mach ; trad. de l'allemand par E. Bertrand (in-8, Hermann). — *Procédés mécaniques spéciaux et tours de mains*, par R. Grimshaw ; trad. de l'anglais par A.-N. Lattuga (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Année technique (1902-1903)*, par A. Da Cunha (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Nouveaux Éléments de géométrie*, par C. Méray (in-8, Dijon, Jobard). — *Grandeurs géométriques*, par J. Pionchon (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours de mathématiques supérieures*, par l'abbé Stoffaes (in-8, Gauthier-Villars). — *Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières*, par J. Patou (in-8, Vuibert et Nony). — *Cours élémentaire d'astronomie et de navigation*, par P. Constan (in-8, Gauthier-Villars). — *Préparation de l'artillerie à la bataille. Écoles à feu en pleins champs*, par le capitaine Le Rond (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Les Membres de l'Académie des beaux-arts, depuis la fondation de l'Institut*, par A. Soubies. Première série, 1795-1816 (in-8, Flammarion). — *Nouvelle Grammaire arabe*, par J.-B. Périer (in-8 cartonné, Leroux). — *Petits Exercices arabes*, par J.-B. Périer (in-8, Leroux). — *Chansons populaires des Alpes françaises. Savoie et Dauphiné*, par J. Tiersot, gr. in-8, Grenoble, Falque et Perrin ; — *Le Fils de la nature*, poème dramatique, par F. Halm (gr. in-4, Schleicher). — *Seize Saynètes en un acte pour jeunes filles*, par L.-M. Dubois (in-12, Haton). — *Œuvres complètes d'Alfred de Vigny* (in-12, Delagrave). — *A travers les moissons*, par M. Brandon-Salvador (in-18, Alcan). — *Pensées d'automne*, par H. Jacottet (in-18, Fischbacher).— *Poèmes africains, scènes de mœurs algériennes*, par E. Barbier (1re série) (in-18, L. Duc). — *Un Gant. Le Nouveau Système*, par B. Bjoernson ; trad. par A. Monnier (in-18, Stock). — *Gower Selections from the Confessio Amantis*, edited by G.-C. Macaulay (in-12 cartonné, Oxford, Clarendon Press). — *Le Gouffre*, par L. Andréief ; trad. par S. Persky (in-12, Perrin). — *Marie et Marthe*, par G. Bonnamour (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Roman d'une orpheline*, par Heimburg ; trad. par V. Tissot (in-16, Hachette). — *Guilleri, Guilloré*, par C. Foley (petit in-8, Fontemoing). — *Gabriel Heidepeter. Scènes de la vie styrienne*, par

P. Rosegger ; trad. de l'allemand par H. Bloch (in-8, Fontemoing). — *Reutlingen, l'Irrésistible*, par H. Werder ; trad. par R. Émery (in-18, Fontemoing). — *Où va la vie...*, par G. Lechartier (in-18, Fontemoing). — *L'Émigré*, par Sénac de Meilhan, publié par C. Stryienski et F. Funk-Brentano (in-8, Fontemoing). — *Les Chrysalides*, par L. Maigue (in-12, Société française d'impr. et de libr.). — *Second Mariage*, par B. de Buxy (in-12, Henri Gautier). — *Sœur d'artiste*, par d'Agon de la Contrie (in-12, Henri Gautier). — *Querida*, par M. Lachèse (in-12, Henri Gautier). — *A-t-il un cœur ?* par M. Stéphane (in-12, Henri Gautier). — *Jean Christophe*, par P. Deschamps (in-12, Maison de la Bonne Presse).— *Cœur de père*, par R. des Fourniels (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *L'Épi et l'Alcyon*, par Mme Chéron de la Bruyère (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Fille de Frantal*, par Mme Chéron de la Bruyère (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Vers l'abîme*, par Mme Chéron de la Bruyère (in-12, Haton). — *Une Petite Sauvage*, par M. Levray (in-8, Haton). — *L'Héritière de Châteaubleu*, par M. Levray (in-12, Haton). — *Le Bonheur de Marthe*, par L. des Ages (in-12, Haton). — *Romain Pugnadorès*, par E. de Margerie (in-8, Haton). — *Portraits d'enfants*, par J.-B. de Vaux (in-8, Haton). — *Nella Vita...*, da Stella di Robilant (in-16, Firenze, Lumachi). — *Roberti Gaguini. Epistole et orationes*, texte publié sur les éditions originales de 1498, par L. Thuasne (2 vol. in-18, Bouillon). — *Les Phéniciens et l'Odyssée*, par V. Bérard, T. II (in-4, Colin). — *L'Ame et l'Évolution de la littérature, des origines à nos jours*, par G. Dumesnil (2 vol. in-12, Soc. française d'impr. et de librairie). — *La Vie et les Livres*, par G. Deschamps. VIe série (in-18, Colin). — *Excursions artistiques et littéraires*, par G. Sortais. 1re série (in-12, Lethielleux). — *Nuits de Norvège*, par R. de Lagenardière (in-12, Bloud). — *Voyage au Rio Curuá, 20 novembre 1900-7 mars 1901*, par O. Coudreau (in-8, Lahure). — *Voyage à la Mapuerá, 21 avril 1901-24 décembre 1901*, par O. Coudreau (in-8, Lahure). — *Voyage au Maycurú, 5 juin 1902-12 janvier 1903*, par O. Coudreau (in-4, Lahure). — *Comment la route crée le type social*, par E. Demolins. T. II. *Les Routes du monde moderne* (in-12, Firmin-Didot). — *Cléopâtre, sa vie, son règne*, par D. de Bernâth ; trad. française revue par A. Leval (in-8, Alcan). — *Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'an 100 avant notre ère*, par H. d'Arbois de Jubainville (in-12, Fontemoing). — *L'Occident à l'époque byzantine. Goths et Vandales*, par F. Martroye (in-8, Hachette). — *Les Chrétiens ont-ils incendié Rome sous Néron ?* par P. Allard (collect. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *L'Agape dans l'Église primitive*, par V. Ermoni (collect. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Charlemagne et l'Église*, par J. de la Servière (coll. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire. Les Pères de l'Oratoire recommandables par la piété ou par les lettres*, par le P. L. Batterel, publié par A.-M.-P. Ingold et E. Bonnardet (in-8, A. Picard et fils). — *Les Petites Sœurs des pauvres*, par J. de la Faye (coll. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Les Congrégations religieuses et l'Expansion de la France*, par A. Leroy-Beaulieu (coll. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Au Pays de sainte Germaine*, par H. Lambercy (in-8, Savaète). — *Le Cardinal Gousset, sa vie, ses œuvres, son influence*, par le chanoine Gousset (in-8, Besançon, H. Bosssane). — *Le Père J.-M. Traboul, ou Notes de ses retraites recueillies et mises en ordre* par le P. H. Tatouat (in-8, Haton). — *Henri Didon*, par J. de Romano (in-18, Plon-Nourrit). — *Journal de Clément de Fauquembergue, greffier du Parlement de Paris, 1417-1435*, publié pour la Société de l'histoire de France, par A. Tuetey et H. Lacaille. T. I. *1417-1420* (in-8, Laurens). — *Lettres de Charles VIII, roi de France*, publiées pour la Société de l'histoire de France par P. Pélicier. T. IV, *1494-1495* (in-8,

Laurens). — *Mémoires de Saint-Hilaire*, publiés pour la Société de l'histoire de France, par L. Lecestre. T. I. *1661-1678* (in-8, Laurens). — *Le Club des jacobins*, par J. Brugerette (coll. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Les Créations religieuses de la Révolution*, par J. Brugerette (coll. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Souvenirs du baron Hüe, 1787-1815*, publiés par le baron de Maricourt, son arrière-petit-fils (in-8, Calmann-Lévy). — *L'Empire libéral, études, récits, souvenirs*, par E. Ollivier. T. VIII. *L'Année fatale* (*Sadowa, 1866*) (in-18, Garnier). — *Histoire de l'édition bénédictine de saint Augustin*, par A.-M.-P. Ingold, avec le *Journal inédit de Dom Ruinart* (in-8, A. Picard et fils). — *La Cabale des dévots, 1627-1666*, par R. Allier (in-18, Colin). — *La Cour et la Société du second Empire*, par J. de Chambrier. 2e série (in-12, Perrin). — *Recueil des traités de la France*, publié par J. de Clercq. T. XXI, *1897-1900* (gr. in-8, Pedone). — *Journal du capitaine François, ou le Dromadaire d'Égypte, 1792-1830*), publié par C. Grollau (2 vol. in-8, Carrington). — *Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire, 1803-1814*, par le commandant Parquin (in-8, Berger-Levrault). — *Le Général Dupont. Une Erreur historique*, par le lieut.-colonel E. Titeux (3 vol. in-4, Puteaux, imp. Prieur et Dubois). — *De la Tolérance religieuse*, par l'abbé E. Vacandard (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *L'État religieux et le Clergé paroissial*, par le R. P. Dom Gréa (collect. *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *La Réforme intellectuelle du clergé et la Liberté d'enseignement*, par P. Saint-Yves (in-12, Nourry). — *Quelques motifs d'espérer*, par l'abbé F. Klein (in-12, Lecoffre). — *La Révolution en Franche-Comté, études documentaires. La Révolution dans la Haute-Saône*, par le Dr P. Maréchal. T. I (gr. in-8, Champion). — *Histoire de la principauté souveraine de Boisbelle-Henrichemont*, par H. Boyer (in-8, Picard). — *La Question des réformes dans la Turquie d'Europe. Exposé documentaire*, par Un non-diplomate (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Japon d'aujourd'hui*, par G. Weulersse (in-18, Colin). — *Das Antiquas relaciones de la Florida*, publicalas por G. García (in-8, México, tip. J. Aiguilar Vera). — *Carácter de la conquista española en América y en México*, por G. Garcia (in-8, tip. de la secretaría de Fomento). — *L'Anarchisme aux États-Unis*, par P. Ghio (in-18, Colin). — *Un Philanthrope d'autrefois. La Rochefoucauld-Liancourt, 1747-1827*, par Ferdinand-Dreyfus (in-8, Plon-Nourrit). — *Madame de Beaumarchais, d'après sa correspondance inédite*, par L. Bonneville de Marsangy (in-8, Calmann-Lévy). — *Hector Berlioz et la Société de son temps*, par J. Tiersot (in-16, Hachette). — *Un Artiste d'autrefois. Adolphe Nourrit*, par E. Boutet de Monvel (in-18, Plon-Nourrit). — *Cinq lettres sur Ernest Renan*, par F. Brunetière (in-12, Perrin).— *Un Gentilhomme suisse au service de la Hollande et de la France. Le Comte Guillaume de Portes, 1750-1823*, par C. de Mandach (in-8, Perrin). — *Ministres et hommes d'État. Okoubo*, par M. Courant (in-12, Alcan). — *Manuali di numismatica*, del dott. S. Ambrosoli (petit in-18 cartonné, Milano, Hoepli). — *Études d'histoire*, par A. Chuquet (2 vol. petit in-8, Fontemoing). — *Mélanges de littérature et d'histoire*, par A. Gazier (in-18, Colin). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

1. *Motu proprio sulla musica sacra.* Pio PP. X. — *Lettera di sua Santita* Pio PP. X *al signor cardinale Respighi, vicario generale di Roma sulla restaurazione della musica sacra.* Vatican, 22 novembre 1903. *Décret de la Congrégation des Rites Urbis et Orbis* donnant suite au *Motu proprio*, 8 janvier 1904. Roma, 1904, in-8. — 2. *Le Rythme tonique dans la poésie liturgique et dans le chant des églises chrétiennes au moyen âge*, par Pierre Aubry. Paris, Welter, 1903, in-8 de 84 p., 7 fr. 50. — 3. *L'Histoire dans l'hymnographie. Recherches historiques à travers quelques hymnes des* x^e^-xie *siècles*, par Camille Daux. Arras et Paris, Sueur-Charruey, 1903, in-8 de 25 p. — 4. *Les Problèmes musicaux d'Aristote.* Texte grec avec traduction française et commentaire musical, etc., par F.-A. Gevaert et J.-C. Vollgraff. Gand, Hoste, 1903, in-8 de xx-421 p. — 5. *Die aristotelischen Musikproblem*, von Gerard Tischer. Berlin, Ebering, 1903, gr. in-8 de 100 p. — 6. ΑΡΙΣΤΟΞΕΝΟΥ ΑΡΜΟΝΙΚΑ ΕΤΟΙΧΕΙΑ. *The Harmonics of Aristoxenus*, by Henry S. Macran. Oxford, Clarendon Press, 1902, in-12 cart. de 303 p., 8 fr. 10. — 7. *Études musicales*, par Camille Bellaigue. 2e série. Paris, Delagrave, 1903, in-12 de 516 p., 3 fr. 50. — 8. *Hector Berlioz et la Société de son temps*, par Julien Tiersot. Paris, Hachette, 1904, in-16 de iii-373 p., 3 fr. 50. — 9. *Les Musiciens et la Musique*, par Hector Berlioz. Introduction par André Hallays. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-12 de l-348 p., 3 fr. 50. — 10. *Un Artiste d'autrefois. Adolphe Nourrit, sa vie et sa correspondance*, par Étienne Boutet de Monvel. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de ii-319 p., 3 fr. 50. — 11. *Das deutsche Christuslied des neunzehnten Jahrhunderts*, von Friedrich Nippold. Leipzig, Wunderlich, 1903, in-8 de viii-389 p. — 12. *Histoire de la musique. États scandinaves. Norvège*, xixe *siècle*, par Albert Soubies. Paris, Flammarion, 1903, in-18 de 44 p., 2 fr.— 13. *Cours de composition musicale*, par Vincent d'Indy. Premier livre, rédigé avec la collaboration d'Auguste Sérieyx. Paris, Durand, 1903, in-4 de 228 p. — 14. *Manuales enciclopédicos Gili. Prácticas preparatorias de instrumentación*, por Felipe Pedrell. Barcelona, Gili, 1902, in-18 cart. de 213 p., 3 fr. 50. — 15. *Piccolo Lessico del musicista*, da Amintore Galli. 9e éd. Milano, Roma, Ricordi, s. d., in-12 de 497 p. — 16. *Veröffentlichungen der Neuen Bachgesellschaft. Jahrgang I, Heft 1. Joh. Seb. Bachs Werke. Lieder und Arien. Für eine Singstimme mit Pianoforte (Orgel oder Harmonium), Heft 2. Für vierstimmigen gemischten Chor.*, von Franz Wüllnerr. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1901, 2 vol. in-4 de 81 et de 115 p., 10 fr.

1. — Dans cette Revue, nous avons si souvent rappelé la lutte entre les vraies et les fausses mélodies liturgiques (édition de Solesmes — édition de Ratisbonne), que nous devons en signaler la fin. Dans son *Motu proprio*, qui doit être regardé comme le *Code juridique* de la musique sacrée, le Saint Père déclare avec autorité « que le chant propre de l'Église romaine est seulement ce chant, antique héritage de ses pères, qu'elle a gardé jalousement pendant de longs siècles, dans ses manuscrits liturgiques... et que les études plus récentes ont si heureusement restitué dans son intégrité et sa pureté ». Puis dans sa *Lettre au cardinal Respighi*, passant à la pratique, Sa Sainteté proclame sa

volonté : « Nous voulons donc que, dans tous les collèges et séminaires de la Ville éternelle, soit introduit de nouveau le très antique chant romain qui résonnait autrefois dans nos églises et nos basiliques et faisait les délices des générations passées, dans les plus beaux temps de la piété chrétienne. » Le Saint Père exprime ensuite le désir ardent que, de Rome, ce chant se répande, comme autrefois, dans le monde catholique. De son côté, la Sacrée Congrégation des Rites vient de promulguer un décret *Urbis et Orbis*, donnant suite au *Motu proprio*. Après l'avoir résumé : restauration de l'antique chant grégorien *juxta codicum fidem;* prescriptions relatives à la dignité du chant dans le temple, le décret ajoute : « Le Très Saint Père, par l'organe de la Sacrée Congrégation des Rites, ordonne que cette *Instruction* soit acceptée par toutes les Églises et gardée très religieusement, nonobstant tous les privilèges ou exemptions à l'encontre. Les Églises où sont en usage des éditions modernes et altérées sont autorisées à les conserver ; mais — *quamprimum* — aussitôt qu'il sera possible, ces éditions devront être remplacées par le chant grégorien conforme aux anciens manuscrits ». *Roma locuta est, causa finita est.* Pie X est le restaurateur du chant grégorien.

2. — La question du rythme oratoire musical appliqué aux mélodies grégoriennes est toujours à l'ordre du jour. M. Pierre Aubry, dans son nouveau livre : *Le Rythme tonique dans la poésie liturgique et dans le chant des églises chrétiennes au moyen âge*, le soutient brillamment au moyen d'arguments nouveaux et sérieux. Le R. P. Dechevrens, adversaire de cette théorie, s'est avisé d'aller chercher des preuves contre elle dans le chant des Églises chrétiennes de l'Orient. L'idée était excellente en soi ; mais sa méthode et ses critiques insuffisamment rigoureuses l'ont amené à des conclusions mensuralistes. M. Pierre Aubry, mieux renseigné, et mettant à profit sa connaissance des langues orientales, les corrige et prouve, au contraire, « que le commun état du rythme en Occident et en Orient, au moyen âge, c'est-à-dire antérieurement au xve siècle environ, était un rythme musical ayant comme double fondement l'égalité théorique des notes et la prédominance de l'accent tonique » (p. 11). Les recherches de l'auteur s'exercent sur le chant de l'Église byzantine et de l'Église arménienne et successivement des Églises syrienne, géorgienne et copte. Elles sont dirigées avec fermeté, intelligence et sagacité. Il ne reste rien de la thèse du R. P. Dechevrens. Le dernier mot de M. P. Aubry est celui-ci : « Nous pensons avoir apporté à la théorie bénédictine du rythme grégorien une confirmation nouvelle. »

3. — Sous le titre : *L'Histoire dans l'hymnographie* (*Science catholique*, septembre 1902), M. le chanoine Camille Daux cherche à éclaircir deux questions historiques qu'ont suscitées des pièces curieuses de l'Hym-

naire de Moissac. Le copiste de ce recueil liturgique et monastique a en effet introduit, au milieu des hymnes destinées à l'office divin, deux compositions d'allure toute particulière, qui ne peuvent avoir rien de commun avec la célébration du culte. La première, *Odo, princeps altissime*, est, selon toute vraisemblance, un chant destiné à célébrer le sacre du jeune monarque, Othon III, roi du Saint-Empire romain, protecteur-né des monastères, qui, comme celui de Moissac, relevaient directement de Rome. — Avec non moins d'exactitude, M. C. Daux parvient à identifier l'auteur de la seconde hymne *Te laudat Petrus*. Le poète qui s'y met en scène est un évêque simoniaque de Rodez, Pierre Bérenger, déposé par Grégoire VII : dans sa douleur profonde d'avoir enfreint les lois de l'Église, il supplie S. Antonin, le patron du Rouergue, d'avoir pitié de lui, et de faire que ses honneurs lui soient rendus. C'est là un trait de caractère intéressant à noter, et l'on doit remercier M. C. Daux d'avoir replacé cette singulière composition dans son cadre historique.

4. — L'*Introduction* du magnifique volume publié par MM. F.-A. Gevaert et J.-C. Vollgraff : *Les Problèmes musicaux d'Aristote*, raconte en termes émus « l'histoire succincte de son long et douloureux enfantement. Elle est écrite par le seul des trois collaborateurs qui ait vu le commencement et la fin du travail », M. Gevaert. C'est avec M. Wagener, helléniste et professeur à l'Université de Gand, que M. Gevaert se proposait, dès 1870-71, de rééditer, de traduire et de commenter les *Problèmes* d'Aristote. Déjà la part de chacun était faite, le plan arrêté, le travail commencé, lorsque des circonstances imprévues en arrêtèrent la réalisation. Puis survint la mort de M. Wagener (1896). Mais avant de mourir il avait désigné à M. Gevaert l'un de ses jeunes confrères. M. Wollgraff, professeur à l'Université de Bruxelles, philologue de carrière, grammairien rigide, très amateur de musique, était l'homme le plus capable de continuer la tâche qui lui revenait dans le travail commun. Les deux survivants se mirent généreusement à la besogne. Au moment où M. Wagener manquait, l'opération préalable, l'établisement du texte, était assez avancée. La partie à exécuter en commun — interprétation et traduction des problèmes — était à l'état d'ébauche. Les deux travailleurs, afin de s'éclairer, étudièrent les récentes publications : Ruelle (1891), V. Jan (1891), C. Stumpf (1897), mais ils profitèrent surtout des trouvailles contenues dans les Notes sur *les Problèmes musicaux d'Aristote*, de MM. d'Eichtal et Théod. Reinach. Plusieurs corrections et conjectures, proposées par ces deux auteurs, ont été adoptées par les deux éditeurs belges, mais toujours après des vérifications et recherches prolongées. Chacun des changements apportés au texte reçu est consigné dans les annotations mises à la suite de chaque problème. Les modifications importantes sont motivées soit

dans les *Notes philologiques*, soit dans les *Commentaires*. La traduction suit de très près le texte. Quant à la question assez controversée de l'authenticité des *Problèmes* attribués à Aristote, les deux collaborateurs s'en expliquent nettement. Von Jan et ses confrères allemands se refusent à croire qu'Aristote les ait écrits de sa main, bien que les *Problèmes musicaux* soient de tout point dignes de la doctrine du grand philologue ; ils auraient été rédigés à l'époque alexandrine-romaine par différents écrivains. L'opinion de MM. Gevaert et Vollgraff est tout autre. Si ces *Problèmes* et leurs réponses n'ont pas été rédigés par lui, ils l'ont été indubitablement, non par des écrivains d'une époque plus récente, mais par un de ses disciples immédiats écrivant en quelque sorte sous la dictée du maître (p. XXVIII). En effet, le vocabulaire est d'Aristote, la théorie humaine est préaristoxénienne ; il est impossible que des musicistes de l'époque alexandrine aient pu se servir d'une théorie trop archaïque pour eux. Les *Problèmes* musicaux ont circulé en recueils plus ou moins étendus, plus ou moins concordants, parmi les érudits du monde grec connu, jusqu'à ce que, vers la fin de l'empire d'Occident, le compilateur de la collection entière des Problèmes aristotéliciens se sera avisé de les réunir, sans tenir compte des interpolations, des lacunes, etc. (p. XIX). Dans le texte et la traduction, toutes les parties tenues par les auteurs pour aristotéliciennes sont imprimées en gros caractères. Les petits caractères sont réservés aux passages introduits, selon eux, postérieurement à la première rédaction. Le livre de MM. Gevaert et Vollgraff se divise en quatre parties. — 1re Partie. Texte et traduction (p. 1-82). Les *Problèmes* ne sont pas rangés selon les numéros d'ordre des anciennes éditions, mais ils sont groupés avec intelligence par ordre des matières. Voici les huit sections adoptées : A, neuf problèmes d'acoustique ; B, neuf sur les consonnances ; C, six sur l'octocorde et l'heptacorde ; D, six sur des particularités de l'exécution vocale ; E, trois sur l'accompagnement hétérophone ; F, problème double relatif aux harmonies employées dans la tragédie ; G, trois relatifs à l'histoire musicale ; H, huit à la philosophie et à l'esthétique musicale. — La 2e partie (p. 83-89), renferme les *Notes philologiques* de M. Vollgraff. — La 3e partie, *Commentaire musical* de M. F.-A. Gevaert, est de beaucoup la plus importante et la plus longue (p. 91-356). Ici, M. Gevaert reprend une à une les sections et les commente avec un talent et une science digne de l'*Histoire de la musique de l'antiquité*. Le plan qu'il s'impose est vaste. « Le rédacteur du commentaire musical n'a pas cru pouvoir se borner à l'explication pure et simple de chacun des problèmes. Il a jugé utile d'initier le lecteur aux conceptions théoriques sur lesquelles se fondent les solutions d'Aristote. De plus il s'est attaché à mettre en évidence et à élucider les deux points suivants : 1° les règles de la composition

mélodique en général ; 2° *les procédés usuels de la musique hétérophone* (accompagnement antiphone, symphone). » Enfin l'auteur de l'*Histoire de la musique de l'antiquité* revient sur certaines questions traitées dans ce grand ouvrage, les complète et les corrige au besoin. — La 4e partie consiste dans un Appendice où M. Gevaert expose les genres, tons et modes de l'époque préaristoxénienne, à l'aide de l'écriture musicale des Grecs. Cet appendice est rédigé à l'intention « du lecteur philologue-musicien ou musicien frotté de philologie, qui, pour arriver à une compréhension plus large du mécanisme sonore de la musique grecque, ne recule pas devant l'étude de son système graphique. » A la fin du volume un Index récapitulatif de toutes les matières musicales traitées dans les *Problèmes*, le *Commentaire* et l'*Appendice* permet au lecteur de les repasser en quelques instants.

5. — Le travail sur les mêmes problèmes : *Die aristotelischen Musikproblem* est moins considérable que le précédent, mais il est fort intéressant. Le Dr Tischer s'est aidé de tous les travaux qui l'ont précédé, et les a résumés à sa manière. L'ordre suivi dans l'exposition des Problèmes est celui des matières ; mais il diffère de celui de M. Gevaert. Voici les divisions : 1° Histoire musicale ; 2° Musique de chant ; 3° Acoustique ; 4° Chant à plusieurs voix ; 5° Expression. Le Dr Tischer se prononce contre l'authenticité. Il suppose que deux rédacteurs au moins ont participé à la collation, et ne veut pas se prononcer sur l'époque de la composition de ce recueil. Il repousse aussi un grand nombre de corrections et conjectures proposées par MM. Gevaert et Vollgraff.

6. — L'ouvrage de M. Henry S. Macran : *The Harmonics of Aristoxenus* est des plus intéressants. Le but de l'auteur est double : 1° faire connaître au public anglais les écrits d'Aristoxène, le plus célèbre représentant de la science musicale de la Grèce antique ; 2° combattre, dans une attachante Introduction, certains préjugés fréquents chez les modernes, trop tentés de juger et de critiquer tout système musical d'après les lois et les règles de la seule musique qu'ils connaissent. Aristoxène était l'élève d'Aristote. Des œuvres d'Aristoxène il ne nous reste que des fragments de ses *Éléments rythmiques* et ses *Éléments harmoniques* divisés actuellement en trois livres, mais qui ne sont probablement que des fragments appartenant primitivement à deux écrits distincts. En 1861, M. Marquart a publié ces deux traités en grec et en allemand avec commentaire critique. Une traduction française des *Éléments harmoniques* nous a été donnée en 1871 par M. Ch. Ruelle, avec une étude sur Aristoxène. Aujourd'hui, M. H. S. Macran nous donne, à la suite du texte grec revu avec soin, une traduction anglaise des *Éléments harmoniques;* puis il termine son travail par une longue série de notes explicatives et critiques se rapportant au texte grec et

ayant pour but soit de fixer le texte authentique, soit de signaler une variante ou de préciser le sens d'un mot de l'auteur par les écrits de ses successeurs, enfin d'éclairer les passages obscurs de l'auteur par tout ce que l'on peut connaître par ailleurs de la science musicale de l'antiquité. Mais ce qui, à mon avis, fait l'intérêt principal de l'ouvrage de M. Macran, c'est la longue Introduction de 93 pages dans laquelle l'auteur traite du développement de la musique grecque et explique la formation progressive de l'échelle musicale et ses transformations successives. M. Macran, en outre, met sous les yeux du lecteur des tableaux de la notation grecque, telle qu'on la trouve dans le fragment d'Alypius ; il renvoie, pour les explications, à Westphall, Gevaert et Mouro. Dans une deuxième partie, il parle plus spécialement d'Aristoxène et de son ouvrage dont il donne la liste des manuscrits et éditions successives.

7. — « Ah! qu'il est malaisé, écrit M. Camille Bellaigue, en sa 2e série d'*Études musicales*, qu'il est malaisé, peut-être hélas! inutile d'essayer de décrire les sons, plus indescriptibles que les formes et les couleurs. » Et nous tiendrions l'affirmation elle-même d'une absolue vérité, si la fine analyse musicale qui la suit et tant d'autres pages délicieuses de ce très beau livre ne nous obligeaient à n'en point croire ici l'éminent critique. Sans doute les sons échappent directement aux prises de notre imagination et de notre intelligence, mais non le rapport que ces sons ont entre eux et avec notre âme. C'est surtout ce dernier rapport que M. Bellaigue excelle à saisir et à analyser. Volontiers il laisserait cette fois un peu de côté ce qu'il appelle ingénieusement, avec les Anglais, la *practical basis* de la musique, pour s'attacher davantage à sa *poetical basis*, au sentiment qui commande à la technique musicale tout en se pliant à ses lois. Et déjà ce point de vue s'impose à notre attention, si nous prenons garde qu'une grande partie du livre est consacrée aux poètes amis de la musique : à Dante, à Shakespeare, à Grillparzer. Mais chez les musiciens eux-mêmes, ce qui fait avant tout l'objet de ces études, c'est le sentiment prédominant qui a constitué comme l'âme ou l'essence de leur art, qui en a été le moyen le plus parfait de vie intérieure et le procédé le plus puissant de communication. Chez Moussorgski, c'est l'émotion profonde au contact de la réalité triste, de la souffrance humaine que seules les larmes et les cris traduisent, mais dont le génie du musicien a su transposer toute l'angoisse, au fond de son âme et de la nôtre, par delà les limites des signes extérieurs. Aussi, entre les plus belles pages de ce livre faudra-t-il compter celles où M. Bellaigue analyse avec une incomparable pénétration les chefs-d'œuvre du maître russe. Chez le même Moussorgski et chez M. Pedrell (l'auteur de *los Pirineos*), c'est le sentiment sincère et presque inconscient de l'âme nationale dont les mélodies populaires « aux

formes vierges » sont l'expression la plus sûre et la plus vraie. Chez Verdi, c'est le sentiment de la force, de cette force à la fois tragique et rieuse, violente et caressante, mais toujours esthétique, qui caractérise si bien l'Italie. Enfin chez d'autres plus anciens, chez le Mozart des *Noces*, le Rossini du *Barbier*, c'est le sentiment de joie légère et brillante dont « la fleur ou la flamme » est l'esprit. Et après l'étude charmante de M. Bellaigue sur *l'Esprit dans la musique* nous ne saurions douter que la musique ait pu être à ses heures extrêmement spirituelle. Mais la musique a une fonction plus haute, « elle est beaucoup plus et beaucoup mieux qu'un art d'agrément », et si elle traduit merveilleusement la vie intérieure de l'âme c'est pour l'apaiser et la consoler, la purifier et la délivrer en lui faisant entrevoir un idéal de vie harmonieuse où toutes les antinomies de son existence présente disparaîtront à jamais. Là, plus de larmes, plus d'angoisse, plus de rire même, si spirituel qu'il puisse être, mais le sourire éternel des bienheureux. C'est vers cet idéal que M. Bellaigue nous élève, conduit par Dante au séjour céleste où retentit une symphonie qui défie la parole mortelle et la dépasse infiniment, « la dolce sinfonia di Paradiso. » — Le livre se termine par une étude fort originale sur Shakespeare et la musique, et par une nouvelle série toujours bien accueillie de *Silhouettes de musiciens*; pourtant c'est comme à regret qu'on ne le voit pas prendre fin à ces pages admirables d'inspiration dantesque où l'auteur, faisant survivre la musique au ciel, « près de Dieu où elle trouvera la plénitude et la perfection de son être », a su lui donner tout son sens et toute sa valeur de révélatrice de l'ineffable.

8. — Si nombreuses que fussent déjà les notices biographiques de Berlioz, le centenaire du grand artiste n'en a pas moins fait éclore, l'an dernier, une véritable littérature à son sujet dans les revues, les journaux ou les livres, tant en France qu'à l'étranger. C'est de cette éclosion féconde que sont nés les deux volumes que nous présentons à nos lecteurs : *Berlioz et la Société de son temps*, par M. Julien Tiersot — *Hector Berlioz : Les Musiciens et la Musique*, avec Introduction par André Hallays. Les *Mémoires* et la *Correspondance* de Berlioz servent de base à l'ouvrage de M. J. Tiersot. Quelques lettres récemment retrouvées et publiées lui ont même fourni de l'inédit. A vrai dire, le principal intérêt du livre est ailleurs. Dans son plan large et compréhensif, l'auteur nous retrace, avec un détail suffisamment copieux et toujours très précis, une vue générale sur la musique, l'enseignement des écoles, les procédés en vogue et l'idéal des compositeurs, les goûts et les faveurs du public au temps de Berlioz. C'est de l'histoire plutôt qu'une histoire. Et dans ce cadre qui appelle ou repousse les comparaisons, l'extraordinaire musicien que fut Berlioz apparaît dans toute sa grandeur. Peut-être aurait-on le droit de reprocher à M. J. Tiersot l'insistance

qu'il met à faire de Berlioz une malheureuse victime de la jalousie. Évidemment ce monde d'artistes qu'il avait autour de lui ne pouvait l'aimer : il leur était trop supérieur. Mais aussi ne leur faisait-il pas sentir cette supériorité ? Et pouvaient-ils lui pardonner son mépris hautain et les traits mordants de son impitoyable critique ? Et ce caractère bourru, fantasque, sombre à en devenir sauvage, susceptible presque à la folie ! Et cette gastralgie aiguë qu'il n'a jamais voulu soigner ! En vérité, est-ce bien la société qui ne pouvait le souffrir, ou lui qui ne pouvait souffrir la société ? Et puis il y a des principes de morale auxquels M. J. Tiersot lâche trop complaisamment la bride sur le cou. Toute une portion de la vie de Berlioz était à flétrir et non à excuser. Ni l'art, ni le tempérament, ni le milieu ne pouvaient servir de circonstances atténuantes. Mais ce qui nous intéresse beaucoup plus que l'homme dans Berlioz, c'est l'artiste de génie. Du génie, certes, il en eut, et du meilleur et du plus élevé. Les musiciens sont unanimes à lui rendre aujourd'hui — un peu tard — cette justice qu'il fut peut-être le seul à se rendre à lui-même de son vivant. Et d'excellents juges osent presque penser que les œuvres de Wagner, dont les grandes beautés sont avant tout wagnériennes, disparaîtraient plutôt que celles de Berlioz, dont les beautés restent toujours humaines. Qu'on lise, à ce sujet, les trois derniers paragraphes du troisième chapitre : *Les Écoles étrangères*, — *Berlioz, Wagner, Liszt : l'histoire*, — *Berlioz, Wagner, Liszt : le génie*. On y verra avec quelle finesse de critique et quel discernement M. J. Tiersot analyse, rapproche ou oppose les divers systèmes et la belle et juste part qu'il donne à Berlioz.

9. — A ceux qui veulent connaître Berlioz par ses propres écrits, nous conseillons de lire le volume de M. André Hallays. Surtout qu'ils n'enjambent pas les cinquante pages d'Introduction : *Hector Berlioz critique musical*. Cela s'appelle d'un connaisseur consommé à qui rien n'échappe. M. A. Hallays ne prétend pas nous donner dans son livre tous les articles critiques de Berlioz. Il y faudrait plusieurs volumes. Qu'on songe que Berlioz a écrit dans *l'Europe littéraire*, la *Revue européenne*, le *Monde dramatique*, le *Correspondant*, la *Gazette musicale*, et que, de 1831 à 1863, il fut le rédacteur attitré des chroniques musicales aux *Débats*. Force fut donc de faire un choix, et vraiment le choix est judicieux. M. A. Hallays a pris dans les œuvres d'artistes les plus connues celles où les principes, les vues, l'admiration sincère et les âpres censures de Berlioz témoignent franchement de son génie. *Don Juan, la Flûte enchantée, les Huguenots, le Prophète, Zampa, la Fille du régiment, le Val d'Andorre, le Toréador, le Caïd, Sapho, Faust, les Pêcheurs de perles*, tels sont les principaux articles réédités dans ce livre. Et il faut savoir gré à M. A. Hallays qui nous donne

ainsi l'occasion d'apprécier à la fois et le talent littéraire et les sentiments artistiques de Berlioz.

10. — A côté de la biographie détaillée d'Adolphe Nourrit (1802-1839), publiée par Louis Quicherat en 1867 (3 vol. in 8, Plon), M. E. Boutet de Monvel a pensé qu'il y avait place pour une œuvre moins touffue, pour une simple esquisse, où les belles lignes de la physionomie morale d'un artiste d'autrefois, retiendraient seules notre attention. Il nous intéressait moins, en effet, de connaître l'interprète d'un art un peu oublié, le ténor célèbre qui fit triompher les opéras de Meyerbeer, de Rossini, d'Aubert et d'Halévy, que l'homme singulièrement attachant et troublant qui se cachait sous l'artiste. L'auteur, à vrai dire, ne traçait qu'une esquisse, il négligeait donc les ombres et les rides et quand il puisait avec un zèle pieux dans le livre de son prédécesseur et les archives de la famille, c'était pour y recueillir tous les traits qui nous feraient connaître l'artiste probe et sincère, poussant le souci de la perfection esthétique jusqu'au scrupule, l'homme de bien et de dévouement, capable d'enthousiasme pour toutes les grandes idées sociales et religieuses. Nourrit se convertit vers la fin de sa vie. Il semble néanmoins que sa religion se ressentit trop d'un sentimentalisme alors en vogue et bien en harmonie avec son âme. Les lettres de l'artiste à sa femme et à ses amis composent la plus grande partie du volume intitulé : *Un Artiste d'autrefois. Adolphe Nourrit, sa vie et sa correspondance ;* l'auteur les enchâsse dans un commentaire simple et discret, trop discret souvent, comme s'il eût craint d'aborder une étude psychologique plus approfondie, où des éléments morbides n'auraient pas manqué de trouver une place difficile à déterminer et à apprécier. On lui saura gré toutefois, à défaut d'une originalité et d'une impartialité plus grandes, d'avoir su nous faire éprouver quelque chose de sa vive sympathie pour l'illustre chanteur.

11. — A la suite de Schumacher, son collègue, qui édita naguère des recueils de cantiques, l'auteur du livre ayant pour titre : *Das deutsche Christuslied des neunzehnten Jahrhunderts* étudie le lyrisme religieux au XIXe siècle, en s'attachant spécialement aux compositions qui ont directement trait au Christ. Dans son Introduction, M. F. Nippold donne un rapide aperçu sur l'histoire de cette poésie. Il va en chercher les origines jusque dans les débuts du christianisme et la montre ensuite se développant à travers les âges d'une façon inégale, selon que les disputes doctrinales et le pouvoir hostile de la Papauté lui créent plus ou moins d'obstacles. C'est au siècle dernier que le *Christuslied* aurait atteint son apogée et se serait épanoui avec une ampleur sans précédent. L'ouvrage comprend trois grandes divisions, où l'on fait l'histoire du *Christuslied* : a) dans le protestantisme allemand ; b) dans le catholicisme non papiste ;

c) en dehors de l'Église. Les écrivains sont présentés réunis en groupes sous des titres variés, et à chacun on consacre quelques lignes, parfois une page ou deux avec de courtes citations de ses œuvres. Comme on peut le voir par la division du livre, l'auteur écarte le vrai catholicisme et il en donne une excellente raison : comment, en effet, le *Christuslied* pourrait-il se développer là où règnent tyranniquement les monsignori de la congrégation de l'Index (p. 280) et les prétoriens d'un papisme néojésuitique et césarien (p. 270, 281, 291) ? Le seul fait de se convertir au catholicisme éteint tout souffle poétique (p. 288). L'auteur étant protestant, et protestant allemand, nous ne saurions lui demander ni trop de complaisances ni trop de courtoisie pour les catholiques romains ; mais la forme violente et grossière de ses attaques est sans excuse, et on se demande quel crédit on peut bien accorder à un ouvrage historique où la partialité est si évidente.

12. — « Il suffit d'annoncer l'*Histoire de la musique. États scandinaves. Norwège*, XIXe *siècle ;* on en connaît les qualités peu communes : tant de fois déjà nous avons eu à louer les divers volumes de M. A. Soubies. Celui-ci offre un intérêt plus spécial à cause de la connaissance assez superficielle que nous avons de l'histoire et de l'état actuel de la musique dans les États scandinaves.

13. — Le but du présent ouvrage est de « faciliter à l'élève qui veut mériter le nom d'artiste créateur, la connaissance logique de son art, au moyen de l'étude théorique des formes musicales et de l'application de cette théorie aux principales œuvres des maîtres musiciens examinés dans leur ordre chronologique » (p. 5). Telle est la pensée qui a présidé à l'ordonnance du *Cours de composition musicale* dont nous avons sous les yeux le *Premier Livre*. Il a été rédigé avec la collaboration de M. Auguste Sérieyx, d'après les notes prises aux classes de composition de la *Schola Cantorum* en 1897-1898. Ce cours sort complètement des sentiers battus ; non content d'enseigner froidement les procédés de l'art, le maître veut faire de son élève un artiste complet ; il veut favoriser l'éclosion du talent, du génie même, en développant le goût par l'étude raisonnée et critique des œuvres nées dans les siècles passés. M. V. d'Indy divise l'histoire de la musique en trois grandes époques : 1° *Époque rythmo-monodique*, du IIIe au XIIe siècle ; 2° *Époque polyphonique*, du XIIIe au XVIIe siècle ; 3° *Époque métrique*, du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Division originale qui a bien sa réalité dans l'histoire. Sur cette division est basé tout le cours. L'élève étudie d'abord le *rythme* et son application à la musique, puis la *mélodie*, les *signes graphiques* (notation neumatique, guidonnienne, proportionnelle, etc.) qui représente le rythme et la mélodie et les formes musicales limitées à ces deux éléments. Viennent ensuite l'origine et la théorie de l'harmonie, de la tonalité,

de l'expression ; puis l'histoire de cette théorie de l'harmonie ; enfin, un rapide coup d'œil sur l'évolution progressive de l'art, ce qui nous amène à la troisième époque, *époque métrique*, qui doit faire l'objet d'une autre partie de cet ouvrage. L'élève qui aura parcouru ce programme et qui s'en sera pénétré possèdera la science musicale supérieure.

14. — La publication de l'*Hispaniae Scola* et des ouvrages de Victoria nous a déjà fait apprécier don Felipe Pedrell. Le distingué professeur du conservatoire de Madrid nous prouve aujourd'hui que les questions d'archéologie musicale ne lui font pas négliger la pratique : il vient, en effet, d'enrichir la série des manuels encyclopédiques Gili d'un petit traité qui sera, nous n'en doutons pas, bien accueilli : *Prácticas preparatorias de instrumentación*. Dans une nomenclature fort complète, l'auteur passe en revue tous les instruments susceptibles de produire des sons : aucun n'est oublié, depuis le simple triangle et la clochette d'orchestre jusqu'à la voix humaine. Les sons les plus divers sont analysés, classés et groupés ; puis, après avoir établi leurs rapports respectifs, étudié le mode usuel suivant lequel sont écrites leurs parties, M. Pedrell nous apprend à résoudre les difficultés qui se présentent lorsqu'il s'agit de combiner les sons de toutes sortes d'un orchestre ou d'une fanfare, de transposer les parties d'instruments aux tonalités variées en les écrivant d'une façon correcte et pratique. Avant tout l'auteur veut faire œuvre utile qui puisse préparer l'intelligence des règles de l'orchestration et de l'instrumentation. Nous croyons qu'il atteint son but. Grâce à lui, le jeune compositeur comprendra mieux l'agencement des organes qu'il doit mettre en jeu, l'accord qu'il doit maintenir entre eux : les exécutants se rendant un compte exact de leur rôle et de la place qu'ils occupent, il en résultera un ensemble de sons qui charmera l'oreille en interprétant fidèlement la pensée du compositeur. « *Quae sine anima sunt vocem dantia, sive tibia sive cithara : nisi distinctionem sonituum dederint, quomodo scietur id quod canitur aut quod citharizatur* ? (I Corinth., XIV, 7).

15. — Le *Piccolo Lessico del musicista* reçoit, dans cette neuvième édition, d'excellentes améliorations : on remarque plusieurs notices modifiées, d'autres corrigées selon la lumière de la critique moderne ; puis de nombreuses adjonctions ont été faites. Ce petit livre renferme beaucoup de matière ; mais il ne dispense pas celui qui veut s'instruire de recourir à des ouvrages plus complets, par exemple le *Dictionnaire de musique* de M. Hugo Riemann.

16. — Cette édition de *Veröffentlichungen der Neuen Bachgesellschaft*, est un arrangement, à quatre voix, de cantiques religieux et airs tirés du *Gesangbuch* de *Schemellis* et du « *Notenbuch* » d'Anne Magdlein Bach, tels qu'ils figurent dans la 39e année de la grande édition de Bach (p.

279 à 510). Elle n'a pas la prétention d'être critique ou philologique. Son but est de venir en aide, pour un usage pratique, aux sociétés chorales qui cultivent les chœurs de chapelle. L'auteur dit très loyalement que, s'il avait travaillé pour les publications de la Nouvelle Société Bach, il aurait évité çà et là quelques libertés, par exemple quelques transpositions de cantiques pour les mettre plus à la portée des voix ; des modifications dans l'emploi des points d'orgue. M. Franz Wüllnerr les a pour la plupart supprimés ; car ils ne sont, dit-il, que des signes indiquant la fin du vers, non des signes de pause. Enfin l'auteur s'est permis, personne ne l'en blâmera, des indications de mouvement et de dynamie. Quant à l'harmonisation, elle a été ordonnée de manière à ne pas porter atteinte à l'admirable simplicité de la mélodie. Ce travail ainsi compris peut servir à populariser les mélodies de Bach. Les paroles des chants sont en allemand. — Le deuxième cahier contient les mêmes mélodies pour une seule voix avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium. M. B.

POÉSIE — THÉATRE

Poésie. — 1. *Œuvres complètes* d'Alfred de Vigny, édition définitive. Paris, Delagrave, s. d., in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 2. *Pensées d'automne*, par Henri Jacottet. Paris, Fischbacher, 1904, in-16 de 268 p., 4 fr. — 3. *Les Chrysalides*, par Louis Maigue. Paris, Lecène et Oudin, 1903, in-12 de 212 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Haltes fleuries, sonnets intimes*, par Georges Mengeot. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-12 de 216 p., 3 fr. — 5. *L'Ame essentielle*, par René Arcos. Paris, éditions de la Maison des poètes, 1903, in-18 de 153 p., 3 fr. — 6. *Vers le passé*, par Paul Blanchemain. Paris, Poussielgue, s. d., in-16 de 270 p., 3 fr. 50. — 7. *Au gré du vent*, par L.-L. Regnier. Paris, éditions de la Maison des poètes, 1903, in-16 de 153 p., 3 fr. — 8. *Péchés d'aïeule*, par A. de Valfère. Paris, éditions de la Maison des poètes, 1903, in-18 de 91 p., 3 fr. — 9. *Poèmes africains*, par Émile Barbier. 1re série. Paris, Duc, 1904, in-16 de vii-182 p., 3 fr. — 10. *Les Martiniquaises*, par Victor Duquesnay. Paris, Fischbacher, 1903, in-16 de x-196 p., 3 fr. 50. — 11. *La Souveraine Chimère*, par Moritz Wronghel. Genève, imp. de la *Tribune*, 1903, in-8 de 86 p. — 12. *Sapho* ; traduction de Mme Renée Vivien. Paris, Lemerre, 1903, in-12 de xii-148 p., 3 fr. 50.

Théatre. — 1. *Un Gant ; Le Nouveau Système*, par Bjoernstjerne Bjoernson, pièces traduites du norvégien par Auguste Monnier. Paris, Stock, 1904, in-12 de 351 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Fils de la Nature*, par Frédéric Halm ; adaptation française par Adolphe Schleicher. Paris, Schleicher, s. d., gr. in-4 de xx-118 p., illustré, 10 fr. — 3. *Gilbert*, drame en trois actes, en vers, par Madeleine Lépine. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1903, in-18 de 72 p., 2 fr. — 4. *Le Duc*, comédie en cinq actes, par Éd. Hosemann. Paris, Stock, 1904, in-16 de 95 p., 2 fr.

Poésie. — 1. — Il faut louer la librairie Delagrave de nous avoir, offert pour nos étrennes une édition complète, exacte et élégante sans être trop luxueuse, des œuvres poétiques d'Alfred de Vigny. C'est avec joie que j'ai relu dans ce petit volume des morceaux tels que *Moïse*, *Éloa, ou la Sœur des Anges, la Neige, le Cor, la Frégate « la Sérieuse, » la*

Bouteille à la mer, et surtout cette admirable *Maison du berger* qui suffirait à illustrer un écrivain :

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée,
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison...
Il est sur la montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière....
J'y roulerai pour toi la Maison du berger.

Mais à quoi bon citer de semblables vers ? Ils vivent dans la mémoire de tous les lettrés, de tous les gens de goût. Possédant moins de cœur et de délicatesse que Lamartine, Alfred de Vigny est doué au plus haut point du génie créateur, de l'énergie des pensées, d'une imagination éclatante et forte ; chez lui, le trait ne porte pas seulement; il pénètre de façon profonde. C'est l'émotion contenue, la passion conservant jusque dans ses excès un calme sombre qui en augmente l'intensité. Le hautain gentilhomme est le poète de toutes les fiertés, de tous les désespoirs ; une tristesse âpre, poignante, inguérissable, déborde sans cesse sur ses sujets et sur ses tableaux. Comme l'a écrit avec raison M. Frédéric Godefroy, « toutes les inspirations de Vigny ont quelque chose de fatidique, et tous ses dénouements sont des catastrophes. La lecture de certains de ses poèmes serre le cœur, et pourtant ces poèmes ont un attrait irrésistible. » On dirait qu'un courant magnétique passe de l'âme de l'écrivain dans celle du lecteur, lui communiquant les impressions les plus profondes, et l'émouvant sur le sort d'un vaisseau qui sombre, d'une bouteille lancée à la mer, comme s'il s'agissait d'un être humain. L'auteur atteindrait, dans beaucoup de ses pages, la perfection, sans une certaine monotonie de couleurs et de langage. Le fond de ses poésies est trop uniformément mélancolique, et l'expression toujours riche, sonore, chargée d'épithètes et d'ornements, finit par fatiguer après avoir charmé longtemps. C'est là un défaut commun, il faut bien le dire, à presque tous les descriptifs, qu'ils s'intitulent romantiques ou parnassiens. On pourrait aussi reprocher au chantre d'*Éloa* le caractère un peu païen de son mysticisme. Mais tel qu'il est, combien il plane au dessus des pâles rimeurs d'aujourd'hui, ciseleurs de vers creux, faiseurs d'inutiles tours de force ! Hélas !... *Paulo minora canamus.*

2. — On ne saurait dire que M. Henri Jacottet est un grand poète ; en effet, l'inspiration, le souffle, l'énergie de la pensée et l'éclat du style lui manquent. Mais il est souvent un aimable écrivain, plein de cœur, de délicatesse et d'élégance. Les tableautins qui naissent sous

son pinceau — lequel est une plume — sont agréablement variés. Il chante la Suisse, son pays d'origine ; la France, sa patrie d'adoption ; Auteuil, où bourgeoisement il habite ; les montagnes jurassiennes, les Alpes, la Bretagne et la Grèce, qu'il a parcourues d'un pied infatigable et avec des yeux d'artiste. Sa connaissance de la botanique est impressionnante ; parfois, le rimeur laisse apparaître le philosophe, et, si M. Henri Jacottet ne possède pas la vérité intégrale (il appartient à la religion protestante), du moins ne rougit-il jamais de se montrer franchement chrétien. La Résurrection de Notre-Seigneur lui inspire ces beaux vers :

Dix-neuf siècles ont fui, sans détacher nos yeux
Du tombeau vide avec l'Ange silencieux...
En vain dans les esprits monte le doute amer,
L'humanité toujours voit le sépulcre ouvert.
Elle sent vivre, au cœur de la nue éternelle,
Le Maître qui promit de rester avec elle,
Et quand Pâques revient, dans les fleurs du printemps,
Tout plein de rameaux verts, de parfums et de chants,
Attestant qu'il demeure en ce monde où tout passe,
Un même alleluia monte à travers l'espace.

Je serais heureux de citer encore, si la place ne m'était mesurée, le passage où, après avoir décrit les merveilles de la dernière Exposition universelle, l'auteur déplore que trop souvent la Science marche séparée de la Foi ; que l'avenir nous réserve des villes sans églises et des hommes sans espérances, uniquement livrés à la lutte pour la vie et pour la conquête de l'or. Et M. Jacottet s'écrie :

Ah ! qu'ils étaient plus beaux, les rêves des vieux âges,
Lorsqu'on croyait encore à ces divins messages,
Que les anges chantaient dans la nuit de Noël !

J'aime beaucoup moins les pages de *Pensées d'automne* qui évoquent longuement (oh ! combien !) l'histoire d'Annibal, celle de Romulus Augustule, la légende de Tristan et Iseult, etc... Ce sont là des exercices de rhétorique dont l'utilité et l'actualité auraient besoin d'être démontrées.

3. — Beaucoup des *Chrysalides* de M. Louis Maigue mériteraient le titre de *Papillons* ; ces poésies, en effet, sont pour la plupart vivantes, originales, brillamment et délicatement nuancées. Les paysages que décrit l'auteur sont tout baignés de soleil, mais comme ils ressemblent à trop d'autres paysages, je leur préfère les « tableaux de genre » que renferme ce volume, et surtout les pages où nous sont révélés des « coins d'âme. » Chez M. Louis Maigue, la finesse du trait n'exclut pas la profondeur de la pensée ; l'expression reste toujours élevée, exacte, et parfaitement appropriée à l'idée qu'elle doit rendre. Mélancolique souvent, cet écrivain n'inspire jamais la révolte ni la désespérance, parce

qu'il a des sentiments chrétiens. Je n'en veux pour preuve que ces nobles strophes :

Il faut prier, vois-tu ! la prière est limpide ;
Elle coule sur l'âme en ruisseaux de clarté.
Quand l'heure en est passée, ineffable et rapide,
L'être qui se cherchait retrouve sa beauté.

Il faut prier, vois-tu... la prière est un monde :
Tout ce que nous rêvons en elle est contenu...
Homme, enfant ou vieillard, tu n'as pas d'autre règle :
La même goutte d'eau qui tombe au creux d'un nid
Sert à désaltérer le rossignol et l'aigle :
Prier, c'est s'abreuver au vin de l'infini !

J'ai cité ce passage, parce qu'il est de nature à valoir dès l'abord à l'écrivain l'estime du lecteur croyant. Mais il faut connaître encore et goûter bien d'autres *Chrysalides*, par exemple celles qui ont pour titres : *Les trop douces Pensées*, *Pleurs*, *Douleurs chères*, *Jeunesse*, *Amours perdus*, *Convalescence*, et *Déclin*, qui renferme ces jolis vers :

La mémoire est un livre où l'on sèche des roses,
Et le temps, jour à jour, affaiblit leur parfum.

Quelques critiques, pour terminer : les badinages sur Colette, Lise, Lisette et Liseron rappellent trop les *Précieuses ridicules ;* il est très rare de rencontrer des pastoures en robe rose ; enfin l'épithète *d'admirable* ne convient guère au morceau où Edmond Rostand parle ainsi du vieux Krüger :

Il a laissé tomber l'étui de ses lunettes
En regardant notre drapeau...

4. — Depuis que Boileau a émis, à propos du sonnet, un aphorisme resté fameux, il a paru des milliers et des milliers de ces gentils poèmes. Pour sa part, M. Georges Mengeot vient d'en publier cent soixante-douze ! qui ne sont pas sans défaut, mais qui ne sont pas tous sans intérêt. L'auteur les a réunis par petits groupes, et leur a donné des étiquettes : *Primevères*, *Hortensias*, *Chrysanthèmes*, *Orchidées*. Mais si dans la nature ces fleurs sont très-différentes, dans le livre de M. Georges Mengeot elles se ressemblent beaucoup, et la monotonie est précisément la grande faiblesse de cet écrivain qui a des lettres, des idées délicates, du métier, et qui sait peindre, ainsi que l'atteste, entre bien d'autres pages, cette jolie description d'une aurore automnale :

La brise du matin ride les mares vertes ;
L'hirondelle frissonne en prenant son essor ;
Sous le ciel nébuleux le soleil tiède encore
Glisse un sourire au seuil des fermes entr'ouvertes.

Dans le même petit morceau, le poète invite le chasseur à laisser en paix l'oiseau...

.... Dont le chant plaintif semble égrener dans l'espace
Quelque refrain perdu de nos amours d'enfant.

N'est-ce pas que ce trait final est bien venu ? L'écrivain des *Haltes fleuries* a parfois de ces jolies trouvailles, et il est fâcheux qu'elles soient noyées parmi une surabondance de rhétoriq[illegible] et si Mengeot a beaucoup de cœur ; à chaque page il dit sa pitié pour les tombes sans fleurs, pour les morts sans prières, pour les lèvres sans sourires, pour les pleurs sans espérances. Et tel n'est point le cas de ses larmes à lui, car sa mélancolie est tempérée par une foi un peu fantaisiste peut-être, mais profonde. Elle lui inspire cette brève leçon de sagesse, qui est le dernier mot de toutes ses rêveries :

Où Dieu nous a semés il faut savoir fleurir.

Avant de fermer ce petit livre — qui gagnerait à être encore plus petit — je veux signaler tout spécialement le sonnet consacré à *la Scabieuse*, emblême des veuvages :

Les fleurs ont leur secret, et calment, sans rien dire,
Les vifs élans du cœur, si prompt à désirer.
Sans pouvoir les atteindre on aime trop de choses
Et l'âme en voyant fuir l'heure des songes roses
A toujours, veuve aussi, quelque amour à pleurer.

5. — Je suis heureux d'apprendre qu'il existe maintenant à Paris une « Maison des poètes. » Sans doute ils ne risqueront plus de coucher à la belle étoile, et leurs livres ne resteront plus inédits. Ces ouvrages paraîtront tous désormais sur un beau papier alfa, comme *l'Ame essentielle* de M. René Arcos. Que voilà donc un titre original ! Et le livre ne l'est pas moins, si toutefois l'originalité consiste à accumuler les hiatus, les vers de treize pieds, et à faire rimer « attrait » avec « aspects », « ici-bas » avec « hélas ! », et « beau » avec « joyaux. »

Quant aux idées, il n'y a pas beaucoup de choses à en dire ; elles sont moins brillantes que les mots. A grand renfort de tirades sonores et mièvres tout ensemble, qui rappellent de très loin le *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, M. René Arcos peint tour à tour l'âme des fleurs, « l'âme astrale », l'âme des nuits, « l'âme épique » et « l'âme nuptiale. » Cette dernière est personnifiée par une belle dame dont les lèvres sont ainsi décrites :

Une goutte de sang a fleuri sur la neige,
Corolle avec l'ombelle un peu comme la berle ;
Close très chastement, mais le rayon l'assiège ;
Elle s'entr'ouvre, et traître en son cœur il se glisse,
Or, comme elle défaille, on voit, dans le calice
De pourpre humide, au lieu d'étamines, des perles.

C'est gentil, n'est-c[illegible] .. seulement c'est un peu obscur, malgré

le rayon. Quelques pages plus haut, l'auteur nous apprend que « la mûre est un vil plagiat » de ces mêmes lèvres, qui sont encore :

Les rebords émaillés d'un rare coquillage,
Dont on voit l'intérieur de nacre en carrelage.

Le rire de la personne aimée « éclabousse en sa cristallerie » ; ses cheveux sont un « couvercle ouvré d'or sur son corps », qui est lui-même un « flacon d'opale » ; ses nattes sont « deux serpents », un « cierge blanc », un « étendard flottant. » — Et de tout ce marivaudage, il résulte que M. René Arcos a dû fréquenter jadis à l'hôtel de Rambouillet.

6. — On ne saurait suivre M. Paul Blanchemain dans son voyage *Vers le passé* sans éprouver pour l'auteur une sympathie très vive. Chrétien plein de foi, il comprend toutes les grandeurs de la religion, et la valeur surnaturelle des deuils, des épreuves et des sacrifices. Époux et père de famille modèle, il espère, il célèbre et prématurément il pleure la compagne de sa vie, la confidente de ses pensées; il sourit à des berceaux, et, sans un cri de révolte, il visite pieusement des tombes. Ardent patriote enfin, il rend hommage au drapeau, et il chérit d'un amour spécial le coin de terre qui l'a vu naître, l'ombre de son clocher. Il n'y a pas dans son livre une note discordante; toutes les pages y respirent l'honneur et le devoir. Je voudrais citer intégralement le morceau, d'une inspiration si élevée, dont chaque strophe se termine par un cri parti d'un cœur profondément chrétien : « Ne m'ôtez pas la croix ! ne m'ôtez pas l'espoir ! Ne m'ôtez pas la foi ! Ne m'ôtez pas l'amour ! Ne m'ôtez pas le ciel ! Ne m'ôtez pas mon Dieu ! » En voici au moins un passage :

Si la joie est déboire et le bonheur chimère,
Si chaque jour apporte au deuil d'affreux surcroîts,
S'il faut, le front chargé du joug qui nous accable,
Vivre en forçat traînant son boulet ou son câble,
Ne m'ôtez pas la croix.

S'il faut, victorieux du siècle et de l'orgie,
Après quatre-vingts ans d'impuissante énergie,
Navré, courber l'épaule et disparaître un soir,
Sans pressentir l'éclat vengeur d'une autre aurore...
Ne m'ôtez pas l'espoir.

Malheureusement, dans le livre de M. Blanchemain, l'expression n'est pas toujours à la hauteur de la pensée; l'invisible, l'insondable, l'inconnaissable et l'insaisissable reviennent trop souvent sous sa plume, surtout à la fin des vers. Il abuse des inversions, des périphrases, voire même des hiatus. D'autre part, il célèbre les mariages de ses amis et la naissance de leurs enfants avec une fidélité qui finit par être monotone pour le lecteur profane.

7. — *Au Gré du vent* est un livre si joliment imprimé et broché que l'on voudrait n'avoir que du bien à en dire. Malheureusement une bonne partie des morceaux que renferme ce petit recueil ne se distinguent que par leur banalité... si je puis parler ainsi. M. L. Regnier chante, sans aucune originalité dans l'expression, des sujets qui ont inspiré déjà dix mille poètes et cent mille versificateurs ; il célèbre « la nature généreuse », « l'arbre superbe », « la brise folle », la mer, qu'il appelle « l'élément trompeur » (c'est aussi l'élément *trempeur*) et le rossignol, qu'il étiquette naturellement « frère de Philomèle », pour faire plaisir à Virgile. Parfois cependant, l'auteur se lance à employer des termes qui sortent de l'ordinaire, et qui même sont inattendus au point d'en être déconcertants. Il nous montre une gondole, et sur cette gondole une princesse vénitienne qui dort...

Dans la felza brillant de lueur opaline
Sous le charme vainqueur des airs de mandoline...

Que peut bien signifier le premier de ces vers ? Je laisse à de plus ingénieux que moi le soin de l'interpréter. Ailleurs, c'est une jeune fille de quinze ans, répondant au joli prénom de Liliane, qui se promène dans un bois :

Et Liliane va, contente d'être au monde,
Elle confie au bois la gamme vagabonde
Qu'avec fidélité lui rapporte l'écho
Sur l'aile de velours d'un tiède siroco...

Mais je ne veux pas insister sur ces bizarreries, car il ne me resterait plus de place pour dire que M. Regnier est un croyant, un patriote et un sensible ; il a souvent des idées nobles et délicates, qui lui inspirent, en passant, de beaux vers, tels que ceux-ci :

Lorsque à l'enfant le Ciel ouvre la vie amère,
Le Maître-Créateur met près de son berceau,
A droite, pour sourire ou pleurer, une mère,
A gauche, un séraphin, tuteur de l'arbrisseau.

Dans un autre genre, je signalerai la pièce intitulée : *Un Mariage* et qui est pleine d'une ironie de bon aloi. C'est une critique fine et acérée de ces alliances « de raison » qui ne sont trop souvent que des « alliages » de fortunes. Je note en terminant que le livre de M. Regnier peut être mis entre toutes les mains, mérite trop rare parmi les volumes de vers.

8. — Je n'aime guère ce titre : *Péchés d'aïeule*. Il me semble être peu en rapport avec la majesté dont la vieillesse doit être empreinte, avec la vénération qu'elle doit inspirer. Pour le même motif, on peut trouver choquants le ton badin ou le réalisme excessif de quelques-uns des morceaux que renferme le petit volume de Mme de Valfère, par exemple *Orgueil*, *A Madame X****, *Idylle* et *le Cheminéau*. Ce n'est

point avec des paroles de doute et de révolte que l'on console la misère humaine, et celle-ci ne saurait être non plus allégée par l'évocation de brutales jouissances. Je ne puis donc souscrire à l'enthousiasme du jugement qu'en sa Préface M. Gaston de Raimes a porté sur ce livre :

Lorsque la pensée aime flâner seule,
A l'heure tremblante et lente du soir,
Tout rêveur lira vos rimes d'aïeule,
Et le calme en lui reviendra s'asseoir.

Livre de pensers sertis de tendresse,
Livre de sourire et d'apaisement
Aux cœurs délicats son charme s'adresse....

A parler franchement, je ne trouve rien ou presque rien, dans les pages écrites par Mme de Valfère, qui soit propre à rendre le calme aux âmes troublées, et à sécher les yeux qui pleurent. Le surnaturel est trop absent de ce volume. Au point de vue purement littéraire, l'ouvrage ne vaut ni plus ni moins que beaucoup d'autres. C'est du bon ordinaire ; l'auteur chante surtout la nature, le soleil, les fleurs et le printemps, avec un lyrisme quelque peu artificiel, avec des hiatus, de inversions pénibles et des enjambements d'une hardiesse excessive. Il exprime parfois des idées bizarres, en un style ultra-moderniste :

Toute blancheur me cause une morne froidure ;
Il faut à mon cerveau, comme aux yeux de l'enfant,
Fût-ce en brutalité, l'éclat du chatoiment.
Le blanc ! c'est la chair morte en l'exsangue blessure.

La médecine contemporaine, qui soigne tant de « phobies », ignorait celle-là, jusqu'à présent du moins. Pour être juste, je dois dire qu'il y a dans *Pêchés d'aïeule* des vers bien venus, mais ils sont rares, et trop isolés les uns des autres.

9. — Les abonnés du *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer* seraient assez déroutés sans doute si cette vénérable publication leur arrivait un beau jour écrite en vers. C'est une impression de même genre que l'on éprouve en lisant les *Poèmes africains* de M. Émile Barbier. En de multiples pages d'alexandrins, il décrit des scènes de mœurs algériennes avec du charme et de l'esprit, mais avec trop de crudité ; il raconte des enlèvements, des poursuites mouvementées, des batailles, des drames de la jalousie, des chasses au lion. Et le vocabulaire arabe, si puissamment riche, lui fournit des rimes qu'on ne trouverait dans aucun dictionnaire. Il ne se met point en peine d'ailleurs de s'exprimer d'une façon élégante et poétique, et il écrit comme il parlerait, sans prétention aucune, ce qui lui permet d'aligner ses vers en ne courant nul risque de contracter une méningite. On lit par exemple dans *Drame intime* :

A Guelma, lors de mes deux derniers hivernages,
On ne s'occupait plus que de deux personnages :
L'un était le baron Raoul de Charleval,
Et l'autre, la comtesse Edma de Christoval....
Brillant dans les salons au somptueux décor,
Raoul de Charleval était la veille encor
Capitaine aux chasseurs des bataillons d'Afrique.
Les charmes de sa voix, son esprit satirique,
Ses dehors distingués, son titre de baron
L'avaient fait remarquer dans tout son escadron
Par le monde élégant et choisi de la ville....

J'ai fait cette citation un peu longue afin de donner une idée du genre de M. Émile Barbier : il est tout ce que l'on peut imaginer de plus simple. Je ne trouve guère dans ce volume qu'un morceau où l'auteur ait soigné son style et fait quelques efforts pour s'exprimer dans une langue poétique. Ces quelques strophes sont intitulées : *Le Targui*, ce qui est le singulier de Touareg :

Tant que l'astre du jour me versera sa flamme,
Tant qu'un souffle de vie embrasera mon âme,
Tant que mon œil sera sur l'espace entr'ouvert,
Tant que mon cœur ardent battra dans le silence,
Tant que ma main pourra tenir un fer de lance
Le Targui restera le vautour du désert !

10. — La catastrophe qui ravagea, il y a dix-huit mois, la Martinique, — fauchant trente mille victimes et faisant passer à travers le monde un frisson de terreur — donne une lugubre saveur d'actualité à quelques-unes des poésies écrites par M. Victor Duquesnay, qui est né dans l'île sinistrée, et qui l'habite encore. Mais on aurait pu attendre d'un écrivain qui fut, pour ainsi dire, témoin de cet affreux cataclysme, des tableaux plus vastes, plus colorés, plus angoissants, plus « vécus » que ceux qu'il nous donne à ce sujet, et qui n'occupent qu'une douzaine de pages. Dans le reste du volume, l'auteur décrit les paysages des « mornes », en des vers qui sont un peu mornes également, ou bien il se livre, en combinant les rythmes les plus variés, à des tours de force qui souvent sont au-dessus de la souplesse de sa plume. Çà et là pourtant, je relève dans *les Martiniquaises* de jolis vers, ceux par exemple qui sont consacrés aux orphelines d'un ouvroir de Fort-de-France, et *Pitié des Choses*, où l'auteur peint l'enterrement d'un petit pauvre :

Mélancolique et seule a passé l'humble bière,
Mais les arbres muets, frissonnant au réveil,
Se penchaient vers l'enfant. Il avait du soleil,
De longs regards pareils aux regards d'une mère....

11. — Je ne connais pas d'écrivain plus fécond que M. Moritz Wronghel, de Genève. A peu près chaque trimestre, il publie un volume de vers, et quels vers ! Certains n'ont que trois pieds, mais d'autres, par compensation, en comptent *dix-huit*, si bien que le format de cette re-

vue ne me permet pas de les citer. Dans la préface de *la Souveraine Chimère*, l'auteur expose qu'il a le droit d'agir de la sorte, et que c'est là vraiment la prosodie de l'avenir. Moi, je veux bien, mais je me demande alors pourquoi beaucoup des strophes que M. Moritz Wronghel compose afin d'appuyer ses théories sont si profondément incompréhensibles, celle-ci par exemple :

Sans que nulle espérance en trépide,
Auréolé de gloire tépide,
En la grâce,
On peut résoudre, spectres étranges,
Les mensonges réfractés aux franges
De l'espace.

Outre cette phraséologie, on trouve dans *la Souveraine Chimère* deux ou trois longues histoires fantastiques, orientales, et surtout tellement réalistes que le lecteur me permettra de n'y pas insister, d'autant qu'elles ne sont guère intéressantes.

12. — Si quelque érudit veut encore, après tant d'autres, se livrer à des recherches sur la vie légèrement mystérieuse et sur les œuvres troublantes de *Sapho* de Mitylène (que les doctes nomment Psappha) il trouvera dans le livre de Mme Renée Vivien de précieux éléments : biographie de la poétesse, texte grec des fragments conservés (n'eussent-ils qu'une demi-ligne) traductions en prose, paraphrases en vers, imitations de Swinburne, etc... Pour le simple critique littéraire, l'ouvrage offre moins d'intérêt à cause de l'incohérence inévitable de ces débris de poèmes. Tout ce que je puis dire, c'est que les traductions de Mme Renée Vivien me paraissent fidèles, qu'elles sont harmonieuses, colorées, élégamment écrites, et aussi que ce ne sont point là des pages destinées à l'éducation et aux récréations de la jeunesse, quelle que soit d'ailleurs la signification intime, assez contestée, des strophes de Sapho... pardon, de Psappha, « tisseuse de violettes. »

Théatre. — 1. — Il y a quelque « snobisme » dans l'admiration enthousiaste que les critiques du boulevard professent à l'égard des œuvres de Bjoernstjerne Bjoernson. Cependant cet auteur norwégien possède, comme sociologue et comme dramaturge, une incontestable puissance. Sa comédie (est-ce bien une comédie ?) intitulée *Un Gant*, qui fut représentée à Paris, en 1894, dans le salon de Mme Adam, est une étude morale fort intéressante, et M. Auguste Monnier a bien fait de traduire en français les deux éditions que l'écrivain donna de cette pièce, et qui sont assez différentes l'une de l'autre. C'est un noble caractère que celui de Svava Riis, qui a voué sa jeunesse au soulagement des enfants pauvres et orphelins, et qui, fiancée au fils d'un ministre, se refuse à l'épouser parce qu'elle a appris que ce brillant cavalier avait mené jusqu'alors une vie orageuse. D'après elle, (et qui la démentirait ?) le passé d'un homme est le meilleur garant de son

avenir, et trop souvent « c'est avant le mariage que le mariage est profané. » Avec raison, Svava rappelle les enseignements qu'autrefois lui donnait sa mère, et que celle-ci semble avoir oubliés, éblouie qu'elle est par la perspective de l'union brillante proposée à la jeune fille : « Enfant, disait-elle, ne transige jamais avec ce qui est bon et pur.... jamais, à aucun prix. C'est lâche, et on s'en repent si cruellement plus tard ! Car, quand une fois on a commencé, il faut transiger toujours davantage, toujours davantage ! » Cette dame Riis, et son mari, et les autres personnages de la pièce, sont beaucoup moins sympathiques, assurément, que la jeune fille ; leurs caractères sont assez mal dessinés, au goût du moins d'un lecteur français, et leur langage est souvent terre à terre, voire ridicule. On peut porter la même appréciation sur les héros de la seconde pièce que renferme le volume. *Le Nouveau Système,* dont il s'agit dans ces cinq actes, est une sorte de mythe ondoyant et vague. On croit deviner qu'il s'applique aux chemins de fer, mais c'est assez obscur, et l'action elle-même est confuse et languissante, malgré des situations vraiment dramatiques.

2. — M. Adolphe Schleicher a obéi à une heureuse inspiration, en faisant connaître aux lecteurs français, par une adaptation éclairée, *le Fils de la Nature.* L'auteur de ce poème dramatique est un érudit viennois, le baron von Münch-Bellighausen, mort en 1871, et qui, sous le pseudonyme de Frédéric Halm, a écrit plusieurs pièces de théâtre justement appréciées dans les pays de langue allemande : *Griseldis, Camoëns, le Gladiateur de Ravenne, etc.... Le Fils de la Nature* met en scène une idylle plus intéressante peut-être que vraisemblable, qui se déroule entre une jeune Grecque, originaire de Massilia, et un chef gaulois dont elle s'était faite l'esclave, afin de délivrer son père captif. Beaucoup de couleur locale, de la force et de la grâce, des sentiments nobles et bien exprimés règnent dans ces pages, et le traducteur a su conserver à son adaptation les qualités de l'œuvre originale. Qu'il me permette pourtant de lui chercher une petite chicane : existait-il des roses au cinquième siècle avant Jésus-Christ dans les forêts des Cévennes, si heureusement évoquées en ce volume par les compositions de M. Paul Jamin ?

3. — Dans la Préface du drame en trois actes qu'elle a intitulé *Gilbert,* Mme Madeleine Lépine indique, sous une forme assez originale, que son petit livre est de nature à choquer les hypocrites, les naïfs, les critiques mondains, les bohêmes fielleux, etc..., mais que les « hommes sensés » le liront avec plaisir, et le jugeront écrit en français. Très désireux d'être classé dans cette dernière catégorie de citoyens, je dirai donc que j'ai trouvé la pièce intéressante et la langue de l'auteur correcte. Il faut bien pourtant que je me permette quelques critiques. D'abord, c'est un procédé trop commode, pour hisser un

poète sur un piédestal, que de l'entourer seulement de grotesques fantoches, dont le verbiage inepte met mieux en relief les qualités de l'écrivain. La société du XVIIIe siècle ne valait certes pas grand'chose; pourtant elle n'était pas ridicule dans son ensemble. Ensuite, Mme Madeleine Lépine s'exprime souvent d'une façon bien prosaïque ; elle fait dire, par exemple, à un de ses personnages :

> Malgré tout mon respect pour votre opinion
> Je crains d'être avec vous en contradiction...

Les meilleurs vers de ce petit volume sont, sans contredit, ceux qui sont empruntés à Gilbert lui-même.

4. — Il est facile de résumer en quelques lignes la petite comédie de M. Ed. Hosemann, car elle est simple et candide : le duc de Froideforce (quel joli nom !), après avoir longtemps hésité, accorde la main de son fils à la fille de M. Baudry, ancien négociant en denrées coloniales. Celui-ci, en revanche, abandonne au gentilhomme le siège de député que lui-même aurait certainement conquis, s'il l'avait voulu. Et l'amie d'enfance de Raymond de Froideforce, Mlle Hélène de Lunel, renonce à l'épouser, parce qu'elle sait qu'il en aime une autre. Et tout cela se passe très gentiment, sans heurt et sans drame, et prouve, dans la pensée de l'auteur : 1° que la fusion des classes est une chose très désirable ; 2° que la République est le meilleur des gouvernements, et, 3° que la loi contre les congrégations est une excellente mesure. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à lire *le Duc*. Seulement n'y cherchez pas de style, et ne vous laissez pas effrayer par des phrases comme la suivante : « Ceux qui ont la charge de diriger les affaires ne peuvent travailler avec fruit s'ils savent que le fondement même du régime qu'ils représentent est sapé par la base en sous-main par une partie des concitoyens.... » Et c'est le duc qui parle ainsi, non pas l'épicier !

GABRIEL LIMARE.

HISTOIRE, SCIENCES ET ART MILITAIRES

1. *Une Erreur historique. Le Général Dupont*, d'après des documents inédits, avec de nombreuses cartes et fac-similés, par le lieutenant-colonel TITEUX. Puteaux-sur-Seine, Prieur et Dubois, 1903, 3 vol. in-8 de 594, 786 et 724 p., 50 fr. — 2. *L'Esprit de la guerre moderne. La Manœuvre d'Iéna. Étude sur la stratégie de Napoléon et sa psychologie militaire*, par le général BONNAL. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 452 p., 10 fr. — 3. *Mémoires militaires de Napoléon.* Édition nouvelle publiée par DÉSIRÉ LACROIX. T. I et II. Paris, Garnier, s. d., 2 vol. in-18 de IX-558 et 584 p., 7 fr. — 4. *Le Général* LE GRAND, *baron* DE MERCEY *(1755-1824). Mémoires et souvenirs* recueillis par CH. RÉMOND. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-12 de 448 p., 3 fr. 50. — 5. *Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire, 1803-1814*, par le commandant PARQUIN. 3e éd. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8 de XXXVIII-436 p., 6 fr. — 6. *Journal* du capitaine *FRANÇOIS, (dit le Dromadaire d'Égypte), 1792-1830*, publié d'après le manuscrit original par CHARLES GROLLEAU. Paris, Carrington, 1903, 2 vol. in-8 de XXII-1050 p., 15 fr. — 7.

avenir, et trop [illegible] 1886, par Clausewitz ; trad. [illegible] p., 4 fr. — 8. *La Guerre* [illegible] T. I. Paris, Charles-Lavauzelle, profané. « Av[illegible] *continentales et les Pratiques des* lui donnais [illegible] Moucheut. Paris, Chapelot, 1901. est par la p[illegible] *militaires*, par le général Canonge. « Enfant, di[illegible] *1783*). *Histoire militaire*. T. II. jamais, [illegible] 2 vol. in-8 de 628 et 496 p., 40 fr. — plus tard [illegible] Sautai. Lille, Lefebvre-Ducrocq, jours da[illegible] *Valencia en 1713-1714. Estudio historico*, et les [illegible] colonel du génie de l'armée espagnole. thiques [illegible] 1888, in-8 de 268 p. — 13. *La Guerre de* dessin[illegible] ministère de la guerre (suite). *La Bataille* sauve[illegible] *sur Châlons. Les Opérations autour de* [illegible] *Verdun (journée du 13 au 14). La Campagne de* [illegible] *Pont-Noyelles, Bapaume*. Paris, Chapelot, [illegible] 364, 102, 136 et 100 p., 39 fr. 50. — 14. [illegible] *Wissembourg, Frœschwiller, Spicheren*, [illegible] Berger-Levrault, s. d., in-8 de x-584 p. et 4 [illegible] *Gravelotte*, par le colonel Cardinal von Widdern ; [illegible] Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 244 p., 4 fr. — 16. [illegible] *Décembre 1870-10 janvier 1871*), par le com[t] Grouard, [illegible] d., in-8 de 268 p., 4 fr. — 17. *Mobiles et* [illegible] *Campagne (1870-1871)*, par Paul de Faucher. Avignon, [illegible] in-16 de xxxviii-306 p., 3 fr. 50 — 18. *La Prusse et* [illegible] *pendant la guerre de 1870-71*, par Quidam. Paris, [illegible] 0 fr. 75. — 19. *Comment la Prusse a préparé sa* [illegible] capitaine Charbon. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., [illegible] 20. *La Question du Maroc*, par L. Sainte-Beuve. Paris, [illegible] de 160 p., 2 fr. — 21. *Le Génie en Chine (1900-1901)*, [illegible] Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8 de [illegible] *l'artillerie à la bataille. Écoles à feu en* [illegible] La Rosa. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de [illegible] *conséquences tactiques de la création de l'infanterie* [illegible] Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 124 p., [illegible] *marches et les manœuvres dans la haute montagne* [illegible] de Bonneval. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., [illegible] 25. *L'Armée de l'avenir*, par le général F. Marazzi ; trad. [illegible] Maurel. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 478 p., [illegible] *d'infanterie et son instruction tactique*, par le [illegible] de l'allemand par le lieutenant Hug. Paris, Charles-Lavau- [illegible] 5 fr. — 27. *L'Instruction de la troupe et des cadres*, [illegible] Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 101 p., 2 fr. — [illegible] *dans l'armée*, par le docteur de Gaulejac. Paris, Charles- [illegible] 94 p., 1 fr. 50. — 29. *Thèmes tactiques à l'usage des* [illegible] *de guerre*, par le capitaine Culmann. Paris, Charles- [illegible] 264 p., 4 fr. — 30. *Dictionnaire militaire*. 19e livraison. [illegible] Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8, p., 2305- [illegible] *contemporaines, 1792-1904*, par Paul Charbonnel. Paris, [illegible] 280 p. et 664 croquis, 8 fr.

[illegible] occasion de signaler bien des fois, ici-même et [illegible] qu'ont jetée sur la période impériale et sur [illegible] commencement du siècle dernier, les nombreux [illegible] à la publicité depuis une vingtaine d'années. [illegible] à la lecture de ces pages inattendues, [illegible] qui paraissaient inattaquables, y compris

et surtout celui du maître, celui de César en personne. En revanche, il fallait s'attendre à voir ces Mémoires tirer de l'ombre des figures qui y avaient été indûment plongées ; établir, pièces en mains, des réhabilitations auxquelles on ne songeait plus guère; venger des mémoires bien iniquement outragées. Parmi ces dernières, il en est une — celle du vaincu de Baylen — qui porte injustement depuis près de cent ans, le poids d'une désastreuse défaite, qui le porte seule, dans des conditions d'humiliation et de tristesse qui avaient effrayé jusqu'ici les historiens. La légende a tellement de force, chez les Français en particulier, que bien des écrivains qui avaient entrevu la vérité, ne s'étaient pas risqués à la proclamer, et il a fallu près d'un siècle pour qu'un historien de la conscience et du talent du colonel Clerc — dont nous analysions ici même le travail l'année dernière — eût le courage de dire publiquement que le vaincu de Baylen n'était pas l'homme qu'avait déclaré Napoléon, qu'il n'avait été ni un traître, ni même un chef sans énergie, que le général Dupont, loyal et vaillant soldat, avait fait, dans la malheureuse situation où l'avaient plongé l'impéritie de Savary et la folie aveugle de l'Empereur, tout ce que pouvait faire un militaire du premier talent, un homme d'un honneur sans tache. Toutefois il s'en fallait que le colonel Clerc eût traité à fond cette épineuse question. La matière était vaste, le problème ardu et c'est au savant colonel Titeux, à l'ancien professeur à Saint-Cyr et à l'École supérieure de guerre, qu'il était donné de proclamer l'entière vérité. Nous venons de lire les trois énormes volumes que l'éminent écrivain vient de publier sous le titre *Une erreur historique. Le Général Dupont*, et nous avons été stupéfait de constater combien l'injustice humaine est parfois puissante, combien de crimes elle peut commettre, combien d'infamies elle commet quand elle est au pouvoir. Le général Dupont, officier du plus grand mérite, soldat glorieux, ayant cueilli ses premiers lauriers dès le premier jour de la Révolution, avait un nom déjà connu dans nos fastes militaires, alors que Napoléon était encore un lieutenant d'artillerie absolument ignoré. Tout en s'inclinant devant le talent du futur César, le vainqueur d'Hasslach ne sut point courber assez la tête devant lui et témoigna au contraire, en diverses circonstances, vis-à-vis de l'Empereur, d'une fermeté de caractère consciente de sa valeur. On sait que Napoléon n'aimait point les *caractères* ; il montra donc une froideur calculée à ce soldat, qui voulait être le serviteur de son pays, mais non point l'esclave d'un homme. Toutefois, l'Empereur sut utiliser ses talents, quitte à le briser à la première occasion. Cette occasion se présenta, comme l'on sait, en Espagne. Napoléon, habitué à vaincre, accoutumé à voir tout céder devant lui, n'avait jamais pensé trouver une résistance sérieuse dans la Péninsule, et, avec ce mépris de l'adversaire, qui devait être la cause finale

Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe de 1806, par CLAUSEWITZ ; trad, du capitaine NIESSEL. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de 190 p., 4 fr. — 8. *La Guerre nationale de 1812*, publié par l'État-major russe. T. I. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de III-192 p., 4 fr. — 9. *Les Guerres continentales et les Pratiques des belligérants pendant le premier Empire*, par RENÉ MOUGENOT. Paris, Chapelot, 1903. in-8 de 432 p., 7 fr. 50. — 10. *Histoire et art militaires*, par le général CANONGE. *Histoire militaire*. T. I. 1re partie, (*des origines à 1789*). *Histoire militaire*. T. II. 1re partie, (*1853-1866*). Paris, Fanchon, s. d., 2 vol. in-8 de 628 et 496 p., 40 fr. — 11. *La Manœuvre de Denain*, par le lieutenant SAUTAI. Lille, Lefebvre-Ducrocq, s. d., in-8 de 300 p. — 12. *El Sitio de Barcelona en 1713-1714. Estudio historico*, por D. JOAQUIN DE LA LLAVE Y GARCIA, lieutenant-colonel du génie de l'armée espagnole. Madrid, imp. du *Memorial de ingenieros*, 1903, in-8 de 268 p. — 13. *La Guerre de 1870-71*, publiée par la Section historique du ministère de la guerre (suite). *La Bataille de Forbach et la Retraite sur Metz et sur Châlons. Les Opérations autour de Metz, du 13 au 18 août, Bataille de Borny (journée du 13 au 14). La Campagne de l'armée du Nord; Villers-Bretonneux, Pont-Noyelles, Bapaume*. Paris, Chapelot, 1903, 9 fasc. de 250, 160, 252, 364, 252, 364, 102, 136 et 100 p., 39 fr. 50. — 14. *Histoire de la guerre de 1870-71*. T. III. *Wissembourg, Frœschwiller, Spicheren*, par PIERRE LEHAUTCOURT. Paris et Nancy, Berger-Levrault, s. d., in-8 de X-584 p. et 4 cartes, 6 fr. — 15. *La Crise de Vionville*, par le colonel CARDINAL VON WIDDERN ; trad. du comt RICHERT. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 244 p., 4 fr. — 16. *De Bourges à Villersexel (20 décembre 1870-10 janvier 1871)*, par le comt GEORGES GUIONIC. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 268 p., 4 fr. — 17. *Mobiles et mobilisés de Vaucluse en campagne (1870-1871)*, par PAUL DE FAUCHER. Avignon, Seguin ; Paris, Lechevalier, 1903, in-16 de XXXVIII-306 p., 3 fr. 50 — 18. *La Prusse et les Correspondances privées pendant la guerre de 1870-71*, par QUIDAM. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de 124 p., 0 fr. 75. — 19. *Comment la Prusse a préparé sa revanche, 1806-1813*, par le capitaine CHARETON. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 248 p., 3 fr. 50. — 20. *La Question du Maroc*, par L. SAINTE-BEUVE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 160 p., 2 fr. — 21. *Le Génie en Chine (1900-1901)*, par le colonel LEGRAND-GIRARDE. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8 de 280 p., 6 fr. — 22. *Préparation de l'artillerie à la bataille. Écoles à feu en pleins champs*, par le capitaine LE ROND. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 124 p., 3 fr. 50. — 23. *Conséquences tactiques de la création de l'infanterie cycliste*, par le capitaine GÉRARD. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 124 p., 3 fr. — 24. *Étude sur les marches et les manœuvres dans la haute montagne pendant l'hiver*, par le commandant DE BONNEVAL. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 102 p., 2 fr. — 25. *L'Armée de l'avenir*, par le général F. MARAZZI ; trad. de l'italien par le capitaine MAUREL. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 478 p., 6 fr. — 26. *Le Jeune Officier d'infanterie et son instruction tactique*, par le général VON JANSON ; trad. de l'allemand par le lieutenant HUG. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 264 p., 5 fr. — 27. *L'Instruction de la troupe et des cadres*, par le capitaine LUZEUX. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 104 p., 2 fr. — 28. *La Culture physique dans l'armée*, par le docteur DE GAULEJAC. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 64 p., 1 fr. 50. — 29. *Thèmes tactiques à l'usage des candidats à l'École supérieure de guerre*, par le capitaine CULMANN. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 224 p., 4 fr. — 30. *Dictionnaire militaire*. 19e livraison. (*Proclamation-Régiment*). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1903, in-8, p., 2305-2432, 3 fr. — 31. *Guerres contemporaines, 1792-1904*, par PAUL CHARBONNEL. Paris, Chapelot, 1903, atlas in-folio de 280 p. et 664 croquis, 8 fr.

1. — Nous avons eu l'occasion de signaler bien des fois, ici-même et ailleurs, la lumière nouvelle qu'ont jetée sur la période impériale et sur l'épopée militaire du commencement du siècle dernier, les nombreux Mémoires particuliers livrés à la publicité depuis une vingtaine d'années. Que de réputations ont sombré à la lecture de ces pages inattendues, que de noms ont été atteints qui paraissaient inattaquables, y compris

et surtout celui du maître, celui de César en personne. En revanche, il fallait s'attendre à voir ces Mémoires tirer de l'ombre des figures qui y avaient été indûment plongées ; établir, pièces en mains, des réhabilitations auxquelles on ne songeait plus guère; venger des mémoires bien iniquement outragées. Parmi ces dernières, il en est une — celle du vaincu de Baylen — qui porte injustement depuis près de cent ans, le poids d'une désastreuse défaite, qui le porte seule, dans des conditions d'humiliation et de tristesse qui avaient effrayé jusqu'ici les historiens. La légende a tellement de force, chez les Français en particulier, que bien des écrivains qui avaient entrevu la vérité, ne s'étaient pas risqués à la proclamer, et il a fallu près d'un siècle pour qu'un historien de la conscience et du talent du colonel Clerc — dont nous analysions ici même le travail l'année dernière — eût le courage de dire publiquement que le vaincu de Baylen n'était pas l'homme qu'avait déclaré Napoléon, qu'il n'avait été ni un traître, ni même un chef sans énergie, que le général Dupont, loyal et vaillant soldat, avait fait, dans la malheureuse situation où l'avaient plongé l'impéritie de Savary et la folie aveugle de l'Empereur, tout ce que pouvait faire un militaire du premier talent, un homme d'un honneur sans tache. Toutefois il s'en fallait que le colonel Clerc eût traité à fond cette épineuse question. La matière était vaste, le problème ardu et c'est au savant colonel Titeux, à l'ancien professeur à Saint-Cyr et à l'École supérieure de guerre, qu'il était donné de proclamer l'entière vérité. Nous venons de lire les trois énormes volumes que l'éminent écrivain vient de publier sous le titre *Une erreur historique. Le Général Dupont*, et nous avons été stupéfait de constater combien l'injustice humaine est parfois puissante, combien de crimes elle peut commettre, combien d'infamies elle commet quand elle est au pouvoir. Le général Dupont, officier du plus grand mérite, soldat glorieux, ayant cueilli ses premiers lauriers dès le premier jour de la Révolution, avait un nom déjà connu dans nos fastes militaires, alors que Napoléon était encore un lieutenant d'artillerie absolument ignoré. Tout en s'inclinant devant le talent du futur César, le vainqueur d'Hasslach ne sut point courber assez la tête devant lui et témoigna au contraire, en diverses circonstances, vis-à-vis de l'Empereur, d'une fermeté de caractère consciente de sa valeur. On sait que Napoléon n'aimait point les *caractères* ; il montra donc une froideur calculée à ce soldat, qui voulait être le serviteur de son pays, mais non point l'esclave d'un homme. Toutefois, l'Empereur sut utiliser ses talents, quitte à le briser à la première occasion. Cette occasion se présenta, comme l'on sait, en Espagne. Napoléon, habitué à vaincre, accoutumé à voir tout céder devant lui, n'avait jamais pensé trouver une résistance sérieuse dans la Péninsule, et, avec ce mépris de l'adversaire, qui devait être la cause finale

de sa ruine, agissant dans une ignorance absolue de la situation, il donna à Dupont une mission où lui-même eût très vraisemblablement échoué. En vain Dupont essaya-t-il de dire la grandeur des obstacles qu'il voyait s'accumuler chaque jour devant lui, en vain tenta-t-il d'éclairer le Souverain, celui-ci ne voulut rien entendre, jusqu'au jour où se produisit l'inévitable catastrophe. Baylen était le premier échec sérieux que subissaient nos armes en Europe. Là — comme le dit l'inscription qu'on peut lire aujourd'hui encore sur la colonne commémorative de ce combat tragique, les Espagnols avaient *vaincu le vainqueur d'Austerlitz* ; c'était un événement d'une importance redoutable, immense, dont les suites étaient incalculables. — Il n'était pas possible qu'un fait de cette gravité pût être imputé à des causes normales ; il n'était pas possible de laisser croire ou dire que l'Empereur eût pu se tromper, que son génie eût été en défaut, que son étoile eût pâli. On imagina donc une histoire de toutes pièces mensongère : on inventa une trahison qui n'avait jamais existé, on décréta qu'il y aurait *un traître,* on le chargea d'un crime imaginaire, et grâce à la sottise humaine, cette odieuse invention prit tout d'abord la place de l'histoire. Il faut avouer, d'ailleurs, que l'Empereur fut servi, dans le cas particulier, par des hommes qui, en fait de fourberie, le valaient bien. Le rôle que joua notamment Savary, dans la circonstance, dépasse tout ce que l'imagination peut rêver. Le colonel Clerc avait indiqué déjà ce rôle : il faut le lire en entier dans le livre du colonel Titeux. Cet excellent travail, d'une valeur, d'une portée historique considérable, résout définitivement et magistralement la question de Baylen. Il est de ceux non pas seulement qu'on lit avec intérêt, mais de ceux qu'on doit lire pour peu qu'on tienne à connaître l'insondable, l'incompréhensible caractère de Napoléon. Dans cet ordre d'idées, peu de publications ont paru sur le premier Empire, qui témoignent à la fois de cette conscience et d'un tel amour de la vérité.

2. — C'est Napoléon encore qui est sur la sellette dans le livre que consacre le général Bonnal à *la Manœuvre d'Iéna.* Nous avions lu cette étude, alors qu'elle n'était qu'autographiée, et elle nous avait séduit par la hauteur de vues dont y fait preuve l'écrivain, par la possession du sujet dont il témoigne. Malheureusement, ces cours autographiés de l'École de guerre étaient assez difficiles à se procurer ; et le général a pris un parti dont tous les studieux se réjouiront, en se décidant à les imprimer. La manœuvre d'Iéna est, comme on sait, très contestée, en dépit du succès de la bataille elle-même. Certains militaires, et non des moindres, prétendent que Napoléon y fit preuve d'une inconscience qui méritait d'être châtiée ; d'autres — et M. le général Bonnal est parmi eux — célèbrent la conception de 1806 comme une manœuvre-type. On ju-

gera, en lisant ces pages maîtresses, de la valeur des arguments cités en faveur de cette appréciation.

3. — Des admirateurs comme le général Bonnal, Napoléon à Sainte-Hélène pensait bien qu'il en aurait de nombreux; mais il prévoyait aussi qu'il aurait des détracteurs, que son œuvre passerait au crible de la critique, et c'est pour défendre cette œuvre qu'il dicta à ses généraux les Mémoires que réédite aujourd'hui M. Désiré Lacroix. Nul n'était mieux en mesure que l'éminent écrivain de nous donner une nouvelle édition de la pensée impériale. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il est parvenu à en faire une œuvre nouvelle; toutefois, grâce aux notes dont il a éclairé cette dernière édition, on peut affirmer qué son travail aura une valeur bien personnelle. Les deux premiers volumes des nouveaux *Mémoires militaires de Napoléon* vont du siège de Toulon à la fin de la guerre de Vendée, en passant par le Treize Vendémiaire, les campagnes de 1796-97 en Italie, le Dix-huit Fructidor, la paix de Campo-Formio, les campagnes d'Italie et d'Égypte, le Dix-huit Brumaire. Comme on le voit c'est l'histoire de la Révolution tout entière qui nous est présentée dans ces douze cents pages, et présentée incontestablement de main de maître. A l'époque où ces Mémoires parurent, ils firent naturellement sensation par la nouveauté de certains détails et de plus d'une appréciation. Aujourd'hui que les faits eux-mêmes sont mieux connus, que les événements ont été étudiés au moyen de sources que ne soupçonnaient point les contemporains, les *Mémoires militaires de Napoléon*, intéresseront surtout par les jugements qu'ils portent sur les hommes du temps. Mais on peut dire que cet intérêt est capital et que, dans sa façon de juger, de jauger plutôt, ses anciens sujets, le maître a de terribles paroles. Il dit par exemple de Carnot, l'organisateur de la victoire : « Carnot n'avait aucune expérience de la guerre ; ses idées étaient fausses sur *toutes* les parties de l'art militaire, même sur la défense des places et sur les principes des fortifications, qu'il avait étudiés dès son enfance. Il a imprimé sur ces matières des ouvrages qui ne peuvent être avoués que par un homme qui n'a aucune pratique de la guerre (I, 92) ». C'est la concision de Tacite et la vigueur mordante de Juvénal. En dehors des jugements de ce genre, qu'on rencontre en très grand nombre dans ces deux volumes, le récit des opérations militaires, qui naturellement sont traitées avec grand détail, donne lieu chez l'écrivain à quantité de réflexions et à l'émission de maximes tactiques ou stratégiques qui font de ce livre un véritable et excellent cours de doctrine militaire. En somme, bonne publication qui ne peut manquer d'obtenir un réel succès.

4. — Après le maître, les élèves ; après les Mémoires de l'Empereur, ceux de ses lieutenants. Lieutenant de l'Empereur ! le titre est peut-être un

à être émondés, largement élagués par un éditeur
de prix à la qualité qu'à la quantité. Tels qu'ils sont,
la'ion très sujette à caution de ce qui a trait aux opé-
proprement dite, le lecteur les parcourra avec plaisir

est encore de l'Empire que nous parle Clausewitz dans ses
Prusse dans sa grande catastrophe de 1806, c'est l'Empire
non plus du côté par lequel l'envisagent François ou Par-
examiné du camp de nos ennemis, du camp prussien après
grand écrivain allemand n'étudie pas tant la bataille elle-
que les causes qui amenèrent la débâcle. C'est le livre du général
der Goltz, écrit quate-vingts ans plus tôt, c'est le même sujet traité
la lumière du génie au lieu de l'être avec les seules ressources
labeur et d'une sèche critique. Après nous avoir fait un tableau
ppant de l'armée et de l'administration prussiennes au début du
ècle, Clausewitz nous trace d'intéressants portraits des principales
gures militaires de l'époque ; puis il aborde la discussion du plan de
campagne prussien et montre à combien peu il tint que la journée du
14 octobre ne fût une victoire allemande. Livre extrêmement intéressant, plein de science, de vues savantes, que ceux de nos lecteurs qui liront *la Manœuvre d'Iéna*, du général Bonnal, feront bien de consulter, s'ils veulent avoir la contre-partie de la thèse de l'écrivain militaire français.

8. — Clausewitz a également écrit un récit de la campagne de 1812, campagne qu'il fit dans les rangs de l'armée moscovite. Nous avons rendu compte jadis de ce travail, et il nous revient en mémoire, à propos de *la Guerre nationale de 1812*, que publie actuellement l'État-major russe. La librairie Charles-Lavauzelle nous donne aujourd'hui une traduction de la première partie de cette publication, qui comprend la période préparatoire (année 1810). Documents utiles à consulter pour l'étude de la campagne de Russie.

9. — *Les Guerres continentales et les Pratiques des belligérants pendant le premier Empire*, de M. René Mougenot, sont le sujet d'un consciencieux travail sur les mœurs militaires du commencement du dix-neuvième siècle. Habitués que nous sommes à envisager seulement le cycle brillant des campagnes du premier Empire, participant de cette naïveté bien gauloise du bon maréchal Lefebvre, qu'avec les mots de « gloire, histoire, victoire » on était certain de passer partout, nous oublions trop souvent les horreurs qu'entraîne avec soi la guerre, les atrocités dont elle demeure le prétexte ou la cause. Étudiée sous ce dernier point de vue, la période napoléonienne ne conserve plus le même charme, il s'en faut, et cette longue série de dévastations, de destructions, de pillages demeure une des périodes les plus tristes

peu ambitieux pour *le Général Le Grand, baron de Mercey*, dont la librairie Berger-Levrault publie aujourd'hui les *Mémoires et souvenirs*. Ce fut effectivement un serviteur d'arrière-plan que ce soldat de Louis XV et de Louis XVI, qui avait près de quarante ans quand éclata la Révolution et que les événements ne mirent peut-être pas autant en vue qu'il l'aurait mérité. M. Ch. Rémond a bien fait de publier ce livre, de ressusciter cette figure honorable. Ces Souvenirs tiendront bien leur place dans la collection des Mémoires sur l'Empire publiés depuis une vingtaine d'années.

5. — Un tout autre homme que Le Grand nous apparaît ce commandant Parquin dont les *Souvenirs et campagnes* viennent d'atteindre leur troisième édition. Autant Legrand dut être un homme posé et réfléchi, autant Parquin incarne le type du cavalier bruyant de l'Empire, audacieux, peu scrupuleux, « casseur d'assiettes, » suivant un titre que les houzards de Curély et de Colbert aimaient à se donner eux-mêmes. Nous avons dit, dans le temps, tout le mérite de ce curieux livre pour lequel l'excellent écrivain qu'est le capitaine Aubier a rédigé une Préface pleine de vie et de couleur. Les *Souvenirs* de Parquin sont certainement une des meilleures pages qu'aient produites les guerres napoléoniennes : le succès de cette troisième édition ne peut manquer d'égaler celui des deux précédentes.

6. — Camarade de Parquin, *le Capitaine François, dit le Dromadaire d'Égypte*, a jugé à propos de rédiger lui aussi son *Journal*. François ressemble par plus d'un côté à Coignet, son émule, et s'est servi comme lui — pour écrire ses Mémoires — de divers récits imprimés des campagnes auxquelles il avait pris part; tout de même que Coignet, il nous raconte *de visu* nombre d'évènements qu'il ne connaît pas par oui-dires. Au point de vue historique, ce Journal ne possède donc pas grande valeur, et les erreurs qu'on y rencontre sont multiples ; de même l'orthographe des noms propres y est la plupart du temps estropiée (Stanay pour Sztarray, Soret pour Sauret, Vangera pour Voghera, rue de Solo (?) pour la Puerta del Sol, Dorogoby pour Dorogobouj, Seminskoe pour Semenofskoiej, etc., etc.). Mais ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut lire ces Souvenirs. Ces vieux braves avaient la manie de parler de choses qu'ils n'entendaient point, alors qu'ils n'attachaient pas d'importance à celles qui ont pour nous le plus vif intérêt : la vie intérieure des régiments, la physionomie vivante du soldat, sa façon d'être, de vivre, de penser, l'impression réelle que produisait sur lui l'invraisemblable épopée qu'il écrivait à coups de sabre, tout cela se trouve dans le *Journal* de François et en constitue le réel, le puissant intérêt. Dans cet ordre d'idées, comme peinture vécue d'une époque et d'une existence qui nous apparaît extraordinaire et qui le fut bien réellement, les Mémoires du capitaine François ont un incontestable mérite. Ils eussent

certainement gagné à être émondés, largement élagués par un éditeur qui eût attaché plus de prix à la qualité qu'à la quantité. Tels qu'ils sont, et en sautant la relation très sujette à caution de ce qui a trait aux opérations de guerre proprement dite, le lecteur les parcourra avec plaisir et profit.

7. — C'est encore de l'Empire que nous parle Clausewitz dans ses *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe de 1806*, c'est l'Empire considéré non plus du côté par lequel l'envisagent François ou Parquin, mais examiné du camp de nos ennemis, du camp prussien après Iéna. Le grand écrivain allemand n'étudie pas tant la bataille elle-même que les causes qui amenèrent la débâcle. C'est le livre du général von der Goltz, écrit quate-vingts ans plus tôt, c'est le même sujet traité avec la lumière du génie au lieu de l'être avec les seules ressources du labeur et d'une sèche critique. Après nous avoir fait un tableau frappant de l'armée et de l'administration prussiennes au début du siècle, Clausewitz nous trace d'intéressants portraits des principales figures militaires de l'époque ; puis il aborde la discussion du plan de campagne prussien et montre à combien peu il tint que la journée du 14 octobre ne fût une victoire allemande. Livre extrêmement intéressant, plein de science, de vues savantes, que ceux de nos lecteurs qui liront *la Manœuvre d'Iéna*, du général Bonnal, feront bien de consulter, s'ils veulent avoir la contre-partie de la thèse de l'écrivain militaire français.

8. — Clausewitz a également écrit un récit de la campagne de 1812, campagne qu'il fit dans les rangs de l'armée moscovite. Nous avons rendu compte jadis de ce travail, et il nous revient en mémoire, à propos de *la Guerre nationale de 1812*, que publie actuellement l'État-major russe. La librairie Charles-Lavauzelle nous donne aujourd'hui une traduction de la première partie de cette publication, qui comprend la période préparatoire (année 1810). Documents utiles à consulter pour l'étude de la campagne de Russie.

9. — *Les Guerres continentales et les Pratiques des belligérants pendant le premier Empire*, de M. René Mougenot, sont le sujet d'un consciencieux travail sur les mœurs militaires du commencement du dix-neuvième siècle. Habitués que nous sommes à envisager seulement le cycle brillant des campagnes du premier Empire, participant de cette naïveté bien gauloise du bon maréchal Lefebvre, qu'avec les mots de « gloire, histoire, victoire » on était certain de passer partout, nous oublions trop souvent les horreurs qu'entraîne avec soi la guerre, les atrocités dont elle demeure le prétexte ou la cause. Étudiée sous ce dernier point de vue, la période napoléonienne ne conserve plus le même charme, il s'en faut, et cette longue série de dévastations, de destructions, de pillages demeure une des périodes les plus tristes

de l'histoire de l'humanité. On lira avec autant d'intérêt que de profit l'excellent travail de M. René Mougenot, écrit sans parti pris, dans un but d'apaisement qu'il convient de louer sans réserve.

10. — En parcourant l'étude précédente, nous nous demandions à diverses reprises si jamais, même aux temps anciens, la guerre et la conquête avaient amené plus de violations du droit, plus d'abus, d'excès de tout genre, et une négative bien catégorique nous paraissait être la seule réponse possible à une telle question. On pourrait, le cas échéant, démontrer la vérité d'une telle appréciation en parcourant *Histoire et art militaire* du général Canonge, dont deux volumes viennent de paraître l'un, le tome 1er de la 1re partie, allant des origines à 1789, le second, le tome 1er de la seconde partie, embrassant la série des guerres du second Empire, de 1853 à 1866 inclus. Les lecteurs du *Polybiblion* savent déjà quel écrivain est et demeure le général Canonge. Il fallait un studieux et un érudit de son genre pour reprendre avec succès cette histoire des anciens si creusée au dix-septième et au dix-huitième siècles, à ce point fouillée qu'il ne semblait pas qu'on pût rien écrire d'inédit à ce sujet. Sans doute il y a tout dans les dissertations de Rohan, de Guischardt, de Folard, de d'Abancourt, etc., etc. ; sans doute il n'est pas possible d'écrire sur Alexandre un livre plus savant et plus universel que celui de Sainte-Croix ; mais, les livres vieillissent comme les hommes, et comme les hommes aussi, ils meurent et sont remplacés par d'autres qui leur ressemblent en ayant d'autres qualités et d'autres défauts. Les dissertations savantes, et profondes jusqu'à l'obscurité, du colonel Quintus (Guischardt), celles-là même qui faisaient les délices de ses contemporains, de Frédéric II en particulier, n'auraient aujourd'hui pas le moindre succès. Il fallait donc refaire leur œuvre en la mettant au niveau de l'entendement de nos contemporains à nous, de ces contemporains que le baccalauréat moderne et la culture intensive de l'automobile a peu préparés à la compréhension de Thucydide ou de Plutarque. En somme, ce premier volume du général Canonge (origines à 1789), c'est l'histoire de l'antiquité presque tout entière, de l'antiquité telle que nous la connaissons, puisque nous ne possédons guère de détails sur l'évolution de l'humanité dans les temps anciens, que par le récit des luttes de tout genre qui ont ensanglanté, à cette époque reculée, le sol du monde connu. L'écrivain nous donne d'abord l'histoire de la période hellénique et celle de la période macédonienne avec Philippe et Alexandre. Il passe ensuite aux Romains et il les étudie au point de vue de l'organisation, de l'administration, de l'armement, de la tactique, du commandement, etc., etc. Puis il nous raconte les campagnes d'Annibal en Italie, les luttes de Marius et de Sylla, enfin les campagnes de César, traitées avec plus d'ampleur. Des guerres de César jusqu'à la

fin du moyen âge, il n'y a pour ainsi dire rien à étudier en fait d'art militaire, et le général Canonge aborde presque immédiatement les guerres d'Italie (Charles VIII), en faisant cependant précéder son récit de pages bien étudiées sur Charlemagne conquérant, sur la guerre féodale, sur la guerre de Cent ans. C'est aux guerres d'Italie qu'on peut véritablement fixer le réveil de l'art militaire en Europe, car ces intrépides batailleurs qui s'appelaient Tavannes, Rabutin, Chaverny, La Noue, Montluc, n'étaient pas seulement de grands donneurs de coups, c'étaient aussi des esprits d'élite, cultivés, qui travaillaient sciemment — nous dirions volontiers scientifiquement — à l'élaboration d'une tactique nouvelle, en rapport avec les éléments dont ils disposaient pour la lutte. Ce fut ainsi qu'au moment de la guerre de Trente ans, l'art militaire, sorti des lisières où il demeurait embarrassé depuis plus d'un millier d'années, put, grâce à des génies comme Gustave-Adolphe et Turenne, atteindre les sommets les plus élevés des conceptions tactiques et stratégiques. Les guerres de Louis XIV couronnent, sous ce rapport, l'édifice avec les belles combinaisons de Condé et de Luxembourg. Puis vient la période de décadence du XVIIIe siècle, éclairée des reflets de cet autre esprit supérieur que fut Frédéric II. — Le deuxième volume publié par le général Canonge nous donne la relation des guerres du second Empire, c'est-à-dire des campagnes de Crimée (1854-1856) et d'Italie en 1859, de la guerre de la Sécession (1860-1865), enfin celui de la campagne de 1866 entre la Prusse, l'Italie et l'Autriche. Ce second volume est traité avec des détails et un développement que l'écrivain ne pouvait point accorder au volume précédent: comme résumé militaire de ces vingt années mouvementées, rien n'est aussi intéressant à lire, aussi profitable à étudier. Ce qui attribue une valeur particulière aux travaux du général Canonge, c'est que l'auteur, à une possession complète et profonde de son sujet, joint des qualités d'écrivain et de penseur remarquables. Grâce à l'élévation de son esprit, qui saisit les causes justes des événements et à la fois leurs conséquences les plus éloignées, notre œil embrasse d'un coup d'œil les grands faits que nous décrit l'histoire, plonge jusqu'au fond des moindres détails et garde du tout un souvenir durable plein d'enseignements. Cet excellent travail, véritable encyclopédie des guerres anciennes et modernes, compendium de l'art militaire dans l'antiquité et chez les contemporains, est indispensable à une bibliothèque un peu complète. A ce titre il doit être recommandé et vulgarisé.

11. — L'*Histoire militaire* du général Canonge vient de nous fournir l'occasion de parler des guerres de Louis XIV et de l'éclat qu'avaient jeté sur l'art militaire au XVIIe siècle les conceptions d'un Turenne, d'un Condé, d'un Luxembourg. Jusqu'ici, on joignait le nom de Villars à ceux de ces grands capitaines ; mais, voici qu'un écrivain,

M. le lieutenant Sautai, s'inscrit en faux contre cette appréciation, et, dans son livre intitulé : *La Manœuvre de Denain*, veut absolument nous démontrer que la grande victoire qui jeta un reflet glorieux sur les dernières années du règne de Louis XIV, fut l'œuvre d'un conseiller au parlement du nom de Lefebvre d'Orval. Nous sommes trop les ennemis de la légende pour ne pas applaudir à la pensée qui a guidé la plume de M. le lieutenant Sautai. Toutefois, en la circonstance, l'écrivain nous semble avoir dépassé le but et nous craignons que ses arguments ne paraissent point à tout le monde aussi convaincants qu'ils lui ont semblé à lui-même. Récemment, d'ailleurs, un historien qui porte un nom estimé dans les lettres a réduit à sa vraie portée la nouvelle version de la victoire de Denain et il paraîtra peut-être bien imprudent à quelques-uns que la Section historique de notre ministère de la guerre se fasse l'éditeur responsable de thèses aussi risquées. Quoi qu'il en soit, le livre est curieux et en arrivant à la dernière page on se prend à murmurer, involontairement le proverbe italien : « *Se non è vero....* »

12. — C'est encore au siècle de Louis XIV, à un épisode mal connu de ces guerres des XVIIe-XVIIIe siècles, qu'est consacré le travail de M. le colonel du génie espagnol Don Joaquin de la Llave y Garcia : *El Sitio de Barcelona en 1713-1714*. L'écrivain, dont la compétence est bien établie, dont la notoriété comme historien militaire a franchi depuis longtemps les Pyrénées, avait été étonné, en lisant jadis l'ouvrage du colonel Augoyat sur le siège de Barcelone, par Berwick, que l'écrivain français ne citât le nom d'aucun ingénieur espagnol. Justement frappé de ce silence, M. de la Llave compulsa les archives de son pays et ne tarda pas à acquérir la conviction qu'Augoyat avait commis une erreur regrettable en omettant la part sinon prépondérante tout au moins honorable et active prise au siège de la capitale de la Catalogne par l'ingénieur-général espagnol D. Jorge Prospero de Verboom. Le savant officier a donc entrepris de rendre à cette mémoire injustement méconnue la lumière à laquelle elle a droit. Après un résumé de la situation politique au moment de la mort de Charles II, l'écrivain espagnol nous donne une longue description de la ville de Barcelone en 1713, description rendue très nette par l'adjonction d'une carte du temps, à grande échelle. Le chapitre second nous fait assister aux différents événements qui précédèrent le siège, aux intrigues diverses qui firent pencher la ville en faveur du prétendant Charles III. Enfin, dans les chapitres suivants (III à VII) nous voyons se dérouler les opérations du siège lui-même, le bombardement, l'assaut. Une dernière partie comprend des réflexions pleines d'à propos sur le siège lui-même et, en outre, une description de la citadelle de Barcelone. L'ouvrage du colonel de la Llave n'est pas curieux seulement au point

de vue militaire et sous le rapport de la poliorcétique au commencement du XVIIIe siècle, par la variété des renseignements inédits qu'il met en lumière, par l'importance de ses documents, il possède une valeur générale de premier ordre. Sa lecture s'impose à quiconque s'occupe de l'histoire du règne de Louis XIV, et, à ce point de vue, nous le recommandons particulièrement comme un travail à consulter.

13. — De la victoire de Denain et de la prise de Barcelone à la guerre de 1870, le saut est brusque et la chute profonde. Ce n'est point seulement une période de deux siècles à franchir, c'est un intervalle qui nous conduit de la victoire à la défaite, de la grandeur de la patrie à son abaissement et à sa déchéance. Cette époque néfaste, par la fascination à la fois douloureuse et tenace qu'elle a exercée sur les esprits, devait nécessairement tenter la plume de quantité d'historiens; aussi le nombre est immense des œuvres de toutes sortes ayant pour sujet la guerre franco-allemande. Déjà, il y a cinq ou six ans, le commandant Palat en comptait plus de huit mille; ce chiffre est bien dépassé aujourd'hui. Comme on pense, dans cet océan de feuilles imprimées, la majorité est sans valeur; pourtant il s'en faut qu'on ait tout dit sur l'Année terrible, et de temps en temps apparaissent encore sur ce sujet, si douloureux pour un Français, des travaux de marque qu'on est obligé de lire quand on veut à tout prix connaître la cause et les détails de nos désastres. Dans cette catégorie d'excellents livres, l'un des meilleurs est assurément l'histoire de *la Guerre de 1870-1871* publiée chez Chapelot par la Section historique de notre ministère de la guerre, ouvrage dont nous avons signalé déjà l'importance lors de la publication du premier volume. Les huit fascicules dont nous avons à parler aujourd'hui, contiennent la fin des opérations de la première partie de la guerre, de celles qui eurent pour théâtre l'Alsace (fasc. VIII, IX et IX bis). Deux autres fascicules étudient les premières opérations autour de Metz; enfin trois fascicules, consacrés à une époque postérieure, nous donnent le détail de la campagne de l'armée du Nord, avec le récit des batailles ou combats de Villers-Bretonneux, Pont-Noyelles, Bapaume. Écrite à l'aide de tous les documents conservés au ministère de la guerre, c'est-à-dire avec des pièces la plupart inédites, présentant tous les caractères de la véracité et de l'authenticité, la rédaction française de la guerre de 1870 est généralement sobre d'appréciations, se borne à énoncer les faits, évite de rejeter ailleurs que sur nous-mêmes, les responsabilités. C'est une œuvre bien faite, qui n'est peut-être pas tout à fait au point, mais qui n'en offre pas moins une incontestable valeur. L'impartialité des rédacteurs anonymes de ce récit est notoire. Aussi avons-nous été grandement surpris de trouver récemment dans une revue allemande : *Die Armee*, sous la plume d'un officier prussien qui signe : « le capitaine Immanuel, » une critique acerbe de cette

publication, à laquelle on reproche « sa partialité », son « inqualifiable légèreté » et jusqu'à son manque de véracité. Le rédacteur de *Die Armee* demande que notre Relation cite uniquement les écrivains allemands ayant célébré, proclamé l'impeccabilité de l'armée prussienne en 1870 et il n'admet pas que nous appuyions nos dires sur les assertions d'auteurs comme Karl Bleibtreu, Boguslawski, Keim ou Kunz, qui ont l'audace de trouver qu'en 1870, leurs compatriotes eurent des défaillances et des faiblesses notoires. En vérité, on ne comprend pas de telles prétentions, surtout quand on songe avec quel chauvinisme, quelle pédanterie et quelle outrecuidance, (sans compter les entorses données d'une façon préconçue à la vérité) a été rédigée l'*Histoire de la guerre franco-allemande* publiée par la Section historique du grand État-major allemand.

14. — L'ouvrage de M. Pierre Lehautcourt sur cette même *Guerre de 1870-71* est conçu dans un esprit différent du précédent et s'en écarte, d'ailleurs, par des qualités de composition, de style, d'envergure qui en font une œuvre plus littéraire, plus séduisante. On sait que M. Lehautcourt a commencé son travail par la fin, qu'après nous avoir donné d'abord l'histoire de l'armée du Nord, puis celle de l'armée de l'Est, de l'armée de la Loire, du siège de Paris, il a abordé enfin le début de la campagne. Nous analysions naguère, ici même, les deux premiers volumes de cette dernière partie ; le tome III, consacré à *Wissembourg*, *Spicheren*, *Forbach*, vient de paraître. C'est toujours la même méthode et ce sont aussi les mêmes mérites. Grâce à de laborieuses recherches, grâce à un travail patient et acharné, grâce à des renseignements de première main, tirés notamment de l'ouvrage en cours de publication dont nous parlions tout à l'heure, M. Lehautcourt a pu écrire un récit plein d'intérêt, d'une lecture facile, d'une valeur qui n'a pas été dépassée, qui n'a peut-être pas été atteinte dans tout ce qui a été écrit en France sur la guerre de 1870. Dans une magistrale étude sur *Tacite historien*, M. Gaston Boissier, s'élevant contre l'école qui voudrait substituer le document à l'histoire, a tracé un portrait de *l'historien* sur lequel M. Lehautcourt s'efforce évidemment de se modeler. Nous prenons la liberté de l'en féliciter. Que l'écrivain partage notre façon d'envisager les événements, ou que nos opinions diffèrent, nous pouvons nous intéresser à son œuvre, mais dans l'un et l'autre cas nous n'y porterons intérêt qu'autant que nous le verrons faire acte d'initiative intellectuelle, apprécier les hommes et les choses, qu'autant que nous sentirons un cœur sous la plume qui écrit. Nous sommes bien loin d'être entièrement d'accord avec M. Lehautcourt en nombre de points de son récit : son travail ne nous a pas moins fortement intéressé et nous le recommandons aux lecteurs du *Polybiblion* comme une œuvre plus qu'estimable.

15. — Avec *la Crise de Vionville*, du colonel Cardinal von Widdern, traduite par le commandant Richert, nous revenons aux monographies. Écrite avec la volonté de démontrer la supériorité des officiers allemands sur leurs camarades des autres armées et sur ceux de la nôtre en particulier, cette étude doit être lue avec une certaine méfiance, et il faudait se garder de prendre au pied de la lettre toutes les affirmations qu'elle contient. D'autre part, ce volume abonde en détails inédits, inconnus, qui ne sont peut-être pas tous authentiques, mais qui pourraient l'être, et qui demeurent pleins d'intérêt. Bonne publication, qui s'adresse surtout aux militaires, mais que bien d'autres lecteurs n'appartenant point à l'armée liront non sans profit.

16. — Monographie également l'étude du commandant Guionnic : *De Bourges à Villersexel* (*20 décembre 1870-10 janvier 1871*). En réalité, et en dépit de son titre, l'ouvrage est uniquement une relation du combat de Villersexel. L'auteur ne semble avoir eu à sa disposition aucun document inédit ; toutefois, grâce à des recherches dans de nombreux historiques de régiments français et allemands, il a pu donner à son récit de la journée du 9 janvier une physionomie nouvelle. L'étude est intéressante, les faits sont bien mis en lumière, le livre se lit couramment. Ajoutons que de nombreux croquis, suffisamment bien faits, concourent à faciliter la compréhension des mouvements et de l'emplacement des troupes aux divers moments de l'engagement.

17. — Troisième monographie : celle de M. Paul de Faucher sur la part prise à la campagne de 1870-71 par le bataillon dans lequel servait l'auteur en qualité de capitaine. Ce petit livre, publié à Avignon sous le titre : *Mobiles et mobilisés de Vaucluse en campagne* (*1870-1871*) est un Journal au sens strict du mot, c'est-à-dire un récit dans lequel l'auteur a consigné jour par jour les opérations auxquelles il a pris part. Et ces opérations ne laissent pas que d'avoir été nombreuses. Après avoir été appelé un moment à Lyon, le 2e bataillon des mobiles de Vaucluse est envoyé à la 3e division de l'armée de la Loire, arrive à son poste pour battre en retraite sur Orléans, se replie de là sur Bourges et part de Bourges afin d'être incorporé à l'armée de l'Est. Sous les ordres de Bourbaki, le 2e bataillon de Vaucluse se trouve présent aux combats sur la Lisaine, à Héricourt, à Chagny, et entre en Suisse avec le reste de l'armée, pour y subir l'internement que l'on sait. Il ne faudrait point chercher dans le journal de M. Paul de Faucher des leçons de stratégie ou de tactique ; c'est un autre sentiment qui a dicté ce livre : celui d'ajouter quelques détails inédits à une campagne déjà bien connue mais toujours incomplète par quelque petit côté ; celui de revivre les années de jeunesse, même douloureuses, même sanglantes ; celui d'évoquer le souvenir de camarades dont beaucoup ont disparu mais dont la mémoire demeure toujours vivante au cœur de l'écrivain. De

jolies phototypies illustrent ce volume, intéressant dans ses détails, qui a, d'autre part, la valeur spéciale d'un historique de corps de troupe.

18. — Dans cette malheureuse guerre de 1870, tout nous fut défavorable, et nous semblâmes prendre à cœur d'augmenter encore les chances de victoire que possédait déjà notre ennemi, en lui fournissant, avec une naïveté rare, des verges pour nous flageller. Tout le monde sait aujourd'hui que l'état-major allemand fut, la plupart du temps, tenu au courant des mouvements de nos armées par nos propres journaux, que notamment le mouvement de l'armée de Châlons, marchant par Sedan au secours de Bazaine — manœuvre qu'on avait tant intérêt à tenir secrète — lui fut ainsi révélée. Il était bon de rappeler ces tristes errements, et un écrivain qui signe *Quidam* vient de le faire dans une brochure qu'il intitule : *La Presse et les Correspondances privées pendant la guerre de 1870-1871.*

19. — Cette guerre de 1870, nombre de gallophobes allemands, ne trouvant pas suffisantes les invasions de 1814 et de 1815, la désiraient depuis longtemps comme une compensation d'Iéna. On peut dire que la nation tout entière travaillait depuis 1806 à conquérir la prépondérance des armes en Europe, et ce fait, bien connu de quiconque a étudié d'un peu près l'histoire de la Prusse au dernier siècle, vient d'être mis de nouveau en lumière par M. le capitaine Chareton dans son volume : *Comment la Prusse a préparé sa revanche.* L'écrivain n'envisage que la période de 1806 à 1813, c'est-à-dire celle de la réorganisation des forces militaires prussiennes sous la férule de Napoléon jusqu'à 1813 et à peu près en pleine liberté depuis cette époque jusqu'à la chute de l'Empire. Son résumé, malheureusement trop écourté, nous donne bien une idée de cette volonté de domination qui devait aboutir à Sedan.

20 et 21. — Avant de passer à des ouvrages purement militaires et techniques, nous dirons quelques mots de deux livres qui n'ont, à la vérité, d'autre point de liaison que de se rapporter l'un et l'autre à la question coloniale. Dans *la Question du Maroc*, M. L. Sainte-Beuve, après une description géographique, politique, sociale de l'empire du Maghreb, étudie les relations qu'ont eues jusqu'ici les diverses puissances européennes avec cet empire, le montre se désagrégeant chaque jour davantage et invite la France, en qualité de voisine intéressée, à se mettre sur les rangs pour la totalité de la succession. A une époque où effectivement la question du Maroc peut demander, d'un jour à l'autre, une solution immédiate, ce livre sera lu avec profit par tous ceux qui désireront avoir un aperçu du problème marocain. — D'un autre genre que le volume de M. Sainte-Beuve, est l'étude détaillée, consacrée par M. le colonel Legrand-Girarde au *Génie en Chine (1900-1901)*. Après une très courte Introduction consacrée aux origines

de la guerre, à la révolte des Boxeurs, à la prise de Tien-Tsin et de Pékin, l'auteur nous donne la composition des troupes du génie du corps expéditionnaire, leur organisation et passe immédiatement à l'énumération méthodique et détaillée des travaux techniques exécutés. Il y a là bien des détails qui ne sauraient intéresser tout le monde ; cependant l'on y rencontre aussi un nombre considérable de renseignements d'intérêt général. De belles phototypies, semées à profusion dans le texte ou tirées hors texte, donnent à cette publication un caractère artistique qui fait honneur à l'auteur et à l'éditeur.

22. — Avec *la Préparation de l'artillerie à la bataille* nous abordons une littérature spéciale qui ne peut être bien comprise que des adeptes. M. le capitaine Le Rond pose en principe une vérité fort juste, à savoir qu'une doctrine commune et des exercices dérivant des nécessités du combat peuvent *seuls* préparer, en temps de paix, les différentes armes à jouer effectivement un jour tout leur rôle ou plutôt leur véritable rôle dans la bataille. Cet aphorisme n'est pas rassurant, car on sait combien nous sommes loin de cette unité de doctrine proclamée indispensable. Tous les militaires et beaucoup de gens qui ne le sont pas connaissent les divergences d'opinion, les différences capitales d'idées qui séparent certains membres du Conseil supérieur de la guerre. Tant que l'accord ne sera point établi entre ces écoles rivales et diamétralement opposées, il nous paraît risqué de parler d'unité de doctrine, et de baser sur ce principe une théorie.

23. — Spécial aussi le livre consacré par le capitaine Gérard, l'inventeur de la bicyclette pliante, aux *Conséquences tactiques de l'infanterie cycliste*, mais pas aussi spécial que la précédente étude. Après avoir énuméré les cas nombreux dans lesquels des compagnies ou des bataillons cyclistes pourront rendre d'utiles services à une armée, M. le capitaine Gérard conclut que cet *organe nouveau* — et non arme nouvelle — constituera une force des plus sérieuses, lorsqu'il aura été définitivement organisé sur des bases solides, et qu'il aura été instruit d'après une doctrine « dont il importe tout d'abord de faire choix. » Nous sommes entièrement de cet avis. Toutefois nous croyons que l'honorable officier va un peu loin quand il écrit : « Dès lors, que nous importera, au point de vue de notre puissance militaire, la décroissance de notre natalité et l'infériorité de nos effectifs, si nous les contrebalançons par une activité et une souplesse manœuvrières supérieures à celle de l'ennemi ? » Hélas ! nous aurions tort de nous leurrer à ce point. Avant nous la plupart des armées européennes ont possédé des unités cyclistes ; comme nous, ces cyclistes déploient activité et souplesse en campagne. Nous aurons beau faire sous ce rapport, la victoire demeurera vraisemblablement aux gros bataillons.

24. — L'*Étude sur les marches et les manœuvres dans la haute*

montagne pendant l'hiver, due à M. le commandant de Bonneval, est un travail que les touristes et les alpinistes ne consulteront pas inutilement. Les quatre premiers chapitres sont en effet consacrés à des matières que les militaires ne sont pas les seuls à désirer connaître : tels sont les vêtements et appareils spéciaux nécessaires pour circuler facilement en montagne ; la marche dans la neige ; les dangers de la montagne (avalanches diverses, les crevasses, les glaciers) ; enfin le cantonnement dans les villages ou dans les habitations isolées. La deuxième partie du livre : « La guerre de montagne pendant l'hiver », s'adresse plus spécialement aux militaires.

25. — *L'Armée de l'avenir*, de M. le général italien Marazzi, est une œuvre de plus grande envergure que les quatre travaux précédemment analysés, et les matières traitées dans ce volume sont tout à fait d'intérêt général. M. Marazzi, en même temps qu'officier général, est député au parlement italien ; il ne pouvait manquer — à ce double titre — d'être attiré par le problème du recrutement dans les armées modernes, si compliqué, si difficile à résoudre. *L'Armée de l'avenir* ne se borne d'ailleurs pas à étudier la question du recrutement ; elle aborde tous les rouages de la machine armée : l'organisation générale, l'administration, les multiples détails se rattachant à la constitution organique des armes et des unités dans chaque arme, la justice militaire, le service de santé, l'espionnage, la presse militaire, les chemins de fer, etc., etc. Bien qu'écrit pour les Italiens, nombre de Français — nos hommes politiques en particulier — pourront consulter avec grande utilité ce travail d'un écrivain évidemment compétent, d'une bonne foi notoire, et, qui plus est, a pour nous le mérite spécial d'être sympathique à la France, puisque l'auteur commença sa carrière dans nos rangs, à la légion étrangère. Assurément, nous sommes bien loin de partager toutes les idées du député italien, et certains de ses postulata nous paraissent même de dangereuses utopies ; *l'Armée de l'avenir* n'en est pas moins une œuvre ingénieusement pensée, dont la lecture ne constituera pas une perte de temps.

26 et 27. — *L'Instruction de la troupe et des cadres*, par M. le capitaine E. Luzeux, et l'étude du général allemand von Janson : *Le Jeune Officier d'infanterie et son instruction tactique*, traduite par M. le lieutenant Hug, sont l'une et l'autre des travaux destinés à la formation à la fois morale et professionnelle du jeune officier. Le livre du général von Janson est écrit avec la méthode et le détail chers à tout esprit allemand. Parfois ce détail aboutit à la prolixité. Cependant, en se pénétrant de l'idée que l'auteur a en vue des débutants, peut-être arrivera-t-on à comprendre la nécessité de ces minuties. Le général von Janson étudie l'un après l'autre les exercices tactiques sur le champ de manœuvres et en terrain varié, l'emploi de la fortification dans un

but tactique, les exercices tactiques avec cartouches à balles, l'enseignement méthodique du service en campagne, les exercices sur la carte, les conférences et les voyages d'études, etc., etc. — Le travail de M. le capitaine Luzeux est d'un autre genre, plus français, partant plus général. L'écrivain a divisé son étude en huit chapitres dans lesquels il aborde successivement l'éducation morale du soldat et son dressage technique, l'instruction du groupe, celle de la compagnie, l'instruction des cadres inférieurs, celle des officiers. Deux chapitres sont consacrés aux méthodes d'instruction et aux procédés de combat usités dans l'armée allemande.

28. — Il est évidemment très juste de chercher la meilleure manière de dresser et d'instruire nos soldats ; mais la première condition pour arriver à ce but est d'avoir des soldats. C'est le vieux problème du civet de lièvre. Or, M. le docteur Gaulejac nous démontre dans sa *Culture physique dans l'armée* que notre recrutement va chaque jour s'affaiblissant, que nos jeunes hommes sont de moins en moins aptes au service militaire. Et avant peu, notre armée ne sera plus alimentée que par des êtres chétifs et souffreteux, incapables de manier une arme. A ce mal redoutable, effrayant pour l'avenir de notre pays, l'écrivain propose d'opposer une culture physique plus rationnelle que celle à laquelle nous nous livrons aujourd'hui. Cette excellente brochure devrait être entre toutes les mains. Puisse-t-elle contribuer à diminuer un péril qui va grandissant de jour en jour dans une proportion malheureusement trop peu connue !

29. — Les *Thèmes tactiques* publiés par M. le capitaine Culmann sont spécialement destinés aux officiers qui préparent leur admission à l'École supérieure de guerre. Cette série d'hypothèses établies généralement avec clarté et logique, pourra cependant être utilisée ailleurs, c'est-à-dire dans les régiments pour l'élaboration des thèmes d'exercices sur la carte. Il suffira de changer le nom des lieux — quant aux discussions et aux remarques qui suivent les thèmes, elles nous ont paru prêter à controverse ; mais sans doute l'écrivain n'a pas la prétention d'imposer sa manière de voir ; chacun demeurera libre d'adopter la conclusion qui lui paraîtra la plus plausible.

30. — Nous avons sous les yeux la 19e livraison du *Dictionnaire militaire* publié par la maison Berger-Levrault. Nos lecteurs connaissent déjà cette encyclopédie qui, nous l'avons dit à diverses reprises, peut remplacer avantageusement, dans la bibliothèque d'un officier, de nombreux et encombrants volumes. La livraison actuelle va du mot « Proclamation » au mot « Régiment ». Signalons spécialement trois bonnes études consacrées aux Reconnaissances, au Recrutement et au Régiment.

31. — Nous terminerons cette revue d'ensemble par quelques notes

sur l'atlas de croquis militaires publiés chez Chapelot par M. Paul Charbonnel, qui a pour tire : *Guerres contemporaines, 1792-1801*. Tous nos lecteurs savent qu'on ne saurait lire une page d'histoire militaire, en particulier le récit d'une campagne, si l'on n'a pas sous les yeux le tracé du théâtre des opérations. Il n'y a pas de méchant croquis qui ne supplée victorieusement, sous ce rapport, la meilleure mémoire géographique et une carte n'a pas besoin d'être supérieurement gravée pour rendre, à cet égard, d'excellents services. D'autre part, les atlas généraux, même les plus complets, ne sauraient donner avec les détails suffisants, certains territoires célèbres uniquement au point de vue militaire. C'est donc une excellente idée qu'a eue M. Charbonnel de nous dessiner pour l'étude des campagnes de 1792 à 1904 cet atlas de 280 pages et 664 croquis grâce auxquels nous pourrons étudier fructueusement et facilement toutes les guerres non seulement d'Europe, mais des quatre continents. Au point de vue artistique ces croquis laissent à désirer ; mais l'auteur a eu raison de ne pas s'attacher à ce point, désirant avant tout faire œuvre utile, faire une œuvre qui soit à la portée de tous, et tous, élèves des collèges, candidats à Saint-Cyr, Saint-Cyriens, officiers, érudits et simples curieux auront avantage à acquérir cette publication d'une valeur très supérieure à son prix modeste. Bien que l'auteur n'ait eu en vue que les campagnes de 1792 à aujourd'hui, son atlas peut servir également pour les campagnes des XVIIe et XVIIIe siècles, dont les champs de bataille ne sont point autres que ceux de la Révolution et de l'Empire. C'est une des meilleures publications du genre qui existe, sans aucun doute la plus complète.

ARTHUR DE GANNIERS.

OUVRAGES HONGROIS D'HISTOIRE

1. *Magyar alkotmány- és jogtörténet, tekintettel a nyugati államok jogfejlödésére* (*Histoire de la constitution et du droit hongrois, avec des considérations sur le développement du droit dans les États occidentaux*), par A. TIMON. 2e éd. Budapest, V. Hornyánszky, 1903, in-8 de IX-676 p., 14 fr. 70. — 2. *A magyar nemzetségek a XIV. század közepeig* (*Les Familles nobles hongroises jusqu'au milieu du XIVe siècle*), par le Dr J. KARÁCSONYI. Budapest, Académie, 1900-1903, 2 vol. in-8 de 464 et 500 p., 18 fr. 90. — 3. *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a romai Szent-Székkel* (*Les Rapports religieux et politiques de la Hongrie avec le Saint-Siège*), par G. FRAKNÓI. T. II et III. Budapest, Stephaneum, 1903, 2 vol. in-8 de IX-489 p. et X-567 p., 18 fr. 90. — 4. *Egyháztörténelmi emlékek a magyarországi hitujitás korából* (*Souvenirs de l'histoire de l'Église à l'époque de la Réforme en Hongrie*), par V. BUNYITAY, R. RAPAICS et J. KARÁCSONYI. Budapest, Stephaneum, 1902, in-8, de 591 p. — 5. *Budapest müvészete a Török hódoltság elött* (*Les Beaux-Arts à Budapest avant l'occupation turque*), par C. DIVÁLD. Budapest, R. Lampel, 1903, in-8 de 165 p., avec 60 illustr., 8 fr. 40. — 6. *A magyar müvelödés a XV. században, Antonio Bonfini Rerum Hungaricarum Decades-ének alapján* (*La Civilisation hongroise au XVe siècle*), par MICHEL CSÁSZÁR. Budapest, Stephaneum, 1902, in-8 de 106 p., 5 fr. 25. — 7. *A Magyarországi közoktatás története Maria-Terézia korában* (*Histoire de l'instruction publique en Hongrie*

sous Marie-Thérèse). T. I, *1740 à 1773*; T. II, *1773 à 1780*, par le Dr E. Fináczy. Budapest, Académie, 1902, 2 vol. in-8 de VIII-449 p. et VIII-525 p., 16 fr. 80. — 8. *Dugonics András életrajza* (*Biographie d'André Dugonics*), par Antoine Prónai. Szeged, Société de Dugonics, 1903, in-12 de 239 p. illustré., 3 fr. 15. — 9. *Szent Margit legendás könyve* (*Le Livre des légendes de sainte Marguerite*), par G. Tarczai. Budapest, Pesti Könyvnyomda-Részvénytársaság, 1904, in-8 de 296 p., illustré, 5 fr. 25.

1. — *L'Histoire de la constitution du droit hongrois*, que vient de publier M. A. Timon, n'est pas une apologie du droit hongrois, mais l'histoire impartiale et puisée aux sources les plus sûres de la constitution et du droit magyars. Depuis qu'Et. Werbőczi fixa le droit magyar dans son *Opus Tripartitum*, d'autres juristes ont essayé d'en écrire l'histoire; aucun peut-être n'en avait donné une notion aussi claire et aussi juste que M. A. Timon. L'auteur remonte à l'origine même des Magyars et établit que ce peuple, venu de l'Asie, n'était pas un peuple « barbare » composé de hordes guerrières, mais bien un peuple civilisé, prenant possession d'un pays qu'il conquérait et s'y fixant après lui avoir donné une organisation sociale et constitutionnelle. Pendant trente-quatre jours les « chefs » discutèrent, à l'Assemblée de Puszta-Szer, sur « l'organisation du pays » et ils basèrent cette organisation sur les traditions et les institutions de leurs ancêtres, faisant même prévaloir les usages et les lois de leur ancienne patrie, et les imposant aux peuples qu'ils soumettaient. Quand le duc Étienne succéda à son père, le christianisme commençait à se répandre en Hongrie; il comprit que l'avenir et la grandeur de son peuple ne pouvaient être assurés que par la religion du Christ et il résolut de transformer son duché en royaume chrétien. Il sut soustraire les premiers chrétiens hongrois à l'influence germanique des évêques de Salzbourg et de Passau, et il sut aussi repousser la suzeraineté de l'empire allemand, quoiqu'il fût en bons termes avec l'Empereur. En adoptant, pour son peuple, le catholicisme romain, alors que Byzance pouvait l'attirer, il prévint les complications d'un schisme et opposa, en même temps, une digue à l'envahissement du schisme vers l'occident. Sylvestre II l'avait compris ainsi et ce fut pourquoi il accorda au duc magyar, outre la couronne royale et le titre de légat apostolique, des droits fort étendus. Ces droits permirent au nouveau roi de donner à l'Église la place qu'elle a toujours occupée. Les droits du pouvoir religieux et du pouvoir civil étaient égaux, comme le prouvent les assemblées tenues sous saint Ladislas et encore sous Louis le Grand; les dignitaires ecclésiastiques et les nobles y prenaient part, en présence du bas clergé et du peuple, pour la discussion et le maintien des droits de la nation. Un chapitre fort intéressant est celui consacré à la couronne envoyée par Sylvestre II, la « Sainte Couronne », ce palladium des Magyars. La Sainte Couronne est considérée comme

une personne, c'est d'elle que découlent le droit et le pouvoir et c'est d'elle que le souverain les tient. Le territoire du pays lui appartient et ceux qui ont reçu des domaines sont membres de la Sainte Couronne (membrum sacrae regni coronae). Outre les nobles, les églises et les villes, qui possèdent des biens venant de la Sainte Couronne, constituent, avec le Roi qui porte la Sainte Couronne, un ensemble que l'on appelait au moyen âge le Corps de la Sainte-Couronne (totum corpus sacrae regni coronae) et que l'on nomme aujourd'hui l'État. Le droit magyar ne renferme guère de trace du droit romain ou du droit germain ; dès l'origine, les différentes tribus magyares fondirent leurs lois et leurs usages, un même esprit les inspirait et l'institution juridique ne fut pas considérée, par ce peuple, comme une émanation du pouvoir de l'État, mais comme la réglementation des convictions existant dans le peuple et dont l'exercice assurait le développement. On retrouve dans l'étymologie même du mot et dans le langage du peuple, le souvenir de cette conception ; le droit ne peut pas être créé par le pouvoir, mais bien par la conviction générale. M. A. Timon commente non seulement les textes de la Constitution de saint Étienne, mais encore toutes les lois dues à ses successeurs ; on est frappé de l'originalité et aussi de la sagacité de certaines de ces lois dont quelques-unes remontent au XIe siècle. C'est ainsi qu'à cette époque, l'idée de patrie était fort développée, car celui qui se rendait coupable d'infidélité à l'égard du « chef » était maudit et exclu du sein de la patrie, ce que l'on considérait comme un châtiment égal à la mort. Saint Ladislas voulait que tout accusé fût interrogé dans un délai de vingt-quatre heures, etc., etc. Les questions d'impôts et de salaires, telles qu'on les concevait alors, sont traitées avec autant de soin que l'organisation des comitats (question si souvent controversée), que les droits des villes et des villages ; plus loin l'auteur étudie le recrutement de l'armée du Roi et de l'armée nationale ; la procédure, les droits et les garanties des plaideurs et des accusés, etc. Un dernier chapitre est consacré à la Slavonie, à la Croatie et à la Dalmatie, à leur situation politique, à leur diète, etc. M. A. Timon ne s'est pas borné à étudier la constitution et le droit hongrois, il connaît les législations des autres pays et établit des comparaisons d'où découlent d'intéressantes conclusions, quelquefois fort inattendues ; la première édition de cet ouvrage a été épuisée en six mois, succès rare pour un livre de ce genre, et une traduction en langue allemande vient de paraître à Berlin. Il serait à désirer qu'on publiât une traduction française qui permettrait de connaître à fond cette constitution du royaume de saint Étienne dont on parle beaucoup depuis quelque temps,

2. — En une courte Introduction, le Dr J. Karácsonyi, dans son ouvrage : *Les Familles nobles hongroises jusqu'au* XIVe *siècle*, explique

ce qu'était la famille noble au moment où fut formé le royaume de Hongrie et pendant que régna la dynastie d'Arpád. Plus tard, au XIIIe siècle, les jobbagyones furent admis à la noblesse et on leur reconnut les mêmes droits qu'aux plus anciens nobles. C'est par ordre alphabétique que l'auteur a classé les familles nobles; des tableaux généalogiques permettent de suivre le développement de chaque famille, tandis que le texte traite d'abord de leur origine ; l'on voit les modifications orthographiques que subirent les noms patronymiques, puis le rôle joué par la famille, la part qu'elle prit aux guerres, les luttes qu'elle soutint contre d'autres familles, les procès, puis vient, pour terminer, l'historique des domaines que possédaient ces familles. Au point de vue géographique et politique, ces monographies des anciennes familles fournissent une documentation aussi intéressante qu'au point de vue des mœurs et des coutumes de cette époque, car partout où il l'a pu, l'auteur a fouillé les archives administratives et les archives familiales, ce qui lui a permis de publier d'assez nombreux documents inédits qui, sans jeter un jour absolument nouveau, éclairent cependant quelques points, que l'on ne connaissait pas jusqu'à présent avec toute la précision que l'on désire maintenant dans les recherches historiques. Outre les tableaux généalogiques, et la liste des familles nobles par comitat, un répertoire placé à la fin de chaque volume facilite les recherches dans cet ouvrage qui est une contribution à l'histoire de la Hongrie. L'auteur a eu raison de comprendre dans son travail les familles nobles de la Croatie et de la Slavonie; ces deux pays ne font-ils pas partie du royaume de Hongrie depuis le règne de saint Ladislas ? Couronné, il y a quelques années, par l'Académie hongroise, l'ouvrage du Dr J. Karácsonyi a subi de notables remaniements avant d'être livré au public.

3. — Dans le premier volume des *Rapports religieux et politiques de la Hongrie avec le Saint-Siège,* Mgr Fraknói s'était arrêté au concile de Constance. Le second volume comprend la période qui s'étend de ce concile jusqu'au désastre de Mohács, en 1526. Il est divisé en plusieurs chapitres dont le premier est consacré aux rapports de la Papauté, surtout de Martin V et d'Eugène IV, avec l'empereur Sigismond et ses successeurs. La lutte contre les hussites continuait encore et Jacob de Marchia fut délégué en Hongrie pour aller combattre la doctrine de Jean Huss. Mais, ce qui, à cette époque, avait une importance égale aux relations politiques, c'était la lutte contre les Turcs. Julian Cesarini, Carvajal, Pecchinoli, Burgio, s'intéressèrent aux affaires de la Hongrie et l'un d'eux s'y rendit même pour décider le roi Wladislas I à ne plus observer le traité de paix conclu avec les Turcs et à recommencer les hostilités. Jean Hunyady, à qui ses victoires donnaient le droit de parler, s'y opposa, en s'appuyant sur le serment prêté par le Roi et qui

devait être respecté même quand c'était à des infidèles que la parole avait été engagée. Le Roi céda aux instances de son entourage et la fatale bataille de Varna fut livrée. L'Italie envoya Jean Capistrano en Hongrie; la mission qu'il y remplit est bien connue et l'on aime à évoquer la figure martiale du moine, brandissant la croix pour mener à la victoire le héros chrétien, le vainqueur de Belgrade. Durant le règne du roi Mátyás, les rapports avec l'Italie furent beaucoup plus fréquents, non seulement avec la Papauté, mais aussi avec les artistes de la Renaissance dont le souverain magyar appréciait fort les œuvres. Pie II, Paul II, Sixte IV, Innocent VIII eurent maintes fois à traiter avec Mátyás; ils le trouvèrent fils respectueux de l'Église, mais aussi roi convaincu de ses droits et sachant, à l'occasion, faire valoir les séculaires prérogatives de la Couronne de Hongrie. A ce grand roi, succédèrent Wladislas II et Louis II; les Turcs devenaient toujours plus menaçants et le Saint-Siège, voulant combattre ces infidèles, faisait prêcher la croisade par ses légats, Burgio et Campeggio; leur parole trouvait peu d'écho, et en 1526 la Hongrie était seule pour lutter contre les Turcs dans les plaines de Mohács. Elle fut vaincue, le roi Louis II périt, et avec lui l'élite de la nation. La nouvelle de la catastrophe fut portée à Rome où elle produisit une profonde impression. Le pape Clément VII réunit les cardinaux et les ambassadeurs pour leur faire part du désastre qui accablait la Hongrie et en même temps, la chrétienté tout entière. Il fallait, à tout prix, repousser les Turcs et briser leur puissance toujours grandissante; les ambassadeurs furent chargés de faire des démarches dans ce sens auprès de leurs gouvernements. Elles ne donnèrent aucun résultat. L'Italie elle-même traversait une période troublée. Charles-Quint, ne désirant pas augmenter la puissance de la Maison de Habsbourg, reconnut le roi de Hongrie, Jean Zapolyai, qui, pour s'assurer des appuis à l'étranger, donna à la diplomatie une place importante; ce fait lui permit de jouer un grand rôle dans toutes les questions d'alliances, de concours, de protectorat qui formaient la politique de l'époque. Le premier chapitre du tome III est consacré à ce sujet et s'étend jusqu'au concile de Trente, dont il rappelle la longue préparation. Le chapitre suivant traite de l'empereur Maximilien, des rapports de Grégoire XIII et de Sixte V avec Étienne Báthory, du projet de Clément VIII, envoyant un légat en Transylvanie et promettant des secours militaires à la Hongrie pour continuer sa lutte contre les Turcs. Un autre chapitre est occupé tout entier par les luttes religieuses et c'est là que l'on voit apparaître la grande figure de ce cardinal hongrois, Pierre Pázmány, sur lequel Mgr Fraknói a écrit un ouvrage, monument littéraire en même temps que contribution à l'histoire de l'Église et de la Hongrie. L'auteur n'avait qu'à puiser à sa propre source pour traiter des rapports de l'Église et de la Hongrie pen-

dant que vécut l'élève de Bellarmin, Pierre Pázmány ; malgré l'ascendant qu'avait exercé sur lui son maître, le savant jésuite resta toujours profondément Magyar et soutint les droits de son pays avec la même énergie qu'il mettait à défendre la religion catholique contre les protestants. Il fut l'adversaire le plus intelligent et le plus redoutable des doctrines de la Réforme. Le savant cardinal avait un moment espéré voir le royaume de Hongrie unifié dans la foi catholique ; malgré les innombrables conversions qu'il obtint, il n'eut pas ce bonheur, mais il avait, tout au moins, trouvé le moyen de faire renaître la paix dans beaucoup d'âmes et la concorde entre beaucoup d'adversaires. Le quatrième et dernier chapitre traite d'abord d'Innocent XI, que l'auteur connaît bien pour lui avoir consacré, il y a quelques années, un ouvrage spécial, et s'étend jusqu'à la délivrance de la Hongrie du joug des Ottomans, c'est-à-dire qu'il embrasse une époque où régna en Europe une grande activité politique, où les évènements qui se produisaient dans chaque pays avaient un retentissement sur les autres nations et où naturellement le Saint-Siège fut appelé à jouer un rôle important. L'auteur ne s'est pas borné à parler des rapports de la Hongrie avec le Saint-Siège, il mentionne et commente les rapports de la Papauté avec les différents États, surtout avec la France et avec Louis XIV. Les trois volumes qui composent l'ouvrage de Mgr Fraknói jettent un vif éclat sur les relations ininterrompues qui, durant sept siècles, ont existé entre la Hongrie et Rome. Les faits montrent, dit l'auteur, qu'à partir du moment où Sylvestre II, par le don de la « Sainte Couronne », a rendu possible la fondation d'un royaume magyar indépendant, jusqu'à la délivrance du joug des Ottomans, par l'énergique intervention d'Innocent XI, la nation hongroise a toujours trouvé, dans la Papauté, un guide, un appui, un protecteur, un sauveur. « En faisant connaître sincèrement le passé, conclut-il, nous jugeons le présent avec plus d'équité, et nous regardons l'avenir avec plus de confiance. » Le tome II des *Relations* ne renferme pas moins de 1341 notes et le tome III, 1570, renvoyant aux sources. Cet ouvrage peut être considéré comme la suite de celui d'A. Theiner *(Vetera monumenta historiam Hungariae sacram illustrantia)* il est inutile d'insister sur sa valeur : le savant directeur de « l'Institut historique magyar » à Rome est l'historien qui connaît le mieux tout ce qui se rapporte à cette époque et à ce sujet qu'il a étudiés aux sources mêmes, en scrutant les archives du Vatican.

4. — Il y a bien des années déjà que le projet avait été formé de publier les documents se rapportant à l'histoire de l'Église, en Hongrie, à l'époque de la Réforme ; c'est l'an dernier seulement que put paraître le premier volume d'un ouvrage qui en comportera six. En Hongrie, comme du reste dans d'autres pays, l'histoire de la Réforme a donné

lieu à tant de controverses, de polémiques, d'interprétations erronées, qu'il faut rechercher les documents originaux pour élucider certains points restés obscurs ou dénaturés à dessein : c'est ce que viennent de faire les patients chercheurs et les érudits auteurs nommés plus haut, en publiant les *Souvenirs de l'histoire de l'Église à l'époque de la Réforme.* Ils ont opéré des recherches dans les bibliothèques, ils ont scruté les registres des monastères, des églises et des paroisses, ils ont compulsé les archives des grandes familles et ils ont pu présenter ainsi, en un premier volume, 514 lettres, rescrits, mandements, plaintes, admonestations, etc., etc.. émanant d'auteurs divers et donnant un tableau de la situation religieuse, en Hongrie, de 1520 à 1529. Si la réforme de Luther y fit des progrès relativement rapides, elle le dut aux fréquents rapports commerciaux que les villes du nord de la Hongrie et les villes saxonnes de la Transylvanie avaient avec certaines villes allemandes ; de plus, bon nombre de jeunes Hongrois se rendaient en Allemagne pour y suivre le cours des Universités très réputées alors. La situation de l'Église, et du clergé, en Hongrie, ne différait malheureusement guère de ce qu'elle était ailleurs à cette époque ; le désordre, le relâchement qui régnaient dans les couvents facilitèrent l'expansion de la nouvelle doctrine, mais ce qui contribua le plus à sa diffusion, ce fut la mort du roi Louis II et le désastre de Mohács, dont on connaît les fatales conséquences. Obligée de lutter contre l'invasion des Ottomans, la Hongrie eut peu de forces disponibles pour repousser l'intrusion de la pensée germanique. Le premier volume s'occupe moins de la Réforme, que de la situation de l'Église au moment où se produisirent les premiers effets de la nouvelle doctrine, mais cet exposé est nécessaire pour faire comprendre les évènements qui suivirent et qui firent perdre au royaume de saint Étienne l'unité de sa foi.

5. — Le voyageur qui visite la capitale de la Hongrie ne tarde pas à remarquer qu'au milieu des superbes avenues, bordées de maisons aux riches sculptures, il n'y a guère de monuments évoquant le passé ! La raison en est simple : il est peu de villes, ayant plus que Buda et Pest subi les dévastations des Vandales qui envahirent à maintes reprises le pays tout entier, ravageant, saccageant, détruisant tout ce qui se trouvait sur leur passage ; rien ne fut respecté par les Mongols, au XIIIe siècle ; au XVIe et au XVIIe siècles, les Turcs ne laissèrent rien subsister des trésors artistiques que le roi Mátyás avait donnés à la Hongrie. Les monastères avaient réussi à sauver quelques chefs-d'œuvre artistiques, car les bénédictins, les cisterciens, les paulistes ne s'adonnaient pas seulement à l'instruction, mais aussi au développement artistique de la nation ; leurs bibliothèques et les trésors de leurs chapelles renfermaient des pièces rares d'une grande valeur ;

un décret de Joseph II les leur enleva. Ce qui avait échappé aux Mongols et aux Ottomans fut transporté à Vienne et enrichit le trésor de l'Autriche. Ainsi s'établit la légende d'après laquelle la Hongrie n'aurait eu qu'un passé artistique sans importance ; les professeurs qui enseignèrent l'histoire des beaux-arts, sous le régime de Bach, s'efforcèrent d'attribuer à des artistes allemands les œuvres hongroises. Il fallait rétablir la vérité, c'est ce qu'ont entrepris quelques érudits et, aujourd'hui, il est prouvé, par des œuvres d'une incontestable autorité, basées sur des recherches faites avec toutes les garanties scientifiques imposées aux travaux historiques, que la Hongrie a eu un passé artistique qui n'a pas été sans grandeur. M. C. Divald, que ses précédentes études historiques et archéologiques ont bien préparé à ce travail, nous en donne une preuve dans *les Beaux-Arts à Budapest, avant l'occupation turque*. Remontant à trois siècles avant l'ère chrétienne, il parle des premiers peuples qui occupaient la rive droite du Danube antérieurement à l'arrivée des légions romaines ; il décrit Aquincum, où les archéologues ont fait tant d'intéressantes découvertes, puis les églises qui furent si nombreuses à Buda, notamment, et dont la plupart ont disparu, laissant à peine quelques traces permettant de déterminer l'emplacement qu'elles occupèrent autrefois. Au XIIIe siècle, les derniers rois de la Maison d'Arpád, aidés par les évêques, relevèrent les ruines amoncelées par les Mongols, et réédifièrent quelques églises ; les rois de la famille d'Anjou continuèrent la tâche entreprise et Buda vit s'élever des monuments que des œuvres d'art ornèrent ; mais c'est le roi Mátyás qui devait donner à la Hongrie tout le développement artistique que comportait le XVe siècle ; ce fut une époque de splendeur à laquelle mit fin l'invasion des Ottomans. A l'occupation étrangère succédèrent les luttes pour l'indépendance, et il faut arriver au dernier quart du XIXe siècle pour assister à la renaissance artistique de la capitale magyare.

6. — C'est à Antonio Bonfini que Michel Császár a emprunté les éléments de son ouvrage sur *la Civilisation hongroise au XVe siècle*, il ne pouvait puiser à meilleure source, car l'humaniste italien vécut à la cour du roi Mátyás et put observer de très près les faits dont il laissa le récit dans son principal ouvrage *Rerum Hungaricarum Decades*. En quelques pages, M. Michel Császár retrace la vie d'Antonio Bonfini, qui, tout en enseignant à Recanati, rêvait d'un plus vaste avenir et sollicita, en 1486, de l'Université, un congé de deux mois pour aller offrir ses ouvrages au roi de Hongrie ; il lui remit, entre autres, un *Libellus de Corvinae Domus origine*. Le roi Mátyás accepta le petit livre, s'entretint avec le savant italien et le retint en Hongrie. Ce n'est pas l'histoire des guerres que retrace Bonfini, mais bien le développement intellectuel, les arts, les mœurs, la vie du peuple, etc., et il

donne un tableau fidèle de ce qu'était la Hongrie pendant le règne du fils de Jean Hunyady. L'ouvrage de M. Michel Császár est divisé en six parties : 1° Le Sol et le peuple ; 2° l'Industrie, les arts industriels et le commerce ; 3° les Sciences et les beaux-arts ; 4° la Vie quotidienne ; 5° la Religion et les mœurs ; 6° les Finances et les questions militaires. Chacune de ces parties est intéressante en elle-même et exigerait une étude approfondie, car l'auteur y traite, avec une grande compétence, tout ce qui fit la Hongrie florissante à cette époque ; il ne dédaigne pas les détails positifs, et bien des faits rapportés sont accompagnés de chiffres pouvant satisfaire les statisticiens. Dans le chapitre consacré à la religion et aux mœurs, l'auteur montre comment Bonfini, humaniste à l'esprit empreint de paganisme, s'étonne en constatant les sentiments religieux des Magyars, ce qui ne l'empêche pas de commenter, avec complaisance, les manifestations de ces sentiments qui couvrirent le pays d'églises et de monastères ; il parle du culte des Hongrois pour la Vierge Marie et de leur vénération pour les saints. Il fait ressortir, en un saisissant tableau, la pureté des mœurs des soldats et de leurs chefs. Il fait également remarquer que le respect de la femme fut toujours un trait caractéristique des Magyars. Les finances et les questions militaires présentent également un grand intérêt. L'ouvrage de Michel Császár est bien fait ; en une centaine de pages se trouve condensée la matière d'un gros volume et la lecture n'en est pas aride, tout au contraire.

7. — Une fois son trône affermi, grâce à la générosité des Hongrois, Marie-Thérèse put donner libre carrière à ses facultés vraiment exceptionnelles. Ce qu'elle fit pour l'instruction est raconté par le Dr E. Fináczy, en un ouvrage intitulé : *Histoire de l'instruction publique en Hongrie sous Marie-Thérèse*. Le premier volume fut publié en 1899 ; le second vient de paraître. Ils forment une contribution importante à l'histoire du long règne de la Reine qui, en 1758, avec l'assentiment du Pape, prit le titre de Reine *apostolique* et, plus tard, sut en faire valoir les prérogatives. Elle revendiqua le droit de nommer les chanoines capitulaires que ses prédécesseurs laissaient nommer par les évêques ; elle fonda l'évêché de Munkcás, destiné aux grecs-unis, comme, plus tard, celui de Nagy-Várad. Elle créa trois nouveaux diocèses dans l'archevêché d'Esztergom, qu'elle trouvait trop étendu. Elle s'opposa à l'extension des Ordres mendiants dans ses États et y appliqua la décision de Clément XIV contre les jésuites. Les prescriptions de Marie-Thérèse, au point de vue des sciences et de l'instruction, furent très importantes. A l'Université de Nagy-Szombat, fondée en 1635 par le cardinal Pierre Pázmány, et transférée en 1777 à Buda, elle adjoignit une Faculté de médecine. Elle fonda des Académies de droit à Presbourg, à Györ, à Kassa, à Nagy-Várad et à Agram ; dans beaucoup

d'autres villes, elle créa des lycées et des collèges. En 1760, elle établit une École des mines à Selmecz, au centre de la contrée minière du nord. Plus tard, un Institut géologique international y fut adjoint et quelques Français en firent partie. Lorsqu'il s'agit, en France, d'organiser l'École polytechnique, on proposa l'établissement de Selmecz comme modèle. Marie-Thérèse ne borna pas seulement sa sollicitude à l'enseignement supérieur, elle ordonna la création d'écoles primaires dans les villages, et prescrivit aux évêques et aux propriétaires de subvenir aux frais de leur entretien. A cette époque, on trouvait encore de ces écoles que l'on pouvait appeler « intermittentes » où un maître réunissait, le dimanche, les enfants dans l'église et leur enseignait, outre les éléments de la religion, la lecture et l'écriture ; dans d'autres villages, fort éloignés, le maître n'allait enseigner qu'une ou deux fois par an. Ce fut le 22 août 1777 que fut promulguée la *Ratio educationis* que le Dr E. Fináczy considère comme fort importante. Cette *Ratio educationis totiusque Rei Literariae per Regnum Hungariae et Provincias eidem adnexas* fut la base qui servit à l'organisation de l'enseignement dont Marie-Thérèse essaya de faire un *instrumentum regni ;* elle ne rendit pas l'instruction obligatoire, mais elle la rendit plus générale. Dans le premier volume de son ouvrage, l'auteur étudie ce qu'était l'enseignement confessionnel et s'étend longuement sur l'enseignement donné par les jésuites. Dans le second volume, M. E. Fináczy expose la situation de l'enseignement et la conception de la pédagogie en France, en Allemagne et en Autriche ; il commente ensuite la *Ratio educationis* et les conséquences de son application en Hongrie. L'appendice du premier volume comprend treize lettres ou documents ; le second, douze, dont quelques-uns sont inédits ; ils se rapportent à l'organisation de l'enseignement et à la dispersion de l'ordre des jésuites. Au milieu d'éléments divers et de nationalités opposées, Marie-Thérèse sut obtenir, par des moyens pacifiques et sans provoquer de haine contre son gouvernement, des résultats que ses prédécesseurs avaient vainement poursuivis. Elle voulut flatter l'amour-propre national des Hongrois en fondant une garde royale recrutée parmi la noblesse hongroise, elle créa l'ordre de Saint-Étienne, elle attira la jeunesse magyare à la Cour de Vienne ; mais pendant ce temps, elle donnait une autorité plus grande au gouvernement autrichien sur la Hongrie et, ne perdant pas de vue les petits détails, elle s'opposait à ce que les enfants élevés dans un orphelinat nouvellement fondé eussent un uniforme militaire, dans la crainte de développer en eux les sentiments de nationalité. Grâce à un long règne et à la paix, Marie-Thérèse laissait le pays dans un état de prospérité relative ; seulement au point de vue de l'indépendance, de la vie constitutionnelle et de l'esprit national, il n'en était pas de même, et

un demi-siècle d'efforts suffit à peine pour faire sortir la nation de cette situation. L'ouvrage du Dr Fináczy, fort bien documenté, n'aurait que plus de valeur si son auteur avait pu s'élever au-dessus de toute préférence confessionnelle et ne pas traiter les actes des catholiques avec une sévérité qui n'a pas pour base l'impartialité.

8. — Ce fut vers la même époque, 1740-1818, que vécut le professeur à qui M. A. Prónai vient de consacrer, sous le titre : *Biographie d'André Dugonics*, quelques pages intéressantes. Issu d'une famille profondément chrétienne, André Dugonics fut élevé sévèrement par son père, tendrement par sa mère, qui pourtant s'opposa quelque temps à sa vocation. Jeune encore, il fut chargé de l'enseignement de la philosophie; il était d'avis que la science doit être unie à la crainte de Dieu et il prit la décision d'enseigner aux jeunes gens trois points qui pourraient former le programme de leur vie : l'amour de la science, l'amour de la patrie, l'amour de la religion. Homère et Virgile, la mythologie, l'histoire de la Grèce avaient pour lui un charme particulier. Plus tard, il connut le grand historien Et. Katona et tourna son activité vers les études historiques. Il fut professeur à l'Université de Nagy-Szombat et on le considère comme l'un des réformateurs de la langue magyare. Dugonics écrivit des ouvrages sur l'algèbre et les mathématiques et, le premier, démontra que pour l'enseignement des sciences, la langue allemande n'est pas nécessaire. Il composa quelques drames et fut, en même temps, un des créateurs du roman hongrois. Les œuvres d'André Dugonics répondaient aux aspirations nationales et ce qui donne toute leur valeur à ses sentiments et à son activité, c'est l'époque même où il vécut, c'est-à-dire pendant que Joseph II régnait à Vienne.

9. — Autant est populaire en Hongrie, aussi peu est connue ailleurs, la douce fille du roi Béla IV et de Marie Lascaris, la bienheureuse Marguerite, de la Maison d'Arpád, dont M. G. Tarczai vient de retracer quelques légendes sous le titre de : *Livre de légendes de sainte Marguerite*. Dès l'âge de neuf ans, la petite princesse fit son entrée au couvent où, plus tard, elle prit le voile; elle avait devant les yeux, l'image de sa tante, sainte Élisabeth ; elle s'adonna, comme elle, aux soins des malades et pratiqua l'humilité. Ce fut à l'époque de la bienheureuse Marguerite que, dans les monastères hongrois, les moniales exercèrent une influence incontestable sur la littérature, plus grande peut-être que celle des religieux; c'est en partie à elles que l'on doit la conservation des manuscrits du moyen âge. M. G. Tarczai décrit en hagiographe les touchantes légendes qui se rapportent à la bienheureuse Marguerite et il retrace en poète le cadre où la vie de son héroïne s'écoula, cette île Sainte-Marguerite, bercée par les flots du Danube qui arrosent Buda et Pest.

ÉMILE HORN.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé MANGENOT. Fasc. VIII-IX (col. 2113-2664), X et XI (T. II, col. 1-714). Paris, Letouzey et Ané, 1903, gr. in-8. — Prix de chaque livraison : 5 fr.

J'exprimais l'an dernier (*Polybiblion*, t. XCVII, p. 210) le regret de voir cette excellente publication arrêtée dans sa marche par un de ces accidents qu'entraîne presque fatalement la collaboration d'hommes très occupés. — Je suis heureux de constater que l'obstacle a été franchi et que, cette année, il a paru quatre fascicules. Le premier volume (lettre A), se termine avec le fascicule IX, et deux fascicules du 2e volume ont fortement entamé la lettre B ; rien ne fait prévoir pour le moment que l'apparition régulière des livraisons suivantes puisse souffrir quelque retard.

Dans une quantité aussi considérable d'articles, je ne puis que signaler les plus copieux, et tout d'abord le *Saint Augustin* de M. Portalié, avec ses annexes : *Augustiniantisme* et *Augustinisme*, il ne comprend pas beaucoup moins de 300 colonnes (et un fascicule en compte environ 400). On a reproché à l'auteur cette richesse de développement ; on a dit que cette prolixité eût été évitée si le travail avait été exécuté un peu moins hâtivement et que certains paragraphes eussent pu être condensés, supprimés même, et cela sans rien faire perdre ni la clarté de l'exposition ni l'abondance de la documentation. J'avoue que ce reproche ne m'a pas paru très fondé : le plan de l'article est homogène, les parties en sont bien distribuées, des divisions nombreuses les découpent habilement, et je n'ai jamais eu à feuilleter longtemps avant de trouver le renseignement dont j'avais besoin ; il n'y a de longueurs que là où la méthode fait défaut.

Une autre question a été traitée en long et en large, celle du Baptême. Cette fois, la besogne avait été distribuée entre six collaborateurs ; les arguments scripturaires, archéologiques, patristiques, forment autant de subdivisions ; les pratiques des Églises d'Orient et d'Angleterre fournissent matière à de longs et savants chapitres, et à la fin se trouvent très clairement résumés les enseignements de Benoît XIV sur le baptême des enfants d'infidèles.

Je citerai aussi les articles de M. Mangenot (*Assistance*, *Autel*, *Bénédictions*), Le Bachelet (*Saint Athanase*, *Baïus*, *Bellarmin*), Gardeil (*Béatitude*), Toussaint (*Athéisme*, *Attributs divins*), Beugnet (*Attrition*, *Aumône*, *Bénédiction nuptiale*) ; les notices historiques des papes du nom de Benoît par M. Hemmer, le très solide et substantiel article que M. Paul Allard consacre à saint Basile, l'étude de M. Tixeron sur le *Symbole de saint Athanase*. Enfin la question de l'Assomption de la Sainte Vierge

a été traitée avec autant d'érudition que de prudence par M. Bellamy. Je n'ai qu'à conclure en souhaitant que les fascicules suivants paraissent bientôt et qu'ils répondent à ce que promettent leurs devanciers.

P. PISANI.

La Religion démontrée, ou les Fondements de la foi catholique devant la raison et la science, par le P. A. HILLAIRE. 3e éd. Mende, Pensier, s. d., in-12 de XV-617 p.

Nous souscrivons pleinement aux appréciations émises dans le Rapport de M. l'abbé Nègre, chargé d'examiner l'ouvrage; et nous estimons que l'auteur a résolu un problème très ardu, en composant sur les fondements de la religion chrétienne un livre tout à la fois *doctrinal, apologétique* et *catéchistique.*

C'est un catéchisme qui procède par demandes et par réponses et n'épargne aucun soin pour multiplier les divisions et subdivisions, varier la typographie, recourir enfin à tous les expédients d'ordre matériel. C'est aussi une théologie par la marche savante de l'exposition. Nous voudrions en donner un aperçu moins écourté. L'auteur s'attache à la preuve et au développement de ces cinq vérités : *Dieu existe* (p. 3-43), *Nous avons une âme* (p. 43-75), *Il faut une religion, une seule est bonne* (p. 75-139), *Divinité de la seule religion chrétienne* (p. 139-273), *l'Église catholique en est seule dépositaire* (p. 273-468). Cette dernière partie, particulièrement étendue, traite à fond des *Rapports de l'Église et de l'État*, du *Libéralisme*, de la *Franc-Maçonnerie*, des *Bienfaits de l'Église*, spécialement dans l'ordre naturel : civilisation, liberté, égalité, fraternité, bonheur temporel de l'individu, de la famille et de la société, etc.

Par ces derniers points, on voit le caractère *apologétique social* de l'ouvrage. L'apologétique dite proprement *scientifique* n'a pas été négligée, et comme l'auteur a mis en contribution la plupart de ses devanciers les plus marquants (Cauly, Lodiel, Devivier, etc.), cet ouvrage est une excellente récapitulation de leurs meilleures productions.

Somme toute, c'est une précieuse *vulgarisation.* Peut-être le caractère un peu simpliste de certains exposés ou de certaines controverses empêchera de le mettre entre les mains de beaucoup de nos jeunes gens, fréquentant les grandes écoles. Soit effet d'un respect superstitieux pour la critique scientifique et les autorités officielles — soit snobisme, impuissance de penser par eux-mêmes — soit simple paresse, heureuse de s'excuser par un facile dédain pour les meilleures productions — ils lisent peu les ouvrages de ce genre. Celui-ci pourra-t-il être mis entre les mains des élèves plus avancés des collèges et petits séminaires ? — Cela dépend sans doute de diverses conditions de milieu et de tempérament. Nous croyons qu'il conviendra surtout et à merveille

à l'enseignement post-scolaire démocratique, qui se donne dans ces *Instituts populaires* et *Cercles d'étude* dont le nombre va toujours croissant.

Où qu'il aille, nous souhaitons bonne fortune à ce remarquable travail.

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

Économie rurale, par ÉTIENNE JOUZIER. Paris, J.-B. Baillière, 1903, in-16 de XV-476 p. avec 14 fig. — Prix : 5 fr.

Dès les premières pages de son livre, M. Jouzier établit la distinction entre l'économie politique et l'économie rurale dont il va s'occuper particulièrement. « L'économie rurale, dit-il, a pour objet de ses études, l'entreprise agricole, et l'économie politique celui des intérêts individuels et collectifs : l'une est surtout science industrielle ; l'autre est plutôt science sociale. »

L'exploitation agricole, ajoute-t-il, doit être considérée comme un organisme complexe, qui doit être étudié à divers points de vue. Il faut d'abord connaître le milieu social où il doit fonctionner. Se trouvent donc abordées ici les questions de population, d'État, d'association, d'impôts, d'assistance et de débouchés. L'auteur les groupe sous le nom de facteurs externes, par opposition aux facteurs internes qu'il aborde ensuite et qui comprennent les instruments mêmes de la production tels que le capital, le travail et surtout le sol avec tout ce qui s'y rattache. Dans une troisième catégorie se placent le crédit, les productions végétales et animales, toutes les combinaisons culturales, enfin, qui ont pour but plus prochain d'amener les produits de l'entreprise.

Cette division de l'ouvrage n'est peut-être pas en soi aussi nette qu'il eût été désirable, car les matières elles-mêmes ne sont point d'une nature si formelle et si caractérisée que par divers côtés elles ne rentrent dans plusieurs catégories. Quoi qu'il en soit, le rôle économique de la plupart des « facteurs » est bien présenté, et en particulier les chapitres concernant le mobilier mort ou vif, le capital circulant, les engrais, etc.

Lorsqu'il parle de l'État, l'auteur, qui professe dans une de nos grandes écoles, a été naturellement amené à énumérer toutes les écoles qui ont été fondées et répandent aujourd'hui les connaissances agricoles dans toutes les classes de la société. Mais pourquoi, ici, ne parler que du rôle de l'État et ne pas rendre justice à ceux qui, depuis longtemps, ont travaillé au même but ? Pourquoi ne pas même citer une seule de ces nombreuses écoles libres créées en dehors de l'État ? L'Institut agricole de Beauvais, pour ne mentionner qu'un établissement

qui compte près de cinquante années d'existence, a fait assez pour l'avancement des sciences agricoles et l'État lui-même s'est assez inspiré de ce que ce devancier avait inauguré, pour qu'il ne fût pas complètement passé sous silence. Par ailleurs, malgré quelques réserves sur certaines appréciations, l'auteur n'eût mérité que des éloges s'il n'eût pas oublié d'être exact et complet sur ce point. G. DE SENNEVILLE.

Nos Chiens, races, dressage, élevage, hygiène et maladie, par PAUL MÉGNIN. Paris, Baillière, 1904, in-12 cartonné de 378 p., avec 88 photogravures. — Prix : 4 fr.

Beaucoup de gens aiment les chiens, et il faut reconnaître que ceux-ci sont souvent de fort utiles animaux; mais, parmi tant de personnes qui s'intéressent à eux, il en est peu qui les connaissent, qui soient capables de tirer de ces excellentes bêtes tout l'agrément dont elles sont susceptibles, de les élever quand elles sont jeunes, de les dresser en vue d'un service donné, de diriger leur traitement en cas de maladie. Aussi M. Paul Mégnin, fils et frère de spécialistes, spécialiste lui-même, a-t-il écrit un livre qu'il est intéressant de lire et de posséder. Classification des races de chiens, notions d'hygiène, de dressage, renseignements administratifs, tout est présenté dans un but d'utilité et dicté par un esprit très pratique. Le chasseur qui veut choisir un chien, l'amateur qui ne sait comment organiser les soins à donner à l'animal chéri de ses enfants ou de sa femme, trouveront, fort bien classés, tous les renseignements dont ils auront besoin. Les illustrations sont inédites et caractéristiques : c'est la photographie instantanée qui les a presque toutes procurées. GAËTAN GUILLOT.

Les Marines de guerre modernes, par M. DE CHASSELOUP-LAUBAT. Paris, Vve Dunod, 1903, gr. in-4 de 376 p. avec 216 gravures et plans. — Prix : 15 fr.

Nous sommes trop persuadé de l'utilité qu'il y aurait à répandre dans le public français des notions exactes et précises sur les choses de la mer, pour ne pas nous féliciter de l'apparition du beau volume que vient d'éditer la librairie Dunod.

C'est une tâche difficile que de décrire sans user de termes trop techniques, et en évitant l'emploi de tableaux arides, les bâtiments si divers et cependant en tant de points semblables, des principales marines de guerre modernes. M. de Chasseloup-Laubat a entrepris cette tâche, et l'a menée à bien. Il a su rendre aisée et presque attrayante la description de nombreux bâtiments. Aucun des détails essentiels n'a été omis et de nombreuses photogravures, des croquis de détails et des plans clairs et complets permettent de se rendre parfaitement compte de la physionomie de chaque bâtiment et d'en classer les principales caractéristiques.

Au début de l'ouvrage, en guise de Préface, l'auteur a rédigé l'exposé très intéressant de l'historique de la construction navale.

On trouve à l'étranger, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche et en Russie des études plus ou moins complètes sur les marines de guerre modernes ; mais ce ne sont guère que des volumes documentaires qui se consultent et ne se lisent pas. Il en est autrement de l'ouvrage français que nous avons entre les mains, fait pour séduire le lecteur, même le plus étranger aux questions maritimes. Ce n'est pas à dire que l'œuvre de M. de Chasseloup-Laubat soit exempte de tout reproche. Persuadé qu'une nouvelle édition sera bientôt nécessaire, nous croyons devoir formuler quelques critiques, d'ailleurs secondaires, convaincu que l'auteur, n'y voyant là qu'un encouragement, ne nous en saura pas mauvais gré.

On peut d'abord se demander si le titre du volume ne devait pas faire exclure la description de bâtiments qui, tels que « la Gloire », « l'Océan », « le Marengo », etc., — pour ne parler que de la France, — ne sont plus en service depuis longtemps. — Nous nous permettrons aussi de prier l'auteur de revoir avec soin l'orthographe souvent ultra-fantaisiste des noms des bâtiments étrangers. La transcription des noms russes en particulier est faite sans aucune méthode. Pourquoi, en outre, traduire certains noms? Il faudrait, il nous semble, les traduire tous, ou n'en traduire aucun. Pourquoi par exemple, traduire « Tri-Sviatitelia » (et non pas « Tria-Svititelia ») par « trois Saints » (ce qui est une erreur, la traduction exacte étant : « les Trois Rois Mages ») et ne pas traduire, quelques pages plus loin, « Pobieda » qui signifie « Victoire » etc. Pourquoi écrire « Empereur Nicolas Ier » et « Kaiser Karl VI »? A propos de linguistique, nous demanderons à l'auteur s'il est certain que le pluriel de « garde-côte » soit « gardes-côtes » et non pas « garde-côtes ? »

Le peu d'importance de ces critiques montrera à M. de Chasseloup-Laubat le soin avec lequel nous avons lu son très intéressant ouvrage, et la sincérité des vœux que nous formons pour son succès. J. C. T.

Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographiques, par le colonel A. Laussedat. T. II, seconde partie. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de 287 p. et 18 planches. — Prix : 13 fr.

Nous avons déjà eu occasion de dire à cette place, à deux reprises différentes, quels étaient la valeur et l'intérêt des *Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographiques* publiées par le colonel A. Laussedat; à propos de la seconde partie du tome II, qui traite du développement et des progrès de la métrophotographie à l'étranger et en France, et qui constitue la fin de l'ouvrage, nous ne pouvons que le redire C'est toujours, en effet, la même clarté d'expo-

sition, la même précision dans les détails, et la même sûreté d'information en même temps que la même richesse d'illustrations démonstratives. L'auteur a eu le soin de placer en tête de son exposé théorique, très développé, un bref et substantiel coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de la métrophotographie, plein de renseignements puisés aux meilleures sources, et utile à plus d'un titre. C'est à peine si, en cherchant bien, nous pouvons,— tant le colonel Laussedat est bien informé,— lui reprocher d'avoir, ici, mal orthographié le nom du célèbre voyageur allemand Gerhard Rohls (note 2 de la page 3 et page 9), là, négligé de citer (p. 37) le très intéressant travail de M. Jean Brunhes intitulé : *Un Nouveau Procédé de reproduction appliqué à l'étude et à la représentation des faits géographiques : phototypie stéréoscopique* (Fribourg de Suisse, 1900, in-8), ailleurs encore (p. 144), omis de signaler, à propos de la vue du Mont Blanc prise de Saint-Cergues dans le Jura, soit à une distance de 90 kilomètres du sommet, par M. Fr. Boissonas de Genève, (cf. la pl. VIII), les superbes photographies de l'Himalaya obtenues *jusqu'à 200 kilomètres de distance* par M.V. Sella. Ces très légères imperfections, le colonel Laussedat les fera certainement disparaître dans un second tirage, où il nous donnera sans doute, — ce qu'il nous avait promis au début de son ouvrage, et ce à quoi il semble, à notre grand regret, avoir momentanément renoncé, — un historique complet des travaux topographiques exécutés à l'aide de la photographie dans les différentes contrées de l'Europe et des autres parties du monde. Nul mieux que le colonel Laussedat n'est à même d'écrire (et aussi d'illustrer) cet intéressant et important chapitre de l'histoire de la topographie au XIXe siècle.

HENRI FROIDEVAUX.

LITTÉRATURE

L'Enseignement vivant des langues vivantes, par J. LECOQ. Paris, Cornély, 1903, in-12 de 105 p. — Prix : 1 fr. 50.

On est en train d'opérer une révolution dans l'enseignement des langues modernes. On a fini par s'apercevoir qu'une langue vivante, étant avant tout une langue parlée, la méthode qui conduisait le plus sûrement et le plus rapidement à la possession de cette langue était la méthode orale. M. Lecoq, qui est agrégé de l'Université, a voulu dire son opinion sur cette question, discutée à la Chambre et dans les Revues ; il a écrit, dit-il, non pour les maîtres ou les gens du métier, mais pour l'honnête père de famille qu'il voudrait éclairer et rassurer. Il nous montre d'abord ce qu'a été cet enseignement dans notre pays, et il fait, en passant, un joli croquis du professeur de langues vivantes, sous l'Empire, qui était à peu près sur le même pied que le professeur d'escrime ou le maître à danser. Puis il passe au professeur moderne,

à l'agrégé qui est trop savant, trop philosophe et qui croirait s'abaisser en donnant à son enseignement une tournure pratique.

L'auteur aborde ensuite le principe de la méthode nouvelle, qui est l'enseignement direct ; il montre en quoi consiste la méthode directe, et comment elle doit s'adapter à l'enseignement scolaire à l'aide des livres et des devoirs. Poussant plus en avant, M. Lecoq démontre que l'étude des langues et des littératures étrangères peut et doit constituer à son tour une culture classique. Ce temple sacré dont a parlé Sainte-Beuve dans une page célèbre, est assez vaste pour abriter Gœthe à côté d'Homère et de Virgile, Shakespeare et Molière à côté d'Eschyle et d'Aristophane.

En somme, ce petit livre, qui souvent s'appuie sur l'enquête faite au Parlement, il y a deux ans, qui commente les circulaires ministérielles et fait ressortir les idées lumineuses des Liard et des Firmery, s'impose non seulement à la méditation des professeurs, mais aussi à l'attention de tous ceux — et ils sont nombreux — qui s'intéressent au développement pratique de notre éducation nationale. L. Mensch.

L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains, par Jean Lionnet. Paris, Perrin, 1903, in-8 de 283 p. — Prix 3 fr. 50.

C'est dans *la Quinzaine* que M. J. Lionnet a tout d'abord été invité à s'exprimer sur Zola, Tolstoï, Huysmans, Lemaître, Barrès, Bourget, et sur le roman catholique en général. Ces articles, leur auteur vient de les réunir en un volume qu'il présente aujourd'hui au public.

Dans un modeste mais instructif Avant-propos, M. Lionnet nous fait remarquer que, parmi les écrivains les plus brillants, parmi ceux qui semblent avoir, qui ont parfois un talent réel, plusieurs — il pourrait dire tous — donnent toujours au public le même livre, réguliers et intarissables comme les distributeurs automatiques des gares. D'où nous pouvons conclure — et cela d'autant plus volontiers que cette remarque nous paraît plus juste — que les romanciers devraient généralement se contenter d'un seul et unique ouvrage, bien mûri et parfait, qui serait l'expression adéquate de leur âme.

Suivant M. Lionnet :

Zola, dans ses romans sans gaudrioles, qui sont des sermons obscènes, sacrifie sans cesse la vérité aux besoins de sa thèse, parce que sa morale, manquant de base, a besoin de sanctions terrestres. Que l'on ne vienne donc pas nous parler du réalisme de Zola.

Tolstoï, pour avoir érigé en préceptes quelques conseils évangéliques et inventé quelques dogmes antisociaux, a rendu sa religion impraticable, en dehors d'un petit groupe de sectateurs. M. Lionnet étudie d'abord deux chefs-d'œuvre de la première vie de Tolstoï, *la Guerre et*

[illegible]

[illegible]

[illegible]

intellectuelle, morale et sociale ; ensuite pour sauvegarder la dignité, l'indépendance de l'aristocratie littéraire et assurer par là son influence normale ; enfin, pour maintenir la prépondérance de l'esprit français dans l'esprit européen.

N'allez pas croire pour cela que la critique de M. Ernest-Charles soit aride, monotone, fatigante ou ennuyeuse. M. Ernest-Charles est un homme d'esprit. Il ne cesse pas de nous captiver dans ces cinquante-deux articles où il apprécie successivement les dernières productions d'Ernest Lajeunesse, d'Henry Michel, de Gustave Lanson, de Robert de Montesquiou, de Georges Sigaux ; des trois romanciers russes Tchekhoff, Gorki et Merejkowsky ; des historiens Ernest Daudet, Casimir Stryienski et le P. Bérard ; des auteurs de nouvelles : Bourget, Theuriet et Masson-Forestier ; d'Édouard Rod, de Paul Adam, des femmes auteurs ; de Maurice Barrès, des romanciers Eaux, Lemaître et Henry Bordeaux ; de Gabriel Hanotaux, de Léon Serre, d'Antoine Bresson, d'André Lebey, de Frédéric Masson, de Marcel Prévost, de Pierre de Nolhac, de René Boylesve, d'Abel Bellessort, de Ferdinand Lamaison, d'Artur Lévy, de Rémy-Saint-Maurice, des poètes Louis Dumur, Jean Renouard, S. Georges de Bouhélier et Georges Lafenestre, de Paul Bourget, de Mme Adam ; des jeunes romanciers Maindesaum, Lemaître, Leblong et Toulet ; d'Eugène Lefèvre, de Tinne, de Eugène Benoit, des poètesses comtesse de Noailles et Renée Vivien ; de Camille Mauclair, de Maurice Wilmotte, de Jean Lorrain, de Michel Corday, d'Alfred Poizat, de Gaston Maugras, de Louis Dumur, Pierre de Querlon et Jean de la Hire ; de Dostoïewski, de Charles Le Goffic, de Zola, de Marcelle Tinayre, de Paul Bastier, de Mistral, de Paul Marieton, de Charles Maurras, de Faguet, de Nordau, etc., etc.

Cette énumération est si longue que la place me manque pour dire un mot sur chacun de ces articles. Et ne pouvant parler de tous, je préfère ne parler d'aucun ; car la sélection n'est pas facile. Ils sont tous également instructifs et attachants. Dr Cloz.

La Sarabande, ou Choix d'anecdotes, bons mots, chansons, gauloiseries, épigrammes, épitaphes, réflexions et pièces en vers des Français depuis le XVe siècle, jusqu'à nos jours, par Léon Vallée et un Bibliophile ami. 1re série Paris, Welter, 1903, 2 vol. in-8 de xv-681 et 537 p. — Prix : 12 fr.

Le titre de ce recueil est assez explicite et suffisamment développé pour que je sois dispensé de donner de longs détails à son sujet. Tout y est indiqué de ce qu'on y trouve, tout, même les gauloiseries, mot élégant, qui peut se traduire à peu près toujours, et notamment ici, par polissonneries et malpropretés. J'ajouterai simplement que ces morceaux choisis de la bêtise et de la grossièreté française, sont grou-

la Paix et *Anna Karénine*. Il expose ensuite brièvement le christianisme auquel il s'est converti. Enfin, dans *Résurrection*, chef-d'œuvre de sa seconde vie, il cherche ce que la conversion de Tolstoï lui a laissé, ce qu'elle lui a donné et ce que, peut-être, elle lui a enlevé.

M. Huysmans sait mettre en saillie le pittoresque des choses ; voilà ce qui le distingue. Or, la conversion n'a pas affaibli cette faculté de M. Huysmans. Non seulement celui-ci ne semble pas gêné par le catholicisme, mais il y puise une force neuve et une hardiesse nouvelle. Si donc certains écrivains se sont montrés, après leur conversion, aveulis et piteux, c'est parce qu'ils se sont convertis trop tard et n'ont apporté à Dieu que des restes.

M. Jules Lemaître n'a pas exécuté de volte-face : il a toujours été conservateur (en littérature). Il n'a fait que transporter ses idées de la critique sereine à la politique de combat.

M. Bourget mérite un prix hors concours pour avoir, dès son premier roman, atteint la pleine maturité de son talent. M. Lionnet lui reproche de se cantonner dans un catholicisme aristocratique. Il pourrait lui reprocher aussi de gâter tant soit peu ses romans en faisant la part trop large aux observations psychologiques. Si M. Bourget séduit particulièrement les femmes, c'est parce qu'il croit en elles, parce qu'il les respecte avec attendrissement. Jamais il ne les raille.

A propos du roman catholique, l'auteur analyse rapidement *Quo Vadis?* examine s'il y a une évolution du roman catholique, si le christianisme a perdu ou gagné à cette évolution. Sa conclusion est que le christianisme apparaît plus réel et plus émouvant dans *Quo Vadis?* que dans *les Martyrs*.

M. Lionnet termine par la comparaison de *l'Honnête Femme*, de Louis Veuillot, avec *la Souricière*, de M. Louis Dimier. Ce dernier roman mérite, sans l'avoir obtenu, un plus grand succès que celui de Veuillot, lequel, trop préoccupé de prouver une thèse, de fermer la bouche aux mécréants, a souvent imposé silence à sa perspicacité, quand il s'agissait des catholiques. Voilà comment il a laissé beaucoup de besogne à ses successeurs dans le roman religieux.

Nous souscrivons à tous ces jugements de M. Lionnet, dont les articles sont animés d'un esprit franchement chrétien qui ne nuit nullement à son impartialité. ARBEY.

Les Samedis littéraires, par J. ERNEST-CHARLES. Paris, Perrin, 1903, in-18 de VI-443 p. — Prix : 3 fr. 50.

De décembre 1901 à décembre 1902, M. Ernest-Charles a lutté chaque semaine, d'abord pour travailler à séparer les industriels de la littérature du petit nombre des écrivains véritables qui, insoucieux de commercer, prétendent hardiment à exercer par leurs œuvres une action

intellectuelle, morale et sociale ; ensuite pour sauvegarder la dignité, l'indépendance de l'aristocratie littéraire et assurer par là son influence normale ; enfin, pour maintenir la prépondérance de l'esprit français dans l'esprit européen.

N'allez pas croire pour cela que la critique de M. Ernest-Charles soit aride, monotone, fatigante ou ennuyeuse. M. Ernest-Charles est un homme d'esprit. Il ne cesse pas de nous captiver dans ces cinquante-deux articles où il apprécie successivement les dernières productions d'Ernest Lajeunesse, d'Henry Michel, de Gustave Lanson, de Robert de Montesquiou, de Georges Goyau ; des trois romanciers russes Tchekhoff, Gorki et Merejkowsky ; des historiens Ernest Daudet, Casimir Strienski et le P. Bliard ; des auteurs de nouvelles : Bourget, Theuriet et Masson-Forestier ; d'Édouard Rod, de Paul Adam, des femmes auteurs ; de Maurice Barrès, des romanciers Kahn, Estaunié et Henry Bordeaux ; de Gabriel Hanotaux, de Léon Séché, d'Adolphe Brisson ; d'André Lebey, de Frédéric Masson, de Marco Praga, de Pierre de Nolhac, de René Boylesve, d'André Bellessort, de Fernand Calmettes, d'Artur Lévy, de Rémy-Saint-Maurice, des poètes Léonce Dupont, Jean Renouard, S. Georges de Bouhélier et Georges Lafenestre ; de Paul Bourget, de Mme Adam ; des jeunes romanciers Mandelstamm, Deuzèle, Leblong et Toulet ; d'Eugène Ledrain, de Taine, de Hugues Rebell ; des poètesses comtesse de Noailles et Renée Vivien ; de Camille Mauclair, de Maurice Wilmotte, de Jean Lorrain, de Michel Corday, d'Alfred Poizat, de Gaston Maugras, de Louis Dumur, Pierre de Querlon et Jean de la Hire ; de Dostoiewski, de Charles Le Goffic, de Zola, de Marcelle Tinayre, de Paul Bastier, de Mühlfeld, de Paul Mariéton, de Charles Maurras, de Faguet, de Nordau, etc., etc.

Cette énumération est si longue que la place me manque pour dire un mot sur chacun de ces articles. Et ne pouvant parler de tous, je préfère ne parler d'aucun ; car la sélection n'est pas facile. Ils sont tous également instructifs et attachants. DU CLOS.

La Sarabande, ou Choix d'anecdotes, bons mots, chansons, gauloiseries, épigrammes, épitaphes, réflexions et pièces en vers des Français depuis le XVe siècle, jusqu'à nos jours, par LÉON VALLÉE et un Bibliophile ami. 1re série Paris, Welter, 1903, 2 vol. in-8 de XV-461 et 537 p. — Prix : 12 fr.

Le titre de ce recueil est assez explicite et suffisamment développé pour que je sois dispensé de donner de longs détails à son sujet. Tout y est indiqué de ce qu'on y trouve, tout, même les gauloiseries, mot élégant, qui peut se traduire à peu près toujours, et notamment ici, par polissonneries et malpropretés. J'ajouterai simplement que ces morceaux choisis de la bêtise et de la grossièreté française, sont grou-

pés sous les titres suivants : La Vie, les Hommes, Mourants, Ultima Verba, Épitaphes, les Femmes, Mariage, Gens et choses de justice, Gens et choses d'argent, Nobles, Courtisans, Gens de guerre, Religion, Gens d'église, Prédicateurs, Confession, Médecins et malades, Choses de la table, Théâtre, Académie, Gens de lettres, Histoire. Et les deux volumes se terminent par une Table des auteurs et une Table des noms cités. On voit par cette simple énumération que toutes les professions et toutes les classes se trouvent également diffamées. Je note parmi les chansons citées tout au long les chansons célèbres : *Qué Cochon d'enfant* et le *Baptême du p'tit ébénisse*. Valait-il la peine vraiment de les conserver pour la postérité? Ce que j'ai dit de ce recueil indique assez qu'il ne faut pas le laisser traîner sur les tables. ÉD. PONTAL.

HISTOIRE

Angermannaalfvens flodområde (le Bassin de l'Angermannaälf, par KARL AHLENIUS. Uppsala, imp. Almqvist et Wiksell, 1903, in-8 de XII-220 p. avec IV p. de résumé en allemand.

Sveriges karta. Tiden till omkring 1850 (Cartographie de la Suède, période s'étendant jusque vers 1850), par SVEN LÖNBORG. Uppsala, imp. Almqvist et Wiksell, 1903, in-8 de VI-242 p., y compris un résumé de 8 p. en allemand.

L'auteur du premier de ces ouvrages, qui enseigne à la fois l'histoire et la géographie, a uni les deux sciences dans plusieurs de ses publications et c'est encore le cas dans la présente, quoique le premier quart du volume soit consacré à la géologie et à la climatologie. C'est d'elles, en effet, que dépend le peuplement de tout pays. Les terres riches en humus appellent les cultivateurs et les éleveurs ; l'eau, les pêcheurs, les marins et mariniers, les commerçants ; les montagnes et les déserts ne peuvent nourrir que des chasseurs et des nomades avec leurs troupeaux ; les forêts, que des bûcherons et des exploitants de leurs produits, tandis que les riches terrains miniers suscitent les métallurgistes. Partant de ces données, M. Ahlenius applique au bassin d'un seul fleuve de la Suède septentrionale les principes posés dans l'*Anthropogéographie* du professeur Ratzel, de Leipzig. Il examine une à une les diverses régions, cherche comment elles ont été peuplées depuis les âges primitifs jusqu'à nos jours, et montre clairement, par de nombreuses cartes imprimées dans le texte, les points occupés par l'homme dans chacune d'elles. Deux plus grandes cartes, rejetées à la fin du volume, font embrasser d'un seul coup d'œil, l'une l'ensemble des cours d'eau de la Suède septentrionale ; l'autre l'étendue de l'habitat près de l'estuaire du fleuve ou le long des lacs et des rivières. Ce consciencieux travail est fondé sur la connaissance du pays, sur des documents officiels inédits ou imprimés, sur la carte administrative et

géologique du royaume et sur une soixantaine d'ouvrages et de mémoires dont les titres sont donnés en tête du volume. L'auteur déclare modestement qu'il n'a pas la prétention d'avoir épuisé la matière, mais qu'il a voulu éveiller l'intérêt pour le sujet et provoquer par cet essai méthodique des études approfondies.

— L'ouvrage de M. Sv. Lönborg est joint au précédent à cause d'une certaine connexité entre les deux sujets et parce qu'il a été publié comme lui avec une subvention du fonds universitaire de Vilhelm Ekman. L'auteur, qui avait déjà traité, dans *Ymer* (1901), des plus anciennes cartes de la Suède et des travaux géographiques et cartographiques en Suède au XVIIe siècle, a repris un sujet effleuré dans les discours de deux présidents de l'Académie des sciences de Stockholm, Faggot (1760) et Hällström (1812). And. Bureus est considéré comme le père de la cartographie suédoise parce que sa *Tabula cosmographica regnorum septentrionalium* (1626) rectifie les anciennes représentations informes de la Suède. Elle fut bientôt suivie (1628) de l'institution d'un corps de géomètres pour la confection de plans et de registres cadastraux et, subséquemment, de cartes cantonales et provinciales. Les travaux furent poussés avec assez d'activité pour que, à partir de 1642, on pût dresser des cartes dont plusieurs nous sont parvenues. C'est la *Réduction* ou reprise par le Roi des fiefs de la couronne indûment aliénés, qui imprima un grand essor à la cartographie suédoise du XVIIe siècle, car elle donna lieu d'établir la situation, les confins, la contenance des terres confisquées. Parallèlement, on faisait le levé des *skärgårds*, îlots, récits et côtes si découpées de la Suède, et Joh. Mejer exécutait, par ordre du roi de Danemark, la carte des provinces skaniennes qui furent peu après conquises par Charles X Gustave (1658). Il serait trop long de suivre l'auteur dans l'exposé détaillé des travaux du bureau géodésique, accompagné de notes biographiques sur ses directeurs et ses principaux membres, sur leurs publications assez rares, car pendant des siècles, on réserva pour l'administration et l'armée les cartes même gravées. Ce n'est d'ailleurs pas le corps officiel (dirigé pourtant depuis 1777 par un homme distingué, Erik af Wetterstedt, auteur d'un atlas de la Finlande) qui eut l'honneur de publier à grande échelle (variable entre 1:200,000 et 1:1,440,000) non pas une carte homogène comme celle de Cassini, mais une série de belles cartes provinciales ; cette tâche colossale fut accomplie aux frais du baron S. G. Hermelin un peu avant et après le commencement du XIXe siècle. Le dévoué patriote dépensa toute sa fortune dans cette œuvre grandiose et, pour l'achever, il dut fonder par actions (en 1810) un institut géographique dirigé par le Finlandais C. P. Hällström, qui avait été, avec C. G. Forsell, un de ses meilleurs topographes. Ce dernier, devenu en 1824 directeur général du bureau géodésique, fut mis en possession

des immenses collections de l'Institut géographique. Ces matériaux, joints aux résultats des triangulations, des mensurations et aux levés que l'on n'avait cessé de continuer, fournirent enfin des matériaux suffisants pour une carte générale et uniforme de la Suède, répondant aux exigences de la science moderne. La mission de dresser et de publier celle-ci (seulement à partir de 1857) à l'échelle de 1:100,000, fut confiée à un corps topographique, formant une section de l'état-major général (1831). M. Lönborg s'est arrêté vers ces dates, afin que l'histoire n'empiétât pas sur l'actualité. Son ouvrage si précis sera une source que ne pourront se dispenser de consulter les futurs historiens de la géographie générale ; à ce titre, il mériterait d'être mis à leur portée plus amplement que par le trop bref résumé allemand qui le termine.

EUG. BEAUVOIS.

Le Pape et la Liberté, par le R. P. CONSTANT. 3e éd., revue et enrichie de nouveaux documents. Paris, Savaète, s. d., gr. in-8 de XLV-328 p. — Prix : 5 fr.

La première édition de cet ouvrage remonte au pontificat de Pie IX (1873). Il fut honoré d'un bref du Souverain Pontife et des approbations de vingt-quatre archevêques et évêques. On y trouvera une grande abondance de documents, relatifs à l'attitude des Papes vis-à-vis des diverses libertés : liberté de conscience et liberté de la famille, liberté civile et liberté politique. Nous n'avons pas besoin d'insister. L'intérêt du sujet, la richesse des informations, les hauts patronages sous lesquels il se présente à nous : tout contribue à recommander ce volume. Peut-être, il est vrai, pourrait-on supprimer quelques pages un peu déclamatoires et quelques développements diffus. Mais ce n'est pas une thèse : c'est un exposé historique auquel convenait plus de liberté d'allures.

B. DE CARROY.

Mémoires de PHILIPPE DE COMMYNES. Nouvelle édition, publiée avec une Introduction et des notes, d'après un manuscrit inédit et complet ayant appartenu à Anne de Polignac, comtesse de la Rochefoucauld, nièce de l'auteur, par B. DE MANDROT. Paris, Alphonse Picard et fils, 1901-1903, 2 vol. in-8 de CLX-473 et 482 p. et une carte. (Collection de textes pour servir à l'enseignement de l'histoire, fasc. 33 et 36). — Prix : 25 fr.

Il est inutile de s'étendre sur le double intérêt, historique et littéraire, des *Mémoires* de Commynes. Leur succès date de plus de quatre siècles. Néanmoins, nous n'en avons pas encore une édition qui soit entièrement satisfaisante, c'est-à-dire qui reproduise, autant que cela est possible, le texte original de l'auteur. Aucun des manuscrits actuellement connus ne peut prétendre à représenter exactement ce texte ; leur valeur comparée dépend uniquement du fait que l'un ou l'autre s'en rapproche plus ou moins. Tous d'ailleurs, sauf un seul, sont incomplets. Les nombreuses éditions qui se succédèrent de 1524

à 1747, y compris celles où Denis Sauvage (1552), Théodore et Denys Godefroy (1649), l'abbé Lenglet du Fresnoy (1747) mirent en œuvre leur érudition et leur sens critique, ne donnèrent au public qu'un Commynes plus ou moins altéré. L'édition publiée par Mlle Dupont pour la Société de l'histoire de France (1840) marque un progrès véritable et elle est encore aujourd'hui très justement appréciée, mais certains manuscrits, et des meilleurs, lui ont fait défaut. De plus, elle est devenue extrêmement rare. La luxueuse édition de M. R. Chantelauze (1881) fut occasionnée par la découverte d'un manuscrit nouveau et important. C'est d'après un autre manuscrit, encore plus important, à ce qu'il semble, et surtout complet, et qui, jusqu'à présent, n'avait pas été utilisé, que M. B. de Mandrot offre aujourd'hui au public une édition du texte des *Mémoires* de Commynes, qui, jusqu'à nouvel ordre, paraît bien être la meilleure. Tout en donnant, de propos délibéré, la préférence à ce manuscrit, procédé parfaitement légitime, mais qui écarte l'idée d'un texte proprement *critique*, c'est-à-dire résultant de la comparaison minutieuse et raisonnée de tous les matériaux dont on dispose à l'heure qu'il est, l'éditeur n'a pas négligé de relever les variantes jugées utiles des autres manuscrits ou des éditions antérieures. Son annotation historique est abondante et compétente. Enfin sa longue Introduction, dont la majeure partie est consacrée à une biographie détaillée de l'auteur des *Mémoires*, c'est-à-dire de l'un des politiques les plus éminents et les plus actifs de la seconde moitié du quinzième siècle, est une contribution de réelle valeur à l'histoire de cette même époque. Le *Commynes* de M. B. de Mandrot lui fait grand honneur et a sa place marquée dans la bibliothèque non seulement des érudits et des historiens, mais des lettrés et des hommes de goût.

M. S.

L'Abbé de Rancé et Bossuet, par le P. Marie-Léon Serrant. Paris, Téqui, 1903, in-8 de xvi-611 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'est point un rapprochement factice qui a permis d'étudier dans le même ouvrage l'abbé de Rancé et Bossuet, ou, comme dit l'auteur en son sous-titre : *le Grand Moine et le Grand Évêque du grand siècle.* Non seulement ces deux vies furent très voisines par la durée, Rancé ayant vécu du 9 janvier 1626 au 29 octobre 1700 et Bossuet du 27 septembre 1627 au 12 avril 1704, mais encore, bien qu'engagées dans des voies diverses, elles furent souvent en rapport, et profondément unies. Enfants précoces, l'un et l'autre avaient reçu la tonsure en 1630 et furent rapprochés à la Sorbonne par des succès pareils ; l'un et l'autre furent préparés par *Monsieur Vincent* au sacerdoce que Rancé reçut en 1651, Bossuet en 1652 ; l'un et l'autre débutèrent brillamment dans l'Église, Bossuet comme archidiacre de Sarrebourg en résidence à Metz,

Rancé comme grand aumônier de Gaston d'Orléans. On sait comment cet aumônier un peu mondain, ardent chasseur, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer fort à prêcher, étonna ses brillants amis par une conversion radicale, à laquelle la mort brusque de la duchesse de Montbazon (avril 1657) contribua certainement, bien qu'il faille renoncer aux fables romanesques dont on a voulu dramatiser cet épisode. Il apporta dans la religion l'inflexible droiture de caractère qu'on lui connaissait dans la société. « On me faisait, a-t-il écrit, une sorte de reproche que je portais la probité si loin que je m'en faisais une idole. » Il se dit désormais : « Quand il s'agit de se donner à Dieu, il ne faut point faire les choses à demi. » Et voilà dans quel esprit il réforma la Trappe, dont il prit le gouvernement comme abbé régulier en juillet 1664. Pour montrer tout l'intérêt que Bossuet prit à cette œuvre, ne suffit-il pas de faire observer que, de 1682 à 1698, l'évêque de Meaux vint neuf fois au monastère de son héroïque ami? Il lui donna bien d'autres marques de sympathie profonde et dévouée. Il s'occupa souvent de la publication de ses écrits. Il le défendit contre les attaques nombreuses qui dénigraient sa doctrine ou sa conduite, qu'elles vinssent de ses frères en religion, des jansénistes ou d'ailleurs. Il lui rendit un témoignage solennel dans l'oraison funèbre de la princesse Palatine, parlant du « saint abbé, dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle. » Il aimait à lui envoyer ses ouvrages et à se sentir d'accord avec lui, notamment pour combattre les excessives subtilités des casuistes et les dangereuses illusions du quiétisme.

La réforme du saint abbé exerça sur le XVIIe siècle à son déclin une influence comparable à celle du premier monastère des carmélites au temps de Louis XIII. « Aller à la Trappe, écrivait un seigneur de la Cour, c'est la passion de tous les honnêtes gens. » Peut-être sommes-nous un peu plus déconcertés aujourd'hui par l'austérité de ce moine qui n'avait pas la moindre condescendance pour le corps, ni pour la vaine science, ni pour ce qu'en style ecclésiastique on appelle le monde ou le siècle. Pourtant il est désirable que nous sachions tous, non le copier, mais le comprendre et sympathiser avec lui. On a donc été bien inspiré de nous le présenter en compagnie et dans l'intimité d'un maître plus accessible, Bossuet.

Et pour une pareille œuvre nul n'était plus compétent, soit par la vie qu'il mène à présent, soit par ses hautes études antérieures, que le Père Serrant. Il a pour le chef de sa famille religieuse une vénération si sûre d'être justifiée qu'on la sent parfaitement impartiale. Il ne craint pas d'indiquer (p. 308) « ce qu'il peut y avoir d'excessif dans certaines théories de l'abbé de Rancé et surtout dans la façon absolue dont il les présente et les soutient ». Il est pleinement et constamment sincère, comme son héros qui disait : « La sincérité est une vertu que l'on ne

doit non plus violer que la chasteté. » Admirablement informé, riche de documents inédits, composé avec une grande ouverture d'esprit, vivement écrit, ce livre de tout premier ordre est digne du sujet qu'il traite et mérite vraiment de devenir classique.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Révolution française racontée par un diplomate étranger. Correspondance du bailli de Virieu, ministre plénipotentiaire de Parme (1788-1793), par le vicomte DE GROUCHY et ANTOINE GUILLOIS. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de XXXI-504 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce diplomate étranger est le bailli de Virieu, d'une très ancienne famille dauphinoise, chevalier de Malte, entré, après la guerre de Sept ans, au service de Don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme, resté ensuite au service de l'infant Ferdinand, époux d'une sœur de Marie-Antoinette, l'archiduchesse Marie-Amélie. En 1788, il succéda, comme ministre de Parme à Paris, au comte d'Argental. Comme la grande majorité de la France, il salua avec enthousiasme l'œuvre de la Révolution, l'annonce et les préparatifs des états généraux. Mais il vit promptement aussi le danger, et, dès le début de l'Assemblée nationale, il signale avec inquiétude, puis bientôt avec désespoir, les querelles qui agitent l'Assemblée, la division entre les ordres, les indécisions du gouvernement, la fermentation des esprits, l'anarchie croissante. Sa situation était délicate : représentant d'un Bourbon, il s'attristait des périls qui menaçaient la famille royale et, en même temps, pour ne pas créer de complications diplomatiques à un pays sans grande puissance, il devait dissimuler ses sentiments vis-à-vis des maîtres du jour. Il sut s'en tirer avec habileté. Sa correspondance raconte jour par jour, en quelque sorte, l'histoire de ces années si troublées ; il est généralement bien informé et ses prévisions ne se réalisent que trop. On trouve chez lui des tableaux frappants et colorés des grandes journées, spécialement de la fédération de 1790, de la mort de Mirabeau, de l'arrestation du Roi à Varenne, de la journée du 20 juin 1792. Mais ses appréciations sont sobres et prudentes, et le deviennent de plus en plus, à mesure que la situation s'aggrave. Cette prudence ne put cependant le préserver d'une arrestation en septembre 1792 ; mais il ne tarda pas à être relâché sur l'ordre de Danton, et il quitta alors définitivement Paris et la France.

En somme, pour l'exactitude et l'intérêt des informations, cette correspondance diplomatique peut rivaliser avec celle du baron de Staël pendant les mêmes années, et il faut remercier M. le vicomte de Grouchy de l'avoir publiée et la famille de Virieu d'en avoir autorisé la reproduction.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Cour et la Société du second Empire, par JAMES DE CHAMBRIER, 2e série. Paris, Perrin, s. d. (1903), in-12 de 376 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Chambrier paraît être d'âge et avoir été de situation à connaître les gens et les choses du second Empire. La table des matières de ce volume mentionne, en effet, les noms des célébrités artistiques, mondaines et littéraires de cette époque, mais cette longue liste alléchante ne donne pas ce qu'elle semblait promettre. Ce sont des anecdotes connues, parfois banales, sur ces divers personnages évoqués au courant du souvenir et au fil de la plume. Rien de caractéristique ni de personnel. Cette dernière note, la seule qui offrît de l'intérêt, est absente. L'auteur a plus ou moins rencontré dans un salon, aperçu dans un théâtre, croisé dans la rue la « notoriété » dont il nous entretient ; çà et là, il y a eu présentation, échange de mots ; de ces fugitives relations, nous ne tirons que des faits et dicts de mince originalité. Enfin, ces souvenirs viennent sans suite, sans liaison, et sont loin de former un ensemble. On aurait de la peine à signaler un portrait plus caractérisé l'un que l'autre, et ces figures passent, pâles et grises, dans une sorte de brouillard.

L'anecdote en soi a de si grands charmes qu'on lit celles-ci sans ennui, tout au contraire. Le ton est de bonne compagnie, point de méchancetés ni de médisances ; il y a des choses vraies sur Sainte-Beuve, très incomplètes sur Louis Veuillot, amusantes sur Théophile Gautier, les deux Dumas, le duc de Brunswick, justes sur Prévost-Paradol, émues sur la princesse Victoria ; une page charmante sur l'Impératrice. Rien n'est fastidieux, tout est insignifiant. G.

Histoire de l'abbaye de Micy Saint-Mesmin-lez-Orléans (502-1791). *Son influence religieuse et sociale*, par l'abbé EUGÈNE JAROSSAY. Orléans, Marron, 1903, in-XII de 543 p.

L'abbaye de Micy est d'origine mérovingienne. Elle eut pour fondateur saint Maximin, qui lui a donné son nom, Saint-Mesmin. Ce fut, au sixième siècle, une pépinière de saints moines. Quelques-uns se sanctifièrent sur place ; les autres cherchèrent une solitude dans les forêts du Perche. Comme tous les autres monastères, l'abbaye orléanaise profita du règne de Charlemagne. Elle dut alors sa prospérité au célèbre Théodulfe. Après la longue décadence qui suivit les invasions normandes, elle se releva et eut aux onzième et douzième siècles une grande influence. La guerre de Cent ans et les guerres de religion furent désastreuses pour elle. Les Feuillants, qui sont une réforme de Cîteaux, lui rendirent au XVIIe siècle la piété et la paix.

On ne voit pas, dans l'histoire de Micy, de ces hommes qui ont eu sur leur temps une action personnelle considérable : c'est une bonne fortune pour l'historien qui les rencontre. A Micy il n'y a guère que

l'action tranquille et lente d'une institution solidement établie. C'est ce que montre M. Jarossay, dans la mesure où les documents lui en donnent la facilité. Il insiste avec beaucoup de raison sur l'influence sociale que le monastère a exercée.

Son livre est fait pour les hommes instruits qui veulent connaître le passé d'un monastère important. Ces lecteurs, que je désire très nombreux, seront satisfaits. Les érudits regretteront que l'auteur ne tienne pas compte de certaines exigences auxquelles les habitue le progrès des études historiques : on aimerait à voir, en tête d'un ouvrage de ce genre, un examen sérieux des sources et de leur valeur. M. Jarossay nous eût dit plus librement ce qu'il pense des chartes de fondation. Les vies des saints de Micy ont besoin d'être soumises à une critique minutieuse. Ce travail lui aurait pris du temps : mais quel intérêt pour l'auteur et ses lecteurs !

Malgré cette réserve, l'histoire de Micy, telle qu'elle nous est aujourd'hui présentée, mérite confiance. On pourra modifier telle ou telle conclusion de l'auteur, éclairer certains points grâce à des recherches plus approfondies ; le livre de M. Jarossay aura quand même sa place marquée dans les bibliothèques d'histoire monastique.

J.-M. Besse.

Geschichte des deutschen Volkes vom dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters, von Emil Michaël, S. J. Dritter Band. *Deutsche Wissenschaft und deutsche Mystik während des dreizehnten Jahrhunderts.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de xxxi-473 p. — Prix : 8 fr.

Nous avons annoncé ici même, en leur temps (*Polybiblion* t. LXXXIII, p. 72-74 et t. LXXXIX, p. 534-536), les deux premiers volumes, parus en 1897 et en 1899, de ce magistral ouvrage. Le premier traitait principalement de l'Allemagne économique, agricole et commerciale, rurale et communale du xiiie siècle ; le second, des mœurs, de la religion et de l'enseignement ; celui-ci, suite naturelle du précédent, duquel il ne devait primitivement pas être séparé (Cf. t. I, p. ix), est consacré à l'Allemagne savante et mystique. Il est en tout digne de ses aînés ; on y retrouvera la même sûreté de méthode et la même richesse d'information. L'intérêt en est des plus variés ; scolastique et mysticisme, exégèse biblique, morale et casuistique, droit canonique et droit public, humanisme, historiographie, sciences naturelles et sciences exactes : autant de sujets sur lesquels l'érudition très avertie de l'auteur a su réunir une foule de renseignements, jusqu'alors épars dans un grand nombre d'ouvrages et d'opuscules souvent peu accessibles.

Le volume débute par un bon résumé de ce que l'on sait de la confection des livres et de la formation des bibliothèques à cette époque, en partie d'après le livre bien connu de Wattenbach : *Das Schriftwesen*

im Mittelalter; mais, aux notions empruntées à cet ouvrage, le P. Michaël en a joint quantité d'autres, puisées à des publications récentes ; le chapitre VI, sur l'étude des auteurs classiques de l'antiquité, nous présente comme un raccourci de la littérature latine, telle qu'elle était alors connue et comprise ; ailleurs, est tracé un tableau clair et bien ordonné des sources narratives, tant générales que locales, de l'histoire de l'Allemagne au XIIIe siècle. Mais la partie du livre qui nous paraît le plus mériter l'attention, ce sont les deux chapitres intitulés *Scolastique* et *Mystique;* on lira avec un intérêt tout particulier les belles pages du P. Michaël sur sainte Mechthilde, sur sainte Gertrude, sur Mechthilde de Magdebourg, et aussi son examen critique des « révélations ».

Dans ce nouveau volume, dont les différentes parties pourraient paraître un peu décousues, domine une grande figure, qui lui donne une sorte d'unité : celle d'Albert le Grand ; prédicateur, évêque, administrateur, mystique, exégète, moraliste, naturaliste, nous le retrouvons presque partout, et son grand nom remplit presque à lui seul le chapitre sur la scolastique; nulle part peut-être on n'avait aussi bien fait comprendre en quelle mesure il résume l'Allemagne savante de son temps.

Il est vivement à souhaiter que les volumes suivants ne se fassent pas trop attendre, et qu'une bonne traduction répande dans le public français un ouvrage de cette importance. L. AUVRAY.

Frédéric le Grand, d'après sa correspondance politique, par L. PAUL-DUBOIS. Paris, Perrin, 1903, in-12 de 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lisez ce livre après tous ceux qui ont été consacrés à l'étude de cette figure énigmatique et troublante de l'*Homme de Prusse*, comme disait lord Chesterfield, lisez-le après Carlyle, et même après les travaux plus récents du duc de Broglie et de M. Lavisse. Il vaut la peine d'être lu, car il est écrit avec une prestesse toute française, mais qui n'empêche pas la profondeur. Vous y verrez un Frédéric nouveau, pris au naturel sans pose littéraire ni réserve diplomatique : le héros disparaît et fait place à l'homme. M. Paul-Dubois a lu et dépouillé les vingt-sept volumes de lettres et d'écrits politiques qui, du 1er juin 1740 au 31 décembre 1768, constituent la *Correspondance politique* de Frédéric le Grand. Cette publication fut entreprise, il y a vingt-cinq ans, par Droysen, Duncker et Sybel ; elle se poursuit aujourd'hui sous la direction de Koser, Naudé, Max Lehmann, et elle est arrivée en un point du règne qui marque l'apogée de la force et de la gloire. Assurément les *Œuvres littéraires,* publiées vers 1850 par M. Preuss, permettent déjà de juger tout un côté du caractère de Frédéric II, mais on ne le voit pas tout entier, ou plutôt, on le voit sous un jour factice, non

pas tel qu'il est, mais tel qu'il veut paraître « avec les traits, les gestes, les mots préparés pour l'effet, meilleur tantôt, et tantôt pire qu'il n'est vraiment. » La *Correspondance politique*, au contraire, nous montre non plus l'acteur qui parade, mais l'homme qui vit et qui agit, l'homme vrai avec toutes les contradictions de son caractère, tour à tour brutal et aimable, égoïste ou sensible, stoïque ou cynique. Après beaucoup d'autres historiens, et en tenant compte, d'une part, des *Œuvres littéraires* et des *Mémoires* de Frédéric, d'autre part, du *Journal d'Henri de Catt*, le lecteur du Roi pendant la guerre de Sept ans, et des *Preussische Staatsschriften aus der Regierungszeit Friedrichs des grossen*, l'auteur a voulu faire ressortir, ce qu'à son tour la *Correspondance politique* apporte de nouveau sur la physionomie du roi de Prusse, et « étudier, à l'aide de ce document, le triple problème de psychologie que nous propose le grand Frédéric en tant que politique, en tant que littérateur, en tant qu'homme. »

Ainsi le *politique* avec ses fautes, ses intrigues et ses guerres, le *littérateur* avec son talent et son style, ses publications anonymes, officieuses et officielles, enfin l'*homme* avec son tempérament et son caractère, telles sont les trois divisions de ce livre, qui forme une contribution fine et délicate à la connaissance de cet être ondoyant et divers, de cette *réalité*, comme l'appelait Carlyle, que fut Frédéric II.

L. Mensch.

Le Maréchal de Château-Renault (1637-1716), par Calmon-Maison. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de IV-376 p. Prix : 7 fr. 50.

M. Calmon-Maison ayant la bonne fortune d'être possesseur des archives de la famille de Château-Renault, a eu l'heureuse idée de les utiliser pour publier, en un récit très attachant, la biographie du maréchal de Château-Renault.

Cet homme de mer, dont la carrière fut contemporaine du développement de la marine française sous Louis XIV, est surtout célèbre par la perte des galions espagnols dans la baie de Vigo, perte dont il ne saurait d'ailleurs être rendu entièrement responsable. Le récit des circonstances qui ont précédé et accompagné le désastre de Vigo occupe la plus grande partie de l'ouvrage de M. Calmon-Maison. Il est visible que l'auteur a cherché à réunir et à mettre en relief tous les faits, mauvais vouloir des Espagnols, manque de précision des ordres reçus de France, qui pouvaient atténuer la justesse des reproches, trop souvent adressés à Château-Renault, pour n'avoir pas su protéger efficacement les bâtiments qu'il avait ordre de conduire en lieu sûr, avec son escadre.

Cette tâche ingrate, qui consiste à justifier un chef malheureux, a été remplie aussi complètement que possible, bien que certains

points de détail ne nous aient pas paru suffisamment élucidés. Par contre, M. Calmon-Maison, dans le désir très légitime de ne rien déguiser de la vérité, a parfois, dans la première partie de son ouvrage, montré le maréchal de Château-Renault sous un jour vraiment peu favorable. Il n'a pas dissimulé qu'à plusieurs reprises le maréchal, qui occupait alors, il est vrai, des fonctions inférieures, n'a pas toujours été très scrupuleux en matière d'argent, et a souvent fait preuve de peu de zèle dans le service du Roi.

Il est regrettable que l'auteur, pour diminuer à nos yeux la gravité de faits qui semblent aujourd'hui des plus répréhensibles, n'ait pas cru devoir placer avec plus de soin son héros au milieu de la société de l'époque, dont les idées et les habitudes auraient fourni des excuses très réelles. En isolant ainsi Château-Renault, et en passant trop souvent sous silence les faits historiques contemporains, l'auteur ne réussit pas toujours à justifier les éloges adressés par le Roi ou son ministre au maréchal dans des circonstances où des reproches paraîtraient plus mérités.

Il n'en résulte pas moins que l'œuvre de M. Calmon-Maison ne soit d'une lecture attachante et intéressante en même temps qu'une contribution importante et utile à l'histoire de la marine militaire de France sous Louis XIV. J. C. T.

Un dernier Amour de Chateaubriand. Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V.... Paris, Perrin, 1903, in-12 de 253 p., avec un portrait de la marquise de V.... — Prix : 3 fr. 50.

L'éditeur ne nous dit rien de la marquise de V... la nouvelle correspondante de Chateaubriand : on sait seulement qu'elle habitait le Vivarais, dans les environs de La Voulte, et qu'elle entretint pendant deux ans, de novembre 1827 à mai 1829, avec Chateaubriand, une correspondance assez active et très régulière. Madame de V... m'apparaît dans cette suite de lettres comme une femme ayant connu de grandes épreuves, un peu incomprise des siens, et cherchant, dans une correspondance enthousiaste et tendre avec Chateaubriand, à faire emploi des trésors inutilisés de son imagination et de son cœur. En 1829, Mme de V... put enfin voir à Paris Chateaubriand, revenu de son ambassade de Rome, et la lettre qui suit l'entrevue, et qui est la dernière, nous montre que cette entrevue ne lui a causé aucune désillusion, et que l'illustre écrivain et homme d'État était bien l'homme de ses rêves. Le livre s'achève sur un billet de Chateaubriand annonçant une nouvelle visite de Chateaubriand « chez Marie. » Et puis c'est fini. Nous ne savons pas si le roman a eu une suite. Cette correspondance est d'ailleurs charmante. Mme de V... y fait preuve de

beaucoup d'imagination et de cœur : Chateaubriand de beaucoup d'esprit et de délicatesse courtoise. C'est intéressant, parfois émouvant à lire.

ÉDOUARD PONTAL.

BULLETIN

Histoire du Credo. Le Symbole des Apôtres, par V. ERMONI. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Cette brochure examine comment nous est venue des Apôtres l'exposition abrégée de notre foi. Que nous tenions d'origine apostolique la substance du Symbole, cela ne fait aucun doute. D'où vient la formule ? « Le Symbole que les fidèles récitent chaque jour n'est, à quelques variantes près, que le vieux Symbole romain, celui qu'on enseignait dans les ténèbres des catacombes aux néophytes... » Telle est la conclusion de l'auteur. Elle sera d'autant moins suspecte, que c'est un esprit fort large, préoccupé de ne refuser à la critique aucune concession plausible ou vraisemblable.

B. DE CARROY.

JOANNIS HUS. **Exposicio decalogi** nach neuentdeckten Handschriften zum erstenmal, herausgegeben von WENZEL FLAJSHANS. Prag, Bursik, 1903, in-8 de XXVII-52 p.

Dans la collection complète des œuvres de Jean Huss dont la publication commence, M. Flajshans édite avec un très grand soin un écrit latin presque inconnu jusqu'ici et qui se rencontre dans les mss. du XVe siècle sous les noms divers de « Exposicio Decalogi », « Decalogus trimembris » ou « Collecta super X precepta ». La composition de ce commentaire de forme scolastique semble devoir être fixée entre les années 1407 et 1412 ainsi que le démontre une Introduction intéressante pour le *curriculum vitæ* du réformateur et très compétente pour la description paléographique des manuscrits utilisés. L'*Exposicio* est bien ordonnée et laisse encore assez peu percer les tendances de l'auteur ; elle ne permettrait même pas de soupçonner la virulence de certains écrits postérieurs, rédigés en langue vulgaire et dont elle n'est qu'une bien anodine préparation.

G. P.

Notes de mythologie syrienne, par RENÉ DUSSAUD. Paris, Leroux, 1903, gr. in-8 de 67 p. — Prix : 3 fr.

Dans ces *Notes* pleines d'érudition et d'intérêt, l'auteur s'occupe d'abord des symboles et simulacres du dieu solaire. Il étudie les symboles du disque ailé, puis du disque et du croissant. Il essaie d'établir que si les Syriens et spécialement les Phéniciens adoptèrent le disque ailé, flanqué des Uræus de Thot, il n'y eut point, pour cela, intrusion des dieux égyptiens, mais assimilation avec les dieux locaux déjà fortement atteints par l'influence des traditions babyloniennes. Il cherche le lien qui rattache dans cette mythologie syrienne la planète Vénus au Soleil et à la Lune. Il le voit dans son dédoublement : elle est l'étoile du matin qui devance le lever du soleil, et l'étoile du soir qui précède celui de la lune. La divinité assimilée à cette planète fut naturellement dédoublée avec elle : ce fut Azizos et Monimos, le *fort* et le *bon* mentionnés par Julien et appelés aussi Phosphoros et Hesperos que figurent à Palmyre deux éphèbes tenant l'un une

palme levée, l'autre une palme abaissée. Un aigle avec un faisceau de palmes dans ses serres est au milieu d'eux. L'auteur explique la substitution de l'aigle au disque ailé comme symbole solaire. Je ne puis le suivre dans sa démonstration qui me mènerait trop loin. Il s'occupe ensuite d'Hélios Psychopompe et de la triade héliopolitaine qui jouent un grand rôle dans cette mythologie où l'on croit retrouver des influences égyptiennes ou grecques. Il se réfère surtout aux monuments de Ba'albeck et de Palmyre. Il conclut que l'aigle au caducée flanqué d'Azizos-Phosphoros et de Monimos-Hesperos rappelle le rôle de médiateur des âmes attribué au soleil.

Les dernières pages de cette fort intéressante brochure sont consacrées à Malakbel. L'auteur fait preuve dans ces *Notes* d'une compétence indiscutable et d'un savoir étendu : cela suffit, je crois, pour les recommander.

A. Roussel.

L'Éducation du sentiment. Extrait des *Propos de Veghel* (en préparation), par Edgard Montier. Paris, Lecène et Oudin, 1903, in-8 de 56 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochurette traite, en une forme élevée et pure, deux questions très délicates, la question de l'éducation morale de la jeunesse au moment de la puberté, et la question de la continence. Faut-il, quand vient l'heure de la puberté, apprendre à la jeunesse, — avec, bien entendu, les précautions dictées par la prudence chrétienne, — les secrets intimes de la vie ? Après la vicomtesse d'Adhémar, M. E. Montier répond : Oui, estimant que la jeunesse saura mieux se garder des chutes quand on lui aura montré très nettement le chemin, avec les dangers et les devoirs qui l'y attendent. Je ne serais pas aussi affirmatif, estimant que c'est là une question d'espèce, et qu'en bien des cas, il est plus prudent de prolonger les heureuses ignorances jusqu'au moment où le jeune homme, mieux trempé et plus fort, sera plus capable d'entendre des confidences non exemptes de danger ; je dois ajouter d'ailleurs que l'auteur ne parle de toutes ces choses délicates qu'en un langage très réservé et très chrétien. Ce qu'il en dit vaut la peine d'être lu et médité par ceux qui ont charge d'âmes.

Sur la seconde question, la continence, très intimement liée à la première, je suis tout à fait de l'avis de l'auteur. Il montre, en s'autorisant des témoignages scientifiques les moins suspects, que la continence est possible, nullement périlleuse pour les corps, quoique certains pseudo-savants en aient pu dire, mais bienfaisante au contraire aux cœurs et aux âmes, et souverainement moralisatrice pour la société humaine, à laquelle elle prépare des foyers purs, sains, féconds et heureux. Édouard Pontal.

Le Jardinage à la portée de tous, *ou Traité de culture pratique, suivi d'une Notice sur l'apiculture et de recettes utiles à la ménagère pour la préparation et la conservation des légumes et des fruits,* par Pierard et Gillent. Namur, imp. Picard-Balon, s. d., in-12 de 118 p., orné de grav. — Prix : 1 fr. 10.

Livre succinct, clair et précis, destiné surtout aux ouvriers qui ont un jardinet à leur disposition. Ils y trouveront nombre de conseils et de pratiques usuelles, d'indications précieuses et de recettes qui leur permettront de tirer profit de l'espace dont ils disposent et d'augmenter le bien-être de leur ménage. Cet ouvrage a obtenu plusieurs récompenses à l'Exposition internationale de Namur en 1901 et méritait ces distinctions. G. de S.

L'Élevage du lapin, et le lapin angora, par CYRILLE DE LAMARCHE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-16 de VIII-100 p., avec grav. — Prix, cartonné : 1 fr.

Cet ouvrage, bien conçu et clairement écrit, a pour but de démontrer qu'avec un terrain de deux hectares environ, une modeste installation et une mise de fonds peu élevée le cultivateur et l'ouvrier peuvent, sinon faire fortune, du moins vivre largement et même réaliser de sérieux bénéfices par cet élevage. Tout ce qui le concerne est suffisamment exposé : races diverses, leur choix, l'élevage en lui-même, et les produits qu'on en peut tirer. L'auteur termine par un chapitre sur le lapin angora, qu'il estime au premier chef et qu'il voudrait voir plus répandu. G. DE S.

Das Mittelalter einst und jetzt ein Wmort zu Ehrhards Schriften über Katholizismus und moderne Kultur, von H. GRISAR. Freiburg im Breisgau, Herder, s. d., petit in-8 de VIII-92 p.

Les écrits du professeur Ehrhard, de l'Université de Vienne, sur le catholicisme et la civilisation moderne, ont eu un très grand succès dans le public. En particulier, « Le Catholicisme et le XXe siècle » eut, en quelques mois de l'année dernière, jusqu'à douze éditions. Dès le commencement, le P. H. Grisar inséra dans les *Historisch-politisch Blaetter* (Munich, 1902, vol. 129), sous forme de discours, deux articles de critique sur cet ouvrage. Après la douzième édition, où M. Ehrhard, tout en maintenant le fond de sa thèse, avait fait droit, sur plusieurs points de détail, aux critiques de ses adversaires, le P. Grisar donna lui-même une nouvelle édition de ses discours.

La conclusion où conduiraient les idées et les sentiments du professeur viennois est que l'Église fait preuve d'une grande sagesse en restant attachée à l'esprit de tradition, qu'il serait contraire à son devoir de se défaire d'un cœur léger des dépôts sacrés que Dieu lui a confiés, sous prétexte de mieux courir après un monde incroyant qui la fuit.

M. Ehrhard est entraîné à des conclusions hâtives et injustes par sa singulière tendresse pour la civilisation moderne, l'évolution contemporaine, l'état d'âme des temps nouveaux. Par contre, il est obsédé par un pessimisme exagéré à l'égard de la situation des catholiques de notre temps.

Après avoir examiné une série de griefs plus ou moins exagérés contre les idées, les mœurs et les institutions du moyen âge, l'auteur examine ce qu'il faut penser de la prétention de l'esprit moderne à faire plier l'Église à toutes ses exigences. D'après M. Ehrhard, les « facteurs fondamentaux » de la civilisation moderne sont « le mouvement de recul de l'influence compétente de l'Église sur la vie des peuples chrétiens »; « la résurrection de l'idéal classique païen » ; « l'avènement de nouvelles idées sur la base des sciences historiques et naturelles »; le « triomphe de l'idée nationale sur l'universalisme du moyen âge »; enfin il faut citer comme « le plus puissant facteur fondamental le subjectivisme et l'individualisme ». Quelles sont les conséquences de ces principes pour l'attitude que doit prendre l'Église en face de l'esprit moderne ? Naturellement on exige de l'Église toutes les complaisances, toutes les abjurations. Le P. Grisar montre combien est injuste une telle prétention. On rejette dans l'ombre tous les points où le moyen âge a l'avantage incontestable sur la civilisation moderne, on met en grande lumière les avantages de la civilisation moderne sur le moyen âge. C'est une tactique dépourvue d'équité et d'où la vérité ne saurait sortir.

Le P. Grisar s'adresse à des lecteurs catholiques. Il a raison. Nous ne

gagnons rien à faire de l'apologétique de recul avec les ennemis de l'Église. Outre que l'on risque, dans la voie des généreux holocaustes, d'aller beaucoup plus loin qu'il n'est permis, on n'obtient guère qu'une pitié railleuse d'adversaires quand même, qui ne croient point à la sincérité des ralliements.

N.

Conclavi, pontifici e cardinali nel secolo XIX. *Atti concernenti la malattia, morte ed elezione del Papa*, da GIOVANNI BERTHELET. Torino, Roux et Viarengo, 1903, in-8 de 132 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il est un peu tard parler d'un livre auquel les événements de Rome, en juillet-août, ont alors donné une actualité intense, mais qui est heureusement d'une utilité permanente par suite des documents qu'il renferme. M. Berthelet, dont nous avons, à plusieurs reprises, depuis une douzaine d'années, analysé dans cette Revue les ouvrages si personnels et si informés, nous donne ici la physionomie de tous les conclaves du XIXe siècle, et il a pris un soin minutieux pour dresser les listes des cardinaux vivants lors de l'élection de chaque pontife, de ceux créés par chaque pape et de ceux morts durant chaque règne. L'auteur y a joint l'explication des actes relatifs à la mort du pape et à l'élection de son successeur; on sait combien les journaux ont puisé à cette source d'informations et à d'autres analogues. A signaler plusieurs légères modifications apportées au cérémonial prévu d'après les antécédents par M. Berthelet : ce ne fut pas du balcon intérieur, mais de la loggia extérieure que le premier cardinal-diacre proclama l'élection ; l'entrée solennelle à Saint-Pierre n'eut pas lieu le même jour, mais bien lors du couronnement, qu'on fit à la Basilique, et non pas dans la Chapelle Sixtine. G. P.

Le Pape Léon XIII, par GEORGES GOYAU. Paris, Perrin, 1904, in-8 de 49 p. — Prix : 0 fr. 60.

M. Georges Goyau a écrit ces pages au lendemain de la mort de Léon XIII. Elles sont encore vibrantes de l'émotion causée dans les esprits élevés et les cœurs catholiques par la disparition de ce grand pontife. Dans un rapide croquis, l'auteur met en lumière les traits qu'il estime les plus caractéristiques de la figure du pape défunt : ami de la France, défenseur des humbles, pacificateur des nations.

1° Dans cette France qu'il chérissait de l'amour que porte un père à sa fille aînée, Léon XIII a voulu cimenter l'unité des citoyens ; cent fois ses paroles, privées ou publiques, ont révélé son dessein ; il l'a affirmé mieux encore par des faits ; il a élargi et fortifié le rôle civilisateur de notre patrie en Afrique (par le cardinal Lavigerie) ; en Palestine (quand le cardinal Langénieux fut son légat à Jérusalem) ; enfin en rendant possible, en facilitant l'alliance franco-russe.

2° Croyant à l'efficacité sociale de l'Évangile, Léon XIII, gardien de la justice, a proposé des remèdes au monde souffrant des travailleurs. Au dessus des vagues aspirations du néo-christianisme et de l'humanitarisme à la Tolstoï, il a montré les secours bienfaisants et pratiques de la religion. Au milieu des « bousculades de la réalité », comme dit très bien M. Goyau, la liberté sans frein met en rivalité les droits effectifs des forts et les droits platoniques des faibles ; à cette anarchie Léon XIII s'est opposé de tout son pouvoir, élevant en face du socialisme révolutionnaire la seule bannière qui le puisse contenir : le catholicisme social.

3° Au cours de son long pontificat, Léon XIII a constamment rappelé aux États le mal qu'ils se faisaient à eux-mêmes en persécutant l'Église. Il voulait que la force religieuse fût l'étai de la charpente sociale ; que les querelles des partis puissent, entre compatriotes, s'apaiser, dans des concessions loyales et réciproques ; souhaitant que les catholiques se placent « à la tête, non à la suite des autres ».

M. Goyau montre comment Joachim Pecci, « justifiant à merveille en son sens étymologique le mot même du Pontife, s'essaya toujours à jeter des ponts », tantôt vers les hommes politiques, vers les peuples, vers les savants, vers les ouvriers, vers les communions séparées : cette argumentation très simple et très forte est digne d'arrêter les réflexions des nombreux lecteurs que nous souhaitons à une brochure dont la portée historique et sociale dépasse de beaucoup le cadre modeste dont elle est revêtue. M. Georges Goyau a déployé ici une vigueur de pensée et un talent de plume auxquels le *Polybiblion* sera toujours heureux de rendre justice et de faire écho. G. DE G.

Dos d'âne (*Extraits du Journal de Jean Fleuri*), *scènes de la vie militaire au Tonkin*, par LOUIS BOULÉ. Paris, Lemerre, 1903, in-16 de 239 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Dos d'âne » est le surnom d'un sous-officier de tirailleurs tonkinois, intelligent et brave, qui, sous les dehors d'une froide sévérité, cache une nature généreuse et un cœur aimant. Son camarade, le sergent Fleuri, détaché au poste de Cam Khé, sur le haut Fleuve Rouge, profite des loisirs que lui laisse le service de sa section et les reconnaissances opérées dans la région, pour tenir un journal et narrer maintes scènes prises sur le vif de la vie militaire en Indo-Chine.

Son récit est attachant, comme tout ce qui est vécu ; ses descriptions sont à la fois simples et colorées : elles reflètent les teintes souvent si claires et par instants si sombres de ce ciel d'Extrême-Orient dont gardent la nostalgie tous ceux qui ont passé quelques années au pays tonkinois.

Les portraits du capitaine juif Aser et du lieutenant Cottais, la fête donnée à la popotte des sous-officiers, l'embuscade de Dong-Lao, la mort héroïque de « Dos d'âne », tout cela est brossé de main de maître et témoigne d'un véritable talent littéraire. ROGER LAMBELIN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Émile DESCHANEL, sénateur inamovible et professeur au Collège de France, vient de mourir à l'âge de 84 ans. Émile-Augustin-Étienne-Martin Deschanel, était né à Paris, le 14 novembre 1819. Après d'excellentes études faites au lycée Louis le Grand, il entra à l'École normale en 1839, et lorsqu'il en sortit, trois ans plus tard, il fut envoyé au collège de Bourges pour y professer la rhétorique. Peu de temps après, il fut rappelé à Paris et chargé d'une conférence de littérature à l'École normale. Dès lors, le temps qu'il ne donnait pas à son enseignement il le consacrait à la publication de nombreux articles, littéraires d'abord, puis politiques, dans la *Revue des Deux Mondes*, *la Revue indépendante*, *le National*, *la Liberté de penser*, etc. Comme beaucoup de normaliens de cette époque, M. Deschanel prenait place un peu bruyamment dans le parti de l'opposition républicaine et de la libre pensée, ennemie de l'Église. C'est ainsi qu'en

1850 il fit paraître une étude intitulée : *Catholicisme et socialisme* (Paris, in-8), qui le conduisit devant le Conseil de l'instruction publique, lequel le suspendit de ses fonctions. Son rôle dans la presse républicaine devint, dès ce moment, plus actif. Aussi, à la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, fut-il arrêté, détenu quelque temps, puis expulsé de France. Il se retira en Belgique, y vécut dans l'intimité de Victor Hugo et y donna des cours de littérature qui obtinrent un vif succès. A la suite de l'amnistie du 15 août 1859, il rentra en France, devint un des collaborateurs du *Journal des Débats* et du *National*, et fonda les fameux cours libres de la rue de la Paix. Il fut élu député de la Seine et réélu après la dissolution de la Chambre du 14 octobre 1877. Lors des élections de février 1881, il ne fut pas renvoyé par ses électeurs à la Chambre des députés, mais au mois de juin suivant, il était élu sénateur inamovible. A partir de ce moment il se retira de la mêlée politique. Au mois de janvier de la même année il avait été nommé professeur de littérature moderne au collège de France. Désormais il ne s'occupera plus que de nouvelles publications littéraires et de ses cours. M. Deschanel a toujours aimé les sujets pouvant lui attirer un succès quelque peu tapageur, et plusieurs de ses ouvrages portent des titres à effet, comme on le verra en parcourant la liste des œuvres qu'il a publiées : *Les Courtisanes de la Grèce* (Paris, 1854, in-32) ; — *Le Mal qu'on dit des femmes, le Bien qu'on a dit des femmes, le Mal qu'on a dit de l'amour, le Bien qu'on a dit de l'amour, le Bien et le Mal qu'on a dit des enfants* (Paris, 1855-1858, in-32), collection de petits volumes contenant des remarques personnelles ajoutées à des extraits de divers auteurs ; — *Histoire de la conversation* (Paris, 1858, in-32) ; — *La Vie des comédiens* (Paris, 1860, in-18) ; — *Causeries de quinzaine* (Paris, 1861, in-18) ; — *Christophe Colomb* (Paris, 1861, in-18 ; extrait du *Journal des Débats*) ; — *A pied et en wagon* (Paris, 1862, in-18), collection d'articles de journaux ; — *Physiologie des écrivains et des artistes, ou Essai de critique naturelle* (Paris, 1864, in-18) ; — *Études sur Aristophane* (Paris, 1867, in-18), remaniement de spirituelles études que l'auteur avait publiées dans *la Liberté de penser* ; — *A bâtons rompus* (Paris, 1868, in-18) ; — *Annuaire des conférences* (Paris, 1869, in-18) ; — *La Question des femmes et la morale laïque* (Paris, 1876, in-18) ; — *Le Peuple et la bourgeoisie* (Paris, 1881, in-8) ; — *Benjamin Franklin* (Paris, 1882, in-18) ; — *Le Romantisme des classiques, Racine, Pascal, La Rochefoucault, Bossuet, Boileau, Charles Perrault, le Théâtre de Voltaire* (Paris, 5 séries parues successivement de 1882 à 1886 en 5 vol. in-12) ; — *Lamartine* (Paris, 1893, 2 vol. in-12) ; — *Les Déformations de la langue française* (Paris, 1898, in-12).

— M. le comte Léon Lavedan, directeur du *Correspondant*, est mort le 27 janvier, à l'âge de 77 ans. Hubert-Léon Lavedan était né à Tours en juin 1826. Ayant terminé au collège de Tours ses études, commencées au collége de Bordeaux, il se rendit à Orléans pour y exercer les fonctions de précepteur. Ses goûts et ses relations avec la société royaliste de cette ville le déterminèrent à entrer dans la presse légitimiste. Après avoir écrit dans la *France catholique* de Blois, il fonda, en 1850, à Orléans, le *Moniteur du Loiret*, feuille d'opposition royaliste patronnée par Mgr Dupanloup, laquelle fut supprimée en 1858 par le gouvernement impérial. Il se rendit alors à Paris, où il devint l'un des collaborateurs de *l'Ami de la Religion*, de *la Gazette de France*, et du *Correspondant* dont il rédigea la chronique politique jusqu'à la fin de l'Empire. Il entra également au *Figaro* où, sous le pseudonyme de Philibert de Grandlieu, il donna de nombreux articles politiques qui attirèrent l'attention. Activement mêlé aux luttes de l'opposition libérale contre l'Empire, il eut à soutenir divers procès de presse. Pendant la

guerre, M. Lavedan fut un des principaux rédacteurs, à Tours d'abord, puis à Bordeaux, du journal *le Français*, qui combattait le gouvernement de la Défense nationale et particulièrement son principal ministre, Gambetta. Au mois de mars 1871 il fut nommé par M. Thiers préfet de la Vienne et, au mois de janvier 1874, envoyé avec le même titre dans la Loire-Inférieure. A la fin de la même année, on lui donna le poste d'administrateur-général adjoint de la Bibliothèque nationale, poste créé pour lui. Mais ce dernier ayant été supprimé l'année suivante, il obtint le titre de préfet de première classe en disponibilité. Peu de temps après il rentra dans la presse et prit la direction du *Correspondant* qu'il a conservée jusqu'à sa mort. A la suite de l'acte du 16 mai 1877, il fut nommé directeur de la presse au ministère de l'intérieur; mais il dut abandonner ces fonctions à la chute du ministère de Broglie et de Fourtou. A partir de ce moment son rôle politique fut terminé.

— M. le marquis Henri-Scipion-Charles DE DREUX-BRÉZÉ, qui vient de mourir à l'âge de 77 ans, était né à Paris en 1826. Il joua un rôle important au moment des événements qui signalèrent la tentative avortée de restauration monarchique de 1873. Il laisse divers ouvrages qui offrent un grand intérêt pour l'étude de l'histoire de la politique de son temps, tels que : *Quelques mots sur les tendances du temps présent* (Paris, 1860, in-8) : — *La Révolution, l'unité de son but, sa logique et ses contradictions* (Paris, 1863, in-8) ; — *De la Liberté d'enseignement en 1850 et en 1864* (Paris, 1865, in-8).

— Bien qu'il n'appartienne pas à proprement parler au monde littéraire, M. Hippolyte MARINONI, mort à l'âge de 81 ans, mérite un souvenir de la part du *Polybiblion*, à cause des services considérables qu'il a rendus à la presse par ses inventions. Fils d'un brigadier de gendarmerie, M. Marinoni, né à Paris le 8 septembre 1823, fut de très bonne heure placé, en qualité d'apprenti mécanicien, dans un petit atelier de la rue d'Assas, qu'il put acquérir plus tard et qui est devenu le vaste établissement bien connu des Parisiens. Successivement ouvrier et contre-maître, il avait déjà donné de remarquables preuves de son esprit inventif lorsque en 1847 il construisit la la première presse plate à quatre cylindres. Continuant à perfectionner cette dernière, il aboutit, en 1872, à la découverte de la machine rotative qui assurait au tirage des journaux une vitesse inconnue jusque-là. Et bientôt il complétait cette découverte par la constrution d une autre machine, non moins admirable, pour l'imprimerie polychrome. Ces machines. qui sont d'un usage commun actuellement, furent spécialement employées, au début, au tirage du *Petit Journal* et de son *Supplément illustré*, dont M. Marinoni était devenu, en 1883, après la mort de M. Jenty, le directeur politique, littéraire et financier. Il n'abandonna la direction de ce journal que lorsqu'il y fut contraint par son âge avancé.

— Le 28 décembre, M. Georges GISSING est mort à 47 ans, à Saint-Jean-de-Luz. Les nombreux romans qu'il laisse et qui ont eu un si vif succès auprès de ses compatriotes en Angleterre, sont en général empreints d'une mélancolie et même d'un pessimisme qu'expliquent sa nature maladive, sa vie solitaire et des infortunes de famille. Plusieurs d'entre eux sont en partie sa propre autobiographie. Voici la liste des principaux : *New Grub Street* (1891) ; — *Town Traveller* (1988) ; — *Our Friend the Charlatan* (1901) ; — *The Private Papers of Henry Ryecroft*. Il avait réuni en outre d'intéressantes notes de voyage sous le titre de : *By the Ionish Sea* (1901). Enfin il est l'auteur de tout un ensemble de remarquables travaux sur Dickens, composé d'un *Critical Essay* (1898), d'un abrégé de la *Vie de Dickens* par Forster (1902)

et d'une préface pour l'édition des œuvres du célèbre romancier dite de « Rochester ».

— Le 20 décembre dernier, s'éteignait à Richmond, en Angleterre, à l'âge de 82 ans, Miss Elise C. OTTÉ, qui fut, sans contredit, l'une des femmes les plus instruites du siècle dernier. Danoise d'origine, Miss Otté était née en 1822 à Copenhague. Sa mère avait épousé, en deuxièmes noces, le célèbre philologue Benjamin Thorpe. Sous la direction de ce dernier, elle fit de rapides progrès dans l'étude de la plupart des langues de l'Europe. Elle arriva même à avoir une connaissance approfondie de l'anglo-saxon et de l'islandais. En 1840, elle se rendit en Amérique et ne tarda pas à être en rapport avec les principales notabilités littéraires des États-Unis. Revenue en Europe, elle se fixa à Francfort, dans la famille d'un professeur allemand, et l'aida à traduire dans sa langue divers ouvrages anglais. Cependant elle revint chez son beau-père et contribua à préparer la publication de ses traductions d'œuvres scandinaves. Un peu plus tard elle s'attacha à la famille de Georges Day, professeur d'anatomie à Saint-Andrews et, conseillée par ce dernier, publia de nombreuses traductions d'ouvrages scientifiques. Après la mort de ce savant, en 1872, elle alla se fixer à Londres, où elle collabora à diverses revues et publia son *History of Scandinavia* (1874), ainsi que de nouvelles traductions, entre autres celles des œuvres de R. Pauli, de Quatrefages, etc. Elle ne déposa sa plume que lorsque son grand âge l'y contraignit.

— On annonce encore la mort de MM. : Roger ALEXANDRE, qui, entre autres ouvrages, a publié un *Musée de la conversation* (4e édit. Paris, 1902, 2 vol. in-8) ; — Jean BARBET, ancien directeur de l'école publique de Lourdes, l'un des grands amis de Bernadette Soubirous, lequel laisse les deux ouvrages suivants : *Guide de Lourdes et de la grotte, comprenant la description complète de Lourdes, de la grotte et des environs* (Lille, 1892, in-16) et *Monseigneur Peyramale et son église* ; — Alfred BESSE DE LARZAS, poète improvisateur de talent ; — CHAUDEY, inspecteur d'académie à Nancy ; — le marquis DE CHAUVELIN, dont les controverses sur la Maison de France sont connues ; — le baron DELLARD, chef du bureau civil du ministre de la guerre, lequel a fait jouer un certain nombre de petites pièces et qui laisse également un ouvrage intitulé : *Mémoires militaires du général baron Dellard sur les guerres de la République et de l'Empire* (Paris, 1892, in-8) ; — Charles DETON, rédacteur en chef de *la Savoie libérale*, ancien directeur du *Journal de Saône-et-Loire*, mort à 55 ans ; — Le R. P. ÉTIENNE DE SAINTE-THÉRÈSE (dans le monde, Alfred Leplat), carme déchaussé, ancien provincial du Brabant, mort récemment à Jambes-lez-Namur, à 65 ans, lequel dirigeait la revue carmélitaine *les Chroniques du Carmel* ; — Étienne JOUVE, rédacteur en chef de *la Croix du Var*, ancien directeur du *Citoyen* de Marseille, lequel, à la tête de ces deux journaux, a vaillamment servi la cause de l'Église et de la France ; — le colonel comte DE MARGON, qui a publié des études historiques militaires estimées ; — Henri OUVRÉ, professeur à l'Université de Bordeaux, qui a publié, entre autres, *les Formes littéraires de la pensée grecque*, mort en décembre, à l'âge de 40 ans ; — le marquis DE RICHARD D'IVRY, auteur du livret et de la musique de plusieurs opéras, entre autres de *Roméo et Juliette*, qu'il termina peu de temps avant celui que Gounod fit paraître sous le même titre et dont il dut changer l'intitulé en celui de : *Les Amants de Vérone*, avant de le faire jouer à la Gaîté le 12 octobre 1878 ; — Henri VILLEBRUN, ancien rédacteur en chef de l'*Indépendant rémois*, et du *Petit Républicain de l'Aube*, mort à Paris, en décembre, à l'âge de 56 ans.

— A l'étranger on annonce encore la mort de MM. : Dr Wassili AFANASSJEW,

médecin et écrivain russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 30 décembre, à 55 ans ; — Dr Ferdinand ASCHERSON, bibliothécaire et éditeur du *Deutsches Universitätskalender*, mort à Berlin, le 15 janvier, à 72 ans; — Dr Wilhelm BEHRENS, professeur de botanique allemand, mort le 24 décembre, à Goettingue ; — Ernst Freiherr VON BRÜGGEN, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la civilisation, mort le 20 décembre, à Riga ; — J. S. BUDGETT, jeune zoologiste anglais, qui avait déjà rendu de grands services à la science par les collections d'oiseaux, de poissons, etc., réunies au cours de plusieurs voyages en Afrique ; — Francesco CORTESI, compositeur et chef d'orchestre italien de réputation, mort à 78 ans, lequel laisse, entre autres œuvres : l'*Almina* et *le Dame a servire* qu'il fit représenter à Rome, en 1859 ; — Miss Isa CRAIG (Mme Knox), femme de lettres anglaise, qui collaborait à diverses revues ; — Dr Wilhelm DIECKERHOFF, professeur de pathologie et de thérapeutique à l'École vétérinaire de Berlin, mort dans cette ville, à 69 ans ; — Dr Jean DUFOUR, professeur de physiologie des plantes à Lausanne, mort récemment dans cette ville, à 43 ans ; — Hjalmar EDGREN, philologue suédois, mort dernièrement à Stockholm ; — Dr Karl Friedrich EMMERT, professeur de médecine légale à l'Université de Berne, lequel laisse divers ouvrages de valeur, mort à la fin de décembre, à Berne, à 92 ans ; — Dr Rudolf FOSS, historien allemand, mort à Gross-Lichterfelde, le 4 janvier, à 82 ans ; — Dr Erich FRANTZ, professeur honoraire d'archéologie et d'art chrétien allemand, mort le 28 décembre, à Pasing, près de Munich, à 61 ans ; — Charles-Émile FRANZOS, écrivain allemand, mort à Berlin, le 29 janvier ; — Dr Auguste GARCKE, professeur de botanique allemand, mort à Berlin, le 10 janvier, à 85 ans ; — Dr KARL GEBHARD, médecin allemand, professeur de thérapeutique pour les maladies des femmes, mort le 28 décembre, à Berlin, à 43 ans ; — M. N. GLUBOKOWSKI, médecin et écrivain russe, mort le 24 décembre, à Moscou, à 46 ans ; — Aurelio GOTTI, historien italien, mort à Rome, le 7 janvier, à 70 ans ; — Dr Otto HARTWIG, conservateur de la bibliothèque de Marburg (Hesse), mort dans cette ville, le 22 décembre, à 73 ans ; — Dr Martin HATTALA, professeur de philologie slave, à l'Université tchèque de Prague, mort dans cette ville, le 11 décembre, à 82 ans ; — Friedrich VON HEFNER-ALTENECK, ingénieur allemand, membre de l'Académie des sciences de Berlin, mort dans cette ville, le 7 janvier, à 60 ans ; — Dr Edmond HESS, professeur de mathématiques à l'Université de Marbourg, mort dans cette ville, à 60 ans ; — Georg IABNECKE, éditeur allemand, mort le 20 décembre, à Hanovre ; — Dr Friedrich JOLLY, professeur de psychiatrie, mort le 4 janvier, à Berlin, à 60 ans ; — Dr Philipp Felix KANITZ, ethnographe et historien autrichien, mort le 5 janvier, à Vienne, lequel laisse divers ouvrages de valeur, tels que : *Die römischen Funde in Serbien* ; *Donau-Bulgarien und der Balkan*, etc. ; — Dr Otto KARLOWA, professeur de droit romain à l'Université de Heidelberg, mort le 3 janvier, à Leipzig, à 68 ans ; — Dr Ernst KÖHLER, écrivain allemand, mort le 19 décembre, à Schneeberg (Saxe), à 75 ans ; — Dimitri A. KOROPTCHEWSKI, écrivain russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 31 décembre, à 72 ans ; — Edouard LASSEN, compositeur, d'origine danoise, qui avait fait ses études au conservatoire de Bruxelles et qui laisse des symphonies, des cantates, des ouvertures et quelques opéras, tels que *Landgraf*, *Ludwigs*, *Brautfahrt*, joués à Weimar, en 1857 ; — Dr Georg VON LIEBIG, chargé de cours de climatologie et de balnéologie, mort le 31 décembre, à Munich, à 70 ans ; — Miss Hannuh LYNCH, romancière irlandaise, morte récemment à Paris, laquelle laisse, entre autres volumes, *French Life in Town and Country*, et qui était le correspondant parisien de l'*Academy* ; — W. J. C. MOENS, président

de la « Huguenot society », qui laisse entre autres ouvrages, *English Travellers and Italian Brigands* (Londres, 1886) ; — Mme Sophie PEREJASSLAWZEWA, écrivain russe, auteur d'ouvrages sur l'histoire naturelle, morte à la fin de décembre, à Odessa ; — Dr Wilhelm RAUDÉ, professeur d'histoire allemand, mort le 8 janvier, à Berlin ; — Dr REYHER, ancien professeur de médecine clinique, mort à la fin de décembre, à Dorpat, à 72 ans; — Emmanuel RHOIDIS, écrivain humoristique grec, mort récemment à Athènes ; — Vincent RODELLA, professeur et chimiste italien, tué par une explosion dans son laboratoire, à Novare, pendant qu'il faisait des expériences avec l'acide picrique ; — Dr Sophus-RUGE, professeur de géographie et d'ethnographie à l'École technique supérieure de Dresde, mort à Klotssche, le 24 décembre, à 73 ans ; — le Dr SALMON, mathématicien, membre correspondant de l'Institut, mort à 81 ans ; — Dr Richard SCHEPPIG, directeur du Musée des arts de Kiel, mort dans cette ville, le 24 décembre ; — Théodore SOUCHAY, écrivain allemand, mort le 26 décembre, à Kannstatt, à 70 ans ; — Dr WILHELMI, président du bureau impérial de statistique de Berlin, mort le 16 janvier, à Blankenburg ; — Dr Ewald WOLFF, médecin et écrivain allemand, mort à la fin de décembre, à Breslau, à 33 ans ; — Dr Karl von ZITTEL, professeur bavarois de géologie et de paléontologie, président de l'Académie des sciences de Bavière, mort le 5 janvier, à Munich, à 64 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — Le 8 janvier, M. Omont fait part à l'Académie du don qui vient de lui être fait des manuscrits originaux de l'œuvre de Brantôme. — M. Ph. Berger présente la photographie d'un bas-relief, représentant trois nymphes, qui vient d'être découvert en Tripolitaine. — M. Clermont-Ganneau interprète quelques monogrammes byzantins. — M. Léon Dorez parle de la relation inédite, par un secrétaire de Ramus, des fêtes qui eurent lieu à Tours, lors de l'entrée en cette ville du duc d'Anjou, frère puîné de Henri III. — Le 15 janvier, M. le Dr Hamy parle de la mission Desplagnes, à Tombouctou, et de celle de M. Aug. Chevalier, au lac Tchad. — M. Berger parle d'une stèle, en terre cuite, découverte par M. Gauckler dans une tombe persique, et de nombreux projectiles marqués de lettres phéniciennes. — M. Homolle fait un rapport verbal sur les travaux de l'École d'Athènes à Delphes, et remercie M. le duc de Loubat pour sa généreuse subvention. — M. M. Croiset lit une notice sur le regretté Gaston Paris, son prédécesseur. — Le 22 janvier, M. Loth donne lecture d'un mémoire sur l'année celtique chez les Irlandais et les Bretons, ainsi que dans le calendrier de Coligny, et sur la numération celtique. — M. Collignon présente, au nom de M. E. Gruniet, des photographies concernant les fouilles faites à Éphèse pour le compte de l'Autriche, et au cours desquelles on a découvert un bas-relief se rattachant à la vie de Marc-Aurèle. — M. Wallon lit son rapport sur les publications de l'Académie. — M. Bornier présente, de la part de M. Jullian, la notice de celui-ci sur Mommsen, et M. G. Perrot le livre de MM. Pontremoli et Haussoulier sur les fouilles de Didymes, en 1895.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 16 janvier, M. Louis Passy termine la lecture de son mémoire sur la vie et l'œuvre de Walewski. — M. Debidour donne lecture de son travail sur les dernières années du général Favier. — M. Louis Renault présente, au nom de M. Lehr, la brochure : *Des Bases légitimes des impôts en droit international.* — M. Rambaud présente, de la part de M. Casati de Cosatis, un mémoire sur deux precurseurs de l'art français, le duc de Berri et le roi

René. — Le 23 janvier, M. Glasson lit le début d'un mémoire sur la condition civile des étrangers en France avant 1789. — Le 31 janvier, M. Luchaire présente les conclusions d'un mémoire de M. Armaingaud sur *la Servitude volontaire* et son auteur. — M. Liard lit les premières pensées philosophiques de Renouvier recueillies par M. Prat.

ANNUAIRE PONTIFICAL CATHOLIQUE POUR 1904. — Cet annuaire, que rédige Mgr Battandier, en est à sa septième année (Paris, maison de la Bonne Presse, petit in-8 de 639 p., illustré. — Prix : 3 fr. 50). — Il contient, comme toujours, la liste des membres de la hiérarchie ecclésiastique : cardinaux, évêques et prélats. Signalons une heureuse innovation : tous les prélats non évêques figurent maintenant sur une seule liste alphabétique, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent ; cela simplifie beaucoup les recherches ; de plus, on a indiqué, autant que possible, la date des promotions. La partie historique est rédigée en tenant compte des préoccupations de l'année écoulée : on y trouve une longue notice sur Léon XIII, une autre, très complète et très documentée sur Pie X, un article sur le conclave et une étude sur le palais du Vatican. A signaler aussi un chapitre historique sur les papes au xe siècle et un autre sur l'Église syro-malabare catholique.

LE RÉPERTOIRE DES SOURCES HISTORIQUES DU MOYEN AGE. — La librairie A. Picard et fils nous communique l'*Avertissement* qui accompagnera le premier fascicule (A-B) de la nouvelle édition de l'important ouvrage de M. Ulysse Chevalier (*Bio-Bibliographie*). Le manque de place seul s'oppose à la reproduction intégrale de ce suggestif *Avertissement* dont nous nous voyons à regret dans la nécessité de n'extraire que les passages de nature à donner une idée de la manière dont la nouvelle édition sera exécutée. « La première partie de mon répertoire, dont la librairie Picard veut bien entreprendre une nouvelle édition, dit M. Ulysse Chevalier, a paru de 1877 à 1886, sous les auspices de la Société bibliographique, en cinq fascicules, dont un de supplément... Dès son achèvement, je commençai à colliger les matériaux d'un deuxième supplément ; j'en poursuivis même assez loin la rédaction, en même temps que j'entreprenais celle de la deuxième partie (*Topo-Bibliographie*). J'aurais peut-être songé à le donner au public en fascicule séparé, si l'ouvrage auquel il se réfère n'eût été complètement épuisé. Il aurait été d'ailleurs par trop incommode de recourir, dans chaque recherche, à trois séries alphabétiques successives. Je caressai donc volontiers l'idée d'une nouvelle édition, avec fusion des divers suppléments dans le texte primitif. Il n'y aura aucune exagération à dire, suivant la formule, que le tout a été « revu, corrigé et considérablement augmenté ». J'ai continué les dépouillements jusqu'au 31 décembre 1899... Pour résumer en peu de mots les améliorations dont la *Bio-Bibliographie* a été l'objet, les notices bibliographiques ont été revisées d'après les livres spéciaux à chaque catégorie de personnages. Bien des dates nouvelles ont été proposées depuis l'apparition de mon livre : il ne m'a pas été toujours loisible de vérifier leur degré de certitude, et plus d'une fois je me suis aperçu que leur nouveauté n'était pas une garantie. J'ai adopté sans hésitation celles qui me paraissaient prouvées, mentionné sur le pied de l'égalité celles qui semblaient plausibles et mis entre parenthèses les moins probables. — L'achèvement de la *Topo-Bibliographie* m'a permis de donner plus de régularité aux dénominations géographiques. Enfin la publication des deux fascicules de la *Hierarchia catholica medii aevi* du P. Eubel a entraîné le remplacement de dates incertaines par d'autres qui semblent définitives, puisqu'elles ont

comme source les documents officiels. — Le classement des personnages a donné lieu à une autre revision. Comme je l'ai précisé dans ma première Introduction (p. XIV-VI), chacun est classé d'après le terme qui semblait prédominer entre son nom [AUGUSTIN (St) d'Hippone] et son surnom [DATI (Augustin)], sauf exception pour les saints et bienheureux, qu'il faut chercher sous le nom qui a été consacré par le culte de l'Église [VINCENT (St) Ferrier]. En cet ordre d'idées, j'ai constaté dans mon travail primitif plus d'une anomalie : il y avait lieu de les rectifier. Toutes n'ont pu l'être, mais il en est une que je regrette de n'avoir pas opérée. Il n'a pas été difficile d'enlever à plusieurs Souverains Pontifes du temps du grand schisme le qualificatif d'antipape, que l'état actuel de la science historique rend plus que douteux, comme je l'ai établi à l'occasion de la grande controverse que j'ai eu le mérite ou la témérité de soulever, il y a quatre ans, au sujet du Suaire de Turin : il y avait, au temps où cette relique parut (1356), non un pape et un antipape, mais deux papes reconnus comme légitimes dans leur obédience respective. Il m'a été moins facile de les transporter de leur nom de famille à celui qu'ils prirent lors de leur élévation à la Papauté : j'ai dû renoncer à mettre Robert de Genève à Clément VII, dans la crainte de retrouver à la lettre R des fiches le concernant : ce sera pour une 3e édition ». — Nous n'avons plus qu'à attendre ce nouveau monument d'érudition imprimé avec des caractères plus forts, plus lisibles, ce qui aura le grand avantage de ménager les yeux, si généralement fatigués, des travailleurs. Une fois achevé, l'ouvrage comprendra 2 vol. in-8 jésus de 100 à 120 feuilles de 16 pages à deux colonnes. Le fascicule se composera de 16 à 17 feuilles, au prix de 7 fr. 50 pour les souscripteurs. A la mise en vente du dernier fascicule, le prix du fascicule sera porté à 10 fr.

FOLK-LORE. — Le livre que M. Fr. S. Krauss vient de publier sous ce titre : *Die Volkskunde in den Jahren 1897-1902 ; Berichte über Neuerscheinungen*, (Erlangen, Junge, gr. in-8 de 180 p.), litt. « Le folk-lore dans les années 1897-1902 ; comptes-rendus sur les nouvelles publications », est plus qu'une bibliographie. Du reste, M. Krauss que l'on regarde comme l'un des écrivains les plus versés dans la jeune science du folk-lore, ne touche pas à un thème sans lui donner l'empreinte de son talent personnel. M. Krauss a développé son sujet en manière de traité sur la matière, c'est-à-dire que, dans près de cinquante pages, il expose d'abord ses idées sur les questions d'ordre général ; l'horizon du folk-lore, son nom, son but, sa distinction d'avec la philologie et l'ethnographie et, partant, ses rapports très intimes avec ces deux sciences, etc. L'auteur dit à cet égard, et très justement, nous semble-t-il : « Le folk-lore se sert, en règle générale, d'une méthode combinée de la philologie et de l'histoire ; de la philologie, pour établir le sens vrai et la signification des traditions linguistiques ; de l'histoire, pour exposer le développement historique de ce qui est populaire... Les faits eux-mêmes du rapport de M. Krauss sont répartis en un certain nombre de chapitres très bien ordonnés : les uns traitent des différentes sections de la littérature populaire (chansons, contes, proverbes, etc.), les autres d'ordres particuliers de croyances comme l'âme et le culte des morts, le culte du soleil, le sacrifice, la sorcellerie, le symbolisme, la femme, l'enfant, les fêtes, le droit traditionnel, des usages divers. Les ouvrages et travaux publiés sur ces sujets dans l'espace des cinq dernières années sont non seulement signalés mais appréciés à leur valeur et passés quelquefois au crible d'une critique sévère. Un mérite particulier de M. Krauss est d'être au courant des publications du monde slave comme

de celles de l'Europe centrale : la production slave en matière de folk-lore est considérable, non seulement par la quantité mais aussi par la qualité. Et ce ne sera pas un des moindres regrets de ceux qui se serviront du livre de M. Krauss, comme guide sûr et bien informé, que de ne pouvoir mettre à profit un si grand nombre d'indications utiles. — L'ouvrage sort de cette même librairie Junge dont nous parlions le mois dernier (p. 81) et qui n'a pas encore appris que des volumes s'envoient tout cousus dans le monde.

Paris. — M. le marquis de Vareilles-Sommières a levé l'étendard de la révolte contre... un article du code civil, l'article 6, celui qui dit qu'on ne peut déroger par des conventions particulières aux lois qui intéressent l'ordre public et les bonnes mœurs. Pour le savant doyen de la Faculté libre de droit de Lille, toutes les lois intéressent l'ordre public ; il n'y aurait pas de distinction à faire entre elles sous ce rapport. M. Lainé, professeur à la Faculté de droit de Paris, lui répond en défendant l'ancienne théorie, consacrée par le législateur. M. de Vareilles-Sommières réplique que le législateur peut bien édicter des règles de conduite, mais non des conceptions doctrinales, et que, quand il déraisonne, les jurisconsultes ne sont pas obligés de déraisonner avec lui... Le débat ne manque pas d'intérêt pour les juristes, bien qu'au fond il nous paraisse plus théorique que pratique, et résider dans les mots plus que dans les choses. Qu'importe qu'on appelle ou non « lois d'ordre public » les lois auxquelles il n'est pas permis de déroger, si d'ailleurs on reconnaît qu'il y a des lois auxquelles on peut déroger et d'autres auxquelles on ne le peut pas ?... Quoi qu'il en soit, la question, par cela même qu'elle est discutée entre d'éminents professeurs, mérite d'attirer l'attention. Pour en juger, il faut lire la nouvelle brochure que vient de publier M. de Vareilles-Sommières : *M. Lainé et les Lois d'ordre public* (Paris, Pichon, 1904, gr. in-8 de 33 p.).

— M. Vallé, garde des sceaux, dans son dernier rapport sur l'administration de la justice (au *Journal officiel* du 5 janvier 1904), se félicite des réformes accomplies en matière de tarifs. Il prétend y voir « le double bienfait d'une économie dans les frais et d'une simplification très appréciable dans la procédure. » Ces félicitations que le ministre adresse... à lui-même ou à son œuvre sont-elles méritées ?... Nous savons plus d'un avoué et plus d'un juge taxateur qui n'y souscrirait pas volontiers... Quoi qu'il en soit, signalons aux intéressés la brochure que M. J. Gaure, avocat, vient de faire paraître sous ce titre : *Le Nouveau Tarif des avoués de première instance et d'appel, d'après le décret du 15 août 1903* (Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.). Cette brochure, où le nouveau système de taxation est très clairement exposé, sera utile, non seulement aux avoués et aux magistrats, mais plus particulièrement encore peut-être aux autres hommes d'affaires, notaires, huissiers et autres, qui, ayant à régler des comptes de frais avec les avoués, doivent pour cela s'initier aux mystères de la nouvelle tarification.

— Dans une brochure : *La Vraie Science n'est pas en faillite* (Paris, Baillère, s. d., in-16 de 56 p. — Prix : 0 fr. 60), M. L. de Casamajor expose une idée foncièrement vraie : la mauvaise habitude qu'ont certains savants de construire des théories sur des hypothèses insuffisamment vérifiées par l'expérience, puis de considérer ces théories comme des vérités absolues qui leur servent à faire des incursions désordonnées dans le domaine de la philosophie, est la cause qui a permis de déclarer la faillitte de la science. Ce qui ne se serait pas produit si savants et philosophes restaient

chacun sur leur propre terrain. L'auteur donne comme exemple les doctrines phagocytaires de M. Metchnikoff et ce qu'en conclut ce dernier sur l'idée de l'immortalité et de la vie future.

— Une seconde brochure, du même auteur, est la traduction de : *Erreurs de l'optimisme scientifique; deux lettres ouvertes à M. le Dr D. E. L., médecin à Madrid, sur M. Metchnikoff, professeur à l'Institut Pasteur de Paris, par le P. Zacharias Martinez-Nuñez* (Paris, Baillère, s. d., in-16 de VI-92 p. — Prix : 0 fr. 75). Cette brochure complète la précédente; c'est une critique de l'ouvrage de M. Metchnikoff, intitulé : *Étude sur la nature humaine, essai de philosophie optimiste*. Elle montre que les sciences naturelles ne doivent pas empiéter sur la philosophie et la théologie, et que le biologue, en faisant des liaisons qui n'existent pas, aboutit à de fausses conclusions.

— *L'Action républicaine dans la marine* (Paris, Alcan, in-8 de 73 p.). — Voilà un titre singulièrement trompeur et ambitieux. En lisant ces pages, nous pensions y trouver l'exposé des progrès de l'idée républicaine dans la marine et aussi des résultats que la marine avait obtenus du développement de ces idées. Au lieu de cela, cette brochure ne contient que l'énumération, accompagnée de développements peu étendus, des réformes introduites dans la marine par M. de Lanessan, pendant son ministère. Ces réformes sont-elles toutes, comme paraît le croire l'auteur anonyme, également dignes d'éloges? Il est permis d'en douter. Faisons simplement remarquer que certaines des mesures imputées à M. de Lanessan — non des moindres, ni des plus mauvaises — avaient été préparées et mises au point par son prédécesseur ; certaines autres, au contraire, comme la réforme de l'inscription maritime, ont été seulement ébauchées par M. de Lanessan qui, à son départ, les a laissées à l'état de projet.

— Sous le titre de : *Écrivains d'hier et d'aujourd'hui* (Paris, Bibliothèque de l'Association, 1903, in-18 de 70 p.), M. Henri Marsac fait l'esquisse passablement romantique de 28 écrivains contemporains, presque tous poètes, dont plusieurs étaient dignes d'une place d'honneur, au lieu d'être confondus avec le *vulgum pecus* des parnassiens décadents.

— De M. E. Rouard de Card, mentionnons *l'Ile de Pérégil, son importance stratégique, sa neutralisation* (Paris, Pedone, 1903, in-8 de 22 p.). Pérégil est un îlot de 13 hectares et demi, séparé du territoire marocain par une passe. En 1868, les Anglais essayèrent de s'y établir et l'Espagne l'a tenté en 1887. En annexe, on trouvera la convention internationale du 31 mai 1865 pour l'entretien d'un phare au cap Spartel.

— L'érudite activité de M. Paul Marmottan ne cesse pas de se déployer sur le terrain qu'elle a choisi : l'Italie napoléonienne. Voici aujourd'hui, sous la même couverture, trois études nouvelles, dont deux seulement indiquées sur le titre. C'est d'abord le récit détaillé du voyage de Napoléon et de sa sœur Élisa à Venise, en 1807. Nous y remarquons l'observation suivante d'un témoin oculaire sur l'attitude peu fière des têtes couronnées qui accompagnaient le terrible voyageur : « Le respect qu'on a pour l'Empereur va presque jusqu'à l'adoration ; les princes et tous ceux qui l'entourent ne sont réellement que des esclaves; tous les souverains que je vous ai nommés attendent ses ordres comme un caporal l'attend de son colonel » (p. 20-21). — Ce sont ensuite deux essais fort intéressants pour l'histoire des beaux-arts et du mobilier, l'un sur « le palais royal de Strà » (1807-1902), l'autre sur « le palais de Napoléon à Venise ». (*Voyage de Napoléon à Venise* (1807). — *Le Palais de Strà*. — Paris, J. Leroy, 1904, in-8 de 42 p.).

— D'avoir de la lecture, c'est bien : mais savoir utiliser ce que l'on a vu, lu, appris, c'est, on en conviendra, beaucoup mieux. Si, par surcroît, cette

utilisation, au profit d'autrui, est faite avec un sens vraiment judicieux, assaisonné d'une pointe d'esprit de bon aloi, alors, c'est parfait. Tel est le cas de M. Albert Cim, l'auteur apprécié d'*Une Bibliothèque* (Cf. *Polybiblion*, t. XCV, p. 452-453) qui, dans une conférence faite le 21 novembre dernier au Cercle de la librairie, a traité de *l'Amour des livres et de la lecture* (Paris, *Bulletin mensuel de l' « Association amicale des commis-libraires français »* n° de décembre 1903, p. 433 à 448). « C'est, dit le conférencier, une sorte d'anthologie des livres et de la lecture que je vais essayer de faire : ce n'est donc pas moi qui parlerai le plus souvent ; je ne ferai que vous répéter les paroles des meilleurs esprits et des sages de tous les siècles et de tous les pays. Ce système offrira deux avantages : moins de peine pour moi, ce qui est peu de chose ; plus d'agrément et de profit pour vous, ce qui est essentiel. » On n'est pas plus modeste. L'auteur ayant débuté par se mettre en scène lui-même, au moyen d'une anecdote finement racontée — ce qui a dû fixer aussitôt l'attention sympathique de ses auditeurs, — parle d'abord des anciens, des Égyptiens, des Grecs, des Romains, puis, — sa conférence n'ayant pas été imprimée au complet, ce que nous regrettons vivement, — il passe au dix-neuvième siècle, mettant à contribution un nombre considérable d'écrivains ayant parlé de la lecture et du livre. Cette érudite et très intéressante conférence a eu un plein succès : c'était justice.

— Nous avons souvent annoncé dans cette Revue les fascicules de la *Bibliothèque de bibliographies critiques* publiée par la Société des Études historiques ; nous en avons aujourd'hui sous les yeux trois intéressants à des titres divers. La bibliographie de *Taine* (Paris, Alphonse Picard et fils, in-8 de 83 p.) a été dressée par M. Victor Giraud, auteur d'un ouvrage remarqué sur l'illustre écrivain. Mme Taine, en revoyant les épreuves de ce travail, lui a donné une garantie d'exactitude. La bibliographie comprend, en six sections : I. L'indication des manuscrits de Taine ; II. La liste chronologique des livres et articles publiés de son vivant ; III. Les ouvrages posthumes ; IV. Les « fragments de la correspondance », c'est-à-dire les lettres qui ont été publiées ou signalées ; V. Les travaux sur Taine divisés en bibliographie française et bibliographie étrangère, et donnant d'une part les etudes d'ensemble et de l'autre les travaux particuliers ; VI. La liste alphabétique des auteurs mentionnés dans cette dernière section. — M. Jules Chavanon, naguère archiviste du Pas-de-Calais, a dressé pour l'*Histoire de l'Artois* une bibliographie vraiment critique et qui peut servir de modèle aux bibliographies d'histoire provinciale (in-8 de 64 p.). — Enfin M. Adrien Blanchet nous a donné une utile *Bibliographie critique de la sigillographie française* (in-8 de 53 p.), que termine un index commode des noms de personnes et de lieux ; le plan fort simple de ce travail comprend après une Introduction I, sur l'intérêt de la sigillographie la mention : II, des périodiques ; III, de recueils divers ; IV, des ouvrages didactiques ; V-VIII, des sceaux ; des souverains ; des sociétés ; des particuliers ; des villes et provinces.

— Le *Polybiblion*, dans sa Partie technique, mentionne régulièrement les articles publiés par le *Mois littéraire et pittoresque* ; mais ces sommaires ne font point connaître l'aspect d'ensemble de cette publication, l'une des plus brillamment artistiques de notre temps. Chaque couverture donne un dessin en couleur. Invariablement, c'est une figure féminine, d'une grâce et d'un caractère tout particuliers. L'illustration générale est parfaite ; elle ne saurait redouter la comparaison avec aucun des périodiques riches qui sollicitent la faveur du public. Nous avons en mains l'année 1903 de ce beau recueil qui comporte deux volumes revêtus d'un ravissant

cartonnage biseauté, de nuance beige foncé ; sur le premier plat, entouré d'un motif gracieusement décoratif, éclate en or vif ce simple titre *Le Mois ;* au bas, au coin gauche, la marque de la Maison de la Bonne Presse, au milieu de laquelle se détache un christ avec la devise : *Adveniat regnum tuum.* Les couvertures des livraisons mensuelles ont été conservées et placées en tête de chaque volume ; elles méritent cet honneur. Vient ensuite le texte de chaque livraison, complété semestriellement par une table générale où sont mentionnées toutes les matières réparties en neuf divisions, savoir : Histoire, Poésies, Littérature, Beaux-Arts, Romans et nouvelles, Variétés géographiques et pittoresques, Industrie et Commerce, Sciences, Album musical. A la fin est rejeté un Bulletin tiré sur papier mince où l'on trouve quantité de notices bibliographiques, un Courrier de la mode, des notes intéressantes sur les collaborateurs du *Mois*, des renseignements variés ; rien n'y manque, pas même les annonces mensuelles. Nous engageons nos lecteurs à se reporter à la Partie technique du *Polybiblion* qui leur fera connaître la composition de cet admirable recueil auquel nous souhaitons la plus grande diffusion (Paris, 5, rue Bayard. — Prix de l'abonnement : France, 12 fr. ; Étranger, 14 fr. ; 17 fr. les 2 volumes reliés). Étant donné le luxe du *Mois littéraire et pittoresque*, sa variété, son importance, ces prix sont vraiment d'une excessive modération.

— La première livraison d'une nouvelle revue mensuelle illustrée intitulée : *Rome*, vient d'être mise en distribution. Honorée de la bénédiction du pape Pie X, cette publication a surtout pour but de développer dans le cœur de ceux qui la liront l'amour de l'Église et de son chef suprême. Revue historique et documentaire en ce sens qu'elle donnera tout ce qui concerne l'Église, Rome et le Pape, elle ne peut manquer d'intéresser tous les catholiques. Chaque livraison, imprimée avec luxe, sur beau papier, abondamment et soigneusement illustrée, aura 32 pages de texte, format gr. in-8. — La Partie technique du *Polybiblion*, dès le présent mois, publiera régulièrement les sommaires du nouveau périodique (Paris, VIIIe arr., 5, rue Bayard. — Prix de l'abonnement annuel : 3 fr.).

— L'intéressante collection des *Contemporains* se poursuit régulièrement. Nous en avons reçu le tome 23e qui renferme, comme ses devanciers, vingt-cinq biographies, parmi lesquelles nous citerons : *Louis XVI, roi de France*, par M. H. Argos ; *l'Impératrice Joséphine*, par M. J. Barlo ; *l'Impératrice Marie-Louise*, par M. O' d'Olliock ; *Joseph II, empereur d'Allemagne*, par notre collaborateur M. E.-G. Ledos ; *le Cardinal Fesch archevêque de Lyon*, par M. J.-M.-J. Bouillat ; *le cardinal Wisemann, archevêque de Westminster*, par M. D. Dumolin ; *le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, missionnaire lazariste, martyr*, par M. J.-M.-J. Bouillat ; *Claude Chappe, inventeur du télégraphe aérien*, par M. Barlo ; *George Stephenson, inventeur des chemins de fer*, par M. Sivallié ; *Madame Récamier, le général Dugommier, Bernardin de Saint-Pierre, l'amiral de Villaret-Joyeuse* et *Longfellow, poète et romancier américain*, par M. J. de Beaufort ; *Monge, comte de Péluse*, par M. C. Sivol ; *Xavier de Maistre*, par M. J. D'Erlo, etc. Ce volume est vraiment bien composé ; il est, de plus, illustré de portraits, de gravures et de cartes (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 de 16 p. par chaque biographie, sauf celle de Louis XVI qui en compte 32. — Prix : 2 fr.).

— Signalons l'*Agenda du photographe et de l'amateur* pour 1904 (Paris, Mendel, gr. in-8 de 184 p. illustré. — Prix : 1 fr.). Ce volume se compose de renseignements généraux, tableaux, formules, recettes, tours de main, anecdotes, articles et dessins humoristiques, concours et récréations photographiques.

ALSACE. — La *Revue d'Alsace* publie depuis la présente année, à titre de *Supplément*, des *Documents inédits pour servir à l'histoire d'Alsace*. Elle a commencé par la publication du *Journal du Palais du conseiller de Holdt*, par M. A. Ingold. Ce document est une intéressante chronique des faits qui se sont passés au Conseil souverain d'Alsace au XVIIIe siècle. En même temps nous avons les *Réglements municipaux de la ville d'Amerschwihr de 1851*, publiés par M. Hoffmann. Le prix de ce supplément, qui paraît par fascicules de 32 p., tous les deux mois, est de 3 fr. 75 par an.

— M. Dubail-Roy publie et annote un manuscrit inachevé de son compatriote belfortain M. Deschamps, avec préface de M. Arsène Zeller, touchant *la Comtesse de la Suze(1618-1673)*, de la maison de Châtillon, arrière-petite-fille de l'amiral Coligny (Belfort imp. Devillers, in-8 de 47 p., avec une planche. Extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*) Henriette de Coligny épousa, en premières noces, un Hamilton comte de Haddington ; veuve au bout de quelques mois, elle s'abandonna à la galanterie et n'y renonça point pour se marier en secondes noces à Gaspard de Champagne comte de la Suze, gouverneur de Belfort et fort ivrogne : selon l'abbé Descharrière (*Histoire de Belfort manuscrite*), la frivolité de la petite-fille du fameux huguenot réussit à rendre pour un temps les Alsaciens légers. Cependant elle se convertit, en 1653, à la vraie religion : son frère l'avait devancée en 1643 et son père était près de faire de même lorsqu'il mourut en 1646. Le monde interpréta mal cette conversion : « C'est, dit la reine Christine, que Mme de la Suze ne veut voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre. » Le comte de la Suze, en effet, demeura calviniste opiniâtre. De l'œuvre littéraire de sa femme nous dirons seulement que, femme d'esprit et vivant beaucoup dans la société des gens de lettres, elle se laissa aller à versifier comme tant d'autres, hélas! et qu'elle s'adonna à l'élégie, holà ! oserions-nous dire, si elle n'avait trouvé grâce devant Despréaux.

— Sous le titre : *Alsace-Lorraine. Hier et aujourd'hui*, on trouvera dans le *Gaulois du Dimanche* sous la signature : Jeanne et Frédéric Régamey, un grand article tout vibrant de patriotisme et que nous voudrions voir distribué largement dans toutes les communes de France. Il est illustré de 27 gravures.

BRETAGNE. — Vient de paraître le *Résumé du cours d'histoire*, professé à la Faculté des lettres de Rennes, en 1890-1891, par le regretté Arthur de la Borderie (Rennes, Plihon et Hommay, in-16 de II-195 p. — Prix : 4 fr.). Cet excellent *Résumé* est dû à la plume érudite de M. Paul Banéat, qui a su rendre quelque chose de la verve de l'éminent historien. Ces treize conférences comprennent l'histoire succincte des *Origines bretonnes, jusqu'à l'an 938 de notre ère*. Une quatorzième et dernière conférence traite du vandalisme en Bretagne. Nous avons encore dans l'oreille les accents indignés de M. de la Borderie, lorsqu'il flétrissait les actes de ces modernes Vandales dont les pires ne sont pas toujours ceux qui détruisent, mais bien plutôt parfois les restaurateurs et les constructeurs.

— M. Léon Dubreuil publie à Rennes, les mêmes éditeurs, un *Essai, sur l'administration générale d'un district pendant la Révolution. Le District de Redon 1er juillet 1790-18 ventôse an* V (in-8 de 218 p. — Prix : 3 fr. 50). Ce n'est guère qu'un perpétuel plaidoyer en faveur de la Révolution. Fort heureusement pour la vérité, mais bien malencontreusement pour sa thèse, l'auteur extrait des archives départementales d'Ille-et-Vilaine et d'autres dépôts publics, tous « révolutionnaires », comme il le reconnaît, des pièces officielles renfermant les faits et gestes des « patriotes » du district de Redon

où sont énumérées les vexations sans nombre que l'on fit subir, pour leur inculquer l'amour de la liberté républicaine, à ces malheureuses populations qui ne parurent pas goûter les charmes de cette dernière : d'où les sanglantes prises d'armes des Blancs, qui provoquent l'indignation plutôt comiquement vertueuse de M. Dubreuil. Un Index insuffisant, l'emploi exclusif du calendrier républicain, de nombreuses inexactitudes trahissent la hâte avec laquelle a été écrite cette brochure.

— *La Justice révolutionnaire et le Clergé dans le Morbihan. Abel Lévenas*, tel est le titre d'une plaquette de M. l'abbé Pierre Nicol, professeur au petit séminaire de Sainte-Anne (extrait de la *Revue Morbihannaise*, Vannes, impr. Lafolye, 1903, (in-8 de 40 p.). C'est un des mille épisodes tragiques de l'époque révolutionnaire. Le crime qui conduisit l'abbé Lévenas à l'échafaud, ce fut celui de tous les prêtres qui se trouvèrent dans la même situation : sa fidélité à son devoir, à sa conscience, à son Dieu.

— Le commandant Desbrière, au cours sans doute de ses recherches sur les projets et tentatives de débarquement aux Iles britanniques, a dû rencontrer les très intéressants documents qui lui ont permis de rédiger la brochure qu'il a publiée sous le titre : *Le Blocus de Brest, de 1793 à 1805* (Paris, Chapelot, in-8 de 56 p. et une carte). Ce travail fait ressortir tout ce dont l'Angleterre a été redevable à la ténacité et à l'initiative parfois indisciplinée de ses amiraux, à l'endurance de ses équipages et au soin avec lequel le matériel anglais était entretenu. Elles montrent également combien la chance a été, pendant cette longue période de douze années, constamment contraire à nos armes et s'est plu à déjouer en toutes circonstances les plans stratégiques, parfois d'ailleurs bien hasardeux, du ministre Decrès, inspiré par Napoléon.

Franche-Comté. — Certes, les volumes de *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* se présentent toujours fort bien ; mais il en est peu dans l collection qui soient aussi abondamment et richement illustrés que le dernier paru (7e volume de la 7e série, année 1902, Besançon, imp. Dodivers, in-8 de xxxvi-368 p.). Les travaux de la Société, que nous allons mentionner, ont fait l'objet du discours du président annuel, M. le docteur Nargaud ; *La Société d'émulation du Doubs en 1902* (p. 1-10). Voici ces travaux, dont les simples titres, clairs et expressifs, disent bien haut l'intérêt : *Une Cloche franc-comtoise du quinzième siècle*, par M. Paul Druot, curé de Voillans (p. 11-16, avec 2 planches) ; — *Porte-Noire et ses commentateurs*, par M. Alfred Vaissier, dont nous avons eu le plaisir de signaler le tirage à part (Cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 282). Cette étude est illustrée de 10 vignettes dans le texte et d'une gravure hors texte (p. 17-43) ; — *Donat Nonnotte, de Besançon, peintre de portraits*, par M. Jules Gauthier (p. 43-56, avec un portrait) ; — *Étude sur la peinture anglaise*, par M. Victor Guillemin (p. 57-163), laquelle se termine par un copieux Index des noms propres ; — *Le Saint-Suaire de Besançon et ses pélerins*, par M. Jules Gauthier (p. 164-185, avec 2 planches) ; — *Du Degré de confiance que méritent les généalogies historiques*, par le même (p. 186-200, avec 1 planche) ; — *Un Médecin co-gouverneur de Besançon au* xvii*e siècle. Étude sur Jean Garinet (1575-1657)*, par M. le Dr Henri Bruchon (p. 201-223, avec 3 planches) ; — *Le Maréchal duc de Randan, lieutenant-général au gouvernement de Franche-Comté (1741-1775)*, par M. le Dr Bourdin (p. 224-259, avec portrait) ; — *Les Fouilles de Châtelneuf-en-Vennes*, par M. l'abbé Hermann Druot (p. 260-277, avec une planche) ; — *Édouard Grenier (1819-1901). I. L'Enfance d'un poète*, par M. Jules Gauthier (p. 278-290) ; — *Flora Sequaniae exsiccata, ou Herbier de la flore de Franche-Comté*, publié par

M. X. Vendrely (21e fasc., p. 291-309) ; — *Trois Églises romanes du Jura franco-suisse, Jougne, Romain-Môtier, Saint-Ursanne*, par M. Jules Gauthier (p. 310-330, avec 3 planches).

— M. F.-G. Dubail-Roy a extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* les pages qu'il a consacrées à *la Guerre de Bourgogne en 1474-75 et les Belfortains* (Belfort, imp. Devillers, 1903, in-8 de 16 p.). C'est un aperçu des hostilités dont la région correspondant actuellement au département de la Haute-Saône, et qui appartenait à Charles le Téméraire, fut le théâtre trois ans avant la mort du grand-duc d'Occident. L'exécution de Pierre de Hagenbach fut le signal de l'expulsion des garnisons bourguignonnes de la Haute-Alsace et du Brisgau. Mais les confédérés de la « Ligue héréditaire » ne s'en tinrent pas là : ils ravagèrent un coin de la Franche-Comté. M. Dubail-Roy, après un court exposé, a laissé la parole à un contemporain des événements, le chapelain balois Knebel, dont il a traduit de l'allemand certaines parties de la Chronique publiée à Bâle en 1851. M. Dubail-Roy a mis aussi à contribution les comptes communaux de Belfort de juin 1474-juin 1475, qui « offrent de précieux détails au sujet de la participation des Belfortains à la guerre de Bourgogne et au siège d'Héricourt. »

— *La Revue universelle* (librairie Larousse, 17, rue Montparnasse) publie, en tête de sa livraison du 1er février courant, un bon article biographique sur l'éminent peintre et sculpteur Gérôme, né à Vesoul le 11 mai 1824, mort à Paris le 10 janvier dernier. Cet article est signé des simples initiales A. B. Suivent des anecdotes curieuses sur le maître, extraites du *Temps* (Jules Claretie), de l'*Éclair* et du *Gaulois* (L. Vauxelles). Pour terminer, une série de jugements sur l'œuvre de Gérôme dus à Baudelaire, Maxime du Camp, V. Burger, Thiébault-Sisson, Fourcaud, Gustave Geffroy et Benjamin Constant. Tous les « gérômistes » voudront posséder ces pages intéressantes, illustrées de trois portraits de l'artiste et de la reproduction de cinq de ses œuvres (peinture et sculpture).

— Les cendres de Gérôme sont à peine refroidies que voici déjà une brochurette très élégante de M. Albert Soubies : *J.-L. Gérôme, 1824-1904. Souvenirs et notes* (Paris, Flammarion, 1904, in-8 de 16 p. — Prix : 1 fr.), qui brièvement nous raconte l'histoire de l'œuvre du grand artiste. De l'homme il n'est question que d'une manière anecdotique. « C'est, en somme, conclut l'auteur, une haute figure qui disparaît, un artiste de grand mérite qui s'en va. Quand on considère sa double carrière de peintre et de statuaire, on est obligé de convenir que l'histoire artistique offre un assez petit nombre d'exemples d'une semblable aptitude développée avec un si vif succès dans deux directions différentes » Observation très exacte. La Franche-Comté a produit, cependant, au siècle dernier, un artiste qui fut tout à la fois peintre et sculpteur renommé : Clésinger. Un portrait eût complété utilement ce charmant opuscule.

Ile-de-France. — Il y a longtemps qu'a été exprimé le désir de voir nos excellents curés consacrer les heures de loisir que peut leur laisser l'exercice du ministère à l'histoire de leurs paroisses. Pour les encourager dans cette voie, la revue *l'Art et l'Autel* a récemment institué un concours auquel se sont présentés jusqu'à six mille concurrents. L'un des lauréats (quatrième grand prix), M. l'abbé Aristide Charasson, curé de Neuilly-sur-Marne (Seine-et-Oise), vient de publier le travail qui lui a valu cette distinction : *Neuilly-sur-Marne. Ses Souvenirs depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Paris, Société d'éditions religieuses, 1903, in-8 de XVI-254 p. et 21 pl. en phototypie). On doit tout particulièrement louer

M. l'abbé Charasson d'avoir rejeté la rhétorique au second plan et de s'être attaché avant tout à recueillir le plus de faits et le plus de textes possible. Par là, son ouvrage ne constitue pas seulement un très utile mémorial de souvenirs locaux, mais il offre encore, pour la connaissance des institutions et des mœurs anciennes, des matériaux, des indications dignes d'être prises en considération et mises à profit par les historiens. Une mention spéciale doit être faite à cet égard de la *Deuxième Partie*, où l'auteur a réuni et publié une trentaine de documents, allant du dixième au dix-neuvième siècle.

Languedoc. — La première livraison du tome V de la troisième série, volume XXXIII de la collection du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (Béziers, imp. Sapte, 1903, in-8 de 278 p.), est occupée en très majeure partie par l'*État paroissial de Béziers sous l'épiscopat de Clément de Bonsy (1633)*, publié par M. A. Soucaille (p. 5-187). Clément de Bonsy, qui occupa le siège épiscopal de Béziers pendant plus de trente ans, « procéda en 1633 à la visite des églises des paroisses de son diocèse. Les registres contenant les procès-verbaux rédigés sur ces entrefaites, pour ne pas avoir été l'objet d'un soin convenable, ont payé tribut à l'édacité du temps. L'assemblage de quelques-uns de ces documents est devenu possible et, dit M. Soucaille, nous allons les reproduire. » Mais, au préalable, dans un intéressant Avant-propos de 8 pages, il nous donne un aperçu des institutions ecclésiastiques depuis les origines jusqu'au XVIIe siècle. Quant aux procès-verbaux des visites pastorales, ils ne s'appliquent pas à moins de trente-deux églises et chapelles. — Le reste du volume se compose d'un discours du président de la Société, M. Louis Noguier (p. 189-196), d'un rapport sur le concours de poésie française, par M. le Dr Félix Passarini (p. 197-230), d'un autre rapport sur les mémoires historiques, archéologiques et biographiques, par M. A. Soucaille (p. 231-238), enfin d'un dernier rapport sur le concours de poésie néo-romane, par M. E. Laurès (p. 239-247).

Lyonnais. — M. E. Vial a dernièrement publié le premier fascicule d'une série de monographies sur les *Institutions et coutumes lyonnaises*. Titre : *Les Réveille-matin. Les Crieurs publics* (Lyon, Louis Brun, 1903, in-8 de 28 p., avec une vignette). « Au commencement de l'année 1502, Me Jean Cottereau, alors secrétaire et conseiller du Roi en la Chambre des comptes de Paris, institua, à Lyon, deux clochetiers ou réveille-matin. A cet effet, il fit remettre aux conseillers de ville une somme de cent écus d'or couronnés destinée à l'achat d'une pension dont le revenu assurerait la rétribution des deux clochetiers ; ceux-ci, choisis par le consulat, seraient chargés de parcourir les rues de la ville, les nuits du dimanche au lundi, en sonnant une cloche afin de réveiller les habitants et de les inviter à prier pour les morts. » Telle fut l'origine de cette institution locale dont M. Vial nous raconte l'histoire jusqu'à sa suppression à l'époque de la Révolution. — Très antérieurs aux « réveille-matin », les crieurs publics ont eu leur rôle utile à Lyon, comme ailleurs. L'auteur nous montre, à travers les âges, ce qu'étaient ces auxiliaires de l'administration lyonnaise et en quoi consistaient leurs fonctions. Eux aussi devaient disparaître, au moment où la Révolution éclata. L'affichage, qui, dès le XVIe siècle, était employé à Lyon comme « mode supplémentaire de publicité », devait les remplacer entièrement au XIXe. Ce premier travail, rédigé surtout d'après les archives de la ville, est de bon augure pour ceux qui doivent le suivre.

— M. Ant. Lestra vient de publier une nouvelle édition de son remar-

quable travail : *Faut-il ramener l'Empire ?* (Lyon, Effantin, 1904, in-12 de 66 p.). Voici ses deux conclusions : 1° L'Empire ne peut nous sortir efficacement de la crise où nous nous débattons. Il resterait demain ce qu'il fut toujours dans notre histoire : une variété de la Révolution antichrétienne et antifrançaise ; 2° La Monarchie répond seule aux nécessités urgentes. Héréditaire et traditionnelle, antiparlementaire et décentralisée, elle opérera la synthèse de toutes les revendications légitimes.

PROVENCE. — Les premières pages de l'important travail de M. J. Repelin comprenant la *Description des faunes et des gisements du cénomanien saumâtre ou d'eau douce du Midi de la France* (Marseille, impr. Maillot fils aîné, in-4 de 112 p. et 8 planches) sont réservées à d'intéressantes notes posthumes de Philippe Matheron, et c'est grâce aux nombreux matériaux laissés par ce savant et à l'étude des collections de MM. Curet, Zurcher et Doncieux, ainsi qu'aux échantillons recueillis par lui-même, que l'auteur a pu entreprendre de combler la lacune qui existait dans la connaissance des espèces saumâtres du cénomanien. La partie la plus remarquable de ce travail est la description des faunes. Les cœlentérés sont peu nombreux : cinq espèces dont une nouvelle. Les mollusques, au contraire, sont représentés par 97 espèces qui se répartissent ainsi : Les Lamellibranches dits Pélécypodes, 36 espèces, parmi lesquelles 28 sont nouvelles, mais l'une d'entre elles, le *Dosinia numismalis* Rép., nous semble être formée sur un exemplaire bien incomplet, et pourrait ne pas appartenir au genre dans lequel il a été placé. Les Gastéropodes, de beaucoup les plus nombreux, comprennent 60 espèces dont 51 sont nouvelles. Trois genres nouveaux sont proposés : le genre *Cylindrogyra* (Repelin), le genre *Nisopsis* (Matheron) et le genre *Ampullopsis* (Repelin). La description des espèces est suivie de celle des nombreux gisements où elles ont été recueillies, description donnant des renseignements d'un intérêt incontestable pour le géologue qui y trouvera des indications très précises sur leurs situations géographiques et stratigraphiques.

ALLEMAGNE. — Le 25 mars de l'année dernière on célébrait le 70e anniversaire de la naissance de M. August Wilmanns, directeur de la Bibliothèque royale de Berlin. Trente-six érudits, fonctionnaires anciens ou actuels de cet établissement, ont voulu commémorer cette date en offrant à M. Wilmanns un recueil de mélanges. Ces *Beiträge zur Bücherkunde und Philologie August Wilmanns zum 25 März 1903 gewidmet* (Leipzig, Otto Harrassowitz, in-4, VII-551 p.) sont les suivants : Altmann, *Die königliche Bibliothek in Berlin in ihren Beziehungen zum königlichen opernhaus 1788-1843*; — Blau, *Das Bharatopākyana des viṣṇu-Purāṇa* ; — Boysen, *Die handschriftliche Ueberlieferung der lateinischen Josephus-Übersetzung in der 1. Hälfte der Antiq. jud.* — Brandis, *Neun Briefe Niebuhrs aus Italien* ; — Doege, *Die Trachtenbücher des* XVI. *Jahrhunderts* ; — Frantz, *Ein englisches Bericht über den dreissigjährigen Kriegs* ; — Froehde, *Zur Kommen tartheorie bei Nonnius* ; — Gaedertz, *Aus K. L. von Knobels Frühzeit* ; — von Gebhardt, *Eine verlorene und eine wiedergefundene Stobaeushandschrift* ; — Gerhard, *Die ungarische Nationalbibliothek der Universität Halle-Wittenberg* ; — Günther, *Der neapolitaner Johannes Bernardinus Bonifacius marchese von Oria, und die Anfänge der Danziger Stadtbibliothek* ; — Von der Heyden-Zielewicz, *Zur Ueberlieferung von Chrabs « Opismenech »* ; — Hirsch, *Die Kriegssammlungen der königlichen Bibliothek zu Berlin* ; — Jacobs, *Crist. Buondelmonti* ; — Kemke, *Die Geschichte einer Handschriftversendung* ; — Kopp, *Das Liederbuch der Berliner Bibliothek vom Jahr 1582 und verwandte Sammlungen* ; — Krause,

De Aeschyli Coephororum versibus 261-279 Kirch.; — Luther, *Die Anfänge der Klischee*; — Münzel, *Zum Pädagogus der Clemens Alexandrinus*; — Nentwig, *Zwei schlesischen Majorats-Bibliotheken*; — Noerrenberg, *Kieler Bruchstück aus Heinrich von der Turlin-Crone*; — Otto, *Ikonographie der königlichen Bibliothek in Berlin*; — Paalzow, *Einiges über die italienischen Stadtrechte*; — Paszkowski, *Goethes Verhältniss zum Bibliothekswesen*; — Perlbach, *Die Berliner Doubletten von 1697 in Halle*; — Pfennig, *Wer hat zuerst die Analysis von der Metaphysik emanzipiert?* — Pietschmann, *Zu den Ueberbleibseln des koptischen Alexanderbuches*; — Roth, *Die spez. medizinischen deutschen Zeitschriften in den Jahren 1853, 1875 und 1901*; — Schroeter, *Die Ballade bei Shakespeare*; — Schulze, *Zu den altfranzösischen Bernhard-Handschriften*; — Schwenke, *Zur älteren Geschichte der Berliner königlichen Bibliothek 1687-1698*; — Springer, *Zur Musiktypographie in der Inkunabelzeit*; — Steffenhagen, *Ein mittelalterliches Traktat über den Rentenkauf und das Kostnitzer Rechtsgutachten von 1416*; — Stern, *Mitteilungen aus der Lübener Kirchenbibliothek*; — Valentin, *Ueber die Bewertung des Y in Chronogrammen*; — Weil, *Oeniadae, ein Beitrag zur nordgriechischen Reise des Cyriacus von Ancona 1436.*

Belgique. — La *Table analytique des cinquante premiers volumes (1877-1901)* de la *Revue des questions scientifiques* vient de paraître (Louvain, Société scientifique, 1904, in-8 de XII-168 p.). Cette précieuse table, précédée d'un *Avertissement* de 4 pages, signé du R. P. J. Thirion, se divise en quatorze catégories, savoir : I. Mathématiques ; II. Astronomie ; III. Physique ; IV. Chimie ; V. Sciences industrielles ; VI. Sciences zoologiques ; VII. Sciences anthropologiques ; VIII. Botanique et Sylviculture, IX. Sciences agricoles ; X. Hygiène et Médecine ; XI. Sociologie ; XII. Sciences géologiques ; XIII. Géographie et Voyages. Colonisation ; XIV. Histoire des sciences. Philosophie. Controverse. Mélanges. Ce volume se termine par une Liste alphabétique des auteurs, des personnes et des institutions citées dans la *Table analytique.*

— La Société belge de géographie, fondée en 1876 par le lieutenant-général Liagre et par le professeur J. du Fief, a solennellement célébré, le 25 octobre 1901, le vingt-cinquième anniversaire de son existence, et non contente de commémorer cet événement par une séance extraordinaire, elle a décidé de lui consacrer une publication exceptionnelle. Cette publication nous l'avons sous les yeux : *La Fondation de la Société royale belge de géographie et son* XXVe *anniversaire* (Bruxelles, Vanderauwera, 1903, in-8 de III-184 p., avec portraits). On y trouvera, indépendamment des discours d'apparat prononcés le 25 octobre 1901, d'une histoire de la Société belge de géographie entre 1876 et 1901, d'une excellente revue d'ensemble, faite par M. du Fief, des explorations géographiques pendant le même laps de temps de vingt-cinq ans, la précieuse série des portraits des présidents de la Société belge et des principaux explorateurs belges décédés. Ce sont autant de raisons pour considérer cette publication de circonstance comme un livre à lire et à conserver.

Hongrie. — Ce que certains États ont fait à Rome, un évêque magyar vient, lui tout seul, de le réaliser. L'éminent directeur de l'Institut historique hongrois à Rome, Mgr Fraknói, dont les travaux historiques font autorité, a fondé, dans cette capitale un établissement destiné aux artistes hongrois. On lui doit la construction d'une demeure spécialement aménagée pour deux peintres et un sculpteur ; chaque artiste aura un atelier et un appartement ; de plus, Mgr Fraknói assure à chaque peintre une pension annuelle de 3,000 couronnes, et au sculpteur une pension de 4,000 couronnes

il a offert le palais et les fonds nécessaires pour le service des pensions au gouvernement hongrois qui désignera les titulaires de la nouvelle École hongroise de Rome.

— Le 1er janvier 1904, a été rétabli, en Hongrie, l'ordre magyar des paulistes, qui ne s'était pas réorganisé depuis sa dissolution par Joseph II. Fondé par Eusèbe, chanoine d'Esztergom, et confirmé par Urbain IV, sur les instances de saint Thomas d'Aquin, l'ordre des paulistes s'était rapidement répandu et était fort apprécié. Ses membres s'adonnaient à l'instruction et cultivaient les beaux-arts ; leur bienfaisance les avait rendus fort populaires. C'est du célèbre monastère de Censztohova qu'ont été appelés les membres qui vont peupler le nouveau couvent et former les Hongrois qui déjà ont manifesté le désir de devenir paulistes. La reconstitution de cet ordre, fondé en 1263, est due aux efforts du cardinal Vaszary, prince-primat de Hongrie, qui leur a offert un asile, là où avait vécu leur fondateur, le bienheureux Eusèbe.

Italie. — Deux maîtres de l'érudition en Italie, qui ont l'un et l'autre contribué brillamment à répandre dans ce pays le goût des études d'histoire littéraire, MM. Francesco Novati et Rodolpho Renier, entreprennent, à la maison Lœscher et Cie, de Turin, la publication d'un recueil périodique exclusivement consacré à la littérature médiévale. Les *Studi medievali*, qui paraîtront par fascicules semestriels de 10 feuilles in-8 de manière à former tous les deux ans un fort volume (30 fr. pour les abonnés), auront pour objet de « recueillir » tout ce qui peut jeter quelque lumière sur la vie intellectuelle de ces siècles que l'érudition d'autrefois avec un dédain obstiné désignait sous le nom de « basse époque » ou de « temps obscurs. » En principe la Revue ne s'occupe que des littératures néolatines ; elle ne se permettra d'incursion sur le domaine des autres littératures, — germanique, par exemple — que pour éclairer quelque point des relations intellectuelles entre les races latines et germaniques. L'époque qu'embrassera le recueil est naturellement assez élastique. Pour l'Italie, où la Renaissance s'est manifestée de si bonne heure, on ne descendra pas au delà du XIIIe siècle tandis que pour la France et l'Espagne l'on n'hésitera pas à descendre jusqu'à l'aurore du XVIe siècle. L'on ne peut que faire bon accueil à ce projet de publication, et l'on ne doute guère que les noms des directeurs n'en assurent le succès.

Brésil. — Nous avons déjà signalé quelques-unes des publications historiques faites par le baron de Studart à l'occasion du troisième centenaire de Ceará ; toutes les œuvres plus ou moins durables qu'a suscitées cet anniversaire se trouvent énumérées dans le tome XVII, daté de 1903, de la *Revista trimensal do Istituto do Ceará* (Fortaleza, typ. Studart, 1903, in-8 de II-408 p., avec planche). On trouvera aussi dans ce même tome, destiné à commémorer la fondation de Ceará, des études historiques intéressantes ; à commencer par un bon article du P. Carlos Teschauer sur la priorité des Portugais comme découvreurs du Nouveau-Monde ; outre les travaux du baron de Studart sur Francisco Pinto et Luiz Figueira, et sur le fondateur de Ceará, Martim Soares Moreno, signalons encore la traduction (par M. Afredo de Carvalho) du journal de l'expédition du Hollandais Mathias Beck contre Ceará en 1649 (avec plan) et une bonne notice biographique sur le missionnaire lazariste français Pierre-A. Chevalier. Grâce à cet ensemble d'études historiques, la 17e année de la *Revista trimensal do Istituto do Ceará* présente plus d'intérêt encore que les années précédentes.

États-Unis. — Quels grands services est appelée à rendre en Amérique

à la cause du catholicisme une Université catholique, le regretté pape Léon XIII l'avait parfaitement compris, et il avait témoigné de la manière la plus nette, quelques mois avant sa mort, au recteur de l'Université catholique d'Amérique, quel intérêt il portait à l'œuvre. A peine monté sur le trône pontifical, le pape Pie X a manifesté la même sollicitude et engagé l'épiscopat américain à assurer à l'établissement de Washington une base pécuniaire solide, au moyen d'une quête annuelle dans toutes les églises des États-Unis. La lettre adressée à cette occasion par le Pape au cardinal Gibbons, et des lettres de ce même cardinal et de Mgr Keane, archevêque de Dubuque, ont été réunies en une courte brochure : *The Annual Collection for the Catholic University of America* (Extrait du *Catholic University Bulletin*, in-8 de 12 p.). Rien ne montre mieux quel prix l'Église attache à la culture scientifique et quels efforts elle fait pour en encourager le développement.

— Aux précieuses bibliographies dressées par les fonctionnaires de la Bibliothèque du Congrès que nous avons précédemment signalées à cette place, il convient d'ajouter un inventaire des livres et brochures relatifs au président Lincoln, que possède le grand établissement scientifique américain. Soigneusement dressé par M. George Thomas Ritchie, cet inventaire : *A List of Lincolniana in the Library of Congress*, (Washington, Government Printing Office, 1903, in-8 de 75 p.) contient une liste : 1° des écrits d'Abraham Lincoln lui-même ; 2° des biographies publiées sur Lincoln, de ses oraisons funèbres. Bien qu'elle soit présentée comme n'ayant qu'un caractère provisoire, cette liste (où ne figurent pas les articles publiés dans les périodiques) n'en sera pas moins d'une indiscutable utilité pour tous ceux qui étudient l'histoire des États-Unis à l'époque de la guerre de sécession ; il serait cependant désirable d'y corriger quelques légères erreurs typographiques (*Joualt* pour *Jouault*, par exemple, p. 38) et d'y ajouter un Index dont nous ne pouvons que regretter actuellement l'absence.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Lettres de l'abbé Loisy, sur quelques points de l'Écriture sainte*, par l'abbé G. Frémont (in-18, Bloud). — *Le Symbole des apôtres en histoires*, par J.-M.A., missionnaire apostolique (in-12, Abbeville, Paillart). — *Le Tribunal de la pénitence devant la théologie et l'histoire*, par l'abbé P. Pellé (in-18, Oudin). — *Manuel de théologie ascétique*, par le R. P. A. Devine (in-12 carré, Avignon, Aubanel). — *Exposition de la morale cathotique. Le Fondement de la morale. La Béatitude, conférences et retraites. Carême 1903*, par E. Janvier (in-8, Lethielleux). — *Œuvres choisies. Sermons, prônes et instructions*, par Mgr Billard. T. II (in-8, Vic et Amat). — *Les Conférences*, 3e année (1903) (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Conférences quadragésimales. Le Code de bonheur du Maître*, par l'abbé T. Besnard (in-18, Lethielleux). — *Les Vertus du cœur de Jésus*, par L. Boussac (in-18, Téqui). — *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, proposée à tous les fidèles*, par l'abbé J. Sabouret (in-18, Téqui). — *Ange et apôtre. La Piété, le zèle*, par l'abbé P. Feige (in-18, Téqui). — *Traité du découragement dans les voies de la piété, suivi du Traité des tentations*, par le R. P. J. Michel (in-18, Téqui). — *Nos égaux et nos inférieurs, ou la Vie chrétienne au milieu du monde*, par E. Laubarède (in-18, Téqui). — *De l'Application faite en Cochinchine du principe de la séparation des autorités administrative et judiciaire. Décrets sur l'indigénat*, par A.-L. Carlotti (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Supplément aux principes de droit civil français de François Laurent*, par L. Siville. T. VIII (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Abrogation de la loi Falloux. Liberté ou monopole de l'enseignement (Discours prononcés au Sénat du 7 au 22 novembre 1903)* (in-18, Cornély). — *Loi*

espagnole sur la propriété industrielle, du 16 mai 1902, trad. et commentaire par P. Carpentier (in-8, Chevalier-Marescq). — *Descartes, directeur spirituel. Correspondance avec la princesse Palatine et la reine Christine de Suède*, par V. de Swarte (in-18, Alcan). — *Profession de foi du vicaire auvergnat, précédée de celle de M. Joseph Cerisier, financier notoire et coquin estimable*, par Pierre-Félix (in-18, Perrin). — *Propos de morale*, par H. Michel (2 vol. in-16, Hachette). — *Catéchisme d'un laïque*, par E. Colas (in-8, Tonneins, imp. Ferrier). — *Causerie du jeudi* (in-18, Cornély). — *De la Direction des enfants dans un internat de garçons*, par l'abbé Simon (in-18, Téqui). — *Charles Périn, créateur de l'économie politique chrétienne*, par Mgr J. Fèvre (in-8, Savaète). — *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine. Contribution à l'histoire des idées au* XIX*e siècle*, par P.-F. Thomas (in-8, Alcan). — *L'Alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience*, par le Dr J. Bertillon (in-12, Lecoffre). — *Questions sanitaires. La Peste*, par le Dr J.-T. Dupuy (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Questions sanitaires. La Fièvre jaune*, par le Dr J.-T. Dupuy (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Travail et plaisir, nouvelles études expérimentales de psycho-mécanique*, par C. Féré (in-8, Alcan). — *Précis des maladies mentales*, par le Dr A. Rémond (in-18, F.-R. de Rudeval). — *La Photographie vitrifiée, mise à la portée des amateurs*, par R. d'Heliecourt (in-12, Mendel). — *Manuel pratique du reporter photographe et de l'amateur d'instantanés*, par A. Reyner (in-12, Mendel). — *Manuel de la conversation et du style épistolaire français-anglais-malgache*, par A. Durand (petit in-16 carré, cart., Garnier). — *Promenades. Poésies intimes, suivies d'une légende, les Pierres sonnantes du Guildo*, par C. Grandmougin (gr. in-8, Émile Paul). — *Émaux bressans*, par G. Vicaire (in-18, Leclerc). — *Violes d'amour et guitares*, par A. Blondeau (in-12, Dujarric). — *Les Jardins clos, poèmes*, par P. Mussche (in-18, Société française d'imp. et de libr.). — *Les Aspirations, poésies canadiennes*, par W. Chapman (gr. in-8, Mottenoz et Martinet). — *Leurs Parents*, par C. Sénéchal (in-12, Fontemoing). — *Sœur Alexandrine*, par Champol (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Bonheur des autres*, par A. Noël (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Passé*, par Resclauze de Bermon (in-18, Plon-Nourrit). — *Au temps du Panache*, par H. d'Estre (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Lac noir*, par H. Bordeaux (in-18, Fontemoing). — *L'École des Rois*, par M. Reepmaker (in-16, Stock). — *Les Fiançailles d'Yvonne*, par J.-H. Rosny (in-18, Joanin). — *Calvaire maternel*, par R. Dombre et H. de Forge (in-12, Henri Gauthier). — *Responsabilité*, par la Mise de Tristany (in-12, Henri Gauthier). — *Les Palmarieu*, par M. Thiéry (in-12, Abbeville, Paillart). — *La Fresnaie*, par M. Aigueperse, in-12, Abbeville, Paillart. — *Christiane*, par S. d'Ivry (in-18, Hatier). — *Les Vengeurs de la Main-Noire*, par Savaète (in-8, Savaète). — *En Haut. Lettres de la comtesse de Saint-Martial (Sœur Blanche, fille de la Charité)* (in-12, Plon-Nourrit). — *Histoire des œuvres de Stendhal*, par A. Paupe (in-18, Dujarric). — *Pages choisies des grands écrivains. Schiller*, avec une Introduction par L. Roustan (in-18, Colin). — *Gœthe en France, étude de littérature comparée*, par F. Baldensperger (in-8, Hachette). — *Tragedie e Canzoni*, da M. Dagna (in-8, Torino, tip. Gianolio). — *Carnet d'un auteur*, par A. Erny (in-18, Daragon). — *L'Empire de la Méditerranée*, par R. Pinon (in-8, Perrin). — *Sinaï Ma'ân Pétra. Sur les traces d'Israël et chez les Nabatéens*, par A. Sargenton-Galichon (in-12 carré, Lecoffre). — *Au Pays Moï*, par le Mis de Barthélemy (in-18, Plon-Nourrit). — *Au Pays de la fièvre*, par J. Darricarrère (in-18, Stock). — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par G. Maspero (in-18, Hachette). — *Le Pape Clément IX et la Guerre de Candie (1667-1669)*, par C. Terlinden (gr. in-8, Fontemoing). — *Le Concordat, sa négociation, ses dix-sept*

articles, son histoire de 1801 à 1903, par A. Body (in-8, Lyon, imp. A. Geneste). — *Le Tombeau de la Sainte Vierge à Jérusalem*, par le P. Barnabé (in-8, Jérusalem, imp. des P. P. franciscains). — *S. Em. le cardinal Merry del Val secrétaire d'État de S. S. Pie X*, par Mgr. J. Fèvre (in-8, Savaète). — *Au temps de Louis XIII*, par L. Batiffol (in-8, Calmann-Lévy). — *Le Mariage de Marie-Antoinette*, par M. Boutry (gr. in-8, Émile Paul). — *Lettres inédites de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienne (1797-1820)*, mises en ordre et publiées par L.-G. Pélissier. T. I. (in-8, Fontemoing). — *Correspondance intime et inédite de Louis XVII, Charles-Louis, duc de Normandie « Naundorff », avec sa famille, 1854-1858*, avec Introduction et notes par O. Friedrichs. T. I (in-8, Daragon). — *Benjamin Constant et les Idées libérales*, par G. de Lauris (in-18, Plon-Nourrit). — *Les Français de mon temps*, par le Vte G. d'Avenel (in-18, Plon-Nourrit. — *Ambassade en Espagne de Jean Ébrard, seigneur de Saint-Sulpice, de 1562 à 1565, et Mission de ce diplomate dans le même pays en 1566*, par E. Cabié (in-8, A. Picard).— *La Politique orientale de Napoléon, Sebastiani et Gardane, 1806-1808*, par E. Driault (in-8, Alcan). — *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809)*, par le commandant Balagny. T. III (in-8, Berger-Levrault). — *Le Soldat impérial (1800-1814)*, par J. Morvan. T. Ier (in-8, Plon-Nourrit). — *De Waterloo à Sainte-Hélène (20 juin-16 octobre 1815)*, par J. Silvestre (in-8, Alcan). — *1849. L'Expédition française de Rome sous la deuxième République*, par R. Bittard des Portes (in-8, Téqui). — *Les Dernières Années de la Louisiane française*, par le bon M. de Villiers du Terrage (in-8, Guilmoto). — *Politique et religion. Questions du temps présent*, par J.-B. Rippert (in-18, Perrin). — *Païens*, par A. Eymieu (in-18, Vitte).— *Visions d'espoir*, par A. Eymieu (in-18, Vitte). — *La Crise macédonienne*, par M. Gandolphe (in-18, Perrin). — *Pro Macedonia*, par V. Bérard (in-18, Colin). — *Grandes Écoles et Gens d'Église au diocèse d'Amiens sous l'ancien régime*, par l'abbé Dubourguier (in-8, A. Picard et fils). — *Comminges et Nébouzan. Aulon*, par le P. Irénée (in-8, Toulouse, Privat). — *Les Routes d'Arles*, par A. Godard (in-18, Perrin). — *Les Quatre Mariages de Jacqueline duchesse en Bavière (1401-1436)*, par E. Le Blant (in-18, Plon-Nourrit). — *The English Statutes in Maryland*, by G.-L. Sioussat (in-8, Baltimore, Johns Hopkins Press).—*L'Idéal américain*, par T. Rooselvelt; trad. par A. et E. de Rousiers (in-18, Colin). — *Un Chancelier au* XVe *siècle. Nicolas Rolin, 1380-1461*, par A. Périer (in-8, Plon-Nourrit).— *Jean Halbout de la Becquetière (1595-1626)*, par le P. Ubald d'Alençon (in-18, A. Picard). — *Le Cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon (1788-1833)*, par C. Baille (in-18, Perrin). — *H. Taine, sa vie et sa correspondance*. T. II (in-18, Hachette). — *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Plantes*, par L. Denise (in-8, Daragon).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Questions d'Écriture sainte*, par Ch. P. Grannan; traduit de l'anglais par l'abbé L. Collin. Paris, Lethielleux, 1903, in-12 de 208 p., 2 fr. 50. — 2. *La Bible et l'Histoire*, par le R. P. F. Prat (collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 63 p., 0 fr. 60. — 3. *La Loi de Hammourabi (vers 2000 av. J.-C.)*, par V. Scheil. Paris, Leroux, 1904, in-12 de vi-71 p. avec 1 grav., 2 fr. — 4. *Der Pharao des Auszuges. Eine exegetische Studie zu Exodus 1-15*, von Karl Mikeitta. Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de viii-120 p., 3 fr. 25. — 5. *La Bible et l'Archéologie syrienne*, par V. Eamoni (collect. *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p., 0 fr. 60. — 6. *Porta Sion. Lexikon zum lateinischen Psalter (Psalterium Gallicanum) unter genauer Vergleichung der Septuaginta und des hebräischen Textes mit einer Einleitung über die hebr.-griech.-latein. Psalmen und dem Anhang : Der apokryph Psalter Salomons*, von Jakob Ecker. Trier, Paulinus-Druckerei, 1903, gr. in-8 de viii-234 p., 1935 col., 21 fr. 35. — 7. *Les Psaumes ;* traduits de l'hébreu par M.-B. d'Eyragues. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de lxiv-427 p., 4 fr. — 8. *Die chronologischen Fragen in den Büchern Esra-Nehemia*, von Joseph Fischer. Freiburg im Breisgau, Herder, 1903, in-8 de x-98 p., 3 fr. — 9. *Les Juifs et le Messie.* Première Partie. *Les Espérances messianiques des anciens Juifs*, par A. Paulus (collect. *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 72 p., 0 fr. 60. — 10. *Les Juifs et le Messie.* Deuxième Partie. *Les Premières Prédications de Jésus*, par le même (même collection). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 79 p., 0 fr. 60. — 11. *Les Juifs et le Messie.* Troisième Partie. *Jésus hors la loi*, par le même (même collection). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 72 p., 0 fr. 60. — 12. *Les Juifs et le Messie.* Quatrième Partie. *L'Idée messianique après Jésus-Christ*, par le même (même collection). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 67 p., 0 fr. 60. — 13. *Lettres à l'abbé Loisy sur quelques points d'Écriture sainte*, par l'abbé G. Frémont. Paris, Bloud, 1904, in-12 de 167 p., 1 fr. 50. — 14. *L'Évangile d'après les quatre Évangélistes harmonisés en un seul récit*, par l'abbé H. Lesêtre. Paris, Lethielleux, 1903, in-12 de 384 p., avec de nombr. grav., cartes et plans, 1 fr. 50. — 15. *Évangile de saint Jean. Commentaires*, par P.-M. Compagnon. T. I. *Vie publique de Jésus.* Hong-Kong, imp. de la Société des Missions étrangères. Paris, Lecoffre, 1902, in-12 de xl-691 p., 5 fr. — 16. *Eine Elfapostelmoral oder X. Recension der « beiden Wege ».* Nach neuem handschriftlichem Material herausgegeben und untersucht von Theodor Schermann. München, Lentner, 1903, in-8 de viii-90 p., 2 fr. 50. — 17. *Lehrbuch der Neusyrischen Schrift- und Umgangssprache*, von J. Rosenberg. Wien, Pest, Leipzig, Hartleben, s. d., in-16 de viii-159 p., 2 fr. 50.

1. — M. l'abbé L. Collin a réuni et traduit en français sous le titre : *Questions d'Écriture sainte*, cinq articles de M. Grannan parus dans deux revues américaines. Quoique d'origine distincte, ces cinq travaux détachés se groupent assez naturellement et forment un ensemble suffisamment cohérent. Le premier expose un programme d'études bibliques d'après l'encyclique *Providentissimus Deus.* Il embrasse l'introduction biblique, l'exégèse et les sciences qui résultent de l'exégèse, à

savoir la théologie biblique, l'histoire d'Israël et de l'Église apostolique, la vie de Jésus-Christ. La notion et le domaine respectif de ces diverses sciences sont nettement présentés et délimités. Le second travail concerne la critique biblique, qui est une partie de l'introduction. On en fait connaître la nature, les espèces, l'antiquité et les résultats généraux. Les trois autres chapitres sont consacrés à l'inspiration des Livres saints. Pour donner une définition exacte de l'inspiration, M. Grannan procède par élimination. Il écarte ce qu'il appelle l'inspiration mécanique et l'inspiration naturelle ; puis il expose la notion traditionnelle qui tient compte de la double provenance, divine et humaine, de l'Écriture. Il constate l'existence de l'élément humain et divin dans la Bible elle-même et il fait ressortir ainsi le fondement biblique de la notion théologique de l'inspiration. Cette étude se termine par un long et saisissant parallèle entre le Verbe incarné de Dieu et son verbe écrit. Dans les chapitres quatrième et cinquième, cet important sujet est repris à un autre point de vue. On y trouve étudiés en eux-mêmes les éléments de la Bible, qui est humaine et divine tout ensemble dans son contenu et dans ses auteurs. M. Grannan connaît à fond les sujets qu'il traite. Il les met à la portée des lecteurs qui les ignoraient. Comme tendance, il est plutôt conservateur que critique et il tient le juste milieu entre les retardataires et les progressistes. La traduction est bien française et se lit facilement. Ce livre d'au delà de l'Océan, sans apporter rien de nouveau en deçà, sera néanmoins de quelque utilité à la science scripturaire au pays du traducteur.

2. — La brochure du R. P. Prat, intitulée : *La Bible et l'Histoire* et faisant partie de la collection *Science et Religion*, est encore relative à l'inspiration. Elle contient la solution de ce problème : l'auteur sacré donne-t-il la garantie de l'inspiration divine à tous les documents qu'il utilise et auxquels il se réfère expressément ou implicitement ? Pour rendre intelligible l'énoncé du problème et trouver une solution acceptable, l'auteur reprend la question d'un peu haut. Il jette d'abord un coup d'œil rapide sur les deux solutions avortées des *obiter dicta* du cardinal Newmann et de l'inspiration mitigée de Mgr d'Hulst. Puis il étudie la nature et les caractères essentiels d'un livre inspiré, qui enseigne aux hommes, non pas la science, mais la révélation. Or, peut-on appliquer aux sciences historiques, dans la Bible, ce que tous aujourd'hui reconnaissent au sujet des sciences de la nature ? L'analogie y invite et Léon XIII semble y autoriser, quoique l'histoire ait plus de connexité avec la religion que les sciences naturelles. En vue de préciser la place que l'histoire occupe dans la Bible, le P. Prat expose les diverses manières d'écrire l'histoire : la méthode de compilation, la méthode d'élaboration et la méthode mixte. De la diversité des méthodes il résulte qu'avant tout il faut déterminer le genre littéraire

auquel appartient chaque livre inspiré. Tous les livres bibliques d'allure historique, tels que Judith, Tobie, Daniel, Job, Jonas, Esther, sont-ils de l'histoire au sens strict ? ou une simple fiction ? ou un mélange de fiction et d'histoire ? ou peut-être des fragments d'histoire idéalisée ? Job peut bien être une fiction. Judith ne serait pas historique que la religion n'y perdrait rien, car la vérité morale et religieuse est la même dans un récit fictif que dans une histoire réelle. Que penser des citations expresses faites par les écrivains sacrés ? Le discours direct est souvent employé par eux, parce que leur langue se prête difficilement au style indirect. Il ne dit donc pas plus que le discours indirect chez un historien grec ou latin. Quand l'écrivain sacré cite ses sources, il ne fait siens les *dicta aliorum* que s'il les approuve explicitement ou d'une manière équivalente. Hors de là, il ne s'en porte pas garant ; il est seulement vrai que ces paroles ont été dites. Mais il y a dans la Bible des références tacites aux documents utilisés. A quels signes ou indices reconnaîtra-t-on ces emprunts ? La différence de style est un critérium trop subjectif ; la divergence du point de vue sera plus significative. Quand ces références tacites existent, quelle garantie l'hagiographe leur donne-t-il ? Se porte-t-il garant des moindres faits contenus dans le document cité ? Évidemment, il n'affirme pas leur exactitude intégrale et parfaite. Ne suffit-il pas que le document soit véridique, sans être infaillible ? Par conséquent, il faut déterminer dans chaque cas particulier, d'après le genre littéraire et les lois générales du discours, si les passages cités sont erronés ou non. L'hagiographe ne donne pas aux citations erronées la garantie de la vérité. Si l'on n'admet pas dans la Bible des citations implicites erronées, il faut reconnaître qu'elle contient des erreurs. L'existence de ces citations résulte de l'imperfection du concours que l'écrivain sacré apporte à l'Esprit inspirateur et elle ne rend l'acte de foi en la véracité de la Bible impossible ni à l'ignorant ni au savant. Cette solution a déjà été discutée par des théologiens qui la repoussent. Elle pourra être améliorée sans doute, mais elle nous paraît très orthodoxe et capable de résoudre, si elle est sagement appliquée, toutes les objections relatives à l'inerrance de la Bible.

3. — *La Loi de Hammourabi*, qui remonte à 2000 ans environ avant Jésus-Christ, garde à juste titre la vogue qu'elle a eue dès sa première publication par le P. Scheil. En Allemagne (voir *Polybiblion*, t. XCVII, p. 197) et en Angleterre, on s'est empressé de la traduire et de la mettre à la portée de tous dans des éditions à bon marché. Les lecteurs français ne pouvaient tous se procurer le gros livre, fort dispendieux, intitulé : *Le Code des lois d'Hammourabi*. L'éditeur a eu l'excellente pensée de favoriser la diffusion de ce précieux document et il en a publié une édition populaire, que nous sommes heureux d'annoncer.

En tête de cette brochure on trouve, outre une lettre du P. Scheil à l'éditeur, une planche sur laquelle est figuré le sommet du monument d'Hammourabi. La traduction française du code, mais du code seulement, sans le préambule et la conclusion, est suivie de notes qui discutent quelques points obscurs. Un index alphabétique résume les matériaux de cette antique législation. Le P. Scheil a rendu un grand service en mettant la plus belle découverte de ces derniers temps à la disposition des exégètes, des moralistes, des juristes et des historiens de notre pays. On ne saurait trop recommander la lecture et l'étude de ce code désormais célèbre.

4. — Pour M. Miketta, *Der Pharao des Auszuges*, le pharaon de l'exode, n'est et ne peut être qu'Aménophis III, qui a régné de 1461 à 1436. Cette conclusion ressort d'une longue étude, des *Biblische Studien*, qui embrasse tous les alentours du sujet et qui procède par éliminations et approximations successives. Les synchronismes égyptiens et babyloniens conduisent d'abord à ce résultat que les deux pharaons Toutmès III et Aménophis II peuvent seuls être les pharaons de l'exode. En effet, la prise de Samarie par Sargon II en 721 permet de constituer la chronologie biblique et de fixer l'exode entre 1500 et 1438, sous la 18e dynastie égyptienne. D'autre part, Hammourabi, contemporain d'Abraham, régnait vers 2100. Or, d'Abraham à l'exode il s'est écoulé, d'après le texte massorétique, dont les chiffres paraissent mieux fondés, 645 ans. L'exode a donc eu lieu dans la seconde moitié du xve siècle. Or, suivant la chronologie égyptienne, Toutmès III régnait de 1515 à 1461 et Aménophis II de 1461 à 1436. C'est donc sous leurs règnes que les Israélites sont sortis de l'Égypte. Les données bibliques ne sont pas opposées à cette conclusion. La Bible n'exige pas que les pharaons oppresseurs d'Israël appartiennent à la 19e dynastie et le récit de l'exode s'explique sans qu'on admette un changement de dynastie. Ces rois sont vraisemblablement Toutmès Ier et ses successeurs, de la 18e dynastie. Le prédécesseur immédiat du pharaon de l'exode était Toutmès III, qui ne connaissait pas Joseph. La fille de Toutmès II sauva Moïse et Aménophis II permit aux Israélites de partir. La construction de la ville de Pithom par les Israélites ne fournit pas un renseignement précis ; elle indique seulement que les Égyptiens étaient alors en guerre avec les Syriens. Quant à la ville de Ramsès, identifiée avec Tanis, elle a été fortifiée par Toutmès III ; son nom de Ramsès vient de ce qu'elle était très florissante sous Ramsès II ; il n'était pas originellement dans le livre de l'Exode ; il y a été introduit plus tard. Il n'en résulte donc pas que les Hébreux ont fortifié cette ville sous Ramsès II. D'ailleurs Pharaon n'a pas péri dans la mer Rouge, et si Aménophis II n'a pas poursuivi les Israélites dans le désert, c'est que les Bédouins de la presqu'île sinaïtique n'étaient plus sous sa

domination. Par contre, ce roi était maître de la Palestine ; aussi les Israélites sont-ils demeurés dans le désert et n'ont-ils pas pénétré tout de suite dans une contrée où le pharaon aurait pu les poursuivre. Les inscriptions égyptiennes obligent à écarter Ménephtah, qu'on regarde généralement aujourd'hui comme le pharaon de l'exode. En effet, les Aperiu, travailleurs égyptiens, quelle que soit la tribu à laquelle ils appartiennent, n'ont rien de commun avec les Hébreux. Le Jacobel de la liste de Toutmès III n'a pas nécessairement de rapport avec le patriarche Jacob, puisque le nom de Jacob-ilu désigne une personne dans des contrats babyloniens de l'époque d'Hammourabi. La 22e année de Toutmès III, en 1493, les Israélites étaient encore en Égypte. Asser des inscriptions égyptiennes est la tribu d'Aser occupant son domaine palestinien. Ménephtah a battu Israël en Palestine, après la conquête et le partage de ce pays. Enfin la correspondance trouvée à El-Amarna prouve que la sortie d'Égypte n'a eu lieu ni sous Toutmès III ni sous Aménophis IV. Les Sa-Gas, dont elle parle, sont des Habiri, c'est-à-dire des Hébreux habitant à l'ouest du Jourdain, et l'état politique décrit convient au début de l'époque des Juges. A la fin du règne d'Aménophis III, Israël était déjà en Palestine. Ce roi, mort en 1392, avait régné 35 ans. D'autre part, 46 années se sont écoulées entre la sortie d'Égypte et la conquête du pays de Chanaan. L'exode a donc eu lieu après 1473 et avant 1438. Or, ni Toutmès IV (1436-1427) ni Toutmès III (1515-1461) ne peuvent avoir été le pharaon de l'exode. Il reste que cet exode n'a pu se produire que sous Aménophis II (1461-1436). Cette dissertation, fort bien conduite, provoquera certainement des discussions, car elle va à l'encontre d'un grand nombre d'opinions courantes et repose sur des hypothèses qui seront contestées.

5. — M. Ermoni poursuit ses études commencées dans la collection *Science et religion* sous le titre : *La Bible et l'Orientalisme*. Après avoir signalé les rapports des Livres saints avec l'Égypte et l'Assyrie (voir *Polybiblion*, t. XCVII, p. 197 et 198), il expose ceux qu'ils ont avec l'archéologie syrienne, c'est-à-dire palestinienne : *La Bible et l'Archéologie syrienne*. Il enregistre seulement les données les plus importantes et les plus fondées, car le cadre est trop vaste pour être complètement rempli dans une petite brochure. Ces données concernent la religion, les dieux et les déesses, leurs noms, leurs demeures et leur culte, la cosmogonie, l'anthropologie (les conditions de l'âme, les tombeaux, les mânes, les vêtements), l'ethnographie et la géographie (les peuplades et les villes syriennes sont rangées par ordre alphabétique). Cette masse de détails archéologiques confirme la vérité de la Bible et montre que nos Livres saints racontent des faits historiques d'une exactitude incontestable, et non pas des légendes ou des récits enfantins. Cette brochure, comme les précédentes, est bonne à répandre.

6. — Sous le titre de : *Porta Sion*, M. Ecker, publie un dictionnaire latin allemand du psautier gallican : *Lexikon zum lateinischen Psalter*. Ce dictionnaire est précédé d'une longue et savante Introduction : le Psautier au canon biblique, titre du Psautier, nombre et numération, division, titres des Psaumes, texte original (massore, critique, formes et mètre de la poésie hébraïque), version grecque et latine (leurs différences avec le texte hébreu), littérature sur les Psaumes (par ordre alphabétique). Dans le lexique, chaque mot est d'abord traduit en allemand ; l'expression grecque et hébraïque correspondante est indiquée ; les diverses acceptions sont données avec les passages où elles se rencontrent ; enfin les interprétations des Pères et des principaux commentateurs catholiques, protestants et juifs, sont citées dans leur texte original et traduites, au moins lorsqu'il s'agit des textes rabbiniques. Quand le sens d'un mot est clair, les explications des commentateurs sont omises. Les premiers mots des Psaumes se trouvent à leur place alphabétique et fournissent matière à un article. On y donne la division du Psaume et l'explication de son emploi liturgique. Un appendice reproduit le Psautier apocryphe de Salomon en grec et en allemand. Nous ne marchanderons pas les éloges à ce travail colossal. Si l'auteur ne discute pas les citations qu'il fait et ne propose pas son jugement personnel, il a accumulé les remarques critiques, grammaticales, lexicographiques et exégétiques sur les Psaumes. Il fournit ainsi à ses lecteurs une immense quantité de matériaux, extraits de livres variés et judicieusement choisis. Ajoutons que ce gros volume est parfait sous le rapport de l'exécution typographique.

7. — Voici maintenant un joli volume français : *Les Psaumes* traduits de l'hébreu. Cette nouvelle traduction, approuvée par M. Vigouroux et précédée d'une Préface du cardinal Mathieu, se recommande par sa valeur propre autant que par le haut patronage qu'elle lui a mérité. Une Introduction générale, sans apparat scientifique, renferme cependant les notions indispensables pour comprendre les Psaumes, touchant leur origine, leur caractère littéraire et surtout leur théologie. Pour traduire le texte hébreu, M. d'Eyragues a mis à profit tous les progrès réalisés par les critiques dans l'exégèse du Psautier. Aussi la version est non seulement fidèle et exacte, mais encore claire, limpide et élégante. Elle conserve autant que possible la forme littéraire des Psaumes et elle suit le parallélisme des versets et la distinction des strophes. Les notes sobres et précises qui l'accompagnent, sans constituer un commentaire, aident beaucoup à l'intelligence du texte. Toutes les questions de pure critique sont éliminées. Le sujet, le plan et l'occasion du Psaume, lorsqu'on peut la déterminer, sont indiqués dans l'Introduction particulière. Quelques termes hébreux et toutes les allusions que les lecteurs modernes ne saisiraient pas de prime

abord sont expliqués au bas des pages. La doctrine de cet ouvrage de piété et d'exégèse scientifique tout ensemble est partout irréprochable. Les lecteurs y apprendront à goûter et à aimer davantage les chants sacrés des psalmistes. Il est à désirer qu'ils soient nombreux. En résumé, pour répéter l'éloge du cardinal Mathieu, « excellent livre où la science la plus sûre, servie par un vrai talent d'écrivain, vient en aide à la foi et soutient la piété. »

8. — M. Fischer aborde à son tour la chronologie, aujourd'hui discutée avec tant d'ardeur, des livres d'Esdras et de Néhémie : *Die chronologischen Fragen in den Büchern Esra-Nehemia*. Son travail, qui fait partie des *Biblische Studien*, débute par une Introduction de critique littéraire. L'auteur des deux livres est le chroniste qui n'est pas Esdras, mais un lévite, musicien, postérieur. Il ne se propose pas d'écrire l'histoire complète du retour de la captivité et de la restauration d'Israël ; il veut relater seulement les événements les plus marquants. Toutefois ce qu'il raconte est historique. Son dessein est de montrer que le Temple de Jérusalem est le centre de l'unité religieuse et nationale du nouvel Israël. Pour lui, le culte de Jahvé et le judaïsme s'identifient. Il met en œuvre des éléments différents ; un document araméen sur la reconstruction du Temple et des murailles de Jérusalem, des listes de laïques et de prêtres revenus de l'exil, enfin les Mémoires d'Esdras et de Néhémie. Les récits araméens et les firmans des rois perses sont une source historique de premier ordre. Malheureusement le chroniste ne les a pas placés dans leur ordre chronologique. Les listes sont en partie altérées. Les Mémoires sont exacts. La part du chroniste, qui est peu considérable, est difficile à déterminer ; elle dérive de la tradition juive. Il a disposé ses sources d'après ses idées, qui lui ont fait commettre des erreurs de chronologie. M. Fischer essaie de rétablir l'ordre des événements des années 538-516, 480-424. En 538, édit de Cyrus permettant aux exilés de retourner dans leur pays et de relever le Temple ; retour d'une première caravane, sous la conduite de Scheschbazzar, qui est différent de Zorobabel. En 519, d'après Aggée et Zacharie, on commence les fondations du Temple, qui est achevé et consacré en 516. En 521-520, retour en masse des exilés au nombre de 40,000, sous la conduite de Zorobabel et du grand prêtre Josué. En 480, sous Xerxès, machination contre les Juifs. La 6e année d'Artaxerxès Ier, en 458, retour d'Esdras (avant Néhémie), avec un petit nombre de Juifs. Esdras ne réussit pas dans ses réformes, disparaît de la vie publique et retourne probablement à Babylone. M. Fischer place entre 455-450, et non pas sous Cambyse, l'essai de relever les murs de Jérusalem. En 450 et 446, les Juifs reconstruisent les murailles de leur capitale grâce à la protection de Mégabyse. La 20e année d'Artaxerxès II, en 455, Néhémie inaugure son premier gouvernement, qui dure douze ans. Il refait les murailles

qui avaient été détruites par les fidèles vassaux de l'empire, après la chute de Mégabyse, et règle tout un ensemble de réformes intérieures. C'est alors qu'il faut fixer l'activité commune d'Esdras et de Néhémie. Celui-ci, son gouvernement terminé, retourne à Babylone, et y demeure quelque temps. Enfin son second gouvernement se place entre 430 et 425. Sur toutes ces questions, M. Fischer rapporte et discute les arguments pour et contre. Son exposition est très claire ; mais elle se heurte à une grosse difficulté. S'il ne s'agissait que de bouleverser l'ordre chronologique des événements, cela serait peu grave. Il est moins aisé de concéder que le chroniste, auteur inspiré de ces deux livres, a commis des erreurs chronologiques, afin de classer les événements dans un cadre plus favorable à son but religieux.

9-12. — La collection *Science et Religion* réunit sous le titre commun : *Les Juifs et le Messie,* quatre brochures de propagande, rédigées par M. Paulus, agrégé de l'Université. Dans la première : *Les Espérances messianiques des anciens Juifs*, l'auteur répond aux questions suivantes : « Quel a été le développement de l'idée messianique dans l'Ancien Testament ? Quels sont les caractères du personnage que les Juifs attendaient sous le nom de Messie, au commencement de notre ère ? Dans quelle mesure les préjugés répandus sur le Messie dans la société hébraïque ont-ils contribué à la condamnation du Rédempteur par ses concitoyens ? » (p. 5). Sa réponse forme une sorte d'Introduction historique à la vie de Jésus. Voici le plan suivi : M. Paulus expose sommairement l'idée messianique dans les temps primitifs, puis de Moïse à David, ensuite de David à la captivité babylonienne. Cet aperçu historique terminé, il montre le progrès de cette idée et explique brièvement les prophéties messianiques. Il reprend l'histoire du peuple de Dieu après le retour de l'exil et raconte la restauration juive par Zorobabel, Néhémie et Esdras, adoptant ainsi la succession proposée par M. Van Hoonacker et combattue par M. Fischer. Il nous montre ensuite la formation des sectes juives, sadducéenne et pharisienne. Cet exposé l'amène à faire une rapide excursion dans le domaine politique et à retracer l'histoire juive jusqu'à la ruine de l'indépendance nationale. Il traite enfin de l'influence dogmatique et morale du pharisaïsme en indiquant les idées des Psaumes de Salomon et des Apocalypses juives sur le Messie. Ces vues d'ensemble sont généralement justes et bien présentées. Je n'admettrais pas ce qui est dit des écoles des prophètes et de l'œuvre littéraire d'Esdras. Cette brochure, bien écrite et intéressante à lire, apprendra aux lecteurs ordinaires beaucoup de choses sur l'idée messianique.

— La deuxième partie : *Les Premières Prédications de Jésus*, explique comment Jésus, le véritable Messie d'Israël, réalisant les prophéties et les figures typiques du Vieux Testament, fut accueilli, au début de

sa prédication, par le parti aristocratique et sacerdotal des sadducéens, par les pharisiens et par la masse du peuple juif. Les deux sectes se coalisent contre lui ; les pharisiens exploitent de fausses interprétations de la loi et des oracles divins. Le peuple, d'abord favorable à Jésus, s'abandonne à la *folie messianique*, aux vains rêves d'un Messie, roi terrestre et glorieux restaurateur d'Israël. Passant successivement en revue les prédications de Jésus, M. Paulus signale l'accueil que lui fit l'aristocratie religieuse et politique durant le premier séjour à Jérusalem, au cours de la mission en Galilée et au second séjour à la capitale. La lutte ouverte commence plus tard en Galilée, pendant la deuxième et la troisième missions, et elle aboutit à la crise violente qui éclata durant la troisième mission. Les progrès de l'opposition juive auraient pu être marqués avec plus de netteté et de relief.

— La troisième partie : *Jésus hors la loi*, continue la brochure précédente. Elle commence à la fête des Tabernacles de la troisième année du ministère public et elle retrace les six derniers mois de la vie de Jésus. Nous suivons le Sauveur à cette fête des Tabernacles, en Pérée, à la fête de la Dédicace, durant les derniers jours de liberté, pendant la grande semaine et finalement devant le Sanhédrin et devant Pilate. Tous les points de la mise en accusation de Jésus par les Juifs sont bien présentés. A la page 8, on trouve sur la circoncision une note qui sent le rabbinisme et qui n'est nullement nécessaire pour justifier l'argumentation du Sauveur.

— La quatrième partie : *L'Idée messianique après Jésus-Christ*, est bien inférieure aux trois premières. L'auteur n'est pas suffisamment au courant du sujet qu'il traite. Son but est de rechercher comment la Synagogue coupable accueillit la prédication des Apôtres et comment les Juifs non convertis se sont accommodés de l'idée messianique. Son travail, qui embrasse dix-neuf siècles, est trop rapide et incomplet. La prédication apostolique dans le monde juif est assez exactement caractérisée. La lutte de la Synagogue contre l'Église et l'hérésie des judéo-chrétiens ou des judaïsants sont retracées à grands traits, généraux sans doute, mais pas erronés. Les erreurs fourmillent dans les quelques pages consacrées au gnosticisme juif. On réunit sous ce nom des systèmes fort disparates et d'époques différentes : la kabbale qu'on fait remonter aux temps apostoliques, le philonisme alexandrin, l'essénisme et l'antinomisme des pharisiens. L'attitude des Apôtres en face de ces erreurs aurait été mieux élucidée si celles-ci avaient été séparées l'une de l'autre et envisagées selon les milieux différents. Ce qui est dit des rabbis de la dispersion se réduit à peu près exclusivement à la composition de la Mischna et des deux Talmuds de Jérusalem et de Babylone. Tout le moyen âge juif est passé sous silence. L'exposé de ce qui concerne l'époque actuelle, est très incomplet, et il n'y a pas

un mot du mouvement sioniste ou du retour des Juifs à Jérusalem. Cette quatrième brochure serait à refaire en majeure partie.

13. — En six *Lettres à l'abbé Loisy sur quelques points d'Écriture sainte*, M. l'abbé Frémont réfute plusieurs assertions ou théories de son correspondant, parce qu'elles lui paraissent saper la doctrine catholique par la base. Écartant avec soin de la polémique toute personnalité, il ne vise que les idées. Le polémiste a justement saisi l'erreur fondamentale de M. Loisy, à savoir l'autonomie absolue de l'exégèse historique et critique et son indépendance nécessaire du dogme et de la théologie catholique. Aussi la première lettre est-elle employée à la réfutation de cette erreur principale. Dans les quatre lettres suivantes, M. Frémont examine les applications de cette fausse théorie que M. Loisy a faites aux dogmes de la divinité et de la résurrection du Christ, de l'institution de l'Église et à l'autorité historique des synoptiques et du quatrième Évangile. Ici, il nous paraît moins habile et moins heureux que dans la première lettre. Son argumentation n'atteindra pas le plus souvent son adversaire. Il se borne, en effet, à montrer combien M. Loisy s'écarte de l'enseignement traditionnel; mais ses rappels au sens commun, ses considérations apologétiques ne serrent pas d'assez près les positions prises par le critique. Les aveux de Reuss, de Renan et d'Albert Réville, favorables à quelques points de l'enseignement catholique, ne seront pas même contre M. Loisy des arguments *ad hominem*, car ces critiques ont aujourd'hui peu d'autorité et leurs théories particulières ont vieilli. Quand l'argumentation va *ad rem*, par exemple celle qui roule sur la notion du royaume des cieux, elle est véritablement insuffisante. M. Frémont a habilement signalé (p. 101-103) un verset de saint Marc, VI, 5, que M. Loisy, *Autour d'un petit livre*, p. 33, a tronqué pour le mettre en contradiction avec saint Mathieu, XIII, 58. Dans la sixième lettre, M. Frémont tente un essai psycnologique sur l'état d'âme de M. Loisy. L'érudition de ce critique est gâtée par des interprétations fausses du texte sacré qui dérivent d'une fausse philosophie Finalement, M. Loisy, par l'emploi de sa méthode rationaliste, réduit le christianisme doctrinal au pur naturalisme et, pour rester catholique, il n'échappe aux conclusions logiques de sa critique que par un appel à la foi; mais cette foi, dégagée des motifs traditionnels de crédibilité, n'est plus que l'effet subjectif d'impressions personnelles et par suite un pur *illuminisme*. Or, ajoute M. Frémont parlant à M. Loisy, « votre philosophie me paraît l'expression de votre état d'âme et votre état d'âme me paraît l'effet combiné de votre nature d'esprit et des étonnements que vous ont causés vos études bibliques » (p. 155). Esprit curieux et avide de connaître, doué d'un certain appétit naturel pour les questions dangereuses, M. Loisy est frappé de la faiblesse de l'enseignement traditionnel en face des questions de critique biblique. La

critique devient à ses yeux la vraie science. L'exégète catholique l'emploiera pour sauver la doctrine de l'Église que la théologie compromet et il infusera au dogme une vie nouvelle puisée dans les résultats de l'exégèse historique. Mais ces résultats sont-ils scientifiquequement acquis ? Ne proviennent-ils pas souvent de spéculations subjectives faites sur des documents parfois dénaturés à plaisir et de conceptions philosophiques fausses ? C'est pourquoi l'Église ne peut accepter une rénovation de son enseignement appuyée sur une théorie subjectiviste et tentée par l'emploi d'une méthode inconciliable avec son dogme.

14. — Deux prêtres de Saint-Sulpice viennent de publier une édition illustrée et populaire de *l'Évangile d'après les quatre Évangélistes harmonisés en un seul récit.* Le texte a été rédigé par M. l'abbé Lesêtre, dont le nom seul est une garantie de science et d'orthodoxie. Une courte Introduction renseigne sur les Évangiles, leurs auteurs, leur inspiration, leur valeur historique. Les quatre textes sont fondus en un seul de manière à former une vie continue de Notre-Seigneur avec toute la suite de ses actions et de ses instructions. Ils sont combinés de telle sorte qu'aucun des traits particuliers à chacun n'est laissé de côté. Les événements sont disposés dans l'ordre chronologique généralement adopté dans les harmonies des Évangiles : enfance et vie cachée, vie publique et vie glorieuse. La traduction est simple et claire. Au lieu de la traduction ordinaire : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus », nous lisons (p. 239) : « Mais peu d'âmes d'élite ». Une note nous avertit qu'il n'est pas parlé des élus du Ciel, mais des âmes d'élite qui sont sur la terre, faisant partie du petit troupeau et servant Dieu avec générosité, constance et désintéressement. Quelques notes imprimées en italiques sont ajoutées au texte pour fournir des explications indispensables. Des notes, peu nombreuses, mais nettes et précises, rendent compte des particularités historiques, géographiques, archéologiques et doctrinales. Ce petit ouvrage, illustré de 150 gravures, 4 cartes et 2 plans, se termine par une note sur la situation géographique de la Palestine à l'époque évangélique, et par des tables qui facilitent les recherches. Il est d'autant plus à recommander qu'une édition de propagande est publiée au prix minime de cinquante centimes l'exemplaire pris à Paris.

15. — M. Compagnon, des Missions étrangères de Paris, offre aux missionnaires un commentaire sur l'*Évangile de saint Jean.* Le tome Ier, le seul publié jusqu'ici, ne comprend que les douze premiers chapitres du quatrième évangile. Les considérations critiques sont exclues, ou à peu près, de l'Introduction et du commentaire. Celui-ci est fait surtout au point de vue théologique et pratique. D'autre part, c'est une compilation d'explications empruntées à Denys le Chartreux, à

Maldonat, au P. Knabenbauer et à M. Fillion. C'est donc une chaîne destinée à des apôtres qui n'ont pas de bibliothèque à leur disposition. Les matériaux sont par suite plutôt alignés que fondus. Quelques traditions peu fondées sur quelques personnages accessoires de l'Évangile auraient pu être laissées de côté. Il n'est pas nécessaire que les missionnaires les enseignent à leurs néophytes. Toutefois ce copieux commentaire atteindra son but et rendra service à ceux à qui il est destiné.

16. — M. Schermann a fait paraître, dans les publications du Séminaire d'histoire ecclésiastique de Munich, une étude critique sur ce qu'il appelle la morale des onze Apôtres : *Eine Elfapostelmoral.* Il réédite le texte grec de ce petit écrit d'après trois manuscrits, dont l'un, de Naples, n'avait pas encore été utilisé. Il fait l'histoire du titre et de la liste des Apôtres que cet écrit contient. Cet écrit se présente lui-même comme un épitome de l'enseignement oral des Apôtres. Or, ce document représente, selon M. Schermann, un nouvel état de l'ouvrage *Des Deux Voies.* Cet ouvrage se retrouve dans la première partie de la *Didaché*, ch. I-IV, et serait un document d'origine juive retouché par une main chrétienne, pour être rattaché à la seconde partie de la *Didaché.* Pour prouver que la *Morale des onze Apôtres* est une recension spéciale, la recension X, des *Deux Voies*, M. Schermann compare minutieusement son texte avec tous les documents apparentés : l'Épître de Barnabé, la traduction latine des *Deux Voies* publiée par M. Schlecht, la *Didaché*, la *Constitution apostolique égyptienne*, la *Didascalie*, le septième livre des *Constitutions apostoliques*, le *Syntagma* pseudo-athanasien et la *Fides Nicaena.* Ces divers textes seraient des recensions différentes du document primitif des *Deux Voies*, et il y aurait au moins trois recensions mélangées. L'Épître de Barnabé, la Morale des onze Apôtres et la *Didaché*, dont le texte est plus pur, devraient principalement servir à reconstituer le document primitif juif. Mais dans quels rapports se trouvent entre eux ces trois écrits ? Il faut tout d'abord admettre la priorité de l'Épître de Barnabé sur la *Didaché*, car l'auteur de celle-ci s'est servi de la première. Quant à la Morale des onze Apôtres, elle n'a aucun rapport avec l'Épître de Barnabé. Ces deux écrits ont utilisé dans un sens diamétralement opposé le document primitif des *Deux Voies.* La *Morale des onze Apôtres* constitue donc une recension spéciale de ce document primitif. Nous nous bornons à signaler les conclusions générales et nous renvoyons les spécialistes à la brochure de M. Schermann pour les détails, et notamment au sujet des rapports, de fond et de forme, de la constitution apostolique égyptienne avec les autres sources, et de la place qu'elle tient entre la Morale des onze Apôtres, l'Épître de Barnabé et la *Didaché.* Ce que nous avons dit suffit à montrer l'intérêt de ce petit travail, qui ne passera pas inaperçu et provoquera probablement des répliques.

17. — Le *Lehrbuch der Neusyrischen Schrift-und Umgangssprache* de M. Rosenberg contient une courte grammaire avec des exercices de lecture, une correspondance et une chrestomathie du syriaque moderne. Les exercices de lecture, les lettres publiées et les morceaux choisis sont reproduits en syriaque, puis transcrits en hébreu non ponctué, enfin traduits en allemand. Il y a cependant à la fin du manuel quelques exercices en syriaque seulement. Ce manuel très élémentaire ne peut servir qu'aux personnes qui veulent prendre une connaissance générale du syriaque moderne, parlé encore par cent mille chrétiens et juifs des contrées qui avoisinent les lacs de Van et d'Urmia. Les sémitisants étudieront les grammaires de Nöldeke ou de Maclean.

E. Mangenot.

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET DE PIÉTÉ

Enseignement. — 1. *Œuvres choisies* de Mgr Billard. *Sermons, prônes et instructions.* T. I. Paris, Vic et Amat, 1904, in-8 de 628 p., 4 fr. — 2. *Le Catéchiste expliquant la doctrine catholique*, par Geo. Edw. Howe ; traduit de l'anglais par l'abbé J. Debreyne. 1re partie : *Le Symbole des Apôtres.* Paris, Bloud, s. d., gr. in-8 de viii-238 et 92 p., 3 fr. 50. — 3. *La Crèche, la croix, l'autel. Entretiens et discours*, par l'abbé J. Vaudon. Paris, Bloud, s. d., in-12 de viii-436 p., 3 fr. 50. — 4. *Nos Communications avec les morts*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, s. d., in-12 de 324 p., 2 fr. 50.

Famille. — Société. — 5. *Entretiens sur l'éducation*, par la comtesse Zamoyska ; trad. du polonais par H. C. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xxviii-344 p., 3 fr. 50. — 6. *Conférences de la Madeleine. Carême 1903. Puissance de la femme. Action de l'Évangile*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, s. d., in-12 de 310 p., 2 fr. 50. — 7. *Lettre à un jeune bachelier sur les objections modernes contre la religion*, par l'abbé Léon Désers. Paris, Poussielgue, 1903, in-12 de 80 p., 1 fr. — 8. *Le Mouvement chrétien*, par Guibert. Paris, Bloud, s. d., in-12 de viii-291 p., 3 fr. — 9. *L'Évangile du pauvre*, par Mgr Baunard. 3e édit. Paris, Poussielgue, 1904, in-12 de xx-354 p., 3 fr. 50.

Spiritualité. — 10. *Lettres spirituelles* de Bossuet, extraites de ses œuvres. 2e édit. Paris, Téqui, 1903, in-12 de xvi-356 p., 2 fr. — 11. *La Science de la prière*, par le P. Ludovic de Besse. Paris, Vic et Amat, 1903, in-12 de xiv-343 p., 3 fr. 50. — 12. *Réponse au P. Ludovic de Besse sur « La Science de la prière »*, par l'abbé Poulain. Paris, imp. Dumoulin, in-8 de 10 p. — 13. *Paillettes d'or.* 12e série. Avignon, Aubanel, 1901-1902-1903, in-18 de 162 p., 0 fr. 60.

Enseignement. — 1 à 4. — Nous ne pouvons que féliciter M. le chanoine Charpentier d'avoir si tôt répondu à nos désirs : le 1er volume des *Œuvres choisies* de Mgr Billard : *Lettres pastorales, discours et allocutions de circonstance*, nous avait mis en goût et nous avions demandé au pieux éditeur de ne pas trop nous faire attendre la suite : aujourd'hui, remontant le cours des années, il nous fait connaître les premières productions de cette intelligence d'élite ; il nous initie à la méthode d'enseignement, à la science doctrinale et à la littérature de son héros, et cette initiation non seulement est très intéressante et instructive, mais encore elle nous révèle la trempe d'esprit et les qualités natives de celui qui, alors simple vicaire à Saint-Remi de Dieppe et

à Saint-Patrice de Rouen, devait être un jour évêque de Carcassonne. On y voit en germe ce talent d'orateur qui se développa peu à peu « s'essayant alors à donner à ses ailes toute leur envergure » jusqu'au jour où, docteur en Israël, « il a montré, comme le dit Mgr de Cabrières, toute sa mesure et réalisé toutes les espérances conçues à son sujet. » Les travaux qui forment le présent volume sont des sermons sur la famille, sur l'Église, sur Marie, sur le respect humain; des instructions pour le mois de mai; des prônes sur l'Évangile du dimanche, sur le mariage, le chapelet, le saint nom de Jésus, la Sainte Trinité, la patience, la communion, le pardon des injures, etc. Comme on voit, les sujets sont très variés et ils sont tous traités avec le soin que réclame le ministère de la prédication chrétienne, disons même avec une maturité de jugement et une sûreté de doctrine qu'il est rare de trouver dans un jeune prêtre. Déjà on voit se révéler ce que Mgr Germain dit avoir reconnu à la lecture du livre précédent : « un beau talent au service d'une belle âme. » Aussi bien Mgr l'archevêque de Toulouse s'attendait-il à cette révélation quand il disait que « la physionomie de l'ancien évêque de Carcassonne achèverait d'apparaître quand une nouvelle publication nous aurait fait voir quelques-uns des traits charmants de sa jeunesse. »

— C'est un ensemble plus complet de l'enseignement religieux qui est l'objet de l'ouvrage du docteur Geo. Edw. Howe, traduit de l'anglais par M. l'abbé Debreyne : *Le Catéchiste expliquant la doctrine catholique*. L'auteur y procède par questions et par réponses, mais d'une manière tout à fait sommaire : il ne fait qu'indiquer la réponse et laisse au catéchiste le soin de la développer ; il met sur la voie, sur laquelle encore il plante quelques jalons pour permettre à celui qu'il veut conduire de ne pas s'égarer. L'ouvrage sera de longue haleine ; c'est la doctrine entière qu'entreprend d'expliquer l'auteur ; le premier volume, il le réserve exclusivement au Symbole des Apôtres auquel sont consacrées près de 250 pages contenant un simple canevas. L'agencement typographique y joue un rôle important, les mots servant de division et de subdivision étant d'un caractère d'imprimerie plus saillant, afin de frapper davantage la vue, et de mettre plus en relief les principales pensées ou les idées-mères. Cette méthode est excellente : elle favorise la clarté, la précision, l'ordre logique ; elle fixe l'esprit sur les rapprochements ou les contrastes ; elle permet au catéchiste de se rendre un compte plus exact de la leçon qu'il doit expliquer, de la mieux graver dans son esprit et de la retenir plus fidèlement ; elle le forme à cette méthode d'enseignement qui se met davantage à la portée des enfants et s'en fait mieux comprendre. D'autant plus que, dans une seconde partie du volume, et sous forme d'appendice, sont groupés des faits, disons le mot, « des histoires »,

résumées elles aussi, très courtes, mais prêtant toutefois à quelque développement si le catéchiste peut ou veut en faire les frais; ces exemples, disposés avec ordre, viennent à l'appui de chaque point de la doctrine : ils y sont rattachés par des numéros qui guident le lecteur pour les retrouver au moment opportun. Peut-être, à un certain point de vue, vaudrait-il mieux que l'exemple suivît l'explication doctrinale qu'il vient appuyer, mais à cette disposition il y aurait l'inconvénient assez grave d'entraver ou d'arrêter le cours d'enseignement dont l'ensemble se développe ou se déploie avec plus d'unité. Le catéchiste sera heureux de puiser dans ce trésor abondant plus de trois cents histoires très intéressantes et bien aptes à faire comprendre comme aussi à faire retenir la doctrine.

— M. le chanoine Vaudon s'attache plus exclusivement à trois grandes vérités que nous rappellent *la Crèche*, *la croix*, *l'autel*, mais à l'exposition de la doctrine, il joint les leçons pratiques de la morale. Ce que nous tenons à constater tout d'abord, c'est l'usage très fréquent qu'il fait de l'Écriture sainte ; il a cru devoir s'en expliquer, au début de son livre, tant cet usage paraît à certains esprits trop suranné et peu en harmonie avec le caractère et le goût de nos contemporains, mais nous lui savons gré de n'avoir tenu aucun compte de ces appréciations d'une critique exagérée et peu juste. La vérité est que la parole de Dieu est une lumière, un flambeau qui vient projeter sa clarté sur la doctrine à enseigner, afin qu'elle apparaisse mieux à l'intelligence qui veut la pénétrer; c'est en quelque sorte Dieu lui-même qui vient s'ajouter à l'esprit, à la raison de l'homme pour confirmer ce que l'homme peut bien trouver, mais dont il ne saurait par lui-même avoir la pleine certitude : les livres saints, interprétés par l'Église, donnent à notre raison un appui qu'elle ne peut trouver ailleurs. Et voyez, en effet, avec quelle abondance de lumière nous pouvons contempler notre Dieu de la crèche, de la croix et de l'autel ! Comme il est agréable, auprès de Jésus Enfant et de Marie, sa mère, de lire, de méditer ces belles pages messianiques et marianiques dont les diverses prophéties se réalisent sous nos yeux dans cette pauvre étable ! Puis c'est Jésus victime, s'immolant pour nous : nous le suivons sur la voie douloureuse en nous inspirant d'horreur pour le péché, d'amour pour la pénitence, pour l'humilité, pour Dieu, pour le prochain ! Enfin, à l'autel où Jésus eucharistique renouvelle son sacrifice, nous adorons notre Dieu présent sous les saintes espèces ; nous lui témoignons notre gratitude ; nous le dédommageons de l'indifférence et de l'oubli de ceux qui le méconnaissent ; nous nous unissons à lui par la communion qui opère en nous une vraie transformation spirituelle. Tel est, à grands traits, le plan de cet ouvrage remarquable : entretiens et discours, tout aboutit à nous instruire, à nous captiver, à faire entrer

en nous une plus forte conviction de notre foi, un sentiment plus doux de notre piété, une ardeur plus vive de notre amour.

— Le livre de M. l'abbé Bolo borne son enseignement au dernier article du *Credo*; il a pour titre : *Nos Communications avec les morts.* L'auteur commence par préciser « la question » dont il fait l'objet ou le sujet de son œuvre ; il établit les relations qui, par la permission de Dieu, existent entre ce monde et l'au-delà ; il raconte des apparitions d'âmes du Purgatoire, attestant les justes rigueurs de la justice divine, les tourments très douloureux des flammes, la puissance et l'efficacité des suffrages des vivants : toutefois il a bien soin, en rapportant un fait aussi authentique que possible, de déclarer qu'il ne lui appartient ni d'en attester, ni d'en contester la réalité, les considérant « comme une expression quelconque d'une conviction très profonde et très certaine. » Dans le chapitre suivant, « le Spiritisme », M. l'abbé Bolo examine consciencieusement les faits étranges attribués à l'intervention des esprits, détermine autant qu'il le peut la part de la vérité, et explique, à l'aide de l'enseignement de l'Église, la nature de cette intervention occulte. Il est plus à l'aise quand il expose et développe les données de « la foi » dans le 3e chapitre; il y a aussi des évocations de morts, mais elles ont lieu directement par l'intervention de Dieu, sollicitée par les saints. Le 4e chapitre « Les Saints morts » contient ce que l'Église peut savoir et nous enseigner sur la condition des âmes dans l'autre vie, des âmes vivant dans la grâce de Dieu, les unes au Purgatoire où elles expient, les autres, au Ciel, où elles jouissent du bonheur éternel. Après ce chapitre consacré à des considérations générales, vient le 5e où il est parlé spécialement des âmes qui expient, et enfin dans le 6e « la Vie avec eux », nous sommes heureux d'apprendre que la vie avec les morts ne va pas sans douceur, ni sans beauté, ni sans bienfaits. C'est là surtout le grand intérêt du livre, son attrait principal : là sont les pages qui nous vont le plus au cœur parce qu'elles nous révèlent le secret de la vraie consolation qui est l'union des âmes, même à travers le tombeau.

Famille. — Société. — 5 à 9. — C'est S. É. le cardinal évêque d'Autun qui, avec sa haute compétence, nous présente le livre de Mme la comtesse Zamoyska : *Entretiens sur l'éducation*. L'auteur ne pouvait trouver un parrain ni plus autorisé, ni plus sympathique. Dans sa Préface, Mgr Perraud se plaît à insister — avec quelle opportunité ! — sur l'importance de cette grande œuvre de l'éducation et il offre comme modèle de cet apostolat l'auteur du livre qu'il nous présente ; avant d'écrire ces pages, où elle a consigné ses observations et ses conseils, la comtesse Zamoyska avait déjà expérimenté par elle-même la méthode qu'elle devait recommander aux autres. Dans ce livre « il y a donc beaucoup plus qu'une théorie sur la meilleure manière d'élever

ses enfants ; il est le résumé d'une pédagogie pratique dont chaque prescription, chaque recommandation, chaque conseil ont reçu la sanction d'une expérience attestée, récompensée, couronnée par les résultats les plus décisifs et les plus consolants. Mais ce qui fait surtout le mérite du livre, c'est qu'il est un simple commentaire du catéchisme, une application à l'œuvre de l'éducation de tous les préceptes dogmatiques, moraux, disciplinaires et même liturgiques dont le catéchisme se compose. Il n'y a pas de véritable éducation sans cette base. « Appuyer sur la religion bien entendue et bien pratiquée le travail de l'éducation, quoi de plus logique si l'on est convaincu que la religion ou la piété renferme à la fois les promesses de la vie éternelle et toutes les ressources nécessaires au bien de la vie présente. » Cette œuvre sera d'autant plus assurée de succès que les parents veilleront avec plus de soin sur la première formation de leurs enfants et que les maîtres à leur tour seront plus chrétiens. « C'est la sainteté du maître, disait Quintilien, qui doit garantir de tout péril de l'âme les jeunes enfants confiés à ses soins. » Et Mgr Perraud conclut par cette invitation bien justifiée : « Lisez avec soin le petit volume que je vous présente aujourd'hui ; méditez-le assidûment ; prenez-le pour guide dans l'accomplissement de la noble tâche que la Providence vous confie. »

— Maintenant c'est au tour du père et de la mère. Dans ses *Conférences de la Madeleine*, pendant le *carême 1903*, M. l'abbé Bolo considère d'abord le rôle de la femme, sa puissance, surtout, par l'influence décisive, efficace, qu'elle peut exercer autour d'elle : par le dévoûment, par la vertu, par le conseil, par la prière, par la douleur. Cinq conférences sont consacrées à développer ce plan qui embrasse toute la mission de la femme dans la famille et dans la société. On lit avec intérêt — comme on devait écouter avec une vive attention — ces considérations élevées autant que pratiques, appuyées de fréquentes citations de nos Livres saints, exposées dans un style vivant et qui entraîne. Aux hommes, pendant le même carême, M. l'abbé Bolo prêchait l'Évangile. Hélas ! c'est bien le livre le moins connu et le plus méconnu. Nous félicitons l'orateur de la Madeleine d'avoir cherché à le faire mieux connaître, invitant ainsi à le faire aimer. Les cinq conférences aux hommes traitent de l'Évangile comme révélateur du Christ, comme révélateur de la vie morale, comme inspirateur de la conscience, dans son action sur la volonté, enfin comme œuvre d'héroïsme. Il y a là tout ce qu'il faut pour convaincre les esprits sérieux, libres de tout parti pris, de l'importance de l'Évangile, et de la nécessité de le connaître et de pratiquer sa doctrine. Avec sa parole ardente, M. l'abbé Bolo a dû faire pénétrer dans ses auditeurs cette conviction que, nul n'étant un meilleur maître du christianisme que le Christ lui-

même, il n'y a pas de livre dont la lecture soit plus édifiante, plus instructive et plus douce que le livre dans lequel Jésus-Christ parle et se raconte lui-même, c'est-à-dire : l'Évangile.

— L'enfant a reçu l'éducation du foyer, il a suivi les leçons du maître : le voilà muni de son diplôme qui lui ouvre les carrières libérales, mais le voilà aussi pénétrant dans ce milieu tout nouveau pour lui, et où il va se heurter à quelque péril pour sa foi. M. l'abbé Désers, le distingué curé de Saint-Vincent de Paul, s'intéresse paternellement à son sort, et, dans sa *Lettre à un jeune bachelier*, il l'arme pour la lutte à soutenir ; il le prévient et le documente *sur les objections modernes contre la religion*. Ces objections se résument en quelques mots : notion de Dieu, création et évolution ; le Christ Jésus ; l'Église, la moralité, la pureté des mœurs : tels sont les principaux sujets sur lesquels la morale exerce sa critique et sur lesquels un jeune homme chrétien ne saurait trop s'instruire. Pour les autres gens aussi, pour ceux qui croient moins, même pour ceux qui ne croient plus, cette lettre, écrite par un prêtre qui aime leur âme d'un profond amour, sera de la plus sérieuse utilité.

— Si la famille était régénérée, la société ne tarderait pas à se ressentir de cette transformation ; il faudrait alors aider cette société jusqu'ici égarée et impuissante, en lui montrant l'œuvre qu'elle devrait accomplir. Le livre du vénéré M. Guibert, prêtre de Saint-Sulpice : *Le Mouvement chrétien*, a été publié dans ce but ; il nous offre des conférences prêchées aux hommes et aux jeunes gens de la paroisse Saint-Honoré d'Eylau pendant le carême de 1902, conférences dont le sujet présente le plus vif intérêt : le mouvement chrétien dans l'âme humaine, devant l'incrédulité, devant la science, devant la critique, devant les exigences sociales. Le lecteur se trouve ainsi en face des questions qui préoccupent le plus profondément la pensée contemporaine. Mais grâce à la science théologique de l'auteur, à son érudition, à son expérience, à sa connaissance des hommes, à son exposition méthodique, claire, précise, les solutions arrivent « sincères et modérées, comme un secours efficace pour les âmes, trop nombreuses, qui sont partagées entre le tourment religieux qui les pousse vers Dieu et les barrières intellectuelles qui retiennent leurs pas. » Un sommaire précède chaque conférence, résumant la doctrine qui va être exposée : c'est le fil conducteur qui nous servira pour guider nos pas à travers le sentier que nous allons parcourir. On se plaît à être informé d'avance du but que l'auteur se propose d'atteindre et on se rend mieux compte de ses moyens pour nous y conduire. Cette franchise plaide déjà victorieusement en sa faveur ; certains esprits pourront en profiter pour se mettre en garde contre ses arguments, mais cette défiance ne saurait tenir longtemps en présence de l'exposition lumineuse autant que sincère de la doctrine et elle n'offrirait alors

pour l'auteur qu'une meilleure occasion de triomphe. Aux esprits tourmentés de doutes ou incroyants, comme aux esprits éclairés des lumières de la foi, nous recommandons le livre de M. Guibert ; ceux-ci y trouveront matière à les justifier dans leurs croyances ; ceux-là seront obligés de reconnaître que le raisonnement de l'auteur satisfait l'intelligence et que ses conclusions portent le caractère d'une incontestable sincérité ; la grâce de Dieu achèvera l'œuvre en touchant le cœur.

— Dans la société, le membre qui mérite le plus d'intérêt, c'est le pauvre. Il y aura toujours des pauvres parmi nous et c'est alors toujours une question opportune, celle qui a pour objet cette classe sociale ; la faire mieux connaître, lui valoir plus d'efficaces sympathies, la relever à ses propres yeux et auprès des autres classes, adoucir ses maux, la montrer à tous comme la famille de prédilection de Dieu : telle est la pensée qui a inspiré le livre de Mgr Baunard : *L'Évangile du pauvre* ; quand on l'a lu, quand on a médité ces pages imprégnées du véritable esprit de Jésus à l'égard du pauvre, on est heureux de reconnaître qu'il y a bien là en effet « le pauvre de l'Évangile », le pauvre selon la doctrine que le Fils de Dieu est venu apporter au monde. N'est-ce pas ce que nous dit l'auteur lui-même dans sa Préface: « C'est Jésus que nous allons voir et nous ne verrons plus que lui. Nous le contemplerons dans la pauvreté de son berceau à Bethléem, de son exil en Égypte, de son laborieux état de Nazareth et de l'obscur foyer de la sainte Famille... » Car Jésus a dit : « Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le faites. » C'est lui qui reçoit vos aumônes, vos secours de tous genres : le pain, le vêtement, l'abri, la parole qui console. Quelle belle, quelle sublime doctrine exposée dans ce livre, « livre de pitié et de piété tout ensemble, de miséricorde et de prière » ! Faisons-en connaître au moins les principales pensées, annoncées par les titres suivants de quelques chapitres : berceau du pauvre, Bethléem ; patrie et autel du pauvre, circoncision et présentation de Jésus ; migrations de pauvre, la fuite en Égypte ; école et catéchisme, Jésus enfant au temple, la famille ouvrière, Nazareth..., et le parallèle se poursuit ainsi longtemps, aussi exact, aussi instructif, aussi touchant, à travers la vie publique du divin Sauveur, joignant alors la parole à l'exemple et affirmant ses préférences pour le pauvre qui est bien un autre lui-même ; l'auteur termine en comparant la condition du pauvre sous le règne du paganisme avec sa condition depuis l'établissement de la religion chrétienne et il nous le montre enfin, dans la personne de Lazare, introduit au ciel dans le sein d'Abraham. Cet « Évangile du pauvre » est vraiment séduisant : le pauvre nous apparaît marqué au front du sceau même de la divinité et l'on sent que l'éminent recteur de l'Université catholique de Lille n'a

pu se dérober lui-même à l'attrait de ces grandes pensées ; il en subit la douce mais impérieuse influence et c'est avec le sentiment le plus profond « de pitié et de piété » pour le pauvre qu'il traite son sujet, cherchant à communiquer ses sentiments au lecteur. Il y réussit, et ce sera sa seconde récompense, car la première, celle qu'il a déjà reçue, nous dit-il et que devait avant tout désirer un tel apôtre, a été, en étudiant mieux le pauvre, de mieux connaître et d'aimer davantage le Père des pauvres qui est Jésus-Christ.

Spiritualité. — 10 à 13. — Ce n'est pas seulement par son éloquence que Bossuet a fait briller son génie ; il s'est encore acquis une grande et légitime réputation par ses *Lettres spirituelles* ; le sage directeur des consciences ne le cède pas au sublime panégyriste des héros ; son action est plus voilée, elle se dérobe aux regards ; elle n'en est ni moins certaine, ni moins puissante : peut-être pour un évêque, ce ministère si grand par son objet, si fécond par ses fruits, serait-il plus digne d'envie que la gloire, d'ailleurs si justement conquise, de s'appeler le prince des orateurs. On a souvent publié des recueils contenant les lettres de direction et de piété extraites des œuvres de Bossuet, mais il est encore, en dehors du clergé et des religieux, peu d'esprits qui connaissent sous cet aspect le grand évêque de Meaux ; aussi voyons-nous avec satisfaction se renouveler les éditions de ces Lettres spirituelles, persuadé que ces livres arriveront peu à peu à pénétrer cette masse du public qui ne connaît de Bossuet que les oraisons funèbres, et que le génie de l'Aigle de Meaux finira par briller à tous les yeux dans la plénitude de son rayonnement. Le recueil que nous présentons au lecteur renferme près de cent cinquante lettres sur des sujets divers de piété, adressées soit au maréchal de Bellefonds, soit à la sœur Cornuau, soit à Mme d'Albert de Luynes : elles forment comme une sorte de directoire pour l'âme en vue de l'accomplissement de toutes ses obligations, aussi bien dans le monde que dans la vie religieuse, et seront d'une sérieuse utilité pour toutes les situations.

— Le meilleur fruit de la spiritualité, c'est *la Science de la prière*, science dont le P. Ludovic de Besse essaie de nous faire connaître les secrets. La place nous manquerait même pour exposer sommairement la théorie de l'auteur, et d'autre part la lecture de tout le livre est nécessaire pour se rendre bien compte de son enseignement. Aussi bien ce livre n'est-il pas à la portée de tous les lecteurs ; les œuvres de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, où le P. Ludovic puise surtout ses pensées sont les œuvres de la plus haute spiritualité que peuvent aborder sans trop de frayeur et de témérité ceux-là seuls qui sont déjà bien familiarisés avec la science mystique. Il convient particulièrement aux religieux, aux prêtres et à toutes les personnes adonnées à l'oraison : pour eux tous, ainsi que l'écrit le Révérend Père général

des carmes, ce livre est un vrai trésor, offrant « une doctrine sûre, exposée clairement, d'une manière simple et naturelle. » Le R. P. Saudreau, à son tour, se plaît à louer l'auteur pour sa doctrine « qu'il goûte fort » et à faire des vœux pour la diffusion de ce livre, en déclarant toutefois qu'il sera surtout utile aux personnes qui sont dans la contemplation aride. Donnons les titres de quelques chapitres : Définition et nécessité de la prière; comment s'augmente dans les âmes la grâce de la prière ; de l'oraison de méditation, de l'oraison effective et de l'oraison de foi, les fausses prières, les prières imparfaites, les oraisons miraculeuses, etc. Le livre se ferme sur un appendice contenant la direction selon S. Jean de la Croix et la doctrine de S. Augustin sur le sentiment religieux.

— Mais dans ces questions si profondes et où il est si difficile à la pleine lumière de pénétrer, il n'est pas étonnant qu'il y ait quelque divergence entre les divers auteurs. Le R. P. Saudreau en constate une au sujet de la nature et des phases de l'état mystique — si difficile d'ailleurs à décrire et à analyser. M. l'abbé Poulain en signale une autre ou plutôt plusieurs autres, sur les oraisons miraculeuses et l'oraison de foi. M. l'abbé Poulain a développé son opinion dans la revue *les Études*, en quelques pages dont il a fait un tirage à part. Mais nous n'avons pas à nous prononcer en cette controverse toute spéculative et dans laquelle les deux champions, également bien intentionnés et aussi bien autorisés, auraient pu mettre plus de bénignité.

— Une science plus pratique et plus à la portée de tous est celle que nous enseignent depuis tant d'années avec le plus grand succès les *Paillettes d'or*. On ne saurait trop répandre ces petits volumes si coquets dans la forme, si clairs, si précis, si instructifs, dans le fond : ce sont de vrais trésors, eux aussi, pour les fidèles, et les fruits de cette spiritualité populaire sont les plus abondants et les plus précieux. Ces pensées ne sont en effet que de simples « paillettes », mais elles sont de l'or le plus pur.

F. Chapot.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *L'Année cartographique*. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie dressé et rédigé sous la direction de F. Schrader. 13e supplément. Paris, Hachette, 1903, 3 planches in-folio, 3 fr. — 2. *Atlas universel de géographie*. Ouvrage commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. N° 49, *Japon, Corée, Mandjourie ;* n° 64, *Afrique occidentale française*. Paris, Hachette, 1904, 2 pl. in-folio. Chaque planche, 2 fr. — 3. *Il mio Giornale. Racconti e ricordi di viaggi in Italia, in Francia e nell' America del Sud (1863-1883)*, da G. A. Rossi. T. I. Sala Consilina, Marsico, 1903, in-4 de vii-185 p., avec grav. — 4. *Nuits de Norvège*, par Raoul de Lagenardière. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 263 p., 3 fr. — 5. *Côtes et ports français de la Manche*, par Charles Lenthéric. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de iii-318 p., avec cartes, 5 fr. — 6. *L'Empire de la Méditerranée*, par René Pinon. Paris, Perrin, 1904, in-8 de 478 p., avec

cartes et plans, 5 fr. — 7. *A travers les oasis sahariennes. Les Spahis sahariens*, par Guillaume de Champeaux. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de vi-110 p., avec carte et grav., 4 fr. — 8. *Un Contre-Rezzou au Hoggar*, par Guillo Lohan. Paris, publication du Comité de l'Afrique française, 1903, in-8 de 95 p., avec carte, 3 fr. — 9. *Le Voyage de* Nachtigal *au Ouadaï*; trad. complète par Joost Van Vollenhoven. Paris, Publication du Comité de l'Afrique française, 1904, in-4 de 109 p., avec carte, 5 fr. — 10. *Au Pays de la fièvre. Impressions de la campagne de Madagascar*, par Jean Darricarrère. Paris, Stock, 1904, in-12 de xviii-387 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Asie inconnue. Vers la ville interdite*, par le Dr Sven Hedin; trad. du suédois par Ch. Rabot. Paris, Juven, 1904, in-8 de viii-404 p., avec de nombreuses grav. et 4 cartes, 10 fr. — 12. *Au pays Moï*, par le marquis de Barthélemy. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de 257 p., avec 2 cartes et 17 grav., 4 fr. — 13. *Chasses et parties de chasse*, par Th. Roosevelt; trad. d'Albert Savine. Paris, Dujarric, 1903, in-12 de ix-396 p., 3 fr. 50. — 14. *Voyage au rio Curua* (*20 novembre 1900-7 mars 1901*), par O. Coudreau. Paris, Lahure, 1903, in-4 de 114 p., avec une carte et 34 grav., 7 fr. 50. — 15. *Voyage à la Mapuérd* (*21 avril 1901-24 décembre 1901*), par O. Coudreau. Paris, Lahure, 1903, in-4 de 166 p., avec une carte et 36 grav., 7 fr. 50. — 16. *Voyage au Maycurú*, (*5 juin 1902-12 janvier 1903*), par O. Coudreau. Paris, Lahure, 1903, in-4 de 151 p., avec une carte et 67 grav., 7 fr. 50. — 17. *Forschungsfahrten im Südlichen Eismeer* (*1819-1821*), von F. de Bellingshausen; trad. allemande du russe par H. Gravelius. Leipzig, Hirzel, 1902, in-8 de vii-203 p., 6 fr. 25. — 18. *A List of Books* (*with references to Periodicals*) *on the Philippine Islands in the Library of Congress*, by A. P. C. Griffin, *with chronological list of Maps in the Library of Congress*, by P. Lee Phillips. Washington, Government printing Office, 1903, gr. in-8 de xv-397 p., cartonné.

1. — C'est par l'indication des principales cartes contenues dans le dernier fascicule de *l'Année cartographique* que nous commençons chaque année, depuis un certain temps déjà, notre revue bibliographique du mois de mars; nous le faisons cette fois encore, d'autant plus volontiers que le treizième fascicule, contenant les modifications géographiques et politiques des années 1900-1902, renferme des indications plus intéressantes encore, au point de vue du grand public, que les fascicules précédents. Aux cartes d'Afrique, sur lesquelles sont reportés les itinéraires du marquis de Ségonzac et de M. Doutté au Maroc, ceux du commandant Laperrine et des lieutenants Cottenest et Guillo Lohan dans les territoires du Sud jusqu'au massif du Ahaggar, ceux des plus récents explorateurs du Cameroun, du Congo français et des territoires du Tchad, ceux de la mission du Bourg de Bozas entre Addis-Ababa et Nimoulé, il convient de joindre celles qui contiennent les itinéraires du Dr Sven Hedin en Asie centrale, de 1894 à 1902, et ceux de la *Discovery* dans les abords du pôle sud en 1902. Une carte de la délimitation franco-portugaise du Congo, telle qu'elle fut établie en 1901, une carte de la frontière chilo-argentine, telle que l'a tracée l'arbitrage du 25 novembre 1902, voilà pour les modifications politiques récentes. Signalons enfin, pour ceux qui veulent encore étudier les éruptions volcaniques survenues aux Antilles en 1902, la carte générale des Petites Antilles, et les cartes particulières de Saint-Vincent et de la Martinique (cette dernière indiquant l'aire de dévastation de la Montagne Pelée et les coulées de boue) que contient la planche *Amé-*

rique. Enfin, une excellente carte de l'Alaska, d'après les levés récents du « Geological Survey » des États-Unis, une carte de la région du Bahr el Ghazal, d'après les levés de la mission Marchand, un remarquable essai de carte hypsométrique de l'Indo-Chine orientale, dressé à l'aide des données les plus sérieuses, constituent la partie exclusivement scientifique de ce fascicule plein des renseignements les plus précieux. *L'Année cartographique* fait, au total, le plus grand honneur à la maison Hachette, qui la publie, et à ses savants rédacteurs et cartographes, MM. E. Giffault (pour l'Asie), Marius Chesneau (pour l'Afrique) et Victor Huot (pour l'Amérique).

2. — Ces qualités d'actualité, alliées à tant d'autres mérites, à une remarquable précision géographique, à une intelligente mise en œuvre des documents les plus récents et les plus sûrs, à une extrême clarté, à une finesse de gravure admirable, nous les retrouvons dans les deux feuilles de l'*Atlas universel de géographie* tout récemment publiées par la librairie Hachette. De ces cartes, la première est la feuille IV de la grande carte d'Asie à l'échelle de 1 : 5 000 000e dont nous connaissions déjà une partie, celle qui représente l'Inde méridionale; les mérites en sont grands : on y trouvera figurés, avec une précision qu'on ne saurait trop louer, les pays sur lesquels est fixée actuellement l'attention du monde entier, c'est-à-dire le Japon, la Corée et la Mandjourie, tous les rivages de la mer du Japon, et ceux de la partie septentrionale de la Mer Jaune et du golfe du Pé-tchi-li tout entier. Dressée par MM. G. Baggeet et D. Aïtoff, cette carte est surtout satisfaisante pour le Japon, qui commence à être relativement bien connu, et sur lequel on possède des documents de très grande valeur ; elle est naturellement, de par la force même des choses, et par suite de la valeur des documents auxquels il a fallu recourir, — non par la faute de nos cartographes, — beaucoup moins exacte pour la Corée et pour la Mandjourie. Telle qu'elle est, cette planche (le n° 49 de l'*Atlas*) ne constitue pas moins la meilleure carte d'ensemble du théâtre de la carte russo-japonaise dont nous puissions actuellement conseiller l'acquisition. — Les mêmes qualités de science, de conscience et d'esprit critique se retrouvent dans la feuille n° 64, dressée par M. Marius Chesneau, et représentant l'Afrique occidentale française dans son ensemble ; si, dès maintenant, elle se trouve distancée sur certains points, la faute n'en est pas au cartographe, dont le travail fournit un excellent état figuré de nos connaissances à la date où il terminait son travail. Là, encore, nous nous trouvons en présence d'une œuvre excellente, appelée à rendre de grands services.

3. — Pourquoi le premier volume des souvenirs de voyage de M. G. A. Rossi ne nous a-t-il pas beaucoup plu? Nous serions assez embarrassé pour le dire. Ce ne peut pas être parce que l'auteur nous y parle,

— après quelques chapitres d'introduction sur ses premières années (In Brienza), — de pays connus, de villes très fréquentées de l'Italie et de la France : Naples, Gênes, Marseille, Bordeaux, Angoulême ; ces pays, il les a parcourus, ces villes il les a vues il y a maintenant quarante ans ; aussi semblerait-il que son témoignage dût présenter, à tout le moins, au point de vue rétrospectif, un certain intérêt. Il n'en est guère ainsi, malheureusement ; et nous avouons n'avoir trouvé dans le livre de M. G. A. Rossi que les indications les plus banales et les moins personnelles, les observations les plus superficielles. *Il mio Giornale*, c'est bien plutôt, — le sous-titre d'ailleurs le donne à entendre, — une autobiographie qu'un journal de route, et les géographes ne trouveront rien à glaner dans le premier volume de ces notes et souvenirs ; espérons que le second volume, relatif à l'Amérique du Sud, les dédommagera de la déception qu'ils éprouveront en lisant le premier.

4. — La lecture des *Nuits de Norvège*, de M. Raoul de Lagenardière, nous a fourni une nouvelle occasion de constater les progrès de cet écrivain ; son dernier volume nous le montre, en effet, beaucoup plus dégagé des guides, beaucoup plus lui-même que les livres intitulés *Trente-trois Jours en Italie* et *En Espagne*. Sans aucun doute, le touriste a senti d'une manière intense la poésie des fjords norvégiens et des forêts scandinaves ; on s'en aperçoit en lisant cet ouvrage, dont l'épigraphe, empruntée à Théophile Gautier, semble nous promettre une série de voyages intéressants, et de livres qui, s'ils continuent à s'améliorer, finiront par devenir excellents. Toutefois, que M. de Lagenardière écrive moins vite, et qu'il prenne soin de contrôler ce qu'il dit ! Qu'il mette sur le même rang « Lamartine, Raphaël, Thorvaldsen et Gounod » (p. 239), c'est affaire à lui ; mais faire de Clytemnestre la femme d'Hector et la mère d'Astyanax (p. 250) est vraiment un fâcheux lapsus, et il est très osé d'écrire (p. 81) que Chaman est « une vieille divinité quelconque, comme Brahma, comme Bouddha, comme Krishna, douée des mêmes attributs. » Ces réserves nécessaires nous empêchent de ne dire que du bien d'un ouvrage où se trouvent des impressions heureusement rendues, des légendes intéressantes, et même (voyez en particulier ce que dit M. de Lagenardière sur la tolérance de ces peuples scandinaves, et sur la déplorable impression produite sur eux par le vote de la loi sur les associations) d'utiles enseignements.

5. — Le récent volume consacré par M. Charles Lenthéric aux *Côtes et ports français de la Manche* est le cinquième de la série entreprise par cet inspecteur général des ponts et chaussées pour l'étude de notre littoral ; on y trouve, à côté des mêmes qualités de style et d'exposition, les mêmes graves défauts, la même insuffisance de documentation géographique et historique. C'est surtout, en effet, à l'aide du grand

ouvrage publié naguère par le ministère des travaux publics sur les ports maritimes de la France que M. Lenthéric a écrit son nouveau livre, comme celui qu'il avait, en l'année 1901, donné sur les côtes et ports français de l'Océan ; et s'il est difficile, pour des localités telles que Cherbourg et le Havre, de recourir à de meilleures sources, il est bien des points intéressants, compris entre la pointe Saint-Mathieu et le bourg d'Ault, bien des parties du littoral pour lesquels il est de toute nécessité de recourir soit à des articles spéciaux, soit à des monographies parfois assez difficiles à trouver. Que M. Lenthéric nous permette de lui signaler, comme un recueil où il rencontrera sur le sujet qu'il vient de traiter des informations précieuses, les *Annales de géographie;* la question de cet affaissement des côtes bretonnes dont il est partisan (cf. notamment les pages 29 et 49) y a été en particulier, il n'y a pas longtemps, étudiée avec beaucoup de soin et combattue par de très solides arguments. Qu'il n'accepte point, d'autre part, avec une confiance sans réserve les traditions dieppoises relatives aux voyages des Dieppois en Afrique dès le XIVe siècle, et à Jean Cousin (p. 251-252) ; que surtout il se garde de considérer les fleuves « comme de véritables barrières » (p. 3) alors qu'ils sont le plus souvent, tout au contraire, même le Rhin, de véritables traits d'union. Qu'il précise certaines de ses assertions, qu'il en rectifie d'autres ; sans cela, on ne devra jamais lire son dernier volume, de lecture cependant si attachante, qu'avec les plus grandes précautions.

6. — Sous le titre de : *L'Empire de la Méditerranée*, M. René Pinon a réuni en un volume les excellents articles qu'il avait publiés en 1902-1903 dans la *Revue des Deux Mondes* sur la question du Maroc et la pénétration française dans le Sahara oranais, la Tripolitaine, Bizerte et les deux forteresses de la Plus Grande Bretagne que sont Malte et Gibraltar. Mais il ne s'est pas borné à publier ces études telles qu'il les avait primitivement écrites ; il les a reprises et légèrement remaniées afin de mettre au point les détails que la marche des événements avait pu rendre inexacts, et de conduire le lecteur jusqu'à la fin de l'année 1903 ; il y a ajouté des cartes et des plans, un excellent Index alphabétique, et aussi une Introduction considérable « sur la France dans la Méditerranée et l'entente franco-italienne ». Ainsi se trouve nettement déterminé le caractère politique de l'ouvrage de M. René Pinon ; mais, pour être avant tout un livre de géographie politique, *l'Empire de la Méditerranée* n'en est pas moins plein de précieux aperçus physiques et économiques, de faits finement observés au cours d'un voyage sur les rives méridionales de la Méditerranée occidentale et jusqu'à Duveyrier, de considérations historiques ayant une réelle portée. La conclusion de ses études, c'est à la fin de son Introduction que M. R. Pinon l'a formulée, en déclarant que la « Médi-

terranée n'est qu'un couloir » (p. 91). Le rapprochement italien, écrit-il encore (p. 90), aurait pu avoir des résultats heureux pour la France, mais à la condition expresse qu'il lui apportât des avantages positifs, qu'il ne devînt pas le régulateur unique de toute notre politique étrangère et qu'il n'aboutît pas à créer à nos côtés, en Europe et en Afrique, une Italie trop puissante, qui serait fatalement en conflit avec nous. » Tels sont, résumés en courtes formules, les enseignements qui ressortent des leçons de l'histoire et de l'examen des cartes ; et en voici encore un autre, non moins important : « la Méditerranée ne contient plus aujourd'hui toute la vie des peuples civilisés. » Voilà pourquoi, toute importante qu'elle puisse être, « la politique méditerranéenne ne doit pas nous faire perdre de vue le reste du monde. » On a parfois, malheureusement, tendance à le faire ; en nous invitant à nous garer de ce péril, c'est un service signalé que nous rend M. Pinon.

7. — Les notes recueillies par M. Guillaume de Champeaux *A travers les oasis sahariennes*, et écrites par lui « au courant du crayon, sous la tente ou en plein air », durant ses longues routes à méhari dans les régions placées depuis la fin de 1899 sous notre domination, ne fournissent pas de renseignements nouveaux sur la structure physique du pays, la nature du sol, etc.; mais ce sont des notes sincères, émanant d'un auteur qui a su regarder attentivement autour de lui. De là l'intérêt de ce petit volume, dont les très courts chapitres, pleins d'indications précises, illustrés de fort belles photographies, amènent à cette conclusion que « les oasis sahariennes constituent un pays nul et sans avenir ». — A la suite de ses notes sur le Gourara, le Touat et le Tidikelt, M. de Champeaux a publié quelques pages sur l'escadron des spahis sahariens, dont l'éphémère existence (il fut constitué en 1894 et licencié en 1902) fut active et glorieuse. Il était utile de rappeler que les spahis sahariens ont, durant leurs huit années d'existence, participé à la pénétration dans l'extrême-sud algérien, à la conquête des oasis sahariennes et à la mission Foureau-Lamy ; il était utile de dire que les officiers de cet escadron ont contribué pour une grande part à l'établissement de la carte la plus récente (1 : 250 000e) des régions sahariennes des oasis, du Grand Erg, du Tadmaït et du Mouydir. Pour cet hommage rendu à un corps dont il fit partie, comme pour la valeur de ses notes sans prétention sur les oasis sahariennes, M. G. de Champeaux a droit à nos félicitations.

8. — Depuis un certain temps déjà, le Comité de l'Afrique française a pris l'excellente habitude de publier en fascicules plus ou moins considérables les plus importants des documents qui ont d'abord paru dans son *Bulletin*. La série de ces cahiers (comme on dirait en Allemagne) vient de s'enrichir du rapport du lieutenant Guillo Lohan sur

son aventureuse expédition au Hoggar en octobre-novembre-décembre 1902. On trouvera dans ce journal de route, très sobrement écrit, mais très précis, une masse de renseignements géographiques précieux, dont les uns sont relatifs à des coins jusqu'alors inexplorés du Sahara, dont d'autres complètent heureusement les informations déjà recueillies par le commandant Laperrine et par le lieutenant Cottenest. Une courte note de M. G.-B.-M. Flamand, le savant bien connu, sur les échantillons de roches recueillis par le lieutenant Guillo Lohan dans les régions du Mouydir et du pays des Touareg, ajoute encore à l'intérêt de cette publication et contribue, de son côté, à faire d'*Un Contre-Rezzou au Hoggar* un document que devra consulter tout géographe désireux d'étudier, avec quelque détail, le Sahara central.

9. — Dans son expansion coloniale en Afrique centrale, la France se trouve actuellement arrivée aux portes de ce mystérieux Ouadaï, dans lequel ont jusqu'à présent pénétré et surtout duquel sont revenus si peu de voyageurs européens. Édouard Vogel, Maurice von Beurmann, le Dr Nachtigal, Massari et Matteucci, voilà les seuls explorateurs, sans parler du cheik Mohammed el Tounsi, qui ont visité l'Ouadaï, et les deux premiers n'en sont jamais ressortis. Très rares sont donc nos informations sur ce pays, et ce nous est une raison de plus pour les étudier avec le plus grand soin ; le Comité de l'Afrique française s'est parfaitement rendu compte de la chose, et c'est pourquoi il vient de publier une traduction très consciencieuse et complète, due à M. Joost Van Vollenhoven, de la partie de la relation de Nachtigal consacrée au Ouadaï. Bien que ce fragment de *Sahara et Soudan* n'ait pas été écrit par le savant explorateur lui-même, mais ait été rédigé après sa mort, d'après ses notes, par L. Groddeck, il présente cependant une très grande valeur, et demeure le document le plus complet qu'il soit actuellement possible de consulter sur cette partie de l'Afrique. La publication de cette traduction du *Voyage de Nachtigal au Ouadaï* est donc un nouveau service rendu par le Comité de l'Afrique française aux géographes et aux coloniaux.

10. — C'est un livre bien intéressant, mais bien triste que celui dans lequel le major Jean Darricarrère a réuni ses impressions de la campagne de Madagascar de 1895 ; on y trouvera, sur la manière dont furent fauchés par la fièvre et par la dyssenterie un trop grand nombre de nos pauvres soldats, les détails les plus cruels et les plus navrants. Et, cependant, il faut avoir le courage de lire *Au Pays de la fièvre*, et il faut féliciter son auteur d'avoir eu le courage, beaucoup plus grand encore, de l'écrire, car on peut y puiser d'utiles renseignements. Jamais, peut-être, on ne comprendra mieux qu'en lisant ce volume, pourquoi, dans une guerre coloniale à tout le moins, ce n'est pas à Paris que doit être établi le plan des opérations, et aussi pourquoi il est

absolument indispensable, dans ce cas, de tenir un très grand compte des notions relatives à la géographie et au climat d'un point précis, de ne pas se contenter des notions trop générales, et partant inexactes et incomplètes. Outre ces enseignements, on pourra dégager du livre du major Darricarrère des indications intéressantes sur le régime climatique du pays compris entre Majunga et Suberbieville, d'où la maladie a obligé l'auteur à revenir en arrière, sans accompagner la colonne volante conduite par le général Duchesne à Tananarive. Faut-il enfin constater que toute l'histoire de la campagne de 1895, celle de la première partie surtout, se trouve racontée dans *Au Pays de la fièvre*, et qu'à ce point de vue encore, ce volume mérite d'être lu ? Il est très agréablement et vivement écrit, mordant même parfois, — certains aumôniers militaires, coupables de n'être pas toujours des saints, pourront le constater à leurs dépens, — mais d'une réelle impartialité, à tous égards ; on peut dire qu'il est l'œuvre, sinon peut-être d'un croyant, du moins d'un homme très respectueux des croyances profondes et des convictions sincères.

11. — Quels beaux et fructueux voyages a exécutés dans l'Asie centrale le Dr suédois Sven Hedin, ce n'est pas aux lecteurs du *Polybiblion* qu'il convient de le rappeler; tous savent, pour avoir entendu ses conférences à la Société de géographie ou pour en avoir lu le résumé dans le « Bulletin de la société » ou dans les journaux, quels dangers il courut, soit dans les sables du Taklamakan, soit sur les plateaux glacés du Tibet. C'est de ses dernières explorations dans ce pays (sur lequel l'expédition du major Younghusband appellerait l'attention générale, si d'autres événements ne la détournaient sur d'autres parties de l'Extrême-Orient) que le Dr Sven Hedin a fait le récit dans son volume *Vers la ville interdite*, dont M. Charles Rabot vient de publier une intéressante traduction. Que de périls a dû braver l'intrépide voyageur dans ses pérégrinations, sur ces immenses plateaux, d'une altitude supérieure à celle du Mont Blanc ! Quelles températures extrêmes, quels orages, et, sur les lacs, quelles tempêtes il lui a fallu supporter ! Aussi ne sait-on vraiment ce qu'il faut le plus admirer, de l'audace du voyageur ou du stoïcisme avec lequel il subit les dures épreuves qui l'assaillirent. Lui-même, le Dr Sven Hedin semble, en retraçant ses souffrances, avoir été rétrospectivement effrayé de leur intensité : « En écrivant ce livre dans la douceur du foyer, au milieu de tous ceux que j'aime, a-t-il écrit quelque part (p. 92), je me demande comment j'ai pu supporter la tristesse de l'isolement pendant ces longs bivouacs silencieux de l'hiver thibétain. C'est qu'au milieu du désert j'avais le soutien le plus ferme que l'homme puisse posséder, le seul qui lui permette d'affronter les rigueurs de la vie : le travail. C'est que tous les matins aussi je lisais un petit livre contenant pour chaque jour de

l'année un verset de la Bible, verset que, quotidiennement, également, les miens lisaient à mon intention. » Grâce à ce double réconfort, le Dr Sven Hedin a surmonté toutes les difficultés, s'est tiré de tous les mauvais pas ; s'il n'a pu pénétrer à Lhassa, « la ville interdite », du moins a-t-il traversé le Thibet de part en part, jusqu'au Ladak, en suivant des routes nouvelles. Son ouvrage, plein de faits géographiques et d'observations scientifiques du plus haut intérêt, de traits de mœurs et d'anecdotes, est en outre admirablement illustré ; on ne saurait souhaiter gravures plus instructives que le glacier du Karakoram figuré à la page 399 et surtout que la vue de la vallée de Tcharkalyk-Sou, encaissée entre des terrasses de cailloux roulés et des escarpements de granite (p. 119), ni dessin plus pittoresque que la photographie du Lac méridional, donnée page 39. Quant à la traduction de M. Rabot, il nous suffira de dire qu'elle est digne des précédentes, c'est-à-dire faite avec un égal souci de l'intérêt scientifique et du goût du public français. Aussi *Vers la ville interdite* est-il un ouvrage qu'il faut lire ; il est plein de faits positifs et de renseignements précis sur un pays dont on s'occupera de plus en plus, et il nous fait connaître et apprécier un caractère !

12. — On lira encore avec un réel intérêt le dernier volume de la série dans laquelle le marquis Pierre de Barthélemy a raconté ses voyages dans l'Indo-Chine française ; le journal de route des deux reconnaissances exécutées par lui dans les premiers mois de l'année 1899 et en février 1900, contient en effet sur la montagne d'Annam et sur les Moïs de la région de Hué, sur les Stiengs et les Moïs indépendants du mont Djambra, une série de notes précieuses dont deux intéressantes cartes, dressées par MM. V. Huot et J. Hansen, augmentent encore la valeur. Ce n'est pas d'ailleurs à ce seul point de vue que nous conseillons la lecture d'*Au Pays Moï* ; on y trouvera, sur les persévérants efforts de nos colons pour la mise en valeur du sol de l'Annam, sur les remarquables résultats obtenus par les missionnaires de la mission des Bahnars, les indications les plus précises. Par là, le nouvel ouvrage du marquis de Barthélemy sollicite l'attention de l'historien de la colonisation et de la civilisation, comme il retient par ailleurs celle du géographe et de l'ethnographe.

13. — Les lecteurs de *la Vie au rancho* voudront certainement prendre connaissance des « parties de chasse d'un ranchero » (*Hunting Trips of a Ranchman*), un autre ouvrage du président Th. Roosevelt qui constitue le complément de ce livre dont M. Albert Savine nous a déjà donné la traduction,... et ils auront raison. Ils y trouveront, en effet, à côté de certaines répétitions et de certaines inexpériences d'écrivain, à côté aussi d'aventures de chasse qui ne présentent d'intérêt que pour les passionnés de ce sport, des descriptions très vivantes,

très pittoresques et très colorées des pays si souvent parcourus naguère par le futur président des États-Unis ; ils y trouveront aussi de très précieuses indications sur la répartition ancienne et actuelle de certaines espèces animales dans les prairies et dans les mauvaises terres et sur la transformation des mœurs de ces espèces par suite des âpres difficultés de la lutte pour la vie (cf. en particulier, sur le bison, les pages 301-302), puis de curieuses remarques sur l'évolution de la vie des habitants humains du Far West. J'ajoute que M. Roosevelt aime la nature, en sent et en comprend le charme et la poésie ; il ne craint pas de sacrifier un coup de fusil ou de carabine au plaisir d'écouter les murmures de la forêt ou les bruits de la plaine, et il n'a pas honte d'avouer quelques-uns de ses déboires de tireur ou de cavalier. Et cela ajoute encore du charme et de l'intérêt à ses *Chasses et parties d'chasse* (tel est le titre français de son livre), qui sont d'autre part un précieux document géographique, humain et même, — car le livre est daté de mai 1885, — dès maintenant historique.

14, 15, 16. — Les lecteurs du *Polybiblion* n'ont sans doute pas perdu le souvenir d'Henri Coudreau, dont les voyages en Guyane nous ont valu naguère différents ouvrages de valeur sur la colonie française de ce nom et sur le territoire jadis contesté entre le Brésil et nous, territoire devenu brésilien par la sentence arbitrale du 1er décembre 1900. C'est à l'exploration d'une partie des affluents de l'Amazone que s'était, dans les dernières années de son active existence, consacré Henri Coudreau ; on lui doit d'intéressants levés à la boussole du Tapajoz, du Xingu, du Tocantins-Araguaya, des cachoieras de Itaboca, de l'Itacayuna, du Yamunda, du Trombetas. Depuis sa mort, survenue le 20 novembre 1899 sur le Trombetas, au moment où il descendait cette rivière après en avoir achevé l'exploration, sa femme Mme O. Coudreau, qui avait précédemment été pour le voyageur la collaboratrice la plus fidèle et la plus dévouée, s'est mise vaillamment à l'œuvre, et continue l'étude des affluents amazoniens du grand État du Para. Commissionnée officiellement par le gouverneur de cet État « pour faire des levés de rivières et pour explorer scientifiquement » les pays baignés par les cours d'eau dont elle effectue la reconnaissance, Mme O. Coudreau a successivement, en 1900, 1901 et 1902, remonté les rios Cumina, Curua, Mapuérá et Maycurú et en a levé la carte ; comme son mari avant elle, elle a raconté, dans des relations écrites d'une plume alerte, en un style pittoresque et humouristique, encore que parfois un peu négligé, l'histoire de chacun de ces voyages. Nous venons de lire les trois derniers de ces récits, et nous avons plaisir à les signaler ici, car on y trouvera, à côté d'indications géographiques, des détails pittoresques qui ont, eux aussi, vraiment leur prix. — *Le Voyage au Rio Cuura* a duré du 20 novembre 1900 au 7 mars 1901 ; sans aucun doute, il eût,

— si la fièvre n'avait pas, à un moment donné, obligé Mme O. Coudreau et ses compagnons à interrompre leur pénible exploration, — fourni des résultats plus satisfaisants encore ; du moins la voyageuse en a-t-elle assez vu pour comprendre que les bords du Curua peuvent devenir une des richesses de l'État du Para. Les essences de bois précieux pour la construction et l'ébénisterie abondent ; il en est de même des arbres à gutta-percha ; pour exploiter de telles richesses, il ne manque qu'une chose : une voie de pénétration, ce que n'est pas une rivière sans cesse coupée de rapides, de *cachoeiras*. — A peine revenue du Rio Curua et confirmée dans sa mission par le nouveau gouverneur de l'État du Para, M. A. Montenegro, l'infatigable voyageuse a entrepris l'exploration de la Mapuérá, qui a duré du 14 mai (date du départ d'Alemquer) au 19 août 1901, puis a traversé la forêt vierge depuis cette rivière jusqu'au Yamunda, qu'elle avait déjà étudié en compagnie de son mari (en 1899). Si lors de sa navigation sur le Curua, Mme O. Coudreau n'avait rencontré aucun Indien, il n'en a pas été de même quand elle a remonté la Mapuérá ; elle y est entrée en relations avec des indigènes, — peut-être des Ouayeouès, — dont elle n'a pu faire qu'une étude sommaire, mais sur lesquels elle fournit cependant (ch. IV du *Voyage à la Mapuéra)* des renseignements très précieux, et dont elle a pu, à grand'peine, dresser un court vocabulaire. Cette fois encore, d'autre part, les résultats économiques sont importants, et une foule de produits spontanés, sources immenses de richesses pour l'État du Para, en particulier des heveas, ont été signalés par Mme Coudreau sur de nombreux points de son itinéraire, parfois même sur les rives de cours d'eau navigables avec des petits vapeurs (p. 160-161). — Pour être, au point de vue des résultats immédiats, moins satisfaisant, le *Voyage au Maycurú* (5 juin 1902-12 janvier 1903) n'en est pas moins d'un réel intérêt économique et même scientifique. Toutes les régions basses des campos inondés pendant l'hiver seront, dans l'avenir, des champs excellents pour l'élevage du bétail et pour la culture ; dans la partie haute de la rivière, les terres sablonneuses et caillouteuses seraient bonnes pour la culture du cotonnier, dont il n'existe pas encore de plantations dans l'État du Para ; en outre, dans une région traversée par Mme Coudreau, la vanille croît à l'état sauvage « en si grand abondance, que l'atmosphère en était saturée pendant des journées. » Si, au cours de cette dernière expédition, la voyageuse n'a rencontré ni Indiens, ni ces Mucambeiros dont elle a tracé dans le *Voyage au rio Curuá* une peinture si peu flatteuse, elle a fait des constatations très intéressantes qui, rapprochées des observations recueillies par elle sur les bords de la Mapuérá, tendraient à confirmer les théories d'Agassiz sur l'existence d'une époque glaciaire dans l'Amazone. — Des cartes à l'échelle du 1 : 100.000e, des

illustrations parfois très intéressantes au point de vue de la géographie physique et de l'ethnographie, accompagnent ces trois volumes, où les géographes auront beaucoup à prendre, et que liront aussi avec plaisir ceux qui, dans les relations de voyage, cherchent surtout des récits d'aventures et de luttes contre les difficultés accumulées par la nature.

17. — Au moment où les expéditions antarctiques retiennent l'attention du monde savant et parfois même celle du grand public, il convient de signaler la publication exécutée par les soins de la Société de géographie de Dresde d'une traduction abrégée de la relation donnée par F. von Bellingshausen de ses deux années de voyages de recherches dans les mers australes (1819-1821). L'œuvre considérable du célèbre navigateur russe, le premier qui, au XIXe siècle, ait fait une véritable exploration dans ces parages, avait été publiée en 1831 à Saint-Pétersbourg (2 vol. in-4), mais demeurait inaccessible à tous ceux qui ignorent la langue russe; aussi faut-il savoir gré au professeur Dr. H. Gravelius de l'avoir traduite en allemand : *Forschungsfahrten im Südlichen Eismeer (1819-1821)*. S'il n'a pu, faute des ressources matérielles indispensables, publier la traduction intégrale de la relation russe, du moins a-t-il pris soin d'en extraire toute la partie d'exploration pure. On la lira avec intérêt — encore qu'elle ne soit pas accompagnée d'une carte qu'il eût été utile de joindre à cette publication — surtout en France, où l'expédition Charcot se rend dans les parages visités naguère par Bellingshausen, et fait de l'exploration de la Terre Alexandre Ier l'objet principal de son effort; mais on fera bien de se souvenir que les dates étant inscrites en vieux style, il convient d'y ajouter régulièrement onze jours pour avoir, en nouveau style, une chronologie exacte de l'expédition.

18. — Au moment d'envoyer cet article à l'imprimerie, nous recevons d'Amérique un important ouvrage, véritable instrument de travail que nous nous reprocherions de ne pas signaler brièvement dès aujourd'hui : *A List of Books (with references to Periodicals) on the Philippine Islands in the Library of Congress*. C'est une de ces bibliographies soigneusement dressées par la section bibliographique de la Bibliothèque du Congrès à Washington, comme nous avons déjà eu l'occasion d'en mentionner plus d'une; mais elle est beaucoup plus considérable que celles relatives à Cuba et à Porto-Rico, dont nous avons récemment parlé. Elle a trait aux Philippines, et se divise en deux parties : une bibliographie, classée par ordre de matières, dressée par M. A. P. C. Griffin, et une cartographie, établie dans l'ordre chronologique par M. P. Lee Phillips, fournissant la liste des livres, des articles de revue et des cartes possédés sur cet archipel par la Bibliothèque du Congrès. Y trouve-t-on absolument tout ce que cet admirable établissement a réuni sur la matière? Je ne le crois pas. La bibliographie de

M. Griffin signale, par exemple, à la page 91, un travail du Dr Montano qui est accompagné de cartes dont je n'ai pas trouvé mention dans la cartographie de M. Lee Phillips, en particulier une carte de l'itinéraire du voyageur à l'intérieur de Mindanao, entre Davao et Butuan, qui eût pu être notée à la suite du numéro 273. J'ai été surpris, d'autre part, à propos des Négritos, de ne pas trouver mention du travail de M. de Quatrefages sur le sujet, publié dans *Hommes fossiles et Hommes sauvages;* la Bibliothèque du Congrès n'aurait-elle ni cet ouvrage, publié à Paris en 1884, ni le *Journal des savants*, où cette étude a d'abord paru? Autres lacunes : la note d'Alfred Marche sur son voyage à la presqu'île de Maecala et aux îles Philippines, publiée dans les *Comptes rendus des séances de la Société de géographie* (1882, p. 163-171), et la bibliographie qui, dans le *Dictionnaire de géographie universelle* de MM. Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet, fait suite à l'article *Philippines* (t. IV, p. 790). Ces petites observations n'empêchent nullement, quelle que soit d'ailleurs la cause de ces lacunes, la Bibliothèque du Congrès d'être extrêmement riche en documents de tous genres sur les Philippines et le travail de MM. Griffin et Lee Phillips d'être d'une utilité incontestable; souhaitons seulement, quand on en fera un nouveau tirage, qu'on en corrige soigneusement les épreuves; qu'on mette d'accord les indications de format données dans les deux parties (le *Rapport* du Dr Montano, cité comme in-8, à la page 91, est considéré comme in-12 à la page 303); qu'on rectifie quelques petites erreurs dans les indications d'échelles, dans les listes de noms propres qui constituent les Index facilitant les recherches. Alors la nouvelle bibliographie dressée par le personnel de la Bibliothèque du Congrès, déjà si intéressante et si utile, atteindra vraiment à la perfection.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Nature et surnaturel. *Élévation, déchéance, état présent de l'humanité*, par J.-V. BAINVEL. Paris, Beauchesne, 1903, in-12 de 395 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est sorti d'une suite de leçons faites à l'Institut catholique de Paris (années 1900-1901). L'éminent professeur a mis le plus grand soin à se faire comprendre de son auditoire, à sortir de l'abstrait, allant au devant des objections, des préoccupations souvent constatées. Toutefois il s'est résigné à ne pas satisfaire absolument « ceux qui en ont assez des abstractions scolastiques ». Il nous l'explique admirablement dans sa Préface. En toute vérité, on peut dire que l'ordre naturel est une abstraction, l'ordre surnaturel où nous sommes étant la réalité présente, historique, vécue. Et pourtant « il faut nécessairement analyser, distinguer, abstraire. La science est à ce prix... »

Par surnaturel nos contemporains entendent le plus souvent un monde supérieur au monde sensible — toute la région où la science expérimentale ne saurait avoir aucun prix : c'est ce monde que le positivisme agnostique se condamne à ne jamais sonder. Tel n'est point le sens réel, qu'il faut placer sous la terminologie théologique traditionnelle. C'est, au point de vue de l'abstraction philosophique, ce qui dépasse les forces et les exigences de la nature — au point de vue théologique, cette vie divine, réalisée en nous par notre adoption en Jésus. L'auteur les distingue nettement dans les deux premiers chapitres (*Conception catholique de la nature primaire. — Idée du surnaturel*).

Il étudie dans les chapitres suivants l'*Élévation primitive*, puis la situation, l'unité, l'harmonie et l'opposition du surnaturel et de la nature. Les chapitres relatifs à *la Chute* et au *Péché originel* intéresseront assurément, étonneront peut-être beaucoup de lecteurs. On ne pouvait mieux dire, construire une apologétique plus claire, plus satisfaisante pour la mentalité contemporaine. L'auteur en connaît bien toutes les exigences ; il fait preuve à leur égard de beaucoup de tact et de souplesse ; il se montre vulgarisateur, disons mieux, catéchiste, au sens le plus élevé et le plus apostolique.

Voir encore, au chapitre VIII, une belle exposition du *Triple Aspect de la réparation*, de son *efficacité* (Conception catholique en face de la conception protestante ou janséniste...) Puis, au chapitre IX, sur l'*État présent de l'humanité*, et en réponse à cette grave question : Dieu pouvait-il nous créer dans cet état actuel ? — les solutions diverses, rationaliste, luthérienne, janséniste, etc... On y voit que les opinions trop souvent prêtées à l'Église doivent être mises au compte de ses adversaires et que seule la solution catholique est satisfaisante.

Enfin tous ceux qui ont suivi les récentes controverses, relatives à la méthode apologétique, verront dans le chapitre X comment *on peut constater le surnaturel*, quelle est l'importance de la préparation subjective, ce que sont *les Raisons actuelles de croire*.

L'épilogue est une exquise étude de Marie Immaculée, de la lumière qu'elle projette sur la question de la nature et du surnaturel.

Souhaitons que cette apologétique, si précise, si ingénieuse et si complète, parvienne jusqu'aux intelligences trop souvent troublées par des expositions superficielles et mutilées. L'idée du surnaturel, son opposition avec la nature, les suites du péché originel sont trop souvent des pierres d'achoppement. Les âmes sincères et loyalement studieuses se féliciteront de trouver enfin la pleine lumière qu'elles cherchaient, parfois avec angoisse.

B. DE CARROY.

JURISPRUDENCE

Compendium praelectionum juris regularis, R. P. PIATI MONTANI, *ad recentissimas leges ecclesiasticas redactum*, auctore P. VICTORIO AB APPELTERN. Paris, Casterman, s. d., in-8 de XXI-651 p. — Prix : 8 fr.

Nous avons rendu compte ici même (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 447-448), avec les éloges qui lui étaient dus, de la seconde édition du vaste ouvrage intitulé : *Praelectiones juris regularis* du P. Piat, ex-provincial des mineurs capucins (province de Belgique). Un religieux du même ordre que le savant auteur, le P. Victorius d'Appeltern, tenant compte des décrets les plus récents, a repris cette œuvre colossale en y apportant quelques légères modifications. Son livre étant surtout destiné aux jeunes gens, l'auteur l'a allégé du traité *de judiciis, delictis et pœnis* dont les autres parties fournissaient incidemment une connaissance suffisante et qu'il était superflu d'exposer ici *ex professo*. On remarquera la conscience avec laquelle le P. Victorius, digne émule de son confrère, a cité les autorités invoquées dans les questions controversées et la fermeté avec laquelle il a su, à l'occasion, exposer ses vues personnelles et compléter, quand il en était besoin, les parties qui manquaient de précision ou de développement suffisant. Rappelons, en terminant ce trop bref compte rendu d'un ouvrage soustrait par sa nature même à une étude plus détaillée, la division suivie par les deux auteurs : 1° Nature, origine, variétés de l'état religieux ; 2° De la profession religieuse ; 3° Obligations des religieux ; 4° Gouvernement et 5° Privilèges des religieux.

G. P.

Vers la paix. *Droits et devoirs des nations. Pacte de paix. Arbitrage. Désarmement*, par E. DUPLESSIX. Paris, Guillaumin, 1903, in-18 de VI-208 p. — Prix : 3 fr.

« Les armements et les alliances ne constituent en faveur de la paix qu'un expédient... Il faut essayer autre chose. Depuis longtemps on connaît le remède qui permettrait de lutter efficacement contre le mal dont se meurt notre vieille Europe. Ce remède, c'est l'arbitrage (p. 13). » L'auteur, après avoir constaté et expliqué les causes de l'insuccès relatif de la Conférence de la Haye, développe un projet de statuts internationaux et il en donne le commentaire. Il reproduit un projet russe (p. 171), puis le texte adopté par la Conférence de la Haye en matière d'arbitrage.

Le travail de M. E. Duplessix mérite d'être lu et étudié.

A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Pour la pédagogie, par GEORGES DUMESNIL. Paris, Colin, 1902, in-12 de XVII-261 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui manque le plus au personnel universitaire, tout le monde le sait, et presque tout le monde l'avoue, ce n'est pas le savoir professionnel, mais la formation pédagogique. On y trouve beaucoup de très savants professeurs, mais un assez petit nombre de bons professeurs. M. Dumesnil ne me contredira pas, lui qui, depuis tant d'années, travaille à fonder dans l'Université un enseignement pédagogique dont il n'a pas, je crois bien, obtenu tous les résultats qu'il en espérait. Ce livre résume ses longs efforts, et il s'y montre à la fois homme de bon sens, d'expérience, d'esprit modéré, tout le contraire d'un sectaire, noblement épris de son métier. Je suis bien heureux de lui rendre ce témoignage.

Son livre n'est pas un traité complet de pédagogie, mais plutôt un plaidoyer en faveur de la pédagogie, dont il s'applique seulement, n'ayant pas la place pour tout dire, à préciser quelques points plus particulièrement importants ou d'une portée plus immédiate et plus pratique. J'y trouve d'abord les trois cours d'ouverture de son cours de science de l'éducation professé à l'Université de Toulouse, préfaces de trois volumes qu'il lui aurait été aisé d'écrire sur ce sujet, si ses occupations professionnelles lui en avaient laissé le temps. Ces études traitent des *Révolutions du programme et des méthodes*, c'est la plus importante ; du *Professeur et du Gouvernement*, titre peu clair, qui voile une bonne leçon sur la nécessité de l'initiative spontanée ; des *Travaux pédagogiques*, résumé intéressant du passé pédagogique complété par les desiderata de l'avenir. Puis viennent, sous la forme de notes, de lettres, de rapports, de conférences, des études d'un caractère plus pratique, sorte d'application des théories générales de l'auteur sur *les Lycées comme écoles annexes*, *la Puissance du mot « Université »*, plaidoyer *pro domo* un peu puéril et qui sort du sujet ; *l'Éducation générale et la Philosophie :* c'est la quatrième leçon d'ouverture du cours de Toulouse ; *la Multiplicité des examens :* un nouveau plaidoyer pour la pédagogie, qui prouve que les premiers n'ont pas eu grand succès ; *la Réforme de l'enseignement*, qui me paraît préparer et commenter par avance celle qui a triomphé depuis et dont l'excellence me laisse des doutes ; *les Conférences pédagogiques de professeurs*, un des meilleurs chapitres du livre ; *la Formation de l'idéal intérieur*, où l'auteur, mieux inspiré que beaucoup de ses collègues, sait rendre, au moins en partie, justice à l'éducation chrétienne ; enfin, une conférence d'un caractère pratique sur *la Méthode socratique.*

Et voilà le livre qui, se plaçant au point de vue presque exclusif de l'éducation universitaire, n'est pas tout ce que je voudrais qu'il fût, mais n'en est pas moins très intéressant et très bien fait.

ÉDOUARD PONTAL.

Pestalozzi et l'Éducation populaire moderne, par A. PINLOCHE. Paris, Alcan, 1902, in-12 de XI-217 p. — Prix : 2 fr. 50.

Sans avoir la valeur tout à fait extraordinaire que beaucoup lui prêtent aujourd'hui, en vertu de cet engouement qui porte tant de gens à n'accorder d'attention qu'à tout ce qui nous vient de l'étranger, il n'en est pas moins vrai que l'œuvre pédagogique de Pestalozzi est intéressante à connaître. Sans doute, il n'a réussi dans aucune de ses entreprises, ce qui nous les rend un peu suspectes, mais il a eu de bonnes idées, et M. Pinloche a bien fait de les extraire de ses œuvres multiples, où il est assez fastidieux de les chercher, pour les mettre à la portée de ceux que les méthodes pédagogiques intéressent. Le volume de M. Pinloche comprend trois parties : une biographie de Pestalozzi et un exposé de son œuvre; un résumé de ses doctrines pédagogiques, enfin une étude sur l'influence de Pestalozzi. Je constate que l'instruction religieuse tient une place assez importante dans le système pédagogique de Pestalozzi. Çà et là, on trouve quelques expressions malsonnantes, qui prouvent du parti pris et certaines ignorances fâcheuses. Mais, dans son ensemble, l'ouvrage est modéré et intéressant. Il est regrettable que l'auteur ne rende pas mieux justice à l'instruction chrétienne, qu'il appelle, je ne sais pourquoi, « l'instruction monacale », et qui n'est pas du tout ce qu'il pense. Là aussi, qu'il veuille bien m'en croire, on cherche, et l'on réussit, aussi bien qu'ailleurs, à former des hommes de savoir et de vertu, de bons chrétiens et de bons Français.

ÉDOUARD PONTAL.

Histoire naturelle de la France, 24e partie. **Paléobotanique** (*plantes fossiles*) par P.-H. FRITEL. Paris, les fils d'Émile Deyrolle, 1903, in-12 de 325 p., avec 412 fig. dans le texte et 36 planches hors texte. — Prix : 6 fr.

Ouvrage très spécial, très intéressant néanmoins et fort bien fait. Il présente la description et les figures des plantes fossiles mises au jour dans les différentes couches du sol de notre pays. En se solidifiant, chaque étage de cette terre, formé à des époques successives, a enserré, dans la substance qui l'a composé, les végétations épanouies à la surface de ces temps. Ce sont les vestiges qui en restent et que l'on retrouve maintenant dans les profondeurs du sol que l'auteur étudie sommairement. Il se borne aux descriptions des espèces retrouvées dans les fouilles opérées en France.

M. Fritel a observé ici l'ordre des couches superposées qu'a formées notre territoire. Suivant les enseignements géologiques de M. de Lapparent, il expose à grands traits, dans une brève première partie, la répartition des espèces que l'on trouve à chaque période. Des tableaux synoptiques précisent sa démonstration. La seconde partie est à juste titre autrement développée, et occupe trois cents pages du volume. Les gravures, dessinées au trait par l'auteur, sont en grand nombre insérées dans le texte qu'elles éclairent. D'autres, pour donner une vue d'ensemble plus saisissante et en même temps comme une sorte de résumé graphique, sont groupées en trente-six planches qui terminent le volume. Une table donne l'index des espèces citées dans l'ouvrage, bien propre à faciliter l'étude de cette partie de l'histoire naturelle et, par son mérite intrinsèque, à lui conquérir des adeptes. G. DE S.

Annuaire pour l'année 1904, publié par le Bureau des longitudes, *avec deux Notices scientifiques*. Paris, Gauthier-Villars, in-16 de IV-732 p. + A, 23 ; B, 53 ; C, 41 ; en tout 853 p. (*Avertissement* et tables compris). — Prix : 1 fr. 50.

Avec l'année 1904, commence le nouveau roulement annoncé en 1903 pour la publication des *Annuaires*. Les données concernant la statistique et la géographie ne figurent point dans l'Annuaire de 1904, étant réservées aux années de chiffre impair. Aussi la Physique et la Chimie qui figurent en la présente année, de chiffre pair, seront absentes de l'Annuaire de 1905, les données astronomiques étant seules permanentes.

Parmi ces dernières, le tableau des éphémérides des étoiles variables, avec grandeurs maxima et minima, ne comprend pas moins de 450 de ces astres. Un certain nombre d'entre eux sont variables du fait des planètes obscures gravitant autour d'eux, et sont dits : *du type d'Algol*. — Quant aux petites planètes comprises entre Mars et Jupiter et appelées *télescopiques*, leur nombre, au 31 octobre dernier, dépassait 550, dont 512, suffisamment observées, ont pu recevoir, la plupart un nom, toutes un numéro d'ordre. — Les comètes découvertes en 1903 sont au nombre de 4 ; leur historique est donné.

A propos du calendrier grégorien, l'Annuaire prétend, page 45, que la fête de Pâques, en 1903, aurait dû tomber le 19 et non le 12 avril, attendu que la pleine lune vraie ou astronomique arrivait, pour le méridien de Paris, le 12 avril, à minuit 27 minutes, et que, d'après les règles pascales, on devait célébrer la fête de Pâques le dimanche suivant, 19. Mais cette prétention a été combattue par le *Cosmos* (30 janvier 1904), qui a fait observer que l'on a confondu le jour de la pleine lune, 15e de la lune, avec le *terme pascal* qui est toujours le 14e.

L'analyse des données physiques et chimiques nous entraînerait

beaucoup trop loin. Disons seulement que de nombreuses additions ont été apportées à la *Partie physique*.

Deux *Notices* complètent le volume. La première, A, consiste en une *Note sur la conférence géodésique internationale, tenue à Copenhague en août 1903*, due à l'éminent ingénieur géographe membre de l'Institut, Bouquet de la Grye. Elle expose les travaux accomplis depuis trois ans par l'*Association géodésique internationale* : réseaux trigonométriques pour la mesure du Méridien, au Spitzberg, dans la République de l'Équateur, au Cap, vers la direction d'Alexandrie, sur un parcours de 7,200 kilomètres, aux États-Unis avec des observations astronomiques d'où il résulterait que la valeur de l'aplatissement aux pôles serait $\frac{1}{306.5}$ au lieu de $\frac{1}{293.5}$, valeur classique. Le Mexique n'est pas non plus resté inactif. L'Italie a avancé ses triangulations au point que, complétées par la jonction de la Sicile avec la Tunisie et de l'Italie avec la Corse, on aura un réseau embrassant tout le bassin occidental de la Méditerranée.

La Suisse, le Danemark et le Japon ont étudié les variations de la gravité, et ce dernier les séismes dont il est la terre classique.

Quant aux nivellements, leur réseau atteint aujourd'hui une longueur de 211,000 kilomètres, soit cinq fois le tour du globe.

Enfin des opérations astronomiques ont été exécutées tant pour élucider la question d'une spirale que semblerait décrire l'axe polaire, question intéressant ensemble l'astronomie, la géodésie et la géologie, que pour établir la comparaison de la position astronomique avec la position géodésique, au moins dans les triangulations de premier ordre.

La place nous manque pour analyser la notice B, très savante *Explication élémentaire des marées*, par M. P. Hatt. — Aussi bien paraît-elle n'être pas complète, si l'on en juge par ce sous-titre : *Première partie — Phénomène général*, ce qui implique une seconde partie relative aux phénomènes particuliers. Attendons donc, pour rendre compte de l'ensemble, que la seconde partie ait paru, sans doute dans l'Annuaire de 1905.

C. DE K.

Le Livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques, par PHILON DE BYZANCE ; traduit de l'arabe par le baron CARRA DE VAUX. Paris, C. Klinksieck, 1902, in-4 de 212 p. — Prix : 8 fr. 50.

Les pneumatiques de Philon étaient déjà connues par une traduction latine, éditée par Rose en 1870. M. Carra de Vaux a donné une nouvelle traduction d'après les manuscrits arabes 3713 et 2755 de la bibliothèque de Sainte-Sophie. Il a également publié le texte qui lui paraissait le plus probable. Grâce aux mots techniques d'origine étrangère, qu'il a d'ailleurs groupés dans un appendice, M. Carra de

Vaux a été amené à conclure que le texte qu'il étudie n'est pas une traduction faite directement sur le grec, mais très probablement d'après une version araméenne. Quant à la valeur des manuscrits qui ont servi de base à cette publication, M. Carra de Vaux montre que l'authenticité *générale* de leurs textes est certaine. Qu'il y ait des interpolations, c'est possible, mais actuellement on ne saurait les déterminer.

La comparaison de cet ouvrage avec les *Mécaniques* de Héron, publiées, il y a dix ans, par M. Carra de Vaux, s'impose à ceux qui étudient la science grecque ; ils lui sauront gré d'avoir mis à leur portée une œuvre dont le texte est malheureusement perdu. Les simples physiciens admireront la simplicité et l'ingéniosité des appareils. Nous retiendrons que la suspension que nous appelons *à la Cardan* était connue de Philon, qui l'a employée pour construire son encrier inversable, mais nous nous abstiendrons de dire une suspension à la Philon, car lui-même a emprunté ce dispositif aux Juifs.

E. C.

LITTÉRATURE

Nouvelle Grammaire arabe, par J.-B. Périer. Paris, Leroux, 1903, in-8 de 296 p., cartonné. — Prix : 7 fr. 50.

Petits Exercices arabes, par le même. 1re partie. *Morphologie*. Paris, Leroux, 1903, in-8 de 113 p. autographiées. — Prix : 2 fr.

Je m'étonne toujours du nombre de grammaires arabes qui existent, et de la facilité d'écoulement que trouvent des grammaires nouvelles. Mais peut-être ce sentiment est-il mauvais, et devrais-je comprendre que cette consommation s'explique par l'intérêt croissant et justifié que beaucoup de jeunes Français portent aux choses de l'islam. Cependant en quoi l'une de ces grammaires est-elle supérieure à l'autre ? On serait embarrassé de le dire. Il peut y avoir dans ces ouvrages certaines qualités ou certains défauts qui en rendent la matière plus ou moins aisément assimilable par les étudiants, et en définitive c'est à ces derniers qu'il appartient d'en fixer la valeur relative plutôt qu'aux critiques. Il m'a paru que la grammaire de M. Périer contenait un choix très remarquable de bons exemples, et qu'elle pouvait rendre, avec un peu moins de lourdeur, les mêmes services que celle de Caspari. — Quant aux « Petits Exercices » ils sont, comme on peut le penser, d'ordre tout pratique, et leur vrai mérite est leur humilité.

Baron Carra de Vaux.

Les Jargons de la Farce de Pathelin, pour la première fois reconstitués, traduits et commentés avec le bienveillant concours de philologues français et de professeurs d'Universités françaises et étrangères, par L.-E. Chevaldin. Paris, Fontemoing, 1903, in-12 de xvi-515 p. — Prix : 5 fr.

Voilà certes un livre des plus curieux, je dis curieux dans tous les sens du mot. L'auteur y a fait preuve de science, de conscience et surtout de patience. Il a trouvé moyen en étudiant, dans *la Farce de Pathelin*, les passages écrits en jargon souvent inintelligible, de nous donner une petite encyclopédie linguistique assez riche en trouvailles heureuses pour fixer, il a raison de le croire, l'attention du monde savant. Le fait même d'avoir su grouper tant d'efforts de philologues distingués, pour déchiffrer un texte rebutant, montre bien son esprit d'initiative et lui mérite le succès.

Il semble parfois que tant de zèle philologique pourrait être mieux employé qu'à rechercher l'origine de certaines crudités de langage ; mais le peuple ne reculant pas devant le mot propre, qui est souvent le mot sale, il fallait bien expliquer les grossièretés de cette littérature populaire. On se demande seulement pourquoi, de l'apologie qu'il fait des crudités plus ou moins littéraires de tous les siècles, M. Chevaldin, qui n'a pas l'air si dégoûté, exclut pourtant et condamne celles des prédicateurs catholiques, parlant au peuple dans les termes qu'il aimait, pour mieux se faire entendre.

Ce n'est pas, j'imagine, les hardiesses du jargon pathelinois qui empêcheront cet ouvrage de figurer, selon l'ambition de l'auteur, au programme des agrégations de grammaire et des lettres ; mais peut-être bien plutôt sa forme un peu touffue ; j'allais dire l'excès de conscience avec laquelle il relate les observations les plus insignifiantes, ses recherches inutiles, la liste des livres consultés sans résultat, les analogies tirées des journaux modernes et jusqu'aux scies d'atelier les plus récentes. Il répondrait sans doute à cela que la présente publication est destinée à renforcer l'édition critique de *la Farce de Pathelin* et son commentaire, tout en l'allégeant. Il fallait bien, dans ce but, passer en revue les variantes, accumuler les hypothèses, expliquer toutes les locutions.

J'en conviens et, au risque de ne lui suggérer que des observations bien connues et sans valeur, il me permettra d'indiquer quelques rapprochements de plus. Le haut breton d'Ille-et-Vilaine dirait : *Je oyu peũ*, pour « J'ai eu peur » (p. 95) cette variante serait-elle acceptable ? Il donnerait : *ma fei*, *ma fè*, *ma fà* (p. 192). La prononciation *bian*, *bié*, pour « blanc, blé, » (p. 181) se rencontre aussi dans les environs de Fougères, sans doute par imitation du normand. On dit en Bretagne d'un homme marié qu'il sera *Jean* comme les autres (p. 272). Nous prononcerions : *chat' peloũse* (p. 308). La prononciation : *mey*, *mè*,

pour « moi » *meiñ* peur « moins » ; *meitié* pour « moitié » (p. 314), se trouve en Haute-Bretagne comme en Normandie. On y dit aussi : *grāler* ou *grāsiller* des châtaignes pour « griller » et des *riyōs* pour des « rilles » (p. 362) ; nous dirions : *gafard* et *gafarder* pour « galafre et galafrer » (p. 368). Enfin les paysans des Ardennes nomment les pommes de terre des *tartoufes*, sans y voir aucun rapport avec la « truffe » encore moins avec « Tartufe ». Il faut être philologue, et peut-être un peu subtil, pour trouver là dedans du « tour» et de la « tromperie » et pour comparer un trompeur avec ces tubercules.

Quoi qu'il en soit, ce livre apprendra à ceux qui en douteraient l'utilité de l'étude des patois pour connaître le langage. S'il ne les note pas d'une manière assez rigoureuse, il ouvre beaucoup d'horizons sur les transformations du français et l'Index général, très bien fait, sera pour les chercheurs une mine précieuse de renseignements. Si le ton et certaines inutilités sentent encore la jeunesse, l'ouvrage n'en est pas moins un de ces « chefs-d'œuvre » qui annonçaient et préparaient jadis la maîtrise. L'auteur la prouvera dans l'édition critique qu'il nous donnera bientôt, allégée de toutes ces longueurs.

A. Boué.

Proverbes d'autrefois, par le Dr H. Coulon. Paris, Retaux, 1903, in-8 de vi-174 p. — Prix : 4 fr.

En dépit des apparences de l'orthographe authentique et d'un fac-simile du manuscrit de Cambrai où Jacques de Vitry a recueilli ces proverbes, le livre ici annoncé n'a rien d'une étude philologique. L'occasion était belle pourtant de comparer la langue de ce recueil avec celle des *Proverbes au Villain*, qui datent comme lui du xiiie siècle. On avait là, touchant les mêmes sentences, deux types intéressants de parlers contemporains et divers, celui du Cambrésis et celui de Bretagne. Il n'y a pas lieu d'esquisser une comparaison à laquelle le docteur Coulon n'a pas songé. Curieux des choses d'autrefois, il a seulement voulu, comme l'en félicite M. Coppée, « nous donner d'excellents conseils avec la grâce naïve du vieux langage. » Il s'est acquitté de sa tâche, comme un digne lauréat de la Société d'encouragement au bien, en compilant avec amour, dans un livre de luxe, les maximes morales que son texte pouvait rappeler aux lecteurs. Espérons que leur rappelant aussi, selon le vœu de l'Ordinaire qui a donné *l'imprimatur*, « quelque chose des habitudes patriarcales du bon vieux temps, » elles rendront à la génération présente un peu de la sagesse du passé. A. B.

Légendes du moyen âge, par GASTON PARIS. Paris, Hachette, 1903, in-16 de IV-291 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que la composition en soit des plus artificielles, que nul des morceaux qu'il renferme ne soit inédit et n'ait été porté, par une dernière revision, à un tel état d'achèvement que l'auteur l'eût souhaité et l'eût réalisé lui-même, ce dernier volume du maître sera, certes, l'un de ceux qui plairont le plus à ce grand public lettré pour lequel écrivait souvent Gaston Paris. C'est que l'éminent savant a su vivifier, et, pour ainsi dire, ressusciter l'intérêt des légendes dont il nous expose le développement, en poursuivant l'étude de leur évolution jusqu'à nos jours, en exprimant pour nous, contemporains, la vérité perdurable dont elles sont toujours riches.

Un pèlerinage historique à *Roncevaux* a fait vibrer en lui « les cordes les plus profondes du patriotisme et de l'honneur. » Des lumineuses brumes celtiques à la resplendissante clarté du ciel italien, en passant par la France courtoise et l'Allemagne mystique, il a suivi l'odyssée de *la Reine Sibylle* et du chevalier *Tannhaüser* ; et chez Antoine de la Salle et le minnesinger du XVIe siècle, comme chez Wagner et Sully-Prudhomme, il a découvert le même idéal de bonheur très humain, qui voudrait « accorder les joies éphémères de la vie avec une félicité plus parfaite et plus durable, la jouissance avec la noblesse morale, l'amour pur et dévoué avec la volupté aux appels puissants. » *Le lai de l'Oiselet*, dont les trois « sens» nous sont venus de l'Inde bouddhique, ne lui enseigne pas « une sagesse si banale, ni surtout si aisée qu'elle en a l'air. Le premier précepte est le fondement de la critique ; le troisième est peut-être celui de la philosophie, si on l'applique aux choses de l'esprit; si on l'applique aux choses du cœur, il peut donner sinon le bonheur, du moins l'absence de tourment. » Quant à la double étude sur *le Juif errant*, elle ne comporte pas de conclusion : Gaston Paris n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main, mais nous pouvons être sûrs qu'en cette légende née dans la Palestine franque, il n'eût pas manqué de nous faire sentir « le lien vivant qui rattache nos âmes à l'âme de nos lointains aïeux. » HENRI LONGNON.

Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné), par JULIEN TIERSOT. Grenoble, Falque et Perrin; Moutiers, Ducloz, 1903, in-4 de XXVIII-XXIX-548 p. — Prix : 40 fr.

Ce beau volume est une contribution en même temps à l'histoire littéraire de deux de nos provinces et à la collection de nos chants populaires. Comme l'auteur, M. Tiersot, est un musicologue des plus distingués, il a aussi le mérite d'offrir un recueil de documents musicaux, notés et commentés avec compétence. La chanson populaire est

double, en effet, puisqu'elle est paroles et mélodie : on serait tenté de dire qu'elle a un corps et une âme, si le terme de ce corps n'était dédaigneux, à telle partie qu'on l'applique ; nous dirions plutôt deux âmes...

Du côté musical de ce livre, nous ne pouvons rien dire, sinon que la recherche et l'étude des mélodies a été le point de départ du travail de M. Tiersot. Il avait l'avantage d'être chargé d'une mission du ministère de l'instruction publique : cette recommandation officielle lui valut, pendant les étés successifs que dura son enquête, le concours des inspecteurs d'Académie, des instituteurs et des lettrés : on lui communiquait les cahiers manuscrits, vieux souvent d'un siècle, où des amateurs locaux avaient, pour leur agrément personnel, noté des chansons ; on faisait venir les vieilles gens connues pour savoir encore des chansons afin que M. Tiersot enregistrât paroles et musique. Dans son long rapport au ministre qui forme Introduction, M. Tiersot raconte d'une façon intéressante les péripéties de ce voyage d'investigation dans les vallées et villages de la Savoie et du Dauphiné ; bien souvent il n'est arrivé qu'à temps pour enregistrer les souvenirs de vieillards morts aujourd'hui depuis le commencement de sa mission en 1895. Une Préface proprement dite continue ce rapport, et le complète, résumant l'impression que M. Tiersot a gardée des pays divers qu'il a visités et des mœurs qu'il a observées. Le résultat de son travail a été de douze à treize cents pièces, environ la moitié recueillies directement par lui-même ou par ses correspondants, le reste tiré de cahiers manuscrits ou de livres imprimés, quelques-uns fort rares, et datant du XVIe siècle.

M. Tiersot a voulu faire un recueil complet pour la région de nos Alpes françaises : il ne s'est donc pas borné, comme d'autres l'ont fait avant lui pour d'autres provinces, à ces chansons d'ordre narratif et dramatique, qu'on appelait il y a trois quarts de siècle des « ballades. » Ce sont bien les fleurs de la poésie populaire, mais elles ne sont pas toute cette poésie si l'on entend par là tout ce que chante le peuple, soit né de vive voix dans les milieux populaires, soit composé et écrit par des demi-lettrés, soit venu des villes et adopté par le peuple. De là le caractère particulier de ce recueil, vraiment provincial, où l'on trouve plus qu'une collection de chants populaires proprement dits. Il s'ouvre en effet par un chapitre de « chansons historiques », c'est-à-dire de chansons qui n'ont pas le caractère de ballades, mais qui, soit en français soit en patois, se trouvent imprimées dès le XVIe siècle et qui, à l'exception d'une « bergeronnette » ou d'un « Noël », ont trait à des événements historiques, aux guerres dont le théâtre était en Savoie ou en Piémont.

Les « chansons traditionnelles » sont celles que nous appelions du

terme démodé de ballades: M. Tiersot a recueilli en Savoie et en Dauphiné presque toutes celles que l'on connaît dans le reste de la France et ce qu'il appelle justement « ses chansons classiques par excellence. » Elles ne sont donc pas nouvelles, sinon par leurs mélodies; mais M. Tiersot ne pouvait pas plus les laisser de côté, pour ce motif, que l'auteur d'une flore régionale ne laisse les plantes pourtant déjà connues ailleurs et déjà décrites. A côté de ces chansons importées, il n'y en a qu'un très petit nombre du même type en patois, c'est-à-dire locales. M. Tiersot ajoute avec raison à ce chapitre ce qu'on appelle des « complaintes », c'est-à-dire des récits rimés et chantés des événements locaux qui frappaient l'imagination du peuple, et cela à une époque où les journaux n'existaient pas. Il eût été intéressant de savoir, (mais M. Tiersot ne paraît pas l'avoir recherché) si une imagerie populaire complétait les récits chantés ou légendaires.

Mais nous n'avons pas la place qu'il faudrait pour continuer l'analyse de ce volume comme il le mériterait; disons seulement que les chapitres suivants sont consacrés à l'amour, au mariage, aux chants de bergers, à ceux de conscrits et de soldats, aux chants des fêtes de l'année (bien rares et bien fragmentaires parce que les fêtes, même celle du 1er mai, sont à peu près tombées en désuétude), aux chansons du travail, aux danses: dans ce dernier chapitre il faut signaler une des danses traditionnelles les plus curieuses de France, une danse des épées, à laquelle on ne trouverait plus de similaire qu'hors de France, et qui se célèbre encore le 16 août de chaque année à Pont-de-Cervières, près Briançon; on l'appelle du nom énigmatique et inexpliqué de *bacchu-ber*. — Les textes de musique se trouvent presque à chaque page, et, pour rehausser le caractère local de l'ouvrage, on y a reproduit quelques anciennes lithographies et représenté en gravure quelques scènes ou de pièces de théâtre, ou de mœurs, ou de danses.

Les textes patois forment la minorité dans ce recueil ; quelques-uns même ne sont qu'à demi populaires et viennent de lettrés ; mais nous estimons que M. Tiersot n'a pas eu tort de les comprendre dans son travail, qui, sans cela, n'eût pas donné au lecteur une impression d'ensemble. On n'apprécie que mieux, du reste, par ce contraste, le mérite des œuvres françaises qui se sont imposées à toutes nos provinces et qu'on trouve dans tous nos recueils, telles que *Jean Renaud* pour n'en nommer qu'une. Il est aisé aussi de voir, au luxe élégant avec lequel un imprimeur artiste de Savoie, M. Ducloz, a imprimé ce volume à Moutiers, que la vanité locale s'en est mêlée, et qu'on a voulu élever un monument durable à l'honneur de ces deux provinces voisines, Savoie et Dauphiné. Mais le monument n'eût pas été moins durable, et l'œuvre de M. Tiersot eût été de lecture plus commode si au lieu de cet énorme in-quarto pesant 3 kil. 500 grammes, qu'on ne peut tenir

double, en effet, puisqu'elle est paroles et mélodie : on serait tenté de dire qu'elle a un corps et une âme, si le terme de ce corps n'était dédaigneux, à telle partie qu'on l'applique ; nous dirions plutôt deux âmes...

Du côté musical de ce livre, nous ne pouvons rien dire, sinon que la recherche et l'étude des mélodies a été le point de départ du travail de M. Tiersot. Il avait l'avantage d'être chargé d'une mission du ministère de l'instruction publique : cette recommandation officielle lui valut, pendant les étés successifs que dura son enquête, le concours des inspecteurs d'Académie, des instituteurs et des lettrés : on lui communiquait les cahiers manuscrits, vieux souvent d'un siècle, où des amateurs locaux avaient, pour leur agrément personnel, noté des chansons ; on faisait venir les vieilles gens connues pour savoir encore des chansons afin que M. Tiersot enregistrât paroles et musique. Dans son long rapport au ministre qui forme Introduction, M. Tiersot raconte d'une façon intéressante les péripéties de ce voyage d'investigation dans les vallées et villages de la Savoie et du Dauphiné ; bien souvent il n'est arrivé qu'à temps pour enregistrer les souvenirs de vieillards morts aujourd'hui depuis le commencement de sa mission en 1895. Une Préface proprement dite continue ce rapport, et le complète, résumant l'impression que M. Tiersot a gardée des pays divers qu'il a visités et des mœurs qu'il a observées. Le résultat de son travail a été de douze à treize cents pièces, environ la moitié recueillies directement par lui-même ou par ses correspondants, le reste tiré de cahiers manuscrits ou de livres imprimés, quelques-uns fort rares, et datant du XVIe siècle.

M. Tiersot a voulu faire un recueil complet pour la région de nos Alpes françaises : il ne s'est donc pas borné, comme d'autres l'ont fait avant lui pour d'autres provinces, à ces chansons d'ordre narratif et dramatique, qu'on appelait il y a trois quarts de siècle des « ballades. » Ce sont bien les fleurs de la poésie populaire, mais elles ne sont pas toute cette poésie si l'on entend par là tout ce que chante le peuple, soit né de vive voix dans les milieux populaires, soit composé et écrit par des demi-lettrés, soit venu des villes et adopté par le peuple. De là le caractère particulier de ce recueil, vraiment provincial, où l'on trouve plus qu'une collection de chants populaires proprement dits. Il s'ouvre en effet par un chapitre de « chansons historiques », c'est-à-dire de chansons qui n'ont pas le caractère de ballades, mais qui, soit en français soit en patois, se trouvent imprimées dès le XVIe siècle et qui, à l'exception d'une « bergeronnette » ou d'un « Noël », ont trait à des événements historiques, aux guerres dont le théâtre était en Savoie ou en Piémont.

Les « chansons traditionnelles » sont celles que nous appelions du

terme démodé de ballades : M. Tiersot a recueilli en Savoie et en Dauphiné presque toutes celles que l'on connaît dans le reste de la France et ce qu'il appelle justement « ses chansons classiques par excellence. » Elles ne sont donc pas nouvelles, sinon par leurs mélodies ; mais M. Tiersot ne pouvait pas plus les laisser de côté, pour ce motif, que l'auteur d'une flore régionale ne laisse les plantes pourtant déjà connues ailleurs et déjà décrites. A côté de ces chansons importées, il n'y en a qu'un très petit nombre du même type en patois, c'est-à-dire locales. M. Tiersot ajoute avec raison à ce chapitre ce qu'on appelle des « complaintes », c'est-à-dire des récits rimés et chantés des événements locaux qui frappaient l'imagination du peuple, et cela à une époque où les journaux n'existaient pas. Il eût été intéressant de savoir, (mais M. Tiersot ne paraît pas l'avoir recherché) si une imagerie populaire complétait les récits chantés ou légendaires.

Mais nous n'avons pas la place qu'il faudrait pour continuer l'analyse de ce volume comme il le mériterait : disons seulement que les chapitres suivants sont consacrés à l'amour, au mariage, aux chants de bergers, à ceux de conscrits et de soldats, aux chants des fêtes de l'année (bien rares et bien fragmentaires parce que les fêtes, même celle du 1er mai, sont à peu près tombées en désuétude), aux chansons du travail, aux danses : dans ce dernier chapitre il faut signaler une des danses traditionnelles les plus curieuses de France, une danse des épées, à laquelle on ne trouverait plus de similaire qu'hors de France, et qui se célèbre encore le 16 août de chaque année à Pont-de-Cervières, près Briançon ; on l'appelle du nom énigmatique et inexpliqué de *bacchu-ber*. — Les textes de musique se trouvent presque à chaque page, et, pour rehausser le caractère local de l'ouvrage, on y a reproduit quelques anciennes lithographies et représenté en gravure quelques scènes ou de pièces de théâtre, ou de mœurs, ou de danses.

Les textes patois forment la minorité dans ce recueil ; quelques-uns même ne sont qu'à demi populaires et viennent de lettrés ; mais nous estimons que M. Tiersot n'a pas eu tort de les comprendre dans son travail, qui, sans cela, n'eût pas donné au lecteur une impression d'ensemble. On n'apprécie que mieux, du reste, par ce contraste, le mérite des œuvres françaises qui se sont imposées à toutes nos provinces et qu'on trouve dans tous nos recueils, telles que *Jean Renaud* pour n'en nommer qu'une. Il est aisé aussi de voir, au luxe élégant avec lequel un imprimeur artiste de Savoie, M. Ducloz, a imprimé ce volume à Moutiers, que la vanité locale s'en est mêlée, et qu'on a voulu élever un monument durable à l'honneur de ces deux provinces voisines, Savoie et Dauphiné. Mais le monument n'eût pas été moins durable, et l'œuvre de M. Tiersot eût été de lecture plus commode si au lieu de cet énorme in-quarto pesant 3 kil. 500 grammes, qu'on ne peut tenir

entre ses mains, qu'il faut disposer sur un pupitre (et pour lequel il faudrait presque un lutrin), on nous eût donné deux simples volumes in-octavo, légers à la main comme ils eussent été agréables à la lecture. Mais peut-être le grand format a-t-il été préféré pour ses longues lignes musicales. H. GAIDOZ.

Histoire du lied, ou la Chanson populaire en Allemagne, par ÉDOUARD SCHURÉ. Nouvelle édition. Paris, Perrin, 1903, in-16 de 439 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'*Histoire du lied* date de 1868. On s'en aperçoit bien vite. Ce livre fait peut-être trop de concessions à l'ignorance du grand public auquel il s'adresse. Par là nous ne voulons pas reprocher à l'auteur l'absence totale d'un appareil critique qui eût alourdi sa poétique exposition, mais il nous eût satisfait davantage s'il eût donné, en cette nouvelle édition, quelques renseignements précis sur le pays d'origine, la source et la date des chansons que M. Schuré a si bien comprises, si soigneusement traduites, si ardemment aimées surtout. Cet amour s'épanche en un poétique enthousiasme. Nous aurions préféré une étude moins lyrique et un peu plus historique. Et par là *l'Histoire du lied* date bien de 1868.

Ce qui vieillit davantage encore cet ouvrage c'est l'esprit même qui l'anime. Son admiration passionnée de la poésie populaire germanique et protestante rend M. Schuré souverainement injuste, non seulement pour la poésie savante, mais encore pour les races latines et l'esprit catholique. A ce titre il est bien l'héritier intellectuel de Mme de Staël : il nous a tracé un portrait qui lui eût plu de cette Allemagne qu'elle rêvait tout entière absorbée par la culture de « la petite fleur bleue. » Son livre procède en droite ligne de la vieille école romantique ; c'est une collaboration à son œuvre littéraire qui ne fut guère que néfaste. Au point de vue national il est plus regrettable encore ; confirmant les préjugés que les gens de 1830 nous avaient légués sur le compte de nos voisins, il acheva peut-être, à la veille de la guerre, de nous aveugler sur la terrible évolution qui s'était faite, depuis le commencement du siècle, de l'autre côté du Rhin. HENRI LONGNON.

Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet, publiées par G. LATREILLE et M. ROUSTAN. Paris, Lecène et Oudin, 1903, in-18 de XV-271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Zénon Collombet fut un modeste savant lyonnais du milieu du siècle dernier, traducteur de *Salvien*, de *saint Eucher*, de *Sidoine Apollinaire*, etc., qui connut Sainte-Beuve vers 1833 pour avoir parlé en termes élogieux de *Joseph Delorme*, fut payé de retour par l'insertion à la *Revue des Deux Mondes* de notes très favorables sur ses propres ouvrages, entretint pendant dix-neuf ans des relations suivies avec le

grand critique, le pilota et l'hospitalisa lors de ses voyages à Lyon, lui créa à la *Revue du Lyonnais* et parmi les lettrés de l'endroit des admirations et même des amitiés ferventes, lui fournit maintes fois pour ses travaux des renseignements utiles, finalement eut par sa correspondance, de plus en plus cordiale, quelque chose du meilleur de son âme.

MM. Latreille et Roustan, qui avaient déjà publié un volume sur *Collombet et le Romantisme à Lyon*, ont mis la main sur une quarantaine de lettres de Sainte-Beuve à son ami, auxquelles s'entremêlent une douzaine de Collombet que Sainte-Beuve avait conservées. Ces lettres, en général, n'ont rien de très brillant comme esprit, et elles ne renferment ni confidences neuves ni révélations de haut goût. Mais elles ont donné aux deux éditeurs, qui sont hommes très intelligents et très bien informés, l'occasion et un peu la matière d'une excellente petite étude en 155 pages sur Sainte-Beuve. Ils montrent bien, par exemple, la conscience du critique, faisant vérifier par ses correspondants certains points de détail ; et il apparaît que les documents fournis par Collombet et ses *Observations sur les Provinciales* ont tempéré le jansénisme de l'auteur de *Port Royal*. Sur le poète et l'homme intime ils jettent aussi quelque lumière. C'en est une précieuse sur ses sentiments à l'égard de la religion, que les regrets de la foi perdue, çà et là exprimés dans ses lettres à l'excellent catholique qu'était Collombet, et à mesure que sa pensée s'oriente de plus en plus « vers un idéal de raison pure », le besoin plus grand qui lui vient de s'épancher plus complètement dans le cœur de son ami. La dernière lettre est peut-être la seule vraiment éloquente et émue, mais elle l'est profondément : « Il faudrait à une vie si pleine de corvées, pour la consoler et la vivifier, quelque pensée d'en haut, le rayon qui tombe dans la cellule des solitaires et jusqu'à travers les barreaux du prisonnier, l'espérance du ciel, une vue d'au-delà : et voilà ce qui me manque. J'ai le chemin, la fatigue et la poussière de la route, et point le soleil. »

Ce petit livre sera donc cher aux admirateurs de l'écrivain des *Lundis*, et presque indispensable à ceux qui voudront le pleinement connaître.

GABRIEL AUDIAT.

L'Ame et l'évolution de la littérature des origines à nos jours, par GEORGES DUMESNIL. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903, 2 vol. in-12 de LVIII-436 et de 332 p. — Prix : 7 fr.

Deux beaux et bons volumes, une œuvre sérieuse et nouvelle, voilà ce que nous offre l'éminent professeur de Grenoble dans le livre que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs du Polybiblion. *L'Ame et l'évolution de la littérature* évoque à l'esprit le souvenir des études critiques de Taine et de Brunetière, où sont exposés des principes et

une méthode que M. Dumesnil complète par un nouveau point de vue. Le système de l'évolutionnisme est, en effet, applicable à l'histoire de la pensée, car la vie littéraire d'une nation n'est qu'un ensemble de phénomènes qui dérivent l'un de l'autre, sous l'influence de facteurs, de forces déterminantes. Mais quels sont ces facteurs essentiels ? La race, le milieu, le moment, répond M. Taine. S'il en est ainsi, que devient la personnalité humaine, que devient l'âme de l'écrivain ? se demande M. Dumesnil. Les influences extérieures ne sont pas tout ; l'individu peut s'élever au-dessus des forces du milieu, de la race et du moment ; il y a l'acquis du passé dont profite un écrivain nouveau ; il y a, en quelque sorte, la *vitesse acquise*, qui entraîne un génie inspiré ; il y a enfin la personnalité, dont on ne saurait faire abstraction, sous peine de reléguer la littérature au rang des sciences purement mécaniques et physiques. C'est ce que fait très bien ressortir M. Georges Dumesnil.

Appliquant ces principes, l'auteur passe en revue les principales productions littéraires : la lyrique religieuse des premiers temps, la poésie grecque, la littérature latine, l'évolution chrétienne avec S. Augustin, la Chanson de Roland, le moyen âge, la Renaissance, la littérature moderne et contemporaine. Tout cela est admirablement présenté et admirablement jugé. Saint Augustin ressort avec une physionomie qui lui est propre et bien caractéristique. La Chanson de Roland nous apparaît comme une épopée, dont la beauté a des reflets qu'on ne soupçonnait point. Le moyen âge nous fournit des preuves d'idéalisme qu'il était bon de mettre en relief. Jean-Jacques Rousseau, qui occupe vingt-deux pages, se montre tel qu'il est, sans doctrine, sans philosophie, sans vertu. Les contemporains sont mis chacun à leur place ; il est seulement à regretter que M. Dumesnil leur consacre si peu d'espace. En un mot, l'auteur fournit des aperçus vraiment neufs et s'élève à des régions qui sont bien supérieures aux misérables points de vue où se traînent les ambitieux et les écrivains du jour. Ce livre est fait pour la critique saine et pour le génie indépendant. Que n'avons-nous plus souvent l'occasion d'en lire de semblables !

G. Bernard.

HISTOIRE

Au Pays de Jésus. *Souvenirs d'un voyage en Palestine*, par Matilde Serao ; trad. de l'italien par Mme Jean Darcy. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de IV-329 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mme Matilde Serao, auteur de romans presque aussi connus et appréciés en France qu'en Italie, a accompli en 1897 un pélerinage en Terre-Sainte. Les notes qu'elle en a rapportées sont tout ce petit livre, qui est exquis. Mme Serao n'est pas de ces touristes qui vous confient,

comme s'ils révélaient un profond mystère « que les restaurants de Paris sont chers, que Londres a un métropolitain, que les bateaux russes sont moins rapides que les autrichiens, que le trajet des petits vapeurs sur le grand canal de Venise coûte deux sous », ni de ceux qui, recherchant continuellement le pittoresque, ont « à la place du cerveau une galerie de tableaux » et dont « l'esprit n'est qu'un panorama dont ils désirent sans cesse changer les images. » — Elle s'est attachée, par dessus tout, à voir palpiter l'âme des pays qu'elle a traversés. « Insaisissable et cependant réelle, fugitive et cependant présente, ondoyante et fluide, l'âme d'un pays est, quelquefois, dans les yeux de ses femmes, dans une rue, dans un paysage à une certaine heure, dans un fragment de statue, dans une arme rouillée, dans une chanson, dans une parole. L'âme d'un pays est, souvent, une fleur... » Ainsi s'exprime l'auteur dans sa Préface. Si l'on ajoute à cette imagination mobile et subtile, parfois abstractrice de quintessence, une inspiration chrétienne très élevée bien qu'un peu ... napolitaine, on ne s'étonnera pas que l'ouvrage soit original et se place au tout premier rang parmi les « Voyages en Palestine » qui méritent d'être lus, pour ne rien dire des autres qui encombrent la littérature ou mieux la librairie contemporaine.

Un épisode insignifiant retient, de longues pages, l'attention de Mme Serao et lui sert de texte pour des méditations mélancoliques : une sœur poitrinaire qui suit la procession de la Fête-Dieu au Saint-Sépulcre; un religieux franciscain de Tibériade qui, brûlé de fièvre, erre la nuit dans son cloître au lieu de se confiner dans sa cellule (p. 138-143 et 265-270). Mais cette sentimentalité raffinée nous vaut des pages délicieuses : les enfants et la grotte de Bethléem (p. 183), par exemple, ou des réflexions profondes et quelquefois sublimes : comparaison des environs de la mer Morte et des âmes désolées par le péché (p. 183-184), l' « âme de Jérusalem » (p. 95).

Faut-il dire aussi que Mme Serao hait Cook et les hommes de Cook, le New Grand Hôtel et ses hôtes anglais? En revanche, les Orientaux lui sont très sympathiques. Elle a rencontré partout des drogmans admirables de poésie; l'un d'entre eux, dit-elle « fit des difficultés pour recevoir le pourboire que je lui offrais. » Tous ceux qui projettent un voyage en Palestine voudront connaître le nom de cette perle des guides. Nous les renvoyons au livre de Mme Serao, non sans quelque scepticisme. Au reste les « renseignements pratiques » que l'auteur a semés çà et là pour persuader à ses compatriotes qu'un voyage en Terre-Sainte est aisé et peu coûteux, sont presque tous sujets à caution. Si donc, chers lecteurs, vous songez au grand pélerinage de Jérusalem, prenez comme guide pratique M. Baedeker, voire M. Thos. Cook; mais pour préparer votre esprit et votre cœur aux

grandes émotions que vous souhaitez, vous ne sauriez avoir un compagnon de voyage plus agréable que le petit livre de Mme Matilde Serao.

La traduction de Mme Darcy est vivante et limpide. Quelques noms propres ont été simplement transcrits de l'italien. Il eût mieux valu écrire Quirinus que Quirino (p. 153) et Machéronte que Machéro (p. 164).

J. Labourt.

Les Phéniciens et l'Odyssée, par Victor Bérard. T. II. Paris, Colin, 1903, gr. in-8 de VII-630 p. et une carte. — Prix : 25 fr.

Ce volume, qui nous apporte le complément et l'achèvement d'une publication remarquable (voir, sur le tome I, *Polybiblion*, t. XCVII, p. 181), contient (p. 1-540) la fin des *Aventures d'Ulysse*, depuis le moment où le héros prend la parole à la table d'Alcinoüs, devant les Phéaciens assemblés. Le commentaire homérique, tel que le pratique M. Bérard, a vraiment son allure originale et son attrait à part. Il s'agit de retrouver et de marquer sur la carte de la Méditerranée tous les sites décrits dans la suite de l'*Odyssée*. «En attachant un sens réel à tous les mots du texte, en bannissant les explications dites poétiques, nous sommes parvenus à localiser les moindres détails des *Nostos* » (p. 544). Assurément ce n'est pas toujours et partout chose facile (voir, par exemple, à propos de la *Nekyia*, p. 313), et comme s'exprime l'auteur lui-même, autour de tel ou tel chapitre il convient de maintenir une atmosphère non de certitude, mais d'hypothèse. Néanmoins, si l'on envisage l'ensemble, il faut reconnaître que mythologie et histoire, légendes fabuleuses ou témoignages des explorateurs modernes, cartes et photographies (on n'en compte pas moins de 144 dans ce seul tome II), tout est mis en œuvre avec un art consommé soit pour confirmer la thèse fondamentale du livre, soit pour jeter çà et là au milieu des plus doctes explications une note amusante. C'est ainsi que M. Bérard nous entretient successivement des corsaires et de leurs chansons, des Lotophages et des Kyklopes, de la magicienne Kirkê et du *Pays des morts*, des Sirènes, de l'île du Soleil, pour finir par Ithaque, qui se retrouve dans Théaki, et non dans Sainte-Maure, ainsi que l'a affirmé tout récemment un archéologue allemand justement estimé, M. Dörpfeld.

Toutefois ce qui a plus d'importance encore pour les lettrés, ce sont les conclusions de l'auteur touchant les origines de l'*Odyssée* (p. 543-608). A l'entendre, la source la plus ancienne du poème, c'est un périple ou des fragments de plusieurs périples phéniciens, c'est-à-dire des descriptions de mers, de sites et de pays faites par des trafiquants orientaux pour les besoins de la navigation, telles qu'on peut les attendre de matelots qui, n'ayant presque jamais pénétré dans l'intérieur des terres, se bornent à dépeindre les diverses contrées telles qu'on les aperçoit du port

ou même de la haute mer ; à quoi s'ajoutent des récits d'embarquements ou de descentes, des histoires de tempêtes ou de « coursières. » Si les épisodes ou paysages terrifiants y abondent, n'en soyons pas surpris : il s'agissait d'effrayer quiconque eût songé à disputer à ces hardis loups de mer le monopole du commerce méditerranéen. Plus tard seulement, quand les Grecs à leur tour s'aventureront sur ces flots, et aborderont en Sicile, en Italie, à Marseille et jusqu'aux Colonnes d'Hercule, le merveilleux s'évanouira devant la réalité. Les dénominations et tournures sémitiques, encore discernables en tant de passages sous le vêtement grec qui les recouvre, sont une autre preuve de l'antiquité de ces premiers documents.

Mais pour tirer de là l'*Odyssée*, il a fallu un poète, et un poète de génie. M. Bérard estime en effet que les théories wolfiennes ont fait leur temps, et qu'il faut recourir à une explication plus simple et plus humaine de l'épopée homérique. En outre, dans tous les arts, l'artisan d'une œuvre supérieure a besoin que d'autres avant lui aient préparé l'instrument et la matière : tel Phidias héritant d'une longue suite de sculpteurs ; tel Michel-Ange précédé dans la peinture italienne par d'autres Jugements, d'autres Prophètes et d'autres Sibylles. « L'œuvre propre du poète homérique fut sinon la conception, du moins le portrait définitif de son héros : le genre littéraire ayant, grâce à lui, porté son fruit parfait, son chef-d'œuvre, n'a plus ensuite qu'à disparaître » (p. 377). Les Sémites avaient eu leurs périples ; les Hellènes, après la guerre de Troie, eurent leurs *nostoi ;* l'*Odyssée* est le résultat d'un habile mélange ou croisement. « Chaque aventure même n'a pour ressort que la mise en action de la toponymie ; le pays des Sardes, des Fuyards, voit la fuite d'Ulysse ; le pays des Sikèles, des Orphelins, voit son isolement. Auprès des Sirènes lieuses, Ulysse est attaché. Il disparaît sept ans, caché dans l'île de la Cachette, prisonnier de Calypso » (p. 563). Tout cela est ingénieux, extrêmement ingénieux : mais lorsqu'il s'agit de préhistoire, qui peut se flatter d'atteindre à l'évidence ?

Reste à fixer l'âge et la patrie du poème. Évidemment il n'a rien de primitif, de sauvage et de barbare : ce qui est décrit, c'est une société déjà fort ancienne, avec ses classes et ses castes bien établies, ses traditions lointaines, sa littérature déjà perfectionnée. Je n'irai pas, pour ma part, jusqu'à y reconnaître, avec M. Bérard, la première apparition de la chevalerie du moyen âge : cependant il est certain que de tels vers s'adressent, comme ceux de nos plus célèbres trouvères, non à des passants réunis au hasard, mais à un auditoire suffisamment éclairé. Bref, M. Bérard incline à placer aux alentours de 900 ou 850 avant notre ère la composition de ce second poème homérique, et il regarde comme son berceau probable la seule ville de l'Asie Mineure

qui ait pu être à cette époque le siège d'une civilisation aussi complète, Milet, le bazar de l'Anatolie, dans le port duquel affluaient les marchandises de tout genre importées par les vaisseaux phéniciens, italiens et égyptiens.

La « question homérique » n'est pas fermée par les savantes et laborieuses recherches de M. Bérard, qui d'ailleurs ne s'est pas occupé de l'*Iliade* ; mais l'érudition française ne peut que lui être reconnaissante de ces deux superbes volumes, auxquels ne manque, du moins pour les fervents de l'hellénisme antique, aucun genre d'attraction et d'intérêt. L'impression (dans tous les sens du mot) est superbe.

C. Huit.

Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire. Les Pères de l'Oratoire, par le P. Louis Batterel ; publiés par A.-M.-P. Ingold et E. Bonnardet. T. III. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de vii-533 p. — Prix : 5 fr.

C'est le troisième volume de cette importante publication. Les deux premiers ont été signalés aux lecteurs du *Polybiblion* qui, dès lors, savent à quoi s'en tenir sur sa valeur exceptionnelle. La lecture des *Mémoires* de Batterel s'impose désormais à tous ceux qui auront à s'occuper de l'histoire religieuse des xviie et xviiie siècles ; ils y trouveront une foule de renseignements du plus haut intérêt qu'ils chercheraient vainement ailleurs. Parmi les personnages les plus considérables qui ont ici leurs notices bio-bibliographiques, je me borne à nommer, après les éditeurs, dans leur courte et instructive Préface, le Père Lejeune, dont les sermons, souvent réédités, constituent encore aujourd'hui une mine des plus riches pour la prédication vraiment évangélique ; Mascaron, au talent oratoire si apprécié de ses contemporains ; Le Cointe, qui aida puissamment Servien dans sa mission diplomatique, lors des conférences de Munster, d'où sortit le traité Westphalie ; Cabassut, savant canoniste, et Thomassin, l'un des grands théologiens dont s'honore l'Église de France. Batterel vécut avec les personnages dont il raconte la vie et les travaux, ou avec ceux qui les connurent : d'où l'abondance et la précision de ses renseignements. Du reste, pour composer ces *Mémoires*, loin de se borner à ses souvenirs personnels, ou à ceux des autres, l'auteur consulta tous les documents de nature à l'éclairer sur son sujet. Les registres de l'institution et ceux des maisons particulières de l'Oratoire lui furent surtout d'un grand secours. Tout en visant à l'exactitude matérielle des faits, Batterel ne put se défendre de les apprécier à sa façon, et comme il vivait à une époque où se livrèrent les combats que l'on sait sur le jansénisme pour lequel il eut toujours de la sympathie, il ne faut pas lui demander, ce à quoi, sans doute, il ne songea guère, une impartialité absolue. Il ne se borna pas à compter les coups, mais il se jeta

lui-même dans la mêlée et y prit une part active ; c'est ce qui donne à ces pages une vie intense qu'elles n'auraient jamais eue, si leur auteur s'était contenté d'aligner des documents et de citer des faits. Sa probité d'historien ne saurait cependant être suspectée, que je sache, et, sous ce rapport, Saint-Simon, par exemple, ne lui est pas comparable, non plus que la plupart des auteurs de Mémoires, sortes de plaidoyers *pro domo suâ* qui travestissent la vérité, en l'habillant, à leur façon, ou même en la déguisant tout à fait. Les savants éditeurs ne manquent d'ailleurs jamais de remettre les choses au point, le cas échéant.

A. Roussel.

Souvenirs du baron Hüe, officier de la Chambre du roi Louis XVI et du roi Louis XVIII, 1787-1815, publiées par le baron de Maricourt. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1903), in-8 de xxviii-334 p. — Prix : 7 fr. 50.

François Hüe, comme Cléry, valet de chambre de Louis XVI, est célèbre par son attachement à la famille royale au moment des scènes tragiques de l'emprisonnement au Temple. Ce sont les Souvenirs de ces heures terribles qu'il a retracés et que son arrière-petit-fils, le baron de Maricourt, livre aujourd'hui à la publicité. Ces récits, on le remarquera, avaient en partie vu le jour, car, en 1806, à Londres, François Hüe fit imprimer les *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, volume qui obtint un si vif succès de curiosité, d'émotion et de « sensibilité. » Il en était digne par le ton contenu de l'auteur et les douloureux détails du sujet. En 1860, une troisième édition (in-8, Paris, Plon) était précédée d'un Avant-propos de M. H. de l'Épinois. Et M. le marquis de Beaucourt avait donné place dans *la Captivité et derniers moments de Louis XVI* (tome I, p. 41), à de larges extraits du texte original.

Compléter ces pages anciennes par des détails historiques, les alléger au contraire des réflexions politiques, aujourd'hui démodées, qui les accompagnaient alors, c'est la tâche que M. de Maricourt s'est assignée, et qu'il a su remplir ; il fait précéder le texte de son arrière-grand-père d'une Introduction de style élégant, de renseignements biographiques précis et de quelques anecdotes empruntées à la mémoire de sa grand'mère, la baronne Hüe.

Le livre lui-même, offre un récit suivi à partir des journées d'octobre 1789 ; il nous fait assister aux tribulations des princes, jusqu'à la sortie de France de Hüe, en 1795, il relate son séjour, auprès de Louis XVIII, en Russie, en Pologne, en Allemagne. Des notes, plus ou moins bien reliées entre elles, conduisent jusqu'à la Restauration de 1814. Les « Souvenirs » ont été commencés dans la prison de la Force et terminés en exil. L'auteur raconte lui-même (voir p. 258) l'histoire de son manuscrit.

Plus d'un trait est à signaler et plus d'un point à retenir. On trouvera le texte de l'admirable prière, dite « prière de Madame Élisabeth » (p. 107), et qu'il serait peut-être mieux, paraît-il, d'attribuer à l'évêque d'Orléans ; un témoignage du patriotisme de Marie-Antoinette (p. 109) ; le récit des scènes affreuses de l'hôtel de ville aux massacres de septembre (p. 117) ; le chapitre VII relate de bien curieux entretiens de Malesherbes avec François Hüe, dans leur prison ; rien n'est plus poignant que le tableau de l'arrivée du Roi au Temple, sa fermeté en face des vexations et des outrages ; François Hüe demeure à son service jusqu'au 2 septembre 1792 ; il subit alors un interrogatoire ridicule ; plus tard, une comparution dangereuse ; il multiplia ses efforts pour revoir Louis XVI, parvint à entretenir une correspondance secrète avec Marie-Antoinette, procura à Madame Royale des consolations dans sa prison, et accompagna officiellement cette jeune princesse lors de son départ, en 1795, pour l'Autriche. Attaché, en qualité de commissaire de sa maison, à Louis XVIII, il donne des détails sur sa vie à Mitau et la détresse de cette petite cour d'exilés ; la tentative d'empoisonnement dont le comte de Provence faillit être la victime (p. 248) ; leur séjour à Hartwell, en Angleterre. Nous avons dit que ses notes sur la Restauration de 1814 offraient peu d'intérêt ; au contraire l'épisode, en 1815, de la mission de confiance qui lui permit au moment des Cent Jours, de sauver les diamants du Roi, est très curieux et longuement conté.

Noms, dates, identifications et références sont fixés avec soin ; nous n'avons relevé qu'une erreur qui doit être un *lapsus* d'imprimerie. Dans le titre du chapitre V (p. 116) : « décembre » au lieu de « 2 septembre » pour les massacres de 1792. Des appendices, en forme de pièces justificatives, terminent ce volume, où l'on regrette de ne pas trouver une table alphabétique. La lecture de ces pages est émotionnante et fertile en réflexions, tout autant que riche en détails historiques de première main.

G. DE G.

Les Officiers royaux des bailliages et sénéchaussées et les institutions monarchiques locales en France à la fin du moyen âge, par GUSTAVE DUPONT-FERRIER. Paris, Bouillon, 1902, in-8 de XXXIV-1043 p., avec 2 cartes. — Prix : 30 fr.

Nous venons un peu tard pour recommander ce volume à nos lecteurs : l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en lui décernant l'une des plus hautes récompenses dont elle dispose et la plus enviée de quiconque travaille sur l'histoire générale de la France, lui permet de se passer de toute autre recommandation. A dire vrai, tout méritait une pareille distinction dans ce remarquable ouvrage et l'on ne sait ce qu'on doit admirer davantage ou le courage de l'érudit qui n'a pas reculé devant une aussi vaste tâche, où la patience acharnée qui lui a

permis de le mener à bonne fin, ou la sûreté de méthode, la précision de l'information, la fermeté de jugement, la nouveauté des résultats acquis, la clarté de l'exposition, l'élégante sobriété du style.

Il pouvait sembler téméraire de tenter un tableau d'ensemble des institutions locales de la France avant que des monographies particulières eussent complètement déblayé le terrain et rendu possible le travail. M. Dupont-Ferrier ne s'est pas laissé effrayer par l'énorme dépouillement de documents d'archives et de livres de tous genres qu'exigeait une pareille tentative dans l'état actuel des études médiévales. Qu'on parcoure la simple liste sommaire (p. XXI-XXIV) des dépôts où il est allé puiser, qu'on jette un coup d'œil sur les innombrables références qui se trouvent au bas de chaque page presque de son travail et l'on se rendra compte de la peine que lui a donnée la simple préparation de ce livre. Nous n'avons point ici affaire à une œuvre hâtive, à un livre dans lequel des conclusions générales plus ou moins brillantes sont tirées à la légère de quelques faits particuliers cueillis çà et là au hasard ; nous sommes en présence d'une enquête sévère exécutée avec une conscience scrupuleuse. M. Dupont-Ferrier se garde avec soin des généralisations précipitées ; il préfère visiblement l'excès de réserve à l'abus contraire ; il n'affirme rien de plus que ce qu'il a trouvé dans les documents étudiés par lui ; et il s'impose ainsi à la confiance du lecteur le plus difficile.

Ce sujet, qu'il a étudié avec tant de soin, M. Dupont-Ferrier l'expose avec une méthode pleine de lucidité. Dans un premier livre il nous fait connaître les cadres géographiques des institutions bailliagères. Deux chapitres nous donnent : I. la division de la France en bailliages et en sénéchaussées ; II. le groupement et les subdivisions des bailliages et sénéchaussées, c'est-à-dire les gouvernements qui sont au dessus d'eux, les petits bailliages, châtellenies, prévôtés, etc., qui sont au dessous. C'est à ce chapitre que se rapportent les deux cartes qui accompagnent le volume : I. carte des bailliages et sénéchaussées ; II. aire géographique des baillis, sénéchaux, prévôts, vicomtes, viguiers, bailes, juges royaux, et les deux appendices qui expliquent ces cartes ; la grande carte des bailliages est d'autant plus précieuse qu'avec ce goût de précision et ce scrupule de conscience que nous louons en lui, l'auteur s'est refusé à marquer aux bailliages et sénéchaussées des limites qui n'auraient pu être qu'approximatives et n'auraient pas répondu à la vérité des choses ; par un système extrêmement ingénieux et qui mérite de servir de modèle dans des cas analogues « nous relions, dit-il, par un trait, à chaque bailliage, sénéchaussée ou gouvernement, toute localité qui faisait partie de ce bailliage, etc. ; par deux traits, quelques bailliages dépendant d'une sénéchaussée : Labourd, Gévaudan, etc. ; par un trait ou un double trait denté, c'est-à-

dire marqué de distance en distance de points latéraux, quelques localités ou quelques bailliages en litige. » Cette carte, très claire et infiniment précieuse, a été tirée et se vend à part. L'autre carte qui indique dans quelle région se trouvaient les baillis, les sénéchaux, etc., est également fort utile, d'autant qu'elle aide à relever bien des erreurs courantes sur la répartition de ces fonctionnaires.

Le Livre II étudie le personnel des bailliages et sénéchaussées : recrutement, nomination, traitement, droit au cumul, stabilité. Le livre III déroule sous nos yeux le tableau des institutions monarchiques dans les bailliages et sénéchaussées en cinq chapitres, également nourris de fait : I. Conseil de bailliage et de sénéchaussée (l'auteur met en lumière ce point que ce conseil tend à devenir le véritable gouverneur de la circonscription); II. Institutions, administration, législation, police, action sur la vie matérielle, intellectuelle, religieuse et morale ; III. Institutions judiciaires ; IV. Institutions militaires ; V. Institutions financières.

La Provence et le Dauphiné semblent avoir gardé une certaine autonomie au milieu du royaume avec lequel leur union est encore récente. Aussi M. Dupont-Ferrier a-t-il jugé bon de leur consacrer une étude spéciale qui forme le sujet de son livre IV. Elle aboutit à nous montrer même là une tendance vers l'uniformité, vers la fusion.

Enfin le livre V a pour ambition de nous faire sentir l'influence sociale et politique des institutions bailliagères sur les populations d'alors. Le « fonctionnarisme », — la confusion des pouvoirs dans les offices bailliagers, — l'action politique des officiers de bailliages et de sénéchaussées sur les nobles, l'Église et les villes forment les trois chapitres de ce livre.

Nous n'avons donné que la charpente de l'ouvrage de M. Dupont-Ferrier ; c'en est assez pour montrer à combien de sujets il touche, que de renseignements y sont accumulés, avec quelle ampleur y est traitée la question de l'administration provinciale. Presque tout est neuf dans cette étude, la plus importante qui ait été consacrée depuis longtemps à notre histoire nationale à la fin du moyen âge. Ajoutons que ce n'est pas un livre mort; mais bien vivant, tout animé de la vie d'alors, plein d'idées, comme de faits, et des plus suggestifs. Un Index alphabétique de près de 120 pages à 2 colonnes facilite les recherches parmi la masse d'indications accumulées ici.

M. Dupont-Ferrier nous laisse espérer la prochaine publication d'un Almanach royal qui donnera l'état des officiers de la France monarchique à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle. La mise au jour de ce répertoire serait un nouveau service rendu aux études historiques.

E.-G. Ledos.

Correspondance de Le Coz, **évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine et archevêque de Besançon,** publiée pour la Société d'histoire contemporaine par le P. Roussel. T. II. Paris, Alphonse Picard et fils, 1903, in-8 de xv-521 p. — Prix : 8 fr.

Le premier volume de cet ouvrage a paru en 1900 : c'était l'histoire de l'épiscopat constitutionnel de Claude Le Coz, racontée par lui-même. Il allait de 1791 à 1801. Le présent volume, édité dans les mêmes conditions, comprend la période concordataire de l'histoire de notre prélat et s'étend aux treize dernières années de sa vie (1802-1815).

Dans une Introduction, le P. Roussel apprend au lecteur qu'il a tiré la matière de ce nouveau volume à peu près exclusivement du même copie-lettres. Il a dû, au préalable, trier, dans les trente cahiers dont il se compose, les documents qui lui ont paru les plus caractéristiques.

Les difficultés que rencontra Le Coz dans la réorganisation de son vaste diocèse, qui englobait trois départements, durent être, en raison de cette circonstance, et bien qu'en dise son biographe, un peu plus grandes que celles de tous ses collègues dans l'épiscopat. Le P. Roussel a raison d'ajouter : « Toutefois, sa qualité d'ancien constitutionnel lui en créa de particulièrement délicates et pénibles, que ne connurent point les évêques demeurés étrangers à la constitution civile du clergé. A tort ou à raison, il passa aux yeux des insermentés pour favoriser leurs anciens adversaires, qui entraient pour un tiers à peu près dans son clergé. Il est vrai qu'à entendre Le Coz, l'impartialité la plus stricte présida toujours à ses choix; il en donne même des preuves assez fortes, comme le lecteur pourra s'en convaincre, mais nous n'avons ici que le témoignage de l'un des intéressés ; partant, il peut être à bon droit suspect, d'autant plus que l'ancien évêque assermenté, sans trop s'en rendre compte, put, naturellement, incliner du côté de ceux qui autrefois avaient partagé son illusion ou plutôt son erreur constitutionnelle. »

« Un point hors de doute, poursuit le P. Roussel, c'est que jamais Le Coz ne se repentit de son serment. Il renonça, il est vrai, à la constitution civile, mais parce qu'elle était de fait abrogée; comme il renonçait au concordat de François Ier, suivant sa comparaison. Par conséquent, il est inexact, en ce qui le concerne au moins, que le Pape ait imposé l'acceptation du fameux *decretum absolutionis*, appelé par Le Coz une *scandaleuse absolution de censure*, comme condition *sine quâ non* de l'institution canonique des évêques assermentés, nommés par le Premier Consul à des sièges concordataires. Trop longtemps pour la vérité historique, on l'a soutenu. Aujourd'hui l'on est bien obligé de reconnaître qu'il y eut au moins une exception, mais je serais fort étonné que le cas de Le Coz fût isolé. »

A ce propos, le P. Roussel tient à déclarer qu'il n'entend, ni de près,

ni de loin, prendre la responsabilité des préjugés de Le Coz. « Si je ne proteste pas constamment contre ses assertions antiultramontaines, c'est que je n'en vois nullement l'utilité. Je remarquerai seulement que le clergé français à cette époque était toujours imbu d'idées gallicanes. » Ce clergé a bien changé depuis lors, et cela au grand bénéfice de la logique et de la foi.

« L'archevêque de Besançon assista au concile de 1811, où sa conduite fut celle de presque tous les autres Pères, c'est-à-dire fort peu héroïque. Il encourut, comme eux, la colère de l'Empereur et partagea leur disgrâce; mais il ne fut point emprisonné et put rentrer paisiblement dans son diocèse. Il est mort pendant les Cent Jours, le 3 mai 1815, à Villevieux (Jura), au cours d'une tournée pastorale à laquelle on lui avait vainement conseillé de renoncer.

Le P. Roussel se loue beaucoup d'avoir trouvé, « pour la préparation et l'annotation de ce volume, un collaborateur aussi complaisant qu'érudit dans M. Pingaud, commissaire responsable, dont nul n'ignore la compétence historique. » J. Meynier.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. Féret. *Époque moderne.* T. III. XVIIIe *siècle. Phases historiques.* Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de VI-520 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le chanoine Féret poursuit infatigablement sa grande histoire de la Faculté de théologie de Paris. Le tome présent nous expose les phases historiques du XVIIe siècle. On y trouvera, à côté des affaires académiques concernant les collèges ou la Faculté, d'une façon directe, et certains conflits — parmi lesquels la continuation de la lutte contre la Compagnie des Jésus, — des pages très curieuses sur le jansénisme, le gallicanisme (avant la déclaration de 1682 et après) ou encore, sur le laxisme. L'auteur a soin d'examiner aussi les questions doctrinales soulevées par la publication des livres soumis à la censure de la Faculté et les décisions qu'elle eut à prendre dans les affaires où elle intervint. Divers appendices viennent compléter ce volume : nous y signalerons en particulier la liste des votants dans la question de fait et dans la question de droit. En somme, ces pages débordent de vie tant universitaire que générale, et les sujets y sont aussi intelligemment groupés que doctement présentés. F. D'H.

Quelques motifs d'espérer, par l'abbé Félix Klein. Paris, Lecoffre, 1904, in-16 de X-297 p. — Prix : 3 fr.

Alors que tant de raisons de s'attrister et de s'inquiéter s'offrent d'elles-mêmes à ceux qui aiment le Christ et la France, il est bon de leur présenter quelques motifs d'espérer. M. l'abbé Félix Klein, pro-

fesseur à l'Institut catholique, les a trouvés sans les chercher de parti pris, en regardant autour de lui, avec une intelligence et une sympathie très ouvertes. Il sent le prix des éléments de haute vitalité qu'il rencontre, soit qu'il observe les âmes anglaises faisant effort vers la vérité religieuse intégrale ou s'enthousiasmant pour le bel idéal, de Ruskin, soit qu'il mesure quel chemin avait à faire Taine pour se rapprocher du christianisme, grâce à un travail opiniâtre et consciencieux, soit qu'il se réjouisse de l'apparition d'un livre vraiment libéral comme celui de M. Anatole Leroy-Beaulieu sur *les Doctrines de haine*, ou bien du retour de faveur qui ramène des lecteurs et des admirateurs au P. Gratry. Précieux surtout sont les symptômes — et c'est à eux surtout que ce volume s'attache — qui annoncent chez les catholiques, spécialement chez les prêtres et chez les jeunes gens, une formation intelligente, solide et appropriée aux besoins présents. Lisez les chapitres intitulés : *L'Évangile aujourd'hui*, *Un Renouvellement des études ecclésiastiques*, *Écrire simplement*, *A de jeunes professeurs*, *Un Mot de l'initiative*, « *Scut agnos* », *Fils de lumière et de progrès*, *Les Associations de jeunes catholiques*. Au premier rang de ces derniers l'auteur place ses amis du *Sillon*, auxquels il dédie son ouvrage, dont il raconte l'histoire, qu'il montre généreux, intrépides, avec quelque chose de chevaleresque dans leur absolu dévouement au christianisme et à la démocratie. Peut-être me direz-vous que ce dernier mot prête à des confusions, et par suite appelle des objections ou des explications. D'accord. Mais ce sont questions à propos desquelles les catholiques ne doivent pas s'excommunier les uns les autres. « La religion, observe M. l'abbé Klein (p. 277) n'est liée à aucun système de politique ou de sociologie » ; elle peut se concilier avec tous ceux qui respectent certains principes supérieurs. Avoir pleine confiance en elle, et ne pas se défier des aspirations légitimes du présent ni de l'avenir, donne une grande force que ce livre attachant ne se borne pas à constater mais que certainement il développera. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Palens, par ANTONIN EYMIEU. Lyon et Paris, Vitte, 1904, in-12 de 371 p. — Prix : 3 fr.

Visions d'espoir, par ANTONIN EYMIEU. Lyon et Paris, Vitte, 1904, in-12 de VIII-309 p. — Prix : 3 fr.

A notre époque, témoin de tant de tristesses et de décadence en face d'un progrès trop vanté et trop mal compris, il n'est pas superflu de montrer aux âmes droites, éprises d'idéal, amoureuses de vérité et de justice, où est la source du mal et quel en est le vrai remède. C'est ce qu'a fait M. Antonin Eymieu, dans une série de conférences qui, pour dater de trois ans, n'ont rien perdu de leur actualité. Ce beau livre est des plus instructifs et des plus réconfortants. La Rome païenne est

tombée en plein triomphe, parce que le venin qui étiole et qui tue toute civilisation l'avait infectée par le vice et le culte de l'or. Plus d'autre idéal que le plaisir ; partant, plus de gêne, plus de famille, plus de patrie, plus de conscience. Et n'est-ce pas aussi le mal qui nous ronge aujourd'hui, parce que nous retournons au paganisme ? Chez nous, comme dans la Rome d'autrefois, la grande cause de décadence est le vice, et la grande source du vice est l'irréligion. D'où les scandales éhontés, s'étalant sous toutes les formes, les apostasies, la boue et le sang. Si nous ne sommes pas tombés plus bas, c'est qu'il y a, dans notre siècle, des éléments de vie inconnus des anciens ; aussi, le conférencier ne jette pas la note du désespoir en face des tableaux écœurants qui s'offrent à sa vue. Il tient à ranimer son auditeur et son lecteur, et en cela il a mille fois raison. Au lieu de se décourager, ce qui serait le comble du mal, il faut se ressaisir en utilisant les moyens de salut qui sont à notre disposition, à côté et au dedans de nous : le christianisme, les chrétiens, le Christ, voilà la triple espérance que, dans un style vibrant d'enthousiasme, M. Antonin Eymieu jette à tous les vents et à tous les échos. Et quand le lecteur a fermé ce beau et bon livre, un frisson de joie et un éclair de sublime espoir parcourt tout son être ; le conférencier, l'écrivain, le missionnaire a atteint son but.

— Tout le bien que nous avons dit des *Païens* du même auteur, s'applique à la nouvelle série de conférences *Visions d'espoir*, où l'orateur, après avoir retracé les luttes du XIXe siècle contre la Papauté, contre l'Église, contre la conscience, termine par un chant de magnifique résurrection : *Alleluia !* Malgré tout, l'Église est aujourd'hui plus vivante que jamais, et l'histoire a enregistré le néant des efforts de Napoléon, de Bismarck, des Titans qui ont voulu escalader le ciel : le Pape a vu grandir son autorité morale qui dépasse toute autre autorité ; le Kulturkampf a vécu ; le rationalisme de Voltaire a disparu devant l'armée des savants défenseurs de la foi. En un mot, l'Église plus forte et plus unie que jamais, est une puissance avec laquelle il faut compter et qui est l'espoir de l'avenir. M. Eymieu entrevoit au sein de la tempête le phare lumineux qui relève et console le cœur du pauvre marin ; ce phare, qui luit dans les ténèbres, c'est l'immortelle Épouse de Jésus-Christ, dont le passé glorieux nous garantit l'avenir. Avec une savante accumulation de faits et de textes, une éloquence souvent frémissante, une logique serrée, le conférencier nous dit à tous ses chères *Visions d'espoir*. Nous pouvons le croire sur parole ; ces visions sont la réalité, puisqu'elles sont la foi. G. BERNARD.

La Crise macédonienne. *Enquête dans les vilayets insurgés (sept.-déc. 1903)*, par MAURICE GANDOLPHE. Paris, Perrin, 1904, in-18 de 200 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pro Macedonia, par VICTOR BÉRARD. Paris, Colin, 1904, in-18 de 210 p. — Prix : 2 fr.

M. Gandolphe, correspondant d'un journal parisien, a visité les pays insurgés sous la conduite d'officiers turcs et a pu constater que l'ordre régnait partout... où on l'a mené. Les Turcs lui semblent de très honnêtes gens, très occupés d'empêcher les garnisons albanaises de trop égorger les populations qu'elles ont à défendre ; il ne pense pas à se demander pourquoi ces fâcheux Albanais, et par quelle inconséquence on les a envoyés dans un pays qu'on désirait voir paisible. M. Gandolphe ne croit pas aux atrocités macédoniennes et dit leur fait aux « apitoyeurs. » Ses correspondances sont d'ailleurs joliment écrites et le livre, théories à part, vaut la peine d'être lu.

— Autre son de cloche. M. Bérard, qui a acquis le droit de parler avec autorité sur les questions d'Orient, part de ce point indiscutable à ses yeux qu'il faut renvoyer les Turcs en Asie Mineure. Mais par qui les remplacer ? La solution qui a ses préférences est celle d'une autonomie contrôlée par les puissances, un régime analogue à celui qui a fonctionné pendant quelques mois en Crète — il nous donne à cette occasion une longue étude sur ce régime, et cette étude est du plus haut intérêt ; Fénelon n'a pas mieux décrit Salente et à Fénelon manquaient les documents officiels. Le reste du volume contient aussi des pages curieuses et aussi quelques paradoxes. En quoi les dynamiteurs de Salonique diffèrent-ils de Canaris incendiant la flotte du capitan pacha avec ses brûlots ? Canaris a été chanté par nos poètes ; pourquoi cette réprobation à l'égard des Bulgares qui usent de moyens analogues ? Dernière remarque : M. Bérard a décidément rompu avec les Grecs ; il leur reproche de s'être mis à la remorque des Turcs par antagonisme contre les Slaves de Macédoine ; sur ce point, comme sur un certain nombre d'autres, je suis absolument d'accord avec lui.

P. PISANI.

Le Chapitre de Notre-Dame de Paris en 1790, par l'abbé J. MEURET. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de VIII-297 p. avec 5 planches. — Prix : 12 fr.

Un travail de plusieurs années a permis à M. l'abbé Meuret de consacrer au Chapitre métropolitain, tel qu'il était en 1790, une monographie d'une réelle valeur historique. Les cinquante et un chanoines et tout le peuple ecclésiastique dont ils étaient entourés, vicaires, bénéficiers, chapelains, clercs de matines et « machicots » vivaient tous ou presque tous autour de la cathédrale ; ils faisaient du quartier fermé, qui était

vraiment alors un *cloître*, une petite ville dont les règlements méritaient d'être sauvés de l'oubli. C'est ce que le laborieux auteur a fait d'une façon très intéressante. Les chapitres X et XI nous donnent l'histoire du chapitre pendant sa dernière année d'existence : on nous raconte ses rapports avec les assemblées électorales, puis avec les États généraux, mais cette histoire termine court : la Constituante supprime le Chapitre : *Ceci a tué cela*. Le lundi 22 novembre 1790, on avait chanté à la messe l'introït : *Me expectaverunt peccatores ut perderent me*, et quelques heures après le corps capitulaire était dissous ; première destruction que devaient en suivre bien d'autres.

Limitant son étude à l'année 1790, M. l'abbé Meuret n'a pas voulu sortir de son cadre en parlant des antécédents et surtout des destinées ultérieures des membres du chapitre. Il y a là un sujet à traiter et la manière dont l'auteur a débuté nous permet d'exprimer le vœu qu'il ne restera pas en route. P. PISANI.

Essai historique sur l'église Saint-Séverin, par ADOLPHE DEMY. Paris, A. Picard et fils, in-8 de 188 p. — Prix : 5 fr.

Président du conseil de fabrique de Saint-Séverin, M. Demy avait grâce d'état pour parler d'une église au service de laquelle il dépense son zèle et son savoir. Une étude consciencieuse des sources lui a permis de réunir tous les matériaux nécessaires et de traiter en cinq chapitres les origines de l'église et ses destinées au moyen âge, pendant la Renaissance, la période révolutionnaire et les temps modernes.

J'aurais souhaité qu'un souci plus minutieux des petites choses eût évité au savant auteur des erreurs qui ne sont au fond que de légères négligences, mais dont la répétition finit par être fastidieuse. Pourquoi, par exemple, dire à la page 115 que quarante curés de Paris prêtèrent le serment à la constitution civile, quand on renvoie, deux lignes plus loin, aux listes de l'abbé Delarc et que, d'après l'abbé Delarc, le nombre des curés jureurs de la ville ne s'éleva qu'à vingt-trois (T. I, p. 390).

Pourquoi le même personnage est-il appelé tantôt Leblanc de Beaulieu, tantôt Legrand de Beaulieu ? Pourquoi dire (p. 122) qu'en 1793 Audrain, membre de la Convention, était évêque constitutionnel du Finistère, alors qu'il ne le devint qu'en 1798 ? Pourquoi donner (p. 143) la date de 1839 pour l'installation de M. Ausoure (et non Anzoure), comme curé de Saint-Séverin, alors qu'il fut nommé le 22 mai 1837 ? Cette date est d'ailleurs celle qui est inscrite sur la plaque posée près de la porte d'entrée de l'église, et M. Demy reproduit cette inscription page 137. En parlant de cette inscription, je ferai une dernière remarque et qui s'adresse cette fois non à l'auteur, mais au président de

fabrique. Il y a sur cette plaque de marbre, placée par les soins de l'abbé Castelnau, une erreur énorme : M. Baillet est indiqué comme curé depuis 1802 jusqu'en 1824, M. Siret de 1824 à 1834. Or, M. Demy nous dit lui-même (p. 140) que M. Baillet fut destitué par l'archevêque de Paris en 1820, le 26 octobre, et les registres paroissiaux de Saint-Séverin portent, à la date du 27 novembre 1820, mention de trois mariages bénits par M. Siret, curé, et signés par lui en cette qualité.

Ne pourrait-on pas corriger cette erreur manifeste ? En le faisant, M. le Président mériterait une fois de plus la gratitude des historiens.

P. Pisani.

Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne comprenant les noms de lieux anciens et modernes, par Alphonse Roserot. Paris, Imp. nationale (Leroux). 1903, in-4 de LIV-221 p. — Prix : 9 fr.

Le *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne*, que M. Roserot vient de publier sous les auspices du ministère de l'instruction publique, offrira une mine de renseignements des plus précieux sur ce département.

Il comprend trois parties. Une Introduction, qui est une véritable étude de géographie historique du département ; le Dictionnaire, et enfin, pour terminer, une Table des formes anciennes. Dans son Introduction, M. Roserot, après avoir expliqué comment il comprend son travail et les règles qu'il a suivies pour l'orthographe des noms de lieux, retrace l'histoire des régions comprises dans les limites du département de la Haute-Marne pendant les périodes gauloise et gallo-romaine, franque et féodale, pendant la période royale, c'est-à-dire à partir de 1285, puis pendant la période moderne, c'est-à-dire à partir de 1789. Pendant la période royale, il étudie successivement le domaine royal, les circonscriptions militaires, les circonscriptions judiciaires, donnant la nomenclature des localités comprises dans chacun des bailliages de Bourmont, de Chaumont et de Langres, et énumérant les villages qui, actuellement compris dans le département de la Haute-Marne dépendaient des bailliages situés hors de ses limites. Il fait connaître ensuite les circonscriptions financières et donne également la nomenclature de tous les lieux du département compris dans les élections de Chaumont, de Joinville, de Langres, de Bar-sur-Aube, de Vitry le François, dans les intendances de Bourgogne, de Franche-Comté, de Lorraine et de Barrois. Viennent enfin les circonscriptions ecclésiastiques et la nomenclature des localités comprises dans le grand archidiaconé de Langres, dans les archidiaconés du Dijonais, du Tonnerrois, du Barrois, du Lanois ou de Chatillon-sur-Seine, du Bassigny, et de celles du département qui dépendaient autrefois de l'archevêché de Besançon, des évêchés de Châlons-sur-Marne, de Toul et de Troyes. Pour la

période moderne, après avoir esquissé l'histoire de la création des départements, il donne la liste des localités comprises dans les anciens districts de Bourbonne, de Bourmont, de Chaumont, de Joinville, de Langres, de Saint-Dizier et enfin dans les arrondissements et les cantons actuels. Une liste des principales sources imprimées et manuscrites où M. Roserot a puisé les éléments de son Dictionnaire termine l'Introduction.

Dans ce Dictionnaire, on trouvera, pour chaque localité, une notice donnant les formes anciennes, puis faisant connaître très succinctement dans quelle subdivision elle se trouvait avant 1789, sous quel vocable son église était placée et de qui elle dépendait. Fait avec soin par un érudit qui fut longtemps placé à la tête des archives de ce département, et dont les travaux sur la Champagne sont nombreux et fort appréciés, cet ouvrage sera souvent d'un grand secours aux historiens qu'intéresse le passé de cette région. J. VIARD.

La Révolution en Franche-Comté. Études documentaires. La Révolution dans la Haute-Saône, par le Dr PH. MARÉCHAL. Paris, Champion, 1903, gr. in-8 de XXI-624 p. — Prix : 12 fr.

L'auteur a dédié son livre à trois de ses parents qui ont joué un rôle plus ou moins marquant dans la Révolution, ce qui explique l'importance donnée par lui à certains documents précieux pour des archives de famille, mais sans intérêt pour l'histoire générale. D'autre part, on estimera superflus ses développements sur les grands faits de cette période (les élections de 1789, le procès du Roi, etc.) qu'on a déjà lus partout, et tout un chapitre sur les conventionnels en mission, qui appartient exclusivement à l'histoire révolutionnaire de la Normandie et de l'Ouest. Les pages qu'ils remplissent auraient pu servir à des détails sur les volontaires du département, dont il est à peine question (dans la loi imprimée en tête du livre et dans le document reproduit p. 603), sur le rôle politique des généraux Ferrand et Pichegru et sur la réaction royaliste, sur les ventes de biens nationaux, etc.

On ne s'explique pas pourquoi M. Maréchal parle dans son chapitre I de la fédération des quatorze villes bailliagères en 1789, et seulement dans son chapitre IV de la jacquerie rurale qui fut la cause immédiate de cette fédération ; pourquoi, dans ce même chapitre III, il range parmi les députés suppléants, MM. de Vezet, de Bauffremont, de Moustier, alors que, dans ses *Documents complémentaires*, il disserte longuement sur les « deux députations de la noblesse du bailliage d'Amont » ; pourquoi, malgré son culte du document original, il cite comme une autorité le plus fantaisiste des historiens, Charles Nodier ; pourquoi les renseignements sur la guillotine sont dispersés à la page 271 et à la page 407. Il serait facile de multiplier les remarques de ce

genre. Ce volume contient un certain nombre de pièces inédites, d'un intérêt très variable, extraites des archives publiques, mais aussi beaucoup trop d'autres que les chercheurs peuvent trouver facilement dans les *Archives parlementaires*, dans les recueils publiés sous le nom de M. Aulard, même dans l'ouvrage de M. Jules Sauzay.

M. le Dr Maréchal se défend de toute haine de parti ; il se proclame néanmoins homme de parti, puisque, s'il blâme la persécution décadaire (p. 544), il reproche à la Convention « d'avoir montré à l'égard du clergé trop de modération et trop de tolérance » (p. 550) et va jusqu'à essayer l'apologie de la Terreur en s'appuyant sur l'autorité d'un fou homicide tel qu'Amar (p. 554).

L'ouvrage est luxueusement imprimé, illustré de nombreux fac-simile d'autographes et orné de frontispices et de culs-de-lampes empruntés à des publications du temps. On regrettera l'absence de portraits. Nous trouvons bien la reproduction d'une gravure représentant la guillotine et d'un dessin représentant le « vestibule de la maison » où est mort le conventionnel Bolot. Est-ce suffisant ? L. P.

Histoire de Notre-Dame de Quézac au diocèse de Mende, par l'abbé Albert Solanet. Mende, Magne, 1903, in-16 de xii-200 p. avec 1 gr. — Prix : 1 fr. 50.

Pèlerinage de Cahuzac, par le chanoine Cazauran. Abbeville, Paillart, 1903, in-18 de 260 p.

Un Coin du vieux Maine. Notre-Dame du Chêne. Saint-Martin-de-Connée. Orthe, par L. Pottier. Paris, Téqui, 1902, in-8 de xii-332 p., avec 64 gr., 2 chromolith. et une carte pliée. — Prix : 5 fr.

Fausseté de la statue de Notre-Dame de l'Épine (*dans l'hypothèse d'un miracle*). Première réponse à M. Pannet, par l'abbé Misset. Paris, Champion, 1903, in-8 de 56 p. — Prix : 2 fr.

Il n'est à peu près aucun sanctuaire de la Sainte Vierge, fondé à une époque éloignée, dont l'origine n'ait été attribuée à des faits plus ou moins extraordinaires, qui nous sont connus par des traditions locales ou qui nous ont été racontés par des écrivains, ordinairement remplis de plus de zèle que d'esprit critique. On commence à faire ou à refaire l'histoire de certains d'entre eux. Des auteurs, qui se distinguent non moins par leur érudition que par leur piété, prennent à tâche de substituer à des légendes, curieuses et poétiques sans doute, mais dénuées de toute preuve historique, des récits bien ordonnés et sérieusement documentés, qui puissent satisfaire les esprits les plus difficiles. C'est parmi les œuvres de cette sorte qu'il convient de ranger les quatre ouvrages mentionnés ci-dessus.

— Glissant rapidement sur l'invention légendaire de la statue de la Sainte Vierge vénérée à Quézac dans le diocèse de Mende, ou, du moins,

après avoir essayé de l'expliquer par une hypothèse historique assez vraisemblable, M. l'abbé Solanet nous transporte tout de suite à l'époque où des documents authentiques, tirés de diverses archives, révèlent la transformation d'un ancien prieuré de Quézac en collégiale, c'est-à-dire en 1365. De là, conduisant simultanément l'histoire et de l'église collégiale, qui devint église paroissiale sous la Révolution, et de la dévotion envers la statue miraculeuse, il la poursuit jusqu'à l'heure actuelle, sans que son récit, appuyé sur de nombreuses pièces d'archives et d'un style très clair, cesse un instant de charmer et d'instruire.

— Le sanctuaire de Notre-Dame de Cahuzac, situé à Gimont, dans le diocèse d'Auch, a eu son historien, à la fin du XVIIe siècle, en la personne de Jean Duclos, un de ses chapelains. Malheureusement cet ouvrage, plein de réflexions morales excellentes, ne contient que très peu de données historiques, et encore celles-ci présentent-elles tous les défauts qui se remarquent dans les compositions de cette sorte. M. l'abbé Cazauran, que de nombreux travaux ont déjà mis au rang des meilleurs historiens du midi de la France, a reconstitué les annales de l'antique chapelle en se servant de documents sûrs et nombreux que, grâce à sa grande expérience dans ce genre de recherches, il a su trouver et surtout habilement utiliser. Naturellement l'événement merveilleux qui aurait provoqué l'érection de la chapelle ne résiste pas aux investigations du savant écrivain ; mais la vénération envers N.-D. de Cahuzac n'a rien à y perdre, au contraire, puisque, d'après des preuves indiscutables, son sanctuaire existait longtemps avant le prodige en question. Le volume contient en outre, en appendice, une série de notices fort intéressantes sur les autres Vierges tutélaires du diocèse d'Auch.

— Le livre de M. l'abbé Pottier nous transporte auprès de la chapelle de Notre-Dame du Chêne, dans le diocèse de Laval. Il n'offre pas moins d'intérêt que les précédents. Il suffit d'en feuilleter quelques pages pour être assuré que l'auteur n'a négligé aucune des recherches pouvant contribuer à accroître la véracité de son récit et à le rendre aussi complet que possible. La chapelle de Notre-Dame du Chêne, au dire de la tradition, devrait également son origine à un fait miraculeux. Mais, comme l'a parfaitement démontré M. l'abbé Pottier, quand on dégage la légende des circonstances merveilleuses que l'imagination de nos ancêtres y a ajoutées, il ne peut être mis en doute que la chapelle ait été réellement bâtie par un seigneur du voisinage que la protection de la Sainte Vierge avait sauvé au jour de la mort. Ceci admis, l'auteur, voulant identifier ce personnage, qui devait être un Belin d'Averton, a consacré plusieurs chapitres très curieux à l'histoire de cette famille et du château d'Orthe qu'elle habitait. L'ouvrage, qui est illustré de nombreuses gravures, est complété par l'histoire de la

paroisse de Saint-Martin-de-Connée, à laquelle appartient la chapelle de Notre-Dame du Chêne. Il offre donc ainsi une monographie complète et excellente de ce coin du territoire français.

— M. l'abbé Pannet ayant vivement critiqué l'opuscule dans lequel M. l'abbé Misset a démontré la fausseté de la légende de Notre-Dame de l'Épine du diocèse de Châlons, celui-ci vient de lui répondre : c'était à prévoir. Et ce qui était à prévoir aussi, c'est que, après sa réponse, il ne resterait rien de la brochure de son adversaire. On peut même se demander maintenant s'il reste quelque chose de l'adversaire lui-même. M. l'abbé Misset est un terrible jouteur. Jamais peut-être il n'a manié la plume, j'allais dire l'épée, avec autant de vigueur; jamais il n'a autant multiplié les coups ni si rudement retourné le fer dans la plaie. M. l'abbé Misset n'a pas répondu à toutes les objections présentées par M. l'abbé Pannet. Il s'est contenté, cette fois-ci, de prouver surabondamment que la statue de Notre-Dame de l'Épine, dont on voudrait faire la preuve principale de la légende et le *corps* du miracle, n'est nullement la statue primitive qui existait à l'Épine au commencement du XIIIe siècle. Il se réserve de répondre plus tard aux autres assertions erronées du défenseur de la légende. Il est tellement sûr qu'on le poussera à reprendre la discussion, la lutte, si l'on préfère, qu'il annonce pour le mois d'avril, après une riposte de M. l'abbé Pannet, une deuxième réponse, intitulée : *La Vérité du symbole victorin à l'Épine*. Cette reprise du corps à corps sera plus intéressante encore, car elle tranchera, espérons-le, ce point capital dans la question : l'église de l'Épine a-t-elle, oui ou non, été desservie pendant plusieurs siècles par les victorins ? Quand ce combat singulier, ou ce singulier combat, sera terminé, le terrain sur lequel s'est échafaudée la légende de l'Épine sera, ce n'est pas douteux, complètement déblayé, et l'histoire définitive du vieux sanctuaire pourra être écrite en dehors de toute polémique. LÉON CLUGNET.

Le Commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XIIIe et au XIVe siècle, par GEORGES YVER. Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de VIII-437 p. — Prix : 12 fr.

Malgré de bons travaux, dont quelques-uns sont dus à des membres de notre école de Rome, l'histoire intérieure du royaume de Naples au moyen âge est encore très peu connue. Il semble que cette masse compacte, opposée à l'infinie et vivante variété des républiques et des principautés de l'Italie septentrionale et centrale, ait effrayé les historiens. Aussi faut-il savoir gré à M. Yver d'avoir, après Durrieu et Cadier, affronté le *Grande Archivio di Stato* de Naples pour y puiser un sujet d'histoire économique, qui jette des clartés singulières sur tout l'intérieur et la constitution de la monarchie angevine. L'ouvrage, fait presque absolument de première main et sur des documents inédits,

comprend, après une Introduction générale et inévitable sur l'œuvre de Frédéric II en Italie, deux parties : 1° le Commerce ; 2° les Marchands, subdivisées chacune en chapitres clairement divisés et groupés, qui donnent des idées et des notions claires et précises sur des matières généralement peu accessibles aux historiens non économistes. La première partie étudie les conditions générales et les manifestations de la vie économique, la politique générale (extérieure) et commerciale des Angevins, les conditions du commerce,— impôts, monnaies, poids et mesures, usure, — la circulation des marchandises, la sécurité publique, les moyens de communications et de transports, les foires, puis l'industrie et l'agriculture, le commerce des grains qui tient tant de place dans l'histoire médiévale de la Méditerranée, et enfin la vie maritime, forme et instrument nécessaire de la vie commerciale. La seconde partie est peut-être plus intéressante encore et d'un intérêt plus vivant ; on nous y fait passer en revue les diverses catégories de marchands à qui a successivement appartenu le commerce : les napolitains et les étrangers, les colonies ou nations, leur organisation consulaire, leurs privilèges et leur vie corporative. L'auteur insiste surtout sur les Vénitiens qui, dans l'Adriatique surtout, furent longtemps les maîtres presque absolus du commerce maritime, et sur les Florentins qui, après la ruine des Amalfitains par les Pisans, et la décadence de ceux-ci, dominèrent sur le bassin tyrrhénien, moins à vrai dire par leur marine que par leurs banquiers. Un long chapitre, très solide et quelque peu ardu, expose en détail les opérations des compagnies florentines dans le royaume de Sicile. Quelques courtes pages de conclusions résument les recherches de l'auteur avec beaucoup de clarté et de netteté ; et l'on ferme son livre sur une impression très favorable à Charles d'Anjou et à ses successeurs qui, comme le dit M. Peyre, « firent grande figure en Italie, et rendirent à leur pays d'adoption de grands services. »

Si l'on pouvait analyser ici ce volume, très documenté et plein de choses, on aurait bien des aperçus nouveaux, des questions définitivement étudiées à y signaler : notons du moins ce qui est dit de l'habileté commerciale des princes angevins, de l'histoire de la marine et du commerce dans les golfes de Salerne et de Naples, de la faillite florentine de 1343 qui ruina par contre-coup le midi de la Péninsule, et enfin les très intéressants documents réunis dans un trop court appendice. Ce livre, où l'auteur s'est interdit toute digression, tout développement brillant et facile dans la direction de l'histoire artistique et somptuaire, restera un document capital pour l'histoire économique de l'Italie au moyen âge.

L.-G. Pélissier.

La Révolution en Bretagne, notes et documents. Audrein (Yves-Marie), député du Morbihan à l'Assemblée législative et à la Constitution, évêque constitutionnel du Finistère, 1741-1800, par P. Hémon. Paris, Champion, 1903, in-8 de XIII-228 p. — Prix : 5 fr.

Audrein était né à Goarec ; après avoir été professeur au collège de Quimper, préfet des études à Louis le Grand et sous-gérant du collège des Grassins, il fut député du Morbihan à l'Assemblée législative, puis à la Convention. Dans ces deux législatures, il s'occupa spécialement des questions d'enseignement et de liberté des cultes qu'il réclama énergiquement et, à plusieurs reprises, contre Tallien et Boissy d'Anglas. A la Convention, il vota la mort du Roi, mais en même temps pour l'appel au peuple et le sursis. Partisan déterminé de la constitution civile du clergé, il fut, en 1798, élu évêque du Finistère. Ses nombreux écrits, dont M. Hémon donne la liste et souvent des extraits, ne l'eussent certainement pas sorti d'une honnête obscurité. Ce qui a fait sa célébrité, c'est sa terrible mort : parti de Quimper pour aller prêcher à Morlaix Audrein fut assassiné par des chouans à la Côte Saint-Hervé, entre Quimper et Châteaulin. Du reste, la plus grande partie du volume de M. Hémon est consacrée au récit de cet assassinat et surtout de l'enquête et du procès qui en furent la suite ; la plupart des assassins, le chef entre autres, Le Cat, furent arrêtés et guillotinés ; quelques-uns cependant réussirent à s'échapper. Cette reconstitution du procès a coûté à l'auteur de longues, nombreuses et consciencieuses recherches, qui, en confirmant les études de M. l'abbé Peyron, lui ont permis, semble-t-il, de donner un exposé définitif de l'affaire et de rectifier, sur un certain nombre de points, les travaux de ses prédécesseurs, MM. Crétineau Joly, Chassin, l'abbé Tresvaux et Ernest Daudet.

M. de la Rocheterie.

Petites Confessions (Visites et portraits), par Paul Acker. Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de IV-292 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Acker a publié en volumes les articles parus dans l'*Écho de Paris* et qui sont, comme il le dit, des visites, c'est-à-dire des interviews, et des portraits. Ce n'est qu'une première série, et vingt-sept personnages contemporains, hommes ou femmes, y sont plus ou moins bien esquissés. A côté de M. Jules Lemaître, dont la figure ressort clairement sous la plume de l'auteur, qui paraît avoir spécialement soigné ce tableau, nous voyons défiler des romanciers, des actrices, des hommes politiques et jusqu'à deux orateurs de la chaire, le P. Ollivier et le P. Coubé. Le style généralement soigné de l'écrivain ne peut se défendre toujours du cachet boulevardier du journalisme. Faut-il ajouter que bien souvent — et c'est le défaut de toute interview — l'ébauche est trop superficielle et, par conséquent, fort incomplète ?

Je ne sais si M. Paul Acker raconte exactement ce qu'il a vu ou entendu ; mais certains de ses portraits sont absolument invraisemblables. Il y a des personnes qui n'aiment pas être interviewées et qui se plaisent à se moquer de l'importun qui vient les « faire poser. » Un humoriste américain a critiqué d'une façon très fine cette manie qui est entrée dans les mœurs du journalisme. D'autres fois, le « reporter » aborde son personnage avec des préjugés qui restent après la visite et qu'il ne peut s'empêcher de traduire dans son récit. M. Paul Acker est-il bien sûr de n'avoir pas été mystifié, ou d'avoir toujours fait taire ses préjugés ? Admettons seulement qu'il est sincère.

G. Bernard.

Un Gentilhomme suisse au service de la Hollande et de la France. Le Comte Guillaume de Portes (1750-1823), d'après des lettres et documents inédits, par Conrad de Mandach. — Paris, Perrin, 1904, in-8 de II-338 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Le grand-père de ce gentilhomme suisse était né sujet du Roi, en Languedoc. Une branche de sa famille, demeurée catholique, et qui s'est distinguée au parlement de Toulouse, dans le XVIIIe siècle, existe encore en France. Jacques de Portes, protestant, s'était, comme tant d'autres, après la révocation de l'édit de Nantes, réfugié au pays de Vaud. Son fils aîné, capitaine dans Dauphin-infanterie, « épousa, en 1695, à Castres, sa cousine germaine, Mlle Marguerite du Poncet, qu'il avait fait sortir d'un couvent, et la conduisit à Lausanne auprès de ses parents », nous dit-on simplement (p. 2), alors qu'il n'eût pas été sans intérêt d'expliquer le cas de ce personnage sous le rapport de la religion. Passé au service de Savoie, en 1703, il y fit une brillante carrière ; en 1722, le roi de Sardaigne érigea en comté sa terre de Veyrier-sous-Salève, achetée au marquis de Cluses.

Son petit-fils, Guillaume, le héros de ce livre, naquit à Genève, en 1750, de Guillaume-Bernard, seigneur du village de Crassier, qui avait pour prédicant le père de « la belle Curchod », destinée à épouser M. Necker, après avoir été délaissée par Gibbon, et dont M. de Portes de Crassier fut quelque temps le tuteur. Une correspondance inédite fournit d'assez curieux détails sur les Necker : Guillaume de Portes fréquenta beaucoup chez eux à Paris. On songea même à le marier à la future baronne de Staël (p. 38, n° 2) : la Providence l'en gara. Quoiqu'il ait toujours entretenu de bons et utiles rapports avec cette famille, il ne laisse pas de noter quelque part (p. 170) « la morgue » de l'époux, « l'affectation » de l'épouse, et, à plusieurs reprises (p. 179, 189, 205 et *passim*), « l'impertinence » de la fille. Nous soulignerons, de notre côté, la réflexion de bon sens qu'il fait (p. 18) sur les Marmontel, Saint-Lambert, La Harpe, Morellet et compagnie : « Ces messieurs, dit-il (p. 48), m'ont semblé ridicules par l'excès de leurs préten-

tions, leur air extraordinairement rempli d'eux-mêmes et leur mépris pour tout le reste, hors le dîner et ceux qui le donnent. »

A treize ans, Guillaume de Portes entra au service de Sardaigne ; deux ans après il était lieutenant et passait au service de Hollande. Là, il embrassa la cause des *patriotes* contre le Stathouder, et, en 1787, avec une poignée d'hommes, il défendit héroïquement, sous Amsterdam, le poste d'Amstelveen contre le duc de Brunswick, qui pensa un moment ne pouvoir l'emporter. La France, après avoir encouragé les révoltés de ses promesses, les avait abandonnés sous le triste ministère de Brienne ; du moins le Roi dédommagea-t-il les officiers compromis : il nomma le comte de Portes mestre de camp d'infanterie et chevalier de l'ordre du Mérite militaire, qui remplaçait celui de Saint-Louis pour les huguenots. Sur quoi M. de Portes se refit Français ; mais bientôt la Révolution l'engagea à se refaire Suisse. Les *patriotes* hollandais l'avaient à jamais dégoûté de tous les *patriotes* du monde, y compris ceux de son pays, qui avaient joyeusement convié leurs pareils de France à la curée de leur patrie, et il se montra franchement réactionnaire : « Après tant d'extravagances et d'expériences funestes, écrivait-il en 1814, dans un mémoire sur le pays de Vaud adressé à Mme de Staël (p. 264), l'esprit droit se sent une tendance involontaire vers le retour des anciennes choses sagement modifiées... »

Le comte de Portes épousa tardivement, en 1806, une petite-nièce de M. Necker. L'union qui paraît avoir existé entre les membres de sa famille est aimable à considérer et leurs sentiments religieux sont édifiants (p. 281 et *passim*), hérésie à part.

Ce volume, qui a sa valeur, gagnerait à être allégé de nombre de lettres dépourvues d'intérêt pour le public. Il faut lire (p. 57) : *duc* au lieu de *marquis* de Richelieu ; l'auteur confond (p. 188, n. 2) le comte d'Affry, colonel du régiment des gardes suisses, avec son fils aîné Louis, le futur landammann de la Confédération helvétique.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

Nobiliaire de Bar-le-Duc, 1771. Bar-le-Duc, imp. Constant-Laguerre, 1903, in-8 de 184 p.

Ce recueil, publié par la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, contient, avec de courtes notices généalogiques, l'ensemble des armes et blasons des familles existantes à Bar-le-Duc et aux environs, en 1771. Le manuscrit qu'il reproduit paraît avoir pour auteur Charles-Pierre de Longeaux, conseiller à la Chambre des comptes de Bar, puis le fils aurait continué le travail. Les ouvrages de cette nature sont utiles à consulter, particulièrement celui-ci, qui donne une idée assez exacte de l'état des familles à la veille de la Révolution. On y constate la mention d'un assez grand nombre de celles-ci alors éteintes ; et

aussi l'indication de plusieurs anoblissements qui avaient lieu, suivant la coutume du Barrois, par substitution de la ligne maternelle : un roturier pouvait succéder à la noblesse de sa mère en abandonnant tout ou partie de l'héritage paternel ; c'est ce que l'on désigne assez inexactement par la formule « noblesse maternelle. » Récemment on a publié un autre manuscrit, le *Héraut de Lorraine*, dû à François Perrin de Dommartin. Celui-ci est de 1654 et rédigé à peu près sur le même plan. Quelques articles sont communs aux deux recueils, mais le *Héraut* s'occupe surtout de la Lorraine proprement dite. Il serait à désirer qu'un spécialiste veuille bien faire une étude d'ensemble sur les recueils de ce genre, manuscrits ou imprimés. — La Société académique de Bar-le-Duc a droit à la reconnaissance des héraldistes pour avoir fait connaître le Nobiliaire qui fait le sujet de cet article.

J. DE MALMY.

Études critiques, par JOSEPH BÉDIER. Paris, A. Colin, 1903, in-12 de XI-295 p. — Prix : 4 fr.

« Les études groupées en ce volume se ressemblent en ceci, que chacune d'elles, posant un problème d'histoire littéraire, recourt, pour le résoudre, non aux opérations divinatoires du goût, mais aux ressources techniques de la philologie. » Ainsi parle l'auteur dans son Avant-propos. Les études critiques de M. Joseph Bédier portent sur le texte des *Critiques* d'Agrippa d'Aubigné ; sur celui de *l'Entretien de Pascal avec M. de Saci* » ; sur l'authenticité du *Paradoxe sur le comédien*, attribué à Diderot ; sur un fragment inconnu d'André Chénier, poésie adressée à Miss Cosway par Niemcewicz ; et enfin sur une longue dissertation au sujet des emprunts faits par Chateaubriand à Charlevoix, Bartram, Carver, Le Page du Pratz et Bonnet, dans *Atala*, *les Natchez*, *le Génie du christianisme*, *le Voyage en Amérique* et les *Mémoires d'outre-tombe*, en ce qui concerne l'Amérique. Avec son érudition, sa discussion fine, ses déductions philologiques marquées au coin du raisonnement froid et impartial, M. Joseph Bédier a-t-il dit le dernier mot sur les divers sujets qu'il traite ? Nous ne nous hasarderons pas à l'affirmer. Mais ceux qui voudront étudier les mêmes questions ne pourront se dispenser de consulter son livre, qui fait désormais autorité en la matière ; et il est vraiment à désirer que l'auteur, continuant ses travaux, nous donne de pareilles œuvres à lire. La philologie ne peut qu'y gagner, et l'histoire littéraire y trouve des documents nouveaux à mettre à profit. A signaler surtout la restitution intégrale et authentique de *l'Entretien de Pascal avec M. de Saci*, qui nous semble la plus définitive des études dont se compose le présent volume.

G. BERNARD.

BULLETIN

La Publicité du culte catholique, par l'abbé LUCIEN CROUZIL. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

L'orateur traite dans cet opuscule de la liberté du culte catholique, de ses cérémonies extérieures, et particulièrement des processions, du port du viatique et des convois. Il examine aussi la question d'érection de statues, calvaires, etc. — De ces pages sobrement rédigées et utilement documentées, il ressort que la liberté promise par l'article 1er du Concordat a été considérablement restreinte. L'excuse ordinairement invoquée : la paix intérieure troublée (par les gens de désordre), n'en est pas une, puisque les catholiques paient, et largement, leur part d'impôts pour l'entretien de l'armée et de la police. Invoquons donc la liberté de droit commun et ne nous réclamons pas trop de prétendus priviléges si préjudiciables. Excellente contribution à la collection *Science et Religion*, comme on pouvait s'y attendre de la part du jeune et savant professeur à l'Institut catholique de Toulouse. G. P.

L'État mère de famille et l'Éducation laïque des jeunes filles, par L. LE BRESSAN. Paris, Téqui, 1903, in-16 de XXIV-156 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur de ce petit volume, auquel la politique quotidienne apporte sans cesse de tristes confirmations, l'a dédié aux membres de la *Ligue patriotique des femmes françaises*. Il n'aura pas de peine à les convaincre de l'esprit antichrétien qui a fait fonder et qui inspire largement le nouvel enseignement secondaire féminin, celui dont l'École normale de Sèvres forme les maîtresses, et qui comptait déjà, en 1900 (Rapport de M. Maurice Faure sur le budget) 39 lycées en exercice et 26 collèges. Ce nouveau monde universitaire a été dépeint récemment en une œuvre romanesque, qui n'est certes pas de pure imagination, par la plume vive et hardie de Mme G. Révoil, une ancienne élève, à laquelle on a beaucoup reproché d'avoir été aussi indiscrète et aussi franche. Instructifs documents que ces trois livres : *Les Sévriennes*, *Un Lycée de filles*, *les Lycéennes*. M. Le Bressan a demandé la substance de son opuscule à leur analyse, accompagnée de nombreuses citations. Il donne aussi d'autres citations empruntées à des discours maçonniques ou parlementaires, à M. Camille Sée, à M. Waldeck-Rousseau ou à Jules Ferry. Et comme il n'entend pas faire œuvre purement négative, comme il ne veut pas se borner à détourner des maisons ouvertes par l'État, il rappelle que l'Institut catholique de Paris a organisé, sous l'impulsion de Mgr d'Hulst, des conférences sérieuses pour les jeunes filles, et que, de l'avis de tous les éducateurs chrétiens, un supplément d'instruction est nécessaire aujourd'hui à la femme moderne.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Bibliothèque pacifiste internationale. Paris, Giard et Brière, 1903, 5 vol. in-12. — *Vers l'Avenir*, par STÉFANE-POL, 71 p. — Prix : 1 fr. — *Les Deux Évangiles*, par STÉFANE-POL, 30 p. — Prix : 0 fr. 50. — *La Paix armée*, par MESSIMY, 53 p. — Prix : 0 fr. 75. — *France et Angleterre*, par D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, 87 p. — Prix : 1 fr. — *La Marche vers la paix*, par A. Follin, 66 p. — Prix : 0 fr. 75.

Dans le premier volume de cette nouvelle collection, M. Stéfane-Pol, son directeur, déclare vivement la guerre à la guerre. C'est une sorte de

drame en deux tableaux, où les tristes, les abominables réalités des luttes armées se révèlent, par une lugubre expérience, à une jeune femme qui, au début, vantait, un peu étourdiment, les énergiques et les conquérants. Il peut n'être pas inutile de montrer ce que sont les redoutables conflits aux linottes qui les appellent de loin ; mais en ces heures sombres, ne sont-ce pas précisément les chefs lucides et calmes de troupes bien disciplinées qui sauvent un peu d'ordre et d'humanité ? — Dans le second opuscule, on s'attaque au duel, à la peine de mort, aux jeux cruels, qui apprennent à faire souffrir et à tuer. — Dans *la Paix armée*, étude publiée déjà par la *Revue des Revues*, M. Messimy, ancien officier d'état-major et député de Paris, s'est proposé de démontrer que le poids de charges militaires excessives compromet la vitalité de la France, qu'une diminution notable de notre effectif et de nos dépenses de cet ordre peut être opérée sans diminuer notre puissance défensive, et que l'exemple ainsi donné serait imité par le reste de l'Europe. — M. d'Estournelles de Constant a réuni sous ce titre : *France et Angleterre*, les principaux documents relatifs à la visite des parlementaires français à Londres en juillet dernier, visite suivie de la convention d'arbitrage d'octobre dernier et de la réception en France des parlementaires anglais au mois de novembre. — Dans *la Marche vers la paix*, M. H. Follin, président de la Société havraise pour l'arbitrage entre les nations, présente une étude d'ensemble sur le mouvement pacifiste, et relève ses plus récentes manifestations. — Ce n'est pas ici le lieu d'examiner dans quelle mesure on doit sympathiser avec ces apôtres de la paix et du respect du droit entre les nations ; leur idéal, certes, est généreux et vraiment humain. Mais on ne peut s'empêcher de s'étonner que beaucoup de ceux qui l'exaltent s'accommodent si facilement, à l'égard d'une partie de leurs compatriotes, d'une politique de persécution sectaire et de guerre civile. Paix aux étrangers, c'est très bien ; mais, d'abord, paix aux Français.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Romain Pugnadorès, par EUGÈNE DE MARGERIE. Paris, Haton, s.d., in-8 de 250 p. — Prix : 3 fr.

Romain Pugnadorès est un jeune homme qui, pour venir en aide à sa mère, a dû renoncer à l'état ecclésiastique et quitter le séminaire de Perpignan. Un député, que son médecin a envoyé faire une saison à Amélie-les-Bains, le prend comme secrétaire particulier et est d'abord enchanté des talents, des qualités et de tous les mérites exceptionnels de Romain, auquel il s'attache par une véritable amitié. Mais la vie de Paris amène des changements dans le caractère du jeune secrétaire qui, malgré les prévenances et les prières de son maître, finit par retourner auprès de sa mère. Nous retrouvons plus tard Romain Pugnadorès, sous le froc du capucin, venant avouer ses torts et faire sa confession au vieux député qui avait été son ami. Cette fine étude psychologique est suivie de portraits d'anciens camarades et de huit récits ou tableaux, dont quelques-uns sont de réels chefs-d'œuvre, par exemple : *La Journée du laboureur, la Charité du pauvre* et *l'Apostolat d'un pastilleur*. Inutile d'ajouter que chacune des pages de ce beau livre est empreinte d'un profond esprit de foi et sait inspirer au lecteur les plus purs sentiments de religion et de morale, ce qui est tout un.

G. BERNARD.

Les Persécutions et la Critique moderne, par PAUL ALLARD. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 61 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Les Chrétiens ont-ils incendié Rome sous Néron? par le même. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

Dans le premier de ces deux opuscules, M. Allard, avec sa grande compétence, examine quelques-unes des questions qui se posent à propos de l'histoire des persécutions (*Le Nombre des martyrs ; — La Persécution de Néron ; — Le Fondement juridique des persécutions aux deux premiers siècles ; — Les Récits de martyres*). Il le fait avec sobriété et sans aucun appareil d'érudition, exposant l'état actuel des problèmes, les diverses solutions en présence, et se bornant d'ordinaire au rôle de rapporteur.

— Dans la seconde des brochures que nous signalons, et qui, tout en restant d'une lecture très aisée (c'est la marque de M. Allard), a la valeur d'un mémoire scientifique original, il discute la thèse récemment soutenue, en Italie, par M. Pascal, d'après laquelle l'incendie de Rome sous Néron aurait été allumé par les chrétiens, ou mieux par *des* chrétiens. Il en montre avec force le caractère paradoxal. Sainement interprété, le témoignage de Tacite et notamment son *subdidit reos* ne permettent pas de l'accepter. Ce qui est plus décisif encore, c'est que dans toute l'antiquité pas un adversaire du christianisme ne lance contre les chrétiens cette accusation ; pas un apologiste ne songe à les en justifier ; sauf Tacite, qui suspend son jugement, tous les témoignages dénoncent Néron. E. J.

Cours d'histoire. Classe de seconde, sections A. B. C. D. *L'Europe et la France du dixième siècle à 1715* (Programme du 31 mai 1902), par J. BRUGERETTE. Tours, Cattier, 1903, in-18 de VI-728 p.

Dans ce cours d'histoire, M. Brugerette a voulu non présenter aux élèves la succession des faits, mais leur synthèse. Il étudie, pendant toute la période qui va du Xe siècle au commencement du XVIIIe, la formation des États, leur accroissement ou leur décadence, la marche de la civilisation, l'influence des découvertes, des sciences, des arts sur la vie des peuples. En un mot, c'est une suite de tableaux qu'il fait passer sous les yeux des élèves et dans lesquels est condensé tout l'enseignement moral, philosophique, économique qui doit se dégager de l'étude de l'histoire. Le volume se divise en trois parties : La première est consacrée à l'Europe du Xe au XVe siècle ; la deuxième comprend le XVIe siècle, et la troisième, le XVIIe siècle. Il étudie successivement l'organisation des États du Xe au XVe siècle, la société, l'Église, la civilisation pendant cette période. Au XVIe siècle, il fait connaître la politique européenne, les découvertes maritimes qui eurent lieu, la crise religieuse qui troubla cette époque. Pour le XVIIe siècle, il fait ressortir le caractère et les conséquences de la guerre de Trente ans, retrace le tableau des troubles qui agitèrent l'Angleterre, montre comment la monarchie absolue s'établit en France, ce qu'était la société à cette époque et enfin de quel éclat brillèrent alors les sciences, la philosophie, les lettres et les arts. Composé dans un bon esprit, cet ouvrage ne pourra que bien faire comprendre aux élèves la portée des études historiques et en développer le goût chez eux. J. VIARD.

Charlemagne et l'Église, par J. DE LA SERVIÈRE. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 63 p. (*Collection Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Très bon résumé des rapports de Charlemagne avec l'Église, des services

éminents qu'il lui a rendus, de son caractère et d'une partie importante de son œuvre. I. Le Caractère de Charlemagne. Vertus, qualités naturelles. Reproches faits à sa mémoire. Sa béatification. II. Charlemagne et la réforme de l'Église. Rapports avec le Pape et les évêques. Réforme des divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique dans l'Empire franc. La Discipline. Le Culte divin. III. Charlemagne et les Études. L'École et l'Académie du Palais. Les Principaux Maîtres, leur valeur, leur influence. IV. Charlemagne et les Controverses dogmatiques. Adoptianisme ; culte des images ; question du *Filioque*. V. Charlemagne et les Missions en pays païen. Les Saxons ; les Avares ; les Frisons. — L'auteur est un esprit judicieux, bien informé, impartial, d'une doctrine sûre. L'élégante simplicité de son style est fort agréable. Cet opuscule est un de ceux qui témoignent vraiment en faveur de la collection où il a pris place. M. S.

Essai politique. Les Idées d'un vieux goupillon, ou le Pourquoi de la guerre atroce que la toge et le bistouri font au sabre et au goupillon. Paris, Briaud, 1902, in-8 de 230 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette grande brochure me paraît avoir des liens de parenté assez étroits avec *Catholiques ou Francs-Maçons*, que j'ai présentée aux lecteurs du *Polybiblion*. Le titre est un peu long, un peu bizarre, et pourtant je ne l'ai pas cité tout entier, car il est complété à la première page par ce commentaire significatif : *Recueil de lettres et d'articles de journaux parus ou inédits imprimés pour la propre satisfaction de l'auteur, mais pouvant servir à dévisager l'espèce de laïc ou civil qui, se dissimulant sous le nom de pouvoir civil, fait présentement une guerre atroce au clergé, à l'armée, et à leurs amis les cléricaux et les militaristes.* Et ce titre développé, encore suivi d'une épigraphe : « Voter sciemment pour un sectaire est un péché mortel. » Ces articles ont été écrits au cours de la dernière période électorale et leur caractère commun est de combattre énergiquement les candidatures des intellectuels sectaires, généralement avocats, médecins, ou universitaires, au profit des candidats agricoles, et, à leur défaut, des candidats ecclésiastiques ou militaires. Au fond, ce sont bien les mêmes idées que celles développées dans la brochure *Catholiques ou Francs-Maçons*, mais en quelque sorte morcelées et concrétisées suivant les besoins de la lutte. Il y a là beaucoup de bonnes choses, quoique d'ailleurs assez décousues, et comme la situation n'a guère changé, ou qu'elle s'est plutôt empirée depuis les élections, tout cela n'a rien perdu de son actualité et peut être relu avec profit en vue des élections futures. Ces semences, jetées au vent, peuvent faire germer de bonnes idées et des résolutions généreuses. ÉDOUARD PONTAL.

La Vie démocratique. Discours de MARC SANGNIER (20 novembre 1903). *Contradiction de M. Ferdinand Buisson.* Paris, au *Sillon*, in-16 de 101 p. — Prix : 0 fr. 50.

En l'une de ces réunions contradictoires dans lesquelles les jeunes catholiques du *Sillon* convient hardiment leurs adversaires à formuler leurs objections, sans leur permettre toutefois de remplacer les arguments par des tumultes, M. Marc Sangnier a pris pour sujet de conférence *la Vie démocratique*. L'expression est un peu vague et se prête aux méprises dangereuses ; elle appelle, par exemple, d'expresses réserves, si elle implique, comme c'est l'avis de beaucoup de ceux qui l'emploient, la souveraineté illimitée du nombre, le dédain des compétences, la méconnaissance des

vraies supériorités. Je comprends pourtant qu'elle soit employée, tant elle paraît commode pour indiquer, d'un mot, que l'on est bien dégagé de tout esprit rétrograde et de toutes les irritantes prétentions aux suprématies injustifiées. M. Marc Sangnier souhaite à la démocratie trois qualités, je dirai presque trois vertus, capitales : le sens de la tradition, qui fait respecter l'intégrité de la vie nationale, qui empêche de séparer la France du XXe siècle de la vieille France historique ; l'intelligence du milieu présent, que l'on doit se donner la peine d'observer et d'étudier enfin l'intuition de l'avenir, vers lequel il faut avoir le courage de regarder et de marcher. Mais si chaque citoyen ayant charge du bien général est ainsi éclairé qui donc lui donnera la force nécessaire pour agir en conséquence, pour réfréner son égoïsme, pour sacrifier son intérêt particulier à l'intérêt commun? La foi au Christ, a répondu l'éloquent conférencier, au milieu d'applaudissements prolongés. — M. Ferdinand Buisson a soutenu cette thèse que le régime actuel, dur sans doute pour les congrégations, est extrêmement libéral pour les congréganistes, puisqu'il défend, même contre eux-mêmes, leur liberté proclamée intangible et inaliénable en 1789. L'assemblée ne lui a pas donné raison.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Question très actuelle. Les Catholiques et la liberté aux États-Unis. Dédié aux catholiques de France, par JAMES FORBES. Paris, Vaton, 1903, in-8 de 38 p.

Cet opuscule, paru d'abord en article dans la *Revue catholique des institutions et du droit*, expose sous un jour très optimiste la situation des catholiques aux États-Unis. L'auteur s'est beaucoup inspiré du livre notoirement trop enthousiaste de M. de Meaux et ne semble pas avoir eu connaissance des discussions retentissantes soulevées ces dernières années sur l'exactitude des données du *Catholic Directory*. Beaucoup de faits qu'il invoque comme arguments auraient besoin d'un sérieux contrôle et les espérances brillantes qu'il fonde sur les fruits de la multiplication future des « 30,000 » conversions annuelles feront sourire et songer plus d'un de ses confrères d'outre-mer. Ce qui n'empêche pas de constater que, là-bas plus que chez nous, on entend ce qu'est la liberté et on sait respecter les convictions. Deux légères critiques : 1° Ce ne sont pas des chanoines, mais des *consulteurs diocésains* qui interviennent dans l'élection de l'évêque, et ce mode de nomination ne va pas toujours, hélas! sans brigues et sans froissements ; 2° la société fanatique si hostile au catholicisme ne s'intitule pas P. A. A. », mais « A. P. A. » (é-pi-é), American protective association. M. Claudio Janet, dont le P. Forbes (p. 9) invoque le témoignage, n'a pas pu en voir la fin, car, si nous ne nous trompons, c'est surtout après la mort de ce consciencieux écrivain qu'elle a été le plus active.

G. PÉRIES.

Statues et statuettes de la Vendée militaire, par HENRI BOURGEOIS. 1re série. Luçon, Bideaux, 1902, petit in-16 de IV-235 p. — Prix : 1 fr. 50.

Après ses *Voyages en zigzag* et ses études sur les grands chefs, comme Marigny, l'érudit historien de la Vendée militaire a entrepris d'écrire des notices succinctes sur des chefs de moindre importance et même de simples capitaines ou soldats. En voici huit aujourd'hui : Joseph Cathelineau, le frère cadet du *Saint de l'Anjou* ; La Ville de Baugé, l'intrépide lieutenant

de *Monsieur Henry* ; l'abbé Jougault, l'émule de l'abbé Bernier ; le héros de Vihiers, Piron, sur l'origine duquel M. Bourgeois a pu enfin faire la lumière et qui, après de grands coups d'éclat, mourut obscurément et presque ignoré ; une femme intrépide connue sous le nom de chevalier Adams ; Gaston Bourdic, qui, sous le nom de Gaston, fut pris longtemps par l'émigration et l'Europe pour le généralissime de la Vendée et qui n'était qu'un simple perruquier, d'une vaillance à toute épreuve d'ailleurs et auquel le temps seul peut-être a manqué pour devenir un chef. Mais les deux biographies qui, je l'avoue, m'ont le plus séduit, ce sont celles de Ripoche, l'héroïque saint de Briacé qui se laisse massacrer avec des raffinements de barbarie effroyables plutôt que d'abattre la croix, et Pierre Bibard, une des plus belles figures de la Vendée, modeste autant que brave, couturé de blessures et pardonnant à ses bourreaux, négligé par les Bourbons restaurés et néanmoins leur sacrifiant tout, embrassant la misère plutôt que de se parjurer. Ah ! oui, vraiment, c'étaient là des hommes et l'on ne peut que souhaiter que M. Bourgeois ne nous fasse pas trop attendre la suite de ces attachants et fortifiants récits.

M. DE LA ROCHETERIE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La France vient de perdre un de ses enfants d'adoption, M. Ujfalvy, explorateur et orientaliste des plus remarquables. M. Charles-Eugène UJFALVY DE MEZŐ-KÖSVED, mort dernièrement à Florence, était né à Vienne (Autriche), le 16 mai 1842, et appartenait à une famille hongroise. Ses aptitudes spéciales pour la linguistique et l'ethnographie le portèrent de bonne heure à faire une étude approfondie de la race finnoise et de sa langue. Ses connaissances, dans un domaine qu'il avait fait sien, étaient déjà considérables lorsqu'il vint se fixer à Paris en 1871. Obligé de se créer une situation qui lui permit de poursuivre ses études, il réussit à se faire nommer professeur d'allemand au lycée Henri IV. A partir de 1877, il fut chargé successivement de diverses missions en Orient, dont les résultats ont été consignés par lui en des ouvrages de grand mérite. C'est ainsi qu'en 1877 et 1878 il prit part à l'expédition française en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan. Peu de temps après, il se rendit dans le Cachemire et le Thibet, d'où il rapporta de très importantes collections ethnographiques. En 1880 il parcourut une partie de l'Asie centrale, et bientôt il y retournait pour faire une étude spéciale des Kirghizes et des Bachkirs. Au retour de sa première mission, il avait été nommé professeur d'histoire, de géographie et de législation orientale à l'École des langues orientales vivantes. Nombreuses furent les publications de M. Ujfalvy. Voici la liste des plus importantes : *La Langue magyare. Son origine, ses rapports avec les langues finnoises ou tchoudes, ses particularités, etc.* (Paris, 1871, in-8) ; — *La Hongrie, son histoire, sa langue et sa littérature* (Paris, 1872, in-8) ; — *Les Migrations des peuples et particulièrement celles des Touraniens* (Paris, 1873, in-8) ; — *Recherches sur le tableau ethnographique de la Bible et sur les migrations des peuples* (Paris, 1873, in-8) ; — *Aperçu général sur les migrations des peuples et Influence capitale exercée sur ces migrations par la race de la Haute-Asie* (Paris, 1874, in-8) ; — *Essai de grammaire vépse ou tchoude du Nord, d'après les données de MM. Ahlqvist et Loennrot* (Paris, 1875, in-8) ; — *Étude comparée des langues ougrofinnoises* (Paris, 1875, gr. in-8) ; — *Principes de phonétique dans la langue finnoise, suivis d'un essai de traduction d'un fragment du Kalévala* (Paris, 1875, in-8) ; — *Le Kalévala, épopée finnoise, traduit sur*

l'original (Paris, 1876, in-8) ; — *Des Langues ougrofinnoises* (Paris, [illegible] — *Grammaire finnoise, d'après les principes d'Euren et de J. Budenz* [illegible] *recueil de morceaux choisis* (Paris, 1876, in-8), avec Hash. [illegible] — *Expédition scientifique française en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan* [illegible] 1878-1880, 6 vol. gr. in-8) ; — *Leçon d'ouverture d'un cours de géographie* [illegible] *rique et politique de l'Asie centrale*, à l'École des langues orientales [illegible] *faite le 29 novembre 1878* (Paris, 1879, in-8) ; — *Résultats* [illegible] *voyage en Asie centrale communiqués au congrès anthropologique de Budapest, août 1879* (Paris, 1880, gr. in-8) ; — *L'Art des cuivres anciens au Cachemire et au Petit-Thibet* (Paris, 1883, gr. in-8) ; — *Aus dem westlichen Himalaya* [illegible] *und Forschungen* (Leipzig, 1884, in-8) ; — *Un Royal* [illegible] *centrale* (Paris, 1886, in-8), sous le pseudonyme de [illegible] *et brahmines* (Paris, 1887, in-8) ; — *Une Idylle au Cachemire* [illegible] in-8). De plus, M. Ujfalvy a publié une traduction [illegible] magyares avec le concours de M. H. Desbordes [illegible] de 1874 à 1878 la *Revue de philologie et d'ethnographie* [illegible] Leroux.

— Nous apprenons la mort de M. Louis [illegible] logue très estimé. M. Guibert, né à Limoges [illegible] pendant plusieurs années chef de [illegible] Orientales. Revenu dans la Haute-Vienne [illegible] mairie de Limoges, sa ville natale. [illegible] et érudit, M. Guibert a consacré une [illegible] dont la plupart concernent l'histoire [illegible] Limousin. Nous en donnons ici [illegible] complète : *Le Château de Chaluz* [illegible] 1863, in-12) ; — *Crucifixa* (Paris, [illegible] in-12) ; — *Légendes du Limousin* [illegible] *Mauvais jours. Ex intimo.* [illegible] *de l'histoire du clergé français* [illegible] *baye de Grandmont* (Paris, [illegible] (1496) (Paris, 1882, in-8) ; — *La* [illegible] *ments et la coutume* Limoges [illegible] *Limoges* (Limoges, 18[illegible] — [illegible] *et des villes, églises, cours de justice* [illegible] *ments limousins* (Limoges [illegible] *moges, 8 mai-22 août 1886* [illegible] Tixier ; — *Livres de raison* [illegible] *et marchois* (Paris, [illegible] et J. de Cessac et [illegible] *l'Exposition rétrospective de Limoges* [illegible] *laires de la ville de Limoges* [illegible] Camille Marbouty, etc. ; — *L'ancienne* [illegible] *l'église abbatiale.* [illegible] *trésor, 1496-1551* [illegible] *Noblet. Haute-Vienne* [illegible] *moges. Notice et catalogue* [illegible] *de Limoges* (Limoges [illegible] *limousins et marches* [illegible] Champeval, etc. ; — *Les* [illegible] (Limoges, 1895, in-8). M. [illegible] de la Société historique et archéologique [illegible]

de *Monsieur Henry* ; l'abbé Jougault, l'émule de l'abbé Bernier ; le héros de Vihiers, Piron, sur l'origine duquel M. Bourgeois a pu enfin faire la lumière et qui, après de grands coups d'éclat, mourut obscurément et presque ignoré ; une femme intrépide connue sous le nom de chevalier Adams ; Gaston Bourdic, qui, sous le nom de Gaston, fut pris longtemps par l'émigration et l'Europe pour le généralissime de la Vendée et qui n'était qu'un simple perruquier, d'une vaillance à toute épreuve d'ailleurs et auquel le temps seul peut-être a manqué pour devenir un chef. Mais les deux biographies qui, je l'avoue, m'ont le plus séduit, ce sont celles de Ripoche, l'héroïque saint de Briacé qui se laisse massacrer avec des raffinements de barbarie effroyables plutôt que d'abattre la croix, et Pierre Bibard, une des plus belles figures de la Vendée, modeste autant que brave, couturé de blessures et pardonnant à ses bourreaux, négligé par les Bourbons restaurés et néanmoins leur sacrifiant tout, embrassant la misère plutôt que de se parjurer. Ah ! oui, vraiment, c'étaient là des hommes et l'on ne peut que souhaiter que M. Bourgeois ne nous fasse pas trop attendre la suite de ces attachants et fortifiants récits.

M. DE LA ROCHETERIE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La France vient de perdre un de ses enfants d'adoption, M. Ujfalvy, explorateur et orientaliste des plus remarquables. M. Charles-Eugène UJFALVY DE MEZÖ-KÖSVED, mort dernièrement à Florence, était né à Vienne (Autriche), le 16 mai 1842, et appartenait à une famille hongroise. Ses aptitudes spéciales pour la linguistique et l'ethnographie le portèrent de bonne heure à faire une étude approfondie de la race finnoise et de sa langue. Ses connaissances, dans un domaine qu'il avait fait sien, étaient déjà considérables lorsqu'il vint se fixer à Paris en 1871. Obligé de se créer une situation qui lui permit de poursuivre ses études, il réussit à se faire nommer professeur d'allemand au lycée Henri IV. A partir de 1877, il fut chargé successivement de diverses missions en Orient, dont les résultats ont été consignés par lui en des ouvrages de grand mérite. C'est ainsi qu'en 1877 et 1878 il prit part à l'expédition française en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan. Peu de temps après, il se rendit dans le Cachemire et le Thibet, d'où il rapporta de très importantes collections ethnographiques. En 1880 il parcourut une partie de l'Asie centrale, et bientôt il y retournait pour faire une étude spéciale des Kirghizes et des Bachkirs. Au retour de sa première mission, il avait été nommé professeur d'histoire, de géographie et de législation orientale à l'École des langues orientales vivantes. Nombreuses furent les publications de M. Ujfalvy. Voici la liste des plus importantes : *La Langue magyare. Son origine, ses rapports avec les langues finnoises ou tchoudes, ses particularités, etc.* (Paris, 1871, in-8) ; — *La Hongrie, son histoire, sa langue et sa littérature* (Paris, 1872, in-8) ; — *Les Migrations des peuples et particulièrement celles des Touraniens* (Paris, 1873, in-8) ; — *Recherches sur le tableau ethnographique de la Bible et sur les migrations des peuples* (Paris, 1873, in-8) ; — *Aperçu général sur les migrations des peuples et Influence capitale exercée sur ces migrations par la race de la Haute-Asie* (Paris, 1874, in-8) ; — *Essai de grammaire vêpse ou tchoude du Nord, d'après les données de MM. Ahlqvist et Loennrot* (Paris, 1875, in-8) ; — *Étude comparée des langues ougrofinnoises* (Paris, 1875, gr. in-8) ; — *Principes de phonétique dans la langue finnoise, suivis d'un essai de traduction d'un fragment du Kalévala* (Paris, 1875, in-8) ; — *Le Kalévala, épopée finnoise, traduit sur*

l'original (Paris, 1876, in-8) ; — *Des Langues ougrofinnoises* (Paris, 1876, in-8) ; — *Grammaire finnoise, d'après les principes d'Euren et de J. Budens, suivie d'un recueil de morceaux choisis* (Paris, 1876, in-8), avec Raph. Hertzberg ; — *Expédition scientifique française en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan* (Paris, 1878-1880, 6 vol. gr. in-8) ; — *Leçon d'ouverture d'un cours de géographie historique et politique de l'Asie centrale, à l'École des langues orientales vivantes, faite le 20 novembre 1878* (Paris, 1879, in-8) ; — *Résultats anthropologiques d'un voyage en Asie centrale communiqués au congrès anthropologique de Moscou, août 1879* (Paris, 1880, gr. in-8) ; — *L'Art des cuivres anciens au Cachemire et au Petit-Thibet* (Paris, 1883, gr. in-8) ; — *Aus dem westlichen Himalaya. Erlebnisse und Forschungen* (Leipzig, 1884, in-8) ; — *Un Royal aventurier dans l'Asie centrale* (Paris, 1886, in-8), sous le pseudonyme de Carlo Maria ; — *Parsis et brahmines* (Paris, 1887, in-8) ; — *Une Idylle au Cachemire* (Paris, 1888, in-8). De plus, M. Ujfalvy a publié une traduction d'un choix de *Poésies magyares* avec le concours de M. H. Desbordes-Valmore. Enfin, il a dirigé de 1874 à 1878 la *Revue de philologie et d'ethnographie* qu'éditait la librairie Leroux.

— Nous apprenons la mort de M. Louis GUIBERT, publiciste et archéologue très estimé. M. Guibert, né à Limoges le 30 décembre 1840, avait été pendant plusieurs années chef de cabinet à la préfecture des Pyrénées-Orientales. Revenu dans la Haute-Vienne, il fut nommé secrétaire de la mairie de Limoges, sa ville natale. Poète à ses heures, mais surtout artiste et érudit, M. Guibert a consacré tous ses loisirs à écrire des ouvrages dont la plupart concernent l'histoire, les arts et la législation dans le Limousin. Nous en donnons la liste, que nous croyons être à peu près complète : *Le Château de Chalucet, notice historique et descriptive* (Limoges, 1863, in-12) ; — *Crucifixa* (Paris, 1863, in-8) ; — *Rimes franches* (Paris, 1864, in-12) ; — *Légendes du Limousin* (Tournai, 1866, in-12) ; — *Notes de voyage. Mauvais jours. Ex intimo. Poésies diverses* (Paris, 1872, in-12) ; — *Une Page de l'histoire du clergé français au* XVIII*e siècle ; destruction de l'ordre et de l'abbaye de Grandmont* (Paris, 1878, in-8) ; — *Le Livre de raison d'Étienne Benoist (1486)* (Paris, 1882, in-8) ; — *La Famille limousine d'autrefois, d'après les testaments et la coutume* (Limoges, 1883, in-12) ; — *L'Orfèvrerie et les orfèvres de Limoges* (Limoges, 1885, in-12) ; — *Sceaux et armes des deux villes de Limoges et des villes, églises, cours de justice, chancelleries, corporations des trois départements limousins* (Limoges, 1886, in-8) ; — *L'Art rétrospectif. Exposition de Limoges, 8 mai-22 août 1886* (Limoges, 1888, in-8), en collaboration avec Jules Tixier ; — *Livres de raison, registres de famille et journaux individuels limousins et marchois* (Paris, 1888, in-8), avec la collaboration de MM. A. Leroux, P. et J. de Cessac et l'abbé A. Leclerc ; — *L'Orfèvrerie et les émaux d'orfèvre à l'Exposition rétrospective de Limoges* (Limoges, 1889, in-8) ; — *Registres consulaires de la ville de Limoges* (Limoges, 1889, gr. in-8), avec Jean de Bruchard, Camille Marbouty, etc. ; — *L'École monastique d'orfèvrerie et l'Autel majeur de l'église abbatiale. Notice accompagnée des deux inventaires les plus anciens du trésor, 1496-1551* (Limoges, 1889, in-8) ; — *La Commune de Saint-Léonard de Noblet. Haute-Vienne* (Paris, 1891, in-8) ; — *Les Manuscrits du séminaire de Limoges. Notice et catalogue* (Limoges, 1892, in-8) ; — *Les Premiers Imprimeurs de Limoges* (Limoges, 1893, in-8) ; — *Nouveau Recueil des registres domestiques limousins et marchois* (Limoges, 1895, gr. in-8), avec MM. A. Leroux, J.-B. Champeval, etc. ; — *Les Anciennes Confréries de la basilique de Saint-Martin* (Limoges, 1895, in-8). M. Guibert était depuis longtemps déjà vice-président de la Société historique et archéologique du Limousin.

— Né à Pesmes (Haute-Saône), le 8 janvier 1819, M. le chanoine Jules-Marie SUCHET est mort à Besançon le 8 février. Agé de 85 ans, il comptait 62 années de prêtrise. N'étant encore que clerc minoré, il débuta comme professeur au petit séminaire de Marnay, puis, en 1844, il fut nommé vicaire à Pontarlier. En 1849, ayant été pourvu de la cure d'Amblans (Haute-Saône), il fut, dès l'année suivante, appelé à seconder l'abbé Besson, depuis évêque de Nîmes, qui venait d'ouvrir le collège catholique de Saint-François-Xavier à Besançon, où finalement il devint préfet des études. Supérieur du séminaire d'Ornans en 1863, il fut, la même année, élu membre de l'Académie de Besançon qu'il devait plusieurs fois présider. Nommé, en 1874, chanoine titulaire et curé-archiprêtre de la métropole, il dut, en 1887, démissionner pour raison de santé; mais son repos n'était qu'apparent, et c'est alors qu'il se consacra entièrement à l'étude de l'histoire de la Franche-Comté, de l'histoire religieuse surtout. Son œuvre, aussi variée que considérable, est presque entièrement dispersée dans les *Annales franc-comtoises*, dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon* et dans la *Semaine religieuse* du diocèse de cette ville, qu'il a dirigée à deux reprises. Pour dresser la bibliographie complète de cet infatigable érudit, il nous faudrait plusieurs pages du *Polybiblion*; nous sommes donc dans la nécessité de n'en rappeler qu'un certain nombre, savoir : *Notice sur la vie de M. Antoine Courtois, curé de Pontarlier, etc.* (Pontarlier, 1848, petit in-16); — *Sœur Marthe* (Besançon, 1870. Extr. des *Annales franc-comtoises*); — *Pontarlier en 1639* (Besançon, 1874. Extr. des *Mémoires de l'Académie de Besançon*); — *Notre-Dame du Rosaire à Besançon* (Besançon, 1879, in-8); — *Les Frères des écoles chrétiennes à Besançon* (Besançon, 1881, in-8); — *L'Abbaye du Mont-Sainte-Marie et ses monuments* (Besançon, 1884, in-8. Extr. des *Mém. de l'Acad. de Besançon*), en collaboration avec M. J. Gauthier; — *Notre-Dame de Montpetot* (Besançon, 1886, petit in-18); — *Le Village de Septfontaine et le Culte de sainte Victoire, martyre romaine* (Besançon, 1888, petit in-18); — *Anecdotes et coutumes du val d'Ornans* (Besançon, 1890. Extr. des *Mém. de l'Acad. de Besançon*); — *Thoraise et l'ermitage de Notre-Dame du Mont* (Besançon, 1890, in-8); — *Notre-Dame de Besançon et du département du Doubs. Chroniques et légendes* (Besançon, 1892, in-8); — *Les Anciennes Corporations d'arts et métiers de Besançon* (Besançon, 1893, in-8. Extr. des *Annales franc-comtoises*); — *Vie du vénérable Antoine-Sylvestre Receveur, prêtre du diocèse de Besançon, fondateur de la retraite chrétienne (1750-1804)* (Paris et Besançon, 1894, in-8); — *Histoire de deux villages. Vuillafans et Montgesoye* (Besançon, 1894, in-8); — *Les Châtellenies de Vuillafans* (Besançon, 1897, in-8. Extr. des *Ann. fr.-comtoises*); — *La Rose de Saint-Jean* (Besançon, 1897, in-18. Extr. de la *Semaine religieuse* du diocèse); — *Chronique de la paroisse de Notre-Dame de Besançon (680 à 1898)* (Besançon, 1899, in-8. Extr. de la *Semaine religieuse*); — *La Cathédrale de Saint-Jean pendant la Révolution (1790 à 1800)* (Besançon, 1900, in-8. Extr. de la *Semaine religieuse*); — *Étude biographique sur Jean et Ferry Carondelet (1469 à 1544)* (Besançon, 1901, in-8. Extr. des *Mém. de l'Acad. de Besançon*); — *Notice sur l'église Saint-François-Xavier* (Besançon, 1901. Extr. de la *Semaine religieuse*); — *Les Almanachs historiques de Besançon et de la Franche-Comté (1745-1795)* (Besançon, 1902, in-8. Extr. des *Annales franc-comtoises*); — *La Chronique de l'église de Saint-Pierre de Besançon* (Besançon, 1903, in-8. Extr. de la *Sem. religieuse*); — *Apostolat des saints Ferréol et Ferjeux en Franche-Comté* (Besançon, 1903, in-16). — M. le chanoine Suchet a édité, en 1889, les *Notices biographiques* de Mgr Besson, évêque de Nîmes, et les a fait précéder d'une importante préface concernant la vie et les œuvres du prélat (Besançon et Paris, 2 vol. in-8).

— M. Édouard-Jules CORROYER, l'architecte bien connu qui vient de mourir à l'âge de 69 ans, était né à Amiens le 12 septembre 1835. Formé à l'école de Viollet-le-Duc, il s'est fait une spécialité de l'étude et de la restauration des monuments religieux. Après avoir été architecte diocésain de l'évêché de Soissons, il devint l'architecte du Mont-Saint-Michel qui, pendant de nombreuses années, fut l'objet particulier de ses travaux. Victime des querelles passionnées que suscita la construction de la digue qui unit l'îlot à la terre ferme, il fut dénoncé comme clérical à la Chambre des députés, ce qui entraîna sa révocation. M. Corroyer laisse des ouvrages estimés à juste titre, tels que : *L'Abbaye royale du Mont-Saint-Michel* (Paris, 1877, in-8); — *Guide descriptif du Mont-Saint-Michel* (Paris, 1883, in-8); — *L'Architecture romane* (Paris, 1883, in-8); — *L'Architecture gothique* (Paris, 1891, in-8). De plus, il avait collaboré, avec M. l'abbé M. Brin, à l'ouvrage de Mgr A. Germain, évêque de Coutances : *Saint Michel et le Mont-Saint-Michel* (Paris, 1879, gr. in-8). M. Corroyer était membre de l'Académie des beaux-arts et inspecteur général des édifices diocésains.

— On annonce la mort, à l'âge de 64 ans, de M. Hermann Éduard HOLST, professeur d'histoire à l'Université de Fribourg. Il était né en Livonie. Après avoir fait de brillantes études à Dorpat, d'abord, puis à Heidelberg, il se rendit à Saint-Pétersbourg en qualité de précepteur. Redoutant les conséquences que pouvaient avoir pour lui la publication d'une brochure politique sur les affaires de la Russie, il dut fuir ce pays et se retirer en Amérique. Il devint journaliste, à New York, et y passa quelques années. Revenu en Allemagne, il occupa un poste d'abord à l'Université de Strasbourg, puis à celle de Fribourg. Sur une invitation qui lui fut adressée, il retourna en Amérique et obtint une chaire à l'Université de Chicago récemment fondée. En 1900, il revint prendre sa place à l'Université de Fribourg et la conserva jusqu'à sa mort. Parmi ses ouvrages les plus importants, citons, entre autres : *Verfassung und Demokratie der Vereinigten Staaten* ; — *Das Staatsrecht der Vereinigten Staaten* ; — *The French Revolution tested by Mirabeau's Career*, etc.

— Récemment mourait en Angleterre, à l'âge de 67 ans, le pasteur et écrivain fort connu, M. Alfred AINGER. Fils d'un architecte, M. Alfred Ainger naquit à Londres le 9 février 1837. Après avoir fait de bonnes études à « King's College », puis à « Trinity Hall », à Cambridge, il entra dans les ordres, fut placé successivement à la tête de différentes paroisses et finalement obtint les fonctions enviées de « Master of the Temple ». Ses compatriotes le tenaient en grande estime comme prédicateur. Fin lettré, plein d'esprit, critique remarquable, il laisse plusieurs ouvrages fort appréciés, entre autres, les *Lettres de Lamb*, un volume sur cet auteur, les *Essays of Elia* (1883), une édition des poèmes de Tom Hood, avec une Introduction et une biographie du poète, un admirable mémoire sur Tennyson dans le *Dictionary of national Biography*, etc. Enfin il avait donné de nombreux articles à diverses revues, le *Guardian*, le *Pilot*, le *Macmillan's Magazine*, etc.

— On annonce encore la mort de MM. : Victor ADVIELLE, qui a publié divers ouvrages tels que *la Bibliothèque de Napoléon à Sainte-Hélène* (Paris, 1893, in-16) et *Renseignements intimes sur les Saint-Aubin, dessinateurs et graveurs* (Paris, 1896, in-8), mort en janvier ; — Alfred DE BESANCENET, écrivain catholique, mort à 76 ans ; — Émile BLANCHARD, qui prit une part active à la Société générale d'éducation et d'enseignement ; — Pierre-Jules-Octave CALLANDREAU, membre de l'Institut, astronome titulaire de l'Observatoire de Paris, professeur d'astronomie à l'École polytechnique, ancien président de la Société astronomique de France ; — Benjamin GASTINEAU, qui a col-

laboré au *Siècle*, à la *Presse*, à la *Revue de Paris* et a publié un certain nombre de romans et un ouvrage sur *les Transportés de décembre 1851*, mort à l'âge de 80 ans ; — Émile GROUSSARD, professeur au lycée Janson de-Sailly, mort à Rochefort-sur-Mer, le 9 janvier, à l'âge de 47 ans ; — Mme LEJEUNE, directrice du lycée de jeunes filles de Montpellier, auteur de : *Journal d'une élève de Port-Royal ;* — LE NORDEZ, publiciste, mort à Marseille, à l'âge de 74 ans ; — le docteur LIÉBAULT, qui fut le fondateur de ce qu'on appelle l'École de psychologie de Nancy ; — le Dr LIÉTARD, membre correspondant de l'Académie de médecine ; — Gabriel MARCHI, publiciste, fondateur du *Ralliement*, d'Ajaccio, ancien directeur du *Phare du littoral*, de Nice, mort à Ajaccio, à l'âge de 50 ans, lequel fonda en 1883, à Bruxelles, le *National*, dans lequel il combattit les catholiques, et qui fut le précurseur du *Peuple*, l'organe actuel du parti socialiste belge ; — le baron de MARTRIN-DONOS, qui laisse plusieurs ouvrages parus sous le pseudonyme de Charles Donos, entre autres une *Vie de Morès ;* — PERRIN, rédacteur de *la Croix de la Haute-Marne*, mort en janvier ; — PERROY, directeur du génie maritime en retraite, dont l'Institut, à différentes reprises, a couronné les mémoires scientifiques, mort à Saint-Germain-Lespinasse, près de Lyon ; — Maurice RAVIDAT, publiciste, mort à Paris, le 13 janvier, à l'âge de 29 ans ; — Michel-Élie RECLUS, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, l'un des nombreux frères du célèbre géographe, qu'un décret de la Commune avait nommé directeur de la Bibliothèque nationale, mort récemment à Bruxelles, à 77 ans, lequel avait collaboré avec son frère Élisée à l'*Introduction* au *Dictionnaire des communes de France*, et outre de nombreux articles publiés sous divers pseudonymes, dans plusieurs journaux et revues de l'étranger, laisse quelques ouvrages, par exemple : *Les Primitifs, étude d'ethnologie comparée* (Paris, 1885, in-12) ; — le comte Henri DE ROFFIGNAC, critique musical, mort à Paris, en janvier, à l'âge de 47 ans ; — l'abbé Paul-Alphonse ROUSSELIN, ancien recteur du collège Saint-Joseph de Reims, mort récemment à Belfort, à 77 ans ; — Alphonse SIÈGEL, homme de lettres, mort à Paris, en janvier, à l'âge de 52 ans ; — le colonel TITEUX, écrivain militaire distingué, qui sortait de l'ancien corps d'état-major, dont on peut citer, entre autres ouvrages : *Manuel de conversation franco-malgache* (Paris, 1895, in-12), rédigé au cours de l'expédition de 1883-1886 ; *Saint-Cyr et l'École spéciale militaire en France. Fontainebleau, Saint-Germain, avec une Préface du général du Barail* (Paris, 1898, in-4) ; *Une Erreur historique. Le Général Dupont, d'après des documents inédits* (Puteaux-sur-Seine, 1903, 3 vol. in-8) ; — le baron Honoré DE VEYRIER, connu dans le monde des lettrés sous le pseudonyme de Melesville, mort à Cannes, à 84 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. Luigi BARBERA, professeur de morale italien, mort dernièrement à Bologne ; — le Dr CALVO, médecin espagnol, membre de l'Académie de Madrid et sénateur ; — l'abbé Henri Raymond CASGRAIN, docteur ès lettres, écrivain canadien très estimé et connu de beaucoup de savants parisiens, mort récemment à Québec ; — Dr. Bela CZOBOR, professeur d'archéologie hongrois, mort récemment à Budapest, à 52 ans ; — Dr. J. F. S. GORDON, doyen de l'Église épiscopale d'Écosse, mort à 83 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages, tels que *Roman Catholicism in Scotland*, *Book of the Chronicles of Keith*, etc. ; — FERREROS, journaliste espagnol, directeur du journal libéral *El Correo ;* — Dr. Félix FLÜGEL, auteur de dictionnaires anglo-allemands, mort à Leipzig, le 6 février, à 84 ans ; — Dr. Ottfried FRIES, historien autrichien, mort le 18 janvier, à Waidhofen-sur-l'Ybbs, à 68 ans ; — Antonio LABRIOLA, pro-

fesseur de pédagogie et de philosophie de l'histoire, mort à Rome, le 2 janvier, à 62 ans; — Émile LAURENT, agronome belge, professeur à l'Institut de Gembloux, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique et de l'Institut de France; — Dr. Heinrich Otto LEHMANN, juriste allemand fort connu, qui laisse de nombreux ouvrages estimés, par exemple, *Burgerliche Gesetzbuch*, mort le 27 janvier, à Marbourg, à l'âge de 52 ans; — — John Grant MICHIE, ministre protestant de la paroisse de Dinnet (Aberdeenshire), auteur de *Deeside Tales*, d'une monographie du Loch Kinnord, éditeur des « Invercauld Papers » pour le Spalding Club, etc.; — MIKHAÏLOWSK, écrivain russe, qui s'occupait activement de sociologie et qui exerçait une influence considérable sur la jeunesse russe; — Dr. J. O. MITCHELL, archéologue écossais, qui laisse plusieurs ouvrages estimés relatifs à l'histoire de Glasgow, sa ville natale, par exemple : *Old Country Houses of the Glasgow Gentry; One Hundred Glasgow Men*, etc.; — Dr. Ludwig NIX, professeur de langues sémitiques, mort le 3 janvier, à Bonn, à 39 ans; — Dr. J. NISCHL, doyen de la cathédrale de Wurtzbourg, qui a publié de nombreux ouvrages de théologie et d'histoire ecclésiastique; — Dr. Pietro NOCITO, professeur de droit criminel italien, mort à Rome, le 26 janvier, à 63 ans; — Emile VON QUANTEN, écrivain suédois, mort récemment à San Remo (Italie), à 66 ans; — Dr. Friedrich RUNGE, philologue et historien allemand, mort récemment à Osnabrück, à 49 ans; — Dr. Adolphe SOCIN, professeur de langue et de littérature allemande à Bâle, mort dans cette ville, le 6 février, à 45 ans; — WELJAMINOW-SERNOW, orientaliste russe, mort dernièrement à Kiew, à 73 ans; — Charles WILLIAMS, journaliste anglais, mort le 9 janvier, à 66 ans, lequel fut pendant différentes guerres le correspondant militaire du *Daily Chronicle*, du *Morning Leader*, etc.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 5 février, le secrétaire perpétuel donne communication à l'Académie du texte d'une proposition de loi ayant pour but le vote de crédits destinés à faire photographier les manuscrits conservés dans nos bibliothèques publiques. — M. Wallon annonce à l'Académie qu'il a reçu, par l'intermédiaire de la Société de géographie, de bonnes nouvelles de la mission Niger-Tchad, donnée au capitaine Lenfant. — M. Berger explique une inscription phénicienne trouvée au sud de Carthagène par le P. Delattre, et inscrite sur une stèle funéraire. — Il parle également d'autres inscriptions carthaginoises. — M. M. Croiset termine la lecture de la belle notice qu'il a écrite sur Gaston Paris. — Le 12 février, M. G. Perrot parle de la participation de l'Académie à l'entreprise tentée par l'Académie de Munich en vue de la publication des actes bysantins du moyen âge. — L'Académie entend la lecture d'une lettre du capitaine Lenfant, dans laquelle celui-ci rend compte de l'heureux résultat de sa mission dans la région du Tchad. — M. S. Reinach entretient l'Académie d'un manuscrit de Froissart conservé à la Bibliothèque de Breslau et contenant des miniatures attribuées à un artiste français établi à Bruges. Il annonce ensuite que Edhem Bey a obtenu des résultats importants dans les fouilles du gymnase de Tralles (Asie Mineure) et trouvé des inscriptions et un bas-relief du genre dit pittoresque. — M. L. Delisle présente la reproduction, exécutée par M. Léon Dorez, d'un manuscrit appartenant au Musée Condé, et qui contient un poème de Barthélemi de Bologne, sur les arts et les sciences. — Le 19 février, lecture est donnée de lettres du préfet de la Seine et du ministre de l'instruction publique ayant trait aux travaux de la commission du vieux Paris, et de la sollicitude témoignée par l'Académie à propos de l'incendie de la

Bibliothèque de Turin. — M. Clermont-Ganneau présente certaines communications archéologiques du P. Lagrange, relativement à Jérusalem. — M. Foret dépose un travail de M. Legré sur la botanique de Provence au XVIe siècle. — M. le docteur Lamy donne des nouvelles de la mission Chevalier sur les bords du lac Tchad. — M. Cagnat lit un mémoire de M. Carton sur l'emplacement de la ville de Gurza, près de Sousse. — M. d'Arbois de Jubainville dépose un mémoire de M. l'abbé Martin sur *le Coq du clocher*. — M. Dieulafoy lit la première partie d'une étude sur la longueur du pied grec (0.2972). — M. Heuzey parle des résultats obtenus par le capitaine Cros, dans sa mission à Tello en Chaldée, et des découvertes qu'il a faites, en inscriptions et en ouvrages de sculpture. Il a démontré de plus que la sculpture chaldéenne était polychrome.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 6 février, M. A. Babeau dépose un ouvrage de M. A. Bellot sur *la Manière de voyager autrefois et de nos jours*. — M. A. Joly présente, au nom de M. E. Pierrot, un livre sur *l'Esprit moderne* où il parle de la situation morale du pays, et du *Budget du vice*. M. Lyon-Caen parle de la loi russe de juin 1903 sur les accidents de travail, à propos d'une récente publication de la Chambre de commerce russe de Paris. — M. G. Picot lit le mémoire de M. E. Naville : *Conclusion d'une étude des systèmes de philosophie*. — M. Léon Cahen donne lecture d'une note sur les manuscrits de Condorcet déposés à la bibliothèque de l'Institut, et sur la méthode de travail de ce philosophe. — Le 13 février, M. G. Picot présente l'ouvrage de Mgr Douais, évêque de Beauvais, sur la mission de Mgr de Forbin-Janson auprès du grand-duc et de la grande-duchesse de Toscane, en 1673. — M. Charlemagne Bracq lit un mémoire sur les droits de pêche réservés aux Français par le traité d'Utrecht, sur le French Shore, à Terre-Neuve.

Concours. — La Société d'émulation de Cambrai ouvre un concours bisannuel de poésie, lequel sera fermé le 1er septembre prochain. Les prix, qui seront décernés en séance solennelle le dimanche 28 décembre, consisteront en plaquettes artistiques de différentes valeurs. Le choix des sujets et des genres est libre, à la condition de garder le respect dû à la religion et à la morale. Les auteurs devront déclarer par écrit que les poésies envoyées par eux sont inédites, n'ont jamais été présentées à aucun concours et ne seront livrées à l'impression qu'après l'époque de la distribution des récompenses. Les envois devront être faits au secrétaire de la Société avant le 1er septembre 1904 ; ils porteront une épigraphe répétée sur un pli cacheté, renfermant outre la déclaration précédemment indiquée, le nom et l'adresse de l'auteur.

La Bibliothèque de Turin. — Tous nos lecteurs savent le désastre qui a frappé la Bibliothèque royale de Turin : un incendie a ravagé cette précieuse collection, frappant également les manuscrits dont plus des quatre cinquièmes ont péri, et les imprimés. Ce n'est point là simplement une calamité nationale ; elle atteint tous les hommes d'études, solidaires dans tous les pays. Aussi nous faisons-nous un devoir de nous associer à l'appel lancé par la Società bibliografica italiana à tous ses membres. Cette Société, dont le siège est au palais de Brera à Milan, a pris à tâche d'aider à la reconstitution du fonds de bibliographie italienne et étrangère, l'une des richesses entièrement anéantie aujourd'hui, de la Bibliothèque de Turin. Nous espérons que nos lecteurs s'empresseront d'envoyer à cette Société soit les livres de bibliographie, soit l'argent qu'elle recueille également pour subvenir à la reconstitution de ce fonds. Nous pensons que

d'autres dons d'ouvrages importants seraient également accueillis avec reconnaissance.

PARIS-HACHETTE. — La huitième année de *Paris-Hachette* vient de paraître. On peut dire que c'est un vrai tour de force de typographie, car on trouve là, réunis sous un format commode, une dizaine d'annuaires spéciaux. Ce volume sera utile à la fois aux habitants de Paris, à ceux de la province, voire aux étrangers. Pour beaucoup, c'est un manuel indispensable. Son bon marché extraordinaire (3 fr. 75) le met d'ailleurs à la portée des bourses les plus modestes (petit in-8 carré de 2 514-XX p., avec 1 200 portraits de notabilités, de nombreuses illustrations et un grand plan hors texte de la capitale indiquant les lignes du métropolitain). Les 550.000 adresses données par *Paris-Hachette*, entièrement revisées chaque année, comprennent les *Adresses commerciales* et plus de 35.000 *Adresses mondaines*, ce qui assure à cette publication le premier rang parmi les annuaires de la haute société parisienne. On a ici également la *Liste des immeubles abonnés au téléphone*, les 10.000 *Adresses* conventionnelles télégraphiques, etc. A la suite de renseignements usuels et pratiques sur le mécanisme de la vie de Paris, viennent les adresses classées par *Professions*, puis les adresses classées par *Ordre alphabétique*. Dans la 4e partie, se retrouvent toutes les adresses classées par *Rues* et par *Maisons*. La 5e partie est réservée aux *Adresses mondaines*, avec indication des châteaux et des villégiatures, avec les titres et qualités, mention des cercles, jours de réception, etc. L'exactitude et la précision de *Paris-Hachette* s'affirment d'année en année.

PARIS. — Du 2 au 5 juin 1903, s'est tenue à Paris, salle de l'Hémicycle, à l'École nationale des beaux-arts, la 27e réunion des Sociétés des beaux-arts des départements. Les travaux lus dans cette session viennent d'être réunis, comme les années précédentes, en un important volume (Paris, typ. Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 748 p., orné de 42 planches. — Prix : 15 fr.). En matière d'art, il y a là, certes, de quoi satisfaire les goûts les plus divers. L'on en jugera par les titres ci-après des trente et un mémoires d'importance inégale qui ont pris place dans cet ensemble : *Une Fabrique de poteries artistiques à Thuisseau, près Tours, au* XVIe *siècle*, par M. Charles de Grandmaison (p. 69-72) ; — *Un Hôtel bourgeois sous Louis XV, à Tours*, par M. L. Bossebœuf (p. 72-77) ; — *Broderies sur canevas au petit point*, XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, par M. A. Gabeau (p. 78-81) ; — *Les Peintures murales du château de la Thomasserie*, par le même (p. 82-89) ; — *Le Trésor de l'église du Saint-Sépulcre de Paris, en 1678*, par M. le comte A. Couret (p. 89-97) ; — *Recherches sur les artistes se rattachant au Gâtinais. Pierre Gobert*, par M. Eug. Thoison (p. 98-135) ; — *Le Château d'Assier, en Quercy, et la Statue équestre du roi François Ier*, par M. H. de Montégut (p. 138-144) ; — *Deux Mémoriaux enluminés* (XVIe *siècle*), par M. Émile Biais (p. 145-150) ; — *Quelques Notes sur Vidal, le sculpteur aveugle*, par M. Camille Leymarie (p. 151-163) ; — *Coup d'œil sur le théâtre de Nîmes à la fin du* XVIIIe *siècle*, par M. Paul Clauzel (p. 163-198) ; — *Sur un canon en argent de 1646 et sur un amateur agenais du* XVIIIe *siècle, P.-F.-X. Daribeau de Lacassagne*, par M. Jules Momméja (p. 199-214) ; — *Les Oubliés. Romégas, Nancy, Lagier, peintres marseillais*, par M. Bouillon-Landais (p. 214-231) ; — *Artistes français admirateurs effectifs de Nicolas Poussin en Normandie (1799-1851)*, par M. V.-E. Veuclin (p. 232-259) ; — *Notes complémentaires sur Quentin Varin, peintre picard*, par M. Émile Deliguières (p. 258-281) ; — *De quelques Portraits allégoriques de Louis XIV, et de quelques œuvres d'art relatives à la révocation de l'édit de Nantes*, par M. Paul Lafond (p. 281-286) ; — *Décoration de l'église des Ursulines de Mâcon*, par M. L. Lex (p. 286-295) ; —

Essai d'armorial des artistes français. Lettres de noblesse. Preuves pour l'ordre de Saint-Michel, par M. Louis de Grandmaison (p. 296-403) ; — *Enseignement public des arts du dessin à Lyon*, par M. L. Charvet (p. 403-443) ; — *Projet d'une statue équestre de Louis XIII, à Lyon. Premier projet de la statue de Louis XIV, élevée dans la même ville en 1715*, par M. Léon Galle (p. 444-452) ; — *Note sur la récente démolition du couvent des Grands Carmes de Lyon*, par le même (p. 452-456) ; — *Trois édifices de Pézenas au temps de Molière*, par M. Charles Ponsonailhe (p. 456-466) ; — *Le Retable de Ham-sur-Meuse (Ardennes)*, par M. A. Bouillet (p. 467-472) ; — *Le Tableau votif de l'abbé Guillaume de Poupet dans l'église de Baume*, par M. P. Brune (p. 472-478) ; — *Le Peintre Esprit-Antoine Gibelin, d'Aix (1759-1845)*, par le baron Guillibert (p. 478-497) ; — *Arnould de Vues, peintre lillois (1644-1720)*, par M. L. Quarré-Reybourbon (p. 497-522) ; — *L'Œuvre des Varin, graveurs champenois, et la Ville de Reims au* XVIII*e et au* XIX*e siècles*, par M. H. Jadart (p. 523-547) ; — *Tombes franc-comtoises de la Renaissance (1540-1560)*, par M. Jules Gauthier (p. 548-554) ; — *Documents historiques sur les peintres et verriers troyens*, par M. Louis Morin (p. 554-572) ; — *Richard Fernet, sculpteur, et les Origines du Musée de Valenciennes*, par M. Maurice Hénault (p. 573-583) ; — *Louis Garneray*, par Mme M.-N. Oursel (p. 584-636) ; *Essai de répertoire des artistes lorrains. Les Musiciens*, par M. Albert Jacquot (p. 636-704).

— Dans l'intéressante plaquette : *Léon XIII et la Presse, d'après ses lettres et actes publics* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-16 de 39 p.), nous nous rendons compte de l'extrême importance que l'illustre Pontife attachait à cette grande puissance moderne qu'est la presse : 43 de ces écrits ou allocutions en signalent l'action et la nécessité. De sorte qu'il suffit de coordonner ces extraits, sans se préoccuper de l'ordre chronologique, pour avoir sur la matière le traité le plus complet et le plus autorisé. C'est ce que l'auteur anonyme a tenté de faire. De là une division toute naturelle : L'Existence et les ravages de la mauvaise presse ; la Nécessité et les heureux effets de la bonne presse. Tout se trouve contenu dans ces deux idées qui seront fort utiles à ceux qui se livrent à l'apostolat de la plume.

— Vient de paraître : *Index philosophique. Philosophie et sciences annexes*, publication annuelle de la *Revue de philosophie* dirigée par M. E. Peillaube (Première année, 1902. Paris, Naud, 1903, in-8 de IX-345 p. — Prix : 10 fr.). Cet Index, dressé par M. N. Vaschide, chef des travaux du laboratoire de psychologie expérimentale de l'Asile de Villejuif et le Dr von Buschan, de Stettin, contient, sous cinquante-quatre rubriques, 4263 titres bibliographiques d'ouvrages et d'articles de revues relatifs à la philosophie et aux sciences annexes (biologie, neurologie, psychiatrie, sociologie, crime et pénalité) parus en 1902, en Europe et en Amérique. L'Index philosophique, qui comprend une importante table alphabétique des auteurs, vise à être une synthèse et une sorte de mise au point des publications philosophiques de l'année. Ce travail ne peut manquer d'être grandement apprécié des spécialistes.

— La librairie Cornély a publié tout dernièrement dans la collection des *Grands Débats au Parlement* : *L'Abrogation de la loi Falloux. Liberté ou monopole de l'enseignement* (in-18 de 574 p. — Prix : 3 fr. 50). C'est la reproduction, d'après le *Journal officiel*, de tous les discours prononcés au Sénat du 7 au 22 novembre 1903, avec les répliques des différents orateurs et le résultat des principaux scrutins.

— M. l'abbé J. Toiton publie une revue qui justifie réellement son titre : *L'Idéal du foyer*. Son premier numéro (février 1903) est en grande partie

consacré à l'idée de pacification dont M. Frédéric Passy est l'apôtre convaincu. — Les livraisons d'avril et de mai offrent aussi un intérêt tout particulier : ils sont, l'un et l'autre, occupés presque entièrement par des articles relatifs à la lutte contre la tuberculose. — Les méfaits de l'alcool et les moyens de combattre l'alcoolisme sont exposés en de nombreuses et courtes notices signées des noms les plus divers (livr. de juin-juillet). — Dans le numéro d'août-septembre est traitée avec beaucoup de charme la question des colonies de vacances. — Enfin la livraison de novembre-décembre étudie cette autre question, depuis si longtemps à l'ordre du jour, qui s'appelle la décentralisation. Une nouvelle partie de cette même livraison revient encore sur la tuberculose et nous parle des jardins ouvriers. Nous comptons bien que *l'Idéal du foyer* ne faillira point à sa mission et qu'il traitera, un jour prochain, de l'éducation religieuse. En attendant, nous n'hésitons pas à dire que cette publication mérite des éloges. Elle est d'ailleurs admirablement éditée, richement et abondamment illustrée (Paris, V°, 7, avenue des Gobelins, gr. in-4. —Prix de l'abonnement annuel : France et Algérie, 10 fr. Étranger, 12 fr.).

— La *Chronique de la Bonne Presse*, journal paraissant tous les jeudis, donne sur tout ce qui se fait rue Bayard, 5, les détails les plus complets. Chaque numéro compte 16 pages de format grand in-8. On trouve là également des extraits fort suggestifs de nombreux journaux amis ou adversaires qui tiennent les lecteurs au courant des choses les plus utiles au double point de vue moral et social. C'est assez dire que les questions actuelles ont, dans cette *Chronique*, un écho considérable. Nous venons de recevoir, réunis en un gros volume de 1024 pages, tous les numéros de l'année 1903. A la table, on remarquera particulièrement quatre rubriques sous lesquelles ont été rangés quantité d'articles fort intéressants, savoir : *Apostolat de la presse ; Enquête sur la presse ; Ce qu'enseigne la presse au* XX*e siècle ; Variétés.* — L'abonnement à la *Chronique de la Bonne Presse* est d'un bas prix invraisemblable : 3 fr. par an, c'est-à-dire à peine un peu plus de cinq centimes par numéro. Et encore, en 1903, la direction a-t-elle trouvé le moyen d'illustrer son texte de 60 gravures !

— Nous ne saurions trop recommander comme étant de nature à intéresser vivement les gens de la campagne et même ceux des villes : *Le Laboureur, notes et recettes agricoles pratiques*, publiées dans le « Laboureur » de *la Croix*. Nous avons sous les yeux les quatre fascicules formant la huitième année de cette excellente publication (Paris, Maison de la Bonne Presse, 1903, in-4 de 599 p. — Prix : 3 fr.). Imprimé sur deux colonnes, ce recueil aborde les questions économiques et sociales les plus variées (agriculture, industrie, commerce, colonies, jurisprudence, etc.). Si chaque petit ménage ne peut posséder en propre *le Laboureur*, du moins les organisateurs de bibliothèques populaires feraient-ils bien de l'inscrire sur leurs catalogues et de le signaler à l'attention de leur intéressante clientèle. De cette lecture peut résulter, parmi les travailleurs, un bien moral et matériel très appréciable.

— Dans le numéro de janvier dernier de la revue d'art *l'Épreuve*, M. Léon Riotor nous donne une idée de l'importance du *Legs Thomy-Thiéry au Musée du Louvre*. L'article est accompagné de trois fort jolies reproductions de tableaux compris dans la libéralité dont notre grand musée est redevable à ce « Mauricien fixé à Paris, Français de cœur et d'esprit. » — M. Victor Thomas nous présente ensuite *Un Japonais de Paris*, M. Georges Bigot, artiste de talent, qui a vécu longtemps dans l'empire du Soleil-Levant et « s'en

est si bien assimilé la langue, les mœurs et les usages que rien de ce qui concerne ce pays ne lui est étranger. » Enfin *l'Œuvre japonaise de Georges Bigot* est très succinctement mais finement appréciée par M. H. Joffroy. Outre un certain nombre de gravures intéressantes, originales, représentant des scènes prises sur le vif et jetées dans le texte, on peut admirer ici une eau-forte en couleur, hors texte (chanteuse japonaise à la porte d'une tchaya). Ce numéro de *l'Épreuve* est d'une réelle actualité.

— Nous avons parlé en son temps (*Polybiblion*, t. XCV, p. 504) de *l'Escholier de Sorbonne*, par M. André Laurie, c'est-à-dire quand parut l'édition illustrée de format grand in-8. De ce même ouvrage nous recevons aujourd'hui l'édition in-18 (Paris, Hetzel, 346 p., avec plusieurs gravures. — Prix : 3 fr.). Nous rappelons à nos lecteurs que ce volume fait partie de la série connue sous le titre général de : *La Vie de collège dans tous les pays.*

ALSACE. — M. Dubail-Roy vient de publier une intéressante *Chronique belfortaine de l'abbé Schuler* (Rixheim, Sutter, 1903, in-8 de 75 p.). Cette Chronique a paru d'abord dans la *Revue d'Alsace*, qui était toute désignée pour recevoir une nouvelle contribution à l'histoire de Belfort. N'est-ce pas son premier directeur, J. Liblin, qui, réfugié à Belfort après la guerre de 1870, y publia une première *Histoire de Belfort* ? On constata alors la rareté des sources historiques pour cette célèbre ville forte. Des recherches assidues de la Société belfortaine d'émulation et de ses membres permirent de rassembler de nouveaux documents. De ce nombre est la chronique que nous signalons. L'abbé Schuler est le fils de l'architecte entrepreneur de l'église paroissiale de Belfort, des fortifications et de plusieurs édifices belfortains. Il vécut de 1735 à 1812 ; ce sont ses souvenirs et les traditions recueillies par lui qui font l'objet de sa chronique écrite dans un style agréable et spirituel. M. Dubail-Roy a fait précéder sa publication d'une courte notice biographique sur l'abbé Schuler.

— La grande sainte qui met une auréole si poétique au front de l'Alsace ne saurait lasser la plume des écrivains ; aussi M. Marius Sepet nous présente-t-il quelques *Observations sur la légende de sainte Odile*, où il conclut qu'une saine critique n'a point d'objection sérieuse à formuler contre le culte de l'abbesse de Hohenbourg (Paris, 1902, in-8 de 22 p. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*). — M. Lambert des Cilleuls a fourni une étude intéressante sur l'ancienne *École supérieure de pharmacie de Strasbourg* (Nancy, Sidot, in-8 de 174 p.). — Nous devons mentionner une plaquette où MM. J. Japy et Charpentier-Page ont réédité deux mémoires intéressants sur les mines d'Alsace, de Giromagny et du Comté de Bourgogne, extraits des *Anciens minéralogistes français* par M. Gobert (Montbéliard, imp. du *Petit Montbéliardais*, 1903, in-8 de 66 p.). — Citons un magnifique Album de portraits mulhousiens du XVIe au XIIe siècle, de 60 planches par M. C. Schlumberger (Ribauvillé, chez l'auteur. Prix : 25 fr.). — M. Brunotte, professeur à l'Université de Nancy, fait un agréable cours de botanique vosgienne dans son intéressante étude sur *la Flore des hautes Vosges et les plantes officinales* (Nancy, Berger-Levrault, 1903). — De M. Gény, le savant bibliothécaire de Schlestadt, notons un excellent guide dans cette ville : *Führer durch Schlestadt* Berlin, Wasmuth, in-8 de 64 p., avec 15 grav.). — Nous avons encore à signaler l'apparition d'un excellent livre de documentation alsatique, une « Alsatia sepulta » : *Die Grabschrifften des Bezirkes Ober-Elsass von den aeltesten Zeiten bis 1820*, par M. Th. Walter (Guebviller, Boltze, 1904, in-8 de 293 p. avec illustrations). Cet ouvrage présente toutefois quelques lacunes, quelques inexactitudes de détail, qui cependant n'altèrent en rien son grand

mérite. — C'est plus qu'une simple *Notice sur les pays de la Sarre et en particulier sur Sarreguemines* que M. N. Box nous donne en 2 vol. in-8 de 1554 p. et 41 planches (Paris, Berger-Levrault. Prix : 25 fr.). Ouvrage de grand intérêt pour l'histoire, l'archéologie et la géographie de cette région.

— MM. Hausmann et Polaczer publient sous le titre : *Monuments d'architecture de l'Alsace du moyen âge au* XVIII*e siècle*, 100 planches in-folio en phototypie avec un volume de texte (Strasbourg, Heinrich, 1903, in-fol. de 100 p., pour faire suite à leur précédente série des *Monuments d'art en Alsace*. — Dans le même ordre, signalons l'étude de M. Joseph Fleurent sur le célèbre autel d'Isenheim : *Der Isenheimer Altar und die Gemälde Grünewalds* (Colmar, Jung, in-8 de 44 p., avec 14 belles phototypies). — Pour terminer mentionnons encore les ouvrages suivants : *Sensations d'Alsace, de Forêt-Noire et de Suisse*, par M. Verret (Malines, Godenne, 1902). — Brockhoff, *Geschichte der Stadt und Festung New-Breisach* (Neufbrisach, 1903, in-8 de 362 p., avec carte). — Un guide pour Riquewihr : *Führer für Reichenweier und Umgebung* (Strasbourg, Heitz, 1903, in-12 de 50 p., avec illust. et carte). Enfin le *Théâtre alsacien*, par M. Henri Schoen (Strasbourg, Noiriel, 1903, in-16, 3 fr. 50), excellente étude sur cette partie de la littérature alsatique, avec une biographie très exacte des auteurs et une bibliographie détaillée du théâtre alsacien.

CHAMPAGNE. — Sous le titre : *Les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, seigneurs de Sancey* (Troyes, imp. Bage, 1903, in-8 de 189 p. — Prix : 3 fr. 50, M. l'abbé A. Pétel, curé de Saint-Julien, a réuni de nombreux documents pour composer une note très détaillée sur la maison de Sancey située dans sa paroisse, qui appartint à l'ordre du Temple et revint à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem après la dispersion de ses premiers possesseurs. En fait, cette monographie est l'histoire d'une grande propriété rurale ; elle n'apprend que peu de chose au point de vue de l'histoire générale, mais elle peut être consultée par des lecteurs curieux de suivre les diverses phases d'une exploitation rurale du XIVe au XVIIIe siècle. Les recherches de l'auteur lui ont permis de compléter et de rectifier la liste des commandeurs des hospitaliers à Troyes. Il aurait été à souhaiter qu'il pût réunir quelques détails sur le séjour des templiers à Sancey ; il semble singulier que les archives de la baillie de Troyes ne lui aient pas fourni des documents à ce sujet, car nous ne doutons pas qu'il ne les ait cherchés.

FRANCHE-COMTÉ. — Le volume de 1903 des *Procès-verbaux et Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* vient de paraître (Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-8 de XXXIV-240 p., avec 11 planches). Ce nouveau volume se compose des travaux suivants : *Sur l'air liquide*, par M. Léon Boutroux (p. 3-16) ; — *Un Érudit alsacien en Franche-Comté à la fin du* XVIIIe *siècle*, par M. le chanoine Louvot (p. 17-36). (Il s'agit ici de l'abbé Grandidier ; nous avons déjà parlé de cette étude (cf. *Polybiblion* t. XCVIII, p. 548) ; — *Le Professeur Coutenot, médecin en chef de l'hôpital Saint-Jacques*, par M. le docteur Gaudron (p. 37-59, avec un portrait) ; — *Notice sur M. Albert Mallié, secrétaire perpétuel*, par M. Léonce Pingaud (p. 60-66) ; — *La Principauté de Neuchâtel sous le maréchal Berthier (1806-1814)*, par M. Albert Mallié (p. 67-99) ; — *Sur les progrès accomplis depuis Pasteur dans la science qu'il a fondée*, par M. Léon Boutroux (p. 100-119) ; — *Marques de bibliothèques et ex-libris franc-comtois* (2e série), par MM. Jules Gauthier et Roger de Lurion (p. 120-155, avec 10 planches), curieux travail déjà signalé à cette place en raison de son tirage à part (t. XCVIII, p. 547-548) ; — *Arcier, histoire d'une source*, par le Dr L. Baudin (p. 167-197) ; — *Les Franc-Comtois à Ferrare au* XVe *et au* XVIe *siècle*, par M. A. Boussey (p. 204-216).

— Vers la fin de l'année de 1897, à la suite d'une promenade faite par les élèves du petit séminaire de Consolation sous la conduite de M. l'abbé Hermann Druot, alors professeur à cet établissement et actuellement vicaire de Charmoille (Doubs), des fouilles furent pratiquées dans les ruines du manoir de Châteineuf-en-Vennes, détruit par les Suédois du duc Bernard de Saxe-Weimar, en 1639. Ce manoir dominait le val si pittoresque de Consolation ; ses ruines, auxquelles nul ne songeait guère, disparaissaient sous une végétation assez touffue d'arbrisseaux et de buissons. Dans une brochure extraite du dernier volume paru des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* (cf. *Polybiblion*, t. C., p.184) et qui a pour titre : *Les Fouilles de Châteineuf-en-Vennes*, (Besançon, imp. Dodivers, 1903, in-8° de 20 p., avec une planche), M. l'abbé H. Druot, après avoir donné un court historique du château, raconte, avec des détails fort intéressants, de quelle manière les fouilles furent dirigées par lui et exécutées par de jeunes élèves du séminaire avec un courage et une persévérance remarquables. Les résultats ont été des plus heureux et l'on peut s'attendre à mieux encore, car il s'en faut que tout l'emplacement ait été exploré ; certaines pièces, les plus curieuses, ont trouvé place au Musée de Besançon. Il n'est pas inutile de faire remarquer que déjà l'auteur avait esquissé un compte rendu de ces fouilles, dans le 3e *Bulletin* (année 1898) de l'*Association des anciens professeurs et élèves du petit séminaire de Consolation* ; mais ce travail, très complété aujourd'hui, nous fait désirer d'être tenus au courant de ce qui sera tenté et obtenu plus tard, soit par M. Druot lui-même, soit par l'un de ses successeurs à Consolation.

— Sauf plusieurs notices historiques relatives à Montbéliard et à Héricourt, et un article sur *les Différentes races de Madagascar*, rédigés en français, *le Diairi, almanach montbéliardais pour 1904* (Montbéliard, imp. Pétermann, in-4 de 78 p., illustré) ne publie que des « histoires » en patois, fort drôlatiquement présentées. Cette année, il n'y a guère qu'un récit où figure un prêtre catholique qui reçoit la confession assez sotte d'une paroissienne. C'est d'un plaisant de mauvais goût dont la pénitente, d'ailleurs, fait tous les frais. Le *Chant de l'Internationale*, par Eugène Pottier (avec musique), était-il bien utile ? Quant à la chanson patoise intitulée : *Piaintes, saupis et reupets d'in républicain en « retraite » converti à natiomaboulisme*, elle semble faire le procès comique du présent gouvernement ; mais est-ce bien sûr ? On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec les pince-sans-rire du pays de Montbéliard. Quoi qu'il en soit, c'est toujours au point de vue philologique que cet almanach, en dépit de ses tendances, mérite l'attention.

— La superbe Revue mensuelle des musées, collections, expositions, publiée par les éditeurs Menzi, Joyant et Cie, sous le titre *les Arts* donne, dans sa livraison de février dernier, quelques *Notes et fragments de J.-L. Gérôme*, curieuses à bien des points de vue et particulièrement originales. Le grand artiste qui vient de disparaître ne cherche pas, comme l'on dit, « midi à quatorze heures » : il exprime sa pensée carrément, sans nul souci de déplaire à plusieurs, dans un style bien personnel, à l'emporte-pièce. Les anecdotes y sont nombreuses, les éloges rares, les critiques fréquentes. Ces *Notes et fragments* nous sont présentés par M. Frédéric Masson en une page excellente qui nous fournit, entre autres, sur le regretté peintre et sculpteur comtois l'appréciation suivante : « Faire sortir du néant un peuple d'êtres et fixer leur image de façon à les rendre immortels ; évoquer, des profondeurs obscures de l'histoire, les civilisations disparues et en présenter le tableau ; préciser le caractère des personnages historiques et tracer d'eux

— Vers la fin de l'année de 1897, à la suite d'une promenade faite par les élèves du petit séminaire de Consolation sous la conduite de M. l'abbé Hermann Druot, alors professeur à cet établissement et actuellement vicaire de Charmoille (Doubs), des fouilles furent pratiquées dans les ruines du manoir de Châtelneuf-en-Vennes, détruit par les Suédois du duc Bernard de Saxe-Weimar, en 1639. Ce manoir dominait le val si pittoresque de Consolation ; ses ruines, auxquelles nul ne songeait guère, disparaissaient sous une végétation assez touffue d'arbrisseaux et de buissons. Dans une brochure extraite du dernier volume paru des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* (cf. *Polybiblion*, t. C., p. 184) et qui a pour titre : *Les Fouilles de Châtelneuf-en-Vennes*, (Besançon, imp. Dodivers, 1903, in-8° de 20 p., avec une planche), M. l'abbé H. Druot, après avoir donné un court historique du château, raconte, avec des détails fort intéressants, de quelle manière les fouilles furent dirigées par lui et exécutées par de jeunes élèves du séminaire avec un courage et une persévérance remarquables. Les résultats ont été des plus heureux et l'on peut s'attendre à mieux encore, car il s'en faut que tout l'emplacement ait été exploré ; certaines pièces, les plus curieuses, ont trouvé place au Musée de Besançon. Il n'est pas inutile de faire remarquer que déjà l'auteur avait esquissé un compte rendu de ces fouilles, dans le 9e *Bulletin* (année 1898) de l'*Association des anciens professeurs et élèves du petit séminaire de Consolation* ; mais ce travail, très complété aujourd'hui, nous fait désirer d'être tenus au courant de ce qui sera tenté et obtenu plus tard, soit par M. Druot lui-même, soit par l'un de ses successeurs à Consolation.

— Sauf plusieurs notices historiques relatives à Montbéliard et à Héricourt, et un article sur *les Différentes races de Madagascar*, rédigés en français, *le Diairi, almanach montbéliardais pour 1904* (Montbéliard, imp. Pétermann, in-4 de 78 p., illustré) ne publie que des « histoires » en patois, fort drôlatiquement présentées. Cette année, il n'y a guère qu'un récit où figure un prêtre catholique qui reçoit la confession assez sotte d'une paroissienne. C'est d'un plaisant de mauvais goût dont la pénitente, d'ailleurs, fait tous les frais. Le *Chant de l'Internationale*, par Eugène Pottier (avec musique), était-il bien utile ? Quant à la chanson patoise intitulée : *Piaintes, saupis et reupets d'in républicain en « retraite » converti à natiomaboulisme*, elle semble faire le procès comique du présent gouvernement ; mais est-ce bien sûr ? On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec les pince-sans-rire du pays de Montbéliard. Quoi qu'il en soit, c'est toujours au point de vue philologique que cet almanach, en dépit de ses tendances, mérite l'attention.

— La superbe Revue mensuelle des musées, collections, expositions, publiée par les éditeurs Menzi, Joyant et Cie, sous le titre *les Arts* donne, dans sa livraison de février dernier, quelques *Notes et fragments de J.-L. Gérôme*, curieuses à bien des points de vue et particulièrement originales. Le grand artiste qui vient de disparaître ne cherche pas, comme l'on dit, « midi à quatorze heures » : il exprime sa pensée carrément, sans nul souci de déplaire à plusieurs, dans un style bien personnel, à l'emporte-pièce. Les anecdotes y sont nombreuses, les éloges rares, les critiques fréquentes. Ces *Notes et fragments* nous sont présentés par M. Frédéric Masson en une page excellente qui nous fournit, entre autres, sur le regretté peintre et sculpteur comtois l'appréciation suivante : « Faire sortir du néant un peuple d'êtres et fixer leur image de façon à les rendre immortels ; évoquer, des profondeurs obscures de l'histoire, les civilisations disparues et en présenter le tableau ; préciser le caractère des personnages historiques et tracer d'eux

une image qui soit inoubliable, telle a été la passion de Gérôme et telle est son œuvre. » — 21 gravures de toute beauté, reproduisant certaines toiles ou sculptures du maître, ajoutent encore au vif intérêt qui se dégage de l'article de M. F. Masson et des *Notes* de l'artiste.

— On trouvera également dans *la Vie heureuse*, revue éditée par la maison Hachette (n° de février) une excellente page sur *Jean-Léon Gérôme, peintre et sculpteur*. « L'œuvre de Gérôme, dit l'auteur anonyme, est non seulement considérable, mais extrêmement variée. Il est un orientaliste, et aussi un peintre de l'antiquité. Il a représenté Louis XIV, Napoléon, des scènes contemporaines. Il a sculpté des statues qu'il a ensuite orfévrées et peintes. Extraordinairement habile, il a cherché le mieux toute sa vie. Dans cette foule de tableaux et de statues, la femme aimée ou tanagréenne tient assez de place pour que l'on doive consacrer ces lignes à la mémoire de ce grand peintre. Elle est partout présente dans son œuvre. » Un beau portrait de Gérôme, par Aimé Morot, et une phototypie représentant l'artiste dans son atelier, complètent cette notice.

Lyonnais. — M. Justin Godard a extrait de la *Revue d'histoire de Lyon* une étude fort suggestive et bien complète sur *le Compagnonnage à Lyon* (Lyon, A. Rey, 1903, in-8 de 49 p.). L'auteur, après un coup d'œil rapide jeté sur les origines légendaires du compagnonnage, nous raconte, depuis le XVIe siècle, les faits et gestes des compagnons, les rivalités absurdes des différents « devoirs », rivalités ayant causé parfois l'effusion du sang ; il nous montre l'autorité intervenant pour punir les fauteurs de désordres et dissoudre les corporations, bientôt reformées. Très documenté, ce travail s'offre comme un véritable tableau de mœurs spéciales qui tendent sinon à disparaître tout à fait, du moins à se transformer beaucoup. Pour mener à bien son étude, l'auteur a consulté un certain nombre d'ouvrages généraux, des documents imprimés particuliers à la ville de Lyon et aussi des documents manuscrits, enfin il a parsemé son texte des sceaux qu'il a pu se procurer et qui servaient à divers corps de métiers. M. Godard estime que le compagnonnage ne tardera pas à s'éteindre ; les travailleurs, du reste, ne font plus, comme autrefois, « leur tour de France » : les chemins de fer l'ont pour ainsi dire tué.

Maine. — La tradition rapporte que saint Julien, apôtre du Mans, fit jaillir aux portes de la ville une fontaine miraculeuse. Cette fontaine existe encore, mais les eaux en sont malsaines. Dans une étude admirablement conduite : *La Fontaine Saint Julien* (Mamers, Fleury et Dangin, 1904, in-8 de 22 p.), M. R. Triger démontre que cette infection est étrangère à la source elle-même, et prend texte de cette recherche pour fixer plusieurs points de la topographie souterraine de la ville du Mans. La présente brochure contient des renseignements fort intéressants sur l'histoire des travaux publics et de l'hygiène.

Nivernais. — Mentionnons le deuxième fascicule du tome X de la troisième série du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*, formant le tome XXe de la collection (Nevers, Mazeron, 1904, gr. in-8 paginé 193 à 290). Ce fascicule est ainsi composé : *Notes sur les anciennes écoles de Nevers*, par M. E. Duminy (p. 193-218) ; — *Autun et le Beuvray. Hommage à M. Bulliot*, par M. le Dr Émile Subert (p. 219-230) ; — *Mémoires de Michel de Marolles, abbé de Villeloin* (publiés en 1656). *Extraits concernant le Nivernais* par M. René de Lespinasse (p. 231-250) ; — *La Famille de Bèze et l'Exploitation minière du Nivernais au seizième siècle*, par M. Léon Mirot (p. 251-272).

Périgord. — Saint Léonce est honoré dans plusieurs localités du Périgord. M. Léonce Celier a cherché dans divers manuscrits rares quels textes nous présentent saint Léonce à la même date ou au même lieu, quel il peut être et quelles légendes ont couru sur sa vie. L'auteur mentionne les lieux qui portent ce nom de saint et fait remarquer que la fête de saint Léonce est célébrée en Périgord le 19 novembre. Le reste de sa vie est bien conjectural, mais non sans intérêt. Les conclusions sûres de cette étude sont : 1° qu'un saint Léonce a été honoré au Périgord, au moyen âge, le 19 novembre ; 2° que certainement la légende d'après laquelle on aurait trouvé anciennement dans une église de Périgueux le corps d'un évêque ou pape Léonce est récente, et que peut-être cette légende s'est formée au XVI° siècle, après la donation d'une châsse d'argent. Ce travail, intitulé : *Saint Léonce honoré en Périgord*, est extrait des *Analecta Bollandiana* (t. XXII, p. 411-418).

Provence. — La culture de la canne à sucre est essentiellement exotique, et l'on ignorait que des essais de cette culture avaient été tentés en France dès une époque reculée, au XVI° siècle. Sur ces curieux essais, M. Fournier, archiviste adjoint des Bouches-du-Rhône, publie une intéressante étude: *L'Introduction de la culture de la canne à sucre en France au XVI° siècle* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 24 p.). C'est en Provence, dans la région d'Hyères, si privilégiée de la nature, qu'un citoyen d'Avignon, Jean Guérin, tenta d'acclimater ce précieux végétal. Ce qu'il advint des cannes à sucre transplantées à Hyères, les comptes du préposé à la garde du Jardin royal le déterminent en détail. A la vérité, cette culture ne réussit guère, malgré les soins spéciaux dont elle était l'objet et les frais considérables qui furent faits pour la rendre prospère. Ces végétaux ne purent s'accommoder du climat de Provence, moins chaud que celui des Canaries ou de Madère, et séchèrent sans avoir donné de quoi alimenter ce « moulin à sucre » que la prévoyance du fermier royal avait fait édifier à proximité du jardin.

— M. Jacques Delmas nous donne un *Essai sur l'histoire de Seyne-les-Alpes* (Marseille, Ruat, in-8, 152 p.), petite ville des plus pittoresques de la région bas-alpine. Cet ouvrage, aussi documenté que possible, est accompagné de nombreuses pièces justificatives que l'auteur a sagement reportées à la fin de son étude; aussi, son récit, dégagé de l'appareil scientifique, est-il d'une lecture attachante. Neuf photogravures, dont huit hors texte, illustrent cet utile et consciencieux travail, tout d'abord publié dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*.

— La Société d'études provençales, fondée l'an dernier à Aix-en-Provence, a commencé la publication des *Annales* qu'elle compte donner tous les deux mois. Voici le sommaire du premier numéro, d'une tenue parfaite au point de vue typographique : Michel Clerc : *L'Archéologie ligure (une enquête à faire)*; — L.-H. Labande : *Projet de translation du concile de Bâle en Avignon pour la réunion des Églises grecque et latine* (Documents inédits sur la subvention payée au concile par les Avignonais, 1437) ; — H. de Ville-d'Avray : *Inscription du I°r au II° siècle à L'Abadie (Alpes-Maritimes)*. Ces divers travaux sont accompagnés d'une chronique et d'une bibliographie provençales. — Il convient de signaler ici le vif succès de la Société d'études qui, en peu de mois, a réuni deux cents adhérents et attiré l'attention des pouvoirs publics qui lui ont alloué une subvention. Sa création répond au vœu unanime des érudits provençaux qui déploraient l'absence d'une Société vraiment scientifique ayant pour but unique de faire connaître l'histoire de la région, ses richesses au triple point de vue littéraire, artistique et archéologique.

— M. l'abbé Chaillan vient de publier le rapport qu'il a lu au dernier

Congrès des Sociétés savantes, réuni à Bordeaux : *Notes sur trois monuments mérovingiens des diocèses d'Aix et de Fréjus, avec description des lieux où ils ont été découverts* (Aix, Pourcel, 1903, in-8 de 23 p.). Cette communication intéresse les localités de Rogne, Favaric et La Gayole.

ITALIE. — M. Luigi Suttina annonce la publication, pour le 20 juillet prochain, sixième centenaire de la naissance de François Pétrarque, du Catalogue des ouvrages relatifs au grand poète italien conservés à Trieste dans la Bibliothèque fondée par Domenico di Rossetti. Cette *Bibliografia delle opere a stampa intorno a Francesco Petrarca esistenti nella Biblioteca Petrarchesca-Rossettiana di Trieste* (*anni 1485-1904*) ne comportera pas moins de 600 articles. M. Luigi Suttina le fera précéder d'une Introduction sur la bibliothèque et sur son fondateur. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour la souscription (10 fr., qui seront portés à 12 fr. 50 après la publication du volume).

— C'est un sentiment très élevé et très délicat qui a inspiré à M. Michele Natale son charmant petit livre sur la *Vergine nella lirica italiana* (Caltanisetta, tip. dell' Omnibus, in-16 de 107 p.). On y trouvera, rapidement esquissée, une histoire de la poésie lyrique italienne, envisagée à un point de vue particulier : celui de la dévotion à la Mère du Sauveur et des diverses expressions touchantes ou sublimes, par lesquelles elle s'est manifestée depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours. L'auteur recueille, chez les poètes de toutes les époques, depuis Guittone d'Arezzo et frà Jacopone jusqu'à Alessandro Manzoni et M. Giosué Carducci, les plus beaux vers consacrés par eux à la gloire de Marie; et de tous ces chants religieux, hymnes, sonnets, pièces de tout rythme, il donne de nombreux passages, reliés par un intéressant commentaire : gracieuse anthologie, fleurs aux couleurs éclatantes et variées, déposées par une main pieuse « sur l'autel parfumé de la Vierge ».

— Nous signalons toujours avec plaisir le *Calendario della basilica pontificia del ss. Rosario in valle di Pompei*. L'année 1904, qui vient de paraître, (Valle di Pompei, scuola tipografica Bartolo Longo in-16 de 240-128 p.) nous apporte des nouvelles consolantes de cette œuvre éminemment utile. L'orphelinat féminin a reçu en 1903 quarante-huit orphelines, plus du double de ce qu'il en avait admis en 1902; une photographie représente ces enfants en récréation; une autre nous les montre au déjeuner. A l'ordinaire, M. Bartolo Longo nous raconte l'histoire touchante de quelques-unes de ces fillettes. Des renseignements analogues nous font faire plus intime connaissance avec quelques-uns des fils de condamnés recueillis par l'œuvre. Une innovation touchante a signalé l'année 1903. Pour le douzième anniversaire de la fondation de l'hospice, des fils de condamnés offraient le 24 mai un banquet à cent pauvres vieillards de l'un et l'autre sexe. Le calendrier se termine par le catalogue des livres, objets de dévotion et souvenirs de la basilique, dont la vente aide au soutien d'une œuvre visiblement protégée de Dieu. Nous rappelons à nos lecteurs que les plus humbles offrandes sont acceptées.

ROUMANIE.— Voici un petit volume qui montre une fois de plus combien notre langue est familière aux classes instruites de ce pays. C'est un ouvrage de M. Vlahoutza : *La Roumanie pittoresque*, traduction de Mlle M. M.-V. (Bucarest, impr. de l'*Indépendance roumaine*, 1903, petit in-8 de 330 p.). Cette traduction française, brillamment écrite, a la saveur d'une œuvre originale : l'ouvrage lui-même est la description poétique des paysages et des villes de la Roumanie par un touriste, M. Vlahoutza, qui a par-

couru son pays avec des yeux d'artiste, et qui promène successivement son lecteur sur le Danube, dans les montagnes et dans la vallée du Pruth. Des souvenirs historiques et classiques, quelques légendes, quelques scènes de mœurs entremêlent heureusement les tableaux de paysages. Sans doute, cette *Roumanie pittoresque* ne peut intéresser un lecteur étranger autant que celui qui a vu et peut se rappeler le pays décrit ; mais la lecture est agréable et l'intérêt en est soutenu par de très jolies gravures. Deux cartes permettent de suivre les itinéraires de l'auteur et de l'instruire rapidement sur la Roumanie ; l'une donne la géographie physique et politique, et l'autre l'ethnographie, à la fois pour le royaume de Roumanie et pour les pays voisins occupés par des populations roumaines.

ÉTATS-UNIS. — La Bibliothèque du Congrès, à laquelle on doit déjà la publication d'un excellent inventaire des manuscrits de Washington possédés par elle, vient de faire paraître un travail du même genre relatif aux lettres de John Paul Jones achetées en 1867 par le gouvernement américain : *A Calendar of John Paul Jones Manuscripts in the Library of Congress* (Washington, Government Printing Office, 1903, in-8 de 316 p., avec portrait). On sait quel vaillant marin fut John Paul Jones, et quel rôle il joua dans la guerre qui aboutit à la reconnaissance par l'Angleterre de l'indépendance des colonies américaines ; sa correspondance fournit, sur un côté spécial de cette histoire, les renseignements les plus abondants et les plus précis. C'est ce dont on trouvera la preuve en feuilletant le très utile inventaire dressé avec un soin minutieux sous la direction de M. Charles Henry Lincoln ; un excellent index des noms propres, de plus de 100 pages (p. 199-316 p.), facilite les recherches dans ce précieux catalogue, et montre que Jones fut, pendant son séjour dans les eaux européennes, en relation avec les personnages les plus marquants de la France au temps de Louis XVI. Ainsi, au point de vue même de l'histoire politique étrangère de notre pays, cette publication américaine, accompagnée d'une reproduction du buste de Jones sculpté par Houdon, en 1788, est loin d'être dépourvue d'intérêt.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *L'Évangile selon saint Jean*, trad. critique Introduction et commentaire par le P. T. Calmes (in-8, Lecoffre). — *Jésus Messie et Fils de Dieu, d'après les évangiles synoptiques*, par M. Lepin (in-12, Letouzey et Ané). — *La Vierge Marie dans l'histoire de l'Orient chrétien*, par l'abbé J. Lémann (in-18, Lecoffre). — *Sacrae Liturgiae compendium*, opera F.-X. Coppin et L. Stimart (in-8, Castermann). — *Aux Chrétiens. Appel fraternel au Médiateur et Rédempteur, à la liturgie*, par D. J. Picard (petit in-18, Bruges, Desclée et de Brouwer). — *Connaissance de la vraie religion*, par l'abbé D. Servant (in-12, Oudin). — *Nomenclator literarius theologiae catholicae*, auctore H. Hurter. T. I (Oeniponte, libr. academica wagneriana, in-8). — *L'Improvisateur prudent. Cinquante Sermons à la main sur la Sainte-Famille, comme sodalité, et sur Jésus, Marie, Joseph*, par le P. P. Lejeune (in-8, Bruges, Desclée, de Brouwer). — *Le Sentiment religieux dans l'antiquité. Le Christianisme avant le Christ*, par A. Dufieux (in-8, Vitte). — *La Pureté du cœur et la Mission moralisatrice de la femme chrétienne* (petit in-8 carré, Poussielgue). — *Introduction à la vie bienfaisante*, par l'abbé H. Bolo (in-12, Poussielgue). — *Code de la législation forestière*, par A. Puton et C. Guyot (petit in-18, cart., Laveur). — *Simples Explications sur le droit civil et ses bases nécessaires*, par. L. Jouiton (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Absolu, forme pathologique et normale des sentiments*, par L. Dugas (in-18, Alcan). — *Mariage et union libre*, par G. Fonsegrive (in-18, Plon-Nourrit). — *La Solidarité sociale*, par E.

d'Eichthal et C. Brunot (in-8, A. Picard et fils). — *La Condition des ouvriers des arsenaux de la marine, étude économique et sociale*, par G. Dagnaud (in-8, Giard et Brière). — *L'Ouvrière aux États-Unis*, par Mme J. Van Vorst; trad. de l'anglais par J. Doumic (in-18, Juven). — *Les Travaux publics. Essai sur le fonctionnement de nos administrations*, par H. Chardon in-18, Perrin). — *Annalyse chimique et bactériologique des eaux potables et minérales*, par F. Baucher (in-18, cart., Vigot). — *Hygiène de l'âme, hygiène morale*, par R. de Feuchtersleben (in-16, J.-B. Baillière). — *Penseurs et savants, leurs maladies, leur hygiène*, par le Dr Gélineau (in-8, Vigot). — *Nouveau Formulaire magistral*, par A. et G. Bouchardat (in-32, cart., Alcan). — *Manuel de la garde-malade. Soins généraux à donner aux malades*, par E. Luckes; trad. par Mme J. H. Caruchet et le Dr F. Regnault (petit in-18, cart., Vigot). — *Traité des variations des os du crâne de l'homme*, par le Dr A.-F. Le Double (gr. in-8, Vigot). — *Étude médico-légale sur les traumatismes de l'œil et de ses annexes*, par S. Baudry (in-18, cart., Vigot). — *Les Abeilles et le rucher. Le Miel, la cire et l'hydromel*, par C. de Lamarche (petit in-12, cart., H. Gautier). — *Plantes fourragères*, par C.-V. Garola (in-18, Baillière). — *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, par M. Collignon et L. Couve. *Planches* (gr. (in-4, Fontemoing). — *Notes sur l'histoire générale des sciences*, par L. Favre (in-8, Schleicher). — *Das Präfix Re-im Französischen*, von M. Meinicke (in-8, Berlin, Mayer und Müller). — *Précis theorique et pratique de langue malgache*, par G. Julien (in-8, F.-R. de Rudeval). — *Le Romancéro populaire de la France, choix de chansons populaires françaises*, textes critiques par G. Doncieux avec un Avant-propos et un Index musical par J. Tiersot (gr. in-8, Bouillon). — *Das Weib im französischen Volksliede*, von P. Fink (in-8, Berlin, Mayer und Müller). — *Heures lyriques*, par G. Toscan (in-12, Louvain, Polleunis et Ceuterick). — *Théâtre complet* du comte L. Tolstoï; trad. par T. de Wyzewa (in-18, Perrin). — *La Faute*, par H. Buteau (in-18, Plon-Nourrit). — *La Dame aux lévriers*, par A. Poizat (in-18, Plon-Nourrit). — *Plus fort que tout*, par P. Cervières (in-18, Plon-Nourrit). — *La Maison des Dames Renoir*, par J. des Gachons (petit in-8, Fontemoing). — *L'Empereur de Carthage, scènes de la vie africaine au* VIIe *siècle après J.-C.*, par A. Rambaud (in-18, Flammarion). — *Les Casques blancs*, par J.-C. Holl (in-18, Ambert). — *Contes et légendes du Dauphiné*, par P. Berret (Grenoble, Barbier-Durozier, in-18). — *Le Cas de M. Troubat*, par R. des Fourniels (in-12, H. Gautier). — *La Belle et la Bête*, par M. Donal (in-12, H. Gautier). — *Pierre de Rochedure, épisode de la révolution future*, par L. du Clopérieu (in-12, H. Gautier). — *Scarron inconnu et les Types des personnages du « Roman comique »*, par H. Chardon (2 vol. in-8, Champion). — *Novalis, essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, par E. Spenlé (in-8, Hachette). — *Une Ville d'eaux anglaise au* XVIIIe *siècle. La Société élégante et littéraire à Bath, sous la reine Anne et sous les Georges*, par A. Barbeau (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Le Roman social en Angleterre (1830-1850)*, par L. Cazamian (in-8, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *I Significati Reconditi della Commedia di Dante e il suo fine supremo*, da F. Flamini. Vol. II (in-18, Livorno, Giusti). — *Histoire de la mission du Thibet*, par A. Launay (2 vol. in-8, Desclée et de Brouwer, Société de Saint-Augustin). — *Quatre années dans les glaces du pôle*, par O. Sverdrup; trad. par C. Rabot (in-8, Flammarion). — *Traité des instruments de martyre et des divers modes de supplice employés par les païens contre les chrétiens*, par A. Gallonio (gr. in-8 carré, Carrington). — *Sancti Antonii de Padua, vitae duae*, edidit, notis et commentario illustravit L. de Kerval (in-8, Fischbacher). — « *Les Saints* ». *Le Bienheureux Thomas More (1478-1535)*, par H. Bre-

mond (in-12, Lecoffre). — « *Les Saints.* » *Sainte-Germaine Cousin* (*1579-1601*), par L.-F. Veuillot (in-12, Lecoffre). — *Maximilien Robespierre*, par K. Brunnemann; trad. et notes de L. Lévi. T. I (in-18, Schleicher). — *Histoire de l'émigration pendant la Révolution française*, par E. Daudet. T. I. *De la Prise de la Bastille au Dix-huit fructidor* (in-8, Poussielgue). — *Le Tapissier de Notre-Dame. Les Dernières Années du maréchal de Luxembourg* (*1678-1695*), par P. de Ségur (in-8, Calmann-Lévy). — *Le Général Fabvier, sa vie militaire et politique*, par A. Debidour (in-8, Plon-Nourrit). — *Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée* (*1754-1825*), publié par E. Longin (in-8, Plon-Nourrit). — *La Guerre de 1870-1871, réflexions et souvenirs*, par le Gal Zurlinden (in-16, Hachette). — *De la Criminalité en France dans les congrégations, le clergé et les principales professions, d'après les derniers documents officiels*, par G. Bertrin (petit in-18, Maison de la Bonne Presse). — *La Question d'Orient et son caractère économique*, par C.-R. Geblesco (in-16, Perrin). — *Cartulaire de l'abbaye de Porrois au diocèse de Paris, plus connue sous le nom mystique de Port-Royal*, publié par A. de Dion. T. I (*1204-1280*) (A. Picard et fils, in-8). — *Le Couvent des capucins de Mayenne*, par A. Grosse-Duperon (in-8, Mayenne, impr. Poirier). — *Roc-Amadour, étude historique et archéologique*, par E. Rupin (gr. in-8, Baranger). — *La Peur en Dauphiné* (*juillet-août 1789*), par P. Conard (gr. in-8, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *Mons. Luigi dei marchesi Fransoni, arcivescovo di Torino, 1852-1862 e lo Stato sardo nei rapporti colla Chiesa durante tale periodo di tempo*, da D. E. Colomiatti (in-8, Torino, tip. G. Derossi). — *Le Comte Desgrées du Loû, président de la noblesse aux états de Bretagne de 1768 et de 1772 et Généalogie de la famille Desgrées* (in-8, J. Poisson). — *El Escudo de Armas de la ciudad de Montevideo*, estudio histórico del Dr. Don A. Lamas (Montevideo, A. Barreiro y Ramos).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — 1. *Le Secrétaire de Madame la duchesse*, par LÉON DE TINSEAU. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 373 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Passé*, par RESCLAUZE DE BERMON. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Bonheur des autres*, par ALEXIS NOËL. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 336 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 4. *Élias Portelú*, par GRAZIA DELEDDA ; trad. de l'italien par G. HÉRELLE. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Gouffre*, par LÉONIDE ANDRÉIEF ; trad. du russe par S. PERSKY. Paris, Perrin, 1904, in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 6. *Gabriel Heidepeter*, par PIERRE ROSEGGER ; trad. de l'allemand par H. BLOCH. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de 370 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Roman d'une orpheline*, par HEIMBURG ; trad. de l'allemand par V. TISSOT. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 276 p., 1 fr. — 8. *Les Amours de Li-Ta-Tchou*, par CHARLES PETTIT. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Détroit*, par JEAN MADELINE. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Semeur*, par GABRIEL MAURIÈRE. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 11. *L'École des Rois*, par M. REEPMAKER. Paris, Stock, 1904, in-16 de 325 p., 3 fr. 50. — 12. *Où va la vie...*, par GEORGES LECHARTIER. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 13. *Vers la bonté*, par PAUL GINISTY. Paris, Joanin, 1904, petit in-8 de 233 p., avec 11 grav., 3 fr. 50. — 14. *Leurs Parents*, par CLAUDE SÉNÉCHAL. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 224 p., 3 fr. 50. — 15. *La Clé des carrières*, par ABEL FAURE. Paris, Stock, 1904, in-16 de 328 p., 3 fr. 50. — 16. *Sœur Alexandrine*, par CHAMPOL. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de 314 p., 3 fr. 50.

ROMANS-FEUILLETONS. — 17. *Les Fiançailles d'Yvonne*, par J.-H. ROSNY. Paris, Joanin, 1904, in-18 de 205 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Lac Noir*, par HENRY BORDEAUX. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 310 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 19. *Reutlingen l'Irrésistible*, par HANS WERDER ; trad. de l'allemand par RAYMOND ÉMERY. Paris, Fontemoing, 1904, in-18 de 334 p., 3 fr. 50.— 20. *Guilleri-Guilloré*, par CHARLES FOLEY. Paris, Fontemoing, 1904, petit in-8 de 400 p., 3 fr. 50. — 21. *Les Derniers Jours de Saint-Pierre*, par REMY SAINT-MAURICE. Paris, Lemerre, 1904, in-18 de IV-376 p., 3 fr. 50.

ROMAN HORS CADRE. — 22. *Le Maître de la Mer*, par MELCHIOR DE VOGÜÉ. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 444 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — *Nota* : Prière de se reporter à nos explications antérieures sur le rapprochement de *romanesque* et de *psychologique*.

1. — Et prière aussi de se reporter à ce que nous avons déjà dit ici sur le talent de l'auteur du *Secrétaire de Madame la duchesse*. « Il m'ensorcèle, ma chère ! » Même quand il lui arrive de nous conter des *sornettes* invraisemblables, son esprit, sa grâce impertinente, son pathétique discret, son ton d'homme de compagnie me ravissent,— tel un chant dont on écouterait la musique, en essayant de n'en pas entendre les paroles. — La « sornette » du *Secrétaire* n'est toutefois pas invraisemblable et elle est intéressante par elle-même. Philippe Hurault,

ancien candidat à Saint-Cyr, est un jeune homme pauvre ; il a besoin de gagner un petit capital pour acheter un portefeuille d'assurances et pouvoir épouser sa petite cousine Madeleine ; il accepte, sur l'offre d'un camarade, d'aller faire un stage de quelques années, comme secrétaire de M. le duc de Clerval, ou plutôt de Mme la duchesse. Car le duc n'a pas besoin de secrétaire ; il n'a rien à faire, ayant dévoré tout son patrimoine et ne se sentant pas de goût pour un autre travail. Sa femme le nourrit et l'entretient d'argent de poche, de quoi faire encore figure au Cercle ; de plus, elle lui donne un grand train de maison, restaure le château de ses pères, y convoque des invités par séries, y fait jouer la comédie, dépense avec une largesse princière les revenus des millions qu'elle a apportés en dot. Mais elle les administre avec la sagesse d'une bourgeoise, car elle est née Hertel, elle est la fille et la sœur de gros usiniers, et elle a hérité de leurs qualités pratiques aussi bien que de leur fortune. C'est pour suffire aux charges écrasantes de cette administration qu'elle a besoin d'un secrétaire. Philippe fait admirablement son affaire : il est très intelligent, très laborieux, très honnête, très bien élevé, quoiqu'il montre quelque gaucherie parmi tous ces professionnels et professionnelles de mondanité. Il n'a qu'un défaut, il est trop beau ! Et alors, quoi ? La duchesse ? Eh ! non ! elle a passé l'âge, et d'ailleurs elle n'a jamais été romanesque. Sa fille Yvonne ? Elle a bien seize ans, l'âge terrible ; mais elle a l'âme saine, un cœur droit, beaucoup d'esprit, le besoin d'être bonne, de ne pas souffrir et de ne pas faire souffrir, et enfin elle n'a pas trop de littérature ; elle n'a pas lu *le Roman d'un jeune homme pauvre* et elle n'a pas du tout envie de le vivre. Elle est charmante ! — Alors, qui ? Une des invitées de la duchesse, une veuve, un peu mûre, pas encore *blette* pourtant, mais d'âme déjà avariée par la vie du monde, par les flirts, par les livres. Elle s'entête du beau Philippe et elle l'entête. Le pauvre garçon en a quelques distractions, non pas dans son travail, mais dans sa correspondance avec la petite Madeleine. Il est préoccupé, il est touché ; il commence à trouver que la dame est une « belle âme ! » Aïe ! aïe ! La situation menace de devenir grave ! Heureusement la duchesse veille, et la petite Yvonne avec elle. La duchesse démasque « la belle âme », Yvonne va consoler Madeleine, et demander à l'oncle Hertel s'il n'aurait pas besoin d'un bon employé. Le sauvetage du beau Philippe, auquel tout le monde s'est employé, réussit parfaitement. On l'arrache à un « monde » pour lequel il n'est pas fait. Sa passagère griserie n'aura pas de suites. Il ne sera pas agent d'assurances ; mais il aura une bonne place chez M. Hertel, il épousera Madeleine, — et il saura en outre qu'il y a des honnêtes femmes dans le « grand monde », témoins la duchesse et sa fille. — Telle est l'analyse très sommaire de ce joli roman, pimpant, élégant, spirituel comme

les plus pimpantes et spirituelles nouvelles de la *Vie parisienne*, mais plus honnête. La structure en est aussi plus solide. — Je dirai même que, malgré la multitude des épisodes et des personnages secondaires, dont je n'ai pas pu faire mention, et malgré la forme épistolaire, qui semble rompre, à chaque lettre, la continuité du récit, c'est peut-être une des œuvres les mieux *composées* de M. de Tinseau, une de celles où les détails sont le mieux subordonnés à l'unité de l'ensemble. Mais de quoi vais-je m'aviser de le féliciter ! Est-ce qu'il a besoin de ces mérites techniques ? Est-ce qu'il y tient ? Est-ce que j'y tiens moi-même ? Ah ! que non pas ! « Contez, contez, prince ! » et sans vous préoccuper de devenir plus « homme de métier », restez l'un de nos plus délicieux conteurs romanesques, en même temps que le peintre piquant et fantaisiste, — une sorte de Watteau ironique, — de nos mœurs mondaines.

2. — Quel est ce *Passé* qui compromet le présent, et qui s'oppose à ce que Pierre et Simone se marient, bien que tous deux soient d'âme également exquise, de situation sociale également honorée, de fortune également convenable ? « Non, mon fils, tu ne peux pas épouser cette jeune fille », dit le père au jeune homme. « Non, ma fille, tu ne peux pas épouser ce jeune homme ! » Et ni le jeune homme ni la jeune fille ne cherchent à savoir, tant ils sont d'âme également exquise, ainsi qu'on vous l'a déjà dit. La jeune fille pleure, et le jeune homme « s'engage. » Heureusement pour lui, il est blessé, et il va « savoir ! » Ou plutôt c'est nous qui allons savoir. En apprenant qu'il est blessé, qu'il est en danger de mort, et qu'il l'est, moins à cause de sa blessure, qu'à cause de son chagrin, la mère de Simone va trouver le père du jeune homme et lui dit : Ne tuons pas cet enfant. Marions-le ! — Mais le passé, Madame ! — Mais le passé, Monsieur, n'est pas ce que vous avez cru ! — Vous m'aimiez, Madame, et vous en avez épousé un autre, parce qu'il était plus riche ! — Tais-toi, Arthur ! c'est parce que mon père était ruiné ! Il me supplia de sacrifier mon cœur pour sauver son honneur ! Et je me sacrifiai ! — Oh ! Ange ! Ange ! Et moi qui t'accusais ! Pardon ! Pardon ! Je donne mon consentement. Vite ! télégraphions : « Mon fils, tu dois épouser celle que tu aimes ! » Et voilà ! Il n'y a aucun cadavre dans *le Passé !* Ce passé, ce n'était pas une faute contre les commandements de Dieu, de l'Église ou du code civil, pas même une faute contre l'Amour ! C'était un simple malentendu ! Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que le récit en est fait avec plus de gravité que cette analyse, et avec plus d'agrément, et dans un style plus « châtié ». Très châtiés dans leur langage, tous les personnages le sont aussi, et ils sont en outre très élégants, vous le savez déjà, dans leurs sentiments

Car c'est moralement qu'ils ont leurs élégances,

comme dit Rostand. Bon fils, bonne fille, bon père, bonne et fidèle épouse, ce sont tous d'honnêtes gens. Pour des personnages de romans, c'est une originalité, et qui en vaut une autre!

3. — *Le Bonheur des autres* nous semble souvent meilleur que notre bonheur propre; pour avoir celui-là, nous compromettons celui-ci. Insensés que nous sommes! Réfléchissons un peu... ou plutôt, ne réfléchissons pas, lisons cette histoire et comprenons, si nous en sommes encore capables! La Nicole était garde-barrière et nourrice; elle avait un fils, beau comme le jour et qui s'appelait Paulet; son nourrisson, le petit Lecourt, était moins beau quand on le lui apporta; mais le lait qu'elle lui donna était si bon, les soins qu'elle lui prodigua étaient si maternels, qu'il devint presque l'égal de Paulet en force et en beauté; on ne les distinguait plus l'un de l'autre, si bien que ledit Lecourt étant venu à mourir brusquement, la Nicole put faire croire que c'était son Paulet qui était mort. Et pourquoi cette substitution? Pour épargner un chagrin aux parents? Un peu, car la Nicole était une bonne âme; mais surtout pour assurer un bel avenir à Paulet, car la Nicole était veuve et pauvre, et les Lecourt étaient très riches. Il aura le bonheur des autres ce fils de la veuve! Elle, la mère, n'en jouira pas; n'importe! dût-elle en pleurer, dût-elle en souffrir, dût-elle en mourir, elle ne se plaindra pas, pourvu que de temps en temps, et de loin, elle puisse entendre

Rire un peu *ce* bonheur né de son sacrifice,

et de son mensonge! — Ah! comme elle se trompait, la malheureuse femme! D'abord tout alla bien. Paulet, transplanté de son milieu natal dans la vie parisienne, semble s'y comporter assez bien; il a tous les prix au lycée, il devient étudiant en médecine, il devient amoureux, il va se marier avec une millionnaire. Mais son âme est malade, sans qu'il s'en doute; la belle santé morale qu'il avait héritée de son vrai père est atteinte par l'air qu'il respire chez les Lecourt. Vienne l'épreuve, comment la supportera-t-il? Elle vient. Ses parents putatifs meurent, ruinés et déshonorés. Avec la fortune perdue, il s'aperçoit de toutes ses autres pertes; il n'a plus rien, ni volonté, ni foi, ni courage de vivre. M. Lecourt s'est suicidé; il va en faire autant, après être allé embrasser une dernière fois sa nourrice. Le pauvre Paulet, pareil au pigeon de la fable revenant tout meurtri au colombier natal, revient au village. Il trouve la Nicole installée comme cuisinière chez M. le curé. Quel accueil lui est fait, vous le devinez! Mais sa résolution est prise, il va mourir. Et déjà il approche le revolver de sa tempe, lorsque M. le curé le lui arrache des mains, et, le force à vivre. Or, M. le curé avait une nièce, la gentille Lise, dont les bons yeux, les tendres soins lui font bientôt trouver quelque plaisir à vivre.

C'est Lise qui achève la cure d'âme commencée par le curé, et Paulet le laisse voir, mais il n'ose pas l'avouer, il n'ose pas se déclarer. « Un Lecourt, dit-il un jour, n'a pas le droit d'épouser une honnête fille ! » Alors sa mère, n'y tenant plus : « T'es pas un Lecourt, mon gas ! mon fieu ! T'es mien ! mon fils ! mon vrai ! » Tableau ! Scène à faire, qui se fait toute seule dans votre esprit : aveux de la mère, larmes de tous, pardon du fils, absolution du curé, bientôt suivie d'une bénédiction nuptiale. Paulet va enfin être heureux, d'un bonheur bien à lui, qui n'aura été volé à personne, et qui durera, espérons-le, plus que celui des autres,

Car le bonheur d'*autrui* comme un torrent s'écoule,

comme n'a pas dit Racine.

Romans de mœurs. — 4. — Commençons par les mœurs exotiques et les romanciers étrangers, et montrons-nous encore plus Français en donnant le pas à l'*Élias Portolú* d'une romancière, Mme Grazia Deledda, une Sarde, dont M. Hérelle, le traducteur, dans une Préface consciencieuse, a cru devoir nous faire connaître l'âge (30 ans), la ville natale (Nuoro, Sardaigne, 7.000 habitants, bureau de poste), le père (ancien avoué, devenu négociant), la mère (une brave paysanne), la maison paternelle (entre cour et jardin avec « une porte en plein cintre »), le mari (un fonctionnaire), le petit garçon (4 ans), le domicile actuel (Rome « la capitale »), les ouvrages déjà publiés (dix, avec les dates de publication) et les ouvrages en préparation (dont un, qui n'est point encore commencé, sera un chef-d'œuvre). Mais alors *Élias Portolú* ne serait pas un chef-d'œuvre ? C'est, dans tous les cas, une œuvre appliquée qui s'efforce d'être un tableau de mœurs exact. Tout y est sarde : le lieu de la scène, le langage, les âmes ; les âmes y sont même tellement sardes qu'elles risqueraient de ne plus paraître humaines, si elles étaient moins vivantes. Élias Portolú appartient à une famille de paysans et de bergers. Dans son pays, on a l'habitude de se saluer par cette formule : « Dans cent ans, une autre disgrâce ! » C'est ainsi qu'on se souhaite santé, bonheur et longue vie. Élias ne profite guère de ces souhaits ; il est né sous une mauvaise étoile. « A peine au sortir de l'enfance » et gardant de « nombreux troupeaux », il commet un vol et est condamné à la prison. Ce fut sa première « disgrâce, » bien légère certes, au jugement de sa famille et de ses compatriotes, chez qui le vol est considéré presque comme un exploit, ou du moins comme une légitime reprise du pauvre sur le riche. Mais à peine au sortir de prison, il voit la fiancée de son frère Pietro, la belle Maddalena, et il en devient amoureux et il la rend amoureuse. Ce fut sa seconde « disgrâce », plus grave que la première. Pour échapper à la tentation, il entre au séminaire, il devient prêtre ; mais à peine au

sortir du séminaire, il revoit Maddalena, devenue sa belle-sœur et il la rend mère ! Troisième disgrâce ! Son frère est jaloux et meurt ; quatrième ! Maddalena se remarie avec un autre pâtre ; cinquième ! Le fils qu'elle a eu d'Élias meurt aussitôt, sixième. Et Élias pleure et se lamente, incapable de faire sa vie ou de la refaire, tourmenté par des instincts plus forts que sa volonté, et en même temps par des remords qui ne sont jamais le repentir, — en quoi il est moins un Sarde qu'un pauvre homme pareil à tous les *aboulíques* de tous les pays, une âme violente, impuissante et peu intéressante. A quand le chef-d'œuvre promis ?

5. — Voulez-vous connaître aussi l'âge, le domicile, le père, la mère, etc., etc., de l'auteur du *Gouffre* ? Je crois qu'on vous a déjà donné cette satisfaction dans un précédent article. Rappelez vos souvenirs : Russe, 36 ans, cheveux blonds, ancien étudiant, ancien pauvre, ancien suicidé, aujourd'hui une des espérances de la littérature russe « renaissante », car il paraît qu'elle renaît et donc qu'elle était morte. Un triste, un pessimiste, un réaliste ; un « immoral », déclare la comtesse Léon Tolstoï ; « un vrai et donc un honnête artiste », proteste, de son côté, Léon Tolstoï. Je crois que les dames adopteront le sentiment de Mme Tolstoï plutôt que celui de son mari. — Qu'elles en jugent, d'après l'analyse de la première des six nouvelles de ce volume, celle qui porte précisément ce titre : *Le Gouffre*. Nemowetsky et Zinotchka, lui vingt et un ans, elle, dix-sept ans, lui, étudiant de l'École des ingénieurs, elle, élève du Gymnase, se rendent, un soir, de je ne sais quel village à je ne sais quelle ville. Ils cheminent côte à côte et devisent d'amour, mais en des termes qui témoignent d'une grande candeur chez la jeune fille, d'une exquise délicatesse d'âme et d'esprit chez le jeune homme. En route, des gens avinés et de gaillardes commères les saluent de propos inconvenants. La nuit tombe ; ils n'ont fait encore que la moitié du chemin lorsqu'ils rencontrent un groupe de moujicks qui les assaillent ; le jeune homme est précipité dans un fossé, où il s'évanouit. Quand il revient à lui, il cherche sa compagne, et il la retrouve, évanouie aussi, les habits déchirés, au milieu d'un bois. Il lui prodigue les soins les plus dévoués ; mais bientôt, sous l'influence de la lutte soutenue, de l'ardeur allumée dans son sang, de l'atmosphère de crime et de volupté qu'il lui semble respirer, le délicat et pur jeune homme se conduit comme le plus brutal des moujicks. — Morale :

Tout homme a dans son cœur un monstre qui sommeille.

Et encore :

Le plus pur est toujours Ange et Bête à la fois.

Le Monstre et la Bête, tapis d'ordinaire dans les profondeurs de l'inconscience, en sortent à certaines heures, s'emparent de la

volonté et la précipitent avec eux dans le Gouffre immonde..... Vous reconnaissez ces phrases, et cette idée et cette morale, et vous savez que cette morale est souvent immorale, et qu'il n'est pas bon de voir de trop près les monstruosités dont on est capable, et que, à se pencher sur certains gouffres, on risque d'y tomber. C'est votre avis, n'est-ce pas ? comme c'est celui de Mme Tolstoï, comme c'est celui de toutes les personnes de bon sens et d'expérience. Qu'importe que ce ne soit pas celui de Tolstoï ? Lui, il n'a que du génie !

6. — Rassurons-nous cependant ; il y a des hommes de génie qui pensent comme Mme Tolstoï. L'auteur de *Gabriel Heidepeter* est-il un homme de génie ? Son traducteur n'est pas loin de le penser et de nous le dire. Dans tous les cas, c'est un « homme génial », un autodidacte, un ancien tailleur, devenu poète et romancier, et l'un des noms les plus populaires et les plus considérés de l'Autriche et même de l'Allemagne. Il est parmi les écrivains, plus nombreux qu'il ne semble, qui se croient comptables envers l'humanité de tout ce qu'ils publient, qui se considèrent comme ayant « charge d'âmes, » qui ne se pardonneraient pas de diminuer « l'Ange » dans l'homme, sous prétexte de lui faire connaître « la Bête. » Les *Gouffres* ne l'attirent pas, et il n'incline pas nos têtes sur leurs profondeurs ; s'il nous les montre, c'est de loin, et à l'abri d'un garde-fou. Et si son œuvre reflète des monstruosités et des vilenies, ce n'est pas avec « l'impassibilité d'un miroir », comme le disent certains esthètes. Un miroir ne peut pas avoir de nausées ; c'est la supériorité de l'artiste de le pouvoir, et son honneur d'entretenir en soi d'invicibles répugnances. M. P. Rosegger a gardé pour le mal et le vice l'horreur d'une âme pure. Il confesse même quelque part qu'il aurait voulu être un apôtre du bien ; il croit avoir manqué sa vocation. « Prêcher, dit-il, je suis sûr aujourd'hui que c'était dans ma nature, et qu'il y avait en moi de quoi faire un brave petit curé. » Il est du moins un honnête romancier et dont le succès et la gloire n'ont pas été diminués par l'honnêteté. Bon exemple pour les romanciers de ce côté-ci des Alpes styriennes ! — Et maintenant, il resterait à analyser *Gabriel Heidepeter ;* mais cette œuvre échappe à l'analyse. C'est une suite de tableaux de la vie populaire en Styrie, reliés entre eux par la biographie de Gabriel ; les événements n'y ont pas plus d'importance que d'enchaînement rigoureux. Toutefois comme on sait que la vie de ce Gabriel n'est autre chose que la vie même de l'auteur, ce roman acquiert tout de suite l'intérêt d'une autobiographie. Et c'est avec plus d'attention qu'on en regarde les paysages, si pittoresques, les personnages, si nombreux et bons, si « caractérisés » et si vivants, les mœurs, si particulières et si bien observées. Mais la grande valeur de cette sorte de *confession* est surtout dans les sentiments qu'elle exprime et inspire, la sympathie profonde pour les paysans et

[illegible] en Tibet, la compagnonne [illegible] de marcher pour la [illegible] Gérard-Pierre parle de [illegible] avec les mœurs des pays, de son [illegible] qui lui prédisaient la [illegible] ne commettre pas de [illegible] » Lisez ces « chan- [illegible] » un heure petit curé, » [illegible] entre [illegible] même [illegible] et qu'il [illegible] Le sujet en est du [illegible] qui per- [illegible] Elise Hugenbach est [illegible] pourtant [illegible] qui l'ont [illegible] ne par- [illegible] Sa Sorbé, sa dou- [illegible] du [illegible] Ce sera même ce [illegible] qu'elle [illegible] Cette Bible à la Bergère, [illegible] sur la vie [illegible] et familière en [illegible] en français.

[illegible] Lisez à vos enfants les drames de *Li-Fo-* [illegible] si vous tenez à con- [illegible] La description en est exigeante, [illegible] Le peintre juge son [illegible] qui, [illegible] objective, en sent [illegible] cœur de Français et de chré- [illegible] Mais comme il est clair ce miroir, [illegible] Chine, ne pas déformer les [illegible] L'auteur s'excuse d'avoir écrit [illegible] en Chine même, parmi les [illegible] « et deux massacres. [illegible] pas par l'esprit. Il [illegible] composé [illegible] une langue plus française, une ironie [illegible] pour n'avoir pas à trop [illegible] Li-Fo-Tchou est le plus cruel, le plus [illegible] le plus bête des hommes; c'est [illegible] de ces fonctionnaires [illegible] de la Chine. Il fait couper la tête [illegible] un angle; l'opium, les vices

artificiels et contre nature ont ridé ses chairs, desséché tout son squelette, et aboli en lui le sens même du plaisir, tout en exaspérant ses désirs. Il devient cependant la proie d'une vulgaire courtisane, Bouton d'Or. Pour lui complaire, il favorise les massacres des chrétiens et des missionnaires ; il lui sacrifie ce qu'il a de plus cher, ce qui lui tient plus au cœur que ses trésors, le cercueil de son père ! Il est vrai que, pour la punir de tout ce qu'il a fait pour elle, il la livre au bourreau. Et pour se punir lui-même d'être devenu incapable d'aimer, il se tue. — Ce livre ressemble un peu à un album du Musée secret ; il ne faut pas le laisser traîner sur la table de votre salon. C'est dommage qu'on n'en puisse pas détacher les pages qui nous racontent la lutte héroïque soutenue par des chrétiens dans la maison de Bouton d'Or, dont ils s'étaient emparés, l'abjuration arrachée à la faiblesse de quelques survivants, la mort sublime du missionnaire qui, pendant quelques jours, avait réussi à faire passer toute sa foi, toute sa vaillance, toute son âme dans leurs âmes. Ces scènes sont fort belles et pas trop conventionnelles ni « académiques. »

9. — On pourrait, on devrait même classer *le Détroit* dans les romans psychologiques ; car, bien que l'héroïne de ce roman soit une Anglaise et que le héros soit un Français, ce n'est pas le détroit du Pas-de-Calais qui les sépare, ni ce qu'il y a de trop national dans l'une et dans l'autre des deux âmes. Rien de géographique ni d'ethnographique dans leur cas, lequel est une simple « méprise du cœur », comme toutes celles qu'étudiait jadis Marivaux, et qui pourrait se produire entre deux Parisiens, nés tous deux sur le même boulevard ou dans le même faubourg. L'exotisme n'est que dans quelques détails superficiels, qui ont d'ailleurs le mérite de renouveler une histoire déjà connue. Miss Ellen est une Anglaise, fière, grave, froide ; Jacques Valory est un Français, aimable, léger, séduisant. A la première rencontre, l'Anglaise éprouve pour le Français une de ces aversions violentes qui sont quelquefois le commencement de l'amour, parce qu'elles sont une forme de l'attention et de l'intérêt. Pour justifier et expliquer son aversion, Ellen parle beaucoup de Jacques, elle éprouve le besoin de le revoir, de l'étudier, de le connaître. Et à mesure qu'elle le connaît mieux, ses préjugés s'atténuent, disparaissent jusqu'à être remplacés par un sentiment de sympathie, encore un peu défiant, mais qui n'est pas loin d'être de la tendresse. Même évolution dans l'âme de Jacques : cette grave Anglaise le change de l'Espagnole Lola Mendoza, et de la Parisienne Ghislaine d'Armagnac, qui manquent également de gravité l'une et l'autre ; il éprouve d'abord plus de respect que d'attrait ; mais peu à peu son respect s'anime et s'échauffe et devient assez vite un amour sérieux et profond. Après quelques mouvements en avant, et quelques brusques reculs, ces deux cœurs

vont enfin se rapprocher et se lier, lorsque Mme Valory mère intervient, et fait, elle, de l'ethnographie. Elle assure qu'un Français ne doit pas épouser une Anglaise, pas plus qu'une Anglaise un Français, que les deux races sont inconciliables, que le détroit qui les sépare est plus large, plus profond, plus dangereux à traverser que la Manche, et que, si l'entente cordiale est possible entre les deux peuples — (elle fait d'ailleurs cette concession sans y croire), — elle ne l'est pas entre deux cœurs. Mme Valory parle avec énergie. Elle persuade Jacques ; elle irrite Ellen, et les deux fiancés s'éloignent l'un de l'autre pour toujours. — J'ai dit qu'il n'y a rien d'ethnographique dans leur cas ; je le répète, quoique la thèse de Mme Valory, et peut-être la thèse de l'auteur, soit tout ethnographique. Mais qu'importe la thèse, si le « cas » y est mal adapté et ne la démontre pas ? — Et, de plus, qu'importe une thèse dans un roman, si le roman est joli et intéressant ? Or, celui-ci n'est ni vilain ni ennuyeux.

10. — *Le Semeur* était un semeur de l'idée ! Il commença par avoir des malheurs. Pauvre, il devint riche ; socialiste, il devint bourgeois ; libre-penseur, il se maria à l'Église ; enfin instituteur de dixième classe, il devint « de première ! » Comment tant de calamités purent-elles s'abattre sur la même tête ? Parce qu'il avait épousé Marguerite, un confrère, institutrice comme lui. Lui, il aimait son métier, et y voyait « un sacerdoce, » comme on disait jadis ; ce n'est pas seulement l'alphabet et les quatre règles qu'il voulait enseigner, c'était aussi l'évangile socialiste et athée. Petits enfants de la classe ordinaire, et auditeurs de ses cours d'adultes, tous devaient être régénérés par ses leçons, c'est-à-dire *déclericalisés*. Il leur prêtait ses livres ; et déjà « on lisait Michelet dans les cabanes ; Victor Hugo passait de main en main, et le peuple reconnaissait son génie dans ses mythes prestigieux » (p. 278). Le semeur voyait déjà lever la semence, et s'annoncer la moisson. Ce fut sans doute pour l'aider à lier les gerbes qu'il s'associa avec Marguerite. Mais elle, avait son métier en horreur. Il est vrai qu'elle était cléricale, c'est tout dire. Sans doute c'était une cléricale sans la foi ni les pratiques religieuses ; elle lisait Baudelaire plus souvent que l'*Imitation ;* elle ne lisait même pas l'Imitation, et savait par cœur les passages les plus osés de nos bons pornographes ; mais enfin elle allait à la messe ! C'est ce qui explique avec une évidence qui frappera tous les yeux, sauf peut-être les vôtres, qu'elle allât aussi chez les vieux Messieurs. Elle y était allée avant son mariage ; elle y alla après, et employa son crédit à faire avancer son mari. Elle cessa elle-même de faire la classe et de corriger des copies, « de mettre de l'encre rouge sur du noir. » Elle se transforma en « dame de la société, » et transforma son mari en un « Monsieur. » Elle lui donna le goût de la bonne chère, des cigares exquis, des répétitions à trois francs le cachet.

L'apostolat du « Semeur » était fini. Heureusement, « il apprit tout; » son infortune conjugale lui fut révélée et montrée. Et ce dernier malheur le sauva. Il renvoya Marguerite, il quitta son poste « de première, » en sollicita et en obtint un « de dernière », renonça aux cigares, revint à la maigre chère, à Victor Hugo et à Michelet, et se remit à semer de la graine socialiste. Après deux ans de cette pénitence, il se sentit dans l'état d'âme voulu pour être sublime : il rappela Marguerite ! Et à cette heure, tous deux sèment bravement, et peut-être aussi qu'ils s'aiment ! — Vous voilà fixés, j'espère, sur la valeur dramatique et les tendances doctrinales de cette œuvre. Je ne l'aurais pas si longuement analysée si elle n'était qu'un roman. Mais elle est aussi un document non négligeable sur l'état intellectuel et moral de nos fonctionnaires de l'enseignement primaire, et un document qui nous est fourni par quelqu'un qui les connaît bien, un confrère probablement. Ils n'y sont pas peints en beauté. Intrigants, envieux, affamés, quand ils cessent d'être des illuminés et des mystiques de l'irréligion, ils apparaissent surtout déformés et déprimés par leur assujettissement hiérarchique, féroces pour leurs inférieurs, mais tremblants et lâches devant l'ombre même de Monsieur l'Inspecteur, de Monsieur le Conseiller général, de Monsieur le Maire, osant à peine parler, ayant même peur de penser, eux, les professionnels de la Libre Pensée. Ces pauvres sires, sont-ils des portraits ou des caricatures ? Je ne sais, n'ayant pas l'honneur de fréquenter dans le monde universitaire. Mais je répète que l'auteur semble y être très familier au contraire ; il — ou elle — a dû avoir affaire à quelque inspecteur comme ce M. Migneret, « brave homme, incapable de faire du bien à personne par crainte de se faire du mal » (p. 208). Et l'on voit par cette citation, qu'il — ou elle — a une « jolie écriture » au moins « par endroit ».— Son œuvre, si elle est d'un esprit faussé par l'éducation ou aigri par des rancunes professionnelles, n'est certainement pas d'un esprit vulgaire.

11. — Il faudrait dire exactement le contraire de l'*École des Rois*, si on en disait quelque chose. « C'est aux princes que s'adresse ce livre, écrit l'auteur. S'ils daignent suivre mes conseils, il est certain qu'une prospérité plus grande fleurira dans leur pays. « Et quels conseils leur donne-t-il ? Celui d'abord de considérer « la Royauté comme un sacerdoce, » et de se persuader que « régner » c'est égrener un chapelet de sacrifices. » Celui ensuite d'imiter le roi Albalande et la reine Odile qui passent leur vie à « égrener » des sacrifices. Le Roi aurait voulu « égrener » la Royauté elle-même ; mais il ne put le faire que plus tard, après en avoir « égrené » toutes les prérogatives et même tous les devoirs, et après avoir « égrené » son bonheur conjugal en acceptant d'être épousé sans amour, et en permettant à sa femme d'avoir toujours sur sa toilette le portrait d'un petit cousin bien-aimé. C'est même à ce

cousin qu'il passa sa couronne, quand il eut fini d'égrener tout son chapelet. « Ce livre fut écrit, conclut l'auteur, *dans le but d'*être utile aux Rois, » — et *dans le but* aussi *de* faire une des plus belles collections qui existent de fautes de français et de jocrisseries. Ce second but est pleinement atteint, je l'atteste sans retard. Si le premier le fut aussi, « la Postérité » seule en pourra décider !

12. — Il serait difficile de trouver à cette question : *Où va la vie ?* une réponse meilleure, plus morale, plus chrétienne que celle de M. Georges Lechartier : — « Le droit à la passion et le devoir sont dans l'universelle course au bonheur, les deux pôles entre lesquels oscille éternellement la vie morale de l'humanité. » Ce début manque un peu de simplicité dans l'expression. Voyons la suite cependant : « A faire de son désir la mesure exacte du bien, et de la passion la règle unique de vie, on peut devenir criminel, on ne parvient jamais à être heureux, Au contraire, dans la pratique du devoir, on trouve le bonheur durable. Telles sont les vérités éternelles que j'ai voulu faire *vivre* dans les pages qui suivent. » « La vertu nous rend heureux », disent plus brièvement les manuels scolaires. M. G. Lechartier le dit avec du style. Mais comme il le dit aussi avec conviction, et qu'il se met à le démontrer avec cette bravoure confiante et cette sincérité passionnée qui est la marque des jeunesses privilégiées (car il doit être jeune et membre du *Sillon*), il mérite d'être écouté et applaudi. Puissent même, — ou puissent toutefois nos applaudissements être assez bruyants pour couvrir sa voix à certains passages de sa démonstration, car il s'en trouve qui ne doivent pas être entendus par tous ses auditeurs ou toutes ses auditrices. Lui-même souhaite que les premiers chapitres de son œuvre soient lus « en courant. » Pourquoi les a-t-il écrits *en s'arrêtant ?* La vie de Daniel Clellan a donc « oscillé » d'abord vers l'égoïsme et le plaisir. Il a eu deux maîtresses à la fois ! (Je cours). Mais il n'a pas été heureux avec elles ; si vous saviez tout ce qu'elles lui ont fait souffrir (J'applaudis, des pieds et des mains et de ma canne et en courant toujours !). Le pauvre Daniel a alors « oscillé » vers l'autre « pôle », le devoir, attiré et aimanté par une sœur, tendre et dévouée qui, elle, n'oscilla jamais, et par une aimable enfant, Anne de Prévost, qui le fixera enfin dans le bonheur légitime et donc durable. Et ne croyez pas que ce bonheur le rende égoïste. Il ne l'a mérité et il ne le gardera que parce qu'il est devenu « altruiste, » qu'il est « allé au peuple, » qu'il s'est dévoué à toutes les œuvres de rédemption ou de pacification sociale, et qu'il s'est fait inscrire à la Société de Saint-Vincent de Paul ou à celle de M. Marc Sangnier (J'applaudis, et de tout cœur). Et c'est ainsi que la vie de Daniel Clellan prouve que la vie va au bonheur par la foi chrétienne et par la vertu. La preuve n'a peut-être pas toute l'évidence ni toute la rigueur qu'elle pourrait avoir ;

mais qu'importe la preuve, si la vérité, qu'elle voulait démontrer, est par elle-même évidente et lumineuse ? Or elle l'est ; elle est notre espérance, elle est notre foi, elle est « la vérité haute et belle et radieuse, la vérité immaculée qui plane sur les raisonnements mauvais, sur toutes les luttes d'esprit, la vérité de lumière et de soleil, qui réchauffe, qui console et qui repose à jamais la vérité des cœurs croyants et aimants en envolée vers le ciel. » — Ces choses-là font toujours plaisir à entendre ! — Si M. G. Lechartier n'est pas un logicien, c'est un poète !

13. — Les vingt-deux nouvelles qui composent le recueil intitulé : *Vers la bonté* ne sont pas précisément la continuation du roman précédent. La Bonté vers laquelle évoluent et oscillent les personnages n'est pas la Bonté chrétienne ; elle n'est même pas toujours « l'altruisme » puisqu'elle est souvent la lâcheté, la peur, la crainte des coups, c'est-à-dire une forme de l'égoïsme. Tel passe pour un *saint* (p. 129) qui n'est qu'un impuissant et un malade qui a fait de nécessité vertu, et qui n'a pardonné à sa femme coupable que parce que l'amant « n'aurait fait de lui qu'une bouchée » (p. 134). Telle femme rentre dans le devoir parce que son amant l'ennuie encore plus que son mari, etc. C'est vous dire que ce volume est du sous-La Rochefoucauld, gouailleur, avec cependant un peu moins d'esprit systématique, mais, en revanche, avec un peu moins de style. Et ceci n'est pas pour désobliger M. Ginisty ; on n'est pas déshonoré pour être au dessous de La Rochefoucauld : tout dépend de la distance.

14. — *Leurs Parents* est du sous-Gyp, « forme et fond » ; vingt dialogues, où l'égoïsme des parents, leur rivalité, leur cupidité et toutes sortes d'autres vices sont révélés par ou devant les enfants ; morale « cruelliste », comme celle de l'auteur du *Petit Bob*. Toutefois, à en juger de loin et sans vouloir garantir l'arpentage, je trouve qu'entre M. Sénéchal et Gyp la distance est moins grande qu'entre M. Ginisty et La Rochefoucauld. Mais la différence est plus sensible (Comme on voit que je pèse chaque mot : *distance*, *différence !* Un critique n'est jamais trop scrupuleux ! Surtout en matière si grave !). M. Sénéchal ne rit jamais ; il s'est interdit le sourire, et l'ironie et l'esprit : il est grave :

Grave comme un Pontife ou comme un malfaiteur.

Pontife, il le pourrait être, s'il n'était lu que par des *Parents*, et s'il provoquait à d'utiles méditations sur le vieux proverbe : « Tel père, tel fils » ; son « cruellisme » serait alors un sacerdoce. Mais s'il est lu par des enfants ? — Enfants, ne lisez pas M. Sénéchal !

15. — Quelle est *la Clé des carrières* ? Le baccalauréat, disent les bourgeois ; la gredinerie, doit penser le héros de ce roman, Henri Barthelot. Reçu bachelier avec la mention *très bien*, il croyait voir

s'ouvrir devant lui toutes les portes en même temps que tous les horizons et toutes les espérances. Mais il se trompait. Il commença par voir se fermer la bourse de son père, et tous les petits crédits dont il pouvait jouir au Quartier latin, et la porte des journaux où il alla frapper, et celle de tous les protecteurs qui lui avaient fait des promesses, et celle même des « boîtes à bachot » où il s'était résigné à entrer pour avoir du pain — et des haricots — à manger. Presque réduit à la mendicité,

Il roulait dans son cœur de funestes projets,

lorsqu'enfin il vit s'ouvrir une porte, une grande, et qui donnait sur la célébrité, sur la fortune : celle d'un homme politique, d'un député ministrable, qui l'appelait à lui comme secrétaire. Il entra ! Le malheureux ! « O vous qui entrez, laissez l'espérance ! » Il y laissa ce qui lui restait de réputation et de scrupules. Après avoir servi quelque temps d'instrument aux combinaisons louches du personnage qui était surtout un écumeur d'affaires, et endossé pour lui de fâcheuses responsabilités, il dut repasser la porte, franchie d'abord avec tant d'allégresse. Mais en lui donnant le coup de pied de l'adieu, son patron lui donna aussi un conseil : « Taisez-vous ! Ne me trahissez pas ! Je vous perds pour me sauver. Mais je vous repêcherai si vous êtes sage.» Henri fut-il sage ? Est-il repêché ? et fait-il partie aujourd'hui de la bande de nos pêcheurs en eau trouble ? Mieux vaudrait pour lui qu'il fût mort ! — Il y a une assez jolie scène dans ce roman, celle de la réception au baccalauréat (encore est-elle un peu tournée à la charge); mais il n'y en pas d'autre. La suite des faits n'y a ni logique ni vraisemblance ; les dissertations y abondent : sur l'éducation, l'Université, la société, le cléricalisme, les tartufes de charité, etc., etc., sur tout ce qui sollicite les premières réflexions d'un jeune homme. Œuvre de débutant, d'un pessimisme exaspéré, mais puéril, et d'un intérêt médiocre, — et dont cependant l'idée première n'était point fausse, puisqu'elle est banale et que nous nous plaignons tous que tout l'effort de nos écoles — officielles ou libres — aboutisse à faire tant de bacheliers et si peu d'hommes !

16. — Je voudrais donner beaucoup de lecteurs à *Sœur Alexandrine ;* l'héroïne les mérite par ses vertus, par ses services, par ses souffrances, par l'ingratitude de ses ennemis, et son historien les mérite aussi par l'intérêt qu'il a su laisser à son sujet, le plus actuel et le plus poignant qui existe. C'est l'histoire d'une religieuse expulsée en vertu de la loi de 1901. Cette histoire, composée d'après les procédés les plus simples (qui ne sont pas les moins bons), pourrait se diviser en trois parties, avec des épisodes dans chacune. *Première partie : Comment Sœur Alexandrine mérite d'être expulsée.* Elle appartenait à une con-

grégation non autorisée ; elle avait quitté sa famille pour se vouer au soin des pauvres ; depuis plus de trente ans, elle gardait les malades, élevait des orphelins, payait des loyers arriérés, quêtant dans les châteaux, vidant sa bourse dans les mansardes, regagnant chaque soir sa communauté pour retrouver dans la prière et les mortifications les forces nécessaires au travail du lendemain. *Épisodes*. Parmi les maisons pauvres qu'elle visitait, il s'en trouvait une qui était habitée au premier étage par une asthmatique et sa mère, au deuxième par des orphelins, au troisième par une jeune femme nommée Yvonne — tous et toutes plus malheureux les uns que les autres ; les locataires du premier pouvant à peine payer leur pharmacien ; ceux du second n'ayant d'autres ressources que ce que gagnait une sœur aînée, coquette, paresseuse et guettée par le vice ; Yvonne, échouée dans cette mansarde, après une enfance heureuse et fortunée, après des fiançailles avec un cousin qui l'abandonna et qu'elle ne peut oublier, après un mariage avec un débauché et un paresseux qui l'a ruinée. Sœur Alexandrine est la consolatrice de toutes ces tristesses, la garde-malade de ces infirmités, le soutien de ces vertus chancelantes, le banquier de toutes ces misères. *Deuxième partie : Expulsion de la communauté de Sœur Alexandrine* (Voir les journaux de cette année ; le roman n'enlève rien de l'horreur tragique de l'histoire vraie). Sœur Alexandrine, la vieille supérieure et une novice, se réfugient chez leurs obligés, dans la maison susdite. Elles sont trois ; donc elles forment une nouvelle communauté ! Le commissaire de police informé accourt pour procéder à une nouvelle expulsion ; mais il en est pour ses peines : à son arrivée, il trouve la supérieure morte d'émotion ! Il ne peut plus expulser. *Épisodes*. Mais c'est alors le propriétaire qui expulse ses locataires, les ressources d'Alexandrine ne pouvant plus suffire à payer les loyers. *Troisième partie : Mort de Sœur Alexandrine*. Elle était allée quêter pour ses malades au château d'Arcilly, qui avait été son château et qu'elle avait cédé à son frère ; elle n'y avait trouvé personne ; elle avait dû s'en revenir à pied, sous la pluie ; elle avait pris une fluxion de poitrine. Elle meurt. A ses obsèques, Yvonne, devenue veuve, et son cousin se rencontrent. Et la morte « parle encore » et elle agit ; son influence rapproche ces deux cœurs meurtris, et l'on sent qu'elle finira par les apaiser et leur donner le bonheur dans le devoir. C'est ainsi que Sœur Alexandrine passa en faisant le bien, et qu'elle continue à en faire après son départ.

Romans-feuilletons. — 17. — En voici deux qui, par fortune rare, sont l'œuvre de véritables écrivains. A vrai dire, les auteurs des *Fiançailles d'Yvonne* ne l'étaient peut-être pas encore, quand ils écrivirent cette nouvelle, un peu longue. De quel moment de leur carrière littéraire date-t-elle ? Pas de leurs débuts, quand leur langue n'était

qu'une sorte de volapuck laborieux et douloureux ; celle des *Fiançailles* est simple et aisée ; — pas de ces derniers temps, où ils ont fait preuve de remarquables facultés d'observation et d'un art subtil dans la composition ; la psychologie des *Fiançailles* est nulle, les péripéties en sont banales et « cousues de fil blanc » et même de grosses ficelles. Eh bien ! mettons qu'elle est antérieure même à leurs débuts, qu'elle date d'*avant* l'époque où, n'ayant pas encore du talent, ils avaient une *manière*, et que c'est de la « bonne ouvrage » d'apprenti, retrouvée dans leur tiroir, et publiée aujourd'hui. Ce point réglé, voici l'histoire d'Yvonne Cazelle et de son fiancé François. Fiancé il l'était, mais conditionnellement : si, dans un an d'ici, il n'était pas millionnaire, il ne serait plus fiancé, et Yvonne épouserait l'Américain James Hamilton. Comment devenir millionnaire en un an, quand on n'a que quelques milliers de francs en poche ? C'est bien simple ; il n'y a qu'à être le frère d'un homme qui a découvert une mine d'argent en Amérique, à aller rejoindre ce frère, à s'associer avec lui, à travailler comme un nègre, à empiler dollars sur dollars jusqu'à ce que la pile atteigne le million. C'est ce que fait ledit François. Il empile, il empile, il empile, si bien que sa pile est finie deux mois avant l'échéance fixée. Il accourt d'Amérique à Paris ; avec quelle fièvre, vous le devinez ! Il prend juste le temps de changer de linge à l'hôtel et il se présente devant M. Cazelle. Mais celui-ci, très digne, lui tend un papier : « Lisez, Monsieur ! » Et qu'est-ce qu'il lit, ô ciel ! Une lettre de lui, François, à une Américaine, miss Ellen, où il « promet mariage ! » « Est-ce bien votre écriture ? — Oui, Monsieur ; mais la lettre n'est pas de moi ! c'est un faux ! — Prouvez-le ! Je vous donne trois semaines pour le prouver ! Passé ce délai, ma fille épousera Hamilton ! » Patatras ! François voit s'écrouler la pile de ses espérances, plus haute et plus solide que l'autre ! Comment, en trois semaines, trouver la preuve demandée ? Où chercher ? comment chercher ? Heureusement, son frère Charles, l'homme à la mine, est près de lui ; il le réconforte, il le conseille, il s'offre à l'aider, et il l'aide, en attendant, à ramasser les débris épars de son rêve. Ils vont trouver Yvonne, et obtiennent d'elle que le délai de trois semaines soit prorogé de deux mois. Deux mois, c'est plus qu'il n'en faut pour un *prospecter* de mines pour prospecter l'infâme machination — et en découvrir les auteurs. La première chose qu'il découvre, c'est qu'Hamilton en est l'inspirateur et le bénéficiaire ; la seconde c'est que miss Ellen, venue à Paris pour appuyer de son témoignage verbal la lettre accusatrice, est une aventurière qui s'est fait payer très cher son mensonge ; la troisième, c'est que les faussaires ont commis une gaffe, une gaffe énorme et qui va les perdre. Ils avaient parfaitement imité l'écriture de François ; ils avaient même écrit la lettre sur le papier de François ; mais voilà, ils n'avaient pas fait attention à la pâte de ce

papier et au filigrane ! Or, il se trouve que le papier de cette pâte et de ce filigrane n'a été mis en vente que six mois après la date inscrite sur la lettre ! Donc cette date est un mensonge, et cette lettre est un faux ! La démonstration est faite par devant MM. Cazelle, Hamilton et miss Ellen ; elle produit l'effet d'un coup de foudre ; miss Ellen avoue et Hamilton s'esquive ; il court encore.

18. — Je ne voudrais pas expier le tort dont je m'accuse d'avoir analysé trop longuement ce conte d'Amérique, en résumant trop brièvement *le Lac Noir*, qui est d'un intérêt supérieur. C'est un roman judiciaire et en même temps une étude de mœurs, quelque chose comme du Gaboriau qui serait panaché d'un peu de Balzac. Et cette *mixture* étant de M. Henry Bordeaux (plus connu jusqu'ici pour des préparations d'un autre genre) on devine ce qu'elle peut avoir de saveur littéraire. La scène se passe en Savoie en 1869. Un assassinat a été commis, près du lac Noir : la femme Fraizier, mariée d'un an à peine, a été trouvée éventrée ; l'enfant qu'elle allait mettre au monde gisait à côté d'elle dépecé, comme par un instrument chirurgical, la place du cœur vide. On arrête, comme l'auteur présumé de l'assassinat, Gavot, un voisin avec qui les époux Fraizier avaient eu des difficultés et qui avait même prononcé contre eux des menaces de mort. Les présomptions se changent vite dans l'esprit du parquet et du tribunal en certitude absolue ; toutes les apparences et toutes les vraisemblances accusent Gavot ; on a trouvé, dans son écurie, caché dans le sol, un long couteau, taché de sang. C'est sur l'indication du sorcier Gruz qu'a été faite cette découverte, qui achève de faire la conviction parmi les magistrats et dans le public. Cependant un incident se produit qui vient troubler la conscience du juge d'instruction. Un de ses confrères, pour occuper ses loisirs et compléter ses études sur les mœurs locales, achetait, partout où il en pouvait dénicher, des documents sur les sorciers savoyards, une des plaies du pays. Au cours d'une promenade près du lac Noir, il entre dans la cabane de Gruz, et obtient de sa femme, moyennant deux louis, et la promesse de n'en rien dire au sorcier, la cession d'un traité de magie, datant du XVIIe siècle, et qu'avaient dû feuilleter bien des mains malpropres, car il n'était pas à toucher avec des pincettes. Le juge d'instruction le touche cependant, et son regard tombe sur un passage où il était dit qu'un moyen certain de se rendre invisible c'était de manger le cœur d'un enfant mort-né. A ce trait, un soupçon pénètre dans son esprit. « L'assassin ne serait-il pas le sorcier ? » se demande-t-il ; à force de se le demander, il se le persuade. Il cherche des preuves ; les preuves se dérobent. Le mari de la victime témoigne lui-même que le sorcier travaillait à quelques pas de lui, à l'heure présumée du crime. Cet alibi ne persuade pourtant pas le juge ; il continue son enquête, il supplie ses confrères de l'aider, de surseoir

au moins à la comparution de Gavot en cour d'assises ; ses confrères se moquent de lui et lui demandent s'il veut compromettre la magistrature. Gavot comparaît donc. Les témoignages se succèdent, et l'accablent, celui du sorcier notamment et celui de sa femme. Mais voici que Gruz reconnaît comme lui ayant appartenu le livre de magie, et que, de son côté, sa femme, à qui l'on montre le couteau trouvé dans l'écurie de l'accusé, le reconnaît comme appartenant à Gruz ; c'est elle qui le lui a donné ; il n'en existe pas de pareil dans le pays. On voit d'ici le coup de théâtre, ou plutôt on ne peut pas le deviner. Gruz, comme une bête fauve, s'est précipité sur le couteau accusateur, bondit vers la porte des témoins et disparaît ; il est allé se jeter dans le lac Noir. — Tel est le drame judiciaire, très peu banal, que M. Henry Bordeaux a pu nous raconter, comme un professionnel du feuilleton judiciaire, mais à l'occasion duquel il a peint « blouses de paysans et robes de magistrats », ainsi qu'il le dit lui-même, comme un professionnel, ou plutôt comme « une des meilleures espérances » du roman de mœurs.

Romans historiques. — 19. — *Reutlingen l'Irrésistible* nous reporte au temps de Frédéric II de Prusse et parmi les officiers de son armée. Quelque pénibles à notre patriotisme que soient les souvenirs qu'il réveille en nous, la lecture n'en reste pas moins attachante. Ces officiers sont de bonne compagnie, et le plus terrible d'entre eux, Reutlingen, cache le cœur le plus délicat et le plus tendre sous les apparences les plus brutales. Commandant un bataillon de dragons qui est venu camper dans un couvent, il n'y trouve que la supérieure, agonisante, et la nièce de la supérieure, la jeune Ulrique. Il donne sa parole d'honneur à la tremblante enfant qu'elle n'a rien à craindre sous sa protection, et il lui impose cette protection qui lui semble d'ailleurs le plus redoutable des malheurs. Il la lui impose, jusqu'au point de l'épouser, pour être plus sûr de la sauver. Un mariage conclu dans de pareilles conditions avait toutes les chances de mal tourner, et de fait, pendant quelque temps, il ressembla assez au mariage de la gazelle et du lion, — avec cette circonstance particulière que le lion avait promis de ne pas toucher, même du bout de sa griffe, à la gazelle (Ah ! qu'en termes discrets ces choses-là sont dites !) et qu'il tenait sa promesse sans paraître en souffrir. S'il en souffrait cependant, j'espère que vous n'en doutez pas, car pour être un Prussien et un soldat de Frédéric le Grand, on n'en est pas moins homme. Il en souffrait au point qu'il faillit en mourir, de chagrin d'abord, et ensuite des exploits qu'il accumula et des dangers qu'il brava pour mériter d'être relevé de son vœu. Il le mérita. Ulrique finit par apprécier les bienfaits que lui avait assénés la rude main de son sauveur et maître, et elle devint son épouse reconnaissante, fière et

aimante. La grande figure de Frédéric, qui apparaît deux ou trois fois à travers les incidents de cette idylle héroïque, en relève singulièrement l'intérêt.

20. — *Guillert-Guilloré* est un épisode de l'échauffourée vendéenne de 1832 qui se termina par l'arrestation à Nantes de la duchesse de Berry. Le récit ne semble pas y avoir la rapidité et l'intérêt qu'il a dans d'autres romans historiques du même auteur. Le héros, qui porte ce nom double, est associé, un peu malgré lui, au parti des *Blancs*, et il arrache deux fois la duchesse, — cachée sous le costume et le nom d'un petit gas Breton, Petit-Pierre, — aux poursuites des soldats de Louis-Philippe. C'est en poursuivant lui-même et en voulant rejoindre sa fiancée qu'il a l'occasion d'être le paladin de la princesse. — Guet-apens, trahisons, déguisements, chasse à l'homme à travers les bois et les marais, emprisonnement dans les oubliettes d'un château, coups de feu dans la nuit, dévouement et mort d'une jeune paysanne, purement éprise de Guilleri et sacrifiant sa vie pour l'aider à sauver Petit-Pierre, noires machinations de Deutz, le Judas qui vendit la duchesse pour on sait combien de deniers, rien ne manque à ce mélodrame — qui a été de l'histoire, — rien qu'un peu plus d'ardeur et d'entrain dans le style de l'historien, un peu de ce « diable au corps » qui soulevait les compagnons de Petit-Pierre, et Petit-Pierre elle-même.

21. — Étude de mœurs, description d'une des plus épouvantables catastrophes de l'histoire humaine, idylle « fleurissant sur un volcan », *les Derniers Jours de Saint-Pierre* offrent tous les éléments d'intérêt qui peuvent se rencontrer dans un roman historique. L'étude de mœurs nous montre la révolte des deux races qui peuplent la Martinique, la race blanche et la race noire. Le spectacle de ces querelles, quoique déjà vu ailleurs, prend ici un caractère plus poignant, de ce fait qu'il se déroule sous les menaces d'un volcan qui s'apprête à mettre d'accord les adversaires en les engloutissant tous. La partie descriptive est sobre, soit celle qui est consacrée aux beautés de la nature tropicale, soit celle qui retrace les horreurs de l'éruption et de destruction de la ville. L'auteur n'y abuse pas du bariolage et de l'illustration. Enfin l'idylle a la simplicité voulue. La poésie de la jeunesse et de l'amour s'y avive et s'y émeut au voisinage de la mort. Un jeune homme de race blanche aime une jeune fille de race noire ; le père, tout imbu des préjugés ataviques, combat ces pures tendresses et s'oppose au mariage, jusqu'au jour où le terrible Moloch du Mont Pelé unit les deux jeunes gens dans la commune catastrophe. En somme, comme on peut le pressentir d'après cette brève analyse, ce roman est une œuvre de métier, mais faite par un ouvrier délicat.

ROMAN HORS CADRE. — 22. — Ce n'est pas seulement à cause de sa

nature et de son objet que *le Maître de la Mer* doit être mis hors cadre, c'est surtout à cause de sa valeur. De sa valeur comme roman ? La question est controversée. — Les uns ont dit : « Vantez tant que vous voudrez l'écrivain, le sociologue, l'ethnologue, le penseur à qui nous devons ce livre ; mais laissez-moi ne pas admirer le romancier. Ce n'est pas un créateur de vie. Les personnages qu'il imagine ne sont pas des personnes en chair et en os, des êtres en qui l'on sente la vie palpiter de la chaleur du sang et de la vigueur des muscles ; ce sont des instruments de dissertation, des porte-voix, des phonographes exprimant les idées de M. de Vogüé. Ils n'ont pas d'*objectivité*, comme dit l'autre. Et la preuve c'est que, seul, le souvenir de leurs idées nous reste, mais que le souvenir de leur personnalité, de leur physionomie, de leurs noms même s'efface. Personne n'a oublié l'idée — si belle et si haute — des *Morts qui parlent* ; pourriez-vous dire les noms et les aventures des personnages qui la représentent ? Eux aussi ce sont des morts qui parlent ! ou plutôt des gens qui n'ont jamais été vivants ! » — Et les autres disent : « Pas vivants, les héros du *Maître de la Mer* ? Vous êtes difficile. Tournoël ? mais c'est Marchand, tout le monde l'a dit, et, même après le désaveu formel de M. de Vogüé, tout le monde continue à dire : c'est Marchand ! ce qui prouve au moins que c'est quelqu'un. Archibald ? Mais, à lui seul, il a assez de vie et de sang pour en fournir à tous les anémiques qui peuplent vos livres et vos théâtres ; c'est une bobine Rumkoff, un accumulateur d'électricité, une torpille à la mélinite. Vous trouvez qu'il ne palpite pas ! j'ai toujours peur qu'il n'éclate ! — Oui, mais il n'éclate jamais. Cet obus américain est un obus japonais ! Il fuse en beaux jets oratoires, il ne brise aucun obstacle, ne soulève aucune volonté. La femme qu'il aime et le soldat qu'il veut séduire lui résistent avec facilité et sans mérite !... » Je ne prolonge pas le dialogue, puisque vous êtes censés ne pas savoir encore qui est Archibald et qui est Tournoël, et n'avoir pas lu *le Maître de la Mer*. Bien que je sois sûr du contraire, voici : Archibald est un Américain *trusteur*, si j'ose employer ce terme ; il est en train d'organiser le trust du commerce maritime ; ses vaisseaux couvrent les mers ; ses affaires s'étendent sur le globe entier. Il a des mines en Australie, des journaux en Amérique, en Asie et en France ; ses millions font la hausse ou la baisse à son gré, sur tous les marchés du monde ; ils influencent certains Conseils de ministres et les délibérations de certains Parlements. C'est une puissance « mondiale. » Et tout de même Archibald n'est pas seulement un grand homme d'affaires ; s'il a des procédés qui sont d'un Arton et d'un Cornélius Herz, il a aussi des conceptions politiques qui sont d'un patriote et d'un poète. Il rêve de l'impérialisme américain ; il veut en être un des instruments. Et, par exemple, il a entendu parler de l'expédition du commandant français Tournoël, du

côté du lac Tchad, dans l'Ouadaï; tout ce morceau de l'Afrique va devenir français, si le Ministère approuve les projets du commandant et lui accorde les crédits, en hommes et en argent, qu'il sollicite. Archibald obtient que ces crédits soient refusés; il y a mis le prix. Il pense obtenir aussi facilement que Tournoël, fatigué des retards et de la mauvaise volonté de ses chefs, donne sa démission, se mette à son service, à lui, le Maître de la Mer, et conquière l'Ouadaï non plus pour la France, mais pour l'Amérique. Il se trompe. Jusqu'ici il n'avait eu affaire qu'à des hommes politiques ; ici, il se trouve en face d'un homme : « Rompez, Monsieur ! » Ce n'est pas tout à fait ce que dit Tournoël, mais c'est ce qu'il fait; — d'un geste ferme, il écarte les propositions de l'Américain, non sans les discuter abondamment et éloquemment (car lorsqu'il n'est pas de service, il n'a pas le parler bref). Il veut se réserver pour la France, la seule France, dût-il passer sa vie à faire antichambre chez les maîtres actuels de la France. En attendant, il consacre ses loisirs à Mme Fianona. Qui est Fianona ? Une femme, la Femme avec un grand F — et c'est tout ! Les détails abondants et précis qu'on nous donne sur elle, et sur feu son mari, et sur sa famille et sur ses embarras financiers, etc., etc., n'ont pas d'intérêt ; elle a beau avoir tous ses papiers et son *curriculum vitae* en règle, elle n'a pas la vie. De tous les personnages du roman, celui-là est le moins défendable. Auprès de ladite Fianona, Archibald et Tournoël se retrouvent rivaux, mais c'est le Français qui l'emporte. Plutôt que de devenir la femme de l'Américain, la *Maîtresse légitime de la Mer*, elle préfère devenir la maîtresse du commandant, en attendant d'être sa femme ; car le mariage aura lieu, et Archibald qui ne se refuse rien, pas même l'héroïsme romanesque, consent à être un des témoins ; il s'offre même à être l'homme d'affaires et le bailleur de fonds du nouveau ménage. Il est si beau dans ce rôle que, de crainte de n'être pas aussi sublime que lui et de se montrer un vulgaire bourgeois, Tournoël accepte ! — M. de Vogüé a lui-même avoué que ce dénouement n'est pas bon. Quelques-uns de ses plus sincères admirateurs avouent encore que l'action, terminée par ce dénouement, n'est pas meilleure, — et que même elle n'est ni meilleure ni pire, attendu qu'elle n'existe pas. Tous les personnages qui y figurent sont ou ont été des hommes d'action ; ils ne le sont plus ici. La plupart ne sont que des « figurants », avec de belles têtes d'ailleurs, je veux dire des têtes curieuses à voir : masque, attitude, gestes sont admirablement saisis et rendus. Parmi les personnages secondaires il faut citer le journaliste parisien Moucheron ; — un duc authentique époux d'une millionnaire américaine, lui, occupé de l'élevage des chevaux, elle, occupée de l'élevage de ses compatriotes, dont elle veut faire des « hommes du monde » ; — le ministre Pélussin, le Toulousain finaud et bavard, le faux bonhomme qui « roule »

les camarades en leur tapant sur le ventre; — le général Romain Muiron, Romain de nom et d'âme; — l'évêque X..., qui n'est Romain que de doctrine; — une coquette, intrigante et besogneuse, « la pauvresse millionnaire », etc., etc. Que font ensemble tous ces gens-là? Ils ne font rien! Ils causent ou plutôt ils discourent! Mais comme ils discourent bien! Le discours du général Muiron est à mettre dans un *conciones* à l'usage de nos officiers; une phrase de l'évêque, onctueuse, « rondouillarde, » et qui semble confite dans l'optimisme le plus béat, est un bien joli pastiche et point trop irrévérencieux; un soupir du même, un simple soupir — oh! ce soupir! — vaut tout un mandement! — Mais ce sont surtout les discours d'Archibald et de Tournoël qui sont remarquables — d'abord par les sujets, les plus divers, les plus graves, les plus attachants, les plus actuels qui soient, puisqu'ils ne sont rien moins que tous les problèmes de la vie sociale, politique, économique et religieuse, en France, en Europe, en Afrique, Asie, Amérique et autres lieux, — ensuite par la magnificence de la forme, si éclatante, si éblouissante qu'il faut presque « les lire avec des lunettes bleues »; — en troisième lieu par la portée des idées, qui sont d'une des plus belles et des plus hautes intelligences de ce temps, — et enfin par la valeur symbolique des discoureurs. Car Archibald et Tournoël sont moins encore des personnages ou des personnes (si tant est qu'ils soient des personnes) que des types généraux, représentatifs de races et d'idéals différents; ce ne sont point deux hommes, ce sont deux Idéals! l'un, l'Idéal du Milliard, positif et fougueux à la fois, et qui est parti pour la conquête de la terre et des âmes; l'autre, l'Idéal des Chevaliers d'antan, l'idéal de la France,

Terre du Dévouement, de l'Honneur, de la Foi,

comme le disait — déjà! — l'empereur Charlemagne (celui de feu M. de Bornier). Ces deux Idéals se disputent le monde à cette heure. Lequel l'emportera? Dans *le Maître de la Mer*, ils se livrent un duel verbal admirable; les phrases des deux adversaires se croisent et étincellent comme les éclairs de deux maîtres fleurets dans une passe d'armes. Fianona, juge du tournoi, finit par décerner le prix à l'Idéal français. Puisse le monde en faire autant! — Conclusion : quelque discutable que soit le roman du *Maître de la Mer*, l'œuvre est grande et belle! Faut-il ajouter, avec M. Faguet : « C'est peut-être le plus grand livre de l'année? » Cela dépend de la taille des autres. CH. ARNAUD.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *La Sorcellerie et la Science des poisons au* XVIIe *siècle*, par le Dr A. MASSON. Paris, Hachette, 1904, in-16 de 342 p., 3 fr. 50. — 2. *Poisons et sortilèges*, par les Drs CABANÈS et L. NASS. 2e série. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 388 p.,

3 fr. 50. — 3. *Montaigne et les Médecins*, par le Dr Merleau-Ponty. Paris, Rousset, 1903, in-8 de 38 p., 2 fr. — 4. *Controverses transformistes*, par Alfred Giard. Paris, Naud, 1904, gr. in-8 de viii-179 p., avec 23 fig., 7 fr. — 5. *Traité des variations des os du crâne de l'homme et de leur signification au point de vue de l'anthropologie zoologique*, par le Dr A.-F. Le Double. Paris, Vigot frères, 1903, gr. in-8 de xv-400 p., avec nombr. dessins, 20 fr. — 6. *Travail et plaisir, nouvelles études expérimentales de psycho-mécanique*, par le Dr Ch. Féré. Paris, Alcan, 1904, gr. in-8 de 476 p., avec 200 fig., 12 fr.— 7. *Naissance et Mort, étude de socio-biologie et de médecine légale*, par le prof. G. Morache. Paris, Alcan, 1904, in-16 cartonné de iii-273 p., 4 fr. — 8. *Précis des maladies mentales*, par le Dr A. Rémond. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de 273 p., 4 fr. — 9. *Étude médico-légale sur les traumatismes de l'œil et de ses annexes*, par le prof. Baudry. 3e édit. Paris, Vigot frères, 1904, in-18 cartonné de ix-323 p., 5 fr. — 10. *Précis d'accouchement*, par les Drs Louis Dubrisay et Cyrille Jeannin. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-12 de ii-736 p., 9 fr. — 11. *Recherches des causes déterminant le sexe*, par le Dr Louis Billon. Paris, Rousset, 1904, in-12 de 118 p., 2 fr. 50. — 12. *Hygiène de l'âme (hygiène morale)*, par E. de Feuchtersleben. Paris, J.-B. Baillière, 1904, in-12 de viii-351 p., 4 fr. — 13. *Penseurs et savants ; leurs maladies, leur hygiène*, par le Dr Gélineau. Paris, Vigot frères, 1904, in-8 de xviii-318 p., 4 fr. — 14. *L'Alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience*, par le Dr Jacques Bertillon. Paris, Lecoffre, 1904, in-12 de 232 p., 2 fr. — 15. *La Fièvre jaune, étude basée sur des observations personnelles*, par le Dr J.-Th. Dupuy. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-12 de 85 p. et pl., 2 fr. — 16. *La Peste, étude critique des moyens prophylactiques actuels*, par le Dr J.-Th. Dupuy. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-12 de 158 p., 2 fr. — 17. *Analyse chimique et bactériologique des eaux potables et minérales*, par F. Baucher. Paris, Vigot frères, in-18 cartonné de 413 p., 7 fr. — 18. *Précis d'anatomie dentaire*, par J. Choquet. Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, in-18 de 496 p., avec 200 fig., 8 fr. — 19. *Mécanisme et éducation des mouvements*, par Georges Demenÿ. Paris, Alcan, 1904, in-8 cartonné de ii-523 p. et 565 fig., 7 fr. 50. — 20. *La Fatigue et l'entraînement physique*, par le Dr Philippe Tissié. Paris, Alcan, 1903, in-12 cartonné de xvi-343 p., 4 fr. — 21. *Nouveau Formulaire magistral*, par A. et G. Bouchardat. Paris, Alcan, 1904, petit in-18 cartonné de 692 p., 4 fr. — 22. *La Purine et ses dérivés*, par le Dr A. Mouneyrat. Paris, Naud, 1904, in-8 cartonné de 99 p., 2 fr. — 23. *La Vie et la santé*, par E. Caustier. Paris, Vuibert et Nony, s. d., in-12 de 356 p., illustré de 263 grav., 3 fr. 50. — 24. *Manuel de la garde-malade*, par Miss Eva Luckes ; trad. de l'anglais par Mme J.-H. Caruchet et le Dr Félix Regnault. Paris, Vigot frères, 1904, in-18 de iv-315 p., 3 fr. 50.

1. — C'est une étude bien intéressante que *la Sorcellerie et la Science des poisons au* xviie *siècle*, publiée par le Dr Masson. Rien de bien nouveau ne s'y trouve pourtant, et l'auteur semble n'avoir eu d'autre but que de faire un travail de vulgarisation historique. Aussi n'y trouve-t-on presque point d'indications bibliographiques ou de références documentaires. La thèse soutenue par le Dr Masson est que nos aïeux n'étaient pas, dans le fond, aussi mauvais qu'on l'a prétendu : on les accuse d'avoir été trop souvent d'injustes persécuteurs, brûlant inhumainement et sans la moindre apparence de raison, sorciers et sorcières ; mais les procès de sorcellerie dont l'histoire a conservé le souvenir n'étaient, à de très rares exceptions près, que des procès d'empoisonnement, car tout sorcier se doublait d'un marchand de « poudre de succession » ou d'une foule d'autres substances non moins nuisibles. L'ouvrage se divise en huit parties. Les trois premières sont consacrées à des considérations générales sur le grand siècle, et

renferment un exposé assez étendu des connaissances de cette époque relativement à la toxicologie et à la préparation des substances pharmaceutiques. Il faut reconnaître avec le Dr Masson, que si, dans ces temps reculés, les sorciers étaient des empoisonneurs d'une habileté consommée, la médecine légale est le plus souvent, sinon toujours, impuissante à produire la preuve scientifique de leurs forfaits. Les cinq dernières parties sont surtout historiques : on y trouve la relation des morts tragiques de nos rois avant Louis XIII, une étude médicale dans ses rapports avec l'histoire proprement dite de Richelieu, de Marie de Médicis et de Louis XIII. Les chapitres consacrés à ce dernier ne sont pas, tant s'en faut, les moins intéressants, et l'auteur sait rendre justice à celui qui, parmi la longue lignée de nos rois, eut le plus conscience de sa lourde et redoutable charge. On ne saurait cependant admettre toutes les conclusions du Dr Masson, notamment celle qui attribue au poison la mort de Louis XIII. Notre confrère a laissé passer dans son travail, si curieux d'ailleurs et d'une lecture si attachante, des erreurs que je qualifierais volontiers d'impardonnables, notamment dans le chapitre consacré à Urbain Grandier et aux possédées de Loudun, où il confond juges et exorcistes, etc. Il confond encore Robert le Pieux avec son fils Henri Ier, fait mourir brusquement, en 1208, Philippe-Auguste qui ne devait pourtant mourir que quinze ans plus tard, d'une maladie de langueur, et porte à propos des maladies de Richelieu, de Marie de Médicis et d'autres, des diagnostics sinon erronés, tout au moins des plus contestables.

2. — Si le docteur Masson est fort enclin à attribuer au poison la mort de plusieurs personnages historiques du XVIIe siècle, on ne saurait faire le même reproche aux docteurs Cabanès et Nass, à propos de la deuxième série de leur travail sur les *Poisons et sortilèges*. Ceux-ci, au contraire, s'efforcent de laver des crimes d'empoisonnement dont les accuse ou seulement les soupçonne l'histoire, souverains et personnages illustres depuis Catherine de Médicis jusqu'à Louis XVI ; et pour eux encore, comme ils le laissaient pressentir dans la Préface du premier volume, « c'est bien à tort qu'on attribue au poison ces morts mystérieuses, dont l'arsenic ou le sublimé pouvait seul expliquer la soudaineté opportune ; aujourd'hui, ces fables ne peuvent plus être acceptées. On dit bien, poursuivent-ils, lorsque disparaît un souverain, que sa dernière maladie n'est pas naturelle, on a bien dit qu'Alexandre de Russie et le président Félix Faure ont été empoisonnés. L'histoire a déjà fait bonne justice de ces racontars intéressés. » D'aucuns seront tentés de trouver exagérées nombre de conclusions de nos auteurs relativement à la mort de tel ou tel personnage, et penseront que dans bien des cas le diagnostic de la cause, loin d'être sûr dans l'un ou l'autre sens, devra rester indécis. Les *Poisons et sortilèges*

n'en forment pas moins une étude des plus documentées et des plus passionnantes à lire. Les empoisonnements au XVIe siècle en forment la première partie, et la mode de se défaire d'autrui par le poison nous serait venue d'Italie, à la suite des guerres que les Français y firent, et surtout après l'arrivée en France de Catherine de Médicis, femme du roi Charles IX. La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée au XVIIe siècle; mais la descendance du grand Roi n'a pas été oubliée. Les auteurs me pardonneront encore de leur signaler çà et là quelques erreurs : Mariana est-il bien, comme ils l'affirment (p. 13), l'historien de Philippe II ? Il a bien écrit une Histoire d'Espagne, mais elle ne va qu'à l'année 1516, et la suite, qui a été donnée dans quelques éditions, n'est pas de lui. — Les anciens médecins, ni même les charlatans, n'ont pas *toujours* employé le sang humain, comme il est dit dans la note 2 de la page 18. — Les docteurs Cabanès et Nass parlent, après le docteur Legué, de « péritonite par intoxication mercurielle ». Je n'ai jamais vu signaler cette affection comme suite de l'empoisonnement par un composé quelconque du mercure; et, si elle existe, elle est excessivement rare. Dire aussi que l'un des principaux caractères de l'hydrargyrisme est une salivation abondante, paraîtra une proposition bien absolue à ceux qui ont étudié l'action physiologique ou toxique du mercure et de ses composés. Le ptyalisme se produit dans certaines circonstances avec certaines préparations mercurielles; et l'on peut fort bien mourir empoisonné par un produit mercuriel sans avoir salivé plus qu'à l'ordinaire. — Enfin, dans tout le corps du volume il y a un emploi abusif du mot « sublimé » : Plusieurs fois déjà, lit-on à la page 206, nous avons rencontré le mot sublimé accolé à celui de l'arsenic; d'après les déclarations des accusés il semble qu'indifféremment on ait employé l'un ou l'autre; mais nous croyons que l'emploi du sublimé n'a pas été aussi répandu que l'arsenic; la saveur caustique en empêcherait l'ingestion par la bouche... » Dans l'esprit des auteurs, le terme sublimé équivaut à sublimé corrosif, composé mercuriel, et c'est plus communément ainsi que l'on désigne aujourd'hui ce dernier produit. Mais, au XVIIe siècle, le mot *sublimé* employé seul, et avec une acception spécifique, servait toujours à désigner l'arsenic blanc, que l'on obtenait, en effet, par sublimation (arsenic blanc = arsenic sublimé = acide arsénieux). Lorsqu'il servait à désigner un composé mercuriel on avait soin de toujours spécifier celui des deux composés mercuriels qui, alors, étaient également obtenus par sublimation : *sublimé corrosif* (ou bichlorure de mercure), *sublimé doux* (ou protochlorure de mercure, ou calomel). Ces deux composés mercuriels étaient encore ainsi spécifiés au commencement du siècle dernier.

3. — Quelque étonnante que la chose puisse paraître de prime abord,

Montaigne a été l'objet d'une thèse inaugurale de la Faculté de médecine : *Montaigne et les Médecins*. Le Dr Merleau-Ponty a pensé que le célèbre philosophe ayant, dans ses *Essais*, traité un peu de tout, même de physiologie et de médecine, et aussi des médecins, on pouvait extraire de son Œuvre la part qui revient à ces derniers. Mais il s'est surtout attaché à étudier Montaigne comme malade, souffrant fréquemment de « choliques » et de la goutte, et à montrer l'opinion que le patient avait des médecins et des traitements qui lui furent imposés. Le Dr Merleau-Ponty n'a pas eu la prétention de présenter un travail complet sur le sujet choisi. C'est plutôt une ébauche, un plan un peu détaillé dont les amis de Montaigne pourront se servir pour approfondir une question des plus intéressantes.

4. — Ce n'est pas un travail de première main que M. Alfred Giard présente au public savant sous le titre : *Controverses transformistes*, mais un ensemble d'articles publiés depuis trente ans dans diverses Revues scientifiques. Les idées de M. Giard sont connues : c'est un fervent adepte des théories de Lamark et de Darwin. Bien que la science ait « marché » depuis l'époque où il publiait ses premières leçons, et que telle théorie émise alors ait vieilli, ou soit aujourd'hui considérée comme erronée, l'auteur a préféré les reproduire intégralement. L'ouvrage intéressera biologistes et philosophes, qui y trouveront, au point de vue spécial où s'est placé l'auteur, un tableau d'ensemble du mouvement scientifique dans le dernier quart du XIXe siècle.

5. — Il y a quelque sept ou huit ans, le Dr Le Double exposait, dans un travail d'ensemble, le résultat de ses études sur les variations du système musculaire de l'homme et montrait la signification que l'on était en droit d'en tirer au point de vue de l'anthropologie zoologique. Il complète aujourd'hui cet ouvrage devenu classique, par un *Traité des variations des os du crâne de l'homme*, variations envisagées toujours au point de vue de l'anatomie comparée. Le Dr Le Double, — et c'est là ce qui fait la grande originalité de son livre, — cherche à expliquer les anomalies des os du crâne, par les actions mécaniques qui ont pu s'exercer pendant un temps plus ou moins long sur ces os. Les belles collections ostéologiques qu'il a su réunir, avec autant de patience que de sagacité, à son laboratoire de l'École de médecine de Tours, lui ont permis de se lancer dans la voie de recherches fructueuses ; il s'efforce d'assigner à chaque anomalie ou malformation une cause indiscutable, ou tout au moins plausible : ainsi le défaut d'union des sutures sagittale et métopique, et la division en quatre fragments de l'os temporal, se produisent lorsque le cerveau dépasse un certain degré de développement ; en sorte qu'on serait en droit de se demander si la lenteur de l'ossification des sutures, qui est un des signes distinctifs de l'homme et du singe, ossification si précoce chez les idiots, ne serait pas la con-

séquence bien plutôt que la cause (comme on l'admet souvent) du faible développement de l'appareil cérébral. Dans l'origine des anomalies qu'il étudie, le Dr Le Double fait une part très large à l'atavisme. Nombre des propositions émises par l'auteur ne seront certainement pas admises sans conteste, et lui-même d'ailleurs ne le croit pas. Quoi qu'il en soit, c'est un travail d'ensemble d'autant plus intéressant qu'il n'en existait aucun jusqu'à présent, et il complète heureusement l'étude précédente de l'auteur sur les variations du système musculaire de l'homme. Ajoutons cependant qu'il convient de faire quelques réserves sur les idées philosophiques qui sont émises dans l'une et dans l'autre.

6. — C'est une étude bien curieuse et d'une haute portée philosophique que : *Travail et plaisir*, du Dr Ch. Féré. Après avoir exposé sommairement la dignité du travail manuel et du travail intellectuel, il passe en revue les agents nombreux et variés qui peuvent exercer une influence plus ou moins grande sur le travail en général : rythme, durée des repos, poids, économie de l'effort, conditions individuelles, conditions atmosphériques, échauffement artificiel de la tête, excitations sensorielles, etc., rien n'est oublié. Parmi les considérations générales nous relevons le paragraphe suivant qui donne une assez bonne idée de l'esprit dans lequel a été conçu l'ouvrage : « Non seulement l'activité est la plus grande source de notre bonheur, mais elle est nécessaire à la vie ; le repos n'est possible que dans la mort. Aussi sommes-nous inctinctivement forcés d'être actifs et c'est justement parce que l'homme ne peut pas se passer d'activité que plus il est oisif, plus il a besoin d'excitations et de plaisirs. Moins les hommes travaillent, plus ils ont besoin de consommer, dit Tarde. C'est qu'en réalité rien ne peut agir sur eux sans qu'ils réagissent, et cette activité provoquée par l'objet de la consommation ou de l'usage est agréable. Suivant son tempérament et suivant son développement physique et moral il y a un maximum de bonheur que l'homme ne peut dépasser. Pour chacun l'irritabilité varie sous l'influence des modifications de la nutrition comme les tropismes sous l'influence des changements chimiques. Le plaisir est comme la douleur (Ch. Richet), une opération intellectuelle d'autant plus parfaite que l'intelligence est plus développée. « Plus un être est parfait, plus il doit ressentir vivement la peine et le plaisir, disait Dante. »

7. — Sous le titre : *Naissance et Mort*, le professeur Morache nous donne une étude approfondie de l'évolution de l'homme, depuis le moment où il paraît à la vie jusqu'à celui qui lui ferme les portes de l'existence extérieure. De tout temps les philosophes ont essayé de résoudre le problème de la vie, de déterminer les conditions de l'activité biologique de l'être humain, mais le problème se dresse toujours

insoluble, et c'est à peine si les différentes écoles scientifiques ont pu arriver à jeter un peu de lumière sur quelques points définis. Le professeur Morache s'est attaché surtout à étudier non pas le problème, mais le fait de la naissance et celui de la mort au point de vue social, l'entrée, comme la sortie du milieu ne pouvant rester méconnus de ceux qui ont la charge des intérêts collectifs. Bien des questions accessoires se soulèvent alors, notamment celles qui ont trait à la filiation, aux hérédités. L'auteur a insisté tout particulièrement sur la recherche de la paternité ; mais il a tort de croire qu'elle ait été négligée « aux temps où l'individualité humaine était considérée comme élément secondaire. » Et bien qu'on rencontre dans cet ouvrage nombre d'idées contestables, on ne le lira pas moins avec un très vif intérêt.

8. — La collection des précis de médecine inaugurée par la librairie de Rudeval, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Précis des maladies mentales*, par le Dr Rémond. Pour cet auteur, l'âme n'existe pas : « Il est plus sage, dit-il, de ne pas aggraver notre ignorance par une hypothèse gratuite, et de compliquer l'insuffisance de nos notions anatomo-pathologiques en admettant l'existence d'une âme dont rien ne vient montrer la réalité. Il vaut mieux voir dans ce concept l'expression de toutes les choses qui nous sont inconnues. » Telle est l'idée fondamentale qui a présidé à la rédaction de l'ouvrage : les maladies mentales, pour le Dr Rémond, ne sont et ne peuvent être que des maladies cérébrales. Dans le premier chapitre, consacré aux notions de psychologie générale, l'auteur étudie le fondement du moi : la personnalité est un agrégat d'éléments organiques ; elle réside essentiellement dans la faculté de réagir aux excitations extérieures. Autrement dit, « la vie humaine est surtout constituée par des actes réflexes, ne laissant qu'une place bien étroite à la conscience et au libre arbitre. » Dans un chapitre suivant, d'anatomie et de physiologie, se voit cette conception du névraxe : les centres nerveux systématisés en vue d'actes réflexes ne seraient arrivés à une évolution définitive que dans la moelle, le cerveau n'étant qu'en voie de perfectionnement philogénique, perfectionnement lié à celui des actes réflexes. Les maladies mentales sont divisées en trois classes : 1° les polio-encéphalites, ou maladies de la cellule cérébrale, traduisant ou une insuffisance cellulaire transitoire, ou un état tel que la cellule est constamment en imminence d'insuffisance et présente de l'insuffisance périodique, ou enfin un état d'insuffisance permanente et définitive ; 2° les leuco-encéphalites, ou maladies des prolongements de la cellule nerveuse ; 3° les encéphalites totales. Tel est l'ordre dans lequel sont décrites et étudiées les différentes maladies mentales. Un court chapitre est consacré à chacune d'elles ; les descriptions sont simples et claires et l'auteur s'est attaché à éviter toutes les théories et les discus-

sions, s'efforçant au contraire de fixer dans l'esprit du lecteur, par des observations bien choisies, les principaux types morbides. Les relations qui unissent la pathologie générale aux maladies mentales sont notées avec soin, ainsi que les indications thérapeutiques propres à ces dernières. Enfin, trois derniers chapitres, l'un a trait à la pathologie générale, l'autre à la médecine légale ; le troisième reproduit, non sans l'agrémenter de vives critiques, trop souvent fondées, il faut le reconnaître, la législation qui régit actuellement les aliénés.

9. — L'*Étude médico-légale sur les traumatismes de l'œil et de ses annexes*, du Dr Baudry, qui en est à sa troisième édition et a été déjà traduite dans plusieurs langues, est suffisamment connue : c'est un travail d'ensemble présentant un exposé à la fois succinct et clair des lésions traumatiques de l'œil et de ses annexes, envisagées surtout au point de vue de leur pronostic. Il est tout spécialement destiné à guider l'expert sollicité par une compagnie d'assurance ou un simple particulier, et à lui faciliter l'appréciation aussi exacte que possible du préjudice causé aux blessés. L'écoulement rapide des deux premières éditions montre assez que ce travail répond à un réel besoin.

10, 11. — Le *Précis d'accouchement*, des Drs Dubrisay et Jeannin, est destiné aux étudiants et praticiens en quête non de discussions théoriques et sans la moindre utilité, mais de notions claires et pratiques. Il comprend deux parties : 1° la physiologie de l'état puerpéral, gestation, accouchement, suites de couches ; 2° la pathologie, dans laquelle est passée en revue également tout ce qui a trait à la grossesse, à l'accouchement, et aux suites de couches. La pathologie spéciale à la délivrance, si importante, forme un chapitre à part, très clair et très étudié ; les auteurs se sont surtout attachés, et avec raison, à faire une part large au traitement, ce qui rend leur livre essentiellement pratique. Disons pour terminer qu'un grand nombre de figures explicatives, demi schématiques, accompagnent le texte. — Le problème des sexes a toujours préoccupé les médecins et les philosophes. Ce problème est toujours très controversé, et le Dr Billon, sur l'inspiration de son maître, le professeur Boissard, y a consacré sa thèse inaugurale : *Recherches des causes déterminant le sexe*. Ce travail comprend trois parties : l'une est consacrée à l'historique de la question ; la seconde à la discussion des opinions méritant d'être discutées ; dans la troisième, — et c'est la plus importante, — est exposée, développée et soutenue l'hypothèse qui semble devoir être admise comme la plus probable.

12, 13. — Je me contenterai de mentionner : *Hygiène de l'âme*, de M. E. de Feuchtersleben, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions en Allemagne et en Angleterre et même en France. C'est un excellent petit traité de philosophie pratique, que liront avec fruit les médecins

et les non médecins (pour dire comme en Allemagne.) — C'est encore un traité d'hygiène de l'âme, mais s'adressant tout spécialement aux hommes de science et de travail intellectuel, que *Penseurs et savants* du Dr Gélineau. Il faut ajouter cependant que les maladies physiques plus spéciales aux penseurs occupent une bonne partie de l'ouvrage. Plusieurs travaux de ce genre avaient déjà paru dont l'un des plus connus est celui de Réveillé-Parise ; mais ils sont d'une telle rareté, qu'on ne peut que savoir gré à M. Gélineau d'avoir publié le sien.

14.— La « Bibliothèque d'économie sociale, » publiée sous la direction de M. H. Joly, membre de l'Institut, vient de s'enrichir d'un volume nouveau dû à la plume du Dr J. Bertillon et qui répond à l'une des plus grandes préoccupations de l'heure présente : *L'Alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience*. Tout le monde peut constater que, jusqu'à présent, en France, aucun effort sérieux n'a été tenté pour faire disparaître ou seulement atténuer le mal : c'est que, en attaquant ce dernier, on mécontente les grands électeurs du régime actuel. D'ailleurs les moyens tentés dans les autres pays ont-ils donné des résultats satisfaisants, et serait-on en droit d'en espérer si on les appliquait au nôtre ? Voilà le problème que le Dr Bertillon s'est donné la tâche de résoudre avec force documents à l'appui, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que la question a été magistralement étudiée sous toutes ses faces. L'ouvrage est divisé en trois parties. La première comprend le tableau de la consommation de l'alcool dans les principaux pays d'Europe. Et si la France n'occupe pas, dans cette consommation, le premier rang, que lui assignent certains écrivains étrangers, il est incontestable qu'elle est le pays où l'alcoolisme progresse le plus. Dans la deuxième partie le Dr Bertillon démontre que l'alcool est un aliment vénéneux. J'avoue ne point partager son opinion relativement à l'innocuité relative des alcools rectifiés, et à la nocivité plus grande des alcools de vin. Cette démonstration a été faite jadis en pleine Chambre par le Dr Michou, alors député de l'Aube, si je m'en souviens bien. Mais, cette réserve faite, on ne peut que souscrire à tout ce qu'a écrit le Dr Bertillon sur les effets des alcools d'origines diverses. La troisième partie, la plus importante de l'ouvrage, est consacrée à l'étude des résultats obtenus par les différentes mesures employées pour restreindre l'alcoolisme. Ces moyens sont nombreux, et, quoique inégalement efficaces, ils ont permis d'obtenir des résultats plus ou moins brillants dans les pays qui les ont appliqués, inespérés même dans un pays comme la Norvège, devenu aujourd'hui le moindre consommateur d'alcool de l'Europe, d'un des plus grands qu'il était naguère. Mais le Dr Bertillon, en ce qui concerne la France, ne se fait aucune illusion, et les conclusions qu'il émet à la fin de son travail sont des plus sombres et des plus attris-

tantes : « On ne fera rien, dit-il. On ne prendra pas plus de mesure contre l'alcoolisme que contre l'abaissement de la natalité. Laissez faire ! Laissez passer ! Laissez tomber le bâtiment doublement avarié sans rien tenter pour le sauver. La formule est simple ; elle est d'une application peu fatigante... C'est la lâcheté érigée en doctrine. La France périra donc pour ce double motif : moindre nombre des hommes, moindre valeur des hommes... Le pis est que la France mourra déshonorée. L'histoire aura le droit de dire qu'elle sera morte de deux vices ignobles : le crime d'Onan et l'ivrognerie. »

15, 16. — *La Fièvre jaune*, livre que vient d'écrire le docteur J.-Th. Dupuy, a pour but essentiel de démontrer ce qui, dans l'état actuel de la législation sanitaire internationale, est défectueux, et combien il serait à désirer de voir tous les navires à passagers dotés de laboratoires bactériologiques. Une telle mesure ne serait que le corollaire, il est vrai, de plusieurs dispositions du réglement du 4 janvier 1896; mais jusqu'à présent aucun gouvernement n'en a pris l'initiative. L'auteur étudie l'épidémiologie de fièvre jaune à bord des navires ; pour lui, le *terrain* joue un rôle prépondérant et le mal n'atteint que les individus placés dans des circonstances spéciales. Il préconise comme traitement les injections massives du soluté salin, improprement appelé sérum artificiel, en attendant qu'on ait découvert un sérum spécifique. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir ajouter une table des matières à son travail. — En même temps que ce dernier paraissait un autre du même auteur : *La Peste, étude critique des moyens prophylactiques actuels*. Le sous-titre indique assez dans quel sens il est orienté : c'est une critique des moyens préservatifs dont on dispose actuellement contre le fléau, si redoutable jadis, tant dans les grands ports d'arrivages exotiques et à bord des vaisseaux que dans l'intérieur du territoire. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans le livre de M. Dupuis une description du mal au point de vue où l'on se place dans les traités classiques, bactériologique, clinique ou autre. On y voit le journal quotidien et détaillé de la désinfection d'un navire infecté, telle qu'elle était pratiquée jusqu'à présent, et l'examen des circonstances qui amenèrent la contamination. Les contraintes imposées aux médecins, aux malades, aux personnes de leur entourage et aux propriétaires des immeubles où ont vécu les malades, sont passées en revue dans un chapitre spécial. Puis viennent les observations de quarante-trois individus injectés préventivement contre la peste. On peut tirer de la lecture de cet ouvrage (qui n'a pas plus de table des matières que le précédent), que la contagiosité de la peste est faible, à quelques exceptions près de virulence spéciale ou de prédispositions individuelles, et qu'on peut arriver assez facilement à se préserver des atteintes du mal.

l'influence des troubles de la nutrition, être non oxydées, retenues dans l'organisme, ou produites en trop grande abondance, agir dans les deux cas par l'intermédiaire du sytème nerveux, sur le cœur et les autres organes, et devenir ainsi autant de causes d'intoxication.

23, 24. — *La Vie et la santé*, de M. E. Caustier, paraît être un ouvrage destiné aux élèves de l'enseignement supérieur des deux degrés. On y trouve la description sommaire et très claire, accompagnée de figures, des deux groupes fonctionnels de l'organisme, fonctions de nutrition, d'une part, et d'autre, fonctions de relation. — Mme Caruchet et le docteur Regnault ont eu l'heureuse idée de traduire sous le titre : *Soins généraux à donner aux malades*, le *Manuel de la garde-malade* publié en Angleterre par Miss Eva Luckes, directrice du London Hospital. Le modeste opuscule sera d'autant plus apprécié par tous ceux qui s'occupent des malades ou d'écoles d'infirmières qu'en France on en est encore aux tâtonnements, sinon dans une fausse voie à cet égard. Chez nous on se préoccupe surtout d'inculquer aux infirmières des notions d'anatomie et de physiologie, reléguant au second plan leur éducation pratique, si l'on daigne même s'en occuper. La lecture du Manuel de Miss Lucke apprendra aux gardes-malades à devenir des auxiliaires intelligents et dévoués du médecin.

Dr L. de Sainte-Marie.

BEAUX-ARTS

1. *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, par Maxime Collignon et Louis Couve. *Planches*. Paris, Fontemoing, 1904, in-4 de 24 p. et 52 planches en photogravure, 25 fr. — 2. *Le Capitole romain antique et moderne*, par E. Rodocanachi. Paris, Hachette, 1904, in-4 de xliv-224 p., avec 62 grav., 12 fr. — 3. *Les Villes d'art célèbres. Ravenne*, par Ch. Diehl. Paris, Laurens, 1903, in-8 de 140 p., avec 130 grav., 3 fr. 50. — 4. *Les Origines du crucifix dans l'art religieux*, par Louis Bréhier (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p., 0 fr. 60. — 5. *Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance*. 1re partie. *Architecture*, par Camille Enlart. II. *Architecture civile et militaire*. Paris, Picard et fils, 1904, in-8 de xv-856 p., avec 291 grav., 15 fr. — 6. *Roc-Amadour, étude historique et archéologique*, par Ernest Rupin. Paris, Baranger, 1904, gr. in-8 de viii-418 p., avec 120 grav., 12 planches et une chromolith., 20 fr. — 7. *Les Musées d'Europe. Le Louvre. La Peinture*, par Gustave Geffroy. Paris, Per Lamm, s. d., in-8 de iv-160 p., avec 57 planches et 114 photograv., 15 fr. — 8. *Les Musées d'Europe. Londres. La National Gallery*, par Gustave Geffroy. Paris, Per Lamm, s. d., in-8 de iv-160 p., avec 57 planches et 155 photogravures, 15 fr. — 9. *Les Musées d'Europe. Versailles*, par Gustave Geffroy. Paris, Per Lamm, s. d., in-8 de iv-160 p. avec 57 planches et 168 photograv., 15 fr. — 10. *Les Grands Artistes. Poussin*, par Paul Desjardins. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 11. *Les Grands Artistes. Puget*, par Philippe Auquier. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 12. *Les Grands Artistes. Van Dyck*, par Fierens-Gevaert. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 13. *Les Grands Artistes. Vélasquez*, par Élie Faure. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 14. *Les Grands Artistes. Ingres*, par J. Momméja. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p. et 24 photograv.,

2 fr. 50. — 15. *François Rude, sculpteur. Ses œuvres et son temps*, par Louis de Fourcaud. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-8 de xii-538 p., avec 16 photograv., 12 fr. — 16. *L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, par Camille Mauclair. 2e éd. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-8 de 238 p. avec 48 photograv., 12 fr. — 17. *Les Deux Lippi*, par I. B. Supino ; trad. de l'italien par J. de Crozals. Florence, Alinari frères, 1904, in-8 de 200 p., avec de nombreuses photograv. et planches hors texte ; cart. toile, 15 fr. — 18. *Great Masters in painting and sculpture. Gaudenzio Ferrari*, by Ethel Halsey. London, George Bell and sons, 1904, in-8 de xv-148 p., avec 39 photograv., cart. toile, 6 fr. 25. — 19. *The british Artists series. Thomas Gainsborough*, by Lord Ronald Sutherland Gower. London, George Bell and sons, 1903, in-8 de xiii-133 p., avec 102 photograv., cart. toile, 9 fr. 50. — 20. *The Saints in christian art. Lives and legends of the english bishops and kings, mediaeval monks, and other later Saints*, by Mrs. Arthur Bell. London, George Bell and sons, 1904, in-8 de xiii-377 p., avec 53 photograv., cart. toile, 17 fr. 50. — 21. *Les Questions esthétiques contemporaines*, par Robert de la Sizeranne. Paris, Hachette, 1904, in-12 de lv-274 p., 3 fr. 50. — 22. *Nouveaux Essais sur l'art contemporain*, par H. Fierens-Gevaert. Paris, Alcan, 1903, in-12 de ii-214 p., 2 fr. 50. — 23. *Excursions artistiques et littéraires*, par Gaston Sortais. Première série. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xv-259 p., 2 fr. 50. — 24. *Les Membres de l'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut*, par Albert Soubies. Première série, *1795-1816*. Paris, Flammarion, 1904, in-8 de vii-236 p., 6 fr. — 25. *Petit Inventaire illustré de la Chalcographie du Musée national du Louvre*, par Henry de Chennevières. Paris, Joanin, s. d., in-8 de 42 p., avec 1 planche et 45 reproductions, 1 fr. 50.

1. — Le *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, terminé et publié après la mort de Louis Couve par M. Maxime Collignon (v. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 399 et t. XCVIII, p. 400), vient de recevoir un indispensable et somptueux complément. C'est un album de cinquante-deux planches soigneusement exécutées en photogravure, où sont groupés les meilleurs exemplaires de cette série si abondante et variée. M. Collignon, très justement, a laissé la plus grande place aux vases archaïques et primitifs, qui donnent à la collection du Musée d'Athènes sa valeur originale et indiscutable ; et il a résumé en quelques indications sobres et précises tout ce qu'il était nécessaire de savoir du sujet, de la provenance et de la bibliographie des vases reproduits ; en sorte que ce bel album peut suffire aux premières recherches. Il intéressera les artistes non moins que les érudits ; on y trouvera des formes élégantes, des proportions très pures, une technique parfaite dans sa simplicité ; on y trouvera surtout, et c'en est le mérite singulier, tout le développement d'une civilisation, les stades successifs de l'esprit et de l'art grec s'élevant de la rudesse barbare au raffinement suprême.

2. — De la Grèce nous passons au cœur même de la civilisation latine, avec le beau livre de M. Rodocanachi sur *le Capitole romain antique et moderne*. Nul mieux que M. Rodocanachi n'était à même de nous dépeindre les états successifs d'un monument où se concentra depuis l'antiquité une si grande part de l'existence romaine ; les légendes du moyen âge, les traditions populaires, la vie intime de Rome n'ont guère de secrets pour lui. Mais il a tenu, pour la période an-

l'influence des troubles de la nutrition, être non oxydées, retenues dans l'organisme, ou produites en trop grande abondance, agir dans les deux cas par l'intermédiaire du sytème nerveux, sur le cœur et les autres organes, et devenir ainsi autant de causes d'intoxication.

23, 24. — *La Vie et la santé*, de M. E. Caustier, paraît être un ouvrage destiné aux élèves de l'enseignement supérieur des deux degrés. On y trouve la description sommaire et très claire, accompagnée de figures, des deux groupes fonctionnels de l'organisme, fonctions de nutrition, d'une part, et d'autre, fonctions de relation. — Mme Caruchet et le docteur Regnault ont eu l'heureuse idée de traduire sous le titre : *Soins généraux à donner aux malades*, le *Manuel de la garde-malade* publié en Angleterre par Miss Eva Luckes, directrice du London Hospital. Le modeste opuscule sera d'autant plus apprécié par tous ceux qui s'occupent des malades ou d'écoles d'infirmières qu'en France on en est encore aux tâtonnements, sinon dans une fausse voie à cet égard. Chez nous on se préoccupe surtout d'inculquer aux infirmières des notions d'anatomie et de physiologie, reléguant au second plan leur éducation pratique, si l'on daigne même s'en occuper. La lecture du Manuel de Miss Lucke apprendra aux gardes-malades à devenir des auxiliaires intelligents et dévoués du médecin.

Dr L. DE SAINTE-MARIE.

BEAUX-ARTS

1. *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, par MAXIME COLLIGNON et LOUIS COUVE. *Planches*. Paris, Fontemoing, 1904, in-4 de 24 p. et 52 planches en photogravure, 25 fr. — 2. *Le Capitole romain antique et moderne*, par E. RODOCANACHI. Paris, Hachette, 1904, in-4 de XLIV-224 p., avec 62 grav., 12 fr. — 3. *Les Villes d'art célèbres. Ravenne*, par CH. DIEHL. Paris, Laurens, 1903, in-8 de 140 p., avec 130 grav., 3 fr. 50. — 4. *Les Origines du crucifix dans l'art religieux*, par LOUIS BRÉHIER (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p., 0 fr. 60. — 5. *Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance*. 1re partie. *Architecture*, par CAMILLE ENLART. II. *Architecture civile et militaire*. Paris, Picard et fils, 1904, in-8 de XV-856 p., avec 291 grav., 15 fr. — 6. *Roc-Amadour, étude historique et archéologique*, par ERNEST RUPIN. Paris, Baranger, 1904, gr. in-8 de VIII-418 p., avec 120 grav., 12 planches et une chromolith., 20 fr. — 7. *Les Musées d'Europe. Le Louvre. La Peinture*, par GUSTAVE GEFFROY. Paris, Per Lamm, s. d., in-8 de IV-160 p., avec 57 planches et 114 photograv., 15 fr. — 8. *Les Musées d'Europe. Londres. La National Gallery*, par GUSTAVE GEFFROY. Paris, Per Lamm, s. d., in-8 de IV-160 p., avec 57 planches et 155 photogravures, 15 fr. — 9. *Les Musées d'Europe. Versailles*, par GUSTAVE GEFFROY. Paris, Per Lamm, s. d., in-8 de IV-160 p. avec 57 planches et 168 photograv., 15 fr. — 10. *Les Grands Artistes. Poussin*, par PAUL DESJARDINS. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 11. *Les Grands Artistes. Puget*, par PHILIPPE AUQUIER. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 12. *Les Grands Artistes. Van Dyck*, par FIERENS-GEVAERT. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 13. *Les Grands Artistes. Vélasquez*, par ÉLIE FAURE. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 photograv., 2 fr. 50. — 14. *Les Grands Artistes. Ingres*, par J. MOMMÉJA. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p. et 24 photograv.,

2 fr. 50. — 15. *François Rude, sculpteur. Ses œuvres et son temps*, par Louis de Fourcaud. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-8 de xii-538 p., avec 16 photograv., 12 fr. — 16. *L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, par Camille Mauclair. 2e éd. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, in-8 de 238 p. avec 48 photograv., 12 fr. — 17. *Les Deux Lippi*, par I. B. Supino ; trad. de l'italien par J. de Crozals. Florence, Alinari frères, 1904, in-8 de 200 p., avec de nombreuses photograv. et planches hors texte ; cart. toile, 15 fr. — 18. *Great Masters in painting and sculpture. Gaudenzio Ferrari*, by Ethel Halsey. London, George Bell and sons, 1904, in-8 de xv-148 p., avec 39 photograv., cart. toile, 6 fr. 25. — 19. *The british Artists series. Thomas Gainsborough*, by Lord Ronald Sutherland Gower. London, George Bell and sons, 1903, in-8 de xiii-133 p., avec 102 photograv., cart. toile, 9 fr. 50. — 20. *The Saints in christian art. Lives and legends of the english bishops and kings, mediaeval monks, and other later Saints*, by Mrs. Arthur Bell. London, George Bell and sons, 1904, in-8 de xiii-377 p., avec 53 photograv., cart. toile, 17 fr. 50. — 21. *Les Questions esthétiques contemporaines*, par Robert de la Sizeranne. Paris, Hachette, 1904, in-12 de lv-274 p., 3 fr. 50. — 22. *Nouveaux Essais sur l'art contemporain*, par H. Fierens-Gevaert. Paris, Alcan, 1903, in-12 de ii-214 p., 2 fr. 50. — 23. *Excursions artistiques et littéraires*, par Gaston Sortais. Première série. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xv-259 p., 2 fr. 50. — 24. *Les Membres de l'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut*, par Albert Soubies. Première série, *1795-1816*. Paris, Flammarion, 1904, in-8 de vii-236 p., 6 fr. — 25. *Petit Inventaire illustré de la Chalcographie du Musée national du Louvre*, par Henry de Chennevières. Paris, Joanin, s. d., in-8 de 42 p., avec 1 planche et 45 reproductions, 1 fr. 50.

1. — Le *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*, terminé et publié après la mort de Louis Couve par M. Maxime Collignon (v. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 399 et t. XCVIII, p. 400), vient de recevoir un indispensable et somptueux complément. C'est un album de cinquante-deux planches soigneusement exécutées en photogravure, où sont groupés les meilleurs exemplaires de cette série si abondante et variée. M. Collignon, très justement, a laissé la plus grande place aux vases archaïques et primitifs, qui donnent à la collection du Musée d'Athènes sa valeur originale et indiscutable ; et il a résumé en quelques indications sobres et précises tout ce qu'il était nécessaire de savoir du sujet, de la provenance et de la bibliographie des vases reproduits ; en sorte que ce bel album peut suffire aux premières recherches. Il intéressera les artistes non moins que les érudits ; on y trouvera des formes élégantes, des proportions très pures, une technique parfaite dans sa simplicité ; on y trouvera surtout, et c'en est le mérite singulier, tout le développement d'une civilisation, les stades successifs de l'esprit et de l'art grec s'élevant de la rudesse barbare au raffinement suprême.

2. — De la Grèce nous passons au cœur même de la civilisation latine, avec le beau livre de M. Rodocanachi sur *le Capitole romain antique et moderne*. Nul mieux que M. Rodocanachi n'était à même de nous dépeindre les états successifs d'un monument où se concentra depuis l'antiquité une si grande part de l'existence romaine ; les légendes du moyen âge, les traditions populaires, la vie intime de Rome n'ont guère de secrets pour lui. Mais il a tenu, pour la période an-

tique, à recourir à l'érudition éprouvée d'un des membres de l'École française d'archéologie, M. Homo, qui a su grouper en une quarantaine de pages les résultats des travaux de ses devanciers et de ses propres recherches. Cette excellente dissertation de début était la préface nécessaire des récits pittoresques et dramatiques qui se déroulent au long des chapitres de l'intéressant volume. Nous voyons s'élever le palais sénatorial du XIe au XIIIe siècle ; il se transforme au XIVe, au XVe, au XVIe siècle, où il perd son aspect de château-fort féodal pour recevoir de Michel-Ange son aspect définitif et l'encadrement harmonieux des deux palais qui le précèdent et l'annoncent. L'histoire des musées qui emplissent ces deux palais n'avait pas encore été narrée avec cette précision et cette abondance de détails ; les fêtes données au Capitole, les académies, les couronnements poétiques (parmi lesquels celui d'une Corilla qui a manifestement servi de modèle à la Corinne de Mme de Staël) n'avaient pas encore été décrits. Un excellent index, une bibliographie abondante terminent l'ouvrage, d'ailleurs très élégamment présenté, et orné d'un choix de gravures dont beaucoup reproduisent d'anciens dessins, des fresques, des burins d'une importance considérable pour l'histoire de Rome.

3. — Un seul volume nous est venu cet hiver de la collection des *Villes d'art célèbres*, *Ravenne*, dont M. Charles Diehl décrit les trésors avec toute la précision d'un archéologue et d'un historien profondément sensible aux charmes de la nature et de l'art. Quoi de plus étrange et de plus émouvant que cette Byzance occidentale, cette Pompéi chrétienne, Ravenne la morte, entourée de plaines marécageuses, et voisine de la grande forêt que Dante a célébrée, forêt morte elle aussi, dévastée par le froid et toute emplie de silence ! Nulle part l'évocation du passé n'est plus saisissante, lorsqu'au détour d'une rue misérable on franchit le seuil de ces basiliques, de ces baptistères tout revêtus encore de leurs mosaïques étincelantes, ou que dans la campagne fiévreuse on voit surgir tout d'un coup un des plus parfaits chefs-d'œuvre de la primitive architecture chrétienne. Les souvenirs de Dante et de Byron viennent achever l'immense et merveilleuse mélancolie qui enveloppe cette ville funèbre. M. Diehl en a rendu sobrement et gravement la beauté. Son texte, qu'accompagne une bibliographie très claire et complète des ouvrages à consulter, demeurera l'un des meilleurs de la série. Et puisqu'en ces sortes de volumes l'illustration joue un rôle trop important pour qu'on la puisse passer sous silence, disons aussi que les 130 gravures dont le texte de M. Diehl est orné forment un Musée parfait de l'art, de l'histoire et de la poésie de Ravenne.

4. — C'est parmi les travaux d'archéologie qu'il convient de parler de la petite brochure de M. Louis Bréhier : *Les Origines du crucifix*

dans l'art religieux. Elle fait partie de l'abondante collection intitulée : *Science et Religion*, si intelligemment dirigée, et qui compte dans ses trois cents études, assurément fort inégales, de vrais modèles de dissertations érudites. Voici un de ces modèles. On y trouvera, en même temps qu'un excellent résumé des nombreuses recherches publiées jusqu'ici, des dissertations originales d'une grande valeur, une explication nouvelle et peu répandue encore du célèbre dessin du Palatin représentant un crucifié à tête d'âne, et le commentaire d'un texte de Grégoire de Tours qui est un document capital sur la question. Je souhaite vivement que M. Bréhier trouve bientôt l'occasion d'utiliser ses rares facultés critiques en une œuvre de plus longue haleine ; il est bon de voir ces délicats problèmes d'iconographie chrétienne traités plus sérieusement que nous n'y sommes habitués par certains livres où la dévotion prête un masque trop facile à l'ignorance.

5. — Il n'y a pas dix-huit mois que j'avais le plaisir d'annoncer aux lecteurs que cette Revue (voy. *Polybiblion*, t. XCV, p. 405-406) l'apparition du tome Ier d'un admirable ouvrage, le *Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance*, où M. Enlart, le jeune et actif érudit auquel vient d'être confiée la direction du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, a classé, selon la méthode la plus rigoureuse, tout un monde de documents et d'œuvres d'art. Le tome II, récemment publié, continue et complète ce monument élevé à la gloire de notre moyen âge. M. Enlart n'est pas tendre pour la période d'art qui nous sépare du moyen âge ; il la considère comme une dépression dans la « courbe sinueuse » que décrit l'évolution humaine (Avertissement, p. XII) ; et certes je ne le chicanerai point pour une opinion qu'il partage avec nombre d'esprits excellents ; elle est l'irrécusable preuve d'une tendresse et d'une force qui l'ont échauffé et soutenu tandis qu'il traversait les plus arides régions de son immense travail. Ce tome II est consacré à l'architecture civile et militaire. Le premier chapitre (p. 7-57), sorte de transition et de rappel du volume précédent, analyse les lois et l'histoire de l'architecture monastique et hospitalière ; le second (p. 59-229) traite de l'architecture privée, et le troisième (p. 231-409) de l'architecture publique ; enfin plus de deux cents pages sont données à l'architecture militaire (p. 411-555) et navale (557-622). Chacune de ces grandes divisions est suivie, comme au précédent volume, d'une bibliographie abondante ; mais ce dont il faut louer sans réserve M. Enlart, c'est d'avoir résolument rejeté à la fin de ce volume, au lieu de le morceler en tronçons difficiles à rejoindre, le répertoire archéologique départemental (p. 623-753), qui devient dès lors le plus précieux complément de son travail. Un remaniement en ce sens du tome Ier paraît s'imposer pour une seconde édition, que l'on me dit prochaine. La table alphabétique

ne comprend pas moins de cent pages ; c'est dire toute son importance ; et il faut noter qu'elle est absolument indépendante du répertoire. Les zélés éditeurs, MM. Alphonse Picard et fils, ont donné tous leurs soins à l'illustration ; elle comprend près de trois cents gravures, soit d'après les dessins purement documentaires (exécutés en grande partie par M. Enlart lui-même), soit d'après des clichés que reproduisent de fort bonnes phototypies hors texte. Livre d'une exécution matérielle excellente et du format le plus maniable ; en somme, à quelques petites imperfections près, tout ce que l'on peut souhaiter de plus commode pour la consultation courante, en même temps que de plus sûr par l'érudition.

6. — Au sortir de cette forêt touffue qu'est le *Manuel* de M. Enlart, je ne saurais rien trouver où il me soit plus agréable de m'arrêter qu'au *Roc-Amadour*, de M. Rupin. En vérité, c'est un admirable livre, d'une érudition robuste et lumineuse comme le sanctuaire dont il raconte l'histoire, un des coins de France qui vous restent le mieux gravés dans le souvenir, d'une beauté saisissante lorsqu'à un détour de route vous voyez soudain se creuser à vos pieds la verte vallée dans sa ceinture d'âpres roches, contre lesquelles, à droite, se blottissent des maisons, des tours, une enceinte crénelée, des chapelles, au-dessous de la falaise surplombante que domine un donjon féodal. Hélas ! les restaurateurs ont sévi plus cruellement que partout ailleurs en ce lieu de pèlerinage où les pieux visiteurs affluent encore chaque année ; un curé archéologue, l'abbé Cheval, a dépensé en des remaniements douloureux un zèle digne de meilleurs emplois. Il faut suivre dans le beau travail de M. Rupin l'histoire du pèlerinage, les origines légendaires, et les constructions successives qui, avant les ravages des guerres de religion et les féroces mutilations de 1793, avaient donné à cette vallée perdue un charme si délicieux. Les pierres revivent et parlent ; d'excellentes photographies et de charmants dessins, dus à la plume experte de l'auteur (qui avait déjà donné en d'autres somptueux volumes les preuves de sa double maîtrise), achèvent de mettre en lumière ce que le texte avait révélé. Rien n'a été négligé pour parfaire ce monument d'érudition. Une brève et jolie préface de M. le comte de Lasteyrie loue à merveille les vertus critiques de cet historien auquel rien n'échappe, de cet archéologue qui est en même temps un artiste. Remercions-le pour tout ce qu'il nous enseigne, et de si agréable façon, sur un des épisodes les plus attachants de notre moyen âge.

7, 8, 9. — L'idée était heureuse d'entreprendre une série de monographies des *Musées d'Europe*, non plus sous la forme de catalogues raisonnés comme ceux, si précieux d'ailleurs, que nous donnent MM. Lafenestre et Richtenberger, mais sous celle d'études critiques et pittoresques, de brillantes descriptions, accompagnées de l'illustra-

tion la plus abondante et la plus riche. Cette idée, l'éditeur Per Lamm l'a mise en pratique. Il vient de publier, presque coup sur coup, trois luxueux volumes sur *le Louvre, Versailles* et *Londres*, dont le succès est dès maintenant assuré ; la fortune de la collection est faite, et il ne reste qu'à l'accroître rapidement. L'illustration de ces volumes consiste, pour chacun, en une soixantaine de simili-héliogravures hors texte, tirées en perfection selon les procédés nouveaux que l'on exploite aujourd'hui en Angleterre, et en un cent et demi de phototypies de format moindre, insérées dans le texte. Cela fait des volumes joyeux au regard, aimables à feuilleter, et d'un prix très accessible, étant donné leur nombre considérable d'images. Les encadrements « art nouveau » dont les gravures hors texte du volume sur le Louvre sont assez mal à propos munies ont été judicieusement supprimés des volumes suivants. Certaines de ces gravures de la National Gallery, d'après les Hogarth, les Reynolds, les Gainsborough, les Turner, sont de vraies œuvres d'art. Le texte qu'il eût fallu demander, il y a une quarantaine d'années, au seul Théophile Gautier, est de l'un de nos rares critiques qui soient capables de mener à bien une besogne aussi lourde, sans abandonner par ailleurs leur tâche quotidienne. M. Gustave Geffroy sait regarder en artiste et décrire en poète ; il a le don du style attrayant et passionné. Il nous fait voir ce qu'il a vu, aimer ce qu'il a aimé. Je dois dire que son goût semble aller de préférence aux grasses chairs flamandes, à la joie de vivre d'un Rubens et d'un Jordaens ; mais il trouve de justes accents, comme autrefois Fromentin, pour célébrer des œuvres ascétiques et candides, et il nous expose avec éloquence la psychologie d'un Rembrandt. Il me paraît inutile d'entrer dans le détail d'un texte qui ne prétend aucunement à l'érudition, tout en étant construit sur des bases très solides. M. Geffroy, qui est peintre à sa manière, nous présente en de larges fresques les principaux acteurs des écoles de peinture, en France et à l'étranger ; il les fait vivre, avec leurs œuvres, dans leur milieu. Et quand ce milieu est le solennel château de Louis XIV, il s'y attarde, il nous en raconte le décor, il nous promène dans les allées du parc royal, au murmure des grandes eaux, et il évoque, sous les ombrages de Trianon, la fin de la société charmante qui les anima de ses fêtes et de ses jeux.

10, 11, 12, 13, 14. — L'intéressante collection des *Grands Artistes*, activement stimulée par le zèle de l'éditeur Laurens, s'est enrichie en ces derniers temps de cinq nouveaux volumes, Poussin, Puget, Van Dyck, Vélasquez, Ingres. — La plus attachante de ces biographies et sans nul doute la plus nouvelle est celle de notre grand *Poussin*, entreprise par M. Paul Desjardins, avec la respectueuse gravité qui convenait à un sujet aussi noble et glorieux. Faire connaître la personne de Poussin et l'esprit qui anime son œuvre, M. Desjardins

l'essaie par de lentes et successives approches, jusqu'à ce que, conduits au cœur même de cette vie et de cet œuvre, nous en puissions avec sécurité déduire toute la philosophie. Des pages éloquentes font revivre à nos yeux la France et l'Italie du XVIIe siècle, commentant ces compositions animées de gestes cornéliens, ces paysages lumineux et larges que baigne une lumière élyséenne. Jamais artiste eut-il mieux le sens de la beauté antique ? Certaines de ses premières figures semblent prises à quelque muraille de Pompéi ; puis il goûte toujours davantage, ce philosophe païen, la plénitude des belles formes lumineuses, une volupté sereine et profonde qui fait penser à Titien ; car il est peintre avant tout, et son biographe l'oublie peut-être un peu, tout en nous donnant, à propos de son œuvre, une des meilleures définitions que l'on puisse désirer de la peinture classique. — Je ne saurais faire trop d'éloges du *Puget* de M. Philippe Auquier, biographie consciencieuse et pour la première fois complète du vaillant sculpteur marseillais. — Le *Van Dyck* de M. Fierens-Gevaert est une œuvre sage, de bonnes proportions, où sont utilisés avec discernement les nombreux travaux dont a été l'objet le maître d'Anvers. — Je suis moins à mon aise pour parler du *Velasquez* de M. Élie Faure, livre singulier, d'un homme qui aime ardemment la peinture, et qui en parle avec un enthousiasme communicatif, mais parfois aussi avec un pathos dithyrambique des plus amusants. Et cependant, malgré tout, il y a là, par moments, un sentiment très fort du métier extraordinaire et à peu près intraduisible du plus merveilleux des peintres. — M. Momméja enfin nous présente un *Ingres* très original, assez différent de celui qu'on s'est habitué à regarder comme le plus réactionnaire et le plus classique des artistes ; il s'attache à l'observateur réaliste, à l'incomparable dessinateur de portraits, au primitif, pour tout dire, dont il est si instructif de comparer les peintures à celles de nos maîtres du XVe et du XVIe siècle, les Fouquet, les Clouet, ces fidèles et pénétrants observateurs de la figure humaine. Et sans doute c'est aller un peu loin que de traiter M. Ingres de préraphaélite, lui, l'adorateur, si l'on peut dire, de Raphaël, et de nous le montrer acharné à combattre la tyrannie de l'académisme, lui, le fougueux ennemi des novateurs romantiques. Mais l'idée est juste et profonde sous sa forme paradoxale, et cette biographie si neuve du peintre des Odalisques et de l'Apothéose d'Homère sera profitable à ses lecteurs. Ajoutons qu'elle est illustrée de façon très satisfaisante, comme le sont en général ces petits volumes d'un prix si peu élevé (l'illustration du Poussin a été tout particulièrement soignée).

15, 16. — Il y a bien peu de temps que nous pouvions gémir sur la triste indigence de la librairie d'art en France. Ces doléances ne sont déjà plus de saison. A l'exemple des éditeurs allemands et anglais,

quelquefois même grâce à une entente préalable avec eux, les éditeurs français se risquent, timidement peut-être encore, et ils s'étonnent de réussir. Ce qu'a tenté avec grand succès la maison Hachette, pour de somptueuses monographies d'artistes, ce que l'éditeur Laurens s'applaudit d'avoir entrepris avec ses *Villes d'art* d'autres songent à le faire, et nous ne pouvons que souhaiter abondance de tels biens. On nous dit que la Librairie de l'art ancien et moderne, jusqu'ici absorbée par des publications à tirage trop restreint, va entrer dans la même voie, et nous offrir des vies d'artistes amplement illustrées. En attendant, voici deux excellents ouvrages qu'elle édite, et qui lui font le plus grand honneur. Le premier est une biographie de *François Rude* aussi copieuse et complète qu'on le pouvait souhaiter ; en vérité, c'est un modèle, auquel on n'ajoutera rien ; heureux Rude d'avoir un biographe tel que M. Louis de Fourcaud, l'éminent successeur de Taine dans la chaire de l'École des beaux-arts ! M. de Fourcaud a puisé dans des papiers de famille les plus précieux éléments de son travail, et il les a vivifiés par une connaissance admirable du milieu où vécut Rude, des événements politiques dont son génie ressentit le contre-coup. C'est mieux qu'un beau livre de critique et d'histoire ; c'est le livre définitif et complet, le livre qu'on ne refera point. Mais combien il est regrettable qu'un tel livre soit aussi pauvrement illustré ! — Celui de M. Mauclair sur *l'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, se présente sous un aspect beaucoup plus agréable, grâce à l'abondance relative et au choix des gravures, qui sont d'excellents spécimens de la manière de chaque artiste. M. Mauclair ne prétend nullement se poser en historien de l'impressionnisme ; et pourtant son livre, d'une recherche si curieuse et d'un esprit si bien adapté à l'art même qu'il décrit, restera une source indispensable pour qui voudra étudier cette phase brève et importante de l'art français. Nous n'en sommes plus aux ricanements absurdes qui accueillirent l'entrée au Luxembourg de toiles qui n'étaient certes point des chefs-d'œuvre, mais qui laissent comprendre ce dont étaient capables des maîtres jusqu'alors bafoués et honnis. M. Mauclair nous explique le rôle de Manet et celui de Monet, l'œuvre de Degas, de Renoir, de Pissaro, de Sisley, de Cézanne, les efforts de leurs disciples et imitateurs ; il les classe selon l'estime où on les tient et selon l'influence qu'ils ont exercée ; il catalogue leurs peintures, il note les critiques publiées à leur occasion ; et si, par endroits, on est tenté de lui reprocher quelques louanges exagérées, il faut reconnaître que la sympathie et l'enthousiasme sont parfois aussi contagieux, et qu'ils aideront ici à dissiper bien des préventions.

17. — Le charmant volume que M. Supino publiait, voici deux ans, en langue italienne, sur *Fra Filippo Lippi* (v. *Polybiblion*, t. XCIV, p.

404-405), vient de paraître en édition française, accru et presque doublé par une nouvelle étude sur Filippino Lippi, le fils et l'élève du peintre des Médicis. Je n'ai pas besoin de dire une fois de plus l'exquise élégance de ces livres d'art dont les frères Alinari, les photographes-éditeurs de Florence, demandent à l'éminent conservateur du Musée du Bargello de rédiger le texte ; l'illustration en est parfaite ; et je ne veux ici retenir de ce texte que la seconde partie, consacrée à Filippino, qui offre le plus vif intérêt par des recherches nouvelles jointes à la description et à la discussion des peintures attribuées au maître. Je trouve M. Supino un peu trop sévère (p. 141) pour les fresques de la petite salle des Buonomini di San Martino, que Cavalcaselle me semble avoir raison d'attribuer à Raffaellino del Garbo, élève de Filippino ; tout ce qu'il dit du tableau de la Badia et des fresques du Carmine est un modèle de critique ; quant aux dernières œuvres, où la gesticulation est développée à outrance, les visages affadis, les draperies tortillées et chiffonnées, j'en découvre trop, malgré de merveilleux morceaux, les irritantes faiblesses, et l'imitation qui va jusqu'à la caricature des pires défauts de Botticelli. Ce volume sur *les Deux Lippi* embrasse en somme un grand espace de la Renaissance, plus des deux tiers du quinzième siècle, et les plus beaux moments de l'art florentin ; il prête aux plus fécondes et aux plus instructives réflexions.

18. — A Londres, la maison Bell continue régulièrement ses élégantes et précieuses séries de biographies d'artistes. Le *Gaudenzio Ferrari* de Miss Ethel Halsey est une œuvre de grande importance. Ce peintre piémontais si fécond, et dont le talent s'est transformé au point que l'on serait tenté de mettre un siècle et plus de distance entre ses premières et ses dernières œuvres, ce décorateur d'une incomparable habileté qui a rempli de fresques et de retables la région qui s'étend, au nord de Turin et de Milan, autour des lacs et jusqu'au pied des grandes Alpes, n'avait pas encore obtenu la monographie d'art à laquelle il avait droit. Mais le texte de Miss Halsey est tout nourri d'informations précises et de sage critique ; il est accompagné d'une bibliographie, d'un sommaire chronologique, et d'un catalogue des œuvres, peintures et dessins, qui comprend un très grand nombre de pièces. L'illustration, d'un choix excellent, à côté des peintures connues de Varallo, de Verceil, de Saronno, nous révèle des trésors cachés au fond d'églises de campagne ou chez des amateurs.

19. — Je ne chercherai point de transition qui me conduise subtilement du *Gaudenzio Ferrari* de Miss Halsey au *Thomas Gainsborough* de Lord Ronald Sutherland Gower ; ils ont le même éditeur, cela suffit. Lord Gower nous avait précédemment donné un intéressant Reynolds, auquel son Gainsborough s'apparente étroitement. Cent pages de bio-

graphie vive et colorée, vingt pages de commentaire historique et critique à propos de l'illustration du livre, cela lui suffit pour nous apprendre l'essentiel sur le maître élégant et voluptueux, le peintre par excellence de la femme anglaise. Ce petit livre si coquet est plein de révélations nouvelles ; on y trouvera des portraits qui ont échappé aux investigations de Sir Walter Armstrong, auteur d'un récent et très majestueux in-folio sur Gainsborough. Parmi les cent photogravures qui reproduisent les portraits, les paysages ou les dessins du maître, bon nombre sont entièrement inédites, et nous font connaître des chefs-d'œuvre jalousement gardés en des collections princières. Rien qu'à feuilleter ce délicieux album, on se sentira conquis, et je ne doute pas que plus d'un lecteur de Lord Gower ne reçoive de ce livre écrit avec un sentiment si sincère la décisive impulsion qui l'entraînera par delà le détroit, vers les trésors de la National Gallery et de la collection Wallace.

20. — La très intéressante et charmante publication de Mrs. Arthur, Bell, les Saints dans l'art, *The Saints in christian art*, cette Légende dorée où les images ajoutent leur attrait à un texte érudit et sobre puisé aux meilleures sources, a reçu son achèvement par la mise au jour d'un troisième volume, consacré aux moines du moyen âge, aux saints évêques et rois d'Angleterre, et à quelques-uns des saints plus récemment canonisés (*Lives and legends of the english bishops and kings, mediaeval Monks, and other later saints*). Nous avons dit, à propos des deux précédents volumes (v. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 402, et t. XCVIII, p. 404-405) quels grands services un ouvrage de ce genre est appelé à rendre, et nous le conseillons plus que jamais aux jeunes gens et jeunes filles capables de lectures anglaises. Ce dernier livre, plus considérable que les deux autres, traite de sujets plus strictement historiques. Les récits vivants et attrayants de l'évangélisation de l'Angleterre paraîtront tout particulièrement nouveaux à des lecteurs français ; ils eussent fait la joie d'un Montalembert. De saint Benoît jusqu'à saint Vincent de Paul, en passant par saint François, saint Dominique, saint Ignace et leurs pieux disciples, le chemin est joliment fleuri ; et le choix des images ajoute une grâce de plus à tant de pages délicates. Auprès de Giotto, de Fra Angelico, de Signorelli, de Lippi, de Crivelli, de Perugini et de Pinturicchio, auprès des premiers successeurs des Van Eyck, des Allemands plus rudes et des Espagnols plus ardents, les maîtres anglais modernes, Madox Brown et Burne Jones apportent leur raffinement précieux, moins précieux encore que celui de Luc-Olivier Merson dans son tableau célèbre, la Vision de saint Isidore ; et l'on ne pouvait mieux trouver, pour clore ce musée de pieuses effigies, que le robuste et tendre Saint Vincent de Paul de Falguière, l'admirable statue où, pour une fois, l'esprit d'un artiste

moderne semble avoir hérité des qualités profondes et lumineuses de notre moyen âge.

21. — C'est à M. de la Sizeranne qu'il nous faut demander d'analyser l'esprit de l'art moderne ; nul ne se joue comme lui au milieu de ces difficiles problèmes dont la donnée se modifie chaque jour. Le pénétrant commentateur de Ruskin, l'historien des préraphaélites anglais, apporte à résoudre *les Questions esthétiques contemporaines* une subtilité d'invention et de raisonnement qui ne craint pas, à certains moments, d'aller jusqu'au paradoxe. L'étincelant plaidoyer contre les musées, « les prisons de l'art », s'il en fallait accepter toutes les conclusions, nous conduirait en peu de temps à la destruction fatale, irréparable, des modèles merveilleux que les âges anciens nous ont légués. La mousse qui dans un parc abandonné emmaillotte doucement les membres mutilés des statues en achève sûrement la ruine ; et comment déclarer de sang-froid que le Palais des Papes, à Avignon, « deviendra muet et morne », si l'on se décide enfin à en arracher l'affreuse caserne qui le déshonore ! Même absolutisme dans les conclusions de l'article si riche d'informations, si sensé et si malicieux à la fois, qui est intitulé : *le Bilan de l'impressionnisme.* Aux yeux de M. de la Sizeranne, « l'impressionnisme est une découverte, ce n'est pas une peinture. » C'est faire bon marché de quelques paysages que l'avenir prisera aussi haut que les plus parfaits de n'importe quelle époque. Et je ne puis admettre encore, malgré toute l'ingéniosité de la démonstration, que la photographie soit un art, du moins à prendre ce mot dans son sens le plus élevé. Mais que de remarques justes et profondes, que de fenêtres ouvertes sur de lointains et lumineux horizons ! A propos de l'esthétique du fer, qui a renouvelé notre architecture, ou du vêtement moderne, si ridicule dans la statuaire, ces remarques, en se reliant peu à peu, finissent par former toute une théorie d'art vivante et agissante. Le souffle de Ruskin anime M. de la Sizeranne, et un peu de cette âme étrange et généreuse passe au travers de ses pages spirituelles jusqu'en la conscience de ses lecteurs.

22. — Les *Nouveaux Essais sur l'art contemporain*, de M. Fierens-Gevaert, contiennent aussi plus d'une observation très juste sur les efforts et les tendances de l'art moderne. Peut-être y noterait-on une indulgence un peu grande pour les déplorables essais d'art nouveau qui nous feront bientôt regretter le style, ou l'absence de style, du temps de Louis-Philippe. Quoi qu'en dise M. Fierens-Gevaert, Paris a été douloureusement saccagé en ces dernières années par les architectes, et la gare d'Orsay, non moins que les hideurs du Grand Palais, a détruit à jamais la délicieuse harmonie des rives de la Seine. Passons condamnation sur ces complaisances dangereuses pour féliciter l'auteur d'avoir mené à bien son intéressante enquête sur l'enseignement de

l'histoire de l'art en France, et suivons-le jusqu'au dernier chapitre, fort pittoresque et nourri de curieuses anecdotes, où il se demande pourquoi nous aimons les primitifs. Il met à cette recherche les mêmes qualités de fine psychologie et d'érudition sérieuse que nous avons eu occasion d'apprécier dans ses précédentes études, notamment dans celle qu'il a consacrée à Bruges; mais j'avoue goûter assez peu le terme d'*incunabulisme*, par lequel il a voulu caractériser une des manies du snobisme contemporain; je me demande s'il est vrai que depuis quelques années le plein cintre corresponde mieux à notre état d'âme que l'arc brisé (p. 189), et je voudrais que, même au sens le plus élogieux, l'âme de Michel-Ange ne fût point traitée de « torrentielle » et de « folle » (p. 203).

23. — Les *Excursions artistiques et littéraires* de M. Gaston Sortais ne seront qu'en partie nouvelles pour les lecteurs des *Études*; ils y retrouveront un sentiment du pittoresque et un zèle chrétien qu'ils ont accoutumé de rencontrer dans cette excellente Revue. Le petit livre nous conduit de l'antiquité au moyen âge, du Parthénon à Notre-Dame, d'Élatée à Orviéto, d'Homère et d'Horace à Adam de Saint-Victor et à Jacopone de Todi. J'avoue goûter médiocrement le dialogue comme forme d'exposition philosophique ou de critique d'art (le Beau d'après saint Augustin, l'Acropole de Périclès); c'est pourtant un procédé classique et d'un effet certain aux mains des grands maîtres de notre littérature; ici il desserre un peu le lien logique et nécessaire d'articles dont le décousu n'est d'ailleurs point sans agrément.

24. — M. Albert Soubies, l'excellent historien de la musique dans tous les pays d'Europe, le fidèle rédacteur, depuis trente-deux ans, de cet *Almanach des spectacles* dont le répertoire rendra tant de services aux érudits futurs, vient d'entreprendre, avec le même dévouement et la même conscience, une série de biographies des *Membres de l'Académie des beaux-arts, depuis la fondation de l'Institut de France.* « Nous voudrions, écrit-il dans sa Préface, en dehors de toute préférence de genre, de doctrine ou d'écoles, raconter sommairement l'histoire des hommes éminents qui, comme artistes, ont fait ou font partie de l'Institut. Peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musiciens, sans oublier les secrétaires perpétuels et les membres libres, nous les ferons tous défiler devant le lecteur, en nous efforçant de rechercher, par le document authentique et l'anecdote pittoresque, ce que l'existence et la carrière de chacun d'eux peuvent offrir de saillant et de caractéristique » (p. II-III). La première série, qui est publiée, va de 1795 à 1816. Nous y trouvons les plus grands noms de peintres, David, Gérard, Gros; de sculpteurs, Houdon, Pajou, Roland, Chaudet; d'architectes, Chalgrin, Percier et Fontaine; de musiciens, Grétry et Méhul. Il est facile de prévoir dès maintenant ce qu'un pareil monument, une fois

achevé, renfermera d'utile et de précieux pour l'histoire de l'art français.

25. — Il me reste à signaler, au terme de cette promenade en des régions si diverses, parfois bien monotones mais parfois aussi très joliment fleuries, le *Petit Inventaire illustré de la Chalcographie du Musée national du Louvre*, que M. Henri de Chennevières a enrichi d'une attrayante Préface. Il y retrace brièvement l'histoire de cette collection de gravures unique au monde, et dont les richesses s'accroissent chaque année. On ne sait pas assez que l'on peut trouver à la Chalcographie du Louvre, pour les prix les plus modestes, à côté des chefs-d'œuvre de la gravure moderne, des tirages très frais encore de quelques-unes des plus belles planches du XVIIe et du XVIIIe siècle. Les reproductions qui illustrent cette brochure donnent idée des abondantes ressources qui s'offrent ainsi pour la décoration de nos appartements. Le catalogue indique, avec les prix, les noms des auteurs et des graveurs, classés par ordre de sujets et d'écoles de peinture, ce qui rend la recherche un peu laborieuse ; on voudrait pouvoir recourir à une table des noms d'artistes, qui serait de la plus grande utilité. Et surtout, pour la série des portraits gravés, si importante et qui rendrait tant de services, on est stupéfait de ne trouver aucune indication ni des peintres ni des graveurs ; rien que les noms des personnages représentés, et encore sont-ils classés par paquets, selon le prix, de 0 fr. 50 jusqu'à 25 francs ! Voilà qui est franchement déplorable, et à quoi une nouvelle édition — très prochainement, espérons-le — devra remédier.

ANDRÉ PÉRATÉ.

OUVRAGES RÉCENTS SUR NAPOLÉON ET SON ÉPOQUE

1. *La Société française pendant le Consulat. La Renaissance de la France*, par GILBERT STENGER. Paris, Perrin, 1903, in-12 de III-447 p., 5 fr. — 2. *Paris sous le Consulat. Recueil de documents pour servir à l'histoire de l'esprit public à Paris*, par A. AULARD. Paris, Cerf, Noblet, Quantin, 1903, gr. in-8 de VII-829 p., 7 fr. 50 (*Collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française*). — 3. *Deux Mois à Paris et à Lyon sous le Consulat. Journal de Mme de Cazenove d'Arlens (février-avril 1803)*, publié pour la Société d'histoire contemporaine par A. DE CAZENOVE. Paris, Picard et fils, 1903, in-8 de XXXVI-176 p., avec portrait, 4 fr. — 4. *Le Département de l'Orne en 1799-1800. Ephémérides de l'an VIII*, par LOUIS DUVAL. Alençon, A. Manier, 1901, in-8 de VII-352 p. — 5. *Conspirateurs et gens de police. Le Complot des libelles (1802)*, par GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. Paris, Armand Colin, 1903, in-12 de IX-297 p., avec 6 planches, 3 fr. 50. — 6. *La Diplomatie pontificale au XIXe siècle. Le Concordat entre Pie VII et le Premier Consul (1800-1802)*, par le P. HILAIRE RINIERI, S. J. Trad. de l'abbé J.-B. VERDIER. Albi, Orphelinat Saint-Jean, 1903, in-8 de XXXI-549 p., avec une planche, 6 fr. — 7. *La Politique orientale de Napoléon. Sébastiani et Gardane (1806-1808)*, par ED. DRIAULT. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 410 p., 7 fr. — 8. *De Waterloo à Sainte-Hélène (20 juin-16 octobre 1815). La Malmaison. Rochefort. Sainte-Hélène*, par J. SILVESTRE. Paris, Alcan, 1904, in-12 de XI-304 p., 3 fr. 50. — 9. *Napoléon et son fils*, par FRÉDÉRIC MASSON. Paris, Ollendorf, 1904, in-8 de VIII-434 p., 7 fr. 50.

1. — Un double attrait nous semble avoir attiré M. Gilbert Stenger vers le sujet abordé par lui dans son volume : *La Société française pendant le Consulat*. C'est, d'une part, la faveur dont jouit depuis quelques années auprès du public tout ce qui se rapporte à l'homme extraordinaire, dont l'éclatante carrière a jeté des rayons si ardents sur les dernières années du dix-huitième siècle et les premières du dix-neuvième. C'est, d'autre part, le mouvement qui semble se dessiner dans le monde littéraire, vers une substitution de l'histoire, comprise et présentée d'une certaine façon, aux fictions romanesques, si longtemps prépondérantes, mais dont la décadence, depuis quelque temps, n'est pas douteuse. La liste des précédents ouvrages de M. Stenger, inscrite, selon l'usage, au verso du faux titre de son nouveau livre, nous montre qu'il s'était jusqu'à présent consacré au roman et au théâtre. Les éditions nombreuses obtenues, selon les indications de cette liste, par ses productions romanesques, auraient été de nature à le maintenir dans cette voie, s'il n'avait jugé sans doute que la tendance de ceux qui lisent devaient l'orienter vers une autre route. On ne pourra que le féliciter de ce changement de direction, s'il joint aux qualités exigées par le genre qu'il a jusqu'ici cultivé avec abondance et avec succès, celles que réclame celui auquel il s'adonne aujourd'hui, sans peut-être avoir d'ailleurs l'intention d'abandonner tout à fait l'autre. Une courte Préface nous avertit en ces termes de la façon dont M. Gilbert Stenger se représente à lui-même son premier livre du genre historique : « Il est, dit-il, dans notre histoire, une époque glorieuse entre toutes, le Consulat, dont plusieurs écrivains de talent ont raconté les événements politiques. — Mais il nous a semblé que ces études n'étaient point suffisantes pour ces quatre années, les plus brillantes de la domination napoléonienne. Ce qu'était la France avant le retour d'Égypte du jeune général ; ce qu'elle devint ensuite sous son égide bienfaisante ; quelle était la vie dans les campagnes, dans les provinces, à Paris ; quelles furent les modes et quels changements subirent les mœurs après les dix années de révolution que notre pays avait traversées, cet ensemble devait offrir un sujet de récits intéressants et présenter aux yeux du lecteur un tableau émouvant de ces temps passés. Nous avons tenté de le faire. — Ce volume décrit seulement la renaissance de la France, les efforts de Bonaparte pour l'organisation de l'ordre et la reconstitution de la société. Mais sa lutte contre les ennemis de son pouvoir, émigrés et complots royalistes ; mais son origine et sa famille ; l'homme intime et l'homme public ; la vie de ses coadjuteurs et de ses conseillers ; mais la littérature sous le Consulat, l'étude des écrivains, du théâtre et des comédiens, des beaux-arts et des artistes ; enfin le développement des grandes institutions destinées à rendre la France glorieuse et forte, tout cela se poursuit par fragments dans

les revues et formera les prochains volumes. — Ce n'est donc pas une discussion de faits, ni l'éclaircissement de points d'histoire douteux que nous avons entrepris, mais un tableau peint selon le témoignage des journaux, des Mémoires et des brochures publiés sous le Consulat et jusqu'à nos jours. Un mot piquant, une réponse à un interlocuteur célèbre, une réflexion ou une opinion indiquée dans un ouvrage contemporain suffisent le plus souvent à révéler l'état des esprits; de même, la narration d'une fête, d'un voyage; l'analyse d'un livre et d'une pièce de théâtre; et les confidences ou les aveux de ceux qui eurent part à un événement important, à un drame de cette époque. En tous ces documents, épars dans une grande masse de volumes et de papiers, nous avons choisi les couleurs propres à former les reliefs de notre œuvre : œuvre d'observateur et de philosophe plutôt que d'historien. — Que le lecteur en soit juge! » — Telle est l'idée que l'auteur se fait de son ouvrage, dont le premier volume est ainsi divisé et subdivisé: Livre I. *La Ruine de la France*. Chapitre I. Les Campagnes. II. La Province. III. Paris. Livre II. *La Renaissance de la France*. Chapitre I. Du 18 brumaire à Marengo (9 novembre 1789-14 juin 1800). II. De Marengo à la paix d'Amiens (14 juin 1800-25 mars 1802). III. Du Traité d'Amiens (25 mars 1802) à sa rupture (13 mai 1803). IV. De la Rupture du traité d'Amiens à la proclamation de l'Empire (13 mai 1803-18 mai 1804). — Livre III. *La Société nouvelle*. Chapitre I. La Vie à la campagne. II. A Paris. III. La Cour consulaire. IV. Divertissements et plaisirs. V. Le Nouveau Paris. VI. Les Modes. — Maintenant le lecteur doit-il s'attendre à la réalisation exacte dans le livre de l'image qu'en donne la Préface? Pour notre part, cet effet ne s'est pas produit en nous. L'idée qui nous en reste est celle d'une compilation assez confuse et où, chose singulière! une surabondance d'érudition insuffisamment critique et même un peu indigeste ne laisse guère apercevoir ces qualités « d'observateur et de philosophe » que nous espérions rencontrer et qui nous avaient été promises. Contrairement à ce qui nous avait été annoncé, l'histoire générale, traitée d'une façon médiocre, y tient trop de place, et, dans les parties mêmes où le volume que nous avons lu est plus conforme au programme de son auteur, nous en avons ressenti une impression de banalité plutôt que d'art et de choix, de couleur et de relief. En outre, l'auteur n'est pas exempt de préjugés et de préventions fâcheuses, et se montre, à divers égards, homme de parti. Enfin ce qui nous a surpris et déçu de façon toute particulière, étant donnés les succès de M. Stenger comme romancier, ce sont les trop fréquentes défaillances de sa plume, qui non seulement ne s'est pas ici manifestée comme brillante ou même élégante, mais s'est laissée aller à des négligences qui vont jusqu'à l'incorrection. Tranchons le mot, ce livre est mal écrit. Mais l'histoire a sur les ouvrages d'imagi-

nation cet avantage qu'elle n'est pas réduite à néant par un mauvais style. Le volume dont nous parlons constitue, après tout, un recueil considérable de faits intéressants par eux-mêmes et, quoique l'auteur y ait mis peu d'originalité et peu d'agrément, on ne laissera pas d'y profiter et d'y trouver même quelque plaisir à cause des notions que l'on y recueillera sur l'une des époques les plus importantes et les plus curieuses de notre histoire.

2. — Dans les développements ultérieurs de son sujet, où nous espérons que M. Stenger fera effort pour se distinguer davantage, il ne manquera pas sans doute d'avoir recours à l'utile recueil que vient de commencer M. Aulard pour faire suite à sa précédente publication sur la réaction thermidorienne et le Directoire : *Paris sous le Consulat.* Dans celui-ci, comme dans l'autre, l'objet que poursuit l'éditeur, c'est de « produire des documents propres à faire connaître les vicissitudes, au jour le jour, de l'esprit public à Paris, et des documents strictement contemporains. — Ces documents sont de deux sortes : rapports administratifs ou de police et articles de journaux. — Les rapports administratifs émanent des autorités suivantes : Bureau central du canton de Paris, Préfecture de police, Ministère de la police générale. — Le Bureau central du canton de Paris subsista longtemps après le coup d'État des 18 et 19 brumaire an VIII. On se borna à en changer le personnel. Milly, Le Tellier et Champein, qui en étaient les trois membres, furent révoqués, le 20 brumaire an XIII, par l'administration centrale du département de la Seine. Elle nomma à leur place Dubois, Piis et Dubos. Un arrêté des Consuls, du 12 frimaire suivant, confirma cette nomination. — Dubois, Piis et Dubos restèrent en fonctions tant que dura le Bureau central du canton de Paris, et il dura jusqu'à l'organisation de la Préfecture de la Seine, c'est-à-dire jusqu'au 17 ventôse an VIII (8 mars 1800). Mais cette préfecture fut formée du personnel même du Bureau central. En effet, c'est Dubois qui devint préfet de police (arrêté du 17 ventôse an VIII) et c'est Piis qui fut secrétaire général de la Préfecture de police (arrêté du 23 ventôse). Quant à Dubos, un arrêté du 14 germinal suivant le nomma sous-préfet de Franciade (ci-devant Saint-Denis). — Entre les rapports du Bureau central et ceux de la Préfecture de police, il n'y a, pendant assez longtemps, d'autre différence que celle de l'intitulé. Le préfet continue à y donner au ministre de la police, comme le faisait le Bureau central, dans la même mesure et du même ton, des renseignements variés sur les diverses manifestations de l'esprit public. — « Il s'en faut de beaucoup que nous possédions tous ces rapports pour la période à laquelle se rapporte le présent volume. La plupart de ceux que nous possédons et que nous donnons se trouvent aux Archives nationales... Le Ministère de la police générale continue à exister tel qu'il avait été établi sous le Directoire. Fouché

qui y avait été appelé, le 2 thermidor an VII, en reste le titulaire. — Les rapports du Ministère de la police au Premier Consul, qui sont pour la plupart intitulés : *Tableaux de la situation de Paris*, se rapportent, malgré ce titre, à toute la France. Nous n'en avons extrait, bien entendu, que ce qui concerne, directement ou indirectement, notre sujet, c'est-à-dire l'histoire de l'esprit public à Paris... — Quant aux journaux politiques, ils jouirent d'une liberté relative jusqu'au 27 nivôse an VIII (17 janvier 1800). A cette date, un arrêté consulaire en réduisit le nombre à treize .. Les journaux maintenus furent menacés de suppression, s'ils faisaient une opposition quelconque... L'arrêté du 27 nivôse eut pour résultat que les journaux, intimidés, donnèrent moins de renseignements sur l'esprit public qu'ils n'en donnaient auparavant. Cependant, en l'an VIII et en l'an IX, il ne sont point tout à fait réduits à l'état de servitude et d'insignifiance où ils tombèrent plus tard, et il y a encore dans leurs colonnes des faits et des réflexions propres à faire connaître parfois l'état de l'esprit public. Ces témoignages sont plus rares qu'auparavant ; nous n'en avons mis que plus de soin à les colliger. » — Il est inutile d'insister sur l'intérêt de recueils tels que celui de M. Aulard. On aura un aperçu des matières diverses qui y sont touchées par l'énumération des sujets abordés, par exemple, dans le « Compte général de la situation morale et politique du département de la Seine pendant le mois de pluviôse an VIII » : « *Esprit public. — Spectacles. — Journaux. — Instruction publique. — Calendrier républicain. — Fêtes nationales. — Police. — Mœurs. — Cultes. — Établissements de bienfaisance. — Voirie, Salubrité, Illuminations. — Approvisionnements et subsistances. — Commerce et Industrie.* » Il est vrai que M. Aulard, se proposant avant tout de constater l'état de l'opinion, s'abstient d'épuiser dans ses extraits les renseignements techniques contenus dans les documents qu'il utilise. Il va sans dire que, dans ces documents et dans le recueil dont ils ont fourni la matière, la question politique, les menées des divers partis tiennent une très large place. La question religieuse y est aussi l'objet d'une attention soutenue et traitée presque toujours dans un sens systématiquement hostile au catholicisme orthodoxe. Si l'on songe que les rapports de police, empreints de cette hostilité systématique, étaient placés sous les yeux du Premier Consul, on jugera que l'histoire en doit tirer un assez vif supplément de lumière pour l'appréciation de la part qui revient à Bonaparte dans la restauration religieuse qui fut la conséquence du Concordat, et aussi des tendances si restrictives manifestées par lui dans la négociation, puis dans l'interprétation et l'application de ce grand acte.

3. — C'est un coin seulement, soit dans le temps, soit dans l'espace, du tableau de la société française sous le Consulat, qui nous apparaît

dans le *Journal de Mme de Cazenove d'Arlens*, contenant le récit de ses *Deux Mois de séjour à Paris et à Lyon*, du mois de février au mois d'avril 1803. Mais ce coin nous est dessiné d'après nature par un témoin en contact direct avec son modèle, que sa plume fine et lettrée, un peu précieuse, rend d'autant plus exactement que son journal a le caractère d'une correspondance, d'une confidence. Bonaparte le « grand petit homme », selon l'expression assez caractéristique de Mme d'Arlens, à qui le Premier Consul est peu sympathique, ne s'y montre guère que sur l'arrière-plan. Mais on y trouve une image intéressante du contraste des deux aristocraties de naissance et d'argent, celle-là, revenue appauvrie de l'émigration, celle-ci née au sein même de la catastrophe révolutionnaire, et auxquelles une troisième aristocratie, celle des hauts fonctionnaires, des personnages officiels, offrait dans ses réceptions quasi obligatoires un terrain et une occasion de rencontre assez peu goûtés des survivants de l'ancienne Cour. Talleyrand, qui tenait à ces trois mondes, était aussi leur principal point de jonction. On le craignait et on s'empressait dans ses salons, mais quelle mésestime ! « La cour de l'hôtel des relations extérieures était si pleine de carrosses que l'on ne pouvait y entrer : il fallait en laisser ressortir. J'arrive, je monte le grand escalier, éclairé, rempli de fleurs. Un valet de chambre me conduit, je trouve Théophile (de Cazenove, un cousin de l'auteur, familier et collaborateur de Talleyrand), qui, dans le premier salon, me présente à une figure qui me parut celle d'un mort habillé d'un habit de velours rouge avec une large broderie en or : grande veste, manchettes, épée, grande coiffure. C'était le ministre, c'était M. de Talleyrand. Ah ! quelle mine ! Sur ce visage de mort, on trouve pourtant la physionomie fine et spirituelle de l'évêque d'Autun. Je traverse ensuite un grand et éblouissant salon où était Mme de Talleyrand ; même présentation. Elle est grande, belle, bien mise, mais son secret est écrit sur son visage : « Bêtise et vanité ». — La figure de Mme Récamier, alors dans tout l'éclat de sa beauté illustre, considérée, pour ainsi dire, comme une gloire nationale et parisienne, est retracée dans son milieu avec un assez grand bonheur d'expression. Un léger et malicieux crayon de Mme de Krüdener, la future Égérie du czar Alexandre, qui vivait à Lyon dans une pénombre désireuse de s'ouvrir à une plus vive lumière, a été, pour ainsi dire, épinglé par Mme d'Arlens dans son *Journal* et mérite d'être remarqué comme un joli échantillon d'égratignure féminine. « Mme de Krüdener sait partout se faire une petite cour : sa fille est charmante, simple, douce et aimable ; elle lit avec résignation les manuscrits de sa mère, qui s'est mise à faire l'auteur, et qui amène toujours ses hôtes à se faire demander le bonheur de l'entendre. Elle a sûrement de temps en temps des idées heureuses, mais il y a toujours dans ce qu'elle écrit de l'amphigouri et

des réminiscences... En revenant nous descendîmes chez Mme de Krüdener, bien fatiguée de toute une journée de plein air. On apporta du thé : une des Anglaises joua aux échecs avec deux jeunes gens : nous nous étendîmes sur des divans : la baronne dirigea la conversation du côté du sentiment. Elle cita Chateaubriand, Ségur, Bernardin de Saint-Pierre : elle nous dit que le premier avait été enchanté de quelques pensées détachées, de quelques bagatelles que son esprit tourné à l'observation lui avait inspirées. Là-dessus elle dit à son laquais : « Dites à la petite de m'apporter mes *Pensées*. » Tout cela est ridicule à raconter et sûrement à voir : mais cette femme a pourtant du charme, et j'aime mieux une soirée chez elle qu'une soirée au cercle de Bellecour. Nous soupâmes après la lecture. »

4. — Il serait bien à souhaiter que nous eussions, pour les diverses régions de la France, des renseignements analogues à ceux que nous trouvons pour Paris dans le recueil de M. Aulard et aussi, pour Paris et pour Lyon, dans le *Journal* de Mme de Cazenove. Nos érudits provinciaux se consacreraient utilement à des recherches, à des publications de ce genre. Aussi sommes-nous heureux de signaler à nos lecteurs, malgré sa date moins récente, le volume du savant archiviste du département de l'Orne, M. Louis Duval : *Le Département de l'Orne, 1799-1800. Éphémérides de l'an VIII.* « Pas plus aujourd'hui, nous dit modestement l'auteur, que lorsque je publiai les *Éphémérides de la Moyenne Normandie et du Perche en 1789*, je n'ai la prétention de faire œuvre d'historien, mais simplement d'archiviste. — Je me flatte même de l'espoir de réussir à mieux servir les intérêts de l'histoire en me renfermant dans ce rôle modeste, en me bornant à des extraits, à des analyses, qu'en entreprenant une synthèse difficile et, en tous cas, au-dessus de mes forces.— Il m'est possible cependant d'indiquer en gros les principaux groupes qu'à première vue on peut distinguer dans les *Éphémérides de l'an VIII*. — Le premier et le principal se compose des faits se rattachant à la guerre civile pour le département de l'Orne, le seul où l'insurrection ait persisté après le 18 brumaire. Il faut y joindre les rapports et la correspondance relatifs à la police générale qui y tiennent une place notable. — J'ai reproduit également in extenso l'important rapport présenté au ministre de l'intérieur au nom du Conseil général, dans la session de thermidor an VIII : Routes et chemins vicinaux, Instruction publique, Hospices et Commerce. Le monde officiel de l'an VIII : Administration centrale de l'Orne, préfecture, députés, y est représenté par une série de notices inédites. Le personnel de l'École centrale de l'Orne et du Jury central d'instruction a été étudié avec une attention particulière.— J'ai consacré enfin deux chapitres développés au Clergé et à l'Armée. J'ai rappelé les noms des illustrations militaires de l'Orne, le comte Le Veneur, le comte Bonnet, le baron Ernouf, le général Fromentin,

etc. — Pour le Clergé j'ai relevé les noms des prêtres incarcérés qui furent rendus à la liberté et de ceux qui, cachés et portés sur la liste des émigrés, furent autorisés à exercer publiquement le ministère. — J'ai fait suivre leurs noms de courtes notes biographiques : juste hommage rendu à la mémoire de ces vénérables défenseurs de la foi catholique. J'ai terminé ce chapitre par quelques extraits de correspondances relatives à l'ex-évêque constitutionnel Le Fessier qui alors essaya de jouer un rôle beaucoup moins effacé qu'on ne l'a supposé. »

5. — L'étude des mœurs et des caractères de l'époque napoléonienne, considérée à un point de vue spécial, est bien aussi l'objet que s'est proposé M. Gilbert Augustin-Thierry dans la suite de récits qu'il nous annonce et dont il vient de nous donner le premier, qui se rapporte à l'époque consulaire et à l'année 1802. « Sous le titre général : *Conspirateurs et gens de police* nous entreprenons, dit-il, de raconter les diverses tentatives dirigées contre la dictature consulaire, puis impériale de Napoléon Bonaparte : *Le Complot des libelles* est le premier de nos récits... Il raconte une curieuse entreprise, faite d'imprévu et de mystère, — manœuvre audacieuse dont la pensée dirigeante demeura longtemps une énigme. A peu près ignorée, même encore à présent, cette machination jacobine fut connue seulement de la police, qui, redoutant un grand danger, l'enveloppa d'un grand silence. Quelques phrases de Desmarets ou de Thibeaudeau, des plaisanteries sur « l'attentat des pots de beurre », une page par trop mensongère du général Marbot, — voilà tout ce qu'en ont dévoilé les contemporains. Mais les dossiers qui la concernent abondent dans nos archives, et ces tombeaux qu'emplissent tant de choses vivantes ont livré leur secret. Les documents révélateurs sont intéressants ; il nous aident à bien comprendre l'âme étrange d'une étrange époque, et fournissent une ample matière à de pittoresques développements. D'ailleurs, précédant de quelques mois la conspiration de Georges Cadoudal, la tentative du « citoyen Jourdeuil » lui forme une sorte de prologue. C'est la petite pièce avant la grande, — car ce prologue du drame formidable a l'apparence d'une comédie d'intrigue, du plus bizarre des imbroglios. On dirait même, en les scènes initiales, d'une de ces bouffonnantes saynettes que fabriquait alors la verve d'un Radet ou d'un Desfontaines, les vieux maîtres du gros vaudeville. Pourtant, l'extravagante aventure affola et mit aux prises Fouché, Dubois et leurs polices, compromit gravement Moreau et Bernadotte, irrita Bonaparte jusqu'à l'exaspération. Le dénouement en fut lugubre, et la farce politique se termina dans les cachots du Temple. — Tragi-comédie où s'agitent d'amusants personnages, le complot des libelles valait donc la peine d'être conté. Peut-être ses invraisemblables péripéties étonneront quelques lecteurs, — mais souvent l'histoire, en sa vérité fabuleuse, n'est-elle pas le plus roma-

nesque des romans? — Et maintenant qu'on nous permette de dire quelques mots sur la méthode et le procédé de mise en œuvre employés dans ces récits. Préférant la forme de la narration continue et dramatisée à celle d'une discussion purement didactique, nous nous sommes efforcé d'être vivant et de faire vivre. La peinture, le « rendu » d'un passé, pittoresque en son détail et sa couleur locale; mais surtout la connaissance de sa moralité et de son « état d'âme, » — tel a été, tel devait être notre premier souci. Empruntant même au roman psychologique, — un art qu'aujourd'hui dirige une science, — plusieurs de ses procédés d'analyse, nous avons essayé de représenter nos personnages en leur réalité passionnelle. L'étude attentive d'une époque presque contemporaine de la nôtre permet d'ailleurs de risquer une pareille entreprise. Les hommes qui furent nos pères ne sont pas morts tout entiers ; leur vie palpite encore dans les archives, — et le « Debout, Lazare! » sera toujours la plus noble devise de l'historien. » — Le témoignage de M. Thierry lui-même nous autorise, on le voit, à rattacher son ouvrage au mouvement déjà signalé plus haut et qui consiste dans la substitution, ou du moins la juxtaposition de l'histoire pittoresque et même romanesque au roman proprement dit, beaucoup moins goûté qu'autrefois. Ce témoignage est d'autant moins récusable que l'auteur, qui porte un nom illustre dans les lettres historiques, n'avait jusqu'à présent consacré son talent qu'à des narrations fictives. Sa tentative actuelle, au point de vue littéraire, nous a paru réussie, en ce sens, du moins, que malgré certains défauts de fond et de forme, tenant à une recherche trop violente de l'effet, le récit du *Complot des libelles* est d'une lecture aussi attachante que le serait celle d'un roman bien venu, orné de scènes saisissantes, de portraits et de silhouettes vivement enlevés. Mais, au point de vue proprement historique, de notables réserves s'imposent. Préoccupé avant tout de l'impression à produire, l'auteur s'est représenté les hommes et les choses d'après une optique tellement grossissante, qu'une fourmi, pour ainsi parler, est quelquefois devenue un éléphant, un très bel éléphant, sous son prestigieux pinceau. De plus, il a donné, dans son œuvre de reconstruction dramatique et psychologique, une part vraiment énorme à la conjecture. Il suit de là que si son livre qui, même historiquement, n'est pas sans profit, procure au lecteur un très vif plaisir, il serait imprudent de s'y abandonner avec une confiance aveugle et de le considérer comme un miroir exactement fidèle de la réalité et de ses vraies proportions.

6. — La première scène du *Complot des libelles:* « Le Jour de Pâques 1802», est la peinture du *Te Deum* célébré à Notre-Dame pour la promulgation du Concordat. Cet acte capital de Bonaparte, son plus sûr honneur dans l'histoire, attire naturellement, dans les circonstances où

nous vivons, l'attention des publicistes et des historiens. M. le comte Boulay de la Meurthe a fourni pour cette étude une base solide et, dans son ensemble, définitive, par son excellent recueil : *Documents sur la négociation du Concordat et sur les autres rapports avec le Saint-Siège, en 1800 et 1801* (Leroux, 1891-1895, 5 vol. in-8). C'est d'après les textes ainsi mis au jour, auxquels il a joint le fruit de quelques heureuses découvertes personnelles, qu'un docte jésuite italien, le P. Hilaire Rinieri, a raconté dans tous ses détails l'épineuse négociation, finalement menée à bien, entre Pie VII et le Premier Consul, pour la restauration en France de la religion nationale. Ce volume, qui forme la tête d'une série d'études entreprises par le savant religieux sur la *Diplomatie pontificale au* XIX*e siècle*, a été traduit en français par M. l'abbé J.-B. Verdier, licencié en droit canonique. C'est un livre composé avec grand soin, extrêmement instructif et dont l'auteur possède à un degré remarquable quelques-unes des qualités de l'historien critique. L'utilité en sera considérable pour qui saura la distinguer et en retirer tout le fruit. Elle aurait été plus grande encore et surtout plus étendue (car enfin en pareille matière il ne faut pas viser que les catholiques), si le P. Rinieri, entraîné par l'ardeur de son zèle et par l'exubérance de la rhétorique italienne, n'avait quitté trop souvent le ton de l'historien pour prendre celui de l'apologiste, du controversiste et du polémiste ; ce défaut (car, selon nous, c'en est un) a été malheureusement accentué avec un regrettable manque de mesure par le traducteur qui, sortant de son rôle, d'ailleurs avec les meilleures intentions du monde, a cru devoir ajouter au livre une dissertation en forme d'*Avant-propos* et de nombreuses notes, toutes pleines de réflexions véhémentes, d'apostrophes et d'invectives sur les hommes et les choses d'actualité immédiate, qui sont d'un journaliste passionné plutôt que d'un habile interprète, et tout à fait hors de leur place dans la traduction d'un ouvrage d'histoire.

7. — Ni au point de vue de la philosophie proprement dite, ni au point de vue de la philosophie de l'histoire, surtout de l'histoire contemporaine, nous ne pourrions évidemment tomber d'accord avec M. Ed. Driault, auteur de l'ouvrage intitulé : *La Politique orientale de Napoléon*, et nous ne saurions souscrire à son engouement sans réserves pour la Révolution française. Mais nous n'en sommes pas moins heureux de pouvoir rendre hautement justice aux belles qualités d'historien, de penseur et d'écrivain qu'il a déployées dans cet ouvrage avec une force et une mesure dignes d'être appréciées de tous les esprits sérieux et de tous les hommes de goût. La lecture nous en a vivement intéressé et beaucoup instruit. C'est l'ensemble même de l'œuvre européenne de Napoléon, bien plus, de l'œuvre, comme on dit aujourd'hui, *mondiale*, rêvée par cet étonnant génie, « chimérique et

réaliste » tout ensemble, qu'examine et approfondit M. Driault, à propos de son action en Orient, qu'il a d'ailleurs étudiée et exposée en elle-même avec beaucoup de soin et d'exactitude. Le livre est partagé en dix chapitres, subdivisés en paragraphes, ainsi qu'il suit : Chapitre I. *L'Empire ottoman en 1806*. I. L'Empire ottoman. — Bonaparte et l'Orient. II. Le « Projet grec » de Catherine II. III. Démembrement de la puissance de la Porte. IV. Le Général Sébastiani, ambassadeur à Constantinople (juin 1806). — Chapitre II. *Déclaration de guerre de la Turquie à la Russie* (*décembre 1806*). (I. Première Action diplomatique de Sébastiani. II. La Porte après Iéna. III. La Déclaration de guerre (décembre 1806). — Chapitre III. *Les Anglais devant Constantinople et en Égypte* (*janvier-avril 1807*). I. La Porte et l'Angleterre. II. Les Anglais devant Constantinople. III. Défense de Constantinople par Sébastiani. IV. Retraite des Anglais. V. Les Anglais à Alexandrie. — Chapitre IV. *Napoléon à Finkenstein* (*avril-mai 1807*). I. La Correspondance de Napoléon à Finkenstein. II. Opérations militaires. III. Opérations diplomatiques. IV. Le Traité de Finkenstein. — Chapitre V. *La Révolution de mai 1807 à Constantinople et le Traité de Tilsit* (*mai-juillet 1807*). I. La Révolution du 31 mai 1807 à Constantinople. II. le Traité de Tilsit. — Chapitre VI. *Après Tilsit*. — *L'Armistice de Slobodzié* (*août-décembre 1807*). I. La Porte et le Traité de Tilsit. II. L'Armistice de Slobodzié (24 août 1807). — Chapitre VII. *La Fin de l'ambassade de Sébastiani* (*janvier-avril 1808*). I. Les Russes en Moldavie. II. Les Français sur la côte de la mer Adriatique. III. Les Conférences de Saint-Pétersbourg. IV. Fin de l'ambassade de Sébastiani (avril 1808). — Chapitre VIII. *La Mission Gardane en Perse* (*décembre 1807-février 1809*) I. Les Travaux de la mission Gardane. II. La Rivalité anglo-française en Perse. III. Échec de la mission Gardane. — Chapitre IX. *Les Révolutions de 1808 à Constantinople*. — *La Paix des Dardanelles* (*juillet 1808-janvier 1809*). I. Baylen. II. La Convention d'Erfurt. III. La Révolution du 28 juillet à Constantinople. IV. La Révolution de novembre et la Paix anglo-turque). — Chapitre X. *Définition de la politique napoléonienne*. I. Le Secret de Napoléon. II. L'Opinion des contemporains. III. Napoléon empereur. IV. Le Rôle historique de Napoléon. — L'opinion exprimée par M. Driault sur ce qu'il appelle « le secret de Napoléon », c'est-à-dire le but final, (si elle a jamais eu un but final) de sa politique sans cesse ascensionnelle et de plus en plus envahissante, pourra et devra même être contesté. Elle a, ce semble, le tort de donner une forme trop concrète aux rêves de l'imagination impériale. Mais ce n'est là qu'une conjecture, sur laquelle M. Driault lui-même s'exprime avec une judicieuse modestie : « L'Empereur, remarque-t-il, n'ayant dit à personne son secret, il est difficile de prétendre le lui arracher, et la discussion sans doute ne sera pas bientôt close sur ce point. J'ai

seulement apporté une hypothèse nouvelle, j'admets bien qu'elle ne ferme pas tous débats. » — Quoi qu'on pense à ce sujet, le livre de M. Driault demeure dans son ensemble un excellent livre.

8. — Nous voudrions pouvoir en dire autant du volume où M. J. Silvestre a entrepris de raconter en détail les derniers jours de Napoléon sur la terre de France, entre le retour de Waterloo et le départ pour Sainte-Hélène. Cet ouvrage pouvait se concevoir de deux façons : ou comme un récit dramatique, à la façon du *Complot des libelles* (sauf les défauts) de M. Gilbert Augustin-Thierry, ou comme un examen total et minutieux et une discussion critique des faits et des témoignages relatifs à cette dernière période de la vie active et libre de Napoléon. Mais l'auteur n'a fait ni l'un ni l'autre, et lui-même a trop bien caractérisé son travail, quand il l'a qualifié, avec une modestie qui lui fait honneur, mais que nous voudrions moins justifiée, « l'exposé de cet amas de documents, d'opinions, de compilations ». En histoire, redisons-le, une compilation, un amas de faits, même disposé avec une science et un art médiocres, ne laisse pas d'avoir son utilité, son intérêt même. Ainsi le livre de M. Silvestre n'est pas dépourvu de toute valeur, à titre de source assez abondante d'information. Mais l'auteur a vraiment une revanche à prendre.

9. — L'information abondante, précise, souvent neuve, dont il est plein, tel est l'un des mérites du plus récent ouvrage de M. Frédéric Masson : *Napoléon et son fils*, bien que l'auteur demeure fidèle à son système de refuser à ses lecteurs et à la critique l'indication de ses sources, et que, par là, il laisse planer le doute sur la valeur exacte de telle ou telle de ses appréciations. Un autre mérite, ce sont les vues, toujours intéressantes, quoique parfois contestables, qui donnent de l'intérêt et de la vie à l'accumulation, excessive çà et là, des détails techniques. Un troisième mérite, et non pas le moindre, c'est le talent de composition et de style qui fait de ce volume une œuvre de littérature, presque de poésie, très attachante dans la suite bien reliée des douze tableaux où elle se déroule : I. L'Héritier adoptif (1801-1807). II. L'Héritier naturel (1807-1810). III. La Grossesse de Marie-Louise (mai-novembre 1810). IV. La Maison des Enfants de France (novembre-décembre 1810). V. Fille ou garçon ? (décembre 1810-19 mars 1811). VI. La Naissance du Roi de Rome (19 mars-mai 1811). VII. Le Baptême du Roi de Rome (mai-juillet 1811). VIII. L'Enfant de France (juillet 1811-octobre 1812). IX. Napoléon II (octobre 1812-avril 1814). X. De Rambouillet au Burg de Vienne (avril 1814-avril 1815). XI. L'Héritage de Napoléon (avril 1814-5 mai 1821). XII. Le Gouffre (avril 1815-22 juillet 1832). L'intérêt même, incontesté et déjà récompensé par le succès du livre de M. Frédéric Masson nous dispense de nous y étendre davantage. C'est un ouvrage que voudront lire tous ceux qui

lisent. Mais c'est là une raison de plus, et par conséquent un devoir pour nous de remarquer que si l'histoire vraiment objective y gagnera beaucoup, notamment pour une connaissance plus ample de la psychologie napoléonienne, il y a, d'autre part, dans ces pages toujours attirantes, souvent émues, quelquefois passionnées, un élément subjectif et personnel, très respectable dans son origine, mais qui a parfois entraîné l'auteur bien loin. De ce côté-là il importe de se garantir ; il importe de maintenir les droits inflexibles et imprescriptibles de la vérité historique et de la vérité philosophique, qui ne sauraient plier le genou devant aucune idole, si éclatante qu'elle puisse être.

M. S.

THÉOLOGIE

Jésus, Messie et Fils de Dieu, d'après les Évangiles synoptiques, par M. Lepin. Paris, Letouzey et Ané, 1904, in-12 de XLV-281 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au moment où le public religieux et même le monde incroyant portent un intérêt passionné sur le grave sujet du Christ dans l'Évangile, M. Lepin, prêtre de Saint-Sulpice et professeur au grand séminaire de Lyon, publie une étude historique de la personne de Jésus, d'après les synoptiques. Une étude analogue d'après l'Évangile de saint Jean est en préparation. Celle que nous avons sous les yeux est faite au point de vue de la critique moderne et suivant la méthode propre à cet art. C'est pourquoi une assez longue Introduction, plus apologétique cependant que strictement critique, est consacrée à prouver l'autorité historique des synoptiques, à l'aide desquels est faite l'étude de Jésus, Messie et Fils de Dieu. Elle aurait pu être, tout en restant sommaire, plus serrée et plus solide ; elle expose les conclusions modérées et communes des critiques catholiques. Le chapitre premier traite de l'espérance messianique au début de l'ère chrétienne. Il déborde le livre présent, puisqu'il considère non seulement la personne du Messie, mais encore son œuvre ou son royaume, dans la pensée des Juifs de cette époque. Cette pensée est recherchée dans les écrits du Nouveau Testament et spécialement dans les apocalypses juives. M. Lepin a recouru directement aux sources ; mais il a eu le tort de ne pas toujours indiquer les éditions qu'il a consultées, ainsi pour le livre d'Hénoch, dont le texte grec récemment découvert n'est pas signalé ; ainsi encore pour les oracles sibyllins pour lesquels il a évidemment suivi l'édition d'Alexandre. Ce défaut qui n'enlève rien sans doute à la valeur du fond, paraîtra grave à nos contemporains, qui exigent, surtout dans un travail critique, des renseignements bibliographiques abondants et précis. Les trois autres chapitres envisagent Jésus, Messie et Fils de Dieu, dans son enfance et sa vie

publique. C'est la partie capitale du livre. Le problème examiné est celui-ci : Jésus s'est déclaré le Christ promis par les prophètes d'Israël et il s'est dit le Fils de Dieu ; depuis dix-neuf siècles, les chrétiens l'adorent comme vrai Fils de Dieu et vrai Dieu. Comment faut-il interpréter ces faits ? Jésus était-il vraiment ce qu'il a prétendu être ? La réalité est-elle conforme à la foi chrétienne ? Pour résoudre ces questions vitales, M. Lepin examine sérieusement tous les textes des synoptiques dans lesquels Jésus apparaît comme Messie et Fils de Dieu ; il discute à l'occasion, et toutes les fois que cela est nécessaire, la valeur historique des textes qu'il étudie ; il les explique ensuite et en fait ressortir le sens exact ; enfin, quand il rencontre les interprétations différentes de Renan, de Harnack, de Stapfer et de Loisy, il en fait la critique et il conclut dans le sens qui, au point de vue purement objectif, lui paraît le mieux fondé. Toute cette étude exégétique et critique est, dans l'ensemble, fort bien menée et très réussie ; c'est une magnifique thèse scripturaire de la divinité de Jésus-Christ. Sans doute, certains détails auraient pu être plus approfondis ; d'autres théories sur la messianité et la filiation divine discutées ; mais l'exposition générale est solide et claire ; elle portera la lumière et la tranquillité dans beaucoup d'esprits obscurcis et inquiétés par les arguments captieux d'une critique indépendante, subjective et fausse. On regrette encore que la bibliographie du sujet ait été omise. M. Lepin a négligé d'indiquer à ses lecteurs les ouvrages sur la matière traitée ; on croirait presque qu'il est le premier et le seul à aborder ces questions. Dans deux appendices, il expose en quel sens le titre de Messie convient à Jésus et quelle est la divinité du Christ, d'après M. Loisy. Le sentiment de ce critique y est victorieusement réfuté. Nous recommandons très chaudement la lecture du livre de M. Lepin. Nous espérons qu'il sera le premier d'une série, et nous ferons le même accueil à *Jésus, Messie et Fils de Dieu, d'après l'Évangile de saint Jean* et à l'*Étude sur le royaume messianique*, si ces deux volumes sont rédigés dans le même esprit que celui qui vient de paraître, avec le même souci de l'exactitude et de la précision, avec la même netteté et la même rigueur dans la discussion. E. MANGENOT.

JURISPRUDENCE

Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères, par JULES DE CLERCQ. T. XXI (*1897-1900*). Paris, Pédone, 1903, in-8 de XXVII-906 p. — Prix : 40 fr.

Le vingt et unième volume de cette importante publication reproduit des documents diplomatiques afférents aux années 1879 à 1900, dont la simple énonciation contient XXXI pages d'impression. Les actes qui y

sont reproduits concernent la Suisse, la Belgique, le Dahomey, Madagascar, la Suède et Norwège, la Bulgarie, le Nicaragua, l'union postale, la Sibérie, l'Allemagne, la Bolivie, l'Union monétaire, la Grèce, l'Italie, les Comores, l'Orange, l'Australie, les Indes, l'Andorre, le Portugal, les Pays-Bas, le Japon, la Perse, la Grande-Bretagne, la Russie, le Pérou, l'Équateur, l'Urugay-Anjouan, le Luxembourg, l'Espagne, les États-Unis, la Corée, Monaco, le Mexique, les Antilles danoises, l'Inde britannique, le Maroc, le Chili, le Soudan, Costa-Rica, la Colombie, le Congo, la Chine, le Brésil, les Iles sous-le-Vent, l'Égypte, Siam, le Paraguay, Haïti, la Crète, la Colombie.

A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Le Livre d'or des roses, par PAUL HARIOT. Paris, Laveur, 1903-1904, gr. in-4 de 136 p. de texte avec de nombreuses illustrations de 60 planches hors texte en chromolithographie. — Prix : 60 fr.

En juillet dernier, le *Polybiblion* (t. XCVIII, p. 83) a annoncé les débuts de cette publication aujourd'hui terminée. L'auteur et l'éditeur n'ont point failli à leur dessein : l'ouvrage est des mieux faits, la publication des plus remarquables.

Des deux parties, la première est consacrée à un traité complet sur les roses, la seconde à leur représentation. Soixante planches représentent, en couleurs, les espèces les plus belles et les plus estimées.

Toute la partie didactique est rédigée avec la compétence exceptionnelle d'un savant praticien. Elle est présentée avec une méthode sûre, et de plus, l'auteur a su l'écrire en semant l'intérêt même dans les détails.

Les rosiéristes de profession, ou, comme l'on dit de nos jours avec un peu de prétention peut-être, « les rhodologues », devront trouver dans cette belle œuvre une véritable satisfaction. Elle n'en contentera pas moins les simples amateurs et tous ceux qui, moins savants peut-être, se livrent, avec une ardente passion également, à la recherche et à la culture de ces reines des fleurs.

En même temps que les côtés plus scientifiques de classification, d'hybridation, de greffe, de taille, des maladies et de leurs remèdes, l'auteur a étudié particulièrement les espèces de jardin, leur parfum, leur entretien, les soins à donner suivant l'époque. Il dresse la liste de celles qui conviennent le mieux à telle ou telle condition et se met par conséquent au service du plus grand nombre.

Il convient aussi de parler de l'exécution des planches qui forment la seconde partie de la publication. Elle en est, à vrai dire, comme le clou, et on ne saurait trop s'y appesantir, car elle est vraiment digne de tous éloges, par la perfection et le fini que les artistes

y ont apportés. L'exécution est si remarquable que, dans ces dessins, les fleurs semblent vivre sous toute leur fraîcheur des premiers moments. On serait porté à les cueillir tant elles sont bien rendues et se rapprochent de la réalité même. G. DE SENNEVILLE.

Manuel pratique du reporter photographe et de l'amateur d'instantanés, par ALBERT REYNER. Paris, Mendel, s. d., in-12 de 160 p. — Prix : 2 fr.

Ce manuel est écrit avec le style — ce qui n'est pas un éloge — mais aussi, avec la verve et l'agréable facilité d'un article de journal. C'est dire l'intérêt qu'il présente, les précieux conseils qu'il contient, et aussi le plaisir qu'offre sa lecture. Il s'adresse d'ailleurs à tous les photographes et le nombre en est légion ; tous ne sont-ils pas, en effet, amateurs d'instantanés, et même, à leurs heures, reporters photographes amateurs ? Ce petit livre sera, pour tous ceux qui aiment le plein air, un guide utile à consulter, où ils trouveront non seulement des avis très pratiques, mais encore des renseignements très précis, avec chiffres et formules à l'appui, sur des sujets un peu abstraits. Tout n'est cependant pas à admettre sans réflexion : je critiquerai, entre autres, la première position indiquée dans la figure de la page 60, et je ferai remarquer à l'auteur que, page 48, il a écrit « sous le vent » alors qu'il aurait dû dire « au vent ». On est « au vent » d'un point lorsque l'on se trouve entre ce point et l'endroit d'où vient le vent, et c'est bien dans cette situation que l'auteur conseille au photographe de se placer.

J. C. T.

LITTÉRATURE

Recueils d'arts de seconde rhétorique, par E. LANGLOIS. Paris, Impr. nationale, 1902, in-4 de LXXXVIII-496 p. — Prix : 25 fr.

Sous ce titre assez vague et peu significatif d'*Arts de seconde rhétorique*, M. E. Langlois a publié dans la *Collection des Documents inédits* une série de traités de versification en langue vulgaire, datant du XVe et de la première moitié du XVIe siècle. Les *Arts de seconde rhétorique* ne sont pas, entendons-nous bien, des *Arts poétiques*, ce ne sont que des traités de versification ; ils ne s'attachent pas à l'essence de la poésie, ils ne s'occupent que de ses manifestations extérieures. D'où il suit que les préceptes sont toujours appuyés d'exemples, notamment pour les petits poèmes à forme fixe, et souvent accompagnés de listes de mots « obscurs », de tables de rimes, ou de mots « pour aprendre à espeler », tables dont l'étude fournit aux philologues maints renseignements précieux.

Très probablement il a existé, de la seconde moitié du XIVe, et surtout du XVe, des *Arts de seconde rhétorique* que nous ne connaissons pas.

Le plus ancien qui nous soit parvenu est l'*Art de dictier*, d'Eustache Deschamps, que vient de publier M. Gaston Raynaud en son édition des œuvres du poète. Aussi M. Langlois n'a-t-il pas cru pouvoir le reproduire à nouveau dans un volume de documents inédits. Nous le regrettons plus encore que lui : il nous semble que son *Recueil* aurait dû être un *Corpus* de tout ce que le moyen âge nous avait légué de traités de ce genre. D'autre part, si M. Langlois s'est fait une règle de ne publier strictement que de l'inédit, pourquoi donne-t-il une nouvelle édition d'un chapitre — Des Rimes — de l'*Archiloge Sophie* de Jacques Legrand ?

Des sept traités de seconde rhétorique, le plus clair et le plus complet est l'*Art de rhétorique* dont l'auteur n'est autre, ainsi que M. Langlois l'a démontré, que le fameux Jean Rolinet ; cet ouvrage eut en son temps un succès mérité : les traités qui le suivirent, tels que l'*Art et science de rhétorique vulgaire*, n'en sont le plus souvent qu'une amplification dénuée de toute originalité.

En une excellente Introduction, M. Langlois a résumé les principales remarques que lui avaient inspirées ces *Arts de seconde rhétorique*, et en tire des conclusions quant à leur date et à leur auteur. M. Langlois était vraiment désigné pour cette édition ; en 1890, ne publiait-il pas déjà une thèse ayant pour titre : *De Artibus rhetoricae rythmicae* ?

HENRI LONGNON.

Les Prédicateurs de la scène, par FRANÇOIS VEUILLOT. Paris, Retaux, 1904, in-12 de VIII-330 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Prédicateurs de la scène, voilà un titre assurément dépourvu de banalité, mais qui n'a pas besoin d'une justification. A notre époque, en effet, si l'on excepte quelques déplorables « amuseurs », les dramaturges, comme les romanciers du reste, sont préoccupés presque uniquement d'exposer et de défendre des *thèses* sociales et religieuses, ou trop souvent antisociales et antireligieuses. Ce sont ces théories qu'examine, dans son nouvel ouvrage, au point de vue chrétien et au point de vue moral, M. François Veuillot, qui continue dignement l'éclat d'un nom illustre. Il analyse avec un beau talent littéraire les œuvres des auteurs dramatiques contemporains ; il pèse la valeur de leurs arguments ; il dégage de leurs pièces les leçons voulues ou inconscientes qu'elles renferment. Il ne faut donc point chercher dans son livre des comptes rendus proprement dits, mais bien la discussion des doctrines modernes relatives au mariage, au divorce, à l'éducation des enfants, au féminisme, à la misère, à la justice et à la charité, aux rapports entre patrons et ouvriers, aux plaies sociales, au rôle moral de la religion, etc...

Bien entendu, l'auteur se trouve amené, par son sujet même et par

ses convictions, à démolir, en quelques coups de plume, maints paradoxes, et à faire œuvre de redresseur d'idées plutôt que de panégyriste. Ses écrivains préférés me semblent être MM. Jules Lemaître, Brieux et de Curel, dont les bonnes intentions et le talent sont incontestables. Un trop grand nombre d'autres « prédicateurs de la scène » préconisent de parti pris le triomphe de l'instinct sur la raison ; ils sont obstinément immoraux, et les comédies ou les drames honnêtes sont bien rares. C'est ce que M. François Veuillot met vigoureusement en lumière, sans d'ailleurs se départir d'une charité courtoise à l'égard des personnes Son livre constitue une excellente apologie de la foi chrétienne. Il montre en effet combien sont infructueux les efforts de la plupart de nos dramaturges, parce que ceux-ci cherchent en dehors de la religion la solution des graves problèmes qui, aujourd'hui plus que jamais, préoccupent l'âme humaine. C'et ouvrage fait penser, et il fera du bien : ce sera la joie de l'auteur, et sa récompense. G. L.

Une Page perdue de H. de Balzac, notes et documents, par le vicomte DE SPORLBERCH DE LOVENJOUL. Paris, Ollendorff, 1903, in-16 de 329 p. — Prix : 3 fr. 50.

Balzac dans l'intimité et les Types de la « Comédie humaine », par JEAN LHOMER. Paris, Lemasle, 1904, in-8 de 46 p. — Prix : 2 fr. 50.

Balzac à vingt ans, par EUGÈNE GILBERT. Bruxelles, Société belge de librairie, Oscar Schepens, 1904, petit in-16 carré de 86 p.

A côté de la *Page perdue de H. de Balzac*, qui a servi de titre au volume de M. le vicomte de Lovenjoul, on trouve neuf autres pièces, qui, à la vérité moins importantes, ne sont point, par cela même, dénuées d'intérêt. La « page perdue » dont il est ici question est le *Voyage de Paris à Java*, qui, inséré dans la *Revue de Paris*, « dort aujourd'hui son dernier sommeil dans les intéressantes *Œuvres diverses* du maître.» Au sujet de cette publication et de plusieurs autres d'ailleurs, Balzac entretint avec Amédée Pichot, de 1831 à 1833, une correspondance, qui, très cordiale au début, finit par tourner à l'aigre et se termina par un procès gagné par Balzac en juin 1836. L'illustre romancier eut-il toujours raison contre le directeur de la *Revue de Paris*? Il ne nous paraît pas; quoi qu'il en soit, cette correspondance est fort intéressante. — M. de Lovenjoul nous parle ensuite des annotations, curieuses à divers titres, mises en marge d'un exemplaire de la biographie de Balzac écrite par sa sœur, Mme Surville. Ces annotations émanent d'un ami de l'écrivain, M. Fessart ; elle montrent, entre autres choses, « qu'à ses débuts, le jeune Balzac rencontra les plus durs obstacles et les entraves les plus cruelles, précisément chez ceux qui, semble-t-il, auraient dû lui venir avant tout en aide » (p. 134). — Vient,

après cela, un morceau particulièrement suggestif : *Deux Traités de librairie de Honoré de Balzac.* Le dernier de ces traités, conclu en 1842 avec l'éditeur Charpentier, mérite à peine de fixer l'attention ; mais il n'en est pas de même du premier, en date du 9 décembre 1835. « Bien que le nom de Balzac n'y soit pas même prononcé, remarque M. de Lovenjoul, le plus extraordinaire de ses traités connus est peut-être celui que signèrent seuls, le 9 décembre 1835, le comte Auguste de Belloy, M. Émile Regnault, l'imprimeur Barbier et l'éditeur Hippolyte Souverain. Cette convention a pour objet une nouvelle mise au jour des *Œuvres de jeunesse* du maître. On sait que, de son vivant, ces œuvres ne furent jamais réimprimées sous son nom, ni reconnues par lui. Il est donc uniquement question dans ce document des *Œuvres* d'Horace de Saint-Aubin, de Viellerglé et de Lord R'hoone. Aussi l'intérêt de la pièce consiste-t-il, surtout, dans la combinaison imaginée par Balzac pour arriver à vendre, sans être nommé, ce qui n'appartenait pourtant qu'à lui » (p. 139). — Mentionnons simplement *les Métamorphoses d'* « *Une Rue de Paris et son habitant,* » les *Lectures de* « *Mercadet* » *à la Comédie-Française, Une Énigme sans mot à propos d'un chapitre de la* « *Physiologie du mariage,* » énigme que Balzac ne semble pas avoir éclaircie jamais, malgré plusieurs mises en demeure, et *le Personnage de Monsieur de Canalis dans la* « *Comédie humaine* », qui s'identifie avec Lamartine. — Le volume se termine par *Trois Documents balzaciens,* qu'il faut remercier M. de Lovenjoul d'avoir retrouvés. Le premier, intitulé : *Les Romanciers, Honoré de Balzac,* par Francis Girault, a figuré dans un obscur recueil : *Le Bibliographe* (nos des 25 avril, 2, 13 mai et 1er juillet 1841). Le second, *Honoré de Balzac,* est une notice nécrologique écrite par Georges Guenot et insérée dans le *Journal des femmes* du 5 septembre 1850. « On peut y relever plus d'une erreur de détail. Néanmoins cette sorte de biographie du puissant écrivain contient quelques renseignements curieux, vrais et peu connus.» Le troisième, *Étude sur Balzac,* n'est autre que le discours de Louis Lurine, relatif aux prix littéraires proposés en 1855 par la Société des gens de lettres, lu par l'auteur, qui obtint un prix, le 17 avril 1856.

En somme, livre rempli de choses sur le grand romancier et qui tiendra bien sa place dans toute collection balzacienne.

— J'ai le profond regret de ne pouvoir accorder le même témoignage à M. Jean Lhomer pour sa brochure au titre fallacieux : *Balzac dans l'intimité et les Types de la* « *Comédie humaine.* » N'est-ce pas que voilà un intitulé prometteur ! Malheureusement il tient peu, si tant est qu'il tienne quoi que ce soit. Les trente-deux premières pages, comportant dix chapitres minuscules, sont relatives à l'homme ; le reste a la prétention d'examiner, en quatorze pages, les « types de la *Comédie humaine.* »

Que nous apprend là M. Lhomer ? Hélas ! rien du tout : son travail est un résumé fort bref de choses universellement connues, partant, sans l'ombre d'originalité, et l'on se trouve en droit de qualifier cette production d'un mot désagréable : un « attrape-balzacien. »

— Ce qui précède allait être envoyé à l'imprimerie lorsque m'est arrivé le gracieux petit volume de M. Eugène Gilbert : *Balzac à vingt ans*. Faut-il chicaner l'auteur sur les « vingt ans » en question ? Notre grand homme en herbe comptait quelques printemps de plus à l'époque où son souvenir est évoqué ; mais cela est sans réelle importance. Dans notre livraison de janvier dernier (p. 61-64), nous avons présenté à nos lecteurs l'ouvrage de haute valeur de MM. Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire : *La Jeunesse de Balzac, Balzac imprimeur, 1825-1828*. Or, M. Eugène Gilbert a rédigé son travail d'après ce maître livre dont, citant d'assez nombreux passages, il a su donner une idée exacte. La matière de cette élégante brochure a paru en premier lieu dans *la Revue générale* (de Bruxelles). Tirée à cent exemplaires seulement, sur papier de Hollande, elle forme un numéro intéressant de l'abondante littérature que Balzac a inspirée. Il faut, ici, louer surtout, en raison du tact qu'y a mis M. E. Gilbert, les pages finales consacrées à l'influence de Mme de Berny sur l'auteur de *la Comédie humaine*. La « Dilecta », en effet, contribua puissamment « à la formation intellectuelle du génie qui devait rayonner sur tout le roman du XIXe siècle. »

Ceux des fervents de Balzac qui liront la brochure de M. E. Gilbert se sentiront plus que jamais piqués du désir de connaître et de posséder le beau livre de MM. Hanotaux et Vicaire. ER.-CH. GAUDOT.

HISTOIRE

L'Occident à l'époque byzantine. Goths et Vandales, par F. MARTROYE. Paris, Hachette, 1904, in-8 de XII-626 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume n'a pas et ne peut pas avoir de prétentions scientifiques. Écrit pour le grand public, il doit être pris pour tel et nous aurions mauvaise grâce à chicaner l'auteur sur chacune de ses pages depuis le titre qui est inexact, attendu que l'empire byzantin ne commence guère qu'à l'époque de Justinien, époque précisément où s'arrête M. Martroye, jusqu'à la dernière page sur la domination byzantine en Italie, vers 565. Mais, pris comme œuvre de vulgarisation, l'ouvrage n'est pas sans intérêt. Il nous retrace, à l'aide de quelques auteurs contemporains des événements, entre autres Procope, l'histoire des Goths et des Vandales en Italie et en Afrique, depuis leur établissement jusqu'aux conquêtes de Justinien. Naturellement le règne de Théodoric d'une part et la reprise de possession de l'Italie par les armes de Bélisaire et de Narsès de l'autre, forment le corps du volume. Le reste est

prélude ou conséquences de ces deux grands événements. L'histoire de l'Église a, comme de juste, sa part dans le récit de cette époque troublée : c'est pour elle une de ces heures où il lui faut parer à tous les dangers à la fois, intérieurs et extérieurs ; et M. Martroye a fort bien montré, à ce sujet, son attitude, sa grandeur, son habileté politique aussi. Il est bien regrettable que l'auteur n'ait pas mieux connu la littérature moderne de son sujet. Il aurait pu en tirer un excellent parti. Néanmoins ce volume intéressera les esprits cultivés qui ne font pas de cette époque une étude spéciale. Il a le mérite de raconter en détail une histoire qu'on ne trouve guère dans les « cours d'histoire » et dans les livres courants dont dispose le public. Avec plus de méthode et de critique, plus de connaissance des ouvrages récents, français et étrangers, le gros volume de M. Martroye eût pu être utile même aux historiens de profession. ALBERT VOGT.

L'Église catholique au dix-neuvième siècle (1800-1900), par JAMES FORBES. Paris, Lethielleux, 1903, in-8 de 292 p. — Prix : 4 fr.

Le pessimisme est stérile et mauvais. Il n'est pas le fait du savant et apostolique conférencier, qui s'est demandé : « A prendre les choses dans l'ensemble, l'Église catholique est-elle, en 1900, plus forte et plus sûre du lendemain qu'en 1800 ? Comme catholiques avons-nous à nous plaindre ou à nous applaudir du siècle qui vient de finir ? »

Après un coup d'œil d'ensemble sur l'Église catholique de 1800 à 1900 (statistiques abondantes et précises, empruntées aux *Missions catholiques* de Louvet, au *States man's year Book*, aux *Missions catholiques* de la propagande, aux *Missions* du P. Piolet) l'auteur passe en revue successivement l'Allemagne, les États-Unis, l'Angleterre et la France.

D'abord le parti catholique allemand, son indomptable résistance au Kulturkampf, le rôle maintenant prépondérant du centre, la prodigieuse organisation des associations, réseau très souple et très solide qui enveloppe l'Allemagne tout entière ; — puis la marche ascensionnelle de l'Église d'Amérique : la question des apostasies est discutée, et résolue dans un sens optimiste. L'auteur a pleine confiance dans l'avenir. Il pense que si une crise persécutrice éclate, elle ne fera que purifier et fortifier la chrétienté d'outre-mer.

Deux chapitres pour l'Angleterre : Newman et le mouvement d'Oxford, puis la conversion de Newman. L'auteur connaît admirablement ce terrain, il parle « *pro domo*, et nous assure que « ce mouvement si bien inauguré ne s'arrêtera pas là. »

Et la France ! « Nous devons nous préoccuper du danger qui nous menace, l'apostasie des hommes ». L'auteur en fait ressortir la gravité par des chiffres écrasants et douloureux. Puis il cherche les remèdes : meilleure organisation des prédications et des œuvres destinées aux

hommes, enseignement professionnel mieux compris, renforcement de l'éducation scientifique du clergé — et surtout l'esprit de groupement, les toutes-puissantes associations qui font la force et la gloire des catholiques allemands.

Cet ouvrage est plein de renseignements utiles et de graves leçons. En le fermant, on se dit que tout n'est pas perdu et qu'il y a encore quelque chose à faire. C'est un bon livre. B. DE CARROY.

Histoire de France, par ERNEST LAVISSE. Tome II, I. *Le Christianisme, les Barbares. Mérovingiens et Carolingiens*, par C. BAYET, C. PFISTER, A. KLEINCLAUSZ. Paris, Hachette, 1903, in-4 de 444 p. — Prix : 12 fr.

Les trois collaborateurs qui ont assumé la tâche de mener à bonne fin ce nouveau volume de l'*Histoire de France* se sont partagé le travail de la façon suivante : M. Bayet a rédigé tout le livre premier, *le Christianisme et les Germains en Gaule*, comprenant, en quatre chapitres, l'histoire de l'évangélisation de la Gaule, — le tableau du monde germanique à la fin du IVe siècle, — le récit de l'installation des Wisigoths, des Burgondes et des Francs sur le sol de notre pays, — enfin le règne de Clovis ; plus le chapitre relatif à l'Église, aux lettres et aux arts à l'époque mérovingienne. M. C. Pfister a pris pour sa part le récit de la période mérovingienne jusqu'en 714 et l'exposé des institutions de cette époque, l'histoire des derniers Carolingiens (888-987) et les origines du régime féodal. L'origine des Carolingiens, le règne de Charlemagne, l'étude de son gouvernement et de la civilisation de son temps, la décadence de l'empire carolingien sous les successeurs du grand empereur jusqu'en 888 ont été traités par M. Kleinclausz.

Les trois collaborateurs se sont bien acquittés de leur œuvre et le volume ne le cède guère en intérêt aux précédents. Les auteurs sont bien au courant des meilleurs travaux parus sur la période dont ils traitent. Leur information est précise, leur exposition claire et d'une lecture aussi agréable qu'instructive. Sans doute pour une période sur l'histoire de laquelle il existe encore tant de controverses, on comprend que plusieurs points prêtent à la discussion ; mais ce volume nous paraît représenter assez bien — et c'est l'essentiel pour un ouvrage de ce genre — l'opinion moyenne de la science. E.-G. L.

Le Japon d'aujourd'hui, par G. WEULERSSE. Paris, Colin, 1904, in-18 de IX-364 p. — Prix : 4 fr.

Ce livre n'a pas la prétention d'offrir un tableau complet du Japon d'aujourd'hui. C'est un recueil d'observations généralement justes, présentées en bon ordre et dans un style clair, sur le développement économique du Japon, l'état de l'enseignement public, la condition de la femme, le rôle actuel et le rôle possible de la France dans ce pays.

Également éloigné de l'engouement et du dénigrement, l'auteur montre combien, malgré la grandeur de la tâche accomplie, l'européanisation du Japon est restée superficielle, combien il y subsiste encore de barbarie sous la grâce des manières et du décor. L'agriculture traverse une crise pénible, la grande industrie a fait des progrès remarquables, mais est bien loin de pouvoir se passer du concours de l'étranger, le commerce est embarrassé de méthodes surannées et n'est point d'une probité suffisante. Les ouvriers sont exploités sans scrupules et soumis à la vie la plus misérable. M. Weulersse a le bon sens de ne pas ajouter foi à ceux qui prêchent le péril jaune. Il ne croit pas que l'extrême bon marché de la main d'œuvre japonaise soit de nature à mettre en danger l'industrie occidentale et il en donne de très bonnes raisons : gaspillage du travail humain, insuffisance technique du personnel, infériorité des méthodes industrielles et commerciales, mauvaise qualité et faible rendement de la main-d'œuvre, augmentation progressive et inévitable des salaires. Le chapitre sur l'enseignement est sans doute celui que l'auteur était le mieux préparé à écrire. Tous les défauts de l'enseignement public au Japon sont bien mis en lumière : surcharge follement excessive des programmes, peu de temps laissé au travail personnel, recrutement médiocre des instituteurs et des professeurs, morale trop étroitement nationaliste et chauvine.

Plus que tout le reste, la condition inférieure faite à la femme et le despotisme brutal dont elle est victime prouvent que les Japonais ont encore un long chemin à parcourir dans la voie de la civilisation moderne avant de prendre rang parmi les nations qui sont à la tête de l'humanité. Cependant ces critiques, si nombreuses et si graves qu'elles puissent paraître, ne sauraient nous empêcher de suivre avec sympathie les efforts de ce peuple actif, ardent et fier, ni de chercher à fortifier, malgré d'accidentels malentendus, les liens économiques et moraux qui nous unissent à lui. F. G.

Madame de Beaumarchais, *d'après sa correspondance*, par Louis Bonneville de Marsangy. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1903), in-8 de IV-428 p. — Prix : 4 fr.

Beaumarchais fut marié trois fois : il épousait d'abord, en novembre 1756, Mme Francquet, jeune veuve d'un vieux mari, et qui, avant cette mort, avait fait de Pierre Caron son amant. C'est d'une petite terre qu'elle possédait, que son nouvel époux prit ce nom de « Beaumarchais », qu'il devait rendre si célèbre. Cette première femme mourut bientôt ; Beaumarchais se remaria, en 1768, avec la fille d'un menuisier, veuve depuis peu de jours d'un garde-magasin, mais qui lui apportait de la fortune et, au bout de huit mois de

mariage, un petit garçon. Enfin, en 1786, il épousait Thérèse Willermaula, l'héroïne de ce livre.

M. de Marsangy nous raconte les dernières années de l'auteur du *Barbier de Séville*, sous l'ancien régime, dans sa somptueuse demeure du faubourg Saint-Antoine; il le suit, dans l'émigration, en Angleterre et à Hambourg; il l'accompagne depuis son retour en France (en 1796) jusqu'à sa mort, le 18 mai 1799. — Il peint la vie, pendant ces temps troublés, de Mme de Beaumarchais, arrêtée sous la Terreur, relaxée après le 9 thermidor; sa misère; le mariage de sa fille Eugénie avec un beau-frère du général Mathieu Dumas; la naissance de sa petite-fille Palmyre; sa retraite à Nancy; la liquidation de ses procès, le séquestre de sa fortune; sa vie de famille sous l'Empire, et sa mort au commencement de la Restauration, en 1816.

M. Bonneville de Marsangy est un admirateur passionné et sans la moindre réserve; la gravité de son livre, bien documenté, en est affaiblie, car il écrit un panégyrique en forme d'oraison funèbre, non une histoire. De Beaumarchais, de ses mœurs légères, de sa responsabilité dans les idées révolutionnaires, de sa probité financière, il n'y aurait que des éloges à retenir. Voilà un grand excès; c'est le cas de redire après Bazile : « Qui trompe-t-on ici ? » Tout ce monde qui gravitait autour de la maison de l'écrivain était d'assez petites gens, d'origine douteuse et d'aristocratie plus que neuve, bien qu'on nous parle toujours de « patriciens », de noblesse, de distinction. Les lettres de Mme de Beaumarchais, qui constituent la documentation du volume, offrent du charme et de l'intérêt; la plume est alerte, bien maniée, avec un naturel parfait; mais c'est encore une exagération de voir en elle « une nouvelle Sévigné ! » — Plus d'une page est à retenir : un très joli portrait de sa fille, Mme Delarue, une femme charmante, paraît-il (p. 222); de Mme Mathieu Dumas (chapitre XIV); une présentation à la Cour (p. 252); le mariage de Napoléon et de Marie-Louise (p. 324); le « Sacre » projeté du roi de Rome (p. 352); la misère des prêtres français privés de leur traitement par l'Empereur (p. 353); les colères de Mme de Beaumarchais, en 1814, contre « l'ogre », le « tigre », le monstre « exécuteur des hautes œuvres de Satan », — c'est de Napoléon Ier dont il s'agit (p. 380); son enthousiasme pour les Bourbons; sa nouvelle fureur, au retour de l'île d'Elbe, sur « l'homme des trois mois. » Tous ces sentiments caractérisent l'époque et l'état des esprits. Par là, par une peinture agréable de la vie de société sous le premier Empire, par mille petits détails, qui ont leur prix, ce volume mérite d'être signalé et d'être lu. Il gagnerait encore à garder un ton moins élogieux parce qu'il serait dans une note plus exacte. G.

Ministres et hommes d'État. Ôkoubo, par M. Courant. Paris, Alcan, 1904, in-12 de 205 p. — Prix : 2 fr. 50.

« Ni l'Europe, ni le Japon, écrit l'auteur dans sa Préface, n'ont jusqu'ici rendu justice à Ôkoubo Tosimitsi, et c'est par induction qu'on le découvre dans les livres consacrés à d'autres ; mais dès que ces livres citent des lettres, des extraits de journaux personnels, des rapports, le nom d'Ôkoubo se trouve à chaque page ; et si l'on scrute les origines du Japon moderne, son action paraît à la base de chaque institution. De 1862 à 1878, il a été le ressort de la Restauration, à tel point que sa figure personnelle s'efface un peu dans les faits qu'il a détournés ou dirigés : il devient l'incarnation de la Restauration même. » Aussi le livre que nous présente M. Courant est-il moins la biographie du petit hobereau japonais du Satsouma, qui devint l'un des principaux hommes d'État du Japon nouveau, que l'histoire même de la révolution de 1868, de sa préparation et de son développement. On ne pouvait souhaiter, pour raconter cette histoire, un écrivain plus compétent que M. Courant qui est, comme on le sait, également versé dans les langues chinoise, japonaise et coréenne. Il est un de nos trop rares orientalistes qui ne dédaignent point d'étudier les choses de l'Orient moderne et ne jugent pas nécessaire que ceux-là seulement en parlent qui n'en savent rien. Bien que son ouvrage sur Ôkoubo soit un ouvrage de vulgarisation et comme tel dénué d'appareil scientifique, il est visiblement établi sur des bases solides. Je crois que plusieurs l'auraient voulu plus libre d'allure, moins surchargé de faits, de noms et de termes rébarbatifs, plus aisé à lire et plus clair en un mot. Mais il mérite l'attention qu'il exige. F. G.

BULLETIN

L'État religieux et le Clergé paroissial, par le R. P. Dom Gréa. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 62 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Écrit par un religieux qui a passé par l'École des chartes, ce petit volume, de doctrine ferme et de sûre érudition, précise bien des notions qui circulent communément vagues et confuses. Il apprend à distinguer, d'une part, les moines proprement dits, héritiers des anciens ascètes, et clercs par accident, les chanoines réguliers, clercs par essence, les uns et les autres attachés aux églises particulières, et, d'autre part, les ordres religieux, tels que ceux de Saint-Dominique et de Saint-François, les clercs réguliers, tels que la Compagnie de Jésus, formant le clergé proprement apostolique de l'Église universelle. Mais Dom Gréa ne s'occupe pas seulement du passé. Il aborde des questions qui intéressent souverainement le présent et l'avenir. Il soutient que la vie religieuse est loin d'être incompatible avec le ministère paroissial ; bien des prêtres fervents souhaiteraient, assure-t-il, cette alliance ; peut-être sera-t-elle quelque jour le meilleur moyen de

pourvoir aux besoins religieux des campagnes, avec de petites communautés rappelant les anciens prieurés. Puis ce que ces pages mettent en pleine lumière, c'est que l'état religieux n'est pas dans l'Église un accessoire, une parure de luxe. Il est « tellement de l'essence de l'Église qu'il a naturellement commencé avec elle, ou plutôt qu'elle a commencé par lui. » Point de sainteté proprement dite, point de perfection, « hors des renoncements parfaits qui sont l'objet de cette excellente profession. » Pour être pleinement chrétien, il faut les pratiquer, au moins en esprit, et, au moment de la mort, qui donc n'est pas tenu de les embrasser ?

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Éducation laïque, par CAMILLE LÉGER. Paris, Cornély, 1902, in-12 de VIII-163 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce livre a reçu la chaude approbation de M. Buisson ; il la mérite de tous points. Sous une forme enveloppante et insinuante, exempte de violences, l'auteur développe, au fond, cette thèse audacieuse : nous seuls laïques, formés à l'école de M. Buisson, ex-professeur en Suisse, sommes capables de former des citoyens français, et donc la liberté d'enseignement doit être refusée à tous les autres. Naturellement, M. Léger ne dit pas cela brutalement ; mais c'est bien le sens et la conclusion logique de son livre. Prudemment, d'ailleurs, il confesse que le suffrage universel peut se tromper, se réservant ainsi le droit, quand la roue de la fortune aura tourné, de réclamer pour lui, vaincu, la liberté que, vainqueur, il nous refuse maintenant. Tout cela est dilué en discours et rapports faits au cercle laïque de Beauvais.

ÉDOUARD PONTAL.

Cryptographie indéchiffrable, *basée sur de nouvelles combinaisons rationnelles*, par le lieutenant-colonel E. MYSZKOWSKI. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902, in-8 de 70 p. — Prix : 6 fr.

Même pour les personnes qui n'ont pas, comme un général ou un ambassadeur, la charge des intérêts supérieurs des nations, ce traité est digne d'attention, parce qu'il donne une solution élégante et aisée d'un problème curieux et complexe. Il m'est impossible d'expliquer en trois lignes la méthode à laquelle est arrivé le lieutenant-colonel Myszkowski pour mettre les dépêches chiffrées à l'abri des efforts des cabinets noirs et des offices de déchiffrement. Mais c'est déjà dire beaucoup, c'est même dire tout ce qu'il m'appartient de dire, que cette méthode, fondée « sur deux substitutions séparées par une transposition », est d'un usage commode, ne nécessitant ni notes écrites ni tableaux conventionnels, que la clef en peut être retenue de mémoire, que la comparaison de la dépêche chiffrée avec la dépêche en clair une fois publiée ne suffit pas pour permettre de découvrir la clef, qu'elle réalise en un mot les conditions rêvées d'aisance et de sécurité.

BARON CARRA DE VAUX.

La Crise scolaire et religieuse en France, par J. FONTAINE. Paris, Retaux, 1903, in-12 de 123 p. — Prix : 1 fr.

Pour y voir clair dans la crise scolaire et religieuse que traverse aujourd'hui la France, et en préciser les tendances et le but, il est nécessaire d'en connaître l'origine et l'inspiration, et c'est à quoi s'applique M. Fontaine dans cette vigoureuse étude qui nous paraît d'une aveuglante clarté.

La crise nous vient de l'étranger, de la Suisse protestante libérale, pour ne pas dire incroyante. A l'aide d'auxiliaires et d'agents subalternes, plus ou moins conscients de la besogne antifrançaise à laquelle on les avait attelés, l'œuvre de conquête protestante sectaire a fait son chemin, et nous en voyons aujourd'hui les résultats, longtemps voilés sous les dehors d'une neutralité mensongère, maintenant tout à fait avoués. Reste à savoir, ce que l'avenir nous apprendra, si la France voudra se laisser dénationaliser par des gens qui ont si bien servi les desseins de l'étranger.

C'est sous la triple enseigne de l'obligation, de la gratuité et de la laïcité scolaires, dont on faisait alors un synonyme de neutralité, que l'entreprise s'est d'abord cachée ; aussi l'auteur, en finissant, s'attaque-t-il à cette formule pour en montrer le triple mensonge. Après cette démonstration saisissante, il ne restera vraiment plus que les aveugles plus ou moins volontaires, à n'y voir pas clair. Les autres sauront de quoi il retourne et voudront prendre les résolutions nécessaires pour y parer. ÉDOUARD PONTAL.

L'Égide, par C. BESSONNET-FAVRE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-16 de XXIII-298 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'« Égide » est une icone noire, qui se trouve aux portes de la petite ville de Çzenstochowa, non loin des frontières de Silésie : elle est vénérée depuis des siècles par la Pologne comme l'égide suprême de la race. Il s'y produit des miracles.

Des hommes qui étaient venus pour évaluer la valeur des pierreries, tombèrent foudroyés. « La Vierge Noire garde à Iasna-Gora l'image de la nation (p. 41). » La Vierge aurait dit : « La résurrection de la Pologne viendra quand sa foi dans le Christ sera plus forte (p. 61). »

Lisez, à la page 265, un récit émouvant de la fin de Marie Leczinska.

« L'icone d'Iasna-Gora est le signe de la race. On la trouve partout où s'assied une famille polonaise (p. 266). » A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le remarquable géologue que la France vient de perdre, M. Ferdinand-André FOUQUÉ, était né à Mortain (Manche), le 21 juin 1828. Après avoir suivi les cours de l'École normale supérieure, où il était entré en 1849, il appartint pendant quelque temps à l'enseignement libre. Puis il fut nommé maître de conférences à l'École des hautes études et suppléant de M. Charles Sainte-Claire-Deville, auquel il succéda en 1877, comme titulaire, dans la chaire de géologie au Collège de France. Auparavant il avait été chargé de plusieurs missions aux îles Açores et aux îles de l'Archipel, pour y étudier les manifestations volcaniques. Le 13 juin 1881, il avait été élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de Delesse. M. Fouqué a fait faire de grands progrès à la géologie et à la minéralogie. Il laisse les trois ouvrages suivants : *Introduction à l'étude des roches éruptives françaises. Minéralogie micrographique, roches éruptives françaises* (Paris, 1879, in-4), avec M. A. Michel Lévy ; — *Santorin et ses éruptions* (Paris, 1879, in-8) ; — *Synthèse des minéraux et des roches* (Paris, 1882, in-8), en collaboration également avec M. A. Michel Lévy. De plus, il a dressé une carte géologique du massif du Cantal (1878) et une autre de la région de Brioude (1881). Mais c'est surtout dans les *Comptes rendus de l'Académie des*

sciences que sont consignés les résultats de ses recherches sur les phénomènes chimiques des volcans, sur les sources de pétrole, sur les tremblements de terre, sur les éruptions des Açores, de Santorin, de Terceira, de l'Etna, etc. Enfin, il a donné de remarquables articles à la *Revue des Deux Mondes*, tels que : *Les Anciens volcans de la Grèce, souvenirs d'une excursion scientifique à l'isthme de Corinthe et dans les Cyclades* (1867) ; — *Un Pompéi antéhistorique en Grèce, dans l'archipel Santorin* (1869) ; — *Voyage géologique aux Açores* (1873) ; — *La Reproduction artificielle des minéraux et des roches* (1883).

— M. Jules DALSÈME, frère du romancier et journaliste de ce nom, qui est mort récemment à l'âge de 59 ans, était né à Nice en 1845. Après avoir fait de bonnes études de mathématiques, il entra à l'École polytechnique en 1865, puis à l'École d'application de Metz. Mais ayant plus de goût pour le professorat que pour la carrière militaire, il donna, en 1869, sa démission de sous-lieutenant et fut chargé du cours de mathématiques à l'École normale des instituteurs de la Seine à Auteuil. Plus tard, il fut nommé secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés. Pendant plusieurs années il fut le rédacteur parlementaire du *Petit Journal*. En dehors de la part qui lui revient, à titre de collaborateur, dans la composition des premiers ouvrages de son frère Achille, M. Jules Dalsème laisse, de son côté, quelques travaux scientifiques estimés, tels que : *Premières Notions de géométrie* (Paris, 1874, in-12), avec M. Félix Hément ; — *Premières Notions de takymétrie (géométrie naturelle) à l'usage des écoles primaires* (Paris, 1880, in-12) ; — *La Monnaie ; histoire de l'or, de l'argent et du papier* (Paris, 1882, in-12) ; — *Leçons élémentaires d'algèbre, à l'usage de l'enseignement secondaire spécial des écoles normales* (Paris, 1883, in-12) ; — *Leçons élémentaires de géométrie* (Paris, 1883, in-12).

— Une célébrité parisienne et une figure originale viennent de disparaître en la personne de M. Macé, publiciste et ancien chef de la Sûreté, mort dernièrement à Champigny, à 69 ans. Né à Paris en 1835, M. Gustave MACÉ entra de très bonne heure à la préfecture de police. Ayant attiré sur lui l'attention de ses chefs par son esprit sagace et actif, il fut nommé officier de paix en 1861, commissaire de police en 1857 et chef de la Sûreté en 1879. Les efforts qu'il tenta pour introduire diverses réformes dans ce service furent désapprouvés par l'Administration et vivement critiquées par une partie de la presse ; aussi dut-il abandonner ses fonctions en 1884. Il consacra dès lors ses loisirs forcés à composer, sous le titre général de : *La Police parisienne*, une série d'études dans lesquelles il sut combiner heureusement la couleur et le document et qui, tout en offrant aux lecteurs l'attrait du roman, devinrent des instruments de travail pour un grand nombre de journalistes. Le premier de ces volumes est intitulé : *Le Service de la Sûreté* (Paris, 1884, in-18). Dans cet ouvrage, l'auteur dévoilait divers abus et signalait les réformes à faire. Puis vint *Mon Premier Crime* (Paris, 1885, in-18) dans lequel est décrite la lutte qui se manifeste parfois entre le service judiciaire et le service politique. L'existence des malfaiteurs parisiens fut révélée un peu plus tard dans *Un Joli Monde* (Paris, 1887, in-18), tandis que l'intérieur des prisons et les détenus allaient être l'objet de *Gibier de Saint-Lazare* (Paris, 1888, in-18) et de *Mes Lundis en prison* (Paris, 1889, in-18). La série de ces études fut complétée plus tard par *Mon Musée criminel* (Paris, 1890, in-18).

— M. Désiré NOLEN, philosophe de valeur, recteur d'Académie honoraire, vient de mourir à 64 ans. Après avoir suivi les cours de l'École normale

supérieure et soutenu brillamment ses thèses de doctorat en 1875, il alla enseigner la philosophie dans plusieurs lycées de province, puis fut nommé professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. Plus tard, il fut envoyé comme recteur à Douai d'abord, puis à Besançon. Sa mauvaise santé l'obligea malheureusement à prendre une retraite prématurée. Ses thèses, qui furent remarquées, portent les titres suivants : *La Critique de Kant et la Métaphysique de Leibnitz. Histoire et théorie de leurs rapports. Thèse de doctorat* (Paris, 1875, in-8) ; — *Quid Leibnizius Aristoteli debuerit* (*Thèse*). (Paris, 1875, in-8). M. Nolen a en outre publié une traduction de la *Monadologie* de Leibnitz (Paris, 1881, in-12), ainsi que de la *Philosophie de l'inconscient* d'Édouard Hartmann, ouvrage qu'il a fait précéder d'une remarquable Introduction (Paris, 1877, 2 vol. in-8).

— M. Alexandre Büchner, qui vient de mourir à l'âge de 74 ans, et qui était frère de Frédéric Büchner, le naturaliste et philosophe allemand bien connu, était né à Darmstadt, le 25 octobre 1827. Après avoir été attaché pendant quelque temps à la Faculté de Zurich en qualité de professeur adjoint, il vint en France, enseigna d'abord à Valenciennes, puis obtint la chaire de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Caen. Plus tard il retourna en Suisse et redevint professeur de philosophie à la Faculté de Zurich. M. Alexandre Büchner laisse différents ouvrages, écrits les uns en allemand, les autres en français. Nous citerons les suivants : *Geschichte der englischen Poesie* (Darmstadt, 1855, 2 vol. in-8) ; — *Bilder der französischen Litteratur* (Francfort-sur-le-Mein, 1858, 2 vol. in-8) ; — *Les Derniers Critiques de Shakespeare* (Caen, 1876, in-8) ; — *J.-A. Kriloff et ses fables* (Paris, 1877, in-8) ; — *Hamlet le Danois* (Paris, 1878, in-8) ; — *Essai sur Henri Heine* (Caen, 1881, in-8) ; — *Un Philosophe amateur, essai biographique sur Léon Dumont* (Paris, 1884, in-18). En collaboration avec ce dernier, il avait écrit *Jean Paul et sa Poétique*, étude qui servit de préface à la *Poétique, ou Introduction à l'Esthétique* de J.-P. Richter. En outre M. Büchner a donné des éditions de la première partie du *Faust* (Paris, 1881, in-18) et de l'*Iphigénie en Tauride* de Gœthe (Paris, 1882, in-18), ainsi que de *la Fiancée de Messine* de Schiller (Paris, 1882, in-18).

— On annonce la mort, survenue le 23 février dernier, de Sir Leslie Stephen, écrivain anglais qui s'est acquis une grande notoriété chez ses compatriotes comme biographe et comme vulgarisateur de l'agnosticisme philosophique. Né en 1832, il fit ses études à Eton, puis à Londres. Entré dans les ordres de l'Église anglicane, il dut en sortir, lorsqu'il eut reconnu que la foi lui faisait complètement défaut. Il tenta alors de jouer un rôle politique, mais bientôt il s'adonna entièrement à la littérature et à la philosophie. Il ne tarda pas à devenir un collaborateur assidu de plusieurs grandes publications périodiques, telles que la *Pall Mall Gazette*, la *Saturday Review*, le *Fortnightly Magazine*, le *Fraser's Magazine*, etc. A partir de 1871, il fut pendant onze ans le directeur du *Cornhill Magazine*, pour lequel il écrivit, entre autres séries d'articles, ses *Hours in a Library*. En 1876, il publia son *History of English Thought in the Eighteenth Century*, qui a eu trois éditions. Deux ans plus tard, en 1878, il commença à faire paraître son recueil *English Men of Letters*, qui contient d'intéressantes monographies, par exemple, de Pope (1881), de Swift (1882), de George Elliot (1902), etc. En 1882, il abandonna la direction du *Cornhill Magazine* pour se consacrer uniquement à la publication du *Dictionary of National Biography*. On a encore de lui les ouvrages suivants : *The Life of Henry Fawcette* (1885) ; — *Essays on Freethinking* (1873) ; — *The English Utilitarians* (1900) ; — *Studies of a Biographer* (1898-1902, 4 vol.), etc.

— Le British Museum a perdu, le 5 mars dernier, en la personne de M. Alexander Stuart MURRAY, un de ses meilleurs administrateurs. Né en 1841, M. Murray, après avoir étudié successivement à Edimbourg et à Glasgow, alla compléter ses connaissances archéologiques à Berlin. De retour en Angleterre, il entra au British Museum comme assistant au département des antiquités grecques et latines. En 1886 il devint conservateur de ce département. Sous son administration de nombreuses réformes ont été faites et d'excellents catalogues composés sous sa direction par les assistants. Outre les articles qu'il a donnés à diverses revues, M. Murray a publié des livres qui sont indispensables aux travailleurs, par exemple: *History of Greek Sculpture* (Londres, 1860), réédité plus tard ; — *Handbook of Greek Archæology* (Londres, 1892) ; — *The Sculptures of the Parthenon* (1903), ouvrage plein de judicieuses remarques. M. Stuart Murray était correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— On annonce encore la mort de MM. : Édouard BODIN, auteur du livret de *Gyptis*, de *la Tante Léontine*, un des succès de l'ancien Théâtre-Libre, de *la Plainte*, recueil de poésies, etc., mort dernièrement à Paris, à 45 ans ; — CHAMBERT, ancien directeur de l'école Fénelon et du collège de Montgré, mort à 80 ans ; — l'abbé CHÉRION, maître de chapelle de la Madeleine, qui laisse de nombreux morceaux de musique religieuse, mort à Paris, à 50 ans; — M. Justin DROMEL, qui fut longtemps le collaborateur d'Émile de Girardin, à la *Semaine financière* et à *la France*, mort à Paris le 22 février ; — Jules GARNIER, ingénieur, explorateur, géologue et aussi littérateur de talent, l'un des fondateurs de la Société de géographie commerciale et vice-président de la commission centrale de la Société de géographie, auteur d'une excellente carte géologique de la Nouvelle-Calédonie, mort récemment à Menton, à 65 ans ; — Charles GRISART, compositeur de musique, mort à 70 ans ; — Jules LAFFITTE, ancien directeur du *Voltaire*, du *Siècle* et de la *République française* ; — Alfred LÉGER, ingénieur des arts et manufactures, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, qui depuis plus de trente ans collaborait au *Salut public* de Lyon ; — Hippolyte LENCOU, rédacteur en chef du *Petit Var* ; — MABILLEAU, professeur honoraire de l'Université, mort à Niort ; — MATHET, professeur de mathématiques au lycée de Périgueux ; — Jules NORBERG, le doyen des directeurs de la librairie Berger-Levrault, mort à 82 ans ; — M. de PAEPE qui, après avoir été l'un des principaux collaborateurs de l'*Illustration*, en était devenu le directeur ; — PARMENTIER, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand, directeur de la station agronomique du Centre ; — Henry PERROTIN, le distingué fondateur et directeur de l'observatoire de Nice, correspondant national de l'Académie des sciences pour la section d'astronomie, connu par ses importants travaux sur les nébuleuses, mort à l'observatoire du Mont CIOS, le 1er mars, à 58 ans ; — Charles POISOT, écrivain et compositeur de musique, fondateur et ancien directeur du conservatoire de Dijon ; — Jules RANSON, journaliste parisien, qui, pendant plus de vingt-cinq ans, a collaboré à divers journaux et, en dernier lieu, au *Journal*, mort à 48 ans ; — Emmanuel RATOIN, avocat, littérateur et journaliste, plus connu sous le pseudonyme de Jean Gascogne, mort à 42 ans, lequel laisse plusieurs comédies qui eurent quelque succès, telles que le *Sursis* et *Corignan contre Corignan* ; — René VAGNER, l'imprimeur de Nancy bien connu ; — VILLIÉ, ancien professeur d'analyse mathématique et doyen honoraire de la Faculté des sciences de Lille ; — l'abbé VROMET, professeur de théologie morale au grand séminaire de Rennes.

— A l'étranger on annonce la mort de : Sir Edwin ARNOLD, écrivain et journaliste anglais ; — MM. : Dr Paul-Louis BETZ, professeur de littérature comparée à l'Université de Zurich, lequel s'était beaucoup occupé de Henri Heine, auquel il avait consacré plusieurs ouvrages ; — Dr Ludwig BEUSHAUSEN, professeur de géologie et de paléontologie à l'École des mines de Berlin, mort dans cette ville, le 21 février, à 41 ans ; — Dr Magnus Gustav BLIX, professeur de physiologie à l'Université de Lund (Suède), mort dernièrement dans cette ville, à 55 ans ; — Dr Heinrich DETMER, historien allemand, conservateur de la bibliothèque de Münster, mort récemment dans cette ville, à 51 ans ; — Dr Hermann EMMINGHAUS, professeur de psychiatrie allemand, mort à Fribourg en Brisgau, le 17 février, à 59 ans ; — Dr Oskar GÖTZ, professeur de droit allemand, mort à Leipzig, le 25 février, à 80 ans ; — William Russel GRAU, ancien maire de New York, fondateur d'une institution pour l'instruction technique des femmes, qui porte son nom ; — Dr Alfred GROSS, professeur de médecine allemand, mort récemment à Kiel, à 28 ans ; — le baron DE HAMMERSTEIN, ancien rédacteur en chef de la *Gazette de la Croix*, qui s'est fait remarquer par le rôle qu'il a joué dans la fraction croyante du parti protestant en Allemagne ; — Thomas HUNTER, éditeur et propriétaire du *Perthshire Constitutional*, qui laisse deux ouvrages fort estimés : *Woods, Forests, and Estates of Perthshire* et *Guide to Perth and Perthshire*, qui ont été souvent réimprimés ; — John KENNEDY, professeur écossais, conservateur de la Bibliothèque publique de Dundee ; — Paul NEULICH, auteur d'ouvrages sur Jean-Paul Richter ; — Dr Karl Gustav ODERMANN, ancien directeur de l'Institut commercial de Leipzig, auteur de divers ouvrages sur l'histoire du commerce, mort le 12 février, à Cosnowice, à 89 ans ; — Basile RATIMOFF, professeur de chimie à l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, qui avait été l'élève, puis le collaborateur de Pasteur, mort récemment à 53 ans ; — Dr Otto RÜDGER, écrivain allemand, mort dernièrement à Hambourg, lequel laisse plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de cette ville, ainsi qu'un roman historique, *Siegfried Bunstorff's Meisterstück* ; — G. W. RUSDEN, ancien attaché à l'office colonial de Melbourne (Australie), mort le 23 décembre dans cette ville à 83 ans, lequel a écrit divers ouvrages estimés, tels que : *Australia* (1884), *Auretanga*, *Groans of the Maoris* (1888) ; *William Shakespeare, his Life, his Work, and his Teaching* ; — Dr Wilhelm SCHELL, professeur de mécanique et de géométrie synthétique, mort le 13 février, à Karlsruhe, à 77 ans ; — Fredrik Adam SMITT, zoologiste suédois, directeur du Musée royal d'histoire naturelle, mort à Stockholm, le 21 février ; — Boris N. TCHITCHERIN, professeur de droit russe, mort récemment à Moscou, à 76 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 5 mars, M. Aucoc dépose l'ouvrage de M. Lyon-Caen sur *la Femme mariée en Allemagne*. — M. Glasson présente le livre de M. Gourd sur *la Constitution féodale des États-Unis de l'Amérique du Nord*. — M. Levasseur offre à l'Académie le supplément qu'il vient de terminer pour *l'Enseignement primaire dans les pays civilisés*. — M. Tarde donne lecture d'une notice sur M. Lévêque, son prédécesseur dans la section de philosophie. — M. Waddington raconte quelques souvenirs personnels ayant trait à la vie de feu M. Ravaisson-Mollien. — Le 12, M. Alb. Sorel présente le livre de M. Debidour sur *le Général Fabvier*. — M. de Foville offre à l'Académie les ouvrages suivants : le tome II du *Cours d'économie politique* de M. Colson, *l'Histoire documentaire et philosophique de l'administration des domaines*, de M. Flour de Saint-Genis. — M. Glasson en fait autant pour le livre de M. Péritch : *La*

Nouvelle Constitution du royaume de Serbie. — M. Combes de Lestrade donne lecture de son travail sur la réforme de la constitution badoise. — M. Louis Renault expose à l'Académie le jugement du tribunal d'arbitrage international en ce qui concerne l'affaire du Vénézuéla. — Le 19, M. Chuquet offre un ouvrage de M. Ach. Biovès sur *Warren Hastings, de 1772 à 1785.* — M. H. Bérenger dépose l'ouvrage de M. Monod sur *la Santé publique.* — M. Fagniez présente un fragment de son ouvrage sur les *Corporations et syndicats.* — M. Louis Passy donne lecture d'un travail sur *l'Agriculture et la Science.* — Le 26, M. G. Picot dépose deux brochures éditées par la Ligue pour la représentation proportionnelle, puis un volume de M. Louis Rivière sur *les Jardins ouvriers.* — M. Chuquet offre un livre de M. Hauser : *Notes sur l'organisation du travail à Dijon et en Bourgogne aux* XVI*e et* XVII*e siècles.* — M. Luchaire présente au nom de M. G. Musset deux ouvrages sur la Saintonge, puis il offre une notice de M. Gerspach sur la petite ville de Campione près du lac de Lugano, berceau de plusieurs artistes célèbres.— M. Émile Lair donne lecture d'un travail sur les Universités allemandes en 1838, d'après les Souvenirs inédits de M. Dubois.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 5 mars, il est donné lecture à l'Académie d'une lettre du préfet de la Seine concernant la découverte de vestiges gallo-romains derrière le Collège de France. — L'Académie est informée que M. Ed. Drouin fonde un prix de 300 fr. à décerner à un ouvrage sur la numismatique. — Communication est faite du projet conçu par la Société archéologique et historique du Limousin d'élever un monument à son secrétaire général. — M. Pottier soumet à l'Académie la photographie d'une sculpture trouvée à Pergame, copie romaine de l'*Hermès propylaios* d'Alcamènes. — M. Bayet parle des fouilles entreprises par M. de Morgan en Perse, et de la découverte de divers objets, entre autres une statue de femme en granit. — M. Clermont-Ganneau poursuit la lecture de son mémoire sur la *Peregrinatio* de sainte Silvie. — M. Heuzey décrit des vases en terre noire, d'origine chaldéenne, ornés de graffiti et de filets en terre blanche. — Le 11 mars, M. le président annonce la mort de M. Murray, et présente son éloge. — M. Henry Martin parle de découvertes qu'il a faites au sujet de l'organisation du travail des miniaturistes sous Charles VI et d'une femme peintre qui vivait à Paris à cette époque. — M. G. Villain donne des détails intéressants sur les fouilles de la rue Fromentel, derrière le Collège de France. — M. Wallon dépose l'ouvrage de son fils sur *la Chambre de commerce de la province de Normandie, 1703-1791.* — M. le Dr Capitan fait une communication relative à des gravures découvertes par MM. Breuil, Charbonneau et lui sur des blocs de granit dans les environs de Bressuire, gravures qu'ils estiment remonter à l'époque du bronze. — M. Collignon donne lecture d'un mémoire de M. Helbig, traitant de l'origine du costume et de l'armement des Saliens.— Le 18, M. Ph. Berger expose que M. Gauckler a découvert au Djebel-Mansour un linteau de porte monolithe avec une inscription prouvant que la *Civitas Galensis* avait dédié ce monument à Mercure. — M. J. Reinach parle d'une inscription communiquée par M. Herzog, et relatant une victoire remportée par la ville de Delphes sur les Gaulois en 279. — Le 25 mars, M. Clermont-Ganneau dépose des calques d'estampages d'inscriptions grecques provenant de Bersabée, en Palestine, et indiquant de quel calendrier on se servait au VIe siècle dans ce pays. — M. Cagnat commente des inscriptions reçues de M. Gauckler, et lit une note de M. Paris relative à une inscription trouvée à Cortegana, en Espagne. — M. Helbig donne

connaissance de ses travaux sur l'*equitatus* romain, combattant à pied et à cheval. — Des observations sont échangées entre lui et MM. Dieulafoy, Pottier, Bouché-Leclercq, J. Reinach, M. Bréal, Chavannes. — M. Bréal commente le mot homérique *méropés* et le traduit : ayant l'aspect d'un homme.

Congrès. — Les fêtes du centenaire de saint Grégoire le Grand, qui se célèbrent à Rome du 6 au 14 avril, pendant que s'imprime ce numéro du *Polybiblion*, comportent la réunion d'un congrès historico-liturgique et d'art sacré dont les trois séances ont lieu les 7, 8 et 9 avril. Les communications faites au congrès doivent avoir un point de contact avec l'histoire de saint Grégoire et de son culte et rentrer dans la sphère : *a*) de la liturgie — non point pratique — mais scientifique ; *b*) de la littérature et de l'archéologie chrétiennes des VIe et VIIe siècles ; *c*) de l'art sacré et plus spécialement du chant grégorien.

Projet de réorganisation générale des archives de France. — Plusieurs députés, en tête desquels figure M. Gabriel Deville, ont soumis à la Chambre une proposition de loi pour « assurer la conservation effective des archives françaises et leur utilisation scientifique » et « améliorer sensiblement, sans augmentation de dépenses et par une simple formalité d'écritures, la situation administrative d'un corps de fonctionnaires qui a droit à la sympathie des pouvoirs publics. » Les signataires de cette proposition de loi déclarent nettement qu'ils ne font que prendre à leur compte un travail qui leur a été soumis par un érudit en ces matières, M. Coyecque, sous-archiviste de la Seine. L'exposé des motifs fait ressortir avec vigueur le danger qu'il y a de confier les archives même administratives — il rejette d'ailleurs la distinction entre les archives administratives et les archives historiques — à des hommes incompétents et sans connaissances techniques. Le dispositif porte, en autres articles, l'obligation d'incorporer annuellement : 1° aux Archives nationales les pièces d'archives de diverses administrations d'État fonctionnant à Paris, qui comptent 50 ans de date, et 2° aux archives départementales les archives *a*) des administrations soit départementales, soit nationales à caractère départemental qui comptent 30 ans de date ; *b*) des greffes, quand elles comptent 100 ans de date ; 3° des études notariales, quand elles comptent 150 ans de date. Les administrations, greffes et notaires auraient droit à la communication avec déplacement et sans frais des archives versées par eux. L'École nationale des chartes prendrait le titre d'École nationale professionnelle des archivistes bibliothécaires et comprendrait dans les programme des cours « toutes les matières dont la connaissance est nécessaire à la gestion des archives et des bibliothèques ». Les élèves de cette école seraient seuls appelés à fournir le personnel des différents dépôts d'archives et de l'inspection des bibliothèques et archives. Tous les archivistes débuteraient aux Archives nationales pour y acquérir un supplément de connaissances techniques. Le directeur des archives devrait appartenir depuis dix ans au moins au personnel des archives ou bibliothèques, ou compter dix ans de service dans l'enseignement supérieur. La dépense relative aux archives départementales deviendrait obligatoire pour les départements. Tels sont les points principaux de cette proposition de loi qui, vraisemblablement, soulèvera bien des difficultés parce qu'elle s'attaque à des habitudes invétérées et à des intérêts multiples, mais qui vaudra à ceux qui en ont pris l'initiative la reconnaissance de tous ceux qui ont souci des études historiques et de la bonne conservation de nos dépôts publics, même si, sur des points particuliers, ils trou-

vent le projet défectueux. Dans ce qui concerne l'École des chartes notamment, il y a une erreur fâcheuse contre laquelle nous croyons devoir nous élever, espérant bien d'ailleurs qu'on l'éliminera du projet définitif. Quoi que l'on pense du titre qu'elle porte, si suranné qu'on le trouve, il n'y a vraiment pas de raison sérieuse de modifier un titre sous lequel elle s'est fait glorieusement connaître et a honoré la France depuis si longtemps. Le nouveau nom qu'on lui réserve tendrait à faire croire qu'elle doit être une école purement professionnelle ; or, nul n'ignore que par ses méthodes d'enseignement et par son esprit, elle a puissamment contribué à la rénovation des études historiques en France ; dans une loi récente, le Sénat en a assimilé le diplôme à celui de licencié (et, par parenthèse, l'on ne voit pas pourquoi, dans ces conditions, l'on voudrait exiger de ses élèves ce diplôme de licencié). Il serait infiniment regrettable que l'on prétendît lui faire perdre ce caractère de haute institution scientifique pour la renfermer dans le rôle plus étroit, — qu'elle remplit d'ailleurs — d'école professionnelle des archivistes-bibliothécaires.

Société française de fouilles archéologiques. — Tandis qu'à l'étranger, — en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, notamment, — l'initiative privée s'est préoccupée depuis des années de faciliter et de promouvoir les fouilles archéologiques qui augmentent d'une façon si remarquable le trésor de nos connaissances scientifiques, tandis que, dans ce but, se sont fondées des sociétés particulières comme l'*Egypt exploration fund* ou le *Palestine exploration fund*, qui ont atteint une véritable prospérité et obtenu de précieux résultats, en France on est trop porté à laisser au gouvernement ou aux académies le soin de subventionner les fouilles. Et cependant le rôle joué par nos nationaux dans les découvertes scientifiques du XIXe siècle, qui peut être pour nous un juste motif d'orgueil, devrait nous exciter à joindre nos efforts individuels à ceux du gouvernement pour permettre à nos explorateurs de maintenir le haut renom de notre pays dans ces recherches et pour assurer à nos musées une source de richesses nouvelles. C'est la pensée qui a guidé les hommes d'initiative à qui nous devons la création de la société dont nous avons ci-dessus transcrit le titre. Parmi les fondateurs nous relevons les noms de MM. E. Babelon, Georges Berger, le prince Roland Bonaparte, Henry Cochin, M. Dieulafoy, B. Haussoullier, le comte R. de Lasteyrie, G. Schlumberger. La Société s'est constituée le 14 janvier par la nomination d'un bureau triennal, dont le président est M. Ernest Babelon, le secrétaire général M. Soldi Colbert et le trésorier M. Bischoffsheim et l'adoption de statuts dont nous extrayons les renseignements suivants à l'usage de nos lecteurs : « La Société a pour but : A. d'entreprendre et d'encourager par ses subventions des explorations et des fouilles archéologiques en France, dans ses colonies et pays de protectorat, sans exclure les pays étrangers ; B. d'organiser l'exposition des objets recueillis dans les fouilles subventionnées par la Société ou provenant d'acquisitions, de dons ou d'échanges ; C. d'enrichir les musées français en leur attribuant ces objets. » La Société a son siège à Paris, 28, rue Bonaparte. Elle comprend des donateurs (500 francs une fois versés) ; des membres à vie (200 francs) ou titulaires (20 francs par an). Les membres ont droit au *Bulletin* de la Société, à l'entrée aux expositions et conférences, et à des privilèges spéciaux pour les fêtes, excursions et publications organisées par la Société. L'utilité scientifique et patriotique de cette œuvre ne saurait échapper à personne : nous ne pouvons que la recommander au zèle de nos lecteurs.

composent le tome II de la septième série des *Bulletins et Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, qui vient de nous être remis (Paris, C. Klincksieck, 1903, in-8 de 292 p., avec 9 planches). Ces études sont les suivantes : *Deux Têtes de pleureuses du XVe siècle au musée de Douai*, par M. Camille Enlart (p. 1-8, avec 1 planche) ; — *Le Coffre de mariage des Bertholon-Bellièvre (1512)*, par M. J.-B. Giraud (p. 9-18, avec 1 planche) ; — *Un Émail de la cathédrale de Vladimir (Russie)*, par M. le baron J. de Baye (p. 19-24, avec 1 planche) ; — *Classification chronologique des émissions monétaires de l'atelier de Trèves pendant la période constantinienne (305-337)*. 2e partie, par M. Jules Maurice (p. 25-114, avec 2 planches) ; — *Deux Divinités fluviales de Syrie*, par M. Victor Chapot (p. 115-122, avec 1 planche) ; — *Les Pontarques de la Mésie-Inférieure*, par M. Jules Toutain (p. 123-144, avec 3 planches) ; — *Les Ruines de Thugga et de Thignica au XVIIe siècle*, par M. Louis Poinssot (p. 145-184) ; — *Étude sur une mesure antique découverte aux environs de Mirebeau-sur-Bèse (Côte-d'Or)* (p. 185-204, avec 1 planche) ; — *Outils d'artisans romains*, par M. Antoine Héron de Villefosse (p. 205-240, avec quelques figures dans le texte) ; — *Les « Samnagenses » et l'Opidum de Nages (Gard)*, par M. Jos. Berthelé (p. 241-292).

— Le *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique « le Vieux Papier »*, qui paraît tous les deux mois en fascicules gr. in-8 d'importance variable (Paris, XVIe, 82, rue du Ranelagh, adresse de M. Flobert, secrétaire général), a commencé sa cinquième année. Le *Polybiblion* donne régulièrement les sommaires de ce périodique dans sa *Partie technique*. Mais il n'est pas sans intérêt d'attirer spécialement l'attention de nos lecteurs sur certains travaux bibliographiques d'un genre particulier qui figurent dans ce très curieux recueil. Tout d'abord nous mentionnerons ici, pour la seconde fois, la formidable besogne à laquelle s'est attelé M. Armand Delpy : *Essai d'une bibliographie spéciale des livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique*. Cet inventaire a commencé avec le numéro du 1er janvier 1902 et, sauf dans le seul numéro de novembre 1902, il s'est poursuivi dans tous les fascicules parus à ce jour (mars 1903). L'auteur n'en est encore qu'à la lettre D (au mot *Dialogues*) et déjà 569 articles ont été mentionnés. — Le même M. A. Delpy a entrepris une *Bibliographie analytique des édits, ordonnances, déclarations, règlements, décisions et arrêts relatifs à l'établissement et à l'usage des papier et parchemin timbrés, promulgués ou rendus du 20 mars 1655 au 19 septembre 1787*. M. Delpy en est actuellement arrivé à la déclaration du 28 août 1691 (livraison de novembre 1903) : il est loin encore du terme qu'il s'est assigné. — Et voici une troisième bibliographie dont l'intérêt nous paraît très grand. M. F.-A. Quinet, ancien receveur des postes de Dole du Jura, a publié une *Bibliographie postale des anciennes publications françaises, officielles et autres, destinées à renseigner le public sur le service des postes*, qui, commencée dans le fascicule de septembre 1903, s'est terminée dans celui de mars dernier. Avec le numéro de novembre 1903 se présente une deuxième division du travail, laquelle a trait aux *Guides et itinéraires, voyages dans l'ancienne France* qui, sous le titre principal d'*Essai de bibliographie postale*, s'est poursuivie en janvier et mars 1904 (avec plusieurs jolies reproductions de cartes et de vignettes). Espérons que ces diverses bibliographies seront tirées à part ; elles le méritent.

— On trouve à la Maison de la Bonne Presse les deux brochurettes ci-après : *Motu proprio de S. S. Pie X sur l'action populaire chrétienne*, traduction de l'italien (in-32 de 16 p. — Prix : 0 fr. 05) et *Lettres de LL. Ém. les cardinaux Langénieux, Richard et Coullié à M. le Président de la République*, relative au

« Projet de loi, dû à l'initiative du gouvernement qui supprime totalement l'enseignement congréganiste » (in-32 de 25 p. — Prix : 0 fr. 05).

— Nous avons reçu les deux premiers fascicules (de A. à CAMPHRE), du *Dictionnaire de chimie photographique à l'usage des professionnels et des amateurs*, par F. et Ad. Braun fils, édité par la librairie Gauthier-Villars. Pour étudier cet ouvrage, qui nous paraît venir à son heure et devoir être intéressant, si nous en jugeons par ces deux fascicules, nous attendrons qu'il ait entièrement paru. Ce dictionnaire sera publié en huit fascicules mensuels. Il formera un volume grand in-8 de 500 pages du prix de 12 francs.

— A côté de la « Commission internationale des glaciers », et pour contribuer au développement des études glaciaires dans notre pays, s'est constituée auprès du Club alpin français, il y a deux ans, une « Commission française des glaciers ». Présidée par le prince Roland Bonaparte, cette commission a commencé la publication de fascicules annuels qui méritent d'être signalés à l'attention de tous ceux qui, dans notre pays, s'occupent de géographie physique ; ils contiennent chacun deux études : un rapport sur les observations glaciaires effectuées durant l'été précédent dans une partie des Alpes françaises, et une excellente revue de glaciologie, rédigée par le secrétaire de la commission, M. Charles Rabot. C'est sur la Haute-Maurienne, les Grandes-Rousses et l'Oisans qu'ont porté les observations minutieuses et attentives faites, en 1902, par M. Paul Girardin ; il en ressort que, dans toute la région, le mouvement de retrait, après avoir été très rapide, semble, dans les dernieres années, s'être ralenti ou même complètement arrêté. Souhaitons que la Commission française des glaciers puisse, au cours des années prochaines, étendre ses observations à *toutes* les Alpes françaises et à nos Pyrénées ; souhaitons aussi qu'elle puisse faire dresser, pour faciliter les recherches, une table des noms de lieux et des noms d'auteurs cités dans la si utile et si bien renseignée *Revue de glaciologie* de M. Rabot. Ainsi se trouvera complétée une publication digne dès maintenant des plus grands éloges (Paris, typ. Renouard, 1903, in-8 de 121 p., avec cartes et grav. Extrait de l'*Annuaire du Club alpin français*, 29e vol., 1902). — De ce fascicule, il convient de rapprocher les *Observations sur l'enneigement et sur les chutes d'avalanches* exécutées *par l'administration des forêts dans les départements de la Savoie* (Paris, au siège du Club alpin français, 1903, in-4 de 15 p.). Ces précieux tableaux, qui se rapportent aux années 1900-1901 et 1901-1902, sont précédés du texte des instructions transmises aux observateurs par l'administration des forêts ; ils constituent la tête d'une série dont nous espérons que la Commission française des Glaciers tiendra à honneur de continuer la publication.

ALSACE. — La *Revue d'Alsace* de mars-avril 1904 (p. 198-211) publie un curieux article de M. A. Linotte (Jean Degaudran) relatif aux *Négociations pour l'échange de paroisses alsaciennes contre des paroisses franc-comtoises (1757 à 1782)*. Pendant un quart de siècle les princes-évêques de Bâle insistèrent auprès de l'archevêque de Besançon pour obtenir l'échange d'un coin de leur diocèse appartenant à la province d'Alsace contre certaines paroisses comtoises qui étaient plus à leur convenance. Pendant longtemps ces propositions furent repoussées par Besançon, mais enfin l'archevêque, pressé tour à tour par les rois Louis XV et Louis XVI, dut s'incliner (1782). Le diocèse de l'archevêque, quand l'échange fut décidé, perdit vingt paroisses et en gagna vingt-neuf. « Ainsi, conclut l'auteur, se terminèrent de longues négociations qui n'avaient pas duré moins de 25 ans ; leur résultat rendait le prince-évêque de Bâle souverain spirituel, comme

composent le tome II de la septième série des *Bulletins et Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, qui vient de nous être remis (Paris, C. Klincksieck, 1903, in-8 de 292 p., avec 9 planches). Ces études sont les suivantes : *Deux Têtes de pleureuses du* XV*e siècle au musée de Douai*, par M. Camille Enlart (p. 1-8, avec 1 planche) ; — *Le Coffre de mariage des Bertholon-Bellièvre (1512)*, par M. J.-B. Giraud (p. 9-18, avec 1 planche) ; — *Un Émail de la cathédrale de Vladimir (Russie)*, par M. le baron J. de Baye (p. 19-24, avec 1 planche) ; — *Classification chronologique des émissions monétaires de l'atelier de Trèves pendant la période constantinienne (305-337)*. 2e partie, par M. Jules Maurice (p. 25-114, avec 2 planches) ; — *Deux Divinités fluviales de Syrie*, par M. Victor Chapot (p. 115-122, avec 1 planche) ; — *Les Pontarques de la Mésie-Inférieure*, par M. Jules Toutain (p. 123-144, avec 3 planches) ; — *Les Ruines de Thugga et de Thignica au* XVIIe *siècle*, par M. Louis Poinssot (p. 145-184) ; — *Étude sur une mesure antique découverte aux environs de Mirebeau-sur-Bèze (Côte-d'Or)* (p. 185-204, avec 1 planche) ; — *Outils d'artisans romains*, par M. Antoine Héron de Villefosse (p. 205-240, avec quelques figures dans le texte) ; — *Les « Samnagenses » et l'Opidum de Nages (Gard)*, par M. Jos. Berthelé (p. 241-292).

— Le *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique « le Vieux Papier »*, qui paraît tous les deux mois en fascicules gr. in-8 d'importance variable (Paris, XVIe, 82, rue du Ranelagh, adresse de M. Flobert, secrétaire général), a commencé sa cinquième année. Le *Polybiblion* donne régulièrement les sommaires de ce périodique dans sa *Partie technique*. Mais il n'est pas sans intérêt d'attirer spécialement l'attention de nos lecteurs sur certains travaux bibliographiques d'un genre particulier qui figurent dans ce très curieux recueil. Tout d'abord nous mentionnerons ici, pour la seconde fois, la formidable besogne à laquelle s'est attelé M. Armand Delpy : *Essai d'une bibliographie spéciale des livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique*. Cet inventaire a commencé avec le numéro du 1er janvier 1902 et, sauf dans le seul numéro de novembre 1902, il s'est poursuivi dans tous les fascicules parus à ce jour (mars 1903). L'auteur n'en est encore qu'à la lettre D (au mot *Dialogues*) et déjà 569 articles ont été mentionnés. — Le même M. A. Delpy a entrepris une *Bibliographie analytique des édits, ordonnances, déclarations, règlements, décisions et arrêts relatifs à l'établissement et à l'usage des papier et parchemin timbrés, promulgués ou rendus du 20 mars 1655 au 19 septembre 1787*. M. Delpy en est actuellement arrivé à la déclaration du 28 août 1691 (livraison de novembre 1903) : il est loin encore du terme qu'il s'est assigné. — Et voici une troisième bibliographie dont l'intérêt nous paraît très grand. M. F.-A. Quinet, ancien receveur des postes de Dole du Jura, a publié une *Bibliographie postale des anciennes publications françaises, officielles et autres, destinées à renseigner le public sur le service des postes*, qui, commencée dans le fascicule de septembre 1903, s'est terminée dans celui de mars dernier. Avec le numéro de novembre 1903 se présente une deuxième division du travail, laquelle a trait aux *Guides et itinéraires, voyages dans l'ancienne France* qui, sous le titre principal d'*Essai de bibliographie postale*, s'est poursuivie en janvier et mars 1904 (avec plusieurs jolies reproductions de cartes et de vignettes). Espérons que ces diverses bibliographies seront tirées à part ; elles le méritent.

— On trouve à la Maison de la Bonne Presse les deux brochurettes ci-après : *Motu proprio de S. S. Pie X sur l'action populaire chrétienne*, traduction de l'italien (in-32 de 16 p. — Prix : 0 fr. 05) et *Lettres de LL. Ém. les cardinaux Langénieux, Richard et Coullié à M. le Président de la République*, relative au

« Projet de loi, dû à l'initiative du gouvernement qui supprime totalement l'enseignement congréganiste » (in-32 de 25 p. — Prix : 0 fr. 05).

— Nous avons reçu les deux premiers fascicules (de A. à CAMPHRE), du *Dictionnaire de chimie photographique à l'usage des professionnels et des amateurs*, par F. et Ad. Braun fils, édité par la librairie Gauthier-Villars. Pour étudier cet ouvrage, qui nous paraît venir à son heure et devoir être intéressant, si nous en jugeons par ces deux fascicules, nous attendrons qu'il ait entièrement paru. Ce dictionnaire sera publié en huit fascicules mensuels. Il formera un volume grand in-8 de 500 pages du prix de 12 francs.

— A côté de la « Commission internationale des glaciers », et pour contribuer au développement des études glaciaires dans notre pays, s'est constituée auprès du Club alpin français, il y a deux ans, une « Commission française des glaciers ». Présidée par le prince Roland Bonaparte, cette commission a commencé la publication de fascicules annuels qui méritent d'être signalés à l'attention de tous ceux qui, dans notre pays, s'occupent de géographie physique ; ils contiennent chacun deux études : un rapport sur les observations glaciaires effectuées durant l'été précédent dans une partie des Alpes françaises, et une excellente revue de glaciologie, rédigée par le secrétaire de la commission, M. Charles Rabot. C'est sur la Haute-Maurienne, les Grandes-Rousses et l'Oisans qu'ont porté les observations minutieuses et attentives faites, en 1902, par M. Paul Girardin ; il en ressort que, dans toute la région, le mouvement de retrait, après avoir été très rapide, semble, dans les dernieres années, s'être ralenti ou même complètement arrêté. Souhaitons que la Commission française des glaciers puisse, au cours des années prochaines, étendre ses observations à *toutes* les Alpes françaises et à nos Pyrénées ; souhaitons aussi qu'elle puisse faire dresser, pour faciliter les recherches, une table des noms de lieux et des noms d'auteurs cités dans la si utile et si bien renseignée *Revue de glaciologie* de M. Rabot. Ainsi se trouvera complétée une publication digne dès maintenant des plus grands éloges (Paris, typ. Renouard, 1903, in-8 de 121 p., avec cartes et grav. Extrait de l'*Annuaire du Club alpin français*, 29e vol., 1902). — De ce fascicule, il convient de rapprocher les *Observations sur l'enseigement et sur les chutes d'avalanches* exécutées *par l'administration des forêts dans les départements de la Savoie* (Paris, au siège du Club alpin français, 1903, in-4 de 15 p.). Ces précieux tableaux, qui se rapportent aux années 1900-1901 et 1901-1902, sont précédés du texte des instructions transmises aux observateurs par l'administration des forêts ; ils constituent la tête d'une série dont nous espérons que la Commission française des Glaciers tiendra à honneur de continuer la publication.

ALSACE. — La *Revue d'Alsace* de mars-avril 1904 (p. 198-211) publie un curieux article de M. A. Linotte (Jean Degaudran) relatif aux *Négociations pour l'échange de paroisses alsaciennes contre des paroisses franc-comtoises (1757 à 1782)*. Pendant un quart de siècle les princes-évêques de Bâle insistèrent auprès de l'archevêque de Besançon pour obtenir l'échange d'un coin de leur diocèse appartenant à la province d'Alsace contre certaines paroisses comtoises qui étaient plus à leur convenance. Pendant longtemps ces propositions furent repoussées par Besançon, mais enfin l'archevêque, pressé tour à tour par les rois Louis XV et Louis XVI, dut s'incliner (1782). Le diocèse de l'archevêque, quand l'échange fut décidé, perdit vingt paroisses et en gagna vingt-neuf. « Ainsi, conclut l'auteur, se terminèrent de longues négociations qui n'avaient pas duré moins de 25 ans ; leur résultat rendait le prince-évêque de Bâle souverain spirituel, comme

il l'était au temporel, sur les terres où il avait transporté sa résidence (Porrentruy, où ses prédécesseurs avaient dû se réfugier quand ils furent chassés de Bâle par les protestants).

ANJOU. — C'est en un gros volume que paraît (Angers, Siraudeau ; Paris, A. Picard et fils, in-8 de 508 p.) la première série de *Andegaviana*, par M. F. Uzureau. L'infatigable directeur et fondateur de l'*Anjou historique* a réuni sous ce titre une foule d'extraits de vieux journaux, de publications anciennes ou modernes, de documents, notes et « notules » extraits des dépôts publics de manuscrits ou de chartriers particuliers (environ 150). Ces « coupures, » ces « anas » sont présentés tels quels, sans prétention à la critique, l'auteur du recueil se dérobant modestement autant qu'il le peut, laissant parler les témoins qui, presque tous, sont fort intéressants, amusants même et attachants au point qu'on les écoute avec agrément, et que les plus érudits y trouvent encore à apprendre ou tout au moins à se rappeler. La plus ancienne anecdote a trait au concile de 453, la plus récente se réfère à 1902 ; toutes font connaître les hommes, les lieux, les mœurs, les coutumes, les faits, les singularités. Une table chronologique termine le volume. Et l'auteur a trop manifestement le désir d'être utile aux travailleurs et aux curieux, pour omettre à la fin des séries une bonne table alphabétique des noms propres et des noms de choses, complément indispensable de cette instructive collection.

— M. F. Uzureau a publié dans la *Revue des sciences ecclésiastiques* (tirage à part, Lille, in-8 de 40 p.) une étude, qui est presque d'actualité. — En effet, il y a à la Chambre des députés une proposition du même genre, — sur le *Serment de liberté et d'égalité et l'Administrateur du diocèse d'Angers* (l'abbé Meilloc) pendant la Révolution, où apparaît à la fois la fermeté et la modération d'un prêtre distingué aux prises avec des difficultés de toutes sortes, en un temps où il était presque plus difficile de connaître son devoir que de le remplir.

— Le même auteur donne dans les *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, le procès-verbal inédit, rédigé par Pétrineau des Noulis, de la séance d'inauguration (1er juillet 1686) de l'*Ancienne Académie d'Angers*, fondée par Louis XIV, pour 30 académiciens nommés par le Roi, et parmi lesquels on peut citer l'évêque Henri Armand, frère d'Antoine, le marquis de Nointel, Guillaume Bautru, comte de Serrant, Armand de Pomponne, Gilles Ménage, G. de la Sauvagère, François Grandet, Pocquet de Livonnière, etc. (tiré à part, Angers, Germain et Grassin, gr. in-8 de 48 p.).

— M. Joseph Joubert, connu par de nombreux ouvrages sur la politique étrangère et coloniale, vient de publier dans la *Revue de l'Anjou* une fort intéressante étude sur *les Rois angevins à Fontevrault* (tiré à part, Angers, Germain et Grassin, in-8 de 54 p. avec 2 pl.). Rappelant brièvement les travaux historiques et archéologiques consacrés aux sépultures de la dynastie des Plantagenet à la célèbre abbaye, M. Joseph Joubert a eu la pensée de traduire et d'annoter un article de la *The Nineteenth Century* sur *le Dernier Lieu de repos de nos rois angevins*, comme l'intitule l'auteur, M. Cecil Halett, parce qu'il lui a semblé, avec raison, « curieux de voir comment des esprits cultivés et adonnés à l'histoire et aux arts, comprennent en Angleterre cette question complexe des tombes des Plantagenet à Fontevrault, qui se présente sous un triple aspect historique, archéologique et politique. » L'auteur conclut, avec tous les gens de goût, au vœu que l'église de Fontevrault (le « Saint-Denis » des rois angevins d'Angleterre), l'un des plus,

beaux monuments du XIIe siècle, soit restaurée, enlevée à la dégradation — et aux dégradations — qu'elle subit, sous son affectation actuelle de prison centrale, et que les monuments funéraires de Henri II, d'Isabelle d'Angoulême, de Richard Cœur-de-Lion, d'Éléonore de Guyenne, etc., soient posés dans le chœur, à la place honorable qui convient à leur renommée. Napoléon III avait accordé ces statues à la reine Victoria ; mais il ne put, en présence des protestations qui s'élevèrent, tenir sa promesse. Aujourd'hui Angevins et Anglais sont d'accord pour les laisser au lieu choisi par les personnages qu'elles figuraient, mais il est indispensable que ces personnages « aient enfin à Fontevrault un mausolée digne de l'illustration qui entoure leurs noms dans l'histoire. »

— A la *Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, signalons des lectures de M. Paul de Farcy sur *le Sceau de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre*, — de M. le Dr Nicolas, sur *la Question des langues internationales*, et le symbolisme de l'alphabet (*le spokie*), fruit de quatorze années d'études, — de M. le chanoine Ch. Urseau, qui a trouvé des fragments de *Comptes de Marie de Médicis*, transcrits sur des feuilles de parchemin, qui couvraient de vieux registres.

BOULONNAIS.— Il est fort probable que le volume des *Mémoires de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer* qui porte la date de 1903 et forme le tome vingt-deuxième de la collection (Boulogne-sur-Mer, librairie de Mme Deligny, in-8 de XVII-638 p.) n'aura pas de similaire en France pendant l'année courante. Il se présente, en effet, sous les espèces et apparences d'un *Vocabulaire* concernant *le Patois boulonnais comparé avec les patois du nord de la France*. Ce vocabulaire est l'œuvre de feu M. le chanoine D. Haigneré, qui a dû y consacrer de nombreuses années. Mais une autre personne y a donné ses soins et même l'a complété à certains égards ; il est fâcheux que ce collaborateur du docte chanoine n'ait voulu se désigner que par ces deux mots : *on* ou *l'éditeur ;* une telle modestie est excessive. Pour donner quelque idée de cet immense travail, le plus simple, croyons-nous, est d'emprunter certains passages à l'*Avis de l'éditeur :* « Le *Vocabulaire du patois boulonnais*, lisons-nous dans cet *Avis*, appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque communale de Boulogne sur-Mer, contient environ 8,000 mots, renfermés dans 5,670 fiches. » — La parole est ensuite laissée à l'auteur : « Ces fiches, déclare-t-il, relèvent non seulement les mots, les idiotismes, les tournures spéciales qui caractérisent le langage de nos paysans. Elles vont plus loin : elles relatent tous les mots français qui sont employés couramment dans le langage des affaires et de la conversation. Je ne conçois pas qu'un dictionnaire du langage campagnard se borne à la nomenclature des mots patois, négligeant de faire connaître les mots français qui leur servent d'accompagnement. Une œuvre de ce genre, à mon sens, doit être complète, de manière que celui qui la possède puisse converser avec les paysans sans sortir du cercle habituel de leurs connaissances. » On voit tout de suite le plan de M. Haigneré et la façon dont il l'a exécuté. L'éditeur anonyme reprend : « L'auteur ... n'a pu achever ni revoir son travail. Le texte des fiches a été scrupuleusement respecté, et rien de ce qui est patois boulonnais n'a été laissé de côté. Pour éviter l'impression d'un second volume, on a dû se borner à mettre le mot vieux français ou roman, et abandonner les citations qui font souvent double emploi avec les exemples donnés dans la *Grammaire* (la *Grammaire du patois boulonnais* a formé le tome XXI des *Mémoires de la Société*, année 1901). — Pour faciliter les recherches et mieux relier ensemble les deux

ouvrages, on a pris soin de renvoyer à la *Grammaire* chaque fois qu'un mot y est appelé. Environ 630 mots patois manquaient d'explication. On a essayé de combler cette lacune à l'aide de la *Grammaire* ou de vieux textes boulonnais. En faisant ce travail, on a pu ajouter environ 350 mots d'ancien langage populaire, dont plusieurs sont inconnus des lexicographes ». — En guise de Préface, on trouvera, en tête du présent volume, deux articles de l'auteur parus dans le *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie* et dans la *Revue du Nord*, intitulés : *La Parabole de l'Enfant prodigue en patois boulonnais* et le *Patois picard*. — A la suite du *Vocabulaire* sont mentionnés les documents consultés par M. Haigneré, ainsi que les ouvrages et documents, très nombreux, consultés par l'éditeur.

Bourgogne. — L'érudite *Société bourguignonne de géographie et d'histoire* nous envoie les deux derniers volumes de ses *Mémoires* (Dijon, imp. Darantière, 1901, in-8 de LXI-419 p. — et 1902, in-8 de XLVIII-403 p.). Le premier est le tome XVII de la collection ; il renferme les travaux suivants : *Henri de Bourgogne et les Croisades en Espagne*, par M. Paul Gaffarel (p. 1-30) ; — *Notice historique sur Labergement-les-Auxonne*, par le P. Joseph-Marie Dunand, gardien des capucins d'Auxonne (1778) (p. 33-53) ; — *Une Lettre de Bonaparte*, par M. Paul Gaffarel (p. 57-63, avec un fac-similé). Cette lettre, émaillée de jolies fautes d'orthographe, écrite lisiblement, datée d' « Olioul, près du Bosset » (lisez : Ollioules près du Bausset, dans le Var), est adressée « au citoyen Gassendi, lieutenant-colonel d'artillerie, à Nice ». Bonaparte était alors simple capitaine ; — *Le Mont Blanc et les Alpes vus de Dijon*, par le Frère Gabriel (p. 67-90, avec 2 planches et 2 cartes) ; — *Le Château de Montaigu et ses seigneurs*, par M. Ladey de Saint-Germain (p. 93-195, avec un plan et une vue ancienne) ; — *Cinquième Décade du « De Orbe Novo », de Pierre Martyr d'Anghiera*, traduite par M. Paul Gaffarel (p. 192-325). — *La Mission du comte de Ségur dans la dix-huitième division militaire, 1813-1814*, par M. A. Cornereau (p. 329-368) ; — *Au Sahara tunisien*, par M. M. Idoux (p. 371-417, avec 4 phototypies). — Dans le tome XIII des mêmes *Mémoires*, on ne trouve que trois titres, savoir : *Géographie historique du département de la Côte-d'Or, suivie de la Nomenclature des communes et des hameaux ayant changé de nom pendant la période révolutionnaire*, par M. Gabriel Dumay (p. 3-77) ; — *Sixième Décade du « De Orbe Novo », de Pierre Martyr d'Anghiera* traduite par M. Paul Gaffarel (p. 353-01) ; — enfin *Charles le Téméraire à Dijon en janvier 1474, relations officielles*, avec Introduction par M. Henri Chabeuf (p. 81-349, avec un beau portrait de Charles le Téméraire, musée de Berlin). Cette étude est de beaucoup la plus importante des deux volumes. « En mai 1899, dit M. Chabeuf dans son *Avant-propos*, M. Philippe Vallée, bibliothécaire adjoint à la bibliothèque publique et conservateur des archives, municipales de Dijon, me remettait un manuscrit de sa main, copie exacte et complète du procès-verbal des cérémonies qui eurent lieu à Dijon, au mois de janvier 1473/4 pour l'entrée solennelle du duc Charles, et en février pour le transfert de Bruges en l'église de la Chartreuse de Champmol, des corps du duc Philippe le Bon et de la duchesse Isabelle de Portugal. Dans son extrême modestie, M. Vallée me faisait l'honneur de me demander une Introduction historique et des notes explicatives ; certes, personne mieux que lui n'était en état de coudre ces préface et commentaires au manuscrit si soigneusement copié sur les originaux existant aux archives, mais il ne croyait jamais s'effacer assez et je dus consentir à la participation sollicitée avec tant de bonne grâce. » M. Henri Chabeuf s'est admirablement tiré d'affaire et nous ne doutons pas que, quoi qu'il dise, M. Vallée n'eût pu

présenter et expliquer mieux le document en question. Son Introduction, sensiblement supérieure par l'étendue au manuscrit, est une intéressante et sagace reconstitution du Dijon du XVe siècle et un curieux aperçu de la vie et des mœurs des Dijonnais à cette époque déjà lointaine; les dernières pages sont consacrées à un portrait moral peu flatté du terrible duc, que M. Chabeuf considère comme un « dégénéré ». Deux appendices sont placés à la suite du document reproduit. L'appendice B mérite une mention particulière : c'est une véritable et très précise biographie de Philippe Pot.

Bretagne. — M. l'abbé Pâris-Jallobert poursuit avec une ardeur qui ne se ralentit point la publication des *Anciens Registres paroissiaux de Bretagne*, commencée en 1891. Chaque paroisse des anciens diocèses de Rennes, Dol et Saint-Malo forme une monographie spéciale qui comprend : 1° Inventaire des Registres, leur description, état de conservation, etc.; 2° Noms de toutes les familles notables avec les dates précises des naissances, mariages et décès; 3° Clergé, liste des recteurs, vicaires ou curés, chapelains dont les noms se trouvent dans les registres; 4° Faits divers, événements remarquables signalés dans ces mêmes registres. Cette publication colossale (certaines monographies se composent de 200, 400, 600 pages, et Saint-Malo en contiendra plus de 1500) a bénéficié de la souscription du ministère de l'instruction publique, sur le rapport très élogieux de M. de Boislisle. Pour les historiens futurs, elle forme un admirable instrument de travail qu'on ne saurait assez recommander. Elle paraît chaque trimestre, chez Plihon, libraire-éditeur à Rennes, en plusieurs fascicules paroissiaux, format in-8. L'abonnement annuel est de 10 fr. On vend séparément les *Registres* de chaque paroisse, à des prix divers, suivant l'importance des fascicules. L'édition est très correcte et très soignée.

— Les travaux publiés en 1903 par la *Société d'émulation des Côtes-du-Nord* ont formé le tome XLI des *Bulletins et Mémoires* de cette société (Saint-Brieuc, imp. F. Guyon, 1904, in-8 de XVI-217 p., avec plans et gravures). Ces travaux, de genres assez divers, sont mentionnés ci-après, savoir : *A travers les peuplades sauvages du Haut-Niari* (*Congo français*), par un explorateur, M. Girard Berthelot du Chesnais (p. 19-37, avec 2 phototypies); — *Lettres patentes de Henri IV confirmant à Plénée-Jugon les droits de foire et marchés*, présentées par M. A. Anne-Duportal (p. 38-41); — *Archives du château de Lesquiffiou*, données avec une Introduction et des notes par M. A. Raison du Cleuziou (p. 42-75); — *Les Œuvres de mer*, par M. le Dr Du Bois Saint-Sévrin (p. 76-97); — *La Seigneurie de la Ville Daniel en Plainehaute*, par M. A. Anne-Duportal (p. 98-160, avec une vue hors texte et un plan); — *Le Compte d'un Breton, voyageur de commerce en Espagne* (1530), présenté par M. D. Tempier (p. 161-176); — *Monographie de la Chapelle de Notre-Dame-de-la-Cour, en Lastic* (*Côtes-du-Nord*), par M. J. Morvan (p. 177-214, avec 6 pages de croquis).

Comté de Nice. — A tous les points de vue, le tome XVIII des *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes* (Nice, imp. Malvano; Paris, Champion, 1903, gr. in-8 de 475 p., avec 3 planches) mérite de retenir l'attention. On trouve là, en effet, divers travaux d'un réel intérêt pour la région. Nous citerons : *Une Croix de conjuration du XVIIIe siècle à la Petite-Afrique de Beaulieu*, par M. le vicomte A. de Rochemonteix (p. 1-6, avec une vignette dans le texte); — *Les Inscriptions préhistoriques des environs de Tende*, par M. Fritz Mader (p. 7-34, avec 3 planches); — *Monographie des paroisses du canton de Cagnes*, par M. George Doublet (p. 35-81); — *La Vérité sur Catherine Ségurane*, par M. Fritz Mader (p. 83-90). Cette Catherine Ségurane fut une sorte de Jeanne Hachette niçoise qui se distingua au siège de Nice

formé par les Turcs, en 1543, mais qui eut moins de bonheur que l'héroïne de Compiègne ; — *Le Sénat de Nice de 1614 à 1792*, importante étude historique de M. Henri Moris, appuyée de pièces justificatives (p. 93-227) ; — *Essai sur les noms de lieux du comté de Nice*, par M. Pierre Devoluy (p. 231-281) ; — *L'Abbé Paul-Marie Foncet de Bardonanche, détenu à Grasse sous la Terreur*, documents publiés par M. l'abbé Rance-Bourrey (p. 285-358) ; — *Remise en place du milliaire* DCVII *à l'endroit précis où les Romains l'avaient planté*, par M. Lucien Barbet (p. 361-364) ; — *Étymologie provençale du mot Baliverne*, par M. le Dr A. Guébhard (p. 367-371) ; — *Monographie de celles des paroisses des cantons de Coursegoules, Saint-Auban et Le Bar, qui firent partie du diocèse de Vence*, par M. Georges Doublet (p. 375-437). Ce volume se termine par le *Rapport* de M. Corinaldi, président de la Société, *sur les travaux de l'exercice 1900-1901* (p. 439-450), le *Rapport* de M. Aubé, président de la Société, *sur les travaux de l'exercice 1901-1902* (p. 451-459) et une *Note* de M. A. Doublet *sur les travaux de M. F. Brun*, l'un des membres fondateurs de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, mort le 14 décembre 1899 (p. 460-468).

Franche-Comté. — M. René Poupardin a extrait du *Moyen Age* une *Étude sur les deux diplômes de Charlemagne pour l'abbaye de Saint-Claude* (Paris, Bouillon, 1903, in-8 de 32 p.) L'auteur examine et discute ces deux documents qu'il déclare faux. Le premier mentionné, qui est le second en date (Saint- Rémy de Reims, 21 septembre 790) aurait été « forgé au xie siècle (vers 1060 ?) ; le second, dans l'ordre du travail, mais qui remonte à une époque antérieure au précédent (23 août 776 ?) constituerait également un « faux forgé à la fin du xie siècle et au début du xiie siècle (entre 1102 et 1112 ?). » Il n'est pas inutile de remarquer que le diplôme de 790, tout particulièrement, a été souvent discuté par les auteurs, qui ont émis des opinions diverses.

— Depuis un certain temps, M. Émile Longin — très occupé sans doute à la publication, qu'il vient de faire à la librairie Plon-Nourrit, du *Journal des campagnes du baron Percy*, qui fera ultérieurement l'objet d'un compte rendu dans le *Polybiblion* — ne donnait plus signe de vie. Mais voici que, à la fois, nous recevons de cet écrivain deux brochures sur le siège de Dole, de 1636, dont l'intérêt est réel. La première contient les *Relations françaises du siège de Dole* (*1636*) (Dole, Chaligne, 1903, in-8 de 91 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*). Ces relations, au nombre de dix-neuf, ont été empruntées à la *Gazette de France* du 5 juin au 23 août 1636. Elles débutent par la Déclaration du roi Louis XIII incriminant les faits et gestes des Comtois à l'égard de « son Estat » et décidant que la Comté serait envahie par une armée française commandée par Henri II de Bourbon, prince de Condé. Cette armée, qui vint attaquer Dole, se composait de « vingt-cinq à trente mil hommes, accompagnez de trente-deux canons. » Et tout cela pour aboutir, après un siège aussi long que meurtrier, à une retraite précipitée, à l'approche d'une armée de secours. Ces « relations » du gazetier Renaudot sont précédées d'une *Introduction* qui se termine par un juste éloge de l'héroïque cité qui, en 1871, quoique dépourvue de fortifications, a montré dans sa résistance aux Allemands (fait d'armes pour laquelle on n'a pas encore songé à la décorer) qu'elle se ressouvenait de son glorieux passé. — La deuxième brochure reproduit *Un Nouveau Document sur le siège de Dole* (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 8 p. Extrait des *Annales franc-comtoises*). « C'est, dit M. Longin, une lettre (en date à Chaussin du 19 août 1636) adressée par le secrétaire du duc de Lorraine au secrétaire de la princesse

de Phalsbourg, quatre jours après la délivrance de Dole... La lettre en question ne semble pas avoir été destinée à la publicité par son auteur; ce qu'elle nous apprend de la levée du siège de Dole est peu de chose en comparaison des détails que donne Forget; il me paraît néanmoins utile de la reproduire comme une nouvelle preuve du retentissement que l'échec du prince de Condé eut à l'étranger ». Ces deux brochures sont éclairées de nombreuses notes parmi lesquelles nous remarquons (page 3, note 3 du *Nouveau Document sur le siège de Dole*) celle où M. Longin exprime son étonnement de ce qu' « aucune société savante de Lorraine n'ait encore songé à publier les curieux Mémoires de ce serviteur de Charles IV » (Forget). Nous transmettons cette juste observation aux érudits lorrains.

— Dans l'*Annuaire du Jura* pour 1904 (Besançon, Imp. J. Millot, petit in-8 de 499 p.), nous remarquons d'abord un *Recueil des usages locaux ayant force de loi* (p. 42-54) approuvé par la Commission centrale du Jura en 1897 dont la vulgarisation était utile. — Nous signalerons ensuite un travail de M. le sous-intendant C. Boissonnet sur *les Contributions de guerre en Franche-Comté* (p. 75-98). L'auteur fait le tableau des misères de toutes sortes subies par cette province, en 1595, à l'époque de l'invasion de Henri IV; en 1636, quand Louis XIII, ou plutôt Richelieu, voulut conquérir ce pays qui échappa alors à la France; en 1668 et en 1674, au cours des deux conquêtes de la Franche-Comté par Louis XIV; enfin en 1870-1871. Les détails que fournit l'auteur sont nombreux et attristants. Il a tort toutefois d'imputer à Henri IV l'exécution aussi cruelle qu'injuste du capitaine Morel, le défenseur d'Arbois : c'est le maréchal de Biron seul auquel ce crime, inutile pour le moins, doit être imputé, car le roi de France n'arriva à Arbois, où il goûta un vin célèbre qu'il paya d'une gasconnade, que deux jours après la capitulation de cette ville (7-9 août 1595). — En dernier lieu nous mentionnerons un document en date à Orgelet du 1er mars 1765, signé : de Mérona, et dont voici le long intitulé : *Observations concernantes les recherches faittes par le soussigné, subdélégué au département d'Orgelet, conséquemment au mémoire imprimé qui luy a été adressé de la part de M. de la Coré, intendant de Franche-Comté, au sujet des augmentations à insérer dans la nouvelle Édition de la « Bibliothèque historique de la France », du P. Le Long* (p. 99-106).

— Il faut lire dans le *Correspondant* du 10 février dernier (p. 545-558) le récit d'*Un Voyage romantique. Charles Nodier et Victor Hugo à Reims*, que M. Michel Salomon a fort joliment « troussé. » Ce qui semble avoir amené M. Salomon à écrire ces humoristiques pages, ce sont trois lettres inédites adressées par Nodier à sa femme pendant les cérémonies du sacre de Charles X à Reims, en mai 1825, et à lui communiquées par la fille du bibliothécaire de l'Arsenal, Mme Ménessier-Nodier. Les petites aventures et mésaventures des voyageurs sont racontés ici de la manière la plus spirituelle. L'auteur n'oublie pas de mettre en piquante opposition dans leurs relations de séjour « au pays de la sainte ampoule, » le futur grand Hugo et le bon Nodier. De ce dernier, il ne manque pas non plus de faire une esquisse psychologique admirablement réussie. Lettres de Nodier et extraits de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* se coudoient et voisinent bien drôlement parfois. Et comme avec l'impénitent bibliophile qu'était l'auteur de la *Napoléone*, l'amour du « bouquin » se retrouve toujours, M. Salomon aurait cru son très intéressant travail incomplet, s'il ne nous avait pas conté à ce sujet une anecdote amusante dont les littératures anglaise et espagnole firent les frais. L'histoire du voyage de nos deux Bisontins, si foncièrement « royalistes », a dû mettre en belle humeur les abonnés du *Correspondant*. — Et nous donc ?

— A la suite du Congrès forestier de Champagnole (Jura), qui a eu lieu récemment, M. E. Cardot a publié dans le *Bulletin de la Société forestière de Franche-Comté et Belfort* (n° de décembre 1903) une étude substantielle *Sur l'aménagement des pâturages communaux en Franche-Comté* (tirage à part. Besançon, imp. Jacquin, 1904, in-8 de 15 p.). Les conseils qu'il donne aux Comtois peuvent être mis à profit un peu partout et principalement dans les régions montagneuses. Les conclusions sont les suivantes, qu'il a su fort bien développer : « L'aménagement pastoral comprend essentiellement : 1° une réglementation fixant la possibilité du bétail, les heures et périodes de parcours, et édictant toutes mesures pour assurer la bonne exploitation du pâturage ; 2° un plan général d'organisation, indiquant : la classification des terrains, les travaux d'ensemble susceptibles de rendre plus facile et plus fructueuse l'exploitation de la pâture, enfin la division en coupons des surfaces à soumettre aux travaux de culture pastorale ; 3° un plan cultural établissant le programme de ces travaux destinés à assurer la restauration, l'amélioration et l'entretien des pelouses et évaluant leur dépense ; 4° un plan financier assurant les ressources nécessaires. »

Ile de France. — M. le marquis de la Tour-du-Pin-la-Charce a publié l'*Histoire communale d'Arrancy au pays laonnais* (Laon, imp. du Journal de l'Aisne, 1904, in-8 de 53 p.). Les archives de la mairie et les papiers de sa famille ont fourni à l'auteur des renseignements variés et nombreux, qu'il a complétés par des recherches dans les diverses publications d'histoire locale. Cette monographie n'est pas seulement l'œuvre d'un historien consciencieux et documenté ; mais on sent à chaque page l'esprit éclairé et profond du sociologue et le cœur du grand propriétaire chrétien, qui voit dans les familles de sa commune une extension de sa propre famille. Nous sommes heureux de signaler cette *étude sociale* comme un modèle.

Maine. — M. Grosse-Duperon, le distingué vice-président de la commission historique et archéologique de la Mayenne, a publié récemment deux volumes qui méritent d'attirer l'attention. Le premier a pour titre : *Les Usagers de la forêt de Mayenne* (Mayenne, Bouly, 1903, in-8 de 152 p.). C'est un recueil de documents, principalement de sentences de diverses juridictions et d'actes notariés, relatifs à des droits d'usage. La période embrassée dans cette collection est assez vaste (1556-1824) et les renseignements qu'on y pourra puiser sont nombreux et intéressants. Outre leur utilité juridique — car ces usages traditionnels sont encore exercés et ont donné lieu à maintes contestations — ces pièces sont pour l'historien des institutions une source précieuse, et des publications comme celle-ci, entreprises sur un grand nombre de points, permettraient sans doute de combler plus d'une lacune d'information.

— Du même auteur nous tenons à signaler une étude historique sur *le Couvent des capucins de Mayenne* (Mayenne, imp. Poirier, 1903, in-8 de 199 p., avec 2 pl. et 2 plans). On ne sera pas tenté de juger que c'est trop d'un volume pour l'histoire de cette maison, qui, fondée en 1606, dura jusqu'à la fin de l'ancien régime, quand on saura que M. Grosse-Duperon a presque toujours tenu à citer exactement et complètement ses sources, c'est-à-dire surtout les annales du couvent rédigées dans un style terne, mais remplies de détails précis et intéressants : descriptions de fêtes, anecdotes du voisinage, travaux exécutés par les religieux, etc. — On trouvera aussi de longs extraits des œuvres en prose et en vers du P. Balthazar de Belième, un poète pitoyable, mais amusant par sa naïveté, et un moraliste austère, dont l'exaltation fait douter de la justesse de ses observations. Enfin l'auteur a

ramassé, pour la période révolutionnaire, plusieurs documents importants sur l'état d'esprit du clergé constitutionnel et sur la persécution. Citons notamment une lettre d'un vicaire assermenté qui écrit à un sien cousin : « Les curés sont à présent doux comme des gants. L'état de vicaire est un état agréable. Auparavant la révolution le physique (*sic*) de l'état était pire que celui d'un esclave... Si le Roi avait été le maître nous aurions été sabrés ou guillotinés, toute notre fortune perdue » (p. 128), et le procès-verbal des dépositions de témoins sur les brutalités d'un terroriste envers des prêtres réfractaires. On n'insistera jamais trop sur les trésors que renferment les archives locales relativement à l'époque moderne. C'est en les mettant patiemment au jour que l'on pourra se débarrasser de la littérature déclamatoire et vague, et traiter sérieusement l'histoire de la Révolution dans les provinces.

NORMANDIE. — M. Armand Desloges est un de ces savants provinciaux dont les travaux fournissent à l'archéologie les faits sur lesquels elle a établi ses systèmes. En écrivant *les Ages de la pierre, l'Introduction à l'histoire de Rugles* (Louviers, Izambert, 1903, in-8 de 35 p., illustré. Extrait du *Bulletin de la Société normande d'études préhistoriques*), le chercheur normand a bien mérité de la science. Peut-être le développement littéraire joue-t-il un rôle un peu important dans la composition de la brochure; mais la description des objets découverts, du site dans lesquels ils étaient placés, de la position géographique des stations préhistoriques explorées, qui est en somme la partie essentielle de l'ouvrage, se présente au lecteur dans des conditions suffisantes de clarté et d'exactitude.

— C'est toujours une profitable lecture que la biographie d'un écrivain consciencieux dont les travaux ont éclairci quelque point obscur de l'histoire de son pays; mais on la trouve encore meilleure quand elle est écrite par un érudit, qui est en même temps un fin lettré, et, par dessus le marché, a été dans la confidence de tous les projets, de toutes les entreprises scientifiques de celui dont il trace le portrait. Tel est le cas de la *Notice biographique et littéraire sur Armand Gasté*, par M. Émile Travers (Caen, Delesques, 1904, in-8 de 57 p.). L'éminent professeur dont elle décrit les œuvres, parmi les questions controversées de l'histoire littéraire en avait choisi une qui intéressait son pays natal : l'identité de l'auteur des Vaux de Vire, chants patriotiques, qui ont joué un rôle dans la guerre de Cent ans. Grâce à M. Gasté, nous savons, de façon certaine, que le véritable auteur de ces poésies populaires est Jean Lehoux, et non, comme on le croyait autrefois, Olivier Basselin. Celui-ci fut le chef d'une bande de paysans français insurgés contre la domination anglaise, et non pas un créateur littéraire. Sachons gré à M. Travers de nous avoir rappelé les péripéties de cette polémique dans laquelle le dernier mot est resté à M. Gasté.

— Les *Notes dieppoises* de M. Ed. Lecorbeiller (Évreux, imp. Odieuvre, s. d., in-8 de 49 p.) ne se présentent pas sous un titre trompeur. C'est un recueil de notes, cousues les unes aux autres, sans que l'auteur ait marqué aucune prétention à composer un ensemble. Les papiers qu'il a mis au jour concernent Dieppe ou des Dieppois : c'est le seul lien qui réunisse ces documents. Relatifs à l'occupation anglaise et à la guerre de Cent ans, aux navires d'Ango et à sa carrière commerciale ou militaire, à un procès intenté devant le tribunal révolutionnaire, qui se termina par une injuste exécution, ils sont intéressants et adroitement encadré. Formons cependant le vœu que M. Le Corbeiller nous donne un jour les trois brochures dont nous avons l'embryon sous les yeux.

PÉRIGORD. — Le vrai titre de l'opuscule de M. Jean Lhomer : *Les Cent Jours et la Terreur blanche en Dordogne, d'après des documents inédits* (Paris, Cornuau, 1903, in-8 de 40 p.) aurait dû être : *Quelques Documents inédits* (à part les proclamations, qui ont été au moins affichées) *sur les années 1815-1820 dans le département de la Dordogne,* extraits de deux dossiers des Archives nationales. La cour prévôtale, image de la « Terreur blanche », n'est mentionnée qu'en passant. Les pièces citées ou analysées en disent plus long sur la psychologie des fonctionnaires d'alors que sur les sentiments politiques des Périgourdins ; elles se composent surtout de lettres officielles, de rapports émanés des préfets Rivet, du Hamel et Montureux. Les noms propres, même ceux du pays, n'ont pas toujours été cités correctement. L'avoué Fongaufier, l'orateur des fédérés, est travesti en Pouguifier (p. 32). Il faut lire *Verteillac* pour *Venteillac, Monpont* pour *Moupon, Port-sur-Saône* pour *Pont-sur-Saône.*

PROVENCE. — M. l'abbé Rance-Bourrey vient de publier sous le titre : *L'Abbé Paul-Marie Foncet, de Bardonanche, détenu à Grasse sous la Terreur* (Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 74 p.), une brochure qui est l'histoire d'un suspect. L'auteur, s'appuyant sur les Archives départementales des Alpes-Maritimes, nous raconte comment un abbé, membre et archiviste de la Société populaire de Nice, fut dénoncé, arrêté et détenu à Grasse (p. 1-18) ; puis il donne comme pièces justificatives une série de treize lettres ou arrêtés ayant trait à la malheureuse aventure de son héros (p. 19-49) : enfin, dans un appendice en huit articles, il expose divers épisodes ou analyse divers ouvrages de nature à éclairer son sujet. Page 16, apparaît dans son récit un certain Ranza, qui a marqué dans l'histoire de la Révolution sur la frontière franco-piémontaise. Peut-être, en consultant le volume publié sur lui en 1891 à Turin par M. Roberti, l'auteur aurait-il ajouté à son travail quelques faits propres à faire encore plus complètement connaître l' « étrange personnage » (p. 18) qu'était l'abbé Foncet, rédacteur d'un ouvrage intitulé : *L'Immagine del perfetto Soverno* et victime comme tant d'autres, — jusqu'à la mort exclusivement — de la tyrannie jacobine.

VENDÔMOIS. — Nous venons de recevoir le tome XLII du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois* (Vendôme, typ. Empaytaz, 1903, gr. in-8 de 270 p., avec 1 vue, 2 plans et un portrait). Ce volume renferme les articles ou études ci-après : *Notice nécrologique sur M. de Maricourt,* par M. R. de Saint-Venant (p. 23-37) ; — *Histoire du collège et du lycée de Vendôme* (suite), par M. G. Bonhoure (p. 38-53 avec un plan); — *Notice nécrologique sur M. Auguste de Trémault et sa famille (1821-1905),* par E. Peltereau (p. 67-82) ; — *Une Ancêtre de notre Société,* par M. Jean Martellière (p. 83-91). Cette ancêtre était la *Société des amis des sciences et lettres* qui, fondée à Vendôme en 1806, eut une existence très éphémère et n'a pas laissé de traces (p. 83-91) ; — *Souday. Testament de J. Peschard. Chapelle des Peschard. École,* par M. J. Alexandre (p. 92-109) ; — *La Défense de Fréteval, 13, 14 et 15 décembre 1870,* par M. Alfred Vuillème (p. 136-190, avec une vue en phototypie et un plan); — *Le Polissoir de la Fontenelle,* par M. J. Alexandre (p. 191-194, avec une fig.) ; — *Une Excursion à Ruan et à Droué,* par M. R. de Saint-Venant (p. 201-210) ; — *Un Testament dans la famille Augry,* par M. R. de Saint-Venant (p. 211-226) ; — *Le Pillage d'Estrivet (1654),* par M. J. Alexandre (p. 227-234); — *Nouvel Aperçu sur les causes de la mort de Gabrielle d'Estrées,* par M. G. Chanteaud (p. 235-243) ; — *La Paroisse de la Chapelle-Vicomtesse et sa fondation* (suite), par M. R. de Saint-Venant (p. 244-265).

Belgique. — Les notices biographiques contenues dans le 70e *Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* (Bruxelles, Hayez, in-16 de 202 p.) se réfèrent aux écrivains suivants : Charles-Louis-Joseph-Xavier de La Vallée Poussin, mort le 15 mai 1903, l'un des fondateurs de la Société géologique de Belgique ; — Peter Benoit, compositeur distingué, à qui l'on doit entre autres un Drama Christi, mort le 8 mars 1901. La première de ces notices est en français et due à la plume de M. C. Malaric ; la seconde, en flamand, a été rédigée par M. Jan Blockx. Plus encore que ces biographies peut-être, on lira avec intérêt l'aperçu que M. le chevalier Marchal, secrétaire perpétuel de l'Académie, a rédigé sur l'histoire de cette compagnie depuis sa fondation en 1772.

Bulgarie. — Le tome XXIX (1903) des *Actes de la Société philologique* organe de l'Œuvre de Saint-Jérôme, qui vient de paraître à la librairie C. Klincksieck, forme environ le premier tiers d'un dictionnaire italien-bulgare-français publié par Mgr Doulcet, évêque de Philippopoli. L'importance de plus en plus grande que prend la nationalité bulgare dans les affaires d'Orient donne sa valeur à ce dictionnaire, d'autant plus que les moyens d'étude de cette langue sont rares dans notre Occident. Nous avons le droit de regretter que cet ouvrage, dû à l'initiative d'un de nos compatriotes, Mgr Doulcet, exige, pour être utilisé ou consulté, la connaissance de la langue italienne ; mais il faut considérer que le clergé catholique en Bulgarie et, d'une façon plus générale, dans la péninsule des Balkans, se recrute surtout de moines italiens, et que la langue italienne est très répandue dans ces régions par de vieilles influences. — Le mot italien, suivi des indications grammaticales d'usage (verbe, substantif, genre, etc.) est suivi d'abord du correspondant bulgare, puis du correspondant français, mais l'un et l'autre sans aucune indication grammaticale, de sorte qu'il servira surtout aux Bulgares pour apprendre l'italien et cela quand l'Italie, aidée indirectement par notre politique antireligieuse, travaille à supplanter la France en Orient. — Ce volume, qui forme 304 pages in-8, va presque jusqu'à la fin de la lettre E, soit le tiers de l'œuvre totale ; il sort des célèbres presses d'Holzhausen à Vienne, et il fait honneur à la Société philologique dont notre confrère M. le comte de Charencey est le président et en même temps le mécène.

— MM. Alexandre Teodorov Balan et Nicolas Nikolaev entreprennent à Sofia la publication d'une revue mensuelle de bibliographie. Le *Knigopisets mieseéno spisanie sa knijovna misl i rabota* (Sofia, bureaux de la revue, in-8, mensuel), dont nous avons sous les yeux le premier numéro, paru le 15 janvier dernier, s'efforcera de tenir ses lecteurs au courant du mouvement de la publication, non seulement en Bulgarie, mais dans les divers pays de langue slave. Il leur fournira en même temps des indications sur la production littéraire en France, Allemagne, Angleterre, etc., en tant qu'elle peut les intéresser plus directement. On ne peut que souhaiter au nouveau recueil le succès et la vie, car l'utilité en est incontestable et il deviendra tout à fait précieux s'il s'astreint à donner — ce qui manque en partie dans le premier numéro, — des indications bibliographiques tout à fait précises (titre exact, lieu d'impression ou de publication, nom de l'éditeur ou de l'imprimeur, format, nombre de pages, etc.).

Publications nouvelles. — *Biblische Studien*. VIII. Band, 4. Heft : *Die Brief zu Beginn des zweiten Makkabäerbuches*, von Dr H. Herkenne (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Table générale de l'année liturgique du R. P. Dom Prosper Guéranger*, par le R. P. Dom Réginald Biron (in-12, Oudin). —

Prêchons l'Évangile, ou la Prédication d'après les Pères, les Docteurs et les Saints, par une Société de prêtres sous la direction de l'abbé J. Pailler. T. I et V. (Le Blanc (Indre), Vve Villiers, 2 vol. in-12). — *Exhortation à l'amour de Dieu* par le chanoine Lohan. T. I et II (2 vol. in-12, Vic et Amat). — *L'Ame sur le Calvaire*, par l'abbé Baudrand (in-18, Abbeville, Paillart). — *L'Oraison, étude pratique*, par l'abbé L. Gillot (in-12, Poussielgue). — *Mois de Marie, d'après les œuvres du cardinal Pie*, par le chanoine A. Bleau (in-12, Haton). — *Le Feu divin sous la cendre humaine*, par Le Cestadire (2 vol. in-12, Vic et Amat). — *Une Corbeille de miracles eucharistiques cueillis au Musée du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial*, par l'abbé Chaumet (in-18, Abbeville, Paillart). — *Conférences aux jeunes filles sur l'apostolat chrétien*, par l'abbé Le Moussard (in-12, Téqui). — *L'Art d'être heureux*, par l'abbé J. Berthier (in-16, Maison de la Bonne Presse). — *La Religieuse dans le monde*, par l'auteur de *la Religieuse selon saint Augustin* (in-18, Abbeville, Paillart). — *Chapitres pour servir de retraite, à l'usage des chrétiens dans le monde*, par M. de Cognoeul (in-12, Vic et Amat). — *Doctrina Russorum de statu Justiciae originalis*, auctore Dr G. B. Matulewicz (in-8, Cracoviae, typ. Anczye). — *Les Monarchies de l'empire allemand. Organisation constitutionnelle et administrative* (in-8, Larose). — *Le Délégué cantonal sous la 3e république*, par A. Lantenois (in-18, Giard et Brière). — *Les Associations et les cercles depuis la loi du 1er juillet 1901*, commentaire par J. Grumbach (in-12, Pedone). — *Code de l'enfance traduite en justice*, publié par le Comité de défense des enfants traduits en justice de Paris (in-16, Rousseau). — *L'Hygiène et la sécurité des travailleurs dans la législation française*, par A. Dullin (in-8, Rousseau). — *Controverses transformistes*, par A. Giard (in-8, Naud). — *L'Éternel Conflit, essai philosophique*, par W.-R. Paterson [Benjamin Swift] (in-16, Alcan). — *Combat pour l'individu*, par G. Palante (in-8, Alcan). — *La Morale de Kant*, par A. Cresson (in-16, Alcan). — *L'Orgueil humain*, par E. Zyromski (in-18, Colin). — *La Vie après le pensionnat* par l'auteur des « Paillettes d'or ». 3e partie. *La Jeune Fille et le monde* (in-18 carré, Avignon, Aubanel). — *Lettres à des fiancés*, par A. Clément (in-18, Abbeville, Paillart). — *Salmigondis. Recueil de pensées, réflexions, sentences, maximes, etc.*, par L. Bridier, 4e série (in-16, Stock). — *Banqueroute des maîtres chrétiens au XIXe siècle, ses causes, ses remèdes*, par X, Milès (in-12, Vic et Amat). — *L'Œuvre de l'Université*, par J. Simyan (in-12, Société française d'éditions d'art. — *Le Capital*, par C. Rodbertus-Jagetzow ; trad. de l'allemand par E. Chatelain (in-8, Giard et Brière). — *L'Intérêt du capital*, par A. Landry (in-8, Giard et Brière). — *La Terre et l'atelier. Jardins ouvriers*, par L. Rivière (in-8, Lecoffre). — *Des Conditions de la vie économique et sociale de l'ouvrier aux États-Unis. Commission industrielle Mosely*, trad. par M. Alfassa (gr. in-8, Giard et Brière). — *Livre de justice sociale*, par A. Guillemin (in-8, Giard et Brière). — *La Concurrence sociale et les devoirs sociaux*, par J.-L. de Lanessan (in-8, Alcan). — *Les Théories socialistes au XIXe siècle. De Babeuf à Proudhon*, par E. Fournière (in-8, Alcan). — *L'État socialiste*, par A. Menger ; trad. par E. Milhaud (in-18, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *La Démocratie devant la science, études critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation*, par C. Bouglé (in-8 cart., Alcan). — *Blessures du crâne et de l'encéphale par coup de feu*, par H. Nimier (gr. in-8, Alcan). — *Essais industriels des machines électriques et des groupes electrogènes*, par F. Loppé (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Télégraphie sans fils*, par A. Broca (in-18, Gauthier-Villars). — *Zootechnie, Production et alimentation du bétail, cheval, âne, mulet*, par P. Diffloth (in-18, Baillière). — *Culture potagère et culture maraichère*, par L. Bussard (in-18, Baillière). — *La Géologie expérimentale*, par S. Meunier

(in-8 cart., Alcan). — *La Beauté rationnelle*, par P. Souriau (in-8, Alcan). — *Échos grégoriens des deux centenaires, rapports, discours et articles divers sur le chant grégorien*, par l'abbé C. Ginisty (in-12, Vic et Amat). — *Essai historique sur la musique en Russie*, par A. Pougin (in-12, Fischbacher). — *La Méthode des classiques français. Corneille, Poussin, Pascal*, par P. Desjardins (in-18, Colin). — *Discours et écrits divers*, du comte A. de Mun. T. VI et VII (2 vol. in-12, Poussielgue). — *Discours parlementaires*, par J. Jaurès. T. I. (in-8, Cornély). — *Les Chats*, par A. Ruffin (in-18, Firmin-Didot). — *Mon Auvergne*, par A. Vermenouze (in-18, Plon-Nourrit). — *Les Étapes*, par F. de Fleury (Soc. française d'impr. et de librairie, in-18). — *L'Ame voyageuse*, par A. Prouvost (petit in-8, Maison des Poètes). — *On en meurt*, par A. Cambry (in-16, Plon-Nourrit). — *Intègre*, par P. Le Rohu (in-16, Perrin). — *La Meuse*, par J. Beller (petit in-8, Lille, impr. de *la Croix du Nord*). — *Les Vices de Monsieur Benoît*, par H. Demesse (in-18, librairie Molière). — *Guerre et Paix*, par le Cte L. Tolstoï. T. III et IV; trad. par J. W. Bienstock (2 vol. in-16, Stock). — *La Vie d'un simple. Mémoires d'un métayer*, par E. Guillaumin (in-16, Stock). — *La Dame aux breloques*, par G. Thurner (in-18, Ducrocq). — *La Première Levée*, par A. Marquiset (in-18, Charles). — *L'Orpheline de Tunis*, par l'abbé A.-F. Leynaud (in-12, Vic et Amat). — *Le Sentiment du beau et le Sentiment poétique (Essai sur l'esthétique du vers)*, par Braunschvig (in-8, Alcan). — *Les Grands Écrivains français. La Bruyère*, par P. Morillot (in-16, Hachette). — *La Comédie et les mœurs sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1815-1848)*, par C.-M. des Granges (in-8, Fontemoing). — *Études comparées sur Dante et la « Divine Comédie »*, par E. Terrade (in-12, Poussielgue). — *Le Théâtre italien contemporain*, par J. Dornis (in-18, Calmann-Lévy). — *Causeries*, par le R. P. Van Tricht. T. VII (Namur A. Godenne). — *En Extrême-Orient*, par J. Halkin (in-8, Bruxelles, Schepens ; Paris, Amat). — *Au Japon*, par A.-B. de Guerville (in-18, Lemerre). — *En Corée*, par A. Hamilton ; trad. par L. Bazalgette (gr. in-8, Juven). — *La Corée et la Guerre russo-japonaise*, par Villetard de Laguérie (petit in-18 carré, Delagrave). — *Dix ans à travers l'Islam (1834-1844)*, par L. Roches (in-8, Perrin). — *La Solution française de la question du Maroc*, par E. Fallot (petit in-18 carré, Delagrave). — *Madagascar*, par G. Gravier (in-8 carré, Delagrave). — *La Manière de voyager, autrefois et de nos jours*, par A. Belloc (in-18, Delagrave). — *Annibal en Gaule*, par J. Colin (in-8, Chapelot). — *Essai sur le règne de l'empereur Aurelien (270-275)*, par L. Homo (in-8, Fontemoing). — *Le Capitole romain antique et moderne*, par E. Rodocanachi (gr. in-4, Hachette). — *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 7e partie. *Le Blocus continental. Le Grand Empire* (in-8, Plon-Nourrit). — *Savonarola und die Feuerprobe. Eine quellenkritische Untersuchung*, von Dr. J. Schnitzer (in-8, München, Lentner). — *Le Saint-Suaire de Turin devant la science*, par A.-L. Donnadieu (gr. in-8, Mendel). — *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre (1100-1310)*, par J. Delaville Le Roulx (gr. in-8, Leroux). — *San Gregorio Magno (590-604)*, di H. Grisar ; trad. dal tedesco di A. de Santi (in-8, Roma, Desclée, Lefebvre). — *« Les Saints ». Saint Wandrille* (VIe, VIIe s.), par Dom Besse (in-18, Lecoffre). — *Vie des saints illustrées*, 12e série (gr. in-8 cart., Maison de la Bonne Presse). — *Un Grand Pape. Vie de Léon XIII*, par E. Valsayre (in-18, Abbeville, Paillart). — *Le Pape Léon X* (in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). — *Louis XV et Madame de Pompadour, d'après des documents inédits*, par P. de Nolhac (in-18, Calmann-Lévy). — *Recueil de documents relatifs à la convocation des états généraux de 1789*, par A. Brette. T. III. Avec *Atlas des bailliages ou juridictions assimilées ayant formé unité électorale en 1789, dressé d'après les*

actes de la convocation conservés aux Archives nationales (gr. in-8 et gr. in-folio, Leroux).— *La Théophilanthropie et le Culte décadaire, 1796-1801; essai sur l'histoire religieuse de la Révolution*, par A. Mathiez (in-8, Alcan). — *Politiques d'autrefois. La Fayette dans la Révolution, 1775-1799*, par H. Doniol (in-18, Colin). — *Les Serments pendant la Révolution*, par J. Meilloc, publié par l'abbé F. Uzureau (in-18, Lecoffre). — *Correspondance du duc d'Enghien (1801-1804) et Documents sur son enlèvement et sa mort*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par le comte Boulay de la Meurthe. T. I (in-8, A. Picard et fils). — *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le règne de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène sous sa dictée*, édition nouvelle avec notes, par D. Lacroix. T. III (in-18, Garnier). — *Le Duc de Mortemart et le baron de Bourgoing. Souvenirs anecdotiques*, par le baron P. de Bourgoing (in-16, Émile-Paul). — *La Société française pendant le Consulat*. 2e série. *Aristocrates et républicains* (in-16, Perrin). — *L'Empire d'Annam*, par le capitaine C. Gosselin (in-8, Perrin). — *Au Tonkin pendant la conquête; lettres d'un sergent*, par F. Garain (in-8, Chapelot). — *Au Tonkin (1884-1885). Notes, souvenirs et impressions*, par le Dr Challan de Belval (in-8, Plon-Nourrit). — *Les Anglais dans l'Inde; Warren Hastings (1772-1785)*, par A. Biovès (petit in-8, Fontemoing). — *Les Compagnies de colonisation en Afrique occidentale sous Colbert*, par P. Chemin-Dupontès (in-8, Challamel). — *La Politique franco-anglaise et l'Arbitrage international*, par G.-L. Jaray (in-16, Perrin). — *Concordat ou séparation. Réflexions sur les rapports de l'Église catholique et de l'État français*, par G. Noblemaire (in-16, Plon-Nourrit). — *La Question qui nous divise le plus*, par A. Lavallée (in-18, Lecoffre). — *Psychologie du député*, par J. Delafosse (in-16, Plon-Nourrit). — *Procurons à l'Église des prêtres et de bons prêtres*, par le P. Liborius Rossi; trad. de l'italien par Mgr Constans (in-12, Toulouse, imp. catholique Saint-Cyprien). — *Lettres à mes paroissiens*, par l'abbé Soulange-Bodin (in-16, Comité de la Bonne Presse). — *La Normandie sous la monarchie absolue*, par A. Legrelle (in-8, Rouen, Lestringant). — *Recueil des chartres de l'abbaye de Cluny*, formé par A. Bernard, complété, revisé et publié par A. Bruel. T. VI (*1211-1500*) (in-4, Leroux). — *Pouillés de la province de Sens*, publiés par A. Longnon (in-4, C. Klincksieck). — *Pouillés de la province de Lyon*, publiés par A. Longnon (in-4, C. Klincksieck). — *Pouillés de la province de Tours*, publiés par A. Longnon (in-4, C. Klincksieck). — *Cartulaire de Saint-Jean-d'Angély*, publié par G. Musset. T. II (A. Picard et fils, gr. in-8). — *Andegaviana*, par F. Uzureau. 2e série (in-8, A. Picard et fils). — *Recueil d'annales angevines et vendômoises*, publié par L. Halphen (in-8, A. Picard et fils). — *Recherches sur l'histoire primitive des Belges. Les Saga scandinaves*, par le colonel Van den Bogaert (in-8, Bruxelles, imp. Guyot). — *Madame de Miramion*, par L. Chabaud (in-12, Lethielleux). — *Le P. Didon, sa vie et son œuvre (1840-1900)*, par P. S. Reynaud (in-8, Perrin). — *Grammatica araldica, ad uso degli Italiani*, compilata dal Cav. F. Tribolati, nuova edizione di G. di Crollalanza (petit in-16, Hoepli). VISHNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Philosophie générale et Métaphysique. — 1. *La Science et la Philosophie*, par Charles Bourdel. Paris, Colin, 1903, in-18 de 199 p., 2 fr. — 2. *Méthodes et concepts*, par Paul Dupuy. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 301 p., 5 fr. — 3. *Dieu et l'Ame, essai d'idéalisme expérimental*, par Adolphe Coste. Paris, Alcan, 1903, in-16 de xvi-184 p., 2 fr. 50. — 4. *La Vie future, ou l'Immortalité de l'âme devant l'opinion humaine*, par le Dr Maurice Bastié. Albi, Amalric, 1903, in-8 de 238 p., 2 fr. — 5. *La Beauté rationnelle*, par Paul Souriau. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 510 p., 10 fr. — 6. *L'Idéal esthétique, esquisse d'une philosophie de la beauté*, par Fr. Roussel-Despierres. Paris, Alcan, 1904, in-12 de 187 p., 2 fr. 50. — 7. *Faits et commentaires*, par Herbert Spencer ; traduit de l'anglais par Auguste Dietrich. Paris, Hachette, 1903, in-12 de vi-352 p., 3 fr. 50. — 8. *La Philosophie de l'effort*, par Armand Sabatier. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 480 p., 7 fr. 50.

Psychologie. — 9. *La Psychologie contemporaine*, par Guido Villa ; traduit de l'italien par Ch. Rossignieux, Valentin et Battesti. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de x-481 p., 10 fr. — 10. *Esquisse d'un système de psychologie rationnelle*. par Émile Lubac. Paris, Alcan, 1904, in-8 de xvi-248 p., 3 fr. 75. — 11. *Notions de psychologie appliquées à la pédagogie et à la didactique*, par H. Timmerman. Paris, Alcan, 1903, in-8 de vi-215 p., avec 14 fig., 3 fr. — 12. *L'Absolu, forme pathologique et normale des sentiments*, par L. Dugas. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 183 p., 2 fr. 50. — 13. *Les Phénomènes psychiques*, par J. Maxwell. Paris, Alcan, 1903, in-8 de xi-319 p., 5 fr. — 14. *Le Langage intérieur et les Paraphasies (la Fonction endophasique)*, par G. Saint-Paul. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 316 p., 5 fr.

Philosophie morale et religieuse. — 15. *La Morale religieuse et métaphysique et la Morale laïque*, par Charles Lejeune. Paris, Giard et Brière, 1903, in-8 de 60 p., 1 fr. 50. — 16. *La Théorie du bonheur*, par G. d'Azambuja. Paris, Bloud, 1904, in-8 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 17. *Le Bonheur et l'Intelligence*, par Ossip-Lourié. Paris, Alcan, 1904, in-12 de 202 p., 2 fr. 50. — 18. *L'Éducation fondée sur la science*, par C.-A. Laisant. Paris, Alcan, 1904, in-12 de xlv-155 p., 2 fr. 50. — 19. *Nouveau Programme de sociologie*, par Eugène de Roberty. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 268 p., 5 fr. — 20. *Combat pour l'individu*, par Georges Palante. Paris, Alcan, 1904, in-8 de 233 p., 3 fr. 75. — 21. *Du Perfectionnement de l'homme*, par J. de Lerne. Paris, Baillière et fils, 1904, in-12 de 312 p., 3 fr. 50. — 22. *Paradoxes philosophiques*, par Mme Anna Wallenberg ; trad. du suédois. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1903, in-12 de 270 p. — 23. *L'Éternel Conflit, essai philosophique*, par William Romain Paterson (Benjamin-Swift) ; trad. de l'anglais par G. Milo. Paris, Alcan, 1904, in-12 de xii-211 p., 2 fr. 50. — 24. *Profession de foi du vicaire auvergnat, précédée de celle de M. Joseph Cerisier, financier notoire et coquin estimable*, par Pierre-Félix. Paris, Perrin, 1904, in-8 de 327 p., 3 fr. 50.

Histoire et Critique. — 25. *La Philosophie ancienne et la Critique historique*, par Charles Waddington. Paris, Hachette, 1904, in-16 de xvi-388 p., 3 fr. 50. — 26. *Commentaire sur le Parménide*, par Proclus le Philosophe, *suivi du commentaire anonyme sur les VII dernières hypothèses* ; trad. par A. Chaignet. T. III. Paris, Leroux, 1903, in-8 de xv-374 p., 12 fr. — 27. *Esquisse d'une évolution dans l'histoire de la philosophie*, par N. Kostyleff. Paris, Alcan, 1903, in-12 de 224 p., 1 fr. 50. — 28. *Descartes, directeur spirituel. Correspondance avec la princesse Palatine et la reine Christine de Suède*, par Victor de Swarte. Paris, Alcan, 1904, in-18 de iii-292 p., avec portraits, dessins et autographes, 4 fr. 50. — 29. *La*

Philosophie religieuse de Pascal et la Pensée contemporaine, par Victor Giraud. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 30. *Considérations sur la critique de la raison pure*, par le comte Domet de Vorges. Paris, Sueur-Charruey, 1904, in-8 de 55 p. — 31. *La Morale de Kant*, par André Cresson. 7e édit. revue et augmentée. Paris, Alcan, 1904, in-16 de 212 p., 2 fr. 50. — 32. *La Formation du radicalisme philosophique*, par Élie Halévy. T. III. Paris, Alcan, 1904, in-8 de v-512 p., 7 fr. 50. — 33. *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine ; contribution à l'histoire des idées au* xixe *siècle*, par P.-Félix Thomas. Paris, Alcan, 1904, in-8 de vi-340 p., 5 fr. — 34. *Schopenhauer, l'homme et le philosophe*, par A. Bossert. Paris, Hachette, 1904, in-16 de viii-350 p., 3 fr. 50. — 35. *Les Maîtres de la pensée contemporaine*, par J. Bourdeau. Paris, Alcan, 1904, in-12 de 189 p., 2 fr. 50. — 36. *A Monsieur le comte L. Tolstoï, lettre ouverte d'un libre penseur*. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 97 p., 2 fr. — 37. *Historia de la filosofia del siglo* xix, por Alberto Gómez Izquierdo. Zaragoza, Gasca, 1903, in-8 de xix-600 p., 10 fr.

Philosophie générale et Métaphysique. — 1. — Les savants traitent volontiers de chimères les spéculations des philosophes ; ceux-ci répliquent en accusant leurs adversaires de se payer de mots ou d'apparences, et de prendre les phénomènes pour des choses. Les définitions pacificatrices et sereines les pourront sans doute accorder. Le petit livre écrit par M. Charles Bourdel contient des définitions; son titre, *la Science et la Philosophie*, indique clairement son objet. « La science est une expérience réfléchie, comparée avec l'expérience et contrôlée par l'expérience. » La connaissance scientifique s'en tient aux faits, à leurs rapports, à leurs synthèses. Suivant la nature de ces faits, se distinguent, se classent et s'ordonnent les diverses sciences cosmologiques et noologiques groupées autour de la matière ou de l'être conscient. Leurs dernières conclusions sont de vastes et splendides hypothèses telles que la gravitation et l'évolution. Mais la science ne révèle pas l'origine ou l'essence des êtres; elle ne suffit pas à la pensée; encore moins fournit-elle à l'action des règles ou des secours pour la vie morale. L'idéal, les sentiments, le droit situés hors de son domaine échappent à ses prises. Il faut donc que la philosophie la complète, et de leur féconde alliance résultent les progrès de l'humanité. Des idées claires, des réflexions justes, un style net rendent agréable la lecture de ces pages, mais elles sont purement et exclusivement rationalistes, et nous regrettons qu'elle ne soient pas éclairées, vivifiées et justifiées par l'idée de Dieu.

2. — Nous n'adresserons pas le même reproche à M. Dupuy, qui, dans son dernier ouvrage, *Méthodes et concepts*, se montre franchement théiste. Après avoir passé en revue, dans une Introduction, les solutions des grands philosophes, il étudie la nature et les rapports du sujet et de l'objet (substance), les notions de cause et de force, la finalité et la loi. Les questions soulevées par la métaphysique sont donc ici abordées et discutées. Nous signalerons le chapitre sur la finalité où sont développées des vues exactes qui manifestent à la fois le biolo-

giste et le penseur. La conclusion serait une méthode proposée comme efficace et nommée méthode des corrélations: « elle consiste à rapprocher les choses qui conspirent dans le même sens, procèdent d'un principe univoque, et, par contre épreuve, à mettre également en présence les unes des autres les choses qui sont contradictoires » (p. 300). Cela est-il nouveau et original?... Quoi qu'il en soit, on trouve dans *Méthodes et concepts* d'intéressantes excursions à travers les systèmes philosophiques et de sages remarques morales et sociales. Pourquoi les cinq pages consacrées à la religion sont-elles si évidemment superficielles et insuffisantes?

3. — M. Adolphe Coste était un économiste, un statisticien, un sociologue auquel n'ont pas suffi les hautes fonctions professionnelles qu'il exerçait. Avant de mourir, il a voulu présenter à ses contemporains l'ensemble de ses idées philosophiques. Une deuxième édition de son livre : *Dieu et l'Ame* nous est offerte aujourd'hui avec des éloges que décerne à l'auteur M. René Worms, très autorisé en ces matières. Nous n'y pouvons souscrire, et les motifs de notre réserve seront indiqués si nous reproduisons les dernières lignes de cet ouvrage : « Oui, je crois à la science qui nous révèle les lois invariables du monde; je crois au progrès social qui réalise dans une mesure un peu plus grande la justice et la liberté (!) et je crois à la famille qui nous fait revivre indéfiniment en nos fils. » Paix aux hommes de bonne volonté, de croyance naïve et robuste! Pour aboutir à son *credo*, l'auteur expose, dans une première partie, le problème et la méthode. — Le problème a été posé par Descartes; il doit être résolu par la méthode expérimentale, l'homme pense, parle, devient idéaliste par l'effet de l'éducation, éprouve des sentiments que des liens secrets et puissants rattachent aux idées de sa raison. Sa faculté caractéristique est le langage : il pense parce qu'il parle. — Ici, si j'étais indiscret, j'ouvrirais une parenthèse et je demanderais pourquoi l'homme *parle*? Mais passons aux applications: l'homme conçoit l'idée de Dieu, de la Providence, de l'âme immortelle. Or, Dieu, c'est l'univers prenant conscience de soi dans la pensée humaine; la Providence c'est le génie humain réalisé, progressif et bienfaisant, l'âme, c'est l'unité et l'harmonie des éléments et ses fonctions organiques; l'immortalité c'est la survivance du père en ses enfants et aussi d'une doctrine dans ses effets. L'ensemble de ces symboles, désirables et appréciables, non indispensables, c'est le spiritualisme. — Quel dommage que M. Coste ne se soit pas borné aux enquêtes et aux travaux de la démographie, où, dit-on, il excellait!

4. — La volumineuse brochure de M. C. Bastié : *La Vie future, ou l'Immortalité de l'âme devant l'opinion humaine* est une démonstration sensée et copieuse. Les témoignages des peuples anciens et des nations modernes y sont résumés et jugés équitablement, l'érudition de

M. Bastié est étendue, mais les derniers travaux de la critique sont parfois omis ou ignorés. Cette lacune ne nuit guère à l'exactitude des conclusions générales. Les maîtres de la pensée humaine confirment par leurs affirmations raisonnées les croyances et les aspirations de l'humanité; tout cela respire la sincérité, l'honnêteté, la certitude, et l'apologiste trouvera, en ces pages substantielles, des informations utiles, en même temps que le chrétien s'unira aux émotions et aux espérances qu'elles expriment.

5. — Nous éprouvons toujours une vive et délicate jouissance lorsque nous reconnaissons nos propres idées confuses, imparfaites, exprimées avec une force lucide et persuasive. M. Souriau nous permettra donc de le remercier d'abord de cette impression causée par la lecture de son livre : *La Beauté rationnelle*. Il s'attache, dans une première partie, à démontrer que l'esthétique rationnelle est légitime, en établissant les droits de la raison sur l'art, le sentiment et le goût. Sa réfutation du subjectivisme nous paraît décisive ; le beau objectif existe. 2e partie : Détermination de l'idée de beau : elle coïncide avec l'idée de perfection pourvu qu'elle soit rectifiée, complétée et portée à sa pleine valeur ; mais pour instituer une hiérarchie parmi les choses belles, la finalité doit intervenir : les degrés de la perfection se mesurent à la valeur relative des fins. — En contemplant la beauté sensible (3e p.), intellectuelle (4e p.) morale (5e p.), nous vérifierons ces principes qui, réalisés en des applications concrètes, descendront des sphères abstraites pour s'imposer à nous, expliquer nos admirations et les rendre plus intenses et plus fécondes. Chemin faisant, des difficultés surgiront, des objections se formuleront d'elles-mêmes ; M. Souriau n'a garde de les méconnaître, de les mépriser ou de les oublier. Elles sont consciencieusement, impartialement exposées, mais elles s'évanouissent sous son regard pénétrant. Telle page nous charme par sa grâce, telle autre par son éclat ; celle-ci nous incite à réfléchir par sa profondeur, celle-là nous intéresse par son ingéniosité. Le philosophe et l'écrivain se font valoir l'un l'autre et donnent tout son prix à cette œuvre solide et attrayante. Et quel plaisir de voir l'esthétique se dégager enfin des serres entre lesquelles s'efforcent de l'étouffer la psycho-physiologie, la psycho-physique, la psycho-mécanique et autres manies qui dégénèrent en *psychoses* et compromettent par leurs insupportables prétentions les services qu'elles nous pourraient rendre ? Il y a... cent ans, un esthéticien n'eût par manqué de terminer un pareil livre par un chapitre sur la beauté de Dieu. M. Souriau nous répondra sans doute qu'un philosophe serait disqualifié s'il consentait à des emprunts faits aux théologiens. Cependant nous lui avouerons que, même en demeurant scrupuleusement dans l'ordre rationnel, il nous semble impossible d'établir la réalité objective du beau sans remonter jusqu'à l'Être parfait qui en est l'origine, l'essence et l'éternel idéal.

6. — Ne pourrait-on imaginer une méthode de vie morale fondée sur l'esthétique? M. Roussel-Despierres pense que cela est possible, et il se propose de constituer une synthèse philosophique fondée, non sur le vrai ou sur le bien, mais sur le beau : « Notre idéal est la beauté, notre méthode est la liberté. » L'œuvre est urgente, car le XIXe siècle a consommé la décadence de l'idéal, maintenant en pleine déroute : le restaurer, nul rôle n'est plus haut et plus saint. Puisque les méthodes anciennes n'ont pas abouti, essayons d'unir l'esthétique à la psychologie individualiste. Cela nous permettra une critique des anciennes conceptions de l'idéal auxquelles nous substituerons l'idéal esthétique plus certain, plus puissant, plus élevé, plus aimable que tous les autres et sur lequel seul pourra se fonder la vraie morale, source de progrès et de bonheur. On espère que cet idéal sourira non seulement aux âmes simples et douces, aux enfants et aux femmes, mais aux politiciens cauteleux, hirsutes et rébarbatifs. — Pour donner quelque idée de la manière de l'auteur, citons quelques lambeaux de ses phrases : « Le catholicisme a *pourri* la doctrine de Jésus. »... « Un pèlerinage à la victoire de Samothrace aura sur un enfant de douze ans une influence singulièrement plus féconde que le sacrement catholique avec son cortège de terreurs »... « La femme est la *pierre* du foyer. » Cà, c'est dur!

7. — Un homme de pensée réfléchie, continuelle, obstinée, acharnée tel que Herbert Spencer ne peut s'empêcher de penser sur tout et à propos de tout, sans trêve et sans relâche. Il lui arrive de noter les remarques faites et les idées suggérées; et cela produit un volume comme celui qu'il publiait peu de mois avant sa mort sous le titre de *Faits et commentaires*. Il y est question de philosophie, naturellement (*La Multiplication régressive des causes. Questions ultimes*), de pédagogie (*Éducation par l'État*), de sociologie (*Impérialisme et Servitude. Retour à la barbarie*), de littérature, de philologie, de gymnastique, etc., etc. Il faut mettre à part plusieurs articles sur la musique, un peu inattendus et personnels et un article sur la religion (*Ce que le sceptique devrait dire au croyant*), assez perfide malgré son ton modéré. Ce livre n'ajoutera rien à la gloire de l'illustre et néfaste philosophe que l'Angleterre vient de perdre; mais ce qu'écrivait la plume de l'auteur des *Premiers Principes* n'est jamais négligeable et, bien que très souvent faux, demeure toujours intéressant.

8. — Le titre des essais réunis en volume par M. Armand Sabatier, *Philosophie de l'effort*, vous fait penser peut-être à la psychologie expérimentale ou au système métaphysique de Maine de Biran. Lisez, vous serez détrompés et intéressés. Le sens et l'esprit de ces études vous apparaîtront définis par cette phrase : « Toute affirmation est un travail et comme tel demande un effort : et tout effort renouvelé équivaut à un labeur d'évolution » (p. 14). L'auteur, professeur de sciences

naturelles à l'Université de Montpellier, est un évolutionniste convaincu ; mais il traite cette vaste et fertile hypothèse tout autrement que la plupart de ses collègues. M. Le Dantec doit être scandalisé de ses conclusions. Il est question en effet, dans ce livre, de Dieu, de la création, de la matière et de l'énergie, de la vie, de la conscience, du finalisme, de la prière (!), etc. Tout cela est traité par un honnête homme, d'âme sincère, d'intelligence élevée, d'intention droite. L'idée générale est celle d'un *nisus*, d'un effort progressif de la nature vers un idéal, vers l'esprit et la liberté, dont les germes apparaissent dans les êtres inférieurs eux-mêmes, pour se développer, se différencier, se perfectionner, s'épanouir dans les êtres supérieurs. L'Intelligence infinie préside à ces progrès, qu'elle dirige et rend possibles par son action continuelle tout imprégnée de bonté, et le but de la création est « de ramener dans le sein paternel de Dieu des êtres issus de lui, semblables à lui et dignes de lui. » Il y a beaucoup à prendre dans cette œuvre touffue, parfois confuse, composée d'éléments de valeur très inégale, d'affirmations plus que discutables et, à notre avis, fausses, mais qui fournit aux apologistes catholiques, bien qu'elle soit écrite par un zélé protestant, des faits, des arguments dont ils peuvent tirer parti.

Psychologie. — 9. — Il faut savoir gré à M. Rossigneux d'avoir traduit et bien traduit l'important ouvrage du professeur Villa, de l'Université de Rome, dont le titre : *La Psychologie contemporaine*, indique l'objet. Ce n'est pas un traité didactique, mais un exposé critique écrit par un homme du métier, très informé, très au courant, ayant lu, étudié, compris les psychologues des deux mondes et donnant l'impression qu'il les résume de manière exacte et précise. Le chapitre premier : *Développement historique de la psychologie*, est une excellente introduction qui prépare à la lecture de l'ouvrage, où l'on pourra puiser quantité de détails utiles. Obligé d'effleurer, puisque nous avons à renfermer dans un espace étroitement mesuré une vaste matière, nous nous bornerons à quelques remarques : M. Villa ne croit pas qu'on puisse isoler la psychologie de la philosophie ; qu'elle soit une science *sui generis*, autonome et soudée aux sciences de la nature : nous sommes absolument de son avis. — Il croit que la physique et la psychique résument deux ordres de phénomènes unifiés par le monisme. Nous sommes absolument en désaccord avec lui. — Il nous dit que pour saint Thomas « l'esprit et le corps se confondent dans le concept unique, vague et indéterminé d'âme » (p. 166). Et bien que nous soyons prêt à reconnaître qu'on a toutes sortes de mauvaises raisons pour ignorer les œuvres du docteur Angélique, à l'Université de Rome, nous étions en droit d'attendre, lorsqu'il s'agit d'un professeur distingué tel que M. Villa, un examen plus attentif et une affirmation moins stupéfiante.

10. — L'*Esquisse d'un système de psychologie rationnelle* développe le programme de la classe de philosophie, mais de façon originale. Le moindre défaut de ce traité est la banalité; il ne ressemble en rien aux innombrables manuels qui aident les élèves studieux à se préparer aux examens. Il demanderait une étude attentive et minutieuse. N'y cherchez pas de définitions précises ; M. E. Lubac s'en défie : elles figent la réalité et l'altèrent en la fixant en des abstractions qui la défigurent. Tout est mobile et fluide ; la dynamique de l'esprit doit remplacer une vaine et stérile statique qui ne nous renseigne pas sur la nature des choses parce qu'elle les défigure en les limitant, en les mutilant dans les concepts que leur impose notre entendement. La méthode vraie c'est *l'intuition,* non superficielle, empirique et artificielle, mais profonde et vivante, qui nous met en contact avec l'être au-dessous des phénomènes et au delà des analyses. Cette vision directe est le procédé essentiel de la pensée, et c'est à la rendre possible, à la perfectionner, que servent les spéculations et les réflexions de la philosophie. — On reconnaît les idées que des penseurs éminents tels que MM. Bergson, Le Roy et Vilbois, ont mises en lumière et approfondies en de récents et remarquables travaux. Nous croyons qu'elles renferment une large part de vérité, qu'elles sont suggestives et riches, mais nous sommes absolument convaincu qu'elles demeureront impuissantes, vaines et dangereuses tant qu'elles ne s'appuieront pas sur une conception nette et assurée de la substance. La psychologie rationnelle sera *substantialiste*, ou elle ne sera pas. Je m'en voudrais beaucoup de ne pas reconnaître que ce livre accuse un grand talent et qu'il est indispensable à ceux qui veulent comprendre les ouvrages de M. Bergson ; mais je dois ajouter que je le crois parfaitement inintelligible pour les candidats au baccalauréat.

11. — Me permettra-t-on d'avouer l'extrême défiance que j'éprouve à l'égard de la pédagogie ? Je la regarde comme une science inexacte, déclamatoire, pédantesque, ayant inspiré de gros livres vagues et lourds qui engendrent l'ennui — un ennui implacable et formidable. Cette confession donnera quelque prix à ma parole si j'affirme que les *Notions de psychologie appliquées à la pédagogie et à la didactique* me semblent bien composées, sages, mesurées, utiles. Comment il faut développer l'intelligence et la mémoire de l'enfant, diriger son imagination, régler ses émotions, former sa volonté, cultiver ses qualités et fortifier ses vertus, M. Timmerman l'expose simplement, avec une autorité douce et justifiée par des raisons solides. Après avoir lu un chapitre sur les sentiments religieux, j'ai vite regardé la couverture, me rappelant que l'auteur est un directeur d'école normale : je craignais pour lui toutes les foudres officielles et administratives. Mes craintes étaient chimériques : on a le droit de laisser croire aux enfants qu'il y a un Dieu... en Belgique.

12. — *L'Absolu* : ce titre donné par M. Dugas à des études sur l'entêtement, le fanatisme, l'ascétisme, la pudeur, doit être défini, puisque ce mot reçoit ici un sens très spécial : c'est une forme de sentir qui s'applique à des fins dignes ou indignes de l'homme... « la forme naturellement intransigeante de tout idéal conçu. » On cherche à déterminer son origine, sa valeur et son emploi. Il y aurait beaucoup à dire sur la manière dont la discussion est conduite et sur les conclusions où elle aboutit ; mais je conseillerais très volontiers à l'auteur d'envoyer son livre au Conseil des ministres pour qu'ils puissent méditer ce bref et juste aphorisme : « Le fanatisme et le charlatanisme sont de même nature. » Il suffit d'avoir parcouru quelques articles de M. Dugas pour apprécier ses rares qualités, son esprit délié, pénétrant et subtil, son style élégant — et pour déplorer ses préjugés rationalistes. S'il se dégage de ses préjugés, il est, certes, assez intelligent pour suivre la raison partout où elle mène un homme de bonne foi.

13. — A l'égard des *Phénomènes psychiques* dont l'ensemble constitue ce qu'on nommait autrefois l'occultisme, l'attitude est diverse et opposée : les uns les nient, les autres les rapportent à des causes extranaturelles ou surnaturelles, les derniers cherchent à les expliquer naturellement. Parmi ceux-ci se range M. le Dr Maxwell, magistrat à Bordeaux. Il montre sans peine que la négation est indice d'étroitesse et d'entêtement : pourquoi se refuser à croire, de parti pris, à des *faits*, lorsque ceux-ci sont constatés ! Il décrit donc avec soin, et d'après son propre témoignage, les raps (sons inexpliqués), la parakinésie (mouvements sans cause productrice apparente), la télékinésie (mouvement par des causes opérant à distance), les lueurs, la télépathie, l'extériorisation de la sensibilité, etc. Il formule des règles précises pour éviter l'erreur et découvrir la fraude ; enfin il imagine et propose des hypothèses pour expliquer les faits observés. La qualité de son style suffirait à prouver sa conviction et sa bonne foi. — Mais pourquoi rejette-t-il *a priori* l'explication surnaturelle, le miracle, l'intervention d'êtres invisibles ! Cette exclusion témoigne-t-elle d'une bonne méthode scientifique ? — Nous croyons qu'un très grand de nombre de faits psychiques sont des illusions ou des hallucinations ; cependant il y en a d'incontestables. Plusieurs de ceux-ci s'expliquent comme les « tours » des prestidigitations, auxquels ils ressemblent ; d'autres peuvent dériver, dérivent sans doute de causes naturelles encore inconnues ou purement hypothétiques que M. Maxwell a le droit de chercher ; mais cette élimination opérée, restent des phénomènes qui sont nettement en dehors et certainement au dessus des forces de l'univers visible. Les spirites sont, à cet égard, beaucoup plus près de la vérité que les rationalistes, et l'Église, en condamnant leurs pratiques dangereuses et leurs croyances erronées, admet comme eux, pour les expliquer, l'existence et l'influence d'esprits mauvais, ennemis de la dignité et du bonheur des hommes.

14. — Avant de s'exprimer, de se transcrire en langage extérieur, notre pensée se traduit en *Langage intérieur*; nous parlons *en nous*, avant de parler *hors de nous*: la fonction endophasique est localisée dans un groupe de neurones distinct des centres de la mémoire verbale, visuelle, auditrice ou motrice. On lit, on entend ou on prononce mentalement les mots de sa pensée avant de les exprimer au dehors. D'après M. le Dr G. Saint-Paul, le visuélisme pure, le verbalisme pur, exclusivement, simultanément ou successivement utilisés, sont les substrata auxquels se surajoutent des images surnuméraires, getatives, olfactives, auditives, tactiles ou autres, mais la maladie trouble ces associations; ce sont les paraphasies à propos desquelles on nous décrit les centres nerveux qui les produisent et la manière dont elles se manifestent. *Le Langage intérieur* est divisé en trois chapitres : Le Mécanisme cérébral, la Formule endophasique, les États pathologiques et subnormaux. Nous sommes incompétent pour juger cet ouvrage au point de vue biologique et physiologique; mais il abonde en observations curieuses, et paraît savant et judicieux. Nous regrettons cependant l'absence de définitions nettes et précises.

Philosophie morale et religieuse. — 15. — Si vous avez quelque école libre à défendre, ne vous adressez pas à M. Lejeune, bien qu'il soit avocat, car les idées qu'il étale dans sa brochure : *La Morale religieuse et métaphysique et la Morale laïque* le montrent très opposé à l'enseignement libre. Il dénonce l'immoralité du spiritualisme, auquel il est presque aussi hostile qu'au christianisme, et glorifie l'éducation laïque lorsqu'elle sera tout à fait émancipée et perfectionnée. « Les religions tuent la liberté, l'intelligence, l'activité utile, la bonté ». — Ces quelques pages, inspirées par la haine, sont absolument dépourvues de mesure, de justice, de tolérance et de talent.

16. — M. d'Azambuja essaie une *Théorie du bonheur*. Cette aspiration universelle du cœur humain, les philosophes l'ont diversement envisagée et définie ; elle supporte d'étroites relations avec le progrès, sans être identique avec lui ; elle se réalise différemment suivant les tempéraments, le milieu social, les besoins individuels ; elle n'atteint son objet, le repos dans le bien possédé, que par la religion. Pour être heureux, évitez le remords, la maladie, l'ennui, les chagrins; et aussi certaines joies trop intenses; cherchez les distractions légitimes et modérées, aimez le travail, l'étude, la charité, ayez de pures et délicates amitiés. C'est un programme idéal développé par un esprit droit et juste, dans un style clair, vif, aimable, par un écrivain qui sait rajeunir les idées communes au moyen de réflexions personnelles et suggestives très agréablement présentées.

17. — M. Ossip Lourié n'est pas certain que l'homme puisse être heureux, mais il voudrait tout au moins savoir ce que représente l'idée

de bonheur ; il s'efforce de la déterminer dans son livre : *Le Bonheur et l'Intelligence*. Les intelligences inférieures conçoivent un bonheur réaliste dont les éléments seraient la richesse, le pouvoir, la considération ; idéal vulgaire et grossier. Les intelligences supérieures le regardent plutôt comme un état subjectif dépendant de nos sensations, de nos idées, de nos sentiments : l'amour, l'art, la science en sont les sources fécondes, le sacrifice même y peut contribuer ; l'indépendance est sa condition essentielle : il suppose une volonté consciente et énergique. Toutes ces considérations, dont plusieurs sont justes, sont affaiblies et déformées par cette remarque : « Chercher le bonheur dans l'ordre extra-terrestre, c'est une théorie chimérique, absurde, nuisible,... la vie terrestre est la seule qui existe. » — S'il en est ainsi, M. Ossip-Lourié peut multiplier ses recherches ; je suis sûr qu'elles n'aboutiront pas. Le bonheur ici-bas est un mythe, un leurre, un concept absolument vide, car un bonheur qui doit finir est contradictoire.

18. — *L'Éducation fondée sur la science*, tel est le titre d'un livre où M. Laisant a réuni quatre conférences prononcées en diverses rencontres. Les deux premières sont excellentes, les deux dernières sont détestables. Dans l'*Initiation mathématique* et dans l'*Initiation à l'étude des sciences physiques*, le savant examinateur de l'École polytechnique révèle son expérience étendue et réfléchie, ses qualités de professeur et de mathématicien éminent. — Dans l'*Éducation scientifique et Psychologie*, — *Le Problème de l'éducation*, il se montre psychologue insuffisant et sectaire acharné. Il mérite les éloges que lui décerne en sa Préface ce chimiste malfaisant auquel nous devons plusieurs des lois mauvaises qui déshonorent et désolent notre pays. J'ai nommé M. Alfred Naquet.

19. — Il faut rendre hommage à l'intrépide, à l'infatigable labeur de M. de Roberty. Son *Nouveau Programme de sociologie* est le complément de ses ouvrages ; il y traite de questions générales et importantes. — Division : *Le Surorganique dans l'univers*. — *Les Modes essentiels de la pensée sociale*. — *Des Prodromes d'un ordre moral nouveau*. « La phénoménalité surorganique dépasse, en la prolongeant, la phénoménalité organique, comme celle-ci dépasse, en la continuant, la phénoménalité inorganique. » Elle est irréductible et fait l'objet propre des recherches sociologiques. Elle s'exprime par ce *quadrinôme intellectuel* : science, philosophie, art, action qui correspondent à la connaissance particulière, à la moyenne générale, à l'indication esthétique, à la conduite. De plus en plus différenciés, ces quatre modes de la pensée sociale fournissent les lois de l'action humaine : mais le concret (art et action) est subordonné à l'abstrait (science et philosophie). M. de Roberty sera-t-il surpris, si nous lui déclarons qu'admettant volontiers, s'il y tient, ce point de vue auquel il semble adhérer avec une prédilection

particulière, nous en tirerions des conséquences absolument opposées à celles qu'il en déduit? La philosophie, qui comprend la logique et la métaphysique, la morale et l'esthétique, n'est nullement obligée de traiter ces disciplines intellectuelles dans un sens matérialiste, positiviste ou hyperpositiviste ; la distinction du corps et de l'esprit, la subordination de l'un à l'autre sont la base de toute sociologie. Rien n'est explicable en nous et autour de nous, dans le temps et dans l'espace, sans ce dualisme évident et nécessaire.

20. — La foi robuste de M. de Roberty fera sourire M. Palante, ennemi décidé de tous les dogmatismes. Il a recueilli un certain nombre d'articles publiés en diverses revues. Ils s'abritent sous ce titre qui les éclaire : *Combat pour l'individu*. L'individu, tout l'oppresse, le menace! l'esprit de corps, d'administration, de petite ville, de famille, de classe, d'état, de ligue, etc. Il n'est pas mieux sauvegardé, à certains égards, dans la démocratie que sous l'absolutisme ; il est l'esclave, non seulement des institutions, mais des superstitions sociales. Le « groupe » le guette pour l'attirer, l'étreindre, le contraindre, l'étouffer, l'absorber, l'anéantir. « Le socialisme doit être essentiellement une technique économique, propre à amener le plus large épanouissement des égoïsmes », c'est-à-dire que la conception de la vie sera l'optimisme? Non certes, car nous n'avons de choix pour juger « le phénomène vie » à travers lequel nous passons, qu'entre l'agnosticisme, qui se refuse à résoudre le problème, et l'illusionisme universel, qui dénonce le mensonge absolu de l'existence. Tout cela n'est pas très consolant ; mais « les idoles logiques : unité, vérité, ont beau descendre du ciel sur la terre, elles n'en restent pas moins des idoles. » La doctrine de ce livre est désespérante, absolument fausse à nos yeux, mais rarement il nous a été donné de regretter l'abus de dons intellectuels plus appréciables ; ouverture, vivacité, finesse, acuité d'esprit. Telles sont quelques-unes des qualités qui rendent intéressante et très attrayante la lecture de ce mauvais livre.

21. — M. J. de Lerne nous entretient *Du Perfectionnement de l'homme*. Pour être méthodique, il traite successivement, en trois parties distinctes, de l'Imperfection, de la Perfection, du Perfectionnement. « La marche à la perfection est une élévation vers Dieu... l'homme uni à Dieu est meilleur... La prière rend le courage, car elle vole vers la source de tout vouloir, un cœur croyant est un principe de bonheur. » Est-ce bien neuf! Non sans doute, mais l'auteur, si nous nous plaignons que sa pensée est peu originale, nous répondrait qu'il vise à être utile et vrai ; or, pour aboutir à cette fin, les lieux communs sont peut-être les seules propositions efficaces. Aussi bien, s'il y a de temps à autre des velléités d'idées personnelles en ce livre, elles nous semblent plutôt malheureuses ; mieux vaut donc louer sincèrement le

ton convaincu, les sentiments élevés, l'expression généreuse qui animent cette œuvre de bonne foi.

22. — *Paradoxes philosophiques :* lorsqu'on écrit ces mots en tête d'un volume, on professe l'intention et on avoue l'ambition de nous étonner. Mme Anna Wallenberg, qui est spiritualiste et veut être chrétienne, n'a point réussi à nous surprendre, puisque les occultistes et les spirites nous ont ressassé ce qu'elle nous affirme, avec des précautions et des nuances : le monde suppose et requiert une âme intelligente et libre, mais les fautes des hommes ne peuvent être expiées que dans une vie nouvelle : nous serons donc réincarnés et c'est le sens de la nouvelle naissance dont Jésus parle à Nicodème dans le mystérieux entretien rapporté par l'auteur du quatrième Évangile. Il est fâcheux que ces rêveries et ces affirmations arbitraires déparent un livre qui semble la confidence sincère et pacifique d'une âme recueillie, éprise de vie intérieure, dont la pensée et l'expression retiennent le lecteur et le rendent attentif par la chaleur persuasive qui les pénètre et les anime.

23. — Dans son dernier livre intitulé : *L'Éternel Conflit*, M. Paterson nous fait part de ses déceptions et de son trouble en présence de l'énigme que les choses posent à l'homme : l'existence est inexplicable, le dualisme qui est au fond de tout transforme la vie en un combat sans issue, les armes dont l'homme espérait se servir : volonté, liberté, sont impuissantes, et les jouissances auxquelles il aspire, loisir, art, émotion, sont illusoires. Il y aurait un secours : la religion ; mais comment arriver à croire lorsque la contradiction s'insère dans l'objet même de la croyance ? L'auteur de ce petit livre spirituel, incohérent, incisif, se fait une singulière idée — aussi choquante que fantaisiste — du caractère de Jésus : à ses yeux, le Christ est un ironiste, un fin railleur et l'on va jusqu'à prononcer le mot *humour* pour apprécier certaines de ses paroles. M. Paterson ne comprend pas sans doute ce qu'il y a d'inconvenant dans cette manière — d'ailleurs absolument fausse — de juger le divin Fondateur du christianisme.

24. — M. Pierre-Félix vient d'écrire un bon livre d'introduction à la foi sous une forme très originale : mariée à un homme d'affaires immoral et cynique, Jeanne Cerisier aime un homme du monde incrédule et passionné ; mais elle est pure, généreuse, chrétienne, en un mot ; elle veut sauver l'âme de son ami et lui fait lire la *Profession de foi du vicaire auvergnat* (c'est le titre de ce volume), ou les raisons qui ont amené à la foi et conduit au sacerdoce un ancien professeur de philosophie, autrefois matérialiste.— La foi est souverainement raisonnable : tel est le thème développé dans une série de chapitres où les anciennes preuves sont présentées de façon toujours nette, souvent frappante, parfois neuve. Le livre de M. Pierre-Félix est un livre à répandre ; il est

animé, vivant, d'un ton simple et convaincu, d'une allure loyale et alerte. Il fait honneur à celui qui l'a écrit et fera du bien à ceux qui le liront.

Histoire et Critique. — 25. — *La Philosophie ancienne et la Critique historique* nous offre des études de Ch. Waddington, ancien professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, sur les idées morales de l'antique Égypte, les philosophes avant Socrate, Platon, Aristote, Pyrrhon, la Kabbale, la nouvelle Académie, Simplicius. Au courant des récents travaux, l'auteur applique aux textes qu'il étudie une critique très érudite et clairvoyante. Nous recommandons aux lecteurs l'examen des théories de Grote, Teichmuller, Lutoslawski, Ch. Huit ; il est consciencieux, impartial et bien conduit. La vivante biographie d'Aristote complète le livre de M. Piat sur la philosophie du stagyrite. Nous citerons avec une satisfaction profonde les dernières lignes de la Préface : « Plus on étudie les philosophes, plus on est confirmé dans une foi raisonnée à la réalité et à la toute-puissance d'une Cause première qui est Esprit, Pensée, Amour, le Bien en soi, le Bien vivant.. »

26. — Nous regrettons de n'avoir pas reçu les deux premiers volumes du *Commentaire sur le Parménide*, de Proclus, traduit, expliqué et annoté par M. Chaignet. L'œuvre n'a pu être achevée qu'après la mort du regretté recteur ; elle témoigne de son labeur opiniâtre, de sa vaste science philologique, de son esprit philosophique. Plotin et Proclus sont les deux philosophes les plus illustres de l'école d'Alexandrie ; panthéiste et mystique, l'auteur du *Commentaire* a essayé d'édifier une synthèse du néoplatonisme, et ses illusions, ses erreurs, ne doivent pas faire oublier les spéculations élevées et profondes qui abondent dans ses livres d'accès difficile, que M. Chaignet a bien compris et bien rendu.

27. — La pensée humaine, le génie de notre race n'ont sans doute jamais brillé d'un plus vif éclat que dans les systèmes philosophiques, témoignages magnifiques de l'activité intellectuelle, de la réflexion féconde. Cependant, ils ont exercé relativement peu d'influence sur la raison humaine et, malgré les vérités qu'ils renferment et qu'ils démontrent, ils semblent tous devoir se heurter, comme nécessairement, à de mystérieuses limites qui découragent l'effort et brisent l'essor des penseurs. M. Kostyleff consacre son *Esquisse d'une évolution dans l'histoire de la philosophie* à chercher les causes de cet insuccès : c'est la conception dualiste dont la plupart des philosophes n'ont pu ou su s'affranchir. Le remède consiste à orienter les spéculations de l'esprit vers le monisme, et le modèle à suivre, en le corrigeant et en le perfectionnant, est l'auteur de l'éthique, Spinoza. M. Kostyleff expose avec lucidité, dans un bon langage et avec des réflexions parfois justes, une doctrine fausse.

28. — On raille, ou on blâme volontiers les femmes « philosophes »,et l'on a raison lorsque la philosophie les rend incrédules, pédantes ou prétentieuses ; cependant si elles semblent peu faites pour les abstractions de la métaphysique, les précisions de la critique, les rigoureuses déductions de la logique, elles sont très aptes à la psychologie, à l'esthétique, à la morale. Descartes n'a pas dédaigné de correspondre avec des femmes illustres de son temps, telles que Charlotte-Élisabeth, princesse Palatine, et Christine de Suède. La première était intelligente, mais assez masculine et très réaliste en ses propos ; la seconde était exaltée et agitée; l'une et l'autre terminèrent religieusement une vie qui ne fut ni banale ni exemplaire. M. V. de Swarte, en son livre intéressant : *Descartes, directeur spirituel*, nous présente, enchâssés en des détails historiques et biographiques, d'abondants extraits de la correspondance échangée entre l'auteur des *Principes* et ses royales disciples. « Rien de plus vivant, de plus réel, de plus dramatique, écrit M. Boutroux, que cette lutte savante et opiniâtre de la raison pour vaincre les fatalités du cœur et de l'organisme. »

29. — M. V. Giraud est un des jeunes écrivains qui affirment courageusement leur foi chrétienne. « Pascalisant » zélé mais non étroit ou acharné, il nous a donné un excellent livre sur l'auteur des *Pensées* ; il le complète aujourd'hui par un opuscule dont le titre indique suffisamment l'objet : *La Philosophie religieuse de Pascal et la Pensée contemporaine*, où il commente à merveille, avec une profondeur qui n'exclut pas la clarté, quelques-unes des paroles les plus caractéristiques de Pascal. Son influence est décrite exactement et avec mesure dans la deuxième partie ; il est très vrai que l'Apologétique contemporaine s'est largement inspirée de l'œuvre inachevée du grand penseur. Peut-être serait-il aisé de montrer que Pascal était moins étranger qu'on ne l'a cru aux principes, aux méthodes et aux preuves de l'ancienne démonstration chrétienne qui demeure, à notre gré, la plus solide, la plus forte et — rafraîchie, rajeunie et enrichie — la seule absolument efficace.

30. — Entre les détracteurs systématiques et les panégyristes aveugles de Kant, il y a place pour les critiques de jugement droit et sûr. Tel, M. Domet de Vorges, qui publie à part des articles importants parus dans *la Science catholique* sous ce titre : *Considérations sur la critique de la raison pure*. Nous nous plaignons parfois que ses historiens de la philosophie se bornent à exposer, sans les apprécier, les théories célèbres. Cette attitude nous paraît illogique, dangereuse et même coupable. M. Domet de Vorges ne mérite pas ce reproche ; on sait qu'il est nettement et franchement scolastique, mais il n'est inféodé à aucune école, emprisonné dans aucune secte, et, s'il repousse le kantisme, ce n'est qu'après avoir montré ses contradictions, ses lacunes, ses

périls ; il insiste avec raison sur la valeur de l'intelligence humaine et la lucidité, la mesure, la vigueur de sa thèse sont de nature à convaincre les plus prévenus.

31. — Nous avons déjà rendu compte de l'ouvrage sur *la Morale de Kant* dû à M. André Cresson. La seconde édition, assez semblable à la première, insiste sur le vrai caractère du bonheur et sur le mysticisme de la raison pratique. Nous sommes aussi éloigné que possible du système moral de M. Cresson ; il nous apparaît comme la négation absolue et redoutable de tout ce que vénèrent les âmes humaines et de tout ce qui donne un sens à la vie. Mais nous répétons, si nous l'avons déjà dit, qu'il démontre avec un talent souple, vigoureux et hardi, que la morale édifiée sur l'impératif catégorique est « un château de cartes. »

32. — S'enfermer dans un sujet, l'embrasser sous tous ses aspects, le considérer dans ses relations avec les doctrines qui lui sont opposées ou lui paraissent semblables, étayer toutes les affirmations sur des textes bien choisis et judicieusement expliqués, les justifier par des raisonnements serrés et des réflexions sagaces c'est une œuvre estimable, une tentative laborieuse et louable que M. Élie Halévy vient d'accomplir heureusement par la publication du troisième volume d'un ouvrage entrepris il y a quatre ans : *Le Radicalisme philosophique*. L'auteur y expose les lois naturelles de la société économique (d'après Ricardo, James Mill, Macculloch), l'organisation de la justice et de l'État (d'après Bentham, ses disciples et ses émules), enfin les lois de la pensée et les règles de l'action. Ce dernier chapitre nous agrée davantage comme plus directement philosophique. M. Halévy met en vive lumière la contradiction fondamentale des deux principes sur lesquels repose l'utilitarisme, qui sont le libéralisme et le socialisme. Nous aurions de fréquentes et expresses réserves à formuler, et nous sommes tenté de regretter qu'un écrivain de valeur ait cru devoir consacrer trois volumes compacts à l'examen d'un système qui aurait pu être présenté avec moins de détails et de développements.

33.— Nous soumettrons un doute analogue à M. Félix Thomas. *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine*, c'est le titre du livre qu'il a consacré à ce socialiste mystique, à ce théosophe saint-simonien, à cet autodidacte chimérique dont l'influence, un moment réelle, ne pouvait être durable ni salutaire. Sa vie nous est longuement racontée, et c'est une occasion de rappeler plusieurs évènements auxquels il fut plus ou moins mêlé et qui laissent des traces dans notre histoire contemporaine. La deuxième partie, *la Doctrine*, montre l'incohérence de ce système fait de rêves inconsistants. Seule la réfutation de l'éclectisme possède quelque valeur, mais Pierre Leroux ne remplace pas le système qu'il attaque et essaie de ruiner. Nous aurions aimé connaître

nettement l'opinion de M. Félix-Thomas au sujet des théories qu'il expose, de la religion absurde préconisée par le philosophe, du culte national qu'il préconise. D'après ses précédents ouvrages nous l'avions cru plus hostile à ces déraisonnables et pernicieuses élucubrations. Il s'est donné la peine de comprendre son « héros » mais quoi qu'en ait dit M. Faguet, ordinairement plus judicieux, Pierre Leroux n'était pas « un grand esprit. »

34. — M. A. Bossert, inspecteur général de l'Université, auteur estimé d'une *Histoire de la littérature allemande* et de plusieurs monographies sur l'épopée germanique, Gœthe, Schiller, etc., vient d'écrire un bon livre sur *Schopenhauer, l'homme et le philosophe*. On connaît assez l'humeur bizarre du philosophe de Francfort pour être assuré de trouver ici des vues ingénieuses, des citations originales, des boutades savoureuses, mais aussi, le résumé fidèle des théories désormais célèbres sur la volonté, l'amour, la liberté, le sens de la vie, etc. Si la renommée fut tardive, elle devint éclatante, et le grand public, attiré, attentif, amusé par le tour paradoxal et le ton gouailleur de cet Allemand qui rappelle à la fois Fichte et H. Heine, le connaît au moins par des critiques et des extraits. Ce n'est pas à dire que le présent ouvrage soit inutile; il est bien composé, bien divisé, bien écrit. Il laisse dans l'esprit des idées précises et il est aussi agréable qu'instructif. M. Bossert emprunte à Schopenhauer cet aphorisme : « Il n'y a rien de plus facile mais aussi de plus inutile que de réfuter un philosophe. » Nous regrettons que, trop influencé par cette maxime, il n'ait pas plus souvent exprimé ses sentiments à l'égard de cette philosophie, produit génial d'un cerveau en délire.

35. — Nous aimerions à parler longuement du petit livre que nous offre M. J. Bourdeau : *Les Maîtres de la pensée contemporaine*. Il s'ouvre par une étude sensée sur H. Beyle (Stendhal), auquel certains hommes de valeur et quantité de snobs ont élevé un monument si disproportionné à son mérite. Est-ce la sécheresse ou le cynisme qui fut sa qualité maîtresse ? On peut choisir. — Taine, grand admirateur de Stendhal, s'éleva de cent coudées au dessus de son prétendu maître : il ne faut pas cependant oublier qu'il est demeuré, malgré tout, un obstiné positiviste, et les aveux arrachés à sa probité, son immense talent, sa science très étendue ne doivent pas faire oublier que sa philosophie est aussi étroite que subversive; il inspire pourtant de l'estime par sa sincérité et les services qu'il a rendus. — On n'en saurait dire autant de ce sophiste, de ce dilettante raffiné, de ce sceptique au style merveilleux qui a réussi plus que tout autre à fausser le sens de la vie, à dissoudre la volonté, à troubler les âmes de la jeunesse française, Ernest Renan. La science encyclopédique d'Herbert Spencer lui a fourni des ressources pour édifier la synthèse de l'erreur; il a gardé, tout au

moins le respect de ce qu'il croyait être la vérité. Il est très supérieur à cet égard à ce lyrique déséquilibré, à cet individualiste à outrance qui a voulu bouleverser « la table des valeurs humaines » et exclure le vrai et le bien des catégories de la pensée et de l'action. M. Bourdeau définit très bien son œuvre en la nommant « la religion de la force », l'œuvre de Tolstoï pourrait s'appeler « la religion de la bonté » si la bonté n'était autre chose qu'un instinct de compassion universelle et de patience injustifiée. — Enfin « la religion de la beauté » a trouvé son prêtre dans Ruskin qui fut assurément un artiste, un esthéticien de tout premier ordre, mais aussi un penseur illogique et capricieux. — La dernière étude est consacrée à V. Hugo « lumière aux feux tournants, reflet des changeantes passions de son siècle. » On ne saurait mieux dire. — Lisez ces pages sobres, fines, élégantes, écrites par un esprit pénétrant, d'une inspiration saine et très élevée, bien que parfois un peu trop complaisantes pour ces « Maîtres » dont aucun n'a cherché à révéler à ses contemporains, « la religion de la vérité. » Vous n'approuverez pas tout, mais vous aurez souvent l'occasion de penser, de réfléchir, d'adhérer aux vues larges et honnêtes de M. Bourdeau, et vous direz peut-être de l'auteur en exprimant un regret et un désir : « Il a trop de *raison* pour n'être pas *chrétien*. »

36. — *A Monsieur le comte Tolstoï, lettre ouverte d'un libre penseur* : cette lettre aurait pu, sans dommage, demeurer fermée ; non que M. Dochtouroff, qui en est le signataire, manque de bon sens ou d'esprit, mais parce qu'il a pris une attitude équivoque difficile à caractériser et à apprécier. Ce n'est point une critique de détail qui peut montrer la vanité et le péril du tolstoïsme, mais une réfutation préalable de l'impiété mystique sur laquelle il repose et le rend parfois odieux, malgré la vie intérieure et la bienveillance apitoyée de l'auteur de *Résurrection*.

37. — Les Espagnols étaient admirablement organisés pour la métaphysique ; certains d'entre eux, il est vrai, se sont trop facilement contentés d'explications verbales, mais ils n'auraient qu'à rectifier, à compléter et à enrichir les doctrines traditionnelles pour produire, comme autrefois, des philosophes dignes d'être écoutés. M. Gómez Izquierdo vient d'écrire une *Historia de la filosofia del siglo* XIX de manière à encourager nos espérances : Kant et le Kantisme, l'École écossaise, le Spiritualisme chrétien, la Positivisme, l'Évolutionisme, l'Idéalisme germanique, la Psycho-Physiologie, la Néo-Scolastique sont les principaux chapitres de son livre un peu touffu, auquel nous n'adresserons d'autre reproche que d'être trop complet. L'information est abondante, impartiale, puisée aux bonnes sources ; la critique est sagace ; les jugements bien formulés. Mais cela manque un peu de perspective ; il y a des noms qu'on aurait pu omettre, d'autres qui exi-

geaient de plus amples développements. Tel qu'il est, et malgré ces légers défauts, cet ouvrage rendra de réels services aux travailleurs ; ils y trouveront des renseignements précieux, une doctrine sûre, des convictions fermes. La langue est simple et claire, accessible aux lecteurs français qui savent le latin ; il y en a encore. Une pensée attristante naît et se dégage de la lecture de cet ouvrage ; la philosophie contemporaine semble être le fruit d'un effort épouvantable, formidable et douloureux pour chasser Dieu de la pensée humaine. Pourtant sans l'Être adorable et parfait, rien n'est certain, rien n'est intelligible, rien n'est bienfaisant, rien n'est désirable ou aimable.

L. Maisonneuve.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

Physique. — 1. *Théorie analytique de la chaleur mise en harmonie avec la thermodynamique et avec la théorie mécanique de la lumière*, par J. Boussinesq. T. II. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de xxxii-627 p., 18 fr. — 2. *Cours d'électricité*, par H. Pellat. T. II. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de 554 p., 18 fr. — 3. *Le Point critique des corps purs*, par E. Mathias. Paris, Naud, 1904, in-8 de viii-253 p., 7 fr. — 4. *Recueil d'expériences élémentaires de physique*, publié par Henri Abraham. 1re partie. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de xii-247 p., 3 fr. 75. — 5. *La Télégraphie sans fil*, par André Broca. 2e édit. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-18 de x-234 p., 4 fr.

Chimie. — 6. *La Chimie physique et ses applications*, par J.-H. Van't Hoff ; trad. par A. Corvisy. Paris, Hermann, 1903, in-8 de 78 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Radium*, par G.-H. Niewenglowski. Paris, Mendel, s. d., in-18 de iii-96 p., 2 fr.

Mathématiques. — 8. *Cours de mathématiques supérieures à l'usage des candidats à la licence-ès-sciences physiques*, par l'abbé Stoffaes. 2e édit. Paris, Gauthier-Villars, 1904, in-8 de vii-537 p., 10 fr. — 9. *Nouveaux Éléments de géométrie*, par Ch. Méray. Dijon, Jobard, 1903, in-8 de viii-450 p., avec 22 planches, 7 fr. — 10. *Éléments de géométrie à l'usage des élèves de l'enseignement moderne et des lycées*, par Aurélien Faifofer ; trad. de l'italien par Fr. Talenti. Paris, Nony, 1903, in-18 de 585 p., 5 fr. — 11. *Traité de géométrie*, par C. Guichard. 2e partie. *Compléments*. Paris, Nony, 1903, in-8 de 430 p., 6 fr. — 12. *Mathématiques. IV. Grandeurs géométriques*, par J. Pionchon. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de vi-128 p., 3 fr. 50. (*Bibliothèque de l'élève-ingénieur*). — 13. *Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières*, par J. Patou. T. I. *Arithmétique commerciale*. Paris, Nony, 1903, in-8 de iii-398 p., 4 fr. 50.

Sciences et Industrie. — 14. *L'Atelier moderne de constructions mécaniques. Procédés mécaniques spéciaux et tours de main*, par Robert Grimshaw ; trad. de l'anglais par A.-N. Lattuga. 1re série. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de 394 p., 10 fr. — 15. *L'Année technique* (*1902-1903*), par A. da Cunha. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de 303 p., avec 130 fig., 3 fr. 50.

Histoire. — 16. *La Mécanique, exposé historique et critique de son développement*, par Ernst Mach ; trad. de l'allemand par Émile Bertrand. Paris, Hermann, 1904, gr. in-8 de ix-498 p., 15 fr. — 17. *L'Évolution de la mécanique*, par P. Duhem. Paris, Joanin, 1903, in-8 de 348 p., 5 fr.

Physique. — 1. — Dans le tome II de la *Théorie analytique de la chaleur*, M. Boussinesq (cf. *Polybiblion*, t. XCV, p. 335-336) continue à employer la méthode géométrique qui montre ce que chaque terme

des équations représente dans l'évolution des phénomènes. Le problème de l'échauffement et du refroidissement d'un corps par rayonnement est ramené au même problème dans le cas de contact. En particulier, l'auteur étudie le problème de Fourier sur le refroidissement séculaire de la croûte terrestre, la propagation de la chaleur dans les barres et plaques. Les courants de convection sont exposés par une méthode toute nouvelle : en reprenant l'équation des forces vives pour établir l'équation fondamentale de la thermodynamique, il en déduit l'équation indéfinie aux dérivées partielles de la température dans un fluide en mouvement avec les conditions aux limites, équation qui se simplifie lorsqu'on admet la conservation des volumes fluides. Si ces équations ne sont pas encore intégrables,on peut cependant en tirer des lois simples de proportionnalité et de similitude.La loi de Dulong et Petit sur le pouvoir refroidissant des fluides, celles relatives à l'accélération du courant, à la vitesse de refroidissement en fonction de la vitesse du courant sont aussi examinées. M. Boussinesq termine par un travail de 400 pages, dans lequel il expose en entier sa *Théorie mécanique de la lumière*. Il traite, sur des principes établis dès 1867 et adoptés tout de suite en Allemagne, tous les phénomènes lumineux. Il établit les équations générales du mouvement lumineux, la constitution du pinceau lumineux, la réflexion et la réfraction, l'entraînement des ondes, il y rencontre la loi donnée en 1872 par Mascart, il applique la théorie à l'aberration astronomique et demande que de nouvelles expériences viennent compléter celle de Fizeau. La partie suivante est consacrée à la généralisation, si délicate, des résultats précédents dans les milieux non symétriques.M. Boussinesq expose la polarisation rotatoire en supposant dans le milieu la présence de certaines molécules pondérables. Il esquisse les théories de la double réfraction circulaire et elliptique, et du polychroïsme, l'influence d'un champ magnétique. La propagation d'un pinceau lumineux dans un milieu hétérogène suivant la loi de Fermat, les mouvements non périodiques forment des parties du plus haut intérêt. Notons une belle digression sur la perception de nos sensations suivant l'équation qui régit le phénomène : si l'équation est homogène par rapport à l'ordre des dérivées, nos sensations sont parfaites. Des compléments sont consacrés : à la translucidité, à la dispersion rotatoire expliquant les anomalies signalées par M. Carvallo, à la mesure du pouvoir rotatoire du quartz pour les très petites vibrations. Ce qu'avait pressenti Fresnel sur la simplicité des lois des phénomènes lumineux est définitivement établi par les superbes travaux de M. Boussinesq. Son œuvre, conçue sur de tout autres principes que les ouvrages similaires, permettra aux savants d'étendre un peu le domaine, si limité, de nos connaissances exactes.

2. — En rendant compte du premier volume du *Cours d'électricité*

de M. Pellat (cf. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 47), nous disions que les modifications introduites dans l'ordre usuel de l'exposition des matières ne nous paraissaient pas constituer un progrès pédagogique sensible. Pour ce nouveau volume, il n'en est pas de même : nous nous plaisons à reconnaître que l'étude de l'électro dynamique précédant celle du magnétisme évite bien des calculs compliqués et présente la notion de quantité de magnétisme, sinon sous son véritable jour, comme dit l'auteur, du moins sous une forme plus nette que celle adoptée jusqu'à présent. Après trois chapitres, purement théoriques, consacrés à l'électro dynamique, aux aimants et aux phénomènes d'induction, l'auteur aborde les applications pratiques de l'électricité : électro moteurs, transport électrique du travail, courants alternatifs, courants polyphasés, transformateurs. Certes, ces matières ne sont et ne pouvaient être envisagées avec l'ampleur qu'elles ont dans un traité d'électricité industrielle, mais nous y trouvons, sans aucune omission, la description des parties fondamentales qui constituent les diverses machines ordinairement employées, en laissant complètement de côté les dispositions spéciales qui ne dépendent que du constructeur. De même toutes les formules indispensables sont établies d'une façon fort simple. L'auteur étudie ensuite les oscillations électriques et donne les résultats principaux acquis sur la complexe question de la propagation de l'électricité dans les conducteurs. Dans le très important chapitre consacré aux mesures électromagnétiques, M. Pellat se préoccupe uniquement de la précision, il nous montre bien qu'il est physicien et non ingénieur, et qu'il n'est satisfait que lorsqu'il atteint la plus grande approximation possible. Si, en général, il ne donne pour chaque ordre de grandeur qu'une seule méthode de mesure, c'est qu'il a très consciencieusement observé que la méthode qu'il décrit est celle qui donne les meilleurs résultats ; si, au contraire, le procédé, bon pour les petites mesures, n'est pas précis pour les grandes, comme dans les résistances, M. Pellat donne alors deux méthodes. Cette partie de son ouvrage nous a très particulièrement intéressé ; si elle est indispensable aux physiciens, tout ingénieur électricien devrait l'étudier pour bien connaître toutes les questions de mesures.

3. — Dans un très remarquable mémoire inséré parmi les rapports présentés au congrès international de physique de 1900 (t. I. p. 615), M. Mathias avait résumé les principales méthodes employées pour la détermination des constantes critiques tant pour les corps homogènes que pour les mélanges. Ce travail suffisait pour résumer l'état de la question, mais ne permettait pas d'en faire une étude approfondie sans se livrer à de nombreuses recherches personnelles. Dans le volume intitulé : *Le Point critique des corps purs*, M. Mathias a exposé complètement tous les faits qui se rapportent directement ou indirectement à l'étude de ce point. Après avoir montré com-

ment était née la connaissance du point critique, l'auteur définit d'une façon très précise les trois constantes critiques : pression, température, densité. Il passe ensuite en revue les diverses méthodes qui permettent de déterminer trois, deux ou une de ces constantes et discute leur valeur au point de vue de la précision des résultats auxquels elles peuvent conduire. Si M. Mathias a été amené à condamner absolument certaine méthode, il ne s'y est pas résolu à la légère, et la lecture des arguments qu'il donne vous fait aussitôt partager son opinion. A aucun moment il ne cache les difficultés expérimentales qui entourent les recherches des valeurs numériques des constantes critiques, il montre la grosse incertitude qui existe encore sur l'exactitude des nombres actuellement obtenus.

4. — Les nouveaux programmes de l'enseignement classique imposent, pour les cours scientifiques, des exercices de laboratoire. Ceux de physique doivent être suffisamment précis, sans qu'il soit toutefois nécessaire pour les réaliser d'employer des appareils fragiles et coûteux. M. H. Abraham a parfaitement reconnu que l'ingéniosité d'un seul homme ne pouvait rapidement fournir pour les travaux d'atelier, l'hydrostatique et la chaleur (parties du programme traitées dans ce volume), un *Recueil d'expériences élémentaires de physique* satisfaisant. Il eut alors l'ingénieuse idée de s'adresser à ses collègues de la Société française de physique et de prier chacun d'eux d'apporter sa pierre à l'édifice qu'il se proposait d'élever. Aussitôt il reçut une foule de communications, chaque professeur de physique s'étant empressé de lui communiquer soit un tour de main ingénieux, soit un appareil de construction simple quoique pouvant servir à une vérification suffisante d'un phénomène physique. Les matériaux étaient donc plus qu'abondants, mais pour éviter le chaos trop souvent propre aux œuvres d'auteurs multiples, il fallait retravailler tous ces éléments et en faire un tout homogène. Ce en quoi a parfaitement réussi M. Abraham. Si, une fois, il n'avait été employé un ampèremètre et un voltamètre, une autre fois une balance de précision, nous pourrions dire que tous les appareils et expériences décrits peuvent être réalisés avec des éléments excessivement simples que l'on peut se procurer presque sans frais. Ce livre est et restera unique : c'est le guide indispensable pour les travaux manuels de physique. Dans les grands établissements, les élèves pourront manipuler presque sans frais, dans les petits, les professeurs pouvant, dans les mêmes conditions, établir les cabinets de physique qui leur manquent. En dehors de sa valeur éducative, ce livre fera la joie des économes et le désespoir des constructeurs.

5. — M. A. Broca déclare que son livre sur *la Télégraphie sans fil* est un ouvrage de vulgarisation. C'est vrai; mais il faut s'entendre sur la

signification du mot vulgarisation. Nous distinguerons, d'une part, la vulgarisation ordinaire, qui se contente de décrire les appareils, leur mode d'emploi et les résultats obtenus ; d'autre part, la vulgarisation théorique qui essaie d'exposer, à ceux qui ont des connaissances scientifiques peu étendues, non seulement les faits dans leur généralité, mais surtout les causes et les lois de ces faits. C'est à cette seconde classe qu'appartient l'ouvrage de M. Broca. L'étude en est dure ; il était impossible qu'il en fût autrement ; mais le lecteur sera récompensé de son effort par la précision des connaissances qu'il acquerra. Ce volume se suffit à lui-même : point besoin de connaissances physiques antérieures ; pour les calculs, les plus simples éléments d'algèbre sont suffisants. Les comparaisons empruntées à l'hydrostatique et à la théorie de la lumière font bien comprendre ce qu'est l'ondulation électrique, et c'est la production et la réception de celle-ci qui constituent, grâce à des appareils spéciaux, la télégraphie sans fils. Chaque fois que M. Broca a eu recours à une comparaison, il a minutieusement décrit les phénomènes auxiliaires qu'il employait. Nous verrions avec plaisir l'auteur supprimer l'appendice sur la théorie de la propagation le long des conducteurs : il exige des connaissances mathématiques très spéciales et il n'est pas utile pour la compréhension du reste de l'ouvrage.

Chimie. — 6. — La chimie physique peut encore se classer sous la rubrique : « Science nouvelle. » Pour l'étudier il faut de très sérieuses connaissances mathématiques, physiques et chimiques. Quel est l'étudiant qui voudra se lancer sur cette voie sans savoir où elle conduit ? Il ne pourra être mieux renseigné qu'en lisant *la Chimie physique et ses applications*, huit leçons faites à l'Université de Chicago par l'éminent professeur Van't Hoff. Les deux premières leçons consacrées à la chimie physique et à la chimie montrent de quel secours est cette première science pour étudier les lois des réactions chimiques. Les deux leçons suivantes nous prouvent que la chimie industrielle ne saurait plus se passer de la chimie physique. La physiologie a sa propre chimie fondée sur la théorie des solutions qu'a créée la chimie physique. Enfin les deux dernières leçons se rapportent à la géologie et exposent les vrais principes de la cristallisation pour lesquels le temps, la température et la pression jouent un rôle capital. D'une lecture facile, ce court ouvrage fera beaucoup pour la propagation de l'étude de la chimie physique.

7. — Malgré son titre : *Le Radium*, le livre de M. Niewenglowski, ne s'occupe pas seulement de ce corps. Avec raison, il étudie d'abord tous les phénomènes lumineux, autres que ceux dus à la lumière ordinaire : luminescence, fluorescence, rayons cathodiques, rayons X, rayons Becquerel. Il aborde ensuite la découverte des corps radioactifs : thorium,

polonium, radium, actinium. La recherche des corps radioactifs était de la plus haute importance, l'auteur indique comment un simple particulier peut les rechercher. Il termine enfin par l'étude détaillée de toutes les propriétés du radium. Très bien documenté, au courant des derniers travaux, écrit simplement mais d'une façon précise, d'une prudence très grande dans les hypothèses, ce livre est un excellent ouvrage de vulgarisation que nous ne saurions trop recommander.

Mathématiques. — 8. — Il semblerait, à première vue, que l'on pût passer de l'enseignement secondaire à l'enseignement supérieur. Pour les sciences qui exigent des connaissances étendues en mathématiques la question est mal réglée. Dans quelques établissements secondaires, le cours de mathématiques spéciales donne des notions d'algèbre et d'analytique, excellentes en elles-mêmes, mais insuffisantes pour ceux qui veulent s'adonner à la physique ; dans quelques Universités, des cours spéciaux ont été établis à l'usage de ces étudiants. Dans certaines Facultés, ces cours permettent la délivrance d'un certificat, tiers de licence ; ailleurs, à Paris en particulier, malgré le merveilleux enseignement de M. Appell, on ne daigne pas encore couronner ces sérieuses études par un certificat. Il y a donc pour l'étudiant une perte de temps. Il peut, dans une certaine limite, l'éviter en étudiant *le Cours de mathématiques supérieures* de M. Stoffaes. Une première édition a été accueillie par un succès marqué ; elle contenait tout ce qu'il était nécessaire de savoir. Mais l'usage a montré qu'il était possible de mieux disposer certaines parties du livre, qu'il y avait lieu d'ajouter quelques compléments, en particulier pour les intégrales curvilignes. Ce cours correspond parfaitement, dans sa très claire et très précise rédaction, au but qu'il se propose. De quelque provenance que soient les étudiants, ils auront tout profit à se l'assimiler.

9. — Le nom de « méthode Méray » se donne couramment pour désigner l'ensemble des transformations qu'a fait subir M. Méray à l'enseignement de la géométrie ; ces transformations sont exposées dans les *Nouveaux Éléments de géométrie* qui forment un livre destiné directement à l'enseignement. Le fond de la méthode repose sur trois points principaux : la définition du parallélisme est déduite de la notion cinématique de translation, la définition de perpendiculaire provient de l'idée de rotation, enfin l'antique division en géométrie plane et en géométrie de l'espace est complètement supprimée. Sur ces bases fondamentales, l'auteur ne s'est pas amusé à construire à la légère, son esprit si précis ne pouvait non plus se contenter d'esquisser les grandes lignes de la réforme qu'il préconise. M. Méray a étudié les plus petits détails : il ne lui a pas suffi, comme à d'autres auteurs, de procéder seulement à la fusion des deux géométries en conservant bien

des errements anciens : il a brisé tous les vieux moules, que la routine seule maintenait, et il leur a substitué un ensemble beaucoup plus simple et beaucoup plus logique. Incidemment, il a développé une trigonométrie purement géométrique, c'est-à-dire ayant pour but unique la résolution des triangles et, par suite, débarrassée de toute étude analytique. Cet ouvrage a tout d'abord été fraîchement accueilli; surtout ceux qui ne l'avaient pas lu rejetaient d'un mot dédaigneux l'idée même qu'il fût possible à M. Méray de faire mieux qu'Euclide. D'autre part, l'ouvrage semblait mal cadrer avec les programmes de l'enseignement. Mais des expériences tentées dans des écoles normales primaires et dans des écoles primaires supérieures, montrèrent vite qu'il y avait une grande économie de temps à employer la méthode Méray. Des admirateurs actifs publièrent les résultats acquis; cela inspira d'autres essais, si bien que, dès aujourd'hui, plus de trente de ces écoles suivent la méthode Méray. Que les professeurs qui nous liront veuillent bien étudier consciencieusement cette nouvelle géométrie ; ils ne tarderont pas à se persuader que la méthode est excellente. Le ministère de l'instruction publique a d'ailleurs honoré ce volume d'une triple souscription, par l'intermédiaire des directions des trois ordres d'enseignement.

10. — L'ensemble des matières contenues dans les *Éléments de géométrie* de M. A. Faifofer correspond à ce que nous trouvons dans les ouvrages de Legendre ou d'Amiot. Nous distinguerons deux parties : d'une part, l'ensemble des démonstrations des théorèmes courants ; il n'est ni meilleur ni plus mauvais que dans la plupart des classiques français ; d'autre part, les postulats et certaines théories générales qui forment le côté original et très intéressant de ce livre. M. Faifofer déclare très nettement que la géométrie est empirique dans ses fondements, et c'est pour cela qu'il a recherché avec un soin minutieux tous les postulats et les a mis, aussi bien pour les notions du début que pour la définition des surfaces et volumes, en parfaite évidence. Dans l'étude des proportions et la recherche de la commune mesure, nous avons cru trouver une multiplicité trop grande de théorèmes, mais une seconde lecture nous a montré qu'aucun n'était inutile pour arriver à une précision parfaite. La présentation de la théorie des figures semblables à l'aide de la correspondance univoque, est un progrès réel dans l'exposé de cette théorie ; elle est d'une belle simplicité tant dans le plan que dans l'espace. La construction géométrique du 5e de 2 droits nous était inconnue. L'auteur se déclare contre la fusion : l'argument qu'il donne contre se trouve justement être celui qui fait que nous sommes pour. Le présent ouvrage convient aux très bons élèves de l'enseignement secondaire; nous le recommandons particulièrement aux professeurs, car la tendance actuelle est de bien préciser les postulats, et dans aucun livre cette étude n'est aussi bien faite que dans celui de M. Faifofer

11. — Dans le premier volume de son *Traité de géométrie*, M. C. Guichard avait réuni, sans se préoccuper de tel ou tel programme, les matériaux qui forment la base de tout enseignement de la géométrie, sans empiéter, par quelques théorèmes isolés, sur des théories qui profitent bien plus aux élèves lorsqu'elles sont vues en bloc. Aussi, dans ce second volume, nous donne-t-il, tout d'abord, un exposé de la géométrie segmentaire, qui a le grand avantage de commencer par la définition du segment pour se développer complètement et logiquement en exposant les divisions harmoniques, homographiques, involutives, la géométrie des faisceaux de droite, la théorie des transversales, les pôles et polaires dans le cercle, l'inversion. Jamais nous n'avions vu ces matières si simplement ni si brièvement exposées. Dans les chapitres consacrés aux polygones gauches, aux faisceaux de plans, aux projections orthogonales et centrales, professeurs et élèves trouveront un exposé succinct et précis des questions qui, dans les programmes officiels de la classe de mathématiques élémentaires, sont désignés sous la rubrique : « Géométrie descriptive, suppléments ; » questions qui ne sont pas traitées dans les géométries descriptives actuellement usitées. D'ailleurs leur place est bien dans la géométrie. La théorie des vecteurs est maintenant indispensable pour l'étude de la mécanique ; elle est très bien donnée. Les pôles et polaires pour la sphère, les figures inverses de l'espace, avec les sphères orthogonales, les sphères tangentes et les polygones sphériques forment une belle introduction à la géométrie de la sphère ; de même les chapitres suivants initient le lecteur à l'étude géométrique des coniques. Quelques considérations sur la géométrie de position nous ont paru, actuellement, moins utiles aux nombreux élèves de mathématiques élémentaires qui liront et étudieront ce livre pour leur plus grand profit.

12. — Nous ne contestons pas à M. J. Pionchon le droit de publier ses idées sur l'évaluation numérique des *Grandeurs géométriques*, d'autant plus qu'elles sont exactes et bonnes à connaître. Mais pourquoi avoir donné ce volume, le premier, dans un ensemble destiné aux élèves ingénieurs ? Nous ne voyons guère que les électriciens qui en auraient besoin pour la loi de Coulomb. Les bons élèves de mathématiques élémentaires s'intéresseront, certes, à la notion de *module*, qui généralise les théorèmes sur les mesures des éléments géométriques qu'ils connaissent. Trouvera-t-on des élèves de mathématiques spéciales qui auront le temps de lire les chapitres consacrés à la courbure et aux surfaces en général ? Les élèves ingénieurs, débordés de travail, penseront-ils à recourir à ce volume ? Nous ne voyons donc que les professeurs de mathématiques qui puissent et doivent, au moment où se modifie, en se précisant, l'enseignement de la géométrie, s'assimiler cet ouvrage et en tirer pour leur enseignement certaines notions fondamentales de la géométrie.

13. — En dehors de livres de vulgarisation plus ou moins bien faits et d'ouvrages destinés spécialement aux élèves de l'enseignement primaire, il n'y avait, à notre connaissance, aucun volume sur l'arithmétique financière qui, s'appuyant sur les connaissances acquises dans l'enseignement secondaire, permît aux personnes qui ont fait leurs études classiques d'aborder cette science. Ces personnes sont nombreuses : il y a les élèves des cours commerciaux, les candidats aux écoles supérieures de commerce, les débutants dans le commerce, la banque ou l'industrie ; tous se sentaient un peu déroutés par les petits livres qu'ils étudiaient. Le *Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières* de M. J. Patou, au contraire, les satisfera complètement. Rédigé par un professeur de l'enseignement secondaire, avec une précision toute mathématique quoique sans sécheresse, il peut être compris à la simple lecture par tout le monde ; de plus ce volume se suffit à lui-même, car il rappelle, sans démonstration, les principes d'arithmétique dont on a besoin. Toutes les questions intéressant l'arithmétique ont été parfaitement traitées : calculs abrégés et calculs approchés ; système métrique et mesures étrangères ; règle de trois, règle conjointe, partage proportionnel, règle de société, mélanges, alliages ; intérêts et escomptes ; comptes courants ; valeurs mobilières, opérations de bourse ; changes et arbitrages. L'avant-dernier chapitre s'impose à l'attention de tous ceux qui ont une fortune mobilière, si petite qu'elle soit : pour toutes les opérations qui se font à la Bourse, pour les frais qui en résultent, pas de meilleur guide que le livre de M. Patou.

Science et Industrie. — 14. — Les usines américaines ont une réputation universelle de produire bien et à bon marché. Cela paraît dû non seulement à une heureuse division du travail, mais surtout à la bonne utilisation des machines outils. Les contremaîtres et les simples ouvriers savent, pour un travail déterminé, leur faire rendre le maximum, et, de plus, ils les utilisent pour effectuer des travaux auxquels ces instruments ne paraissaient pas destinés. Un ingénieur distingué, M. Grimshaw, en visitant un grand nombre d'usines, a observé beaucoup de *Procédés mécaniques spéciaux et tours de mains* et les a successivement notés au hasard des rencontres. Ultérieurement, ils ont été à peu près classés. Il y a des recettes sur tout ce qui touche, de près ou de loin, le travail des métaux : quelques-unes sont très bonnes, ce sont en particulier celles qui intéressent la conduite et l'entretien des machines outils : elles forment à peu près le tiers de l'ouvrage ; la majorité est parfaite ; quelques-unes sont contradictoires (Outils pour le mattage, p. 137. — Clavette fendue, p. 149-150. — Retaille des limes, p. 161 et 162). D'autres, naïves (Manière de distinguer les outils, p. 157. — Martelage des pentagones, p. 180). Ne parlons pas de celles qui n'ont

rien à faire dans cet ouvrage, quoique la page 251 — Prix de revient — nous ait fort amusé. Une sélection plus grande aurait permis de diminuer, sans inconvénient pour le lecteur, le nombre de pages et, par suite, ce qui serait un sérieux avantage, le prix de cet ouvrage. Malgré ces défauts, nous le consulterons chaque fois que nous aurons une difficulté, la table des matières, très bien disposée, permet de voir tout de suite si le renseignement cherché se trouve là. Malheureusement, une fois sur trois, nous maugréerons après l'auteur qui nous renseignera mal ou insuffisamment ; ce qui nous fera oublier, les deux autres fois, de lui être reconnaissant des excellents conseils qu'il nous aura donnés.

15. — Est-ce un choix plus heureux des matières? Est-ce que les sujets traités nous convenaient beaucoup mieux ? Ce sont sans doute ces deux causes réunies qui nous ont fait lire avec plus de plaisir que l'année dernière le nouveau volume de M. da Cunha : *L'Année technique* (*1902-1903*). Les articles sur le métropolitain, les chemins de fer, l'automobilisme, les ballons dirigeables, la houille blanche se liront avec un intérêt soutenu. Nous voudrions pouvoir citer les six articles consacrés aux travaux publics, parler des fondations en terre comprimée et du verre armé, sans oublier la télégraphie sans fil, le pendule de Foucault, et de nombreux articles de moindre importance. Très bien rédigé et de conpréhension facile, ce livre mérite d'être lu par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'industrie sans chercher à les approfondir.

Histoire. — 16, 17. — L'ouvrage de M. E. Mache intitulé : *La Mécanique, exposé historique et critique de son développement*, et celui de M. P. Duhem sur *l'Évolution de la mécanique* se complétent l'un l'autre. Si le premier nous renseigne sur l'histoire des progrès successifs des différentes théories de mécanique jusqu'à l'épanouissement complet de la mécanique formelle (c'est celle que nous désignons habituellement par l'expression de mécanique rationnelle), le second, au contraire, nous révèle les voies nouvelles qui s'ouvrent devant le chercheur, voies dont M. Duhem n'est pas seulement l'historien, mais en grande partie le fondateur. La mode étant à la représentation par un graphique de tout fait, la lecture de ces deux ouvrages nous a amené à représenter le développement et l'évolution de la mécanique par une courbe. Naturellement elle commence par être asymptote à la nuit des temps, les progrès sont très lents, toutes les études se rapportent à la statique et ont un caractère purement expérimental. Le premier chapitre de l'ouvrage de M. Mache nous fait parfaitement saisir le développement de la statique. Il faut arriver aux travaux de Galilée pour trouver les premières notions précises de dynamique, mais ces travaux, joints à ceux de Huyghens et de Newton, très bien analysés et critiqués par

M. Mache, forment la période géométrique de la mécanique, période pendant laquelle notre courbe des progrès s'élève rapidement. Les principes de Newton restent la base des développements successifs, mais à la méthode géométrique pure se joint l'emploi de l'analyse; alors apparaissent les théorèmes des aires, de d'Alembert, des forces vives, de la moindre action, d'Hamilton, la mécanique formelle est créée et se développe avec une rapidité inouïe. C'est un vrai plaisir de lire le chapitre III, que M. Mache consacre à ces matières : il est impossible de mieux faire ressortir l'enchaînement de toutes ces lois tout en décrivant comment elles ont été découvertes. Nous voyons qu'alors la mécanique a voulu se débarrasser de tout côté expérimental et devenir une science purement mathématique ; nous arrivons à la mécanique analytique de Lagrange, [travail grandiose, mais qui a eu pour résultat d'arrêter l'essor de la mécanique. Nous tracerons donc notre courte représentation une branche à tangente horizontale, et nous verrons plus loin qu'il y a là un point d'inflexion. Nous ne parlerons pas des cinquante dernières pages, car nous n'y avons pas trouvé le grand intérêt qui nous a constamment accompagné dans le reste de l'ouvrage.

— Tant que les mathématiciens se sont contentés de transformer et de retransformer les beaux travaux de Lagrange, si la mécanique n'a pas progressé, l'analyse, au contraire, s'est développée en cherchant à intégrer les équations de la mécanique rationnelle. Il a fallu que les physiciens, en rapprochant les lois expérimentales des lois de la mécanique, viennent donner une nouvelle vie à cette science. M. Duhem, dans les premiers chapitres de son livre, nous montre Poisson et Ampère établissant leurs importants travaux sur les lois de Newton, tous ceux relatifs à la théorie des fluides. La théorie cinétique des gaz, la théorie mécanique de la chaleur, les théories mécaniques de l'électrité forment trois chapitres résumant fort bien les principales théories qui sont actuellement en cours. Après avoir consacré quelques pages à la mécanique de Herz sur laquelle, prudemment, M. Duhem ne se prononce pas d'une façon précise, nous arrivons à la deuxième partie de l'ouvrage : les Théories thermodynamiques. Ce sont là des théories chères à M. Duhem ; plus que tout autre il a contribué à les développer. Étant un profond admirateur de l'auteur, nous voudrions que tout physicien et tout mathématicien lise ces pages et se persuade comme nous que *le principe de la dynamique générale* est bien la base de la science de l'avenir et que la mécanique des systèmes à frottement, celle des systèmes à hystérésis, celle des courants électriques qui semblent encore des branches séparées parties d'un tronc commun, finiront par faire un faisceau unique. Nous verrons alors la courbe figurative du progrès de la mécanique, qui déjà se relève vivement, se rapprocher de très près de son asympote : la vérité.

É. Chailan.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Saint Wandrille*, VIe-VIIe *siècle*, par Dom Besse. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1904, in-12 de V-181 p., 2 fr. 50. — 2. *Sainte Colette de Corbie*, par Alphonse Germain. Paris, Poussielgue, s. d. (1903), in-12 de X-333 p., 2 fr. — 3. *Le Bienheureux Thomas More, 1478-1535*, par Henri Bremond. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1904, in-12 de VIII-191 p., 2 fr. — 4. *Sainte Germaine Cousin (1579-1601)*, par Louis Veuillot, complétée par François Veuillot. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1904, in-12 de II-197 p., 2 fr. — 5. *Au Pays de sainte Germaine, étude d'hagiographie et d'art*, par Henri Lambercy. Paris, Savaète, 1903, in-8 de 109 p., 2 fr. — 6. *Jean Halbout de la Becquetière (1593-1626)*, par le R. P. Ubald d'Alençon. Paris, Picard et fils, 1904, in-12 de XI-180 p., 2 fr. — 7. *Le Cardinal Gousset, sa vie, ses œuvres, son influence*, par le chanoine Gousset. Besançon, Bossanne; Paris, Téqui, 1903, gr. in-8 de XV-604 p., avec portrait, 6 fr. — 8. *Vie de Mgr Besson, évêque de Nîmes, Alais, Uzès*, par l'abbé Louis Bascoul. Paris et Arras, Sueur-Charruey, 1903, 2 vol. in-8 de XVIII-402 et 472 p., 12 fr.; édition in-12, 7 fr. — 9. *Vie de Jules Marchand*, par l'abbé Gourdel, suivie de la *Vie de Pierre-Édouard Chambalu*, par Un directeur de séminaire. 2e édit. La Chapelle-Montligeon, impr. Notre-Dame, 1903, in-12 de XVII-312 p., 3 fr. — 10. *Un Professeur. Le P.-J.-M. Traboul, prêtre du Sacré-Cœur*, par l'abbé H. Tatouat. Paris, Haton, 1903, in-8 de XLVI-152 p., 3 fr. — 11. *Un Moine. Le P. Antoine Danzas, frère-prêcheur*, par le R. P. Ingold. Paris, Téqui, 1903, in-18 de VI-100 p., 1 fr. — 12. *Un Grand Pape. Vie de Léon XIII*, par Émile Valsayre. Abbeville, Paillart, s. d. (1904), in-12 de 256 p., 2 fr. — 13. *Le Pape Pie X, (2 juin 1835-4 août 1903)*. Paris, Desclée et de Brouwers, s. d. (1904), in-8 de 102 p., avec de nombr. photograv., 1 fr. — 14. *Vies des saints illustrées* (12e série). Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1904), gr. in-8 non paginé [420 p.], cartonné, 3 fr. 50.

1. — Le R. P. Dom Besse enrichit la collection *Les Saints* de l'un de ses meilleurs volumes. La vie de *Saint Wandrille* se rattache à l'histoire de la France mérovingienne, et le chapitre I : *Le Monastère et la Société mérovingienne* est l'un de ceux qui nous ont le plus vivement intéressé. Selon son habitude, l'érudit bénédictin à étudié avec amour son héros et l'a suivi à la lumière des documents les plus abondants et les plus précieux : son opulente bibliographie en est la preuve. Ce livre, une fois de plus, fait voir comment les moines ont fait la France. « La vie de saint Wandrille montre à l'œuvre un de ces glorieux ancêtres de la patrie. Elle a pour cadre une abbaye en plein VIIe siècle. » L'illustre moine jeta les premiers fondements de l'historique abbaye de Fontenelle, le 1er mars 649. Ces religieux ne sont pas seulement des colons intrépides dans des pays incultes, ils sont aussi architectes, maçons, carriers. Saint Ouen consacra l'église de Saint-Pierre de Fontenelle, laquelle reçut de lui une attestation officielle de son existence. Les autres constructions s'élevèrent rapidement. Ce fut la cité chrétienne du moyen âge dont l'auteur fait une description documentaire (p. 95-96) et dépeint la rayonnante vie : travail manuel, labeur intellectuel, action liturgique. De Fontenelle sortirent des hommes éminents, vrais flambeaux de civilisation, qui gouvernèrent les Églises les plus importantes du royaume mérovingien, bien que le monastère fut, d'abord et avant tout, une colonie d'ascètes. Cet ouvrage est donc un fidèle tableau

de la vie monastique et de sa bienfaisante influence, sous nos rois francs.

2. — Grande ascète fut également *Sainte Colette* de la famille franciscaine. Elle fut contemporaine de Jeanne d'Arc et rencontra la Pucelle à Moulins. La sainte de Corbie fut en relations avec Marguerite de Bourgogne, Jacques de Bourbon et Charles VII. Son rôle est surtout remarqué dans les questions d'ordre intérieur des monastères de saint François d'Assise : Sainte Colette fut éminemment une réformatrice. L'«Ancelle de Jésus», comme elle aimait à s'appeler, a été traitée par M. Germain avec autant de pieuse affection que de science bien informée en nous racontant sa vie, ses réformes, ses vertus, ses miracles. Souvent il a fait entrer dans la trame du récit des fragments de l'époque, étendus, d'un style naïf et savoureux. C'est à la fois une œuvre de science et une œuvre d'art. Le Languedoc fut une des terres d'élection de la sainte. C'est à Lézignan qu'elle rédigea les statuts de sa règle réformée, dont l'action s'étendit bientôt à toute la chrétienté. Son ordre fleurit toujours en France.

3. — Une vie active, généreuse jusqu'au martyre, telle fut la caractéristique de *Thomas More*, ce chancelier favori d'Henri VIII, qui paya de son sang le refus de suivre son prince dans l'apostasie. M. Brémond s'est surpassé dans cette biographie, pétillante d'esprit, vibrante d'émotion, pénétrée d'impartialité. L'un des principaux enseignements que déduit son historien, avec une visible satisfaction, c'est qu'avant la campagne de Luther les meilleurs catholiques envisageaient, avec une rare largeur d'esprit, la nécessité des réformes et que la révolution religieuse a brutalement interrompu une évolution féconde. Morus, à ses débuts, dénonçait les abus et préconisait les remèdes, avec la sereine hardiesse que donne une foi inébranlable. Quand la tempête éclata, Thomas se préoccupa uniquement de défendre la tradition catholique. On a l'habitude de considérer, comme les premiers champions de la liberté de conscience bien entendue, les premiers protestants. Or, Thomas More témoigna éloquemment de son respect de cette liberté, si bien que c'est pour elle, autant que pour la foi catholique, qu'il mourut. Il fut le martyr de la liberté de pensée qu'il ne faut pas confondre avec la libre pensée, ce fanatisme étroit entre tous. Il marcha vers la mort avec une attitude calme et même enjouée, ému sans doute des larmes des siens, aussi loin de toute exaltation que de toute défaillance, heureux de donner son sang pour sa foi, mais inconscient de son héroïsme qui faisait ressortir la lâcheté de tout un peuple. C'est grand !

4. — Maintenant c'est une bergère de France qui vient frapper nos regards : *Sainte Germaine Cousin*. A l'époque où notre sainte bergère n'était encore qu'une bienheureuse, L. Veuillot lui avait consacré un petit volume écrit comme tout ce qu'il écrivait. Ce livre était depuis

longtemps épuisé. L'editeur, en le réimprimant, y a joint des compléments et des appendices dus à M. F. Veuillot, le neveu du grand polémiste et le rédacteur distingué de l'*Univers*. M. F. Veuillot a trouvé des détails nouveaux, précieux, dans le procès de canonisation, dans la suite des miracles accomplis récemment par l'invocation de la sainte et enfin dans l'histoire de son culte. Cette dernière partie est absolument contemporaine ; elle met en vive lumière l'action exercée si longtemps après sa mort par l'esprit de la modeste pastourelle et par les actes de foi qu'a obtenus son souvenir.

5. — C'est la même petite sainte que M. H. Lambercy place dans son cadre natal : les champs, les prés, les bois languedociens, le village de Pibrac. Dans un style agréable, il la fait revivre. Il décrit l'antique castel des comtes de Pibrac qu'il compare à « une statue héraldique dont le soleil dore l'écu. » Elle n'est pas du goût le plus pur, cette métaphore. Mais ne lui en faisons pas une querelle. Nous sommes du reste ravi de la figure de Gui du Four, d'une touche délicate. M. Lambercy nous conduit, avec agrément, à travers les guérêts, jusqu'à la maison qui fut le berceau de sainte Germaine, tout en nous esquissant sa psychologie. Elle est d'un esprit observateur.

6. — *Jean Halbout de la Becquetière* fut, dans le monde, un intellectuel, comme on dit aujourd'hui; c'est une bien curieuse et bien édifiante figure, en même temps qu'une étude de mœurs au XVIIe siècle. Avocat normand réputé, il se maria brillamment. Après quelques années de vie matrimoniale, son épouse se fait cistercienne et lui capucin. Il fonda le couvent des capucins de Vire. Au milieu des ravages de la peste, il s'improvisa infirmier de ses frères, les soigna avec un dévoûment sans pareil, tomba ensuite malade et fit la mort d'un élu. Un appendice fournit des notes généalogiques sur la famille de la Boderie (dont descendait sa femme), sur la Mère Élisabeth de Sainte-Anne, nom de religion de son épouse, etc. L'histoire de Normandie pourra glaner plus d'un fait intéressant dans cette œuvre bien écrite et fortement documentée.

7. — L'une des gloires de l'épiscopat français au XIXe siècle fut *Mgr Gousset*, d'une science théologique exceptionnelle, d'un esprit admirablement pondéré. Sa vie fut comme la synthèse de l'Église de France pendant un demi-siècle. C'est l'un de ses neveux qui a retracé son existence avec toute la rigueur du document, toute la tendresse de la reconnaissance. Son histoire a été couronnée par l'Académie de Reims fondée par le savant cardinal. Sa *Théologie morale*, le plus connu de ses ouvrages, concordante avec celle de saint Alphonse de Liguori, opéra toute une révolution dans l'enseignement des séminaires et dans la pratique du ministère pastoral. Ce fut le suprême coup porté aux doctrines jansénistes. Avec Dom Guéranger, l'archevêque de Reims fut le moteur initial du retour des diocèses de France à l'unité de la liturgie

romaine. L'exposition des *Principes de droit canonique*, publiée en 1859, contribua particulièrement à rendre au Saint-Siège, dans notre pays, la plénitude de son autorité et à préparer lointainement les décisions du concile du Vatican. Écrivain aussi correct qu'érudit, Mgr Gousset avait une prodigieuse facilité d'assimilation et a laissé de nombreux ouvrages dont la seule liste ne peut même trouver place ici. Plus de quatre-vingts volumes sur les sujets les plus variés et les plus actuels composent la collection des ouvrages de l'éminent théologien. Pendant un quart de siècle (1840-1866), époque de luttes incessantes et passionnées, le cardinal de Reims fut sur la brèche, soutenant avec une ardente fermeté les saines doctrines, mais sans rancunes ni âpreté. L'un des derniers chapitres de cette histoire sera lu avec un singulier plaisir par tous ceux qui ont connu le cardinal Gousset : ils y rencontreront, avec son évangélique simplicité et sa spirituelle bonhomie, sa passion pour l'étude, son excessive charité, sa patience et sa modération, tous ces traits de caractère qui lui composaient une physionomie inoubliable. Un éloge à décerner à l'historien du cardinal, qui était son parent, c'est que quand il s'adresse aux adversaires des doctrines chères à Mgr Gousset, il accomplit cette tâche difficile, suivant un mot de Tacite : *Sine irâ et studio*, sans colère et sans passion, idéal du vrai historien. Pas une page du livre qui soit pamphlétaire, pas une qui soit un éloge exagéré.

8. — Si Mgr Gousset fut un théologien de haute valeur, son compatriote *Mgr Besson* a brillé comme orateur. D'une laideur physique légendaire, l'évêque de Nîmes apparaît comme l'une des grandes figures de l'épiscopat au siècle dernier. Son éloquence était telle qu'on le compara quelquefois à l'Aigle de Meaux. Tout en lui était contraste : il succédait à l'aristocratique et ultramontain Mgr Plantier, avec une réputation établie de libéralisme et un laisser-aller plutôt démocratique ; mais quelle flamme d'intelligence brillait dans son regard ! Quelle malice pétillait dans son sourire ! L'action oratoire le transfigurait ; on aurait dit les accents des prophètes. L'ouvrage de M. Bascoul est un livre d'exactitude dans les informations et appréciations et d'un intérêt qui ne se dément pas, tant son écriture est d'une élégance discrète. Aussi Mgr Béguinot, évêque actuel de Nîmes, écrit-il à l'auteur : « Dégagée de ces mille incidents de la vie ordinaire qui décèlent l'infirmité humaine, dont personne ici-bas n'est affranchi, la noble figure de Mgr Besson apparaît avec un rayonnement de grandeur et de beauté morale qui subjuguent l'écrivain et le penseur... Que Mgr Besson parle, tout aussitôt son front puissant s'éclaire, tout son être, assez mal doué au repos, s'illumine sous le flot de sa parole qui, pour être vibrante et pleine de sonorité, ne cesse pas un seul instant d'être châtiée et impeccablement classique. Les extraits de sa vaste correspondance nous révèlent la délicate sensibilité de son cœur à l'égard de ses amis et de ses

anciens élèves du collége de Saint-François-Xavier de Besançon dont il fut le très distingué supérieur. L'évêque de Nîmes fut toujours activement mêlé à toutes les questions d'ordre général qui intéressent l'Église et la France, et sur chacune d'elles il a toujours dit la parole qu'il fallait, et à l'heure opportune. Aux idées rigoureusement théologiques de Mgr Plantier, qui regardait plus obstinément du côté du passé, on pourrait opposer les théories moins absolues de Mgr Besson, qui considérait davantage l'avenir et s'inquiétait de la jeunesse de son temps. Peut-être serait-il possible d'ajouter que l'un s'attachait plus exclusivement à l'étroite formule des principes, tandis que l'autre s'efforçait de les accommoder, avec plus d'indulgence, à l'infirmité morale de notre époque troublée. Avec Mgr Béguinot, nous désirons la diffusion de cette histoire, « en raison du mérite intrinsèque de l'œuvre et aussi afin de manifester sous son vrai jour la mémoire trop peu connue du grand évêque. »

9. — Un Stanislas Kostka dont la vertu embauma le séminaire de Séez, et, quelque temps plus tard, le noviciat de la Compagnie de Jésus où il s'éteignait à la fleur de l'âge, ruinant beaucoup d'espérances, tel fut *Jules Marchand*. Ame d'élite aimant ardemment l'étude des sciences sacrées, il quitta tout sans regret, famille, patrie, pour être religieux ; angélique figure qui fera le plus grand bien aux élèves des séminaires et aux jeunes lévites. A cette troisième édition s'ajoute le règlement de vie de Marchand au grand séminaire : c'est une bonne fortune pour les clercs qui peuvent s'en inspirer pour dresser le leur. Outre cette vie édifiante, le volume contient une notice biographique sur un autre pieux jeune homme du même diocèse : *Pierre-Édouard Chambalu*, clerc minoré, mort semblablement en odeur de sainteté : « Ce livre a fait beaucoup de bien, écrit Mgr l'évêque de Séez à l'auteur, M. Gourdel ; il continue à parler aux séminaristes, aux clercs, aux prêtres eux-mêmes, aux pieux fidèles. »

10. — *Le R. P. Traboul* fut un religieux et un professeur. Le livre de M. H. Tatouat se divise en deux parties : la biographie et les notes des retraites du religieux du Sacré-Cœur. Cette sorte d'autobiographie le dévoile dans le plus intime de son âme et explique l'extraordinaire de presque toute sa vie. Il fut un professeur dans ce que cette expression contient de plus élevé et de plus dévoué : sa vie se passa, en grande partie, parmi la jeunesse studieuse. Ceux qui ont embrassé cette carrière de sacrifice, cette profession qui pétrit l'âme de la future France recueilleront dans ce volume des conseils et des exemples fort appropriés à la conduite des jeunes âmes, l'art des arts.

11. — Le dominicain *Antonin Danzas* fut pareillement un semeur de verbe, mais parmi les foules chrétiennes ; il composa des ouvrages remarqués et peignit des verrières de valeur. Entre ses œuvres litté-

raires, indiquons seulement les *Études sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique*, remplies de vues personnelles; son œuvre de peintre verrier est considérable. Il embellit les églises dominicaines de Lyon, Oullins, Bonnay. Il créa même dans la maison de Lyon une véritable école de peintres verriers. Un groupe d'artistes lyonnais travaillèrent, durant des années, sous la direction du P. Danzas qu'ils vénéraient comme un maître et aimaient comme un père. Jusqu'à sa mort il peignit ses chers vitraux de Lyon. Alsacien, avec toute la robustesse et la vaillance de sa race, il passa un demi-siècle dans le cloître, fut l'un des premiers compagnons de Lacordaire et fonda la province dominicaine de Lyon. La première édition de cette notice parut d'abord dans la collection : *Moines et religieux d'Alsace*. Promptement épuisée, l'auteur a publié cette nouvelle édition dans laquelle il a introduit quelques « corrections d'augmentation. »

12. — Au dernier moment, nous recevons les ouvrages suivants : *Léon XIII*, *Pie X*, *Les Vies des Saints illustrées*. Beaucoup de vies de Léon XIII ont été publiées : les unes savantes et volumineuses, les autres courtes et populaires. Celle-ci est destinée à ceux qui ne jouissent que de rares loisirs ou d'une instruction moyenne. Ils y apprendront à connaître ce pontificat qui dura un quart de siècle, ce pape sans États et d'une puissance souveraine, mondiale, dont le caractère pondéré ne fit aucun sacrifice à sa dignité suprême, à la bonté de son cœur, ce règne d'une sereine tranquillité au milieu des plus vives commotions sociales et politiques. Dans la dernière partie du XIXe siècle, il n'y eut pas un évènement important auquel Léon XIII ne fût mêlé : questions religieuses, questions économiques, questions vitales pour le bonheur des peuples et des souverains. Il fut l'arbitre des rois, le juge de leurs conflits, et toujours sa voix fut respectueusement écoutée. Léon XIII a été le grand Pape des temps modernes, le grand monarque du siècle, le plus habile homme d'État de son temps, le plus beau modèle d'une claire intelligence et d'une ferme volonté. Rien ne saurait égaler le charme de ce livre écrit avec goût.

13.— Le successeur de Léon XIII, Sa Sainteté *Pie X*, ne figura jamais dans la diplomatie romaine. Il suivit tous les degrés du ministère pastoral. D'une exquise affabilité, d'une attirante douceur, d'une tenace énergie, d'une activité que semble révéler la devise de la prophétie de Malachie *Ignis ardens*, il a déjà opéré de grandes réformes, opportunes et nécessaires, lancé dans le monde des encycliques, des *motus proprii*, des brefs d'une souveraine sagesse. Cette biographie prend le Saint-Père à son berceau et le suit jusqu'à nos jours. Tout fait présager un règne fécond. Ce livre populaire, avec illustrations documentaires, sera lu avec un intérêt intense. La fermeté du suprême Pasteur, la douceur du Père commun des fidèles répandront l'admiration et l'amour envers Pie X.

14. — La collection des *Vies des saints illustrées*, dont le premier numéro parut en 1880, atteint aujourd'hui son douzième volume; chacun contient cent-quatre *Vies*. Elle constitue un véritable monument hagiographique et mérite une place choisie dans les bibliothèques chrétiennes pour sa consciencieuse et attachante rédaction, l'authenticité documentaire de ses gravures, comme aussi pour la modicité de son prix. LOUIS ROBERT.

OUVRAGES SUR JEANNE D'ARC ET SON TEMPS

1. *Études critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc ».* 1re série. *Les Visions et les Voix*, par PHILIPPE-HECTOR DUNAND. Paris, Poussielgue ; Toulouse, Privat, 1903, in-8 de LVI-662 p. — 2. *Études critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc ».* 2e série. *Sa Grandeur patriotique, intellectuelle, morale*, par le même. Paris, Poussielgue ; Toulouse, Privat, 1903, in-8 de 777 p. Prix des deux séries : 16 fr. — 3. *Études critiques sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc ». La Légende anglaise de Jeanne « visionnaire, renégate, parjure », de 1431 à 1903.* Étude préliminaire, par le même. Paris, Poussielgue ; Toulouse, Privat. 1903, in-8 de 126 p. — 4. *L'Abjuration de Jeanne d'Arc au cimetière de Saint-Ouen et l'Authenticité de sa formule.* Étude critique, par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. Paris, Alphonse Picard et fils, 1902, in-8 de 88 p., 3 fr. — 5. *Jeanne d'Arc glorifiée par une Anglaise*, Lady AMABEL KERR, traduction avec une préface et des notes par L. DE BEAURIEZ. Paris, Perrin, 1903, in-12 de LIX-251 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Archives du gouvernement à Luxembourg... Les Ascendants paternels de Jeanne d'Arc seraient-ils d'origine lorraine ?*, par LÉON DOREZ. Paris, Bouillon, 1903, in-8 de 19 p. (Extrait de la *Revue des bibliothèques*, juillet-août 1903). — 7. *Les Sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc. Eberhard Windecke*, par GERMAIN LEFÈVRE-PONTALIS. Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de XVI-228 p., 7 fr. 50. — 8. — *Journal de Clément de Fauquembergue, greffier du Parlement de Paris, 1417-1435.* Texte complet publié pour la Société de l'histoire de France par ALEXANDRE TUETEY avec la collaboration de HENRI LA CAILLE. T. I. *1417-1420.* Paris, Laurens, 1903, in-8 de 391 p., 9 fr. — 9. *Essai historique et topographique sur la bataille de Formigny (15 avril 1450)*, par J. LAIR. Paris, Champion, 1903, in-8 de 40 p., 5 fr.

1, 2 et 3. — M. le chanoine Dunand, théologal du chapitre de Toulouse, auteur déjà de deux histoires de Jeanne d'Arc, l'une relativement abrégée, l'autre très détaillée, a entrepris, en ces dernières années, une série d'études spéciales sur divers points jugés par lui d'une importance plus particulière pour une saine appréciation de la physionomie de l'héroïque vierge. Il ne dissimule point (et il a raison, car cela l'honore) que l'idée de ces travaux se rattache à un appel qui lui fut fait par Mgr Touchet, évêque d'Orléans, en vue de la cause de béatification pendante à Rome. Il s'est proposé d'y joindre à l'application des règles de la critique historique, telles qu'il les comprend, l'emploi de ses connaissances en théologie et en droit canon. Quelques-unes de ces études ont été publiées séparément et successivement. Elles sont maintenant toutes réunies en deux forts volumes, constituant deux « séries » et précédées d'une « Préface générale ». — Le premier volume est rempli tout entier par une étude fort impor-

tante sur *les Visions et les Voix* de Jeanne d'Arc. Cette étude est divisée en deux parties : I. *Les Textes et les faits.* II. *Explications et hypothèses.* Le premier chapitre ayant été consacré à exposer les « sujet et division de cet ouvrage », la première partie comprend les chapitres II à XI, en deux sections, savoir : 1° *De Domremy à Compiègne.* Chapitre II. Jeanne d'Arc à Domremy et ses Voix. III. Burey-le-Petit et Vaucouleurs. IV. L'Audience royale de Chinon. V. Les Voix de Jeanne d'Arc et la Commission de Poitiers. VI. De Poitiers à Orléans. VII. D'Orléans à Compiègne et Rouen. 2° *Pendant le procès de Rouen.* Chapitre VIII. Jeanne d'Arc devant ses juges. IX. Apparitions et Visions. X. Les Voix de Jeanne et ses Révélations. XI. Les Prédictions de Jeanne à Rouen. La seconde partie comprend les chapitres XII à XXV, répartis aussi en deux sections, savoir : 1° *Les Voix de Jeanne et leur Explication rationnelle.* Chapitre XII. Les Voix de Jeanne d'Arc et la Vérification de leur objectivité. XIII. Les Voix de Jeanne d'Arc et sa Formation patriotique, guerrière et chrétienne. XIV. Les Voix de Jeanne et les Faits transcendants de son histoire. XV. Faits transcendants de clairvoyance prophétique ; leur vérification. XVI. Les Prédictions de Jeanne à Rouen. XVII. Objections et réponses. XVIII. Les Voix de Jeanne d'Arc et l'Hallucination. XIX. Les Historiens subjectivistes et leurs hypothèses. XX. Les Voix de Jeanne, les Sciences psychiques et la Pensée moderne. 2° *Les Voix de Jeanne d'Arc et la Foi chrétienne.* Chapitre XXI. Des Visions et apparitions surnaturelles dans l'histoire du christianisme. XXII. Saint Michel et Jeanne d'Arc. XXIII. Des Visions et révélations de Jeanne d'Arc au point de vue chrétien. XXIV. Les Prophéties de Jeanne d'Arc et les Théologiens. XXV. Le Dernier Mot de cette étude. L'étude est complétée par cinq « Appendices » et trente « Notes et pièces justificatives ». Voici les sujets des appendices : I. Le Tribunal de Rouen et les Voix de Jeanne d'Arc. II. Opinion des docteurs de la réhabilitation sur les voix et visions de Jeanne d'Arc. III. De l'Hallucination et de l'hystérie. IV. Des Hallucinés célèbres. V. Les Apparitions de Londres en 1872-73-74 (il s'agit des fameuses expériences de M. William Crookes). — Considéré dans son ensemble, et réserve faite des observations critiques auxquelles il pourrait donner lieu dans un examen détaillé, cet ouvrage constitue un très utile apport à la solution raisonnée de la question capitale de la vie de Jeanne d'Arc, celle de ses relations objectives et réelles avec un ordre de choses et un groupe d'êtres supérieurs à l'existence terrestre de l'humanité, c'est-à-dire celle de l'authenticité positive de sa mission divine. La solution spiritualiste, chrétienne, catholique de ce problème, à laquelle conclut justement l'auteur, est établie par lui sur des preuves solides, éclatantes, de nature à faire impression sur tout esprit de bonne foi. Mais l'efficacité de cette étude aurait été plus

grande encore, si la trame de l'exposé et de l'argumentation avait été plus serrée, moins allongée par des redites et par les amplifications d'une rhétorique quelque peu diffuse.— Le second volume ou « deuxième série » des *Études critiques sur l'« Histoire de Jeanne d'Arc »* a pour titre général : *Sa Grandeur patriotique, intellectuelle et morale.* Il comprend les travaux suivants : 1° *La Légende anglaise de Jeanne d'Arc de 1431 à 1903.* Ce morceau avait été publié d'abord en une brochure séparée, que nous avons sous les yeux, et en tête de laquelle figure un « Prologue », spécial à cette première publication. Nous avouons que, malgré une lecture attentive, ce travail n'a pas laissé dans notre esprit une idée bien nette. Il est impossible, en tout cas, de n'y pas remarquer une tendance à l'exagération dans le fond et dans la forme, un haussement du ton, un grossissement des faits et des arguments, tels qu'on les trouve assez ordinairement dans les plaidoyers, même en faveur des meilleures causes, mais qui ne conviennent guère aux discussions critiques. La supposition (p. 35) que Cauchon a pu prévoir la cause de béatification et s'attacher par avance à y créer des obstacles, est plus bizarre que vraisemblable, et l'assimilation audit Cauchon (p. 36) de feu Vallet de Viriville, ne pourra que faire sourire tous ceux qui, comme nous, sans partager toutes ses façons de voir, parfois un peu singulières, ont connu et aimé cet excellent homme, qui a laissé de fort bons travaux. On doit aussi s'étonner que M. le chanoine Dunand ait négligé de noter le revirement en faveur de Jeanne d'Arc qui, depuis cent ans et plus, s'est produit et n'a cessé de grandir en Angleterre, où l'héroïque vierge compte aujourd'hui des admirateurs aussi fervents que nous-mêmes. — 2° *La Légende anglaise de Jeanne « renégate et parjure » à Orléans, Rome, Paris, 1901-1902. Introduction à l'étude sur « l'Abjuration ».* Ce morceau ne fait pas, comme on pourrait le croire, double emploi avec celui qui précède. On y trouve d'intéressants détails sur divers incidents de la cause de béatification. Il est difficile à ce propos de se retenir de trouver quelque peu excessives, telles qu'elles sont rapportées ici (p. 149), les concessions faites par les avocats romains au Promoteur de la foi. Tout le monde ne se résignerait pas, croyons-nous, à y souscrire. — 3° *L'Abjuration du cimetière de Saint-Ouen.* Ce travail a été déjà signalé par nous à nos lecteurs, à l'occasion de sa publication primitive en une brochure spéciale (1901). L'examen détaillé auquel nous avons depuis été amené à nous livrer, nous a confirmé (sauf réserves sur tel ou tel point particulier) dans une juste estime de la réelle valeur de cette étude, qui fait beaucoup d'honneur à M. le chanoine Dunand et qui a obtenu un succès mérité. Si l'avocat n'en est [illegible]nt, il y cède pourtant le pas au critique. La nouvelle éditio[illegible] l'auteur, dans le volume dont il s'agit, se distingue de [illegible] par quelques retouches et par

l'addition d'un certain nombre de « Notes et éclaircissements » nouveaux. Outre l'heureuse influence de ce travail par rapport aux difficultés soulevées à Rome et aux honorables scrupules des doctes consulteurs de la Congrégation des rites, il n'est pas douteux qu'il n'ait très utilement appelé l'attention et jeté une lumière très vive sur l'un des épisodes les plus frappants, les plus importants de la carrière de l'héroïque vierge. — 4° *Le Procès de rechute.* Étude intéressante et utile, sauf réserves de détail. — 5° *La Grandeur morale de Jeanne d'Arc. Étude critique sur l'information posthume.* Nous avions lu déjà ce travail dans le journal l'*Univers* (n^os^ des 19 octobre, 9 et 30 novembre 1903). La lecture nouvelle que nous venons d'en faire dans le volume dont nous rendons compte, n'a pas modifié notre appréciation, qui n'est pas très favorable. L'avocat, selon nous, avec tous ses défauts professionnels, a pris ici tout à fait le pas sur le critique. Une discussion détaillée serait hors de place. Mais nous croyons devoir réserver entièrement notre opinion sur plusieurs des conclusions de M. le chanoine Dunand et sur la méthode suivie par lui pour les établir. Il lui restera d'ailleurs tout au moins le mérite d'avoir ouvert la voie à une discussion spéciale sur « l'information posthume », dont l'évidente nullité juridique n'empêche pas qu'elle ne pose une des questions historiques les plus épineuses du procès de condamnation de Jeanne, et d'avoir notablement facilité cette discussion par le groupement des faits et des textes qui s'y rapportent. Par là son travail sera loin d'être sans fruit. Il en sera de même à divers degrés, défauts et qualités balancés, des études suivantes. — 6° *Éclaircissement sur le supplice de Jeanne d'Arc.* — 7° *Des autres parties suspectes du procès de condamnation.* L'auteur y examine notamment les deux questions « du signe du Roi et de la Couronne » et « du saut de Beaurevoir ». — Le volume est complété par un « appendice » qui comprend trois morceaux distincts. I. Pierre Cauchon, évêque de Beauvais et juge de Jeanne d'Arc. Notes biographiques. II. Le Premier Historien en date de Jeanne d'Arc : Edmond Richer. III. Les Conclusions de J. Quicherat sur Pierre Cauchon et Jeanne d'Arc, et sa Méthode critique. Si nous trouvons que M. le chanoine Dunand a été pleinement dans son droit et même dans son devoir en discutant et en réfutant les assertions et les vues erronées de Quicherat sur certains points, nous regrettons qu'il ait pris trop souvent vis-à-vis de lui, c'est-à-dire de sa mémoire, l'attitude, les procédés, le ton d'un ardent plaideur en sens inverse, plutôt que ceux d'un critique et d'un juge impartial, et qu'il ait fini par se laisser entraîner jusqu'à l'apparence d'une sorte d'animosité personnelle. C'est ainsi que *l'Éclaircissement* intitulé : « Notice sur Jules Quicherat » (p. 765), ne donne aucunement une idée juste de la valeur de ce grand érudit, abstraction faite de ses erreurs et de ses préjugés philoso-

phiques. M. Dunand, mal informé, y omet l'un des principaux titres scientifiques de Jules Quicherat, l'admirable cours d'archéologie professé par lui à l'École des chartes. En revanche, il enrichit mal à propos la bibliographie de son frère aîné, Louis-Marie Quicherat, mentionné au début de la notice, de « dictionnaires *grecs* », à côté de ses dictionnaires « latins » bien connus. — Le second volume des *Études critiques sur l'histoire de Jeanne d'Arc* se termine par une « Note complémentaire sur sainte Catherine d'Alexandrie ».—Au demeurant, on peut dire que les *Études critiques* de M. le chanoine Dunand, quoique non exemptes de graves défauts, marquent une étape importante, et sur quelques points un progrès notable, dans l'examen approfondi de la sublime figure de Jeanne et la comparaison raisonnée des textes qui s'y rapportent.

4. — L'un des titres de M. Dunand à la reconnaissance des amis de l'héroïque vierge, c'est assurément l'honorable démarche par laquelle il a su décider M. le chanoine Ulysse Chevalier à dérober aux grands travaux dont il porte si vaillamment la surcharge, le temps nécessaire pour examiner à son tour la question de *l'Abjuration de Jeanne d'Arc au cimetière de Saint-Ouen* et de *l'Authenticité de sa formule*. De là un excellent mémoire, lu au Congrès des sociétés savantes, le 1er avril 1902, et que ne devra désormais négliger aucun historien de Jeanne, d'autant plus qu'outre la question spéciale qui en fait l'objet, le docte chanoine y a passé en revue toute la carrière de la Pucelle, en joignant à son exposé une richesse d'indications bibliographiques qu'on ne pouvait peut-être attendre que de lui seul. — Il ne sera peut-être pas hors de propos de noter ici que le même problème de « l'abjuration » a été aussi l'objet d'un examen détaillé dans la *Revue des questions historiques* (livraison du 1er avril 1903).

5. — Un témoignage nouveau de l'état actuel de l'opinion en Angleterre au sujet de la Pucelle, nous est apporté par le livre de Lady Amabel Kerr, que l'écrivain distingué qui porte en littérature le nom de L. de Beauriez a jugé utile de traduire en notre langue sous ce titre : *Jeanne d'Arc glorifiée par une Anglaise*, en y ajoutant une préface étendue, où elle exprime avec chaleur ses propres sentiments sur l'héroïne, sur la sainte nationale, comme l'Église, nous l'espérons, nous permettra bientôt de l'appeler. Pour nous, Français, c'est surtout la nationalité de Lady Amabel Kerr qui donne du prix à son ouvrage. Ce n'est pas sans une sincère gratitude que nous reproduisons ici le passage, animé d'un sentiment si généreux, où, dès le début de son livre (p. 2-3), la noble Anglaise nous déclare ainsi sa pensée : « Nous savons que les meilleurs d'entre les compatriotes de la Pucelle ont désiré avec ardeur sa béatification et insisté pour l'obtenir. Ils ont imploré de l'Église l'autorisation d'offrir à Jeanne d'Arc au Ciel des

prières de respect et de reconnaissance pour avoir sauvé leur pays de la ruine, plusieurs siècles auparavant ; ils ont sollicité la grâce de pouvoir l'invoquer dans les périls qui menacent de nouveau la patrie. Nous-mêmes, Anglais, qui sommes par la naissance les ennemis héréditaires de Jeanne, nous devons nous réjouir de ce décret qui nous procure publiquement le moyen de réparer le tort cruel de nos ancêtres à son égard. La Pucelle bénie, mise à la place qu'elle mérite, aura lieu de se féliciter de cette union surnaturelle opérée entre ceux qu'elle essaya vainement de réconcilier ici-bas. — Mais ce n'est pas pour cette unique raison que nous devons, nous Anglais, payer à Jeanne d'Arc un tribut d'hommages ; beaucoup des nôtres ont des motifs plus intimes. Parmi les personnes nées, puis élevées en dehors de l'Église, il en existe, — et ce n'est pas un petit nombre, — qui doivent à la vierge d'Orléans la première notion de ce qu'est une sainte, et la première idée de ces voies supérieures que Dieu prend pour agir envers ses créatures. »

6. — La question de la nationalité *provinciale* de Jeanne d'Arc a fait couler des flots d'encre. M. l'abbé Misset semble avoir définitivement établi que la Pucelle est née dans la partie proprement *française* du village de Domremy. Quant à son père, on admet généralement que Jacques d'Arc était né à Ceffonds, village dépendant de l'abbaye de Montiérender en Champagne. Mais ce fait ne repose pourtant que sur une affirmation de Charles du Lys, produite seulement en 1612, et qu'il n'a pas appuyé de preuves. Lui-même d'ailleurs avait varié à cet égard. Le doute qui peut subsister au sujet des ancêtres paternels de Jeanne donne de l'intérêt à la constatation récemment faite par M. Léon Dorez, d'après cinq actes de vente allant de 1315 à 1317, de l'existence en Lorraine, au quatorzième siècle, d'une famille *d'Arc*, dans un village qui porte aujourd'hui le nom d'*Art-sur-Meurthe*, mais que les chartes du moyen âge désignent sons les noms d'*Arcas*, *Arch*, *Arc*, *Archus super Mortam*, *Archus*. « Il est à remarquer, dit M. Dorez, que d'Arc-sur-Meurthe à Domremy la distance est environ moitié moindre que de ce dernier village à Ceffonds ou surtout à Arc-en-Barrois. Il eût donc été plus facile à la famille, qui avait pris le nom de son village d'origine, de se transporter d'Arc-sur-Meurthe à Domremy, que de passer de Ceffonds au même Domremy. Il faut noter aussi que nos cinq documents, compris dans un court espace de trente années, sont des actes de vente, et que la famille d'Arc semble ainsi céder peu à peu tous les biens fonciers qu'elle possédait dans cette région pour aller s'établir dans une autre région voisine où se trouvaient peut-être déjà quelques-uns de ses membres. »

7. — M. Germain Lefèvre-Pontalis qui, à plusieurs reprises, et en dernier lieu par sa très remarquable annotation du *Journal* de

Morosini, avait manifesté une érudition de premier choix sur Jeanne d'Arc et sur son époque, vient d'en donner une preuve nouvelle dans un volume par lequel il inaugure une série d'études sur *les Sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc*. Ce volume est consacré à un chroniqueur ou, pour mieux dire, à un compilateur mayençais contemporain de la Pucelle, Eberhard Windecke, dont le texte, publié jusqu'ici d'une façon incomplète, a été récemment restitué dans son exacte plénitude par l'édition critique de M. Wilhelm Altmann. L'objet de M. Lefèvre-Pontalis est de mettre, en ce qui concerne Jeanne d'Arc, cette restitution à la portée du public français, non sans en augmenter l'intérêt et l'utilité en y ajoutant le fruit de ses propres recherches. « Une première partie de ce volume, nous dit-il, est consacrée à quelques notions sommaires sur Eberhard Windecke, sa vie et son œuvre, où l'histoire française a plus d'éléments qu'on ne croit à reconnaître pour siens et à puiser avec fruit. — Dans la seconde partie, on trouvera la critique de la fraction de l'ouvrage d'Eberhard Windecke, déjà connue comme source de l'histoire de Jeanne d'Arc. Jusque-là réduit à une transposition en allemand moderne, sur laquelle avait été dressée une traduction nécessairement fondée sur une base incomplète, ce récit est ici commenté d'après l'établissement de son texte réel, qui modifie sur bien des points son allure, sa signification et sa portée... — La troisième partie contient la fraction de l'ouvrage d'Eberhard Windecke encore inutilisée pour l'histoire de Jeanne d'Arc. J'en ai reproduit le texte allemand, essayé une traduction personnelle calquée autant que possible sur l'original, et dressé un commentaire nécessaire, destiné à en éclaircir le sens et à rapprocher ces échos des événements historiques avérés, qui, par une série de déformations successives, ont pu leur donner naissance. — Quelques idées suggérées par les faits constatés au cours de ces dissertations ont été rassemblés, dans une quatrième partie, sous forme de conclusion. — Enfin, pour donner une impression générale de tout l'ensemble du récit d'Eberhard Windecke, j'ai reproduit, dans une dernière partie, tout le texte du chroniqueur allemand (relatif à Jeanne d'Arc), tel qu'il figure dans la nouvelle édition dont il vient d'être question, en l'accompagnant d'une traduction française dressée directement sur ce texte original restitué. » — Les commentaires et l'annotation de M. Lefèvre-Pontalis sont, comme d'ordinaire, riches en observations critiques et en remarques suggestives.

8. — L'intelligence totale de la physionomie et de la carrière de Jeanne exige une connaissance ample et solide des événements, des personnages, des institutions, des mœurs de son temps. Les études nécessaires pour acquérir ces notions complexes ne seront pas peu facilitées par la publication, sous les auspices de la Société de l'histoire

de France, du texte complet du *Journal* assidûment tenu de 1417 à 1435 par Clément de Fauquembergue, greffier du Parlement de Paris. Ce sera un nouveau service ajouté par M. Alexandre Tuetey, aidé par un plus jeune, mais très digne collaborateur, M. Henri Lacaille, à ceux déjà rendus par le docte archiviste à l'érudition en général et en particulier à l'histoire du quinzième siècle. Le premier volume, récemment publié, s'étend de 1417 à 1420, et contient notamment de très intéressants et utiles passages relatifs à l'occupation de Paris par la faction bourguignonne en 1418 et aux excès qui en furent la suite (p. 126, 131, 135, 149, 155), au meurtre de Montereau (p. 316 et suiv.), au traité de Troyes (p. 358, 365).

9. — Il n'est pas douteux que l'histoire ne doive rattacher sans scrupule à l'élan imprimé par la mission de Jeanne d'Arc les succès ultérieurs de la cause nationale, formellement prédits par elle. Ce n'est donc pas trop s'écarter de son centre d'action, ni surtout sortir de son époque que de signaler ici un important travail critique sur la brillante victoire qui porta un coup terrible à la domination anglaise en Normandie. Ce sujet, déjà traité par M. Charles Joret (*La Bataille de Formigny d'après les documents contemporains*, (cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 188-189), a été repris et développé avec les qualités bien connues de son érudition et de sa critique par M. J. Lair dans un *Essai historique et topographique*, accompagné de plusieurs cartes et plans, qui se recommande de lui-même à l'attention des historiens et de tous les hommes compétents.

M. S.

THÉOLOGIE

Le Christianisme, exposé apologétique, par G. DE PASCAL. 1re partie. *La Vérité de la religion*. Paris, Lethielleux, 1903, in-8 de II-561 p. — Prix : 5 fr.

Le nom de l'auteur nous est un garant de la valeur de cette œuvre.

Il nous en dit lui-même le caractère : ce n'est ni un simple catéchisme, ni une théologie approfondie, destinée au clergé. C'est une exposition convenant à des esprits cultivés — jeunes gens et hommes du monde — de « deux choses trop souvent ignorées de ceux-là mêmes qui prétendent à une culture d'esprit raffinée, d'abord la *vérité*, c'est-à-dire l'excellence surhumaine et la divinité de la religion ; ensuite, les *vérités*, je veux dire : le contenu dogmatique et moral de cette religion. »

J'ai toujours pensé qu'on ne saurait mettre trop de soin à l'étude de la *religion* et des *religions*, et qu'il faut à tout prix éviter le vague, si dangereux en pareille matière. Mettre en lumière le fait religieux, étrangement défiguré par des historiens et des philosophes inexacts ; — définir exactement le sentiment religieux dont abuse si fort l'école

positiviste et rationaliste ; — préciser rigoureusement les rapports de la religion naturelle et de la religion surnaturelle, voilà qui est indispensable pour toute apologétique moderne.

A ce point de vue, on lira avec intérêt et avec fruit, dans le *Livre I, la Révélation*, le chapitre I consacré à la religion, qui se termine par d'excellentes conclusions : d'abord (p. 30) que la vérité est entre deux excès, l'un qui admet l'existence historique de la religion naturelle, l'autre qui soutient que la religion est *en soi* et nécessairement surnaturelle, — puis (p. 31) que, « historiquement, la religion de l'humanité voulue positivement de Dieu est une religion surnaturelle, qui, bien loin de détruire la religion naturelle, la suppose, la contient, la perfectionne et la complète. »

Partant de ces fondements solides et de ces définitions précises, l'auteur peut donner, dans son livre quatrième : *Les Fausses Religions*, un excellent aperçu de la philosophie que dès maintenant on est en droit de tirer de la science sérieuse. Il profite largement de l'*Apologétique* du Dr Schanz, et des *Problèmes et conclusions* de l'abbé de Broglie, et, se bornant à mettre en lumière les points saillants, il laisse au lecteur l'impression de l'absolue transcendance du catholicisme par rapport aux autres religions.

J'ai tenu à recommander spécialement cette première et cette dernière parties du volume. Il y a aussi d'excellentes choses dans les deux livres intermédiaires consacrés à l'Église, sa propagation, sa vie et son témoignage, les évangiles qu'elle nous présente (Livre II, p. 109-209) ; puis les principes généraux de sa constitution, ses droits, son autorité, ses rapports avec l'État, son infaillibilité, et les sources scripturaires et traditionnelles de son enseignement (Livre III, p. 209-505.)

Toute la doctrine est fort sûre, en même temps sagement conciliante. Des écoles nouvelles, des nouvelles méthodes d'apologétique on ne rejette pas tout en bloc et les dernières lignes du livre sont pour dire que, « si la foi est essentiellement un acte intellectuel, elle n'en reste pas moins sous l'influence de la volonté et du cœur. »

B. DE CARROY.

JURISPRUDENCE

Recueil d'actes internationaux de l'empire ottoman, recueillis et publiés par GABRIEL EFFENDI NORADOUNGHIAN. T. III. (*1856-1878*) et T. IV (*1878-1902*). Paris, Pichon, 1902-1903, 2 vol. gr. in-8 de XXXIV-575 et XXX-658 p. — Prix : 40 fr.

Les deux nouveaux volumes de cette importante collection contiennent tous les actes officiels qui ont amené ou consacré un nouvel état des choses dans plusieurs parties de l'empire ottoman.

Voici d'abord un répertoire chronologique des actes accomplis sous

le régime d'Abd-ul-Medjid. Citons ensuite le texte complet des protocoles du Congrès de Paris, dont la première séance a été tenue le 25 février 1856 : ce Congrès aboutissait au traité du 30 mars de la même année (p. 70). Il a été, avec raison, attaché une importance exceptionnelle à la convention dite des détroits, annexe du traité principal, ainsi qu'aux dispositions relatives à la convention dite des détroits, annexe du traité général, ainsi qu'à la convention sur le nombre et la force des bâtiments de guerre dans la Mer Noire (p. 82) et à la déclaration du Congrès de Paris (1856) sur le droit maritime (tome III, p. 89).

Signalons à la suite (n° 685) le célèbre Hatti-Humayoum de 1856, lequel a joué et joue encore un grand rôle dans les interventions diplomatiques. A la page 88, on rencontrera le traité par lequel l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne garantissent l'intégrité de l'empire ottoman. A côté de plusieurs conventions de limites, voici les protocoles de la commission européenne pour la réorganisation des principautés roumaines. Indiquons aussi les pièces relatives à l'intervention européenne en Syrie (1860) avec cinq documents.

Voici venir à la suite les traités de commerce avec la France (1861), avec la Grande-Bretagne, l'Italie, la Belgique, la Russie en 1862, puis avec les États-Unis d'Amérique, les Pays-Bas, l'Espagne, le Zollverein, l'Autriche.

A la page 204, nous trouverons le protocole pour la restauration de la coupole du Saint-Sépulcre. Signalons aussi la conférence relative aux biens conventuels de la Moldo-Valachie (p. 216 et 219), les affaires du Liban (p. 223), des îles Ioniennes (p. 231), la navigation du Danube (p. 240), le canal de Suez (p. 242), l'hérédité princière en Roumanie (p. 257), la propriété immobilière aux étrangers (p. 271), l'exarcat bulgare (p. 293), la revision du traité de Paris (p. 301), l'hérédité à Tunis (p. 338), le firman au khédive d'Égypte (p. 347), le rétablissement de l'ordre dans les contrées balkaniques (p. 541).

Au volume de 1878 à 1902, nous indiquerons les protocoles et le traité de Berlin, le traité de paix avec la Russie de 1879, la convention avec l'Autriche concernant la Bosnie et l'Herzégovine (p. 219), puis divers réglements de frontières.

Notons également une protestation de la Porte contre l'occupation de la Tunisie (p. 285), puis la navigation du Danube (p. 307), l'acte général de Berlin pour le Congo et l'Afrique occidentale (p. 340), les difficultés survenues dans la Roumélie orientale en 1885 et 1886, le traité de Bucarest, l'Angleterre et l'Égypte (p. 426), la répression de la traite des esclaves africains (p. 455), le traité de commerce avec l'Allemagne, du 26 août 1890. La dernière pièce du tome IV est une instruction concernant les vilayets de la Turquie d'Europe ; elle porte le numéro 1001.

Les indications qui précèdent montrent suffisamment la valeur pratique de la collection éditée par M. Noradounghian. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, herausgegeben von Dr BÆUMKER und Freiherr VON HERTLING. Münster, Aschendorff, 1903, Band IV :

Heft. 1. Dr HANS WILLNER : **Des Adelard von Bath Traktat de eodem et diverso**, in-8 de VIII-112 p. — Prix : 4 fr. 60.

Heft. 2 et 3. Dr LUDWIG BAUR : **Dominicus Gundissalinus, de divisione philosophiae**, in-8 de XIV-408 p.— Prix : 16 fr. 25.

Heft. 5. Dr ARTHUR SCHNEIDER : **Die Psychologie Alberts des Grossen**. 1. Teil, in-8 de XIV-292 p. — Prix : 11 fr. 85.

Ces trois publications enrichissent notablement la collection déjà considérable formée par MM. Bæumker et de Hertling.

Le traité d'Adélard de Bath n'est guère connu que de nom. On le cite à propos d'une phrase sur les universaux. Son sujet est en réalité tout autre. Malgré son titre bizarre, c'est une œuvre plus littéraire que philosophique. Pour exciter son neveu à l'étude, Adélard figure un dialogue qu'il aurait eu avec la déité des satisfactions mondaines et avec la muse de la philosophie escortée des sept arts libéraux. Cet ouvrage, bien que le latin n'en soit pas irréprochable, est remarquable par une recherche d'élégance inconnue aux philosophes du XIIIe siècle.

Adélard a été quelquefois cité, notamment par Jourdain et par Hauréau, mais son opuscule n'avait pas encore été publié en entier. L'éditeur a suivi le manuscrit existant à la Bibliothèque nationale de Paris sous le no 2389. Il a ajouté en appendice deux petites notices sur la question des universaux qu'Hauréau avait découvertes. Ces notices, aussi en latin, nous paraissent, d'après le style et la manière de raisonner, plus récentes et bien supérieures au point de vue philosophique.

Le Dr Willner s'est donné la peine d'accompagner sa publication d'un commentaire assez étendu, où il traite principalement de la théorie dite de l'indifférence d'après laquelle l'universel et l'individu ne sont que la même réalité envisagée à deux points de vue. Cette théorie, essai de conciliation entre les idées de l'école platonicienne de Chartres et les vues critiques d'Adélard, est encore, comme l'a bien remarqué Hauréau, une théorie réaliste ; c'est elle qui a préparé la voie au réalisme modéré du grand siècle de la scolastique. — Nous aurions souhaité quelques détails sur la vie et la personne d'Adélard. Sans doute M. Willner n'aura pas trouvé les renseignements nécessaires pour combler cette lacune.

— L'écrit de Gundissalinus, en espagnol Gonzalez, est un tableau d'ensemble de toutes les sciences connues de son temps. Gonzalez, archi-

diacre de l'archevêché de Tolède, n'était pas un penseur de génie ; c'était un vulgarisateur empressé de s'emparer de toutes les nouveautés et de les jeter dans le public. Son ouvrage n'en est pas moins important ; il donne une idée de l'état de la science au milieu du douzième siècle. La compilation de Gonzalez renferme un grand nombre d'assertions reproduites presque mot à mot des travaux d'Avicenne, d'Alfarabi et d'Algazel, que Gérard de Crémone venait de traduire vers 1140. L'infusion de la science arabe faisait éclater de toutes parts le trivium et le quatrivium des écoles du premier moyen âge. M. le Dr Baur a joint à cette publication un long commentaire, où il recherche les sources de toutes les théories exposées par Gonzalez. Comme érudition, son étude ne laisse rien à désirer ; le nombre des auteurs qu'il a consultés est véritablement effrayant.

Sur la question des universaux, qui préoccupait si vivement les esprits à cette époque, Gonzalez a quelques mots assez justes. D'autre part il est à remarquer la très petite place qu'occupe alors la psychologie dans l'ensemble des sciences. Elle n'a pas de nom particulier et est confondue dans la partie de la physique qui regarde les animaux. Cependant Gonzalez avait commencé par définir la philosophie la science de l'homme et de ce qui l'entoure.

— Le troisième fascicule diffère des deux autres. Ce n'est point une publication de textes. Les œuvres d'Albert le Grand ont déjà été publiées dans vingt éditions différentes. C'est un commentaire ayant pour but spécial de signaler l'origine des opinions soutenues par le grand docteur qui fut le maître de saint Thomas d'Aquin. Le Dr Schneider a cru bon de diviser son travail en plusieurs parties selon les sources où Albert le Grand a puisé. La première partie publiée aujourd'hui contient les doctrines empruntées à Aristote et à ses commentateurs, notamment aux Arabes dont Albert fit une étude toute particulière. Cette partie contient surtout les théories psychologiques sur la nature de l'âme, son union avec le corps, les puissances sensibles et intellectuelles. Tout en admettant que l'âme est la forme du corps, et lui donne l'être, le mouvement et la vie, Albert ne croit pas, comme son disciple saint Thomas, qu'elle lui donne aussi d'être corps, qu'elle lui donne la corporéité, *forma corporeitatis*. De même il n'est pas loin d'admettre une certaine innéité pour les premiers principes. Ils sont en nous par nature ; toutefois, pour les appliquer, il faut en posséder les termes que nous donne l'expérience. Albert entend dans le sens de possession des premiers principes l'*intellectus adeptus* d'Avicenne.

Cette étude offre, on le voit, un haut intérêt pour la connaissance des origines de la grande scolastique. Malheureusement elle ne peut être utilisée en France que par les personnes connaissant suffisamment

l'allemand. Pouvons-nous remarquer, à cette occasion, que l'auteur emploie le mot *Verstand* pour désigner la raison, *ratio*, et le mot *Vernunft* pour désigner la simple connaissance intellectuelle. Nous croyions que, depuis Kant, l'usage de ces deux mots était fixé dans le sens inverse.

D. V.

Plantes fourragères, par C.-V. Garola. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1904, in-18 de XII-468 p., avec 137 fig. — Prix : 5 fr.

Ce nouveau volume continue avec succès la publication de l'*Encyclopédie agricole*, publication des mieux faites et des plus utiles. Elle remplit parfaitement son but, qui est « de résumer les connaissances absolument nécessaires pour la culture rationnelle du sol. »

Ainsi que l'indique son titre : *Plantes fourragères*, le nouveau traité de M. Garola expose le rôle que ces productions jouent dans l'économie rurale. La division du livre est logique. Successivement se déroule ce qui concerne les prairies naturelles, les prairies artificielles, les fourrages annuels, enfin les plantes sarclées qui complètent si merveilleusement la série des productions mises à la disposition de l'éleveur. Pour les prairies, l'auteur fait d'abord connaître, par des indications précieuses, les espèces qui se rencontrent spontanément ; puis celles que l'on doit rechercher ou qu'il faut rejeter ; pourquoi ce choix, pourquoi cette sélection ; quelles sont les ressources des divers terrains cultivés, leurs préférences et ce qui se comportera le mieux sous chaque climat.

A l'étude des graminées succède celle des légumineuses, et tout ce qui s'y trouve indiqué sert d'entrée en matière à la partie consacrée aux prairies artificielles et temporaires. Suit un chapitre important sur tout ce qui concerne la fenaison ; son époque sur laquelle ont cours bien des idées erronées ; sur la manière d'opérer les fauches, de dessécher, rentrer et conserver les produits. Les conseils pour l'ensilage sont ici appropriés aux fourrages verts, plus loin ils concerneront les racines fourragères et les plantes sarclées. La dernière partie de l'ouvrage leur est spécialement consacrée. C'était normal, car la culture, et l'emploi pour l'alimentation du bétail, des betteraves, pommes de terre, navets, choux, raves, etc,, a pris une extension considérable. Il est bon d'en étudier le développement et l'utilité.

Après avoir indiqué ainsi la division adoptée dans l'exposé, il convient de relater la méthode suivie par l'auteur.

A chaque sujet nouveau il procède de la même manière, déterminant d'abord les conditions de sol et de climat que réclame la plante dont il s'occupe, l'époque la plus propice pour la semer, sa culture spéciale, le mode de récolter, de conserver, d'utiliser enfin ses produits. Mais ce qui est extrêmement précieux pour l'éleveur, ce sont les renseignements réunis sur les ressources d'alimentation que chacune lui

fournit : résumées méthodiquement et présentées presque toujours en tableaux bien faits et précis, tirées des plus récentes publications, ces indications donnent une valeur exceptionnelle à l'ouvrage. On peut donc féliciter M. Garola d'avoir, de tous points, rempli son programme de grouper « les renseignements les plus utiles pour tirer de la transformation de ces plantes par le bétail les résultats les plus avantageux. »

G. DE SENNEVILLE.

La Photographie vitrifiée mise à la portée des amateurs, par RENÉ D'HÉLIECOURT. Paris, Mendel, s. d., in-8 de 176 p., avec 38 grav. — Prix : 3 fr.

Les amateurs auxquels s'adresse cet intéressant petit livre, arrivé d'ailleurs à sa deuxième édition, me paraissent être des professionnels, ou peu s'en faut. La photographie vitrifiée est en effet un art, et un art difficile, qui demande un long apprentissage, des frais assez considérables, et ne se pratique pas sans de nombreux échecs. Évidemment, le résultat, lorsqu'il est atteint, est tout à fait remarquable, mais la réussite me paraît devoir être bien problématique pour un amateur, au moins avant de longs essais, très pénibles sans doute, mais aussi, bien intéressants. Loin d'ailleurs de vouloir décourager l'amateur qui a le goût et les loisirs nécessaires pour essayer de faire de la photographie vitrifiée, je lui conseille de se mettre à l'œuvre résolument. S'il veut s'astreindre à suivre à la lettre les conseils, formules et recettes que renferme le petit livre de M. d'Héliecourt, il obtiendra des résultats sinon satisfaisants dès le début, au moins encourageants.

J. C. T.

LITTÉRATURE

Étude sur le dialecte éolien. Sa place dans l'ensemble des dialectes grecs, par CHARLES LAMBERT. Paris, Rousseau, 1903, gr. in-8 de IX-275 p. — Prix : 4 fr.

Le but de cette étude savante est clairement exposé par le sous-titre : il s'agit de déterminer la place qu'occupe, dans l'ensemble des dialectes grecs, celui qui fut parlé en Éolie. Les autres dialectes ne sont mis en cause que pour lui être comparés.

Comme moyen d'observation, l'auteur ne se sert pas du vocabulaire, n'étant pas assuré que les vocables appartiennent bien tous au langage des Éoliens. Il n'examine que les faits grammaticaux, tant ceux de la phonétique que ceux de la morphologie.

Il arrive à deux conclusions, l'une négative : « Ni l'histoire ni la linguistique n'autorisent à réunir dans une unité primordiale les dialectes éoliens », l'autre positive : « Au dorien s'oppose nettement le groupe tout entier des dialectes non doriens. » Ceux-ci sont les

rejetons d'une langue qui était à peu près une avant l'invasion dorienne. Ce groupe peut être appelé « panachéen. » Les Doriens survenant troublèrent l'unité primitive. Par cette scission, les différences dialectales s'accrurent ; alors naquit véritablement l'éolien, et l'ionien attique et le béotien et les autres dialectes.

Nous voilà loin, comme on voit, de la classification ordinaire en quatre dialectes, ni plus ni moins, dont l'éolien aurait été constitué tout d'abord et tout d'une pièce. Nous n'en sommes plus à l'unité dialectale éolienne, comprenant tout ce qui n'était ni ionien ni dorien. Mais on s'explique cependant l'air d'antiquité des textes éoliens et les formes primitives qu'ils semblent affecter. Avons-nous cette fois, sur la question des rapports des dialectes entre eux, la solution définitive ? Il serait sans doute imprudent de répondre.

Quoi qu'il en soit, la riche bibliographie spéciale consultée par l'auteur témoigne de son érudition bien informée, et la lecture de l'ouvrage fait admirer son étude patiente et consciencieuse. Que désirer de plus ? Ne demandons pas l'impossible à la philologie. Malgré ses efforts continuels, elle aura toujours besoin, en cette matière comme en d'autres, de renouveler ses conjectures, et, pour affermir les conclusions d'aujourd'hui, d'attendre la science de demain. A. Boué.

Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains, par Antoine Albalat. Paris, Colin, 1903, in-18 de 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albalat poursuit l'œuvre, utile et dangereuse, qu'il a commencée avec son *Art d'écrire enseigné en vingt leçons* et la *Formation du style par l'assimilation des auteurs*. Quand déjà trop de gens écrivent, n'est-il pas, en effet, inopportun de révéler les secrets et ficelles du « métier » ? Car c'est le « métier » plutôt que « l'art », vous pensez bien, qui s'enseigne, s'assimile et se transmet.

Pour cette fois il fait à ses élèves toucher du doigt comment la plupart des grands écrivains ne raturent que pour chercher le mot plus précis, plus pittoresque, ou plus rare, le tour plus harmonieux, la finale plus sonnante. Ayant déclaré la guerre aux écrivains *négligés* ou *faciles*, il est sévère à Georges Sand, à Théophile Gautier, à Stendhal, qui n'ont rien à lui fournir, surtout au *Télémaque* de Fénelon, dont il est vrai que le style a bien de la mollesse et de la fadeur, mais qui — peut-être M. Albalat, moins qu'un autre, a-t-il le droit de le méconnaître, — est bien l'inventeur moderne de cette prose colorée, plastique et sonore, qu'il admire chez Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand et Flaubert. Chez ces derniers, dont il a pu avoir sous les yeux des manuscrits, il a trouvé plus d'exemples qu'il n'était besoin pour

illustrer sa leçon et rendre à ceux qui voudront se faire auteurs le goût un peu difficile.

Pour tous nos classiques d'ailleurs, dont il a voulu, en même temps, analyser les idées sur le style et la façon d'écrire, il s'est aidé de travaux déjà tout faits : de M. Gandar et de l'abbé Lebarq, sur Bossuet ; de Victor Cousin sur l'*Émile*, de MM. Paul et Victor Glachant sur Victor Hugo, de M. Faguet sur Flaubert, des éditions critiques de Fénelon et de Pascal. Et soit qu'il résume Buffon, soit qu'il emprunte au *Commentaire* de Malherbe sur Desportes, à la correspondance de Boileau et de Racine, quelques traits, il n'apprendra rien de bien neuf à qui a déjà fait sa rhétorique. Mais il fut ingénieux de réunir l'essentiel de ce qu'on sait sur *le soin de la forme* chez nos auteurs, et ce livre, en même temps que comme manuel pratique du *choix des expressions*, vaut aussi comme esquisse d'un chapitre encore épars d'histoire littéraire ; — seulement il vaudrait bien davantage, s'il y avait plus de proportions, et plus d'ordre.

M. Albalat ne craint-il pas d'avoir donné aux apprentis, à qui son livre spécialement s'adresse, un mauvais modèle de méthode en faisant venir, (je n'ai pas pu deviner pourquoi), Bossuet après Flaubert et Henri Heine, le Balzac d'*Eugénie Grandet*, entre Victor Hugo et Fénelon, Massillon à côté de Stendhal ? Il n'est pas non plus très exemplaire de s'acquitter par quelques généralités sur Corneille (30 lignes), ou Balzac (150), de la promesse faite d'étudier les « corrections manuscrites » des grands écrivains ; encore moins, de dire avec désinvolture : « Les ratures de Montesquieu doivent être bien curieuses. Malheureusement ses manuscrits sont à Bordeaux !... »

Enfin, pour aller jusqu'au bout de mes critiques, si le goût de M. Albalat me paraît, dans le commentaire de ces corrections d'auteurs, généralement assez sûr, il faut redire sérieusement que sa complaisance à certains « effets » très travaillés et à certaines gentillesses risque, en un temps où la simplicité déjà est fort peu de mode, de déchaîner les dilettantes du mot précieux et de la phrase contournée. Il faut encore confraternellement lui dire de supprimer, à la prochaine édition, comme choquante — à tous égards — cette formule par laquelle il prétend caractériser le tourment que s'infligea Flaubert pour bien écrire : « C'est le Christ de la littérature. »

GABRIEL AUDIAT.

Histoire de l'édition bénédictine de saint Augustin, par A.-M.-P. INGOLD, *avec le Journal inédit de Dom Ruinart*. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de XII-201 p. — Prix : 5 fr.

La belle édition des œuvres de saint Augustin, donnée par les bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, leur fait le plus grand honneur. Elle leur mérita les félicitations des Souverains Pontifes et de

Louis XIV et les applaudissements des historiens et des théologiens. Quelques voix discordantes troublèrent néanmoins ce concert d'éloges. Elles éclatèrent dans des brochures où, sous le voile épais d'un pseudonyme, on présentait cette œuvre, d'une valeur scientifique indiscutable, comme une simple entreprise janséniste. Les intrigues à Paris et à Rome suivirent de près l'apparition de ces attaques. Le but de tout cela était facile à deviner : il s'agissait d'interrompre l'édition ou de la faire condamner. Les troubles causés par les querelles jansénistes semblaient favoriser l'exécution de ce dessein. Les mauristes et leurs amis veillaient. Aux pamphlets ils opposèrent des défenses ; pour conjurer les intrigues, ils se servirent des admirateurs et des protecteurs que leur valaient une vie religieuse très fidèle et des travaux de premier ordre. Ce furent eux, Dieu merci ! qui eurent le dernier mot. Il faut s'en féliciter, puisque, depuis deux siècles, historiens et théologiens vivent sur leur saint Augustin. Cette édition n'est pas, au reste, sur le point d'être remplacée.

Cette querelle forme un épisode curieux de notre histoire littéraire. Elle valait la peine et l'honneur d'une étude. Le regretté vice-recteur de l'Institut catholique de Lille, M. le chanoine Didio, l'avait commencée. M. Ingold, après y avoir mis la dernière main, vient de la donner au public dans ses *Documents pour servir à l'histoire religieuse des* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*. Il y aurait encore des pages intéressantes à publier sur cette affaire. Les papiers qui nous restent des procureurs de la Congrégation de Saint-Maur à Rome et la correspondance inédite des bénédictins contiennent des renseignements variés et curieux sur les suites que cette querelle eut à Rome et en Italie. J.-M. Besse.

Propos littéraires, par Émile Faguet. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902, in-18 de 406 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Faguet commence par soutenir effrontément ce paradoxe que « la critique n'a aucune influence. » C'est un jeu d'en faire, et, pour le public, un jeu d'en lire, comme on lit de la philosophie ou des romans. Il se hâte d'ajouter que, de même que toute autre œuvre d'art, l'œuvre de critique bien faite, « en réalisant le beau, » élève les hommes et devient ainsi, quand même, un agent de moralité puissant. C'est donc son excuse, s'il en était besoin, d'avoir réuni en volume certains des « Propos » qu'il tint en toute indépendance d'esprit sur des choses de littérature, et par lesquels il a en effet, nul n'en doute, réalisé une manière de beauté.

Or il est impossible de suivre en tous les chapitres du livre cette pensée qui jaillit et court comme une eau vive, faisant sur un fond de bon sens scintiller les plaisanteries et les bons mots, à tous vents

jetant des idées fortes ou légères d'esthétique, de politique ou de morale. Je me bornerai donc à dire quels écrivains font l'objet de ces libres et lestes propos. C'est Tolstoï « comme romancier et poète, un des quatre ou cinq plus grands génies de notre siècle; comme penseur, un des plus faibles esprits de l'Europe; » — Zola, dont la thèse sur le progrès, la justice et le bonheur par la science est « la niaiserie même »; — M. Anatole France, qui, dans *l'Orme du Mail* et *le Mannequin d'osier*, ces deux livres à la Swift, tout pleins d'un savoureux et délicat réalisme, « a de l'esprit à faire peur »; — M. Paul Bourget, dont *Une Idylle tragique* lui paraît « le chef-d'œuvre » (ce n'est pas mon avis), dont il résume avec verve, et critique avec pénétration les fines nouvelles intitulées : *Deuxième Amour* et *Complications sentimentales;* — M. Maurice Barrès, « esprit réfléchi, méditatif, capable d'évolution », dont *les Déracinés* sont « un livre éminemment ennuyeux », mais, comme disaient nos pères, « un livre essentiel », où est vigoureusement peinte la génération inquiète, ambitieuse, et sans principes de 1880, et dont les conclusions sur l'état de « dissociation « où se trouve la France moderne « sont tellement celles de M. Faguet, qu'il a comme une pudeur à dire qu'elles sont justes »; — M. de Vogüé, en qui se rencontrent « l'ironie très voilée d'un certain scepticisme et l'optimisme éloquent des plus hautes convictions »; — Pierre Loti, un « homme de regret », qui *regrette* incessamment, qui regrette le passé, le présent, et déjà l'avenir si proche et si court; qui, à cause de cela, goûte les joies à la fois avec avidité, fébrilité, imitation et tristesse »; — M. Sully-Prudhomme, dont la belle méditation philosophique *Que sais-je?* est fortement condensée en quelques pages; — M. Édouard Rod, M. Paul Adam, les frères Margueritte, M. Léon Daudet, Gyp, « l'esprit le plus naturel et le plus spontané qui puisse être », M. Mæterlinck, dont les personnages « sont des âmes infantiles dans des corps adultes, et ces grands garçons-là, et ces grandes filles expriment des ébauches de pensées dans des balbutiements de mots vagues... »

Et, mêlés aux romanciers, se présentent les philosophes et les sociologues, M. Henry Michel, M. Léon Bourgeois, M. René Worms, avec qui M. Faguet, familier des grands écrivains politiques du XIXe siècle, et, « vieux libéral », comme il se définit lui-même, est toujours ardent à discuter de façon serrée et qui porte...

Enfin soixante pages du présent livre, dont on devine par cet aperçu incomplet la variété, sont remplies par une étude écrite avec un grand charme de tendresse sur un camarade d'École normale de M. Faguet, Édouard Ruel, critique d'art très fin, âme très pure et très religieuse; certes, Mgr d'Hulst et M. Ollé-Laprune, qui avaient successivement voulu se faire ses éditeurs, n'auraient pas, quoique liés à cette âme par

la communauté de la foi chrétienne, parlé d'elle avec plus de délicatesse et une plus pieuse admiration. GABRIEL AUDIAT.

La Vie et les Livres, par GASTON DESCHAMPS (6e série). Paris, Colin, 1903, in-18 de 297 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'y a plus grand'chose de nouveau à dire sur M. Gaston Deschamps, puisque, bien installé en sa tribune du *Temps*, il ne fait pas grand effort pour renouveler sa manière. De la facilité, de l'agrément, des souvenirs de voyageur et de lettré, mais qui s'épuisent un peu, des opinions moyennes ou même tout à fait neutres — il y a 162 pages sur Napoléon qui ne porteront ombrage à personne ; — un arrière-fonds de morale très bourgeoise, vérités de sens commun, respect un peu badaud pour la gloire, le panache, les belles tueries de Waterloo, mais aussi la « petite secousse » en évoquant 70, en saluant « la ligne bleue des Vosges », en parlant de l'Alsace des *Oberlé* ; enfin, dans l'émotion, comme dans la pensée et dans le style, quelque chose de superficiel et de hâtif, qui est le fait du métier plus encore que de l'ouvrier. Le moyen, en effet, d'approfondir et discuter de gros, sérieux, nobles ouvrages ou de méditer autour, quand on doit, chaque semaine, au milieu d'une vie dispersée, jeter au cyliste du journal qui attend les feuillets de l'article à date fixe ! Il faudrait être un bénédictin, ou Sainte-Beuve... Et M. Deschamps, je l'en plains plus que je ne l'en blâme, n'a même pas, c'est trop visible, le temps de lire en entier les livres dont il parle. Il en feuillette et résume un chapitre ou deux, puis tourne court. Cela diminue l'autorité de sa critique qu'aussi bien, par prudence, il réduit à très peu de chose, en même temps que cela en fait un conteur tronqué, qui presque jamais n'achève le récit en abrégé qu'il avait commencé.

C'est dommage vraiment, car dans le présent volume il se trouve que les romans ne tiennent presque aucune place, les livres de vers absolument aucune, et que M. Deschamps a pu grouper ses articles en trois cycles : le *Cycle de Napoléon*, aperçu des nombreux ouvrages napoléoniens parus ces années dernières, de MM. Chuquet, Arthur Lévy, Masson, Welschinger, Henri Houssaye, Paul Gautier ; — le *Cycle de la guerre*, dont *le Désastre*, des frères Margueritte, *les Oberlé*, de M. René Bazin, et *l'Alsace*, de M. Charles Grad, ont fourni la matière, — enfin le cycle à la mode, le *Cycle de l'exotisme colonial et pittoresque*, par où l'on roule à travers l'Inde de M. André Chevrillon, la Chine de Pierre Loti, de M. Marcel Monnier et de M. Bard, le Japon, le Chili de M. Bellessort, l'Australie, de M. Pierre Leroy-Beaulieu, etc... Si, au lieu de papillonner à l'aventure sur ces livres, M. Deschamps en avait méthodiquement extrait tout le suc, il nous aurait donné une histoire en raccourci de Napoléon,

et un petit tour du monde qui eussent été charmants... Il est vrai qu'en en distillant pour les gens du monde la fleur, il eût fait tort aux gros volumes d'Académie ou d'Institut, tandis que sa discrétion les ménage, et que son compte rendu ne dispense jamais de les lire.

GABRIEL AUDIAT.

Antonio Beccadelli detto il Panormita, studio del dott. MICHELE NATALE. Caltanisetta, tip. dell' Omnibus, 1902, in-8 de IX-135 p. — Prix : 3 fr.

A cette nouvelle biographie du Panormita, qui se lit avec agrément, je ne ferai qu'un reproche : c'est de présenter un peu trop, par endroits, les caractères d'une apologie. L'auteur fait habilement ressortir tout ce qui est à l'avantage de son personnage; il se montre assez indulgent pour ses défaillances, et plaide plus d'une fois les circonstances atténuantes. Le jugement qu'il porte sur l'*Opera de dictis et factis Alphonsi* pourra sembler bien favorable; en revanche, M. Natale reporterait volontiers sur le milieu où, pendant ses années de jeunesse, a vécu Beccadelli, la plus grande part de responsabilité d'un livre à scandale comme l'*Hermaphrodite*. Mais il a bien su faire revivre cette curieuse figure d'humaniste homme de cour et définir le rôle à la fois littéraire et politique du Panormita auprès d'Alphonse le Magnanime et de Ferdinand.

Ce qui contribue principalement à l'intérêt de ce livre et en fait la nouveauté, c'est que l'auteur a tiré grand parti de recueils de lettres, de pièces de vers et de discours politiques de Beccadelli, qui étaient restés jusqu'ici à peu près sinon tout à fait inutilisés. De là deux chapitres, l'un sur les poésies latines, l'autre sur la correspondance du Panormita, qui sont parmi les meilleurs du volume. On trouvera, dans plusieurs appendices, un dépouillement de ces recueils (mss. Barberini XXX, 142 et XXX, 143), et, soit dans le corps de l'ouvrage, soit à la fin, un bon nombre de pièces inédites, pour la plupart assez courtes d'ailleurs ; ces petites pièces permettent de mieux apprécier le talent, ou l'habileté, de Beccadelli, qui passait pour le meilleur poète latin de son temps.

L. AUVRAY.

HISTOIRE

Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an 100 avant notre ère, étude historique, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Fontemoing, 1904, in-16 de XII-220 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre d'antiquité s'ouvre par une dédicace toute de modernité : « A la mémoire de Henri Martin et de Jules Ferry, hommage de vive reconnaissance et d'inaltérable souvenir. » Et la Préface nous donne aussitôt la raison d'être du livre : « Je publie dans ce volume un cours

que j'ai fait au Collège de France pendant l'année scolaire 1902-1903, histoire la plus ancienne de ces deux familles celtiques (Gôidels et Gallo-Brittons) » ; et pour les sources et les preuves, l'auteur renvoie aux ouvrages et mémoires dans lesquels il a traité en détail le sujet résumé pour son auditoire et, aujourd'hui, par delà son auditoire pour un public plus étendu.

— Les trois premiers chapitres résument d'une façon claire et intéressante la plus ancienne géographie et la plus ancienne ethnographie des Celtes en Europe : les noms de pays et les noms de lieu forment à la fois des points de repère et des arguments d'ordre probant. — Viennent ensuite cinq chapitres sur la religion des Celtes : nous avouons ne pas les goûter ; et M. d'Arbois de Jubainville n'aurait pas eu besoin de les écrire pour prouver la puissance de son imagination et la fertilité de ses conceptions. M. d'Arbois a voulu sans doute rivaliser avec Henri Martin dont on connaît l'enthousiasme druidique et bardique et à la mémoire duquel il a dédié ce livre. Henri Martin et les écrivains de son temps expliquaient la mythologie de la Gaule par les légendes galloises. M. d'Arbois l'explique par les légendes irlandaises. Celles-ci sont plus anciennes et plus authentiques que les premières ; mais elles n'arrivent pas davantage à l'antiquité ; une mythologie ne s'explique pas par des légendes romanesques postérieures de plus de mille ans et provenant de peuples congénères.

Après ces développements d'autant plus malheureux que *falsis vera remiscet*, et que son autorité scientifique fera prendre au public comme réalité historique des fantaisies conjecturales et confuses, M. d'Arbois de Jubainville descend des nuages sur la terre pour faire l'histoire des migrations et des conquêtes des Celtes ou Gaulois ; il part de leur centre primitif, tel qu'on le restitue, c'est-à-dire dans ce qui est aujourd'hui l'Allemagne centrale et septentrionale. De là ils se sont étendus à l'ouest du Rhin, au sud des Pyrénées, au sud des Alpes, au sud du Danube et jusqu'en Asie Mineure : ils y ont guerroyé contre d'autres peuples, Ligures, Venètes, Ibères, Phéniciens, Grecs, etc., avant d'être vaincus et soumis eux-mêmes par les Romains et avant que les Germains jadis (leurs sujets à eux Gaulois) aient fini de changer de rôles avec leurs anciens maîtres.

M. d'Arbois de Jubainville avait déjà plusieurs fois traité ces questions : ici il les présente, en résumé, par conséquent d'une façon plus claire mais non sans quelque sécheresse. Cette sécheresse vient aussi peut-être de ce que M. d'Arbois n'a pas pris la peine de composer ce livre, mais a simplement résumé en vingt chapitres la matière de ses vingt leçons et chacune portant sa date. Villemain et d'autres professeurs de notre grande époque gardaient aussi à leurs livres la forme de cours ; mais l'ensemble était plus harmonieux et la lecture plus attrayante.

[illegible] sont aisées et excusables. *Necker* [illegible] l'impression, car on le rencontre deux [illegible] non pas le ministre de Louis XVI, [illegible] toujours appelé Neckar. *Seier-markt* (p. 119) [illegible] l'impression, malheureuse pourtant parce qu'elle [illegible] Mais ce qui pourra dérouter le lecteur français, [illegible] dès la première page, le terme de Gaël : c'était, il y a plus [illegible] qui, réduit par l'usure phonétique, s'écrit aujourd'hui [illegible] Gael, quoiqu'un tréma français, [illegible] lui donne [illegible] de deux syllabes au lieu d'une. Le lecteur français a l'habitude des Gaels ; pourquoi les lui changer ? Il nous paraît quelque peu pédant d'écrire aujourd'hui [illegible] en français et pour le grand public, mais peut-être M. d'Arbois de Jubainville a-t-il introduit ce mot en français à cause de cela même : il nous semble pourtant qu'une note de philologie aurait suffi pour expliquer que Gaël est l'aboutissant historique d'un ancien nom [illegible]. H. GAIDOZ.

Tortures et tourments des martyrs chrétiens. Traité des instruments de martyre et des divers modes de supplice employés par les païens contre les chrétiens, par ANTONIO GALLONIO. Traduit sur les originaux italien et latin. Paris, Carrington, 1904. in-8 de VI-234 p., orné de 46 planches. — Prix : 20 fr.

Une très ancienne église de Rome rebâtie par Nicolas V, S. *Stefano rotondo*, présente sur ses murailles circulaires une série épouvantable de scènes de martyre peintes par le Florentin Tempesta, et par Pomarancio. C'est vers ce panorama de supplices, qui traduit avec un réalisme de cauchemar les descriptions les plus cruelles des légendes hagiographiques, que notre pensée s'est immédiatement reportée en ouvrant le traité de l'oratorien Gallonio, archéologue fameux et collaborateur de Baronius (1605). Et, le fait, les quarante-six planches que renferme cet ouvrage intéressant à divers titres de bibliophile, sont la reproduction des gravures sur cuivre exécutées par Antonio Tempesta, [illegible] dessins de Giovanni de Guerra. Le *Traité des instruments de martyre* [illegible] pieuse, avec une érudition pieuse qui ne [illegible] théories quelque peu radicales exprimées [illegible] Cellinuste, et il a comblé d'édification et [illegible] successives, car ses éditions anciennes [illegible] 1584 ; Cologne 1602 ; Paris 1659 ; [illegible] complètes d'opuscules de Maggi et [illegible] gement suivant que ne pouvons [illegible] est très curieux et fait avec [illegible] soigneusement recueilli ce qui se trouve [illegible] actes, dont plusieurs pourraient

être suspects, mais aussi dans les auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques. » (XVII, 4). L'éditeur a très artistement restitué, presque dans sa forme première, et avec les mêmes gravures, cet ouvrage aujourd'hui oublié, dans la pensée d'offrir aux amateurs une belle reproduction bibliographique, et aux chrétiens modernes le supplément naturel des *Vies de saints* qu'ils aiment à relire pour y trouver encouragement et réconfort.

G. PERRIN.

Le Concordat, sa négociation, ses dix-sept articles, son histoire de 1801 à 1903, par AUGUSTE BODY. Lyon, imp. Geneste. 1903, in-8 de 171 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'Histoire, le texte et la destinée du concordat de 1801, par l'abbé EM. SÉVESTRE. Angers, Siraudeau. 1903. in-8 de 1[illegible] p. — Prix : 2 fr. 50.

Ces deux ouvrages se complètent mutuellement. Le premier condense d'une façon très heureuse le récit des négociations et de la signature du Concordat « œuvre d'un génie et d'un saint. » (p. 13-76), et poursuit l'histoire de ce traité de 1801 à 1903, en consacrant seulement une dizaine de pages à son fonctionnement depuis la Restauration jusqu'à la troisième République. Le second, par contre, passe plus rapidement sur la période initiale, mais développe avec un grand soin (p. 1[illegible]-5[illegible]) l'étude de son application par les gouvernements successifs de la France au XIXe siècle. Un chapitre y est réservé aux débats actuels (p. 5[illegible]-7[illegible]), et toute une partie, fort suggestive, à la destinée du Concordat : Faut-il le maintien du Concordat ?... Craintes de dénonciation... Suite de l'abrogation. — Les deux auteurs font un commentaire également excellent du texte concordataire et des articles organiques. Ils font aussi l'un et l'autre ressortir avec une grande lucidité la différence abonne qui existe entre les traitements ecclésiastiques et la rétribution allouée aux fonctionnaires de l'État, le caractère extra-contractuel des articles organiques, et les dangers qui résulteraient pour la paix publique de la rupture du Concordat.

— M. Sévestre semble mieux au courant de la littérature récente de son sujet. Il cite heureusement, à côté de Thiers, d'Haussonville, de Laurent-Dangin, d'Émile Ollivier, les ouvrages de Lecoqueur, de Sorel, de Valdal, des abbés Féret et Sicard, de Pierre de la Gorce, de Lecoq, Jules Simon et Taine, d'A. Leroy-Beaulieu, d'Étienne Lamy, de Mgr Lagrange, du cardinal Mathieu et les articles de Maulvault de Vogüé, Charles Benoist, Aulard, Fonsegrive, etc. ; il est aussi bien au courant des discours parlementaires et des chroniques politiques des grands quotidiens.

De ces pages se dégage une grande vérité : « On n'impose pas l'injustice à un pays, on ne lui arrache pas sa religion sans qu'il se révolte. » Tous les gens sensés le comprennent. La religion de la France ne sera pas anéantie parce qu'une poignée de sectaires aura [illegible]

A manier tant de noms, les erreurs sont aisées et excusables. *Necker* n'est pourtant pas une faute d'impression, car on le rencontre deux fois (p. 14 et 116), pour désigner non pas le ministre de Louis XVI, mais l'affluent du Rhin, toujours appelé Neckar. *Steier-markt* (p. 119) n'est qu'une faute d'impression, malheureuse pourtant parce qu'elle paraît avoir un sens.— Mais ce qui pourra dérouter le lecteur français, c'est, et cela dès la première page, le terme de *Gôidel* : c'était, il y a plus de mille ans, le nom qui, réduit par l'usure phonétique, s'écrit aujourd'hui chez nous Gaël, quoiqu'un tréma français, erroné, lui donne l'apparence de deux syllabes au lieu d'une. Le lecteur français a l'habitude des Gaëls ; pourquoi les lui changer ? Il nous paraît quelque peu pédant d'écrire aujourd'hui *Gôidels* en français et pour le grand public, mais peut-être M. d'Arbois de Jubainville a-t-il introduit ce mot en français à cause de cela même : il nous semble pourtant qu'une note de philologie aurait suffi pour expliquer que Gaël est l'aboutissant historique d'un ancien nom *Gôidel*. H. Gaidoz.

Tortures et tourments des martyrs chrétiens. Traité des instruments de martyre et des divers modes de supplice employés par les païens contre les chrétiens, par Antonio Gallonio. Traduit sur les originaux italien et latin. Paris, Carrington, 1904, in-8 de VI-234 p., orné de 46 planches. — Prix : 20 fr.

Une très ancienne église de Rome rebâtie par Nicolas V, *S. Stefano rotondo*, présente sur ses murailles circulaires une série épouvantable de scènes de martyre peintes par le Florentin Tempesta, et par Pomarancio. C'est vers ce panorama de supplices, qui traduit avec un réalisme de cauchemar les descriptions les plus cruelles des légendes hagiographiques, que notre pensée s'est immédiatement reportée en ouvrant le traité de l'oratorien Gallonio, archéologue fameux et collaborateur de Baronius (15 mai 1605). Et, de fait, les quarante-six planches que renferme cet ouvrage intéressant à divers titres le bibliophile, sont la reproduction des gravures sur cuivre exécutées par Antonio Tempesta, d'après les dessins de Giovanni de Guerra. Le *Traité des instruments de martyre* est écrit d'un style placide, avec une érudition pieuse qui ne soupçonnait pas, certes, les théories quelque peu radicales exprimées naguère par le P. Delehaye, bollandiste, et il a comblé d'édification et de sainte horreur des générations successives, car ses éditions anciennes sont fort nombreuses, (Rome 1591, 1594 ; Cologne 1602 ; Paris 1659 ; Anvers 1668 ; plus diverses éditions complétées d'opuscules de Maggi et Juste Lipse etc.). Dupin en porte le jugement suivant que ne pouvons mieux faire que de reproduire : « Ce traité est très curieux et fait avec beaucoup de soin. L'auteur n'a pas seulement recueilli ce qui se trouve des supplices des *martyrs* dans leurs actes, dont plusieurs pourraient

être suspects, mais aussi dans les auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques. » (XVII, 4). L'éditeur a très artistement restitué, presque dans sa forme première, et avec les mêmes gravures, cet ouvrage aujourd'hui oublié, dans la pensée d'offrir aux amateurs une belle reproduction bibliographique, et aux chrétiens modernes le supplément naturel des *Vies de saints* qu'ils aiment à relire pour y trouver encouragement et réconfort. G. PÉRIES.

Le Concordat, sa négociation, ses dix-sept articles, son histoire de 1801 à 1903, par AUGUSTE BODY. Lyon, imp. Geneste, 1903, in-8 de 171 p. — Prix : 1 fr. 30.

L'Histoire, le texte et la destinée du concordat de 1801, par l'abbé EM. SÉVESTRE. Angers, Siraudeau, 1903, in-8 de II-253 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ces deux ouvrages se complètent mutuellement. Le premier condense d'une façon très heureuse le récit des négociations et de la signature du Concordat « œuvre d'un génie et d'un saint, » (p. 13-76), et poursuit l'histoire de ce traité de 1801 à 1903, en consacrant seulement une dizaine de pages à son fonctionnement depuis la Restauration jusqu'à la troisième République. Le second, par contre, passe plus rapidement sur la période initiale, mais développe avec un grand soin (p. 19-58), l'étude de son application par les gouvernements successifs de la France au XIXe siècle. Un chapitre y est réservé aux débats actuels (p. 58-77), et toute une partie, fort suggestive, à la destinée du Concordat : Faut-il le maintien du Concordat ?... Craintes de dénonciation... Suite de l'abrogation. — Les deux auteurs font un commentaire également excellent du texte concordataire et des articles organiques. Ils font aussi l'un et l'autre ressortir avec une grande lucidité la différence absolue qui existe entre les traitements ecclésiastiques et la rétribution allouée aux fonctionnaires de l'État, le caractère extra-contractuel des articles organiques, et les dangers qui résulteraient pour la paix publique de la rupture du Concordat.

— M. Sévestre semble mieux au courant de la littérature récente de son sujet. Il cite heureusement, à côté de Thiers, d'Haussonville, de Thureau-Dangin, d'Émile Ollivier, les ouvrages de Debidour, de Sorel, de Vandal, des abbés Féret et Sicard, de Pierre de la Gorce, de Zévort, Jules Simon et Taine, d'A. Leroy-Beaulieu, d'Étienne Lamy, de Mun, Lecanuet, du cardinal Mathieu et les articles de Melchior de Vogüé, Charles Benoist, Aulard, Fonsegrive, etc. ; il est aussi très au courant des discours parlementaires et des chroniques politiques des grands quotidiens.

De ces pages se dégage une grande vérité. « On n'impose pas l'injustice à un pays, on ne lui arrache pas sa religion sans qu'il se révolte. » Tous les gens sensés le comprennent. La religion de la France ne sera pas anéantie parce qu'une poignée de sectaires aura déchiré le Concor-

dat. La pacification religieuse, que les chefs des catholiques ont toujours prêchée jusqu'ici, fera place à la lutte pour la vie, quand il faudra ou combattre ou cesser d'exister. Quand les projets de la loi Pressensé auront remplacé le traité qui modérait les impatiences et les rancœurs, ce sera la persécution sans doute, mais aussi la guerre civile implacable, irréductible, sanglante. La patience, en effet, a des bornes et tous les catholiques ne sont pas des moutons bélants et de niais candidats à un ridicule martyre. Après bien des luttes fraticides, il faudra recommencer un autre concordat ; mieux vaut encore faire l'économie de ces coûteuses expériences ! — Telle est au fond la conclusion identique de ces deux brochures, dignes, l'une et l'autre, d'être abandonnement répandues pour éclairer l'opinion et répondre aux objections élevées contre la conservation du traité salutaire aussi avantageux à l'État qu'à l'Église.

G. PÉRIES.

L'Europe et la Révolution française, par ALBERT SOREL, 6e partie. *La Trêve. Lunéville et Amiens, 1800-1805.* Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 527 p. — Prix : 8 fr.

« Ces quatre années ont été, avec les dix années de règne de Henri IV, les meilleures, la plus noble partie de l'histoire de France », a écrit du Consulat le duc Victor de Broglie. C'est le récit de ces quatre années, de Marengo à Austerlitz, que M. Albert Sorel a entrepris de faire dans le nouveau volume de sa magistrale histoire de *l'Europe et la Révolution française*. Période bénie en effet où la France, épuisée par la Terreur, ruinée et déconsidérée par le Directoire, se recueille et panse ses plaies sous le gouvernement d'une volonté ferme et d'un esprit supérieur. C'est l'époque du Concordat, du Code civil, du rétablissement des finances et de l'administration, de la reconstitution morale et matérielle du pays, et, pour consacrer le tout, c'est la paix, la paix réparatrice souhaitée par tous, la paix avec l'Autriche à Lunéville, avec l'Angleterre à Amiens.

Est-ce à dire pourtant que tous aient désarmé ? Non, sans doute. Bien des généraux étaient jaloux de cet égal devenu leur supérieur; bien des survivants de la Convention ne pardonnaient pas l'accord avec l'Église; les jacobins murmuraient ; les royalistes ne se soumettaient pas. Pichegru, Cadoudal et Moreau conspiraient. La paix elle-même était boiteuse et mal assise, c'était plutôt une trêve que tous voulaient mettre à profit, l'Angleterre comme l'Autriche, et le Premier Consul comme l'Angleterre, pour préparer de nouvelles luttes. L'enlèvement et l'assassinat du duc d'Enghien, qui demeure une tache sur la mémoire de Bonaparte, vint fournir un nouveau prétexte aux puissances, plus avides, au fond, d'augmenter leurs possessions et de mutiler la France, trop grande à leurs yeux, que de venger le sang des Bourbons. La préparation dura

dix-huit mois et il faut lire dans le beau livre de M. Sorel le récit de toutes ces intrigues et de toutes ces combinaisons ambitieuses qui n'aboutirent en somme qu'à une nouvelle défaite et au coup foudroyant d'Austerlitz. Faire l'éloge de cette nouvelle œuvre de l'éminent académicien est vraiment superflu. Elle continue, avec le même charme et le même succès, la même hauteur de vues et la même vigueur de style, l'étude qu'il a entreprise de cette époque la plus troublée et la plus compliquée de notre histoire. Il y a là des considérations d'une justesse indiscutable et des tableaux achevés. Qu'il nous soit permis de citer parmi ces derniers le dramatique et émouvant récit de l'assassinat de Paul Ier.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Louis XI, Jean II et la Révolution catalane, 1461-1473, par JOSEPH CALMETTE. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 613 p. — Prix : 15 fr.

L'objet du livre de M. Calmette n'est pas de nous raconter les campagnes militaires que nécessita la révolution de la Catalogne sous le règne de Jean II d'Aragon. Son but est tout autre, plus élevé et plus intéressant. Sous la forme d'une étude diplomatique des plus fouillées, M. Calmette nous retrace la lutte toute politique des deux princes les plus cauteleux du xve siècle, Louis XI et Jean II. En nous montrant enfin que le plus habile des deux ne fut peut-être pas le roi de France, il nous présente un jugement assez nouveau, sinon des aperçus entièrement neufs, sur le talent politique d'un de nos meilleurs rois.

Après avoir, étant Dauphin, soutenu les Catalans révoltés contre le roi d'Aragon Jean II, Louis XI, une fois monté sur le trône, fait volte-face et conclut avec Jean le traité de Bayonne (mai 1462) : il fournira des troupes et des subsides à son allié, mais la Cerdagne et le Roussillon serviront de gage à ce prêt. A la suite d'une campagne mêlée de succès et de revers, Louis prend possession, un an plus tard, des deux comtés et les déclare réunis à la France. Mais ces annexions ne lui suffisent pas : durant trois ans encore, les Catalans se débattent dans l'enfantement d'une royauté nouvelle. Brisant alors avec Jean II, Louis XI leur propose comme souverain le fils du roi René, Jean, duc de Calabre, et pendant deux ans le soutient vigoureusement. Jean II parvient à se tirer de ce mauvais pas : il détache ses alliés de la France et forme contre elle une véritable coalition. La Catalogne, de son côté, s'est lassée de la lutte ; Barcelone se rend au roi d'Aragon, le pays est pacifié (1472). C'est au tour du Roussillon et de la Cerdagne de se soulever, mais, cette fois, contre les dominateurs français. Après une campagne plutôt malheureuse, Louis XI se résigne à ne plus interpréter le traité de Barcelone mais à en exécuter littéralement les clauses. Il abandonne le Roussillon et la Cerdagne, qui ne

seront plus en ses mains qu'un gage répondant des prêts consentis au souverain espagnol. Cette fois au moins, Louis XI s'était attaqué à un adversaire d'un génie égal au sien. HENRI LONGNON.

Louis XV et Madame de Pompadour, *d'après des documents inédits*, par PIERRE DE NOLHAC. 6e éd. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 de 363 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est la reproduction, dans un format populaire, du magnifique ouvrage si luxueusement édité par la maison Goupil avec des illustrations de premier ordre qui est maintenant introuvable. C'est la suite des belles études de M. de Nolhac sur la Cour de France au XVIIe et au XVIIIe siècle. M. de Nolhac est l'historiographe de Versailles comme il en est le conservateur ; historiographe consciencieux, conservateur heureux et habile. Après les reines légitimes, il s'en prend aujourd'hui aux reines de la main gauche ; après Marie-Antoinette et Marie Leczinska, la marquise de Pompadour. Comment cette petite bourgeoise, d'origine modeste, put-elle remplacer les dames de la plus haute noblesse et se faire déclarer comme elles, maîtresse attitrée ? Elle était jolie et séduisante, elle n'avait pas de scrupules : sa famille en avait moins qu'elle encore. Elle s'était fixé ce but : elle l'atteignit. Il semble d'ailleurs qu'elle aimait réellement le Roi et que le Roi en était sincèrement épris. L'aventure du bal masqué devint liaison durable, et plus tard l'amour devint amitié, resserrant ou tout au moins consolidant la liaison. Il semble aussi qu'au lieu d'éloigner Louis XV de sa famille, Mme de Pompadour ait cherché à l'en rapprocher. Elle aimait les arts, elle favorisa les philosophes et pensionna les gens de lettres. Les philosophes et les gens de lettres l'ont louée ; les arts ont reproduit ses traits. Il n'en est pas moins vrai que son règne a été pour son royal amant une nouvelle et lamentable étape dans cette voie de décadence morale qui devait aboutir à Mme du Barry. Et d'autre part, les amusements où elle le retint l'enlevèrent aux distractions plus nobles qu'il avait cherchées à plusieurs reprises aux armées et sur les champs de bataille, à Fontenoy, par exemple ; tandis que les dépenses des bijoux dont il la comblait, des châteaux qu'il faisait construire pour elle, Chéry, Bellevue, Aunay, à une époque où l'argent manquait pour équiper les troupes et armer les vaisseaux, n'ont pas peu contribué aux désastres politiques et militaires de la fin du règne, et en creusant le déficit et tuant l'affection populaire, ont largement préparé la Révolution. C'est ce qui ressort de la très consciencieuse et impartiale étude de M. P. de Nolhac dans ce livre qui n'aura pas moins de succès que ses devanciers ; car il réunit comme eux tout l'attrait d'un roman à la plus scrupuleuse vérité historique. Ce succès, du reste, il l'a déjà obtenu ; le volume que nous avons sous les yeux est la sixième édi-

tion : il n'y a que quelques jours que nous l'avons et l'on annonce déjà la neuvième. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Un Allié de Napoléon. Frédéric-Auguste, premier roi de Saxe et grand-duc de Varsovie (1763-1827), par ANDRÉ BONNEFONS. Paris, Perrin, 1902, in-8 de XXIII-514 p. — Prix : 7 fr. 50.

Au moment où M. Albert Sorel fait paraître le tome VII de son grand ouvrage sur *l'Europe et la Révolution française* (*1806-1812*), il peut être intéressant de connaître un livre publié il y a déjà près de deux ans, qui apporte une précieuse contribution à l'histoire des anciennes relations entre la France et l'Allemagne. Ce livre, dans le cadre d'une biographie, nous présente, au point culminant de son existence, une petite nation absorbée aujourd'hui, avec plusieurs autres, dans l'Empire germano-prussien. La Saxe, qui faisait partie du monde civilisé depuis Charlemagne, est sortie du monde politique avec Napoléon. Son premier roi, Frédéric-Auguste, successeur d'une longue série de ducs et d'électeurs, devait occuper le trône pendant cinquante-neuf ans et connaître comme la reine célébrée par Bossuet, « toutes les extrémités des choses humaines. »

Des relations de la Saxe et de la France sous le premier Empire, on ne rappelle communément que deux faits : la défection des troupes saxonnes à Leipzig, qui aurait amené la défaite et indirectement la ruine totale de Napoléon, puis, par contraste, la fidélité du Roi à son grand allié, qui aurait valu à ce pays le cruel traitement qu'il subit au congrès de Vienne. Le détail des événements antérieurs nous montre Frédéric-Auguste constamment disputé, au milieu des coalitions antifrançaises, entre ses sentiments et ses intérêts. En 1792, la Saxe offre l'hospitalité aux auteurs de la déclaration de Pilnitz : en 1804, elle est encore un centre d'intrigues hostiles à la France. Deux ans après, au lendemain d'Iéna, elle bénéficie entre toutes de l'écrasement de la Prusse, quand l'Électeur, à la fois devenu roi sur l'Elbe et grand-duc sur la Vistule, est placé en quelque sorte comme la pièce maîtresse du système napoléonien dans l'Europe centrale. C'est à Dresde que le vainqueur d'Iéna, à la veille de jouer sa dernière partie, tient sa cour plénière de rois en 1812, qu'il remportera sa dernière grande victoire en 1813. Tout cela valut à Frédéric-Auguste d'être, après les journées de Leipzig, emmené en captivité à Berlin et de voir une administration russe établie dans son royaume, en attendant le partage au profit de la Prusse en 1815. Si la Saxe existe encore, elle doit son salut à Louis XVIII qui fit de son maintien une question d'ordre public européen. M. Bonnefons, dans les quinze chapitres de son volume, un peu terne de style mais construit sur de solides matériaux, a raconté ce naufrage d'un petit peuple aujourd'hui presque effacé de la carte, d'une dynastie

réduite désormais au rôle d'auxiliaire obligée de son ancienne rivale, la dynastie des Hohenzollern. L. P.

Une Victime des septembriseurs. L'Abbé Jean-Baptiste Bottex, député du clergé de Bresse aux états-généraux, massacré aux journées de septembre (1749-1792). *Notice biographique et étude d'histoire religieuse sur les débuts de la Révolution*, par l'abbé CHARLES DEMENTHON. Paris, Lecoffre, 1903, in-8° de XXXV-403 p. avec portrait. — Prix : 6 fr.

Né à Neuville-sur-Ain en 1749, l'abbé Jean-Baptiste Bottex appartenait à une de ces vieilles familles bourgeoises qui faisaient l'honneur et la force de la province. Il fit ses études littéraires et scientifiques au collège de Bourg, ses études théologiques au séminaire de Saint-Irénée de Lyon, où il enseigna ensuite la logique et la physique. Mais c'était le ministère paroissial qui l'attirait. Vicaire à Saint-Jean-le-Vieux, il fut, au bout de deux ans, appelé à la cure de sa ville natale par la résignation faite en sa faveur par le titulaire, l'abbé Charles Vicaire.

C'est là qu'au bout de quatorze ans les électeurs du bailliage de Bourg vinrent le chercher pour l'envoyer aux états généraux comme membre du premier ordre. Il y tint une place honorable, mais sans éclat ; d'esprit sage et d'opinions moyennes, il siégea à ce que nous appellerions aujourd'hui la droite modérée. Mais pour tout ce qui touchait à l'état ecclésiastique, il fut irréprochable. On avait prétendu qu'il avait prêté serment à la constitution civile du clergé ; M. l'abbé Dementhon prouve par les témoignages les plus irrécusables que c'est une erreur. Il marcha toujours d'accord avec la majorité des évêques et du clergé, et, avec eux, il signa les déclarations très nettes du 26 juin et du 29 septembre 1791.

Après la séparation de la Constituante, il ne rentra pas dans sa paroisse dont son refus de serment l'avait fait déclarer déchu ; il se retira au séminaire des Missions étrangères et c'est là qu'il fut arrêté dans la nuit du 14 au 15 août et conduit à la Force. Il y fut massacré le 3 septembre, et précisément pour avoir refusé le serment de liberté et d'égalité.

Aujourd'hui la cause des prêtres martyrs de septembre est introduite : c'est ce qui a déterminé M. l'abbé Dementhon à écrire la vie de ce martyr bressan, l'abbé Bottex ; les pages qu'il lui a consacrées, composées à l'aide des documents les plus authentiques et avec une discussion serrée des faits, pèseront certainement d'un poids considérable dans la balance du procès qui s'instruit. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Politique et Religion, par J.-B. Ripert. Paris, Perrin, 1904, in-16 de xi-289 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Ripert est député de Marseille, élu par suite de la réaction qui a renversé la municipalité socialiste. Entré à la Chambre, il a été dégoûté des tendances basses, intéressées et sectaires de la majorité. Il épanche ses impressions dans le volume que nous présentons.

Ce n'est pas qu'il rejette toute la faute sur la majorité, il en met la meilleure partie au compte des électeurs. Nous aurions une autre majorité, si les populations n'étaient pas aussi indifférentes pour tout ce qui ne touche pas immédiatement les intérêts matériels. Le matérialisme franc rend toute société impossible. On ne peut gouverner qu'au nom du spiritualisme, or, le spiritualisme implique la morale, l'existence de Dieu et par suite une religion. Une religion est la base nécessaire de l'ordre social. En conséquence le gouvernement doit protéger les religions, assurer la conservation du sentiment religieux et lui donner une place importante dans l'éducation de la jeunesse.

M. Ripert ne se fait pas l'illusion que nous ayons de sitôt un gouvernement comprenant ainsi ses devoirs. En attendant, il engage les citoyens à garder soigneusement la haute main sur l'éducation de leurs enfants, à propager par tous les moyens les idées saines, et à exiger des candidats qu'ils se prononcent catégoriquement sur la question religieuse.

On voit à quelle noble inspiration a obéi M. Ripert. Nous aurions bien quelques petites réserves à faire : ainsi la thèse que la loi morale exige une sanction complète dès ce monde ne nous paraît pas complètement exacte. Mais il faut nous souvenir que nous sommes en présence d'un homme politique et non d'un philosophe, et nous préférons nous réjouir de ce qu'il y ait encore au Parlement de bons Français ayant ces sentiments de droiture et de justice et le courage de les exprimer publiquement. D. V.

L'Idéal américain, par Th. Roosevelt ; trad. par A. et E. de Rousiers. Paris, Colin, 1904, in-18 de xix-251 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Anarchisme aux États-Unis, par Paul Ghio. Paris, Colin, 1904, in-18 de xvi-196 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est un livre particulièrement utile à méditer aujourd'hui que ce recueil d'articles dus à la plume du président actuel des États-Unis, et dont MM. A. et S. de Rousiers nous donnent une élégante traduction. Quelques-uns remontent visiblement à huit ou neuf ans, d'autres sont plus récents : tous ouvrent des aperçus révélateurs sur l'intense vie nationale américaine, et, par une comparaison forcée, nous offrent des enseignements trop suggestifs, hélas ! sur la décadence de notre propre pays. Au lieu des mesquines compétitions, des odieux clichés, des

viles rancunes qui inspirent notre politique et en font l'atmosphère irrespirable pour toute âme élevée, nous trouvons un idéal encore bien humain, sans doute, mais noblement illuminé par l'honnêteté individuelle et l'énergie sociale. La comparaison attriste et l'on se demande si ce sont les caractères qui sont mieux trempés, ou si ce sont les conditions générales qui sont plus favorables. Une conclusion s'impose bien vite néanmoins, c'est que si l'initiative individuelle savait chez nous s'affranchir, dans toutes les branches de l'activité humaine, des liens surannés et des traditions vétustes qui trop souvent les entravent, il y aurait plus d'énergies sociales capables de réprimer les basses passions et de dompter les viles ambitions. « Le démagogue sous toutes formes, est aussi malfaisant dans une société libre que le courtisan sous un gouvernement despotique » (p. 7), dit M. Roosevelt, et il ajoute cette remarque typique qu'un État gouverné par de tels hommes mérite de périr, car « le peuple qui les nomme est indigne de se gouverner lui-même. » Aussi, l'auteur ne se gêne-t-il pas pour dire que l'Américain ne peut que perdre à copier les Européens « modèles inférieurs » (p. 23), et pour faire çà et là des allusions, fort peu flatteuses pour nous (p. 189, 215). — Nature saine et puissante M. Roosevelt enseigne la leçon du travail fécond et déteste l'esprit de critique, « le ton du ricanement, marque d'un esprit étroit et vulgaire » (p. 51). Nos hommes politiques et nos diplomates pourront se convaincre, dans ce livre, de l'étendue insoupçonnée de la doctrine de Monroë, dont l'application progressive n'a cessé de surprendre l'Europe, surtout depuis 1897. Ils pourraient aussi, à d'autres égards, se pénétrer des obligations qui nous incombent, avant de rêver béatement à la paix universelle. Ceux qui veulent la paix à tout prix, dit l'éminent homme d'État, « seraient balayés par la force du sentiment populaire qui éclaterait sûrement si la nation se voyait dans un réel danger ou frémissait sous une insulte. Il est à craindre, le cas échéant, que ce sentiment populaire n'éclate trop tard. » (p. 139). Et il conclut ces réflexions par cette maxime : « La paix, comme la liberté, ne séjourne pas trop longtemps parmi les lâches ou parmi des gens trop faibles pour la mériter. » Quelle leçon ou quelle prophétie !

— En face de ces pages pleines de bon sens et traversées de puissantes effluves d'un air vif et salubre, les attristants chapitres consacrés par M. Paul Ghio à l'anarchisme aux États-Unis font une sombre opposition. L'auteur nous dépeint le mouvement de révolte du peuple américain contre les monopoles, et s'attache surtout à nous exposer l'anarchisme intellectuel de Benjamen Tucker, un de ces hommes pour lesquels M. Roosevelt n'a pas assez de juste mépris, parce qu'ils ont le cerveau troublé « par des rêves, dignes seulement des révolutionnaires européens. » Qu'il y ait des abus, des souffrances aiguës, des

[illegible] » du comte d'Artois, en 1816, étaient [illegible] congrégation » (p. 315) ? Il accuse la Congré- [illegible] dépouillé M. de Liancourt de « toutes ses [illegible] veuille bien l'établir. Son erreur est très [illegible] il confond avec la consécration épiscopale, [illegible] consécration à la Sainte Vierge. Il se trompe [illegible] préfet de la Congrégation », en 1817, M. de Bois- [illegible] jamais cette charge et était, à cette date, [illegible] la réunion. Je présenterais aussi bien des [illegible] récit très exagéré de la révolte de l'École de [illegible] ni surtout [illegible] ses ; elles étaient inévitables, étant données les [illegible] de l'auteur ; il a du moins déployé dans son [illegible] louable, multiplié les recherches, accompagné [illegible] biographies courtes, mais exactes ; sa connaissance [illegible] ciales, des questions économiques lui a permis [illegible] les nombreux problèmes d'assistance, auxquels [illegible] M. de Liancourt. On recueillera dans ces pages de [illegible] gnements sur la « Maison philanthropique », la [illegible] chrétienne ». — On consultera aussi avec fruit les [illegible] qui terminent cet intéressant volume, qu'il faut lire [illegible] une prudente réserve. G. DE G.

[illegible], par JAËL DE ROMANO. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 [illegible] — Prix : 3 fr. 50.

[illegible] ge n'est pas à proprement parler une vie du P. Didon ; on [illegible] plutôt une suite de tableaux essayant de reproduire la figure [illegible] orateur aux diverses époques de sa vie : enfant, moine, [illegible] prédicateur, éducateur, écrivain. L'auteur a vu mourir chez lui le [illegible] Il s'est pris d'enthousiasme pour cette nature puissante et a [illegible] révéler au public ce que l'âme de l'éminent dominicain cachait [illegible] ante ardeur pour le bien, de courage et de résignation. On trou- [illegible] dans son exposé, des traits touchants montrant un fond de ten- [illegible] e, de piété et de charité que l'on n'eût pas soupçonné dans le [illegible] r de cet athlète si vaillant à la lutte. Nous regrettons toutefois que [illegible] faits d'une vie si intéressante soient rappelés d'une manière trop [illegible] gue. La personne qui signe Romano nous donne, au lieu d'un récit, [illegible] dithyrambe en l'honneur du P. Didon. Dans ce qu'elle dit de la [illegible] crise célèbre qui a amené l'exil en Corse du hardi religieux, il nous a [illegible] été impossible de saisir la nature des reproches que ses supérieurs ont cru devoir lui adresser. Il ne suffit pas de s'indigner des haines et des colères déchaînées alors contre lui : c'est peut-être assez pour satisfaire

lier des ordres du Roi, grand-maître de la garde-robe de Louis XVI et maréchal de camp, était un personnage. Il répudiait ce titre de « philanthrope », l'estimant « ridiculement employé ». Cependant M. Ferdinand-Dreyfus a raison de le lui donner, car il caractérise à merveille les efforts, les succès, les déboires, la notoriété de cette longue vie de quatre-vingts années à cheval sur l'ancien régime, la Révolution, l'Empire et la Restauration. Sans son goût des œuvres sociales, des entreprises charitables, des réformes économiques, M. de Liancourt n'aurait point marqué plus qu'un autre gentilhomme dans l'aristocratie de son temps ; son nom est devenu, est resté célèbre par le rôle qu'il a joué sur le terrain de la bienfaisance humanitaire. Et comme, catholique assez médiocre, il répugnait à puiser dans la religion le principe de la charité, il est parfaitement vrai de dire qu'il ne dépassa jamais, en ses libéralités et son dévouement, le cercle assez étroit de la philanthropie.

Il appartenait à cette portion de la jeune noblesse française, qui, avant 89, se déclarait « libérale », réclamait des réformes, salua avec enthousiasme la Révolution, excusa ses premiers excès, fut à son tour victime de ses dernières fureurs, se rallia assez facilement à l'Empire, et conserva contre les Bourbons une animosité sans justice. La Fayette en fut le type le plus accompli. Par son rôle charitable, M. de Liancourt offre dans ce groupe une figure beaucoup plus sympathique.

Il s'occupa activement de ses domaines, créa des fabriques, améliora l'agriculture, fonda des œuvres de bienfaisance pour les enfants des soldats pauvres, une école d'apprentissage qui est devenue l'École des arts et métiers ; il propagea de l'Angleterre toutes les idées politiques, les méthodes industrielles et les procédés agricoles.

En racontant sa vie, M. Ferdinand-Dreyfus insiste tout naturellement sur ces côtés particuliers ; de là les chapitres les plus curieux de son livre : « Un plan d'assistance sociale », en 1789 ; les œuvres d'assistance et de prévoyance (1815-1823) ; les réformes pénitentiaires. Ce travail est mené avec beaucoup de précision. Il est précédé d'une « Bibliographie » extrêmement complète et par suite impartiale ; il est à regretter que cette dernière qualité n'inspire pas autant les commentaires du texte lui-même ; mais il était bien difficile à un écrivain israélite de parler sans erreur ni parti pris des choses politiques et surtout religieuses. — Nous signalerons donc d'assez nombreuses rectifications :

En la nuit de la Saint-Barthélemy, Charles IX voulut assurer le salut et non ordonner la mort de François de la Rochefoucauld (p. 4) ; M. Ferdinand-Dreyfus croit-il sérieusement (p. 139) qu'il fallut attendre la fin du XVIIIe siècle pour « s'occuper de soulager les maux de l'humanité » ? Quelle preuve fournirait-il de ce qu'il

avance : que les « Bureaux » du comte d'Artois, en 1816, étaient « une succursale de la Congrégation » (p. 315) ? Il accuse la Congrégation (encore !) d'avoir dépouillé M. de Liancourt de « toutes ses fonctions » (p. 335) ; qu'il veuille bien l'établir. Son erreur est très singulière quand (p. 353) il confond avec la consécration épiscopale, la lecture d'un acte de consécration à la Sainte Vierge. Il se trompe (p. 343) lorsqu'il fait « préfet de la Congrégation », en 1817, M. de Bosset-Glassac, qui n'exerça jamais cette charge et était, à cette date, tout nouveau venu dans la réunion. Je présenterais aussi bien des restrictions sur son récit très exagéré de la révolte de l'École de Châlons, en 1826 (p. 343).

Ces taches sont fâcheuses ; elles étaient inévitables, étant données les conditions personnelles de l'auteur ; il a du moins déployé dans son labeur une activité fort louable, multiplié les recherches, accompagné les noms cités de biographies courtes, mais exactes ; sa connaissance des institutions sociales, des questions économiques lui a permis d'aborder avec autorité les nombreux problèmes d'assistance, auxquels s'est trouvé mêlé M. de Liancourt. On recueillera dans ces pages de multiples renseignements sur la « Maison philanthropique », la « Société de morale chrétienne ». — On consultera aussi avec fruit les dix appendices qui terminent cet intéressant volume, qu'il faut lire cependant avec une prudente réserve. G. DE G.

Henri Didon, par JAËL DE ROMANO. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de XIII-331 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage n'est pas à proprement parler une vie du P. Didon ; on y trouve plutôt une suite de tableaux essayant de reproduire la figure du grand orateur aux diverses époques de sa vie : enfant, moine, savant, prédicateur, éducateur, écrivain. L'auteur a vu mourir chez lui le P. Didon. Il s'est pris d'enthousiasme pour cette nature puissante et a voulu révéler au public ce que l'âme de l'éminent dominicain cachait de sainte ardeur pour le bien, de courage et de résignation. On trouvera, dans son exposé, des traits touchants montrant un fond de tendresse, de piété et de charité que l'on n'eût pas soupçonné dans le cœur de cet athlète si vaillant à la lutte. Nous regrettons toutefois que les faits d'une vie si intéressante soient rappelés d'une manière trop vague. La personne qui signe Romano nous donne, au lieu d'un récit, un dithyrambe en l'honneur du P. Didon. Dans ce qu'elle dit de la crise célèbre qui a amené l'exil en Corse du hardi religieux, il nous a été impossible de saisir la nature des reproches que ses supérieurs ont cru devoir lui adresser. Il ne suffit pas de s'indigner des haines et des colères déchaînées alors contre lui : c'est peut-être assez pour satisfaire

les admirateurs du P. Didon ; ce n'est pas assez pour mettre le public en mesure d'apprécier un événement d'une nature si délicate. D. V.

Les Dernières Colonnes de l'Église, par Léon Bloy. Paris, « Mercure de France, » 1903, in-12 de 223 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je crois l'avoir déjà dit, ici même, et il ne m'en coûte pas de le redire, M. Léon Bloy est un écrivain de grand talent, parfaitement capable d'écrire de bons et beaux livres, mais exaspéré à ce point par ses partis pris, qu'il en perd toute mesure, et que ses crachats, — je puis sans injustice écrire ce mot malpropre, — adressés à d'autres, lui retombent régulièrement sur le nez. Les « colonnes » de l'Église sur lesquelles il s'acharne ici, sont Coppée, le Père Didon, Brunetière, Huysmans, Bourget, quelques autres de moindre envergure, qu'il assemble dans un chapitre collectif, Sienkiewicz, Jules Soury, le P. Maumus. Il achève son livre par une étude apologétique du dernier poète catholique, lequel n'est autre que Jehan Rictus.

Dans les compliments qu'il adresse à celui-ci, comme dans les critiques qu'il décoche contre ceux-là, il y a une part de vérité, et qu'on accepterait volontiers, car tout le monde a ses qualités et ses défauts, si seulement l'auteur mettait à les exprimer une forme moins grossière et moins extravagante. Mais quand on lit que Coppée est un « poète gâteux » et que sa *Bonne Souffrance* est « un lavement rendu » ; quand on voit l'auteur appeler le P. Didon « le Père Judas... un mauvais prêtre... pas chrétien... un mélange récrémentiel de la pituite sébacée de Renan et des mucosités harmonieuses de Lamartine » ; Mgr d'Hulst « un crétin » ; Brunetière « un précieux bavard » ; Bourget « un individu d'une vilenie rare... le psychologue d'entre les castrats » ; le P. Maumus « la râclure du Père Didon... un redoutable imbécile... un sous-Judas fort probable et un incontestable crétin » ; quand je constate ensuite que le seul catholique du livre c'est le poète Jehan Rictus, je suis désarmé et je n'arrive pas à prendre l'auteur au sérieux : ceux qu'il attaque en ces termes, n'en souffriront guère, et lui pardonneront sans doute ; mais j'ai plus de peine à lui pardonner de gâcher ainsi comme à plaisir le beau talent qu'il avait et de compromettre à jamais son autorité de critique. En somme, il ne se nuit qu'à lui-même, et c'est dommage. Il méritait un meilleur sort. Édouard Pontal.

L'Autobiographie d'un nègre. Booker T. Washington; traduit de l'anglais par Othon Guerlac. Paris, Plon-Nourrit. 1903, in-16 de xxvii-292 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'attention du public français avait déjà été appelée par un brillant article de Mme Th. Bentzon, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octo-

bre 1901, sur cette sorte de journal d'un homme de couleur, qui, né dans l'esclavage, vers 1858 ou 1859, on ne sait au juste, et de père inconnu, se souvenant du temps où, petit enfant, il volait des patates à sa mère, du temps où adolescent et en route pour l'institut de Hampton, il couchait sous un trottoir, est maintenant l'un des citoyens les plus utiles et les plus respectés des États-Unis, fondateur de l'Institut Tuskegee (Alabama), où quinze cents nègres environ reçoivent une éducation industrielle très pratique. M. Booker Washington avait rédigé cette libre autobiographie à bâtons rompus, en articles écrits rapidement, parfois en voyage et dans des salles d'attente, articles qui parurent dans l'*Outlook* sous ce titre : *Up from slavery*, ce qui veut à peu près dire : Comment on s'élève de l'esclavage. Le succès de ces pages a été rapide et immense aux États-Unis. Celui qui a eu l'heureuse idée de nous les offrir en notre langue les présente justement comme une *Case de l'oncle Tom* aussi captivante, mais plus moderne et plus vraie que l'autre, une *Case de l'oncle Tom* quarante ans après. C'est aussi une contribution précieuse à l'histoire sociale de la grande république américaine au commencement du vingtième siècle. Il y a en effet une question nègre, et son acuité ne diminue pas, au contraire, dans le Sud, où les noirs forment un tiers environ de la population. Sans parler du lynchage, que l'on ne se fait pas scrupule de leur appliquer sur une large échelle, on a trouvé moyen, avec des textes ingénieux que la Cour suprême n'a pas jugés inconstitutionnels, de leur retirer pratiquement leurs droits électoraux dans la Louisiane, l'Alabama, les deux Carolines, la Virginie et le Mississipi. Le fondateur de l'Institut Tuskegee ne semble pas se préoccuper beaucoup de cet aspect politique du problème. Dans son ouvrage si vivant, si pittoresque et parfois si éloquent, ce qui frappera surtout le lecteur habitué aux méthodes de certains apôtres verbeux de chez nous, c'est l'absence d'aigreur et de la déclamation. Il a l'âme trop haute et trop chrétienne pour ne pas sentir que le vrai progrès réside non dans les revendications égalitaires, dans les phrases sonores et les passions envieuses, mais dans le travail patient, l'esprit de justice et de fraternité. Par là ce livre ne satisfait pas seulement ceux qui s'intéressent aux nègres et aux États-Unis d'Amérique ; il est largement humain et profondément bienfaisant. Nous oublions donc volontiers que M. Booker Washington se montre vraiment bien sévère pour nos compatriotes qu'il déclare, après une première visite faite chez nous il y a une dizaine d'années, inférieurs aux noirs d'Amérique pour la pitié et la douceur envers les animaux, et nullement supérieurs pour la véracité, le sentiment de l'honneur, le sérieux moral.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Manuale di numismatica, da SOLONE AMBROSOLI. Milano, Hoepli, 1904, in-8 de 250 p. et 4 planches, cartonné. — Prix : 1 fr. 50.

Ce manuel, qui fait partie de la collection Hoepli, est à sa troisième édition ; c'est dire qu'il a été accueilli avec faveur, et il le mérite, par les personnes qui désirent acquérir les premières notions de la science des monnaies. Le format permet de le glisser dans la poche pour s'en servir comme d'un guide dans les musées.

Il contient 250 héliogravures reproduisant des pièces très curieuses antiques, médiévales et modernes ; des nomenclatures de légendes, des planches faisant connaître les alphabets employés dans celles-ci, les armoiries ; en un mot ce livre justifie parfaitement son titre, et il peut fournir au touriste et au collectionneur un certain nombre de précieuses indications que l'on aime à avoir sous la main. A. DE B.

BULLETIN

Catéchisme d'un laïque, par ÉMILE COLLAS. Tonneins, imp. Ferrier, 1903, in-8 de VII-328 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce livre témoigne d'un intéressant effort pour condenser et populariser dans une originale synthèse les principales questions de dogmatique et d'apologétique. Quelques notions de philosophie (panthéisme, matérialisme) — beaucoup de sciences naturelles (transformisme et questions connexes), voilà la première partie. La seconde examine : *Le Catholicisme devant le sens commun*. Nous n'avons pas très bien compris le sens de ce titre. L'auteur s'attache à montrer dans la Bible « le mouvement le plus important du sens commun » (p. 99-100) et à tirer de la comparaison des diverses religions la preuve de la transcendance du catholicisme (p. 128-143). Sous les deux titres : *Le Progrès et le Catholicisme ; — Des Moyens de la religion catholique pour élever les mœurs des individus et des peuples*, l'auteur étudie les sujets les plus divers.

Beaucoup de choses, beaucoup d'originalité, beaucoup de vie. En somme, ce volume, écrit avec d'excellentes intentions, fera certainement beaucoup de bien.

B. DE CARROY.

De la Criminalité en France dans les congrégations, le clergé et les principales professions, *d'après les derniers documents officiels*, par GEORGES BERTRIN. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 159 p. — Prix : 0 fr. 50.

Que faut-il penser des statistiques que publient souvent les journaux radicaux pour démontrer l'immoralité des membres du clergé et des instituteurs congréganistes ? La réponse à cette question n'est pas douteuse : ces statistiques sont fausses ; les journaux radicaux ou les francs-maçons qui les inspirent les fabriquent de toutes pièces. Si l'on prend la peine de consulter les documents officiels, un fait en résulte jusqu'à l'évidence : le clergé et les congrégations sont l'élite de la nation. Telle est la conclusion à laquelle est arrivé M. Georges Bertrin, agrégé de l'Université et docteur ès lettres, dans l'étude très minutieuse à laquelle il s'est livré. On trou-

vera dans son excellente brochure tous les documents sur lesquels s'étaye sa démonstration, des tableaux comparatifs entre la criminalité des différentes professions, etc. On y trouvera même des choses bien extraordinaires, presque des miracles, et même des miracles laïques. Ainsi, d'après les comptes rendus officiels, la criminalité chez les instituteurs laïques a changé tout à coup il y a vingt ans. A partir de 1883, dès que le gouvernement se fut aperçu que ses propres statistiques tournaient à la confusion de ses chers laïques, le nombre annuel des crimes qui leur étaient imputables tomba subitement de moitié, et il n'a jamais remonté depuis, au contraire. Un fait aussi extraordinaire ne s'était jamais vu depuis qu'il y a des statistiques. Eh bien, malgré ce miracle, dont on devine facilement la cause, les condamnations et même les simples accusations dirigées contre le personnel laïque sont encore proportionnellement plus nombreuses, — presque du double, — que celles concernant les instituteurs congréganistes. Jugez par là de la bonne foi des journaux sectaires !

Il serait oiseux d'insister sur l'importance de l'étude de M. Georges Bertrin ; son actualité n'a pas besoin non plus d'être signalée. Notons seulement que cette brochure, éditée par la Maison de la Bonne Presse, est, grâce à la modicité de son prix, d'une propagande facile et peu coûteuse.

M. L.

De dix-huit à vingt-trois ans. La Vie d'étudiant. L'École préparatoire et les grandes écoles, par W. Tampé. Paris, Retaux, 1903, in-8 de 56 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur, un maître expérimenté de l'enseignement chrétien, nous montre les dangers de la vie d'étudiant, et n'a pas de peine à prouver que le milieu où il vit est le principal facteur et la première cause du mal, et qu'à cet âge le jeune homme ne conservera de valeur et d'énergie que dans la mesure où il saura s'y soustraire.

Après la vie de l'étudiant libre, l'auteur nous montre le fonctionnement des écoles préparatoires aux grandes écoles, où le jeune homme est placé dans des conditions bien faites pour assurer la bonne formation de sa volonté et la fécondité de son travail. A côté des grandes écoles préparatoires, la prudence et la charité chrétienne ont d'ailleurs organisé des institutions protectrices qui assurent à l'étudiant libre, sous une forme moins rigoureuse, parce que les nécessités ne sont pas les mêmes, de semblables avantages et de pareils bienfaits. Ce petit livre est un manuel parfait de pédagogie chrétienne : jeunes gens et maîtres pourront en tirer un égal profit.

Édouard Pontal.

Le Vrai Guide du vendeur, par J. Brubach. Paris, Hachette, s. d., in-18 de IV-35 p., cart. toile. — Prix : 1 fr. 50.

Un vendeur quelconque majore ses prix d'achats de 25 °/₀ ; à la fin de l'année il totalise ses recettes et fait un prélèvement de 25 °/₀ qui, croit-il, représente son bénéfice. Erreur colossale qui conduit à la ruine ! Cette erreur si commune est relevée dans le petit livre de M. Brubach, où l'auteur indique, théoriquement puis pratiquement, à l'aide des barèmes, quelle est la majoration que l'on doit faire subir au prix d'achat pour obtenir un bénéfice calculé sur le prix de vente. L'auteur envisage deux autres problèmes : quelle influence exerce une remise faite sur le prix de vente comparée à la majoration faite sur le prix d'achat ; comment doit-on calculer

les surremises ? Ces questions sont généralement mieux connues que les précédentes; cependant si tous ceux qui ne savent bien traiter l'un ou l'autre de ces problèmes et qui désirent en avoir une solution pratique se procurent le livre de M. Brubach, nous verrons les mille et les mille exemplaires se succéder en une vente rapide. C.

Le Poulailler pratique. *Les Races de poules, leur élevage, conservation des œufs*, par CYRILLE DE LAMARCHE. Paris, Henri Gautier, s. d., petit in-18 de 107 p., cartonné toile. — Prix : 1 fr.

Petit ouvrage écrit par un homme qui, ayant de la pratique, est de bon conseil. Il ne cherche pas, comme trop souvent d'autres le font, à jeter de la poudre aux yeux et à promettre monts et merveilles. Il reste dans la vérité des choses. « Il n'y a pas, dit-il, de meilleure poule. Presque toutes les races sont bonnes, quand les volailles sont bien nourries, bien soignées et surtout bien choisies pour la région dans laquelle elles sont appelées à vivre. » — Puis il expose les caractères des différentes races en indiquant leurs qualités et leurs fonctions afin que chacun puisse choisir en connaissance de cause et se composer avec la poule acclimatée de son pays un excellent poulailler. — Après avoir donné des avis judicieux sur la nourriture des poules et la production des œufs, l'auteur consacre les chapitres suivants à l'élevage des poussins, à l'engraissement et à la mise en œuvre pour la vente. G. DE S.

Notes sur l'histoire générale des sciences, par LOUIS FAVRE. Paris, Schleicher, 1904, in-8 de 132 p. — Prix : 2 fr.

Ces *Notes* ne sont pas, comme on pourrait le croire, une sorte de sommaire abrégé de l'histoire des sciences, mais bien un aperçu de ce que, selon l'auteur, devra être cette histoire quand elle sera faite.... « Ce qu'elle est ; ce qu'elle n'est pas ; ce qu'elle montre » : telle est la division logique sinon matérielle de l'ouvrage ; mais « ce qu'elle montre » en occupe la très majeure partie. — Nous ne saurions entrer dans le détail de tout ce que cette histoire à faire doit montrer, au gré de l'auteur. Vingt-quatre chapitres sur vingt-huit y sont consacrés. Disons seulement que M. Louis Favre, sans montrer d'ailleurs un esprit systématiquement hostile à nos croyances, est de ceux pour qui la science, et surtout la science expérimentale, est destinée, du seul fait de son évolution normale, à tout englober : philosophie morale, religion ; à être, en un mot, l'unique objet, l'unique ressort de la pensée et de l'activité humaine, l'unique promoteur de progrès de la moralité des masses !... Toutes assertions que n'accompagne, naturellement, aucune preuve. C'est sur une pareille prétention qu'il est permis de dire que la science (ainsi comprise) fait ou fera faillite.

L'auteur, homme de science plus que d'érudition, en est encore, en toute sincérité d'ailleurs, au vieux cliché de *la nuit du moyen âge* (p. 81, *ant. not.*) dont les travaux des érudits impartiaux ont depuis longtemps fait justice. Au résumé, il y a dans ce livre un mélange d'idées justes et d'idées fausses, celles-ci provenant du faux point de vue où s'est placé l'auteur, faute d'une psychologie approfondie et d'une métaphysique suffisante. C. DE K.

Ariadne in Mantua, a Romance in five Acts, by VERNON LEE. Oxford, Blackwell ; London, Simpkin, Marshall, Hamilton, Kert and Co., 1903, in-18 de x-66 p. — Prix : 1 fr. 25.

C'est une action dramatique et simple que présente en cinq actes très courts cette pièce ou plutôt ce roman dialogué. Ferdinand, duc de Mantoue, échappé de la prison des infidèles, souffre d'une étrange mélancolie, d'où le tirent à la fin le chant et l'art d'un musicien étranger. Qu'est ce musicien ? Sous un déguisement masculin, une femme, une courtisane, Magdalen, aimée du duc dans sa captivité, qui l'aimait de même, lui a procuré la liberté, et dont la mémoire le hantait. Ferdinand la reconnaît-il ? A demi d'abord, et c'est ainsi qu'il guérit, puis tout à fait peut-être, mais sans le laisser voir ; s'il parle de Magdalen avec émotion, s'il garde au fond du cœur son amour, il sent et accepte que les circonstances nouvelles le séparent d'elle à jamais. Aux fêtes de noces du duc qui épouse une princesse, Magdalen se précipite dans le lac qui baigne le palais ; dans la lutte entre la passion même unie au dévouement, d'une part, à la reconnaissance, de l'autre, et la règle, l'ordre social, c'est la passion qui est vaincue, et l'action, les personnages du drame, symboliques autant qu'individuels, exposent là l'un des conflits éternels du monde. A cet intérêt général s'ajoute celui que l'auteur tire d'une évocation poétique et précise d'une petite cour italienne de la Renaissance, d'une ville, d'un édifice même, ce palais de Mantoue qui, nous dit-on, a suggéré tout le drame tant il y semblait approprié. Le dialogue est d'une langue élevée et ferme, les acteurs nettement dessinés, le mouvement dramatique plus vif qu'il n'est souvent dans des drames qui, comme celui-ci, n'ont pas été écrits pour la scène.

A. BARBEAU.

La Fuite de la persécution pendant les trois premiers siècles du christianisme ; *ce qu'en a pensé Tertullien ; ce qu'en a pensé l'Église,* par l'abbé JOLYON. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 99 p. — Prix : 2 fr.

M. l'abbé Jolyon a réuni, classé et discuté de façon judicieuse les textes relatifs à son sujet (sans peut-être se tenir toujours assez en garde contre la tentative à laquelle M. Le Blant avait cédé, de vouloir tirer quelque chose de récits de basse époque et de mince autorité). Il était assez difficile d'en dégager des idées générales un peu précises ; vu la variété des cas pratiques qui peuvent se poser en pareille matière et qu'aucune théorie ne saurait prévoir ; vu la variété aussi des circonstances qui peuvent les accompagner et en changer le caractère, et qu'il faudrait connaître pour se rendre compte, en connaissance de cause, de ce que signifie, au fond, l'approbation ou le blâme des contemporains. D'ailleurs, les conclusions de M. Jolyon sont de nature à être généralement acceptées, à la condition toutefois d'en atténuer un peu les termes trop absolus. Si toujours la pratique et l'opinion chrétienne ont admis la légitimité de la fuite, si le *De fuga* de Tertullien est un paradoxe imprégné de montanisme, il semble bien qu'il y ait eu toujours dans le sein de l'Église primitive des rigoristes ou des ardents très prompts à jeter la pierre à ceux qui se dérobaient à la persécution.

J.

Le Catholicisme en Irlande, par GEORGES LECARPENTIER. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 61 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Ce rapide panorama de l'histoire religieuse d'Irlande est un intelligent résumé des ouvrages de M. Gustave de Beaumont et du chanoine Bellesheim

qui fixe bien dans l'esprit du lecteur les grandes lignes de l'établissement, du prodigieux développement et de l'admirable persévérance du christianisme dans la verte Erin. La première partie de l'opuscule s'étend des origines à l'introduction du protestantisme ; la seconde nous conduit jusqu'en 1829; la troisième commence avec l'activité d'O'Connell et se clôt par un exposé consolant de l'état actuel du catholicisme. G. P.

La Question des réformes dans la Turquie d'Europe. *Exposé documentaire* par Un non-diplomate. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-8 de 110 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient, avec un index explicatif, trente documents diplomatiques dont le premier, relatif à la Crète, a été promulgué le 10 janvier 1868. L'auteur y a ajouté en supplément la note remise le 22 octobre 1904 par les ambassadeurs d'Autriche-Hongrie et de Russie. Ces documents, reproduits ici *in extenso*, seront d'une incontestable utilité pour les diplomates et pour les publicistes. A. D'AVRIL.

Notice généalogique et biographique sur le conventionnel Danton et sa famille, par ARSÈNE THÉVENOT, avec des annotations de Victorien Sardou. Arcis-sur-Aube, Bonnot, 1904, in-8 de 63 p., avec un portrait et une vue. — Prix : 1 fr.

Cette brochure est extraite d'une *Histoire de la ville et de la châtellenie d'Arcis-sur-Aube*, encore inédite ; prêtée à M. Victorien Sardou, lorsqu'il préparait son grand drame de *Thermidor*, elle a été rendue par lui à l'auteur avec de curieuses annotations qui sont aujourd'hui publiées avec elle. C'est une étude très consciencieuse et très fouillée, comme tout ce que fait M. Thévenot, sur la famille de Danton jusqu'à nos jours, où elle est représentée par cinq petits-neveux et quatre arrière-petits-neveux. Un portrait de l'éloquent et terrible tribun et une vue de sa maison à Arcis-sur-Aube accompagnent et ornent la brochure. M. Thévenot le remarque justement : en Danton, il y eut deux hommes : l'organisateur des massacres de Septembre, et le modéré qui voulut réagir contre la régime de la Terreur et qui périt dans la lutte, en demandant pardon à Dieu et aux hommes. De tels revirements se voient souvent dans l'histoire des temps troublés comme ceux-là : c'est la logique des révolutions et c'est aussi leur justice.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le comte de Kératry, écrivain et homme politique, sur lequel l'attention publique s'est vivement portée pendant une dizaine d'années, de 1863 à 1873, vient de s'éteindre à l'âge de 72 ans. Émile DE KÉRATRY était né à Paris le 20 mars 1832. Après avoir terminé ses études au lycée Louis-le-Grand, il entra, comme volontaire, au 1er régiment de chasseurs d'Afrique et passa ensuite successivement dans divers corps. Brave soldat, il fit brillamment les campagnes de Crimée et du Mexique. En 1865 il quitta l'armée et s'adonna dès lors à la politique et à la littérature. Il débuta par des articles sensationnels contre la politique du gouvernement à propos de la guerre du Mexique, articles qui parurent, les uns dans la

Revue contemporaine, les autres dans la *Revue moderne*, dont il était devenu le directeur. Élu député dans le Finistère en 1869, il ne tarda pas à jouer un rôle actif dans le parti de l'opposition. A la suite de la révolution du 4 septembre, il fut chargé des difficiles fonctions de préfet de police, dut bientôt donner sa démission, et sortir de Paris en ballon pour aller remplir en Espagne une mission diplomatique qui fut sans succès. A son retour, il fut nommé général de division et chargé d'organiser les forces militaires de la Bretagne. De graves dissentiments avec le gouvernement de la Défense nationale l'obligèrent à résigner son commandement, et ce n'est que sous le gouvernement de M. Thiers qu'on le vit reparaître sur la scène publique. Appelé successivement à la préfecture de la Haute-Garonne et à celle des Bouches-du-Rhône, il s'acquitta de ses fonctions avec une énergie qui irrita vivement le parti avancé. Insuffisamment soutenu par le gouvernement il dut démissionner en août 1872. En 1873, en 1875 et en 1881, il se porta sans succès comme candidat aux élections dans le Finistère, dans Seine-et-Oise et à Paris. Son rôle politique était fini. L'œuvre littéraire de M. de Kératry se compose principalement de comédies et de brochures politiques. Nous citerons les suivantes : *La Toile de Pénélope, proverbe en un acte et en prose* Paris, 1856, in-18); — *A bon chat, bon rat, comédie en un acte et en prose* (Paris, 1856, in-12); — *La Vie de club, drame en cinq actes et en prose* (Lille, 1862, in-8); — *La Créance Jecker, les indemnités françaises et les emprunts mexicains* (Paris, 1867, in-8); — *L'Élévation et la chute de l'empereur Maximilien. Intervention française au Mexique, 1861-1867*. Précédé d'une préface de Prévost-Paradol (Paris, 1867, in-8); — *La Contreguérilla française au Mexique. Souvenirs des Terres-Chaudes* (Paris, 1868, in-12); — *Les Ruines de Pompéi* (Paris, 1868, in-18); — *Le Quatre Septembre et le Gouvernement de la Défense nationale, déposition devant la commission d'enquête de l'Assemblée nationale, Mission diplomatique à Madrid en 1870* (Paris, 1870, in-8); — *Armée de Bretagne, 1870-1871. Dépositions devant les commissions d'enquête de l'Assemblée nationale avec carte à l'appui. Rapport de la commission d'enquête* (Paris, 1874, in-8); — *Bas-fonds et sommets. Clichés de la vie réelle* (Paris, 1878, in-12), anonyme; — *Mourad V, prince, sultan, prisonnier d'État, 1840-1878, d'après des témoins de sa vie* (Paris, 1878, in-8).

— M. Gréard vient de mourir à Paris, à l'âge de 76 ans. M. Vallery-Clément-Octave Gréard était né à Vire (Calvados), le 18 avril 1828. Entré à l'École normale en 1849, il devint successivement agrégé des lettres et docteur ès lettres, et alla enseigner la rhétorique dans les lycées de Metz et de Versailles. Revenu à Paris il y fut nommé inspecteur de l'Académie de cette ville, puis délégué à l'Hôtel de ville pour la direction de l'enseignement primaire. Bientôt il devenait inspecteur général, puis directeur général de l'enseignement primaire au ministère de l'instruction publique. Ces fonctions lui ayant été retirées en 1873, sous le ministère Batbie, il reprit la direction de l'enseignement primaire de la Seine et mit tant de zèle à propager cet enseignement que l'Académie des sciences morales et politiques lui décerna le prix Halphen en 1874. Le 11 février 1879, il fut nommé vice-recteur de l'Académie de Paris et inspecteur général honoraire. Dès lors il appliqua toute son activité aux questions d'organisation et de méthodes relatives à l'enseignement secondaire et à l'enseignement supérieur de son académie. Il était très écouté dans les conseils du gouvernement toutes les fois qu'il prenait part aux discussions sur ces questions d'enseignement. On peut regretter toutefois qu'il n'ait pas fait un meilleur usage de son influence pour faire respecter les droits du père de

famille et qu'il n'ait pas, dès le début, combattu une politique tendant à supprimer la liberté d'enseignement. Le 16 mai 1875, M. Gréard avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. de Falloux. L'œuvre littéraire de M. Gréard aura, ce semble, été meilleure que son œuvre administrative. Elle se compose principalement d'études de critique morale et de publications sur l'enseignement dont voici les principales : *De litteris et litterarum studio quid censuerit L. Annaeus Seneca,* thèse latine (Paris, 1866, in-8) ; — *De la Morale de Plutarque* (Paris, 1866, in-8), thèse française plusieurs fois réimprimée ; — *L'Enseignement secondaire des filles* (Paris, 1883, in-8) ; — *L'Éducation des femmes par les femmes* (Paris, 1866, in-18) ; — *Edmond Schérer* (Paris, 1890, in-12), étude de biographie psychologique ; — *Prévost-Paradol,* étude de critique morale et littéraire publiée dans le *Journal des Débats* en 1889. Les ouvrages de M. Gréard plus spécialement consacrés à l'histoire de l'enseignement public en France sont : *La Législation de l'enseignement primaire* (Paris, 1874, 3 vol. in-8) ; — *Rapports sur l'enseignement primaire à Paris et dans le département de la Seine* (Paris, 1878, in-fol.) ; — *Éducation et Instruction* (Paris, 1884, 4 vol. in-18), embrassant l'enseignement primaire, secondaire et supérieur. De plus, M. Gréard a publié une traduction des *Lettres d'Héloïse et d'Abélard* (Paris, 1870, in-18) ; — un *Précis de littérature* (Paris, 1875, in-18) ; — un choix d'*Extraits des lettres, avis, entretiens, etc., sur l'éducation de Mme de Maintenon* (Paris, 1884, in-18) ; etc. Presque tous les livres de M. Gréard ont eu de nombreuses éditions.

— Nous apprenons la mort, à l'âge de 72 ans, de M. Charles DE LACOMBE, écrivain de valeur et ancien député à la Chambre de 1871, où il avait siégé au milieu de la droite modérée. Il était né à Paris en 1832. Il laisse plusieurs ouvrages fort estimés, quoique certains d'entre eux aient été l'objet de vives critiques. Voici les principaux : *De l'Arbitraire dans le gouvernement et dans les partis* (Paris, 1864, in-8) ; — *Henri IV et sa politique* (Paris, 1877, in-12), ouvrage qui fut couronné par l'Académie française ; — *Le Comte de Serre, sa vie et son temps* (Paris, 1881, in-8 et in-12), également couronné par l'Académie française ; — *Vie de Berryer. La Jeunesse de Berryer. Berryer et la monarchie de Juillet* (Paris, 1894, 2 vol. in-8).

— M. François MUGNIER, président de chambre honoraire à la cour de Chambéry, a succombé dernièrement à l'âge de 72 ans. M. Mugnier avait obtenu ses diplômes de docteur en droit civil et en droit canonique à l'Université de Turin, avant la réunion de la Savoie à la France en 1860. En 1855, il fut l'un des fondateurs de la Société savoisienne d'histoire de Chambéry, société dont il devint le président en 1882. Il a publié des travaux d'érudition nombreux et estimés, tous relatifs à la Savoie. Ceux que nous citons sont loin d'en constituer la liste complète : *Chronologie pour les études historiques en Savoie* (Chambéry, 1884, in-8) ; — *Les Manuscrits à miniatures de la Maison de Savoie. Le Bréviaire de Marie de Savoie, duchesse de Milan ; les Heures des ducs Louis et Amédée IX* (Moutiers, 1894, in-8) ; — *Orgueil féodal. Guy de Fersigny et Jacques de Montmayeur, épisode historique du* XVe *siècle* (Paris, 1895, in-8) ; — *Marc-Claude de Buttet, poète savoisien* (XVIe *siècle*). *Notice sur sa vie, ses œuvres poétiques et en prose française et sur ses amis* (Paris, 1896, in-8) ; — *La Vie et les Poésies de Jean de Boyssonné, professeur de droit à Toulouse et à Grenoble, conseiller au Parlement de Chambéry,* XVIe *siècle* (Paris, 1898, in-8) ; — *La Société populaire ou Club des jacobins de Thonon (1793-1795. Notice et annotations* (Paris, 1898, in-8) ; — *Les Savoyards en Angleterre au* XIIIe *siècle et Pierre d'Aigueblanche, évêque d'Hereford* (Paris,

1891, in-8); — *Les Registres des entrées à l'audience du Sénat en Savoie. Première Partie, octobre 1559 à mai 1629* (Paris, 1898, in-8); — *L'État civil de Rumilly-l'Albanais (1607-1793); l'État civil d'Annecy (1573-1640)* (Paris, 1899, in-8).

— On annonce de Woodlands, près Duddingston, que le Dr. Law, historien anglais de grande valeur, est mort dans cette localité le 11 mars, à 68 ans. Fils de William Towry Law, chancelier du diocèse de Bath et Wells et d'Augusta Graves, fille elle-même du deuxième baron Graves, Thomas Graves Law est né le 4 décembre 1836. Élevé dans la religion catholique par son père qui s'était converti, il entra dans les ordres et reçut la prêtrise, comme son frère aîné, lequel appartenait à la Société de Jésus. Après avoir été pendant quelque temps aumônier du duc de Norfolk, il devint bibliothécaire des oratoriens à Brompton. Il fut chargé ensuite d'organiser la collection des manuscrits des XVIe et XVIIe siècle appartenant au cardinal Manning et aida à éditer quelques-uns d'entre eux, sous le titre de *Douay Diaries*, commençant ainsi la série des *Records of English Catholics under the Penal Laws*. A partir de ce moment M. Law étudia avec soin et contribua à élucider l'histoire de la politique des catholiques sous les Tudors et les Stuarts. En 1878, il affigea ses coreligionnaires en abandonnant le catholicisme pour adopter le protestantisme. L'année suivante il fut nommé conservateur de la « Signet Library » d'Édimbourg et dès lors il se consacra à l'étude de l'histoire religieuse de l'Écosse. En 1886, lorsque, sous l'impulsion de lord Rosebery, la Société historique d'Écosse fut fondée, il en devint le secrétaire; c'est lui qui fut chargé, par conséquent, de faire paraître les volumes de mémoires publiés par cette société. Il devint également membre de la Société des textes écossais pour laquelle il fit imprimer *Catholic Tractates of the Fifteenth Century* et *New Testament in Scots*. Il fut aussi, pendant un certain temps, président de la Société bibliographique d'Édimbourg et vice-président de la « Library Association ». Enfin il était membre d'un grand nombre d'autres corps savants anglais ou étrangers. En dehors des ouvrages déjà mentionnés et de nombreux articles donnés à diverses revues, M Law laisse, entre autres livres, les suivants qui tous sont fort appréciés en Angleterre : *Index to the Harmonics of the Four Gospels* (1865); — *A Calendar to the English Martyrs of the Sixteenth and Seveteenth Centuries* (1876); — *Introductory Dissertation on the Latin Vulgate* (1877); — *Jesuits and Seculars in the Reign of Queen Elizabeth* (1889). En outre, il a publié, pour la « Camden Society, » *The Archpriest Controversy ;* pour la « Chetham Society » le *Catechism* de Vaux et le *Shorte Summe of the Whole Catechism* de Craig. A la « Scottish History Society, » il adonné *Scots Catholic Documents, 1596-1598*. De plus, la « Clarendon Press » a imprimé son *Catechism of Archbishop Hamilton*, dont son ami, M. Gladstone, a écrit la préface. Enfin un certain nombre des articles biographiques publiés dans le *Dictionary of National Biography* sont dus à sa plume.

— On annonce encore la mort de MM. : Odilon Barrot, neveu de l'homme d'État bien connu, ancien député radical de l'Ardèche, ancien secrétaire d'ambassade, conseiller à la cour d'appel d'Orléans, président de la Société historique et archéologique des Vans (Ardèche) ; — l'abbé Jean Barthès, écrivain connu, membre de l'Académie des Jeux floraux ; — Amédee Berthier, ancien secrétaire de *l'Intransigeant*, ancien secrétaire de rédaction de *l'Aurore* ; — l'abbé Antoine Bonal, prêtre de Saint-Sulpice, auteur de divers *Manuels* qui sont d'un usage courant dans les grands séminaires ; — Mlle Amélie Bosquet, femme de lettres, journaliste et auteur de divers romans, tels que *le Roman des ouvrières*, morte récem-

famille et qu'il n'ait pas, dès le début, combattu une politique tendant à supprimer la liberté d'enseignement. Le 16 mai 1875, M. Gréard avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. de Falloux. L'œuvre littéraire de M. Gréard aura, ce semble, été meilleure que son œuvre administrative. Elle se compose principalement d'études de critique morale et de publications sur l'enseignement dont voici les principales : *De litteris et litterarum studio quid censuerit L. Annaeus Seneca*, thèse latine (Paris, 1866, in-8) ; — *De la Morale de Plutarque* (Paris, 1866, in-8), thèse française plusieurs fois réimprimée ; — *L'Enseignement secondaire des filles* (Paris, 1883, in-8) ; — *L'Éducation des femmes par les femmes* (Paris, 1866, in-18) ; — *Edmond Schérer* (Paris, 1890, in-12), étude de biographie psychologique ; — *Prévost-Paradol*, étude de critique morale et littéraire publiée dans le *Journal des Débats* en 1889. Les ouvrages de M. Gréard plus spécialement consacrés à l'histoire de l'enseignement public en France sont : *La Législation de l'enseignement primaire* (Paris, 1874, 3 vol. in-8) ; — *Rapports sur l'enseignement primaire à Paris et dans le département de la Seine* (Paris, 1878, in-fol.) ; — *Éducation et Instruction* (Paris, 1884, 4 vol. in-18), embrassant l'enseignement primaire, secondaire et supérieur. De plus, M. Gréard a publié une traduction des *Lettres d'Héloïse et d'Abélard* (Paris, 1870, in-18) ; — un *Précis de littérature* (Paris, 1875, in-18) ; — un choix d'*Extraits des lettres, avis, entretiens, etc., sur l'éducation de Mme de Maintenon* (Paris, 1884, in-18) ; etc. Presque tous les livres de M. Gréard ont eu de nombreuses éditions.

— Nous apprenons la mort, à l'âge de 72 ans, de M. Charles DE LACOMBE, écrivain de valeur et ancien député à la Chambre de 1871, où il avait siégé au milieu de la droite modérée. Il était né à Paris en 1832. Il laisse plusieurs ouvrages fort estimés, quoique certains d'entre eux aient été l'objet de vives critiques. Voici les principaux : *De l'Arbitraire dans le gouvernement et dans les partis* (Paris, 1864, in-8) ; — *Henri IV et sa politique* (Paris, 1877, in-12), ouvrage qui fut couronné par l'Académie française ; — *Le Comte de Serre, sa vie et son temps* (Paris, 1881, in-8 et in-12), également couronné par l'Académie française ; — *Vie de Berryer. La Jeunesse de Berryer. Berryer et la monarchie de Juillet* (Paris, 1894, 2 vol. in-8).

— M. François MUGNIER, président de chambre honoraire à la cour de Chambéry, a succombé dernièrement à l'âge de 72 ans. M. Mugnier avait obtenu ses diplômes de docteur en droit civil et en droit canonique à l'Université de Turin, avant la réunion de la Savoie à la France en 1860. En 1855, il fut l'un des fondateurs de la Société savoisienne d'histoire de Chambéry, société dont il devint le président en 1882. Il a publié des travaux d'érudition nombreux et estimés, tous relatifs à la Savoie. Ceux que nous citons sont loin d'en constituer la liste complète : *Chronologie pour les études historiques en Savoie* (Chambéry, 1884, in-8) ; — *Les Manuscrits à miniatures de la Maison de Savoie. Le Bréviaire de Marie de Savoie, duchesse de Milan ; les Heures des ducs Louis et Amédée IX* (Moutiers, 1894, in-8) ; — *Orgueil féodal. Guy de Fersigny et Jacques de Montmayeur, épisode historique du* XVe *siècle* (Paris, 1895, in-8) ; — *Marc-Claude de Buttet, poète savoisien* (XVIe *siècle*). *Notice sur sa vie, ses œuvres poétiques et en prose française et sur ses amis* (Paris, 1896, in-8) ; — *La Vie et les Poésies de Jean de Boyssonné, professeur de droit à Toulouse et à Grenoble, conseiller au Parlement de Chambéry,* XVIe *siècle* (Paris, 1898, in-8) ; — *La Société populaire ou Club des jacobins de Thonon* (*1793-1795*. *Notice et annotations* (Paris, 1898, in-8) ; — *Les Savoyards en Angleterre au* XIIIe *siècle et Pierre d'Aigueblanche, évêque d'Hereford* (Paris,

1891, in-8. — *La Renaissance* [illegible] *l'influence du génie en chimie. Première Partie*, octobre 1892, [illegible] 1893. — *Histoire de l'humanité*, [illegible] *Albanais* [illegible]. Paris, 1899, [illegible].

— On annonce de Woolhuna, près Innisgalon, que le Dr. Law, historien anglais de grande valeur, s'est éteint dans cette localité le 1 mars, à 66 ans. Fils de William Law, chanoine du diocèse de Gatnet Wells et d'Augusta Graves, lui-même il épousa Laura Graves, Thomas Graves Law est le [illegible] de Jane, dont il a maison annoncé par son père un [illegible] dans ses études à [illegible] à la trise, comme son [illegible] avoir été pendant [illegible] bibliothécaire des [illegible] à Innisgalon. [illegible] collection des manuscrits de [illegible] Manning et [illegible] *Diaries*, commencés [illegible] *Pepys*. A partir de [illegible] Law [illegible] à étudier l'histoire de la [illegible] des Stuarts. En [illegible] cisme pour [illegible] conservateur de la « [illegible] » [illegible] l'étude de l'histoire [illegible] sion de lord Rosebery [illegible] le secrétaire; [illegible] les volumes de [illegible] membre de la Société [illegible] *Catholic Tracts of the Fathers* [illegible] pendant un certain temps président de la Société [illegible] bourg et vice-président de la « [illegible] » [illegible] bre d'un grand nombre d'autres [illegible] hors des ouvrages [illegible] verses revues. [illegible] fort appréciés et [illegible] 1893 : — *A Chronicle of the Popes*. *Popes of the [illegible] and seventeenth Centuries* [illegible] — *Introduction* [illegible] *Latin Tongue* [illegible] — *Pursuits and Secrets in the Reign of James I*. [illegible] pour la « Camden Society » *The Antiquary*. [illegible] pour la « [illegible] Society » le *Catechism* de [illegible] *Wise Catechism* de Craig. A la « Scottish History Society » [illegible] *Catholic Documents*, 1596-1598. De plus, la « Camden Society » a [illegible] *Catechism of Archbishop Hamilton*, [illegible] un certain nombre des articles [illegible] *National Biography*, [illegible] la [illegible].

— On annonce encore la mort de MM. : Gilbert Barrot, neveu de l'homme d'État; [illegible] secrétaire d'ambassade, [illegible] de la cour d'appel d'Orléans, président de la Société historique et [illegible] des Vans (Ardèche) : — l'abbé Jean Barthes, écrivain [illegible] de l'Académie des Jeux floraux : — Amédée Berthier, ancien [illegible] de rédaction de *l'Aurore* : — l'abbé Alexis Bonal, prêtre de Saint-Sulpice, auteur de divers *Manuels* [illegible] usage courant dans les grands séminaires : — Mme Amélie Bosquet, femme de lettres, journaliste et auteur de divers romans, tels que *le Roman des ouvrières*, morte récem-

ment à la maison Galignani, à 89 ans ; — Philippe-Émilien DE BOYER DE FONSCOLOMBE, baron DE MEYRONNET DE SAINT-MARC, l'un des membres les plus distingués de l'Académie d'Aix ; — le Dr BRUCHON, ancien professeur à l'École de médecine de Besançon, ancien président de l'association des médecins du Doubs ; — l'abbé BUCHET, ancien supérieur et professeur de théologie dogmatique au grand séminaire de Blois, mort dans cette ville, à 77 ans ; — Ferdinand CHANEL, imprimeur, directeur du journal *la Presse vosgienne ;* — Georges COGORDAN, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères, qui a donné à la collection des *Grands Écrivains français* une étude sur *Joseph de Maistre* et un ouvrage sur *la Nationalité*, mort en avril, dans sa 55e année ; — Élie DURAND, président du conseil d'administration du journal *l'Éclair* de Montpellier, dont il avait été l'un des fondateurs, président de l'œuvre des écoles chrétiennes ; — FOURNIER DE FLAIX, économiste distingué, auteur de plusieurs ouvrages, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* et du *Journal des économistes* ; — Eugène FUMEY, ancien élève de l'École des langues orientales, né à Besançon en 1871, qui a publié en 1873 un *Choix de correspondances marocaines pour servir à l'instruction des jeunes élèves interprètes* et laisse inachevée une *Histoire du Maroc*, mort en avril, à Samary-sur-Mer ; — Ernest LABBÉ, ancien professeur de philosophie à l'Université de Paris, mort en avril ; — Th. LHUILLIER, qui a écrit des travaux d'érudition très estimés et donné de nombreux articles à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* ; — MARQUET DE VASSELOT, statuaire et critique d'art, qui a publié, entre autres ouvrages, une *Histoire de la sculpture à l'époque de la Renaissance* et une *Histoire des sculpteurs français de Charles VIII à Henri III*, mort le 12 avril, à l'âge de 64 ans ; — le comte Joachim MURAT, auteur de comédies-proverbes de société, mort le 14 mars, en son château de la Bastide ; — l'abbé André POLIER, ancien professeur au petit séminaire de Pelletin, mort à l'âge de 78 ans ; — l'abbé VARIGARD, ancien professeur au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, mort à Allein (Bouches-du-Rhône), à l'âge de 74 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Otto von ALBERTI, héraldiste et archiviste allemand, mort le 9 mars, à Stuttgart, à 69 ans ; — Mgr ALLEN, recteur du collège catholique anglais de Valladolid, en Espagne ; — Sir Edwin ARNOLD, journaliste et poète anglais fort estimé, mort à Londres, le 24 mars, lequel fut un des rédacteurs les plus actifs du *Daily Telegraph*, et laisse plusieurs œuvres poétiques, telles que *The Light of Asia* (1879), *The Lighgt of the World*, etc. ; — Auguste BERNUS, professeur d'histoire des dogmes et d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie de Lausanne, auteur de nombreux travaux sur l'histoire des protestants français, mort à Lausanne, le 30 mars ; — Dr. Girolamo BOCCARDO, écrivain italien, professeur à l'Université de Gênes, mort à Rome, le 20 mars, à 75 ans, lequel fut l'éditeur de la *Nuova Enciclopedia* et de la *Biblioteca dell' economista ;* — Otto BOEHTLINGK, l'éminent orientaliste allemand, mort récemment à Leipzig, à 89 ans, connu surtout par la publication de son grand Dictionnaire sanscrit rédigé avec la collaboration de Roth ; — Dr. Konrad BREDENKAMP, professeur de théologie à l'Université de Kiel, mort à Norden, le 25 mars, à 57 ans ; — Mme Frances Power COBBE, femme de lettres anglaise, morte à 82 ans, connue par l'activité avec laquelle elle a soutenu diverses causes philantrophiques soit dans des journaux tels que le *Standard*, l'*Echo*, le *Daily News*, soit dans un certain nombre de volumes, par exemple *The Theory of Intuitive Morals ;* — Herbert C. FYFE, journaliste et écrivain anglais, qui laisse, entre autres, un volume intitulé : *Submarine Warfare ;*

— Dr. Gaetano Giorgio GEMELLARO, professeur de minéralogie à l'Université de Palerme, mort à Cefalu, le 16 mars, à 72 ans ; — Dr. Ludwig HÄNSELMANN, historien et archiviste allemand, mort à Brunswick, le 22 mars, à 70 ans ; — Dr. Raphael HORNER, professeur de pédagogie, mort à la fin de mars, à Fribourg (Suisse), à 62 ans ; — Edward HUTTON, journaliste anglais, qui collabora à divers journaux, tels que *Sporting Chronicle, Daily Despatch, Evening Chronicle*, etc. ; — KURFF, ancien professeur de philosophie au collège Chaptal, auteur de divers ouvrages de pédagogie et inventeur d'une méthode d'enseignement des langues vivantes qui a été adoptée ; — Henry J. MOULE, savant archéologue anglais, conservateur du Muséum du Comté de Dorset, auteur de deux ouvrages estimés : *Old Dorset* et *Dorchester Antiquities* ; — Dr. Paul NERRLICH, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la littérature, mort à Berlin, à 60 ans, lequel laisse, entre autres travaux : *Jean Paul und seine Zeitgenossen, Briefe von Charlotte von Kalb an Jean Paul, Arnold Ruge's Briefwechsel und Tagebücher*, etc. ;— Dr. Theodor SCHIRMER, professeur de droit romain à l'Université de Königsberg, mort à Blankenburg, le 2 avril, à 77 ans ; — Dr. Karl SCHUMANN, professeur de botanique allemand, mort à Berlin, le 22 mars, à 50 ans ; — Dr. Isidor SILBERNAGL, professeur de droit et d'histoire ecclésiastique bavarois, mort à Munich, le 6 avril, à 73 ans ; — Charles SORET, professeur honoraire de physique expérimentale, mort à Genève, le 4 avril, à 51 ans ; — Luigi SUGANA, écrivain italien, auteur de drames, mort à Venise le 28 mars ; — Dr. Theodor THIERFELDER, professeur de médecine allemand, mort le 7 mars, à Rostock, à 80 ans ; — le comte TIBOR KAROLYI, ancien membre de la Chambre des magnats hongrois, auteur de quelques ouvrages, entre autres d'une traduction hongroise de la *République* d'Edgard Quinet ; — Dr. Karl ZETTEL, professeur et poète allemand, mort à Munich, le 30 mars, à 73 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 30 mars, M. Helbig lit la seconde partie de son mémoire sur les attributs des prêtres saliens, et parle de la découverte faite à Rome de tombes appartenant aux *Salii* primitifs. — M. Wallon offre à l'Académie les livres de Mgr Douais, évêque de Beauvais : *La Mission de M. de Forbin-Janson en Toscane*, et *Documents sur l'ancienne province du Languedoc*. M. E. Breal donne la signification de l'épithète « ἀγέλειη » appliquée à Pallas dans la langue homérique et la traduit : « celle qui fait ou possède du butin. » — M. Babelon parle sur les monnaies de Sicyone. — Le 8 avril, M. Helbig achève la lecture de son mémoire sur les *Salii*. — M. Heuzey commente une inscription découverte récemment à Villevieille près de Sommières (Gard), inscription faisant allusion à une croyance antique à l'occasion du *genius*, démon intime de chacun. — M. Clermont-Ganneau a réussi à lire sur un des papyrus découverts par M. Maspéro dans les pyramides de Sokkarah, une date en araméen se rapportant à la 29e année du règne d'Artaxercès. — Le 16 avril, après la réception des membres de la mission Lenfant, M. d'Arbois de Jubainville a présenté une communication relative au *De Bello Gallico* de César. — Le 22 avril, l'Académie entend la lecture d'une lettre du capitaine Lenfant relative à la conduite de la mission vis-à-vis des indigènes africains. — M. le secrétaire perpétuel annonce à l'Académie que la commission des travaux littéraires s'occupera de la destination à donner au pavillon de la mission Lenfant. — M. le président annonce la mort de M. Boehtlingk, indianiste, correspondant à titre étranger. — M. le Mis de Vogüé fait part de la découverte du tombeau du roi Obodat opérée au cours

de l'excursion des professeurs de l'École biblique de Jérusalem. M. Babelon communique des médailles phéniciennes portant l'effigie du dieu Ischmoun identifié tantôt avec Esculape, tantôt avec Adonis. — M. Héron de Villefosse parle du centenaire de la Société des antiquaires de France et du travail de M. Otto Bumdorf sur le Trophée d'Auguste à la Turbie. — M. Smart dépose un mémoire intitulé : *Une Nouvelle Source du Coran.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 9 avril, M. G. Picot offre à l'Académie, de la part de M. le comte d'Haussonville, un volume dans lequel sont réunies des études sur plusieurs questions. — M. Joly dépose le livre de M. Van Khan sur *les Causes économiques de la criminalité.* — M. Gréard fait hommage, au nom de M. Collard, du livre de celui-ci, intitulé : *Méthodologie de l'enseignement moyen.* — M. Levasseur dépose un exemplaire de la *Revue économique internationale*. M. L. Michon donne lecture d'un mémoire intitulé : *L'Ébauche d'un gouvernement parlementaire sous la Restauration ;* ce mémoire contient des détails anecdotiques très curieux et caractéristiques de la vie politique de 1814 à 1830. — M. Lyon-Caen parle d'une lettre de Lafayette communiquée par M. Seligmann, vantant les bienfaits de la constitution de 1791. — Lecture est donnée de lettres par lesquelles M. Sadi Carnot et Mme Carnot fondent deux bourses de 200 francs. — Le 16 avril, MM. Luchaire et Levasseur lisent des rapports sur des concours. — Le 23 avril, M. Autant dépose l'ouvrage de M. Combes de Lestrade : *Les Monarchies de l'empire allemand*, et M. Lyon-Caen, le livre de M. Maillard : *Réhabilitation des faillis.* — M. Alb. Babeau lit un mémoire sur l'appel fait au XVIIIe siècle à l'opinion publique européenne, au sujet des agissements de l'Angleterre. — M. Fagniez termine la lecture de son ouvrage sur *les Corporations et syndicats*, leur présent et leur avenir. — L'Académie entend ensuite le rapport de M. Chuquet sur le prix Audiffred, et celui de M. Rocquain sur le prix Saintour.

Concours et Prix. — Dans sa séance du 5 mai courant, le Conseil de la *Société bibliographique et des Publications populaires* a attribué le prix Beaucourt, de 500 francs, au livre de M. l'abbé Sylvain Verret, supérieur du petit séminaire de Chartres, intitulé : *Sensations d'Alsace, de Forêt Noire, de Suisse.* Ce prix, fondé par le regretté président de la Société bibliographique, feu M. le marquis de Beaucourt, doit être décerné, d'après les termes de son testament, « au meilleur ouvrage ayant paru dans les trois années précédentes (1901, 1902 et 1903) et qui sera jugé propre à être donné en prix dans les écoles primaires libres. »

— A l'assemblée générale de la même société qui aura lieu en 1905, un prix de 500 francs (Prix des *Dames patronnesses de la Société bibliographique et des Publications populaires*) sera décerné au meilleur ouvrage paru dans le cours des années 1902, 1903 et 1904, de nature à instruire, moraliser et intéresser tout à la fois les lecteurs des bibliothèques populaires. — L'ouvrage devra se composer d'un seul volume de 300 à 400 pages au plus ne dépassant pas le format petit in-8 et la dimension de 0,21 × 0,13. — Il devra être déposé en double exemplaire, avant le 1er janvier 1905, au siège de la Société, 5, rue Saint-Simon, Paris, VIIe.

— Un autre prix de 1000 fr. (*Prix de la Société bibliographique*) sera décerné à l'assemblée générale de 1906 au meilleur ouvrage manuscrit composé par un jeune écrivain français, sur un sujet se rapportant à l'histoire de France, dans la période comprise entre l'année 1789 et l'année 1830. La dimension de cet ouvrage ne devra pas dépasser la matière d'un volume in-8 de 300 à 400 pages d'impression. — Les manuscrits devront être déposés au siège de

la *Société bibliographique*, 5, rue Saint-Simon, Paris, VIIe, avant le 1er janvier 1906. L'écriture en sera nette et lisible. — Chaque auteur joindra à son manuscrit un acte ou extrait authentique, attestant qu'il n'aura pas dépassé l'âge de trente ans à la date sus-mentionnée. — La Société ne prendra point à sa charge la publication de l'ouvrage couronné.

— La Société d'économie politique décernera en 1906 le prix Frédéric Passy, consistant en une médaille d'argent et une somme de 500 fr. Le sujet à traiter est un *Mémoire sur la vie et les œuvres de Charles Coquelin*. Nous signalerons, à ce propos, l'existence de manuscrits de Charles Coquelin entre les mains de M. de Molinari. — Les manuscrits doivent parvenir avant le 31 décembre 1905 au secrétaire perpétuel de la Société (14, rue de Richelieu, 1er arr.).

Collection de cartulaires. — La librairie Alphonse Picard et fils, de Paris, va s'acquérir de nouveaux titres à la reconnaissance des amis de l'histoire, en mettant à leur disposition des éditions critiques, dans un format commode, de cartulaires présentant un intérêt général. On sait quelle mine précieuse de renseignements de tout ordre offrent aux chercheurs ces recueils d'actes dont un trop grand nombre sont encore demeurés inédits : la géographie, la topographie, l'histoire généalogique, économique, celle du droit et celle des mœurs trouvent à y puiser indéfiniment. La nouvelle collection qui comprendra : 1° des cartulaires publiés *in extenso*; 2° des recueils de chartes de divers établissements; 3° des analyses de cartulaires trop considérables pour être publiés intégralement, est sous la direction d'un comité de publications qui comprend avec nos collaborateurs, MM. Auvray et Stein, les érudits suivants : MM. Ch. Bémont, E. Lelong, F. Lot, G. de Manteyer, M. Molinier, R. Poupardin, M. Prou, A. Thomas et A. Vidier. La publication, qui ne commencera de paraître que lorsque l'on aura réuni 200 adhésions, s'ouvrira par une *Bibliographie des cartulaires français*, dressée par M. Henri Stein et qui remplacera l'ouvrage vieilli de de M. Ulysse Robert. Le prix de souscription est de 0 fr. 50 par feuille d'impression in-8, et il est entendu que la souscription ne dépassera pas un maximum de 25 fr. par an.

Société d'histoire de la Révolution de 1848. — Sous ce titre s'est fondée à Paris le 24 février 1904, une nouvelle société qui comprend déjà près de cent cinquante membres et que dirigera un comité de quarante personnes. Les fondateurs de la société ont jugé que, pour parler de 1848 et de la deuxième République française, « le recul indispensable à la vision historique est désormais acquis. » L'on serait un peu surpris de voir figurer dans le comité directeur, à côté d'historiens comme MM. Aulard, P. Caron, Charlety, Debidour, Seignobos, des noms comme MM. Maurice Faure, Jaurès, Millerand ou Anatole France, si l'on n'était prévenu par une circulaire que la nouvelle société, « à l'exemple de sa grande aînée la Société d'histoire de la Révolution française... entend ne pas se désintéresser du sort des idées de 1848... Travailler à les répandre, c'est encore servir la cause de la Révolution », et que, pour cette œuvre de propagande politique, elle se propose d'organiser des conférences à Paris et en province. Aussi fait-elle appel, pour grossir ses rangs, non pas aux hommes d'étude impartiale et sévère, mais aux « coopérations démocratiques et républicaines. » Les sociétaires doivent être présentés par deux membres et agréés par le comité directeur; ils paient une cotisation annuelle de 10 francs, rachetable au prix de 200 francs et reçoivent en échange le Bulletin de la société. La présidence a été dévolue à M. Ad. Carnot; la vice-présidence à MM. Aulard,

Maurice Faure et Millerand, le secrétariat à M. Henry Michel et la trésorerie à M. Camille Bloch. C'est M. Henry Michel, 79, rue Jouffroy, qui recueille les adhésions.

Paris. — *Les Conférences* de l'année 1903, qui paraissent en volume (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 de 392 p.) sont une mine précieuse de renseignements sur les questions sociales et religieuses, littéraires, scientifiques. On peut s'en convaincre même par le simple sommaire suivant : *La Guerre aux bonnes sœurs. — La Morale athée. — La Question du droit de l'enfant. — Les Sœurs. — Le Venezuela. — Les Ruines de Baalbeck. — Macédoine et Bulgarie. — Rocamadour et Padirac. — La Charité. — L'Intolérance de l'Église. — Les Alpes-Maritimes et la Défense de la frontière. — La Grande Chartreuse. — Charles Gounod. — Sa Sainteté Léon XIII. — Les Retraites ouvrières. — La Condition des ouvriers. — Le Pétrole. — L'Église et l'Instruction. — Les Caisses d'assurance et de prévoyance mutuelles. — Les Jardins ouvriers. — L'Église et l'État ; leurs rapports. — Les Habitations ouvrières à bon marché.*

— Signalons deux excellents fascicules de la collection : *L'Apologétique contemporaine.* Ils ont pour titre : *L'Ame humaine* et *l'Immortalité,* par un Missionnaire (Paris, Maison de la Bonne Presse), in-12 de 78 et 80 p. — Prix : 0 fr. 25 chacun). La spiritualité de l'âme et son immortalité sont prouvées à l'aide de citations de nos littérateurs, philosophes, savants, méthode qui impressionne toujours les foules, auxquelles cette apologétique est destinée.

— Les conférences sur *la Divine Enfance de Jésus* et la *Vie publique de Jésus* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-12 de 36 et 39 p. — Prix 0 fr. 25 chacun), sont accompagnées de projections qui ont obtenu un si grand succès dans certaines églises de Paris. *Le Franc-Maçon, voilà l'ennemi !* c'est le discours que prononça Mgr Delamaire, à Lille, le 22 novembre 1903 (Paris, même librairie, in-12 de 61 p. — Prix 0 fr. 25). Toute la presse en a parlé comme d'un cri de guerre contre la franc-maçonnerie. — *La Russie et les Russes* (Même librairie in-12 de 46 p. — Prix : 0 fr. 25, avec projections) est une conférence sur la nation amie de la France, avec description géographique, ethnographique, pittoresque.

— Que dire d'une brochurette, gracieusement éditée, animée d'un sympathique respect pour Pie IX, Léon XIII et Pie X et intitulée : *Les Derniers Papes jugés par leur écriture* (Paris, Ch. Amat, 1904, in-8 de 27 p.) ? Sans examiner autrement les opinions graphologiques de l'auteur, M. Albert de Rochetal, nous nous bornerons à en extraire certaines phrases qui nous ont profondément surpris et déplu : « Jésus-Christ, figure sublime, idéal de beauté et de bonté, a lancé le premier cri de révolte du pauvre contre le riche...» (p. 7). « ... la religion chrétienne est forte, si forte qu'elle *semble* immuable et immortelle » (p. 8). — «... la religion chrétienne... immortelle selon la parole de son divin Fondateur, mais d'une *immortalité qui tombe sous la vieillesse.* » (p. 11). — « Pie IX, incarnation de la puissance papale, *dernier sursaut de l'agonie d'une religion, dernier souffle d'une vie de dix-neuf cents ans...*» (p. 12). Est-ce un vrai catholique qui a écrit cela pour une librairie catholique ?

— Le *Rapport sur l'enseignement secondaire libre communiqué à la séance pléniaire de l'enseignement au cercle catholique de la rue Marais,* par M. le chanoine Dieu (Paris, secrétariat de la Société d'éducation, 1904, in-8 de 16 p.) est une sévère réprobation des projets liberticides du gouvernement relatifs à l'enseignement secondaire libre. Sa conclusion énergique se résume en un mot : « Défendons-nous !... »

— Dans une brochure intitulée : *Les Enfants d'époux divorcés* (Paris, Dujarric, gr. in-8 de 15 p.), Mme Renée Pingrenon s'apitoye, non sans raison, sur la malheureuse situation que le divorce fait aux enfants. Elle montre sans peine, par des exemples tirés de la chronique judiciaire, que ces pauvres jeunes êtres sont toujours les victimes des dissensions de leurs parents ; que leur éducation en est fatalement compromise ; leur intelligence faussée, leur cœur meurtri... Et, comme conclusion, Mme Pingrenon demande qu'on revise la loi du divorce, non pour le supprimer, mais pour permettre aux époux de l'obtenir par consentement mutuel, sous la seule condition d'assurer une partie de leurs biens à leurs enfants. Singulière logique, en vérité !

— Signalons dès à présent le *Cours élémentaire d'astronomie et de navigation* par M. P. Constan (Paris, Gauthier-Villars, in-8 de 264 p., avec 134 fig. — Prix : 7 fr. 50). — La première partie de ce cours : *Astronomie*, a seule paru. Pour en dire tout le bien que nous en pensons et l'intérêt que nous y avons trouvé, nous attendrons d'avoir en mains la conclusion logique de la première partie, c'est-à-dire *la Navigation*. C'est, en effet, en vue de la navigation qu'ont été rédigées les pages très substantielles, très claires et assez complètes, sans l'être trop, du cours d'astronomie. Nous devons toutefois, dès aujourd'hui, conseiller vivement ce volume à tous les candidats au brevet de capitaine au long cours.

— Nous ne pouvons que souhaiter le meilleur accueil à la *Revue des sciences photographiques*, qui vient de lancer son premier numéro, orné de 2 planches hors texte (avril 1904). Ce nouveau périodique mensuel est destiné à tenir les amateurs, aussi bien que les professionnels, au courant de toutes les recherches concernant la théorie des procédés photographiques et les applications scientifiques de la photographie. Outre ses articles originaux, elle publiera un compte rendu détaillé de tous les travaux parus à l'étranger, de toutes les communications concernant les théories photographiques, faites dans les sociétés savantes françaises et étrangères. La photochimie, la photophysique, les applications scientifiques de la photographie, telles sont les principales matières qui seront traitées dans la *Revue des sciences photographiques* dont les sommaires seront régulièrement insérés dans la Partie technique du *Polybiblion* (Paris, Ch. Mendel, 118, rue d'Assas, 118 *bis* (VIe). — Prix de l'abonnement annuel : France, 20 fr. ; Étranger, 25 fr.).

— Le *Polybiblion* a longuement analysé (t. XCI, p. 37-41) le célèbre roman de Henryk Sienkiewiez : *Quo Vadis ?* Nous n'avons donc pas à y revenir ; mais nous devons noter que la librairie Garnier vient d'en donner une nouvelle traduction, faite d'après l'original, par M. P.-A. de Roncey (in-18 de 732 p., avec 26 gravures hors texte, de Tofani. — Prix : 3 fr. 50). « La présente traduction, lisons-nous dans un *Avis* des éditeurs, se distingue de toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour par sa scrupuleuse fidélité. Nous nous sommes efforcés de présenter aux lecteurs l'ouvrage tel qu'il est, dans sa forme primitive, sans ajouter et surtout sans retrancher quoi que ce soit. »

— M. Georges Baillière vient de publier une luxueuse et élégante brochure intitulée : *Chronique des prospectus en 1902-1903*. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1904, gr. in-8 de 47 p., avec 10 planches hors texte et 11 vignettes). Cet intéressant travail sur un objet de collection essentiellement perissable conservera pour les âges futurs les plus intéressants spécimens des réclames contemporaines, dont quelques-unes présentent un certain intérêt artistique.

— La librairie Hachette met en souscription la *Reproduction en phototypie*

du manuscrit des « Pensées » de Blaise Pascal (n° 9202 fonds français de la Bibliothèque nationale, avec le texte imprimé en regard et des notes), par M. Léon Brunschvicg (in-folio mesurant 45 centimètres sur 32, comprenant environ 260 planches en phototypie). — « Depuis 1842, où Victor Cousin révéla l'existence et l'intérêt du manuscrit, — lisons-nous dans le spécimen du fac-similé phototypique que nous envoie la maison Hachette, — une telle publication était le vœu du public lettré. Les travaux les plus consciencieux, ceux de Faugère, de M. Molinier, de M. Michaut, qui ont jeté tant de clarté sur le texte vrai de Pascal, ne peuvent, suivant l'expression qu'employait M. Lanson, professeur à la Sorbonne, dans l'article *Pascal* de la *Grande Encyclopédie*, suppléer que *jusqu'à un certain point* le *fac-similé* photographique ; en un sens ils l'ont rendu plus désirable et plus nécessaire. Pour comparer les différentes lectures proposées par les éditeurs successifs, il importe en effet de savoir comment le mot est écrit, et surtout s'il est réellement écrit : il y a des lettres que la main fiévreuse de Pascal n'a pas tracées, il y a des fins de lignes que la négligence d'un relieur a mutilées ; la ponctuation est irrégulière, les signes de renvois sont incertains, la place des surcharges ou des additions marginales est à discuter ; les séparations de phrases, ou même de fragments, ne sont pas indiquées. Les érudits, les professeurs, les étudiants qui ont à commenter un passage obscur ou diversement interprété, doivent être en mesure de recourir, dans leur cabinet ou dans leur bibliothèque d'Université, à l'arbitrage du texte original. » — Prix de la souscription à l'ouvrage complet, payable à la réception : 125 fr. — Par fascicule, à raison de 10 fr. chaque fascicule, soit : 150 fr.

— L'on savait que le maréchal de Bassompierre avait eu de son union secrète avec Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de Conti, un fils, connu sous le nom de baron de la Tour, qu'il ne s'était pas soucié de reconnaître ; un fait beaucoup plus ignoré, c'est qu'il était né aussi de cette union une fille nommée Louise comme sa mère. Ce point curieux de la biographie du maréchal nous est révélé par M. Lucien Auvray dans un petit mémoire qu'il a donné au *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France* sous ce titre : *Louise de Bassompierre et les Origines du transfert à Paris des religieuses de Sainte-Périne de Compiègne* (Tiré à part. Paris, Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1903, in-8 de 15 p.). Quand Louise de Bassompierre entra chez les dames de Sainte-Périne, on la donna comme fille naturelle du duc de Chevreuse son oncle, et ce n'est qu'en 1644 que son frère François, baron de la Tour, vint lui révéler le secret de sa naissance. Le maréchal, qui s'attendrit à la vue de sa fille, mit son influence au service de la maison dans laquelle elle était entrée et contribua plus que personne à l'aplanissement des difficultés qui s'opposaient au transfert dans le diocèse de Paris de l'établissement de Compiègne.

— Sous ce titre : *Hommage à Gaston Paris*, M. Joseph Bédier, héritier de la chaire du grand érudit, vient de publier la « leçon d'ouverture du cours de langue et littérature françaises du moyen âge prononcée au Collège de France, le 3 février 1904 », et consacrée à l'éloge de son illustre prédécesseur (Paris, Champion, 1904, in-12 de 58 p.). Cet éloge est celui qu'on devait attendre de la part d'un homme d'esprit et d'un homme de cœur, l'un des disciples les plus distingués de Gaston Paris, avant de devenir son successeur. Un peu d'hyperbole est plus qu'excusable dans un discours de ce genre. Pourtant il eût été, croyons-nous, préférable d'éviter l'emploi, dont on abuse aujourd'hui, d'expressions empruntées à la langue religieuse,

comme les mots de « sainteté » et d' « apostolat ». Une rectification de fait s'impose. Ce ne peut être « le lieu commun des romanistes » de « dire que l'*Histoire poétique de Charlemagne* contenait en puissance les travaux de Léon Gautier », comme ceux « de Pio Rajna, de Godefroid Kurth et de tant d'autres » (p. 23). Les premiers travaux de Léon Gautier sur les chansons de geste sont antérieurs aux débuts de Gaston Paris, et le premier volume des *Épopées françaises* fut couronné au même concours (1866) de l'Académie des inscriptions et belles-lettres que l'*Histoire poétique de Charlemagne*. Gaston Paris y obtint le premier rang, Léon Gautier le second.

— Enregistrons la 3e livraison du tome IV de la précieuse *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, dressée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique par M. Robert de Lasteyrie (Paris, imp. nationale ; E. Leroux, 1903, in-4, paginé 401-592. — Prix : 4 fr.). Cette livraison inventorie les études se rapportant à l'histoire et à l'archéologie insérées dans les nombreux volumes publiés par les Sociétés savantes de Rambouillet et de Versailles (Seine-et-Oise) ; de Dieppe, Le Havre et Rouen (Seine-Inférieure) ; de Niort (Deux-Sèvres) ; Abbeville et Amiens (Somme) ; Albi et Castres (Tarn) ; Montauban (Tarn-et-Garonne) ; Draguignan et Toulon (Var) ; Apt, Avignon et Orange (Vaucluse) ; Fontenay-le-Comte et La Roche-sur-Yon (Vendée) et Poitiers (Vienne). Les articles notés, au nombre de 15,448, sont compris sous les numéros 74,866 à 80,353. Tout en constatant la très grande utilité de ce recueil, nous ne pouvons, pour la deuxième fois, nous empêcher de critiquer la méthode (si c'en est une) qui consiste à n'indiquer que rarement les pages du commencement et de la fin de chaque article ou étude. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, pourquoi donner seulement, pour le dernier (n° 80,353) la simple page 148, alors que le premier (74,866) mentionne les deux pages, initiales et finales, 1-572 ? Nous sommes bien renseignés sur l'importance du n° 74,866, mais nullement sur celle du n° 80,353. Il est permis de le regretter.

Alsace. — A la suite du traité conclu à Saint-Omer, en 1469, par Charles le Téméraire et Sigismond d'Autriche, et resté obscur en quelqu'un de ses articles, le duc de Bourgogne envoya dans ses nouvelles possessions de la vallée du Rhin plusieurs missions consécutives dont l'une, composée de Jean Poinsot et de Jean Pillet, trésorier de Vesoul, eut à s'occuper spécialement des recettes et des charges du domaine, et des questions de comptabilité. C'est cette mission qu'a exposée dans un nouveau travail M. L. Stouff : *Les Possessions bourguignonnes dans la vallée du Rhin sous Charles le Téméraire* (Paris, Larose, 1904, in-8 de IV-93 p. Extr. des *Annales de l'Est*), en publiant le texte complet de l'information faite sur l'état des pays de Ferrette, d'Alsace et de Forêt-Noire. La valeur économique du traité de Saint-Omer et l'organisation financière des pays conquis sont par là même facilement expliquées. Ce texte important avait déjà été utilisé par Nerlinger, mais il méritait une publication intégrale que nous possédons désormais.

Boulonnais. — Ceux qui, jetant distraitement un regard sur le tome XXIII des *Mémoires de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer* (Boulogne-sur-Mer, au siége de la Société, 1903, in-8 de VII-171 p., avec 5 pl.) passeront outre, auront le plus grand tort de ne pas l'ouvrir. Ce volume est, en effet, entièrement rempli par une étude historique et biographique fort intéressante due à M. le Dr E.-T. Hamy et intitulée : *François Panetié, premier chef des armées navales (1626-1696)*. L'auteur fait connaître la

carrière maritime d'un personnage « fort injustement oublié de la plupart des historiens de nos jours. » Ces pages mouvementés nous montrent François Panetié, né à Boulogne-sur-Mer, en février 1626, successivement « capitaine de corsaire, puis commandant la petite frégate du maréchal d'Aumont, capitaine de vaisseau et enfin chef d'escadre ; naviguant pendant 55 années dont 31 au service du Roi et prenant une part importante à presque tous les évènements de notre histoire navale pendant la période de 1666 à 1694... Il excellait à manier ces lourdes masses qu'étaient encore nos vaisseaux, malgré l'amélioration notable de la construction nautique. Aussi Tourville et Château-Renault lui donnaient-ils de préférence, dans la ligne de bataille, un de ces postes extrêmes, où, soit pour l'attaque, soit pour la defense, il pouvait mieux qu'ailleurs développer ses qualités personnelles. » Quand Panetié mourut le 26 avril 1696, il « comptait vingt-cinq campagnes comme capitaine et chef d'escadre et deux blessures graves. » L'on ne saurait trop féliciter M. Hamy d'avoir fait revivre cette attachante figure et la Société académique de Boulogne d'avoir si bien édité le volume très documenté que nous avons sous les yeux.

Bourgogne. — Encore un beau, un important volume à l'actif de la Société éduenne : c'est le tome XXXI de ses *Mémoires* (Autun, imp. Dejussieu, 1903, gr. in-8 de XXIX-453 p., avec 5 planches). Douze études ou notices d'importance variable ont formé ce tome XXXI, savoir : *Chaînette en or attachée à une lance de l'âge du bronze*, par M. Joseph Déchelette (p. 1-3, avec une planche) ; — *Notice sur le fief du Lac-lès-Anzy, en Brionnais*, par M. J. Sandre (p. 5-20) ; — *Jacques-Gabriel Bulliot, président de la Société éduenne, correspondant de l'Institut, sa vie et son œuvre*, par M. A. de Charmasse (p. 21-116, avec un portrait). Nous n'avons ici que la première partie de cette biographie dont la fin sera insérée dans le volume prochain ; — *Note sur l'origine de la houillère et de la verrerie d'Épinac*, par M. Eugène Fyot (p. 117-133) ; — *Note sur un bréviaire éduen manuscrit du* XV*e siècle*, par M. Gabriel Dumay (p. 135-140) ; — *Les Députés de Saône-et-Loire aux assemblées de la Révolution (1789-1799)* (suite), par M. Paul Montarlot (p. 141-245) ; — *La Tour du Bost* (suite), par MM. Gabriel Bulliot et le comte de Chastellux (p. 247-299), étude dont la suite sera donnée l'an prochain ; — *La Fête de la Fédération à Autun, le 14 juillet 1790*, par M. Charles Boëll (p. 301-313) ; — *Beaune, Savigny, Sainte-Marguerite*, compte rendu anonyme de l'excursion faite par la Société éduenne le 24 mai 1903 (p. 315-335) ; — *Note sur une boutterolle de fourreau gallo-romain, trouvée à Autun*, par M. Joseph Déchelette (p. 337-343, avec une planche) ; — *Deux Documents inédits sur Talleyrand, évêque*, par M. A. de Charmasse (p. 345-354) ; — *Inauguration du buste de M. Bulliot et du monument commémoratif des fouilles de Bibracte* (p. 355-396, avec 2 planches).

Champagne. — Tout dernièrement a paru le magnifique volume que la Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments a consacré à la LXIX*e* session du *Congrès archéologique de France*, dont les séances ont été tenues à Troyes et à Provins en 1902, (Paris, A. Picard et fils ; Caen, H. Delesques, 1903, in-8 de LV-545 p., avec 93 planches et figures). Nous mentionnerons en premier lieu le *Guide archéologique du Congrès de Troyes et de Provins en 1902*, qui, rédigé par M. Louis Le Clert, E. Lefebvre-Pontalis et Edmond Ditsch, occupe les pages 1 à 92 et ne renferme pas moins de 28 planches). Quant aux procès-verbaux des séances, émaillés de discours et d'allocutions, ils remplissent les pages 113 à 166. — Seize mémoires arrivent aussitôt : nous allons en indiquer les titres, avec les noms de leurs auteurs et aussi les pages du début et de la

fin de chacun d'eux pour que leur importance matérielle soit bien fixée aux yeux de nos lecteurs : *Les Études archéologiques dans le département de l'Aube, depuis cinquante ans*, par M. Albert Babeau (p. 167-179) ; — *Les Castra et les oppida de l'Aube*, par M. Louis Le Clert (p. 180-195) ; — *Les Cimetières antiques de l'Aube et de la Marne*, par M. l'abbé Diette (p. 196-207) ; — *Les Mottes féodales et les Mottes gauloises dans l'Aube*, par M. Louis Le Clert (p. 208-223) ; — *Les Églises romanes de l'Aube*, par le même (p. 224-238, avec 2 pl.) ; — *La Sculpture du* XIVe *et du* XVe *siècle dans la région de Troyes*, par M. Raymond Kœchlin (p. 239-272, avec 8 pl.) ; — *L'Architecture gothique dans la Champagne méridionale au* XIIIe *et au* XVIe *siècle*, par M. Eug. Lefebvre-Pontalis (p. 273-349, avec 36 plans ou planches) ; — *Les Vitraux de l'église de Brienne-le-Château*, par M. l'abbé Baveux (p. 350-375, avec 3 pl.) ; — *Les Travaux d'achèvement et les Vitraux de l'église Saint-Pantaléon de Troyes*, par M. Léon Morin (p. 376-405, avec 1 pl.) ; — *Notes biographiques sur les peintres verriers troyens du* XVIIe *siècle*, par le même (p. 406-422) ; — *Notes sur les foires de Champagne et de Brie*, par M. J. Pierre (p. 423-457) ; — *Le Portail de Saint-Ayoul de Provins et l'Inconographie des portails du* XIIe *siècle*, par M. Gabriel Fleury (p. 458-488, avec 2 pl. et 1 fig.) ; — *Une Enceinte de Provins*, par M. Rogeron (p. 489-511, avec 1 plan et 4 planches) ; — *Une Maison du* XIIIe *siècle à Provins*, par M. C. Detousches (p. 512-513, avec 1 pl.) ; — *Les Ruines de l'abbaye de Nesle-la-Reposte*, par M. Jules Tillet (p. 514-528, avec 1 pl.) ; — *Une Tombe plate du* XVe *siècle à Beauchery*, par M. C. Detousche (p. 529-532, avec 1 pl.).

— C'est par un discours dont Taine, « le plus illustre des enfants de la Champagne au XIXe siècle, » est le sujet, et l'auteur, M. A. Brissart, président annuel (p. 1-14) que s'ouvre le 113e volume, tome Ier de l'année 1902-1903 des *Travaux de l'Académie nationale de Reims* (Reims, L. Michaud, in-8 de 204 p., avec pl. et grav.). A ce discours ont succédé : *Compte rendu des travaux de l'année 1902-1903*, par le secrétaire général, M. Henri Jadart (p. 15-42) ; — *Rapport sur le concours d'histoire*, par M. l'abbé Haudecœur (p. 43-51) ; — *Rapport sur le concours d'art et d'industrie*, par M. le Dr Seuvre (p. 53-54) ; — *Rapport sur le concours d'économie politique*, par M. Paul Rozey (p. 55-64) ; — *Rapport sur le concours de poésie*, par M. le Dr Seuvre (p. 65-86). Suivent dix études que nous allons mentionner : *Le Dispensaire Calmette de Reims*, par M. le Dr Colleville (p. 111-116) ; — *Nouvelles Recherches sur la fermentation seconde des vins de Champagne*, par M. Cordier (p. 117-123) ; — *Un Ancien Maire de Reims* (M. Carteret), par M. Al. Faÿ (p. 125-133) ; — *Nicolas de Grigny, organiste de Notre-Dame de Reims (1672-1703)*, par M. H. Jadart (p. 135-146) ; — *Un Discours du duc de Guise à Châlons, après sa prise d'armes en 1585*, par M. l'abbé Haudecœur (p. 147-151) ; — *Recherches historiques sur l'origine des lunettes*, par M. le Dr A. Bourgeois (p. 153-161) ; — *Basilique Saint-Remi, origine architecturale*, par M. Alphonse Gosset (p. 163-176, avec 4 vignettes ; — *Quelques mots de réponse à la communication de M. Gosset*, par M. L. Demaison (p. 177-179) ; — *Le Tracé de la voie romaine de Reims à Castrice, autour de Château-Porcien*, par M. le Dr Lamiable (p. 181-186, avec un plan) ; — *Notes sur le filage et le tissage dans l'antiquité*, par M. Ch. Coyon (p. 187-202, avec une planche).

Dauphiné. — Presque tous les biographes de Molière admettaient jusqu'ici que le grand comédien ne parut à Grenoble qu'en 1658. Or, M. A. Prudhomme, archiviste de l'Isère, a découvert un baptistaire d'après lequel Molière aurait été parrain d'un enfant de Villequin (de Brie) à Grenoble, le 12 août 1652. D'où il ressort que Molière vint au moins deux fois dans la capitale du

Dauphiné : une première fois en août 1652 et une seconde fois au carnaval de 1658. On trouve la preuve de cette intéressante note biographique, dans une luxeuse plaquette de M. Prudhomme : *Molière à Grenoble (1652-1658)* (Grenoble, Allier, 1904, in-8 de 16 p.).

— Dans la livraison de décembre 1903 du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie*, nous remarquons, entre autres, les articles suivants qui méritent d'être mentionnés : *La Montagne dans la mythologie*, par M. Émile Roux-Parassac (p. 108-126); — *Famines locales en Dauphiné (1677-1684)*, par M. J. de Beylié (p. 133-153); — *Monuments préhistoriques. Pierres à écuelles*, par M. Lucien Jacquot et *le Menhir de Décines*, par M. A. Picaud (p. 159-167, avec 3 vignettes).

— Comme tout est coquet, séduisant, même la couverture « art nouveau » dans ce volume de *Contes et légendes du Dauphiné*, par M. Paul Berret ! (Grenoble, Barbier-Durozier, 1903, in-12 de 251 p. — Prix : 3 fr. 50). Le style magique semble avoir la fluidité du rêve. On le lit avec ravissement, surtout si l'on appartient à la petite patrie dauphinoise. Voici les titres savoureux de ces contes et légendes : *La Chasse aux champignons*. — *La Première Dauphine*. — *Le Vin de Murinais*. — *Le Coffret de Djem*. — *La Graille*. — *Le Mariage de Mandrin*. — *La Chèvre de Chevrières*. — *La Cloche du Paladru*. — *Les Grottes de Jeannotte*. — *Le Siège de Saint-Marcellin*. — *Les Dames de la Roche*. — *Le Diable de Lesdiguières*. — *Phydilé*. — *L'Or de la lune*. — *Les Sept Merveilles de M. le conseiller Salvaing*.

Franche-Comté. — Constatons à l'actif de la Société d'émulation de Montbéliard un fait rare : le tome XXX de ses *Mémoires*, qui nous parvient (Montbéliard, Imp. montbéliardaise, 1903, gr. in-8 de XXXIV-239 p., avec 11 pl.) comprend quatre études dont trois ont été signalées à cette place par leurs tirages à part et dont la quatrième, également tirée à part, est citée plus loin. Il convient de les rappeler : *Un Voyage à la Cour de Prusse en 1775 par David-Charles-Emmanuel Berdot*, publié avec un Avant-propos et des notes par M. Emmanuel Fallot (p. 3-71, avec un portrait) (Cf. *Polybiblion*, t. XCVIII, p. 283-284) ; — *L'Industrie cotonnière au pays de Montbéliard et ses origines*, par M. Léon Sahler (p. 75-159, avec 10 planches) (*Polybiblion*, t. XCVIII, p. 471). — *Rixes entre habitants de Montbéliard et d'Héricourt à la fin du XVIIIe siècle*, par M. Julien Mauveaux (p. 163-171) (*Polybiblion*, mêmes tome et page) ; — *Essai sur la vie et les œuvres de Christophe de Forstner (1598-1668), humaniste et chancelier de la principauté de Montbéliard*, par E.-F.-P. Beaulieu, fragments publiés par M. G. Lods (p. 175-238).

— De 1887 à 1898, M. Jules Gauthier a publié dans l'*Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort* une série de *Documents pour servir à l'histoire des artistes franc-comtois*. Il continue cette publication dans l'*Annuaire* de 1904 (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 403 p.). Les documents en question, relatifs à différents artistes, vont du XVe au XVIIIe siècle ; ils sont au nombre de dix (p. 388-397).

— M. Georges Lods a fait insérer dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*, puis a tiré à part les fragments écrits en français par feu E.-F.-P. Beaulieu « de ce qui devait être sa thèse latine de doctorat ès-lettres. » Né dans la Creuse en 1866, mort à la Flèche en 1900, Beaulieu devint rapidement « Montbéliardais d'élection et de cœur » et les présents « fragments » le montrent bien. Ils sont ici présentés sous le titre : *Essai sur la vie et les œuvres de Christophe de Forstner (1598-1668), humaniste et chancelier de la principauté de Montbéliard* (Montbéliard, Imp. montbéliardaise 1903, gr. in-8 de 66 p.). « Le but de cette étude, déclare l'auteur dans son

Introduction, est de montrer les effets persévérants, dans une époque troublée et critique, des hommes d'État d'un petit pays pour défendre contre les empiètements d'un puissant voisin leur indépendance territoriale. » Le « puissant voisin » en question était le roi de France et les souverains du pays les ducs de Wurtemberg. Il est curieux de suivre, entre les années 1633 et 1644, les négociations, pas toujours pleinement heureuses, de ce diplomate cosmopolite que fut Forstner, pour obtenir de la Cour de France un *modus vivendi* favorable aux Montbéliardais dont la Révolution devait faire, en un jour, des Français. Onze documents et pièces empruntées aux Archives nationales terminent ce travail que la mort n'a pas permis à Beaulieu de compléter. Il n'en faut pas moins savoir gré à M. G. Lods de nous avoir conservé ce qui en a été écrit.

— « L'école-modèle de Montbéliard fut fondée en 1838, dans le but de préparer des instituteurs pour les communes de notre région. Elle a été supprimée, ne laissant d'autre trace à la postérité que le souvenir d'un établissement ayant dignement rempli les conditions de sa création. » C'est ainsi que débute la *Notice historique sur l'école-modèle de Montbéliard (1838 à 1890)*, que M. Frédéric Pourchot, instituteur à Mandeure, a publié récemment (Audincourt, imp. P. Juillard, 1903, in-18 de 79 p. — Prix : 1 fr. 25). Cet établissement, « destiné à fournir des instituteurs aux écoles protestantes de l'inspection ecclésiastique de Montbéliard », subsiste sous le nom d' « école-modèle » de 1838 à 1881. A cette époque il « perd son caractère confessionnel et devient école normale »; enfin en 1890, il est supprimé parce qu'il fait double emploi avec l'école normale de Besançon. Tour à tour, M. Pourchot nous parle des divers locaux de l'institution, de la situation financière, des directeurs, des maîtres de tous rangs, des professeurs auxiliaires, des médecins et des gens de service, sans oublier les élèves-maîtres ni l'association des anciens élèves. Utile contribution à l'histoire de l'enseignement, au cours du XIXe siècle, dans le département du Doubs.

— En 1895, M. le chanoine L. Crolet tirait à part de la *Semaine religieuse* de Saint-Claude, une notice biographique sur *M. l'abbé Blanche, archidiacre de Dole, vicaire général et chanoine honoraire de Saint-Claude, etc.* (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, in-8 de 28 p., avec un portrait). Aujourd'hui il nous donne un travail semblable, également extrait de la même *Semaine religieuse*, à propos de *Mgr Lacroix, prélat de la Maison pontificale, ancien vicaire général, ancien curé de Miéry et de Poligny, chanoine titulaire de la cathédrale de Saint-Claude* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, 1904, in-8 de 31 p., avec un portrait). Né à Champ-Andrée, paroisse de Lavans-les-Saint-Claude, le 21 novembre 1849, Mgr Lacroix fut d'abord professeur de rhétorique au petit séminaire de Vaux, puis, après avoir passé par les deux cures de Miéry et de Poligny, nommé vicaire général du diocèse où il se signala par son zèle et ses hautes facultés administratives. Mais à la mort de Mgr Marpot « un évêque qui n'avait jamais voulu incliner sa crosse devant les volontés d'un ministre » (p. 25), Mgr Lacroix et son collègue M. Girardot, vicaires capitulaires, ne furent pas confirmés dans leurs fonctions par le gouvernement (1898). Le digne prêtre dont M. le chanoine Crolet nous raconte la vie s'est éteint dernièrement à Saint-Claude (26 novembre 1903).

LORRAINE. — M. Pierre Boyé a publié dans l'*Annuaire de Lorraine* (années 1903 et 1904), une bonne étude sur *les Salines et le sel en Lorraine au XVIIIe siècle* (tirage à part, Nancy, A. Crépin-Leblond, in-8 de 64 p.). Après avoir brièvement rappelé le sort des salines au temps des ducs, qui se sont

efforcés de monopoliser la production du sel, originairement libre, et qui l'ont ensuite localisée dans leurs usines de Château-Salins, Dieuze et Rosières, l'auteur fait un tableau complet de l'exploitation des salines sous la domination française. Il retrace jusqu'en leurs détails les procédés de fabrication et les diverses phases du commerce du sel, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la province. Ses descriptions, coupées de curieuses anecdotes, donnent une idée très nette de la pratique de l'industrie saunière et de l'importance de sa production. Les références abondantes dont M. Boyé appuie son récit, prouvent que ses investigations ont été dirigées avec habileté et consciencieusement effectuées dans les archives et les bibliothèques lorraines. Mais sa bibliographie est à peu près nulle en ce qui concerne les autres provinces. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas songé à utiliser les travaux qui ont été faits sur les salines de la Franche-Comté ; il en aurait pu tirer de précieux éléments de comparaison.

NIVERNAIS. — Tant que durera la génération qui a participé aux événements de l'Année terrible, nous pouvons être sûrs que des Mémoires ou Journaux particuliers de tel ou tel combattant, officier ou même simple soldat, apparaîtront de temps à autre. Sans doute, ils ne peuvent jeter un jour nouveau sur les opérations de guerre, mais ils produisent des impressions personnelles, toujours curieuses, et nous font voir certains états d'âme qu'ont négligés ou n'ont pu constater suffisamment les écrivains militaires forcés d'embrasser un ensemble quelconque. Nous avons à mentionner aujourd'hui une très intéressante brochure rentrant dans la catégorie ci-dessus : *Le 12e Régiment de mobiles (Nièvre) aux armées de la Loire et de l'Est, 1870-1871, journal d'un officier du 5e bataillon*, par M. Henri Flumen d'Assigny (Nevers, imp. G. Vallière, 1904, in-8 de 51 p.). Les faits sont ici racontés simplement, avec un accent de sincérité qui frappera tous les lecteurs. En somme, M. d'Assigny a résumé tout ce qu'il a vu, toutes les affaires auxquelles il a pris part depuis le 17 août 1870 jusqu'au 27 janvier 1871, date à laquelle « épuisé et malade, il dut rester à Bolandoz » dans le Doubs.

NORMANDIE. — Nous avons reçu le volume daté 1903 des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (Caen, Henri Delesques, in-8, qui offre cette particularité que chaque mémoire comporte une pagination spéciale). Ce volume est divisé en deux parties distinctes, savoir : I. *Partie scientifique*, qui traite deux sujets : *Étude sur une généralisation de la propriété fondamentale du potentiel*, par M. A. de Saint-Germain (12 p.) ; — *Huîtres et Fièvre typhoïde*, par M. le Dr Vigot (42 p.). II. *Partie littéraire*. Cette partie comprend sept mémoires : *Le Plan de l'archiduc Albert et le Projet de triple alliance austro-franco-italienne en mars-juin 1870*, par M. Jules Tessier (36 p.), travail dont nous avons, ici-même, signalé le tirage à part (t. XCVIII, p. 285) ; — *Un Helléniste-voyageur normand, J.-B. Le Chevalier, membre du « lycée » de Caen, d'après sa correspondance avec Böttinger*, par M. Charles Jorret (73 p.), notice biographique analysée précédemment dans le *Polybiblion* (t. XCVIII, p. 380) ; — *Le Mariage et l'Éducation*, par M. Emmanuel Chauvet (50 p.) ; — *Introduction à l'histoire de Caen*, par M. Henri Prentout (41 p.), où l'auteur jette un coup d'œil d'ensemble sur la période qui va des origines obscures de la ville de Caen jusqu'à l'expulsion des Anglais (XVe siècle) ; — *Notice biographique et littéraire sur Armand Gasté*, par M. Émile Travers (57 p.), notice mentionnée déjà à cette même place (t. C, p. 379) ; — *Lettres inédites de Gisbert Cuper à P. Daniel Huet et à divers correspondants (1683-1716)* (suite, publiées par M. Léon-G. Pélissier (103 p.) ; — *Pensées et sentences*, par M. le comte de Charencey (11 p.).

PICARDIE. — Nous avons sous les yeux le *Bulletin* et le volume de *Mémoires* (t. IV de la 4e série) publié en 1903 par la Société des antiquaires de Picardie. Ce *Bulletin* se compose de trois fascicules (Amiens, imp. Yvert et Tellier, 1903-1904, in-8, paginé 443-726, avec planches). On y trouve des travaux intéressants : *Règlement général de police pour le bailliage de Rosières*, communication de M. H. Macqueron (p. 473-498); c'est une très utile contribution à l'histoire des usages dans ce coin de la Picardie au XVIIIe siècle ; — *Écosse et Picardie*, par M. L. Goudallier (p. 469-509), où sont esquissés les rapports assez nombreux ayant existé entre ces deux pays à travers les âges; — une étude de M. Maurice Cosserat intitulée : *Notes sur les manufactures de la Picardie sous l'ancien régime* (p. 530-568); — *Excursion à Saint-Quentin*, par M. A. de Francqueville (p. 625-655, avec une planche); — enfin un bien curieux travail du même auteur relatif aux *Anciennes Habitations rurales en Picardie* (p. 660-698, avec 7 jolies planches reproduisant de vieilles et pittoresques constructions picardes). — Quant au volume de *Mémoires* de cette active société, il se compose de quatre études dont trois ont chacune l'importance d'un ouvrage ordinaire. C'est d'abord : *Le Crotoy et les Armements maritimes des XIVe et XVe siècles*, par M. Charles Bréard. Travail de réelle importance pour l'histoire de la guerre de Cent ans, appuyé de 167 pièces ou indications de pièces et pourvu d'une table des matières (p. IV-214). — Vient ensuite une monographie sur *Daours en Amiénois*, par M. G.-Hector Quignon (p. 236-497, avec 2 planches). Le *Polybiblion* a signalé avec éloge le tirage à part de cette monographie (t. XCVIII, p. 267-268). — Nous devons attirer tout particulièrement l'attention des érudits et même des simples curieux sur l'étude historique et philologique que M. Oct. Thorel a consacrée aux *Rébus de Picardie* (p. 499-700). Avant d'entrer dans son sujet, l'auteur, dans son chapitre I, où il expose le plan et le but de son étude, rappelle que M. Guy Tomel signale que, « rien qu'en France, 25 à 30,000 personnes ont pour principale distraction celle de deviner des rébus », avec cette conclusion qu'« une pareille passion, capable d'absorber 30,000 cervelles, mériterait bien une monographie scientifique. » C'est ce que M. O. Thorel a fait — et remarquement bien fait — pour sa province; ajoutons que son texte est, à profusion, illustré de petites vignettes (sans compter une planche hors texte) qui exciteront l'envie de plus d'un collectionneur. Nous n'avons pas vu, jusqu'à présent, que la *Société archéologique, historique et artistique « Le Vieux Papier »* se soit occupée du sujet; mais cela viendra, nous n'en saurions douter. En attendant, M. Thorel est un précurseur dans le genre. — Notons, pour finir, le trop court aperçu concernant *les Fêtes chômées, leur nombre, règlements échevinaux* que nous donne (p. 215-235) M. Robert Guerlin : les folkloristes en feront leurs délices. Cet aperçu n'est du reste, que le complément d'un travail antérieur plus important et que nous regrettons ne pas connaître.

PROVENCE. — L'*Almanach des saints de Provence* (Marseille, Impr. marseillaise, in-12 de 74 p.) atteint, avec 1904, sa 17e année. Comme les précédents, celui-ci, avec le calendrier romain, contient le calendrier provençal. Inutile de répéter tout le bien que nous nous en avons dit ici plusieurs fois. Toujours, avec la même sobriété de style et une sûre érudition, il donne quelques vies de saints provencaux. Cette année 1904, nous avons celles de sainte Dauceline; de la B. Marguerite de Nevers, comtesse de Provence; saint Louis, évêque de Toulouse; le bienheureux Rostang de Capre, évêque d'Arles; le bienheureux Robert d'Avignon; sainte Roseline de Villeneuve; saint Elzéar et sainte Delphine; les bienheureux de l'ordre de

Saint-François au XIVe siècle; saint Gère, pèlerin; le bienheureux Élie de la Sainte-Baume; le bienheureux Benoît XII, pape; le bienheureux Pierre de Caza, évêque de Vaison; le bienheureux Pierre Thomas, carme, etc.

SAVOIE. — Avec son numéro 34 (août 1903), *Spelunca, Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie* (Rennes, imp. Fr. Simon; Paris, au siège de la Société, 34, rue de Lille, in-8 de 52 p., avec plans et grav.) réalise un indiscutable progrès. Nous n'avons plus cette fois, de médiocres petits plans griffonnés par les auteurs, mais des planches d'exécution parfaite, sans compter les jolies gravures dont le fascicule est orné. Ce fascicule est consacré entièrement à la description, à la fois scientifique et pittoresque, que M. R.-J. Fonné a su faire des *Grottes des Échelles* (*Savoie*).

VEXIN. — Nous recevons à la fois les deux derniers volumes parus des *Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin*. Ils sont toujours édités avec le bon goût que nous avons déjà eu déjà l'occasion de constater. Le premier (tome XXIV, Pontoise, imp. L. Paris, 1902, in-8 de 95 p.) est composé des travaux ci-après dont certains auraient mérité un plus grand développement : *L'Instruction secondaire à Pontoise avant, pendant et après la Révolution*, par M. E. Coüard (p. 27-39); — *Documents inédits pour servir à l'histoire du bailliage de Magny-en-Vexin*, par M. Paul Pinson (p. 41-46); — *Notice archéologique sur l'église du Bellay* (*Seine-et-Oise*), par M. Léon Plancouard (p. 49-53); — *Du Nom de Saint-Prix*, par M. Auguste Rey (p. 55-65); — *Les Capitaines anglais de Pontoise*, par M. Germain Lefèvre-Pontalis (p. 67-85); — *Contributions à l'histoire de Saint-Germain-en-Laye*, par M. J. Depoin (p. 87-89); — *Le Vexin aux Salons de 1901 et 1902*, par M. Louis Régnier (p. 91-94). — Dans le tome suivant (XXV, Pontoise, imp. L. Paris, 1903, in-8 de 99 p., avec planches), nous remarquons d'abord l'étude de M. P. Coquelle sur *les Clochers romans du Vexin français et du Pincerais* (p. 47-65, avec 15 planches représentant 53 clochers) et la biographie de *Martial de Giac*, par M. Auguste Rey (p. 68-81); on trouve là quelques détails fort intéressants sur la période révolutionnaire. — Citons ensuite une courte notice sur *Gustave Jouarre*, trésorier de la société (p. 33-35); — Une *Excursion aux Andelys*, suivi d'un *Discours de M. Louis Passy* (p. 37-45); — *Un Prisonnier du château Gaillard. Barbazan, le chevalier sans reproche*, par M. Germain Lefèvre-Pontalis (p. 83-90); — *Les Signataires du cahier de l'ordre de la noblesse des bailliages de Mantes et de Meulan, remis à Antoine de Vion, marquis de Gaillon, élu député en 1789 aux états-généraux*, par M. Paul Pinson (p. 91-96, avec fac-similé des signatures).

BELGIQUE. — Une importante revue a récemment distribué son premier numéro (mars 1904, in-8 carré de 278 p.). Titre : *Revue économique internationale*. La nouvelle publication, qui paraîtra entre le 15 et le 20 de chaque mois, « s'est donné pour tâche d'étudier les grands problèmes économiques de notre temps. » Elle s'est placée sous le patronage scientifique de MM. Émile Levasseur, de l'Institut, administrateur du Collège de France, Gustave Schmoller, de l'Institut de Berlin, et Eugène Philippovich von Philippsberg, de l'Université de Vienne. — Directeur : M. Pierre-M. Olivier; rédacteur en chef : M. Léon Hennebicq. Nos lecteurs trouveront les sommaires de la *Revue économique internationale* régulièrement insérés dans la *Partie technique* du *Polybiblion*. — (Prix de l'abonnement annuel : France et Belgique, 50 fr., et pour tous les autres pays de l'Union postale, 56 fr. — Paris, Alcan; Londres, King and Son; Bruxelles, Office de la Revue, 4, rue du Parlement).

ESPAGNE. — M. le comte de las Navas, bibliothécaire de S. M. le roi

d'Espagne, a publié une ravissante plaquette sous le titre de : *La Pelusa* (Madrid, Romero, in-8 de 63 p.), où l'on retrouve toutes les qualités littéraires et artistiques de l'éminent écrivain. La dédicace à Mme de los Rios rend hommage à notre ami regretté, le P. Blanco Garcia, enlevé si rapidement aux lettres castillanes, dont il était un critique autorisé.

— Signalons une revue nouvelle qui paraît à Madrid. *Gutenberg*, se publie en fascicules in-4 de 20 p. (Alberto Aguilera, édit.) et a pour but l'histoire et le perfectionnement de l'imprimerie en Espagne. Elle sera certainement bien accueillie par tous les amateurs de bibliographie.

ITALIE. — M. Aug. Cholat a consacré une étude sérieuse au *Bréviaire de sainte Claire, conservé au couvent de Saint-Damien, à Assise, et à son importance liturgique* (Paris, Fischbacher, 1904, in-8; dans *Opuscules de critique historique*, fasc. VIII, p. 34-95). Le manuscrit, dont il fixe la transcription à 1228, a vait été signalé par B. Suitbert Baumer et par M. Sabatier. Le calendrier et les rubriques (*ordo romanus*) sont publiés en appendice. Ce dernier texte appartient à la série des *ordines romani;* on peut le placer après le X et avant le XIV. L'étude critique, qu'en fait M. Cholat, et son texte forment une utile contribution à l'histoire du cérémonial et des rubriques, ainsi que des origines du bréviaire romain.

SUISSE. — *La Société fribourgeoise des sciences naturelles* a récemment publié : 1° le *Bulletin* de la Société avec le compte rendu annuel 1901-1902 (vol. X, in-8 de 52 p.), donnant, entre autres choses, le résumé succinct des séances ; 2° les fascicules 4, 5 et 6 du vol. I des *Mémoires* de la société. Le fascicule 4 (in-8 paginé 57 à 119, avec 16 grav. et 1 pl.) est intitulé : *Über die Systeme der Festigung und Ernährung in der Blüte*, par le Dr Jakob Herzog ; le fascicule 5 (paginé 121 à 136) est un *Catalogue raisonné des alchimilles fribourgeoises*, par M. Firmin Jacquet ; enfin le fascicule 6 (paginé 137 à 152) a pour titre : *Contribution à l'étude de la flore fribourgeoise*, V, par M. Firmin Jacquet. Il mentionne 232 espèces avec leur station.

ÉTATS-UNIS. — La *Smithsonian Institution*, qui, comme l'on sait, a la direction du Museum national des États-Unis, à Washington, continue la série si précieuse et si intéressante de ses publications scientifiques. C'est d'abord, pour 1902, le Bulletin n° 52 du Museum national (in-8 de XXI-723 p.), consacré tout entier à une *Liste des lépidoptères du Nord-Amérique* avec un Index très complet de tous les ouvrages traitant de cet ordre d'insectes, par M. Harrison G. Dyar, conservateur des lépidoptères au Museum national, aidé par MM. C. H. Fernald, Rd G. D. Hulst et August Busck. Puis deux volumes (in-8 de 452 et 687 p.) des *Rapports annuels du Smithsonian Institution* pour 1901 et 1902, avec de nombreux articles inédits ou traduits de langues étrangères sur divers sujets scientifiques, admirablement illustrés de planches en noir et en couleurs. Enfin deux volumes (in-8, nos XXV et XXVI, de 1021 et 1058 p.) des *Proceedings of the united States National Museum* renfermant de nombreux travaux inédits avec planches en noir sur l'histoire naturelle et les collections du Museum. Toutes ces publications sont distribuées aux membres de l'institution et aux savants s'occupant de travaux spéciaux qui en font la demande aux conservateurs du Museum des États-Unis. Elle ne sont pas dans le commerce.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Histoire sainte*, par l'abbé H. Lesêtre (in-12, Lethielleux). — *Le Code du Sinaï, sa genèse et son évolution*, par le R. P. F. Prat (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Les Prophéties messianiques*, par l'abbé de Broglie (collection *Science et Religion*) (2 vol. in-12, Bloud).

— *Le Baptême dans l'Église primitive*, par V. Ermoni (collection *Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Conférences de Saint-Roch. VI. La Divinité de Jésus-Christ*, par L. Poulin et E. Loutil (petit in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Psychologie surnaturelle. La Psychologie du Christ*, par l'abbé J.-A. Chollet. T. II (in-12, Lethielleux). — *Tu es Petrus, l'histoire et la légende*, par A. Heulhard (in-18, Tallandier). — *Catéchisme catholique populaire*, par F. Spirago ; trad. par l'abbé N. Delsor (in-8, Lethielleux). — *La Messe. Étude philosophique et théologique*, par l'abbé Breton (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Le Syllabus. Étude documentaire*, par l'abbé P. Hourat (collection *Science et Religion*, 3 vol. in-12, Bloud). — *La Première Encyclique de Sa Sainteté Pie X. Notes et réflexions*, par P. Lapeyre (in-12, Lethielleux). — *Étude sur l'Immaculée Conception*, par l'abbé H. Perreyve (in-18, Téqui). — *Le Christianisme. Exposé apologétique*, par G. de Pascal. 1re partie : *La Vérité de la religion* (in-8, Lethielleux). — *Ce qu'il y a dans une hostie*, par J. Millot (in-32, Lethielleux). — *La Préparation à la foi*, par l'abbé V. Maumus (in-16, Bloud). — *Méthodes et formules pour bien entendre la Messe*, par l'auteur de la *Pratique progressive de confession et de la direction*. T. I. *Sujets eucharistiques* (petit in-12, Lethielleux). — *L'Oraison rendue facile*, par l'abbé P. Lejeune (in-12, Lethielleux). — *Nos Responsabilités*, par l'abbé de Gibergues (in-18, Poussielgue). — *Le Secret du bonheur pendant la vie*, par l'abbé Archelet (in-12, Lethielleux). — *Manuel d'histoire des religions*, par P.-D. Chantepie de la Saussaye ; trad. de l'allemand par H. Hubert et I. Lévy (gr. in-8, Colin). — *Le Monde sans Dieu*, par M. M. Mangasarian ; trad. par Leclerc de Pulligny (in-18, Cornély). — *Conférences au Musée Guimet, 1899-1900 et 1900-1901*, par L. de Milloué (in-18, Leroux). — *Fidèles ou vassaux? Essai sur la nature juridique du lien qui unissait les grands vassaux à la Royauté depuis le milieu du* IXe *siècle jusqu'à la fin du* XIIe *siècle*, par F. Lot (in-8, Bouillon). — *Théorie systématique des droits acquis, conciliation du droit positif et de la philosophie du droit*, par F Lasalle ; trad. par J. Bernard, J. Molitor, G. Mouillet, A. Weill (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *Traité de droit civil comparé. Le Mariage*, par E. Roquin (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *La Femme dans le ménage, essai critique sur la nature de ses pouvoirs d'après la pratique et la législation contemporaines*, par P. Binet (gr. in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *Réhabilitation des faillis et des liquidés judiciaires*, par M. C. Roy (in-8, Pichon). — *Le Crime comme peine, la peine comme crime*, par A.-S. Goldenweiser; trad. du russe par J. de Joukowsky (in-18, Giard et Brière). — *Au Bagne des femmes*, par P. de Sémant et C. Gramaccini (in-18, Flammarion). — *Contre la police des mœurs, critiques et rapports* (in-18, Cornély). — *Philosophie et Philosophes. Essais de critique philosophique*, par l'abbé C. Besse (in-12, Lethielleux). — *Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme*, par l'abbé G. Frémont. T. V (in-8, Bloud). — *La Possibilité du bonheur*, par J. Novicow (in-12, Giard et Brière). — *Enseignement, Éducation. Famille. Discours et panégyriques*, par J.-M.-L. Monsabré (in-12, Lethielleux). — *Aux jeunes filles. Vers le mariage*, par J. Charruau (in-12, Téqui). — *Études apologétiques. La Crise du libéralisme et la Liberté d'enseignement*, par G. Sortais (in-18, Lethielleux). — *L'État moderne et son droit*, par G. Jollinek ; trad. par G. Fardis, 1re partie, livre I (in-8, Fontemoing). — *Capital et Capitalisme*, par L. Garriguet (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Flores régionales de la France*, par A. Acloque (in-16, Baillière). — *Un Arbre utile. Le Peuplier*, par L. Breton-Bonnard (in-8, Laveur). — *Précis des maladies des enfants*, par le Dr L. Baumel (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Les Névropathes. Médecine et hygiène des névroses et de la neurasthénie*,

par le Dr E. Monin (in-18, F.-R. de Rudeval). — *Manuel pour l'étude des maladies du système nerveux*, par le Dr M. de Fleury (gr. in-8, Alcan). — *Les Exercices physiques et le Développement intellectuel*, par A. Mosso ; trad. par V. Claudius-Jacquet (in-8, cart., Alcan). — *Isolement et Psychothérapie*, par les Drs J. Camus et P. Pagniez (gr. in-8, Alcan). — *Guide-pratique et formulaire pour les maladies de la bouche et des dents*, par G. Viau (in-12, F.-R. de Rudeval). — *Leçons sur l'électricité*, par E. Gérard (g. in-8, Gauthier-Villars). — *Physique industrielle. Thermodynamique*, par M.-L. Marchis. *I. Notions fondamentales* (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Applications des aciers au nickel, avec un appendice sur la théorie des aciers au nickel*, par C.-E. Guillaume (in-8, Gauthier-Villars). — *Le Radium*, par C.-H. Niewenglowski (in-18, Mendel). — *Dictionnaire-manuel-illustré d'agriculture*, par D. Zolla (in-8, cart., Colin). — *Elementi di astronomia*, compilati dal P. A. Müller (Roma, Desclée, Lefebvre, in-8). — *Essai sur l'esprit musical*, par L. Dauriac (in-8, Alcan). — *Histoire de la musique. Iles Britanniques, des origines au* XVIIIe *siècle*, par A. Soubies (petit in-12, Flammarion). — *Le Renforcement du sens des adjectifs et des adverbes dans les langues romanes*, par H. Hultenberg (in-8, Upsal, imp. Almqwist et Wiksell). — *De l'Amour, de l'ironie, de la pitié*, par O. Aubry (in-16, Plon-Nourrit). — *Poèmes*, par L. Le Cardonuel (in-12, « Mercure de France »). — *Le Cœur solitaire*, par C. Guérin (in-18, « Mercure de France »). — *Les Heures, poésies*, par A. Montaudry (petit in-8, Daragon). — *Les Goutteletles*, par P. Le May (in-18, Montréal, Canada, Beauchemin). — *La Conquête de Jérusalem*, par M. Harry (in-18, Calmann-Lévy). — *La Vie amoureuse de François Barbazanges*, par M. Tinayre (in-18, Calmann-Lévy. — *La Main à ces dames !*, par Richard O'Monroy (in-18, Calmann-Lévy. — *Joseline*, par E. Delpit (in-18, Calmann-Lévy). — *Isolée*, par Brada (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Éternelle Revanche*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon-Nourrit). — *Du Caire à Moscou, contes de la Grande Armée*, par E. Guillon (in-18, Plon-Nourrit). — *Albin*, par E. Zahn ; trad. de *Albin Indergand*, par A. Kœnig (in-16, Plon-Nourrit).— *Le Masque d'amour. Le Marquis de Valcor*, par D. Lesueur (in-18, Lemerre). — *Fleur d'ombre*, par C. Foley (petit in-8, Fontemoing). — *Les Menettes de Roumégoux*, par A. Delmas (in-18, Stock). — *Les Plaies sociales. Études réalistes*, par P. Gourmand (in-18, Bibliothèque de l'Association). — *Chimères*, par M. Marian (in-12, Henri Gautier). — *Dardanelle et Cie*, par R. Dombre (in-12, Henri Gautier). — *Petite Germaine*, par Rustica (in-12, Henri Gautier). — *Loin du sillon*, par M. Le Beaumont (in-12, Henri Gautier). — *Pour l'honneur (1172-1187)*, par la comtesse de Flavigny (petit in-16, Lethielleux). — *Petites Oies blanches*, par Trilby (in-18, Garnier). — *Notes sur la Comédie-Française. Souvenirs d'un claqueur et d'un figurant* par M. Roll (in-12, « Magasin pittoresque »). — *Armand de Pontmartin, sa vie et ses œuvres, 1811-1890*, par E. Biré (in-8, Garnier). — *L'Évolution démocratique de Victor Hugo 1848-1851*, par J. Garsou (in-12, Émile-Paul). — *Une Forme du mal du siècle. Du Sentiment de la solitude morale ches les romantiques et les parnassiens*, par R. Canat (in-8, Hachette). — *Précurseurs et révoltés*, par E. Schuré (in-16, Perrin). — *Paysages poétiques et littéraires*, par le vicomte de Broc (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Littératures de l'Inde. Sanscrit. Pâli. Prâcrit*, par V. Henry (in-16, Hachette). — *Visions brèves. Notes d'art et de voyage en Italie*, par E. Radet (in-8, Plon-Nourrit). — *La Palestine, guide historique et pratique de Jérusalem et de Terre-Sainte* (in-16 cart., Maison de la Bonne Presse). — *Études sur l'Afrique. Soudan oriental, Éthiopie, Afrique équatoriale*, par H. Dehéran (in-16, Hachette). — *Au Pays des manchots. Expédition antarctique belge. Récit du voyage de la « Belgica »*, par G. Lecointe (in-8,

Bruxelles, O. Schepens).— *A travers Sumatra (De Batavia à Atjeh)*, par F. Bernard (in-16, Hachette). — *Cultes militaires de Rome. Les Enseignes*, par C. Renel (in-8, Fontemoing). — *Le Forum romain*, par H. Thévenat (in-18, cart., Hachette). — *La Papauté, son origine au moyen âge et son développement jusqu'en 1870*, par I. de Dœllinger; trad. par A. Giraud-Teulon (in-8, Alcan). — *La Querelle des images* (VIIIe-IXe *siècles*), par L. Bréhier (collection *Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *L'Église catholique. La Renaissance. Le Protestantisme*, par A. Baudrillart (in-12, Bloud). — *L'Œuvre de la Propagation de la foi*, par A. Guasco (collection *Science et Religion*) (in-12, Bloud). — *Les Derniers Jours de Léon XIII et le Conclave*, par Un témoin (in-18, Lecoffre). — « *Les Saints* ». *Saint Léon IX (1002-1054)*, par l'abbé E. Martin (in-12, Lecoffre). — *Études sur le règne de Hugues Capet et la fin du* Xe *siècle*, par F. Lot (gr. in-8, Bouillon). — *Le Gendre de Louis XV, Don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme*, par C. Stryienski (in-8, Calmann-Lévy). — *Les Origines des cultes révolutionnaires (1789-1792)*, par A. Mathiez (in-8, Société nouvelle de librairie et d'édition). — *Le Roman d'un conventionnel, Hérault de Séchelles et les dames de Bellegarde*, par E. Daudet (in-16, Hachette). — *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration*, par le gal marquis A. de Hautpoul, publiés par le comte Fleury (in-8, Émile-Paul). — *Le Concordat de 1801. Étude historique et juridique*, par l'abbé L. Crouzil (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Nos Missions et nos missionnaires*, par J.-B. Piolet (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire, 1851-1859*, par le comte de Hübner, publiés par son fils le comte A. de Hübner (in-8, Plon-Nourrit). — *L'Américanisme*, par A. Houtin (in-12, É. Nourry). — *Nos raisons de n'être pas protestants*, par le R. P. Podiel (collection *Science et Religion*, in-12, Bloud). — *Le Mont Valérien. L'Ermitage. Le Calvaire. La Forteresse*, par R. Hénard (in-8, Émile-Paul). — *Monographie communale et paroissiale de Troisvilles*, par l'abbé G. Momal (in-8, Cambrai, imp.). — *Un Village de la vallée de la Serre, ou Histoire de Chalandry (Aisne)*, par E. Brucelle et l'abbé J. Lefèvre (gr. in-8, Soissons, imp. J. Prudhomme). — *Notre-Dame de l'Épine. La Statue miraculeuse. 2e réponse à M. Misset*, par l'abbé Pannet (in-8, Chalons-sur-Marne, imp. Martin). — *Du Mouvement communal dans le comté de Champagne aux* XIIe *et* XIIIe *siècles*, par R. Bourgeois (gr. in-8, Champion). — *Choses d'Allemagne*, par T. Joran (in-18, F.-R. de Rudeval). — *The English Church. In the sixteenth Century from the Accession of Henry VIII to the Death of Mary*, by J. Gairdner (in-8, cartonné, London, Macmillan). — *Silhouettes irlandaises. Au pied de Croagh Patrick*, par Mme W. O'Brien (in-18 cart., Guillaumin). — *L'Italie du* XVIe *siècle. Lorensaccio (Lorenzino de Médicis), 1514-1548*, par P. Gauthiez (in-8, Fontemoing). — *La Terre et la Race roumaines, depuis leurs origines jusqu'à nos jours*, par A. A. C. Sturdza (gr. in-8, Laveur). — *Siège de Péking*, par F. Laur (in-8, Société des public. scientifiques et industrielles). — *Un Dernier Gallican. Henri Bernier, chanoine d'Angers (1795-1859)*, par A. Houtin (in-8, E. Nourry). — *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, par P. Quesvers et H. Stein. T. IV (in-4, A. Picard et fils).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

PHILOSOPHIE DU DROIT. — 1. *Droit naturel*, par A. CASTELEIN. Paris, Lethielleux, 1903, gr. in-8 de 965 p., 10 fr.

HISTOIRE DU DROIT. — 2. *Précis élémentaire de l'histoire du droit français*, par E. GLASSON. Paris, Pichon, 1904, in-8 de II-598 p., 10 fr. — 3. *Les Fondateurs du droit international, leurs œuvres, leurs doctrines*, par J. BARTHÉLEMY, H. NÉZARD, L. ROLLAND, J. BASDEVANT, G. SCELLE, P. AVRIL, J. DELPECH, L. OLIVE, A. MALLARMÉ, H. BALBY, avec une introduction de A. Pillet. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de XXXI-691 p., 12 fr. 50.

DROIT CONSTITUTIONNEL. — 4. *Les Monarchies de l'empire allemand, organisation constitutionnelle et administrative*, par le vicomte COMBES DE LESTRADE. Paris, Larose, 1904, in-8 de IX-586 p., 12 fr. 50. — 5. *L'Introduction du régime parlementaire en France sous Louis XVIII et Charles X*, par J. BARTHÉLEMY. Paris, Giard et Brière, 1904, in-8 de 323 p., 7 fr. — 6. *De l'Application faite en Cochinchine du principe de la séparation des autorités administrative et judiciaire, décrets sur l'indigénat*, par ANTOINE-LOUIS CARLOTTI. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, gr. in-8 de 253 p., 4 fr.

DROIT ADMINISTRATIF. — 7. *Les Impôts en France, traité technique*, avec préface de J. Caillaux. Paris, Chevalier-Marescq, 1904, 2 vol. in-8 de CXXX-410 et 500 p., 15 fr. — 8. *Le Droit positif et la Juridiction administrative* (*Conseil d'État et conseils de préfecture*), par LÉON MARIE. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, 2 vol. in-8 de 633 et 951 p., 24 fr. — 9. *De la Responsabilité envers les particuliers des fonctionnaires administratifs autres que les ministres*, par ALFRED-GEORGES BOULEN. Paris, Marchal et Billard, 1902, gr. in-8 de 382 p., 6 fr.

DROIT CIVIL. — 10. *Simples Explications sur le droit civil et ses bases nécessaires*, par L. JOUITOU. Paris, Chevalier-Marescq, 1904, in-18 de 417 p., 4 fr. — 11. *Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent*, par LÉON SIVILLE. Tome VIII. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-8 de 508 p., 9 fr.

LÉGISLATION INDUSTRIELLE ET OUVRIÈRE. — 12. *Traité pratique des procès relatifs aux chemins de fer* (*exploitation commerciale*), par GABRIEL DE VILLEMANDY. Paris, Chevalier-Marescq, 1904, in-8 de 269 p., 4 fr. — 13. *Du Rachat des chemins de fer et de ses conséquences*, par ROBERT DEUBEL. Paris, Béranger, 1903, gr. in-8 de 148 p., 5 fr. — 14. *L'Hygiène et la sécurité des travailleurs dans la législation française*, par ALBERT DULLIN. Paris, Rousseau, 1903, in-8 de XI-350 p., 7 fr. — 15. *Loi espagnole sur la propriété industrielle du 16 mai 1902*, traduction et commentaire par PAUL CARPENTIER. Paris, Chevalier-Marescq, 1904, in-8 de 136 p., 3 fr. 50.

OUVRAGES DIVERS. — 16. *Les Associations et les cercles depuis la loi du 1er juillet 1901*, par JACQUES GRUMBACH. Paris, Pedone, 1904, in-12 de 143 p., 3 fr. — 17. *Code de la législation forestière*, par A. PUTON. 2e éd. refondue et mise à jour par CH. GUYOT. Paris, Laveur, 1904, in-18 cartonné, de 1004 p., 7 fr. — 18. *Le Délégué cantonal sous la 3e République, ce qu'il doit connaître, ce qu'il peut faire, services qu'on attend de lui*, par ALBERT LANTENOIS. Paris, Giard et Brière, 1904, in-18 de VI-101 p., 1 fr. — 19. *Les Nouveaux Jugements du président Magnaud*, par HENRY LEYRET. Paris, Schleicher, 1904, in-12 de 246 p., avec portrait, 3 fr. 50.

PHILOSOPHIE DU DROIT. — 1. — « Plus que jamais, dans le chaos des faits d'ordre social, juridique, politique, international, amoncelés par les chercheurs de toute école, et dans la cohue des opinions les

plus disparates sur le caractère moral de ces faits, c'est au droit naturel qu'il faut demander la lumière qui fait voir clair dans ces faits et les principes qui permettent de juger ces opinions. » Cette seule phrase, que nous empruntons à l'Introduction du nouveau traité de *Droit naturel* que vient de publier le R. P. Castelein, de la Compagnie de Jésus, suffit à montrer l'opportunité de l'ouvrage du savant religieux. Oui, certes, jamais l'étude du droit naturel n'a été plus nécessaire, et jamais aussi elle n'a été plus négligée, en France du moins. L'enseignement officiel la dédaigne, ou plutôt, à vrai dire, il en a peur, car le droit naturel est compromettant : il exige des affirmations de principes peu conciliables avec la neutralité qui est de mise à l'heure actuelle. Le grand mérite de l'ouvrage du P. Castelein est justement de bien mettre en lumière ces principes nécessaires, sans lesquels le droit naturel et le droit positif lui-même n'auraient aucune base. La méthode scolastique adoptée par l'auteur l'aide singulièrement à faire ressortir ces idées primordiales desquelles tout découle et aussi à dépister les sophismes par lesquels on essaye de les obscurcir ou de les fausser. L'ouvrage tout entier n'est qu'une série de thèses, suivies, chacune, de sa démonstration, de l'exposé des conséquences qu'elle entraîne et de la réfutation des systèmes contraires. Toutes ces thèses sont réparties en six sections, dont la première est consacrée au « devoir religieux », et les cinq autres au droit individuel, au droit social, au droit domestique, au droit civil et politique et au droit international. L'auteur a intitulé la première section « le Devoir religieux », parce que l'homme, dit-il, n'a que des devoirs vis-à-vis de Dieu et que nos droits religieux vis-à-vis des autres hommes dérivent de ces devoirs. Il y établit que le devoir religieux, premier devoir de l'homme, a un triple objet : la science de la religion, le culte, tant interne qu'externe, et non seulement privé, mais public et social, de la divinité ; la loi morale, reconnue et acceptée dans sa partie universelle, comme loi divine. Dans cette première partie, comme dans tout le reste de son travail, le P. Castelein ne se borne pas à justifier les propositions qu'il avance par le raisonnement ; il fait aussi fréquemment appel à l'histoire, à l'économie politique, à la statistique, à l'autorité des grands penseurs de tous les temps. Dans la section du droit individuel, l'éminent religieux traite à fond les questions du duel, du suicide, du fondement de la propriété et de la liberté du travail. La troisième section, consacrée au droit social, renferme une réfutation très précise de la théorie socialiste, une étude des différents facteurs de la valeur des marchandises et du rôle de l'État en cette matière, l'examen des questions du juste salaire, du prêt à intérêts, du régime du travail. Dans la section du droit domestique se placent tous les grands problèmes concernant la constitution de la famille, le conflit du droit civil et du

droit ecclésiastique en matière matrimoniale, l'indissolubilité du mariage et le divorce, le mouvement de la population et le malthusianisme. Le P. Castelein reproduit, en les approuvant, les conclusions de l'école de Le Play sur la famille. Il prouve que les familles stables et prospères font la stabilité et la prospérité des peuples. Dans la section du droit civil et politique, il compare les théories scolastiques sur la fin et la mission de l'État avec les systèmes de Locke, de Kant, d'Adam Smith, de Rousseau, de Hegel. Pour lui, le principe générateur de la société est l'insuffisance des volontés privées pour assurer la paix et la prospérité publique : de là découlent les droits et les devoirs de l'État. Quant à l'origine du pouvoir civil, il écarte, d'un côté, les théories naturalistes et absolutistes de Hobbes, de Rousseau, de Kant et de Savigny, de l'autre, celle du droit divin, et soutient qu'il faut en revenir à la doctrine scolastique et distinguer entre le principe de l'autorité civile, qui remonte par la loi naturelle à l'autorité divine, et la communication ou la détermination des formes de cette autorité, qui s'opère par le consentement formel ou virtuel du peuple. Bossuet lui-même, malgré son penchant pour l'absolutisme royal, a dû reconnaître que « le pouvoir des rois ne vient pas tellement de Dieu qu'il ne vienne aussi du consentement des peuples. » Recherchant quelle est la meilleure organisation des pouvoirs publics, le savant jésuite constate que quatre conditions sont requises à cet effet chez les peuples civilisés : 1° la division des pouvoirs supérieurs et la décentralisation des pouvoirs inférieurs ; 2° une constitution écrite ; 3° un régime représentatif avec deux Chambres ; 4° la participation au gouvernement de tous les citoyens capables. Le R. P. Castelein développe successivement ces quatre conditions. Il précise ensuite les règles concernant les différentes sortes de lois — fiscales, criminelles, militaires — les conditions d'exercice du pouvoir exécutif et du pouvoir judiciaire. Dans une thèse spéciale, il détermine dans quelle mesure un État chrétien peut admettre les cultes dissidents et laisser le champ libre à toutes les opinions. Enfin la dernière section montre comment le droit naturel doit encore régir la société internationale des peuples. Le R. P. Castelein est Belge, mais sa nationalité n'a pu exercer que peu d'influence sur un ouvrage tel que le sien ; il s'y montre d'ailleurs parfaitement bien informé sur notre législation et sur nos dissensions de l'heure présente.

Histoire du droit. — 2. — S'il est vrai, comme l'a dit Voltaire, que celui qui voit tout, abrège tout, l'éminent doyen de la Faculté de droit de Paris était bien préparé pour écrire un *Précis élémentaire de l'histoire du droit français*. C'est en achevant sa savante *Histoire du droit et des institutions de la France* qu'il vient de composer ce résumé, dans lequel est condensée toute la substance de son grand ouvrage. Ce *Précis*, nous dit l'auteur, n'est pas fait pour les savants ni pour les

érudits : il s'adresse surtout aux étudiants de première année. Mais il mérite d'être lu par toute personne qui désire compléter sa connaissance de l'histoire de France par des notions exactes sur le développement du droit et des institutions dans notre patrie. Ceux qui le compareront aux autres ouvrages élémentaires que nous possédions sur le même sujet n'auront pas de peine à reconnaître sa supériorité. La division en est simple et nette. Des origines à la Révolution, l'auteur distingue cinq périodes ou époques : au commencement l'époque celtique et l'époque romaine, qui ne le retiennent pas longtemps; ensuite l'époque franque, l'époque féodale et l'époque monarchique. D'autres historiens du droit intercalent entre la période féodale et la période monarchique une période dite coutumière, qui ne nous paraît pas avoir sa raison d'être, car elle ne se sépare pas véritablement de celle qui la précède et de celle qui la suit. La plupart des institutions de notre ancienne France se sont formées, en effet, sous le régime de la féodalité, et ce régime n'a été vraiment supplanté que par la monarchie, qui, elle-même, y avait ses racines et en a conservé l'empreinte jusqu'à la fin. Pour chaque époque, M. Glasson expose successivement les institutions du droit public et celles du droit privé. Il fait aussi une place importante à l'histoire du droit canonique et des institutions ecclésiastiques. L'organisation de l'Église de France, l'état du clergé séculier et régulier, les justices ecclésiastiques, les règles sur la collation des bénéfices, les démêlés entre les rois et la Papauté, les luttes provoquées par la Réforme, les difficultés suscitées par l'esprit gallican, toutes ces questions religieuses qui ont tenu tant de place sous l'ancien régime, avaient été jusqu'ici négligées par la plupart des historiens du droit. M. Glasson leur accorde l'attention qu'elles méritent, et il traite ces matières avec un esprit de sagesse et d'impartialité irréprochable. Son ouvrage s'arrête à la Révolution; il n'a pas cru devoir y ajouter l'étude de la période, très courte d'ailleurs, qui est dite du droit intermédiaire. Cette période révolutionnaire n'est, à vrai dire, que le début de l'époque moderne; son histoire se rattache à l'étude des codes et des lois qui nous régissent. Il ne nous paraît donc pas qu'il y ait là une lacune qu'on doive reprocher au savant doyen. La seule critique que nous sommes tenté de lui faire, c'est d'avoir exclu de son *Précis* toute indication bibliographique. Un ouvrage élémentaire ne comporte pas évidemment des renvois à toutes les sources historiques; mais, justement parce que cet ouvrage s'adresse aux étudiants, il devrait, à notre avis, leur signaler les principaux documents et les ouvrages où ils pourraient trouver de plus larges développements. Une courte notice bibliographique à la suite de chaque chapitre n'aurait pas tenu beaucoup de place et aurait pu être utile aux jeunes gens studieux.

3. — Des jeunes gens studieux, il y en a encore. Nous n'en voulons pour preuve que le volume dont nous allons parler : *Les Fondateurs du droit international*. C'est l'œuvre collective de dix jeunes docteurs de la Faculté de droit de Paris, qui, tout en se préparant à l'agrégation, se sont donné pour tâche d'étudier la vie et les œuvres des premiers jurisconsultes qui ont traité du droit des gens. « Le droit des gens, dit M. le professeur Pillet, dans l'intéressante Introduction qu'il a mise en tête de l'œuvre de ses élèves, le droit des gens en tant que doctrine scientifique, n'est pas un fruit dû au progrès de notre époque... Il faut au moins, si l'on est juste, en repousser l'origine jusqu'aux temps les plus reculés du moyen âge. Comme tant d'autres, j'ai été dupe des opinions courantes, et il a fallu qu'une circonstance fortuite m'obligeât à me plonger dans un certain nombre d'in-folios théologiques pour voir se dissiper mon erreur. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je reconnus sous la plume de ces canonistes, que l'on ignore à peu près complètement, les idées les plus fines et les plus profondes sur les droits réciproques des États, sur la guerre, sur les rapports des civilisés et des barbares. » Nos jeunes auteurs ne sont pourtant pas remontés jusqu'au moyen âge; le premier écrivain dont ils s'occupent est François de Vitoria, dominicain espagnol, qui professa la théologie à Salamanque au XVIe siècle. La notice qui le concerne, très brillante de style, est signée de M. J. Barthélemy. François de Vitoria a traité de la guerre surtout pour rechercher à quelles conditions elle est légitime; il a examiné cette question par rapport aux conquêtes des Espagnols dans les Indes. Albericus Gentilis, dont nous entretient ensuite M. H. Nézard, est un professeur d'Oxford, né en Italie, qui publia à la fin du XVIe siècle, entre autres ouvrages, des traités sur la guerre et sur les ambassades. On ne parlait plus de lui depuis longtemps, lorsque quelques professeurs italiens ont voulu faire de Gentilis un prédécesseur et un émule de Grotius. François Suarez, le savant jésuite espagnol, a conservé plus de notoriété; ses travaux relatifs au droit des gens sont fort bien analysés par M. L. Rolland. En quatrième lieu vient Hugo Grotius, l'illustre auteur du *De Jure belli et pacis*, celui qu'on a appelé, avec plus ou moins de justice, le père du droit international. L'étude qui lui est consacrée est la plus importante de toutes celles du volume; elle a pour auteur M. J. Basdevant. La suivante, écrite par M. G. Scelle, concerne l'anglais Zouch, autre professeur d'Oxford, qui fit connaître Grotius en Angleterre et en Ecosse. Les autres biographies qui complètent le volume sont celles de Samuel Pufendorf, par M. P. Avril; du savant hollandais Bynkershoek, par M. Joseph Delpech; de Wolff, le disciple de Leibnitz, par M. Louis Olive; de Vattel, par M. A. Mallarmé, et de Georges-Frédéric de Martens, par M. H. Balby. Parmi ces dix

publicistes, qui furent les principaux représentants de la science du droit international du XVIe au XIXe siècle, il est à noter qu'on ne compte pas un seul Français. Ce n'est pas ici le lieu de chercher la raison de cette singularité; on la trouverait peut-être, soit dans la décadence de nos Universités, soit dans ces déplorables controverses du jansénisme qui ont absorbé sans profit l'attention de la France au XVIIe et au XVIIIe siècle.

Droit constitutionnel. — 4. — L'organisation actuelle de l'empire d'Allemagne et des vingt-six États qui le composent n'avait encore été l'objet, en France, d'aucun ouvrage d'ensemble. La difficulté du sujet n'a heureusement pas fait reculer M. le vicomte Combes de Lestrade, bien préparé qu'il était du reste, par ses travaux antérieurs, à entreprendre cette vaste étude: son nouvel ouvrage: *Les Monarchies de l'empire allemand*, fournira désormais aux lecteurs français des indications exactes et puisées à bonne source sur les institutions politiques et administratives de l'Allemagne nouvelle. De ces institutions, celles de l'empire proprement dit sont les mieux connues et les moins originales, les moins anciennes aussi : elles sont nées, comme on sait, de la Confédération de l'Allemagne du Nord, à laquelle accédèrent en 1871 les États du Sud. M. Combes de Lestrade leur consacre seulement le livre Ier de son ouvrage, divisé en dix livres. C'est là qu'il fait connaître notamment les institutions communes à tous les États, telles que l'organisation judiciaire, la liberté accordée à tout Allemand de circuler et de s'établir partout en Allemagne, les lois sociales qui ont organisé l'assurance obligatoire contre la maladie, contre les accidents du travail, contre la vieillesse et les infirmités permanentes. M. Combes de Lestrade signale ensuite ce qu'il appelle le trait commun à toutes les monarchies de l'empire allemand : c'est, selon lui, qu'aucune de ces monarchies ne doit son origine à une élection ni même seulement à un contrat entre le souverain et les sujets; le pouvoir du prince a conservé un caractère patrimonial et féodal ; c'est pourquoi, sans doute, bien que ce pouvoir soit limité par les lois, le prince gouverne librement, choisit librement ses ministres ; la responsabilité ministérielle, comme on l'entend dans le régime parlementaire, n'existe nulle part. Le peuple allemand, bien que jouissant de l'égalité devant la loi, admet encore certaines distinctions de classe ; ces distinctions sont expliquées par l'auteur dans son livre II. La haute noblesse, composée des princes autrefois souverains, aujourd'hui « médiatisés », est investie de prérogatives importantes; la noblesse ordinaire jouit aussi de certains privilèges, notamment du droit d'assurer la conservation de ses biens par des fidéicommis; la bourgeoisie, qui se distinguait autrefois de la classe paysanne, n'a plus aucun avantage sur elle; c'est même plutôt la classe des paysans qui se

trouve maintenant favorisée par des lois protectrices de la propriété familiale, que le nouveau code civil allemand laisse subsister. Dans la suite de son ouvrage, M. Combes de Lestrade étudie successivement les souverains, les constitutions, les Chambres, les fonctionnaires d'État, l'autonomie administrative, la justice, les finances et les garanties des droits des citoyens. Sur chacun de ces sujets il expose ce qui existe dans les divers États de l'Allemagne. Quand les institutions sont semblables dans plusieurs pays, il parle en même temps de ces pays et signale ensuite les particularités qui distinguent les autres. Au cours de cette longue promenade à travers les grandes et petites monarchies germaniques, il n'a pu se dispenser de faire souvent des comparaisons avec ce qui existe ailleurs, notamment en France, ou encore en Italie et en Russie, deux nations que l'auteur connaît également fort bien. Dans sa conclusion, voulant en quelque sorte faire l'inventaire des enseignements recueillis pendant son voyage, il constate que les Allemands jouissent en général d'un certain nombre d'avantages que d'autres peuples ne possèdent pas au même degré : un juste équilibre des pouvoirs publics, favorable à la stabilité gouvernementale ; une organisation sociale qui sert de frein au suffrage universel, là où il existe ; des hommes compétents, et non des politiciens, à la tête des départements ministériels ; des fonctionnaires affranchis de toute autre dépendance que de celle des lois ; des administrations communales soustraites à l'esprit de parti par l'institution des bourgmestres élus à vie ou pour une longue période ; un système d'impôt personnel sur le revenu, appliqué sans excès ; enfin une justice administrative réellement indépendante. Aujourd'hui donc, comme au temps de Tacite, un livre sur l'Allemagne peut encore contenir pour les autres peuples plus d'une leçon.

5. — Ces leçons que nous trouvons à l'étranger, on peut aussi les demander à notre histoire. C'est ce qu'a voulu faire M. J. Barthélemy dans son livre sur *l'Introduction du régime parlementaire en France sous Louis XVIII et Charles X*. Le régime parlementaire est aujourd'hui fortement décrié. Beaucoup de bons esprits le considèrent comme inconciliable avec le suffrage universel. Le but de M. Barthélemy, en étudiant la manière dont ce régime s'est formé et a fonctionné sous la Restauration, semble avoir été de rechercher si, dès cette époque, il ne méritait pas déjà, dans une moindre mesure, les graves reproches qu'on lui adresse justement aujourd'hui. M. Barthélemy reconnaît qu'à la Restauration revient l'honneur d'avoir introduit dans la pratique ce principe fondamental des constitutions modernes : l'alliance de la liberté et de l'autorité. A la chute de Napoléon, on pouvait croire que le moment était venu d'inaugurer cette alliance ; tous les partis la réclamaient ; les tenants du despotisme napoléonien étaient eux-mêmes

devenus d'ardents adeptes de la liberté. Louis XVIII essaya d'en poser les bases, sans enthousiasme, mais de bonne foi, dans la charte. M. Barthélemy soutient que cette charte n'établissait pas dans sa plénitude le régime parlementaire : il y était cependant plus qu'en germe, et il devait bientôt en sortir tout entier. Comment s'est-il constitué ? Quelle a été la part du Roi, des ministres, des Chambres, des divers partis, dans son développement ? Par quelle progression ses principes se sont-ils fait jour peu à peu, la responsabilité ministérielle, l'homogénéité du cabinet, le droit de questionner les ministres, le vote et le contrôle des budgets et des crédits additionnels ?... M. Barthélemy examine toutes ces questions avec un vrai sens politique et une remarquable impartialité; il s'aide non seulement des comptes rendus des Chambres et des documents officiels, mais encore des Mémoires laissés par les hommes d'État du temps. En terminant, sans prétendre aboutir à une conclusion générale pour ou contre le régime parlementaire, il constate que toutes les critiques qu'on adresse aujourd'hui à ce mode de gouvernement s'étaient déjà produites et non sans quelque fondement, avant 1830. Alors déjà on lui imputait de grands torts : la violence des débats parlementaires, l'incompétence des hommes appelés à diriger les départements ministériels, le déchaînement de toutes les ambitions, la curée des places, l'instabilité gouvernementale, la prédominance des considérations politiques sur les vrais intérêts du pays, le favoritisme, l'omnipotence des assemblées et l'intrusion des députés dans l'administration. Malgré tous ces défauts, M. Barthélemy n'en admet pas moins que les assemblées de la Restauration ont été laborieuses et actives, ont laissé sur bien des points une législation durable. Soit! mais le régime parlementaire de la Restauration a abouti à la Révolution; celui d'aujourd'hui, cent fois pire, est à la veille d'aboutir au collectivisme. C'est donc se faire illusion que d'y voir, avec notre auteur, « la formule qui a permis l'adaptation définitive de la République aux mœurs, au caractère, aux besoins des Français. »

6. — Un système politique peut paraître excellent en théorie, être même excellent pour un peuple parvenu à un certain degré de culture et néanmoins être détestable pour un autre peuple, d'un caractère différent ou moins avancé en civilisation. Nous trouvons une nouvelle démonstration expérimentale de cette vérité dans l'ouvrage de M. Antoine-Louis Carlotti sur *l'Application faite en Cochinchine du principe de la séparation des autorités administrative et judiciaire*. La conquête de la Cochinchine ne remonte qu'à 1862. Les amiraux qui eurent à organiser le gouvernement de cette colonie, avaient simplement transféré aux officiers chargés d'administrer chaque province les pouvoirs à peu près illimités qui appartenaient auparavant aux man-

darins de l'empereur d'Annam; ils avaient d'ailleurs laissé aux *phu*, chefs de canton indigènes, et aux notables des communes leurs fonctions administratives et judiciaires. Ce système était conforme aux idées des Annamites, qui n'avaient jamais connu d'autre mode de gouvernement que celui du « bon tyran ». En 1879, on voulut changer tout cela. Les ministres d'alors ne rêvaient que d' « assimilation des colonies à la métropole ». Sur cette terre asiatique qui ne nous appartenait pas depuis vingt ans, on transporta le gouvernement civil, le suffrage universel, la séparation des pouvoirs, toute la lyre!... M. Carlotti ne s'occupe pas du suffrage universel : chacun sait qu'il n'a jamais été là-bas qu'une comédie. Quant à la séparation de la justice et de l'administration, elle a eu pour premier résultat de mettre la discorde entre juges et administrateurs. On avait dû laisser à ces derniers le droit de réprimer les petites infractions commises par les indigènes : de là d'incessants conflits d'attribution entre eux et les magistrats coloniaux. Un décret récent vient de retirer aux administrateurs tout pouvoir disciplinaire. M. Carlotti soutient, non sans apparence de raison, que cette mesure aura fatalement pour effet de diminuer encore le peu de respect qu'ont les Cochinchinois pour les représentants de la France. Elle intervient dans un temps où, d'après la Chambre de commerce de Saïgon, « l'insécurité dans l'intérieur est de plus en plus grande. » Elle ne compromettra pas immédiatement notre domination en Cochinchine; mais elle favorisera des résistances et des révoltes qui, en cas de complications extérieures, deviendraient très dangereuses.

Droit administratif. — 7. — Sous le titre : *Les Impôts en France, traité technique*, deux anciens membres de l'inspection des finances, MM. Touchard et Privat-Deschanel, sous la direction de M. J. Caillaux, ancien ministre, ont dressé, en deux volumes, un tableau complet de tout notre système fiscal français. Le premier volume est consacré aux contributions directes, aux taxes assimilées à ces contributions, aux droits d'enregistrement et de timbre et aux taxes diverses qui s'y rattachent. Le second volume comprend ce qui concerne les contributions indirectes, les monopoles et les octrois, l'impôt sur les sucres et ses dérivés, les droits de douane et de navigation, les postes, télégraphes et téléphones. Sur toutes ces matières, les auteurs ont dû se borner à exposer les principes et les dispositions légales ; ils ne pouvaient entrer dans les détails ni dans l'examen des questions douteuses. Leur but a été, non d'écrire pour les professionnels, mais de mettre à la disposition des hommes politiques, des économistes, des administrateurs, un résumé méthodique, à la fois succinct et complet, de notre droit fiscal. Leur ouvrage convient même à tout contribuable qui désire se rendre compte des règles suivant lesquelles il est taxé et vérifier la légitimité

des diverses contributions, directes ou indirectes, personnelles ou réelles, auxquelles il est assujetti. On lira surtout avec intérêt la remarquable Préface, signée de M. J. Caillaux. L'ancien ministre des finances du cabinet Waldeck-Rousseau y fait d'abord un rapide historique de notre système d'impôts, dont il montre les origines dans l'ancien régime. La Constituante, profitant des réformes préparées par Turgot, Calonne, Necker et les assemblées provinciales d'avant la Révolution, a pu facilement transformer l'ancienne taille réelle en contribution foncière. Mais quand elle a voulu improviser un impôt sur les revenus mobiliers, elle a échoué. Plus tard, lorsque l'émission des assignats eut cessé et qu'il fallut revenir à un moyen plus normal de remplir les caisses du Trésor, on ne fit guère que ressusciter une grande partie des taxes indirectes de l'ancien régime, en les mettant au point et en les revêtant de noms nouveaux. La contribution personnelle-mobilière et celle de portes et fenêtres, qui furent également établies alors, sous forme d'impôts directs, ne sont au fond, elles-mêmes, que des taxes indirectes, portant sur le loyer, sur l'air et la lumière. Quand on y regarde de près, tout ce régime fiscal dont on se plaît à faire honneur à la Révolution, est pour une grande part l'œuvre des financiers de la monarchie et de leurs anciens commis, qui leur avaient succédé sous le Consulat. Tout en reconnaissant qu'il est agencé de façon fort ingénieuse, que sa productivité est remarquable, qu'il prélève des sommes considérables sans susciter de plaintes trop vives, M. Caillaux lui reproche d'être inégal, plus lourd aux pauvres qu'aux riches, et compliqué à l'excès. « L'impôt, dit-il, trouble toujours la vie des individus, il implique pour chacun une augmentation d'effort ou une diminution de jouissance ; mais quand il est dispersé à l'excès, quand il consiste principalement en des droits sur les consommations ou sur la circulation des biens, il intervient dans tous les actes de la vie quotidienne pour ainsi dire ; il diminue les moyens d'action des citoyens, fausse leur direction naturelle, frappe la richesse qui agit, la richesse qui circule, celle qu'il faudrait précisément épargner. » Après toutes ces critiques, on souhaiterait de connaître par quelles réformes précises M. Caillaux voudrait remédier aux graves défauts qu'il signale. Mais il n'a pas cru devoir s'étendre sur cette partie de la question. Il indique seulement que, suivant lui, c'est vers la substitution de l'impôt direct à nos trop multiples impôts indirects que devrait être désormais orientée notre politique financière, et il termine en rappelant avec Turgot que l'économie est la préface nécessaire de toutes les grandes réformes fiscales.

8. —Des deux volumes dont se compose *le Droit positif et la Juridiction administrative*, M. Léon Marie aurait pu, sans dommage pour ses lecteurs, économiser le premier. Tout ce premier volume, en effet, ne contient guère

qu'une étude philosophico-juridique sur ce qu'il faut entendre par « état de droit », « état légal », « légalité », « loi positive », etc. Pour nous parler de la juridiction administrative, était-il bien nécessaire de commencer par nous expliquer « à quel point de vue il faut se placer pour déterminer la notion de la loi positive », de nous rappeler qu'elle a pour éléments essentiels d'être « une décision de l'homme », d'être « manifestée extérieurement », d'établir « un critère destiné à apprécier certains actes », enfin d'être « obligatoire » ? Toute cette métaphysique n'a évidemment rien de neuf. Elle sert à préparer des définitions ou des solutions qui sont, la plupart, sans intérêt. Sur toute question ayant quelque portée morale, l'auteur se garde bien de prendre parti. La loi positive doit-elle rester conforme aux principes de la loi naturelle ? Y a-t-il même une loi naturelle ? M. Marie se montre indifférent à ces problèmes. On ne peut se défendre d'en être étonné quand on voit ensuite de quel esprit fin et délié il fait preuve dans l'étude de notre organisme constitutionnel et de la jurisprudence administrative. Abordant vraiment son sujet, M. Marie nous montre quelle a été l'organisation originaire de la juridiction administrative en France et quelles transformations lui ont fait subir les divers gouvernements qui se sont succédé depuis la Révolution. Il approuve le principe de cette juridiction, méconnaissant ainsi, à notre avis, la vraie notion de la séparation des pouvoirs, qui, dans le système de Montesquieu, devait être une garantie pour la liberté, et qui, de la manière dont elle a été comprise et organisée par la Constituante, est devenue... tout le contraire. M. Marie reconnaît cependant que cette juridiction, telle qu'elle existe du haut en bas de l'échelle, est loin de réunir toutes les conditions qu'exigerait l'intérêt bien entendu des justiciables. Étant d'ailleurs admis son principe, on ne peut s'empêcher de rendre hommage aux constants efforts qui ont été faits depuis un siècle, soit par le législateur, soit surtout par la jurisprudence du Conseil d'État, pour atténuer les défectuosités de son organisation et pour assurer, autant que possible, le respect du droit et de la légalité dans les relations entre les citoyens et l'État. M. Marie — là est le mérite de son livre — nous fait assister, mieux peut-être qu'aucun autre auteur n'y était parvenu avant lui, à ce développement progressif du droit administratif. Il nous montre comment le Conseil d'État fut d'abord conduit à ériger les ministres en juges de droit commun, puis dut ensuite abandonner cette singulière théorie. Il analyse fort exactement les diverses phases de la jurisprudence du Conseil sur la distinction des actes de pure administration et des actes susceptibles d'un recours contentieux. Il examine à quelles conditions la juridiction administrative peut être mise en mouvement. Enfin il étudie d'une manière approfondie en quoi diffère le recours pour incompétence ou excès de pouvoir du simple

recours contentieux. Sur tous ces points, l'ouvrage qui nous occupe et qui paraît être le premier essai d'un jeune écrivain bien doué, est plein de judicieuses observations, de fines distinctions et de pénétrantes critiques.

9. — M. Boulen, lui aussi, est un jeune. Son traité *De la Responsabilité envers les particuliers des fonctionnaires administratifs autres que les ministres*, est évidemment une thèse de doctorat. « Le sujet est à l'ordre du jour », nous dit M. Boulen. Quand ne l'a-t-il pas été ? L'histoire de la responsabilité des fonctionnaires en France est bien la chose la plus curieuse du monde. Cette responsabilité a été promise par toutes nos constitutions, depuis et y compris celle de 1791, mais aussi depuis le même temps tous nos gouvernements se sont arrangés pour l'éluder. Jusqu'en 1870, le grand obstacle était, disait-on, l'article 75 de la constitution de l'an VIII, ce fameux article 75, qui ne permettait de poursuivre les agents du gouvernement qu'en vertu d'une autorisation du Conseil d'État. En 1870, les hommes du gouvernement de la Défense nationale, qui avaient passé leur vie à maudire l'article 75, prouvèrent, une fois au moins, qu'ils étaient restés fidèles à leurs principes : ils l'abrogèrent. On allait donc pouvoir enfin rendre les fonctionnaires responsables de leurs méfaits. On le crut ; mais cette fois encore ce ne fut qu'une illusion. Le Tribunal des conflits vint et dit : « L'article 75 est abrogé, c'est bien : mais il reste la loi de 1790 qui défend aux tribunaux de troubler les opérations des corps administratifs. Donc, vous pouvez poursuivre librement les fonctionnaires, mais pour leurs faits personnels seulement, non pour les actes, même illégaux, même criminels, qu'ils commettent dans l'exercice de leurs fonctions. » C'est ce beau raisonnement qui a servi, comme on sait, pour repousser les réclamations des religieux en 1880. Et depuis, la jurisprudence du Tribunal des conflits n'a fait que se fortifier dans cette voie. On en trouvera l'analyse et la critique dans l'ouvrage de M. Boulen. Tout consiste à distinguer le fait personnel de l'acte administratif ; mais, comme ils sont presque toujours unis, comme c'est presque toujours en abusant de sa fonction que le fonctionnaire a causé du dommage, l'action du plaignant échoue devant l'inviolabilité de l'acte administratif. La situation est même, comme le fait remarquer M. Boulen, pire aujourd'hui qu'avant l'abrogation de l'article 75, car avant 1870 on pouvait obtenir quelquefois du Conseil d'État l'autorisation de poursuivre, et alors on poursuivait à coup sûr, tandis qu'aujourd'hui, si l'on poursuit, on s'expose à faire de grands frais et à échouer, soit en première instance, soit en appel, soit enfin devant le Tribunal des conflits. La responsabilité des fonctionnaires est de plus en plus un leurre dans notre bon pays de France. M. Boulen énumère, à la fin de

son travail, les nombreuses propositions de loi qui ont été déposées pour donner enfin à cette responsabilité quelque réalité... Attendons sous l'orme !...

Droit civil. — 10. — Le droit est la plus universelle de toutes les sciences, car il régit à la fois nos personnes et nos biens ; son application est de tous les instants. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, étant donné l'immense diversité des faits sociaux, le droit est une science ardue, et ce n'est pas une tâche aisée que de la mettre à la portée de tous les esprits. Nous possédons un grand nombre de traités de droit usuel, mais il y en a fort peu de bons. M. Jouitou vient d'en ajouter un de plus à la série, et celui-là encore n'est pas parfait, mais se recommande cependant par un mérite particulier. Il est intitulé : *Simples Explications sur le droit civil et ses bases nécessaires.* Comme l'indique ce titre, l'auteur s'efforce de montrer que les lois civiles, qu'on considère généralement comme des œuvres de convention, dérivent presque toutes des nécessités sociales. Cette thèse est vraie dans une certaine mesure, et M. Jouitou, qui connaît à fond le droit civil, la soutient très habilement. Mais, à notre avis, il la pousse un peu loin ; il admire presque tout dans le code civil, même le divorce, même l'interdiction de la recherche de la paternité. Il paraît même oublier que le code civil, depuis un siècle, a dû subir quelques notables corrections, notamment au sujet de la translation de la propriété immobilière : il ne parle nulle part de la transcription. Sauf ces réserves, le petit ouvrage du savant bâtonnier d'Agen nous paraît très propre à initier les jeunes gens à la science du droit. L'auteur l'a dédié à la mémoire d'un fils qu'il a perdu et peut-être l'avait-il composé pour l'instruction de cet enfant. Peut-être aussi est-ce le fruit d'un cours de droit qui s'adressait à de jeunes élèves. En tout cas, la méthode adoptée par l'auteur est excellente : il parle moins comme un professeur qui enseigne que comme un ami qui explique et qui veut convaincre. Il parcourt ainsi tout le code civil. Les deux premières parties, relatives aux personnes et aux biens, sont traitées d'une manière assez complète ; la troisième, où il s'agit des obligations et des contrats, est moins développée.

11. — Nous avons signalé, au fur et à mesure de leur publication, tous les volumes du *Supplément aux Principes du droit civil français de François Laurent.* Grâce à l'activité de M. Léon Siville, qui s'est chargé seul de la rédaction à partir du second volume, ce supplément est maintenant achevé. Il aura pour effet de rendre un regain de jeunesse au grand ouvrage de Laurent, qui, malgré l'esprit jacobin qui le caractérise, n'en reste pas moins un des commentaires les plus remarquables de notre code civil. Le *Supplément* renvoie à tous les auteurs qui ont écrit après Laurent, ainsi qu'aux décisions de la jurisprudence rendues

depuis que l'ouvrage de Laurent a paru ; il constitue par lui-même, comme nous l'avons déjà indiqué, un répertoire présentant l'état actuel de la science sur toutes les matières du code civil et sur les lois qui, tant en France qu'en Belgique, ont modifié ce code depuis 1876.

LÉGISLATION INDUSTRIELLE ET OUVRIÈRE. — 12. — Les procès entre les compagnies de chemins de fer et les particuliers encombrent les rôles des tribunaux de commerce. Un grand nombre de ces litiges pourraient être évités ou du moins être résolus à l'amiable, si le public connaissait mieux ses droits et ses obligations à l'égard des compagnies. Le *Traité pratique des procès relatifs aux chemins de fer*, que vient de publier M. Gabriel de Villemandy, a précisément pour but de mettre à la portée des voyageurs, des commerçants et en général de toutes les personnes usant des voies ferrées, les solutions des difficultés les plus fréquentes que suscitent les transports par chemin de fer. C'est donc non un recueil de jurisprudence pour les spécialistes et les jurisconsultes, mais un ouvrage de vulgarisation. Des trois parties dont il se compose, la première résume en cinquante pages les règles générales qui président à l'exploitation commerciale des chemins de fer : l'auteur y indique à quelles conditions sont transportés les voyageurs et les marchandises, en quoi diffèrent les divers tarifs, ce qu'il y a lieu de faire en cas d'avarie ou de retard. La seconde partie comprend les lois et règlements concernant les chemins de fer, notamment les tarifs généraux et spéciaux de grande et de petite vitesse, en un mot tous les textes qui régissent les rapports du public et des compagnies. La troisième partie contient les sommaires des décisions de la jurisprudence sur les cas les plus usuels. A la fin du volume, un index alphabétique permet de trouver facilement les solutions dont on peut avoir besoin.

13. — Bien que la question du rachat des chemins de fer ait été magistralement enterrée par M. Rouvier au mois de janvier dernier, il est encore permis de s'en occuper, car elle ressuscitera, ou plutôt on la ressuscitera certainement : elle offre trop d'appats aux politiciens pour qu'ils se résignent à lâcher une si belle proie. L'étude consacrée à cette question par M. Robert Deubel, sous le titre : *Du Rachat des chemins de fer et de ses conséquences*, est d'ailleurs antérieure aux derniers débats parlementaires. L'auteur déclare, en commençant, qu'il a voulu seulement rassembler les arguments qui militent en faveur du rachat ou en faveur du maintien du *statu quo*. Mais il ne se tient pas longtemps dans le rôle d'un rapporteur impartial et ne tarde pas à affirmer que « la solution qui s'impose, c'est l'exploitation des chemins de fer à tous et pour tous. » Passons sur les arguments développés en faveur de ce système : ils sont pour la plupart empruntés aux discours de MM. Pelletan, Tolain, Bourrat, Klotz. La meilleure

partie du travail de M. Deubel est celle où il examine à quelles conditions est subordonné le rachat et quelles en seront les conséquences à l'égard des porteurs d'actions et d'obligations des compagnies. Il repousse certaines prétentions, un peu trop draconiennes, des partisans du rachat et soutient que les conventions passées entre l'État et les compagnies doivent être interprétées équitablement : dans son système, « le rachat, loin de consommer la ruine des actionnaires, améliorerait plutôt leur situation en consolidant leur dividende. »

14. — M. Albert Dullin, dans un livre intitulé : *L'Hygiène et la sécurité des travailleurs*, s'est donné pour tâche de rassembler et d'apprécier tous les moyens employés par la législation française, et même par celle des autres peuples, pour garantir la vie et la santé des ouvriers. Rares et peu importantes étaient, jusqu'au milieu du XIXe siècle, les dispositions légales ayant pour but de protéger la santé publique. C'est le développement de la grande industrie qui a obligé partout le législateur à intervenir, à prescrire les mesures nécessaires pour prévenir les accidents, à instituer des fonctionnaires chargés de visiter les usines et de faire observer par les patrons les lois et règlements. Des manufactures, cette législation protectrice des travailleurs s'est étendue aux petits établissements industriels, aux grands magasins, même aux ateliers de famille, lorsqu'on y fait usage de moteurs mécaniques. Enfin il est question maintenant d'appliquer le même système de protection aux employés et ouvriers de toute catégorie et même aux simples domestiques. Dans une première partie de son ouvrage, M. Dullin esquisse cette évolution historique de la réglementation du travail au point de vue de l'hygiène et de la sécurité : il examine jusqu'à quel point se justifie l'intervention des pouvoirs publics en cette matière, et il expose les règles adoptées par les principales législations étrangères. Dans la seconde partie, il étudie spécialement ce qui a été fait en France pour les ouvriers des industries manufacturières, pour ceux des mines, minières et carrières et pour les travailleurs agricoles. En ce qui concerne ces derniers, les dispositions prises jusqu'ici ne consistent guère que dans les lois sur la police rurale qui autorisent les maires à prescrire certaines mesures de sûreté exigées par les circonstances. Il faut noter toutefois que les mesures de prophylaxie édictées par la loi du 15 février 1902 (et non du 19, comme écrit M. Dullin) contre les maladies contagieuses, sont applicables dans les campagnes aussi bien que dans les villes.

15. — Toutes les règles sur la propriété industrielle ont été codifiées récemment en Espagne par une loi du 16 mai 1902. Cette loi régit à la fois les brevets d'invention, les marques, dessins et modèles de fabrique, et la propriété des noms commerciaux ; elle contient aussi des dispositions sur l'usage des récompenses industrielles. Elle vient d'être

traduite en français par M. Paul Carpentier, à qui l'on doit déjà la traduction de la législation commerciale de l'Allemagne. Sa traduction de la loi espagnole est accompagnée d'un bref commentaire, ayant surtout pour but de mettre en corrélation le texte nouveau avec les dispositions des lois anciennes et abrogées. Les commerçants et industriels français qui ont des intérêts en Espagne pourront ainsi se rendre compte très facilement des changements apportés par la nouvelle réglementation à l'état de choses antérieur.

Ouvrages divers. — 16. — Sous le titre : *Les Associations et les cercles depuis la loi du 1er juillet 1901*, M. Jean Grumbach publie un manuel qui sera très utile à toutes les associations, anciennes ou nouvelles. Il laisse de côté les congrégations, mais expose à quelles conditions désormais les associations de personnes peuvent se fonder et se mettre en règle avec la loi. N'oublions pas que cette loi régit désormais toutes les associations, même celles qui avaient été autorisées avant 1901. Toutes sont aujourd'hui soumises au même régime : si elles ne possèdent rien, il n'y a rien à faire, elles sont absolument libres. Mais si elles ont un patrimoine, un fonds social, elles doivent se placer sous le régime des associations déclarées, en déposant les noms de leurs administrateurs et deux exemplaires de leurs statuts à la préfecture ou à la sous-préfecture. Toute association dont les membres paient une cotisation est-elle obligée de faire une déclaration ? M. Trouillot a dit oui ; M. Grumbach soutient le contraire. Selon lui, la déclaration ne s'impose qu'aux associations qui veulent jouir d'une certaine capacité juridique. Mais la question reste douteuse. — Après avoir exposé les règles applicables à toutes les associations de personnes en général, M. Grumbach examine en détail la situation de chacun des types d'association les plus fréquents : cercles, sociétés de tir et de gymnastique, sociétés colombophiles, sociétés de courses. Il signale aussi les principales différences qui existent entre la législation générale sur les associations et la législation spéciale régissant les sociétés de secours mutuels et les syndicats professionnels.

17. — Toutes les lois relatives aux forêts ont été réunies autrefois par M. A. Puton, en un petit volume intitulé *Code de la législation forestière*. Une nouvelle édition, très augmentée, de ce recueil, vient d'être publiée par M. Ch. Guyot. Elle comprend, avec le code forestier et les textes qui s'y rattachent, les lois sur la chasse, sur la pêche et sur la police rurale. A raison de l'importance acquise par les exploitations forestières coloniales, les lois et règlements concernant les forêts d'Algérie et de nos principales colonies ont été insérées aussi dans ce volume, qui s'adresse non seulement aux fonctionnaires de l'administration forestière, mais aussi aux propriétaires de bois, aux maires et autres personnes que la législation dont il s'agit intéresse plus particulièrement.

18. — Le besoin d'un manuel du délégué cantonal se faisait d'autant plus sentir qu'aujourd'hui les gens qu'on investit de cette fonction sont souvent choisis parmi les moins capables de la remplir. Félicitons donc M. Albert Lantenois, d'avoir « comblé cette lacune » avec son petit livre fièrement intitulé : *Le Délégué cantonal sous la troisième République ; ce qu'il doit connaître, ce qu'il peut faire, services qu'on attend de lui.* Ce qu'il doit connaître, cela varie un peu suivant le temps. En 1850, le ministre écrivait : « La mission des délégués cantonaux s'étend à tout. » En 1887, le président de la République décrète : « Le délégué cantonal inspecte l'état des locaux et du matériel, l'hygiène et la tenue des élèves, mais ne s'immisce pas dans l'enseignement. » M. Albert Lantenois, à son tour, écrit : « Le délégué cantonal est surtout l'inspecteur de l'éducation ; il doit apprécier l'esprit de l'école. » Qu'est-ce que « l'esprit de l'école ? » Est-ce une question d'hygiène ou une question d'enseignement ?... Voyez d'ailleurs le livre de M. Lantenois ; il est très complet, il comprend même un article intitulé : *Distinctions honorifiques que peut obtenir le délégué cantonal !*

19. — Grâce à M. Henry Leyret, nous possédions déjà un recueil des chefs-d'œuvre judiciaires de M. le président Magnaud (V. *Polybiblion*, t. XCII, p. 312-313), et voici maintenant qu'à ce recueil M. Leyret ajoute un supplément. Les *Nouveaux Jugements du président Magnaud* ne sont pas inférieurs aux premiers. Écoutez ce qu'en dit M. Anatole France, dans un article reproduit à la fin du volume : « Ils sont empreints d'une philosophie profonde et d'une bonté délicate. Ils témoignent de l'esprit le plus élevé et de l'âme la plus tendre. Ils sont pleins de pitié, ils sont humains, ils sont vertueux. » Et maintenant jugez-en vous-même par cet échantillon. Deux religieuses expulsées d'une école communale laïcisée s'étaient retirées dans un logement mis gratuitement à leur disposition par M... ; l'une d'elles allait donner des leçons aux enfants de deux familles chez leurs parents ; chez elles, elles recevaient de temps en temps quelques petites filles pour les exercer à la couture. M. Magnaud, dans un long jugement, démontre qu'il y a là « un établissement congréganiste ouvert sans autorisation », et comme conclusion il condamne : 1° les dames B... et T..., prévenues congréganistes, en religion sœur Antoinette et sœur Arsène, chacune à mille francs d'amende ; 2° N..., prévenu laïque, à quinze jours d'emprisonnement et mille francs d'amende. » Voilà « la bonté délicate » de M. Magnaud. Et maintenant voulez-vous connaître sa « philosophie profonde » ? Une fille a accouché clandestinement et par imprudence, sinon volontairement, a tué son enfant. « Attendu, dit M. Magnaud, que si la société actuelle n'avait pas inculqué et n'inculquait pas aux générations qui la composent le mépris de la fille-mère, celle-ci n'aurait pas à rougir de sa situation et

n'aurait pas à la cacher ; que c'est donc à la société contemptrice des filles-mères et si pleine d'indulgence pour leurs séducteurs qu'incombe la plus large part dans les conséquences, si souvent fatales pour l'enfant, des grossesses et accouchements clandestins ; — Attendu que l'incontestable faute de la société poursuivante amoindrit singulièrement celle de la personne poursuivie à sa requête ; — le tribunal condamne V..., Marie-Julie, à seize francs d'amende ; suspend l'exécution de la peine. » — Vous savez maintenant pourquoi M. Magnaud s'appelle le « bon juge. »

MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *Second Mariage*, par B. DE BUXY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 315 p., 3 fr. — 2. *L'Héritière de Châteaubleu*, par MARGUERITE LEVRAY. Paris, Haton, s. d., in-12 de 281 p., 3 fr. — 3. *Quérida*, par MARTHE LACHÈZE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 394 p., 3 fr. — 4. *Vers l'abîme*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE. Paris, Haton, s. d., in-12 de 281 p., 3 fr. — 5. *Le Bonheur de Marthe*, par LUCIE DES AGES. Paris, Haton, s. d., in-12 de 241 p., 2 fr. — 6. *Sœur d'artiste*, par M. D'AGON DE LA CONTRIE. Paris, Henri Gautier, 1903, in-12 de 252 p., 2 fr. — 7. *Une Petite Sauvage*, par MARGUERITE LEVRAY. Paris, Haton, s. d., in-8 de 279 p., 3 fr. — 8. *Constantin Auguste*, par M. DABAUMONT. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de III-320 p., 3 fr. — 9. *A chacun sa chimère*, par MATHILDE ALANIC. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 10. *Portraits d'enfants*, par JEAN BARBET DE VAUX. Paris, Haton, s. d., in-18 de 287 p., 3 fr. — 11. *Cœur de père*, par ROGER DES FOURNIELS. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 405 p., 1 fr. 50. — 12. *L'Épi et l'Alcyon*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 282 p., 2 fr. 50. — 13. *La Fille de Frantal*, suite de *l'Épi et l'Alcyon*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 232 p., 2 fr. 50. — 14. *A-t-il un cœur ?*, par MARIA STÉPHANE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 248 p., 2 fr. — 15. *Les Palmarieu*, par MARIE THIÉRY. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 286 p., 2 fr. 50. — 16. *La Fresnale*, par M. AIGUESPERSE. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 280 p., 2 fr. 50. — 17. *Christiane*, par SERGE D'IVRY. Paris, Hatier, 1902, in-8 de 285 p., 3 fr. — 18. *Jean Christophe*, par PAUL DESCHAMPS. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 522 p., 2 fr. 50.

BROCHURES THÉATRALES. — 1. *Seize Saynètes*, par L.-M. DUBOIS. Paris, Haton, s. d., in-12 de 287 p., 3 fr. — 2. *Monsieur l'aumônier*, par THÉODORE BOTREL. Paris, Bricon et Lesot, 1903, in-12 de 62 p., 1 fr. — 3. *Fabiola*, d'après le roman du cardinal Wiseman, par JACQUES D'ARS. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-16 de 67 p., 1 fr. — 4. *Un Gendre pour deux beaux-pères*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 58 p., 2 fr. — 5. *Le Perroquet d'Arthur*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 16 p., 1 fr. 50. — 6. *L'Académicien*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 94 p., 2 fr. — 7. *L'Exposition universelle*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 16 p., 2 fr. — 8. *Mon Oncle le député !*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-12 de 21 p., 1 fr. 50. — 9. *La Bombe glacée*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 19 p., 1 fr. 50. — 10. *L'Oncle du Canada*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 2 fr. — 11. *Les Gaffes d'un toutou*, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 16 p., 1 fr. 50. — 12. *Condamné à mort !*, par F. NIOLLE. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 14 p., 0 fr. 50. — 13. *Pour grandir. Les Dents de lait*, par HENRIETTE BEZANÇON. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-16 de 8 p., 0 fr. 25. — 14. *Le Gendarme par téléphone*, par JEHAN D'AGNO. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 36 p., 0 fr. 80. — 15. *L'Ile verte*, par H. DENIZOT. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 53 p., 1 fr. — 16. *Le Retour*

d'Ulysse, par Ant. Alhix. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-12 de 72 p., 1 fr. — 17. *En chemin de fer*, par Jehan Grech. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. 18. — *La Journée des pièces d'or*, par Amélie Amestoy. Paris, Haton, s. d., in-12 de 70 p., 1 fr. — 19. *Ma Tante Chipdollars*, par Jehan Grech. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. — 20. *Cœurs français, 1870*, par Jehan Grech. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. — 21. *Le Petit Lutin*, par l'abbé A. Saulnier. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-8 de 15 p., 1 fr. — 22. *Ohé ! Méphisto*, par Ch.-C. Schmidt. Paris, Bricon et Lesot, 1902, in-8 de 32 p., 1 fr.

Romans, contes et nouvelles. — 1. Douée d'une nature sincère et droite, mais élevée sans principes religieux, Madeleine Dumarzeau se laisse persuader par les siens qu'il est de son devoir, pour sauver sa famille d'une ruine complète, d'épouser le riche M. Pennelier. Celui-ci, étant divorcé, ne peut se remarier religieusement et, comme on le pense, Madeleine, malgré son indifférence, souffre de cette situation, coupable aux yeux de l'Église, mais équivoque aussi aux yeux du monde. En fin de compte, M. Pennelier est repris par son affection pour Juliette, l'unique enfant de son premier mariage; Madeleine l'ayant quitté, il se décide, dénouement assez invraisemblable, à reprendre Édith, sa première femme, contre laquelle il n'a, du reste, que des griefs insignifiants. Quant à Madeleine, l'expérience et la souffrance la rapprochent de cette religion qu'elle a méconnue par ignorance ; elle y trouve ses seules consolations, jusqu'à ce que la mort de M. Pennelier, arrivée à point, lui permette d'épouser un brave garçon qui l'a toujours aimée. Le caractère de Madeleine est sympathique, quoique, dans l'histoire de son mariage avec M. Pennelier, elle se montre d'une inexpérience et d'une naïveté rares : le divorce est, dit-on, entré dans nos mœurs; mais dans les milieux honnêtes, sinon religieux, il est encore regardé avec suspicion et n'échappe pas au blâme. L'intérieur aussi pauvre que prétentieux des Dumarzeau est bien décrit par l'auteur : qui de nous ne connaît ces familles où paraître plus qu'on n'est devient une science véritable, mise en pratique au prix des plus rudes fatigues et au profit d'un public souvent indifférent ou moqueur?

2. — Marie-Madeleine de Kerléon, l'héritière de Châteaubleu, orpheline de père et de mère, grandit dans son château féodal sous la tutelle fort indulgente d'un ami de son père, M. de Coatquer. Un mystère plane sur le passé de l'enfant ; son oncle, le marquis Jacques, chef de la famille, a été tué au coin d'un bois. Aubry, son frère cadet, le père de notre héroïne, est accusé de ce crime, les deux frères, jadis étroitement unis, ayant échangé des paroles vives au sujet du mariage de l'aîné avec une aventurière, qui devient, du reste, le mauvais génie de la famille dans laquelle elle est entrée. Relâché faute de preuves, Aubry meurt de chagrin d'avoir été soupçonné; tandis que la marquise, veuve de Jacques, promène à travers l'Europe son faste et ses goûts mondains. Quand sa nièce, l'héritière de Châteaubleu, est devenue une belle jeune fille, la marquise l'invite à venir habiter avec elle, et

Marie-Madeleine y consent malgré ses répugnances, car un secret instinct l'avertit que sa tante possède la clef du mystère dont son père a été l'innocente victime. En effet, sur son lit de mort, la marquise est au moment de livrer le secret qui va réhabiliter la mémoire de son beau-frère, quand la parole lui manque et la mort arrête ses confidences. Marie-Madeleine est, peu de temps après, dédommagée d'une façon inespérée de cette douloureuse déception : elle apprend la véritable histoire du crime : le marquis Jacques a été tué accidentellement par un braconnier, dont le silence a été acheté par la marquise pour compromettre son beau-frère Aubry, qu'elle détestait. Comme tout bon roman, celui-ci se termine par un mariage ; la dernière des Châteaubleu épouse le mari de son choix et devient la providence du pays. Livre agréablement écrit, dans d'excellents sentiments ; l'intérêt du récit se soutient et la personnalité de l'héroïne est attachante.

3. — Si les évènements qui rendent à *Querida* une fortune et un nom, et à sa mère la parole qu'elle a perdue, sortent un peu trop du domaine des choses vraisemblables, ils sont du moins agréablement racontés. Les personnages du roman sont, en général, sympathiques : le maître de l'usine, Daniel Hogaart, est un de ces hommes, dont le caractère, d'une noblesse presque idéale, les rend capables de résoudre, au point de vue le plus élevé, les redoutables problèmes sociaux qui troublent notre vingtième siècle. Mlle Eulalie Vathier, la vieille fille qui recueille dans son manoir hospitalier Querida et sa mère, le docteur Odillon, Antoine de la Morellerie, la comtesse de Rombault, aussi peu ambitieuse pour son fils que Mme de la Morellerie l'est follement pour le sien, sont décrits avec vivacité et couleur. Ici et là, le style de l'auteur pourrait se simplifier : il éviterait ainsi une apparence de mélodrame ; du reste l'esprit du volume est sincèrement religieux et les descriptions de l'Anjou plairont à ceux qui aiment ce pays aux doux horizons.

4. — L'infortuné qui s'en va *Vers l'abîme* est M. Virmont ; élevé chrétiennement, il abjure ses croyances, tyrannise sa famille, et, par ambition, se laisse mener par des sectaires qui, en secret, l'exploitent. En fin de compte, le malheureux industriel est éclairé par l'attitude courageuse de ses enfants et aussi par les déceptions qui lui viennent des « frères et amis » auxquels il a stupidement sacrifié la paix de son foyer et sa conscience de chrétien. Autour de M. Virmont se meuvent de nombreux personnages, de ces gens honnêtes et aimables tels que sait les peindre dans son style facile, Mme Chéron de la Bruyère. Signalons comme ayant une physionomie originale les habitants de l'hôtel d'Apreny, un vieux ménage, immobilisé dans le passé, un peu trop oublieux des devoirs du présent et figé dans le milieu silencieux d'une paisible ville de province. Inutile d'ajouter que les

tendances du volume sont excellentes : le nom seul de l'auteur en est une garantie.

5. — M. Féron, riche industriel, dépourvu de tout sentiment religieux, est dur pour les nombreux ouvriers qui dépendent de lui, tendre seulement pour sa fille unique Marthe, enfant pieuse et charitable, en tout l'opposé de son père. Les richesses dont l'industriel est si fier sont acquises au prix d'un crime, que le coupable a pu cacher pendant de longues années. Le jour où ce crime est découvert et où, par conséquent, la restitution s'impose, M. Féron disparaît, ses millions retournent à qui de droit et Marthe se fait religieuse pour expier, par son sacrifice, le mal causé par son père, dont elle veut à tout prix sauver l'âme. Son vœu est exaucé : le coupable, repentant et absous, meurt dans ses bras. Rien de plus moral que cette donnée, de plus élevée même que l'idée de cette fille croyante s'offrant en sacrifice pour l'âme de son père coupable, mais outre que la facture du volume laisse à désirer, les évènements, assez sensationnels du récit demanderaient à être amenés avec plus d'art et avec des transitions plus habilement ménagées. Ces imperfections dans la forme ne frapperont peut-être pas les petits lecteurs de onze à douze ans pour qui a été écrit *le Bonheur de Marthe*.

6. — Claire Moraise, la *Sœur d'artiste*, est une charmante fille, toute dévouée à son frère Philippe, dont la personnalité est, à notre avis, bien moins attachante. Lancé dans le monde littéraire de Paris, Philippe voit échouer piteusement une pièce sur le succès de laquelle il comptait pour obtenir la main d'une jeune fille, dont la beauté l'a séduit. A quelque chose malheur est bon : son échec lui révèle la nature sèche et ambitieuse de la femme qu'il rêvait d'épouser et un mariage, plus modeste, mais qui promet d'être plus heureux, fixera sa vie le même jour où la jolie et dévouée Claire épouse un fiancé qui l'a longtemps attendue. Livre honnête, animé d'un esprit religieux très sincère ; disons toutefois que le style en est souvent emphatique et sentimental ; les dialogues, pour être vivants et vrais, devraient être plus simples.

7. — Renée Gerbellier, élevée en liberté par son grand-père, M. de Prélay, est devenue *Une Petite Sauvage* ; aussi, quand à la mort de son aïeul, elle est placée chez sa belle-mère, la seconde femme de son père, se révolte-t-elle contre l'atmosphère disciplinée de cette maison où l'on travaille et où l'on obéit. Avec ses propres enfants, Mme Gerbellier élève des neveux et des nièces orphelins, et une de ces dernières, Marie devient l'ange gardien de Renée. Son influence très douce dompte la nature fougueuse de la « petite sauvage » et développe le côté affectueux et généreux de cette âme inculte. Livre honnête et pieux, suffisamment bien écrit, et qui convient aux enfants de dix à douze ans.

8. — Comme jadis *Fabiola*, et plus récemment encore *Quo Vadis ?* *Constantin Auguste* traite de l'époque où la vieille société païenne

s'effondre pour faire place à l'Église chrétienne qui, peu à peu, sort de l'ombre. Le récit est bien écrit, mouvementé, et peut se mettre entre toutes les mains. L'on y retrouve des peintures, toujours attachantes à revoir, de cette Église des catacombes sur laquelle plane le danger et la mort et dont les enfants portent dans les palais et dans les camps du vieux monde romain des habitudes et des mœurs nouvelles. En somme, volume bon à propager : sous la forme d'un très honnête roman, il renferme des descriptions et des aperçus strictement exacts au point de vue historique et chrétien.

9. — La « chimère » du professeur Christophe Barousse, directeur du Museum de Fardoux, n'est pas faite pour rendre gaie la vie de sa fille unique Christine, qui s'étiole au logis, pendant que son père est tout occupé d'un bolide, dont il a enrichi le musée de sa ville natale. Il pousse même l'amour de la science jusqu'à vouloir donner la main de sa fille à un savant rival, M. Rocadour, dont la « chimère » est de communiquer avec les habitants de Mars. Contre cet insensé projet d'union, la pauvre Christine s'insurge, mais ses larmes touchent peu son père, ravi par la pensée de réunir deux collections et deux noms illustres dans la science. Heureusement, à la suite d'incidents trop longs à raconter, le fameux bolide se transforme en pomme de discorde et crée entre les deux savants une brouille irrémédiable. Christine échappe par là au triste sort qui la menace et fait un mariage dont la perspective lui arrache ce mot qui clôt le volume : « Mon Dieu que vous êtes bon et que la vie est douce. » Telle est la donnée du roman de Mme Alanic : *A chacun sa chimère.*

10. — Le recueil d'histoires intitulé : *Portraits d'enfants*, destiné au jeune âge, est écrit dans un style simple, limpide et attachant ; les sentiments en sont élevés et les récits qui le composent nous paraissent d'autant plus frappants qu'ils sont pris dans la vie de tous les jours. Volume excellent à donner aux enfants de six à huit ans.

11. — Nelly de Saint-Brice a été, toute petite, perdue dans une gare de chemin de fer, d'une façon, avouons-le, assez invraisemblable. Trouvée par un clown de cirque nommé Plantade, à qui elle rappelle une enfant qu'il a vue mourir, elle est honnêtement et affectueusement élevée par ce brave homme, qui ne cherche pas à retrouver sa famille. Dix-huit ans plus tard seulement, un religieux, avec qui il entre en relations, lui fait comprendre que son devoir est de rendre l'enfant à ses parents, s'ils existent encore ; il commence ses recherches, et, ayant découvert que le marquis de Saint-Brice, père de Nelly, vit toujours, il lui révèle l'existence de sa fille, ce dont le marquis ne se réjouit qu'à moitié. Le *Cœur de père*, qui donne son nom au volume, est le cœur du clown et non celui du marquis. Du reste, celui-ci ne tarde pas à mourir et Nelly, jeune, jolie et riche, entoure de sa sollicitude son père adoptif

qui ne la quitte plus, même quand elle épouse un gentilhomme breton, lequel veut s'associer à toutes ses affections. L'esprit de ce roman est bon, mais le style en est parfois un peu faible.

12. — Les pensionnaires d'un couvent s'amusent à écrire sur des petits papiers ce qu'elles voudraient être : « J'envie le sort de l'alcyon déployant ses blanches ailes au milieu de la tempête », écrit Fernande Morines. — « Que ne suis-je l'épi de blé destiné à former une hostie », est le vœu de son amie, Anne-Marie d'Erline. La destinée des deux jeunes filles répond à leurs désirs : Fernande épouse l'illustre savant, André Frantal, qu'elle veut conquérir à la vérité religieuse. Après quelques années d'un bonheur agité, elle a la joie de voir son mari rentrer dans le sein de l'Église au cours d'un voyage en Terre Sainte, et, bientôt après, il tombe sous les coups d'un assassin jaloux de ses succès. Quant à Anne-Marie, l'*Épi*, elle se fait carmélite. Le style de Mme Chéron de la Bruyère est toujours facile et gracieux, les sentiments qui l'inspirent sont nobles et une note religieuse très nette se dégage de son récit ; mais toute généreuse qu'elle est, Fernande, *l'Alcyon*, n'est-elle pas un peu trop sûre d'elle-même quand elle épouse un incroyant pour le convertir ? L'événement lui donne raison, il est vrai, mais l'exemple serait quelquefois dangereux à suivre.

13. — *La Fille de Frantal* forme une suite au volume que nous venons d'analyser : il a pour héroïne Marie-Thérèse, la fille de Frantal, l'illustre savant. Elle habite, avec sa mère, Bethléem où repose la dépouille de son père, traîtreusement assassiné ; mais, pendant un de ses séjours en France, elle rencontre un jeune ingénieur, Alban Valfrède, et une rare similitude de goûts et de pensées rapproche ces deux âmes également nobles et bien douées. Par hasard, Marie-Thérèse découvre qu'Alban est le fils du meurtrier de son père, la mère de celui-ci ayant changé de nom après le crime de son mari. Dès lors plus de mariage : Marie-Thérèse consacre sa personne et sa fortune à des œuvres de bienfaisance pendant qu'Alban entre au séminaire.

14. — *A-t-il un cœur ?* — A l'interrogation qui forme le titre, plus ou moins bien choisi de ce roman, l'on est tenté de répondre par la négative, tant la conduite du comte Rodolphe de Varsarhély envers sa femme est indigne d'un homme de cœur et d'un gentilhomme. Cependant, à force de patience et de soumission, Simone, chez qui la douceur n'exclut pas une certaine personnalité, réveille chez son mari des regrets et des remords, et l'épilogue du récit nous la montre pleinement heureuse, ayant enfin découvert que le comte Rodolphe a un cœur, ce dont ses premières expériences pouvaient justememt la faire douter. Livre inspiré par une pensée religieuse juste et fervente, mais où se trouvent quelques invraisemblances de détail, dont la première est, — pour qui sait quelle est en Autriche la ligne de démarcation entre les classes de

la société, — le mariage du comte Vasarhély avec une jeune fille « pas-née » comme la touchante et exquise Simone.

15. — Entre un père incroyant et révolté, des grandes tantes excellentes, mais qui ont vieilli dans leur solitude, engourdies dans les souvenirs du passé, Anne-Marie de Palmarieu grandit, fière et triste, écrasée par la pauvreté et la stagnation de sa vie ! Un amour malheureux pour son cousin, le lieutenant Verdun, qui lui préfère une riche héritière, fille d'un ancien commerçant, met le comble à ses épreuves intimes, mais cette souffrance même est pour l'âme noble et tourmentée de la jeune fille le principe d'une vie nouvelle, où, à défaut des joies terrestres, elle trouvera la paix divine, donnée souvent, même sur la terre, à ceux qui ont lutté et souffert. L'intérieur des *Palmarieu*, les révoltes d'Anne-Marie, les défaillances et les victoires de cette âme douloureuse, sont décrits avec une émotion vraie. Les deux vieilles tantes sont des figures originales et le lieutenant Jean un type bien moderne et tout d'actualité.

16. — Hélène Cébrian, jolie, intelligente et bonne, s'est laissée marier pour faire plaisir à sa mère adoptive, à un homme indigne d'elle par sa légèreté et son égoïsme. De plus, en consentant à épouser Yves, Hélène ignorait qu'elle était aimée de Robert de Labazé, en tous points capable de la rendre heureuse, Yves ayant ajouté à tous ses autres torts celui de trahir la confiance de son ami pour le supplanter auprès de la jeune fille. Dans ces conditions, la vie conjugale de la pauvre Hélène est semée d'épines : Yves la néglige pour une veuve coquette et riche, Mme de la Suze, qu'il avait jadis rencontrée à Paris et qu'il retrouve dans le tranquille coin de Bretagne où est située *la Fresnaie*. Hélène, abandonnée par son mari, supporte chrétiennement et dignement son malheur, mais le lecteur est soulagé quand Yves meurt repentant et que sa veuve peut refaire sa vie en épousant Robert, qui ne l'a pas oubliée malgré les années. Le style du volume est facile et les sentiments en sont excellents, avec une note religieuse très marquée.

17. — Les lettres familières de *Christiane* adressées à une amie d'enfance nous initient aux épreuves d'une jeune fille pour qui la vie, après des débuts radieux, est devenue sévère et douloureuse. Sous une forme toute simple et souvent enjouée, Christiane est héroïque d'abandon à Dieu et de résignation confiante ; elle bénit la vie de ce qu'elle lui a apporté de leçons austères et pratique cette forme exquise du courage qui consiste à sourire au milieu des larmes, à rester suave et sereine malgré les amertumes, aimante malgré les déceptions.

18. — Une nouvelle édition d'un livre bien écrit et qui convient particulièrement aux nécessités de l'heure présente, est une bonne fortune. *Jean Christophe* est l'histoire d'un paysan, qui à force d'honnêteté, de

droiture et d'énergie tient tête aux tyranneaux qui oppriment la petite commune dont il fait partie. Autour de cette figure loyale et courageuse se meuvent une quantité de types d'hommes dont, hélas ! nous trouvons les pareils dans la vie réelle : faux savants, instituteurs sectaires, francs-maçons militants et, à côté de ces meneurs, la foule des dupes et des poltrons, encore plus nombreux. Excellent volume à répandre dans les milieux ouvriers, cercles, patronages de jeunes gens, où sa note virile et réconfortante ne peut manquer d'exercer une heureuse influence sur des esprits sincères.

Brochures théatrales. — 1. — L'auteur de *Seize Saynètes* nous apprend qu'il a composé ce volume destiné aux jeunes filles pour répondre « aux désirs d'un grand nombre de lectrices. » C'est dire que si les pièces ne sont pas d'une très haute envolée, elles sont toutes irréprochables au point de vue moral et peuvent rendre service dans les patronages catholiques de jeunes filles.

2. — Pièce militaire en un acte, *Monsieur l'aumônier*, convient à merveille aux œuvres ouvrières de jeunes gens ; il est animé par d'excellents sentiments et la note comique s'y trouve à côté de la note patriotique et religieuse.

3. — *Fabiola* est un drame en trois actes, fondé, comme on le devine, sur le beau livre du cardinal Wiseman, dont l'auteur a respecté autant que possible le plan et même certaines phrases. Toutefois, comme son œuvre est destinée aux jeunes filles, il a remplacé le personnage de Fulvius par Fulvia, qui serait la sœur de l'esclave chrétienne Syra.

4. — *Un Gendre pour deux beaux-pères* n'a que des rôles d'hommes ; c'est un vaudeville comique en trois actes, destiné au théâtre des patronages.

5. — La saynète comique du même auteur : *Le Perroquet d'Arthur*, comprend six rôles d'hommes et appartient au même répertoire.

6. — Plus important, mais écrit dans le même but, *l'Académicien*, vaudeville comique en trois actes, a dix rôles d'hommes.

7. — *L'Exposition universelle*, par le même auteur, est une revue comique, avec deux rôles d'hommes et un certain nombre d'acteurs muets.

8. — *Mon Oncle le député !*, saynète comique avec cinq rôles d'hommes, appartient à la même série.

9. — *La Bombe glacée*, saynète en un acte, est une revue comique, avec quatre personnages.

10. — *L'Oncle du Canada*, vaudeville comique en trois actes, avec cinq rôles d'hommes, convient aux cercles de jeunes gens, où la gaieté de bon aloi lui promet un succès certain.

11. — *Les Gaffes d'un toutou* est une saynète comique, avec quatre rôles d'hommes.

12. — *Condamné à mort !*, farce moyennageuse, en vers alexandrins, a quatre rôles d'hommes, sans compter les rôles muets.

13. — Les deux monologues : *Dents de lait* et *Pour grandir* conviennent à de tout petits enfants.

14. — *Le Gendarme par téléphone*, comédie en un acte, dont les onze rôles sont tous des rôles d'hommes, convient aux jeunes gens.

15. — *L'Ile verte*, fantaisie comique en un acte, avec neuf rôles d'hommes.

16. — *Le Retour d'Ulysse*, bouffonnerie homérique en trois actes, avec treize rôles d'hommes.

17. — Voici, au contraire, une comédie en deux actes : *En chemin de fer*, dont les quatorze rôles sont des rôles de jeunes filles.

18. — *La Journée des pièces d'or* est un drame lyrique, en deux actes, avec prologue, pour lequel il existe une partition par M. Jos. Blanchon. L'héroïne est sainte Élisabeth d'Aragon, reine de Portugal, et les huit rôles sont des rôles de femmes. Cette pièce convient bien aux patronages catholiques de jeunes filles.

19. — Plus comique est la donnée de *Ma Tante Chipdollars*, comédie en deux actes avec treize rôles de femmes ; il y a, pour cette pièce, une partition musicale par M. Jos. Blanchon.

20. — *Cœurs français, 1870*, est un drame en trois actes, avec huit rôles de femmes, animé d'un sentiment patriotique et chrétien.

21. — *Le Petit Lutin*, pantomime en un acte, convient aux enfants.

22. — *Ohé ! Méphisko*, pantomime en trois tableaux et avec un prologue à sept personnages, tous masculins.

Comtesse R. DE COURSON.

OUVRAGES SUR L'EXTRÊME-ORIENT

1. *En Extrême-Orient. Récits et notes de voyage (1900-1901)*, par JOSEPH HALKIN. Paris, Amat ; Bruxelles, Schepens, 1903, in-8 de 416 p., avec grav., 7 fr. — 2. *Le Japon*, par Un missionnaire. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, 1895, in-8 de 204 p., avec grav., 0 fr. 80. — 3. *Au Japon*, par A.-B. DE GUERVILLE. Paris, Lemerre, 1904, in-18 de v-330 p., 3 fr. 50. — 4. *La Corée et la Guerre russo-japonaise*, par VILLETARD DE LAGUÉRIE. Paris, Delagrave, s. d., in-18 carré avec 1 carte, 1 fr. 20. — 5. *La Corée*, par Un missionnaire. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, 1896, in-8 de 192 p., avec grav., 0 fr. 80. — 6. *En Corée*, par ANGUS HAMILTON ; traduit de l'anglais par L. BAZALGETTE. Paris, Juven, s. d., in-8 de 374 p., avec 2 cartes et 100 grav., 10 fr. — 7. *Pauvre et douce Corée*, par GEORGES DUCROCQ. Paris, Champion, 1904, petit in-8 de 87 p., avec 100 grav., 2 fr. — 8. *La Solution de la crise mandchourienne*, par E. DE CYON. Paris, Eichler, 1904, in-18 de 28 p., 1 fr. — 9. *Le Siège de Pékin. Récits authentiques des assiégés*, par FRANCIS LAUR. Paris, Société des publications scientifiques et industrielles, 1904, in-8 de 442 p., avec plans et grav., 24 fr. — 10. *L'Indo-Chine et son avenir économique*, par ALBÉRIC NÉTON. Paris, Perrin, 1904, in-16 de XXIV-289 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Missions en Indo-Chine*, par Un témoin. Paris, Cornély, 1904, in-18 de 49 p., 0 fr. 40. — 12. *L'Empire d'Annam*, par CHARLES GOSSELIN. Paris, Perrin, 1904,

in-8 de XXVI-560 p., avec carte et grav., 5 fr. — 13. *Au Tonkin, 1884-1885*, par le Dr CHALLAN DE BELLEVAL. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8 de 415 p., 7 fr. 50. — 14. *Au Tonkin pendant la conquête. Lettres d'un sergent (1884-1885)*, par FRÉDÉRIC GARCIN. Paris, Chapelot, 1904, in-8 de 256 p., avec cartes et grav., 5 fr.

L'explosion subite, dans des circonstances demeurées présentes à toutes les mémoires, de la guerre russo-japonaise, a généralement causé une profonde surprise et a déconcerté l'opinion publique ; il semblait inadmissible que le Japon osât déclarer la guerre à la Russie ! L'événement était-il si invraisemblable ? et certains ouvrages publiés dans les dernières années ne le donnaient-ils pas à prévoir ? Ce n'est pas ici le lieu de le rechercher. Quelque intéressante et instructive, en effet, que puisse paraître cette étude historique, il est sans aucun doute plus utile, à l'heure actuelle, de chercher à se renseigner exactement sur les pays d'Extrême-Orient qui sont en ce moment le théâtre de la guerre, sur les contrées limitrophes, et aussi sur les régions que, dans son insatiable ambition, le Japon considère dès maintenant comme devant être dans l'avenir sa première conquête : je veux dire ces admirables rizières de l'Indo-Chine orientale, où la France a commencé de s'installer il n'y a pas encore un demi-siècle. Rechercher s'il est possible de trouver, dans les livres récemment publiés, des informations précises sur la géographie physique de ces pays et sur celle du Japon lui-même, sur leurs populations, leur état économique, leurs tendances et leurs aspirations politiques : voilà le but de cette revue sommaire des ouvrages nouvellement parus sur l'Extrême-Orient.

1. — L'ouvrage d'ensemble de M. Joseph Halkin intitulé : *En Extrême-Orient*, parle des pays que nous venons de citer et d'autres encore ; il a été écrit à l'aide des notes réunies par l'auteur au cours d'une mission dont l'avait chargé le ministre de l'instruction publique de Belgique. C'est un récit de voyage, dans lequel ont été intercalées de courtes études ethnographiques et des notices précises sur différents établissements scientifiques fondés en Extrême-Orient par les Européens ; M. Halkin y a exposé avec précision ce qu'il avait pu voir en 1900-1901 à Ceylan, à Java, au Siam, dans l'Indo-Chine française, dans l'île de Haï-Nan, en Chine, au Japon, en Corée et en Sibérie (ou, pour parler plus exactement, à Vladivostok et sur l'Amour, en gagnant Irkoutsk) ; ses remarques sur le camp boer de Diatalawa, à Ceylan, sur les villes chinoises visitées par lui, sur l'île de Haï-Nan sont pleines d'enseignements, ces dernières surtout, grâce auxquelles l'ouvrage de M. Halkin mérite de prendre place dans cette bibliographie haï-nanaise dont on peut aux pages 296-298 d'*En Extrême-Orient*, trouver un précieux essai ; quant au Japon, à la Corée, à bien d'autres points encore, le voyageur belge n'a fait que les effleurer. Cela n'empêche pas qu'on ne puisse relever, dans ces chapitres mêmes, bien des indications utiles, relatives soit à la géographie, soit à l'ethnographie, soit aux établissements scienti-

fiques de l'Extrême-Orient ; le Jardin botanique de Buytenzorg, l'École française d'Extrême-Orient, l'Institut oriental de Vladivostok y ont fourni matière à des notices très précises, desquelles il convient de rapprocher les vues formulées par M. Halkin au sujet de la création d'une école d'interprètes belges pour la Chine (p. 368-376). Notons encore, à titre de curiosité, la description d'une carte chinoise de l'empire du Milieu, où les visées des puissances européennes sont caractérisées de façon très ingénieuse, que le professeur belge a vue à Canton chez les Pères des Missions étrangères (p. 203-204) et n'omettons pas de signaler le chapitre d'ensemble qui ouvre le livre et contient sur toute la région parcourue par M. Halkin de très sérieuses considérations géographiques et économiques. De ces multiples indications, il est possible de conclure à la valeur du volume du voyageur belge, illustré de nombreuses et bonnes photogravures, mais dont malheureusement, une feuille d'impression tout entière (la feuille 24) a été tirée de façon très défectueuse ; aussi attendons-nous avec impatience « l'étude de caractère plus exclusivement scientifique » que l'auteur nous promet, en matière de complément à cet ouvrage, sur l'Extrême-Orient.

2. — Pour ne viser qu'à la simple vulgarisation, le modeste volume consacré au Japon par « Un missionnaire » n'en mérite pas moins d'être lu avec soin. Ses cent premières pages résument, souvent d'une manière très heureuse et très précise, nos connaissances sur le pays et ses habitants, sur ses productions, ses mœurs et coutumes, ses religions, voire même sa littérature, et racontent son histoire intérieure et l'histoire de ses relations avec les puissances européennes et avec l'Amérique jusqu'en 1895. On trouve dans la seconde partie de ce livre sur *le Japon* une histoire très intéressante et très développée (exactement 100 pages, soit la moitié de l'ouvrage) du catholicisme dans l'archipel, depuis le moment où saint François-Xavier l'y introduisit en 1549 jusqu'à l'époque contemporaine. C'est un exposé trop dramatique et trop édifiant, — trop neuf aussi, — pour que nous ayons le courage de reprocher à l'auteur d'avoir donné à cette partie de son travail un semblable développement ; nous ne pouvons pas cependant ne pas trouver qu'il existe une véritable disproportion entre les deux parties du volume. N'aurait-il pas été possible, sans réduire beaucoup cette partie du *Japon*, de donner un peu plus de développement à l'histoire des relations politiques de l'empire du Soleil Levant avec l'Europe et avec l'Amérique ? Il serait si utile de fournir sur ce sujet des détails pittoresques et précis, comme ceux qui sont relatifs à l'ouverture de la Chambre des députés en 1890 (p. 39-44) et de faire cette éducation qui n'existe encore absolument pas, celle de la masse de la nation française en matière de politique étrangère et coloniale !

3. — Combien il est difficile de juger, d'après les récits des globe-

trotters et même des voyageurs moins pressés, ce que peuvent être les pays de l'Extrême-Orient, rien ne le prouve mieux que la lecture du volume publié par M. A.-B. de Guerville et intitulé *Au Japon*. N'allez pas y chercher une étude approfondie de ce pays, de ses habitants ni de ses mœurs, mais bien plutôt des impressions personnelles, senties et recueillies au cours de plusieurs séjours assez prolongés ; et cependant lisez ce livre avec attention ! Il s'en dégage, en effet, une conclusion tout à fait différente de celle qu'il est possible de tirer de bon nombre d'autres ouvrages, aux apparences plus sérieuses, plus graves. Le Japon y apparaît comme une puissance beaucoup plus redoutable qu'on a eu jusqu'à présent coutume de l'envisager, et on comprend que M. de Guerville le dépeigne comme le pays le plus méconnu et le plus incompris du monde, celui dont l'Européen et l'Américain sont le plus ignorants, si vraiment il a bien vu lui-même l'empire du Soleil Levant. C'est ce dont, hélas ! les événements qui se produisent depuis trois mois ne permettent guère de douter ; ils semblent légitimer l'opinion de notre auteur, qui voit dans le Japon une « force vraiment formidable, décuplée encore par son éloignement, et qu'aucune puissance européenne, luttant seule contre elle, ne pourrait conquérir » (p. 9). Même si les événements postérieurs viennent donner à la Russie une revanche qu'on attend encore, on ne pourra pas, croyons-nous, reprocher à M. de Guerville d'avoir été mauvais prophète, car son Avant-propos envisage les choses comme il convient de le faire, et les pose sous leur véritable jour. C'est ce dont seront convaincus les lecteurs de ses notes si vivantes et si curieuses sur la guerre sino-japonaise, parmi lesquelles le chapitre intitulé *l'Espion* mérite une attention particulière, comme ceux de ses amusants croquis sur la haute société japonaise, la seule d'ailleurs que semble avoir connue et étudiée M. A.-B. de Guerville.

4. — M. Villetard de Laguérie, qui fut le correspondant du *Temps* sur le théâtre des hostilités pendant la guerre sino-japonaise, et publia naguère un bon livre sur *la Corée indépendante, russe ou japonaise*, a écrit, tout en regagnant l'Extrême-Orient, un petit ouvrage qui est en quelque sorte la suite de son précédent volume, et qui, après d'intéressants chapitres sur le pays, ses habitants, ses richesses économiques et leur mise en valeur, retrace l'histoire des progrès réalisés par les Coréens depuis 1898, et contient sur l'émigration japonaise en Corée, des renseignements précis. Joignez à cela une analyse développée des traités ou conventions signés par la Russie et le Japon au sujet de la Corée, et vous comprendrez l'intérêt que présente *la Corée et la Guerre russo-japonaise*. Cet ouvrage de vulgarisation, accompagné d'une petite esquisse, apprendra beaucoup à la plupart de ceux qui le liront, car il contient, à côté de quelques fautes d'impression regrettables (*salle*

pour *sable*, p. 26 ; etc.), des informations recueillies aux meilleures sources habilement groupées, et présentées par une plume alerte et agréable.

5. — Ce n'est pas seulement à son propre ouvrage que M. Villetard de Laguérie a, en écrivant *la Corée et la Guerre russo-japonaise*, donné un utile complément, mais aussi à ces différents volumes qui mènent jusqu'à nos jours l'histoire de la Corée. Tel est, par exemple, le petit livre publié en 1896 chez Desclée et de Brouwer par un missionnaire sous ce titre : *La Corée* ; on y trouvera sur le pays et ses habitants des informations sûres et précises, empruntées aux meilleurs sources, et en particulier aux relations des missionnaires qui ont évangélisé la contrée ; on y trouvera autre chose encore : un historique succinct, mais exact des relations de la Corée avec les puissances européennes jusqu'au début de la guerre sino-japonaise (ch. XI-XIII), et — ce que nous n'avons rencontré nulle part ailleurs — une étude assez développée sur le catholicisme en Corée. Pour ne pas être très ancienne, l'Église de Corée n'en a pas moins, dès maintenant, son histoire très mouvementée, ses persécutions, ses martyrs ; mais on la laisse systématiquement de côté pour ne s'occuper que des évènements politiques. Le missionnaire à qui nous devons ce petit volume en a naturellement jugé autrement, et il a eu raison ; c'est même là que réside, à notre avis, un des principaux mérites de son ouvrage, auquel il manque toutefois, — et la lacune est importante, — une carte de la Corée.

6. — Si, pour ceux qui désirent simplement avoir de brèves notions sur la Corée, les deux livres dont nous venons de parler peuvent suffire, il n'en est pas de même pour ceux qui tiennent à être renseignés de façon beaucoup plus complète et sur le pays, et sur ses habitants, et sur la lutte d'influence qui, à Séoul, a précédé la guerre actuelle. A ces lecteurs, un seul ouvrage convient véritablement : le volume très complet et très bien informé dans lequel M. Angus Hamilton a présenté, comme il se proposait de le faire, « une impartiale étude de la situation du pays .» Cet écrivain a été, durant son long séjour en Extrême-Orient, le représentant du *Pall Mall Gazette*, et, non content d'étudier personnellement l'empire du matin Calme, il a recueilli avec soin les informations complémentaires que pouvaient lui fournir les écrivains, les voyageurs, les savants, et aussi ceux qui se sont intéressés à l'histoire contemporaine de la péninsule ; puis il a composé, avec tous les matériaux qu'il avait réunis un remarquable ouvrage, plein d'indications précises, de faits contrôlés et d'observations rigoureuses. *En Corée*, est le titre de ce volume, traduit en français par M. L. Bazalgette, et accompagné de nombreuses illustrations documentaires ; c'est là que, pour la première fois, il est possible de trouver sur la cour impériale du Royaume Ermite et sur les factions du palais,

sur la valeur réelle des ports à traités, sur l'action étrangère et sur les intérêts russes et japonais en Corée, des renseignements rigoureusement exacts; aussi comprend-on parfaitement, après l'avoir lu, comment les deux peuples dont la lutte préoccupe actuellement le monde entier ont été amenés à en venir aux mains. — Cette lutte, M. Angus Hamilton semble l'avoir prévue depuis longtemps; comment ne pas être frappé, en lisant son livre, de phrases telles que celle-ci, écrite à propos des compétitions russes et japonaises à Ma-san-po : « Le Japon, *même sans déclaration préalable de guerre*, aurait ouvert les hostilités contre la Russie, si cette nation avait essayé de maintenir isolés et sous sa complète domination, ce port et ses approches » (p. 250-251)? Comment, d'autre part, ne pas dégager du portrait si exact et si peu flatté tracé des Japonais à la page 192, cette conclusion que le Japon constitue actuellement pour la France comme pour la Russie, un péril extrêmement grave, le plus sérieux dont soit menacé notre empire colonial d'Extrême-Orient? Instructif au point de vue économique et ethnographique — car il contient sur la situation agricole et commerciale de la Corée, sur la femme coréenne, sur la vie monacale bouddique les renseignements les plus circonstanciés, — ce livre ne l'est pas moins au point de vue purement politique; je serais tenté d'y voir, pour ma part, le meilleur manuel d'histoire contemporaine coréenne qu'il soit possible de consulter à l'heure actuelle, et je n'y puis relever qu'une phrase discutable, celle dans laquelle M. Angus Hamilton tend à considérer « les prêtres catholiques dans l'Extrême-Orient d'aujourd'hui, — notons d'ailleurs que l'auteur rend pleine justice à leur abnégation et à leur courage, — comme les agents provocateurs de leur gouvernement » (p. 318).

7. — La jolie plaquette de M. Georges Ducrocq : *Pauvre et douce Corée*, sans être aussi instructive que le gros volume de M. Angus Hamilton, n'en présente pas moins un grand charme et un très vif intérêt. On y trouve mieux que de simples notes de voyage, car l'auteur, non content d'observer de son mieux les spectacles que, durant son séjour à Séoul, il voyait se dérouler sous ses yeux, s'est efforcé de pénétrer l'âme coréenne, et a soigneusement recueilli quelques-uns de ces proverbes qui, le plus souvent, en disent si long sur un peuple. De ses études, M. Ducrocq a tiré cette conclusion que les Coréens sont un « gentil peuple, affiné, pauvre et rêveur, » digne de notre sympathie, à cause de ses qualités réelles, et aussi parce qu'il aime la France; il en a parlé de la façon la plus aimable, avec respect, et en quelque manière avec amour, trouvant pour les dépeindre des expressions très heureuses, dégageant de l'art populaire coréen », le tempérament d'une vieille race artiste qui n'a plus la force des grandes œuvres, mais sait encore orner sa maison », voyant dans la beauté

« tout en finesse et en fragilité » des femmes coréennes « l'héritage d'une très vieille race, peut-être engourdie, mais qui n'a point déchu. » Ainsi M. Ducrocq a été amené à toucher d'une main légère certaines questions très importantes, dont n'a point parlé M. Angus Hamilton; pour ce motif encore, il convient de lire son aimable étude, car elle complète *En Corée* par certains côtés.

8. — Nous n'avons pas, à cette place, à faire de la politique, mais simplement de la géographie; c'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas longuement sur la brochure de M. E. de Cyon intitulée : *La Solution de la crise mandchourienne;* il nous suffira d'en indiquer brièvement les idées essentielles et la conclusion. L'auteur y dénonce une fois de plus l'élaboration d'une entente entre tous les peuples asiatiques, indépendamment de leurs confessions diverses, pour secouer la domination du monde blanc et chrétien; il y montre quelle source de dépenses la Mandchourie était déjà avant la guerre, et serait encore après son annexion, mais il y reconnaît l'impossibilité où se trouvait la Russie « de souscrire à l'exigence humiliante de signer un traité avec le Japon, avec l'engagement de respecter l'intégrité de la Chine. » Pour M. de Cyon, il n'existe qu'un moyen de dénouer pacifiquement la crise actuelle : que l'empereur Nicolas II soumette, de sa propre initiative, le problème mandchourien au jugement du tribunal de La Haye, ou plutôt qu'il renonce « sincèrement et loyalement à l'annexion définitive de la Mandchourie. »

9. — Les évènements actuels d'Extrême-Orient ont ramené l'attention publique sur le siège des légations européennes par les Boxeurs dans le cours de l'année 1900. Plusieurs livres intéressants ont naguère paru sur le sujet, ceux du commandant Darcy et du baron d'Anthouard en particulier; en voici un autre, signé de M. Francis Laur, qui constitue en quelque sorte une anthologie de tout ce qui a été écrit en français sur le siège de Pékin. Autour de la relation, demeurée jusqu'à présent inédite, du correspondant de *la Chine nouvelle*, M. F. Laur a groupé les renseignements qui lui ont été fournis par l'ingénieur Bartholin et par le Dr Matignon, et différents extraits des récits déjà publiés, ainsi que des documents officiels ; comme canevas chronologique, il a choisi, très judicieusement, le Journal du siège écrit par le ministre de France, M. Pichon ; enfin, pour donner plus de vie et de pittoresque à son ouvrage, il l'a accompagné de curieuses illustrations documentaires, de reproductions de photographies prises pendant et après le siège, généralement par M. Piry. Ainsi se trouve constitué un ouvrage très intéressant, débordant d'animation et de vie, ouvrage exact et impersonnel à la fois, qui se place parmi les meilleures publications consacrées aux dramatiques événements de l'année 1900 ; des plans facilitent la lecture du texte, à l'attrait duquel s'ajoute celui

qui résulte des photographies montrant l'état des mêmes lieux au début et à la fin du siège, représentant des parties encore fort mal connues ou même totalement ignorées de la cité interdite (telle « la jonque de marbre » reproduite à la figure 20, d'après une photographie du Dr Matignon), donnant le curieux fac-similé des emblèmes boxeurs et des symboles prophétiques de l'insurrection, fixant les traits des héroïques défenseurs des légations. Seul, le portrait de l'intrépide enseigne de vaisseau Paul Henry manque à cet intéressant ouvrage sur *le Siège de Pékin* ; c'est une lacune que M. Laur fera bien de combler si son livre obtient, comme nous le lui souhaitons, les honneurs d'une seconde édition.

10. — Le livre de M. Albéric Néton intitulé : *L'Indo-Chine et son avenir économique* tient à la fois plus et moins que ne le promet son titre : moins, car on n'y trouve pas l'étude de géographie physique qui eût dû être la base de l'inventaire méthodique des ressources qu'offre l'Indo-Chine constitué par la troisième partie de l'ouvrage ; plus, parce que ses deux premières parties contiennent sur l'état social du pays et sur sa structure politique des renseignements qu'on ne se serait pas attendu, d'après le titre, à y rencontrer. C'est donc, au total, un volume d'histoire et de pratique coloniales beaucoup plus que de géographie qu'a écrit M. Néton ; lui-même, dans son Avant-propos, a pris soin de l'indiquer avec la plus grande netteté : « c'est, déclare-t-il, l'histoire attachante du passé, c'est l'étude raisonnée du présent, ce sont les nécessaires probabilités d'avenir que nous voudrions fixer, établir et indiquer *sine irâ*, en toute impartialité, sans aucun souci des personnes, sans autre considération que de faire œuvre d'historien, et de rendre à l'Indo-Chine la place qu'elle doit occuper dans les préoccupations comme dans les espérances légitimes du pays. » Après une lecture attentive de son travail, très bien informé et très impartialement écrit, nous n'hésitons pas à dire que M. Albéric Néton a complètement atteint son but ; *l'Indo-Chine et son avenir économique* est vraiment, comme l'a déclaré M. Eugène Étienne dans sa substantielle préface, le « fruit d'études consciencieuses et d'observations sagaces » ; ceux qui ont le juste souci des vrais intérêts du pays y trouveront une preuve nouvelle, appuyée sur des faits multiples, que l'Indo-Chine est, selon l'expression même de M. Néton, une terre « où la nature, semble-t-il, a voulu largement doter les hommes et les combler de bienfaits comme pour leur rendre plus amer le regret de leur impuissance et l'aveu de leur abandon. » Le jour où elle aura des colons et surtout des capitaux, cette colonie française peut vraiment aspirer à devenir la rivale favorisée de l'Inde anglaise.

11. — Il n'est pas question des missions dans le livre de M. Néton ; par contre, c'est d'elles uniquement qu'il s'agit dans la brochure signée

d' « Un témoin » et présentée au public par M. F. Buisson, dans une Préface dont voici la dernière phrase : « Décidément, le cléricalisme n'est pas un article d'exportation. » De cette phrase, et des promesses faites par le fougueux député de Paris au début de sa Lettre-préface, nous avions conclu à un réquisitoire écrasant contre les missions; aussi avons-nous été surpris d'y trouver si peu d'articulations nettes et d'affirmations positives. On peut y relever une dizaine de faits précis, dont *pas un* ne semble avoir été strictement observé par l'auteur, et dont plusieurs ont été contestés dans la colonie même par des personnes paraissant aussi bien au courant que ceux qui les avançaient. Est-il possible, dans de telles conditions, de se donner comme « un témoin » et de conclure que les missionnaires sont « hostiles à notre influence et odieux à nos sujets? » L'auteur, qui reproche à M. Massieu de manquer d'esprit critique (p. 35), n'en manque-t-il pas lui-même en se refusant à admettre que, dans un personnel aussi nombreux que celui dont il a fourni la liste à la page 18 de son opuscule, il ne puisse y avoir quelques défaillances? et en concluant de ces défaillances à une condamnation générale? Il est vrai que les missionnaires enseignent « la mythologie chrétienne », pour employer les expressions d' « Un témoin » (note 1 de la p. 28), et c'est là ce qui est impardonnable! Fort heureusement, tout le monde ne se montre pas aussi intolérant que l'auteur des *Missions en Indo-Chine*; le capitaine Gosselin, dans son excellent travail sur *l'Empire d'Annam*, en tête duquel M. Pierre Baudin a mis une élogieuse Préface, semble avoir réfuté par avance une partie des idées énoncées par « Un témoin », et tandis que ce dernier proclame « qu'il faut nettoyer l'Indo-Chine française, qui souffre autant que la métropole du mal congréganiste » (p. 10), le Dr Challan de Belval écrit : « Si les missions catholiques ont avant tout le devoir de répandre le divin enseignement du Christ, les missionnaires français, ces courageux autant que résignés pionniers de la civilisation, savent aussi l'obligation qu'ils ont de faire surtout aimer la France... En Annam et au Tonkin, comme dans toutes les colonies, la France catholique affirme et pratique la véritable fraternité des peuples, non cet humanitaire altruisme qui n'est rien que l'égoïste oubli du devoir dans l'indifférence. » On ne saurait mieux dire; et même la parfaite authenticité des quelques faits cités par l'auteur des *Missions en Indo-Chine* ne parviendra pas à modifier l'exactitude de ces paroles.

12. — Le capitaine Charles Gosselin, auquel nous sommes déjà redevables d'un bon travail sur *le Laos et le Protectorat français*, a récemment publié sur une autre partie de cette Indo-Chine qu'il connaît si bien, un volume absolument remarquable. « Œuvre d'un témoin consciencieux et d'un enquêteur avisé », comme l'écrit M. Pierre Baudin

dans sa Préface, *l'Empire d'Annam* est le livre le plus complet et le mieux informé qu'il soit actuellement possible de consulter sur l'ensemble des choses de ce pays, sur son histoire ancienne, — très sommairement racontée d'ailleurs, — comme sur son histoire entre 1858 et 1896, et sur son état actuel. C'est surtout de la seconde partie de l'ouvrage, celle qui traite de l'action de la France contre l'Annam, qu'il convient de souligner l'intérêt et même la nouveauté; rédigée à l'aide de documents inédits, de renseignements fournis par des acteurs et des témoins des évènements : MM. Paulin Vial, le Dr Mouret, l'amiral Rieunier, Rheinart, du côté français, — les personnages du rang le plus élevé, princes et même princesses de la famille royale, du côté annamite, — cette partie du nouveau volume de M. Gosselin comble vraiment, comme le désire l'auteur, une lacune de notre littérature coloniale; elle est bien le « travail d'ensemble assez étendu pour instruire les laborieux, assez limité pour ne pas devenir une lecture trop ingrate aux gens du monde, et suffisant pour offrir à tous un récit très exact des évolutions parcourues par l'Annam » dont a parlé dans son Avant-propos le savant officier. — Notre estime pour la seconde partie ne nous fait nullement dédaigner la suivante, où M. Gosselin a dépeint l'Annam actuel tel qu'il l'a vu, et a exposé en toute sincérité les impressions qu'il avait ressenties en 1901, au cours d'une troisième visite dans ce pays. Ces dernières pages sont d'ailleurs le complément de la seconde partie, et concourent avec elle à faire connaître la contrée et ses habitants, et à en donner une idée exacte, bien différente de celle qu'on se fait généralement des Annamites. Parviendront-elles à modifier les opinions courantes? Je le souhaite de tout cœur, et je ne doute pas que la lecture des pages consacrées à la vie de personnages tels que Phan Tan Giang n'y contribuent efficacement et n'amènent tout homme non prévenu à désirer que l'occupation française devienne supportable pour les Annamites. Aujourd'hui plus que jamais, à un moment où le Japon a commencé de se démasquer et se tournerait sans tarder (s'il était vainqueur des Russes) contre notre empire indochinois, il faut nous faire supporter de la population, estimer et apprécier de la classe dirigeante et éclairée du pays. M. Gosselin le proclame très haut, et très justement; puisse-t-il se faire entendre de tous! Nous lui souhaitons de tout cœur cette récompense, la meilleure qu'il puisse ambitionner pour son travail si patriotiquement perspicace, si bien informé, et si instructif à tous les points de vue.

13. — Ce n'est pas seulement pour l'étude de l'histoire de l'Annam que le livre du capitaine Gosselin est appréciable ; ce volume peut encore servir de cadre pour les lecteurs des notes et impressions recueillies, au cours de la conquête du Tonkin, par ceux qui prirent part à telle ou telle partie de la campagne. Il n'est pas sans utilité, par exemple,

d'en revoir quelques pages avant de commencer la lecture du volume que, sous le titre de : *Au Tonkin,* le Dr Challan de Belval vient de consacrer à l'histoire des faits et gestes de nos soldats dans ce pays, en 1884-1885. En qualité de médecin-major de première classe, le Dr Challan de Belval a été, au début de 1884, envoyé au Tonkin, où il est immédiatement devenu médecin chef de la deuxième brigade ; comme tel, il a suivi, tant que sa santé le lui a permis, les opérations de la colonne dirigée par le général de Négrier, et il a recueilli, sur la suite des évènements des renseignements précis qui font de ses « notes, souvenirs et impressions », un livre très attachant, un document auquel devront recourir les historiens de la conquête du Tonkin, exactement comme ceux de la conquête de Madagascar devront consulter le volume du major Darricarrère, dont nous avons précédemment parlé. Mais ce n'est pas seulement pour l'histoire même des opérations qu'il convient de lire *Au Tonkin ;* on peut aussi y relever bien des indications intéressantes sur la géographie physique du pays et sur sa « géographie médicale » (si je puis ainsi m'exprimer), sur son ethnographie, et sur son développement économique ; et c'est pourquoi cet excellent ouvrage, qui semblerait devoir être plutôt une étude d'histoire militaire, relève vraiment du géographe et de l'historien de la colonisation.

14. — De ce livre vraiment vécu, plein de renseignements précis, il convient de rapprocher le joli volume que M. Frédéric Garcin a publié tout récemment, et qui raconte, en partie du moins, l'histoire des mêmes évènements vus sous un autre angle. Parti comme sergent d'infanterie de marine pour le Tonkin en 1884, M. Garcin, observateur perspicace et avisé, n'a cessé, toutes les fois qu'il le pouvait, durant la campagne, d'écrire à ses parents et de les tenir au courant de ce qui se passait autour de lui, de ce qu'il voyait ; ses lettres, écrites d'une plume alerte, sont donc, elles aussi, un document vécu ; elles constituent un précieux complément de l'ouvrage de M. Challan de Belval, car elles montrent, à côté de la vie de l'officier et de ses lourdes responsabilités, la vie du soldat lui-même, et font voir par un autre côté qu'*Au Tonkin*, l'histoire d'une partie de la conquête. Les croquis pittoresques, les traits de mœurs abondent dans ce joli volume, qui se lit très facilement, et qu'accompagnent des esquisses topographiques et d'intéressantes gravures. Déjà, naguère, nous avions eu le plaisir de signaler l'ouvrage publié par M. Garcin sous le titre : *Un An chez les Muongs;* non moins vivant est son nouveau livre : *Au Tonkin pendant la conquête ;* il nous fait bien augurer de l'étude que cet ancien officier prépare (et que, nous l'espérons, il ne tardera pas à nous donner) sur le Tonkin d'aujourd'hui.

En terminant, nous rappellerons à nos lecteurs que le *Polybiblion*, en

ces derniers temps, a rendu compte d'un certain nombre d'ouvrages rentrant dans la catégorie de ceux que nous venons d'analyser ; notons au moins, à nouveau, les volumes suivants relatifs au Japon : *La France au dehors. Les Missions catholiques au* XIXe *siècle*, publiées sous la direction du P. J.-B. Piolet. III. *Chine et Japon* (Paris, Colin, s. d., in-8. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 218) ; — *Voyage au Japon. La Société japonaise*, par M. André Bellessort (Paris, Perrin, 1902, in-12. *Polybiblion*, t. XCV, p. 242) ;—*Le Japon politique, économique et social*, par M. Henri Dumolard (Paris, Colin, 1903, in-18. *Polybiblion*, t. XCVII, p. 215) ; — *Le Japon d'aujourd'hui*, par M. G. Weulersse (Paris, Colin, 1904, in-18. *Polybiblion*, t. C, p. 355) ; — *Ministres et hommes d'État. Okoubo*, par M. Courant (Paris, Alcan, 1904, in-12. *Polybiblion*, t. C, p. 358).

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Le Tribunal de la pénitence devant la théologie et l'histoire, par l'abbé P. PELLÉ. Paris, Oudin, 1903, in-18 de LIV-540 p. — Prix : 3 fr. 75.

Cet ouvrage est une thèse présentée devant la Faculté de théologie de Paris, pour l'obtention du doctorat. Son intérêt lui vient de controverses récentes ; d'une part, les trois gros volumes de M. H. Ch. Lea (Philadelphie 1896) — d'autre part, les discussions soulevées entre catholiques, en diverses revues, par les travaux de MM. Boudinhon et Vacandard, destinés à réfuter Lea.

L'auteur nous avertit lui-même qu'il n'a pas la prétention de l'inédit. Son but est « de réunir et de coordonner dans un tout harmonique les éléments disséminés dans les divers ouvrages qui parlent du tribunal de la pénitence. » Dans ce but, il résume la doctrine catholique sur le tribunal de la pénitence et la confession sacramentelle ; puis il expose les erreurs adverses. Vient ensuite un rapide aperçu des discussions plus ou moins libres qui ont occupé et occupent encore les catholiques. Il termine par une courte notice sur la pénitence publique.

En somme, ouvrage complet et consciencieux. Peut-être pourrait-on y souhaiter une objectivité plus grande, un sentiment plus net des principes qui régissent la méthode théologique proprement dite, aussi bien que la méthode historique ou positive. Dans ce travail, comme dans beaucoup d'autres du même genre, on s'aperçoit vite que *la question de méthode* doit être éclaircie avant toute autre. Trop de malentendus proviennent des équivoques qui se dissimulent sous de grands mots : autorité et critique — recherche indépendante et orthodoxie traditionnelle, etc... Qui nous présentera une bonne *logique surnaturelle*, à l'usage des théologiens et de leurs élèves ? Le regretté M. Didiot

nous avait donné une bonne ébauche : elle nous fait souhaiter la réalisation de l'œuvre, aussi complète et aussi parfaite que possible.

B. DE CARROY.

Die Gnosis. Grundlagen der Weltanschauung einer edleren Kultur, von E. H. SCHMITT. T. I. *Die Gnosis des altertums*. Leipzig, Diedlerichs, 1903, in-8 de 627-VII p. — Prix : 15 fr.

Cet ouvrage est un dithyrambe en faveur de la gnose : l'auteur entend par là tout un courant d'idées et de doctrines, que nous croyons avoir le droit de qualifier *panthéisme idéaliste*. Voici d'ailleurs comment il prétend écarter de la doctrine gnostique le reproche de panthéisme : « La gnose n'est pas un panthéisme, au sens d'une doctrine qui envisage l'*universel principe de vie* comme la simple somme des individus du monde sensible, synthétisée sous l'influence unifiante d'une *autorité extérieure*, qui serait la vie divine. Car la divine lumière de la gnose n'est rien moins qu'un phénomène extérieur de cette sorte (*äussere Ersheinung und Existenz*) ; elle est *la plus profonde intériorité*, de tous les esprits » (p. 564).

Il oppose donc cette doctrine à la *doctrine d'extériorité*, c'est-à-dire à la distinction de Dieu et du monde, pour laquelle il n'a pas assez de mépris. Le mépris et le dithyrambe sont en effet pour M. E. H. Schmitt deux formes habituelles de développement et d'argumentation. Assurément, l'ouvrage témoigne d'une assez vaste connaissance du sujet, de lectures relativement nombreuses. Ce premier volume passe en revue toute l'antiquité depuis l'*Homme préhistorique*, les *Mystères égyptiens*, les *indiens*, etc... jusqu'aux *Mythes de la philosophie grecque*, — puis la gnose proprement dite dont Philon (p. 108-124) est le fondateur — les *Esséniens et les thérapeutes* — le *Christ*. Avec Tolstoï, auquel il ne ménage pas son enthousiaste admiration, M. E. H. Schmitt s'attache à établir une violente opposition d'abord entre le Christ et le Dieu de l'Ancien Testament, puis entre le Christ et l'Église.

Suit l'exposition historique et doctrinale de la *Gnose proprement dite* : La Sophia, le Plerôme et les Eons — la Gnose chrétienne, hérétiques et Pères de l'Église — les coryphées du gnosticisme : Basilide, dont la *Panspermie* nous donne, dans ses éléments essentiels, la clef de cette énigme où se sont exercés les Darwin, les Weissman et les Hæckel (p. 388). — Valentin, à propos duquel nous retrouvons, d'une façon très inattendue, Gœthe, *Roméo et Juliette*, le monde des formes aprioristiques de Kant, comparé au monde des Eons, etc... (p. 427-477). Enfin un important chapitre est consacré au *manichéisme*. Ce chapitre est un des plus curieux à lire pour se rendre compte de la mentalité de l'auteur. On y trouve bien poussées ses théories de l'*intériorité* et de l'*extériorité*, du *dualisme* et du *monisme*. A propos de saint Augustin et de

toute la théologie chrétienne se multiplient les qualifications d'absurdité, d'immoralité, etc...

Nous espérions trouver dans ce livre un élément d'étude, une discussion de points obscurs et controversés. Ce n'est point ce qu'il faut y chercher. Peu ou point de textes et de références. Vulgarisation poétique autant que philosophique, violents et systématiques réquisitoires contre la doctrine chrétienne, contre tout ce qui est Église — à la manière de Tolstoï, c'est-à-dire en trahissant un complet manque d'informations.

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

De la Formation des maîtres de l'enseignement secondaire à l'étranger et en France, par M. DUGARD. Paris, Colin, 1902, in-12 de x-242 p. — Prix : 3 fr.

C'est une banalité de dire que l'Université n'entend pas grand'chose à l'art d'élever la jeunesse, par la raison toute simple, c'est M. Dugard qui le dit, qu'*on y sacrifie les aptitudes pédagogiques à la haute culture des professeurs*. On y sait former des savants : reste maintenant, et c'est après cent qu'on s'en aperçoit, à former des éducateurs. Et c'est pour faciliter à l'Université cette tâche que M. Dugard a écrit son livre. Après avoir posé le problème, l'auteur cherche comment on l'a résolu à l'étranger, et nous entraîne à sa suite dans tous les pays du monde, en Belgique, en Finlande, en Suède, au Japon, aux États-Unis, en Angleterre, et ailleurs, où l'on doit être assez peu au courant, me semble-t-il, des moyens de bien élever les jeunes Français. Ce grand voyage achevé, nous rentrons en France, pour y voir comment on prépare actuellement les professeurs, et l'étude aboutit à cette conclusion qu'on ne les prépare pas du tout. Au témoignage de M. Poincaré « le professeur vient, comme un bureaucrate ou un employé de ministère, passer deux heures dans le lycée » et c'est tout ce qu'on lui a appris à faire.

Il faut donc réformer cet état de choses, choisir les chefs d'établissement moins pour leurs aptitudes administratives que pour leurs qualités d'éducateurs ; avoir des maîtres plus stables ; associer davantage les professeurs à l'éducation et les répétiteurs à l'enseignement ; créer des conférences de pédagogie ; obliger les futurs professeurs à faire un stage pour y apprendre leur métier ; réformer dans un sens pratique les programmes des concours d'agrégation ; donner dans les écoles normales et Universités une plus grande place à la culture professionnelle. Voilà les principales conclusions de cette enquête, car ce n'est qu'une enquête, où l'auteur a laissé peu de place à l'exposé de ses idées personnelles, estimant à bon droit que, sur ces questions pratiques, le mieux est d'invoquer l'expérience et le témoignage des hommes du métier. Et le livre s'achève par quelques extraits des dépositions faites

devant la Chambre des députés, dont celle de M. Rocaffort mérite le plus de retenir l'attention. « Dans les maisons religieuses, y lisons-nous, l'entraînement particulier que les professeurs subissent en vue de l'apostolat sacerdotal, les prépare admirablement au métier d'éducateur. Les pensées élevées sur lesquelles on les tient attachés, les sentiments de dévouement et de sacrifice dont on les pénètre, les leçons de psychologie pratique et de direction spirituelle qu'on leur enseigne, tout cela constitue des ressources pédagogiques de premier ordre, utilisables dès lors entrée en fonctions. » Pour constater cela, M. Rocaffort n'a pas eu besoin d'aller en Finlande. En dehors de ces quelques lignes, où gît la meilleure leçon du livre, on y trouve un assez grand nombre de renseignements intéressants. Mais toutes ces enquêtes lointaines ne valent pas, à mon sens, le témoignage et l'exemple d'un bon maître, plein de dévouement et d'expérience, d'un de ces maîtres aujourd'hui proscrits et que l'Université ne remplacera pas.

ÉDOUARD PONTAL.

La Vie illustrée des animaux, par EDMOND PERRIER. 3e fascicule. *Lions, tigres, chats, civettes*, par A. MENEGAUX. Paris, J.-B. Baillière, 1904, in-4 paginé 221-340. — Prix : 2 fr. 50.

Nous avons déjà parlé, l'année dernière, lors de leur apparition, des deux premiers fascicules de cette importante publication. Le troisième traite des carnivores : lions, tigres, chats et civettes, comme suite aux singes et lémuriens (I) et aux chauves-souris et insectivores (II). Les magnifiques dessins et aquarelles de W. Kuhnert sont admirablement reproduits par les procédés les plus perfectionnés de la photogravure et de la photochromie, art tout nouveau, dont la première exposition vient de s'ouvrir au Petit Palais. Les neuf photochromes in-4 représentant les lions, tigres, panthères, etc., sont de véritables petits tableaux que l'on pourrait encadrer comme des épreuves avant la lettre puisqu'ils ne portent pas d'indication du sujet. Nous recommandons tout particulièrement à l'attention des artistes celui qui représente le chat sauvage. Nous apprécions moins la planche en camaieu bleu-jaunâtre, représentant quatre espèces de chats, obtenue par le mélange de deux couleurs seulement. Elle eût gagné à être franchement monochrome sinon trichrome. Les 21 figures en noir imprimées dans le texte sont quelquefois un peu plates, faute de retouche suffisante des clichés. On sait d'ailleurs que c'est là le point délicat de la photo-typogravure.

Pour ce qui est du texte, il est très clair et suffisamment complet afin de satisfaire aux goûts et aux besoins du grand public et aux amis de la nature, qui n'ont pas besoin de connaître les minutieux détails de l'anatomie scientifique, pour laquelle il faut consulter des ouvrages spéciaux et dispendieux. Dans le chapitre consacré à chaque espèce,

nous trouverons d'abord une partie historique, puis la description succincte des caractères distinctifs ; l'habitat est ensuite mentionné ; enfin l'on signale les diverses variétés. On n'a pas oublié les mœurs assez longuement traitées. Les chasseurs apprennent aussi comment l'on capture les divers animaux dans les divers pays et comment on les domestique. On signale encore l'usage qui peut être fait de l'animal vivant ou de ses dépouilles, mais seulement d'une façon un peu trop restreinte et alors dans le chapitre d'introduction. A notre humble avis, il y aurait eu lieu de donner un peu plus d'informations sur ce point. Cette importante publication, dirigée par le savant directeur professeur du Muséum, M. E. Perrier, nous parait appelée à un grand succès mondain.

A. FAUVEL.

La Géologie expérimentale, par STANISLAS MEUNIER. 2e éd. revue et entièrement remaniée. Paris, Alcan, 1904, in-8 cartonné de IV-321 p., avec 58 fig. — Prix : 6 fr.

A première vue, on serait tenté de dire comme l'ont fait, au début, certains savants adversaires des théories de M. Stanislas Meunier, que ses expériences de géologie expérimentale constituaient de simples amusements et ses appareils des joujous. Quand on aura lu attentivement ce livre, on sera convaincu que, bien au contraire, tout cela forme des études dignes de la chaire du professeur. Si quelques-unes de ses expériences n'imitent que de fort loin les procédés de la nature, elles ont au moins le très grand avantage de les faire comprendre par analogie et de les fixer dans l'esprit. La plupart sont d'ailleurs parfaitement logiques et les conclusions sont faciles à établir. Il faut savoir gré à l'auteur de ne s'être pas laissé décourager par les critiques du début et d'avoir poursuivi son œuvre avec hardiesse, courage et persévérance. Aujourd'hui la bataille est gagnée et la preuve en est dans l'accueil fait par le public à la géologie expérimentale, puisque voilà parue la seconde édition.

Le chapitre III, contenant l'histoire expérimentale des eaux courantes, est particulièrement intéressant. Il cite les expériences entreprises, il y a déjà longtemps, par M. Fayol, pour expliquer la formation rudimentaire du terrain houiller de Commentry, qui renversent les théories anciennes sur la question. L'action mécanique des glaciers est étudiée avec soin dans le chapitre I de la 3e partie : « Application de la méthode expérimentale à l'étude de la fonction glaciaire. » La quatrième partie, expliquant la dénudation et la sédimentaton éolienne, aurait pu être développée un peu plus longuement. Nous aurions aimé à y trouver, en plus des considérations sur la formation des dunes, une étude expérimentale de ces terrains si curieux qu'on appelle loess et qui sont dus à l'action des vents tout comme les dunes du Sahara. En terminant, félicitons M. Stanislas Meunier de la façon élégante dont il a

prouvé que les pistes fossiles, ainsi que les diverses traces physiques, résultent d'un processus éolien, idée qu'il avait d'ailleurs été le premier à émettre. A.-A. FAUVEL.

LITTÉRATURE

The Espurgatoire saint Patriz of Marie de France by T. ATKINSON JENKINS. Chicago, the University of Chicago Press, 1903, in-4 de 95 p.

Malgré les efforts des médiévistes, la littérature du moyen âge n'a pas encore réussi à intéresser le grand public. Nos érudits eux-mêmes semblent s'être quelque peu découragés : ils laissent trop souvent aux étrangers le soin de publier les textes les plus intéressants de notre vieille littérature nationale. Ce ne sont plus seulement aujourd'hui l'Allemagne ou l'Angleterre, ce n'est plus même la Suède qui nous donnent l'exemple, voici que de l'Université de Chicago nous parvient une nouvelle édition donnée par M. Atkinson Jenkins du *Purgatoire de saint Patrice* de Marie de France. Voici quelle est la légende qui sert de base au poème. Dieu fit autrefois pour saint Patrice, apôtre de l'Irlande, un grand miracle ; il le conduisit dans une caverne noire et profonde à laquelle il communiqua un pouvoir singulier : quiconque y entrerait, repentant de ses fautes, devait y voir une image fidèle des plaisirs du ciel et des supplices de l'enfer. Depuis, beaucoup de gens demandèrent au saint de descendre dans ce lieu redoutable. Il le leur permettait, mais à leur retour il les interrogeait sur ce qu'ils avaient vu, et leurs dépositions, fidèlement recueillies, étaient gardées dans le monastère. — Cette longue exposition n'est qu'un préambule. Le poème de Marie de France a pour centre la descente dans ce Purgatoire d'un chevalier, nommé Owen, qui y subit les épreuves, y admira les merveilles annoncées et n'en sortit que pour se faire moine.

M. Atkinson Jenkins, en donnant le texte français fourni par le ms. fr. 25.407 de la Bibliothèque nationale, a reproduit également vis-à-vis le récit latin d'Henri de Saltrey qui, racontant exactement la même légende, a fourni à Marie de France la source immédiate de son poème.

Le *Tractatus de Purgatorio sancti Patricti* d'Henri de Saltrey avait été déjà rapproché du Purgatoire français, mais M. Atkinson Jenkins a le mérite d'avoir, le premier, songé à la comparaison minutieuse des deux versions, rapprochement qui donne lieu à des remarques des plus intéressantes. HENRI LONGNON.

ROBERTI GAGUINI **Epistole et Orationes** ; texte publié sur les éditions originales de 1498, précédé d'une notice biographique et suivi de pièces diverses en partie inédites, par LOUIS THUASNE. Paris, Bouillon, 1904, 2 vol. in-16 de VIII-407 et VI-594 p. — Prix 25 fr.

Trinitaire, général des mathurins, ambassadeur, historien, professeur,

humaniste, Robert Gaguin, originaire de l'Artois, mort en 1501, a joui de son temps d'une grande réputation ; ses relations avec les principaux personnages de la Cour, du clergé, de l'Université et du Parlement de Paris, sa situation, l'avaient mis en relief, et, sans jamais abdiquer son indépendance, il sut rendre des services fort appréciés. Sa correspondance ne peut que se ressentir utilement des hautes fonctions et fréquentations de son auteur. Mais jusqu'ici cette correspondance n'était connue que par deux éditions incunables assez rares, et naturellement peu à portée même des érudits. On saura gré à M. Thuasne d'avoir préparé et mené à bien cette nouvelle édition ; aidé d'une très grande connaissance des gens et des choses de cette époque, il a fourni un commentaire perpétuel de ces lettres qui, à elles seules (il y en a 110 environ), constituent déjà un recueil de premier ordre. L'annotation copieuse est toujours bien renseignée, venant d'un homme qui a longtemps fréquenté les bibliothèques parisiennes et a consulté de nombreux manuscrits. Tout l'entourage de Gaguin passe ainsi devant nos yeux, et nous sommes abondamment renseignés sur tous les évènements auxquels il est fait allusion dans cette correspondance. Quant à Gaguin lui-même, dont M. P. de Vaissière avait été seul à s'occuper jusqu'ici (thèse latine en 1896, nulle part citée par M. Thuasne, et cette exclusion est assez singulière chez un auteur aussi bien documenté), il a désormais sa biographie définitive et hautement méritée. Parmi les pièces annexes groupées dans le second volume, on trouve quelques discours latins, traitant pour la plupart de matières ecclésiastiques (celui qu'il prononça en 1489 devant le grand conseil d'Angleterre est de nature diplomatique et en anglais), et quelques poèmes français publiés d'après des plaquettes uniques du temps qui font partie de la bibliothèque James de Rothschild et de la Bibliothèque de l'Arsenal. L'accent de sincérité qui y règne, la netteté de la langue, la clairvoyance politique qui s'en dégage, font de deux de ces poèmes (*Le Débat du laboureur, du prestre et du gendarme ; Le Passe Temps d'oisiveté*) des documents curieux et bien observés de la vie sociale à la fin du xve siècle. La publication de ces poèmes, également annotée, termine dignement l'œuvre utilement entreprise en l'honneur de Robert Gaguin.

H. S.

La Vendetta, par Honoré de Balzac. Paris, Ferroud, 1904, in-8 de 148 p., illustré de compositions de Adrien Moreau, gravées à l'eau-forte par Xavier Lesueur. — Prix : Exemplaire sur papier du Japon ou grand vélin d'Arches, avec 3 états des eaux-fortes, 200 fr. ; exempl. sur même papier, avec 2 états des eaux-fortes, 120 fr. ; exempl. sur papier vélin d'Arches, avec les eaux-fortes avec la lettre, 60 fr.

Voici un livre de haute bibliophilie. Tout y est de premier ordre, papier, impression, illustration. — Il n'est pas un seul balzacien qui ne

connaisse, pour l'avoir lu plusieurs fois, le roman si simplement terrible intitulé : *La Vendetta*. Aussi n'est-ce pas pour eux que, très sommairement, j'en rappellerai le sujet.

En Corse, les Piombo et les Porta sont ennemis. Un instant réconciliés, la haine héréditaire, qu'on eût pu croire éteinte, se rallume subitement. Un fils de Bartholoméo Piombo est tué par les Porta qui ne tardent pas, à leur tour, à succomber tous sous les coups de Bartholoméo, sauf toutefois un jeune enfant, Luigi, qui, sans laisser de trace, échappe au massacre, après lequel le meurtrier, sa femme et sa fille se réfugient à Paris. Le chef de la famille vient aussitôt trouver le Premier Consul Bonaparte, qui l'accueille tout en blâmant l'acte féroce de son compatriote, ce qui ne l'empêche pas, le connaissant de longue date, d'en faire plus tard un baron de l'Empire.

A proprement parler, le drame balzacien se déroule quinze ans après l'arrivée à Paris de la famille Piombo, c'est-à-dire au moment de la chute de Napoléon. Ginevra Piombo, fille unique du baron, rencontre chez son professeur de peinture, un jeune homme fort distingué, un officier blessé, proscrit, qu'elle aime à première vue. Or, cet officier est précisément Luigi Porta, le dernier de sa race, oublié par Bartholoméo lors du meurtre général des siens. Ne sachant rien de l'histoire tragique de sa famille, Luigi se présente chez les parents de Ginevra, demande la main de la jeune fille et se fait connaître. Tableau !... Les vieux époux, saisis d'horreur, se retirent, laissant Ginevra en tête-à-tête avec l'officier. Les deux jeunes gens s'expliquent et, dès le soir même, une lutte affreusement palpitante s'engage entre le père et la fille, celui-là irréductible, celle-ci très résolue. Finalement, le mariage s'accomplit triste, froid, solitaire, après sommations légales. Tout d'abord l'avenir semble vouloir sourire au jeune ménage ; mais la malédiction paternelle pèse sur Ginevra : la misère vient, un enfant naît et meurt, la mère le suit et Luigi, désespéré, exécutant la dernière volonté de sa femme, apporte aux Piombo, juste au moment où ils allaient oublier et pardonner « tout ce qui reste d'elle » : la longue chevelure noire de Ginevra ! C'est son dernier geste : il tombe mort aux pieds de l'implacable. — On le voit, ce récit est d'un dramatique achevé : pas de longueurs, une action rapide, ininterrompue, saisissante.

Deux mots, à présent de l'illustration. Cet admirable volume est orné de dix-neuf compositions d'Adrien Moreau, gravées à l'eau-forte par Xavier Lesueur. Ce sont, est-il besoin de le dire ? de pures merveilles, et l'on ne peut que souhaiter que la librairie Ferroud, dont le bon goût est universellement connu et apprécié dans le monde du livre, édite encore quelques-uns des chefs-d'œuvre du maître, illustrés de la même façon. *La Vendetta* n'est tirée qu'à 250 exemplaires numérotés :

par son prix élevé elle ne vise que les amateurs riches, — et il y en a beaucoup parmi les abonnés du *Polybiblion ;* — mais à ceux d'entre eux qui veulent se le procurer, nous croyons devoir leur donner le conseil de se hâter, car le présent volume appartient à une de ces catégories très rares d'ouvrages dont la valeur ne fait que s'accroître avec le temps.

ER.-CH. GAUDOT.

HISTOIRE

Les Hospitaliers en Terre-Sainte et à Chypre (1100-1310), par J. DELAVILLE LE ROULX. Paris, Leroux, 1904, in-8 de XIII-440 p. — Prix : 15 fr.

En manière d'introduction à son *Cartulaire général des hospitaliers*, dont l'achèvement est imminent, M. J. Delaville Le Roulx nous donne ce livre, véritable histoire des chevaliers de l'Hôpital pendant les deux premiers siècles de leur existence. L'auteur y rappelle d'abord les origines de l'Hôpital Saint-Jean de Jérusalem, qu'il voit dans l'hôpital que possédaient dans la ville sainte les Amalfitains avant la première croisade. Il a peut-être raison, en ce sens que « l'hôpital militaire des croisés » s'est certainement installé dans les bâtiments de l'hôpital amalfitain. Mais les premiers hospitaliers ont-ils fait d'autres emprunts à cet hôpital des gens d'Amalfi? c'est ce qui me semble être encore à démontrer. M.J. Delaville Le Roulx retrace ensuite l'histoire proprement dite des hospitaliers pendant leur séjour en Terre-Sainte et en Chypre; et il le fait en des pages bien brossées, où se déroule en même temps une véritable histoire de la Terre-Sainte pendant ces deux siècles si agités, les XIIe et XIIIe siècles. Le livre est ici d'une lecture facile et attrayante ; il est peut-être un peu plus aride dans les chapitres suivants. Mais ces chapitres ont, en revanche, le mérite d'une entière nouveauté. Aucun des auteurs si nombreux qui ont écrit sur l'histoire de cet ordre célèbre des hospitaliers devenu l'ordre de Malte, n'avait essayé de rendre compte de l'organisation de l'ordre, de sa constitution, de la marche de ses rouages administratifs, en Orient comme en Occident. A M. J. Delaville Le Roulx revient l'honneur de l'avoir le premier tenté et réalisé excellemment. Après l'histoire proprement dite des hospitaliers, on trouvera donc, dans son livre, des chapitres consacrés au maître et aux grands officiers qui composaient comme son conseil des ministres. Puis nous verrons défiler devant nous les grands précepteurs d'Occident, d'Espagne, de France, d'Allemagne, les baillis d'Orient, les châtelains d'Amposte, les prieurs placés à la tête de chacune des *langues* entre lesquelles les hospitaliers étaient répartis. Enfin, avant d'étudier de précieuses listes des dignitaires, nous passerons en revue les commandeurs et les simples frères. On voit qu'il y a dans le nouveau livre du savant historien des hospitaliers de quoi

intéresser tous les genres de lecteurs. Cet ouvrage se recommande aux gens du monde comme aux savants, et je n'hésite pas à dire que les premiers, tout autant que les seconds, trouveront, à le lire, plaisir en même temps que profit. ARMAND D'HERBOMEZ.

L'Empire libéral. *Études, récits, souvenirs.* T. VIII. *L'Année fatale (Sadowa, 1866)*, par ÉMILE OLLIVIER. Paris, Garnier, 1903, in-18 de 673 p. — Prix : 3 fr. 50.

Victor Hugo appelait 1870 « l'Année terrible » ; M. Émile Ollivier, à bon droit, nomme « l'Année fatale » l'époque qui vit Sadowa, cette bataille où, selon le mot du maréchal Randon, la France fut vaincue bien plus que l'Autriche. Il décrit le prologue de cette tragique aventure, de ce duel à mort entre les deux Allemagnes, celle du Nord et celle du Sud, qui rappelle la lutte entre les deux Amériques, si l'on peut comparer la guerre longue et ardue des États-Unis et la campagne rapide dans les plaines de Bohême. Il peint, en détail, les projets de Bismarck et, par mille traits, nous fait entrer dans la psychologie brutale de cet homme cynique en quête d'un *casus belli*. Il décrit les armées en présence, analysant leur recrutement, leur composition et leur formation, le personnel de leurs états-majors, leurs plans d'opération et leurs généraux ; les mouvements de troupes et les phases diverses de la bataille. Tous ces renseignements, puisés certainement à bonne source, sont mis en valeur sous une forme littéraire heureuse, et dénotent une grande valeur d'assimilation chez un écrivain qui n'est pas du « métier. »

Les parties les plus saillantes de ce très intéressant volume, où l'on ne trouverait à reprocher que quelques longueurs, se rencontrent dans les déductions politiques que tire M. Émile Ollivier des événements. Il met à nu les fluctuations, les erreurs, les fautes de Napoléon III, bien plus encore que celles de son gouvernement. La responsabilité de cette faiblesse incompréhensible et tout à fait injustifiée de l'Empereur vis-à-vis de la Prusse, retombe sur le souverain et quelques conseillers néfastes de sa politique antireligieuse et antinationale ; le prince Napoléon doit figurer en tête de ces hommes à la fois mal renseignés et mal inspirés (voir p. 152, 211, 471, 477). La question allemande a été pour Napoléon III la réponse de la Providence à la question romaine.

Le rôle de l'Italie est mis en pleine lumière, avec une impartialité très méritoire, puisque M. Émile Ollivier a professé les plus chaudes sympathies pour les auteurs, si peu dignes d'intérêt et d'estime, de cette unité dont la plate-forme fut la violation du droit public et la méconnaissance de la plus vulgaire honnêteté. Les épisodes de Custozza (p. 279) et de Lissa (p. 486) méritent toute l'attention du lecteur. Il

apprendra (p. 435) ce que valurent la reconnaissance, la bonne foi et la colère des Italiens, de leurs hommes d'État et de Victor-Emmanuel.

Parmi les pages les plus puissantes de ce volume, il convient de signaler le chapitre IV sur la « Première Candidature Hohenzollern. » En expliquant la situation légale de la Maison royale de Prusse et en prenant pour exemple l'accession, avec l'assentiment du roi Guillaume, au trône de Roumanie, en avril 1866, du prince Charles de Hohenzollern, M. Émile Ollivier expose le précédent et fixe par avance les futures responsabilités de cette autre candidature Hohenzollern à la couronne d'Espagne qui fut le point de départ de la guerre de 1870. On comprend l'importance personnelle qu'il doit attacher à cette démonstration historique. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Concordat ou séparation. Réflexions sur les rapports de l'Église catholique et de l'État français, par GEORGES NOBLEMAIRE. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-18 de XXIV-363 p.— Prix : 3 fr. 50.

On ne saurait trop louer ni répandre le vigoureux appel au bon sens français qu'a formulé M. G. Noblemaire dans ces pages informées, parfois vibrantes et pourtant toujours empreintes d'une si méritoire modération. L'auteur énumère d'abord les formes que peuvent revêtir les rapports de l'Église et de l'État : 1° Subordination de l'État à l'Église, — plan absurde que des sectaires seuls peuvent continuer à évoquer, pour l'effroi des naïfs. — 2° L'union des deux pouvoirs par la constitution d'une religion d'État, — système schismatique et mort-né : une cruelle expérience l'a prouvé. — 3° Le régime transactionnaire d'un concordat — seul idéal logique dans les conditions politiques actuelles de notre pays. — 4° La séparation de l'Église et de l'État, — hypothèse dont la réalisation, apparemment prochaine, signifie « l'Église persécutée dans l'État sectaire », car en France l'éducation de la liberté est toujours à faire, et l'anticléricalisme a donné la mesure de ce qu'on peut attendre de lui avec les projets jacobins de M. de Pressensé et même de la Commission parlementaire. A l'occasion de l'étude du régime concordataire, M. Noblemaire expose rapidement la nature des négociations du concordat de 1801, en critique intelligemment le texte original, puis les articles organiques additionnels, s'arrêtant sur chaque division, selon son importance, pour en faire ressortir la portée, les avantages ou les lacunes. Puisque des hommes funestes se sont donné la tâche de préparer avec acharnement la guerre religieuse par la destruction des mesures d'entente qui harmonisaient tant bien que mal jusqu'ici les rapports de l'Église et de l'État, il faut que l'opinion soit avertie et qu'elle sache quel terrible saut dans l'inconnu va produire la dénonciation d'un traité que tous les hommes sages et les politiques éclairés ont refusé jusqu'à présent de rompre. On ne violente

pas à ce point la liberté, on n'outrage pas indéfiniment la raison, on ne foule pas impunément aux pieds le loyalisme de la vraie majorité d'un peuple sans provoquer des réactions redoutables, et, si l'on continuait à marcher dans la voie où les Jaurès et les Clémenceau précipitent le gouvernement, il faudrait certes, dit l'auteur, « désespérer de la République et de la France. » (p. 183). — Cet ouvrage, utile à toutes les classes de citoyens, quelle que soit leur nuance politique, leur confession religieuse ou leur éducation, se termine par des appendices consacrés aux conditions d'existence des autres cultes et de leurs rapports avec l'État français, aux suppressions de traitements ecclésiastiques et au budget des cultes en 1904. Des documents annexes réunissent pour la commodité du lecteur la loi du 18 germinal an X, des tableaux de la circonscription des provinces ecclésiastiques et diocèses sous l'ancien régime, au lendemain du Concordat et au jour présent, enfin le texte des propositions *libérales* (de MM. Flourens, Reveillaud, Grosjean-Berthoulat) ou *jacobines* (de MM. Boissy d'Anglas, Dejeante, de Pressensé, Briand) tendant à la séparation de l'Église et de l'État.

G. Péries.

Grandes Écoles et Gens d'église au diocèse d'Amiens sous l'ancien régime, par l'abbé Dubourguier. Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 832 p. — Prix : 6 fr.

C'est toujours avec satisfaction que je salue l'apparition d'un livre sur l'enseignement en France avant 1789. Il y a tant de gens pour déclarer qu'alors l'instruction publique n'existait pas, il y a tant de niais pour croire ces maîtres de mauvaise foi, qu'on ne saurait jamais trop redire que, sous l'ancien régime, ceux qui, chez nous, voulaient s'instruire en trouvaient le moyen, et cela sans qu'il en coûtât rien à l'État. En nous retraçant l'histoire des vieux collèges de Saint-Riquier, de Corbie, d'Amiens, M. l'abbé Dubourguier vient de nous en fournir de nouvelles preuves, ce dont je le félicite. Il ne s'ensuit pas qu'il faille, selon moi, souscrire à toutes les opinions de l'auteur. Sans doute je suis d'accord avec lui quand il revendique pour tous, clercs ou laïques, le droit d'enseigner. Mais je suis loin d'envisager comme lui les droits et les devoirs de l'État en matière d'enseignement. L'État, pour moi, n'a qu'un droit, celui de s'assurer que ceux qu'il se propose d'employer, dans la magistrature, pour les travaux publics, etc., ont reçu l'instruction qu'il faut ; il n'a ni le droit ni le devoir de leur donner cette instruction. Et les temps sont peut-être plus proches qu'on ne le croit, où chacun s'indignera qu'il ait pu se trouver un État pour vendre à des écoliers, et pour leur vendre à perte, de la soupe dans des espèces de prisons qualifiées de lycées.

Armand d'Herbomez.

Cartulaire de l'abbaye de Porrois, au diocèse de Paris, plus connue sous son nom mystique Port-Royal, par A. DE DION. T. I, *1204-1280*. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de XVI-339 p. — Prix : 6 fr.

Le Port-Royal du XVIIe siècle est très connu. Son nom mêlé à l'histoire littéraire et aux querelles théologiques de l'époque, est resté célèbre. Les quatre siècles antérieurs de son existence ne présentent rien d'extraordinaire. Les religieuses cisterciennes, réunies dans le monastère de Porrois, sur la paroisse de Marly, fondé (1204) par Eudes de Sully, évêque de Paris, et par Mathilde de Garlande, épouse du seigneur du lieu, Mathieu de Montmorency, parti pour la croisade, ressemblent à celles qui peuplaient la plupart des abbayes françaises. De leur vie et de l'action qu'elles ont pu exercer, il ne reste aucun souvenir. Les titres sur lesquels reposaient leurs propriétés et leurs droits ont eu un meilleur sort : ils sont, pour la plupart, conservés au dépôt des Archives nationales. Le cartulaire se trouve à la Bibliothèque nationale ; comme tous les recueils de cette nature, il présente un réel intérêt. Ceux qui étudient les anciennes institutions monastiques y trouveront les éléments permettant de reconstituer la liste des abbesses, la série de leurs actes administratifs et le tableau des relations de leur maison avec les seigneurs, les monastères et les propriétaires du voisinage. Ils remarqueront une bulle d'Innocent III (4 nov. 1202), une de Grégoire IX de juillet 1229, et la mention d'une autre datée du 25 juin 1230 ; deux actes de Louis VIII (1224) et un de saint Louis. Les actes ont trait à des achats, des ventes, des acquisitions ou des cessions de droits, d'une valeur généralement faible ; il y a quelques prêts sur gage. Quelques documents se rattachent à l'histoire de la discipline dans l'ordre de Cîteaux et des rapports que les abbayes avaient entre elles. La situation de Porrois sur la limite des diocèses de Paris et de Chartres met ses abbesses en relations d'affaires continuelles avec les évêques et quelques abbés de ces deux régions. — La nouvelle publication de M. de Dion forme avec les cartulaires des Vaux de Cernay, d'Épernon, les chartes des Moulinaux et de Louye, publiés par MM. Moutié et Merlet, un ensemble de textes que les historiens seront heureux de mettre à contribution. Elle fait honneur à son auteur et elle témoigne, une fois de plus, de l'activité intelligente qui anime les membres des sociétés savantes du département de Seine-et-Oise.

J. BESSE.

Le Pape Clément IX et la Guerre de Candie, par CH. TERLINDEN. Paris, Fontemoing, 1904, in-8 de XXII-364 p., avec 2 portraits et un plan. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est l'un des plus récents de la très intéressante collection du *Recueil des travaux* publiés par les membres des conférences

d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain. C'est avec le plus vif plaisir que nous avons lu le présent ouvrage, dont l'unique mérite d'ailleurs n'est pas de raconter en un style très vivant les péripéties de la longue guerre de Candie, qui a duré vingt-cinq ans (1644-1669). Ce remarquable recueil nous a d'abord montré une fois de plus que l'histoire est un perpétuel recommencement ; il nous a donné ensuite de puissants motifs d'espérer, en prouvant que si, actuellement, la situation pour les catholiques français est grave, elle ne paraissait pas l'être moins sous le grand Roi, à une époque où les rapports entre la France et le Saint-Siège étaient des plus froids. Pendant de longues années, en effet, le Pape n'envoyait pas de nonce à Paris, et, de son côté, la France n'avait pas de représentant à Rome. D'ailleurs, le Roi très chrétien paraît craindre de se compromettre, en témoignant trop d'amitié au Pape, tandis que, à maintes reprises, il traite avec le Sultan de Constantinople, ne manquant aucune occasion de lui faire transmettre l'assurance de son extrême bonne volonté. Cette politique de faiblesse et de condescendance porte des fruits dont Louis XIV n'a pas à se féliciter. A aucune époque, le protectorat de la France sur les chrétiens du Levant n'est en effet aussi illusoire; alors, comme maintenant, les Grecs envahissent les sanctuaires catholiques, sans que rien soit tenté pour faire respecter les droits de la France. Le trafic des sujets du Roi avec les Échelles du Levant, est, lui aussi, en décadence.

La question si actuelle des congrégations est résolue, à cette époque, par la Papauté, d'une façon qui ne laisse pas de nous surprendre : Venise ayant besoin d'argent pour continuer la guerre contre le Turc, Alexandre VII, lit-on page 21, concède au Sénat de la République le droit de séculariser quelques couvents et d'en vendre les biens.

Ces faits, si étranges soient-ils, ne justifient pas, à eux seuls, l'intérêt que présente l'ouvrage que nous avons sous les yeux et dans lequel la guerre de Candie, dont l'heureuse issue importait tant à la chrétienté entière, est exposée de main de maître.

Le volume débute par une substantielle Préface, où l'auteur met en évidence les efforts de la Papauté et le zèle des Papes, qui soutiennent presque seuls, pendant vingt-cinq ans, la lutte de l'Europe contre les Turcs. A cette époque, le rôle de la France, souvent l'alliée des musulmans, est peu brillant et manque trop fréquemment de franchise. L'exposé des négociations, si souvent entamées et si souvent rompues, que le Pape essaie de mener à bien avec le gouvernement de Versailles, tient une place très importante dans le récit de la guerre de Candie. On voit, en suivant l'auteur, avec quel manque de franchise Louis XIV élude les plus pressantes demandes de secours qui lui sont adressées ; les prétextes les plus mauvais lui sont bons pour refuser ; il met en avant, tantôt la guerre qui s'achève, tantôt celle qu'il prévoit. A plu-

sieurs reprises cependant, cédant aux sollicitations de son entourage, il envoie des secours, mais ceux-ci sont peu importants ; les officiers comme les soldats, manquent d'instruction militaire ; leur cohésion, leur discipline sont insuffisantes, aussi chaque expédition française se termine-t-elle par un échec, tout le poids de la guerre restant ainsi aux Vénitiens, que commande à Candie l'illustre Morosini.

Nous ne suivrons pas davantage M. Ch. Terlinden dans le récit qu'il a fait des péripéties de la guerre de Candie et de la prise de la ville par les Turcs ; ce que nous en avons dit suffit pour montrer l'intérêt puissant, tout d'actualité, de cet ouvrage, qui se termine par une table des noms cités et un index des nombreux documents mentionnés et consultés.

J. C. T.

En Haut. Lettres de la comtesse DE SAINT-MARTIAL **(Sœur Blanche, Fille de la Charité).** Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-12 de XLVI-334 p., avec 2 portraits et une notice biographique par L. DE FISCHER — Prix : 3 fr. 50.

La comtesse de Saint-Martial, née Blanche-Marie de Fischer, appartenait à une famille protestante de Berne, très attachée à toutes les fortes traditions chrétiennes. Intelligente, instruite, elle était parée de toutes les grâces et de tous les charmes que donne une éducation sérieuse et distinguée, quand elle rencontra à Berne, celui dont elle devait bientôt porter le nom et assurer le bonheur. Dix ans après, le comte de Saint-Martial, frappé par une mort prématurée, la laissait seule, près de ce foyer qui n'avait connu que des jours heureux. Elle était assez jeune encore pour recommencer sa vie ; mais elle était de celles dont le cœur ne se donne qu'une fois, et c'est pour s'unir plus étroitement à cet ami tant pleuré qu'elle se fit d'abord catholique, puis Fille de la Charité, allant de toute son âme au Dieu qui console, comme pour mieux assurer la fidélité de son veuvage, faire fructifier les riches trésors de son cœur et de son âme et mieux mériter le bonheur sans fin de son union brisée revivant auprès de Dieu, que les espérances chrétiennes lui faisaient entrevoir par delà la tombe. Elle mourut en 1899, à peine âgée de quarante-quatre ans, après quinze années de veuvage, que l'exercice de la charité avait faites extraordinairement fécondes. Telle est la femme dont M. Léopold de Fischer, son frère, nous raconte la vie, en une notice émue et dont il nous fait lire, non tout entière, mais par extraits abondants et bien choisis, la correspondance de veuve et de Fille de la Charité.

La situation, on le voit, est à peu près la même que celle d'Alexandrine de la Ferronays, l'héroïne inoubliable des célèbres *Récits d'une sœur*. Le nouveau livre est-il plus intéressant que le premier ? Je n'oserais le dire, ces préférences étant affaire de goût : mais je trouve au

moins que la comtesse de Saint-Martial est une femme de plus grande taille. Autant de tendresse et de fidélité touchante aux souvenirs du passé que chez la veuve d'Albert de la Ferronays, mais, à mon avis, plus d'énergie, plus de vigueur intellectuelle et morale, plus, en un mot, de ces vertus actives qui rendent les vies plus fécondes. Ce que j'admire chez la comtesse de Saint-Martial, c'est que la souffrance toujours vive du bonheur perdu ne l'a pas arrêtée un instant dans cette ascension constante vers une vie mieux ordonnée pour la gloire de Dieu, l'utilité et le bien de tant de pauvres gens devenus les bénéficiaires de son inépuisable et intelligente charité. Femme, veuve, servante des pauvres et des souffrants, la comtesse de Saint-Martial me semble avoir réalisé dans sa perfection le type idéal de ces trois formes de la vie chrétienne.

Telle est l'impression qui se dégage pour moi, non pas seulement de la notice, qui, écrite par la main d'un frère, pourrait peut-être paraître un peu suspecte, mais de la correspondance même où Mme de Saint-Martial se montre, sans y mettre d'artifice, une femme de cœur très tendre, de grande intelligence, de volonté ferme et de rare bon sens. Un tel livre, surtout de nos jours, ne peut que faire beaucoup de bien, car il nous montre une femme qui sait aimer, comprendre et vouloir.

ÉD. PONTAL.

Le Père Didon, sa vie et son œuvre, 1840-1900, par le P. STANISLAS REYNAUD. Paris, Perrin, 1904, in-16 de XI-393 p. — Prix : 5 fr.

Enfin nous avons une vie du P. Didon. Jusqu'ici nous n'avions que des dithyrambes en son honneur ou des publications plus ou moins compromettantes. L'ex-aumônier de l'école Albert-le-Grand nous raconte sa vie d'une manière suivie et nous retrace son portrait avec une grande finesse de touche. L'auteur est enthousiaste de son héros, ce qui n'est que naturel; mais il n'est pas partial. Il sait signaler à l'occasion les cas où cette nature puissante et ardente se laissait entraîner hors de la juste mesure. Le récit est attachant, bien lié, souvent imagé; on le lit avec un véritable plaisir ; les citations, parfaitement choisies, qui y sont enchâssées, en augmentent le charme.

C'est un beau monument à l'honneur d'un éminent religieux qui fut à la fois un grand orateur et un grand chrétien ; intelligence pénétrante, imagination vive, sensibilité exquise, volonté robuste qui ne cédait qu'au devoir, auquel il n'a manqué pour atteindre au premier rang qu'un plus parfait équilibre de ces belles facultés. D. V.

Études d'histoire, par ARTHUR CHUQUET. 1re et 2e séries. Paris, Fontemoing, s. d., 2 vol. petit in-8 de 288 et 235 p. — Prix : 7 fr.

Ces études sont les miettes tombées de la table où M. Arthur Chuquet

sert à ses convives le régal habituel de ses plats historiques. Ils sont, comme on sait, nombreux, substantiels et variés. Cette dernière qualité caractérise ces deux séries qui nous promènent de Bayard au commencement du XIXe siècle; cependant la dominante c'est la période révolutionnaire et la caractéristique ce sont des gens et des choses d'Allemagne. M. Chuquet y est passé maître.

« La sœur de Gœthe », bien que de longues pages lui soient consacrées, arrêtera moins le lecteur que les monographies tout à fait curieuses de « Georges Forster », d' « Adam Lux », et le chapitre consacré aux rapports, presque aux palinodies du poète Klopstock touchant la Révolution française. Forster fut un fougueux jacobin, un esprit mal équilibré, un besogneux et, dans sa vie de famille, un sot mari malaisément estimable. Personnage peu sympathique, que le talent de M. Chuquet ne parvient pas à nous faire aimer. Tout autre est Adam Lux, cœur ardent aussi et poussé aux extrêmes par les sophismes de Jean-Jacques, mais d'un enthousiasme qui désarme la critique; il est célèbre pour avoir été bien platoniquement « l'amoureux » de Charlotte Corday. On trouvera dans le tome II la mise au point de cette légende avec les plus intéressants détails sur le prénom et la mort de ce jeune Allemand. L'étude sur Klopstock est d'une forme un peu plus austère; elle nous peint sa carrière, en suivant la chronologie de ses *Odes*, de 1789 à 1803; c'est une façon très précise et très littéraire d'étudier le poète en même temps que l'homme public.

La plupart des chapitres de ces deux volumes furent d'abord des « lectures » à l'Académie des sciences morales et politiques; elles se présentent avec cette garantie préalable de morceaux minutieusement travaillés pour un cénacle justement difficile; leur ton calme, méthodique, sage, donne l'impression du langage impartial de l'histoire. M. Chuquet mériterait peut-être le reproche d'une trop grande indulgence envers des personnages que ses recherches lui ont appris à très bien connaître et l'ont porté, comme malgré lui, à considérer comme des amis dont les défauts sont courtoisement voilés. La morale que volontiers on tire de ces études, c'est que les personnages de la Révolution ayant séduit beaucoup d'esprits étrangers, les ont assez vite déçus et conduits aux regrets. G.

BULLETIN

La Philosophie des sciences et le Problème religieux, par le vicomte ROBERT D'ADHÉMAR. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Cette étude, sauf cinq pages consacrées aux mathématiques, et un dernier chapitre affecté au rôle de la religion, a pour très principal objet les sciences physiques seulement.— En mathématiques, l'auteur expose que, d'après

l'équation $a + b = b + a$, laquelle est constante quelles que soient les valeurs respectives de a et de b, le raisonnement mathématique, dit *par récurrence*, est irréductible au principe de contradiction. — Les chapitres sur la mécanique et la physique tendent surtout à montrer que les divers ordres de phénomènes, objet de ces sciences, s'expliquent chacun par plusieurs théories différentes et pourtant acceptables ; d'où l'auteur conclut non pas à un vain scepticisme, mais à considérer ces théories pour ce qu'elles sont, à savoir des *méthodes*, non une expression adéquate de la réalité. Cette partie de l'opuscule nous paraît en être la meilleure. — A louer aussi le chapitre sur « La Science et l'Intellectualisme », où l'auteur arrive à cette conclusion inattaquable que les constructions que bâtit l'esprit humain sous le nom de *théories* sont indispensables à la science qui, sans elles, se réduirait à des catalogues de faits ; ajoutant toutefois que ces constructions par lesquelles nous cherchons à nous représenter les phénomènes, ne doivent jamais être considérées comme ayant un caractère définitif, puisqu'elles peuvent toujours être plus ou moins modifiées par de nouvelles découvertes.

Nous aimons moins le dernier chapitre sur « La Science et la Religion. » Non pas que l'auteur n'ait développé sur le problème religieux des considérations excellentes, mais parce que l'on saisit malaisément le lien logique qui rattache ce problème vital aux considérations scientifiques et métaphysiques qui précèdent. On peut même citer une phrase malheureuse ; après avoir énoncé cette vérité incontestable que « la vraie science ne fait pas faillite », l'auteur ajoute : « Il n'est qu'un cuistre qui puisse nier le progrès, le triomphe de la science. » A la lecture de ce passage l'esprit se porte involontairement vers une personnalité éminente, un homme de haute valeur dont il ne faudrait cependant pas dénaturer la pensée : quand on parle de la « faillite de la science », personne n'a en vue la science en soi, la science considérée *in abstracto*, mais seulement certaine école de savants, plus bruyante et encombrante que philosophique, qui avait pompeusement annoncé que la science suppléerait à tout, que ni la religion ni la vieille morale ne résisteraient à ses lumières propres, et qu'elle seule pouvait résoudre le redoutable problème des destinées humaines. L'épithète de « cuistre » est donc doublement malheureuse.

Une autre remarque : l'œuvre scientifique ne serait pas une pure opération intellectuelle, elle serait aussi « une œuvre de libération morale » (?). L'auteur l'affirme ; il a sans doute raison ; mais un tout petit bout de preuve ou de démonstration à l'appui n'eût pas été de trop. C. DE K.

Cours d'agriculture moderne à l'usage des écoles primaires, par A. et J. MÉNARD. Paris, Vuibert et Nony, 1904, 1er vol. *Cours élémentaire et cours moyen* (*1re année*) in-18 de 212 p., avec 308 grav. ; 2e vol. *Cours élémentaire* (*2e année*) *et Cours supérieur*, in-18 de 310 p. et 287 grav. — Prix de chaque volume cartonné : 2 fr.

Les auteurs ont voulu rédiger des livres classiques à l'usage des élèves des écoles primaires des divers degrés. A s'en tenir au premier, l'enfant aura un aperçu des choses de la campagne ; le second est plus particulièrement destiné aux élèves suivant les cours supérieurs. Il reprend avec plus de développement et de détails les notions déjà exposées dans le précédent. Chacun présente, dans une mesure différente, l'ensemble des connaissances à posséder suivant les études que l'on fait. Ces ouvrages, bien compris comme exposition de matières, ont le grand avantage d'être ornés de nombreuses

gravures, nettes et appropriées au texte qui les encadre : c'est l'enseignement par les yeux autant que par l'intelligence. G. DE S.

Nella vita... da STELLA DI ROBILANT. Firenze, Lumachi, 1904, in-16 de 272 p. — Prix : 2 fr.

Nella vita... Dans la vie... Ces deux mots du titre semblent empruntés à une phrase de l'épilogue, qui peut se traduire ainsi : « Dans la vie, celui-là n'est pas heureux qui jouit des faveurs de la fortune ; mais très heureux est celui qui n'attend plus rien, et cherche à faire servir ses propres douleurs au bien d'autrui. » Cette forte conclusion du livre est mise en pratique par la principale héroïne de l'auteur, la vertueuse et sereine comtesse Alda di Valsorda. Abandonnée par son mari, qui, après l'avoir à demi ruinée, est parti pour l'Amérique et a disparu, Alda n'a pas connu le véritable amour. Le hasard d'une visite de charité lui fait rencontrer un homme vraiment digne d'elle, le comte Laurenzi ; depuis longtemps désabusée, elle commence à reprendre goût à la vie et à renaître à l'espérance quand la réapparition de son mari, que l'on croyait mort, fait s'écrouler tous ses beaux rêves d'avenir, rêves auxquels elle osait à peine croire.

Non moins intéressante qu'elle, est sa toute gracieuse amie, la princesse Vera Mirnsky. Vive et sentimentale, Vera a failli se déclarer au brillant Aymon d'Altavilla, dont le charme l'avait séduite, comme il avait aussi séduit Alda ; mais Aymon « avait trop vécu pour pouvoir vraiment aimer » ; c'était un de ces hommes qui « savent plaire sans jamais aimer ; ce qui est une raison pour être beaucoup aimé et pour faire souffrir qui vous aime. » Le sentiment que Vera lui avait inspiré ne pouvait être bien profond ; il ne résista pas à quelques mois d'absence. « L'homme vit de l'amour, la femme en meurt », dit une jeune femme dans ce roman ; Vera a été sur le point d'en faire, elle aussi, la triste expérience ; mais, de par la volonté, en quelque sorte, de sa chère Alda, elle épousera le noble Laurenzi ; elle, du moins, sera heureuse.

On ne saurait, en quelques lignes, donner une idée juste de cette œuvre, où l'action n'est rien, ou presque rien, où l'expression des sentiments les plus délicats et les plus élevés est presque tout, et qui vaut surtout par le détail. J'ajouterai seulement que ce roman est écrit dans un style simple et ferme, sans recherche du mot rare, et que la lecture n'en est que plus agréable et plus facile. L. A.

Une Page d'histoire en 1831-1832. La Duchesse de Berry dans la Vendée (son portrait à Avranches), par ALFRED DE TESSON. Avranches, Ferrand, 1903, in-8 de 57 p., avec portrait.

L'auteur de ce récit est M. Benjamin de Goyon, ancien capitaine de la garde de Charles X ; le manuscrit en a été retrouvé dans les papiers de Mlle Langlois de la Roussière et c'est son petit-neveu, M. Alfred de Tesson, qui le publie aujourd'hui. Récit fort intéressant et très impartial, mais qui montre avec quelle légèreté a été conduite l'héroïque expédition de la duchesse de Berry en 1831 et 1832. Des amis dévoués mais imprudents l'y engagèrent ; les hommes sages du parti, les vieux Vendéens comme M. de Goulaine, ou les politiques comme Berryer essayèrent vainement de l'en dissuader. Elle y persévéra par vaillance, mais ne pouvait aboutir qu'à un échec et à la prison. Un très joli portrait de la princesse est placé en tête de la brochure. R. M.

S. Ém. le cardinal Merry del Val, secrétaire d'État de S. S. Pie X, par Mgr JUSTIN FÈVRE. Paris, Savaète, s. d. (1904), in-8 de 121 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur emprunte au *Gaulois* un résumé de la carrière du nouveau secrétaire d'État; à l'*Écho de Paris*, des détails sur la secrétairerie au Vatican ; à l'*Éclair*, un article sur la « Révolution politique du Saint-Siège » (?) ; au *Bulletin* du comité catholique, un entrefilet sur le Denier de Saint-Pierre ; à la *Libre Parole*, des poésies. De son propre fond, il tire quelques considérations sur la Religion, l'Église, la politique, l'avenir. Il fait précéder ces éléments divers d'un Avant-propos ; il les fait suivre d'une conclusion, d'un post-scriptum et d'un complément. Les réflexions personnelles de Mgr Fèvre, portent, en de larges vues d'ensemble, sur l'action des catholiques français pendant le XIXe siècle ; en d'ardentes apostrophes, elles visent les nominations épiscopales des dernières années. On peut trouver que le calme et la sérénité font défaut à ces controverses et nuisent ainsi aux thèses mêmes que soutient l'auteur. Le titre de cet opuscule n'est point très exact, puisque sur 121 pages, trois seulement sont relatives à Mgr Merry del Val, — A ces regrets, on doit ajouter celui de rencontrer dans le texte plus d'une faute d'impression. G.

Les Congrégations religieuses et l'Expansion de la France, par ANATOLE LEROY-BEAULIEU. Paris, Bloud, 1904, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

En 1903, lors de la séance d'inauguration du congrès annuel d'économie sociale, M. Anatole Leroy-Beaulieu prononçait un beau discours dans lequel il montrait d'une manière absolument irréfutable, à l'aide de l'enseignement impartial des faits, que « nos missionnaires, et, d'une façon générale, nos religieux, nos religieuses sont assurément un des principaux instruments d'expansion de la France. » C'est de ce discours, accompagné de quelques notes et précédé d'une Préface consacrée à l'importance, pour l'influence française au dehors de la question des congrégations (p. 5-29), que l'on trouvera la reproduction dans cette plaquette. M. A. Leroy-Beaulieu débute par indiquer l'étendue des services rendus à la France et à la langue française par nos missionnaires et nos religieux, puis il esquisse le rôle des congrégations dans l'Afrique française, et spécialement en Algérie et en Tunisie, expose avec quel soin jaloux les autres puissances protègent chacune ses missionnaires, et termine en montrant les périls de l'anticléricalisme pour notre politique extérieure. C'est, dit-il, énergiquement dans sa péroraison, « une politique de suicide national » ; puisse la France le comprendre, et reprendre bientôt la suite de ses traditions libérales et désintéressées ! F.

The History of Japanese Paper Currency (1868-1890), by MASAYOSHI TAKAKI. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1903, in-8 de 60 p. — Prix : 1 fr. 50.

Bien que remontant à 1893, et n'ayant pas été retouché depuis lors par son auteur, ce travail d'histoire financière n'en mérite pas moins d'être signalé comme une précieuse contribution à l'étude de l'évolution générale du Japon dans la seconde moitié du XIXe siècle. Il est bien documenté, comme en fait foi la bibliographie de la page 60, et comme le prouvent les documents cités au cours même de l'essai de M. Takaki ; ce qu'on peut

plutôt lui reprocher, c'est de ne pas replacer suffisamment dans l'ensemble de l'histoire du Japon à la même époque les faits qui y sont étudiés. Aussi fera-t-on bien de lire, concurremment avec la monographie de M. Takaki, des livres comme la récente et excellente biographie d'Okoubo écrite par M. Maurice Courant (Cf. *Polybiblion*, t. C, p. 358) car, par là, sera projetée, sur le sujet traité par l'auteur japonais, une vive lumière, sans laquelle ce travail lui-même n'offrirait ni la même importance, ni le même intérêt.

HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un homme qui faisait le plus grand honneur à la science française, M. Pierre-Émile DUCLAUX, vient de mourir à l'âge de 64 ans. Né à Aurillac (Cantal), le 24 juin 1840, il dut, ses premières études terminées, entrer en qualité de clerc, dans une étude d'avoué. Mais, grâce à l'énergie dont il était doué, il sut s'arracher à ce milieu et parvint à se faire recevoir à l'École normale supérieure en 1859. En 1862 il obtenait le diplôme d'agrégé et, en 1865, celui de docteur ès-sciences. Pendant quelques années, il alla professer la chimie d'abord à la Faculté des sciences de Clermont, puis à celle de Lyon. Rappelé à Paris en 1877, il était nommé professeur de physique et de météorologie à l'Institut agronomique et, en 1883, il devenait chargé du cours annexe du cours de biologie à la Faculté des sciences. Marchant résolument sur les traces de Pasteur, dont il fut l'un des disciples les plus marquants, il commença la publication de son *Traité de microbiologie*, qui l'a placé au premier rang parmi les savants de notre époque. Lorsque son maître mourut, il fut unanimement désigné pour le remplacer à la tête de l'Institut qui porte son nom. En 1888, M. Duclaux avait été élu membre de l'Académie des sciences, dans la section d'économie rurale, en remplacement de M. Hervé-Mangon. Il était également membre de l'Académie de médecine. Esprit ardent, il devenait rapidement le partisan des idées qui ouvraient des voies nouvelles à la science. On se rappelle comment, à la suite des travaux d'Atwater et Benedic, il prit une part active à la lutte de l'alcool. On sait également avec quel empressement il délaissait son laboratoire pour combattre tout ce qui, dans le domaine des idées morales, lui paraissait être un obstacle à la justice et à la vérité. On n'a pas oublié que l'affaire Dreyfus le poussa à faire des conférences, entre autres celle qui a paru sous le titre : *Éducation de l'homme et du citoyen*, et à écrire des articles qui ont été réunis en un volume intitulé : *Propos d'un solitaire*. M. Duclaux a eu une part prépondérante dans l'organisation des Universités populaires et dans la fondation de la Ligue des droits de l'homme. En dehors des ouvrages mentionnés plus haut et de sa thèse de doctorat : *Études relatives à l'absorption de l'ammoniaque et à la production d'acides gras volatils pendant la fermentation alcoolique* (Paris, 1865, in-8), M. Duclaux est l'auteur de nombreux mémoires de chimie et de physique tous de premier ordre, parmi lesquels nous citerons : *Sur la Respiration et l'asphyxie des graines de vers à soie* (1868) ; — *Sur la Formation des gouttes liquides* (1870) ; — *Sur le Dosage de très petites quantités de cuivre e la présence de ce métal dans les cacaos et les chocolats* (1871) ; — *Sur les Lois des mouvements des liquides dans les espèces capillaires* (1872) ; — *De l'Influence de la tension superficielle des liquides sur les mesures aérométriques* (1881) ; — *Sur les Lois d'écoulement des liquides sur les espaces capillaires* (1872) ; — *Sur l'Iodur*

d'amidon (1872) ; — *Études sur la nouvelle maladie de la vigne dans le sud-est de la France* (1873-1875) ; — *Ferments et maladies* (Paris, 1882, in-8) ; — *Le Microbe et la maladie* (Paris, 1885, in-8). M. Duclaux avait fondé les *Annales de l'Institut Pasteur*.

— M. Auguste MOLINIER, le distingué professeur de l'École des chartes, qui vient de succomber dans toute la force de l'âge, à 53 ans, est, on peut le dire, une victime du surmenage intellectuel aggravé par des préoccupations d'ordre politique. M. Molinier disparaît en effet au moment où il allait récolter les fruits d'une longue carrière d'étude et où il promettait d'augmenter, par de nouveaux et importants travaux, la série déjà longue des ouvrages qu'il a publiés. En dehors de son *Manuel des sources de l'histoire de France*, qui est devenu classique, il laisse les volumes suivants, tous fort estimés : *Itinera Hierosolymitana et descriptiones Terrae sanctae latine conscriptae* (Paris, 1877-1880, gr. in-8), avec M. T. Tobler ; — *Inventaire sommaire de la collection Joly de Fleury* (Paris, 1881, in-8) ; — *Chronique normande du* XIV*e siècle, publiée pour la Société l'histoire de France* (Paris, 1882, in-8) ; — *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine* (Paris, 1885-1890, 3 vol. in-8) ; — *Les Obituaires français du moyen âge* (Paris, 1890, in-8) ; — *Les Manuscrits et les miniatures* (Paris, 1891, in-16), dans la *Bibliothèque des Merveilles* ; — *Les Sources de l'histoire de France, leçon d'ouverture du cours de critique des sources à l'École des chartes* (*10 avril 1893*) (Paris, 1893, in-8) ; — *Correspondance administrative d'Alfonse de Poitiers* (Paris, 1894, in-4) ; — *Les Sources de l'histoire de France, des origines aux guerres d'Italie* (*1494*) (Paris, 1901-1904, 6 vol. in-8), ouvrage capital, terminé peu de jours avant la mort de l'auteur. M. Auguste Molinier avait publié également une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal (Paris, 1878-1879, 2 vol. in-8) et une *Vie de Louis le Gros*, par Suger (Paris, 1887, in-8). Enfin il avait collaboré à la nouvelle édition de l'*Histoire générale du Languedoc* de Dom Vaissette. M. Molinier, qui était né à Toulouse le 30 septembre 1851, fut l'un des plus brillants élèves de l'École des chartes dont, à sa mort, il était un des plus remarquables professeurs ; il y occupait la chaire des sources de l'histoire de France. Il était, de plus, chargé d'un cours de paléographie à l'École normale supérieure. Enfin il avait été sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, bibliothécaire du palais de Fontainebleau et conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Pour certains de ses travaux, l'Académie française lui avait décerné le 2e prix Gobert et le prix Brunet. On peut reprocher à M. Auguste Molinier d'avoir, en quelques circonstances, porté sur l'Église des jugements peu favorables.

— La Hongrie vient de perdre l'auteur qu'elle considérait, à juste titre, comme son écrivain national, Maurice JÓKAI. Né le 18 février 1825, à Komárom, il commença ses études dans sa ville natale et les continua à Presbourg, où il apprit la langue allemande. Il fit ensuite ses études de droit à Kecskemét ; ce fut là qu'il rencontra Petöfi, Orlai, Kerkápoli, etc., et aussi qu'il apprit à connaître le peuple dont il devait plus tard si bien exprimer les aspirations. Tout en étudiant, Maurice Jókai s'essayait à écrire ; une nouvelle intitulée : *Le Jugement de Dieu* lui valut un prix dans un concours littéraire. En 1842, l'Académie hongroise lui décerna un prix pour son drame en cinq actes : *Le Jeune Juif*. Ayant terminé ses études de droit en 1844, il n'exerça que peu de temps : la littérature l'attirait. Il collabora aux *Élet-képek* et écrivit un certain nombre de nouvelles ; en 1846, il publia son premier roman : *Les Jours ouvrables* (2 vol.). Les évènements politiques qui se préparaient donnaient au journalisme un essor et une importance impré-

vus; Jókai et ses amis, pénétrés des idées circulant en France, se trouvèrent à la tête du mouvement politique. Jókai suivit le Parlement à Debreczen et y rédigea le journal *Esti lapok*. Après la fin de la guerre pour l'indépendance, il erra, proscrit, à travers le pays et ne put écrire que sous un pseudonyme. De 1850 à 1860, il fit preuve d'une grande activité littéraire. Ce fut alors qu'il donna ses *Tableaux de la guerre* (1850, 3 vol.) qui firent sensation. Il publia successivement de nombreux romans ; on ne peut citer que les principaux, dont nous traduisons les titres : *L'Age d'or de la Transylvanie* (1851, 2 vol.); — *La Domination turque, en Hongrie* (1852, 3 vol.); — *Le Nabab hongrois* (1853, 4 vol.); — *Les Derniers Jours des janissaires* (1853, 3 vol.); — *Zoltán Kárpáthy* (1854, 4 vol.); — *Les Bons Vieux Juges* (1855, 4 vol.); — *Les Pauvres Riches* (1856, 4 vol.); — *Le Nouveau Seigneur* (1862, 3 vol.); — *Les Modes politiques* (1864, 4 vol.); — *Les Fous de l'amour* (1868, 4 vol.); — *Les Fils de l'homme au cœur de pierre* (1869, 6 vol.); — *Les Diamants noirs* (1870, 5 vol.); — *E pur si muove* (1871, 6 vol.); — *Le Mien, le tien, le sien* (1874, 6 vol.); — *Dieu est unique* (1877, 6 vol.); — *La Liberté sous la neige* (1879, 4 vol.); — *La Dame blanche de Lœcse* (1884, 5 vol.); — *La Dame aux yeux perçants* (1890, 3 vol.); — *Frère George* (1891, 5 vol.), etc. Il composa aussi quelques drames historiques qui furent représentés avec succès : *Kálmán le bibliophile*; — *George Dózsa*; — *Les Martyrs de Szigetvár*, etc. Maurice Jókai publia quelques souvenirs personnels qui parurent sous des titres différents : *Le Journal d'un proscrit* (1851); — *Les Beautés du pays magyar* (1856); — *Mes Souvenirs* (1874, 2 vol.); — *Quarante ans d'échos* (1884); — *Voyage autour d'une tombe* (1889). En 1863, Jókai avait fondé un journal : *A Hon*, qui défendait les idées libérales. Pendant près de trente années, il fit partie du Parlement; en 1897, il fut nommé membre de la Chambre des Magnats. En 1858, il était entré à l'Académie hongroise. La Hongrie célébra, le 6 janvier 1894, son cinquantenaire littéraire, et le pays tout entier s'associa à ces fêtes; on publia à cette occasion une édition nationale de ses œuvres complètes; elle ne comporte pas moins de 100 volumes in-8. L'auteur de cette œuvre immense était doué d'une rare imagination qui n'allait pourtant pas jusqu'à la chimère; il possédait une grande faculté de travail : ces deux qualités réunies lui permirent de créer toujours des œuvres originales dont il puisait les sujets soit dans l'histoire de son pays soit surtout dans le cœur de ce peuple magyar qu'il sut si bien peindre Ses romans ont été traduits en dix-huit langues; presque tous l'ont été en allemand, beaucoup en anglais, fort peu en français; cependant une traduction, en cette dernière langue, a été couronnée, en 1893, par l'Académie française.

— Le 18 mai est mort à Strasbourg, à 77 ans, M. Émile Grucker, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Nancy. Après avoir terminé ses études et obtenu le diplôme de licencié ès lettres, il était venu à Paris et s'attacha à M. Cousin, qui en fit son secrétaire, et sous la direction duquel il poussa fort loin l'étude de la philossphie. Aussi lorsque, un peu plus tard, il retourna à Strasbourg, ce fut comme professeur de philosophie qu'il entra au gymnase protestant de cette ville. Après la guerre franco-allemande, il passa sa thèse de docteur ès lettres et fut nommé professeur de littérature allemande à la Faculté des lettres de Nancy. Il publia dès lors divers travaux pleins d'érudition, entre autres sur Lessing. Sa science et sa parole facile ne cessèrent d'attirer au pied de sa chaire un auditoire d'élite.

— M. Étienne-Jules Marey, l'illustre physiologiste qui vient de mourir à

73 ans, était né le 5 mars 1830, à Beaune (Côte-d'Or). Venu à Paris à dix-neuf ans pour y étudier la médecine, il fut nommé interne des hôpitaux en 1855 et obtint le diplôme de docteur en 1859. Abandonnant la médecine pratique, il se livra dès lors aux recherches scientifiques et fonda le premier laboratoire de physiologie qui ait existé à Paris. En 1869, il devint professeur au Collège de France, où il fut chargé d'enseigner l'histoire naturelle des corps organisés. Le 6 février 1872, il était élu membre de l'Académie de médecine (section d'anatomie et de physiologie) et six ans plus tard il remplaçait Claude Bernard à l'Académie des sciences (section de médecine). M. Marey est l'inventeur de la méthode graphique par laquelle l'expérimentateur oblige les pulsations du cœur, du pouls, des artères, etc. à s'inscrire d'eux-mêmes sur le noir de fumée d'un appareil enregistreur. C'est à lui également qu'est dû le principe du cinématographe. Les travaux de M. Marey ont été plusieurs fois couronnés par l'Académie des sciences. Ils ont été résumés en des ouvrages parmi lesquels nous citerons les suivants : *Études physiologiques sur les caractères graphiques des battements du cœur* (Paris, 1863, in-8) ; — *Physiologie médicale de la circulation du sang* (Paris, 1863, in-8) ; — *Du Mouvement dans les fonctions de la vie* (Paris, 1868, in-8) ; — *La Machine animale, locomotion terrestre et aérienne* (Paris, 1874, in-8) ; — *Physiologie expérimentale* (Paris, 1875-1879, 4 vol. in-8) ; — *La Méthode graphique dans les sciences expérimentales* (Paris, 1880, in-8) ; — *La Circulation du sang à l'état physiologique et dans les maladies* (Paris, 1881, in-8) ; — *Développement de la méthode graphique par la photographie* (Paris, 1884, in-8); — *Physiologie du mouvement, le vol des oiseaux* (Paris, 1889, in-8). De plus, M. Marey avait fait paraître divers mémoires d'un grand intérêt dans diverses revues savantes, par exemple : *Sur la Torpille*, dans le *Bulletin de l'École normale* (1872) ; — *Sur les Eaux contaminées et le choléra*, dans les recueils de l'Académie de médecine (1884).

— On annonce la mort, à l'âge de 62 ans, de l'éminent sociologue M. Gabriel DE TARDE. Né à Sarlat (Dordogne) M. de Tarde, après avoir fait ses études de droit et être entré dans la magistrature, passa plusieurs années dans sa ville natale, en qualité de juge d'instruction. Appelé à Paris pour diriger le service de statistique au ministère de la justice, il fut un peu plus tard chargé du cours de philosophie moderne au Collège de France. Ses études de droit pénal et de sociologie criminelle l'avaient amené en effet à aborder la philosophie sociale. Comme tant d'autres penseurs, il subit l'influence des philosophes allemands, malgré l'esprit d'indépendance qui était sa caractéristique. Il a eu le mérite de présenter, sous une forme à peu près compréhensible, la métaphysique nuageuse de Hégel. En maintes circonstances il s'est montré un adversaire résolu de Herbert Spencer. Ni chrétien ni sectaire, M. de Tarde croyait à une religion future, qui ne devait être qu'une vague religiosité. Parmi les œuvres qu'il laisse nous signalerons : *Contes et poèmes* (Paris, 1879, in-12 ; — *La Criminalité comparée* (Paris, 1876, in-12) ; — *La Philosophie pénale* (Paris, 1890, in-8) ; — *Les Lois de l'imitation, étude sociologique* (Paris, 1890, in-8).

— La Bohême pleure en ce moment la mort de M. Antoine DVORAK, compositeur de grand renom, émule de Smetana et de Fibich, et qui, avec eux, contribua à élever la musique tchèque à un très haut degré. Antoine Dvorak, qui vient de succomber à Prague, à l'âge de 63 ans, était né en 1841. Ses débuts furent pénibles. Venu de bonne heure à Prague, il s'adjoignit d'abord à une petite troupe de musiciens, puis fut attaché comme alto à l'orchestre du Théâtre national. Ses *Klänge aus Mähren* le tirèrent

enfin de l'obscurité et lui obtinrent l'amitié et la protection de Brahms. Depuis, il composa toute une série d'opéras, de symphonies, de chants sacrés, etc., qui le rendirent populaire. C'est surtout par son *Stabat Mater* et sa *Fiancée du spectre* qu'il s'est placé au premier rang des compositeurs. On cite encore de lui le *Chant des Hussites* et *Sainte Ludmila*, ainsi que ses danses slaves à quatre mains, qui sont le pendant des danses hongroises de Brahms. Un des grands mérites de Dvorak est d'avoir su exprimer d'une façon remarquable le caractère national des Tchèques. On admire aussi sa *Messe de requiem* qui fut jouée en 1891. Antoine Dvorak avait passé quelques années en Amérique et, de 1892 à 1895, il fut chargé de la direction du Conservatoire de New York.

— Sir Henry STANLEY, le célèbre explorateur, dont on annonce la mort et qui, de son vrai nom, s'appelait John Rowland, était né en Angleterre, à Denbigh, au pays de Galles, en 1841. Orphelin de très bonne heure et recueilli d'abord dans l'asile de Saint-Asaph, il fut embarqué à l'âge de quinze ans comme garçon de cabine sur un navire qui se rendait aux États-Unis. Arrivé à la Nouvelle-Orléans, il obtint un emploi chez un négociant appelé Stanley, dont il prit le nom. Resté sans ressources à la mort de ce dernier, il s'engagea dans l'armée des confédérés, pendant la guerre de Sécession. Les hostilités terminées, il entra au journal le *New York Herald* en qualité de correspondant militaire et assista en cette qualité à l'expédition anglaise d'Abyssinie. En octobre 1889, Gordon Bennet, le chargea de diriger une expédition ayant pour but de rechercher le docteur Livingstone. Il réussit à découvrir le célèbre voyageur, visita avec lui la région située au nord du lac Tanganyika et rentra quelque temps après en Europe où il publia son premier ouvrage : *How I found Livingstone* (1873, gr. in-8), immédiatement traduit en français. Mais ce n'était là qu'un début. De 1874 à 1884, il alla étudier successivement les environs du lac Victoria-Nyanza, les réservoirs du Nil et la région du Haut Congo. A son retour, il prit part, comme délégué des États-Unis, à la Conférence de Berlin, chargée de délimiter et d'organiser les États du Congo. De 1887 à 1889, à l'instigation de la Société de géographie écossaise, il mena à bonne fin cette expédition entreprise pour découvrir et ramener Emin pacha, et qui, exécutée au milieu des plus dures fatigues, fit faire de si grands progrès à la connaissance de l'Afrique équatoriale. Les résultats en furent consignés par lui dans un ouvrage qui parut simultanément en anglais, en français, en allemand et en italien, à Londres, à New York, à Paris, à Berlin, à Vienne et à Milan et qui a pour titre : *Dans les ténèbres de l'Afrique ; recherche, délivrance et retraite d'Emin pacha, gouverneur de l'Équatoria* (2 vol. gr. in-8). Outre les deux ouvrages mentionnés plus haut, Stanley laisse encore les suivants, traduits en français : *La Terre de servitude* (Paris, 1874, gr. in-8), réédité en 1878 ; — *La Vie et les Voyages de Livingstone* (Paris, 1876, in-18) ; — *Lettres de Stanley racontant ses voyages et ses découvertes, novembre 1874 à septembre 1877* (Paris, 1887, in-18) ; — *A travers le continent noir* (Paris, 1879, 2 vol. in-8) ; — *Cinq années au Congo, 1879-1884* (Bruxelles, 1885, gr. in-8) ; — *Le Congo et la Fondation de son État libre* (1885, in-8).

— On annonce encore la mort de : MM. BIZOT, recteur de l'Académie de Bordeaux, mort en mai ; — Antoine BONAL, qui a publié des ouvrages théologiques très appréciés, parmi lesquels nous rappellerons les *Institutiones canonicae* (2 vol. in-8) et une *Théologie ascétique*, mort à Aix-en-Provence, dans les premiers jours de mai, à l'âge de 78 ans ; — Jacques-Arsène COULANGHEON, jeune écrivain mort prématurément à l'âge de 29 ans,

à Dienne (Cantal), lequel laisse quelques œuvres que caractérisent une grande sensibilité et un pessimisme attendri; — le Dr DEMANGE, professeur à la Faculté de médecine de Nancy; — Joachim DERRIAZ, journaliste et écrivain, mort à 54 ans, lequel avait collaboré à divers journaux, au *Petit Lyonnais*, à la *Convention nationale*, au *Radical*, etc., et qui avait fait représenter une pièce en un acte, *le Billet de loterie*; — Emmanuel DRAKE DEL CASTILLO, botaniste de grand talent, mort au château de Saint-Cyran, près de Châtillon (Indre), lequel a passé sa vie à réunir le plus complet des herbiers qui existent en France, et qui a publié une flore des îles françaises de la Polynésie ainsi que la description des plantes rapportées de Madagascar par M. Alfred Grandidier; — Octave FIDIÈRE DE PRINVEAUX, littérateur et critique d'art, mort à Pau, le 6 mai; — Louis GUÉRY, romancier, mort en mai, à Jérusalem, au cours d'un voyage littéraire en Syrie et en Palestine; — M. Henri JACOTTET, ancien rédacteur en chef du *Tour du Monde*, mort à Lugano (Suisse), à l'âge de 49 ans; — le Dr Gilles DE LA TOURETTE, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, un des élèves les plus remarquables de Charcot, qui s'était attiré une grande réputation dans le monde médical par ses ouvrages sur les maladies nerveuses, mort à 47 ans; — Ludovic LEGRÉ, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille, lequel avait pris une part active à la rénovation de la littérature provençale; — Paul LEFORT, mort récemment à Paris, à 75 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages sur l'histoire de l'art, sur Goya, Vélasquez, Murillo, etc., et en particulier une *Histoire de la Peinture espagnole*; — Jacques LE LORRAIN, auteur de *Don Quichotte*, représenté dernièrement au théâtre de Victor-Hugo, qui a publié, en outre, plusieurs romans et trois volumes de poésie, mort à Arcueil, le 7 mai, à l'âge de 48 ans; — Hector LENEVEU, professeur de mathématiques au lycée de Cherbourg, mort le 9 mai, à l'âge de 55 ans; — Louis LUCIPIA, né à Nantes en 1843, ancien rédacteur au *Cri du peuple*, au *Radical* et à d'autres journaux du genre, qui laisse un certain nombre d'écrits historiques, entre autres les *Affiches officielles de la Commune* et divers romans et pièces de théâtre, mort à Paris, le 22 mai; — Alexis MARTIN, l'un des principaux rédacteurs de la collection des *Étapes d'un touriste en France*, éditée par la librairie Hennuyer, collection où l'on trouve de cet écrivain un certain nombre de volumes sur Paris, la Picardie, l'Artois et la Flandre; — Charles MISMER, ancien directeur de la Mission égyptienne en France, lequel laisse divers ouvrages, tels que les *Principes sociologiques*, les *Soirées de Constantinople*, quatre volumes de *Souvenirs*, etc., et qui fut un des collaborateurs du *Temps*; — Émile SARRAU, mathématicien distingué, professeur à l'École polytechnique, membre de l'Académie des sciences; — l'abbé Vital-Dominique SIRE, directeur du grand séminaire de Toulouse, mort en mai, à l'âge de 85 ans; — Sébastien VALYN, ancien rédacteur au *Petit Journal*, mort en mai, à l'âge de 79 ans; — Georges-André VAYSSIÈRE, mort à 51 ans, qui a publié divers romans et volumes de poésies, tels que *L'Oiseau bleu* (1889), *L'Antipape* (1892), *La Jérusalem nouvelle* (1901); — le Dr VINCENT, médecin inspecteur des troupes coloniales, membre de l'Académie de médecine.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM: le Rev. Robert BURN, archéologue anglais de grande valeur, professeur au « Trinity Collège » de Cambridge, auteur d'ouvrages fort appréciés, tels que : *Old Rom, a Handbook to the Ruins* (1873), *Ancient Rome and its Neighbourbood* (1895), etc. — CHMIELOWSKI, professeur a l'Université de Lemberg, mort récemment dans cette

ville, qui a publié divers ouvrages estimés, entre autre une *Histoire de la littérature polonaise ;* — Gerard Francis COBB, compositeur anglais connu, qui laisse des morceaux de musique religieux et principalement des chants populaires, entre autres : *Barrack-Room Ballads* et *The Scent of the Lilies ;* — Heinrich DAMERT, professeur d'architecture à l'École technique supérieure d'Aix-la-Chapelle, mort dans cette ville, le 5 avril ; — Edward James DODD, éditeur anglais connu, mort le 8 mai ; — Daniel VAN GOÏNS, violoncelliste et compositeur de talent, ancien premier prix du Conservatoire ; — Wilhem Henry HALL, journaliste et écrivain militaire anglais, qui fut en différentes circonstances le correspondant militaire du *Daily News*, et qui laisse, entre autres ouvrages : *Gleanings in Ireland after the Land Acts* (1883) et *The Romans on the Riviera and the Rhone* (1898) ; — Dr. Wilhelm HIS, anatomiste allemand de grande réputation, auteur d'ouvrages fort estimés, tels que : *Unsere Körperform und das physiologische Problem ihrer Entstehung* et *Die anatomische Nomenklatur, etc.* ; — Hugo HITSCHMANN, organisateur de l'école professionnelle d'agriculture de Vienne, mort dans cette ville, le 17 avril à 66 ans; — Edmund HOBHOUSE, évêque anglican, historien et archéologue distingué, l'un des fondateurs de la *William Sal Archæological Society ;* — H. F. JÖRGENSEN, professeur de langue groenlandaise, mort à Copenhague, le 2 avril, à 73 ans ; — Dr. Georg KARAMITSAS, médecin et professeur grec, mort le 2 mai, à Athènes ; — Dr. Eduard KOSCHWITZ, professeur de philologie romane à Königsberg, mort dans cette ville, le 14 mai, à 54 ans ; — Dr. LAUBACH, professeur bavarois, mort récemment à Munich ; — Dr. Gustave LEGERLOTZ, philologue et directeur de gymnase allemand, mort à Salzwedel, le 5 avril, à 72 ans ; — Dr. H. LEHMAN, ancien professeur de théologie autrichien, mort à Gratz, le 15 avril, à 88 ans ; — Auguste LENGEMANN, professeur à l'école technique d'Aix-la-Chapelle, mort dernièrement dans cette ville ; — Dr. Ludwig Wilhelm LIERSCH, auteur de divers ouvrages de médecine, mort à Kottbus, le 9 mai, à 64 ans ; — Dr. Ottokar LORENZ, professeur d'histoire à Iéna, mort dans cette ville, le 13 mai, à 72 ans ; — Joseph REBICEK, compositeur tchèque, directeur de l'orchestre philharmonique de Berlin, mort à 60 ans, lequel laisse diverses symphonies et ouvertures ; — Luigi SCHIALA, sénateur italien, auteur de divers ouvrages sur les sciences politiques, mort à Rome, à la fin d'avril, à 70 ans ; — Dr. Albert SCHNEIDER, professeur de droit romain, mort à Lausanne, à 68 ans ; — Dr. Samuel SMILES, écrivain anglais connu, mort à Pembroke Gardens, Kensington, le 17 avril, à 91 ans, qui a publié des ouvrages ayant obtenu un grand succès, tels que : *Physical Education, Self-Help.*, etc. ; — Dr. STAHR, médecin en chef militaire allemand, ancien directeur de l'école de médecine militaire de l'empereur Guillaume, mort à Berlin, le 11 avril, à 62 ans ; — Dr. Moritz STAUB, paléontologue et botaniste hongrois, secrétaire général de la société de géologie hongroise, mort récemment à Budapest, à 64 ans ; — Wilhelm THIERMANN, professeur d'électrotechnie à l'école technique supérieure de Hanovre, mort dans cette ville, le 18 avril, à 42 ans ; — Sir Henry THOMPSON, professeur de chirurgie anglais, mort à Londres, le 18 avril, à 84 ans ; — Gustave TROCKENBRODT, poète allemand, mort le 27 avril, à Rosenheim ; — Dr. WALLENTIN-PUNTSCHART, ancien professeur du droit romain à l'Université d'Innsbruck, mort à Gratz, à 80 ans ; — Alexandre-Williams WILLIAMSON, le chimiste anglais bien connu, ancien professeur de chimie à l' « University College » de Londres, mort en cette ville, le 10 mai, à 80 ans, lequel fut un véritable initiateur des théories nouvelles en chimie organique et a publié

des travaux de grande valeur sur l'éther et l'éthérification ; — Dr. Karl Zattel, professeur et poète bavarois, mort à Munich, le 30 mars, à 73 ans.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 7 mai, M. Bergson lit un travail de M. Brochard sur la Morale d'Épicure. — MM. Waddington, Levasseur et Luchaire offrent en hommage quelques ouvrages au nom de leurs auteurs, MM. Galagnier, G. Musset, Neymarck, Reynaud et André Liesse, celui-ci auteur d'un ouvrage sur l'*Utilité de la comptabilité*. — M. Chuquet communique un travail sur les négociations franco-espagnoles de 1794. — Le 13 mai, M. F. Rocquain prononce l'éloge, funèbre de M. G. de Tarde récemment décédé. — Le 21 mai, MM. Chuquet Bergson, Himly et Boutroux présentent des ouvrages de la part de MM. A. Lombroso, Victor Mortet, H. Dehérain et F. Pillon. — M. Boutroux donne lecture d'une notice sur M. Vacherot. — Le 28 mai, M. Lyon-Caen communique, au nom de M. Raymond Saleilles, l'ouvrage intitulé : *Introduction à l'étude du droit civil allemand*. — M. Th. Ribot présente, de la part de M. Dauriac, un *Essai sur l'esprit musical*. — M. Glasson dépose, au nom de M. Flach, le IIIe volume des *Origines de l'ancienne France*. — M. Bergson présente la traduction de M. Marcel Proust de la *Bible d'Amiens*, de Ruskin. — M. Levasseur donne lecture d'un mémoire sur le mouvement économique et social au début du XVIIIe siècle. — M. Doniol constate que les idées socialistes sous le règne de Louis-Philippe avaient un but politique.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 6 mai, M. Senart donne lecture d'une notice sur la vie et la mort de M. Odend'hal, érudit hollandais, assassiné au cours d'une mission scientifique. — Le P. Sejourné communique, au nom du P. Lagrange, le compte rendu d'une exploration archéologique entreprise en Palestine et au cours de laquelle ont été découvertes de nombreuses hypogies. — M. Dieulafoy poursuit la lecture de son mémoire sur la sculpture espagnole, fille de l'art français des XIIe et XIIIe siècles. — Le 13 mai, M. Heuzey communique un rapport sur les fouilles exécutées à Osuna (autrefois Ursao) par MM. Engel et Pierre Paris. — M. Mispoulet lit un mémoire sur le recrutement du sénat sous le Bas-Empire, parmi les consulaires, vers l'an 315.

Concours. — Le centenaire de Pétrarque, qui va se célébrer dans la cité d'Arezzo par des fêtes solennelles et par une exposition, a donné l'idée à un généreux anonyme d'ouvrir un concours pour un travail scientifique sur Pétrarque et la Toscane. La commission chargée de décerner le prix, qui sera de 2 500 fr., est composée de MM. Guido Biagi, Guido Mazzoni et Pio Rajna. Le sujet devra être traité sous toutes ses faces par les concurrents qui indiqueront tout ce que l'on peut savoir des rapports quelconques du poète avec la Toscane et les Toscans. Le donateur est décidé, dès à présent, à joindre au prix, le cas échéant, une somme de 1 000 fr. pour aider aux frais d'impression et surtout d'illustration de l'œuvre récompensée. Si aucun travail n'est jugé digne du prix, le concours pourra être prorogé. Les ouvrages imprimés (en 1904) ou manuscrits, anonymes ou non, destinés au concours, devront être rédigés en italien et déposés à la Bibliothèque laurentienne de Florence avant le 8 avril 1905 (anniversaire du couronnement de Pétrarque au Campidoglio).

Index. — La Sacrée Congrégation de l'Index, par décret en date du 6 juin, a interdit les ouvrages suivants : *S. Francesco d'Assisi* par M. Ciro Alvi ; — *L'Américaine*, par M. l'abbé A. Houtin ; — *Nostra maxima culpa. Die bedrangte Lage der Katholischen Kirche, deren Ursachen und Vorschläge sur Besserung.*

PARIS. — La Société bibliographique, sur la proposition aussitôt accueillie de M. Victor Pierre, son vice-président, a décidé de publier un ouvrage important qui aura pour titre : *L'Épiscopat français au* XIXe *siècle depuis le Concordat*. Nous détachons du programme élaboré en décembre dernier par le président de la Société, M. le comte Aymer de la Chevalerie, et les membres du comité de publication, MM. Paul Allard, baron Jules Angot des Rotours, comte Domet de Vorges, Ch. Geffroy de Grandmaison, Paul Guilhiermoz, E.-G. Ledos, Victor Pierre, chanoine Pisani et Marius Sepet, les passages suivants, qui donneront une idée du volume en préparation : « Depuis que le Concordat de 1801 a remanié la répartition des sièges épiscopaux de France et renouvelé le personnel des évêques, un siècle s'est écoulé. La métropole de Malines, avec ses huit suffragants, a été détachée du groupe des provinces ecclésiatiques françaises ; la Savoie en a été séparée pour y rentrer plus tard ; l'Alsace-Lorraine nous a été enlevée ; Alger et Carthage forment aujourd'hui deux nouvelles métropoles ; celles d'Albi, de Cambrai et de Reims ont été rétablies ; des sièges épiscopaux ont été créés dans les colonies. Dans le cours de ce siècle, plus de cinq cents évêques se sont succédé, et ont concouru, chacun dans son diocèse, au rétablissement, au progrès et à la défense du culte et des croyances catholiques. N'y a-t-il pas là une précieuse page d'histoire à recueillir, soit pour l'Église, soit pour la France? — Ainsi l'a pensé le Conseil de la Société bibliographique, qui a conçu le projet d'une publication où, pour chaque province ecclésiastique et pour chaque diocèse, il serait donné, avec les séries nominatives des évêques, un exposé sommaire de leur vie, de leur rôle et de leurs œuvres. — En annonçant et en patronnant cette publication, le Conseil de la Société bibliographique voudrait qu'elle servît à établir des rapports plus fréquents entre ses membres ; à rapprocher les extrémités du centre, à créer un foyer commun de travail ; enfin à faire produire à la grande association qu'elle forme des fruits visibles, dont profiteraient l'Église et la France. — Le Comité de publication siégeant à Paris, tout en se réservant, comme il est naturel et nécessaire, un droit de revision sur les manuscrits qui lui seront adressés, n'entend pas pour cela absorber et accaparer l'œuvre de ses collaborateurs : le nom de chacun d'eux sera inscrit à la suite de chaque diocèse et la liste de tous sera donnée à la fin du volume. Les notices devant s'appliquer à plus de six cents noms et le volume ne comportant que de cinq cents à six cents pages (de format gr. in-8), elles seront brèves et caractéristiques. — Chaque notice comprendra : 1° De courtes indications sur l'érection de la métropole ou du siège (concordat, annexions, créations nouvelles, jonctions de titres, etc.) ; 2° Les nom et prénoms, date et lieu de naissance ; date d'ordination ; fonctions antérieures ; dates de nomination, de préconisation, de sacre et de prise de possession ; principaux évènements, œuvres et fondations ; appréciation sommaire ; translation, démission, mort ; 3° Iconographie ; bibliographie ; renvoi aux biographies ou documents. Signature de l'auteur de la notice. S'il s'agit d'un évêque qui ait passé par plusieurs diocèses, il aura autant de notices que de sièges qu'il aura occupés ; la première, seule, mentionnera ses antécédents jusqu'à l'épiscopat, les suivantes se limiteront au temps qu'il aura passé dans chaque diocèse. »

— Notre très distingué collaborateur, M. Paul Pisani a extrait de la *Revue du clergé français* (n° du 1er mai 1904) un travail aussi attachant que solide : *Études sur le clergé de Paris. Le Recrutement du clergé pendant et après la Révolution (1790-1840)* (Paris, Letouzey et Ané, 1904, petit in-8 de 16 p.). « Le jour,

dit M. P. Pisani, où la signature du Concordat permit de reconstituer le culte en France, on eût pu croire que l'heure des difficultés était passée, et que l'Église, remise en possession de son droit à l'existence, allait sortir définitivement d'une crise qui avait duré dix ans. Or, il se trouve que, loin d'être close, la période des épreuves va durer encore vingt ans. Telle est, du moins, la conclusion à laquelle m'ont amené mes recherches sur l'histoire de l'Église de Paris. » L'auteur a examiné la question sous toutes ses faces, faisant preuve de la critique la plus judicieuse, la plus rigoureuse. Les personnes qu'intéresse notre histoire religieuse trouveront là des aperçus auxquels la plupart n'ont jamais songé et qui seront pour elles une véritable révélation.

— M. le chanoine Dunand, dont nous avons signalé les récents travaux sur Jeanne d'Arc (*Polybiblion*, t. C, p. 419-423) vient de publier un opuscule intitulé : *Un Anniversaire patriotique. A propos du 30 mai 1431, jour du supplice et de la mort de Jeanne d'Arc. Page d'histoire. Qui a fait juger, condamner et brûler l'héroïne?* (Paris, Lethielleux, 1904, in-8 de 31 p.). L'auteur s'y attache, après plusieurs autres, à montrer que le procès et le supplice de Jeanne d'Arc ne sont aucunement imputables à l'Église, mais à la raison d'État cruellement appliquée par un juge inique au profit de la conquête étrangère. Les arguments qu'il produit avec talent sont irréfutables et sa brochure utile à répandre. Elle peut éclairer les esprits de bonne foi ; mais il est douteux qu'elle réussisse à convaincre des adversaires qui ne veulent pas être convaincus. — Cet opuscule est la réimpression d'un article inséré dans le *Correspondant* du 25 mai 1904.

— Dans une brochure intitulée : *Comment fut adopté et accepté l'édit de Nantes* (Paris, Retaux, 1904, in-8 de 44 p.), M. Yves de la Brière, qui est tout à fait maître des choses historiques du temps de Henri IV, montre avec une clarté et une loyauté dignes des plus grands éloges comment les protestants profitèrent de l'invasion étrangère pour arracher au Roi des concessions religieuses et politiques dans les « assemblées » successives de Sainte-Foy, Saumur, Loudun, Vendôme, Châtellerault (1593-1597), qui aboutirent à l'assemblée de Nantes et à l'édit qui suivit (13 avril 1598). L'indignation des catholiques français et du Saint-Siège fut extrême; le temps calma ces justes alarmes; mais il fallut toute l'énergie d'Henri IV pour faire accepter au pays ces « faiblesses », qui furent plus prêtes de déchaîner la guerre que de ramener la paix. Ces pages ont paru d'abord dans les *Études* (mars et avril 1904) ; leur lecture s'impose à tous ceux qui veulent connaître les choses du protestantisme à la lumière de l'impartialité historique.

— Parmi les publications similaires, le premier rang appartient indiscutablement au *Clergé français. Annuaire ecclésiastique et des congrégations religieuses pour 1904* (Tours et Paris, A. Mame, gr. in-8 de XCVI-1019 p., illustré d'un portrait de S. S. Pie X et des armoiries de tous les évêques de France. — Prix, cartonné : 6 fr.). La première partie de cet annuaire, comprenant les renseignements d'intérêt général relatifs à l'Église, nous donne non pas une simple nomenclature des diocèses de France, mais le véritable annuaire de l'Église universelle établi à l'usage spécial du clergé de France. La liste du clergé paroissial (avec indication des bureaux de poste et des gares de chemin de fer), aumôniers et professeurs, a été mise à jour avec un soin minutieux. Les derniers changements, aussi bien dans les congrégations romaines que dans le clergé de France, y sont relatés. Le présent annuaire, qui en est à sa onzième année, doit pouvoir se trouver dans

toutes les bibliothèques du clergé ; il n'est pas moins indispensable à ceux que leurs travaux, leurs affaires ou leurs relations mettent en rapports avec le monde ecclésiastique français.

— Une revue nouvelle, luxueusement éditée, qui nous semble appelée à un succès aussi rapide que certain, vient de lancer son premier numéro ; elle est intitulée : *Le Tour de France, guide du touriste*. Ce périodique, illustré de nombreuses et belles gravures, paraîtra le 15 de chaque mois, en un fascicule de format gr. in-4 de 32 p. Il se propose de donner mensuellement « le programme détaillé et la description de plusieurs excursions de caractères différents : à la mer, en montagne, en plaine, etc. Il publiera des monographies très documentées des principales villes, des cathédrales et des châteaux de France, rédigées par des personnalités connues. Des études ethnographiques sur les mœurs, coutumes et costumes des provinces de France, et des promenades dans les principaux musées alterneront avec les articles du tourisme et augmenteront l'attrait documentaire de la Revue. » Dès le présent mois, nos lecteurs trouveront dans la Partie technique du *Polybiblion* le sommaire du *Tour de France* auquel nous souhaitons une longue carrière (Paris, direction et rédaction : 295, boulevard Raspail, XVIe ; Aministration : 12, passage des Favorites, 271, rue de Vaugirard, XVe. — Prix de l'abonnement : France, 12 fr.; Étranger, 15 fr.).

— Mentionnons les deux dernières biographies parues dans la collection : *Les Célébrités d'aujourd'hui*, publiée par la « Bibliothèque internationale d'édition, E. Sansot et Cie ». La première concerne *Henri de Régnier*, par M. Paul Léautaud (in-18 de 48 p.), la seconde *Alfred Capus*, par M. Édouard Quet (in-18 de 45 p.). — Prix de chaque brochure : 1 fr. L'une et l'autre sont illustrées d'un portrait frontispice, d'un autographe, de quelques dessins et caricatures ; elles sont complétées par une suite d'opinions émises par certains écrivains sur l'homme et son œuvre et par une bibliographie des ouvrages publiés, des collaborations diverses, des journaux, revues et livres à consulter, sans oublier l'iconographie relative à chaque personnage. On le voit, c'est complet.

ANJOU. — M. l'abbé F. Uzureau vient de publier la 2e série d'*Andegaviana* (Angers, Sireaudeau ; Paris, A. Picard et fils, 1904, in-8 de 569 p.). Le *Polybiblion* a parlé de la première série, t. LIX, p. 372. Nous n'avons rien à ajouter à nos précédentes réflexions sur cet intéressant recueil, dont le plus ancien *ana* remonte à Philippe le Bel, et le plus récent à Mgr Freppel, en 1871 : ils n'ont pas tous, assurément, la même valeur critique ni peut-être le même intérêt ; l'auteur ne se le dissimule certainement pas ; mais on trouve là maints traits de mœurs, maints documents que les historiens et les curieux ne pourront pas oublier, — lorsque la table alphabétique, indispensable, sera imprimée. Parfois, il serait désirable que l'érudit collectionneur rectifiât de trop grosses erreurs : par exemple « le duché de Beaufort » mentionné dans un manuscrit cité (p. 469) : M. Uzureau sait, comme tous les Angevins, que Beaufort fut un comté, jamais un duché.

— La *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* vient de publier un *Recueil d'Annales angevines et vendômoises*, confié à M. Louis Halphen (Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 162 p., avec table alphabétique des noms propres). Ce sont les Annales de Saint-Aubin d'Angers (1154), avec *addenda* jusqu'à 1357, le catalogue critique des abbés, la généalogie du comte d'Anjou, Geoffroy Martel ; les Annales de Vendôme, qui vont de 678 à 1347 ; celles de Saint-Maurice, ou plutôt dites de Renaud, archidiacre de Saint-Maurice (678 à 1106), les Annales, l'obituaire et la liste

des abbés de Saint-Serge d'Angers, poursuivie de 1067 à 1180, enfin les Annales de Saint-Florent de Saumur qui vont de 700 à 1236. Dans une très sagace Introduction de LXI pages, M. Louis Halphen explique qu'on a jugé nécessaire cette nouvelle édition de documents précieux, déjà publiés en 1869 par MM. Mabille et Marchegay dans les *Chroniques des églises d'Anjou*. L'érudit critique a apporté aux textes un certain nombre de modifications inspirées par l'examen très attentif des sources originales; il combat ainsi plus d'une des assertions émises par MM. Marchegay et Mabille, notamment sur le titre donné par les précédents éditeurs aux *Annales de l'Evière* d'Angers ; pour lui (et sa démonstration paraît irréfutable) c'est à Vendôme et non à Angers que le manuscrit fut rédigé, et il l'appelle : les *Annales de Vendôme*.

BOURGOGNE. — La petite brochure de M. l'abbé F. Poulaine intitulée : *Le Vieux Château de Voutenay* (*Yonne*) (Montligeon, imp. de Notre-Dame de Montligeon, 1904, in-8 de 35 p.) est l'histoire très sommaire d'une forteresse construite par Pierre de Courtenay sur les rives de la Cure à Voutenay (Yonne, arr. d'Avallon, cant. de Vézelay). M. Poulaine esquisse à grands traits les vicissitudes de ce château à travers les siècles et les sièges qu'il soutint jusqu'au jour où il fut ruiné, probablement au XVIIe siècle. Son propriétaire actuel, le docteur Rafinesque, a utilisé ce qui en subsistait pour reconstruire une demeure moderne sur le même plan.

BRETAGNE. — M. l'abbé Duine, poursuivant ce qu'il appelle ses études sociologistes, publie une monographie intitulée : *Un Village de France. Guipel* (*Ille-et-Vilaine*) (Rennes, imp. Fr. Simon, 1904, in-8 de 36 p.). Dans son enquête minutieuse, l'auteur n'oublie rien : origines, château, église, municipalité, assistance publique, écoles, culte local, c'est-à-dire légendes et superstitions populaires, population : il a tout fouillé, tout examiné, tout décrit. Trois appendices, sans parler des *addenda*, terminent la plaquette. On retrouve le style précis et humoristique de M. Duine, qui aurait bien pu donner à la *Lanterne* la primeur de son second appendice : c'était là sa place naturelle, comme fond et comme forme, et sa brochure eût été allégée d'une page qui lui ôte singulièrement de son sérieux.

FRANCHE-COMTÉ. — Chaque fois qu'un évènement religieux se produit dans le diocèse de Besançon, M. le chanoine Louvot, actuellement curé-doyen de Gray, ne manque pas de nous le raconter. C'est ce qu'il vient de faire à propos du sacre de Mgr de Beauséjour, nommé évêque de Carcassonne, par décret remontant au 13 mai 1902. La cérémonie du sacre, pour des causes que chacun connaît, a dû être retardée jusqu'au 20 mars dernier. Elle a eu lieu dans l'église Saint-Georges de Vesoul, au milieu d'un concours énorme de prêtres et de fidèles. Dans une brochure intitulée : *Le Sacre de Mgr de Beauséjour, évêque de Carcassonne. Notes et souvenirs* (Vesoul, imp. L. Bon, 1904, in-8 de 67 p., avec portrait), M. le chanoine Louvot, après avoir donné une courte notice biographique sur le nouveau et très sympathique prélat et décrit la cérémonie du 20 mars, ainsi que le banquet qui l'a suivie, a recueilli tous les discours, toasts et allocutions en prose et en vers prononcés à cette occasion. La brochure est terminée par *les Adieux de Mgr de Beauséjour au diocèse de Besançon* et le récit de l'intronisation de l'évêque à la cathédrale de Carcassonne (7 avril 1904).

GUYENNE ET GASCOGNE. — Depuis quelques années, l'attention des érudits est portée sur les comptes. En les étudiant, on a trouvé en eux la solution d'un grand nombre de problèmes historiques qu'on aurait vaine-

ment cherchée ailleurs. On doit donc accueillir très favorablement la publication de documents de ce genre. M. l'abbé Fraikin, dans son ouvrage intitulé : *Les Comptes du diocèse de Bordeaux, de 1316 à 1453, d'après les archives de la Chambre apostolique,* première partie (Extrait des *Annales de Saint-Louis des Français*. Rome, imp. Cuggiani, 1903, in-8 de 191 p.) a tiré des différentes séries des archives de la Chambre apostolique les mentions relatives au diocèse de Bordeaux, entre les années 1316 et 1453. Outre ces mentions, on trouve aussi dans cette publication plusieurs bulles de papes, et des lettres de divers personnages concernant l'administration financière de ce diocèse. Ce recueil, publié avec soin, pourra rendre de grands services à tous les érudits qui s'occupent de l'histoire ecclésiastique de la région du sud-ouest de la France. En tête de son travail, M. l'abbé Fraikin a fait connaître en quelques pages les séries et la nature des documents qui composent les archives de la Chambre apostolique.

— Aulon, actuellement commune du département de la Haute-Garonne, arrondissement de Saint-Gaudens, canton d'Aurignac, est une localité dont l'origine est fort ancienne. Un prieuré y fut établi au moyen âge et eut, pendant plusieurs siècles, une certaine importance. Aussi ne doit-on pas être surpris que le P. Irénée ait consacré à la monographie de cette paroisse un volume sous le titre de : *Comminges et Nébousan. Aulon, monographie locale accompagnée de notes importantes sur l'ancien diocèse de Comminges, la vicomté de Nébousan et les communes voisines d'Aulon* (Toulouse, Privat; Saint-Gaudens, Abadie, 1904, in-8 de XVI-240 p.). Très bien présenté, ce travail est intéressant et fait connaître le passé de ce village. Après en avoir discuté les origines, l'auteur étudie successivement le prieuré bénédictin, la seigneurie, la paroisse, l'administration consulaire, puis retrace le tableau de ce qui se passa de plus saillant à Aulon pendant la période révolutionnaire. A la fin du volume, l'auteur a publié un grand nombre de pièces justificatives, dont quelques-unes méritent de fixer l'attention. En somme, on a dans cet ouvrage une bonne monographie, dans laquelle cependant l'ordre laisse un peu à désirer.

— C'est en 1732, alors que l'abbé commendataire marquis de Roquépine était possesseur de la baronnie de Samadet, qui fut autorisé par décision du Conseil d'État, l'établissement de *la Faïencerie de Samadet* (*Landes*). Sous ce titre même, M. le Dr Louis Sentex a consacré à cette faïencerie une brochure intéressante (Paris, Lechevalier, in-8 de 36 p., avec 5 planches). « Les choses, observe M. Sentex, ne marchèrent pas toutes seules, et les Bordelais surtout firent une vive opposition », car Bordeaux, qui possédait plusieurs fabriques de faïence, dont la première remontait à 1714, craignait la concurrence. L'abbé de Roquépine finit par avoir gain de cause. « La faïencerie de Samadet a fabriqué pendant tout un siècle, et cette longue durée se partage en deux périodes bien tranchées, l'une de prospérité, l'autre de décadence. La belle période de la faïencerie de Samadet s'arrête à la Révolution. La période de déclin se produisit alors et s'accentua avec une très grande rapidité : il ne sortit plus, depuis cette époque, des fours de Samadet aucune jolie pièce » (p. 20). L'auteur a été amené à parler de cet établissement en pleine connaissance de son sujet par la raison que « trois générations de collectionneurs » l'ont mis en possession d'un nombre considérable de pièces sorties de Samadet. On remarquera dans ce travail, bonne contribution de l'histoire de la céramique en France, une curieuse lettre adressée à l'abbé de Roquépine par le marquis de Chauvelin-Crisenoy (Fontainebleau, 15 octobre 1735), « intéressante à reproduire, remarque de M. le Dr Sen-

tex, parce qu'elle donne une idée des mœurs des ruraux de l'époque, qu'elle prouve que ce n'était pas alors, autant qu'on veut bien le dire, le règne du bon plaisir; qu'en somme la justice était égale pour tous et que les pouvoirs publics du temps n'accusaient pas les tribunaux de *défaillances*, lorsqu'ils ne jugeaient pas selon leurs désirs. »

LANGUEDOC. — M. l'abbé J.-M. Vidal a donné un excellent chapitre d'histoire ecclésiastique dans son travail intitulé: *Les Origines de la province ecclésiastique de Toulouse (1295-1318)* (Toulouse, Privat, 1903, in-8 de 94 p. Extrait des *Annales du Midi*). Avant 1295, Toulouse était le chef-lieu d'un immense diocèse allant du confluent de la Garonne et du Tarn aux sources de l'Ariège et des portes de Carcassonne aux frontières d'Armagnac et de Comminges. Aussi, l'administration de ce vaste territoire était-elle une charge un peu lourde pour un seul évêque. Boniface VIII essaya, en 1295, de créer le diocèse de Pamiers aux dépens de celui de Toulouse; mais l'opposition de l'évêque de Toulouse ne lui permit pas d'atteindre ce but et ce fut seulement Clément V qui, en 1308, fixa d'une manière définitive les limites et les revenus du nouveau diocèse. Jean XXII, son successeur, ne s'arrêta pas là, et, élevant Toulouse au rang de métropole, il trouva le moyen, dans les limites de son diocèse, de tailler encore six nouveaux évêchés. M. l'abbé Vidal, dans la seconde partie de son travail, montre comment le Pape arriva à ses fins; puis, dans la troisième et dernière partie, il fait connaître la délimitation des diocèses et des menses de Toulouse, de Pamiers, de Mirepoix, de Montauban, de Rieux, de Lombez, de Saint-Papoul et de Lavaur. Excellent travail, fait en grande partie à l'aide de documents tirés des Archives du Vatican.

— Nous devons une mention au fascicule du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* daté 1904, 1er semestre (t. VIII) (Narbonne, imp. Caillard, 1904, in-8 de XX-159 p.), qui vient de nous parvenir. Il est ainsi composé : *Le T cursif dans les inscriptions monétaires carolingiennes*, par M. G. Amardel (p. 1-23); — *Inventaires narbonnais du XIVe siècle*, publiés par M. J. Guiraud. III. *Inventaire de Pierre de Jean, évêque de Carcassonne (1358)* (p. 25-152); — *Notes archéologiques sur la région de Fleury-d'Aude*, par M. J. Campardou (p. 153-159).

LORRAINE. — Les collectionneurs d'imagerie populaire ne manqueront pas de faire le meilleur accueil à la jolie brochure que vient de publier M. François Mathias sous le titre : *Notice sur l'imagerie d'Épinal* (Épinal, imp. Pellerin, 1904, in-8 de 32 p., avec des reproductions d'anciennes gravures extraites des bois du temps. — Prix : 0 fr. 50). L'auteur nous parle d'abord des origines et des diverses créations de l'imagerie. C'est en 1796 que Jean-Charles Pellerin, horloger à Épinal, débuta dans le genre en faisant des cadrans en papier, imprimés et coloriés, dont les bois existent encore à l'usine actuelle (reproduction hors texte, en noir, entre les pages 8 et 9). Le succès salua cette nouveauté, qui ne tarda pas à être suivie, lors du rétablissement du culte catholique en France, par toute une série d'images de sainteté et de piété. Puis vinrent des dessins « se rapportant aux épisodes glorieux de la République et de l'Empire, sans négliger les nombreuses planches de sujets variés dont l'énumération serait trop longue. » A signaler spécialement aux amateurs les détails fournis sur les collections actuelles de l'imagerie. La maison Pellerin dispose de dix catalogues (grandes images, estampes fines, images ordinaires et dorées, soldats, batailles, histoire naturelle, galeries historiques, constructions, etc.). L'un de ces catalogues renferme les titres de la fameuse *Bibliothèque bleue* qui

compte 150 brochures de formats différents. Les dernières pages de l'opuscule sont consacrées à *Une Visite à l'imagerie* : c'est une description rapide mais très complète de l'établissement. Trente gravures illustrent la présente *Notice*, parmi lesquelles il convient de mentionner spécialement le cadran de Jean-Charles Pellerin, la bataille de la Moscowa, la bataille de Waterloo et le portrait de Kléber, en grand format, hors texte.

Normandie. — M. l'abbé Porée a écrit une *Note sur Auguste Le Prévost et Charles Nodier* (Rouen, imp. L. Gy, 1903, in-8 de 13 p.). « Vers 1818, dit M. l'abbé Porée, le baron Taylor et M. de Cailleux, aide-de-camp du général de Lauriston, réunis dans le modeste salon que Charles Nodier avait ouvert dans sa maison de la rue de Choiseul, décidèrent d'entreprendre une vaste publication qui aurait pour titre : *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France.* » Cette publication commença par la Normandie, qui devait, à elle seule, comporter deux volumes, grand in-folio. Le premier parut en 1820 et le deuxième en 1825. La présente brochure renferme de curieux détails sur la manière dont fut composé ce tome II et sur une partie de la correspondance échangée à ce propos entre Le Prévost et Nodier.

— L'opuscule du même M. Porée qui a pour titre : *Une Vieille Description du château du Vaudreuil* (Caen, Delesques, 1904, in-8 de 16 p., avec un plan) nous avait fait espérer, au premier abord, quelque renseignement relatif à ces peintures, dont l'exposition des Primitifs français a mis récemment en relief la perte irréparable. Mais nous nous sommes rapidement consolé de cette déception relative en voyant que M. le chanoine Porée nous offrait un document caractéristique au plus haut point des habitudes de l'aristocratie intelligente du XVIIIe siècle. L'abbé Pérégrin appartenait à cette classe de lettrés, nourris des souvenirs de l'antiquité classique, auxquels la versification ne coûtait sans doute qu'un mince effort. De ce joyeux compagnon, auquel la goutte faisait payer l'habitude des repas copieux et d'une vie trop sédentaire, nous trouvons le pareil partout où, comme au Vaudreuil, le maître du logis ouvrait son salon aux intellectuels du pays, et où se réunissait une « société brillante et d'esprit léger » comme la caractérise si bien M. le chanoine Porée.

Orléanais. — Nous avons sous les yeux les deux fascicules formant le tome III de la troisième série des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, correspondant au 72e volume de la collection (Orléans, imp. A. Gout, 1903, in-8 de 372 p., avec 2 planches). Ce volume se compose des travaux suivants : *Notice historique sur l'abbé Pataud (1752-1817)*, par M. Ch. Cuissard (p. 1-52, avec 1 pl.) ; — *Les Grands Fléaux de l'humanité. La Tuberculose ; question sociale*, par M. le Dr Fauchon (p. 53-158) ; — *Note sur l'apparition d'une source jaillissante dans le lit de la Loire (juillet 1903)*, par M. R. Mille (p. 162-168, avec 1 pl.) ; — *Impressions artistiques*, poésies, par M. Ch. Michau (p. 169-173) ; — *Instantanés de l'autrefois*, poésies, par M. le Dr E. Arqué (p. 174-180) ; — *Le Théâtre orléanais à travers les âges*, par M. Abel Huard (p. 181-273) ; — *Les Fluides bocillogires étudiés au moyen de la furcelle*, par M. le comte de Tristan (p. 280-321) ; — *Les Vases égyptiens*, par M. Auguste Baillet (p. 322-337).

Savoie. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie a dernièrement publié le tome X de la quatrième série de ses *Mémoires* (Chambéry, Imp. savoisienne, 1903, in-8 de 760 p., avec 3 portraits et 4 planches). Sur les neuf études qui, indépendamment de quatre rapports

sur divers concours, ont servi à composer cet important volume, il n'en est pas moins de six revêtus de la signature de M. François Descostes : *Éloges de M. Hippolyte Lachat* (p. 1-19, avec portrait); — *Éloge de M. Ernest Arminjon* (p. 21-38, avec portrait); — *L'Esprit provincial en Savoie* (p. 41-76); — *Éloge de M. le comte de Mouxy de Loche* (p. 145-156, avec portrait); — *Éloges de Monseigneur Rosset, évêque de Maurienne* (p. 177-207); — *Les Émigrés en Savoie, à Aoste et dans le pays de Vaud (1790-1800), d'après des documents inédits* (p. 209-558). Quant aux trois autres mémoires, ce sont les suivants : *L'Age de la pierre en Savoie. Station de Saint-Saturnin, commune de Saint-Alban. Époque robenhausienne (pierre polie)*, par M. A. Perrin (p. 157-176); — *La Cathédrale de Saint-Jean-Baptiste et ses dépendances à Saint-Jean de Maurienne (Savoie), étude historique et archéologique*, par M. le chanoine S. Truchet (p. 559-700, avec 4 planches); — *Les Sentiments religieux, essai psychologique*, discours de réception de M. l'abbé Joseph Burlet (p. 701-728), auquel M. Fr. Descostes a répondu par un autre discours d'importance égale (p. 731-758).

— La même société savante a fait paraître : *Tableau de tous les membres de l'Académie (1820-1903) et Tables des noms et des matières contenues dans chacun des volumes des Mémoirs et Documents (1825-1902)* (Chambéry, Imp. savoisienne, 1903, in-8 de LVI-204 p.). La *table des noms* a été dressée par M. le Dr Alphonse-André Szerlecki. Quant à celle des matières, elle ne fait que reproduire, à la suite les unes des autres, les tables particulières des neuf premiers volumes de *Mémoires* et des sept volumes de *Documents*.

BELGIQUE. — « Les instructions générales aux nonces des Pays-Bas espagnols, sous le règne d'Albert et d'Isabelle, comme d'ailleurs toutes les instructions générales, constituent une source de premier ordre pour l'histoire religieuse des temps modernes. » Telle est la conclusion d'un travail que MM. A. Cauchie et R. Maere ont inséré dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, et qu'ils ont fait tirer à part (Louvain, Peeters, 1904, in-8 de 33 p.). Ce travail a pour titre : *Les Instructions générales aux nonces des Pays-Bas espagnols (1595-1635)*. C'est une sorte de répétition de l'Introduction au *Recueil des instructions générales aux nonces de Flandre* que MM. Cauchie et Maere publient pour la Commission royale d'histoire de Belgique.

ITALIE. — Le numéro d'avril 1904 de la *Rassegna gregoriana* (Rome, Desclée, Lefebvre et Cie) contient sur l'œuvre liturgique et musicale de Solesmes, des articles qu'il ne nous semble pas inutile de signaler à nos lecteurs. Ce sont trois mémoires présentés au congrès grégorien de Rome par Dom Paul Cagin, Dom Lucien David et Dom André Mocquereau. Le premier nous donne un aperçu lucide sur *l'Œuvre de Solesmes dans la restauration du chant grégorien*, avec trois portraits bien vivants de Dom Guéranger, de Dom Pothier et Dom Mocquereau. Le second nous révèle *Comment les mélodies grégoriennes ont été retrouvées*. Le troisième enfin, avec une compétence que nul ne saurait discuter, nous fait connaître dans *l'École grégorienne de Solesmes sa méthode critique*, méthode dont il a été le véritable fondateur.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Questions bibliques*, par l'abbé de Broglie (in-12, Lecoffre). — *Autour de la question biblique*, par A.-J. Delattre (in-18, Roger et Chernoviz). — *Évangile selon saint Luc*, traduction et commentaire par V. Rose (in-16, Bloud). — *Évangile selon saint Matthieu*, traduction et commentaire, par V. Rose (in-16, Bloud). — *Évangile selon saint Marc*, traduction et commentaire, par V. Rose (in-16, Bloud). — *Compendium ceremoniarum sacerdotis et ministris sacris*, auctore M. Hausherr (petit in-16, Friburgi

Brisgoviae, Herder). — *Puissance divine du sacerdoce catholique*, par Mgr Fèvre (in-8, Savaète). — *Le Réalisme chrétien et l'idéalisme grec*, par l'abbé L. Laberthonnière (in-18, Lethielleux). — *De Imitatione Christi*, auctore Thomas Hemerken a Kempis, edidit M. I. Pohl (2 vol. in-16, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Marie et la Compagnie de Jésus*, par A. Drive (gr. in-8, Castermann). — *Élévations sur les litanies de la Très Sainte Vierge*, par l'abbé Genty de Bonqueval (gr. in-8, Vic et Amat). — *De la Clandestinité dans le mariage*, par l'abbé R. Bassibey (in-18, Oudin). — *La Discipline ecclésiastique des églises réformées en France*, par L. Pidoux (in-8, Lausanne, impr. Bridel). — *La Fonction de la mémoire et le Souvenir affectif*, par F. Paulhan (in-18, Alcan). — *Essai sur le rire. Ses formes, ses causes, son développement et sa valeur*, par J. Sully (in-8, Alcan). — *La Philosophie de Feuerbach et son influence sur la littérature allemande*, par A. Lévy (in-8, Alcan). — *L'Année philosophique*, par F. Pillon (in-8, Alcan). — *Le Programme politique du positivisme*, par A. Baumann (in-18, Perrin). — *La Politique agraire*, par E. von Philippovich ; trad. de l'allemand, par S. Bouyssy (in-8, Giard et Brière). — *Le Droit des humbles, études de politique sociale*, par J.-E. Fidao (in-16, Perrin). — *L'Ouvrier devant l'État*, par P. Louis (in-8, Alcan). — *Les Lois naturelles*, par F. Le Dantec (in-8 cart., Alcan). — *Cours de massage, accessoire des soins d'accouchements*, par le Dr de Frumerie (in-18, Vigot). — *Notions de traitement manuel. Leçons de massothérapie et de kinésithérapie*, par le Dr de Frumerie (in-18, Vigot). — *Les Rayons X et l'Extraction des projectiles*, par C. Remy et P. Peugniez (in-8, Vigot). — *De la Conduite de la guerre. La Manœuvre pour la bataille*, par le Col F. Foch (in-18, Berger-Levrault). — *L'Artillerie de campagne française*, par le Gal H. Rohne ; trad. par le capitaine F. L. J. (in-8, Berger-Levrault). — *L'Art à Toulouse*, par C. Douais (in-8, A. Picard et fils). — *Friedrich Preller der Ältere*, von J. Gensel (in-8, Leipzig, Velhagen und Klasing). — *Histoire abrégée de la musique*, par H. Boyer (in-18, Nony). — *Rome. Souvenirs d'un musicien*, par H. Maréchal (in-18, Hachette). — *La Deffence et illustration de la langue francoyse*, par J. du Bellay; éd. critique par H. Chamard (in-8, Fontemoing). — *Théorie brève de la composition littéraire*, par P. Debuchy (in-12, Tours, Cattier). — *Vers la pitié*, par C. Épry (in-18, Lemerre). — *L'Édelweiss*, par E. Gabory (in-16, Messein). — *Sous la feuille d'or*, par P. Delider (in-8, Messein). — *Parfums, poèmes*, par J. Mariel (in-16, Sansot). — *La Résurrection de la chair*, drame, par J. Princet (in-16, Stock). — *Comédies et Saynètes pour la jeunesse*, par E. Vesco (in-18, Colin). — *Terre maternelle*, par le Vte de Miramont-Fargues (in-18, Plon-Nourrit). — *Un Réveil*, par J. de la Brète (in-18, Plon-Nourrit). — *La Cravache*, par M. Paléologue (in-16, Plon-Nourrit). — *Marie-Claire*, par F. Deschamps (in-16, Perrin). — *Les Dieux familiers*, par J. Bertheroy (in-16, Fontemoing). — *De la Coupe aux lèvres*, par B.-M. Markévitch ; trad. par L. Golschmann et E. Jaubert (in-8, Ollendorff). — *Le Courandier*, par H. Lapaire (in-18 carré, Combet). — *Nitchevo !* par M. de Chonski (in-18, Colin). — *Le Fantôme des Tournoailles*, par J. de Coulomb (in-12, Henri Gautier). — *Les nouvelles Dames de la Haute-Neigerie*, par B. de Buxy (in-12, Henri Gautier). — *L'Erreur*, par J. Rivière (in-12, Henri Gautier). — *Étude critique sur Bossuet*, par le chanoine V. Davin (in-8, Savaète). — *Le Style poétique et la Révolution romantique*, par E. Barat (in-8, Hachette). — *Au Seuil de leur âme. Études de psychologie critique*, par A. Roggio (in-16, Perrin). — *Le Thibet. Le Pays et ses habitants*, par F. Grenard (in-18, Colin). — *Trois Mois de campagne au Maroc. Étude géographique de la région parcourue*, par le Dr F. Weisberger (in-8, Leroux). — *Le Maroc d'aujourd'hui*, par E. Aubin (in-18, Colin). — *Autour de l'Afrique par le Transvaal*, par R. Huchard (in-18, Perrin). —

Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung, von H. Denifle. Erster Band. (in-8, Mainz, Kirchheim). — *L'Église de France au* XVII*e siècle. Le Trône et l'autel*, par R. Musset (in-12, « Pages libres »). — *L'Église et la Révolution française. Des Cahiers de 1789 au Concordat*, par P. Brizon (in-12, « Pages libres »). — *Une Religieuse réparatrice, d'après son journal et sa correspondance*, par Mme S. S. (in-16, Perrin). — *Le Connétable de Bourbon, 1490-1527*, par A. Lebey (in-8, Perrin). — *La Mission de M. de Forbin-Janson auprès du grand-duc et de la grande-duchesse de Toscane, mars-mai 1673*, par C. Douais (in-8, A. Picard et fils). — *Le Mystère de Quiberon (1794-1795)*, par A. Lanne (in-18, Dujarric). — *L'Assemblée nationale de 1871. Gouvernement de M. Thiers*, par M. de Marcère (in-18, Plon-Nourrit). — *La Guerre de Sept ans. Histoire diplomatique et militaire*, par R. Waddington. T. II et III (2 vol. in-8, Firmin-Didot). — *Journal de l'expédition d'Égypte*, par le gal J.-P. Doguereau, publié par C. de la Jonquière (in-8, Perrin). — *Napoléon et l'Angleterre, 1803-1815*, par P. Coquelle (in-18, Plon-Nourrit). — *Péril jaune et Japon*, par A. de Croze (in-18, Comptoir général d'éditions). — *Lâchons l'Asie ; prenons l'Afrique*, par O. Reclus (in-18, Librairie universelle). — *Questions actuelles controversées*, par l'abbé Marchand (in-18, Tours, Cattier). — *Le Credo révolutionnaire*, par l'abbé Marchand (in-18, Tours, Cattier). — *Liberté, Égalité, Fraternité*, par le Mis Costa de Beauregard (in-18, Retaux). — *Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. Première période (1113-1500)*, par Fourier Bonnard (in-8, Savaète). — *Cartulaire du prieuré de Saint-Mont (ordre de Cluny)*, publié par J. de Jaurgain (in-8, Champion). — *Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, 1172-1361*, publiés par A. Longnon. *T. II. Le Domaine comtal* (in-4, Leroux). — *Le Pangermanisme en Autriche*, par G. Weil (in-18, Fontemoing). — *Grands Seigneurs d'autrefois. Le Duc et la duchesse de Bournonville et la Cour de Bruxelles*, par la Ctesse M. de Villermont (in-8, Retaux). — *Études sur l'Espagne*, par A. Morel-Fatio, 3e série (in-8, Bouillon). — *Le Portugal et le Saint-Siège*, par le marquis M. Swiney de Mashanaglass. T. III (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Madame de Montesson, douairière d'Orléans, 1738-1806*, par J. Turquan (in-18, Tallandier). — *Sous l'horizon. Hommes et choses d'hier*, par le Vte E.-M. de Vogüé (in-18, Colin).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Orientalisme. Abrégé de l'histoire de la religion (*l'abbé Vandepitte*) 68
Question d'Écriture sainte (*Ch. P. Grannam*) ; trad. de l'anglais par *l'abbé L. Collin* 193
La Bible et l'Histoire (*le R. P. F. Prat*) 194
La Loi de Hammourabi (vers 2000 av. J.-C.) (*V. Scheil*) 195
Der Pharao des Auszuges. Eine exegetische Studie zu Exodus 1-15 (*Karl Miketta*) 196
La Bible et l'Archéologie syrienne (*V. Ermoni*) 197
Porta Sion. Lexikon zum lateinischen Psalter (Psalterium Gallicanum) unter genauer Vergleichung der Septuaginta und des hebräischen Textes mit einer Einleitung über die hebr.-griech.-latein. Psalmen und dem Anhang : Der apokryph Psalter Salomons (*Jakob Ecker*) 198
Les Psaumes ; trad. de l'hébreu par *M.-B. d'Eyragues* 198
Die chronologischen Fragen in den Büchern Ezra-Nehemia (*Joseph Fischer*) 199
Les Juifs et le Messie. Première Partie. Les Espérances messianiques des anciens Juifs (*A. Paulus*) 200
Les Juifs et le Messie. Deuxième Partie. Les Premières Prédications de Jésus (*le même*) 200
Les Juifs et le Messie. Troisième Partie. Jésus hors la loi (*le même*) 201
Les Juifs et le Messie. Quatrième Partie. L'Idée messianique après Jésus-Christ (*le même*) 201
Jésus, Messie et Fils de Dieu, d'après les Évangiles synoptiques (*M. Lepin*) 346
Lettres à l'abbé Loisy sur quelques points d'Écriture sainte (*l'abbé G. Frémont*) 202
Évangile de saint Jean. Commentaires (*P.-M. Compagnon*). T. I. Vie publique de Jésus 203
L'Évangile d'après les quatre évangélistes harmonisés en un seul récit (*l'abbé H. Lesêtre*) 203
Eine Elfapostelmoral oder X. Recension der « beiden Wege » (*Theodor Schermann*) 204

Théologie dogmatique. Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de *l'abbé Mangenot*. Fasc. VIII-IX, X et XI (T. II) 147
Introductio ad sacram theologiam seu de veritate catholica e fidei (*Fr. Joanne Lottini*) 42
Institutiones theologiae dogmaticae specialis (*Fr. Joanne Lottini*). 42
Précis de la doctrine chrétienne (*l'abbé Servais*). T. II 66
Le Catéchiste expliquant la doctrine catholique (*Geo. Edw. Howe*) ; trad. de l'anglais par *l'abbé J. Debreyne*. 1re partie. Le Symbole des Apôtres 206
Catéchisme d'un laïque (*Emile Collas*) 454
Histoire du Credo. Le Symbole des Apôtres (*V. Ermoni*) 167
Le Tribunal de la pénitence devant la théologie et l'histoire (*l'abbé P. Pelle*) 517

Théologie morale. Sermons. Œuvres choisies (*Mgr Billard*).
Sermons, prônes et instructions. T. I..... 205
La Crèche, la croix, l'autel. Entretiens et discours (*l'abbé J. Vaudon*)..... 207
Conférences de la Madeleine. Carême 1903. Puissance de la femme. Action de l'Évangile (*l'abbé Henri Bolo*)..... 209

Apologétique. Le Christianisme, exposé apologétique (*G. de Pascal*). 1re partie. La Vérité de la religion..... 426
La Religion démontrée, ou les Fondements de la foi catholique devant la raison et la science (*le P. A. Hillaire*)..... 148
Lettre à un jeune bachelier sur les objections modernes contre la religion (*l'abbé Léon Désers*)..... 210
Nature et surnaturel. Élévation, déchéance, état présent de l'humanité (*J.-V. Bainvel*)..... 225

Ascétisme et piété. L'Évangile du pauvre (*Mgr Baunard*)..... 211
Lettres spirituelles (*Bossuet*)..... 212
Nos Communications avec les morts (*l'abbé Henry Bolo*)..... 208
La Science de la prière (*le P. Ludovic de Besse*)..... 212
Reponse au P. Ludovic de Besse sur « La Science de la prière » (*l'abbé Poulain*)..... 213
Paillettes d'or. 12e série..... 213

Mélanges. La Publicité du culte catholique (*l'abbé Lucien Crousil*)... 265
L'État religieux et le Clergé paroissial (*le R. P. Dom Gréa*)..... 358
L'Abstention religieuse dans le temps présent (*le chanoine Planeix*). 66
Le Mouvement chrétien (*Guibert*)..... 210

Hétérodoxie. La Magie dans l'Inde antique (*Victor Henry*)..... 44
Notes de mythologie syrienne (*René Dussaud*)..... 167
Joannis Hus Exposicio decalogi nach neuentdeckten Handschriften zum erstenmal herausgegeben von *Wenzel Flajshans*..... 167
Die Gnosis Grundlagen der Weltanschauung einer edleren Kultur (*E. H. Schmitt*]. T. I. Die Gnosis des Altertums..... 518

JURISPRUDENCE

Philosophie et Histoire du droit. Droit naturel (*A. Castelein*)..... 481
Précis élémentaire de l'histoire du droit français (*E. Glasson*)..... 483
Magyar alkotmány- és jogtörténel, tekintettel a nyugati államok jogfejlődésére (Histoire de la constitution et du droit hongrois, avec des considérations sur le développement du droit dans les États occidentaux) (*A. Timon*)..... 137
Les Fondateurs du droit international, leurs œuvres, leurs doctrines (*J. Barthélemy, H. Nézard, L. Rolland, J. Basdevant, G. Scelle, P. Avril, J. Delpech, L. Olive, A. Mallarmé, H. Balby*).... 485

Droit canonique et ecclésiastique. Compendium praelectionum juris regularis, *R. P. Pisti Montani*, ad recentissimas leges ecclesiasticas redactum (*P. Victorio ab Appeltern*)..... 227

Droit international. Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères (*Jules de Clercq*). T. XXI (1897-1900)..... 347
Recueil d'actes internationaux de l'empire ottoman, recueillis et publiés par *Gabriel Effendi Noradounghian*. T. III (1856-1878) et T. IV (1878-1902)..... 427
Vers la paix. Droits et devoirs des nations. Pacte de paix. Arbitrage. Désarmement (*E. Duplessix*)..... 227

Droit public et constitutionnel. Les Monarchies de l'empire allemand, organisation constitutionnelle et administrative (*le vicomte Combes de Lestrade*)..... 486
L'Introduction du regime parlementaire en France sous Louis XVIII et Charles X (*J. Barthélemy*)..... 487
De l'Application faite en Cochinchine du principe de la séparation des autorités administrative et judiciaire, décrets sur l'indigénat (*Antoine-Louis Carlotti*)..... 488

Droit administratif. Les Impôts en France, traité technique, avec Préface de *J. Caillaux* 489
Le Droit positif et la Juridiction administrative (Conseil d'Etat et conseils de préfecture) (*Léon Marie*) 490
De la Responsabilité envers les particuliers des fonctionnaires administratifs autres que les ministres (*Alfred-Georges Boulen*)... 492
Le Délégué cantonal sous la 3e République, ce qu'il doit connaître, ce qu'il peut faire, services qu'on attend de lui (*Albert Lantenois*) 497

Droit civil. Simples Explications sur le droit civil et ses bases nécessaires (*L. Jouitou*) 493
Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent (*Léon Siville*). T. VIII 493

Droit commercial. Législation ouvrière. Traité pratique des procès relatifs aux chemins de fer (exploitation commerciale) (*Gabriel de Villemandy*) 494
Du Rachat des chemins de fer et de ses conséquences (*Robert Deubel*) 494
Loi espagnole sur la propriété industrielle du 16 mai 1902, trad. et commentaire par *Paul Carpentier* 495
L'Hygiène et la sécurité des travailleurs dans la législation française (*Albert Dullin*) 495
Essai sur la législation ouvrière aux États-Unis (*William Franklin Willoughby*) ; trad. par *A. Chaboseau* 34

Droit pénal. De la Criminalité en France dans les congrégations, le clergé et les principales professions, d'après les derniers documents officiels (*Georges Beririn*) 454
Les Nouveaux Jugements du président Magnaud (*Henry Leyret*)... 497

Législation forestière. Code de la législation forestière (*A. Puton* et *Ch. Guyot*) 496

Mélanges. Les Associations et les cercles depuis la loi du 1er juillet 1901 (*Jacques Grumbach*) 496

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. La Science et la Philosophie (*Charles Bourdel*)..... 386
Des Adelard von Bath Traktat de eodem et diverso (*Dr Hans Willner*) 429
Dominicus Gundissalinus, de divisione philosophiae (*Dr Ludwig Baur*) 429
Méthodes et concepts (*Paul Dupuy*) 386
La Beauté rationelle (*Paul Souriau*) 388
L'Idéal esthétique, esquisse d'une philosophie de la beauté (*Fr. Roussel-Despierres*) 389
Faits et commentaires (*Herbert Spencer*); trad. de l'anglais par *Auguste Dietrich* 389
La Philosophie de l'effort (*Armand Sabatier*) 389
La Théorie du bonheur (*G. d'Asambuja*) 393
Le Bonheur et l'Intelligence (*Ossip-Lourié*) 393
Nouveau Programme de sociologie (*Eugène de Roberty*) 394
Combat pour l'individu (*Georges Palante*) 395
L'Éternel Conflit, essai philosophique (*William Romain Paterson* [*Benjamin Swift*]); trad. de l'anglais par *G. Milo* 396
Paradoxes philosophiques (*Mme Anna Wallenberg*) ; trad. du suédois 396
Considérations sur la critique de la raison pure (*le comte Domet de Vorges*) 398
La Formation du radicalisme philosophique (*Élie Halévy*). T. III... 399

Psychologie. Die Psychologie Alberts des Grossen (*Dr. Arthur Schneider*). 1. Teil 430
La Psychologie contemporaine (*Guido Villa*) ; trad. de l'italien par *Ch. Rossigneux, Valentin* et *Battesti* 390
Esquisse d'un système de psychologie rationnelle (*Emile Lubac*).... 391
Notions de psychologie appliquées à la pédagogie et à la didactique (*H. Timmerman*) 391

L'Absolu, forme pathologique et normale des sentiments (*L. Dugas*) 392
Les Phénomènes psychiques (*J. Maxwell*)..... 392
Le Langage intérieur et les Paraphasies (la Fonction endophasique) (*G. Saint-Paul*)..... 393

Morale. La Morale religieuse et métaphysique et la Morale laïque (*Charles Lejeune*)..... 393
Principes de morale sociale (*Louis Deschamps*)..... 36
La Morale de Kant (*André Cresson*)..... 399
Du Perfectionnement de l'homme (*J. de Lerne*)..... 395
Profession de foi du vicaire auvergnat, précédée de celle de M. Joseph Cerisier, financier notoire et coquin estimable (*Pierre-Félix*)..... 396

Métaphysique. Dieu et l'Ame, essai d'idéalisme expérimental (*Adolphe Coste*)..... 387
La Vie future, ou l'Immortalité de l'âme devant l'opinion humaine (*le Dr Maurice Bastié*)..... 387

Histoire de la philosophie. Mélanges. La Philosophie ancienne et la Critique historique (*Charles Waddington*)..... 397
Commentaire sur le Parménide (*Proclus le Philosophe*), suivi du commentaire anonyme sur les VII dernières hypothèses; trad. par *A. Chaignet*. T. III..... 397
Historia de la filosofia del siglo XIX (*Alberto Gomez Izquierdo*)..... 401
Esquisse d'une évolution dans l'histoire de la philosophie (*N. Kostyleff*)..... 397
Descartes, directeur spirituel. Correspondance avec la princesse Palatine et la reine Christine de Suède (*Victor de Swarte*)..... 398
La Philosophie religieuse de Pascal et la Pensée contemporaine (*Victor Giraud*)..... 398
La Vie et les œuvres de Ballanche (*Charles Huit*)..... 45
Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine; contribution à l'histoire des idées au XIXe siècle (*P.-Félix Thomas*)..... 399
Schopenhauer, l'homme et le philosophe (*A. Bossert*)..... 400
Les Maîtres de la pensée contemporaine (*J. Bourdeau*)..... 400
A Monsieur le comte L. Tolstoï, lettre ouverte d'un libre penseur.. 401

Éducation. Enseignement. Entretiens sur l'éducation (*la comtesse Zamoyska*); trad. du polonais par H. C..... 208
L'Éducation fondée sur la science (*C.-A. Laisant*)..... 394
Pestalozzi et l'Éducation populaire moderne (*A. Pinloche*)..... 229
L'Éducation laïque (*Camille Léger*)..... 359
L'État mère de famille et l'Éducation laïque des jeunes filles (*L. Le Bressan*)..... 265
L'Éducation du sentiment (*Edgard Montier*)..... 168
De dix-huit à vingt-trois ans. La Vie d'étudiant. L'École préparatoire et les grandes écoles (*W. Tampé*)..... 455
Pour la pédagogie (*Georges Dumesnil*)..... 228
De la Formation des maîtres de l'enseignement secondaire à l'étranger et en France (*M. Dugard*)..... 519

Sciences politiques, économiques et sociales. La Dépopulation en France, ses causes et ses remèdes (*Henry Clément*).. 32
Le Salaire (*L. Garriguet*)..... 33
La Coopération (*P. Hubert-Valleroux*)..... 31
Les Associations agricoles en Belgique (*Max Turmann*)..... 32
La Question syndicale au congrès de Chalon..... 32
Essai sur la légitimité du droit de coalition. Les Grèves de 1900 en France et à l'étranger (*A. Hours*)..... 34
Compendio di scienza delle finanze (*Michele Santoro*)..... 35
L'Etat, sa nature et ses fonctions (*le R. P. Th. Calmes*)..... 35
La Famille fait l'Etat (*Frantz Funck Brentano*)..... 36
Questions religieuses et sociales du temps présent (*l'abbé Planeix*). 46
Bibliothèque pacifiste internationale. Vers l'avenir (*Stéfane-Pol*). Les Deux Evangiles (*Stéfane-Pol*). La Paix armée (*Messimy*). France et Angleterre (*d'Estournelles de Constant*). La Marche vers la paix (*A. Follin*)..... 266
L'Année sociologique, publiée sous la direction de *Emile Durkeim* (6e année, 1901-1902)..... 37

Le Socialisme allemand et ses dernières évolutions (*l'abbé L. Winterer*) 38
Le Monde socialiste (*Léon de Seilhac*) 38
La Démocratie socialiste allemande (*Edgard Milhaud*) 39
Capital et travail (*Ferdinand Lassalle*) ; trad. de l'allemand par *Victor Dave* et *Léon Rémy* 39
Lettres historiques (*Pierre Lavroff* ; trad. par *M. Goldsmith*. T. II... 40
Intégralisme. Philosophie et sociologie (*Edouard Boulard*) 40
Le Peuple-roi, essai de sociologie universaliste (*Th. Darel*) 41
Un Socialisme en harmonie avec la doctrine économique libérale (*Eugenio Rignano*) 41

Ethnologie. Les Primitifs, étude d'ethnologie comparée (*Élie Reclus*) 46

Biologie. Controverses transformistes (*Alfred Giard*) 314
Traité des variations des os du crâne de l'homme et leur signification au point de vue de l'anthropologie zoologique (*le Dr A.-F. Le Double*) 314
Naissance et Mort, étude de socio-biologie et de médecine légale (*le prof. G. Morache*) 315

Médecine. Histoire. Généralités. La Sorcellerie et la Science des poisons au XVIIe siècle (*le Dr A. Masson*) 311
Poisons et sortilèges (*les Drs Cabanès* et *L. Nass*). 2e série 312
Montaigne et les Médecins (*le Dr Merleau-Ponty*) 313
Nouveau Formulaire magistral (*A.* et *G. Bouchardat*) 321
Manuel de la garde-malade (*Miss Eva Luckes*) ; trad. de l'anglais par *Mme J.-H. Caruchet* et *le Dr Félix Regnault* 322
La Vie et la santé (*E. Caustier*) 322

Hygiène. Hygiène de l'âme (hygiène morale) (*E. de Feuchtersleben*).. 317
Penseurs et savants ; leurs maladies, leur hygiène (*le Dr Gélineau*). 318
L'Alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience (*le Dr Jacques Bertillon*) 318
Analyse chimique et bactériologique des eaux potables et minérales (*F. Baucher*) 320
Mécanisme et éducation des mouvements (*Georges Demeny*) 320
La Fatigue et l'entraînement physique (*le Dr Philippe Tissié*) 321

Pathologie et Thérapeutique. Précis des maladies mentales (*le Dr A. Rémond*) 316
Étude médico-légale sur les traumatismes de l'œil et de ses annexes (*le prof. Baudry*) 317
Précis d'accouchement (*les Drs Louis Dubrisay* et *Cyrille Jeannin*).. 317
La Fièvre jaune, étude basée sur des observations personnelles (*le Dr J.-Th. Dupuy*) 319
La Peste, étude critique des moyens prophylactiques actuels (*le Dr J.-Th. Dupuy*) 319
Précis d'anatomie dentaire (*J. Choquet*) 320
La Purine et ses dérivés (*le Dr A. Mouneyrat*) 321

Sciences psychiques. Travail et plaisir, nouvelles études expérimentales de psycho-mécanique (*le Dr Ch. Féré*) 315
Recherches des causes déterminant le sexe (*le Dr Louis Billon*) 317

Sciences naturelles. La Vie illustrée des animaux, par *Edmond Perrier*. 3e fasc. Lions, tigres, chats, civettes (*A. Menegaux*) 320
Histoire naturelle de la France. 24e partie. Paléobotanique, (plantes fossilles) (*P.-H. Fritel*) 229
L'Elevage du lapin, et le lapin angora (*Cyrille de Lamarche*) 169
Le Poulailler pratique. Les Races de poules, leur élevage, conservation des œufs (*Cyrille de Lamarche*) 465

Agriculture. Horticulture. Sylviculture. Entomologie et parasitologie agricoles (*G. Guenaux*) 47
Plantes fourragères (*C.-V. Garola*) 431
Économie rurale (*Étienne Jouzier*) 149
Cours d'agriculture moderne à l'usage des écoles primaires (*A.* et *J. Ménard*) 534
Le Jardinage à la portée de tous, ou Traité de culture pratique, suivi d'une Notice sur l'apiculture et de recettes utiles à la mé-

nagère pour la préparation et la conservation des légumes et des fruits (*Pierard* et *Gillent*) 168
Le Livre d'or des roses (*Paul Hariot*) 348
Traité de sylviculture. T. II. Exploitation et aménagement des bois (*P. Mouillefert*) 48

Géologie. La Géologie expérimentale (*Stanislas Meunier*) 521

Sciences physiques et chimiques. Théorie analytique de la chaleur mise en harmonie avec la thermodynamique et avec la théorie mécanique de la lumière (*J. Boussinesq*) 402
Cours d'électricité (*H. Pellat*) T. II 403
Le Point critique des corps purs (*E. Mathias*) 404
Recueil d'expériences élémentaires de physique (*Henri Abraham*) 1re partie 405
La Télégraphie sans fil (*André Broca*) 405
Le Livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques (*Philon de Byzance*) ; trad. de l'arabe par *le baron Carra de Vaux* 231
La Chimie physique et ses applications (*J. H. Van't Hoff*) ; trad. par *A. Corvisy* 406
Le Radium (*G.-H. Niewenglowski*) 406

Mécanique. L'Atelier moderne de constructions mécaniques. Procédés mécaniques spéciaux et tours de main (*Robert Grimshaw*) ; trad. de l'anglais par *A.-N. Lattuga*. 1re série 410
La Mécanique, exposé historique et critique de son développement (*Ernst Mach*) ; trad. de l'allemand par *Émile Bertrand* 411
L'Évolution de la mécanique (*P. Duhem*) 412

Sciences mathématiques. Cours de mathématiques supérieures à l'usage des candidats à la licence ès-sciences physiques (*l'abbé Stoffaes*) 407
Nouveaux Éléments de géométrie (*Ch. Méray*) 407
Éléments de géométrie à l'usage des élèves de l'enseignement moderne et des lycées (*Aurélien Faifofer*) ; trad. de l'italien par *Fr. Talenti* 408
Traité de géométrie (*C. Guichard*). 2e partie. Compléments 409
Mathématiques. IV. Grandeurs géométriques (*J. Pionchon*) 409
Petit Traité mathématique et pratique des opérations commerciales et financières (*J. Patou*). T. I. Arithmétique commerciale 410

Astronomie. Météorologie. Annuaire pour l'année 1904, publié par le Bureau des longitudes, avec deux Notices scientifiques ... 230

Topographie. Recherches sur les instruments, les méthodes et le dessin topographique (*le colonel A. Laussedat*). T. II. Seconde partie 151

Sciences militaires. Préparation de l'artillerie à la bataille. Écoles à feu en pleins champs (*le capitaine Le Rond*) 133
Conséquences tactiques de la création de l'infanterie cycliste (*le capitaine Gérard*) 133
Étude sur les marches et les manœuvres dans la haute montagne pendant l'hiver (*le commandant de Bonneval*) 133
L'Armée de l'avenir (*le général F. Marazzi*) ; trad. de l'italien par *le capitaine Maurel* 134
Le Jeune Officier d'infanterie et son instruction tactique (*le général von Janson*) ; trad. de l'allemand par *le lieutenant Hug* 134
L'Instruction de la troupe et des cadres (*le capitaine Luzeux*) 135
La Culture physique dans l'armée (*le docteur de Gaulejac*) 136
Thèmes tactiques à l'usage des candidats à l'École supérieure de guerre (*le capitaine Culmann*) 136
Dictionnaire militaire. 19e livraison (Proclamation-Régiment) 136

Marine. Les Marines de guerre modernes (*M. de Chasseloup-Laubat*). 150

Chasse. Nos Chiens, races, dressage, élevage, hygiène et maladie (*Paul Mégnin*) 150
Chasses et parties de chasses (*Th. Roosevelt*) ; trad. d'*Albert Savine* .. 221

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes (*Maxime Collignon* et *Louis Couve*). Planches 323

Le Capitole romain antique et moderne (*E. Rodocanachi*)..... 323
Les Villes d'art célèbres. Ravenne (*Ch. Diehl*)..... 324
Les Origines du crucifix dans l'art religieux (*Louis Bréhier*)..... 324
Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance. 1re partie. Architecture (*Camille Enlart*). II. Architecture civile et militaire..... 325
Roc-Amadour, étude historique et archéologique (*Ernest Rupin*).... 326
Les Musés d'Europe. Le Louvre. La Peinture (*Gustave Geffroy*)..... 326
Petit Inventaire illustré de la Chalcographie du Musée national du Louvre (*Henry de Chennevières*)..... 334
Les Musées d'Europe. Versailles (*Gustave Geffroy*)..... 326
Les Musées d'Europe. Londres. La National Gallery (*Gustave Geffroy*). 326
Les Grands Artistes. Poussin (*Paul Desjardins*)..... 327
Les Grands Artistes. Puget (*Philippe Auquier*)..... 328
Les Grands Artistes. Van Dyck (*Fierens-Gevaert*)..... 328
Les Grands Artistes. Vélasquez (*Élie Faure*)..... 328
Les Grands Artistes. Ingres (*J. Momméja*)..... 328
François Rude, sculpteur. Ses œuvres et son temps (*Louis de Fourcaud*)..... 328
L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres (*Camille Mauclair*)..... 329
Les Deux Lippi (*I. B. Supino*); trad. de l'italien par *J. de Crozals*.. 329
Great Masters in painting and sculpture. Gaudenzio Ferrari (*Ethel Halsey*)..... 330
The british Artists series. Thomas Gainsborough (*Lord Ronald Sutherland Gower*)..... 330
Les Membres de l'Academie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut (*Albert Soubies*). Première série, 1795-1816..... 333
The Saints in christian art. Lives and legends of the english bishops and kings, mediaeval monks, and other later Saints (*Mrs. Arthur Bell*)..... 331
Les Questions esthétiques contemporaines (*Robert de la Sizeranne*). 332
Nouveaux Essais sur l'art contemporain (*H. Fierens-Gevaert*)..... 332
Budapest müvészete a Török hódoltság elött (Les Beaux-Arts à Budapest avant l'occupation turque) (*C. Divald*)..... 142
Excursions artistiques et littéraires (*Gaston Sortais*). Première série. 333

Photographie. Manuel pratique du reporter photographe et de l'amateur d'instantanés (*Albert Reyner*)..... 349
La Photographie vitrifiée mise à la portée des amateurs (*René d'Hélicourt*)..... 432

Musique. Motu proprio sulla musica sacra. *Pio PP. X.* — Lettera di sua Santita Pio PP. X al signor cardinale Respighi, vicario generale di Roma sulla restaurazione della musica sacra. Vatican, 22 novembre 1903. Décret de la Congrégation des Rites Urbis et Orbis donnant suite au Motu proprio, 8 janvier 1904..... 97
Le Rythme tonique dans la poésie liturgique et dans le chant des églises chrétiennes au moyen âge (*Pierre Aubry*)..... 98
L'Histoire dans l'hymnographie. Recherches historiques à travers quelques hymnes des xe-xie siècles (*Camille Daux*)..... 98
Les Problèmes musicaux d'Aristote. Texte grec avec trad. française et commentaire musical, etc. (*F.-A. Gevaert* et *J.-C. Vollgraff*).... 99
Die aristotelischen Musikproblem (*Gerard Tischer*)..... 101
ΑΡΙΣΤΟΞΕΝΟΥ ΑΡΜΟΝΙΚΑ ΕΤΟΙΧΕΙΑ. The Harmonics of Aristoxenus (*Henry S. Macran*)..... 101
Études musicales (*Camille Bellaigue*), 2e série..... 102
Hector Berlioz et la Société de son temps (*Julien Tiersot*)..... 103
Les Musiciens et la Musique (*Hector Berlioz*)..... 104
Un Artiste d'autrefois. Adolphe Nourrit, sa vie et sa correspondance (*Étienne Boutet de Monvel*)..... 105
Das deutsche Christuslied des neunzehnten Jahrhunderts (*Friedrich Nippold*)..... 105
Histoire de la musique. États scandinaves. Norvège, xixe siècle (*Albert Soubies*)..... 106
Cours de composition musicale (*Vincent d'Indy*). Premier livre, rédigé avec la collaboration d'*Auguste Sérieyx*..... 106
Manuales enciclopédicos Gili. Prácticas preparatorias de instrumentación (*Felipe Pedrell*)..... 107

Piccolo Lessico del musicista (*Amintore Galli*)..... 107
Veröffentlichungen der Neuen Bachgesellschaft. Jahrgang I, Heft 1. Joh. Seb. Bachs Werke. Lieder und Arien. Für eine Singstimme mit Pianoforte (Orgel oder Harmonium). Heft 2. Für vierstimmigen gemischten Chor (*Franz Wullnerr*)..... 107

Mélanges. La Philosophie des sciences et le Problème religieux (*le vicomte Robert d'Adhémar*)..... 533
Notes sur l'histoire générale des sciences (*Louis Favre*)..... 456
Cryptographie indéchiffrable, basée sur de nouvelles combinaisons rationnelles (*le lirutenant-colonel E. Myszkowski*)..... 359
La Cuisine et la Table modernes (*le Dr Lambling, le Dr A. Moreau, Douane, etc.*)..... 7
Le Vrai Guide du vendeur (*J. Brubach*)..... 455
L'Année technique (1902-1903) (*A. da Cunha*)..... 411

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Philologie. Rhétorique.
Nouvelle Grammaire arabe (*J.-B. Périer*)..... 232
Petits Exercices arabes (*le même*). 1re partie. Morphologie..... 232
Étude sur le dialecte éolien. Sa place dans l'ensemble des dialectes grecs (*Charles Lambert*)..... 432
Les Jargons de la Farce de Pathelin, pour la première fois reconstitués, traduits et commentés avec le bienveillant concours de philologues français et de professeurs d'Universités françaises et étrangères (*L.-E. Chevaldin*)..... 233
L'Enseignement vivant des langues vivantes (*J. Lecoq*)..... 152
Recueils d'arts de seconde rhétorique (*E. Langlois*)..... 349
Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains (*Antoine Albalat*)..... 433

Folk-lore. Légendes du moyen âge (*Gaston Paris*)..... 235
Les Mille et une Nuits vendéennes. Légendes du Bas-Poitou (*Henri Bourgeois*). 1re série..... 67
Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné) (*Julien Tiersot*)..... 235
Histoire du lied, ou la Chanson populaire en Allemagne (*Édouard Schuré*)..... 238

Poésie. Le Râmâyana de Vâlmiki ; trad. en français par *Alfred Roussel* (Bâlakân la et Ayodhiâkânda)..... 49
Sapho ; trad. de *Mme Renée Vivien*..... 117
The Espurgatoire saint Patriz of Marie de France (*T. Ackinson Jenkins*)..... 522
Œuvres complètes d'*Alfred de Vigny*..... 108
Pensées d'automne (*Henri Jacottet*)..... 109
Les Chrysalides (*Louis Maigue*)..... 110
Les Haltes fleuries, sonnets intimes (*Georges Mengeot*)..... 111
L'Ame essentielle (*René Arcos*)..... 112
Vers le passé (*Paul Blanchemain*)..... 113
Au gré du vent (*L.-L. Regnier*)..... 114
Péchés d'aïeule (*A. de Valfère*)..... 114
Poèmes africains (*Emile Barbier*), 1re série..... 115
Les Martiniquaises (*Victor Duquesnay*)..... 116
La Souveraine Chimère (*Moritz Wronghel*)..... 116

Théâtre. Un Gant ; Le Nouveau Système (*Bjoernstjerne Bjoernson*), pièces traduites du norvégien par *Auguste Monnier*..... 117
Le Fils de la Nature (*Frédéric Halm*) ; adaptation française par *Adolphe Schleicher*..... 118
Gilbert, drame en trois actes, en vers (*Madeleine Lépine*)..... 118
Le Duc, comédie en cinq actes (*Ed. Hosemann*)..... 119
Seize Saynettes (*L.-M. Dubois*)..... 505
Monsieur l'aumônier (*Théodore Botrel*)..... 505
Fabiola, d'après le roman du cardinal Wiseman (*Jacques d'Ars*)..... 505
Un Gendre pour deux beaux-pères (*Daniel Auschitzky*)..... 505
Le Perroquet d'Arthur (*Daniel Auschitzky*)..... 505

L'Académicien (*Daniel Auschitsky*)..... 505
L'Exposition universelle (*Daniel Auschitsky*)..... 505
Mon Oncle le député ! (*Daniel Auschitsky*)..... 505
La Bombe glacée (*Daniel Auschitsky*)..... 505
L'Oncle du Canada (*Daniel Auschitsky*)..... 505
Les Gaffes d'un toutou (*Daniel Auschitsky*)..... 505
Condamné à mort ! (*F. Niolle*)..... 506
Pour grandir. Les Dents de lait (*Henriette Besançon*)..... 506
Le Gendarme par téléphone (*Jehan d'Agno*)..... 506
L'Ile verte (*H. Denizot*)..... 506
Le Retour d'Ulysse (*Ant. Alhix*)..... 506
En chemin de fer (*Jehan Grech*)..... 506
La Journée des pièces d'or (*Amélie Amestoy*)..... 506
Ma Tante Chipdollars (*Jehan Grech*)..... 506
Cœurs français, 1870 (*Jehan Grech*)..... 506
Le Petit Lutin (*l'abbé A. Saulnier*)..... 506
Ohé ! Méphisto (*Ch.-C. Schmidt*)..... 506
Ariadne in Mantua, a Romance in five Acts (*Vernon Lee*)..... 457

Romans, contes et nouvelles. La Vendetta (*Honoré de Balzac*). 523
L'Emprise (*Pierre l'Ermite*)..... 6
Suzanne la doctoresse (*Charles de Vitis*)..... 7
Autour du mystère (*Gaston Dujarric*)..... 12
Monsieur de Migurac, ou le Marquis philosophe (*André Lichtenberger*) 12
Loulou (*G. Roveta*) ; trad. de *Lécuyer*..... 14
Sphinx blanc (*Guy Chantepleure*)..... 15
Au Jour le jour (*Jean Plemeur*)..... 15
Le Forçat secret (*Paul Ballaguy*)..... 16
Le Prestige (*Henri Datin*)..... 16
La Muette (*Louis Létang*)..... 17
Marthe et Marie (*George Bonnamour*)..... 18
Protestante ! (*Jean Dalvy*)..... 18
L'Éternel Mensonge (*Étienne Renaud*)..... 19
Miriam de Magdala (*Th. Chèse*)..... 19
Le Secret du lendemain (*Julien Lefèvre*)..... 20
La Vierge de Nuremberg (*le comte A. de Saint-Auluire*)..... 21
Sur les Hauts Plateaux (*R.-H. de Vandelbourg*)..... 21
La France nouvelle (*Ferdinand Duchêne*)..... 22
Scènes de la vie polynésienne (*Louis Becke*) ; trad. de *Henri Chateau*. 22
Terre nouvelle (*Vincent Détharé*)..... 23
L'Eau profonde. Les Pas dans les pas (*Paul Bourget*)..... 24
L'Amour en fuite (*Henri Bordeaux*)..... 26
Œuvres complètes du *comte Léon Tolstoï* ; trad. de *J.-W. Bienstock*. T. VII et VIII (Guerre et Paix)..... 27
Œuvres complètes du *comte Léon Tolstoï* ; trad. de *J.-W. Bienstock* (Que devons-nous faire ?) T. XXVI..... 27
La Nouvelle Beauté (*Jean Reibrach*)..... 28
L'Enfant à la balustrade (*René Boylesve*)..... 29
L'Intaille (*Pierre Huguenin*)..... 30
Romain Pugnadorès (*Eugène de Margerie*)..... 266
Le Secrétaire de Madame la duchessse (*Léon de Tinseau*)..... 289
Le Passé (*Resclauze de Bermon*)..... 290
Le Bonheur des autres (*Alexis Noël*)..... 292
Élias Portolú (*Grazia Deledda*) ; trad. de l'italien par *G. Hérelle*)..... 293
Le Gouffre (*Léonide Andréief*) ; trad. du russe par *S. Persky*..... 294
Gabriel Heidepeter (*Pierre Rosegger*) ; trad. de l'allemand par *H. Bloch* 295
Le Roman d'une orpheline (*Heimburg*) ; trad. de l'allemand par *V. Tissot*..... 296
Les Amours de Li-Ta-Tchou (*Charles Pettit*)..... 296
Le Détroit (*Jean Madeline*)..... 297
Le Semeur (*Gabriel Maurière*)..... 298
L'École des Rois (*M. Reepmaker*)..... 299
Où va la vie . . . (*Georges Lechartier*)..... 300
Vers la bonté (*Paul Ginisty*)..... 301
Leurs Parents (*Claude Sénéchal*)..... 301
La Clé des carrières (*Abel Faure*)..... 301
Sœur Alexandrine (*Champol*)..... 302
Les Fiançailles d'Yvonne (*J.-H. Rosny*)..... 303

Le Lac Noir (*Henry Bordeaux*) 305
Reutlingen l'Irrésistible (*Hans Werder*) ; trad. de l'allemand par *Raymond Émery* 306
Guilleri-Guilloré (*Charles Foley*) 307
Les Derniers Jours de Saint-Pierre (*Remy Saint-Maurice*) 307
Le Maître de la Mer (*Melchior de Vogüé*) 307
Innocent of a Crime (*Captain Paul Witt*) 67
De Allende Pajares. Paisajes y cuentos (*el conde de las Navas*) 67
Nella Vita (*Stella di Robilant*) 535

Ouvrages pour la jeunesse. Les Semeurs de glace (*Paul d'Ivoi*) 5
Le Zouave de Malakoff (*Louis Boussenard*) 9
L'Automobile enchantée (*H. Gauthier-Villars* et *G. Trémisot*) 7
Second Mariage (*B. de Buxy*) 499
L'Héritière de Châteaubleu (*Marguerite Levray*) 499
Onérida (*Marthe Lachèze*) 500
Vers l'abîme (*Mme Chéron de la Bruyère*) 500
Le Bonheur de Marthe (*Lucie des Ages*) 501
Sœur d'artiste (*M. d'Agon de la Contrie*) 501
Une Petite Sauvage (*Marguerite Levray*) 501
Constantin Auguste (*M. Dabaumont*) 501
A chacun sa chimère (*Mathilde Alanic*) 502
Portraits d'enfants (*Jean Barbet de Vaux*) 502
Cœur de père (*Roger des Fourniels*) 502
L'Epi et l'Alcyon (*Mme Chéron de la Bruyère*) 503
La Fille de Frantal, suite de L'Épi et l'Alcyon (*Mme Chéron de la Bruyère*) 503
A-t-il un cœur? (*Maria Stéphane*) 503
Les Palmarieu (*Marie Thiéry*) 504
La Fresnaie (*M. Aigueperse*) 504
Christiane (*Serge d'Ivry*) 504
Jean Christophe (*Paul Deschamps*) 504

Périodiques et Albums. Le Noël, journal des enfants, 1902. T. XVII et XVIII 10
Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles. T. XXIV 10
Le Roy-Soleil (*Gustave Toudouze* et *Maurice Leloir*) 8
Tur-Lu-Ri (*Ch. Moreau-Vauthier*) 9
Album pittoresque du « Noël » 9

Épistoliers. *Roberti Gaguini* Epistole et Orationes; texte publié sur les éditions originales de 1498, précédé d'une notice biographique et suivi de pièces diverses en partie inédites, *par Louis Thuasne.* 522
Lettres inédites de *Sainte-Beuve* à Collombet, publiées par *G. Latreille* et *M. Roustan* 238

Littérature grecque. Les Phéniciens de l'Odyssée (*Victor Bérard*). 242

Histoire et critique littéraire. Histoire de l'édition bénédictine de saint Augustin (*A.-M.-P. Ingold*) avec le Journal inédit de Dom Ruinart 434
Les Prédicateurs de la scène (*François Veuillot*) 350
L'Ame et l'évolution de la littérature des origines à nos jours (*Georges Dumesnil*) 239

Littérature française. Avant la gloire. Leurs débuts (*Henri d'Alméras*) 51
Propos littéraires (*Émile Faguet*) 435
Les Samedis littéraires (*J. Ernest-Charles*) 154
La Vie et les Livres (*Gaston Deschamps*) (6e série) 437
Études critiques (*Joseph Bédier*) 264
Balzac dans l'intimité et les Types de la « Comédie humaine » (*Jean Lhomer*) 352
L'Œuvre de M. Paul Bourget et la Manière de M. Anatole France. Etude critique (*Albert Reggio*) 52
L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains (*Jean Lionnet*) 531
Les Grands Écrivains français. André Chénier (*Émile Faguet*) 50
Une Page perdue de H. de Balzac, notes et documents (*le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*) 351

Littérature étrangère. Antonio Beccadelli detto il Panormita (*Michele Natale*) 438

Mélanges. Proverbes d'autrefois (*le Dr H. Coulon*) 234
La Sarabande, ou Choix d'anecdotes, bons mots, chansons, gauloiseries, épigrammes, épitaphes, réflexions et pièces en vers des Français depuis le XVe siècle, jusqu'à nos jours (*Léon Vallée* et *Un Bibliophile ami*) (1re série) 155
Causeries (*le R. P. Van Tricht*). T. VII 66

HISTOIRE

Géographie et Voyages. L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie dressé et rédigé sous la direction de *F. Schrader*. 13e supplément 214
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*). N° 19, Japon, Corée, Mandjourie ; n° 64, Afrique occidentale française 215
Sveriges karta. Tiden till omkring 1850 (Cartographie de la Suède, période s'étendant jusque vers 1850) (*Sven Lönborg*) 157
Il mio Giornale. Racconti e ricordi di viaggi in Italia, in Francia e nell' America del Sud (1863-1883) (*G. A. Rossi*). T. I. 215
Angermannaälfvens flodområde (le Bassin de l'Angermannaälf) (*Karl Ahlenius*) 156
Nuits de Norvège (*Raoul de Lagenardière*) 216
Côtes et ports français de la Manche (*Charles Lenthéric*) 216
Au Pays de Jésus. Souvenirs d'un voyage en Palestine (*Matilde Serao*) ; trad. de l'italien par *Mme Jean Darcy* 240
L'Asie inconnue. Vers la ville interdite (*le Dr Sven Hedin*) ; trad. du suédois par *Ch. Rabot* 220
La Corée (*Un missionnaire*) 510
En Corée (*Angus Hamilton*) ; trad. de l'anglais par *L. Basalgette* 510
La Corée et la Guerre russo-japonaise (*Villetard de Laguérie*) 509
Pauvre et douce Corée (*Georges Ducrocq*) 511
La Solution de la crise mandchourienne (*E. de Cyon*) 512
Les Missions en Indo-Chine (*Un témoin*) 513
L'Indo-Chine et son avenir économique (*Albéric Néton*) 513
L'Empire d'Annam (*Charles Gosselin*) 514
Au pays Moï (*le marquis de Barthélemy*) 221
Le Japon (*Un missionnaire*) 508
Au Japon (*A.-B. de Guerville*) 508
En Extrême-Orient. Récits et notes de voyage (1900-1901) (*Joseph Halquin*) 507
L'Empire de la Méditerranée (*René Pinon*) 217
A travers les oasis sahariennes. Les Spahis sahariens (*Guillaume de Champeaux*) 218
Un Contre-Rezzou au Hoggar (*Guillo Lohan*) 218
Le Voyage de *Nachtigal* au Ouadaï ; trad. complète par *Joost Van Vollenhoven* 219
Voyage au Rio Curua (20 novembre 1900-7 mars 1901) (*O. Coudreau*). 222
Voyage à la Mapuérá (21 avril 1901-24 décembre 1901) (*O. Coudreau*). 222
Voyage au Maycurú (5 juin 1902-12 janvier 1903) (*O. Coudreau*) 222
Forschungsfahrten im Südlichen Eismeer (1819-1821) (*F. de Bellingshausen*) ; trad. allemande du russe par *H. Gravelius* 224

Histoire ancienne. Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an 100 avant notre ère, étude historique (*H. d'Arbois de Jubainville*) 438
Les Chrétiens ont-ils incendié Rome sous Néron ? (*Paul Allard*). 267

Histoire générale. Histoire de la charité (*Léon Lallemand*). T. II. Les Neuf Premiers Siècles de l'ère chrétienne 52
Cours d'histoire. Classe de seconde, sections A. B. C. D. L'Europe et la France du dixième siècle à 1715 (Programme du 31 mai 1902) (*J. Brugerette*) 267
Histoire contemporaine de 1815 à nos jours (*Camille Pelletan*) 69
L'Europe et la Révolution française (*Albert Sorel*). 6e partie. La

Trêve. Lunéville et Amiens, 1800-1805 442
Guerres contemporaines, 1792-1904 (*Paul Charbonnel*) 136
Le Génie en Chine (1900-1901) (*le colonel Legrand-Girarde*) 132

Histoire de l'Église. Tortures et tourments des martyrs chrétiens. Traités des instruments de martyre et des divers modes de supplice employés par les païens contre les chrétiens (*Antonio Gallonio*) ; trad. sur les originaux italien et latin 440
La Fuite de la persécution pendant les trois premiers siècles du christianisme ; ce qu'en a pensé Tertullien ; ce qu'en a pensé l'Église (*l'abbé Jolyon*). 457
Les Persécutions et la Critique moderne (*Paul Allard*) 267
Benoît XII (1334-1342) ; lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican (*l'abbé Vidal*) 53
L'Église catholique aux dix-neuvième siècle (1800-1900) (*James Forbes*) 354
Conclavi, pontifici e cardinali nel secolo XIX. Atti concernenti la malattia, morte ed elezione del Papa (*Giovanni Berthelet*) 170
Le Pape Léon XIII (*Georges Goyau*) 170
Un Grand Pape. Vie de Léon XIII (*Émile Valsayre*) 418
Pie X, pontife et souverain (*Mgr Justin Fèvre*) 68
Le Pape Pie X (2 juin 1835-4 août 1903) 418

Histoire des ordres religieux. Les Hospitaliers en Terre-Sainte et à Chypre (1100-1310) (*J. Delaville Le Roulx*). 525
Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire. Les Pères de l'Oratoire (*le P. Louis Batterel*) ; publiés par *A.-M.-P. Ingold* et *E. Bonnardet*. T. III 244

Hagiographie Biographie ecclésiastique. Vies des saints illustrées (12e série) 419
Saint Wandrille, VIe-VIIe (*Dom Besse*). (Les Saints) 413
Sainte Colette de Corbie (*Alphonse Germain*). 414
Le Bienheureux Thomas More, 1478-1535 (*Henri Bremond*). 414
Sainte Germaine Cousin (1579-1601) (*Louis Veuillot*), et *François Veuillot* (Les Saints) 414
Au Pays de sainte Germaine, étude d'hagiographie et d'art (*Henri Lambercy*) 415
Szent Margit legendás könyve. Le Livre des légendes de sainte Marguerite (*G. Tarczai*) 146
Jean Halbout de la Becquetière (1593-1626) (*le R. P. Ubald d'Alençon*) 415
Le Cardinal Gousset, sa vie, ses œuvres, son influence (*le chanoine Gousset*). 415
Vie de Mgr Besson, évêque de Nîmes, Alais, Uzès (*l'abbé Louis Bascoul*) 416
Vie de Jules Marchand (*l'abbé Gourdel*), suivie de la Vie de Pierre-Édouard Chambalu, par Un directeur de Séminaire. 417
Un Professeur. Le P.-J.-M. Traboul, prêtre du Sacré-Cœur (*l'abbé H. Tatouat*) 417
Un Moine. Le P. Antoine Danzas, frère-prêcheur (*le R. P. Ingold*). 417
S. Em. le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de S. S. Pie X (*Mgr Justin Fèvre*) 536
Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. Ketteler (*Jean Lionnet*). 61
Henri Didon (*Jaël de Romano*) 451
Le Père Didon, sa vie et son œuvre, 1840-1900 (*le P. Stanislas Reynaud*) 532
Facta loquuntur, ou Dix Années d'activité épiscopale (*le Dr François Boiek* et *A. Kleiber*); trad. par *le Dr Florent Thys*. 69

Histoire du moyen âge. Das Mittelalter einst und jetzt ; ein Wort zu Ehrhards Schriften über Katholizismus und moderne Kultur (*H. Grisar*). 169
L'Occident à l'époque byzantine. Goths et Vandales (*F. Martroye*) 353

Histoire de France. Histoire de France (*Ernest Lavisse*). T. II, I. Le Christianisme, les Barbares. Mérovingiens et Carolingiens (*C. Bayet, C. Pfister, A. Kleinclausz*) 355
L'Empire carolingien, ses origines et ses transformations (*Arthur Kleinclausz*) 54
Charlemagne et l'Église (*J. de la Servière*). 267

Études critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc » (1re série). Les Visions et les Voix (*Philippe-Hector Dunand*) . . . 419
Études critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc » (2e série). Sa Grandeur patriotique, intellectuelle, morale (*le même*) 419
Études critiques sur « l'histoire de Jeanne d'Arc ». La Légende anglaise de Jeanne « visionnaire, renégate, parjure », de 1431 à 1903. Étude préliminaire (*le même*) 419
L'Abjuration de Jeanne d'Arc au cimetière de Saint-Ouen et l'Authenticité de sa formule. Étude critique (*le chanoine Ulysse Chevalier*) 423
Jeanne d'Arc glorifiée par une Anglaise, *Lady Amabel Kerr;* trad. avec une préface et des notes par *L. de Beauries*. 423
Les Archives du gouvernement à Luxembourg... Les Ascendants paternels de Jeanne d'Arc seraient-ils d'origine lorraine ? (*Léon Dorez*) 424
Les Sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc. Eberhard Windecke (*Germain Lefèvre-Pontalis*). 424
Journal de Clément de Fauquembergue, greffier du Parlement de Paris, 1417-1435. Texte complet publié pour la Société de l'histoire de France par *Alexandre Tuetey*, avec la collaboration de *Henri La Caille*. T. I. 1417-1420 425
Mémoires de *Philippe de Commynes*. Nouvelle édition, publiée avec une Introduction et des notes, d'après un manuscrit inédit et complet, ayant appartenu à Anne de Polignac, comtesse de la Rochefoucault, nièce de l'auteur, par *B. de Mandrot*. 158
Louis XI, Jean II et la Révolution catalane, 1461-1473 (*Joseph Calmette*) 443
Le Maréchal de Château-Renault (1637-1716) (*Calmon-Maison*) . . . 165
Louis XV et Madame de Pompadour, d'après des documents inédits (*Pierre de Nolhac*) 444
La Révolution française racontée par un diplomate étranger. Correspondance du bailli de Virieu, ministre plénipotentiaire de Parme (1788-1793) (*le vicomte de Grouchy* et *Antoine Guillois*) . . . 161
Correspondance de la famille des Essarts (*le comte de Saint-Pol*) . . 69
Correspondance de *Le Coz*, évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine et archevêque de Besançon, publiée par le *P. Roussel*. T. II . . . 249
Deux mois à Paris et à Lyon sous le Consulat. Journal de Mme de Cazenove d'Arlens (février-avril 1803), publié, pour la Société d'histoire contemporaine, par *A. de Cazenove* 338
Conspirateurs et gens de police. Le Complot des libelles (1802) (*Gilbert Augustin-Thierry*) 341
Souvenirs du *baron Hüe*, officier de la Chambre du roi Louis XVI et du roi Louis XVIII, 1787-1815, publiés par *le baron de Maricourt*. 245
De Waterloo à Sainte-Hélène (20 juin-16 octobre 1815). La Malmaison. Rochefort. Sainte-Hélène (*J. Silvestre*). 345
Napoléon et son fils (*Frédéric Masson*) 345
Une Page d'histoire en 1831-1832. La Duchesse de Berry dans la Vendée (son portrait à Avranches) (*Alfred de Tesson*) 535
L'Empire libéral. Etudes, récits, souvenirs. T. VII. L'Année fatale (Sadowa, 1866) (*Emile Ollivier*) 526
De 1815 à 1900. Notre politique intérieure devant l'histoire (*Henri Doniol*) 56

Histoire religieuse. L'Abbé de Rancé et Bossuet (*le P. Marie-Léon Serrant*) 159
La Diplomatie pontificale au XIXe siècle. Le Concordat entre Pie VII et le Premier Consul (1800-1802) (*le P. Hilaire Rinieri*); trad. de *l'abbé J.-B. Verdier* 342
L'Histoire, le texte et la destinée du concordat de 1801 (*l'abbé Em. Sévestre*) 441
Le Concordat, sa négociation, ses dix-sept articles, son histoire de 1801 à 1903 (*Anguste Body*) 441
Fausseté de la statue de Notre-Dame de l'Épine (dans l'hypothèse d'un miracle). Première réponse à M. Pannet (*l'abbé Misset*). . . 259

Histoire des institutions et des mœurs. Les Officiers royaux des baillages et sénéchaussées et les institutions monarchiques locales en France à la fin du moyen âge (*Gustave Dupont-*

Trêve. Lunéville et Amiens, 1800-1905 442
Guerres contemporaines, 1792-1904 (*Paul Charbonnel*) 136
Le Génie en Chine (1900-1901) (*le colonel Legrand-Girarde*). 132

Histoire de l'Église. Tortures et tourments des martyrs chrétiens. Traités des instruments de martyre et des divers modes de supplice employés par les païens contre les chrétiens (*Antonio Gallonio*) ; trad. sur les originaux italien et latin 440
La Fuite de la persécution pendant les trois premiers siècles du christianisme ; ce qu'en a pensé Tertullien ; ce qu'en a pensé l'Église (*l'abbé Jolyon*). 457
Les Persécutions et la Critique moderne (*Paul Allard*) 267
Benoît XII (1334-1342) ; lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican (*l'abbé Vidal*) 53
L'Église catholique aux dix-neuvième siècle (1800-1900) (*James Forbes*) 354
Conclavi, pontifici e cardinali nel secolo XIX. Atti concernenti la malattia, morte ed elezione del Papa (*Giovanni Berthelet*) 170
Le Pape Léon XIII (*Georges Goyau*) 170
Un Grand Pape. Vie de Léon XIII (*Émile Valsayre*) 418
Pie X, pontife et souverain (*Mgr Justin Fèvre*) 68
Le Pape Pie X (2 juin 1835-4 août 1903) 418

Histoire des ordres religieux. Les Hospitaliers en Terre-Sainte et à Chypre (1100-1310) (*J. Delaville Le Roulx*). 525
Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire. Les Pères de l'Oratoire (*le P. Louis Batterel*) ; publiés par *A.-M.-P. Ingold* et *E. Bonnardet*. T. III 244

Hagiographie Biographie ecclésiastique. Vies des saints illustrées (12e série) 419
Saint Wandrille, VIe-VIIe (*Dom Besse*). (Les Saints) 413
Sainte Colette de Corbie (*Alphonse Germain*). 414
Le Bienheureux Thomas More, 1478-1535 (*Henri Bremond*). 414
Sainte Germaine Cousin (1579-1601) (*Louis Veuillot*), et *François Veuillot* (Les Saints) 414
Au Pays de sainte Germaine, étude d'hagiographie et d'art (*Henri Lambercy*) 415
Szent Margit legendás könyve. Le Livre des légendes de sainte Marguerite (*G. Tarcsai*) 146
Jean Halbout de la Becquetière (1593-1626) (*le R. P. Ubald d'Alençon*) 415
Le Cardinal Gousset, sa vie, ses œuvres, son influence (*le chanoine Gousset*). 415
Vie de Mgr Besson, évêque de Nîmes, Alais, Uzès (*l'abbé Louis Bascoul*) 416
Vie de Jules Marchand (*l'abbé Gourdel*), suivie de la Vie de Pierre-Édouard Chambalu, par Un directeur de Séminaire. 417
Un Professeur. Le P.-J.-M. Traboul, prêtre du Sacré-Cœur (*l'abbé H. Tatouat*) 417
Un Moine. Le P. Antoine Danzas, frère-prêcheur (*le R. P. Ingold*). 417
S. Em. le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de S. S. Pie X (*Mgr Justin Fèvre*) 536
Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. Ketteler (*Jean Lionnet*). 61
Henri Didon (*Jaël de Romano*) 451
Le Père Didon, sa vie et son œuvre, 1840-1900 (*le P. Stanislas Reynaud*) 532
Facta loquuntur, ou Dix Années d'activité épiscopale (*le Dr François Botek* et *A. Kleiber*); trad. par *le Dr Florent Thys*. 69

Histoire du moyen âge. Das Mittelalter einst und jetzt ; ein Wort zu Ehrhards Schriften über Katholizismus und moderne Kultur (*H. Grisar*). 169
L'Occident à l'époque byzantine. Goths et Vandales (*F. Martroye*) 353

Histoire de France. Histoire de France (*Ernest Lavisse*). T. II, I. Le Christianisme, les Barbares. Mérovingiens et Carolingiens (*C. Bayet, C. Pfister, A. Kleinclausz*) 355
L'Empire carolingien, ses origines et ses transformations (*Arthur Kleinclausz*) 54
Charlemagne et l'Église (*J. de la Servière*). 267

Études critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc » (1re série). Les Visions et les Voix (*Philippe-Hector Dunand*) . . . 419
Études critiques d'après les textes sur « l'Histoire de Jeanne d'Arc » (2e série). Sa Grandeur patriotique, intellectuelle, morale (*le même*) 419
Études critiques sur « l'histoire de Jeanne d'Arc ». La Légende anglaise de Jeanne « visionnaire, renégate, parjure », de 1431 à 1903. Étude préliminaire (*le même*) 419
L'Abjuration de Jeanne d'Arc au cimetière de Saint-Ouen et l'Authenticité de sa formule. Étude critique (*le chanoine Ulysse Chevalier*) 423
Jeanne d'Arc glorifiée par une Anglaise, *Lady Amabel Kerr;* trad. avec une préface et des notes par *L. de Beauries*. 423
Les Archives du gouvernement à Luxembourg... Les Ascendants paternels de Jeanne d'Arc seraient-ils d'origine lorraine ? (*Léon Dorez*) 424
Les Sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc. Eberhard Windecke (*Germain Lefèvre-Pontalis*). 424
Journal de Clément de Fauquembergue, greffier du Parlement de Paris, 1417-1435. Texte complet publié pour la Société de l'histoire de France par *Alexandre Tuetey*, avec la collaboration de *Henri La Caille*. T. I. 1417-1420 425
Mémoires de *Philippe de Commynes*. Nouvelle édition, publiée avec une Introduction et des notes, d'après un manuscrit inédit et complet, ayant appartenu à Anne de Polignac, comtesse de la Rochefoucault, nièce de l'auteur, par *B. de Mandrot*. 158
Louis XI, Jean II et la Révolution catalane, 1461-1473 (*Joseph Calmette*) 443
Le Maréchal de Château-Renault (1637-1716) (*Calmon-Maison*) . . . 165
Louis XV et Madame de Pompadour, d'après des documents inédits (*Pierre de Nolhac*) 444
La Révolution française racontée par un diplomate étranger. Correspondance du bailli de Virieu, ministre plénipotentiaire de Parme (1788-1793) (*le vicomte de Grouchy* et *Antoine Guillois*) . . . 161
Correspondance de la famille des Essarts (*le comte de Saint-Pol*) . . 69
Correspondance de *Le Coz*, évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine et archevêque de Besançon, publiée par le *P. Roussel*. T. II . . . 249
Deux mois à Paris et à Lyon sous le Consulat. Journal de Mme de Cazenove d'Arlens (février-avril 1803), publié, pour la Société d'histoire contemporaine, par *A. de Cazenove* 338
Conspirateurs et gens de police. Le Complot des libelles (1802) (*Gilbert Augustin-Thierry*) 341
Souvenirs du *baron Hüe*, officier de la Chambre du roi Louis XVI et du roi Louis XVIII, 1787-1815, publiés par *le baron de Maricourt*. 245
De Waterloo à Sainte-Hélène (20 juin-16 octobre 1815). La Malmaison. Rochefort. Sainte-Hélène (*J. Silvestre*). 345
Napoléon et son fils (*Frédéric Masson*) 345
Une Page d'histoire en 1831-1832. La Duchesse de Berry dans la Vendée (son portrait à Avranches) (*Alfred de Tesson*) 535
L'Empire libéral. Etudes, récits, souvenirs. T. VII. L'Année fatale (Sadowa, 1866) (*Emile Ollivier*) 526
De 1815 à 1900. Notre politique intérieure devant l'histoire (*Henri Doniol*) 56

Histoire religieuse. L'Abbé de Rancé et Bossuet (*le P. Marie-Léon Serrant*) 159
La Diplomatie pontificale au XIXe siècle. Le Concordat entre Pie VII et le Premier Consul (1800-1802) (*le P. Hilaire Rinieri*); trad. de *l'abbé J.-B. Verdier* 342
L'Histoire, le texte et la destinée du concordat de 1801 (*l'abbé Em. Sévestre*) 441
Le Concordat, sa négociation, ses dix-sept articles, son histoire de 1801 à 1903 (*Anguste Body*) 441
Fausseté de la statue de Notre-Dame de l'Épine (dans l'hypothèse d'un miracle). Première réponse à M. Pannet (*l'abbé Misset*). . . 259

Histoire des institutions et des mœurs. Les Officiers royaux des baillages et sénéchaussées et les institutions monarchiques locales en France à la fin du moyen âge (*Gustave Dupont-*

Ferrier) 342
La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres (*l'abbé P. Féret*). Époque moderne. T. III. XVIIIe siècle. Phases historiques 250
La Société française pendant le Consulat. La Renaissance de la France (*Gilbert Stenger*) 335
Paris sous le Consulat. Recueil de documents pour servir à l'histoire de l'esprit public à Paris (*A. Aulard*). 337
La Cour et la Société du second Empire (*James de Chambrier*). 2e série. 162

Histoire diplomatique et militaire. Essai historique et topographique sur la bataille de Formigny (15 avril 1450) (*J. Lair*). 426
La Manœuvre de Denain (*le lieutenant Sautai*) 127
Choiseul à Rome, lettres et mémoires inédits (1754-1757) (*Maurice Boutry*) 55
Statues et statuettes de la Vendée militaire (*Henri Bourgeois*). 1re série. 269
L'Esprit de la guerre moderne. La Manœuvre d'Iéna. Étude sur la stratégie de Napoleon et sa psychologie militaire (*le général Bonnal*). 122
Mémoires militaires de Napoléon. Édition nouvelle publiée par *Désiré Lacroix*. T. I et II 123
Le *Général Le Grand, baron de Mercey* (1755-1828). Mémoires et souvenirs recueillis par *Ch. Rémond* 123
Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire, 1803-1814 (*le commandant Parquin*). 124
Journal *du capitaine François* (dit le Dromadaire d'Égypte), 1792-1830, publié par *Charles Grolleau* 124
La Politique orientale de Napoléon. Sébastiani et Gardane (1806-1808) (*Ed. Driault*) 343
Une Erreur historique. Le Général Dupont, d'après des documents inédits (*le lieutenant-colonel Titeux*) 120
La Guerre nationale de 1812, publiée par l'État-major russe. T. I . 125
Les Guerres continentales et les Pratiques des belligérants pendant le premier Empire (*René Mougenot*) 125
Histoire et art militaires (*le général Canonge*). Histoire militaire. T. I. 1re partie (des origines à 1789). Histoire militaire. T. II. 1re partie (1853-1866) 126
La Guerre de 1870-71, publiée par la Section historique du ministère de la guerre (suite). La Bataille de Forbach et la Retraite sur Metz et sur Châlons. Les Opérations autour de Metz, du 13 au 18 août. Bataille de Borny (journée du 13 au 14). La Campagne de l'armée du Nord ; Villers-Bretonneux, Pont-Noyelles, Bapaume 129
Histoire de la guerre de 1870-71. T. III. Wissembourg, Frœschwiller, Spicheren (*Pierre Lehautcourt*) 130
La Crise de Vionville (*le colonel Cardinal von Widdern*); trad. du *comt Richert* 131
De Bourges à Villersexel (20 décembre 1871-10 janvier 1871) (*le comt Georges Guionic*). 131
Mobiles et mobilisés de Vaucluse en campagne (1870-1871) (*Paul de Faucher*). 131
La Prusse et les Correspondances privées pendant la guerre de 1870-71 (*Quidam*). 132

Histoire maritime et coloniale. Au Tonkin pendant la conquête. Lettres d'un sergent (1884-1885) (*Frédéric Garcin*) 516
Au Tonkin, 1884-1885 (*le Dr Challan de Belleval*) 515
Dos d'âne (extraits du Journal de Jean Fleuri), scènes de la vie militaire au Tonkin (*Louis Boulé*) 171
Au Pays de la fièvre. Impressions de la campagne de Madagascar (*Jean Darricarrère*). 219

Histoire monastique. Cartulaire de l'abbaye de Porrois, au diocèse de Paris, plus connue sous son nom mystique Port-Royal (*A. de Dion*). T. I. 1204-1280 529
Histoire de l'abbaye de Miey Saint-Mesmin-lez-Orléans (502-1797). Son influence religieuse et sociale (*l'abbé Eugène Jarossay*) . . . 162

Histoire provinciale et locale. Essai historique sur l'église de Saint-Séverin (*Adolphe Demy*) 254
Le Chapitre de Notre-Dame de Paris en 1790 (*l'abbé J. Meuret*). . . 253

Grandes Ecoles et Gens d'église au diocèse d'Amiens sous l'ancien régime (*l'abbé Dubourguier*) 528
Le Département de l'Orne en 1799-1800. Ephémérides de l'an VIII (*Louis Duval*) 340
Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne comprenant les noms de lieux anciens et modernes (*Alphonse Roserot*) 255
La Révolution en Franche-Comté. Etudes documentaires. La Révolution dans la Haute-Saône (*le Dr Ph. Maréchal*) 256
Un Coin du vieux Maine. Notre-Dame du Chêne. Saint-Martin-de-Connée. Orthe (*L. Pottier*) 258
Histoire de Notre-Dame de Quézac au diocèse de Mende (*l'abbé Albert Solanet*) 257
Pèlerinage de Cahuzac (*le chanoine Casauran*) 258

Questions du jour. Le Pape et la Liberté (*le R. P. Constant*) . . . 158
Concordat ou séparation. Réflexions sur les rapports de l'Eglise catholique et de l'Etat français (*Georges Noblemaire*) 527
La Crise scolaire et religieuse en France (*J. Fontaine*) 359
L'Eglise et l'Etat. Les Leçons de l'heure présente (*l'abbé Ch. Denis*). 70
Situation politique, sociale et intellectuelle du clergé français (*le même*) 70
Les Congrégations religieuses et l'Expansion de la France (*Anatole Leroy-Beaulieu*) 536
Politique et Religion (*J.-B. Ripert*) 447
Essai politique. Les Idées d'un vieux goupillon, ou le Pourquoi de la guerre atroce que la toge et le bistouri font au sabre et au goupillon 268
Quelques motifs d'espérer (*l'abbé Félix Klein*) 250
Visions d'espoir (*Antonin Eymieu*) 252
Païens (*Antonin Eymieu*) 251
La Vie démocratique. Discours de *Marc Sangnier* (20 novembre 1903). Contradiction de M. Ferdinand Buisson 268
La Question du Maroc (*L. Sainte-Beuve*) 132
Question très actuelle. Les Catholiques et la liberté aux Etats-Unis (*James Forbes*) 269

Histoire étrangère. Geschichte des deutschen Volkes vom dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters (*Emil Michaël*). Dritter Band. Deutsche Wissenschaft und deutsche Mistik während des dreizehnten Jahrhunderts 163
Frédéric le Grand, d'après sa correspondance politique (*L. Paul-Dubois*) 164
Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe de 1806 (*Clausewitz*); trad. du *capitaine Niessel* 125
Comment la Prusse a préparé sa revanche, 1806-1813 (*le capitaine Chareton*) 132
Un Allié de Napoléon. Frédéric-Auguste, premier roi de Saxe et grand-duc de Varsovie (1763-1827) (*André Bonnefons*) 445
El Sitio de Barcelona en 1713-1714. Estudio historico (*Joaquin de la Llave y Garcia*) 128
A magyar nemzetségek a XIV század közepeig (Les Familles hongroises jusqu'au milieu du XIVe siècle (*le Dr J. Karácsonyi*) . . . 138
A magyar müvelödés a XV. században, Antonio Bonfini Rerum Hungaricarum Decades-ének alapján. (La Civilisation hongroise au XVe siècle) (*Michel Császár*) 143
Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a romai Szent-Székkel (Les Rapports religieux et politiques de la Hongrie avec le Saint-Siège (*G. Fraknói*). T. II et III 139
Egyháztörténelmi emlékek a magyarországi hitujitás korából (Souvenirs de l'histoire de l'Eglise à l'époque de la Réforme en Hongrie) (*V. Bunyitay, R. Rapaics* et *J. Karácsonyi*) 141
A Magyarországi közoktatás története Maria-Terézia korában (Histoire de l'instruction publique en Hongrie sous Marie-Thérèse). T. I, 1740 à 1773 ; T. II, 1773 à 1780 (*le Dr Finácsy*) 144
L'Egide (*C. Bessonnet-Favre*) 360
A Social History of Ancient Ireland (*P. W. Joyce*) 58
Le Catholicisme en Irlande (*Georges Lecarpentier*) 457
Le Commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XIIIe

et au XIVe siècle (*Georges Yver*) 259
Le Pape Clément IX et la Guerre de Candie (*Ch. Terlinden*). . . . 529
La Question des réformes dans la Turquie d'Europe. Exposé documentaire (*Un non-diplomate*) 458
La Crise macédonienne. Enquête dans les vilayets insurgés (sept.-déc. 1903) (*Maurice Gandolphe*) 253
Pro Macedonia (*Victor Bérard*) 253
Le Siège de Pékin. Récits authentiques des assiégés (*Francis Laur*). 511
The History of Japanese Paper Currency (1868-1890) (*Masayoshi Takaki*) 536
Le Japon d'aujourd'hui (*G. Weulersse*) 355
L'Idéal américain (*Th. Roosevelt*) ; trad. par *A.* et *E. de Rousiers* . . 447
L'Anarchisme aux Etats-Unis (*Paul Ghio*) 448

Biographie française. Un Philanthrope d'autrefois. La Rochefoucauld-Liancourt, 1747-1827 (*Ferdinand-Dreyfus*). 449
Madame de Beaumarchais, d'après sa correspondance) *Louis Bonneville de Marsangy*) 356
Une Victime des septembriseurs. L'Abbé Jean-Baptiste Bottex, député du clergé de Bresse aux états-généraux, massacré aux journées de septembre (1749-1792). Notice biographique et étude d'histoire religieuse sur les débuts de la Révolution (*l'abbé Charles Dementhon*). 446
La Révolution en Bretagne, notes et documents. Audrein (Yves-Marie), député du Morbihan à l'Assemblée législative et à la Constitution, évêque constitutionnel du Finistère, 1741-1800 (*P. Hémon*). 261
Notice généalogique et biographique sur le conventionnel Danton et sa famille (*Arsène Thévenot*) 458
Un dernier Amour de Chateaubriand. Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V... 166
Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. La Moricière (*Eugène Flornoy*). 60
La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur, 1825-1828 (*Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire*). 61
Balzac à vingt ans (*Eugène Gilbert*) 353
Cinq Lettres sur Ernest Renan (*Ferdinand Brunetière*). 449
En Haut. Lettres de *la comtesse de Saint-Martial* (Sœur Blanche, Fille de la Charité), avec une notice biographique par *L. de Fischer* 531
Une Ame en prison, histoire de l'éducation d'une aveugle, sourde-muette de naissance (*Louis Arnould*). 71
Les Dernières Colonnes de l'Eglise (*Léon Bloy*). 452
Petites Confessions (Visites et portraits) (*Paul Acker*). 261

Biographie étrangère. Dugonics András életrajza (Biographie d'André Dugonics) (*Antoine Prónai*) 146
Un Gentilhomme suisse au service de la Hollande et de la France. Le Comte Guillaume de Portes (1750-1823), d'après des lettres et documents inédits (*Conrad de Mandach*) 262
Ministres et hommes d'État. Okoubo (*M. Courant*) 358
L'Autobiographie d'un nègre. Booker T. Washington ; trad. de l'anglais par *Othon Guerlac*. 452

Numismatique. Manuale di numismatica (*Solone Ambrosoli*). . . 454

Héraldique. Nobiliaire de Bar-le-Duc, 1771. 263

Mélanges Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles françois. 1re et 2e parties. 57
Etudes d'histoire (*Arthur Chuquet*), 1re et 2e série 532

Bibliographie. A List of Books (with references to Periodicals) on the Philippine Islands in the Library of Congress (*A. P. C. Griffin*) with chronological list of Maps in the Library of Congress (*P. Lee Phillips*) 224

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ABRAHAM (Henri)..... 405
ACKER (Paul)..... 261
ADHÉMAR (le vicomte Robert D')..... 533
AGES (Lucie DES)..... 501
AGNO (Jehan D')..... 506
AGON DE LA CONTRIE (M. D')..... 501
AHLENIUS (Karl)..... 156
AIGUEPERSE (M.)..... 504
ALANIC (Mathilde)..... 502
ALBALAT (Antoine)..... 433
ALENÇON (le R. P. UBALD D')..... 415
ALHIX (Ant.)..... 506
ALLARD (Paul)..... 267
ALMERAS (Henri D')..... 51
AMBROSOLI (Solone)..... 454
AMESTOY (Amélie)..... 506
ANDRÉIEF (Léonide)..... 294
APPELTRAN (P. Victorio AB)..... 227
ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D')..... 438
ARCOS (René)..... 112
ARNOULD (Louis)..... 71
ARS (Jacques D')..... 505
AUBRY (Pierre)..... 98
AUGUSTIN-THIERRY (Gilbert)..... 341
AULARD (A.)..... 337
AUQUIER (Philippe)..... 328
AUSCHITZKY (Daniel)..... 505
AVRIL (P.)..... 485
AZAMBUJA (G. D')..... 393

BAINVEL (J.-V.)..... 225
BALBY (H.)..... 485
BALLAGUY (Paul)..... 16
BALZAC (Honoré DE)..... 523
BARBET DE VAUX (Jean)..... 502
BARBIER (Émile)..... 115
BARTHÉLEMY (J.)..... 485, 487
BARTHÉLEMY (le marquis DE)..... 221
BASCOUL (l'abbé Louis)..... 416
BASDEVANT (J.)..... 485
BASTIÉ (le Dr Maurice)..... 387
BATTEREL (le P. Louis)..... 244
BATTESTI..... 390
BAUCHER (F.)..... 320
BAUDRY (le prof.)..... 317
BAUNARD (Mgr)..... 211
BAUR (le Dr Ludwig)..... 429
BAYET (C.)..... 355
BAZALGETTE (L.)..... 510
BEAURIEZ (L. DE)..... 423
BECKE (Louis)..... 22
BÉDIER (Joseph)..... 264
BELL (Mrs. Arthur)..... 331
BELLAIGUE (Camille)..... 102
BELLEVAL (le Dr CHALLAN DE)..... 515
BELLINGSHAUSEN (F. DE)..... 224
BÉRARD (Victor)..... 242, 253
BERLIOZ (Hector)..... 104
BERMON (RESCLAUZE DE)..... 290
BERTHELET (Giovani)..... 170
BERTILLON (le Dr Jacques)..... 318
BERTRAND (Émile)..... 411
BERTRIN (Georges)..... 454
BESSE (Dom)..... 413
BESSE (le P. Ludovic DE)..... 212
BESSONNET-FAVRE (C.)..... 360
BEZANÇON (Henriette)..... 506
BIENSTOCK (J. W.)..... 27
BILLARD (Mgr)..... 205
BILLON (le Dr Louis)..... 317
BJOERNSTJERNE BJOERNSON..... 117
BLANCHEMAIN (Paul)..... 113
BLOCH (H.)..... 295
BLOY (Léon)..... 452
BODY (Auguste)..... 441
BOLO (l'abbé Henry)..... 208, 209
BONNAL (le général)..... 122
BONNAMOUR (George)..... 18
BONNARDET (E.)..... 244
BONNEFONS (André)..... 445
BONNEVAL (le commandant DE)..... 133
BONNEVILLE DE MARSANGY (Louis)..... 356
BORDEAUX (Henry)..... 26, 305
BOSSERT (A.)..... 400
BOSSUET..... 212
BOTEK (le Dr François)..... 69
BOTREL (Théodore)..... 505
BOUCHARDAT (A.)..... 321
BOUCHARDAT (G.)..... 321
BOULARD (Édouard)..... 40
BOULÉ (Louis)..... 171
BOULEN (Alfred-Georges)..... 492
BOURDEAU (J.)..... 400
BOURDEL (Charles)..... 386
BOURGEOIS (Henri)..... 67, 269
BOURGET (Paul)..... 24
BOUSSENARD (Louis)..... 6
BOUSSINESQ (J.)..... 402
BOUTET DE MONVEL (Étienne)..... 105
BOUTRY (Maurice)..... 55
BOYLESVE (René)..... 29
BRÉHIER (Louis)..... 324
BREMOND (Henri)..... 414
BROCA (André)..... 405
BRUBACH (J.)..... 455
BRUGERETTE (J.)..... 267
BRUNETIÈRE (Ferdinand)..... 449
BUNYITAY (V.)..... 141
BUXY (B. DE)..... 499

CABANÈS (le Dr)..... 312
CAILLAUX (J.)..... 489
CALMES (le R. P. Th.)..... 35
CALMETTE (Joseph)..... 443
CALMON-MAISON..... 165
CANONGE (le général)..... 126
CARDINAL VON WIDDERN (le colonel)..... 131
CARLOTTI (Antoine-Louis)..... 488

Carpentier (Paul)..... 495
Carra de Vaux (le baron)..... 231
Caruchet (Mme J.-H.)..... 322
Castelbin (A.)..... 481
Caustier (E.)..... 322
Cazauran (le chanoine)..... 258
Cazenove (A. de)..... 338
Chaboseau (A.)..... 34
Chaignet (A.)..... 397
Chalan de Belleval (le Dr)... 515
Chambrier (James de)..... 162
Champeaux (Guillaume de).... 218
Champol..... 302
Chantepleure (Guy)..... 14
Charbonnel (Paul)..... 136
Charton (le capitaine)..... 132
Chasseloup-Laubat (M. de).. 150
Chateau (Henri)..... 22
Chennevières (Henry de)..... 334
Chéron de la Bruyère (Mme)..... 500, 503
Chevaldin (L.-E.)..... 233
Chevalier (le chanoine Ulysse). 423
Chèze (Th.)..... 19
Choquet (J.)..... 320
Chuquet (Arthur)..... 532
Clausewitz..... 125
Clément (Henry)..... 31
Clercq (Jules de)..... 347
Collas (Émile)..... 454
Collignon (Maxime)..... 323
Collin (l'abbé L.)..... 193
Combes de Lestrade (le vicomte)..... 486
Commynes (Philippe de)..... 158
Compagnon (P.-M.)..... 203
Constant (le R. P.)..... 158
Constant (d'Estournelles de). 266
Corvisy (A.)..... 406
Coste (Adolphe)..... 387
Coudreau (O.)..... 222
Coulon (le Dr H.)..... 234
Courant (M.)..... 358
Couve (Louis)..... 323
Cresson (André)..... 399
Crouzil (l'abbé Lucien)..... 265
Crozals (J. de)..... 329
Császár (Michel)..... 143
Culmann (le capitaine)..... 136
Cunha (A. da)..... 411
Cyon (E. de)..... 512

Dabaumont (M.)..... 501
Dalvy (Jean)..... 18
Darcy (Mme Jean)..... 240
Darel (Th.)..... 41
Darricarrère (Jean)..... 219
Datin (Henri)..... 16
Daux (Camille)..... 98
Dave (Victor)..... 39
Debreyne (l'abbé J.)..... 206
Delaville Le Roulx (J.)..... 525
Deledda (Grazia)..... 293
Delpech (J.)..... 485
Dementhon (l'abbé Charles)... 446
Demenÿ (Georges)..... 320
Demy (Adolphe)..... 254
Denis (l'abbé Ch.)..... 70
Denizot (H.)..... 506
Deschamps (Gaston)..... 437
Deschamps (Louis)..... 36
Deschamps (Paul)..... 504
Désers (l'abbé Léon)..... 210
Desjardins (Paul)..... 327
Détharé (Vincent)..... 23
Deubel (Robert)..... 494
Diehl (Ch.)..... 324
Dietrich (Auguste)..... 389
Dion (A. de)..... 529
Diváld (C.)..... 142
Domet de Vorges (le comte).. 398
Doniol (Henri)..... 56
Dorez (Léon)..... 424
Douane..... 7
Driault (Ed.)..... 343
Dubois (L.-M.)..... 505
Dubourguier (abbé)..... 528
Dubrisay (le Dr Louis)..... 317
Duchêne (Ferdinand)..... 22
Ducrocq (Georges)..... 511
Dugard (M.)..... 519
Dugas (L.)..... 392
Duhem (P.)..... 412
Dujarric (Gaston)..... 12
Dullin (Albert)..... 495
Dumesnil (Georges)..... 228, 239
Dunand (Philippe-Hector)..... 419
Duplessix (E.)..... 227
Dupont-Ferrier (Gustave)..... 246
Dupuy (le Dr J.-Th.)..... 319
Dupuy (Paul)..... 386
Duquesnay (Victor)..... 116
Durkheim (Emile)..... 37
Dussaud (Rene)..... 167
Duval (Louis)..... 340

Ecker (Jakob)..... 198
Émery (Raymond)..... 306
Enlart (Camille)..... 325
Ermite (Pierre l')..... 6
Ermoni (V.)..... 167, 197
Ernest-Charles (J.)..... 154
Estournelles de Constant (d')..... 266
Eymieu (Antonin)..... 251, 252
Eyragues (M.-B. d')..... 196

Faguet (Émile)..... 50, 435
Faifofer (Aurelien)..... 408
Faucher (Paul de)..... 131
Faure (Abel)..... 301
Faure (Élie)..... 328
Favre (Louis)..... 456
Ferdinand-Dreyfus..... 449
Féré (le Dr Ch.)..... 315
Féret (l'abbé P.)..... 250
Feuchtersleben (E. de)..... 317
Fèvre (Mgr Justin)..... 68, 536
Fierens-Gevaert (H.)..... 328, 332
Fináczy (le Dr E.)..... 144
Fischer (Joseph)..... 199
Fischer (L. de)..... 531
Flajshans (Wenzel von)..... 167
Flornoy (Eugène)..... 60
Folkÿ (Charles)..... 307
Follin (A.)..... 266
Fontaine (J.)..... 359
Forbes (James)..... 269, 354
Fourcaud (Louis de)..... 328
Fourniels (Roger des)..... 502

FRANÇOIS (le capitaine)..... 124
FRAKNÓI (G.)..... 139
FRÉMONT (l'abbé G.)..... 202
FRITEL (P.-H.)..... 229
FUNCK-BRENTANO (Frantz)..... 36

GAGUIN (Robert)..... 522
GALLI (Amintore)..... 107
GALLONIO (Antonio)..... 440
GANDOLPHE (Maurice)..... 253
GARCIA (Joaquin DE LA LLAVE Y) 128
GARCIN (Frédéric)..... 516
GAROLA (C.-V.)..... 431
GARRIGUET (L.)..... 32
GAULEJAC (le Dr DE)..... 136
GAUTHIER-VILLARS (H.)..... 7
GEFFROY (Gustave)..... 326
GÉLINEAU (le Dr)..... 318
GÉRARD (le capitaine)..... 133
GERMAIN (Alphonse)..... 414
GEVAERT (F.-A.)..... 99
GHIO (Paul)..... 448
GIARD (Alfred)..... 314
GILBERT (Eugène)..... 353
GILLENT..... 168
GINISTY (Paul)..... 301
GIRAUD (Victor)..... 398
GLASSON (E.)..... 483
GOLDSMITH (M.)..... 40
GOSSELIN (Charles)..... 514
GOURDEL (l'abbé)..... 417
GOUSSET (le chanoine)..... 415
GOWER (Lord Ronald Sutherland)..... 330
GOYAU (Georges)..... 170
GRANNAN (Ch. P.)..... 193
GRAVELIUS (H.)..... 224
GRÉA (le R. P. Dom)..... 358
GRECH (Jehan)..... 506
GRIFFIN (A. P. C.)..... 224
GRIMSHAW (Robert)..... 410
GRISAR (H.)..... 169
GROLLEAU (Charles)..... 124
GROUCHY (le vicomte DE)..... 161
GRUMBACH (Jacques)..... 496
GUENAUX (G.)..... 47
GUERLAC (Othon)..... 452
GUERVILLE (A.-B. DE)..... 508
GUIBERT..... 210
GUICHARD (C.)..... 409
GUILLOIS (Antoine)..... 161
GUIONNIC (le comt Georges).... 131
GUYOT (Ch.)..... 496

HALÉVY (Elie)..... 399
HALKIN (Joseph)..... 507
HALM (Frédéric)..... 118
HALSEY (Ethel)..... 330
HAMILTON (Angus)..... 510
HANOTAUX (Gabriel)..... 61
HARIOT (Paul)..... 348
HEDIN (le Dr Sven)..... 220
HEIMBURG..... 296
HÉLIECOURT (René D')..... 432
HENRY (Victor)..... 44
HÉMOND (P.)..... 261
HÉRELLE (G.)..... 293
HILLAIRE (le P. A.)..... 148
HOSEMANN (Ed.)..... 119
HOURS (A.)..... 34

HOWE (Geo. Edw.)..... 206
HUBERT-VALLEROUX (P.)..... 32
HÜE (le baron)..... 245
HUG (le lieutenant)..... 134
HUGUENIN (Pierre)..... 30
HUIT (Charles)..... 45

INDY (Vincent D')..... 106
INGOLD (A.-M.-P.)..... 244, 434, 417
IVOI (Paul D')..... 5
IVRY (Serge D')..... 504
IZQUIERDO (Alberto Gómez).... 401

JACOTTET (Henri)..... 109
JANSON (le général VON)..... 134
JAROSSAY (l'abbé Eugène)..... 162
JEANNIN (le Dr Cyrille)..... 317
JENKINS (T. Atkinson)..... 522
JOLYON (l'abbé)..... 437
JOUITOU (L.)..... 493
JOUZIER (Etienne)..... 149
JOYCE (P. W.)..... 58
JUBAINVILLE (H. D'ARBOIS DE). 438

KARÁCSONYI (le Dr J.)..... 138, 141
KERR (Lady Amabel)..... 423
KLEIBER (A.)..... 69
KLEIN (l'abbé Félix)..... 250
KLEINCLAUSZ (Arthur)..... 54, 355
KOSTYLEFF (N.)..... 397

LA BRUYÈRE (Mme CHÉRONDE) 500, 503
LA CAILLE (Henri)..... 425
LACHÈZE (Marthe)..... 500
LA CONTRIE (M. D'AGON DE).... 501
LACROIX (Désiré)..... 123
LAGENARDIÈRE (Raoul DE)..... 216
LAGUÉRIE (VILLETARD DE)..... 509
LAIR (J.)..... 426
LAISANT (C.-A.)..... 394
LA LLAVE Y GARCIA (Joaquin DE) 128
LALLEMAND (Léon)..... 52
LAMARCHE (Cyrille DE)..... 169, 456
LAMBERCY (Henri)..... 415
LAMBERT (Charles)..... 432
LAMBLING (Dr)..... 7
LANGLOIS (E.)..... 349
LANTÈNOIS (Albert)..... 497
LA SERVIÈRE (J. DE)..... 267
LA SIZERANNE (Robert DE)..... 332
LAS NAVAS (el conde DE)..... 67
LASSALLE (Ferdinand)..... 39
LATREILLE (G.)..... 238
LATTUGA (A.-N.)..... 410
LAUR (Francis)..... 511
LAUSSEDAT (le colonel A.)..... 151
LAVISSE (Ernest)..... 355
LAVROFF (Pierre)..... 40
LE BRESSANT (L.)..... 265
LECARPENTIER (Georges)..... 457
LECHARTIER (Georges)..... 300
LECOQ (J.)..... 152
LE COZ..... 249
LÉCUYER..... 14
LE DOUBLE (le Dr A.-F.)..... 314
LEE (Vernon)..... 457
LEFÈVRE (Julien)..... 20
LEFÈVRE-PONTALIS (Germain).. 424
LÉGER (Camille)..... 359
LE GRAND, baron DE MERCEY (le général)..... 123

LEGRAND-GIRARDE (le colonel). 132
LEHAUTCOURT (Pierre)..... 130
LEJEUNE (Charles)..... 393
LELOIR (Maurice)..... 8
LENTHÉRIC (Charles)..... 216
LEPIN (M.)..... 346
LÉPINE (Madeleine)..... 118
L'ERMITE (Pierre)..... 6
LERNE (J. DE)..... 395
LE ROND (le capitaine)..... 133
LEROY-BEAULIEU (Anatole)..... 536
LESÊTRE (l'abbé H.)..... 203
LESTRADE (le vicomte COMBES DE)..... 486
LÉTANG (Louis)..... 17
LEVRAY (Marguerite)..... 499, 501
LEYRET (Henry)..... 497
LHOMER (Jean)..... 352
LICHTENBERGER (André)..... 12
LIONNET (Jean)..... 61, 153
LOHAN (Guillo)..... 218
LÖNBORG (Sven)..... 157
LOTTINI (Fr. Joanne)..... 42
LOVENJOUL (le vicomte de SPOELBERCH DE)..... 351
LUBAC (Émile)..... 391
LUCKES (Miss Eva)..... 322
LUDOVIC DE BESSE (le P.)..... 212
LUZEUX (le capitaine)..... 135

MACH (Ernst)..... 411
MACRAN (Henry S.)..... 101
MADELINE (Jean)..... 297
MAIGUE (Louis)..... 110
MALLARMÉ (A.)..... 485
MANDACH (Conrad DE)..... 262
MANDROT (B. DE)..... 158
MANGENOT (l'abbé)..... 147
MARAZZI (le général F.)..... 134
MARÉCHAL (le Dr Ph.)..... 256
MARGERIE (Eugène DE)..... 266
MARICOURT (le baron DE)..... 245
MARIE (Léon)..... 490
MARSANGY (Louis BONNEVILLE DE)..... ...
MARTROYE (F.)..... 353
MASSON (le Dr A.)..... 311
MASSON (Frédéric)..... 345
MATHIAS (E.)..... 404
MAUCLAIR (Camille)..... 329
MAUREL (le capitaine)..... 134
MAURIÈRE (Gabriel)..... 298
MAXWELL (J.)..... 392
MÉGNIN (Paul)..... 150
MÉNARD (A.)..... 534
MÉNARD (J.)..... 534
MENEGAUX (A.)..... 520
MENGEOT (Georges)..... 111
MÉRAY (Ch.)..... 407
MERCEY (le général LE GRAND, baron DE)..... 123
MERLEAU-PONTY (le Dr)..... 313
MESSIMY..... 266
MEUNIER (Stanislas)..... 521
MEURET (l'abbé J.)..... 253
MICHAËL (Emil)..... 163
MIKETTA (Karl)..... 196
MILHAUD (Edgard)..... 39
MILO (G.)..... 369

MISSET (l'abbé)..... 259
MOMMEJÁ (J.)..... 328
MONNIER (Auguste)..... 117
MONTIER (Edgard)..... 168
MONVEL (Étienne BOUTET DE).. 105
MORACHE (le prof. G.)..... 315
MOREAU (Dr A.)..... 7
MOREAU-VAUTHIER (Ch.)..... 9
MOUGENOT (René)..... 125
MOUILLEFERT (P.)..... 48
MOUNEYRAT (le Dr A.)..... 321
MYSZKOWSKI (le lieut-colonel E.) 359

NASS (le Dr L.)..... 312
NATALE (Michele)..... 438
NÉTON (Albéric)..... 513
NÉZARD (H.)..... 485
NIESSEL (le capitaine)..... 125
NIEWENGLOWSKI (G.-H.)..... 406
NIOLLE (F.)..... 506
NIPPOLD (Friederich)..... 105
NOBLEMAIRE (Georges)..... 527
NOËL (Alexis)..... 292
NOLHAC (Pierre DE)..... 444
NORADOUNGHIAN (Gabriel Effendi)..... 427

OLIVE (L.)..... 485
OLLIVIER (Émile)..... 526
OSSIP-LOURIÉ..... 393

PALANTE (Georges)..... 395
PARIS (Gaston)..... 235
PARQUIN (le commandant)..... 124
PASCAL (G. DE)..... 426
PATERSON (William Romain) [Benjamin SWIFT]..... 396
PATOU (J.)..... 410
PAUL-DUBOIS (L.)..... 164
PAULUS (A.)..... 200, 201
PEDREL (Felipe)..... 107
PELLAT (H.)..... 403
PELLÉ (l'abbé P.)..... 517
PELLETAN (Camille)..... 69
PÉRIER (J.-B.)..... 232
PERRIER (Edmond)..... 520
PERSKY (S.)..... 294
PETTIT (Charles)..... 296
PFISTER (C.)..... 355
PHILLIPS (P. Lee)..... 224
PHILON DE BYZANCE..... 231
PIAT (le R. P.)..... 227
PIE X (S. S.)..... 97
PIERARD..... 168
PIERRE-FÉLIX..... 396
PINLOCHE (A.)..... 229
PINON (René)..... 217
PIONCHON (J.)..... 409
PLANEIX (l'abbé)..... 46, 66
PLÉMEUR (Jean)..... 15
POTTIER (L.)..... 258
POULAIN (l'abbé)..... 213
PRAT (le R. P. F.)..... 194
PROCLUS le Philosophe..... 397
PRÓNAI (Antoine)..... 146
PUTON (A.)..... 496

QUIDAM..... 132

RABOT (Ch.)..... 220
RAPAICS (R.)..... 141
RECLUS (Élie)..... 46

REEPMAKER (M.) 299
REGGIO (Albert) 52
REGNAULT (le Dr Félix) 322
REGNIER (L.-L.) 114
REIBRACH (Jean) 28
RÉMOND (le Dr A.) 316
RÉMOND (Ch.) 123
RÉMY (Léon) 39
RENAUD (Etienne) 19
RESCLAUZE DE BERMON 290
REYNAUD (le P. Stanislas) 532
REYNER (Albert) 349
RICHERT (le comt) 131
RIGNANO (Eugenio) 41
RINIERI (le P. Hilaire) 342
RIPERT (J.-B.) 447
ROBERTY (Eugène DE) 394
ROBILANT (Stella DI) 535
RODOCANACHI (E.) 323
ROLLAND (L.) 485
ROMANO (Jaël DE) 451
ROOSEVELT (Th.) 221, 447
ROSEGGER (Pierre) 295
ROSENBERG (J.) 205
ROSEROT (Alphonse) 255
ROSNY (J.-H.) 303
ROSSI (G. A.) 215
ROSSIGNEUX (Ch.) 390
ROUSIERS (A. DE) 447
ROUSIERS (E. DE) 447
ROUSSEL (le R. P. Alfred) 49, 249
ROUSSEL-DESPIERRES (Fr.) 389
ROUSTAN (M.) 238
ROVETA (G.) 14
RUPIN (Ernest) 326

SABATIER (Armand) 389
SAINT-AULAIRE (le comte A. DE). 21
SAINT-MARTIAL (la comtesse DE). 531
SAINT-MARTIN (Vivien DE) 215
SAINT-MAURICE (Remy) 307
SAINT-PAUL (G.) 393
SAINT-POL (comte DE) 69
SAINTE-BEUVE (L.) 132
SANGNIER (Marc) 268
SANTORO (Michele) 25
SAPHO 117
SAULNIER (abbé A.) 506
SAUTAI (le lieutenant) 127
SAVINE (Albert) 221
SCELLE (G.) 485
SCHEIL (V.) 195
SCHERMANN (Theodor) 204
SCHLEICHER (Adolphe) 118
SCHMIDT (Ch. C.) 506
SCHMITT (E. H.) 518
SCHNEIDER (Dr Arthur) 430
SCHRADER (F.) 214, 215
SCHURÉ (Edouard) 238
SEILHAC (Léon DE) 38
SÉNÉCHAL (Claude) 301
SERAO (Matilde) 240
SÉRIBYX (Auguste) 106
SERRANT (le P. Marie-Léon) 159
SERVAIS (l'abbé) 66
SÉVESTRE (l'abbé Em.) 441
SILVESTRE (J.) 345
SIVILLE (Léon) 493
SOLANET (l'abbé Albert) 257
SOREL (Albert) 442
SORTAIS (Gaston) 333
SOUBIES (Albert) 106, 333
SOURIAU (Paul) 388
SPENCER (Herbert) 389
SPOELBERCH DE LOVENJOUL (le vicomte DE) 351
STÉFANE-POL 266
STENGER (Gilbert) 335
STÉPHANE (Maria) 503
STOFFARS (l'abbé) 407
SUPINO (I.-B.) 329
SWARTE (Victor DE) 398
SWIFT (Benjamin) (William Romain PATERSON) 396

TAKAKI (Masayoshi) 536
TALENTI (F.) 408
TAMPÉ (W.) 455
TARCZAI (G.) 146
TATOUAT (l'abbé H.) 417
TERLINDEN (Ch.) 529
TESSON (Alfred DE) 535
THÉVENOT (Arsène) 458
THIÉRY (Marie) 504
THOMAS (P. Félix) 399
THUASNE (Louis) 522
THYS (Dr Florent) 69
TIERSOT (Julien) 103, 235
TIMMERMAN (H.) 391
TIMON (A.) 137
TINSEAU (Léon DE) 289
TISCHER (Gerard) 101
TISSIÉ (le Dr Philippe) 321
TISSOT (V.) 296
TITEUX (le lieutenant-colonel). 120
TOLSTOÏ (le comte Léon) 27
TOUDOUZE (Gustave) 8
TRÉMISOT (G.) 7
TURTEY (Alexandre) 425
TURMANN (Max) 32

UBALD D'ALENÇON (le R. P.) 415

VALENTIN 390
VALFÈRE (A. DE) 114
VALLÈE (Léon) 155
VALSAYRE (Émile) 418
VANDELBOURG (R.-H. DE) 21
VANDEPITTE (l'abbé) 68
VAN TRICHT (le R. P.) 66
VAN VOLLENHOVEN (Joost) 219
VAN'T HOFF (J.-H.) 406
VAUDON (l'abbé J.) 207
VAUX (Jean BARBET DE) 502
VERDIER (l'abbé J.-B.) 342
VEUILLOT (François) 350, 414
VEUILLOT (Louis) 414
VICAIRE (Georges) 61
VIDAL (l'abbé) 53
VIGNY (Alfred DE) 108
VILLA (Guido) 390
VILLEMANDY (Gabriel DE) 494
VILLETARD DE LAGUERIE 509
VIRIEU (le bailli DE) 161
VITIS (Charles DE) 7
VIVIEN (Mme Renée) 117
VIVIEN DE SAINT-MARTIN 215
VOGÜÉ (Melchior DE) 307
VOLLGRAFF (J.-C.) 99

VORGES (le comte DOMET DE).. 398
WADDINGTON (Charles)..... 397
WALLENBERG (Mme Anna)..... 396
WERDER (Hans)..... 306
WEULERSSE (G.)..... 355
WIDDERN (le colonel CARDINAL VON)..... 131
WILLNER (Dr Hans)..... 429
WILLOUGHBY (William Franklin)..... 34
WINTERER (abbé L.)..... 38
WITT (Captain Paul)..... 67
WRONGHEL (Moritz)..... 116
WÜLLNERR (Franz)..... 107
YVER (Georges)..... 259
ZAMOYSKA (la comtesse)..... 208

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : AINGER (Alfred), 273. — BONNAFFÉ (Edmond), 75. — BÜCHNER (Alexandre), 362. — CORROYER (Édouard-Jules), 273. — DALSÈME (Jules), 361. — DESCHANEL (Émile), 172. — DREUX-BRÉZÉ (le marquis Henri-Scipion-Charles DE), 173. — DUCLAUX (Pierre-Émile), 537. — DVORAK (Antoine), 540. — FOUARD (abbé Henri-Constant), 76. — FOUQUE (Ferdinand-André), 360. — GISSING (Georges), 173. — GRÉARD (Vallery-Clément-Octave), 459. — GRUCKER (Emile), 539. — GUIBERT (Louis), 271. — HOLST (Hermann-Eduard), 273. — JÓKAI (Maurice), 538. — KÉRATRY (comte Emile DE), 453. — LACOMBE (Charles DE), 460. — LAVEDAN (le comte Léon), 172. — LAW (Thomas GRAVES), 461. — LEGRAND (Émile), 72. — MACÉ (Gustave), 361. — MAREY (Étienne-Jules), 539. — MARINONI (Hippolyte), 173. — MOLINIER (Auguste), 538. — MUGNIER (François), 460. — MURRAY (Alexander Stuart), 363. — NOLEN (Désiré), 361. — OTTÉ (Miss Elise C.), 174. — ROBERT (Ulysse-Léonard-Léon), 73. — SAINT-ALBIN (Alexandre-Adrien-Marc-Joseph-Emmanuel HUOT DE LONGCHAMP DE), 74. — SPENCER (Herbert), 75. — STANLEY (Henry), 541. — STEPHEN (Leslie), 362. — SUCHET (le chanoine Jules-Marie), 272. — TARDE (Gabriel DE), 540. — UJFALVY DE MEZÖ-KOSVED (Charles-Eugène), 270.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 78, 176, 275, 365, 463, 544.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 79, 176, 276, 364, 464, 544
Concours et Prix, 276, 464, 544.
Prix Nobel, 79.
Congrès, 366.
Correspondance, 64.
Mélanges : Folk-Lore, 178. — Une Nouvelle Chanson de geste, 80. — Villon en Allemagne, 81. — Collection de cartulaires, 465. — Le Répertoire des sources historiques du moyen âge, 177. — Index, 79, 544. — Annuaire pontifical catholique pour 1904, 177. — Paris-Hachette, 277. — Archéologie campanaire, 80. — Société française des fouilles archéologiques, 367. — Société d'histoire de la Révolution de 1848, 465. — Projet de réorganisation générale des archives de France, 366. — La Bibliothèque de Turin, 276. — Almanachs pour 1904, 79.
Nouvelles : Paris, 81, 179, 277, 368, 466, 545. — Alsace, 84, 183, 280, 371, 469. — Anjou, 372, 547. — Berry, 84. — Beauvaisis, 85. — Boulonnais, 373, 469. — Bourgogne. 85, 374, 470, 548. — Bretagne, 86, 183, 375, 548. — Champagne, 281, 470. — Comté de Nice, 375. — Dauphiné, 87, 471. — Franche-Comté, 87, 184, 281, 376, 472, 548. — Guyenne et Gascogne, 548. — Hainaut, 88. — Ile-de-France, 185, 378. — Languedoc, 89, 186, 550. — Lorraine, 89, 473, 550. — Lyonnais, 186, 283. — Maine, 283, 378. — Nivernais, 283, 474. — Normandie, 90, 379, 474, 551. — Orléanais, 551. — Périgord, 284, 380. — Picardie, 475. — Poitou, 90. — Provence, 187, 284, 380, 475. — Savoie, 476, 551. — Vendômois, 380. — Vexin, 476. — Allemagne, 187. — Belgique, 188, 381, 476, 552. — Bulgarie, 381. — Espagne, 476. — Hongrie, 188. — Italie, 91, 189, 285, 477, 552. — Roumanie, 285. — Suisse, 477. — Brésil, 92, 189. — États-Unis, 93, 189, 286, 477.
Publications nouvelles, 93, 190, 286, 381, 477, 552.

ERRATA

Page 242, ligne 11, *au lieu de* : p. 181, *lisez* : p. 151.
Page 261, ligne 3, *au lieu de* : la Constitution, *lisez* : la Convention.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. FR. SIMON, Rennes.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05985 3997